



**HAL**  
open science

## Pragmatique de la mémoire : une enquête villeurbanaise

Benjamin Tremblay

► **To cite this version:**

Benjamin Tremblay. Pragmatique de la mémoire : une enquête villeurbanaise. Sociologie. Université de Lyon, 2020. Français. NNT : 2020LYSE2033 . tel-03879523

**HAL Id: tel-03879523**

**<https://theses.hal.science/tel-03879523v1>**

Submitted on 30 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2020LYSE2033

# THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

**École Doctorale : ED 483 Sciences sociales**

Discipline : Socio anthropologie

Soutenue publiquement le 7 septembre 2020, par :

**Benjamin TREMBLAY**

---

## **Pragmatique de la mémoire.**

*Une enquête villeurbannaise.*

---

Devant le jury composé de :

Laurence KAUFMANN, Professeure ordinaire, Université de Lausanne, Présidente

Johann MICHEL, Professeur des universités, Université de Poitiers, Rapporteur

Jean-Louis TORNATORE, Professeur des universités, Université de Bourgogne, Rapporteur

Dominique BELKIS, Maîtresse de conférence, Université Jean Monnet Saint-Etienne, Examinatrice

Michel PERONI, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

## Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Université Lumière Lyon 2

Faculté d'Anthropologie, Sociologie et Science politique

École doctorale 483 - Sciences Sociales

Thèse originale pour l'obtention du grade de Docteur

Discipline : Sociologie

**Pragmatique de la mémoire. Une enquête villeurbannaise.**

Présenté par **Benjamin TREMBLAY**

Doctorant, Université Lumière Lyon 2, Centre Max Weber – UMR 5283

Sous la direction de **Michel PERONI**

Professeur, Université Lumière Lyon 2, Centre Max Weber - UMR 5283

Présentée et soutenue publiquement le 7 septembre 2020

Jury :

**Dominique BELKIS**, Maître de conférences, Université Jean Monnet, CMW

**Laurence KAUFMANN**, Professeur, Université de Lausanne, ISS / THEMA

**Johann MICHEL**, Professeur, Université de Poitiers, EHESS / CEMS

**Jean-Louis TORNATORE**, Professeur, Université de Bourgogne, CGC, IIAC-LAHIC







# Remerciements

Il y a pratiquement huit ans de cela se tenaient, sur le campus de l'Université Lumière Lyon 2, les auditions pour les contrats doctoraux. Je me souviens de la pièce où nous, candidats, nous relayions face à un jury en espérant de lui qu'il parie sur nos projets de recherches. Qu'il ne s'arrête ni à notre fébrilité, ni à nos bégaiements, et qu'il parvienne à déceler dans nos déclarations d'intentions des désirs d'enquêtes véritables. Je me souviens de la publication des résultats, de la liste complémentaire où figurait mon nom, et du désarroi qui s'ensuivit. Il était inconcevable d'engager une thèse sans financement adéquat ; mais quoi faire d'autre, au juste, dans le monde, avec un diplôme en « Recherches Sociologiques » ? Il me semblait retrouver, cinq années après ma première inscription universitaire, un sentiment d'impasse qui, au demeurant, me suivait depuis l'enfance (« Ermite n'est pas un métier » m'expliquaient, navrés, les conseillers d'orientation) et semble par ailleurs faire peu à peu son retour aujourd'hui, tandis que la date de soutenance est enfin fixée. Je me souviens alors de l'appel de Michel Peroni m'informant, une quinzaine de jours plus tard, qu'à la faveur d'un désistement, un contrat allait finalement m'être alloué. C'est pourquoi mes premiers remerciements vont à l'inconnu qui, sans le savoir, m'a cédé sa place, et permis de poursuivre mon parcours universitaire jusqu'à ce stade du doctorat.

Voilà donc à quoi nos vies tiennent, me disais-je : à des concours de circonstances, à des décisions prises ailleurs et par d'autres. Mais elles tiennent aussi à des rencontres et, en ce qui me concerne, je suis redevable de celles-ci à l'Université Lumière Lyon 2. En m'accueillant après plusieurs années post-bac passées hors des circuits de l'enseignement supérieur, cette institution publique a, et pour le coup sans aucune réserve, parié sur moi. Elle m'a ouvert ses salles de cours, ses amphithéâtres, d'abord comme étudiant puis comme enseignant. Je tiens à remercier tous les personnels universitaires qui, de près ou de loin, ont permis cela, et continuent de le permettre pour des milliers d'autres.

Parmi ces personnels il en est qui méritent des remerciements particuliers. Les premiers vont à Michel Peroni pour ses lectures extrêmement fines et attentives de cette thèse, pour la précision de sa plume, pour ses encouragements précieux dans les périodes les plus douloureuses de ces deux dernières années. Mais merci surtout, Michel, pour tes cours. Pour l'exigence qui est la tienne et qui m'a donné le goût de lire ; pour les concepts alambiqués, les préfixes en onto- et narrativo-, qui nous donnaient matière à penser autant qu'à rire ; pour ta capacité à nous avoir, mes camarades, amis et moi, permis de franchir des caps intellectuels dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.



Je tiens ensuite à remercier l'ensemble des autres enseignants croisés dans l'enceinte de l'Université Lumière Lyon 2. Dans toute leur diversité ils m'ont aidé à comprendre l'infinie richesse de la sociologie, et m'ont transmis l'envie de devenir, à mon tour, enseignant. Merci également aux membres de l'équipe Politiques de la Connaissance du Centre Max Weber pour l'intérêt qu'ils ont manifesté pour ma recherche, ainsi que pour les soins dont ils font preuve à l'endroit des doctorants.

Merci à Dominique Belkis, Daniel Céfaï, Laurence Kaufmann, Johann Michel et Jean-Louis Tornatore d'avoir accepté d'être membres du jury. C'est un véritable honneur de pouvoir être lu par vous et j'espère que mon rapport sera à la hauteur des exigences qui sont les vôtres.

Merci, ensuite, aux personnels de la ville de Villeurbanne et en particulier à ceux du Rize, de m'avoir accueilli pour mener à bien l'enquête de terrain. Je ne saurais dire, en peu de mots, l'ampleur de ma dette à leur égard. Merci à Xavier, Vincent, Anne-Pascale, Delphine, ainsi qu'à Sonia, pour leur confiance indéfectible. Merci à Jean-Robert, Géraldine H., Géraldine Z., Juliette, Dominique, Laurence, Cornélia, Fatima, Christophe, Maxime, Elisabeth, Annabelle, Romain, Pauline, et les autres... Être parmi vous m'a permis de reconcevoir ma façon de faire de la sociologie. J'espère que vous retrouverez dans mes pages le Rize tel que nous l'avons habité, connu et exploré ensemble. Merci, plus largement, à toutes les personnes rencontrées au cours de la recherche de terrain, sans lesquelles « la mémoire » ne me serait jamais apparue. Je tiens à remercier en particulier Jean-Paul et les membres de l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine. Merci également à Véronique, Chantal, Cécile, Marie-Lise, Annie, Guy, et tant d'autres, pour avoir pris le temps de me raconter leurs travaux, leurs passions, et pour m'avoir laissé les suivre dans leurs pérégrinations. Merci à Solène, Mathilde, Jean et Fred de la compagnie Anda Jaleo, pour la richesse de nos échanges.

Merci aux amis sans lesquels je n'aurais pas eu la force d'aller jusqu'au bout. Merci à Vincent, Manu et Quentin, pour tout. Je vous dédie tous les néologismes de ma thèse ! Merci à Xavier, William, Boris, pour leur soutien en dépit des distances qui nous séparent. Merci à Anthony et Gaëlle pour leur présence ces dernières années. Un immense merci à Nadia et Laure pour leur écoute et leur intelligence des choses...

Enfin, je tiens à remercier ma famille, qui m'a toujours accompagné et soutenu. Merci à Vincent, Jacqueline, Adrien, Jean-Paul, Yvette, Irène. Merci à Alain, pour m'avoir appris la patience. Merci à Pauline et Steeve de m'avoir accueilli dans l'hiver québécois, et pour m'avoir, dans mes moments sombres, montré qu'il y avait dans le monde matière à contemplation. Merci, surtout, à mes parents, Simone et Bernard. Pour leur générosité infinie, leur soutien permanent, leur présence discrète mais constante. Pour les valeurs simples et rares qui sont les leurs, pour les légumes du jardin et les

pires de bouquins, pour les repas réconfortants et le baume au cœur. Cette « mémoire » familiale, enveloppée d'une aura d'amour, est probablement la seule dont je puisse dire, malgré les 700 pages qui suivent, que je l'ai bel et bien comprise. Elle est et continuera d'être le seul et unique pilier de certitude dans ma vie. Cette mémoire, c'est vous. Cette thèse vous est dédiée.



# Sommaire

---

<b>Remerciements</b> .....	<b>5</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>13</b>
<b>Partie I. Le Rize comme système d'intelligence distribuée</b> .....	<b>19</b>
<b>Séquence 1. L'établissement du contexte comme problème</b> .....	<b>21</b>
I.    23 rue Valentin Haüy, Villeurbanne.....	27
1.    Une visite du Rize .....	29
2.    Au programme du Rize .....	38
3.    Un premier aller-retour .....	48
II.   Pour mémoire : les débuts de l'enquête.....	53
1.    La sociologie comme réquisitoire .....	56
2.    Le concret contre la métaphore.....	59
3.    La critique contre l'enquête .....	64
Conclusion de séquence .....	69
<b>Séquence 2. Le Rize, énigme politique</b> .....	<b>71</b>
I.    Les gestes fondateurs de Villeurbanne .....	76
1.    Inscrire et instruire le sociologue .....	77
2.    Une proposition épistolaire.....	84
II.   Le travail de la promesse politique.....	94
1.    Un « premier acte » sous surveillance.....	94
2.    « Concrétiser le concept ».....	101
III.  « La méthode <i>made in Rize</i> » .....	110
1.    Le Rize comme regroupement .....	114
2.    Réorganiser le public.....	122
Conclusion de séquence .....	131
<b>Séquence 3. L'engagement dans l'enquête</b> .....	<b>135</b>
I.    Comment (re)tracer la recherche ? .....	143
1.    Lire son journal de terrain.....	146
2.    Tenir un journal de terrain .....	152
II.   Comment enquêter sur la « grammaire » du Rize ?.....	159
1.    Le bureau n°3 .....	163
2.    Les temps informels et leurs enjeux .....	171
3.    Les temps formels comme cadres d'expériences .....	178
III.  Entrer au Rize pour mieux en sortir. Le cas de Gilles, archétype du résident....	184

1.	« On » y travaille .....	186
2.	Du brouillon individuel à l'œuvre collective .....	191
	Conclusion de séquence .....	197
<b>Partie II. Les attachements du Rize .....</b>		<b>205</b>
<b>Séquence 4. La mémoire en ses lieux.....</b>		<b>207</b>
I.	« A la rencontre de quelques lieux qui font mémoire » .....	215
1.	La production d'un corps collectif .....	217
2.	L'attention focalisée et le surgissement des lieux .....	222
3.	La thématization du visible : le passé de Villeurbanne.....	228
4.	Le contact avec le témoin : un opérateur de factualité.....	233
II.	Le passant considéré.....	244
1.	Symétriser l'ethnographie des dispositifs.....	249
2.	Des propositions d'expérience du passé .....	256
	Conclusion de séquence .....	270
<b>Séquence 5. « Passeurs » de la mémoire .....</b>		<b>275</b>
I.	« C'est un travail qui ne se finira jamais. » .....	284
1.	Tenir une enquête en régime de passion .....	288
2.	Emergence des souvenirs et « triangulation des mémés » .....	297
II.	Machines à mémoire, dynamique de l'enquête et entretien des êtres.....	306
III.	Préserver les morts, disséminer la mémoire .....	318
1.	« Villeurbanne c'est mon bonheur, ma passion... » .....	319
2.	« Mais est-ce que cela va parler à nos contemporains ? » .....	332
3.	« Un lieu comme ça, on ne peut pas le consteller de plaques... » .....	348
	Conclusion de séquence .....	354
<b>Séquence 6. (Dé)ménager la mémoire ? .....</b>		<b>359</b>
I.	« Un subtil mélange de vrai et de faux » .....	370
1.	Le spectateur moral .....	374
2.	La mémoire trouble .....	392
II.	Traduire la théâtralité du témoignage.....	403
1.	Cueillir les histoires du monde.....	408
2.	S'en imprégner.....	413
3.	Instaurer des personnages.....	419
	Conclusion de séquence .....	432
<b>Partie III. Collectiviser la mémoire, socialiser l'enquête .....</b>		<b>437</b>
<b>Séquence 7. Histoires de littératures .....</b>		<b>439</b>

I.	Indexer le témoin, reconnaître la personne .....	447
1.	Constituer des témoins.....	451
2.	Accueillir les personnes.....	458
II.	Ce que « <i>Quelle mémoire !</i> » nous fait faire .....	468
1.	L'esprit historique .....	469
2.	Préserver les « forces vives » du Rize .....	478
III.	La médiation des archives .....	486
1.	Du document à l'image, de l'image à la carte .....	486
2.	L'enquête archivistique.....	492
	Conclusion de séquence .....	509
	<b>Séquence 8. Exposer le commun.....</b>	<b>513</b>
I.	Le travail des images.....	520
1.	Praxéologie du « tri » et mémoire de travail .....	521
2.	Epiphanies photographiques.....	538
II.	Tracer le commun.....	552
1.	« On est dans les brouillons ici, dans les bazars » .....	553
2.	« Ce qu'on fait, c'est du pain ; mais notre ingrédient, c'est la mémoire ».....	562
III.	Visiter l'exposition, « susciter le pourquoi ».....	576
1.	Un scénario pratique .....	579
2.	« Repérer son groupe » .....	581
3.	Esquisses d'une propédeutique de l'enquête .....	584
	<b>Conclusion de séquence .....</b>	<b>591</b>
	<b>Séquence 9 – Mémorialité ouvrière et individuation du Rize .....</b>	<b>595</b>
I.	Collectiviser l'investigation .....	603
1.	« Ouvriers Villeurbannais Non Identifiés ».....	604
2.	« A spécialiste, spécialiste et demi » .....	616
II.	L'Orage au Rize.....	621
1.	Transmettre le « problème » de la mémoire .....	624
2.	Réviser le « plan de bataille » .....	630
3.	L'individuation du Rize à l'épreuve de l'Orage.....	636
III.	Mémoire publique, mémoire collective, mémoire problème.....	644
1.	Problématiser « avec les gens » .....	649
2.	« Imaginer des dispositifs » .....	655
3.	« La mémoire, c'est trop connoté » .....	659
	<b>Conclusion de séquence .....</b>	<b>673</b>

<b>Conclusion générale .....</b>	<b>677</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>693</b>

# Introduction

L'enquête que l'on s'apprête à lire a été menée entre 2012 et 2017 à Villeurbanne, l'une des 59 communes que compte le Grand Lyon, en région Auvergne-Rhône-Alpes. Dans cette ville de 150.375 habitants au dernier recensement (1er janvier 2019) a été inauguré, en 2008, le « Centre Mémoires et Société » : un équipement municipal souhaité par Jean-Paul Bret – maire depuis 2001 - dès son premier projet de mandat, et dans lequel il devait être question de « nous ». De « nous » et de « *cette mémoire qui fait notre force* », ainsi que d'« *histoires communes* » qui participeraient d'une certaine « *exception villeurbannaise* », selon les termes du programme du candidat lors de la campagne de 2000. Ce caractère exceptionnel de Villeurbanne tiendrait à sa population, aussi composite que son histoire : « *A Villeurbanne nous sommes tous venus de partout pour apprendre, travailler ou trouver refuge, et finalement nous sommes tous devenus d'ici.* » Cette proposition politique consistant à penser la ville comme creuset républicain était appelée à devenir la problématique du « Rize », nom définitif du « Centre ». Comment allait-elle être mise au travail ? Quel serait le statut de la mémoire dans ce projet ? En quoi allait consister, au juste, cette exploration des rapports entretenus entre mémoires et société ? Et au passage, d'où provient exactement ce nom de baptême – « Le Rize » ?

Voici quelques-unes des questions qui se sont posées à moi dès 2011, et que j'avais tâché d'explorer à l'occasion d'un Master 2 Recherches Sociologiques déjà mené sous la direction de M. Peroni, à l'Université Lumière Lyon 2. Cette thèse consiste en leur approfondissement sous un angle à la fois pragmatiste et ethnométhologique, lequel n'avait rien d'une évidence lorsque mon travail s'est engagé. Aussi les pages qui suivent consistent-elles aussi en une sorte de double étude : sur cet « objet » qu'est Le Rize, mais aussi sur des ressources théoriques que j'ai tenté, au fil des ans, de convoquer, de travailler, puis de réunir en vue d'élaborer un argument analytique qui puisse être à la mesure du terrain. De sorte qu'il aura fallu pratiquement huit années pour parvenir à renverser, d'une certaine manière, l'enjeu initial de cette recherche : son thème n'étant plus « la mémoire », mais *l'enquête sur la mémoire* ; son objectif, non plus de « déconstruire » les usages sociaux de la mémoire, mais de *décrire* ces usages avec acuité. Avec acuité, c'est-à-dire avec un souci de documenter les activités pratiques conduites au Rize et sous son égide, les explorations sémantiques qui s'y déploient, les attachements qui s'y nouent. Autant d'éléments qui peinent à être appréhendés si l'on s'en remet au seul champ des études proprement « mémorielles » et à l'historiographie en particulier, dont les postulats imprègnent jusqu'aux travaux sociologiques et anthropologiques. Quels sont ces postulats ? En quoi les ressources théoriques classiquement convoquées pour étudier « la mémoire » sont-elles, pour une part, inadéquates lorsqu'il s'agit de saisir le travail courant de celles et ceux qui, à Villeurbanne et au Rize en particulier, sont aux prises avec, précisément, cette mémoire ?



En l'espace d'une page bien des questions sont déjà posées, délicates, qui en drainent de nouvelles, pratiques celles-là : ne devrais-je pas en dire davantage sur le « contexte » du Rize ? Développer plus avant ce en quoi ce lieu consiste, et spécifier les contours de l'analyse à venir ? Aider les lecteurs à y voir d'emblée un peu plus clair ? En réalité, la structure de ce rapport est elle-même conçue selon une exigence pragmatiste. Elle se découpe en neuf séquences dont l'assemblage vise à restituer le mouvement suivi par ma recherche, depuis la difficulté à inscrire celle-ci dans un contexte jusqu'à la clôture de l'enquête de terrain (conclusion) ; un terrain sur lequel nous rentrerons dès la première séquence, presque d'emblée, et surtout sans en avoir livré de description générale et *a priori*. Prendre au sérieux les arguments pragmatistes et ethnométhodologiques oblige en effet à reconsidérer le format du compte-rendu scientifique : des choses telles que le « cadrage », « l'état de l'art », la « méthodologie », ne peuvent plus être décrites *ex-nihilo*, depuis le point de vue abstrait de la science, dans la mesure où les acteurs sur lesquels porte l'investigation n'ont eux-mêmes de cesse d'établir des genres de contextes, de synthèses, de propositions méthodologiques, de cadres, qui sont pour eux, et systématiquement, éminemment problématiques. Sous cette perspective, l'éclaircissement du contexte et de la méthode d'investigation ne peut se faire qu'en se rendant sur le terrain, afin d'être instruit par celles et ceux qui y travaillent de ce qui vaut, ici, pour contexte pertinent, pour méthode adéquate ; sans opposer au(x) contexte(s) des acteurs un autre, plus « global », qui viendrait le(s) dissoudre et prendrait le dessus sur le(s) leur(s). Ces questions seront travaillées en particulier dans les trois séquences qui viennent en premier, regroupées sous la partie « Le Rize comme système d'intelligence distribuée ». Passons donc à la présentation du plan qui doit permettre de guider le lecteur dans son double cheminement, long et tortueux, et dans l'espace, à travers les arcanes du terrain, et dans le temps de la réalisation d'une enquête devenant pragmatiste ; une présentation à dessein minimaliste, pour aller au plus vite, ensuite, sur les lieux.

La première séquence s'attachera à restituer, à partir d'une visite du Rize, les problèmes soulevés par ma perspective initiale, qu'on peut situer grossièrement entre 2011 et mi-2013, avant donc mon entrée en résidence au Rize. Dans la seconde, je m'attacherai à documenter l'histoire du Rize, mais là aussi en la « pragmaticisant », c'est-à-dire en tâchant de saisir la dynamique de l'enquête publique ouverte, à partir de l'élection de Jean-Paul Bret en 2001, sur ce fameux « Centre Mémoires et Société ». Aussi l'histoire du terrain ne sera-t-elle pas livrée comme un bloc explicatif préalable, mais comme un *faire* qui engage les compétences analytiques et critiques des acteurs attelés à la préfiguration du Rize. La troisième séquence, quant à elle, sera consacrée à mon entrée en résidence, à l'équipement dont j'ai bénéficié en disposant d'un bureau au Rize, et aux voies et méthodologies d'enquête qui m'étaient dès lors offertes – comme elles le sont à tous les « riziens » ; il s'agira donc de montrer en quoi le nouveau venu désormais associé à l'enquête publique (dont le Rize est l'opérateur privilégié) voit sa démarche être, en quelque sorte, balisée par celles et ceux qui, de longue date, ont déjà eu à cœur de savoir ce qu'il en était de « la mémoire ». Prises dans leur ensemble, ces trois

premières séquences ont un statut expérimental dans la mesure où s'y élabore, progressivement et non sans peine, la perspective analytique déployée par la suite.

La seconde partie du rapport, annonçons-le dès à présent, ne consistera pas davantage en une description limpide du Rize. En effet nous aurons certes, à ce stade, éclairci plusieurs éléments concernant son fonctionnement, mais nous aurons en même temps compris qu'il consiste en une structure expérimentale qui, pour ainsi dire, travaille, depuis son ouverture, à sa propre identification. En d'autres termes, *ce qu'est le Rize est un mystère pour le Rize lui-même, c'est-à-dire pour ceux qui font le Rize* ; c'est en développant ce point fondamental tout au long de notre parcours que sera justifiée, *a posteriori*, la structure de ce rapport. Pour procéder à sa propre élucidation, le Rize compose d'abord avec d'autres acteurs préoccupés par la mémoire : il s'agira donc de le suivre, par le truchement de ses membres, dans certains de ses attachements, afin de voir comment il mène en somme sa propre enquête en puisant çà et là des idées, des ressources, des méthodes, qui ont vocation à être par suite interrogées et, le cas échéant, réinjectées dans ses travaux propres. De là le titre de cette seconde partie : « Les attachements du Rize ». La séquence 4 nous fera partir du parvis du Rize : nous emprunterons un bus en compagnie de l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine (autre structure municipale, partenaire du Rize, qui nous sera présentée à ce moment-là) pour aller « à la rencontre de quelques lieux qui font mémoire ». Des choses nous seront montrées du doigt, des secrets nous seront confiés, et en analysant de près les opérations auxquelles se livrera notre guide, nous trouverons matière à documenter les apparitions de la mémoire en ses lieux : la mémoire qui surgit, la mémoire qui naît des gestes de ses « passeurs », la mémoire qui ne saurait être vue autrement qu'en « nous ». Celle-là même que tenteront de nous livrer, dans la seconde partie de la même séquence, les inscriptions, plaques, stèles publiques, comme autant de dispositifs qui proposent des genres d'expériences du passé. La séquence 5 nous fera revenir à l'amont de ces dispositifs : nous rencontrerons une association tenue par un couple amoureux d'une des écoles de Villeurbanne (l'école Descartes). Un couple qui tâche de pallier l'indifférence des villeurbannais à l'égard de leur passé en leur confectionnant des brochures, en leur projetant des vidéos-CD, en les mettant face à des montages d'images, afin de provoquer chez eux des « *flashes-souvenirs* » ; qui tente, par un travail aussi artisanal que colossal, de repeupler le présent d'entités sinon disparues, tout au moins ignorées et imperceptibles. Le Rize jouera, ici, un rôle d'accompagnateur, de soutien moral et financier. Après quoi nous nous rendrons, accompagnés de Delphine (responsable des expositions et de la recherche du Rize), chez un des « incontournables » en matière de mémoire villeurbannaise : Marcel, dans son petit salon, nous dévoilera les coulisses de ses enquêtes historiques, photographiques, et toponymiques. Lui qui a veillé Charles Hernu jusqu'à son dernier souffle, lui qui a couru sur le *Stadium* légendaire dont il ne reste désormais qu'un pylône, nous aidera à spécifier en quoi consiste la valeur des morts, et ce que tenir une enquête en régime de passion et d'amour signifie. Il nous conduira aussi vers la troisième section de cette séquence, où nous suivrons la façon qu'a d'être travaillée la problématique des

toponymes, des inscriptions publiques, de la *rue qui se souvient*, et où il sera question de savoir comment, concrètement, le passé doit être rendu disponible aux curieux qui, se baladant dans Villeurbanne, souhaiteraient en savoir davantage sur ce (et ceux) qui les entourent. Un autre genre d'attachement du Rize sera ensuite exploré dans la sixième séquence : dans un château inaccessible à l'œil depuis la voie publique, la compagnie de théâtre Anda Jaleo, embauchée par le Rize suite à un appel à projets sur lequel nous nous pencherons, nous mettra face à des personnages de fiction qui, par leurs gestes et leurs corps, nous feront dépositaires d'une mémoire d'emprunt. Empruntée à qui ? A des témoins enregistrés par le Rize, dans le cadre de la collecte permanente intitulée *Quelle mémoire !* Témoins dont les paroles auront été lues, découpées, réagencées, afin d'instaurer des personnages capables de rendre compte, au public dont nous serons, d'une « vérité » toute particulière – une vérité détachée de la factualité historique, détachée même de celle des témoins originels, mais qui n'en sera pas moins vraie dans ses effets pragmatiques. A quel genre de « mémoire » aurons-nous alors affaire ? Une mémoire, semble-t-il, désindexée de ceux qui la portaient jusqu'alors ; une mémoire mise à l'épreuve d'un traitement esthétique, artistique, et susceptible d'être opératrice de désidentification.

Mais jusqu'à quel point peut-on ainsi jouer avec la mémoire ? C'est la question qui, précisément, sera posée à l'issue de la représentation par la responsable de *Quelle mémoire !* : la biographe employée par le Rize pour procéder aux entretiens avec les habitants. Ainsi sera tracée la voie vers les trois séquences constitutives de la dernière partie du rapport (« Collectiviser la mémoire, socialiser l'enquête »), qui nous feront revenir au Rize en tant que tel, en commençant donc par la collecte de témoignages (séquence 7). En quoi consiste-t-elle au juste ? S'agit-il de constituer des « sources orales » susceptibles d'informer l'histoire de la ville ? S'agit-il de fournir, à quiconque le souhaite, un espace propice à faire récit de soi, sans égard pour la valeur informationnelle de ce récit ? Au-delà de l'analyse de la collecte, il nous faudra tâcher de comprendre les problématiques qu'elle soulève au sein même du Rize : faut-il procéder à une refonte du dispositif pour qu'il soit peut-être moins littéraire, plus scientifique ? Une biographe est-elle à même de fournir, au service d'Archives (inclus au sein du Rize), des denrées adéquates ? Mais adéquates de quel point de vue ? Poser ces questions nous aidera à saisir, progressivement, la teneur exacte du Rize : une structure composite, dont les membres ont des exigences professionnelles diverses, et dont le regroupement, dans sa tenue pérenne, n'est pas de tout repos. Un regard sur un atelier original, intitulé *Les mots parleurs* et structuré en deux temps – l'un autour d'une écrivaine, l'autre autour d'une archiviste – nous permettra, en bout de parcours, d'explorer la tension entre le romanesque et l'historique, la fiction et la vérité, tension dont nous aurons par ailleurs bien compris, arrivés à ce point, qu'elle est au cœur même de la problématique mémorielle. La séquence 8, ensuite, nous fera retracer le parcours que suivent les expositions du Rize, lesquelles mobilisent une part essentielle de son budget et de son temps : à partir des matériaux dont il dispose – témoignages collectés, objets confiés au gré des rencontres, photographies laissées par tel ou tel habitant – et à partir des attachements qui sont les siens –

partenariats scientifiques, associatifs, artistiques – le Rize monte, plusieurs fois par an, des espaces dédiés à des thématiques spécifiques. Ainsi, l'exposition *Cultes*, en 2014, se basait-elle sur une enquête photographique (commandée à deux photographes professionnels) et sur une documentation scientifique (commandée à des institutions de recherche) pour aborder la question sensible des religions dans la ville. En nous rendant dans les coulisses de sa préparation, nous verrons comment se compose un espace d'exposition ; comment sont travaillés les matériaux peu à peu agrégés dans les serveurs du Rize et dans les dossiers des uns et des autres ; nous verrons comment Villeurbanne est traduite, transportée, mise en scène, afin d'offrir au public, en dernier lieu, des *clés de lecture* de la ville et matière à *enquêter par lui-même*.

Et c'est par cette voie, faite d'une succession d'entrées et sorties du Rize, que nous serons *in fine* conduits à la neuvième et dernière séquence, toute entière consacrée à une autre exposition : *Et ils sont où les ouvriers ?* Mais il ne s'agira plus, cette fois-ci, de suivre les mêmes opérations que pour *Cultes*. Le travail autour des « ouvriers » a en effet marqué durablement le Rize, soucieux qu'il était là de ne pas parler des « *premiers concernés* » à leur place et de ne pas utiliser ses méthodes *conventionnelles* pour aborder le sujet. Pendant plus d'un an allaient en effet se succéder des réunions plénières mettant autour de la table l'ensemble des riziens, sur un mode participatif revenant à collectiviser et à redistribuer, pour le dire très vite, des opérations qui, d'ordinaire et jusqu'alors, revenaient à tel ou tel membre en fonction de sa fiche de poste. Une coopérative d'éducation populaire grenobloise – L'Orage – allait alors être convoquée à double titre : pour repenser la conception et la signification d'une exposition dans une institution culturelle, et pour renégocier l'organisation interne du Rize. C'est cette réflexion que nous suivrons, pour ce qu'elle nous apprendra à la fois des modalités de l'enquête rizienne, et de l'individuation du Rize lui-même au travers d'une succession d'épreuves.

Mais qu'en sera-t-il, au juste, de « la mémoire » ? Il semble déjà, dès ce premier plan, ce premier programme, qu'elle ne soit pas au cœur de chaque séquence. Est-ce à dire que mon enquête soit, dans une certaine mesure, passée à côté du véritable enjeu ? En réalité, le « Centre Mémoires et Société » est bien loin d'aborder cette « mémoire » de front ; bien loin de la thématiser dans chacune de ses expositions ou de ses activités publiques. Cette difficulté majeure, pour le sociologue soucieux de s'enquérir de « la mémoire » et disposé à thématiser trop vite le Rize sous une optique mémorielle, peut être précisément résolue avec une approche pragmatiste : nous n'aboutirons pas, au terme du rapport, à une définition de ce que serait « la mémoire à Villeurbanne » - sinon celle d'une mémoire-problème, indéfinie, et irréductible à quelques termes simples ; nous la verrons néanmoins telle que la font apparaître, par leurs opérations spécifiques, en des endroits situés, dans des temps précis, les acteurs eux-mêmes. Elle sera tantôt une catégorie et appellera à des enquêtes sémantiques ; tantôt cet arbre, dont il faudra révéler les secrets ; tantôt une activité, qu'il faudra soutenir par des dispositifs originaux. C'est là la seule mémoire qui intéresse le sociologue pragmatiste – celui dont ce mémoire retrace aussi l'individuation - : celle qui est thématisée comme telle par les acteurs, celle qui est

tributaire de circonstances pratiques, celle qui ne saurait être règlementée depuis les hauteurs de la science. Il est temps d'aller à sa rencontre...

# Partie I. Le Rize comme système d'intelligence distribuée



## Séquence 1. L'établissement du contexte comme problème

Cette première séquence vise à rendre compte des conditions dans lesquelles cette thèse a été engagée. Une telle restitution suppose en général de procéder à une explicitation de la position que le travail entend occuper dans le champ scientifique, c'est-à-dire à l'inscrire dans un contexte plus vaste. Inscrire dans un contexte, c'est raconter une histoire dans laquelle le document lui-même est censé s'insérer en même temps qu'il la raconte : une histoire faite d'autres recherches, d'autres options, d'autres temps, d'autres textes dont l'« empiement<sup>1</sup> » confère sa solidité au compte-rendu savant. Si le texte scientifique « agit<sup>2</sup> », c'est donc parce qu'il se donne à la fois comme produit d'une histoire et comme producteur de cette même histoire, pour autant qu'il la confectionne d'une manière telle qu'il y trouve sa propre justification ainsi que sa visée (faire « bouger les lignes »). Il dit lui-même d'où il vient et sa « solidité<sup>3</sup> », son objectivité, viennent de ce qu'il est « hérissé de références<sup>4</sup> », de ses attachements, lesquels sont autant de garanties données au lecteur du sérieux de ce qu'il va lire. Bref, dire que le texte scientifique contient des opérations de « rhétorique<sup>5</sup> », ce n'est pas en faire cet « art de la tromperie<sup>6</sup> » platonicien, porté à son plus haut degré de sophistication : c'est plutôt remarquer ceci que la mobilisation d'un contexte est une condition *sine qua non* à la scientificité d'une écriture.

Disant cela, que fait-on au juste, sinon annoncer le texte qui vient, de sorte que le lecteur ne se méprenne pas sur son sens – une « préface auctoriale<sup>7</sup> » qui balise, en somme ses attentes, qui établisse un « contexte de description<sup>8</sup> » tel que l'à-venir soit saisi à l'aune de l'advenu ? Poser cette question, c'est suggérer qu'il existe une sorte de mise en abyme de la problématique « mémoire », si l'on s'en tient à une définition minimale de celle-ci, prise à l'Académie Française - la « faculté qu'a l'esprit de fixer, de conserver et de rappeler des idées, des connaissances acquises, des événements, des images, des sensations, des états de conscience antérieurs<sup>9</sup> ». On attend de l'esprit du lecteur qu'il se souvienne des annonces, présentations, avertissements, sans quoi il risquerait de ne pouvoir faire son

---

<sup>1</sup> LATOUR Bruno, FABBRI Paolo, « La rhétorique de la science [pouvoir et devoir dans un article de science exacte] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°13, 1977, pp.81-95, p.89.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> LATOUR Bruno, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, Paris : Editions Quæ (collection « Sciences en questions »), 2001, 108 pages, p.32.

<sup>4</sup> LATOUR Bruno, FABBRI Paolo, *op.cit.*, p.84.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>6</sup> DANBLON Emmanuelle, « La rhétorique : art de la preuve ou art de la persuasion ? », *Revue de métaphysique et de morale*, n°66, 2010/2, pp.213-231, p.214.

<sup>7</sup> GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris : Seuil, 1987 (collection « Poétique »), 426 pages, p.201.

<sup>8</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome I : l'intrigue et le récit historique*, Paris : Seuil, 1983, 404 pages, p.114.

<sup>9</sup> « Mémoire », *Dictionnaire de l'Académie Française*, 9<sup>ème</sup> édition [en ligne], URL : <https://academie.atilf.fr/9/consulter/MEMOIRE?options=motExact> (consulté le 20 janvier 2020).



office. Une lecture distraite, une mémoire défaillante, signeraient l'échec des « mécanismes de contrôle<sup>10</sup> » minutieusement mis en place pour faire du texte un dispositif caverneux et cinématographique, lequel, si l'on suit J-L. Baudry, engendrerait prioritairement l'impossibilité de se mouvoir. Aux prisonniers, aux nouveaux-nés et aux lecteurs, la même entrave : une « paralysie motrice, l'impossibilité où ils sont de se déplacer qui, rendant pour eux impraticable *l'épreuve de réalité*, favorise leur erreur, les incline effectivement à tenir pour réel ce qui en tiendrait lieu, sa représentation peut-être, sa projection sur l'écran formé par la paroi de la caverne qui leur fait face, dont ils ne peuvent détacher les yeux, se détourner<sup>11</sup> ». C'est alors « le dispositif qui crée l'illusion, ce n'est pas sa plus ou moins grande imitation du réel<sup>12</sup> ». Un territoire connu que celui du dispositif, lequel performe le réel, ce dont les seules idées ne sont guère capables selon le mot de M. Callon – « ce ne sont pas les théories mais les dispositifs dont sont issues ces théories qui changent le monde<sup>13</sup> » ; territoire sur lequel reviendrons amplement en temps voulu. Pour l'instant, il s'agit de considérer ce qui est écrit là comme un exemplaire de dispositif textuel qui a ceci de spécifique qu'il accompagne le lecteur, *via* un cadre resserré, un « paratexte<sup>14</sup> » foisonnant, en plus d'avoir une revendication à être, dans son propos, plus proche d'une certaine réalité : la « réalité sociale ».

Ce qui importe ici, c'est de prêter attention à la façon dont la mémoire, telle que définie plus haut par les Immortels, est quelque chose qui est présupposé comme capacité cognitive du lecteur, quand bien même serait-il grandement aidé par des notes de bas de page, des rappels divers et des parenthèses qui lui réexpliquent ce qu'il était censé avoir compris et, comme tel, retenu déjà, mais dont on n'est jamais véritable sûr qu'il l'ait *effectivement* encore compris ou, plutôt, retenu. On compte sur lui pour avoir « bien en tête » ce qui a été annoncé au tout départ et ajouté depuis. Car que se passerait-il si cette mémoire-là, ce substrat physique, ces « empreintes matérielles dans le cerveau relevant des neurosciences<sup>15</sup> », venait à défaillir ? Si le lecteur ne se souvenait pas du genre de texte auquel il a affaire, du genre de regard que lui-même doit lui porter, de ce qu'il a lu quelques minutes plus tôt, pas plus que du genre de jugement qu'il devra émettre une fois tournée la dernière page ? Le risque serait peut-être de manquer le sens, au singulier. Sans mémoire, on sortirait, comme J. Rancière le dit pour sa part à propos du spectateur, de la « logique du pédagogue abrutissant, la logique de la transmission droite à l'identique : il y a quelque chose, un savoir, une capacité, une énergie qui est d'un côté – dans un corps ou un esprit – et qui doit passer dans l'autre. [...] Ce que le spectateur *doit*

---

<sup>10</sup> ISER Wolfgang, *L'appel du texte*, Paris : Allia, 2012 [1ère édition en langue allemande : 1970], 64 pages, p.37.

<sup>11</sup> BAUDRY Jean-Louis, « Le dispositif : approches métapsychologiques de l'impression de réalité », *Communications*, n°23, 1975, pp.56-72, p.60.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.61.

<sup>13</sup> CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du Travail*, n°1, vol.41, 1999, pp.65-78, p.68.

<sup>14</sup> GENETTE Gérard, *op. cit.*, p.7.

<sup>15</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil, 2000, 690 pages, p.17.

*voir* est ce que le metteur en scène lui *fait voir*<sup>16</sup> ». Il comprendrait de travers ce qui, face à un texte scientifique, reviendrait à comprendre faux alors qu'on traite de vérité – du moins a-t-on cette prétention que n'ont pas d'autres textes. Mais n'est-ce pas aller trop vite en besogne ? La non-mémoire ne signerait pas l'erreur, mais le non-sens, la transmission impossible, le présent absolu, au point qu'à l'abrutissement pédagogique se substituerait une forme d'abrutissement que F. Nietzsche croit déceler chez les moutons du bocage : « Observe le troupeau qui paît sous tes yeux : il ne sait ce qu'est hier ni aujourd'hui, il gambade, broute, se repose, digère, gambade à nouveau, et ainsi du matin au soir et jour après jour, étroitement attaché par son plaisir et son déplaisir au piquet de l'instant, et ne connaissant pour cette raison ni mélancolie ni dégoût. C'est là un spectacle éprouvant pour l'homme, qui regarde, lui, l'animal du haut de son humanité, mais envie néanmoins son bonheur – car il ne désire rien d'autre que cela : vivre comme un animal, sans dégoût ni souffrance, mais il le désire en vain, car il ne le désire pas comme l'animal. L'homme demande peut-être un jour à l'animal : "Pourquoi ne me parles-tu pas de ton bonheur, pourquoi restes-tu là à me regarder ?" L'animal voulut répondre, et lui dire : "Cela vient de ce que j'oublie immédiatement ce que je voulais dire" – mais il oublia aussi cette réponse, et resta muet – et l'homme de s'étonner. Mais il s'étonne aussi de lui-même, de ne pas pouvoir apprendre l'oubli et de toujours rester prisonnier du passé : aussi loin, aussi vite qu'il coure, sa chaîne court avec lui<sup>17</sup> ». Nous sommes enchaînés, nous dit F. Nietzsche, et nous le sommes d'abord en nous-même, car c'est notre faculté de mémoire, que nous traînons même quand notre corps se meut, qui nous attache. Le problème du dispositif se trouve redoublé au plan interne, à même la structure du corps qui, quoi qu'il s'agisse, reste avec cette mémoire-là, cette « faculté attestée<sup>18</sup> » que J. Candau va jusqu'à prendre pour base de son *Anthropologie de la mémoire*, donc comme faculté constitutive, effectivement, de notre humanité. Nul besoin donc de spéculer sur des problèmes qui n'existent pas : on peut compter sur cette faculté, qui fait en même temps de nous, humains, des êtres inquiets, contrairement aux moutons. De surcroît, et parce que l'on a suivi W. Iser, on croit savoir qu'aucun texte, même cerné de toutes parts par des renvois, notes, numéros, n'a la capacité d'être si abrutissant que cela, puisque l'on peut toujours en sortir. Nul n'est tenu, comme il le serait dans la caverne, à l'immobilité, et à quelque chose qui ne serait pas simplement une « position de spectateur passif<sup>19</sup> », mais une obligation à regarder. Le lecteur lui peut se mouvoir, à la fois dans le texte et hors de lui ; y revenir, en repartir, le délaisser. A cela s'ajoute le fait que le texte dont il s'agit ici est d'un genre particulier, le genre de la thèse, dont l'enjeu n'est pas simplement de transmettre un savoir produit par investigation, mais de fournir et en un sens, exhiber, la réflexivité épistémologique conditionnant cette production.

---

<sup>16</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, Paris : La Fabrique éditions, 2008, 145 pages, p.20.

<sup>17</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Considérations inactuelles II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*, Paris : Gallimard, 1990 [1ère édition en langue allemande : 1874], 224 pages, p.95.

<sup>18</sup> CANDAU Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Paris : Armand Colin, 2005, 202 pages, p.65.

<sup>19</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, op. cit., p.10.

Pourquoi alors ces détours ? Pour en retenir, déjà, ce premier genre de mémoire, la mémoire comme faculté cérébrale, qui n'est pas simplement nécessitée ici, pour la lecture de ce texte, mais requise dans n'importe quelle situation sociale courante ; en somme, pour commencer par poser que la mémoire n'est pas simplement ce à quoi se rapportent, comme à leur production, certaines activités sociales, celles-là mêmes sur lesquelles portera l'enquête et qui consistent à « faire mémoire », puisqu'elle rentre dans la composition de ce qui conditionne leur existence. Pour autant il m'appartiendra, en sociologue, de ne pas réduire non plus cette mémoire qui est « à faire » à une sorte de matériau dans lequel on pourrait venir piocher, tel un minerai de passé disponible sur demande (qu'il suffirait de « collecter »). Ensuite, pour établir une homologie entre ce texte-ci et le terrain de l'enquête qu'il rapporte, entre des procédures de sens commun et des procédures scientifiques : les paratextes, préambules et précautions diverses qu'on a vu ici être adressés au lecteur, nous les retrouverons en effet de manière récurrente dans les activités que nous irons observer, et qui mettent en jeu des spectateurs et des guides, des témoins et des audiences, des dispositifs d'exposition et des visiteurs, toujours préoccupés par une question centrale, relevée par E. Goffman : « Que se passe-t-il ici ?<sup>20</sup> ». Ce dernier, dans *Les cadres de l'expérience*, ne manque d'ailleurs pas d'impliquer son lecteur dans des interrogations semblables aux nôtres : « Et, s'il est question de préface, de commentaires sur cette préface et des commentaires sur ces commentaires, qu'en est-il des astérisques qui séparent les différentes parties de cette discussion ? Et, s'il n'y avait pas de fautes d'orthographe, cette dernière question aurait-elle ébranlé ces procédés de cadrage, et ceux-là même qui joignent dans la même parenthèse cette phrase avec la précédente ?<sup>21</sup> ». En réalité, si la résolution de la question « que se passe-t-il ici ? » nous occupera, pour autant qu'elle se pose aux acteurs, ce sera dans la mesure où elle s'articule avec une autre : celle de savoir « que s'est-il réellement passé ?<sup>22</sup> ». Dire cela, c'est suggérer que l'établissement de ce qui est (au présent) et de ce qui fut (passé) sont des problèmes pratiques, récurrents, ce qui rend leurs modes d'articulations (comme : la mémoire ou l'écriture de l'histoire) également problématiques – et l'on ne compte pas encore la tension d'attente dont fait état R. Koselleck<sup>23</sup>, laquelle ajoute une autre inconnue au problème, à savoir, « que va-t-il se passer ? ». Mais revenons à nos moutons, en disant qu'un autre élément à retenir est la tension qui se manifeste entre une visée de transmission et le risque de son échec. Entre une volonté de « présenter [telle chose] comme<sup>24</sup> » étant précisément telle chose et non telle autre, et le risque d'incompréhension, d'erreur.

---

<sup>20</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1991 [1974], 573 pages, p.16.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.27.

<sup>22</sup> POLLNER Melvin, « "Que s'est-il réellement passé ?" Événement et monde commun », In : PETIT Jean-Luc (dir.), *Raisons Pratiques*, n°2, *L'événement en perspective*, Paris : Editions de l'EHESS, 1991, 295 pages, pp.75-96.

<sup>23</sup> KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris : Editions de l'EHESS, 1990 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1979], 334 pages.

<sup>24</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, *op. cit.*, p.18.

Entre une position d'immobilité et le risque d'un mouvement, entre la volonté de faire un « appel<sup>25</sup> » à un lecteur, et le risque de l'attention dispersée de celui-ci. Entre une mémoire que nous sommes censés avoir, au moins comme faculté neuronale, et le « problème de l'oubli [...] doublement posé, comme effacement de traces et comme défaut d'ajustement de l'image présente à l'empreinte laissée comme par un anneau dans la cire<sup>26</sup> ». Ce qu'on a voulu dire jusqu'ici, et que l'on documentera tout au long de ce qui va suivre, c'est que cette tension est systématique, au point d'exister jusque dans le dispositif qui tient le lecteur face à une thèse, tandis que celle-ci semble pourtant être le texte le moins propice à la fabulation, le plus contrôlé, le plus méthodique. Il y reste toujours, quelque part, un risque, le risque d'un cadre qui ne cadre pas.

A ce stade on aura donc, en mobilisant certains auteurs, posé de façon diffuse certains problèmes, tracé déjà quelques voies qui, pour le lecteur, deviennent autant de questions ouvertes dont il est en droit d'attendre qu'elles soient, sinon résolues, du moins gardées en ligne de mire. Mais ces détours par une mise en abyme du problème auront permis aussi, et surtout, de complexifier la question de la contextualisation de ce travail, qui était notre point de départ. En effet, une des difficultés majeures qui se sont posées à moi au cours de ces années, est justement la difficulté à établir ce « contexte », et donc à y ancrer cette recherche. Cela signifie, concrètement, une difficulté à trouver une position théorique satisfaisante, une affiliation convenable, au point que c'est finalement à même le processus d'écriture de ce rapport que s'est seulement éclaircie cette position. Ou, pour le dire autrement : le contexte scientifique dans lequel cette recherche s'inscrit à présent - et qui peut désormais être posé d'emblée - n'a été déterminé qu'après l'enquête de terrain, après bien des lectures et des hésitations. Ce n'est pas là quelque chose d'extraordinaire, et l'on sait que l'écriture d'une thèse suppose une réorganisation de ce qui s'est effectivement passé au cours des années de recherche, de façon à produire un seul récit cohérent dans une logique de « mise en intrigue<sup>27</sup> » : même savant, ce récit ne reprend pas moins à son compte des schémas tirés du sens commun pour donner « une configuration intelligible à un ensemble hétérogène composé d'intentions, de causes et de hasards<sup>28</sup> ». Néanmoins il me semble important de restituer ce problème du contexte en tant qu'il s'est posé à moi, non seulement pour exemplifier l'homologie qui existe par rapport au problème du contexte tel qu'il se pose à n'importe qui d'autre, mais aussi parce que ce problème, résolu tant bien que mal (le lecteur en jugera), a été constitutif de la « recherche elle-même ». Expliciter ce problème, plutôt que de s'en tenir à l'établissement, d'emblée, d'un contexte fort (en faisant, par exemple, un vaste état de l'art pour poser ensuite des hypothèses et une méthode), c'est considérer que la réflexivité scientifique, et la revendication à la scientificité elle-même, inclinent à traiter le contexte comme *objet*, plutôt que de

---

<sup>25</sup> ISER Wolfgang, *op. cit.*, p.39.

<sup>26</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p.8.

<sup>27</sup> RICOEUR Paul, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Paris : Stock, 2004, 396 pages, p.151.

<sup>28</sup> *Ibid.*

le « poser » *a priori* ; c'est en dire, en termes ethnométhodologiques, à le traiter comme un *thème* d'investigation plutôt que de le constituer d'emblée en *ressource* pour l'investigation.

Ainsi ce travail n'échappe-t-il pas, *in fine*, à l'établissement d'un contexte : n'a-t-on pas commencé avec des tas d'indications et de références qui, de fait, en ressortissent ? Seulement, celui-ci prend cette fois la forme d'un problème, avec son historicité, ses « solutions satisfaisantes<sup>29</sup> », bref, de quelque chose qui n'est jamais « toujours déjà là<sup>30</sup> », mais qui est constitué par et dans l'enquête, suivant en cela la *Logique* de J. Dewey : « contrairement à la doctrine courante, nous affirmons que l'enquête transforme et reconstruit *existentiellement* le matériel qu'elle traite ; le résultat de la transformation étant, quand il est fondé, la conversion d'une situation problématique indéterminée en une situation résolue et déterminée. L'accent mis sur la requalification du matériel existentiel antécédent, et sur le jugement considéré comme la transformation résultante, s'oppose très nettement à la théorie traditionnelle<sup>31</sup> ». Le contexte de l'enquête est à compter parmi les matériaux de celle-ci, et à ce titre on peut – et l'on doit – rendre compte de celle-ci comme étant non plus une enquête sous un contexte, mais une enquête qui a toujours et en même temps porté sur l'éclaircissement de ce contexte lui-même. Nous pourrions dire encore que le contexte n'est pas un « objet docile<sup>32</sup> » qu'il suffirait d'introduire dans le compte-rendu pour expliquer la suite des événements, d'autant qu'ainsi mobilisé, il tendrait à rendre dociles les autres phénomènes – qui « s'inscrivent en lui » - qu'on se donnait pourtant pour mission d'étudier, et dont finalement on pourrait « dire à l'avance quels traits essentiels les constituent, et en quoi consiste leur structure d'ordre ou de sens<sup>33</sup> ». Penser à l'inverse le contexte comme un problème fort pour l'enquête sociologique, c'est aussi permettre de penser au mieux les « opérations sociales d'individuation des objets analysés<sup>34</sup> » dont parle L. Quéré, c'est-à-dire, finalement, les opérations par lesquelles l'enquête a constitué ses objets sous certaines catégories<sup>35</sup> et non sous d'autres, pour les verser au procès de recherche. En un mot, c'est essayer de restituer le « cours de fabrication<sup>36</sup> » de cette recherche, sans en appeler d'emblée à un contexte qui lui serait externe, et dont elle serait dès lors une simple émanation lointaine, une conséquence logique et prévisible. Enfin, précisons que nous aurons l'occasion de revenir sur la théorie de l'enquête deweyenne, là aussi, non seulement en tant qu'elle est applicable à la démarche sociologique (pour

---

<sup>29</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, Paris : PUF, 1993 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1938], 696 pages, p.260.

<sup>30</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris : La Découverte, 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 2005], 401 pages, p.236.

<sup>31</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op. cit.*, p.231.

<sup>32</sup> QUERE Louis, « L'abstraction inhérente à l'établissement des faits comme problème », *L'année sociologique*, 2006/2, vol.56, pp.389-411, p.401.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> QUERE Louis, « La valeur opératoire des catégories », *Cahiers de l'Urmis* [en ligne], n°1, juin 1995, Mis en ligne le 15 janvier 2002, consulté le 22 janvier 2020, URL: <http://journals.openedition.org/urmis/435>

<sup>36</sup> LATOUR Bruno, *La science en action*, Paris : La Découverte, 2005 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1987], 672 pages, p.49.

nourrir une épistémologie), mais encore et surtout parce qu'il apparaîtra que la détermination du « contexte » est problématique pour les acteurs eux-mêmes, qui ne manquent pas d'être inventifs quand il s'agit de le fabriquer, de le convoquer, de l'exposer, de le rappeler.

Laissons à présent de côté les auteurs et avec eux les théories et méthodes qu'ils suggèrent : dire que nous les laissons de côté c'est annoncer que nous les retrouverons sur le chemin. D'ici là, nous allons nous engager dans le cœur de cette première séquence.

## **I. 23 rue Valentin Haüy, Villeurbanne**

Cette séquence vise quatre objectifs. Le premier d'entre eux revient donc à se ressaisir du contexte dans lequel le travail doctoral a été engagé, dans la mesure où son caractère problématique permet de comprendre la tournure prise par le compte-rendu que j'en effectue. Cela suppose de restituer le mode d'enquête qui a été initialement le mien et qui est indissociable d'un état d'enquêteur, c'est-à-dire de mon propre rapport au travail de recherche. Ainsi j'espère effectuer dans le même mouvement une forme d'analyse réflexive sur ma position, tout en la rattachant systématiquement aux méthodes d'investigation et de théorisation qu'elle engageait et qui l'engageaient en retour, dans une logique de transaction<sup>37</sup>. Dire que ce contexte initial a « évolué » depuis est un lieu commun ; ce qui l'est moins, c'est donc de faire de ce « changement de contexte » non pas un phénomène externe au travail de l'enquêteur (comme on dirait que les « conditions sociales et historiques ont changé »), mais à l'inverse un produit de ce travail.

Le second objectif consiste à s'emparer des questions qui sont abordées d'une manière telle qu'elles ne soient jamais détachées des expériences empiriques qui leur ont donné corps. Pour cette raison, on s'engagera dans quelques instants dans une observation de terrain, et j'incite le lecteur à prendre à ses côtés un carnet dans lequel il puisse à son tour - le cas échéant - consigner un certain nombre de remarques et de questions, de celles qu'il sera invité à « noter », « remarquer », « relever » au fil du temps. Par cela j'espère prendre le lecteur dans un dispositif qui lui fasse faire deux choses : inventorier des pistes dont il sera en droit d'attendre qu'elles soient reprises plus tard au plan analytique, et littéralement tenir un journal de bord qui re-présente, au fond, le journal que je tenais moi-même lors de ces observations. Qui dit journal de bord dit aussi confusion, multiplication des prises possibles, choses que l'on écrit dans l'urgence ; cette confusion m'intéresse dans la mesure où elle est précisément un point de départ de la recherche. Cet état de confusion, j'en ferai ensuite un point de départ dans l'écriture des séquences puisque nous partirons toujours d'une position d'incertitude, d'une position analogue à celle du visiteur que l'on guide, qui est là pour justement être

---

<sup>37</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, op. cit.

guidé, qui a des choses à « découvrir ». Ce parti-pris sera justifié au plan analytique par le fait que les figures du confus, du « tout-venant », du « spectateur<sup>38</sup> », du « visiteur modèle<sup>39</sup> », du « flâneur<sup>40</sup> », seront primordiales pour nous, puisqu'elles sont des bases d'inférence pour les acteurs de la mémoire, dont le travail revient à les transformer en d'autres figures, celles d'êtres plus « conscients », plus « émancipés », plus « citoyens », plus « éclairés », etc. Autrement dit, j'aurai à me positionner moi-même en tant que membre des publics que ces acteurs constituent, et nous verrons d'ailleurs, dès cette première séquence, que c'est même là la condition requise pour mener l'enquête sociologique, dans la mesure où celle-ci n'a pu manquer de se retrouver inscrite, de fait, dans un mouvement d'entraînement collectif ; prise dans d'autres enquêtes.

Ensuite, cette séquence permettra de familiariser le lecteur au terrain en tant que tel : aux personnes qui le peuplent, aux activités qui s'y déroulent, sous un premier regard – un regard de visiteur, mais un visiteur qui a tout de même son stylo et son journal. Toutes les citations que l'on trouvera sont extraites de notes prises en situation, ainsi que d'enregistrements réalisés lors des situations publiques, puis retranscrits ensuite – j'explicitai par la suite (séquence 3) ces aspects méthodologiques. Il me faut dire ici que lors de ces moments qui figureront l'action de l'enquête sous forme de plans successifs – ce qui explique d'ailleurs l'emploi de la notion de « séquence<sup>41</sup> » reprise à E. Goffman -, il sera fait état d'un certain nombre de choses qui, au premier abord, pourraient sembler n'être que des détails. Il est bien possible que l'on parle de tel arbre et de tel geste, de tel livre et de tel mot, de tel concept puis de tel problème, tout cela sans que soient prises de grandes précautions, sans que soient cloisonnées les questions « hautement théoriques » et les questions « basement pratiques ». Je demande donc au lecteur de m'accorder une certaine confiance : confiance dans le fait que ce relatif désordre est produit à dessein et que les choses apparemment anecdotiques ont leur fonction dans l'ensemble de l'argument, à la fois au plan descriptif d'une « ethnographie combinatoire<sup>42</sup> », au plan narratif et au plan analytique.

Enfin, j'aimerais arriver à poser, au terme de cette séquence, un problème fondamental, tant pour le chercheur que pour « son terrain », à savoir le caractère incertain de la mémoire elle-même, comme nous avons commencé à le voir plus haut. On pourrait même dire que l'état de confusion qui fût le mien est, pour une part non négligeable, lié à cette propriété *a priori* constitutive de la mémoire, qui est son indétermination, le flou conceptuel qui l'entoure. Dire cela, c'est donc suggérer que cette recherche ne s'est jamais donnée pour mission de déterminer une fois pour toute ce qu'était « la

---

<sup>38</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, *op. cit.*

<sup>39</sup> DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris : L'Harmattan, 1999, 382 pages, p.19.

<sup>40</sup> JOSEPH Isaac, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris : Librairie des Méridiens (collection « Sociologie des Formes »), 1984, 146 pages, p.44.

<sup>41</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, *op. cit.*, p.19.

<sup>42</sup> BASZANGER Isabelle, DODIER Nicolas, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue Française de sociologie*, n°38/1, 1997, pp.37-66, p.38.

mémoire », mais à l'inverse de constater que les acteurs, auprès de qui on a enquêté, *sont les premiers à faire le constat de son indétermination*. Savoir si ce constat est « vrai » selon une conception de la « vérité indépendante, la vérité que l'on découvre tout simplement<sup>43</sup> » n'est pas la question que le sociologue pragmatiste se pose ; ce qui l'intéresse, en revanche, c'est la façon dont ce constat est tenu pour être « vrai » par les acteurs qui n'en ont pas moins à faire, chaque jour, avec « la mémoire ».

Il est temps de nous rendre à Villeurbanne, armés de notre carnet et de notre stylo. Deux ustensiles qui, remarquons-le au passage, nous font douter de la définition donnée de la mémoire dans le dictionnaire : il semble que l'enquêteur ne compte pas sur son seul « esprit » pour tracer, marquer, se souvenir – son outillage marque l'ouverture d'une « plus grande gamme possible de horizons temporels<sup>44</sup> ». « Une pragmatique sociologique vise à montrer comment ces différents supports de mémorisation agissent en même temps dans l'action, qu'ils soient externes ou internes, conscients ou inconscients. Les supports à la fois internes, inconscients, et relativement stables ont focalisé l'attention de nombreuses approches [...]. Dans une telle perspective, le passé surplombe le présent selon une voie étonnamment limitée : l'intériorisation de dispositions reprises plus ou moins consciemment [...]. Ce primat ne peut satisfaire le souci pragmatique d'apprécier, dans leurs agencements concrets, les différentes voies par lesquelles le passé pèse sur le présent. Loin de se focaliser sur une frange limitée de l'action, qui serait restreinte au passé proche et au futur immédiat, une orientation pragmatique cherche donc à accéder aux différentes modalités par lesquelles les personnes établissent, dans le moment présent, un lien entre leur expérience personnelle, les traces du passé livrées par l'environnement, et leurs horizons d'attente<sup>45</sup> » Au stade où nous en sommes, la proposition de N. Dodier vient soutenir la perspective qui est la mienne, puisqu'il s'agit pour moi d'orienter cette attention pragmatique sur l'expérience du chercheur lui-même, et sur la façon dont la recherche est constituée d'agencements à géométrie variable, parmi lesquels celui de l'ethnographe, de son carnet, de son dictaphone, et de son crayon.

## 1. Une visite du Rize

16 septembre 2012. Le rendez-vous était donné ici, sur le parvis du Rize : une dizaine de personnes attendent, dont certaines échangent leurs impressions sur les découvertes faites à l'occasion de ce week-end des Journées Européennes du Patrimoine ; on observe aussi ce vaste bâtiment que certains connaissent pour en fréquenter la médiathèque. Un homme se tourne et pique notre curiosité en tendant la main vers le « *sarcophage* » devant lequel nous sommes tous passés avant de franchir le

---

<sup>43</sup> JAMES William, *Le pragmatisme*, Paris : Flammarion (collection « Champs classiques »), 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1907], 348 pages, p.128.

<sup>44</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, n°62, vol.11, 1993, pp.63-85, p.66.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.68.



portail – un cube de béton disposé sur le trottoir, rue Valentin Haüy. Dans ce cube de la terre, et dans cette terre les racines d'un buis qui donne de l'ombre aux passants assommés par la chaleur. Cet arbre modeste est si vieux, dit-il, que les savants eux-mêmes ne sont jamais parvenus à le dater. Il était là avant que l'on trace ici la moindre route, à l'époque où tout n'était encore que champs et marais. Surprise dans les rangs. Oui, dit l'homme : c'est un phénomène que cet arbre, une rareté historique en même temps qu'une exception botanique, et c'est bien pour cela qu'un aménagement lui a été concédé. On ignore jusqu'à quand il survivra, ainsi tenu dans son humble quadrilatère, entre la route et le parvis de béton, en face d'un terrain appelé à être en chantier pour recevoir X logements. D'ici là, nous sommes au moins informés : l'homme nous a fait remarquer l'arbre remarquable. A moins que ce ne soit l'inverse : n'est-ce pas l'arbre qui, étant remarquable dans sa façon d'être planté là, oblige l'homme à nous en dire quelques mots ? Je n'aurai pas, pour cette fois, l'occasion de poser la question de vive voix, car nous entendons : « *Bonjour à tous ! [...] On va démarrer. Je suis Anne-Pascale, responsable administrative du Rize. Vous êtes de Villeurbanne ? Du quartier ?* » Chacun répond : tous villeurbannais, exception faite de moi-même, qui ne le deviendrai que quelques mois plus tard. Que va-t-on démarrer, tandis que nous sommes déjà là réunis à l'heure convenue ? Qu'est-ce qui va démarrer qui n'a pas encore démarré ? Il semble que le jeu des questions/réponses ne soit pas compté comme faisant partie de la visite elle-même. Relevons cela qu'il y aurait lieu de distinguer, dans cette visite que nous observons, au moins deux phases : celle de la visite qui va démarrer (plus tard) et une sorte de préambule au cours duquel notre hôte opère une sociographie sommaire du public : qui est qui ? Qui est d'où ?

« *Nous sommes donc devant le Rize de Villeurbanne* », qui se tient ouvert ici au 23 rue Valentin Haüy depuis 2008, après que ce bâtiment, occupé jadis par les archives du Crédit Lyonnais, ait été acheté par la municipalité en 2001. D'ailleurs, « *vous voyez l'enseigne du Crédit Lyonnais* », là-haut, sur le pignon. Trace d'une autre occupation de murs acquis, nous dit Anne-Pascale, « *pour valoriser cette histoire industrielle et continuer à construire cette histoire avec les habitants de la ville* » : il sera donc question d'histoire, dans un bâtiment présenté comme ayant un intérêt symbolique tel qu'il puisse recevoir le Rize. Le « Rize » ? « *Cela rappelle le passé industriel de la ville et du quartier en particulier, puisqu'avant il y avait la Rize* », la rivière qui coulait donc là, du moins *quelque part par-là* (relevons rapidement, sur notre carnet, la façon dont le flou concernant la localisation précise du cours d'eau tranche avec le degré de précision dont notre guide a fait preuve jusqu'alors). Désormais enterrée c'est par son nom, basculé au genre masculin et attribué au nouvel équipement municipal, que la Rize continuera, d'une certaine façon, à exister. L'on comprend aussi que le geste municipal était, pour une part, un geste de continuation d'une histoire qui est faite – on peut employer le démonstratif pour « *cette* » histoire qui est là, cette histoire faite bâtiment – mais aussi de continuation d'un autre geste, celui d'une fabrication sans fin. Parlant de gestes et de continuations, concentrons-nous sur la situation : Anne-Pascale, l'index tendu, nous parle du soin qui a

été mis à préserver, autant que possible, l'aspect originel du site – « *les seuls éléments qui ont été rajoutés, vous pouvez les distinguer par les matériaux différents. Puis ce qui a changé, c'est la couleur* ». Distinguer, c'est encore autre chose que voir : c'est comprendre que cette nuance de gris marque un écart qui n'est pas que de ton, mais aussi de temps : temps distincts juxtaposés à même la texture du bâtiment. Anne-Pascale nous indique des dates pour que nous puissions mettre à leur bonne place chronologique les éléments dont elle parle, et prendre la mesure du caractère composite de ce que nous voyons. Pour le dire autrement, cet ensemble architectural, qui se donne d'emblée à nous, ici et maintenant, comme un tout cohérent, est *en fait* d'hier(s) et d'ailleurs. Ce qu'il faut, c'est le voir : « *Je vais vous montrer la photo* » : sur l'image, nous devons voir le lieu où nous sommes, mais dans son « avant » : « *Il y avait la maison du gardien qui était là, dans l'angle...* ». Ce ne sont donc pas « des histoires » que nous raconte Anne-Pascale, mais des faits dont on peut attester l'existence passée parce qu'on en possède des photographies. Il faut donc certes voir, mais aussi prendre la mesure d'un écart, et cette mesure est produite par le montage proposé par Anne-Pascale, qui consiste en une mise en équivalence visuelle d'un état passé avec un état présent : nous voyons le premier comme référent photographique, nous voyons le second en levant la tête : non, ce n'est effectivement plus la même chose (« *Ah, oui !* » entend-t-on dans le public). Notons donc que ces photographies nous sont données d'une manière double : comme preuves donc de ce que l'endroit où nous sommes était bel et bien autre qu'il n'est, mais aussi comme signes qu'il y a des gens, ici, à Villeurbanne, qui s'affairent à tenir un registre documentaire des différents états de la ville. Signes que l'enquête historique est au long cours ; preuve en retour de ce que le Rize s'inscrit bel et bien dans une continuité puisqu'alors même qu'il n'était, en 2001, qu'un projet de mandat à accomplir (séquence 2), certains songeaient déjà à produire des images de sa genèse, qui sont en même temps des images de la fin de l'emploi des lieux par le Crédit Lyonnais. Qui s'occupe donc de cela ? Qui a pris cette image ? D'où vient-elle ? Autre continuation, celle d'un travail de documentation de la ville et de ses évolutions. Ou plutôt d'une activité d'enregistrement qui permet, ensuite, de faire voir des choses telles que des « évolutions », comme le fait Anne-Pascale.

Ainsi commence cette visite guidée du Rize. Il y a ce que je vois ; il y a le truchement de notre hôte, de ses gestes, de ses mots, des documents qu'elle nous montre ; il y a ce que nous voyons alors et qui n'est plus ce que je voyais. Je peux dire désormais que ce bâtiment a une histoire, je pourrais même la raconter à mon tour, et cela parce qu'Anne-Pascale a réalisé, en l'espace de quelques minutes, le geste dont elle nous parlait au tout départ : en relevant certains éléments du visible (et pas d'autres), elle les valorise ; manipulant les dates et les documents probatoires, elle construit une temporalité historique ; s'adressant à nous, « habitants » (sauf un), elle livre à la fois une méthode et un propos, qu'il nous revient, ensuite, de transmettre à notre tour. Mais quel est au juste ce « nous » ? Pour l'instant, une personne grammaticale introduite par notre hôte : ne dit-elle pas « *vous voyez...* », « *vous êtes...* », « *vous verrez...* » ? Relevons alors cela qu'Anne-Pascale s'adresse à nous en tant que

groupe tout entier à son écoute, mais qu'elle (parce qu'elle ?) donne en même temps corps à ce nous en disant, en permanence, là où *nous sommes*, ce que *nous voyons* si *nous nous tournons*. En même temps que nous l'écoutons, chacun avec ses propres paires d'oreilles et d'yeux, nous sommes constitués comme sujet collectif – un sujet qui est, remarquons-le, sensible. Dire qu'Anne-Pascale donne « corps » à un « nous », c'est dire qu'elle instaure dans la situation de visite à la fois un sujet grammatical-cognitif (son propos est pour « nous », et non pas décliné pour chaque membre), là en tant qu'il (y) a des choses à (lui) apprendre, à (lui) faire « découvrir », mais aussi un sujet physique dont elle relate et anticipe les sensations par des « formulations » (elle dit *ce que nous sommes en train de voir, sentir, imaginer*, tout en disant *que nous sommes en train de voir, sentir, imaginer*). Relevons également que ce sujet-là, ce « nous », est repris ici dans le compte-rendu de recherche : en effet c'est bien parce que je suis partie-prenante de ce « nous » que je suis en mesure de voir ce que je vois. C'est à condition d'entrer dans le dispositif de la visite que je peux la décrire (comme participant), que je peux voir des choses m'être dévoilées (comme récepteur), et que je peux espérer en tirer, par la suite, des analyses sociologiques (comme chercheur). Il semblerait donc que la reprise du « nous » ici-même ne soit pas un court-circuit de l'analyse, mais au contraire son préalable : comme si, pour accéder à l'objet qui me préoccupe moi, il fallait en passer par quelque chose de l'ordre du collectif. Cela signifie-t-il que le chercheur, intéressé à « la mémoire », aura à en passer par ce que les acteurs en disent ? On serait alors bien loin de la « rupture épistémologique ». Et pourtant qu'aurais-je bien pu voir, n'aurait-été cette situation de visite, d'apparence anodine, et qui a pourtant d'ores et déjà permis de relever bien des points qui appellent à des approfondissements ? Qu'aurais-je vu, livré à moi-même ?

En rentrant dans le hall du Rize, Anne-Pascale nous explique la manière dont l'espace s'organise : à notre droite, la médiathèque ; à notre gauche, un espace café qui reçoit par ailleurs des animations ; un peu plus à gauche, pratiquement derrière nous, la salle d'exposition, elle-même conduisant à un amphithéâtre et aux réserves techniques. En face de nous, la banque d'accueil, où une dame jongle entre les téléphones, les ordinateurs, et les personnes venues s'inscrire – ce qui ne l'empêche pas de nous souhaiter la bienvenue avec un grand sourire. Anne-Pascale nous décrit les lieux tout en nous expliquant comment nous y prendre pour venir, pour avoir une carte de médiathèque, pour s'inscrire à l'un des nombreux événements (« *toujours gratuits* ») de la programmation : notons donc qu'elle nous présente le Rize comme un lieu d'usage, ayant vocation à être investi et exploité par nous-mêmes. La visite continue : voici un couloir qui mène aux bureaux des médiathécaires ; derrière l'accueil monte un escalier qui permet d'accéder aux bureaux de l'équipe du Rize, ainsi qu'aux archives et au couloir chercheurs. La logique générale, nous explique Anne-Pascale, associe trois pôles - « *pôle ressources* », « *pôle recherche* », « *pôle valorisation* » - associés à trois couples de verbes - « *alimenter/écrire* », « *travailler/étudier* », « *rendre accessible/vulgariser* » - qui tracent un mouvement. Le mouvement de « la mémoire » ? Dans la médiathèque nous recevons trois

dames, souriantes elles aussi : cette médiathèque a, nous disent-elles, « *une identité particulière* » en ce qu'elle est à la fois un service du Rize, et intégrée au réseau de lecture publique de la ville. C'est donc, notons-le, que le Rize a été pensé de manière à accueillir physiquement des services préexistants, tout en les dérivant de manière à ce qu'ils puissent alimenter son projet propre. Et « *cette première salle, dans laquelle on est, est dédiée justement à la thématique mémoires et société. On trouve de la documentation, des ouvrages sur l'histoire locale, les thématiques qu'on a évoquées, donc l'architecture, l'urbanisme, les religions, enfin, toutes les questions de sciences humaines et sociales qu'on traite en général* ». Sortons une fois de plus notre carnet, et relevons qu'ici, on traite de questions ordinairement travaillées par ces sciences ; que s'y déploierait une forme d'enquête parallèle qui prendrait appui sur elles et avec pour objet le couple mémoires et société. Quel est finalement le statut de la recherche en sciences sociales dans cette affaire ? N'est-il pas surprenant que soient convoquées prioritairement ces disciplines, tandis que la mémoire pourrait tout aussi bien être une question d'abord cérébrale ? Est-il si évident qu'il puisse y avoir un lien entre les deux termes de mémoires et de société ? Marquons au passage une vigilance : on parle bien de *mémoires* au pluriel et de *société* au singulier. Doit-on comprendre que le Rize, non content de « traiter » de choses dont les sociologues et historiens sont les spécialistes attitrés, effectue pour ainsi dire<sup>46</sup> un travail d'enquête sur des entités qui continuent de constituer l'attirail ontologique ordinaire des mêmes spécialistes ? Quoi de plus évident, en effet, que l'existence de choses telle que des « mémoires » et d'une « société » ? Ou encore : quoi de plus évident que l'existence d'un écart entre le pluriel (atomisé) et le singulier (unifié) ? Le tout vers les parties, les parties vers le tout, interrogations fondamentales des sociologues auxquelles cette recherche elle-même participera à plein régime, ne serait-ce que pour en proposer des reformulations. Il semblerait en tous cas que l'existence du Rize nous indique un point de bascule : un moment où des choses tenues pour acquises, faites (« faitiches<sup>47</sup> » ?) deviennent explicitement à *faire*. Où la transition du pluriel au singulier n'est pas une évidence ou, du moins, est constituée comme problème politique par une municipalité qui y consacre force budget et énergie.

Tandis que nos notes s'accumulent, la visite, elle, se poursuit. De retour dans le hall d'entrée nous empruntons l'escalier et, à l'étage, franchissons une passerelle qui nous conduit aux archives. Quelqu'un nous y attend pour une autre parole à même les lieux : voici « *Xavier, notre directeur du Rize, qui est archiviste [de formation]* », lequel nous explique que ces « *archives municipales de Villeurbanne sont dirigées par notre archiviste, qui est absente cet après-midi, parce qu'elle s'occupe*

---

<sup>46</sup> Cette sorte de nominalisation qui constitue le Rize en sujet pratique n'est pas une simple facilité de langage, un simple raccourci demandant à être modalisé par quelque « pour ainsi dire » qui le rende acceptable ; elle se justifie précisément en tant que telle par ce qui se pratique au Rize et que nous nous employons à documenter. En ce sens, on peut dire plus justement de ces sortes de formulations qu'elles sont en effet et au sens plein du terme, des raccourcis pour autant qu'elles condensent l'ensemble de ce que le rapport d'enquête permet de documenter.

<sup>47</sup> LATOUR Bruno, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris : Synthélabo (collection : « Les empêcheurs de penser en rond »), 1996, 103 pages.

- elle aussi - *d'une visite guidée, une promenade cyclable* ». Archives qui « *sont un service de la ville, qui existe depuis presque vingt-cinq ans maintenant et qui donc existaient avant le Rize* ». Leur position est analogue à celle de la médiathèque : une antériorité et une inscription dans un réseau qui leur confère une relative autonomie par rapport au Rize. Relevons : Xavier et Anne-Pascale doivent respectivement diriger et administrer une structure composite, et l'on voit poindre sous le singulier du Rize... une multitude de questions, comme : est-ce que cela tient, et comment ? Y'a-t-il une équipe du Rize, ou des équipes dans le Rize ? Disons-le autrement : qu'en est-il du « nous » interne à ce lieu ? La question mérite d'être posée, si tant est que ce lieu-ci doit être un opérateur du « faire société », soit, à première vue, d'un « nous » dont il ne serait à son tour qu'une partie ! Xavier poursuit son explication. « *Le cœur de métier de l'archiviste, c'est de traiter ces documents qui n'étaient pas forcément destinés à être conservés, pour qu'ils puissent l'être, pour être transmis aux générations futures et donc constituer un patrimoine. La différence [par rapport aux archives privées] c'est que du côté privé les motivations qui vont faire que vous allez conserver certains documents dépendent de votre contexte familial, de votre tempérament, une certaine nostalgie. Alors que là...* », là, il y a des procédures strictes qui régissent l'acquisition, la conservation, et la publicisation. « *On essaie de faire circuler, dans le projet du Rize. De faire fonctionner à la fois...de faire en sorte que le service d'archives ne soit pas une sorte de temple où on protégerait une espèce de patrimoine précieux que personne n'aurait le droit de voir, mais de faire quelque chose qui circule, [...] qui puisse être utile aux gens* ». Utile ? Aux gens du futur, s'entend : nous peut-être, qui sommes là et qui pourrions avoir besoin, demain, d'un quelconque document administratif ; mais le « nous » surtout indéterminé d'un avenir lui-même distant, dont on présume l'existence, une existence elle-même présumée être suffisamment proche de la nôtre pour que les archives puissent encore y contribuer. Utile ? « *Les traces sont très fragiles, relèvent des histoires individuelles qui ne sont pas forcément transmises [...]. Il faut qu'on arrive à organiser des échanges, à sensibiliser les personnes qui n'ont pas forcément une conscience que leur propre histoire a de la valeur et peut enrichir la connaissance de l'histoire générale de la ville* ». Est remarquable le fait que Xavier insiste sur le caractère problématique des archives, tant au niveau de leur intégration au mouvement interne visé par le Rize (la « circulation » entre « pôles ») qu'au niveau de leur fonction patrimoniale classique (la constitution d'un corpus documentaire transmissible à l'avenir). A l'interrogation concernant le « nous » du Rize s'en ajoute dès lors une seconde qui concerne une difficulté qu'il y aurait à opérer la transition d'éléments relevant *a priori* du domaine « privé » vers le domaine « public », qui recoupe dans le propos du directeur (il faudrait dire directeur-archiviste-guide) une transition entre les traces fragiles et les archives solides (mais qu'est-ce qui les rend solides ?). Et l'observateur de voir apparaître ici, dans ce lieu dont on nous a vanté l'organisation sérieuse et les fortes contraintes règlementaires, dont Xavier nous raconte avec moult précisions techniques les enjeux liés à la numérisation, les notions *d'échange*, de *sensibilisation*, de *conscience*. De sorte que les archives ne sont pas tant problématiques qu'elles ne problématissent

puisqu'il leur revient, semble-t-il, de constituer rien de moins qu'une conscience historique chez des « personnes », et qu'il s'agirait même là d'une opération préalable à toute possibilité de parler de « témoins » (séquence 7). Certes il y a, poursuit-il, les archives publiques, que les services de la ville versent en permanence ; mais d'autres choses se passent ici : une « *politique d'acquisition de documents* » ainsi qu'« *une collecte de témoignages, une collecte de récits de vie, de personnes qui habitent à Villeurbanne* », « *qui viennent enrichir cette mémoire* ». Dans une marge, notons qu'il nous faudra bel et bien aller voir de plus près cette « collecte », qui a tout l'air d'être un travail de jonction, comme l'explique Xavier, entre la « propre histoire » individuelle et « l'histoire générale de la ville ».

Au moment où je m'apprête à sortir un peu la tête hors du carnet, un regard rapide sur les lignes inscrites quelques dizaines de minutes plus tôt me perturbe : les premiers mots relatent une entrée par la légende grâce au savoir d'un anonyme ; les suivants consignent la façon dont Anne-Pascale nous avait parlé d'histoire à construire, continuer et valoriser ; et voilà que Xavier nous parle tout à la fois d'histoire à transmettre, de patrimoine à bâtir et de mémoire à enrichir. Le petit carnet de terrain nous offre là une vision étonnante : venus de l'extérieur du bâtiment, à parler d'une rivière indécélable et d'un buis sans âge, nous voici à l'intérieur même de ce qui est désigné par Xavier lui-même comme le cœur de la mémoire de la ville – les magasins d'archives. De la parole et du geste désormais évanouis sur le parvis, nous arrivons dans un endroit peuplé d'épais dossiers consciencieusement ordonnés – et nous avons, nous, le groupe auquel nos interlocuteurs s'adressent, finalement retracé, par corps, un mouvement constitutif du projet du Rize. Pourrait-on voir là un cas d'accomplissement dudit projet ou, du moins, de la construction évoquée par Anne-Pascale au tout départ ? Nous sommes bien là, multiples habitants (à une unité près) tenus sous un « nous » grammatical, physique et cognitif ; et l'on « nous » a fait transiter, l'air de rien, jusqu'au cœur du *Centre Mémoires et Société*. Il faut pourtant s'empêcher d'aller trop vite en besogne, nous contenter de multiplier à ce stade les questions, et relever un autre point, celui-là également repris dans nos notes : que les termes de mémoire, de patrimoine et d'histoire, n'ont pas été particulièrement clarifiés au fil de ce parcours. On n'attend certes pas d'une telle visite, tournée vers le « grand public » des Journées Européennes du Patrimoine, qu'elle soulage les chercheurs de leurs drames conceptuels ; reste que la substitution des termes entre eux a de quoi poser question. Est-ce en effet la même chose de dire que l'on « enrichit » la « mémoire », que l'on « collecte » des « récits de vie », que l'on « acquiert » des « documents », que l'on « constitue » un « patrimoine », que l'on « conserve » des « données », que l'on « enrichit » une « connaissance de l'histoire » ? On observe un foisonnement de catégories qui, même dans le discours de Xavier, se chevauchent. Se pourrait-il que ce chartiste, connaisseur de l'histoire, spécialiste des archives, rompu à l'exercice d'écriture et à l'effort conceptuel, soit dans un mauvais jour au point de « confondre » les termes de la tripartition mémoire/patrimoine/histoire ? Quelle conclusion doit-on en tirer, nous qui l'écoutons attentivement, et qui pourrions attendre d'un directeur qu'il soit au clair sur des définitions qui concernent au premier chef son propre

établissement ? Imagine-t-on diriger un Centre Mémoires et Société tout en entretenant un doute fondamental sur cet intitulé ? Autre note, donc, à moi-même : obtenir de Xavier des éclaircissements.

Il en fournit d'autres, au même instant, à l'un des visiteurs qui l'interroge sur un album déposé sur une des tables de consultation : « *C'est un album de luxe, une acquisition qu'on a faite récemment. C'est un album qui a été produit par le personnel de la maison Dognin, qui est une entreprise qui fabriquait de la dentelle de tulle au XIX<sup>ème</sup> siècle...* ». Il aura suffi d'une question (« *et alors ça, c'est... ?* ») pour que Xavier explique l'histoire du livre, l'histoire de l'entreprise Dognin, l'histoire industrielle de la ville, tout en accompagnant notre parcours rapide des photographies contenues dans l'ouvrage (« *on a la mise en scène des ouvriers...* ») et en retraçant également la façon dont l'achat a été effectué par Dominique, l'archiviste absente ce jour, qui en permanence fait une « *veille* », qui « *fait les foires aux vieux papiers, les salons de cartes postales* » ou qui, par des achats sur internet, « *essaie d'enrichir la mémoire de cette ville* ». Et le voilà qui localise maintenant telle entreprise (« *l'imprimerie Arnaud, une immense imprimerie qui était juste à côté, cours Tolstoï* »), puis telle autre – comme si à partir d'un livre, un jour entré dans les archives, pouvait se redéployer un faisceau d'histoires en attente. C'est dire si la transmission, dont Xavier nous expliquait plus tôt qu'elle était une mission du Rize, ne concerne pas tant l'objet « album de luxe » que les récits qu'il permet de soutenir dans une situation telle que la visite. Qu'est-ce qui fait la solidité des archives, nous demandions-nous, par rapport aux fragiles traces ? Pourquoi l'album est-il plus solide ici qu'il ne le serait ailleurs ? Ce n'est peut-être pas tant grâce aux précautions d'usage (voir sans toucher, manipuler avec précaution) et au respect des conditions de conservation que grâce à son inscription dans un ensemble d'histoires : comme si la fragilité d'une trace ne tenait pas tant à ses spécificités physiques – son matériau, son usure – qu'à son isolement. Pourrait-on saisir les archives comme un dispositif de socialisation des solitudes, comme une société de traces (devenues alors « documents ») ?

Le temps de prendre des notes, et voilà que le groupe s'est éloigné vers le couloir « chercheurs » : quant à moi, à la traîne et empêtré dans les questions que me pose cette visite, les mains tachées d'encre, j'en profite pour échanger quelques mots avec Xavier concernant la manière dont fonctionnent les résidences de recherche au Rize. J'avais en effet présenté un dossier pour être stagiaire à l'année 2011, dans le cadre du Master 2 ; le rejet avait eu pour motif le fait que mon objet était devenu le Rize lui-même et non le territoire villeurbannais à proprement parler, non plus qu'un des deux autres axes thématiques que sont l'histoire de l'immigration et l'histoire ouvrière. Mais au premier octobre 2012 allait officiellement s'engager un travail de thèse, aussi était-il intéressant pour moi d'obtenir davantage d'informations sur ce lieu où, selon les mots de Xavier, « *on essaie de chouchouter les chercheurs* ». J'apprends alors que « *pour le premier doctorant, on voulait vraiment un historien, on voulait commencer par l'histoire [...]. Ce n'est pas impossible que l'on continue avec de l'histoire, mais si c'est une thèse de géographie, de sociologie, de psychologie, ça peut se faire aussi. Mais plus sur le territoire villeurbannais, que sur ce deuxième niveau qui consiste à voir ce que*

*les gens font avec la mémoire, même si ça nous intéresse beaucoup aussi, j'allais dire professionnellement, pour y voir plus clair. On voit l'intérêt du dialogue qu'on pourrait avoir, mais on serait plus intéressés sur la production de connaissances sur le territoire villeurbannaise. [Le reste.] ça en fait partie aussi mais un degré autre, par rapport à nos objectifs opérationnels.* » Voici donc le cadre qui viendrait donner sens à ma propre enquête sociologique et plus largement, qui indique clairement ce qui est attendu (à cette époque du Rize tout au moins) de la sociologie : situer l'analyse sur ce « deuxième niveau », lequel consiste non pas à contribuer à la « production de connaissances » sur le territoire à la façon historique, mais à prendre pour objet cette production elle-même pour autant qu'elle est ce qui occupe le Rize. Et si le travail sociologique participe, comme l'indique Xavier, à une forme de production de connaissance, celle-ci est d'un tout autre genre : connaissance en miroir, permettant d'y « voir plus clair », c'est-à-dire de fournir au Rize une analyse de lui-même à partir d'une observation de son activité courante. Il faut aussi prendre la mesure ici de ce que l'histoire est pensée comme ayant un caractère prioritaire en rapport à des « objectifs opérationnels » : quels sont-ils ? Que permettent d'activer les connaissances produites par l'historien, que ne permettent pas les productions sociologiques ? Restent deux choses : une inflexion qu'il nous faudra comprendre (l'ouverture possible à d'autres disciplines pour le prochain CIFRE<sup>48</sup>), et un intérêt tout de même manifesté pour ma propre proposition. Or cet intérêt ne tient pas simplement à un souhait d'éclaircir le fonctionnement interne du Rize, au sens où l'on pourrait faire une sociographie de l'organisation : il est en fait un intérêt lui aussi opérationnel, mais situé effectivement à un autre niveau, celui des catégories vis-à-vis desquelles Xavier entretient un certain scepticisme : « *Je m'aperçois aussi que, par exemple, oralement, dans les séminaires pointus, même des gens comme Rautenberg ou Tornatore, et plein d'autres qui ont travaillé là-dessus, dans des articles très pointus avec des tas de notes de bas de page, à l'oral, quand on écoute bien, à un moment donné, ils utilisent le mot mémoire de manière simpliste. Ça flotte, c'est patrimoine, mémoire, histoire, ça flotte, c'est simplifié, et finalement il faudrait presque forger des néologismes. Parce que là, quand je vous ai parlé des archives en disant "c'est la mémoire de Villeurbanne"... Il faudrait presque évacuer les emplois paresseux.* » S'il devait y avoir un intérêt à accueillir mon travail ce serait finalement pour soutenir une rigueur quant aux termes employés, éclaircir un champ lexical comme un champ sémantique, en en faisant des synthèses pour ensuite aboutir à quelque chose de plus structuré. Un travail, en somme, de normalisation. Mais pour l'instant, ce qui est pour le moins étonnant, c'est que Xavier semble plongé dans un doute analogue au mien concernant son objet. Il m'explique alors les définitions trouvées ici, chez tel auteur ; il mentionne tel effort de clarification, dans tel article, que je n'ai pas le temps de noter : ce que je relève, à ce stade, c'est que le caractère « flottant » des termes fait partie des

---

<sup>48</sup> Conventions Industrielles de Formation par la Recherche (thèse cofinancée par le Ministère de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, et ici par la ville de Villeurbanne). On reviendra en temps voulu sur ce dispositif de financement des thésards et autres chercheurs du Rize.



problèmes à résoudre pour le Rize, tout autant qu'il m'informe sur la posture de recherche que je pourrais adopter, et qui reviendrait non pas, comme cela semble m'être suggéré, à clarifier au plan conceptuel les notions de mémoire, patrimoine, histoire (en tant que nous pourrions nous prévaloir d'une expertise *ès* définitions), mais à voir ce que ce manque de clarté fait faire ici, dans une structure dont on pourrait croire, au premier abord, qu'elle est bien au clair avec ce que serait, en particulier, la mémoire. Une question se pose au sociologue pragmatiste que je m'emploie à être : comment dire à Xavier qu'effectivement, je n'ai pas vocation à l'aider dans cet éclaircissement conceptuel, mais à observer au contraire ce manque de clarté à l'œuvre dans son établissement ? Et pourrais-je bien continuer à enquêter sur ce lieu, si je me refuse à occuper ce rôle d'expertise ?

Sur cela nous nous séparons, nous promettant de poursuivre la discussion dans un avenir point trop lointain. Le groupe, pendant ce temps, en a terminé de sa visite aux côtés d'Anne-Pascale. Une fois redescendu à l'accueil je prends un *Programme* du Rize et m'installe dans l'un des fauteuils du café, là où les visiteurs peuvent tranquillement feuilleter les quotidiens disposés près de la machine à boissons chaudes. Moi, c'est mon carnet de note que je feuillette ; sous mes yeux, bien visibles, mes propres signes, écrits à la volée : des traces d'observations, au double sens du terme – des choses « vues » sous des définitions nominales, mais aussi des remarques, des éléments qui n'étaient pas de l'ordre du visuel, mais qui supposaient le recours à ma propre manière de penser et de formuler ce que je voyais. D'ailleurs, depuis le début de ma reconstitution de cette visite, je n'ai eu de cesse de faire observer – faire « remarquer » - un certain nombre de choses au lecteur, redoublant ce qu'Anne-Pascale ou Xavier avaient eux-mêmes fait observer par une surcouche interprétative, ou du moins spéculative. Je regarde les nouveaux êtres qui se retrouvent engagés dans mon « wagon<sup>49</sup> » d'ethnologue et qui me font être un peu plus « chevelu<sup>50</sup> » ; en ouvrant maintenant le programme et en parcourant avec attention ces autres inscriptions qui ne sont pas les miennes, je me dis à mon tour que « oui, les savants maîtrisent le monde, mais seulement si le monde vient à eux sous forme d'inscriptions en deux dimensions, superposables et combinables<sup>51</sup> ».

## 2. Au programme du Rize

Sur la couverture du programme d'octobre 2012 à janvier 2013, je vois se superposer ce que j'apprendrai à reconnaître comme étant les éléments constitutifs de la charte graphique du Rize. C'est

---

<sup>49</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris : La Découverte (collection « Textes à l'appui »), 2006, 312 pages, p.34.

<sup>50</sup> *Ibid.* p.49.

<sup>51</sup> LATOUR Bruno, « Le "pédofil" de Boa Vista. Montage photo-philosophique », *In* : LATOUR Bruno, *La clef de Berlin, et autres leçons d'un amateur de sciences*, Paris : La Découverte, 1993, 251 pages, pp.171-225, p.175.

dans un document de synthèse<sup>52</sup> que j'aurai bien plus tard dans les mains qu'est clairement indiqué ce dont je vois dès à présent les effets : « *La charte graphique du Rize est basée sur une mécanique simple : une trame. Celle-ci traduit de manière simple un territoire unique, une vision singulière. Une communication efficace doit permettre d'identifier différentes activités comme faisant partie d'un ensemble, d'une entité. Lorsque le Rize s'adresse à son public, il se doit d'être immédiat, simple, percutant, cohérent et pérenne. Cette charte présente les éléments graphiques et conceptuels à décliner sur les différents supports de communication du Rize pour installer un système reconnaissable.* » Organiser les parties en un *ensemble*, une *entité*, organiser un *système* : la question sociologique fondatrice, dont nous avons commencé à noter qu'elle était une question « rizienne<sup>53</sup> » prégnante, est ici non seulement posée, mais aussi résolue, comme si *l'ordre du visuel* avait cette vertu d'unifier, en les organisant en une composition qui se donne immédiatement comme un tout, des éléments sans cela disparates. « *Quels sont les éléments de base de l'identité ?* » est-il demandé un peu plus loin. Nul problème ici concernant l'emploi de la notion d'identité ni même pour répondre à cette question : « *les couleurs* », « *le logotype* », « *la trame* », « *les typographes* ». Au-delà de l'unité des composantes de la charte graphique (cohérence interne au graphisme), l'enjeu est surtout d'adresser au public une communication qui donne à voir les activités du Rize comme étant elles-mêmes cohérentes, organisées autour d'un fil conducteur. Voyons donc là autre chose qu'un « simple » document technique, quand bien même il nous livre des éléments extrêmement précis concernant par exemple le « Pantone jaune fluo 803 », que le sociologue, peu disposé à de telles finesses, désignera comme étant simplement du « jaune », le jaune de ces « i » multipliés sur la trame : la lettre devant être l'« *élément de base de la trame [...] répété horizontalement et verticalement, à l'infini* ». La trame opère un liant graphique qui, reproduit sur chaque page du livret, chaque élément de communication, produit la continuité entre des éléments d'une programmation qui est pour le moins varié, et par extension vise à conférer au Rize une cohérence « en apparence ».

---

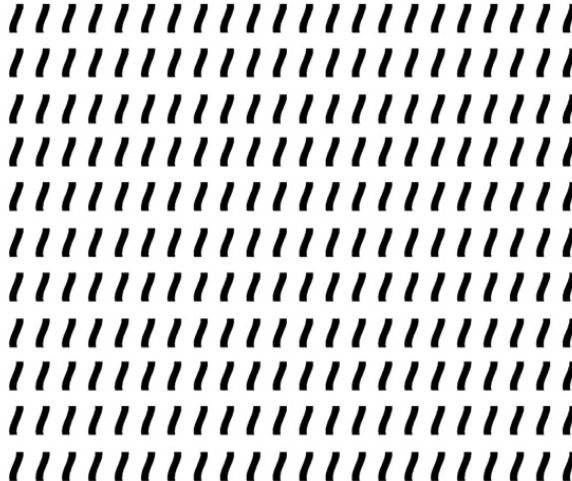
<sup>52</sup> Il s'agit d'un fichier daté de 2009 rédigé par Julie, graphiste prestataire du Rize, que nous retrouverons en séquence 8. Ce fichier comprend sa proposition de charte graphique, retenue parmi d'autres lors du marché public. A cette charte était associée un CD contenant tous les éléments graphiques dans leur forme informatisée : à charge de Jean-Robert (chargé de la communication) et de Sylvie (responsable des éditions internes et de la diffusion) de les utiliser à chaque fois selon les supports de communication, en étant vigilants quant à « l'identité » prescrite par cette charte.

<sup>53</sup> Terme employé localement, que je reprendrai pour qualifier les personnels du Rize et les choses-qui-les-occupent.

**1.3 LA TRAME**

**1.3.1 LES COMPOSANTS DE LA TRAME**

L'élément de base de la trame est le "i" de "Rize" dans le logotype.  
Cet élément est répété horizontalement et verticalement, à l'infini.



« *Comment l'identité vit-elle ?* » La seconde partie de la charte graphique consiste en une succession de contraintes, soit l'ensemble de ce que l'on peut faire ou ne pas faire avec ce qui a été défini comme identité plus haut : « *agencement des informations principales* », « *placement de la trame par rapport aux informations et aux images* ». On ne fait pas n'importe quoi avec l'identité : les préconisations de la charte sont là pour éviter tout brouillage concernant ce qu'est le Rize : un emploi approximatif des éléments graphiques pourrait donner le sentiment d'une institution elle-même peu organisée, mais aussi, s'agissant d'un lieu destiné à parler de « nous », laisser penser que « nous » sommes nous-mêmes brouillés ! Quant aux « *informations* », elles sont comprises ici comme étant les données textuelles ; la trame, elle, ne faisant que former, mettre en forme. De notre côté, il nous faudra néanmoins redoubler d'attention quant à ce que les opérations dites de mise en forme ou de communication recouvrent, dans la mesure où elles semblent avoir partie liée avec de multiples niveaux de ce « nous » qui nous intrigue sans cesse davantage.

## 2.1 LE LOGOTYPE ET LA TRAME

Le logotype s'inscrit dans la trame.  
Il n'y a pas de contrainte de proportions entre le logotype et la trame.  
Seules quelques règles d'alignement entre les deux éléments doivent être respectées.

### 2.1.1 L'ESPACE DU LOGOTYPE

Un espace libre est ménagé dans la trame pour recevoir le logotype.



ne pas faire :



17

Si l'on revient à notre programme, on distingue donc en couverture : la trame jaune, ainsi que le logo du Rize « mémoires, cultures, échanges » ; ce n'est plus le « Centre Mémoires et Société », qui constitue la *baseline* du logo, bien que l'expression apparaisse encore sur le site internet du Rize, dans divers articles de presse, ainsi qu'à l'arrêt de bus le plus proche : « Blanqui – Centre mémoires & société » ! Notons : en savoir davantage sur la communication, car il n'est peut-être pas anodin qu'aient été troqués le singulier du « centre » et de la « société » pour arriver à trois pluriels. Également en couverture : en bas à droite, le logo de la ville de Villeurbanne, sur lequel on perçoit deux « l » surdimensionnés ; une information textuelle (« oct/jan 2012-13 ») qui n'est autre que l'intitulé, désignée par un pointeur de souris ; une photographie en noir et blanc, sur laquelle figurent des jardins au premier plan, une maison ensuite, et une série d'immeubles massifs, éléments entre lesquels la trame établit un contraste selon qu'elle les recouvre ou ne les recouvre pas.



En ouvrant le programme, le sommaire s'organise en verbes sous lesquels sont inventoriés des types d'activités. Sous « *explorer* » on trouve les expositions et installations en cours dans le bâtiment, ainsi que des nouveautés des archives et de la médiathèque. Sous « *échanger* », les tables rondes, rencontres, conférences, journées d'études. Sous « *participer* », les visites guidées d'exposition, les ateliers, la collecte de mémoire, les ateliers de la médiathèque autour du numérique. Sous « *écouter-voir* », les spectacles et projections. Sous « *grandir* », les ateliers et lectures à destination des enfants. Sous « *repérer* », l'agenda, les informations pratiques, ainsi qu'une présentation du Rize. Ces verbes-là s'adressent à nous, qui lisons, et qui sommes invités à réaliser les actions correspondantes, donc à faire des choses dont on constate déjà la variété. Qu'est-ce qui relie les « *Bouquins câlins* » de la médiathèque, l'atelier des « *Mots parleurs* » des archives, l'entrée en résidence de Gilles, auteur de bande-dessinée ? Nous retrouvons la question de la cohérence, telle que nous l'avions posée avec Xavier. Et en même temps, cette question semble trouver ici une première forme de résolution, à travers un dispositif de communication qui égalise les activités (elles ne sont pas hiérarchisées en fonction de leur degré de scientificité, par exemple), et qui surtout les met en lien par l'emploi des verbes : *ce qui unit, c'est l'action attendue du public*. Ce qui relie la « *Pochette surpRize* » de la médiathèque, où l'on conseille et commente des lectures, et la conférence du sociologue T. Kirszbaum sur la mixité sociale, c'est que l'un et l'autre permettent de susciter un « *échanger* » - autrement dit, avant le contenu de l'activité, c'est l'agir qu'elle vise à instancier qui compte. La façon de faire semble être priorisée sur « ce » que l'on fait, l'activité d'élaboration priorisée sur ce que l'on élabore « en finalité » : est-ce que tout ceci n'indique pas une démultiplication des types d'enquête sur la

mémoire ? Ne pourrait-on pas voir là un programme qui met sur un plan d'égalité un échangeur autour de la science, un échangeur autour d'un auteur de BD et un échangeur autour d'un roman ? Notons aussi l'ordre des verbes : d'abord explorer, ensuite échanger, ensuite participer, ensuite écouter-voir, ensuite grandir – c'est un mouvement qui organise le programme, mouvement d'aller-retour de ce qui peut se faire seul vers ce qui requiert un collectif, pour en fin de compte se transformer. Insistons, même si nous sommes là encore au simple rang des hypothèses qui naissent dans le contact empirique : le Rize ne découpe pas son programme selon une frise chronologique, mais selon une succession d'actions qui tracent un mouvement bien spécifique que nous, lecteurs, sommes invités à suivre, pour autant que ce programme s'adresse à nous qui, seuls, pouvons effectivement accomplir les différents verbes. Ce n'est donc pas une simple présentation de rendez-vous à laquelle nous avons affaire, mais à un programme qui n'est pas tant celui du Rize que le nôtre, appelés à en « honorer [...] les termes<sup>54</sup> », c'est-à-dire à agir selon des modalités qui semblent être celle de la participation à des moments collectifs.

Continuons. Quelques pages plus loin, dans la catégorie « explorer », nous retrouvons la même photographie que celle qui faisait la couverture, mais sans logos ni texte, mais avec un pointeur de souris aussi large qu'un immeuble, dans un ciel jaune. La trame est là, mais redimensionnée : six grands « i » apparaissent à la droite, en superposition aux arbres.



---

<sup>54</sup> MARION Philippe, « Narratologie médiatique et médiagenie des récits », *Recherches en communication*, n°7, 1997, pp.61-88, p.64.

C'est tout autre chose ; nous sommes invités ici à « explorer » : la trame grossie indique qu'un zoom a été effectué et qu'il ne s'agirait plus maintenant que de cliquer pour rentrer encore plus avant dans l'image. De fait, en vis-à-vis de la page où figure cette image-ci, le programme indique l'adresse du webdocumentaire « Vu de Saint-Jean<sup>55</sup> », « réalisé grâce au concours des habitants du quartier et à l'implication de précieux partenaires dont l'Espace 30, le Conseil de quartier, le Centre d'animation, le bibliobus, Villeurbanne Est Habitat, l'Opac du Rhône [...] la société des Jardins Ouvriers... ». Remarquons la pléthore de « partenaires » mentionnés ici, au point qu'il faille des points de suspension pour laisser imaginer au lecteur l'ampleur qu'aurait leur inventaire exhaustif ; remarquons en même temps la façon dont ces mentions donnent à voir le documentaire comme le produit d'un travail collectif qui suggère que le Rize, dont on a vu qu'il avait internalisé des services qui lui étaient préexistants et qu'il avait encore, selon le mot de Xavier, à les « faire fonctionner » ensemble, a également un travail à accomplir avec d'autres acteurs locaux (associations, conseils de quartier), métropolitains (Grand Lyon), nationaux (OPAC, CNRS,...). Remarquons aussi que c'est là le dernier paragraphe seulement, parmi les quatre qui composent le texte en son ensemble : sans rentrer ici dans le détail – nous aurons l'occasion de le faire par la suite pour d'autres expositions qui nous occuperont plus spécifiquement -, notons alors que le premier paragraphe, lui, donne un préalable historique : « Saint-Jean, le plus petit quartier de Villeurbanne, a d'abord été une étendue de terres cultivées, mais inondables, longtemps ballottées entre des bras fluviaux instables [etc.] ». Priorité logique de l'histoire qui nous fait tracer un autre trait en direction du carnet de notes, à cette ligne où Xavier m'expliquait la volonté d'avoir d'abord un doctorant historien, ainsi qu'à cette autre ligne où nous avons noté : « Anne-Pascale commence par nous raconter l'histoire du bâtiment ». Nous avons suggéré que deux « étapes » se succédaient dans la visite : son avant (un préambule où elle « sonde » les propriétés du public), puis son déroulement proprement dit. Ne pourrait-on, quand la visite « commence », relever une subdivision nouvelle, entre un préalable historique, et une suite de visite d'un autre ordre ?

Quelques pages plus loin, mais toujours dans la partie « Explorer » du programme, autre chose nous interpelle : « un album exceptionnel enrichit les archives. L'entreprise Dognin livre ses secrets ». Ce n'est pas la « mémoire » qui est enrichie ici, mais bien « les archives » par « un patrimoine villeurbannais précieux », ce luxueux volume dont Xavier nous avait donné un premier aperçu. Sur la page de droite, deux photographies issues de l'album sont reprises : l'une porte pour légende « Le personnel de l'atelier pliage de l'entreprise Dognin en 1910 © Victoire – Archives municipales de Villeurbanne », on y voit une vingtaine de femmes posant – elles sont en noir et blanc et, tout autour, un aplat de jaune fait office de décor. La seconde, « Le personnel de l'atelier apprêt-teinture de

---

<sup>55</sup> Voir URL : [http://vudesaintjean.villeurbanne.fr/#\\_video-intro](http://vudesaintjean.villeurbanne.fr/#_video-intro) (consulté le 20 janvier 2020)

*l'entreprise Dognin en 1910* © Victoire – Archives municipales de Villeurbanne », montre une quarantaine d'hommes, lesquels sont teints en jaune tandis que le décor est cette fois resté en noir et blanc. On remarque la précision de ces légendes, quand pour le reste du programme, les légendes des images n'indiquent le plus souvent rien d'autre que le crédit photographique. Une seule autre légende, dans la catégorie « *Participer* », est du même ordre : celle des « *Mots parleurs* ». Regardons la structure de cette nouvelle double page.

30

ATELIER

## LES MOTS PARLEURS

Atelier d'écriture à partir de documents d'archives

Savez-vous que chaque mois a lieu au Rize un atelier d'écriture atypique ? Chaque séance se déroule de la même manière : place d'abord à l'imaginaire et à la découverte avec un document choisi dans les archives municipales de Villeurbanne présenté comme source d'inspiration pour l'écriture. À l'issue de ce premier temps consacré à la création littéraire, l'archiviste de la ville présente le contexte de création du document et lui restitue son caractère historique. C'est l'occasion de découvrir, dans un cadre convivial et en petit groupe, des documents anciens uniques et rarement montrés au public.

Entre la fiction et la réalité, d'étranges décalages créent la surprise et emmènent les participants vers un nouveau récit.

Après chaque atelier, rendez-vous sur le site internet du Rize pour poursuivre l'aventure chez vous ou pour partager vos textes avec les internautes : [lerize.villeurbanne.fr](http://lerize.villeurbanne.fr) (rubrique « ça s'est passé au Rize »).

Participation sur inscription préalable à une ou plusieurs séances, selon votre envie et vos disponibilités. Cet atelier est ouvert à tous. Aucun niveau n'est nécessaire pour se lancer dans l'écriture.



« Souvenir d'Algérie », assiette offerte à la Ville de Villeurbanne dans les années 1980, support de l'atelier Les mots parleurs du 24 mai dernier.

© Archives municipales de Villeurbanne

31

COLLECTE

## LE GRAND ATELIER

jeudi 27 septembre - 18h30  
jeudi 25 octobre - 18h30  
jeudi 22 novembre - 18h30  
jeudi 17 janvier - 18h30  
durée 2h15  
sur inscription

## QUELLE MÉMOIRE !

Recueil de témoignages

Vivre, habiter, étudier, travailler ou même peut-être jardiner à Villeurbanne... Ou'il s'agisse d'événements lointains ou plus récents, vos témoignages apportent une connaissance nouvelle de l'histoire de la ville à travers les souvenirs de ses habitants. La collecte s'intéresse également à tout témoignage en lien avec la mémoire de la ville.

Vous souhaitez témoigner ?  
Contactez le Rize au 04 37 57 17 17  
ou <http://lerize.villeurbanne.fr>  
Sur rendez-vous  
durée : prévoir environ une heure pour l'entretien

Dans la légende associée à la photographie de l'assiette décorative, on apprend que celle-ci est présentée ici à plus d'un titre ; non pas seulement en tant qu'« assiette offerte à la Ville de Villeurbanne », mais en tant qu'ayant été un « support de l'atelier Les Mots parleurs ». Atelier qui ne se tient que d'agencer deux moments bien distincts : « place d'abord à l'imaginaire » auquel est censé ouvrir le document qui sert à chaque fois de support à l'écriture ; ensuite, restitution du « caractère historique » du « document » ; « entre fiction et réalité, d'étranges décalages créent la surprise et emmènent les participants vers un nouveau récit ». Moi qui pensais me reposer au café, le temps de retrouver mes esprits après la charge cognitive inattendue de la visite guidée, me voilà contraint de reprendre le stylo et de noter ce premier item d'un agenda encore tout à élaborer : s'inscrire à cet atelier qui a tout l'air d'être un démenti à l'hypothèse faite à peine quelques instants auparavant, d'une



histoire pensée comme « préalable », puisqu'ici, elle n'arriverait qu'en bout de course. Plus encore : en ce véritable laboratoire, on « restituerait » donc au document, *a posteriori*, son « caractère historique », ce qui signifie que ce caractère aurait pu être préalablement ôté, par une opération associée, à en croire le programme, à un « imaginaire ». Il faut insister : par quel miracle peut-on ôter là quelque chose comme un « caractère historique », s'il est vrai que le caractère est la marque, le marquage, soit ce qui n'est certainement pas susceptible d'être ôté ? Et par quel miracle symétrique l'archiviste, dont l'absence en ce jour précis nous fait d'autant plus défaut, peut-elle, à sa guise, restituer au document sa marque, le restaurer dans son intégrité ? Tout ceci dans le cadre d'un atelier dont on nous indique qu'il ne dure que 2h15 !

Avant de courir à l'accueil pour prendre donc rendez-vous, mon attention est de nouveau captée, cette fois par la marge jaune de la page de droite. On y souligne l'existence d'un « recueil de témoignages », intitulé « *Quelle mémoire !* », sous la catégorie « *Collecte* ». On retrouve, dans le texte bref, les paroles de Xavier : « *vos témoignages apportent une connaissance nouvelle de l'histoire de la ville, à travers les souvenirs de ses habitants* » ; une collecte qui « *s'intéresse également à tout témoignage en lien avec la mémoire de la ville* ». L'intégration de cet encart à proximité immédiate de l'assiette est d'autant plus étonnante pour nous que l'assiette en question était légendée comme « *Souvenir d'Algérie* », termes repris de l'objet lui-même. Ainsi, tandis qu'elle était, pour les *Mots Parleurs*, un « support », elle devient ici un cas de « souvenir », souvenir ayant été confié à la ville, laquelle invite en retour, sur la page de droite, à venir vers elle, au Rize, pour lui confier à notre tour des souvenirs. Ce n'est pas tout : on remarque que la transition se fait entre des notions dont nous avons, encouragés par Xavier, souligné le caractère flottant : de la « *collecte* » on passe au « *recueil* » de « *témoignages* » qui deviennent « *souvenirs* » apportant une « *connaissance de l'histoire* » dans la mesure où ils sont en « *lien avec la mémoire de la ville* ». Autre élément à ajouter à l'agenda : prendre rendez-vous pour *Quelle mémoire !* (séquence 7), en espérant que le point d'exclamation, indiquant la performance, puisse bientôt s'appliquer à moi. Mais qu'est-ce donc, faut-il ajouter, que cette « *mémoire de la ville* » qui semble être ici le seul thème de la collecte ? Il n'est en effet question nulle part de critères d'éligibilité autres que celui d'avoir des souvenirs qui soient « en lien » avec cette « *mémoire* ». Mais quel genre de lien ? Et comment attendre d'une thématization aussi vaste qu'elle puisse de quelque manière apporter une connaissance historique, sauf à avoir un traitement scientifique potentiellement colossal en aval ? Est-ce à dire que cette collecte se réalise « *sociologiquement* » ; que le « *témoignage* » est « *collecté* », « *recueilli* » d'une manière spécifique, selon un certain protocole ou une certaine méthode ?

Le reste du programme donne les dates d'événements qui, exception faite des activités de médiation récurrentes, ont pour caractéristique d'être toujours présentés comme les fruits d'un partenariat : « *en partenariat avec le Gevil* », « *avec les participants de l'atelier du Centre d'animation Saint-Jean* », « *en partenariat avec l'Enssib* ». On nous indique ainsi l'entrée en

résidence d'un auteur de bande-dessinée, Gilles (séquence 3) ; à la page suivante, c'est l'association « *Vive la Tase* » qui est mentionnée pour le cycle de rencontres des « *Friches à l'œuvre* » - la Tase, n'est-ce pas cet endroit dont nous parlait Xavier à propos des métiers à tisser ? Retenons simplement pour le moment le nom de cette énième rubrique comme une autre piste, qui en même temps nous permet de constater que les propositions du Rize sont loin d'être toutes placées sous les auspices de la « mémoire ». Ainsi, dans le programme que nous avons sous les yeux, ne trouve-t-on que trois occurrences du terme, exception faite des répétitions du titre « *Quelle mémoire !* » dans l'agenda, ainsi que du texte de présentation qui figure à l'avant-dernière page.



© Le Rize - Ville de Villeurbanne

## LE RIZE

Le Rize est un lieu culturel original qui a pour vocation de transmettre un récit partagé de Villeurbanne, construit à plusieurs voix à partir des archives, du territoire, des mémoires des habitants et des travaux de chercheurs associés. En travaillant à faire connaître et reconnaître les cultures des Villeurbannais, le Rize contribue à la cohésion sociale et au « vivre ensemble » dans la ville contemporaine.

Il prend en compte en priorité le récit par les habitants de leur histoire singulière et collective. Il accorde ainsi une grande importance à la collecte de mémoire orale, à la conduite d'entretiens par les chercheurs et à la participation des publics dans l'action culturelle.

Le Rize réunit en un même lieu les archives municipales de Villeurbanne, une médiathèque et des espaces culturels et pédagogiques : galerie d'exposition, amphithéâtre, ateliers, café et patio.

L'ensemble de ses fonctions (documentaire, scientifique et culturelle) constitue une institution unique au service du travail de mémoire : collecter et conserver des traces, les analyser par la recherche, les valoriser par la médiation.

L'ENSEMBLE  
DE L'ÉQUIPEMENT  
EST DOTÉ DU WIFI

Sur la photographie, le parvis, notre point d'entrée, avec le hall d'accueil sur la gauche, l'éclairage de la médiathèque sur la droite du rez-de-chaussée, et les lumières à l'étage où se trouvent les bureaux. La trame graphique passe en superposition au Rize, dont le texte de présentation reprend un certain nombre d'éléments déjà identifiés au cours de cette première visite : l'activité de « *collecte de mémoire orale* » (le terme de « *mémoire orale* » remplaçant ceux de « *récits de vie* » ou de

« témoignages » évoqués précédemment), la participation de publics, la réunion des pôles. Mais nous voyons en même temps apparaître d'autres expressions : « *transmettre un récit partagé de Villeurbanne construit à plusieurs voix* », « *faire connaître et reconnaître les cultures des Villeurbannais* », « *contribuer à la cohésion sociale et au "vivre ensemble"* », se déclarer enfin comme « *institution unique [et originale] au service du travail de mémoire* ». A l'image du programme, dont nous avons vu qu'il était structuré par des verbes, ce texte nous présente le Rize comme un lieu regorgeant de verbes, d'activités : un lieu qui travaille à faire société et à faire mémoire, à faire connaître et reconnaître, à faire participer. Nous sommes donc appelés à agir, nous qui lisons le programme, mais cet agir est donné comme étant celui du Rize lui-même, comme s'il y avait là une visée d'équivalence entre ce que nous (« public ») pouvons faire, et ce que lui essaie de faire. En un mot, le programme qu'il établit pour nous a tout l'air d'être en même temps son programme d'action, sa ligne directrice en tant qu'institution. Institution au service du « travail de mémoire », alors même que le terme est rare, et c'est ce qui semble justifier le caractère « unique » de la chose – ce qui est unique, semble-t-il, c'est de travailler la mémoire en mobilisant une multiplicité de ressources qui ne sont pas, *a priori*, « mémorielles », et en les faisant tenir sous un même projet.

### 3. Un premier aller-retour

Toujours installé au café du Rize, je fais le point sur un équipement qui commence à devenir conséquent : un carnet de notes qui se remplit, un programme, un agenda ; et j'y ajoute, les tirant de mon sac, les notes prises quelques jours plus tôt sur l'un de ces ouvrages savants, dont la lecture m'a essentiellement occupé jusqu'alors, *Anthropologie de la mémoire*. Tout ce dont je dispose est là : un programme, des notes de terrain, de la théorie et une tasse de café : ne reste plus qu'à tracer des « allers retours ». La tentation de l'analogie devient grande face à la logique qui semble organiser cet endroit : un « Centre » Mémoires et Société qui pourrait peut-être être saisi à la façon cognitiviste<sup>56</sup>, avec des entrées, des sorties, tel un cerveau, « organe<sup>57</sup> » d'unification des choses « collectées » (« souvenirs », « récits de vie », « témoignages »...) pour en faire un « récit partagé ». Un « sociotransmetteur<sup>58</sup> », en quelque sorte, pour filer la métaphore proposée par J. Candau, qui établirait des « connexions<sup>59</sup> [entre individus] » qui le fréquentent : connexions entre les mémoires plurielles vers la société au singulier, collectant des « souvenirs » et les organisant en vue d'accomplir son projet politique, à travers la gamme de moments de rencontre énumérés dans le programme. Et ainsi, n'oubliant pas que le Rize est une institution municipale, l'on n'aurait aucun mal à suivre davantage

---

<sup>56</sup> SEARLE John Rogers, *La redécouverte de l'esprit*, Paris : Gallimard (collection « NRF essais »), 1995 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1992], 368 pages.

<sup>57</sup> CANDAU Joël, *op. cit.*, p.80.

<sup>58</sup> *Ibid.* p.75.

<sup>59</sup> *Ibid.*

encore J. Candau qui, en vertu de la « neutralité axiologique<sup>60</sup> » qu'il revendique, nous invite à voir finalement dans le geste de production du récit partagé un leurre, une de ces « momeries mémorielles<sup>61</sup> » des élus villeurbannais, considérant lui pour sa part, que « le véritable choix politique est celui-ci : faut-il ou non entretenir le partage de la croyance dans une mémoire partagée dès lors que celle-ci s'avère souvent illusoire<sup>62</sup> ». Le « travail de mémoire » revendiqué par le Rize ne pourrait qu'inviter à enclencher la procédure de déconstruction « critique », laquelle revient à dire que les choses que l'on dit être, en réalité, ne sont pas – à déconstruire, en somme, ce qui essaie d'être construit ici même, et non sans mal, comme Xavier a commencé à nous le suggérer. « En sciences humaines et sociales, dans les médias ou les discours politiques, il est fréquent de faire appel aux notions de mémoire collective, nationale, professionnelle, familiale, etc. Toutes supposent que des individus, un groupe entier voire l'ensemble d'une société partagent les souvenirs d'un passé commun. Pourtant, l'idée d'une mémoire partagée reste conjoncturale. En effet, seule la mémoire individuelle est une faculté attestée, dont le substrat neuronal est aujourd'hui bien documenté grâce aux apports des neurosciences cognitives et de l'imagerie cérébrale<sup>63</sup> ». Quel genre de mémoire peut alors bien espérer travailler le Rize qui, comme nous l'ont indiqué d'emblée les médiathécaires, traite de questions de sciences sociales, et certainement pas de neurosciences ? « On a tendance à confondre le fait de dire, d'écrire ou de penser qu'une mémoire collective existe – fait facilement attesté dans les discours contemporains, médiatiques et politiques, en particulier – avec l'idée que ce qui est dit, écrit ou pensé rend compte de l'existence d'une mémoire collective. Cette confusion, notons-le au passage, a une fonction très importante – une fonction métamémorielle – [...] : elle renforce la croyance de chaque individu dans l'existence d'une mémoire collective<sup>64</sup> ». Outre le fait que l'on mélange allègrement « mémoire collective » et « mémoire partagée », leur « existence » est ici déclarée être toute de mots, toute symbolique : on en parle (et notamment, apprend-t-on, les « politiques », dont on suppose, faute de précision, qu'il s'agit des professionnels de la politique), mais *en fait*, il est impossible de les observer, l'observation étant ramenée ici à celle que peuvent opérer lesdites « neurosciences cognitives ». Tout ce que l'anthropologue peut, lui, observer, ce sont des mots, des jeux de mots, et, en dernier lieu, des « croyances ». C'est bien ce que dit J. Candau : la « fonction métamémorielle » des récits politiques (dont, par exemple, celui qui apparaît dans l'avant-dernière page de notre petit programme du Rize) est de faire croire en « l'existence d'une mémoire collective » qui, en fait, n'existe pas, pas *vraiment*. Une fois de plus, voilà les sciences humaines et sociales condamnées à

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.88. Indiquons qu'une momerie est, dans l'idée de J. Candau, une forme de « tourisme de la mémoire [qui] privilégie l'émotion collective au détriment de la raison, alors que l'émotion – individuelle – devrait naître de la raison » (*Ibid.*). C'est une mauvaise façon de faire mémoire, de commémorer, de rappeler... dans la continuité de la critique d'une « compulsion mémorielle généralisée » (*Ibid.*).

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.65.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p.69.

n'étudier jamais que des illusions, des existences moins que moindres<sup>65</sup>, des choses « ontologiquement subjective[s]<sup>66</sup> » qui, *en fait*, pourraient toujours être réduites à des explications plus fondamentales, explications qui mettent en jeu des entités qui elles « existent » de façon « attestée », c'est-à-dire qui apparaîtraient, telles qu'elles sont, sous les instruments techniques des sciences de la nature (« le plus bas niveau de la mémoire, celui du substrat anatomique<sup>67</sup> »). Pour le dire tout simplement, chez J. Candau, la mémoire collective existe (comme illusion encouragée par les politiques), mais elle n'existe pas (comme réalité objective au sens susmentionné). Elle a une force performative au même titre que n'importe quelle autre croyance – « car une société n'est pas simplement constituée par la masse des individus qui la composent, par le sol qu'ils occupent, par les choses dont ils se servent, par les mouvements qu'ils accomplissent, mais, avant tout, par l'idée qu'elle se fait d'elle-même<sup>68</sup> » - mais cette unité que nous croyons voir apparaître, par exemple lorsque nous en faisons un « constat aisé en présence de nombreuses données empiriques : commémorations, construction de musées, mythes, récits, visite familiale d'une tombe au cimetière, etc.<sup>69</sup> », n'a rien à voir avec « la « réalité » : « nous sommes abusés par un effet de faux consensus : parce qu'un groupe se donne les mêmes repères mémoriels [...], nous pensons que tous ses membres partagent les mêmes représentations du passé. En réalité, nous n'en savons rien car la simple observation des actes de mémoire ne donne pas accès à ces représentations. On a même maintes raisons de supposer que les représentations du passé restent largement idiomnésiques<sup>70</sup> ». Nous sommes unis « dans le sentiment que la mémoire collective existe<sup>71</sup> », ce qui « donne un fondement relatif à ce sentiment<sup>72</sup> » : nous croyons à nos mythes, et nous les confondons avec la réalité ; mais « il incombe au chercheur de ne pas se tromper de niveau d'analyse en assimilant cette métamémoire à la mémoire collective<sup>73</sup> ». Ne pas se tromper de niveau d'analyse, c'est donc voir dans les activités de production du « partagé », du « collectif », des activités destinées à ne produire jamais que des abstractions, abstractions douées parfois d'un « pouvoir performatif », et donc faire de l'enquête professionnelle en sciences sociales une procédure de partage entre les représentations des acteurs et les réalités mises au jour par les savants.

Ce premier aller-retour entre le plus récent de mes appuis théoriques, *Anthropologie de la mémoire*, et les notes de terrain à peine établies, conduit à considérer une position qui privilégie un

---

<sup>65</sup> LAPOUJADE David, *Les existences moindres*, Paris : Éditions de Minuit, 2017, 96 pages.

<sup>66</sup> SEARLE John Rogers, *La construction de la réalité sociale*, Paris : Gallimard (collection « NRF essais »), 1998 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1995], 303 pages, p.24.

<sup>67</sup> CANDAU Joël, *op. cit.*, p.98.

<sup>68</sup> DURKHEIM Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : PUF (collection « Quadrige »), 1994,[1912], 647 pages, p.604.

<sup>69</sup> CANDAU Joël, *op. cit.*, p.68

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> *Ibid.*, p.81

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> *Ibid.*

« mode d'existence<sup>74</sup> » de la mémoire sur d'autres : priorité est donnée au « substrat » biologique (neuronal<sup>75</sup>), puis à « l'appareil psychique<sup>76</sup> » auquel succèdent les « fondements mythiques et philosophiques<sup>77</sup> » ; ne viennent donc qu'ensuite les considérations anthropologiques et sociologiques. Au mode d'existence majeur sont rapportés les autres modes, selon la partition bien établie entre la croyance et la réalité. Ce que j'identifie alors, c'est ce que B. Latour nomme une « erreur de préposition<sup>78</sup> » : là où J. Candau dit déceler la confusion opérée par les acteurs sous l'influence de leurs croyances - ces mêmes acteurs pourtant dont on verra, sur le terrain villeurbannais combien ils sont eux aussi attentifs la ligne de partage croyance-réalité -, on peut bien plutôt déceler une confusion d'un autre ordre. Une confusion provoquée par ce réflexe typique du monisme analysé par B. Latour, alias le fondationnalisme dont fait aussi état J.P. Cometti<sup>79</sup>. De quel ordre est en effet ce partage entre la croyance et la réalité, sinon d'un ordre doublement politique et ontologique, voire de celui d'une police ontologique ? Police : « logique des corps à leur place<sup>80</sup> », distribution des disciplines adossée à une distribution du plus ou moins « réel », séparation des croyants unis par de faux consensus et des savants unis par de vrais constats ; ontologique : dépeuplement des entités à disposition pour dire tel ou tel « nous » par un réductionnisme radical, qui en retour instaure un « mythe » tout aussi puissant et performatif que ceux qu'il évacue par la transposition de schémas naturalistes au niveau de la description sociologique.

Ce questionnement qui s'amorçait le temps d'un café noir annonce des discussions qui seront reprises au fil des séquences : il nous éclaire déjà cependant, dans la mesure où les questions théoriques, si l'on a bien compris notre première visite au Rize, concernent et inquiètent ce dernier au premier chef. C'est bien ce dont m'a témoigné Xavier, et c'est bien ce que l'organisation même de la médiathèque nous laissait entendre : qu'ici, des questions théoriques, celles des sciences sociales, font l'objet de formes de traitements dont les modalités nous sont à ce stade inconnues. La question posée par J. Candau, que l'on verra reprise et modulée souvent, est bel et bien fondamentale : qu'en est-il du partage entre les représentations et la réalité, lorsque l'on a affaire à de la « mémoire » ? La mémoire n'est-elle pas, en tant que thème d'investigation philosophique, scientifique comme artistique, l'endroit même où se pose, par excellence, la question de la réalité, pour autant que la mémoire est

---

<sup>74</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris : La Découverte (collection « Hors collection Sciences Humaines »), 2012, 504 pages, p.101.

<sup>75</sup> Cette priorité ontologique est en même temps une priorité logique (le neurone précède l'esprit, l'esprit précède le social) dont témoigne la structure de l'ouvrage : dès les premières pages du tout premier chapitre, il est posé que l'« on ne peut s'engager dans une anthropologie de la mémoire sans considérer les modèles neuronaux susceptibles d'une part d'éclairer diverses fonctions mnésiques et, d'autre part, de déterminer les limites phylogénétiques de leur variabilité culturelle » (CANDAU Joël, *op.cit.*, p.7).

<sup>76</sup> CANDAU Joël, *op. cit.*, p.16.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>78</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, *op. cit.*, p.69.

<sup>79</sup> COMETTI Jean-Pierre, « Le pluralisme pragmatiste et la question du relativisme », *Archives de Philosophie*, n°1, vol.64, 2001, pp.21-39.

<sup>80</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, *op.cit.*, p.66.

d'une plasticité telle qu'« elle » est susceptible de transformer le réel à « sa » guise, alors qu'elle a vocation à préserver ce même réel dans la durée ? Si j'arrivais à concevoir le Rize comme étant un enquêteur sur la mémoire, plus que comme étant une structure mécanique produisant « de » la mémoire, peut-être pourrais-je alors m'engager sur une voie de recherche bien différente, laquelle me permettrait d'éviter d'assimiler ma position de sociologue à celle de l'expert *ès* mémoire – assimilation dont on verra plus loin qu'elle est extrêmement courante –, et par là, de prendre au sérieux la façon dont le Rize, manifestement dirigé par un homme qui doute, mène une investigation sur la mémoire en vue de produire une « société », c'est-à-dire en vue d'accomplir empiriquement une façon d'être-ensemble dont la prétention à l'existence semble être rejetée d'emblée, au plan logique, par J. Candau, dans la juste continuité d'un individualisme méthodologique qui ne saurait reconnaître certaines catégories d'êtres autrement que comme des « croyances » ou des fictions.

Mais il me faut laisser là, pour l'instant, cette discussion. D'abord, parce que la dame de l'accueil me demande de quitter les lieux, elle va fermer le bâtiment et enclencher l'alarme sous peu ; ensuite, parce que dans mes cogitations, je suis allé trop vite en besogne. En effet, ce qui était indiqué dans le programme du Rize, ce n'était pas tout à fait la fabrique d'une mémoire collective, mais celle d'un « *récit partagé [...], construit à plusieurs voix* ». Pas non plus l'entreprise revenant tout à fait à produire des souvenirs qui soient partagés, mais à « *faire connaître et reconnaître les cultures des Villeurbannais* ». Enfin, pas tout à fait à produire la société, mais à faire de la « *cohésion sociale* », du « *vivre ensemble* ». Toutes expressions devenues communes, dont il faut pourtant ici prendre la mesure : il n'est pas question d'une mécanique de fusion du multiple dans l'unique, mais bien de production d'une cohabitation du multiple ; un multiple dont les éléments, notons-le, non seulement doivent participer à la construction dudit récit, mais doivent y participer en y amenant leur « *voix* » propres. Au passage, je prends soin de bien relever ce dernier terme sur mon carnet, parce qu'il vient faire écho – sic - à la question de la « foule des sans voix<sup>81</sup> » qui nous occupera plus loin mais dont on peut déjà anticiper l'importance en constatant la « *priorité* » qui est explicitement et objectivement donnée à la voix dans les activités du Rize. En effet, toutes les actions du programme supposent une prise en charge de voix : soit que l'on écoute celle d'une des médiathécaires dans une séance de *Bouquins Câlins*, soit que l'on écoute une médiatrice nous faisant visiter l'exposition ou, comme nous l'avons fait avec Anne-Pascale et Xavier, le bâtiment ; soit que l'on participe à un atelier ou à une table ronde ; soit que l'on aille confier, dans « *Quelle mémoire !* », nos souvenirs. Surtout, il nous faut remarquer d'emblée que l'enjeu véritable semble se situer au plan du récit, et engager plutôt ou du moins plus directement la question du passage de récits pluriels à un récit partagé, que celle du passage des mémoires (individuelles) à « une » mémoire qui serait « collective » ou « partagée ». Non

---

<sup>81</sup> RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres*, Paris : Flammarion, 2007 [1983], 315 pages, p.170.

pas que ces dernières expressions soient absentes : nous avons vu qu'elles pouvaient émerger au gré de flottements lexicaux auxquels les savants, à en croire Xavier, n'échappent pas<sup>82</sup>...et auxquels je n'ai, d'ores et déjà sans doute pas moi-même échappé ! Mais il reste qu'au terme de cette première visite au Rize, la thématique du récit me semble être autrement plus prégnante que celle de la mémoire : il y a la présentation d'Anne-Pascale et les premiers seuils<sup>83</sup> que nous y avons recensés ; il y a le propos de Xavier sur les archives mais aussi sur le Rize, soit le compte-rendu de l'activité qui est la sienne, que nous avons ensuite mis en vis-à-vis d'un programme qui donne à voir, *via* des activités à venir, une institution en devenir, tout en s'inscrivant *via* la trame graphique dans un métarécit historique, pour l'instant obscur pour nous, au sein duquel un « i » couleur Pantone jaune fluo 803 joue le rôle de liant ; il y a le carnet que j'ai tenu vaille que vaille. Il y a, enfin, cette première séquence et plus largement, ce compte-rendu de recherche, dont le processus d'élaboration semble être, du coup, étrangement proche de ce qui se joue au Rize, soit : faire récit à partir de récits, faire récit pour rendre compte d'un lieu qui tente de produire un récit à partir d'autres récits.

## II. Pour mémoire : les débuts de l'enquête

La section qui précède avait été introduite comme relevant d'un désordre méthodique que l'on pourrait rétrospectivement spécifier de la manière suivante : à chaque fois qu'un élément a été relaté (telle phrase prononcée par telle personne, telle manière d'organiser une page du programme, tel geste sur le parvis), cela a donné immédiatement lieu à une sorte d'enfilade de questions pour conduire à une reformulation théorique, ce qui ne surprend guère du sociologue, formé qu'il est à passer sans cesse, comme l'on dit, de la théorie à la pratique. Le lecteur, lui, aura fait ses propres aller-retours et n'aura donc pas manqué de revenir aux objectifs annoncés de cette première séquence ; reprenons-les.

Il y a d'abord la question du caractère incertain de la « mémoire », laquelle a été posée à au moins trois niveaux : celui d'une défaillance possible de la mémoire-faculté, qui ne concerne pas uniquement le sociologue et ouvre, de fait, une multiplication de formats d'enquêtes, ce dont témoigne à sa façon le programme du Rize ; celui d'une catégorie qui se confond aisément avec d'autres (comme : « histoire », « patrimoine », mais aussi « souvenirs », « archives », « documents ») et à

---

<sup>82</sup> Il y a une seule occurrence de « mémoire collective » dans le programme présentée ici, à la rubrique « *pochette surpRize* » : « *Le film documentaire et la bande dessinée sont deux formes narratives qui permettent, à travers l'image et la construction d'un récit, d'approcher des thèmes donnés et de travailler sur la mémoire collective ou encore sur l'actualité.* »

<sup>83</sup> Chez G. Genette, la notion de « seuil » renvoie au « *paratexte* de l'œuvre » (GENETTE Gérard, *op. cit.*, p.7), c'est-à-dire à tout ce qui accompagne le corps de texte et offre au lecteur « la possibilité d'entrer, ou de rebrousser chemin » (*Ibid.*, p.8) : préfaces, dédicaces, intertitres... Dans le cadre de notre visite aux côtés d'Anne-Pascale, les « seuils » correspondraient aux différents temps qui se tiennent avant ou après la visite à proprement parler : temps de présentation, temps de « débriefing », etc. Cette structure des visites sera développée dans les séquences 4 et 6 notamment.



laquelle sont associés des verbes multiples (comme : « enrichir », « collecter », « élaborer ») ; celui du projet du Rize lui-même enfin, dans la mesure où la mémoire ne nous a pas été donnée à voir comme quelque chose qui est fait, mais comme ce qui est à faire, à travailler, à éclaircir. Le seul constat que semble faire Xavier à ce stade, c'est en effet celui d'un flottement. Ensuite, au regard de l'enjeu ethnographique que constitue la nécessité d'une rapide familiarisation avec le terrain, j'ai négocié une première approche du Rize ; sans doute est-on loin d'avoir rencontré tout le monde ou d'avoir fait le tour des lieux, mais avec Anne-Pascale, Xavier, et le programme, ont pu être établies déjà de multiples pistes pour la suite, posées de premières balises. Nous avons notamment remarqué la multiplicité des activités, unifiées par le mouvement des verbes du programme. Un autre objectif tenait au fait de pouvoir assez vite traduire, au plan de ce compte-rendu, une méthode d'enquête et un état d'esprit ; là aussi, le ton a été donné : le lecteur a été invité à suivre le mouvement des prises de notes et du questionnement, à partager aussi une forme de confusion. Dans le même temps, il s'agissait de présenter une certaine méthode d'enquête, qui revient à se placer dans une situation de membre d'un public, non pas pour « neutraliser » la position de chercheur par un quelconque tour de force, mais parce que, à défaut d'être alignée sur les positions « sociales », « politiques » ou « théoriques » des autres membres du public, la position comme l'on dit du chercheur est d'abord une affaire de corps. Face à Anne-Pascale, le corps du sociologue n'est-il pas déplacé comme les autres, pour autant qu'il est inclus dans le « vous » grammatical et physique auquel elle s'adresse ? Ainsi, ce que l'on a pu observer déjà dans ce début de séquence, et qui semble se prolonger dans les verbes d'activité du programme, c'est que l'enquête sur la mémoire n'est pas à abstraire du corps sensible, celui-là même dont la mémoire-faculté est problématique autant qu'elle est requise pour mener l'investigation. Se placer « parmi » le public qui est constitué, ce n'est donc pas sombrer dans une sorte d'a-sociologie, mais à l'inverse se positionner dans des situations où *l'association devient un enjeu pratique* – des situations où le public « apparaît<sup>84</sup> » et doit être cerné, guidé, informé, entendu, en un mot constitué. Ce n'est pas faire comme si le sociologue était « comme les autres », mais observer la façon dont, précisément, *il est fait de lui quelqu'un qui est comme les autres, le membre d'un public que l'on transporte, guide, informe, etc.* Cette méthode d'investigation, qui n'est au demeurant pas exclusive d'autres méthodes, nous rapproche de ce que M. Berger nomme l'ethnographie ambulatoire, laquelle suppose de se tenir précisément dans le mouvement des situations dans la mesure où dans ce mouvement s'élaborent des choses comme du « contexte », du « sens », du « passé » : « le "situationnisme méthodologique" que je défends ne désigne donc pas une approche qui, partant de l'étude d'une situation, abandonne ensuite un langage de description pour dévoiler les éléments culturels, sociaux et historiques nécessaires à son interprétation, mais une perspective pour laquelle l'analyse d'une situation appelle la prise en compte des situations du passé qui s'y trouvent enchâssées

---

<sup>84</sup> ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n°15, 2008/2, pp.169-189, p.177.

d'une manière ou d'une autre<sup>85</sup> ». Perspective qui requiert du sociologue qu'il soit pris dans une situation comprise comme activité et produit de sa propre activité.

Qu'en est-il alors de l'objectif majeur que je m'étais fixé, à l'entrée de cette première séquence : me saisir du « contexte » de la recherche d'une manière problématique et non pas comme une chose stable, qui aurait été là « avant » l'enquête, et qu'il suffirait de « raconter » pour justifier tout ce que l'on fait ensuite ? Une pareille visée implique d'appliquer à la recherche sociologique la proposition de L. Quéré concernant l'individuation des événements, c'est-à-dire « la détermination et la stabilisation de [leur] identité<sup>86</sup> » laquelle procède d'un « "voir comme" en termes d'affiliation à un "contexte de description" et d'appréhension "sous une description", ce qui, en termes goffmaniens, en passe par la notion de "cadres primaires" : est primaire un cadre qui nous permet, dans une situation donnée, d'accorder du sens à tel ou tel de ses aspects, lequel autrement serait dépourvu de signification [...]. Quel que soit leur degré de structuration, les cadres primaires nous permettent de localiser, de percevoir, d'identifier et de classer un nombre infini d'occurrences entrant dans leur champ d'application<sup>87</sup> ». Questionner la « détermination » du contexte de la recherche, c'est appliquer très directement cette perspective à l'analyse sociologique elle-même, en indiquant la façon dont celle-ci a pu être déterminée, stabilisée, « vue comme » un certain genre de travail doctoral. Ce qui revient non pas à prétendre opérer une sorte d'autoanalyse intégrale, ou encore une sorte d'histoire de la recherche qui viendrait se substituer à celle-ci, mais à être attentif à la manière dont la recherche suppose des moments au cours desquels se posent des questions comme : « De quoi s'agit-il ? Que suis-je en train de faire ? Qu'ai-je fait ? Que vais-je faire ? A qui m'affilier ? Quelle orientation prendre ? A quel aspect de mon matériau vais-je donner une importance, et quel genre d'importance ? » Ainsi, la question de l'organisation sociale de l'expérience est-elle applicable au travail sociologique, pour autant qu'il suppose une interrogation permanente sur son propre sens, sa propre inscription théorique, et que finalement la « science en action » passe son temps à se re-totaliser elle-même. Qu'est-ce qui, au juste, est « enchâssé » dans cette thèse ? Que suis-je en train d'y enchâsser plutôt, par cette écriture ? J'aimerais ici rendre compte de la façon dont se sont enchevêtrées, avant et pendant la thèse, les inflexions théoriques, la production du « sens », et les problématiques que l'on dit être « personnelles ».

Totaliser les observations c'est toujours totaliser en même temps l'observateur, qui sans cesse se pose une question : « qui suis-je ? » ; au sens tout au moins, en l'occurrence, de : « quel sociologue suis-je en train de devenir ? ». Il n'est pas plus fixe que son objet ou que le « contexte », et la totalité qu'il constitue à son tour « ne se présente pas comme un cadre fixe, comme un contexte toujours déjà

---

<sup>85</sup> BERGER Mathieu, « Répondre en citoyen ordinaire. Pour une étude ethnopraxique des engagements profanes », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n°15, 2008/2, pp.191-208, p.197

<sup>86</sup> QUERE Louis, « Sociologie et sémantique. Le langage dans l'organisation sociale de l'expérience », *Sociétés Contemporaines*, n°18-19, 1994, pp.17-41, p.20

<sup>87</sup> *Ibid.*

présent, mais s'obtient par un travail de totalisation, lui-même localisé, toujours à reprendre, et dont le parcours peut se suivre à la trace<sup>88</sup> ». Ainsi, parmi les questions posées, les remarques faites, les pistes ouvertes et les analyses proposées lors de la visite du Rize avec Anne-Pascale et Xavier, toutes ne sont pas contemporaines de la situation effective. « A l'époque », le programme était pour moi un simple calendrier, le Rize était un « Centre Mémoires et Société » ; plus généralement, les réflexions inscrites dans le sillage du pragmatisme ou de l'ethnométhodologie étaient absentes. En un sens, lors de cette première séquence, je n'aurai pas échappé à la production d'un « effet de réel<sup>89</sup> », comme si on était « dans la situation » tout en sachant très bien qu'on n'y était pas, puisque cette situation avait à être problématisée et écrite de façon à entrer dans la cohérence interne de la thèse prise dans son ensemble. Si parler du contexte de la recherche suppose de se faire, pour une part, historien, alors force est d'appliquer à mon écriture contextualisatrice les analyses de M. De Certeau qui, s'appuyant d'ailleurs sur R. Barthes, considérait que l'effet de réel est « cet artifice propre au discours historiographique, qui consiste à cacher sous la fiction d'un "réalisme" une manière, nécessairement interne au langage, de poser un sens<sup>90</sup> ». Autrement dit, le passé de cette recherche est « derrière nous », et doit être convoqué et utilisé ici en fonction des fins de ce travail. Il est au demeurant possible de prendre la mesure de l'artifice confectionné là en nous reportant à la trace de ce passé qu'est le rapport de Master 2, établi à la jonction de la thèse et d'un mémoire de master 1, lequel peut permettre d'accéder, ici même et par-delà ce que cette première séquence a déjà donné à lire, à un état antérieur de la recherche. Rassemblons les morceaux.

## 1. La sociologie comme réquisitoire

Durant l'année 2010-2011, je m'étais donné pour mission de « travailler sur le temps ». La question que je me posais était la suivante : comment se fait-il que des savants qui prétendent déconstruire, objectiver, définir, clarifier à peu près tout ce qui existe en ce bas monde, soient fort peu exigeants lorsqu'ils parlent du temps ? Comment comprendre que dans des rapports extrêmement solides par ailleurs, on trouve des expressions comme « avec le temps », « au fil du temps », « la perception du temps », et toute une ribambelle d'images poétiques qui cohabitent, sans le moindre problème, avec des analyses rigoureuses ? Comment se fait-il que des concepts analytiques, comme celui de « carrière », de « processus », de « trajectoire », de « biographie », postulent toujours à l'avance l'existence bien certaine du « temps » ? Partout on parlait du temps, et nulle part je ne le trouvais pris pour lui-même. Seules quelques phrases rares comme celle-ci, de J. Rancière, semblaient rejoindre ma préoccupation : « les historiens peuvent toujours tenir un discours, un discours

---

<sup>88</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, Paris : La Découverte (collection « Les empêcheurs de penser en rond »), 1998, 160 pages, p.76.

<sup>89</sup> BARTHES Roland, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968, pp 84-89.

<sup>90</sup> DE CERTEAU Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris : Gallimard, 2002 [1975], 523 pages, p.66.

bachelardien, un peu standard, du genre : "Rien n'est donné, tout est construit." Mais il est bien rare qu'ils l'appliquent au temps. Pourtant on construit du temps, on en construit par le récit. Mais les historiens ont souvent peur de ce temps mobile ; ils aiment mieux soit refuser temps et récit, soit utiliser le temps comme principe de simultanéité, c'est-à-dire d'identité<sup>91</sup> ». Déçu de tout ce que je pouvais lire, ne trouvant que d'infimes traces de mise en cause de l'*a priori* d'une existence du temps, je m'étais alors tourné vers *Être et Temps*<sup>92</sup> après m'être convaincu que seule la philosophie, dans ses interrogations ontologiques, était capable de penser ce que « la science ne pense pas<sup>93</sup> » : là où les sciences sociales font du temps un ustensile obligatoire et constitutif d'elles-mêmes, M. Heidegger faisait passer ce « concept central [...] au statut de problème<sup>94</sup> » dans sa « mise au jour des soubassements logiques sur lesquels se fondent les méthodes de recherche dans les sciences particulières<sup>95</sup> ». « Qu'en est-il "du" temps ? Il en est ainsi : il va. Et il va en tant qu'il s'en va<sup>96</sup> ». Satisfait de cette définition minimale et plongé, en parfait non-philosophe, dans des textes opaques, je dressais alors, en lieu de mémoire pour le M1, une sorte de réquisitoire à charge pour la sociologie et l'histoire.

Ce qui m'importe ici, c'est surtout de faire état du sens que je conférais alors à mon parcours en sociologie. Il me semblait observer des paradoxes, des contradictions dans les discours scientifiques : des écarts entre ce que la science prétendait être et ce qu'elle était effectivement. En effectuant une forme de dénonciation par la médiation d'une recherche, je transformais une colère intime en discours savant ; je déplaçais, disons-le, une forme de colère politique, sociale, au plan du débat épistémologique. J'étais en cela aidé par la prétention de l'ontologie à « séparer le bon grain de l'ivraie, les entités apparentes des entités réelles<sup>97</sup> », à distinguer « le sens authentiquement ontologique du sens ordinaire et vulgaire<sup>98</sup> », mais aussi par le geste de B. Latour qui, ayant comme programme pas moins qu'une refondation de la sociologie, me semblait être plus ou moins analogue, sinon dans son contenu, au moins dans sa visée, à savoir une destruction en règle de l'attirail ontologique ordinaire des sociologues. Cette colère, M. Peroni l'avait cernée depuis longtemps – depuis cette première rencontre en licence où je l'accusais, avec un sourire contraint, de violence

---

<sup>91</sup> RANCIERE Jacques, « Histoire des mots, mots de l'histoire. Entretien avec Martine Perrot et Martin de la Soudière », *Communications*, n°58, 1994, pp.87-101, p.93.

<sup>92</sup> HEIDEGGER Martin, *Être et temps*, Paris : Gallimard, 1986 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1927], 587 pages.

<sup>93</sup> HEIDEGGER Martin, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris : PUF, 1999 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1951], 263 pages, p.26.

<sup>94</sup> HEIDEGGER Martin, « Le concept de temps dans la science historique », *Philosophie*, n°103, 2009/3 [1916], pp.12-25, p.14.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>96</sup> HEIDEGGER Martin, *Qu'appelle-t-on penser ?*, *op.cit.*, p.73.

<sup>97</sup> BERTHELOT Jean-Michel, « Sociologie et ontologie », *In* LIVET Pierre, OGIEN Ruwen (dir.), *Raisons Pratiques*, n°11, *L'enquête ontologique*, Paris : Editions de l'EHESS, 2000, 259 pages, pp.65-84, p.68.

<sup>98</sup> BOURDIEU Pierre, « L'ontologie politique de Martin Heidegger », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°5-6, vol.1, 1975, pp.109-156, p.113.

symbolique. Quelques minutes plus tard, il demandait à chaque étudiant de sortir de son sac les livres qui s'y seraient trouvés : ils étaient rares, et c'est en me voyant sortir une petite pile de romans qu'il me rendit le sourire, devenu bienveillant. Puis il devint temps, à l'issue du Master 1 et selon ses propres mots, de faire « *quelque chose* » de cette colère, de la convertir sous un autre format, et dire cela ne signifiait pas simplement troquer la haine de telle chose pour la haine de telle autre. Il m'aura fallu du temps, non pas pour comprendre ce qu'il voulait me dire, mais pour me faire à cette idée, ou plutôt, pour qu'il me fasse à cette idée, qu'il la rende opérante à travers ce dispositif qu'est le séminaire de recherche et la direction de mémoire. L'année de Master 2 était déterminante à ce titre : il nous revenait, à l'un comme à l'autre, de nous rendre viables en tant qu'« équipe<sup>99</sup> », donc de faire de nous un duo doctorant/directeur susceptible de tenir pour une thèse. Il fallait, en un mot, pacifier les choses pour que s'instaure notre entente, mais aussi pour que j'entende bien de quoi le doctorat était le nom. Non pas une colère transmuée, mais un calme examen ; non pas une défiance généralisée, mais l'attitude de l'enquêteur modeste.

En juin 2011, M. Peroni et moi prenions connaissance de l'offre de stage diffusée par le Rize, « *équipement de la ville de Villeurbanne [qui] accueille en résidence deux jeunes chercheurs inscrits en Master 2 de sciences humaines et sociales (stages indemnisés de quatre à six mois)* » ; stage qui aurait pu permettre qui permettrait donc de mener à bien trois opérations conjointes : engager un travail de transformation de la colère par anticipation d'une éventuelle thèse au long cours, donner une tournure plus empirique à mon travail et fournir un appui supplémentaire aux questions portées par le séminaire « pragmatique de la mémoire » qu'il animait alors en compagnie de D. Belkis<sup>100</sup>. Ce concours de circonstance m'a amené à aborder le thème de la mémoire, dont je n'étais pas spécialement familier ni friand. En particulier, je ne me sentais pas spécialement intéressé par les termes précis de l'appel à projet du Rize, invitant à proposer tout sujet de recherche liés à ses « *trois thématiques principales* » : « *Villeurbanne* », « *Culture ouvrière* », « *Immigration* », elles-mêmes subdivisées en autres « *axes de recherche envisageables, qui permettraient de valoriser des sources orales (dont la collecte constituerait un travail préalable), ou un fonds non encore exploité aux Archives municipales<sup>101</sup>* » : le TNP, l'Hôpital-Hospice, le bureau de chômage, le sport dans la ville, ou encore le personnel municipal de la commune. Tout ceci ne m'intéressait guère ; l'offre de stage semblait appeler d'abord des historiens et de surcroît, je n'étais pas plus au clair avec ce que pouvait bien signifier une « pragmatique de la mémoire ».

---

<sup>99</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1973 [1ère édition en langue anglaise : 1956], 256 pages, p.81.

<sup>100</sup> PERONI Michel, BELKIS Dominique, « Pragmatique de la mémoire et enquête sur les régimes de mémorialité », *EspacesTemps.net*, Traverses, mis en ligne le 28 avril 2015, consulté le 22 janvier 2020. URL : <https://www.espacestemp.net/articles/pragmatique-de-la-memoire-et-enquete-sur-les-regimes-de-memorialite/>, non paginé

<sup>101</sup> Toujours selon les termes de l'appel à résidence.

## 2. Le concret contre la métaphore

J'avais donc encore, à ce moment-là, à faire la part des choses entre ce que la sociologie critique me permettait de dire sur moi, et ce qu'elle ne me permettait pas de dire du monde social ; écartèlement dont témoigne le compte rendu du M2. En reprenant la table des matières de ce travail, intitulé « *La mémoire et son collectif*<sup>102</sup> », on trouve un découpage en quatre parties : « Propos tenus et détenus sur la mémoire », « La mémoire collective est-elle une "construction sociale" ? », « Fabriquer le cadre », et enfin « La mémoire, travail du Rize ». La première partie revenait à effectuer un état des lieux de la question mémorielle, avec pour enjeu la critique d'une mémoire « boîte noire<sup>103</sup> », dont on peut parler à plus d'un titre « sans jamais dire ce que l'on entend par là<sup>104</sup> », à moins soit de « se référer d'emblée à Platon et Aristote<sup>105</sup> » à la manière de P. Ricoeur<sup>106</sup>, ou de la réduire à une fonction biologique. Je relevais ainsi les propos du neurologue pour qui « la mémoire est une des activités les plus complexes et les plus essentielles de l'esprit humain<sup>107</sup> », pour les déconstruire ensuite à l'aide du sociologue réfutant « l'antériorité [des structures cognitives dont parlent le neurologue] par rapport à toute expérience<sup>108</sup> » ; je repérais chez le premier un découpage en trois temps de la mémoire, « acquisition<sup>109</sup> », « restitution<sup>110</sup> », « stockage<sup>111</sup> » et examinai des ouvrages qui, priorisant la définition biologique/cérébrale de la mémoire, en venaient toujours à se demander « dans quel cadre une mémoire collective pourrait se concevoir<sup>112</sup> ». Cette priorisation du mental sur le social était rendue d'autant plus dérangeante lorsqu'elle apparaissait chez des anthropologues comme J-L. Bonniol, pour qui « la mémoire est d'abord, pour le sujet, une faculté mentale, qui relève d'une organisation neurobiologique très complexe. C'est un mouvement de l'esprit, tel que la psychologie, et

---

<sup>102</sup> TREMBLAY Benjamin, *La mémoire et son collectif*. Mémoire de Master 2 (recherches sociologiques), sous la direction de Michel Peroni, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2012.

<sup>103</sup> LATOUR Bruno, *La science en action, op. cit.*, p.49

<sup>104</sup> TREMBLAY Benjamin, *La mémoire et son collectif, op.cit.*, p.17.

<sup>105</sup> TREMBLAY Benjamin, *La mémoire et son collectif, op.cit.*, p.14.

<sup>106</sup> « J'adopte la définition la plus générale de la mémoire - celle que l'on trouve dans un petit texte d'Aristote précisément intitulé De la mémoire et de la réminiscence, et qui reprend d'ailleurs des notations, en particulier de Platon dans le Théétète, concernant l'*eikôn*, l'image: "rendre présent de l'absence", "rendre présent de l'absent" ; ainsi que la notation qui distingue deux absents : l'absent comme simple irréel, qui serait donc l'imaginaire, et l'absent-qui-a-été, l'auparavant, l'antérieur, le *proteron*. Ce dernier est, pour Aristote, la marque distinctive de la mémoire quant à l'absence : il s'agit donc de rendre présente l'absence-qui-a-été. » (RICOEUR Paul, « Architecture et narrativité », *Urbanisme*, n°303, 1998, pp.44-51, p.44.)

<sup>107</sup> DEROUESNE Christian, « Le passé imprévisible », In : DEROUESNE Christian, SPIRE Antoine (dir.), *La mémoire*, Les Ulis : EPD Sciences, 2002, 138 pages, pp.15-75, p.17.

<sup>108</sup> LAHIRE Bernard, *L'esprit sociologique*, Paris : La Découverte, 2007 [2005], 434 pages, p.285.

<sup>109</sup> DEROUESNE Christian, *op.cit.*, p.29.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p.34.

<sup>112</sup> HADDAM Nadjat, « La mémoire implicite : le lien entre mémoire individuelle et mémoire collective », In : COMET Georges, LEJEUNE Antoine, MAURY-ROUAN Claire (dir.), *Mémoire individuelle, mémoire collective et histoire*, Marseille : Solal, 2008, 216 pages, pp.27-40, p.34.

aujourd'hui les neurosciences, permettent d'en rendre compte<sup>113</sup> ». Je relevais en même temps le recours massif à l'analogie psychanalytique et à la métaphore chez d'éminents intellectuels : ainsi F. Dosse<sup>114</sup> employant, dans ses propos sur la mémoire, ces expressions : « refoulement », « retour du refoulé », mémoire « obsessionnelle », « attitudes névrotiques », « grands traumatismes collectifs », « pathologies » de la mémoire ; ainsi P. Nora, diagnostiquant une France malade d'une mémoire personnifiée, « souvenir d'une expérience vécue ou fantasmée, portée par des groupes vivants, ouvertes à toutes les transformations, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable çà toutes les manipulations, susceptible de longues latences et de brusques réveils<sup>115</sup> » ; ainsi encore P. Ricoeur, analysant la mémoire collective au prisme freudien : « c'est la constitution bipolaire de l'identité personnelle et de l'identité communautaire qui justifie, à titre ultime, l'extension de l'analyse freudienne du deuil au traumatisme de l'identité collective. On peut parler, non seulement en un sens analogique mais dans les termes d'une analyse directe, de traumatismes collectifs, de blessures de la mémoire collective<sup>116</sup> ». Cette « tendance constante à ramener la mémoire collective aux figures analogiques d'une mémoire personnelle<sup>117</sup> », relevée à très juste titre par J.A. Barash, m'amenait à dénoncer les « prodiges et vertiges de l'analogie<sup>118</sup> » et à installer, donc, le geste sociologique à l'encontre du « parallèle éclairant<sup>119</sup> » effectué entre « mémoire collective » et « mémoire individuelle ». J'inscrivais donc mon approche sociologique « de la mémoire » dans le sillage d'E. Durkheim, pour qui les faits sociaux « ne sauraient se confondre avec les phénomènes organiques, puisqu'ils consistent en représentations et en actions ; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience individuelle et par elle<sup>120</sup> ». Le programme durkheimien devenait le mien dans son refus, précisément, de cette réduction du social au biologique conduisant à dire que « les formes les plus complexes de la civilisation ne [seraient] que de la vie psychique développée [...] [Et que] c'est donc toujours la psychologie qui aura le dernier mot<sup>121</sup> ».

Ainsi, l'état des lieux théoriques sur la mémoire était-il en même temps l'occasion de renouer avec une forme de critique sociologique, située bien en amont de l'analyse de « la mémoire »

---

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.74.

<sup>114</sup> DOSSE François, « Entre mémoire et histoire : une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, n°128, septembre 1998, pp.5-24. Les termes cités sont tous à la page 8, selon la pagination de la version en ligne de l'article URL : [http://www.culturahistorica.es/dosse/entre\\_histoire\\_et\\_memoire.pdf](http://www.culturahistorica.es/dosse/entre_histoire_et_memoire.pdf) (consulté le 20 janvier 2020).

<sup>115</sup> NORA Pierre, « La France malade de sa mémoire », entretien avec BUOB Jacques et FRACHON Alain, *Le Grand Entretien, Le Monde 2*, n°105, 18 février 2006.

<sup>116</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli, op. cit.*, p.84.

<sup>117</sup> BARASH Jeffrey Andrew, « Qu'est-ce que la mémoire collective ? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricoeur », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°50, 2006/2, pp.185-195, p.189.

<sup>118</sup> BOUVERESSE Jacques, *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Paris : Raisons d'agir, 1999, 158 pages.

<sup>119</sup> TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris : Arléa, 2004, 72 pages, p.23.

<sup>120</sup> DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : PUF (collection « Quadrige »), 2007 [1894], 256 pages, p.97.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p.191-192.

proprement dite : au plan d'une revendication épistémique à exister en tant que discipline. Parler des « abus de langage et de[s] falsifications anthropologiques<sup>122</sup> » commis par tant de savants, c'était me faire héraut de la sociologie certes, mais d'une sociologie comme « sport de combat<sup>123</sup> » - il en allait de moi-même que de faire ce travail. E. Durkheim ou J. Bouveresse n'étaient pas de simples pourvoyeurs de théories, mais des alliés à ma cause, une cause intime, celle de la lutte, de la dénonciation, de l'affirmation envers et contre tous d'un droit à exister. La position dominée de la sociologie<sup>124</sup>, je la pensais comme mienne, et c'était cela le sens de ma thèse, à ses débuts. L'on comprend mieux désormais la nécessité de la transition effectuée plus haut entre une observation de visite, une analyse de programme à peine effectuées et une recension critique de J. Candau : le vis-à-vis entre le matériau « concret » et des théories « abstraites » me confortait dans la certitude que j'avais de participer à la grande entreprise sociologique. Le dispositif de la table du café, avec le carnet de notes d'un côté et la fiche de lecture de l'autre, n'est pas une invention : il était alors le dispositif effectif de l'enquête, et témoignait à ce titre, au plan de la méthode, de ma disposition d'esprit, en réalisant un écart radical entre des propos tenus sur la mémoire, et des choses que j'observais dans un « Centre Mémoires et Société », et qui n'avaient pas grand-chose à voir avec des affaires de « traumatismes », de « refoulement », ou « d'abus ». En un mot, mon laboratoire était organisé d'une manière telle que je ne pouvais pas y voir autre chose qu'une distance incommensurable entre des théories et des pratiques. C'est dire si j'étais bien loin d'avoir saisi l'optique pragmatiste alors même que je pensais m'employer à la mettre en œuvre en documentant le détail des circonstances pratiques. Ma conversion à l'ethnographie - inattendue, au regard du caractère théorique du mémoire de M1 - faisait fort bon ménage avec la sociologie critique et le primat de la théorie sociologique sur l'activité pratique qui la caractérise<sup>125</sup>.

Pourtant, dans la seconde partie du rapport de Master 2, c'est cette fois la démarche de B. Latour que je reprenais pour l'opposer à celle des praticiens d'une « sociologie du social [qui] fonctionne parfaitement avec ce qui a déjà été *assemblé* [mais qui] laisse à désirer lorsqu'il s'agit de réassembler ceux qui participent à ce qui n'est pas – *pas encore* – le domaine du social proprement dit<sup>126</sup> ». C'est à ce point que l'« air frais<sup>127</sup> » insufflé par B. Latour prenait son sens : ni fait à l'avance, ni « construit socialement » dans l'échange intersubjectif<sup>128</sup>, le monde social devenait « une *terra*

---

<sup>122</sup> TREMBLAY Benjamin, *La mémoire et son collectif*, *op.cit.*, p.29

<sup>123</sup> CARLES Pierre, *La sociologie est un sport de combat*, Montpellier : CP Production, 2001 [DVD].

<sup>124</sup> BOURDIEU Pierre, CHARTIER Roger, *Le sociologue et l'historien*, Marseille : Agone (collection « Banc d'essais »), 2010, 104 pages.

<sup>125</sup> OGIEN Albert, *Les règles de la pratique sociologique*, Paris : PUF (collection « Pratiques théoriques »), 2007, 304 pages.

<sup>126</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op. cit.*, p.22.

<sup>127</sup> LATOUR Bruno, *La science en action*, *op.cit.*, p.623.

<sup>128</sup> On pense notamment aux propositions classiques de P. Berger et T. Luckmann. En effet assimiler une telle construction sociale de la réalité à une « une production continue de l'homme [...], un] produit de son extériorisation continue » (BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris :



*incognita*, un plasma, qu'il [allait] nous falloir topographier<sup>129</sup> », et l'enquête sociologique une « incertitude<sup>130</sup> ». Je voyais là, à la jonction entre *Paris ville invisible*, *Changer de société, refaire de la sociologie* et *La science en action*, à la fois une inventivité théorique et littéraire stupéfiante, et une possibilité de prendre en charge la concrétude d'un monde qui n'est pas fait d'un « matériau social<sup>131</sup> ». Et, si B. Latour n'était pas si loin de P. Berger et T. Luckmann dans sa façon de dire qu'« à chaque fois que l'on affirme qu'un élément A est relié à un élément B, on assiste à la genèse du social lui-même<sup>132</sup> », il annonce toutefois qu'un *élément* n'est déjà plus un sujet, et formule une toute autre exigence empirique, celle qui consiste à suivre « à la trace<sup>133</sup> » un mouvement de « construction du fait<sup>134</sup> » marqué par sa fugacité et son incertitude.

Partant de là, « il s'agissait pour moi de retracer le travail effectué au Rize<sup>135</sup> »... sans pour autant en avoir les moyens. Utilisant des entretiens ainsi qu'un corpus documentaire constitué notamment des dossiers de préfiguration du « Centre de la mémoire », je m'attachais à faire parler les membres du Rize de leurs activités courantes, en focalisant toute mon attention sur le caractère « concret » de celles-ci. En interrogeant Dominique, la responsable des archives, je relevais sa manière de parler sans cesse de ses cotes, de ses cartons et de son logiciel ; reprenant des articles de presse et interrogeant Xavier, j'attribuais la plus grande importance au projet architectural, duquel était exigé non « pas seulement la transformation de murs et de surfaces, mais du sens, pour ce lieu où devront

---

Armand Colin, 2012 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1966], 344 pages, p.85) laisse indéterminées les modalités de cette extériorisation, en plus de supposer l'existence lointaine d'une scène originelle, comme berceau premier du social. « Aussi longtemps que les institutions naissantes sont construites et maintenues uniquement dans l'interaction entre A et B, leur objectivité reste ténue [...]. A et B sont seuls responsables d'avoir construit ce monde. A et B restent capables de le changer ou de l'abolir [...]. Tout ceci se transforme dans le processus de transmission à la génération suivante. L'objectivité du monde institutionnel "s'épaissit" et "se durcit", non seulement pour les enfants mais aussi, par un effet de miroir, pour les parents. Le "on recommence" devient maintenant "voici comment ces choses sont faites". Un monde ainsi considéré atteint à une fermeté dans la conscience. Il devient réel d'une manière plus massive et ne peut plus être changé aussi instantanément. Pour les enfants, particulièrement dans la première phase de leur socialisation, il devient le monde [...] Comme ils n'ont joué aucun rôle dans sa formation, ils l'affrontent en tant que réalité donnée qui, comme la nature, est opaque au moins en certains endroits. » (*Ibid.*, pp.124-125). L'histoire générale semble se réduire à un processus d'extension de choses d'abord subjectives, ce qui revient à prendre pour mètre-étalon la « situation de face à face, qui est le cas-type de l'interaction sociale. Tous les autres cas dérivent de celui-ci » (*Ibid.*, p.82). Cette critique a déjà été formulée, par exemple par I. Hacking, selon lequel le verbe construire « n'est pas adéquat pour exprimer les complexités et les nuances de l'histoire et des pratiques humaines. » (HACKING Ian, *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, Paris : La Découverte (collection « Textes à l'appui/Anthropologie des sciences et des techniques »), 2001, 299 pages, p.7.) Ainsi, contrairement à ce qu'une lecture insistante a pu laisser croire, la refondation sociologique proposée par B. Latour ne participe pas du paradigme de la construction sociale mais fournit au contraire des éléments théoriques pour en situer les limites.

<sup>129</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op.cit.*, p.253

<sup>130</sup> LATOUR Bruno, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, *op.cit.*, p.14.

<sup>131</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op.cit.*, p.148.

<sup>132</sup> *Ibid.*

<sup>133</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, *op.cit.*, p.61.

<sup>134</sup> LATOUR Bruno, *La science en action*, *op.cit.*, p.260.

<sup>135</sup> TREMBLAY Benjamin, *La mémoire et son collectif*, *op.cit.*, p.83

cohabiter et se répondre différents pôles<sup>136</sup> » ; contre la mémoire floue, Delphine me racontait le long travail de préfiguration, des années passées à éclaircir ce que le Rize serait (séquence 2), sous le regard attentif de Sonia (adjoindue à la mémoire et aux anciens combattants) puis de Jean-Paul (responsable habitant de l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine). Avec Cécile (biographe en charge de « *Quelle mémoire !* »), puis Dominique à nouveau, puis Juliette (responsable de la programmation), je reconstruisais les étapes qui mènent du recueil de témoignages jusqu'à la constitution d'une mallette pédagogique ou d'un atelier participatif, en passant par la description archivistique et l'importance donnée aux taux d'hygrométrie dans les magasins. En résumé j'usais de la caution latourienne que je m'étais donnée pour opposer des théories chargées de métaphores à des activités pratiques ; en fin de compte, il était démontré que « la mémoire » n'était certainement pas cette entité personnifiée à l'extrême chez P. Nora et ses continuateurs ou commentateurs, qu'il n'y avait nulle part de « vague mémorielle de fond s'abatt[ant] sur la France et [...] [emportant] l'époque tout entière [...] dans le courant<sup>137</sup> ». Elle était à l'inverse un problème, une incertitude, et c'est l'historien, seul, qui avait fabriqué dans le même mouvement le mythe et sa critique. Mythe d'une mémoire envahissante, démesurée, tyrannique, déferlante, visible nulle part mais dénoncée partout depuis un point de vue apparenté à celui du « philosophe-roi<sup>138</sup> », et justifiant le renouvellement, à l'historien, de son mandat d'objectivateur de la présumée folle mémoire, soumise sans lui à tous les soubresauts. Face à cela, le quotidien du Rize : des dossiers à classer, des images à trier, des menuisiers à embaucher et des plafonds à réparer. L'historien écrivait ceci que « la mémoire installe le souvenir dans le sacré ; l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours<sup>139</sup> » ; le sociologue répliquait en prosaïsant l'histoire lorsqu'elle se perd en paradoxes « modernes<sup>140</sup> ». Il court, il court le furet de la critique..., observait M. Peroni.

Après ces deux années de Master je n'étais donc pas moins critique, pas moins en colère et surtout pas plus pragmatiste qu'auparavant. J'avais préservé l'emploi de méthodes conventionnelles d'investigation, tout en pensant avoir récolté des choses bien concrètes ; j'avais trouvé dans le fonctionnement interne du Rize, et plus spécifiquement des archives, matière à exemplifier parfaitement le propos de B. Latour, dont j'avais certes saisi la teneur proprement sociologique – la force de perturbation dans le champ disciplinaire - et la portée ontologique – le repeuplement du social -, mais pas davantage. De sorte que, tandis qu'il aurait fallu appliquer à l'enquête sociologique une

---

<sup>136</sup> Extrait du *Viva, le magazine de Villeurbanne*, n°179, septembre 2004, p.22.

<sup>137</sup> NORA Pierre, *Présent, nation, mémoire*, Paris : Gallimard (collection « NRF / Bibliothèque des Histoires »), 2011, 432 pages, p.13.

<sup>138</sup> RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres, op.cit.*, p.83.

<sup>139</sup> NORA Pierre, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », In : NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire I. La République, la Nation, la France*, Paris : Gallimard (collection « Quarto »), 1997, pp.XV-XLII, p.XIX.

<sup>140</sup> LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte, 1991, 210 pages.

exigence de « symétrie généralisée<sup>141</sup> », je me contentais d'effectuer une critique elle-même tout à fait moderne – dénoncer les mythes des objectivateurs pour leur opposer d'autres « faits » censément plus tangibles, parce qu'observables empiriquement. Or, c'est bien ici que le bât blesse : en fait d'empirie, qu'avait-je au juste sinon quelques dossiers ainsi que des discours ? Point d'ethnographie ambulatoire, point de prise dans les situations courantes ; je confondais à mon tour le discours sur la pratique avec la pratique<sup>142</sup>, en croyant bien qu'il me suffisait d'interroger les gens sur le « concret » pour que ce « concret » me soit donné.

### 3. La critique contre l'enquête

« *Quand allez-vous enfin sortir du Rize ?* » Cette question posée lors de mon audition pour l'obtention d'un contrat doctoral m'encourageait de fait à croire que je disposais déjà des éléments suffisants en ce qui concernait le Rize, et pour cause, puisque je l'avais totalisé sous forme d'institution concrète, au travail, occupée à collecter, conserver, programmer, diffuser, selon une mécanique qui n'avait plus rien de psychanalytique ou de neuronal, mais qui restait une mécanique, dans un sens encore plus implacable que celle que j'avais déconstruite, puisqu'objectivée dans des procédures, des logiciels, des pratiques observables. Au cours de l'année 2012-2013 j'allais suivre cette invitation à « en sortir » - alors que j'y étais si peu entré -, et à en sortir pour quoi ? Pour aller au-delà du seul Rize et étendre la recherche au territoire villeurbannais, dans une sorte de quête d'exhaustivité ou, au moins, de points de comparaison qui me permettraient de dire que le Rize, en tant qu'institution, ne produisait jamais qu'une mémoire parmi d'autres. Établir des comparaisons, relativiser le discours de l'institution, ainsi que cela m'était suggéré, c'était « prendre du recul » de façon à ce que la thèse devienne une critique parmi d'autres, qui puisse montrer à quel point le discours du Rize est historiquement situé, politiquement engagé, mémoriellement litigieux, en un mot socialement construit. Terrain en effet parfait pour le sociologue, comme pour l'historien ou le politiste, que celui d'une institution municipale « de la mémoire » sur laquelle on puisse calquer le discours bien rodé selon lequel « des récits concurrents tentent souvent d'imposer un usage légitime du passé<sup>143</sup> », selon lequel bien souvent « le passé est utilisé pour légitimer<sup>144</sup> » telle ou telle politique,

---

<sup>141</sup> *Ibid.*, p.128.

<sup>142</sup> BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2000 [1972], 429 pages.

<sup>143</sup> CRIVELLO Maryline, OFFENSTADT Nicolas, « Introduction », In : CRIVELLO Maryline, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence : PUP, 2006, 298 pages, pp.191-202, p.191.

<sup>144</sup> GRANET-ABISSET Anne-Marie, « Des "Escartons" aux Interreg. Quand le passé est utilisé pour légitimer des recompositions transnationales : l'exemple des Alpes occidentales », In : CRIVELLO Maryline, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence : PUP, 2006, 298 pages, pp.59-70, p.59.

selon lequel des « stratégies mémorielles<sup>145</sup> » seraient à l'œuvre. De fait, ce travail de vigilance et de discernement, consistant à dire que « tous les rappels du passé ne sont pas également admirables<sup>146</sup> », que l'intérêt pour le passé peut être, selon T. Todorov, un bon moyen de « se détourner du présent tout en nous procurant les bénéfices de la bonne conscience<sup>147</sup> », correspond typiquement à ce que donne à voir un état des lieux des publications sur la mémoire : critique de telle « mémoire de l'État [...] qui cultive le secret et protège sa raison d'être dans l'oubli ou dans son exaltation<sup>148</sup> », critique de telle « politique des responsables municipaux [qui] conduit aussi à la disqualification de pans entiers de la mémoire<sup>149</sup> » de telle ou telle population. *Personnifiée à l'extrême* (on peut lui associer des prédicats tels que : « médusée<sup>150</sup> », « aveugle<sup>151</sup> », etc.), la mémoire est érigée ainsi en « objet-cause<sup>152</sup> » marqué par sa faillibilité et son instrumentalisation permanente, en vis à vis duquel on ne peut manquer de se placer sous l'égide d'un « idéal large de justice historique<sup>153</sup> ». Autrement dit, il est attendu de la science critique qu'elle sépare par « purification<sup>154</sup> » histoire et mémoire, pour mieux régler ensuite la seconde par la première : « l'utilité publique de l'histoire est sa justification d'origine, en tant qu'activité qui règle et définit les rapports entre mémoire et oubli, entre ce qui est digne d'être retenu et ce qui ne l'est pas<sup>155</sup> ».

Voilà ce qu'il me fallait comprendre dans cette incitation à sortir du Rize : devoir contextualiser, historiciser, et aboutir, pourquoi pas, en guise d'« ouverture », à ce qui relève en fait d'une explicitation des principes de justice qui auraient sous-tendu l'ensemble du travail, et qui constitue le fonds commun de l'essentiel des recherches préoccupées de mémoire. Travailler sur la mémoire en tant que chercheur, ce serait toujours réparer des torts (quand bien même on se refuserait à l'explicitation) tout en revendiquant une posture de science ; ce serait s'engager dans une politique de reconnaissance contre l'oubli en tant que celui-ci serait « l'ennemi de la mémoire et la mémoire une

---

<sup>145</sup> GENSBURGER Sarah, LAVABRE Marie-Claire, « Entre "devoir de mémoire" et "abus de mémoire" : la sociologie de la mémoire comme tierce position », In : MÜLLER Bertrand (dir.), *Histoire, mémoire et épistémologie. A propos de Paul Ricœur*, Lausanne : Payot, 2005, 220 pages, pp.76-95, p.89.

<sup>146</sup> TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, op.cit., p.28.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p.54

<sup>148</sup> DELICH Francisco, « La construction sociale de la mémoire et l'oubli », *Diogène*, n°201, 2003/1, p. 69-81, p.71.

<sup>149</sup> RAUTENBERG Michel, *La rupture patrimoniale*, Bernin : A la croisée, 2003, 173 pages, p.66.

<sup>150</sup> DUJARDIN Philippe, « Des possibles usages de la mémoire », In : IOANNOU Yannis, METRAL Françoise, YON Marguerite (dir.), *Chypre hier et aujourd'hui entre Orient et Occident. Actes du colloque tenu à Nicosie*, 1994, Université de Chypre et Université Lumière Lyon 2. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, (collection « Travaux de la Maison de l'Orient méditerranéen ») 1996, 186 pages, pp.97-101, p.100.

<sup>151</sup> DOSSE François, op.cit., p.8.

<sup>152</sup> LATOUR Bruno, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, op.cit., p.33.

<sup>153</sup> LECLERC Arnaud, « Mémoires et politiques de la reconnaissance », In : MICHEL Johann (dir.), *Mémoires et histoires. Des identités personnelles aux politiques de reconnaissance*, Rennes : PUR, 284 pages, pp.247-271, p.248.

<sup>154</sup> LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, op.cit., p.21.

<sup>155</sup> GALLERANO Nicola, « Histoire et usage public de l'histoire », *Diogène*, n°168, octobre-décembre 1994, pp.87-106, p.94.

tentative parfois désespérée pour arracher quelques débris au grand naufrage de l'oubli<sup>156</sup> », et en premier lieu, évidemment, contre l'oubli des oubliés, l'oubli des dominés, etc. Bref, le sociologue, l'historien, l'anthropologue ou le philosophe auraient à concourir à des opérations des légitimations/délegitimations *via* leur expertise, dénonçant d'un côté certains « usages politiques du passé », certaines « versions » du passé, certaines revendications d'identité, pour en proposer d'autres, avec en ligne de mire l'idéal d'une juste mémoire déductible d'une justesse historique.

Ces analyses tendent cependant à l'effacement de leur propre objet, s'il est vrai qu'« il revient précisément au sociologue et à l'historien la tâche de démasquer les mécanismes idéologiques de distorsion et d'occultation de la mémoire collective<sup>157</sup> ». D'une main élaborer le mythe d'une mémoire personnifiée, qui semble être capable par elle-même de commettre des actions telles que « occulter » ou « distordre », et, de l'autre en déconstruire les mythes : aporie des penseurs critiques qui « se servent des objets, tels qu'ils sont connus par les sciences objectives qu'ils ont établies et auxquelles ils font toute confiance<sup>158</sup> » pour dénoncer « la croyance naïve des acteurs<sup>159</sup> » ; sauf qu'ici, les voilà pris à leur propre naïveté, qui leur fait croire en cet « assemblage prématuré<sup>160</sup> » qu'est leur mémoire « collective », toujours pensée en analogie à la mémoire individuelle et produite à grand renfort de métaphores. Si l'on suit J. Rancière, qui appelle partage du sensible « ce système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives<sup>161</sup> », l'expert *ès* mémoire est celui qui tente de régler ce partage, puisque le « politique » qu'il dénonce sans cesse procéderait, lui, à de mauvais partages, toujours inévitables. Chaque « mémoire » doit, selon cette perspective, être remise doublement à sa place : à sa place par rapports aux faits de l'histoire (« le professeur d'histoire n'est pas celui qui dit la vérité mais il n'est pas pour autant un simple metteur en scène des interprétations. L'ouverture des programmes sur le pluralisme interprétatif ne peut se passer du rappel ferme du projet d'objectivité de l'histoire<sup>162</sup> »), et à sa place en rapport à qui se l'approprie. Abuser de la mémoire, c'est à la fois manipuler la factualité du passé, et tout aussi bien en effet s'approprier ce passé comme étant constitutif d'une identité qui n'est *en fait* pas la sienne. L'essai de T. Todorov n'a pas marqué les esprits pour rien : il portait à son paroxysme cette mise en garde contre la fausse ou mauvaise identité à travers la figure de la victime. Il existerait ainsi une « compétition effrénée pour obtenir, non, comme

---

<sup>156</sup> RICOEUR Paul, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, *op.cit.*, p.169.

<sup>157</sup> MICHEL Johann, « Esquisse d'une socio-phénoménologie de la mémoire collective », *In* : MICHEL Johann (dir.), *Mémoires et histoires. Des identités personnelles aux politiques de reconnaissance*, Rennes : PUR, 283 pages, pp.85-104, p.93.

<sup>158</sup> LATOUR Bruno, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, *op.cit.*, p.31.

<sup>159</sup> *Ibid.*

<sup>160</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op.cit.*, p.249.

<sup>161</sup> RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris : La Fabrique, 2000, 74 pages, p.12.

<sup>162</sup> DELACROIX Christian, GARCIA Patrick. « L'inflexion patrimoniale : l'histoire au risque de l'identité », *Espaces Temps*, n°66-67, 1998, pp.111-136, p.127.

entre pays, la clause de la nation la plus favorisée, mais celle du groupe le plus défavorisé. Les Noirs américains fournissent un exemple éloquent de cette conduite. Victimes incontestables de l'esclavage et de ses séquelles, comme de la discrimination raciale, désireux de sortir de cette position, ils ne souhaitent en revanche nullement abandonner le rôle de victime qui leur assure un privilège moral et politique durable<sup>163</sup> ». Or, face à la déploration d'une identité malheureuse qui induit un retour à une sorte d'identité « réelle » que l'on pourrait prouver par l'établissement d'une continuité historique, déploration qui est le sous-bassement de toute la critique des abus de la mémoire (ce qu'on dit être n'est pas ce qu'on est), J. Rancière oppose l'exact contraire, c'est-à-dire l'émancipation. Emancipation qui se joue dans la subjectivation politique, soit justement dans *la revendication pour soi d'un interdit à soi, l'appropriation de ce qui est d'abord donné comme autre, comme propriété d'un autre*. « Dans les rigueurs de la science marxiste et dans les couleurs de la culture populaire, j'avais appris, dit-il, à voir la clôture d'un seul cercle, la complémentarité d'un impossible et d'un interdit qui pouvait se résumer ainsi : premièrement, les "dominés" ne peuvent pas sortir par eux-mêmes du mode d'être et de pensée que le système de domination leur assigne ; deuxièmement, ils ne doivent pas perdre leur identité et leur culture en cherchant à s'approprier la culture et la pensée des autres<sup>164</sup> ». Le philosophe formule ici ce paradoxe de la science critique : expliquant aux « dominés » les ressorts de leur domination, les aidant à « accoucher<sup>165</sup> » de vérités sans cela non dites ou mal dites, elle leur indique en même temps ce à quoi ils peuvent prétendre ou non, ce à quoi ils peuvent espérer prendre part ou non. Parce qu'elles sont historiennes, les sciences sociales partagent toutes le postulat de P. Bourdieu selon lequel « le mort saisit le vif<sup>166</sup> » et reprennent le partage entre l'en soi et le pour soi de K. Marx : il y a ce que les gens sont sans le savoir, et il y a ce qu'ils sont selon eux-mêmes. Le philosophe accompagne ses pauvres vers la prise de conscience de leur réalité, c'est-à-dire de la place qui leur revient dans le monde. Réglementer la mémoire, en critiquer les abus, c'est se placer dans la droite ligne de cette posture, en indiquant à chacun ce qu'il pourrait revendiquer ou non, ce dont il peut se réclamer ou non, ce qu'il peut constituer comme étant « son » (propre) passé ou non.

J. Rancière nous entraîne lui dans une voie inverse, poursuivie par D. Belkis et M. Peroni dans l'analyse qu'ils proposent du film *Les hommes debout*<sup>167</sup> que J. Gravayat consacre au quartier Gerland (Lyon), ancien quartier industriel et ouvrier en cours de restructuration et dans laquelle il expérimente une autre acception du syntagme « la mémoire du quartier » que celle correspondant à : la mémoire de

---

<sup>163</sup> TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, op.cit., p.57.

<sup>164</sup> RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres*, op.cit., pp.III-IV.

<sup>165</sup> TRUC Gêrôme, « La sociologie est-elle un sport de combat ? L'image du sociologue en Pierre Bourdieu (note critique) », *Terrains & travaux*, n°3, 2002/1 pp.63-88, p.83.

<sup>166</sup> BOURDIEU Pierre, « Le mort saisit le vif [Les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°32-33, 1980, pp.3-14.

<sup>167</sup> GRAVAYAT Jérémie, *Les hommes debout*, Lyon : Les Inattendus [Production], DVD édité par La Famille Digitale et distribué par Documentaire sur Grand Ecran, 2010.

ses anciens habitants ; celle d'une « mémoire désidentifiante<sup>168</sup> » incarnée par les squatters et divers occupants illégaux de la friche qu'est longtemps resté cet espace en attente de recomposition, lointains descendants des travailleurs immigrés qui y furent cantonnés. Les travers de la mémoire deviennent des appuis pratiques : au lieu de viser une mémoire idéale, « identifiante<sup>169</sup> », dont l'histoire vérifierait la conformité, on pourrait à l'inverse, comme peut le faire J. Gravayat avec les ressources que lui ménage l'écriture cinématographique, voir ce que la mémoire permet que l'histoire ne permet pas, à savoir un déplacement par rapport à sa propre « origine » : une mémoire « désindexée de son suppôt<sup>170</sup> ». « Cette mémoire [...] devient opérateur de transduction : elle est ce au regard de quoi la présence des êtres actuels peut être vue comme une réitération, une persistance, comme étant dans la continuité ; elle est ce par quoi le rapprochement entre les figures du passé et du présent peut se faire. Opération de transduction, parce que c'est par elle qu'est établie de la continuité dans la discontinuité et qu'est constitué, par-là, le lieu dans ses caractéristiques. Opération transductive dont on peut dire qu'elle consiste en une désidentification : ce qui devrait être la mémoire des uns, leur spécificité, est redistribué dans différentes figures et époques ; la continuité mémorielle dans laquelle nous voyons communément l'opérateur le plus puissant de l'identification est retournée pour devenir, paradoxalement, opérateur de désidentification<sup>171</sup> ». Ce que permet la mémoire, dans sa qualité narrative, c'est alors tout au moins « l'expérience d'une concordance discordante, d'une histoire passée, actuelle ou future dans laquelle nous sommes intriqués<sup>172</sup> ». Elle permet un travail de reprise, de re-totalisation d'un « je » ou d'un « nous », travail sans cesse achevé et donc sans commune mesure avec la confection d'une « histoire totale ou globale<sup>173</sup> » scientifique, solidement appuyée sur l'enquête des historiens professionnels.

N'est-ce pas bien plutôt à l'aune de cette idée-là de la mémoire qu'il convient d'aborder ce qui se joue au Rize ? Plutôt que de critiquer d'emblée et de loin cette réalisation comme institution municipale susceptible de produire un genre de mémoire et un genre d'identité, ne pourrait-on y voir, bientôt, un opérateur d'ipséité ? Et ne peut-on voir émerger une première hypothèse, à travers la lecture du programme et la première visite, selon laquelle la multiplication des verbes d'action et d'implication du public, la variété et la mise en égalité des moments de l'agenda, mais aussi le doute et le flottement exemplifié par Xavier, témoignent d'une entité organisée précisément non pas pour confirmer telle ou telle « identité » villeurbannaise, mais pour explorer des ipséités par, notamment, la

---

<sup>168</sup> BELKIS Dominique et PERONI Michel, « La mémoire désidentifiante », *EspacesTemps.net*, Travaux, mis en ligne le 09 juin 2015, consulté le 20 janvier 2020. URL : <https://www.espacestemp.net/articles/la-memoire-desidentifiante/>, non paginé.

<sup>169</sup> *Ibid.*

<sup>170</sup> *Ibid.*

<sup>171</sup> *Ibid.*

<sup>172</sup> BARONI Raphaël, « Ce que l'intrigue ajoute au temps. Une relecture critique de Temps et Récits de Paul Ricoeur », *Poétique*, n° 163, 2010/3, pp.361-382, p.362.

<sup>173</sup> GAUCHET Marcel, « L'élargissement de l'objet historique », *Le Débat*, n° 103, 1999/1, pp.131-147, p.135.

médiation de récits ? Ne peut-on alors voir là un lieu où se multiplient des dispositifs épiphaniques, au sens donné à cette expression par M. Peroni, dans son analyse de plusieurs campagnes de communication publique instanciant « un être collectif qui est tout uniment : représenté, récepteur et acteur ; un être collectif en somme qui peut ainsi apparaître à son tour, ou mieux vaudrait dire : s'apparaître<sup>174</sup> ». Cette apparition du public à lui-même, qui n'est plus du tout la version qu'en donnerait la sociologie des publics, n'est-ce pas, peut-être, la visée de tous ces « échanger » que nous avons relevés et qui participaient d'un mouvement circulaire : explorer, échanger, participer, écouter-voir, puis grandir ? En un mot : si le Rize souhaite donner des « *clés de lecture* », n'est-ce pas d'abord pour faire cette « herméneutique du soi<sup>175</sup> » dont parle P. Ricoeur, et qui serait permise par la médiation non pas simplement d'un récit, mais d'un échanger collectif : de ce « récit partagé » évoqué précédemment ?

## Conclusion de séquence

A quelle échelle placer le regard sociologique ? A quelle note de terrain accorder de l'importance ? A quelle définition de la mémoire se fier ? Vers quels lieux déployer l'investigation, et selon quelles méthodes ? Quels auteurs prendre à mes côtés ? On l'aura compris, la recherche dont il est rendu compte ici a été effectuée pour une grande part de façon négative : contre telle posture, contre telle métaphore. Or une thèse devait être quelque chose comme un édifice, une positivité, littéralement, une *thèse*. Qu'est-ce que « faire mémoire » au Rize, s'il ne suffit plus de décrire des procédures techniques d'enregistrement et d'archivage de dossiers ? Qu'est-ce que le pragmatisme, si ce n'est pas qu'une critique « des solutions abstraites et insatisfaisantes, ou purement verbales, des fausses raisons a priori, des principes figés, des systèmes clos, de tout ce qui se prétend absolu ou originel<sup>176</sup> » ? Dans la continuité de la trajectoire décrite plus haut, je voyais tout à fait comment déconstruire, mais il me restait encore à savoir quoi faire d'autre ; c'est à dire non seulement quoi reconstruire, mais comment, dès lors qu'il ne s'agirait plus de se poser en concurrent direct des acteurs. Au cours de l'année 2012-2013 j'esquivais ces questions, me contentant d'effectuer un inventaire ethnographique de la ville en la quadrillant rue à rue, nous y reviendrons (séquence 4). En pratique, obtenir un contrat doctoral, c'était aussi obtenir un salaire, ainsi qu'une charge de cours à l'université. C'était inaugurer une carrière dans un monde auquel mes parents vouaient une sorte d'admiration sans borne. Cette sensation d'être transposé, du seul fait de l'attribution d'un salaire garanti, pour une durée de trois ans que je pensais être excessivement confortable à l'époque, dans

---

<sup>174</sup> PERONI Michel, « Epiphanies photographiques. Sur l'apparition publique des entités collectives », *Réseaux*, n°94, vol.17, 1999, pp.87-128, pp.95-96.

<sup>175</sup> RICOEUR Paul, *Parcours de la reconnaissance. Trois études.*, *op.cit.*, p.137.

<sup>176</sup> JAMES William, *Le pragmatisme*, *op.cit.*, p.117.



une position sociale que j'avais cru être inaccessible, a donc eu trois effets majeurs : celui de me détourner de ce travail de reprise intégrale de ma problématique, pour consacrer du temps à la confection des cours et à l'usage de mes premiers revenus dans des choses comme : aller enfin à Paris, dépenser sans trop compter ; celui, ensuite, de renforcer ma tendance à m'enfermer dans des lectures théoriques et désordonnées, par pur plaisir intellectuel ; celui, enfin, de me faire prendre la mesure d'écarts entre ce que j'étais et ce que pouvaient être tendanciellement les gens que j'étais dès lors porté à fréquenter, aussi bien lors des cours que lors des réunions d'équipe, lors des communications, conférences. Confusion théorique, confusion sociale, mélange étrange d'enthousiasme et d'appréhension, basculements permanents entre le détail empirique et les hauteurs épistémologiques : voilà quels étaient les points de départ de mon enquête.

Il aura alors fallu un événement inattendu pour que les choses s'engagent vers davantage de clarté et de stabilisation : l'entrée en résidence au Rize - c'est à dire un retour au Rize ! -, qui m'a été proposée en juin 2013, qui a débuté en septembre de la même année et qui, initialement prévue pour ne durer que quatre mois, s'est finalement prolongée de trois années supplémentaires. Trois ans et quatre mois passés sur le terrain, à rencontrer d'autres personnes, à apprendre à vivre hors des livres, à chercher, puis à trouver, peut-être, d'autres manières de donner du sens à ma recherche, et donc à tout mon parcours universitaire. C'est cette entrée en résidence qui va être le point de départ de la séquence prochaine, au cours de laquelle je veillerai toujours à saisir les rapports entre la position du sociologue et son terrain, mais en évitant tout éparpillement, pour plonger plus en avant dans la confection de l'objet véritable de mon enquête : le Rize comme enquêteur.

## Séquence 2. Le Rize, énigme politique

« Se méprendre sur le problème posé, c'est diriger l'enquête sur une mauvaise voie. Sans problème, on tâtonne dans l'obscurité. La façon dont le problème est conçu décide des suggestions spécifiques qui seront acceptées et de celles qui seront rejetées ; du choix et du rejet de telles ou telles données ; c'est le critère de la propriété ou de l'impropriété des hypothèses et des structures conceptuelles<sup>1</sup>». Une fois admis le constat de J. Dewey, la question est : comment, à ce point, ne plus se méprendre ? Pour I. Joseph, il faut mettre « en pratique le principe pragmatiste de constitution d'un savoir dans une communauté d'enquêteurs compétents. Et cette coopération n'est pas seulement le renforcement d'une ligne, mais inévitablement une hybridation des regards<sup>2</sup> ». Sous cette perspective la formulation adéquate des problèmes passe par l'établissement d'une continuité entre les investigations partageant un « intérêt commun<sup>3</sup> » - pour, ici, la chose mémorielle. Mais si la recherche doit être ressaisie dans cette « dimension collective [...] en la mettant dans le cadre d'une "ethnographie coopérative"<sup>4</sup> », comment s'effectue au juste cette mise « dans le cadre » dont parle D. Céfaï, pour autant qu'elle ne peut, par définition être réduite à une opération effectuée en solitaire par le sociologue ? Il faut inverser la focale et montrer que la coopération provient d'un élargissement coextensif à l'enquête, par « communication, "give and take", échanges, coopération, transaction<sup>5</sup> ». La question posée à cette séquence est donc double : savoir, prioritairement, quel travail est déjà mené à Villeurbanne que l'on puisse suivre, et observer en même temps la manière qu'a le novice d'en être instruit, voyant là une façon de saisir une « publicité du trouble et de l'enquête<sup>6</sup> » que l'on sera appelés à retrouver en des « modalisations sans fin<sup>7</sup> » dans la suite du rapport.

Il s'agit en somme, comme l'indiquent L. Quéré et C. Terzi de manière on ne peut plus concise, à propos de leur propre programme, de mener des « enquêtes (sociologiques) sur des enquêtes (publiques)<sup>8</sup> ». Cela donne d'emblée une tournure bien particulière à l'investigation sociologique. En effet, s'il est vrai qu'« une enquête ne peut aboutir qu'à la condition qu'une situation de contact

---

<sup>1</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op. cit.*, p.173.

<sup>2</sup> JOSEPH Isaac, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4916> (non paginé)

<sup>3</sup> DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, *op.cit.*, 207 pages, p.64.

<sup>4</sup> CÉFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, p.525.

<sup>5</sup> ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *op.cit.*, p.183.

<sup>6</sup> JOSEPH Isaac, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *op. cit.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> QUERE Louis, TERZI Cédric, « Pour une sociologie pragmatiste de l'expérience publique », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4949> (non paginé)

s'établisse entre l'enquêteur et l'enquêté<sup>9</sup>», dès lors que les enquêtés sont eux-mêmes déjà des enquêteurs, les premiers contacts avec eux ne peuvent manquer de déporter le sociologue, auquel il appartient donc, en tout premier lieu, de prendre la mesure de ce dans quoi ils le « plongent : *précisément, dans des contextes*, des histoires, dont la teneur factuelle importe dans la mesure où elle est pour eux problématique. En l'occurrence, à Villeurbanne, a été ouvert un champ d'investigation sur la mémoire qui est repris comme contexte par une certaine communauté d'enquêteurs, mais sous la forme d'un *subject-matter*, soit comme « matériau, comme on le dirait dans les domaines de l'art ou de l'industrie. [...] Le "subject-matter" d'une expérience se présente comme une combinaison entre un sujet et ce qui l'affecte. [...] Alors que ce que l'on authentifie comme objet est détachable du processus qui a permis de le produire (ce qui explique qu'il puisse devenir le point de départ de nouvelles expériences et de nouveaux types de subjectivation), on ne peut définir un "matériau" indépendamment des usages qu'on en fait<sup>10</sup> ». *Le contexte est à ce titre la matière d'un faire* en même temps qu'un constituant du faire et l'on va voir « l'histoire » de ce qui deviendra le Rize être décortiquée dans des rapports, récapitulée dans des synthèses, ainsi que livrée au sociologue sous des formats divers pour lui indiquer, si toutefois, il tient à être membre du « public [qui] doit s'instruire<sup>11</sup> », dans quoi son travail s'engage. « Comprendre, c'est se plonger dans cet océan d'histoires qui s'enchaînent et se répondent les unes aux autres<sup>12</sup> » ; suivre les acteurs, c'est les voir activer un « sens ordinaire et partagé de l'histoire<sup>13</sup> » qui se donne à voir dans des opérations de reconfiguration du passé, de pronostic sur l'avenir. Cette « pratique de l'historicité<sup>14</sup> » dont parle D. Trom est engagée comme ethnométhode à des fins pratiques, dont l'une n'est autre que « l'éducation appropriée<sup>15</sup> » du sociologue - et plus largement, de tout nouvel enquêteur - dont la recherche embryonnaire se trouve être « nourri[e] du travail des agents ordinaires qui tentent de surmonter leur trouble<sup>16</sup> » et qui le partagent, l'explicitent, l'analysent. La question de l'établissement du contexte sera donc résolue ici par l'abandon, au plan analytique, de la détermination *a priori* d'un « cadre social plus large<sup>17</sup> » pour céder la place à l'idée que « le "à partir duquel" et le "jusqu'auquel"<sup>18</sup> » de l'enquête sociologique sont indexés à ceux de l'enquête publique à laquelle elle se trouve être attachée.

---

<sup>9</sup> ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *op.cit.*, p.187.

<sup>10</sup> ZASK Joëlle, « Anthropologie de l'expérience », In : DEBAISE Didier (dir.), *Vie et expérimentation. Peirce, James, Dewey*, Paris : Vrin, 2007, 176 pages, pp.129-146, p.130.

<sup>11</sup> ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *op.cit.*, p.179.

<sup>12</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, *op.cit.*, p.538.

<sup>13</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *Politix*, n°39, vol.10, 1997, pp.86-108, p.108.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.98.

<sup>15</sup> ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *op.cit.*, p.177.

<sup>16</sup> JOSEPH Isaac, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *op.cit.*

<sup>17</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op.cit.*, p.16.

<sup>18</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op. cit.*, p.299.

Or, dire qu'il y a à Villeurbanne une enquête à laquelle s'intéresser, et qui enquête sur son propre contexte, c'est dire que le risque de méprise mentionné par J. Dewey concerne le Rize lui-même qui, comme on l'a suggéré précédemment, semble pris dans une interrogation analogue à la nôtre : « quel est, au juste, le problème qui se pose à nous avec cette affaire de "Centre de la mémoire" ? Quelles méthodes pourrait-on mettre en œuvre pour le spécifier et accessoirement le résoudre ? Avec qui pourrait-on travailler pour y voir plus clair ? » Ces questions constituent le cœur du travail que cette séquence va donner à voir. Les problèmes que nous allons y rencontrer touchent en effet à la direction à donner à l'enquête sur la mémoire ; et nous verrons que pour y voir clair, les acteurs travaillent notamment à établir « des rapports qui se tiennent et qui visent à l'objectivité et à la généralité en opérant un travail de sélection entre ce qui, dans le contexte de l'affaire, peut être dit nécessaire et ce qui peut être laissé à la contingence<sup>19</sup> ». Pour « suivre les acteurs<sup>20</sup> » comme nous y invite L. Boltanski, je prendrai appui sur des entretiens enregistrés et des dossiers collectés lors du master, enrichis peu à peu par des documents de travail internes au Rize. L'examen de ce corpus doit nous aider à comprendre que l'enquête sur la mémoire telle que menée ici, à Villeurbanne, est bel et bien en même temps une enquête sur « nous », qui s'origine dans un programme politique et qui se retrouve, en vertu de cette qualité programmatique, au Rize. Or l'intrication des deux problématiques est d'une complexité telle que l'on verra Xavier douter du – littéralement – « bien-fondé » de l'institution en le voyant se demander, en somme, *qui est « le Rize »*. C'est un problème de « statut ontologique<sup>21</sup> » qui se posera en définitive : problème qui allait précisément ménager une place à la sociologie de « second niveau » qui était, selon le terme de Xavier, la mienne.

La séquence précédente nous a permis de comprendre qu'il existe, à Villeurbanne, une institution qui inclut dans son projet d'établissement une hospitalité à l'endroit des sciences sociales. L'itinéraire suivi par la présente recherche est, à cet égard, un cas de figure de ces associations qu'au Rize on n'a de cesse d'occasionner et d'entretenir<sup>22</sup> ; venant ainsi vérifier que le commun « est toujours à découvrir et jamais antécédent<sup>23</sup> ». Mais il apparaîtra, dans cette seconde séquence, que « la

---

<sup>19</sup> BOLTANSKI Luc, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix*, n°10-11, vol.3, 1990, pp.124-134, p.131.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> DESCOMBES Vincent, « L'identification des idées », *Revue philosophique de Louvain*, n°1, vol.91, 1998, pp.86-118, p.102.

<sup>22</sup> Nous avons déjà rencontré certaines d'entre elles en feuilletant le *Programme* lors de la séquence 1. Celles-là ou d'autres encore feront l'objet de descriptions plus précises lors des séquences à venir ; indiquons-en simplement pour l'heure quelques formes typiques : les résidences artistiques (pendant un an, une compagnie de théâtre, une troupe de danse ou encore un auteur, bénéficie d'un pied à terre au Rize et d'un budget lui permettant d'enquêter sur la ville en vue de produire un spectacle, une bande-dessinée, une restitution publique, autour d'un des axes thématiques du moment), les résidences scientifiques (hébergement au pôle recherche de masterants effectuant des recherches sur Villeurbanne, accueil provisoire de chercheurs membres de groupes de travail sur la mémoire), les partenariats événementiels (recrutement d'artistes pour une lecture publique, invitation de spécialistes pour une conférence thématique), le soutien matériel ponctuel (accueil d'événements organisés d'autres structures villeurbannaises, aide financière à certains projets associatifs).

<sup>23</sup> ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *op.cit.*, p.184.

science » a été mobilisée *d'emblée* dans la confection du projet du Rize, comme un matériau dont l'efficacité pragmatique est à double tranchant. En effet, les promesses d'objectivation qu'elle offre sont-elles, en réalité, compatibles avec le projet politique initié par Jean-Paul Bret ? Si l'idée du Rize est de soumettre la mémoire à un examen par « nous », dans quelle mesure est-il pertinent de placer le « Centre de la mémoire » sous l'égide d'experts ? Ces questions sont, précisément, celles que nous allons voir être posées par les acteurs, depuis ceux à qui il revenait de concevoir les premières esquisses du Rize jusqu'à Xavier. Et nous verrons que ce qui s'inaugurera en définitive en 2008, c'est une institution pour laquelle l'experimentalité et le trouble ne sont pas à résoudre mais à partager et à maintenir – jusqu'à apparaître explicitement comme telle dans son projet de service et ce en vertu d'un lien qui tâche d'être préservé entre « Le Rize » et le geste politique dont il s'origine. Dans ce sens, cette séquence donnera à voir le travail de mémoire que le Rize, pour ainsi dire, effectue sur lui-même, en interrogeant ses sources et en produisant des continuités ou discontinuités entre ce qu'il était censé être et ce qu'il est devenu.

Pour attraper tout cela nous irons d'abord en mairie rencontrer Sonia, pour un entretien qui mérite d'être repris dans la mesure où il constitue un moment clé de la liaison entre enquêtes : voilà en effet une situation au cours de laquelle ma curiosité sociologique vient rejoindre la grande histoire de Villeurbanne ; où l'on m'explique ce qu'enquêter sur la mémoire engage comme méthode, et d'où je repars avec un dossier dont la lecture est requise pour « *faire un bon travail* ». Or, dans ce dossier figure tout particulièrement la *Lettre* du candidat Jean-Paul Bret qui pose les bases du problème de la « mémoire » en son lien avec « nous » : je m'y arrêterai certes parce qu'elle nous m'a été présentée comme « *inévitabile* » par Sonia, mais aussi parce que son « *inévitabilité* » tient au fait qu'elle ait été ensuite retravaillée sans cesse - dans les documents de préfiguration, dans les analyses qu'en font les membres du Rize, ou encore dans les commentaires critiques. Elle enferme des termes qui seront peu à peu constitués en balises sémantiques qui, jusqu'à aujourd'hui, servent de points d'appuis aux acteurs pour déterminer ce qu'ils ont à faire et juger ce qu'ils font ou ont fait. En ce sens, elle *devient* un événement à proportion des reprises dont elle fait l'objet. Il faut ajouter alors que la *Lettre* ouvre un champ d'investigation sous certaines catégories ; elle dit non seulement ce qu'il en est de Villeurbanne (au regard de son passé), mais aussi ce qu'il pourrait ou devrait en être de l'enquête sur la mémoire. En ce sens, elle *fait* événement en inaugurant une enquête dans laquelle elle deviendra à son tour un matériau... comme ici même.

L'enjeu n'est pas pour autant de reprendre toute la construction du problème public<sup>24</sup> de la mémoire à Villeurbanne dans une sorte de rétrospection historique, mais bien d'observer un travail de fabrique du contexte, de fabrique du sens, de mise en ordre de la temporalité du futur Rize, ce qui n'est

---

<sup>24</sup> CEFAÏ Daniel, « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, n°75, vol.14, 1996, pp.43-66.

pas une moindre tâche et rend cette séquence délicate à conduire. La *Lettre* m'intéressera au titre des emplois qui en sont faits et, si elle est un événement, on peut suggérer avec L. Quéré qu'elle incorpore « non seulement une conceptualité, mais aussi des pratiques : la matrice de son individuation inclut aussi les habitudes d'action de la collectivité qui le reçoit, et les réponses concrètes [...] qui lui sont données<sup>25</sup> ». Les autres éléments du dossier confié par Sonia participent d'une matrice qui est aussi bien celle de la *Lettre* (qui va s'y individuer en tant qu'événement fondateur) que celle d'un Rize dont on commence à penser le nom, la forme, l'organisation interne. Je tâcherai donc de considérer ces documents comme lieux d'un raisonnement pratique : « il s'agit chaque fois de déterminer ce que l'on peut et doit faire "à présent" [...] quand on essaie de mener à bien une tâche, de résoudre un problème ou une énigme<sup>26</sup> ». Cette analyse permet de ne plus assimiler le raisonnement à une activité rationnelle en finalité (dont « les fins sont données d'avance et [lui] restent extérieures<sup>27</sup> »), ce qui aura son importance pour nous éloigner de conceptions qui réduisent le raisonnement tantôt à du calcul stratégique, tantôt à une activation de schèmes inconscients. Ici, le raisonnement pratique est orienté vers la *résolution de l'énigme* posée dans la *Lettre* de Jean-Paul Bret concernant l'ouverture d'un « centre de recherche et de réflexion » ; on peut donc lire les documents à la fois comme traces et comme matériaux d'une enquête qui engage elle-même des opérations herméneutiques, critiques, historiques. Leurs auteurs sont aux prises avec une « situation à modifier<sup>28</sup> » - faire passer ledit « centre » du statut de promesse à celui d'objet réalisé – et mènent pour cela des « expériences consécutives [qui] deviennent objets les unes des autres<sup>29</sup> ». Expériences qui mobilisent des ressources scientifiques, ce qui fera réapparaître, sous ce format pragmatique, les épineuses questions des rapports entre sciences et politiques, entre mémoires et histoires, entre identités et mythes.

Reprendre ensuite le chemin du Rize, ce sera donc pour moi aller vers ce à quoi aura conduit le travail d'enquête ouvert en 2000 et poursuivi sans interruption depuis lors. Car l'inauguration du lieu, en 2008, marque une réorientation de l'affaire bien plus que sa clôture. Certes, certaines questions ne se posent plus : les bâtiments sont rénovés, les personnels recrutés, les budgets provisionnés, et le projet du premier mandat de Jean-Paul Bret (réélu par ailleurs en cette même année 2008) est réalisé en ce sens que Villeurbanne doit désormais compter avec son « Centre Mémoires et Société ». Ne reste plus alors à Xavier et son équipe qu'à le rendre « opérationnel ». Mais qu'est-ce à dire ? Les propositions hypothétiques de 2000, 2002 ou 2004 sur lesquelles nous allons nous pencher,

---

<sup>25</sup> QUERE Louis, « Sociologie et sémantique. Le langage dans l'organisation sociale de l'expérience », *op.cit.*, p.28.

<sup>26</sup> QUERE Louis, « Le lieu du raisonnement pratique : "au milieu des choses" », *Intellectica*, n°57, 2012/1, pp.175-197, p.190.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.178.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.179.

<sup>29</sup> ZASK Joëlle, « La politique comme expérimentation », In : DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, Pau/Tours/Paris : PUP/Farrago/ Editions Léo Scheer, 2003 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1927], 207 pages, pp.7-43.

réalisées sous forme d'organigrammes, de procédures, de routines, sont à la fois paradigmatiques et problématiques. Il faut faire avec les « *pierres* » qui, selon le mot du maire, ont été disposées, tout en se demandant ce qu'elles ont construit au juste, et s'il n'y aurait pas lieu de le déconstruire. En 2008 s'engage en ce sens la confection d'un projet de service pour 2011-2013, que nous suivrons à son tour à partir de documents de travail internes, et qui est l'occasion d'un réexamen du « *travail de mémoire, nouvel objet d'action publique*<sup>30</sup> ». Dans cet examen, Xavier et son équipe produisent une somme de définitions, de tableaux, de plans, dont l'analyse me permettra de saisir au mieux le « contexte » dans lequel, *in fine*, s'entamera ma propre résidence sociologique, puisque ce contexte est *explicité et formalisé comme tel* (avec ses « *atouts* », « *faiblesses* », « *opportunités* » et « *menaces* »). L'idée n'étant pas, là non plus, de refaire toute l'histoire de l'affaire, mais de livrer un premier aperçu du travail analytique effectué par le Rize sur lui-même. Cela qui nous conduira, en fin de séquence 2, à retrouver Xavier pour un entretien ayant donné lieu à l'établissement d'une véritable biographie du Rize, marquée par une tension logée dans l'écart entre « *l'utopie* » politique et la réalité matérielle d'un « *équipement bien équipé* ». Car le constat sera le suivant : en 2008 « Le Rize » a été objectivé et le voilà en mesure d'objectiver à son tour les mémoires grâce notamment aux appuis techniques et scientifiques dont il dispose, mais *quid* de l'usage politique de la mémoire, tel qu'il était proposé dans la *Lettre* ? C'est alors que sera posée par Xavier la question ouvrant à la séquence 3 puis aux suivantes : comment « nous » associer autrement, de sorte que le Rize soit opérationnel au plan politique, et non pas simplement du point de vue, qui aura finalement prévalu tout au long de sa genèse, de la moisson des mémoires et de leur filtrage savant ? Comment organiser la communauté d'enquête de sorte qu'elle retrouve le « nous » de Jean-Paul Bret, ce nous épistolaire, capable d'entrer en médiation avec lui-même ?

## I. Les gestes fondateurs de Villeurbanne

Le 12 janvier 2012 je me rendais à la mairie de Villeurbanne, au cœur du quartier des Gratte-Ciel. L'encyclopédie du Rize - qui n'existe pas encore à cette époque - apprendra plus tard à ses lecteurs que le bâtiment « *s'élève sur trois étages surmontés d'un beffroi carré de 65 mètres de hauteur. Jean Fleury, ingénieur-directeur [en 1934] des services techniques de la ville, le décrit ainsi : "... massif, d'un seul jet, il symbolise à la fois par son élévation la vigilance des édiles, par sa pure verticale exempte de saillie, leur volonté inflexible de réaliser"*<sup>31</sup> ». Dans l'ascenseur, une femme m'interpelle : « *je vous ai reconnu ! – Ah, j'ai l'air d'être étudiant en sociologie ? – Vous avez surtout l'air de ne pas être de la maison et de ne pas trop savoir où aller !* ». Voici Sonia avec laquelle j'ai

---

<sup>30</sup> Selon les termes d'un des documents de travail du projet de service 2009-2012.

<sup>31</sup> URL : [http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am\\_lerize/encyclopedia/fiche.php?ref=96](http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am_lerize/encyclopedia/fiche.php?ref=96) (consulté le 20 janvier 2020)

précisément rendez-vous : adjointe au maire, chargée de la vie associative et des anciens combattants qui, durant son premier mandat, dirigeait la délégation mémoire, patrimoine et anciens combattants, et qui a été sollicitée pour la préfiguration du Rize. Elle me guide jusqu'à son bureau, vaste pièce au plafond haut dont la fenêtre donne sur la place Lazare Goujon, en vis-à-vis du Théâtre National Populaire.

## 1. Inscrire et instruire le sociologue

Sonia se propose de « *définir les contours* » de notre échange, d'emblée corrélés à ceux du Rize, eux-mêmes liés à un point de départ politique : « *Jean-Paul Bret, en 2001, a pensé qu'il fallait ouvrir un lieu [...] dont l'idée était peut-être indéfinie, dont les contours étaient peut-être indéfinis. Mais on savait qu'on ne voulait pas perdre la naissance de l'ère moderne de cette ville-là* ». Elle me demande si j'ai rencontré Xavier : « *Voilà un directeur qui pourtant n'était pas d'ici. [...] Vous voyez, c'est pas obligatoire d'être de là, mais il a compris [...]. Il ressent les choses. [...] La réalisation de ce Rize c'est quelque chose pour la ville, les lieux ont de l'importance* ». Et comme je ne suis pas d'ici non plus, Sonia m'organise peu à peu un programme de découverte : « *Vous voyez, là, je vous donne un fascicule. [...] Un véritable ouvrage qui va vous intéresser énormément d'autant plus qu'il parle de ce projet où [...] le docteur Lazare Goujon, lui-même ayant vécu la guerre de 14, étant médecin, mais fils surtout... d'ouvrier de Monceaux-les-mines je crois... ou du Creusot, du Creusot... Cet homme n'oublie pas non plus ses origines, et il veut placer aussi cette population, lui donner le meilleur, [...] il crée un cœur de ville, [...] et donc vous verrez que, dans cette histoire...* » Des choses sont à « voir ». Le verbe récurrent se conjugue au futur – oui, je « verrai », ce n'est semble-t-il pas une option – mais aussi au présent, sous forme de formulations, si l'on convient que « "formuler" c'est énoncer, dans le cours même d'une activité, le thème, l'identité ou la structure de celle-ci, ou encore expliciter le sens d'un propos tenu, d'un geste réalisé ou d'un acte accompli<sup>32</sup> ». Il faut voir ce qu'elle me fait voir et voir qu'elle est en train de me le faire voir : le geste de donation est aussi remarquable que l'objet donné. La voici qui tend la main en direction du TNP, ex-Palais du Travail qui donne son titre au fascicule, et qui était donc voulu en son temps par Lazare Goujon. Sonia parle maintenant du docteur au présent et réitère son geste à lui dans le sien propre, en réactualise l'un par l'autre. Regardant le Palais, l'orientation même de nos corps vient alors ajouter à une histoire conjugulée au présent et nous voici en 1934, peut-être même avant, lorsque le docteur est au même endroit et « veut » créer puis « crée » ce « cœur de ville ». Le geste fondateur dont la « valeur exemplaire oriente

---

<sup>32</sup> BARTHELEMY Michel, QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique », In : GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : PUF, 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1967], 480 pages, pp.9-44, pp.38-39.



vers le futur<sup>33</sup> » est rejoué dans cette situation où la « mémoire bien exercée<sup>34</sup> » de mon interlocutrice doit devenir la mienne, et ce parce qu'elle était déjà celle de Lazare Goujon : cet enfant d'ouvrier qui, parce qu'il n'oublie pas (« non plus ») d'où il vient, donne et met « le meilleur » de ce qu'il est dans la ville qu'il administre. « L'effectuation "heureuse"<sup>35</sup> » de cette mémoire – le fait de ne pas oublier – prime sur la vérité de la correspondance entre le « quelque chose<sup>36</sup> » qui est souvenu et les « faits ». Avec P. Ricoeur, considérons que « la tendance de maints auteurs à aborder la mémoire à partir de ses déficiences, voire de ses dysfonctions<sup>37</sup> » en rapport au supposé « très objectif champ événementiel<sup>38</sup> » leur fait manquer le problème : il faut, d'abord, interroger la positivité de la mémoire, c'est à dire sa pragmatique. Ici, tout aussi bien la naissance d'un centre-ville que le souvenir de cette naissance... Sans quoi l'on pourrait bien ouvrir ici même des procès : Sonia, en se fiant à sa mémoire, ne livre-t-elle pas le « grand récit de la ville<sup>39</sup> », le « récit officiel des autorités<sup>40</sup> » dont elle fait partie ? Qu'en est-il en vérité de l'histoire de ce centre-ville, des causes et motifs réels à l'œuvre « sous [les] actions<sup>41</sup> » de Lazare Goujon ? Une « quête de certitude<sup>42</sup> » qui se donnerait pour horizon d'établir « le dernier énoncé de tous les passés passés [...], [cet] énoncé limite qui comblerait tous les vides et corrigerait toutes les erreurs<sup>43</sup> » dont parlait G.H Mead ne nous intéresse pas en dehors de ses conséquences, lorsqu'elle se manifeste par exemple dans la vigilance historique (incarnée justement ici par le Rize, qui est à l'origine du fascicule sur le Palais<sup>44</sup>). S'il ne nous revient pas de chercher à

---

<sup>33</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p.105.

<sup>34</sup> YATES Frances Amelia, *L'art de la mémoire*, Paris : Gallimard (Collection « Bibliothèque des histoires »), 1987 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1966], 448 pages, p.7.

<sup>35</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p.26.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.27.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.25.

<sup>38</sup> VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris : Seuil (Collection « Points Histoire »), 1996, 438 pages, p.38.

<sup>39</sup> AUBOUSSIER Julien, GARCIN-MARROU Isabelle, « Mémoire(s) et territoire(s) : les bulletins municipaux de Villeurbanne », *Etudes de communication* [En ligne], n°37, 2001, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://edc.revues.org/2948>

<sup>40</sup> SAINT-PIERRE Caroline De, « Créer de la localité en ville nouvelle : l'exemple de Cergy », *Ethnologie Française*, vol.33, 2003/1, pp.81-90, p.81.

<sup>41</sup> LEMIEUX Cyril, « Du pluralisme des régimes d'action à la question de l'inconscient : déplacements », In : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.69-80, p.72.

<sup>42</sup> DEWEY John, *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, Paris : Gallimard (collection « Bibliothèque de philosophie »), 2014 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1929], 352 pages.

<sup>43</sup> MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, Textes rassemblés et traduits par M. LECLERC-OLIVE Michèle et SOUDAN Cécile, Paris : EHESS-Translations, 2012, 342 pages, p.109.

<sup>44</sup> Le journal d'information municipal, « Viva », avait pour l'occasion produit un de ses exemplaires exceptionnels, « Maxi Viva », tout entier consacré au Palais du Travail. Le Rize y est présenté dès la première page, sous l'angle de sa scientificité : « *Le Palais du Travail. Exposition au Rize du 20 octobre 2011 au 25 février 2012. Le Rize propose une exposition pour mieux connaître l'histoire du Palais du travail, lieu emblématique de Villeurbanne inauguré en 1934. Cette exposition réalisée avec de nombreux documents d'archives originaux, s'accompagne de visites, rencontres et débats, ateliers d'écriture, etc. Le commissariat scientifique de l'exposition est assuré par Michelle Zancarini-Fournel, professeure émérite en histoire contemporaine à l'université de Lyon, Lyon 1, et Jean-Luc Pinol, professeur d'histoire contemporaine à l'École normale supérieure de Lyon, avec la collaboration de Boris de Rogalski-Landrot, doctorant-Cifre à l'École*

déconstruire de cette façon le propos de Sonia, observons en revanche ses effets de contextualisation : l'entretien reçoit une ampleur particulière car *si nous pouvons parler du Rize en ce jour de janvier 2012, c'est parce que nous nous inscrivons – parce que Sonia nous inscrit – dans le sillage d'un homme qui avait déjà enquêté sur sa mémoire.*

Et parce qu'il ne faut pas que j'oublie que mon travail n'est qu'un prolongement d'un souci presque centenaire, Sonia va me donner « toutes les indications nécessaires pour reconstruire telle ou telle part de notre passé<sup>45</sup> » - un passé fait *notre* dans et par l'interaction qui m'engage dans la « communauté des enquêteurs compétents<sup>46</sup>», ou en passe de le devenir. Parmi ces indications il y a les lieux où il faut que je me rende (ainsi du mémorial du génocide arménien inauguré en 2005 par Jean-Paul Bret car « nous devons nous souvenir<sup>47</sup> » : « je vous explique où il est, ce serait bien que vous alliez le voir. Quand vous sortez de la mairie... ») ; il y a encore ses souvenirs à elle qui se confondent avec ceux d'une « époque » : « On était là, avec nos petits moyens, nos petites envies, nos petits rêves, notre bonne humeur. Il y avait beaucoup de bonne humeur, c'est vrai, et je ne pense pas que je rêve en disant ça, que je fabule, pas du tout, je pense que... [...] moi c'est ce qui me reste en mémoire. [...] Il y avait des fêtes, beaucoup de fêtes. Enormément de bals, y'avait pas la télé, y'avait pas chacun sa chambre. [...]. C'est vrai, moi j'ai vécu ça, oui. » Elle raconte les temps d'une ville composée d'espaces vécus par un « je » interchangeable, d'une phrase sur l'autre, avec un « on ». L'époque qu'elle raconte n'est pas celle des historiens, un segment de frise : elle est d'abord une notion probabiliste pour dire ce temps indéterminé durant lequel certaines choses étaient susceptibles d'arriver, et d'autres pas. Aussi la fin d'une époque correspond-t-elle, plus qu'à une distance chronologique, à un bouleversement dans la distribution des occurrences d'apparition de certains phénomènes (des fêtes, des bals, de la bonne humeur). D'où un premier genre de travail de mémoire pensé comme repeuplement du présent *via* le maintien des êtres sur le mode de la trace, pour les

---

*normale supérieure de Lyon, en résidence au Rize. Tous trois sont membres du Larhra (Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes) et ont contribué au catalogue scientifique publié par le Rize dans le cadre de l'exposition. Ouvrage collectif dans lequel on retrouve les signatures de l'équipe du Rize : Xavier [...], directeur, Dominique [...], responsable des archives municipales, Florence [...], chargée de production de l'action culturelle ; et de spécialistes tels Thierry Terret, professeur des universités, Lyon 1, où il dirige le Cris (Centre de recherche et d'innovation sur le sport) ou Renaud Payre, professeur de science politique à l'IEP de Lyon, laboratoire Triangle ». Dans la suite du même numéro, les éléments compris dans l'exposition du Rize réapparaissent. A la page 7, un titre : « Lazare-Goujon, père fondateur ». « 77 ans après, les Gratte-Ciel sont toujours la signature de la ville. L'œuvre d'un maire visionnaire, obstiné, progressiste, convaincu par les idées hygiénistes et l'éducation populaire [...]. De la volonté, il en fallait pour s'extraire d'un milieu ouvrier et pauvre à une époque de grand déterminisme social. » Les bâtiments sont une signature, produits d'un geste ; pourtant, ce geste-là n'est plus décrit comme le faisait Sonia. Il est devenu celui d'un homme qui vient d'un certain milieu social, et qui est préoccupé par la santé des villeurbannais. L'homme de mémoire est devenu un homme en avance sur son temps et dévoué à la chose publique.*

<sup>45</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris : Albin Michel (Collection « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité »), 1997 [1950], 304 pages, p.126.

<sup>46</sup> JOSEPH Isaac, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *op.cit.* (non paginé)

<sup>47</sup> Discours inaugural du mémorial prononcé le 23 avril 2005.

rendre disponibles à une familiarité pratique (séquence 5) et à une enquête sur soi : « *Il ne faut pas que quelqu'un meure dans cette ville, et que nous, sachant deux ou trois bricoles de ce qu'a été l'existence de cette personne, qu'on en soit privés. C'est une course [...]. Parce que plein de choses vont partir. Sans qu'on le sache, évidemment* ». Tout mérite, à bien écouter Sonia, d'être préservé en ce sens-là que toute chose constituée en trace est susceptible de documenter le temps comme participant de « ce que nous sommes » - car si on ne doit pas être « *privés* » des « *bricoles* », c'est que ces bricoles-là ne doivent pas rester privées. À charge du Rize – relevons bien cette priorité de Sonia, qui va se retrouver dans les dossiers de préfiguration - de faire « *le maximum pour qu'il y ait un recueil* » et une publicisation de celui-ci, de façon à produire « *un capital mémoire positif [qui] aujourd'hui joue encore sur des gens qui arrivent dans la ville, et qui n'en connaissent pas un traître mot. Donc ils s'emparent de ça parce qu'en fait, c'est à la fois volatile et bétonné* ». Non pas donc simplement enregistrer des pertes (« *les gens qui partent, c'est tout un pan de mémoire, dans cette ville* ») mais aussi ouvrir des voies de cheminement ; collecter des choses telle qu'une « *situation, une image, [...] des visages, une mode, une expression, un lieu, une lumière, un coin de maison, une rue [...]. Tout ça mis bout à bout prend valeur de chaîne d'arpenteur. On peut arpenter la ville à reculons* ». En d'autres termes, l'existence du passé suppose son élaboration par une « *imagination historique*<sup>48</sup> » qui requiert des « *restes visibles [qui] donnent la voie à l'enquête sur le passé : suivre la trace, la remonter, c'est déchiffrer sur l'espace, l'étirement du temps*<sup>49</sup> ».

Nous approfondirons en temps voulu le thème des traces, de la collecte et de leur publicisation : pour l'instant, notons simplement le primat qui lui est accordé, avec l'idée d'une mémoire comme capital et comme voie de rebroussement. Le Palais qui est là, presque sous nos yeux, est une mémoire de ce genre : on peut le voir et se transporter immédiatement en 1934. Mais ce n'est pas tout : Sonia se lève et ouvre les portes coulissantes des placards muraux. Elle dévoile, et me demande (encore) de voir : « *Vous voyez tout ça ? Ce sont les dossiers sur la mémoire [...]. J'ai pas voulu m'en débarrasser, j'ai voulu garder tout ça. Tout ça, c'est donc ces années de préfiguration. Alors le Rize, pourquoi le Rize, hein ? [Elle pointe du doigt ce qui est inscrit sur un des sous-dossiers] J'ai la commission des dénominations... et donc j'ai proposé au maire de prendre un nom que la ville connaisse, que les gens connaissent, et la Rize c'est la rivière, mais c'est une arlésienne quelque part, et [...] est-ce que ça a existé, est-ce que ça existe encore [...]. Je vous prête les documents.* » La masse des dossiers qu'elle me dévoile signale l'ampleur de l'héritage qu'elle me propose d'endosser : j'ai devant moi le fruit de décennies de travail « *sur la mémoire* », qui pourrait m'être de la plus grande utilité s'il s'avérait que je souhaite devenir, à mon tour, un arpenteur. Car arpenter, c'est cheminer mais aussi mesurer l'ampleur des *provisions* de traces (séquence 3) déjà enregistrées par égard pour les enquêteurs du futur, et sans nul doute y'a-t-il là, sur ces étagères, de quoi combler les lacunes de

---

<sup>48</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome III : le temps raconté*, Paris : Seuil, 1991, 533 pages, p.259.

<sup>49</sup> HEURTIN Jean-Philippe, TROM Danny, « L'expérience du passé », *Politix*, n°39, vol.10, 1997, pp.7-16, p.14.

celui qui ne connaît pas « *un traître mot* » de l'affaire dans laquelle il s'engage<sup>50</sup> ! La monstration de ce qui a été déjà fait est indissociable d'une démonstration de ce qu'il me restera à faire... Mais plus seul désormais, car cette masse documentaire, peu utile en l'état, va m'être transmise dans une forme de quintessence. Sonia extrait peu à peu des chemises à élastiques, des feuilles volantes, se repérant sans mal dans ce qui, pour moi, ressemble à un labyrinthe. Tandis qu'elle opère ces prélèvements, elle me parle de la méthode à suivre car la « *course* » dont elle parlait n'est pas qu'une métaphore. Enquêter sur la mémoire nécessite l'usage des capacités motrices, sensorielles, présentes du corps. « *Il faut mettre beaucoup de soi physiquement, vous savez. [...] C'est-à-dire que c'est vraiment, se montrer, sur une place, dans une rue, au cours d'un rassemblement de personnes. On se parle, on s'échange, je me souviens très bien que j'ai passé mon temps à faire ça. [...] Le boulot intellectuel est un boulot physique. Voilà. [...] Il faut y aller, frapper des portes, il faut partir chercher des infos, il faut être son propre grand reporter, vous voyez ? Voilà, être toujours dans cette dynamique-là, en sachant très bien qu'on n'y arrivera pas ! On n'y arrivera pas, et c'est comme ça ! Mais au moins on aura mis tout ce qu'on a, vous voyez, moi je ne peux pas... Je n'aurais pas fait cette période de préfiguration en étant dans mon bureau et en téléphonant aux gens, impossible ! [...] Et Delphine et Xavier [...] ils ont compris ça. Ils ont compris. »*

« La connaissance analytique issue du travail d'enquête est à réfléchir depuis son implication incarnée, pragmatique et contextualisée dans des opérations d'investigation. La pratique et la description *in situ* prennent le pas sur l'interprétation et l'explication : le savoir de l'objet est indissociable du savoir sur les façons de faire émerger l'objet, au cœur de déplacement corporels, de repérages successifs, d'épreuves perceptives, de découvertes tacites, d'expressions indexicales et de questionnement pratiques<sup>51</sup> ». La description donnée par D. Céfaï de l'enquête de terrain n'est guère

---

<sup>50</sup> En jetant un œil à la revue de presse du dossier qu'elle me confiera, on apprend que Sonia elle aussi avait quelques lacunes concernant la fameuse Rize, qui ont été bien rectifiées par le « Syndicat Intercommunal pour la mise en valeur de la Rize » - à elle aussi, il a fallu faire voir des choses ! Une arlésienne ? Une lettre adressée à Sonia, datée du 27 septembre 2004, lui indique que « *La Rize est cette petite rivière qui court en pied de digue le long de la rive droite du Canal de Jonage... [etc.] Ayant à cœur de faire découvrir ou redécouvrir la richesse des bords de la Rize, les élus du Syndicat ont pris l'initiative d'éditer des cartes postales. Nous vous en faisons parvenir quelques-uns à diffuser largement autour de vous. Qu'elles soient une invitation à jouir vous aussi de la douceur de ces rives et à protéger avec nous ce morceau de notre patrimoine naturel* ». Un trombone tient ensuite les cartes, ainsi qu'une copie d'un article publié dans le journal municipal de Vaulx-en-Velin (ville frontalière à l'est de Villeurbanne) du 6 octobre 2004 indiquant qu'a été tenue une « *balade aux bords de la Rize* » en compagnie des élus, qui ont « *pu voir comment les activités humaines l'ont fortement malmenée ou rendu pimpante* ». Sur la photographie, un petit groupe de personnes au bord de la rivière. Voyons là un modèle miniature de ce qui nous attend : une ignorance, une invitation à connaître, une balade, et un compte-rendu qui enregistre l'ensemble de la démarche, formant un corpus qui trace et prouve les « pas » réalisés dans l'enquête.

<sup>51</sup> CEFAÏ Daniel, « L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme », In : BENOIST Jocelyn et KARSENTI Bruno (dir.), *Phénoménologie et sociologie*, Paris : PUF (collection « Fondements de la politique »), 2001, 253 pages, pp.43-64, p.49.

éloignée de celle qu'effectue Sonia du « caractère ambulatoire de la pensée<sup>52</sup> ». Le « *boulot* » de mémoire nécessite de mettre le corps de l'enquêteur au travail d'un déplacement parmi d'autres dans une ville comme « monde du travail<sup>53</sup> » par excellence, « le monde des choses physiques, y compris mon corps ; il est le champ de mes locomotions et de mes opérations corporelles ; il offre des résistances qui demandent un effort pour qu'on les surmonte [...]. Par mes actes de travail, je m'engrène dans le monde extérieur et je le transforme<sup>54</sup> ». S'engrèner dans des lieux (séquence 4) pour, si l'on comprend bien, trouver la mémoire dans ses émergences sensibles, en même temps que narratives. Ce qui importe à ce point, c'est de relever la façon dont un problème classique de l'enquête en sciences sociales - comment faire émerger un objet - se retrouve être ici formulé, résolu, et donné au chercheur comme consigne à respecter : enquêter sur la mémoire c'est, m'explique en définitive Sonia d'après sa longue expérience, utiliser sans cesse notre « corps percevant, agissant et parlant est le médium de la compréhension, et c'est à travers les épreuves qu'il traverse qu'un sens émerge petit à petit<sup>55</sup> ». Et c'est se dire aussi « *qu'on n'y arrivera pas* », à tout arpenter, à faire ressurgir le passé intégral : une humilité qui, sur le coup, m'interroge et me fait penser que mon enquête naissante pourrait bien être, elle aussi, destinée à l'incomplétude.

Si, ainsi que le formulait M. Peroni de manière programmatique, le sensible ne doit « plus [être] saisi comme un objet à connaître mais comme la matière d'un faire<sup>56</sup> », on peut dire que ma première rencontre avec Sonia procède d'un sensibiliser à l'enquête sur la mémoire : à la valeur de son objet (la mémoire est au « cœur » de Villeurbanne), à la méthodologie qu'elle requiert (au corps qu'elle engage, aux travail d'écriture et d'agrégation documentaire qu'elle suppose), aux effets qu'elle peut produire (arpenter par traces, repeupler l'époque présente). Non seulement la « socialisation de la connaissance<sup>57</sup> » et la « dissémination<sup>58</sup> » effectuée par Sonia font-elles s'amorcer la continuité de nos enquêtes respectives, mais vient aussi s'ajouter à la sensibilité historique, axiologique et pratique qu'elles visent à performer, le fait que la situation elle-même est un cas de figure de la méthode qui m'est confiée. Nous sommes présents par corps en plein centre de Villeurbanne et, à l'aide des traces qu'elle dévoile, Sonia se souvient et nous fait arpenter le temps. La situation est une démonstration de l'opérativité du discours qui s'y formule. S'engrèner, pour reprendre le terme d'A. Schütz, n'est pas

---

<sup>52</sup> CEFAÏ Daniel, « De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste », In : JOSEPH Isaac, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste* (textes édités et préfacés par Daniel Céfaï), Paris : Economica (collection « Études sociologiques »), 2007, 491 pages, pp.1-45, p.43.

<sup>53</sup> SCHÜTZ Alfred, *Le chercheur et le quotidien*, Paris : Klincksieck, 2008 [1987], 290 pages, p.125.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, *op.cit.*, p.544-545.

<sup>56</sup> PERONI Michel, « De la notion de sensibilité au fait de sensibiliser », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.5-39, p.26.

<sup>57</sup> SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.16.

<sup>58</sup> DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, *op.cit.*, p.176.

juste s'installer parmi d'autres rouages ; ici, ce n'est autre que moi qui suis la matière du faire de mon interlocutrice, moi qui suis de ces nouveaux membres de la communauté d'enquête qui « doivent être initiés aux traditions, aux perspectives et aux intérêts propres à une communauté par le biais de l'éducation, grâce à une instruction sans relâche et à un apprentissage liés aux phénomènes sensibles de l'association<sup>59</sup> ».

Alors que je m'apprête à partir, Sonia me décrit rapidement les documents qu'elle a choisis dans ses étagères et agrégés dans un dossier confectionné sur mesure à mon attention. Une délibération du conseil municipal du 13 décembre 2001 où sont relatés les débats concernant « *l'installation du futur centre de la mémoire de Villeurbanne* » ; un « *état des lieux* » daté de 2004 destiné, comme l'indique une note manuscrite, aux cadres de la ville ; le « *projet culturel et scientifique* » de mars 2005 ; un document intitulé « *Pour que la mémoire vive !* », épais d'une centaine de pages, ainsi qu'une revue de presse « *maison* ». « *C'est beaucoup. Vous allez pouvoir faire un bon travail* ». Il faudra donc s'instruire de ces documents ainsi que d'un dernier papier qu'elle extrait d'une autre chemise, qu'elle me lit, « *inévitabile* » qu'il est : « *Le projet part lorsque le maire n'était pas encore maire, c'est [durant] sa campagne. Il dit : "Villeurbanne est une ville de fierté, elle a toujours défendu son existence et son identité. Au fil du siècle elle a même cultivé un art de la différence, voire de la résistance à la facilité. Une histoire commune s'est forgée à partir des multiples histoires que les gens ont apportées avec eux. A Villeurbanne nous sommes tous venus de partout pour apprendre, travailler ou trouver refuge, et finalement nous sommes tous devenus d'ici. J'aimerais que nous puissions nous arrêter sur cette mémoire", voilà, c'était ça le projet, "qui fait notre force, qui donne un éclat si particulier à notre ville, qui nous confère une sorte d'exception villeurbannaise, une exception qui s'appuie d'ailleurs sur le meilleur de la France : l'accueil, le partage, la solidarité. J'aimerais que nous puissions créer un centre de recherche et de réflexion sur cette mémoire ouvrière, multiethnique et fraternelle, des villes du XXème siècle."* »

Pour J. Dewey, l'enquête procède par « requalification du matériel existentiel antécédent<sup>60</sup> » : les résultats d'un jour deviennent les ingrédients du lendemain comme ici, où un programme de campagne devient une matière à re-figuration. Dans la conjonction des paroles, des textes et des gestes se déterminent les pertinences contextuelles de sorte qu'en fait, le programme du candidat Bret se confond là avec le programme du Rize en même temps qu'avec le mien : sous une perspective ethnométhodologique, on peut parler de cette lecture incarnée comme d'une « praxéologisation d'un compte rendu descriptif<sup>61</sup> ». En d'autres termes, la *Lettre* écrite en 2000 fonctionne dès à présent

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.160.

<sup>60</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, op. cit., p.231.

<sup>61</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », In : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen et QUERE Louis (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.31-56, p.54.

« comme des instructions<sup>62</sup> » encore adressées à ceux qui s'inquiètent du Rize et de la mémoire. Ce que j'emporte en quittant, après l'avoir remerciée, Sonia, n'a plus rien d'un entretien sociologique au sens usuel du terme : c'est tout à la fois un contexte, une méthode, un programme, et des ressources pour mener à bien un « *bon* » travail.

## 2. Une proposition épistolaire

En sortant, je m'assieds sur l'un des bancs de la place qui sépare la mairie du TNP. A quelques mètres, derrière moi, il y a la fenêtre de Sonia et plus proche encore, parmi les fleurs derrière mon dos, il y a cette stèle qui soutient un buste et sur laquelle a été apposée une plaque : « *Au docteur Lazare Goujon, officier de la légion d'honneur, député maire de Villeurbanne. La cité reconnaissante* ». Lui aussi est orienté en direction du Palais, figé pour longtemps face au « premier acte de l'histoire des Gratte-Ciel<sup>63</sup> », premier acte d'une « utopie réalisée<sup>64</sup> » qui, aujourd'hui encore, attire des visiteurs : de l'autre côté de la place, entourée d'un petit groupe, n'est-ce pas Véronique, une des guides conférencières recrutées par la ville pour diriger l'une des activités récurrentes dans le programme du Rize : « *l'exploration utopique* » ? Elle pointe justement du doigt l'endroit où je suis, et autour d'elle les yeux se plissent ; certainement explique-t-elle l'importance du docteur pour Villeurbanne, ainsi qu'elle le fera en ma présence : « *c'est vraiment l'œuvre d'un homme, Lazare Goujon, la place porte son nom. [...] Son buste est de l'autre côté de la place. On ne le voit pas, il est caché par les albizzias, les arbres à soie. C'était un médecin, originaire du Creusot...* ». Mais le temps n'est pas encore venu de suivre de telles balades (séquence 4) : pour l'instant, sur mon banc, je me souviens de Delphine qui quelques jours plus tôt m'avait encouragé à venir voir Sonia : « *vous allez voir [...]. Elle est villeurbannaise depuis qu'elle est née, je crois, ou presque. [...] C'est quelqu'un que j'adore en même temps, [...] qui est vraiment engagé, qui a à cœur de valoriser Villeurbanne* ». En reprenant mes notes de transcription, je m'aperçois que ce qui est en train de m'arriver, et ce qu'a décrit Sonia de sa méthode de terrain est analogue à ce que Delphine disait de son propre arpentage, initié lors de son recrutement en 2004 sur la préfiguration : « *en tant que tout-venant, je découvrais ça en arrivant à Villeurbanne, ça m'a posé beaucoup de questions* », « *c'est assez étonnant de voir qu'il y a des gens qui prennent la peine de mettre des plaques dans l'espace public ou de déposer des fleurs* », « *les gens nous ont raconté beaucoup de choses sur place, ils nous ont donné des numéros de téléphone* », « *moi j'ai découvert des endroits que je connaissais pas du tout, je pensais connaître la ville mais là... quand on se balade et qu'on prend le temps, quand on s'intéresse à l'histoire de la maison...* ». C'est en déambulant dans les histoires et les lieux qu'elle semble avoir appris l'enquête,

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.53.

<sup>63</sup> BELMONT Alain, *Villeurbanne, 2000 ans d'esprit d'indépendance*, Paris : Glénat Livres, 2015, 192 pages, p.138.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p.140.

ses méthodes (balades, visites, échanges de paroles...) et observé l'émergence de son objet (la mémoire) ; sa théorie de la mémoire (« *y'a beaucoup de légendes qui ont été adoptées a posteriori* », « *la mémoire elle reconstruit* ») s'est édifiée dans l'investigation - « *on apprend sur le tas* ». Et en même temps, le Rize pouvait commencer à exister sous forme de chose en cours d'accomplissement - « *on a beaucoup trainé dans tous les lieux villeurbannais pour faire connaître le Rize* ».

Delphine m'avait également parlé du « *projet de mandat* » et d'autres documents que j'allais récupérer quelques jours plus tard au Rize et qui s'avèreraient être, avec quelques ajouts, les mêmes que ceux que je trouve en rouvrant le dossier confié par Sonia. Le premier, dont elle m'a lu un extrait à voix haute, consiste en une copie des pages 36 et 37 du programme présenté par Jean-Paul Bret à l'automne 2000. Deux pages seulement, mais qui sont manifestement suffisantes dans le dossier « mémoire » et Sonia (pour mémoire ?) a reporté le titre dans un coin : « *Et vous qu'en pensez-vous ? Lettre aux Villeurbannaises et aux Villeurbannais* ». Relisons : « *À Villeurbanne nous sommes tous venus de partout pour apprendre, travailler ou trouver refuge et finalement, nous sommes tous devenus d'ici. J'aimerais que nous puissions créer un centre de recherche et de réflexion sur cette mémoire ouvrière, multiethnique et fraternelle des villes du XXème siècle* ». Ouvrière, multiethnique, la ville l'est certes, mais finalement comme tant d'autres ; sa spécificité est à chercher ailleurs. « *Villeurbanne est une ville de fierté. Elle a toujours défendu son existence et son identité. Au fil du siècle, elle a même cultivé un art de la différence voire de la résistance à la facilité. Une histoire commune s'est forgée à partir des multiples histoires que les gens ont apportés avec eux* ». Ce qui vaut pour « identité » de la ville serait sa capacité à être un creuset pour des « histoires » associées à des « multiples » « nous » « venus de partout » : c'est « *cette mémoire qui fait notre force, qui donne un éclat si particulier à notre ville, qui nous confère une sorte d'exception villeurbannaise* ». Même si l'on peut dire que la ville est ouvrière et tissée de multiples origines migratoires, cela n'est pas le point nodal ; ce qui est à la fois mémoire et identité – les termes se confondent – c'est l'accomplissement répété de cette promesse que quiconque (sans autre spécification) venu « *d'ailleurs* » puisse devenir « *d'ici* ». Autrement dit le passage prime sur la qualité de ce qui ou de qui passe. Passage que le Rize va devoir réitérer et incarner, dès sa conception architecturale - un lieu « *sans rupture* », comme me l'avait expliqué Sonia<sup>65</sup>, qu'aurons à penser les maîtres d'œuvre (« *il sera recherché une grande fluidité des circulations, invitant ainsi le public à s'appropriier le lieu*<sup>66</sup> »).

---

<sup>65</sup> « *Je me souviens que la première fois que je l'ai vu [l'architecte], je me suis levée, et en marchant, je lui disais ce que je voulais que soit le lieu, c'est-à-dire que je lui ai pas exprimé... [...] Je voulais un lieu sans rupture. Un lieu, à partir du hall qui s'ouvre dans une déambulation... et que même si on n'aimait pas les livres, on soit attiré par cette transparence qui fait qu'on passe plus à côté des bouquins [...]. Quand on revient dans le hall on a ce café, un petit coin où on a les journaux, ce qu'il faut pour être bien... On a ensuite, de plain-pied encore, la salle d'exposition, et la salle de projection et de spectacle. Par contre, quand on va en mission pour aller à la recherche de documents, on peut prendre l'escalier ou l'ascenseur, et on est dans une sphère autre, vous voyez ?*



Avant d'aller plus loin, il convient dès à présent de s'arrêter sur les critiques qu'a suscité cette montée en politique de la mémoire ; non pour y souscrire mais parce que leur activation aura par la suite des effets importants sur les inflexions données au projet. Et même si ses effets en seront différés, parce que le discours critique trouve à s'alimenter dès la promesse de Jean-Paul Bret, il s'agit d'identifier la lecture qu'il en propose et de bien préciser dans quelle mesure je n'y souscris pas. L'argument critique est connu : le monde est peuplé d'illusions auxquelles les gens croient, la faute aux « politiques » qui sont des experts ès rhétorique et passent leur temps à reconduire des mythes dans l'esprit du peuple. Partant, la version de Villeurbanne donnée par Jean-Paul Bret ne peut apparaître que comme une telle illusion, car qui pourrait croire qu'existe un « nous », un « tous » aussi ouvert que celui qui est ici proclamé ? Qui pourrait bien croire à ces « d'ailleurs » devenus « d'ici » en un tournemain ! La « démythification scientiste et [...] la critique confortable des "utopies"<sup>67</sup> » dont parle J. Rancière ne pouvait être qu'attirée par la ville de Villeurbanne, comme elle allait l'être par le Rize, trouvant là de parfaits terrains pour réitérer une opération de dévoilement et revendiquer son « expertise ». Si, à en croire B. De Rogalski-Landrot, les « récits historiques promus et véhiculés par la municipalité participent à la construction de l'identité urbaine de Villeurbanne durant le XX<sup>ème</sup> siècle<sup>68</sup> » dans la mesure où, plus généralement, « [l']écriture de récits historiques sur les communautés humaines est ancienne, et se retrouve dans les mythes de fondation des cités antiques, qui permettent d'exalter le sentiment civique et de valoriser la ville face à ses concurrentes<sup>69</sup> », alors le « *Tous venus d'ailleurs...* » de Jean-Paul Bret serait une occurrence de mythe de fondation. Le maire poursuivrait cette longue tradition de mythification par laquelle « Villeurbanne affiche depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par la voix de ses élites politiques, la volonté farouche de maintenir son autonomie vis-à-vis de sa puissante voisine [Lyon]. Cet affichage passe par la convocation des "mythes fondateurs" de Villeurbanne l'ouvrière, la résistante, l'immigrée<sup>70</sup> », ou de Villeurbanne comme lieu « d'une mixité sociale non conflictuelle<sup>71</sup> ». La phrase du programme aurait dès lors « été en quelque sorte érigée en

---

*Et j'en reviens au parvis du Rize, eh bien c'est un parvis où...on peut rester, on peut s'asseoir, les enfants jouent... il y a des voix d'enfants...* »

<sup>66</sup> Extrait du projet architectural.

<sup>67</sup> RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres*, op.cit., p.180.

<sup>68</sup> DE ROGALSKI-LANDROT Boris, *La fabrique matérielle et symbolique de la ville : le cas de Villeurbanne de 1900 à 1950*, thèse de doctorat d'histoire (histoire) sous la direction de Jean-Luc Pinol, Ecole Normale Supérieure de Lyon, 650 pages, p.8, URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01066746> (consulté le 22 janvier 2020)

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.105.

<sup>70</sup> VESCHAMBRE Vincent, « Production et effacement des lieux de mémoires dans une commune-centre anciennement industrielle : le cas de Villeurbanne (France) », *Articulo* [En ligne], Special Issue n°5, 2014, Mis en ligne le 10 juillet 2014, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/articulo/2451>

<sup>71</sup> GARCIN-MARROU Isabelle, HAAS Valérie, « Villeurbanne à la croisée des mémoires. Entre mémoire institutionnelle et mémoire collective », In : BAUSSANT Michèle, CHAULIAC Marina, GENSBURGER Sarah, VENEL Nancy (dir.), *Les terrains de la mémoire. Approches croisées à l'échelle locale*, Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre (collection « Les passés dans le présent »), 2018, 190 pages, pp.57-73, p.57.

slogan : "Tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici"<sup>72</sup> », lequel va servir de cible à la critique (consistant à savoir si cela est « vrai »). Est problématique ici, du point de vue pragmatiste, la façon qu'a cette critique d'être énoncée : en l'occurrence *ex post* et à partir d'un point de vue externe au terrain. C'est pourquoi nous aurons à être, à l'inverse, attentifs au fait que la critique du *programme* de Jean-Paul Bret a été, en réalité, opérée de manière *endogène* dans le débat politique local dès 2001, comme on va y revenir : dès les délibérations municipales, le maire et Sonia ont été bien avertis de ce que certains allaient veiller au grain, avec derrière eux moult historiens dûment cités, afin que cette affaire d'identité, de mémoire et de mythe soit tirée au clair ; qu'en somme, le beau programme ne soit justement pas réduit *in fine* à un slogan ! Le commentaire savant, on le sait, consiste bien souvent en une reformulation de critiques préalablement à l'œuvre sur le terrain, effectuée sous la « sémantique naturelle de l'action<sup>73</sup> » laquelle fait en l'occurrence *déjà* le tableau d'un monde dans lequel des acteurs en manipulent d'autres *via* des stratégies de pouvoir, elles-mêmes associées à des motifs privés. Ainsi, sous une optique soucieuse de mettre au jour les véritables mobiles des acteurs politiques, c'est l'inauthenticité des motifs allégués par Jean-Paul Bret qui est visée : si on lui reconnaît l'ambition d'un « maintien jusqu'à aujourd'hui [d']une sorte d'équilibre entre une attention spécifique portée aux communautés et une vision intégrative de la ville<sup>74</sup> », celle-ci relèverait cependant du « calcul politique<sup>75</sup> ». Sous une autre perspective, celle de la psychologie sociale, la déconstruction passe par une méthodologie d'enquête consistant à mettre au jour une « vérité » des habitants directement opposable aux « mythes » des politiques. Tâchant de voir s'il y a à Villeurbanne « des liens à construire dans le présent entre la mémoire des groupes et celle transmise par le biais de l'institution sur ce même territoire<sup>76</sup> », la comparaison entre ce que transmet celle-ci et les discours d'habitants (appuyés par des « cartes mentales<sup>77</sup> ») établit en effet « les convergences et les divergences entre les représentations proposées par chaque acteur<sup>78</sup> », pour conclure ensuite que « des lignes de tension implicites mais très nettes se tissent entre mémoire collective d'une part et mémoire institutionnelle – et médiatisée – d'autre part<sup>79</sup> ». Outre le fait qu'elles ne nous disent rien sur ce que serait une « mémoire institutionnelle » ou « médiatisée » (en misant en fait sur l'évidence d'une équivalence entre discours politique et mémoire « officielle »), qu'elles ne découvrent jamais que ce

---

<sup>72</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « "Tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici". Le Rize à Villeurbanne : mémoires de l'immigration et politique municipale », In : BAUSSANT Michèle, CHAULIAC Marina, GENSBURGER Sarah, VENEL Nancy (dir.), *Les terrains de la mémoire. Approches croisées à l'échelle locale*, Paris : Presses Universitaire de Paris Nanterre (collection « Les passés dans le présent »), 2018, 190 pages, pp.21-37, p.26.

<sup>73</sup> QUERE Louis, « Pour un calme examen des faits de société », In : LAHIRE Bernard (dir.), *A quoi sert la sociologie ?*, Paris : La Découverte, 2004, 210 pages, pp.79-94, p.89.

<sup>74</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, *op.cit.*, p.27.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> GARCIN-MARROU Isabelle, HAAS Valérie, *op.cit.*, p.58.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.59.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.72.

que chacun sait (les discours individuels ne sont pas des copies conformes desdits « discours officiels »), ce sont les « compétences critiques<sup>80</sup> » des acteurs qui sont systématiquement ratées dans ces analyses.

Car s'il y a un intérêt à mener l'enquête sociologique ce n'est pas pour redire que la promesse politique est une promesse, mais pour savoir *comment celle-ci fournit matériau à enquête* : comment donner corps à une institution à partir de ce qui sera revendiqué comme « utopie » politique, lorsque l'on est en même temps cerné de toutes part par des savants qui n'ont de cesse de rappeler que celle-ci est, car utopique, *a priori* irréalisable, mais en plus irréaliste, voire dangereuse ? Passer du concept à sa réalisation est le problème pratique que l'on suit dans cette séquence, et il suffit de lire avec un peu d'attention la *Lettre aux villeurbannaises et aux villeurbannais* pour voir qu'elle suggère déjà une méthode de réponse. Elle est échafaudée en direction d'un « nous » comme « horizon permanent<sup>81</sup> » d'un « réassembler<sup>82</sup> » qui s'effectue déjà ici, pratiquement d'une ligne sur l'autre : en bas de chaque page se tient un encart qui reprend le titre global : « *Et vous, qu'en pensez-vous ?* », sous lequel apparaît un éventail de questions numérotées et adressées à « vous » (ainsi, page 36 : « *Et vous, qu'en pensez-vous ? - Question 32. Comment pourrions-nous améliorer les déplacements des personnes à mobilité réduite ?* »). Sous le titre du « *qu'en pensez-vous* », c'est le même « nous » qui revient et, symétriquement aux propositions qu'il fait dans le corps de texte, le programme (ap)pose des questions – les siennes, adressées à lui-même. Le programme (se) réalise dans l'interchangeabilité des sujets collectifs sous leurs formes pronominales : l'on passe du « nous » au « vous » et au « tous », unis dans une même activité d'« auto-élucidation de soi par soi<sup>83</sup> » à travers les questions adressées. Ou plutôt, comme le suggérait K. Mannheim, d'élucidation de nous par nous (« l'opération qui la rend possible, et avec elle l'extension de notre connaissance du monde qui nous entoure, ne vaut pas simplement pour le "Connais-toi toi-même" : elle fournit aussi le critère de l'auto-élucidation dans un groupe<sup>84</sup> ») : la *Lettre* montre d'abord un collectif réflexif à l'œuvre, par le dispositif du texte. Et ce n'est pas un hasard si la question de la mémoire arrive à ce moment précis, en dernière page du programme et en même temps que la question de l'identité car, si l'on comprend bien, à Villeurbanne, les deux notions sont homologues, pour ne pas dire interchangeables. N'importe qui peut dire qu'il est venu d'ailleurs (*a minima* du « passé ») et devenu d'ici (*a minima* du « présent »), car n'importe qui – s'il n'est pas, comme nous le disait F. Nietzsche, un mouton des prairies - a en ce sens-là au moins une

---

<sup>80</sup> BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages.

<sup>81</sup> PERONI Michel, « "Déliaison" quand tu nous tiens... », In : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.5-29, p.6.

<sup>82</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, op. cit., p.22.

<sup>83</sup> MANNHEIM Karl, *Idéologie et Utopie*, Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2006 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1929], 272 pages, p.39.

<sup>84</sup> *Ibid.*

mémoire, une conscience de son historicité ; en ce sens, n'importe qui est villeurbannais « en soi ». On est donc extrêmement loin d'une « mémoire manipulée<sup>85</sup> » où le récit serait mis « au service de la clôture identitaire de la communauté<sup>86</sup> »<sup>87</sup> et on se situe dans quelque chose de bien plus difficile à saisir, qui est à la fois l'intemporalité d'un mouvement de passage (venir/devenir, ailleurs/ici) qui fournit l'identité comme « sens de l'identique<sup>88</sup> » (depuis toujours ce passage est et fait Villeurbanne), et en même temps, une indétermination de la substance de « ce » qui passe. Autrement dit, l'identité de Villeurbanne semble procéder non d'une identité substantielle (que l'on peut saisir via des sociographies, historiographies, ethnographies) mais d'une façon d'être irréductible à ses formes empiriques transitoires. Être villeurbannais, c'est se savoir être de passage, et s'arrêter sur « *cette mémoire* » n'est pas retrouver une « mémoire perdue » au sens d'une histoire ignorée, mais s'arrêter sur le passage lui-même.

Comment est-ce possible ? La *Lettre* indique une voie de travail en sa qualité précisément épistolaire, revendiquée jusqu'au tout dernier paragraphe : « *A travers cette lettre, j'ai souhaité vous parler de Villeurbanne, vous faire part de mes convictions, vous associer pleinement à ma démarche. Et vous, qu'en pensez-vous ? J'attends vos réponses. Bien à vous. Jean-Paul Bret* ». « Nous » pouvons entrer en correspondance avec nous-mêmes, autant que « je » le peux, autant que Jean-Paul Bret le peut et le fait. La médiation entre des sujets par une activité de questionnement découle déjà du décalage temporel essentiel qui existe entre l'écriture et la lecture. Entre l'auteur et son destinataire du temps a passé, et avec lui des choses qui s'en sont allées, qui sont venues ou devenues ; lire, c'est décrypter ce que l'on a sous les yeux mais c'est surtout donc arpenter, prendre la mesure d'une distance. S'il s'agit d'entrer en correspondance avec nous-mêmes par la médiation du récit, alors on retrouve des questions posées par P. Ricoeur précisément lorsqu'il mettait au travail le double problème de la reconnaissance et de la mémoire : « que signifie en effet rester le même à travers le temps ?<sup>89</sup> » Si l'on en revient à ce qui vaut pour identité à Villeurbanne, il est bel et bien acquis ici que nous ne sommes plus les mêmes au plan d'une identité-idem (« l'identité comprise au sens d'un

---

<sup>85</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p.97.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.104.

<sup>87</sup> Les contours de la communauté se confondant en fait, idéalement, avec ceux du genre humain, comme me l'expliquait Sonia : « *Je me souviens, dans mon discours [lors de l'inauguration en 2008], j'ai dit, "c'est un bâtiment dans lequel il ne sera question que de nous", mais quand je dis "de nous" c'est pas "nous, villeurbannais", c'est nous dans... sur la planète [...]. Il est question du temps, du temps passé, du temps présent, et du temps futur, dans la société du XXIème siècle que nous vivons aujourd'hui* ». Tout le monde peut « *en être* », disait-elle encore : on retrouvera ces questions de montée en généralité par la suite et en outre avec encore Sonia, lors des dénominations des voies où la détermination du niveau de grandeur des êtres joue un rôle important sur la place (physique) qui peut leur être attribuée et sur le sens que prend ainsi la toponymie (séquence 5).

<sup>88</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p.98.

<sup>89</sup> *Ibid.*

même<sup>90</sup> »), et qu'*en cela précisément* nous sommes toujours les mêmes, au regard cette fois d'une identité-ipse qui repose sur « une structure temporelle conforme au modèle d'identité dynamique issue de la composition poétique d'un texte narratif<sup>91</sup> ». *Rester les mêmes revient à sans cesse redire que nous changeons*, donc bel et bien à recomposer, comme le suggère P. Ricoeur, narrativement, la réponse à la « question "qui"<sup>92</sup> ». Et le mode épistolaire apparaît à ce titre en méthode d'investigation privilégiée : entre ce que nous avons écrit et ce que nous lisons ou lirons, nous ne pouvons/pourrons manquer de « nous » considérer dans notre mêmeté et notre ipséité. Nous pouvons savoir que c'est nous qui avons écrit, tracé telle chose, tout en voyant bien que « ce » qui est écrit et tracé correspond à ce que nous étions auparavant, et un peu moins à ce que nous sommes aujourd'hui (séquence 3). En même temps ce mode épistolaire requiert de s'arrêter (lire) mais engendre aussi une structure d'appel en tension d'attente vis-à-vis de, selon le terme de R. Koselleck, « ce-qui-n'est-pas-encore<sup>93</sup> ». Jean-Paul Bret « attend » nos réponses et attendre est plus qu'espérer ; c'est savoir que quelque chose du programme aura lieu, soit que « nous » répondrons, d'une façon ou d'une autre, à l'invitation faites par le candidat à dire ce que nous en « pensons », de cette affaire. Après cette *Lettre*, « nous » sommes en attente d'apparition comme sujet et objet d'une correspondance autour de notre mémoire – *elle fonde un schéma actantiel qui met en jeu des je, des nous, des vous, dont les positions respectives sont en attente de détermination et d'évolution au fil de médiations narratives*. Emerge ainsi un tout premier cas où la mémoire « nous » fait exister en tant que sujet collectif, réflexif et escompté, à la fois toujours là et toujours à venir.

Voilà le fond du projet, qui est en même temps sa forme et sa méthode : la promesse politique sera accomplie partout où apparaîtra à nouveau la différence entre ce que nous étions et ce que nous sommes, ce qui confirmera à chaque fois l'identité villeurbannaise. Sonia se souvenait (voir note 87), lors de notre rencontre, de son discours inaugural au Rize, en 2008, « *j'ai dit... je me souviens, dans mon discours, "c'est un bâtiment dans lequel il ne sera question que de nous"* », où le « de » est à la fois celui de la propriété (*nos* questions) et de l'objet à éclaircir (« nous » sommes en question dans nos questions). En ce sens le succès du Rize sera fonction de sa capacité à générer des écarts et des interrogations en puisant dans le schème épistolaire qui fournit une matrice dialogique ménageant une place au silence (nul n'est tenu de répondre, ni de répondre vite) et une structure temporelle (l'arrêt, le passage, la question, la réflexion, la réponse éventuelle) ; et ce n'est pas un hasard non plus si, comme me l'indiquait Delphine, on a « *souvent résumé le projet du Rize en disant, on donne des clés de lecture aux gens* », ou si le maire, lors de l'inauguration en 2008, considèrera que « *donner à lire et à*

---

<sup>90</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome III : le temps raconté, op.cit.*, p.443.

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.442.

<sup>93</sup> KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques, op.cit.*, p.311.

*comprendre est l'une des plus belles missions du service public* ». L'activité de lecture, ou tout au moins l'image du « lire » s'avèrera pour nous centrale dans la mesure elle induit une herméneutique, soit une ouverture à l'émancipation de ceux qui, *a fortiori* s'ils doivent « se » lire eux-mêmes, se faire spectateurs d'eux-mêmes, « voient, ressentent et comprennent quelque chose pour autant qu'ils composent leur propre poème<sup>94</sup> ». Est également ouverte la possibilité d'une mal-adresse, d'un mauvais adressage entre sujets, comme une lettre qui arriverait à une destination imprévue – ou comme un « souvenir » qui ne serait pas le nôtre, qui n'aurait jamais été « conservé dans les mémoires individuelles<sup>95</sup> » et qui, comme nous invite à le penser M. Halbwachs, du fait même de son caractère collectivement reconstruit, est toujours *impropre*. La mémoire, si elle est reconstruction, partage avec le récit et avec l'identité de Villeurbanne le même risque de trouble – du moins de trouble en rapport à une vision objectiviste, qui chercherait à savoir ce que serait une mémoire non « manipulée », un récit « vrai » et une identité en correspondance avec les « faits ». Or ici *le trouble est constitué en positivité* : le Rize sera le lieu d'exploration d'une communauté politique au sens où l'entend J. Rancière, une « communauté d'interruptions, de fractures, ponctuelles et locales, par lesquelles la logique égalitaire vient séparer la logique policière d'elle-même. Elle est une communauté de mondes de communauté qui sont des intervalles de subjectivation : intervalles construits entre des identités, entre des lieux et des places. [...] Elle est la mise en commun de ce qui n'est pas donné comme en-commun : entre du visible et de l'invisible, du proche et du lointain, du présent et de l'absent. Cette mise en commun suppose la construction des liens qui rattachent le donné au non-donné, le commun au privé, le propre à l'impropre<sup>96</sup> ». Lieu d'exploration, de transit et pour une part de désordre, à l'inverse de ce que serait un lieu dédié à la reconnaissance des parties sociologiques à hauteur de leur « vérité » objective. C'est dire si l'objectif politique n'a rien à voir avec la volonté d'« amener tous les habitants à se reconnaître dans une identité ouvrière et immigrée (ou multiethnique)<sup>97</sup> » que lui prêtent ses contempteurs ! Et l'on imagine mieux désormais comment de tels tenant-lieux d'analyse vont peu à peu rapporter le problème qui se pose au Rize à une simple affaire de reconnaissance sociale au point qu'en 2018, on en viendra à se donner pour toute problématique la question de savoir « dans quelle mesure l'établissement parvient [...] à faire venir l'ensemble des Villeurbannais, quelles que soient leurs appartenances culturelles et sociales<sup>98</sup> », tout en estimant que le Rize produit un « effacement des différences sociales et des logiques de pouvoir [...] [ainsi qu'une] homogénéisation des origines et des cultures<sup>99</sup> ». L'« analyse formelle<sup>100</sup> » indifférente au terrain troquera la spécificité du geste politique –

---

<sup>94</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, *op. cit.*, p.19.

<sup>95</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, *op.cit.*, p.108.

<sup>96</sup> RANCIERE Jacques, *La mésentente. Politique et philosophie*, Paris : Galilée (collection « La philosophie en effet »), 1995, 200 pages, p.186.

<sup>97</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, *op.cit.*, p.37.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.33.

<sup>99</sup> *Ibid.*, pp.35-36.

<sup>100</sup> BARTHELEMY Michel, QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique », *op.cit.*, p.31.

bien que celui-ci, comme on le verra, soit sans cesse affirmé comme étant « *fort* », « *original* » - au profit d'une variation du thème de la démocratisation impossible et d'une critique de la non-concordance entre l'objectivité (sociologique) de la ville et les « représentations » qu'en ferait l'institution. Ratant, donc, que la non-concordance est justement au cœur du geste politique.

« Alors, à qui est la mémoire ?<sup>101</sup> », demandaient M. Peroni et D. Belkis à l'examen du travail de J. Gravayat présenté plus haut (séquence 1). Dans la *Lettre*, la question est résolue : elle est à « nous », elle est « *notre force* », mais pour autant il faut nous y arrêter (grâce au « Centre ») afin d'en constater le perpétuel mouvement, qui est en même temps celui de « notre » identité. Reste à savoir comment ce qui peut être opérant dans un corps de texte peut le devenir dans le corps d'une institution bétonnée, et l'on verra dans quelques instants que c'est bien là tout le problème qui va se poser à Xavier dès sa prise de fonction. Car cette question-là ne m'est pas propre, comme me l'a désormais prouvé Sonia ; et pour confirmer un peu plus mon inscription dans une enquête déjà ouverte, je vois dans un des documents du dossier qu'elle m'a confié, daté du 8 mars 2002, qu'« *ouvrir la délégation "Mémoire", c'est d'abord se poser des questions. Qu'est-ce qui fait la singularité de Villeurbanne ? Vers quoi aller qui lui soit propre ? Qu'est-ce qui fait mémoire ? [...] Jusqu'où la mémoire ? Comment être à l'écoute et ne pas prendre d'engagements qui enferment ? Entre le labyrinthe des chemins par lesquels la mémoire passe et les résultats clairs que l'on veut en extraire, quelle organisation mettre en place ? Avec quelle équipe ?*<sup>102</sup> ». On est bien loin des affirmations et des slogans, d'autant que ces questions sont tenues sous le titre de « *notre philosophie* » : il est également indiqué ceci que « *ni musée, ni mémorial, ni écomusée, le concept du Centre de la Mémoire se réfléchit. Un tel projet porte des promesses inédites et originales* ». Et avant de quitter la place Lazare Goujon et jetant un premier œil en diagonale sur le reste des textes, je m'aperçois que la forme interrogative, déjà omniprésente dans la *Lettre*, est sans cesse reprise ; mais au-delà, ce sont aussi les termes de Jean-Paul Bret qui semblent revenir, avec plus ou moins de modulations. Il y a le cheminement des verbes (venir, apprendre, travailler, trouver, devenir) qui fait écho à celui qui était identifié dans le programme du Rize (explorer, échanger, participer, écouter-voir, grandir, repérer) et qui se retrouve par exemple encore dans un document de la revue de presse daté de juillet 2004 qui titre « *Le futur Centre de la Mémoire* » et dont la double page interne est parsemée des verbes : « *voir, expérimenter, rencontrer, échanger...* », « *s'enrichir, rechercher, recueillir, conserver...* », « *accueillir, se rencontrer...* ». Il y a, comme dans ce même papier de communication publique, la définition de Villeurbanne : « *Villeurbanne a, au long du siècle écoulé, forgé son identité : celle d'une ville des grandes mutations industrielles, des brassages de population, réunie autour des valeurs de*

---

<sup>101</sup> PERONI Michel, BELKIS Dominique, « *Pragmatique de la mémoire et enquête sur les régimes de mémorialité* », *op.cit.*

<sup>102</sup> Extrait d'une note sur la délégation, mars 2002.

*progrès et de modernité. De gens venus de tous les horizons, elle a fait ses citoyens et, ensemble, ils ont traversé le temps, ses épreuves, et ses bonheurs. Ils font la ville d'aujourd'hui. "...Quand la mémoire de l'autre entre dans la culture commune, nous nous mettons sur le chemin d'une identité partagée..." Jean-Paul Bret* ». C'est là-dessus que mon attention va se focaliser maintenant : sur ce travail de découpe, de reprise, de mention, qui fait se redistribuer le discours politique inaugural sous d'autres formes et à travers le temps. Le « lien » entre le présent et le passé est aussi là, dans ces éléments objectivement datés du passé mais qui sont réemployés à des fins pratiques, et parfois sans aucun égard pour les détails auxquels tiennent tant les scientifiques (les dates, les références bibliographiques, etc.). Ce qui fait que la parole politique est fondatrice, ce n'est pas une quelconque performativité qui lui serait propre, ou qui serait automatiquement engendrée par la « position sociale du locuteur<sup>103</sup> », mais le fait que ses termes sont sans cesse mis au travail et redits, réimprimés, au point qu'ils ne sont jamais « du passé ». Ils sont des appuis pratiques en même temps que des matériaux que l'on peut amender et discuter, comme on a pu le voir avec Sonia qui, comme Delphine d'ailleurs, n'a qu'à ouvrir son placard ou à allumer un ordinateur pour avoir en main les éléments inévitables de l'enquête et remonter à sa « *philosophie* ». La philosophie autrement dit n'est pas dans le ciel des idées mais là, disponible, visible et lisible, et c'est en cela qu'elle est, comme le programme de Jean-Paul Bret, un *repère actif*, selon le terme de N. Dodier : « la pragmatique sociologique [...] cherche [...] à montrer l'épaisseur des mots, et à examiner jusqu'à quel point ceux-ci sont des repères réellement actifs pour les personnes.<sup>104</sup> ». Mais cette pragmatique n'est pas le propre du sociologue et ce que l'on va faire maintenant, c'est tâcher de suivre un peu le parcours de l'idée de Jean-Paul Bret, en reprenant le principe de W. James selon lequel « la vérité d'une idée n'est pas une propriété stable qui lui soit inhérente. [...] Celle-ci devient vraie, les événements la rendent vraie. Sa vérité est en fait un événement, un processus : le processus qui consiste à se vérifier elle-même, qui consiste en une vérification. Sa validité est ce processus de validation<sup>105</sup> ». Car si le Rize est censé être le dispositif qui permettra de vérifier une certaine idée de la mémoire et de l'identité villeurbannaise, ce que m'indiquent Sonia et Delphine en me confiant des dossiers c'est que, si je veux comprendre le Rize, il faut d'abord que je prenne connaissance de ces dossiers-là parce qu'ils témoignent de ce que *les idées ne sont pas abstraites, mais qu'elles se travaillent*. Qu'il y a eu un « *boulot* » qui a été fait, qui doit être pris au sérieux, précisément pour éviter de tomber dans la critique consistant à dénoncer l'écart entre les idées et les réalités, entre les promesses et les réalisations.

---

<sup>103</sup> BOURDIEU Pierre, « Le langage autorisé [Note sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°5-6, vol.1, 1975, pp.183-190, p.184.

<sup>104</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*, p.82.

<sup>105</sup> JAMES William, *Le pragmatisme*, *op.cit.*, p.226.



## II. Le travail de la promesse politique

S'il faut avec M. De Certeau substituer « le faire historiographique au donné historique<sup>106</sup> », alors on peut se saisir d'un corpus de textes non seulement comme d'une source documentaire, mais aussi et d'abord comme d'un produit historiographique. En l'occurrence, les textes qui composent le dossier dont je me trouve être dépositaire témoignent d'un travail complexe de lecture et d'écriture : ils compilent des éléments eux-mêmes tirés de dossiers de travail qui se prennent pour objets les uns les autres, et qui ne sont pas formatés avec la rigueur archivistique qui facilite ensuite la tâche de l'historien<sup>107</sup>. Aussi l'absence, sur la plupart d'entre eux, de dates précises (figurent, au mieux, un mois et une année, sans que l'on sache s'il s'agit du moment d'écriture ou de diffusion), comme des noms des auteurs « individuels », doit-elle être prise non comme une carence mais comme une propriété du travail dont elles témoignent. Les documents sont donnés comme désaffiliés de leur « contexte d'origine » parce que cette désaffiliation est la résultante, autant que la condition *sine qua non* des modifications qu'on leur fait subir. Considérons-les donc dans leur valeur d'usage : le dossier est un « "objet organisationnel" produit concrètement *in situ*<sup>108</sup> », et il enferme d'autres objets du même ordre, qui ne s'encombrent pas des rigueurs référentielles des textes scientifiques mais s'autorisent des séries de « hiatus<sup>109</sup> ». C'est à identifier quelques-unes des méthodes du raisonnement pratique de l'enquête que nous allons nous attacher dans cette seconde section, afin de voir comment a été travaillée la proposition de Jean-Paul Bret durant les premières années de préfiguration.

### 1. Un « premier acte » sous surveillance

Le premier document du dossier consiste en une transcription dactylographiée d'un débat du conseil municipal. Seules les pages 98 à 116 sont présentes, données d'un bloc scellé par une agrafe – tout comme n'étaient présentes que les deux dernières pages de la *Lettre*. Autant dire que les 97 pages antérieures ne sont pas (ou plus) pertinentes pour le dossier « mémoire » - autre opération de découpe parmi celles qui concourent à délimiter le « champ pratique<sup>110</sup> » de l'enquête. Sonia, d'ailleurs, a

---

<sup>106</sup> CERTEAU Michel De, *op.cit.*, p.50.

<sup>107</sup> Lors d'une réunion ultérieure dans le même bureau, en compagnie de Dominique, celle-ci rappellera à Sonia qu'elle a « l'obligation légale » de confier aux archives le contenu de ses étagères, pour justement le « normaliser ». S'agissant alors d'une rencontre consacrée à la dénomination des voies (séquence 5), Sonia rouvrira en effet les portes coulissantes pour dévoiler l'ampleur de tout ce qu'elle a sous la main (« *je vais vous montrer, j'ai des choses... plein de choses [...]. Là j'ai tout ce qui est administratif ; ça c'est les noms des rues ; là c'est tout ce qui est notes manuscrites...* »).

<sup>108</sup> QUERE Louis, « Sociologie et sémantique. Le langage dans l'organisation sociale de l'expérience », *op.cit.*, p.32.

<sup>109</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, *op.cit.*, p.153.

<sup>110</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*, p.93.

reporté sur la « nouvelle » première page (soit la page 98) le titre : « *Conseil municipal du 13 décembre 2001* ». Si l'on s'attelle à la lecture, on retrouve aussitôt Sonia, introduite cette fois-ci par un Jean-Paul Bret entre-temps devenu maire, pour « *une présentation* » du « Centre » : « *L'acte d'acquisition de l'ensemble immobilier du Crédit Lyonnais, où le futur Centre de la Mémoire sera installé, est le premier acte d'un projet culturel original, porté par le Maire et l'équipe municipale. Ce bâtiment, rue Valentin Haüy, date du siècle dernier et a lui-même une histoire en termes de construction et de fonction [...]. S'il est trop tôt pour évoquer les grandes lignes d'un cahier des charges qui se réfléchit avant de s'élaborer, je peux dire d'ores et déjà que je mettrai tout en œuvre pour que nos initiatives soient de haute tenue. Déjà de nombreux contacts et quelques réalisations augurent d'un mouvement qui depuis le mois d'avril se met en marche.* » La catégorie de « *premier acte* » fait changer de statut le programme. Il est maintenant question d'un événement dans la ville, qui est en cours d'individuation, et auquel sont attachés des « *lignes* », des augures et des présages. Reprenons L. Quéré : « le vocabulaire est plus qu'un répertoire de termes et de catégories pour désigner et formuler les pratiques : il comporte des réseaux conceptuels pour structurer le champ pratique, des mots-clés pour articuler des "caractérisations de désirabilité", des séries de distinctions pour différencier les choses en fonction de leur importance, des notions pour définir des horizons de préoccupations et d'intérêts, et enfin des significations instituées pour motiver et orienter les agents. En ce sens, le langage ne permet pas seulement de rendre compte des pratiques : il leur ouvre aussi un champ, au sens où, en constituant leur individualité et leur objectivité, il permet de s'engager dans leur accomplissement<sup>111</sup> ». Le « *premier acte* » ouvre tout juste ce champ d'investigation publique - raison pour laquelle « *il est trop tôt pour évoquer les grandes lignes* » du cahier des charges. Notons que cet événement est rendu disponible au sociologue comme tel non seulement parce que le contenu de la délibération témoigne de son caractère « *premier* », soit comme de quelque chose qui se distingue du passé, mais aussi parce que le dossier confectionné par Sonia commence, juste après la *Lettre*, par ce même événement, en page 98 et pas avant ; mais encore parce qu'il a été depuis lors solidifié dans l'histoire de la ville, *via* la presse locale<sup>112</sup>, les campagnes de communication, etc. Mais puisque Sonia attendait aussi que les éléments du dossier soient lus comme traces d'un « *boulot* », il faut engager un autre régime analytique consistant à se replacer dans l'action que refigure le récit. Récit d'un échange entre élus dont certains, opposants au maire, s'engagent en temps réel dans une requalification de l'événement, et ce dans la mesure où c'est au terme de cette assemblée-là que doit être votée la délibération.

---

<sup>111</sup> QUERE Louis, « Événement et temps de l'histoire », In : PETIT Jean-Luc (dir.), *Raisons Pratiques*, n°2, *L'événement en perspective*, Paris : Editions de l'EHESS, 1991, 295 pages, pp.263-281, p.268.

<sup>112</sup> Dans un extrait du *Progrès* (16/07/2004) de la revue de presse, l'événement est repris sous la catégorie du « *grand pas* » accompli « *en décembre 2001, lorsque le conseil municipal vota...* ». D'une façon générale, le *Viva* et les articles de D. Devinaz, du *Progrès*, récapitulent régulièrement tous les événements constitutifs de l'affaire, avant d'être à leur tour récapitulés dans des revues de presse, elles-mêmes reprises ici.

« Je tiens tout de même à mettre en garde contre une certaine naïveté, voire même pour un certain intérêt politicien, à utiliser, pour ne pas dire à manipuler, le passé, l'histoire. Pour cela je citerai l'historien Henry Rousso dans son livre *La hantise du passé* publié en 1998 : "La mémoire est devenue une « valeur » de notre époque. On parle aussi bien de la « mémoire de l'eau » que de la mémoire familiale. [...] tout se passe comme si notre époque manquait de confiance en elle-même et refusait que la sélection de ce qui doit rester ou disparaître de nos mémoires se fasse de manière spontanée". Henry Rousso mettait en garde contre la "frénésie commémorative". » S'ensuivent d'autres alertes, appuyées sur d'autres historiens : Suzanne Citron, qui met « en garde contre la manipulation de certains faits de l'histoire de France pour justifier les thèmes d'extrême droite », François Furet bien sûr, Paul Veyne encore. Tout cela nourrit le scepticisme de cet élu : « La mémoire est par définition sélective. On choisit des faits historiques. Mais sur quelle base ? Quelles exigences ? Quelle demande ? Quels intérêts idéologiques ? Dans la convention que vous passez avec le CNRS, vous insistez sur la mémoire sociale, ouvrière, sur les immigrations, et sur le positionnement de Villeurbanne par rapport à Lyon. Je suis d'accord avec vous, mais reconnaissez tout de même que ces choix ne sont pas innocents ». Voici réapparaître « le véritable culte de la commémoration qui s'empare de nos sociétés<sup>113</sup> », la « véritable situation de commémorite aiguë<sup>114</sup> », convoqués pour « mettre en garde ». Ainsi, la vigilance critique a-t-elle d'emblée participé au travail de définition du projet du « Centre de la mémoire », c'est-à-dire à la résolution de la question suivante : premier acte certes, mais de quoi ? Qu'est-ce qui s'inaugure exactement ? Le même élu, tout en indiquant que son groupe votera les délibérations, assure : « nous resterons très vigilants, non pas sur le travail scientifique du CNRS, mais sur l'utilisation de ce travail [par la mairie], car son utilisation est nécessairement politique, donc idéologique ». Ce qui s'ouvre est plus qu'une enquête sur la mémoire : c'est un travail explicitement qualifié de « politique » et traité comme tel ; *c'est-à-dire, pour une part, avec soupçon*. « Pour une part », parce qu'autant on s'engage d'un côté à accepter le propos scientifique sur la mémoire, autant de l'autre est mis en doute, comme tel, le geste politique, d'autant plus que celui-ci compte se fonder en science. Seront en effet votées, lors du même conseil municipal, la délibération concernant l'acquisition des bâtiments pour le Centre et une convention de partenariat entre la ville de Villeurbanne et le CNRS<sup>115</sup>, faisant de fait du Centre un laboratoire des sciences sociales et incorporant en retour la vigilance historique à son projet même.

Voici qui, au demeurant, éclaire d'avantage le contexte de mon propre travail sociologique : l'intérêt qu'on lui témoignera au Rize (jusqu'à l'y domicilier *via* la procédure d'accueil en résidence) se voit doté d'une antériorité et plus encore, s'avère participer d'une tension constitutive du lieu,

---

<sup>113</sup> MICHEL Johann, « Introduction », In : MICHEL Johann (dir.), *Mémoires et histoires. Des identités personnelles aux politiques de reconnaissance*, Rennes : PUR, 2005, 283 pages, pp.9-15., p.14.

<sup>114</sup> DOSSE François, *op.cit.*

<sup>115</sup> Les deux délibérations sont adoptées à 45 voix pour, 4 contre et 6 abstentions.

concernant ce qu'il convient de nommer sa « politique de la connaissance »<sup>116</sup>. Quelle sera donc « l'utilisation » de la science ? Chez J. Dewey, « les sciences sociales sont destinées à procurer au public les matériaux nécessaires à sa reconstruction, cette reconstruction effective est [...] le test d'après lequel valider les hypothèses émises par les sciences sociales. Car [...] le recours étatique à des résultats scientifiques auxquels les membres des publics ne prendraient aucunement part serait le déni d'une fonction essentielle de l'Etat : à savoir la participation des citoyens à l'élaboration des conditions de leur vie<sup>117</sup> ». Ici, la vigilance annoncée a valeur de test quant à la bonne tenue des promesses démocratiques du « nous », suspectées d'emblée d'être en fait « idéologiques ». Remarquons bien qu'il est en somme précisément fait un « usage politique de la science », qui s'insurge contre le risque d'un « usage politique de la science » et s'appuyant lui-même sur une documentation scientifique, l'élu d'opposition de pointer le danger d'une utilisation idéologique des résultats du très objectif historien CNRS<sup>118</sup>. Continuons à suivre ces échanges : « *Vous nous demandez aujourd'hui un chèque en blanc. Bien sûr, pas un chèque en blanc pour l'acquisition initiale, mais un chèque en blanc pour le devenir de cet établissement, qui pour le moment n'est qu'une coquille vide. [...] Sur quel projet intellectuel, dans quel cadre culturel, avec quels objectifs de développement ? [...] Je pense ce soir en particulier à nos concitoyens de La Perralière<sup>119</sup>, qui voient leur patrimoine*

---

<sup>116</sup> L'emploi de cette expression n'est pas fortuit : elle correspond à l'intitulé de l'équipe de recherche qui est la mienne au sein du Centre Max Weber (UMR 5283).

<sup>117</sup> ZASK Joëlle, « La politique comme expérimentation », *op.cit.*, p.37.

<sup>118</sup> Il s'agit de P. Videlier, dont les travaux consacrés à Villeurbanne seront publiés sous deux formats principaux : d'un côté une série de trois ouvrages (*Cinépolis* en 2003, *Gratte-Ciel* en 2004 et *Usines* en 2007) sous la collection « *Commune mémoire* » des éditions La passe du vent, créée à l'initiative de la Délégation Mémoire et Patrimoine avec Sonia; de l'autre, des « *fiches à collectionner* » qui, comme l'indique une Lettre d'information du Centre Mémoires et Société de Villeurbanne datée de l'automne 2006, « *offrent à tous la possibilité d'avoir accès à une partie de notre mémoire commune pour mieux comprendre l'histoire de la ville* ». On reviendra en séquence 3 sur ces ouvrages et ces fiches, dans la mesure où elles font partie de l'équipement fourni avec la résidence de recherche au Rize. Signalons simplement ici qu'entre 2001 et 2008, la plupart des documents de communication élaborés par la mairie (comme le journal municipal *Viva*, ou comme la *Lettre d'information* susmentionnée, qui présente en 4 pages l'état des travaux du Centre, les objectifs du projet) réservent un encart à P. Videlier. Dans une autre lettre intitulée « *Ces projets qui nous rassemblent. Centre Mémoires et Société* » diffusée en 2007 par la ville, à l'intérieur de la double-page, à gauche, on trouve une photographie du Rize sous le titre « *Rattacher la mémoire au présent* », un texte de description qui mentionne la convention signée avec le CNRS et les « *trois grandes missions* » du Rize ; sur la page de droite, se trouve la présentation de la collection « *Commune mémoire* », ainsi qu'une photographie de P. Videlier accompagnée d'une citation (« *Il n'y a pas de futur sans présent et de présent sans passé. Cette phrase pourrait être la définition du Centre mémoires et société, lieu intergénérationnel où nous aborderons des sujets concernant la vie sociale, culturelle, industrielle, sportive et militante. [etc.]* »). La mention systématiquement du partenariat CNRS fait office de « sceau » dans la communication établie, avant 2008, autour du Rize, comme pour garantir le sérieux de l'entreprise (ce sur quoi reviendra Xavier un peu plus tard – section III) ; plus généralement, les encarts et citations diverses de P. Videlier viennent « chapeauter » la communication autour du Centre, dans la continuité de la prévalence accordée à l'histoire dès les premières délibérations municipales.

<sup>119</sup> Il s'agit d'un quartier de Villeurbanne, décrit en ces termes dans l'encyclopédie du Rize : « *L'ensemble de La Perralière, réalisé par l'architecte Jean Dubuisson entre 1970 et 1974, forme un quartier résidentiel autonome. Il comprend près de 1000 logements locatifs, des bureaux, des commerces et des équipements publics. Cet ancien secteur industriel, où était implantée une usine Gillet, s'est métamorphosé en une décennie en un nouveau quartier locatif dont deux immeubles signés Lods et Dubuisson sont désormais labellisés Patrimoine du XXe siècle* » (Voir URL : [http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am\\_lerize/encyclopedie/](http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am_lerize/encyclopedie/))

*se dégrader de jour en jour, ou plutôt de nuit en nuit. Faudra-t-il attendre de parler au passé de la qualité de vie de ce quartier et installer la maquette d'une cité perdue dans votre centre de la mémoire, pour que l'on s'intéresse enfin à son présent et à son devenir ? Pour ce rapport et le suivant nous nous abstenons, car ce projet, si louable qu'il fût, manque par trop de lisibilité, en particulier quant à son fonctionnement ultérieur.* » Ce qui manque de « lisibilité » ce n'est pas juste le « Centre », dont on sait qu'il reste à élaborer, mais aussi le point de départ qui soutient la qualification de « premier acte » employée par Sonia. Si l'on se réfère au commentaire apporté par Dewey à l'élaboration de son propre lexique, « la situation instable ou indéterminée aurait pu être appelée situation problématique. Ce nom aurait été cependant le résultat d'une prolepse et d'une anticipation. La situation indéterminée devient problème dans le cours même du processus qui la soumet à l'enquête<sup>120</sup> ». C'est bien cela que dit cette autre élue : qu'on en est encore en réalité au stade de l'indétermination, que le problème du Centre n'est même pas encore convenablement posé, et cette requalification du « premier acte » en « coquille vide » et « chèque en blanc » (soit comme non-événement) est appuyé sur l'existence d'autres problèmes, eux manifestement bien identifiés, dans le quartier de La Perralière. C'est l'histoire qui va alors être introduite par d'autres élus dans la discussion, comme ressource permettant d'inscrire le projet actuel dans le temps et de résoudre le souci de l'indétermination.

*« Comme quoi le thème de la mémoire ne date pas d'aujourd'hui, Charles Hernu, dans son livre en 1977 Villeurbanne, cité bimillénaire s'étonne déjà de ne pas trouver trace de Villeurbanne dans l'histoire locale de la région. [...] Actualiser son propos, le prolonger, en conservant la mémoire des générations d'ouvriers, des industries, des associations [...] est un enjeu d'avenir. [...] Proposer un espace pour cette quête nous paraît une avancée pour les valeurs de laïcité et d'intégration que nous portons. En plus, le site retenu est remarquable. »* Après le geste de Lazare Goujon, voici celui de Charles Hernu, constitués tous deux en antécédents à de Jean-Paul Bret ; leur « quête » les rassemble. Le souci qui anime aujourd'hui Jean-Paul Bret est donc la réactualisation d'un souci centenaire... De même, une autre intervention occupe ensuite plusieurs pages et inventorie des initiatives déjà existantes : « le circuit pédestre historique situé à Bonnevey », « l'hyper activité autour de la centrale hydro-électrique » ; « Sans vouloir reprendre un par un les différents travaux réalisés par les conseils de quartier dans Villeurbanne, je peux affirmer que cette préoccupation historique est générale. Le travail sur la mémoire est une nécessité pour l'identité d'une ville et pour ses

---

fiche.php?ref=95, consulté le 22 janvier 2020). Lorsque l'élue évoque « La Perralière », elle fait tacitement référence aux « grands ensembles » qui s'y trouvent et aux désordres typiquement associés à ceux-ci ; dans un autre registre, quand on évoque les « Gratte-Ciel », on pense au quartier « phare » de la ville, à sa « vitrine » touristique ; quand on parlera de « Cusset », ce sera pour plonger dans la « cité bimillénaire » à laquelle Charles Hernu consacrait, en son temps, un ouvrage (HERNU Charles, *Villeurbanne, cité bimillénaire*, Villeurbanne : Groupe d'Action et d'Etudes Villeurbannais (GAEV), 1977, 118 pages).

<sup>120</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête, op.cit.*, p.172.

*habitants [...] Toutes ces vies recensées dans les quartiers, toutes ces évolutions propres à chaque quartier, forment des pièces de puzzle. Le Centre de la Mémoire de Villeurbanne peut être le lieu de reconstitution de ce puzzle* ». Autre histoire, autre contexte, qui n'est plus celui d'un geste accompli mais celui d'une ville déjà préoccupé et engagée civilement dans ces questions. Le Centre « *est nécessaire à Villeurbanne* », non pas, à bien y regarder, comme un « *premier acte* », mais comme un second acte ; comme prolongement d'une nécessité quasi organique de la ville. Ce n'est plus alors un maire qui fait un geste, mais une population qui pratiquement réclame un endroit où centraliser des travaux déjà en cours. Que répond Sonia à toutes ces remarques ? « *Tout à l'heure, madame, vous parliez d'un bâtiment dont le contenu n'est pas encore travaillé. Effectivement, mais les lieux culturels ne sont pas des lieux livrés avec un petit livre, je ne dis pas la couleur... Donc il faut y apporter une confiance et puis travailler. [...] Ce qui est intéressant dans l'ouverture de ce Centre de la Mémoire, c'est qu'il nous ouvre peut-être des perspectives auxquelles pour le moment nous ne sommes pas habitués.* » « Simmel a une belle formule [...] : "celui qui sait tout n'a pas besoin de faire confiance ; celui qui ne sait rien ne peut raisonnablement même pas faire confiance"<sup>121</sup> ». La courte réponse de Sonia s'appuie ici sur le déroulé antérieur des interventions. Elle s'adresse à l'élue qui parlait de « *coquille vide* » et pointait un défaut de problématisation ; or les nombreuses interventions ont tour à tour documenté la quantité de choses qui pourraient combler ce « vide ». L'accusation est mise en défaut : l'élue est désormais bien informée du potentiel du « Centre », et est dès lors en mesure de faire confiance au projet dont les contours se sont, quoique sur un mode hypothétique, éclaircis. On peut se reporter à l'analyse que fait N. Dodier de ce qu'il appelle « espace de la critique », soit de ce qui - comme ici - s'ouvre lorsqu'une « question saillante [a donné lieu] à un ensemble de prises de position que l'on peut organiser sous forme d'espace. Du point de vue de l'analyste, cette formation des arènes offre des perspectives très intéressantes pour l'interprétation des énoncés. Cette cristallisation du sens critique contribue en effet à ce que les énoncés s'éclairent les uns les autres. L'implicite d'un énoncé est éclairé par des énoncés qui convergent vers la même position, ceux-ci tendant à expliciter le sens de certains mots, ou les présupposés concernant certains maillons du jugement, qui n'avaient pas été développés dans le premier énoncé. L'implicite d'un énoncé est également clarifié par les énoncés antagonistes. Ceux-ci font notamment apparaître le fragment limité du monde que le premier a pris en considération, ou sa focalisation sur tel ou tel bien en soi<sup>122</sup> ». Après Sonia, c'est d'ailleurs le maire qui prend la parole plus longuement, actant en quelque sorte que l'« herméneutique des opérations critiques est [...] en même temps, l'identification d'un espace des

---

<sup>121</sup> QUERE Louis, « La structure normative et cognitive de la confiance », *Réseaux*, n°108, 2001/4, pp.125-152, p.134.

<sup>122</sup> DODIER Nicolas, « Le laboratoire des cités et les biens en soi », In : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.55-67, p.63.

prises de position<sup>123</sup> », puisqu'il accuse réception, en quelque sorte, des critiques qui sont adressées au projet, et insiste sur le caractère expérimental de l'affaire. « *C'est vrai que le mot "mémoire" aujourd'hui est devenu un peu polysémique. C'est comme le mot "culture". A un moment donné, un trop-plein de sens peut conduire à une absence de sens. [...] Pour l'instant, on a parlé de Centre de la Mémoire, nous verrons bien ensuite la façon dont nous aurons à baptiser ou à nommer ce lieu. Nous n'y retrouverons pas forcément le mot "centre", nous n'y retrouverons peut-être pas directement le mot "mémoire", peut-être que nous retrouverons d'autres mots. Simplement à un moment donné il fallait essayer de définir un concept, avec les imperfections qui s'attachent aux mots "centre", "mémoire", qui sont forcément incomplets. Mais j'entends cette interrogation-là et je la partage. D'ailleurs nous avons participé avec [Sonia] il y a quelque temps à un colloque à l'INSA où l'un des participants, un universitaire de haut niveau, a basé essentiellement son intervention sur la critique et sur l'usage abusif aujourd'hui de ce mot "mémoire", en reprenant un certain nombre d'interventions. [...] Cette délibération aujourd'hui est une acquisition de bâtiment, pour pouvoir faire ensuite. Nous avons des pistes, [Sonia] a commencé à les évoquer. Nous posons un certain nombre de pierres. [...] Tout cela c'est le projet, je ne sais pas ce qu'il en sera de manière terminale, mais c'est très exaltant, je trouve, pour notre ville, que de s'engager à l'aube du XXIème siècle dans une expérience comme celle-ci »*

Si un « *premier acte* » est constitué comme événement public, si des « *pistes* » sont tracées et des « *pierres* » posées, cela ne préjuge donc pas de la forme qu'aura le Centre. L'enquête sur les catégories est ouverte, celle-là même que l'on va retrouver systématiquement mise en œuvre par Xavier, et il est remarquable que le maire lui-même ait pu suggérer déjà l'abandon du mot « mémoire » ! Jean-Paul Bret reprend en synthèse toute la gamme des arguments de la critique en sciences sociales : qu'il existe des « écarts entre les mots et les choses<sup>124</sup> », que la notion de mémoire est « aujourd'hui usée d'avoir trop servi<sup>125</sup> », qu'une certaine acception du concept de culture lui ôte « la dimension sublime, la plénitude de promesses, la variété infinie d'applications visible qu'on lui prêtait à l'origine<sup>126</sup> ». Or, *ce qui interroge les chercheurs sur un plan conceptuel est cela même qui, ici, sous-tend l'activité* ; « la philosophie politique devient empirique<sup>127</sup> » : l'incomplétude du langage, la tension entre mémoire et histoire, sont des problèmes auxquels les acteurs doivent apporter des solutions parce qu'une communauté est là qui s'inquiète, qui fait état de son concernement par

---

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.63.

<sup>124</sup> LAHIRE Bernard, « Il n'y a de science que critique », *Annuaire international de justice constitutionnelle*, n°31, 2015, pp.27-35, p.32.

<sup>125</sup> LAVABRE Marie-Claire, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, n°7, 2000, pp.48-57, p.51.

<sup>126</sup> GEERTZ Clifford, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *In* : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.208-233, p.208.

<sup>127</sup> TROM Danny, « *De la Justification* : un tournant dans la sociologie compréhensive », *In* : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.391-397, p.393.

l'enquête qui s'ouvre, et qui compte bien veiller à ce que le montage du Centre se déroule de manière « correcte ».

## 2. « Concrétiser le concept »

« De quelle manière le projet politique du Rize a-t-il trouvé à s'incarner dans la ville ?<sup>128</sup> » C'est cette question qui nous intéresse maintenant. Or, cette question est aussi celle qui relance l'analyse critique, laquelle prend alors précisément appui sur un autre document qui figure dans notre dossier. « Après un détour par le projet de préfiguration, nous analyserons les adaptations, voire les décalages entre le discours politique et l'interprétation qui en est donnée par le personnel du Rize et, en premier lieu, par son premier directeur, chargé de rendre le projet municipal opérationnel. Un document de préfiguration du futur Rize intitulé "Que la mémoire vive" est rédigé par le directeur des affaires culturelles Bernard Sevaux en 2001 [...]. Les racines ouvrières et immigrées des Villeurbannais y sont mises en exergue, souvent de façon indifférenciée, entretenant un flou, dans le document initial, entre une mémoire immigrée ou multiethnique et une mémoire "ouvrière" ou "sociale"<sup>129</sup> ». En somme, si *in fine* les « contours et [le] traitement de la question migratoire au sein du Rize<sup>130</sup> » ne seront pas, des années après, jugés satisfaisants<sup>131</sup> au regard de la vraie histoire de la migration, le mal était déjà là, dans ce document que nous avons sous les yeux, en sa qualité même de document préfiguratif. À cette toute autre « préfiguration » sont associées deux attitudes épistémiques. La première consiste à se dispenser de l'analyse du document, en rapportant sa confection à des rapports de force sous-jacents, des contextes surplombants et des positions sociologiques déterminées<sup>132</sup> ; la seconde à se placer en position d'expertise et à formuler des recommandations de

---

<sup>128</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « "Tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici". Le Rize à Villeurbanne : mémoires de l'immigration et politique municipale », *op.cit.*, p.28.

<sup>129</sup> *Ibid.*

<sup>130</sup> *Ibid.*

<sup>131</sup> « *Mais ils sont où, les immigrés ?* », voit-on apparaître dans un sous-titre de l'article cité ici. Il s'agit d'une reprise du titre donné au temps fort « *Et ils sont où les ouvriers ?* », tenu au Rize en 2015, qui nous occupera pour toute la séquence 9. Ici, la conversion de ce titre-là par les deux chercheuses témoigne de leur ironie méthodologique - « la volonté savante de produire une analyse concurrente, voire parfois corrective, de l'attitude quotidienne des membres de la société » (WATSON Rodney, « Continuité et transformation de l'ethnométhodologie », In : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen et QUERE Louis (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.17-29, p.19), ironie critique formulée contre le Rize : il s'agit pour elles de dire à quel point les immigrés ne seraient « pas là », « pas assez là », « mal représentés », dans telle ou telle exposition. Or, ainsi que cela apparaîtra dans la neuvième séquence, cette critique repose sur une incompréhension de la démarche précisément engagée au Rize à cette occasion, qui consistait à partir de l'état d'*invisibilité* de certaines catégories de la population villeurbannaise, et à mener une véritable enquête sur les catégories et plus précisément, sur ses propres catégories (en l'occurrence celles d' « ouvriers » et de « mémoire ouvrière »).

<sup>132</sup> Le document de préfiguration « s'inscrit dans la logique des actions mémorielles des années 1990-2000, avec une influence certaine de l'éducation populaire qui a marqué son rédacteur, B. Sevaux, lors de son parcours professionnel. » (CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « "Tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici". Le Rize à Villeurbanne : mémoires de l'immigration et politique municipale », *op.cit.*, p.29).



vigilance. Car si, dans le rapport de préfiguration, la correspondance entre la mémoire, l'histoire, l'identité est « floue », si les vraies racines des vraies communautés ne sont pas explicitées comme il faut, alors tout cela produit du trouble, « principe même du mal<sup>133</sup> » dans cette optique. Or, l'analyse que nous en proposons au contraire va révéler que le « flou » est justement ce sur quoi travaille le rapport « *Pour que la mémoire vive !* » ; en ce sens, il n'est pas à proprement parler « entretenu » mais *précisément problématisé* ; de plus, le trouble des termes n'est pas en soi un problème à surmonter (i.e. une confusion des termes) mais, pour une part, la visée même du projet (i.e. une enquête sur les catégories).

Il s'agit donc de se demander comment des écarts ont pu être creusés autour du projet initial ; comment ont été activées non pas des dispositions qu'on reconstruirait par de vagues conjectures pour en tirer des « influences certaines<sup>134</sup> », mais des compétences critiques qui sont traçables dans le document que nous avons là en main, ainsi qu'elles le seraient dans les comptes rendus que les acteurs font aux sociologues de leur activité et qui sont de part en part analytiques. En somme, de « rendre compte de l'émergence de cette disponibilité<sup>135</sup> » à l'enquête sociologique, sans précisément « exclure de l'investigation tout ce qui est de l'ordre de la production générale, dans la vie de tous les jours, des récurrences, reconnaissables et descriptibles, de l'action et du raisonnement pratiques ; [qui,] incarnées dans des détails cohérents, ordonnés et ajustés, [...] se manifestent sous forme de généralité, de comparabilité, de typicalité, de régularité, d'uniformité, de classification et de standardisation<sup>136</sup> ». Il est donc tout à fait vrai que des interprétations diverses ont été faites et continuent d'être faites du propos initial de Jean-Paul Bret, puis ensuite du document « *Pour que la mémoire vive !* », mais se contenter de dire cela, c'est simplement retranscrire ce que disent tous les membres du Rize qui ont *déjà* fait cette analyse-là. Or comme l'indique L. Quéré il faut travailler sur l'interprétation elle-même : « les sciences sociales, la sociologie en particulier, ont affaire à [...] un objet qui s'interprète lui-même – et [...] cette interprétation est effective ou opératoire dans la constitution même de cet objet. [...] L'interprétation du sociologue n'est-elle pas, en définitive, prise dans le mouvement par lequel l'objet de son analyse acquiert sa signification et son individualité [...] ? Pour rendre compte de son objet, le sociologue utilise le langage, le discours, les catégories, dans lesquels cet objet se constitue lui-même ; du coup, ces catégories et ce langage ne sont pas eux-mêmes thématiques, ne sont pas pris comme objets d'analyse, alors qu'ils devraient l'être<sup>137</sup> ». Il faut s'attacher à voir comment s'élabore sur le terrain un champ pratique, lié à un champ sémantique, s'originant en l'occurrence ici dans un projet politique qui met en jeu des choses telles que « la mémoire », « l'identité », « nous »,

---

<sup>133</sup> RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres*, *op.cit.*, p.27.

<sup>134</sup> Voir note 132.

<sup>135</sup> QUERE Louis, HOARAU Jacques, « Le sociologue et le touriste », *Espaces Temps*, n°49-50, 1992, pp.41-60, p.46.

<sup>136</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, p.34.

<sup>137</sup> QUERE Louis, HOARAU Jacques, « Le sociologue et le touriste », *op.cit.*, pp.42-43.

du « venir » et du « devenir », etc. Les acteurs ne sont pas voués à être soumis à des « injonctions » plus ou moins « contradictoires » qui préexisteraient à leur activité et qu'on pourrait thématiser comme « cadres macrosociologiques qui ne sont pas à proprement parler perceptibles mais seulement reconstructibles grâce à des moyens d'objectivation scientifique<sup>138</sup> ». Comme l'indique N. Dodier, seule une sociologie incapable de prendre « en compte [...] les critiques qui lui sont adressées par l'ethnométhodologie<sup>139</sup> » peut encore (se) laisser croire que la reconstruction des cadres est une affaire proprement scientifique ou, ce qui revient finalement au même, que la méthode sociologique est formellement séparée des ethnométhodes des membres. Ceux-ci mènent l'enquête et problématisent déjà tout cela ; ils cherchent à déterminer les cadres de leurs expériences ; ils peuvent effectivement identifier des choses telles que des « contradictions », des « slogans », des « paradoxes », et le travail du sociologue est de voir *comment* ils font ce travail-là ; d'enquêter sur les « méthodes utilisées par les membres pour construire des alternatives, pour produire, tester et vérifier le caractère factuel d'une information, pour rendre compte de choix, et des circonstances dans lesquelles ils ont été effectués, pour évaluer, produire, reconnaître, garantir, faire valoir la régularité, la cohérence, l'utilité, l'efficacité, l'intentionnalité – et autres propriétés rationnelles – des actions individuelles et des actions concertées<sup>140</sup> ».

Appliquons cette acuité ethnométhodologique à la lecture de ce fameux document de préfiguration qui se donne d'ailleurs explicitement comme travail interprétatif, visant à réduire le flou et déployant pour cela force méthodes ! Remarquons d'abord que son intitulé exact n'est pas « Que la mémoire vive », mais « *Pour que la mémoire vive !* » ; en perdant le « pour » et l'exclamation, c'est toute la dynamique qui disparaît ainsi que la direction tournée vers l'avenir, laquelle est ramenée à l'instantanéité du *fiat*. D'emblée, le document est donné comme outil de travail traversé par une tension vers quelque chose d'indéterminé... au point qu'il n'a même jamais été lui-même finalisé. Ainsi le sommaire indique-t-il des « *chapitres à venir ("plan prévisionnel")* » concernant « *les travaux* », la « *mise en place des équipes* », les « *actions de préfiguration immédiates* » ; alors que ces chapitres-là n'apparaissent pas, parce qu'ils n'ont jamais été écrits. Les intitulés des chapitres antérieurs prennent eux la forme de questions : après un chapitre inaugural intitulé « *le projet aujourd'hui* », on se demande : « *quel projet pour demain ?* », « *Pour quels publics ?* », « *Pour quelles activités ?* », « *Pour quel équipement ?* », « *pour quelle économie ?* ». En reprenant le premier chapitre, on s'aperçoit que celui-ci s'engage sur un « *avertissement* » qui rend compte des

---

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> DODIER Nicolas, « Une éthique radicale de l'indexicalité », In : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen et QUERE Louis, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.315-330, p.324

<sup>140</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : PUF, 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1967], 480 pages, p.436.

circonstances : « *A partir des documents en notre possession, nous avons essayé de retracer les étapes de la naissance du concept du projet "Centre de la mémoire". N'ayant pas la garantie de posséder tous les documents se rapportant au sujet, nous nous sommes néanmoins attachés à reconstituer la chronologie de la genèse du projet en classant toutes les sources écrites recueillies. Notre approche s'est concentrée sur la diversité et l'évolution du vocabulaire utilisé par ses émetteurs afin d'en comprendre le sens* ». Au sein de la direction des affaires culturelles on cherche donc à faire « *le point en cette fin d'année 2002* » en engageant un travail qui récapitule la première année d'investigation. Parmi les matériaux employés vient, immédiatement après l'avertissement, la *Lettre* de Jean-Paul Bret, dont la page 37 est citée *in extenso* puis mise en vis à vis d'une autre version du projet, publiée dans une édition du journal de campagne. Les termes sont comparés, des versions différentes, des mots identifiées, des nuances relevées entre telle phrase de Jean-Paul Bret et telle autre. Un « *Rappel* » précise au lecteur : « *Notre propos n'est pas ici de porter de jugements de valeur sur le projet politique du maire actuel [...]. Notre démarche, bien qu'empirique, consiste à formaliser une interprétation ouvrant éventuellement sur un dialogue rectificatif. En définitive, il reste fondamental de pouvoir vérifier si nous nous sommes trompés ou égarés dans notre interprétation* ». Une exigence d'objectivité et de traçabilité apparaît dans ce texte qui se présente comme une enquête empirique sur des enquêtes ; on y effectue des comparaisons entre différentes phrases, citations, notions, pour tenter d'éclaircir le problème qui sera posé dans ce « *nouveau champ d'intervention publique : la mémoire et le patrimoine villeurbannais* », que marque notamment « *la création de la nouvelle délégation* » dirigée par Sonia. À cette fin, la *Lettre aux Villeurbannaises et aux Villeurbannais* n'est plus simplement un programme mais un matériau soumis à un travail dont l'experimentalité est explicitée sans cesse. Le discours politique, le discours scientifique lié au partenariat CNRS (« *Philippe Videlier isole des mots-clés concernant la méthodologie qu'il préconise. Reprenons ses recommandations* ») ou encore le discours journalistique (des articles de presse sont engagés) sont découpés, commentés, croisés dans un tableau (« *les mots croisés* »). Le travail d'élucidation des enjeux du Centre se fait de manière méthodique, éliminant les éléments non pertinents et s'interrogeant sur ses propres critères de sélection, comme le rappelle par exemple cet autre avertissement, placé en début du chapitre second : « *A ce stade de la réflexion, il nous est apparu incontournable de proposer une formalisation de concept général pour le projet mémoire et patrimoine afin de pouvoir ultérieurement en décliner les principes à travers le descriptif des actions possibles et d'une méthodologie de mise en œuvre. [...] Toutes les raisons qui nous ont conduits à cette formalisation ne figurent pas dans ce document et mériteraient certainement des éclaircissements ultérieurs. Il n'est surtout pas question de considérer cette proposition comme rédhitoire dans l'esprit, dirigeant le projet, mais plutôt amenant une première base d'ouverture à la réflexion, au dialogue.* » À quoi succède un sous-titre, rien de moins qu'une « *hypothèse générale pour un concept* » ; mais, en fait de formalisation, on assiste plutôt à un retour de la forme interrogative, à une réflexivité en acte qui vient confirmer nos hypothèses

antérieures sur l'identité villeurbannaise telle qu'elle apparaissait dans la *Lettre* : « *Et si tout naturellement, le projet mémoire et patrimoine n'était que la prolongation du mode de construction de l'identité villeurbannaise ? Et si, comme depuis plus d'un siècle, les Villeurbannais continuaient à perpétuer leur tradition d'accueil pour s'enrichir des apports venus de l'extérieur ? Et si ces apports "venus d'ailleurs" continuaient à "devenir d'ici" ? [...] Et si le concept du projet objectivait lui-même la mémoire villeurbannaise en étant conçu à l'identique de l'histoire de la ville ?* » Chaque question est ensuite reprise sous un autre sous-titre (comme : « *un concept en miroir à l'identité villeurbannaise* », où est redite l'homologie entre identité villeurbannaise et mémoire) et donne lieu à une forme discursive différente de celle, scientifique, comparatiste, développée jusque-là : à chaque fois se succèdent des questions, des hypothèses, des « *peut-être* », des « *n'y-a-t-il pas ?* », des « *comment ?* », des « *et si ?* », et des réponses au conditionnel. Par exemple, sous la question de savoir « *si ces apports "venus d'ailleurs" continuaient à "devenir d'ici"* » : « *l'idée d'apports s'entend donc comme consubstantielle à celle de résidence à Villeurbanne. Résidence signifierait en résumé : accueil, rencontre, échange [...]. La ville ne posséderait plus uniquement sa "rue des Bienvenus", mais pourrait acquérir à terme le statut de "ville des Bienvenus"* ». De sorte que le document est un vaste catalogue de propositions, d'idées dérivées, de questions mais aussi d'exclamations comme dans cette conclusion de chapitre qui vaut comme réponse générale à l'ensemble des pistes ouvertes dans les pages antérieures : « *Seulement, il reste essentiel à ce stade de réflexion de cultiver le doute en concluant : Oui ! Peut-être ! Mais comment concrétiser ce concept ? Comment le rendre viable et crédible ? Que proposons-nous pour le mettre en œuvre ?* »

Voici bien une enquête au sens pragmatiste, qui se demande comment réaliser un concept, comment passer du théorique à l'empirique ; dont la réponse est l'expérience, le « *peut-être* » et la culture du « *doute* » ! Les éléments d'étayage sont déployés sur les chapitres suivants qui recensent, en outre, les initiatives déjà existantes concernant la mémoire : qui en parle déjà ? En quels termes ? Sous quelle forme muséale ou pédagogique ? Etc. Et en même temps que son passé, c'est le Centre lui-même qui émerge comme sujet dans les histoires qu'il fait s'écrire ; son « *avenir* » se déploie à travers des activités concrètes, des budgets prévisionnels, qui eux-mêmes vont être soumis à révision car ils ne sont en l'état que des possibles - le verbe « *pouvoir* » revenant systématiquement à chaque page en sus du temps du conditionnel : « *les résidences pourraient concerner...* », « *ils pourraient être accueillis* », « *deux axes de participation pourraient être exploités* », etc. « *Pour que la mémoire vive !* » donne le ton de ce qui deviendra la « *Mission de Préfiguration du Centre de la mémoire*<sup>141</sup> »

---

<sup>141</sup> L'équipe de préfiguration est décrite dans un document de la revue de presse de Sonia, copie d'un exemplaire du journal municipal *Viva* n°119 de juin 2004 : on y parle de Delphine, à qui revient « *la mise en œuvre des actions qui doivent préfigurer l'ouverture [...]. Elle doit également "tisser" des liens avec différents acteurs* » ; de son collègue, Olivier, qui essaie quant à lui de « *synthétiser le travail antérieur [...]. mettre en place l'équipement et son projet ; préparer tous les dossiers [...]. proposer une organisation et une méthodologie* ». Préfiguration devant conduire à « *l'ouverture du centre de la mémoire [...]. Un temps qui marquera alors le*

telle que définie dans un document (interne au Rize) daté de juin 2004 : « *préfigurer, c'est à dire figurer, représenter par avance, annoncer, un équipement culturel demeure le choix politique et culturel de l'expérimentation, de l'évaluation, de l'initiation. C'est travailler à donner une lisibilité, une visibilité, mais surtout une identité à un projet culturel encore émergent* ». Mais l'on remarque dans le même document une prise en charge du fait qu'« *à partir de l'inauguration de l'équipement* » les choses ne seront plus « *de même nature* » ; autrement dit, quels que soient les plans que l'on envisage, ceux-ci ne sauraient être à strictement parler « réalisés » dans leur pureté. D'où une question, qu'il faudra prolonger à la section prochaine : comment la future direction du Rize parviendra-t-elle à s'emparer, pragmatiquement, de toutes ces propositions ?

D'ici là observons le document suivant, l'« *Etat des lieux 2001-2004* » réalisé, selon une note manuscrite, « *pour [une] réunion destinée aux cadres* » de la ville (donc en vue d'épreuves publiques) et dans lequel les propositions de « *Pour que la mémoire vive !* » sont cette fois, remarquablement pour nous, prises pour acquises ; les questions se sont transmues en des faits qui sont « établis » et « définis » dans « *l'étude* ». Si l'accent est toujours mis sur le « *en construction* », « *la philosophie du projet* » a bien changé de forme : « *Dans l'étude de prédéfinition le concept du projet de centre de la mémoire de Villeurbanne est largement défini. S'il fallait le résumer, il tourne autour : Du QUOI ? – objectif général : "objectiver la mémoire des villeurbannais" Du POURQUOI ? – parti pris conceptuel : "savoir d'où l'on vient (recueil de la mémoire), pour comprendre le présent (avenir de la mémoire) et ainsi construire l'avenir (mémoire de l'avenir)" [...] Reste dans cette liste, à travailler le COMMENT : objectif principal de la période de préfiguration.* » « S'il est si difficile de comprendre ce qu'est un laboratoire, ce n'est pas à cause de ce qui s'y déroule aujourd'hui, mais à cause de ce qui s'y est *passé* naguère aussi bien que dans d'autres laboratoires. Ce qui est particulièrement difficile à

---

*début de nouvelles aventures qui naîtront, au fur et à mesure de son existence, des synergies créées entre tous ses acteurs [...], le public ; de leurs idées et de leurs échanges et pas seulement de l'élaboration ou de la commémoration d'événements* ». On retrouve bien, ici encore, la sémantique de l'expérience, de l'aventure en train de se faire et qui suppose une confiance dans le succès de l'entreprise, c'est-à-dire en un mouvement d'élargissement du public concerné et investi dans le projet du Centre. Précisons encore qu'il ne sera pas fait ici d'histoire de la préfiguration prise dans son ensemble – et qui compilerait tout le travail réalisé entre 2005 et 2008 par une équipe qui, du tandem Delphine/Olivier, s'est peu à peu agrandie au fil de la constitution des pôles et des travaux dans les bâtiments (puisqu'au départ, comme me le racontait Delphine lors d'un entretien, l'équipe ne bénéficiait pas de locaux propres, se retrouvant logée à la mairie, dans une proximité avec les élus parfois difficile pour penser l'autonomisation progressive du Rize). Il sera plus pertinent de s'attacher, une fois installés au Rize (séquence 3), aux modalités d'enquêtes effectivement observées lors de l'ethnographie, plutôt que d'essayer de reconstituer intégralement le passé. Néanmoins, c'est à dessein qu'est évoquée la mention faite de l'équipe de préfiguration dans la presse locale : on verra, dans la séquence 3, que la « *revue de presse* » fait partie du bagage qui est donné aux nouveaux résidents du pôle recherche du Rize (sous forme, encore une fois, d'un dossier dont on est invité à prendre connaissance, parce qu'il donne le mode d'emploi du Rize – en ce sens, l'histoire du Rize fait partie de son mode d'emploi, et la revue de presse est une façon commode de rendre compte de cette histoire).

comprendre, c'est comment de nouveaux objets sont mués si rapidement en [...] des *choses*<sup>142</sup>». Et en effet, en reprenant ces documents confiés par Sonia comme autant de balises à ma propre enquête, on se confronte aux limites de l'enquête rétrospective : on ne peut pas savoir ni pourquoi ni comment le rapport de 2002, laboratoire à lui-seul, est devenu pourvoyeur de propositions stabilisées. Rendues stables par la façon dont les quelques phrases qui en sont extraites, citées entre guillemets, viennent s'organiser sous d'autres catégories (« *quoi* », « *pourquoi* », « *à partir de quoi* », « *pour qui* »), laissant de côté toute une part des suggestions antérieures. Néanmoins, le but n'était pas de retracer l'ensemble du processus, mais de voir que le problème posé par B. Latour se pose en fait aux acteurs eux-mêmes, qui, à chaque étape, ont à faire avec des « faits » qui ont été posés avant eux et qui, pour pouvoir les mettre en cause, doivent prendre leurs précautions (avec des avertissements, préfaces, rappels). Pour le Centre, la seule question irrésolue en date de juin 2004 est, si l'on comprend bien, celle du « *Comment* », signant l'entrée de l'enquête dans une autre phase, non exclusive du maintien d'une expérimentalité, mais déjà moins vaste, celle-ci, que deux ans plus tôt. De quelle phase d'agit-il ? Des choses ont été faites (une « *collection* » de livres et de prospectus, des « *rendez-vous* », des « *manifestations* »), ont été créés « *des liens entre actions de préfiguration et futures activités*<sup>143</sup> du Centre de la Mémoire, qu'il convient de confirmer pour que cela devienne une évidence pour tous » ; ce qui reste à faire, c'est de donner de l'ampleur à l'enquête : il reste à « *assurer aux actions conduites une pérennité didactique* », il faut « *rendre lisible et visible le projet* », « *établir la cohérence du projet* ». C'est la stabilisation du « Rize » - qui lui n'est pas encore un fait - qui se joue là, et c'est à ce point que va apparaître une « *définition du travail de mémoire* » qui tranche là aussi avec le doute qui jusque-là planait : « *A travers la mémoire des lieux, il s'agit d'inventorier, documenter voire de sauvegarder, et dans tous les cas de comprendre l'évolution du patrimoine bâti de la Ville, son urbanisme, car "la matérialité de l'époque industrielle tend à s'effacer avec ses spécificités architecturales longtemps négligées. Le besoin d'inventaire, voire de conservation, est devenu d'autant plus prioritaire [...]". A travers la mémoire des gens, il s'agit de travailler sur le recueil des mémoires individuelles, des mémoires vivantes et nourries "de leur passé ailleurs, de leur passage vers l'ici, de leur installation... Ces existences croisées, sans histoire extériorisée, sont seules à même de rendre compte des modes de formation et d'être de la ville jusqu'à aujourd'hui". Enfin, à travers les cultures en mouvement, il s'agit de travailler sur les mémoires transversales, collectives qui représentent bien plus que l'addition des deux premiers types de mémoires. "Donnée à partager, [cette mémoire] rassemble et divise à la fois [...] L'important est que cette mémoire dynamique soit restituée dans sa pluralité et fondée sur le travail historique".*» Les citations incluses sont reprises,

---

<sup>142</sup> LATOUR Bruno, *La science en action*, op.cit., p.122.

<sup>143</sup> Toutes activités qui sont par ailleurs reprises dans la revue de presse, qui joue dans le dossier le rôle de témoin en enregistrant la factualité des « faits » puisque, pour preuve, on en parle, on en a fait des images, des articles, des numéros spéciaux.

comme l'indiquent des notes de bas de page, de « *Feuilles de route* » élaborées par les soins de P. Videlier, l'historien du CNRS (voir note 118). Le partenariat scientifique aura ainsi conduit à clarifier des formes de mémoires, pour rendre « prioritaire » la forme de l'inventaire d'une mémoire comprise comme minerai qu'il faudrait, sous la tutelle de l'histoire, recueillir. Un schéma en trois temps est proposé et décliné à plusieurs reprises autour de cette idée : il y a « ceux qui "possèdent" la mémoire (*associations, habitants,...*), ceux qui l'étudient (*historiens, ethnologues, sociologues, urbanistes...*) et ceux qui la "médiatisent" (*professionnels de la communication et de la culture*) ».

Le dernier document, qui sera le dernier projet (2005) formalisé avant que le Rize, ouvert, n'établisse le sien, reprend exactement les mêmes termes et prolonge les schémas. Les mots de Jean-Paul Bret sont encore une fois repris, d'une part pour venir soutenir l'idée d'« *objectiver la mémoire* » sous contrôle de l'histoire, et d'autre part pour tenir lieu de contexte pour donner un sens à telle ou telle activité : « *tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici... cette phrase, signée Jean-Paul Bret, résume le contenu des ateliers "Trajets de vie". C'est une mise en commun de la diversité, de la singularité des parcours d'habitants. "...Quand la mémoire de l'autre entre dans la culture commune, nous nous mettons sur le chemin d'une identité partagée..." Car donner la parole et la restituer, c'est participer à la construction d'une forme de partage. [...] Des groupes de recherche liés à la psychologie des liens sociaux, associés aux études historiques sur les mouvements des populations, permettent de relier le particulier à l'universel.* » S'ensuit un calendrier prévisionnel et un agenda de publications comme dans chacun des documents, mais aussi une description des trois pôles dérivés du schéma mentionné plus haut : un « *pôle études et recherche* » pour « *enrichir notre mémoire commune en croisant les disciplines scientifiques* » et « *expérimenter pour mieux connaître le monde contemporain* » ; un « *pôle ressources et conservation* » pour « *mettre à disposition des ressources documentaires* » et « *conserver nos mémoires vives* » ; un « *pôle valorisation et communication* » pour « *œuvrer au partage des rencontres de tous les publics* », « *œuvrer au partage des connaissances* » et « *informer tous nos publics que la mémoire et le patrimoine sont des clés de la citoyenneté* ». La mécanique des pôles vient répondre au « comment » du Centre : *moissonner, analyser, diffuser*. La « *mémoire commune* » est explicitement donnée comme produit des sciences sociales, ayant à voir avec une « *connaissance* » ; le « *passage du singulier à l'universel* » est opéré par le travail conjoint de la psychologie et de l'histoire, la seconde compilant les résultats de la première en identifiant les récurrences, selon la logique classique des sciences sociales. Le commun est pensé en somme comme ce qui naît de la démodalisation des mémoires extraites des cerveaux<sup>144</sup>, de leur fonte sous une histoire qui permet de les « *relativiser* ». Il s'agit, nous apprend le projet de 2005, de donner corps à « *un lieu*

---

<sup>144</sup> Cerveaux qui ne sont plus le « centre » de la mémoire : dans la revue de presse, un dessin tiré du journal municipal *Viva* n°119 de juin 2004 montre un homme en costume et cravate qui pointe, à l'aide d'un bâton, un schéma sur un tableau. Sur le schéma, un cerveau (et sa légende : « *le cerveau humain* »), contenant une cible. L'homme dit : « *C'est ici que sera l'emplacement du projet du centre de la mémoire* »... et un autre de lui répondre, l'air las : « *Projet refusé* ».

*citoyen, œuvrant pour le partage, la connaissance et la prise de conscience d'un destin commun* », d'un « *destin collectif* » qui naîtra de la collecte de « *matériaux bruts (mémoires orales ou écrites, documents d'archives...)* » : « *confronter "mémoire individuelle" et l'Histoire permet d'aborder le particulier pour en mesurer l'universalité. Elle [l'Histoire] autorise cette prise de conscience individuelle d'un destin collectif* ». Ainsi la mémoire commune devient-elle interchangeable avec « *notre histoire commune* » ; « *l'enrichissement de la mémoire commune* » relève de ce qui sera « *centre d'études et de recherches* ». On veillera à « *sensibiliser les publics au traitement scientifique lié à la conservation* » et l'on acquerra les « *sources d'information* » aux Archives. L'« *écriture progressive et sans cesse réactualisée d'une mémoire commune, [...] [d'un] palimpseste villeurbannais* » relèvera quant à elle d'un pôle études et recherche dont les fruits – les résultats – seront redistribués dans les activités culturelles et pédagogiques en vue de « *partager des connaissances, [...] enseigner des savoirs afin de mieux vivre ensemble*. » Bref, il s'agit de recouvrir la mémoire par l'histoire, en la traitant comme source de données factuelles à objectiver puis à enseigner.

Sonia ne s'était pas trompée en indiquant qu'il y aurait beaucoup à tirer de ce dossier. Il donne d'abord à voir une enquête sur les catégories : la mémoire/identité de la *Lettre* devient mémoire/idéologie dans la délibération, une mémoire/question dans le document de 2002, une mémoire/histoire ensuite. Chaque version de la catégorie (chaque façon qu'elle peut avoir d'être présentée, rattachée à d'autres, explicitement définies ou non) draine tout un faisceau de conséquences possibles, de risques probables, de prises en charge typiques (ce n'est pas la même chose de proposer une exploration épistolaire, une exploration corporelle, une exploration historique...). L'émergence progressive du Centre se fait en même temps que la définition de la mémoire s'éclaircit et ce que l'on observe ensuite, dans une lecture plus documentaire du dossier, c'est que les choses s'orientent vers une logique directement héritée des sciences sociales : *en 2005, la collecte s'est substituée au passage*. Le « nous » tel que nous l'avons analysé dans la *Lettre* a fait place à un « commun » ou un « universel » analogue à ceux que construisent les sociologues et les historiens dans leurs rapports et qui, pour cette raison-là, peut tout à faire être établi sans avoir l'assentiment des êtres qu'il est censé relier, englober, attacher. Tout l'intérêt de la logique objectiviste est de pouvoir dire ce qu'il en est de nous sans avoir à se soucier de ce que nous en pensons ; or, ce tour objectiviste qui se parachève dans l'insistance mise, à l'appui des recommandations de P. Videlier, sur la visée proprement pédagogique du Centre<sup>145</sup>, va être pour le Rize, comme on va le voir dès maintenant, une nouvelle source de

---

<sup>145</sup> Un document interne consacré aux espaces pédagogiques, daté de décembre 2005, permet de nuancer toutefois ce qui est compris sous ce terme et d'annoncer le changement qui sera effectué plus tard lorsque sera préféré celui de « médiation » : « *le pédagogue est celui qui accompagne, qui arpente avec... Au Centre mémoires & société, il sera également celui qui autorise les découvertes et s'éloigne, sur la pointe des pieds, lorsque son temps est passé* ». Un des ateliers envisagé, nommé « *Les Arpenteurs* », vise à « *permettre aux élèves d'effectuer des allers-retours entre leur perception du présent, les traces du passé et les lendemains* à



problèmes. Il va lui falloir, à son tour, refaire ce travail de reprise du passé, de découpe des discours, d'interprétation du politique, pour savoir si, en fait, objectiver la mémoire sous la houlette des historiens est vraiment la meilleure façon de procéder en rapport avec l'objectif politique initial, qu'il exhamera à nouveau de la *Lettre* de Jean-Paul Bret.

### III. « La méthode *made in Rize* »

Le 15 février 2008, à quelques heures de l'inauguration du Rize, l'équipe pose pour le photographe de la ville, Gilles Michalet : dans la médiathèque, puis à l'accueil, de façon plus ou moins ordonnée, la petite trentaine de riziens a l'air enthousiaste. Les photographies seront enregistrées dans le premier dossier de la « Photothek », sur le serveur « CMS » (Centre Mémoires et Société), aux côtés d'images souvenirs des premières inscriptions de la journée où l'on voit, derrière la banque d'accueil, pas moins de trois employés tentant de faire fonctionner leur logiciel flambant neuf, sous les regards amusés des premiers visiteurs. Premier visage du Rize, premières images de la « *vie de l'équipe* », comme s'intitule le sous-dossier informatique appelé à recevoir, au fil du temps, d'autres traces des tout juste nés « *riziens* ». De celles et ceux qui apparaissent sur les photographies, Xavier semble être le plus concentré, préoccupé peut-être par la soirée qui s'annonce et qui va consister en un baptême de l'établissement, marquant son premier acte en tant que cette fois qu'entité réalisée : ce qui allait être présenté par Jean-Paul Bret comme une réalisation de son projet de mandat signait, pour Xavier et son équipe, le début du leur, et l'inauguration formalise d'abord ce passage de relais. Prenons quelques lignes pour suivre cet événement : « *Le Rize. Ce nom fait référence à la Rize, la rivière mythique et souterraine de Villeurbanne qui servait à la petite industrie textile et aux teinturiers établis notamment dans le voisinage de cet édifice. [...] Nous avons souhaités faire vivre son souvenir en attribuant son nom à cet équipement, en apportant juste une nuance de genre, comme cela se pratique dans la dénomination des bateaux [...]. Lorsque nous avons imaginé le projet d'un centre qui, à Villeurbanne, serait dédié à la mémoire, nous ne savions pas la forme qu'il prendrait.* » Jean-Paul Bret retrace (en « nous ») le fil d'une histoire : l'achat du bâtiment en 2001 et sa rénovation, la préservation du « *buis centenaire* »... de sorte que « *le Rize, que nous inaugurons aujourd'hui, est l'aboutissement de cette ambition. Il donnera à découvrir, à voir et à apprendre ce qui nous distingue, ce qui forge nos identités, mais aussi ce qui nous rassemble, ce qui fait que nous exerçons notre citoyenneté*

---

*construire : arpenter l'espace et le temps, prendre place dans le territoire et l'organisation sociale* », mais toujours accompagné d'une figure tutélaire qui doit, par exemple, apprendre aux plus jeunes à « *conserver et transmettre pour faire l'inventaire de demain* », ou à « *entendre, sentir, toucher et voir la ville en volume et en plan* ». En fait, on retrouve plus ou moins ce qui s'était passé avec Sonia : la pédagogie est une transmission de savoirs mais aussi de méthodes qui doivent, en cascade, engendrer une extension de la communauté d'enquêtes. Le bon pédagogue est celui qui « autorise » l'élève, mais qui sait s'en éloigner le moment venu. Nous aurons dans la partie 2 l'occasion d'approfondir ce problème à partir d'observations.

*ensemble* ». Les gens qui sont là se savent dès lors être dans un lieu qui est le fruit d'un travail d'enquête déjà engagé de longue date et qui, s'il est un produit massif, concret, n'est pour autant qu'une pierre supplémentaire dans une « *ambition de toujours* » à poursuivre encore - « *il incarne* » ce qu'il « *contribue à construire* ». Mais ce discours, parce qu'il se réfère au programme premier pour en dire l'accomplissement, vaut surtout en ce qu'il réintroduit la tension entre reconnaissance et méconnaissance en réactivant le mode interrogatif : « *le partage des mémoires peut-il favoriser l'égalité entre les citoyens ?* », « *Comment inventer une histoire commune à tous si la société ampute certains d'entre nous de leur passé, si elle reconnaît la mémoire de l'un, pas celle de l'autre ?* ». Ce versant-là, rattaché à une brève histoire de l'ère industrielle et ouvrière de la ville et engageant à une politique de la reconnaissance des « *plus fragiles d'entre nous [...], leur dire qu'ils comptent et qu'ils ont une place dans notre société* », est remis en vis-à-vis du trouble qui prévalait déjà en 2000 : « *Justement, qui est l'autre ? Cette ville nous a appris que l'autre n'était jamais tout à fait un étranger. Elle nous a enseigné qu'à force de solidarité, de dialogue, d'échange, cet autre accueilli et accepté pouvait assez naturellement devenir un citoyen d'ici. [...][Le Rize et ses outils] nous aideront à comprendre ce qui nous enracine et ce qui nous lie aux autres. Ils nous aideront, non pas à renoncer à ce que nous sommes, mais à apprendre à le partager. Et dans ce partage de nous-mêmes, ils nous aideront à construire notre identité commune, faite d'identités multiples* ». Voilà au bout du compte un discours qui ne fait rien moins que de rouvrir publiquement la question du « comment », de réintroduire l'instance du « nous », de réengager le jeu du mouvement de l'ailleurs/ici, venir/devenir, et de reprendre la problématique de l'identité en son rapport à la mémoire, en bouclant littéralement son propos sur le geste de 2000 et en prenant soin de bien mettre en exergue les histoires « *d'un monde populaire [qui] ont nourri l'identité de notre ville* », qui « *ont contribué à son état d'esprit si particulier* », tout en suggérant qu'elles ne sont pas suffisantes pour dire cet état d'esprit, ni pour résumer cette identité. Bref, le 15 février 2008, « Le Rize » existe, il s'apprête à fonctionner sur les bases précédemment évoquées, et voilà que le maire, si l'on ose le dire, récidive (on « *redémarre à partir de là* », « *rien n'est jamais gagné* », nous dira Xavier) dans un propos quasiment identique à celui tenu presque huit ans plus tôt, dans lequel le « nous » est plus que jamais indéterminé, et où les questions redeviennent prioritaires face à la logique d'objectivation.

Partant de là, Xavier doit donc reprendre le flambeau de ses prédécesseurs dans la spécification de ce que doit devenir le Rize. Que ce problème de définition existe encore à ce moment-là est déjà révélateur : rien de moins évident en effet que d'ouvrir une institution municipale sans savoir ce qu'elle va exactement faire et comment elle va le faire. Rien de moins évident, par suite, que de prendre pratiquement trois années – de 2008 à 2010 – pour en programmer trois autres (2011-2013), soit de consacrer autant de temps à la production d'un cadre de travail qu'à sa réalisation. D'autant qu'en réalité, le projet de service « définitif » sera lui-même présenté – exactement comme « *Pour que la mémoire vive !* » - comme un texte... provisoire, expérimental, destiné à connaître

plusieurs « éditions » dont la dernière est encore « destinée à être améliorée et enrichie au fil des trois années, et à être reprise en 2013 pour la période suivante ». Voici qui préfigure ce que je pourrai observer moi-même bientôt, au quotidien, pendant les années de résidence : la détermination de ce que « nous », riziens, sommes, est le premier objectif opérationnel, le premier souci de cet endroit ; le temps passé, sur un mode « collectif » et « participatif » compte au moins autant – parce qu’il performe le collectif lui-même – que le résultat final (le projet écrit, avec sa gamme de missions numérotées et d’objectifs hiérarchisés). Il faut véritablement insister sur ceci : le Rize ne cesse de s’employer à chercher ce qu’il est, à s’interroger sur ses façons de faire, car on peut voir là une des façons de réaliser le (en même temps qu’une conséquence du) mode d’existence épistolaire initial. Le premier objet du projet de service est, en effet, non pas d’établir une liste d’actions concrètes, ni de synthétiser la philosophie du lieu (qui aurait une valeur en tant qu’objet fini), mais d’abord de le rendre lisible à lui-même, comme l’indique la toute première ligne du texte : « Trois ans après son ouverture, le Rize souhaite afficher plus clairement son projet [...]. Par la rédaction d’un projet de service, le Rize s’engage dans une démarche, nécessairement évolutive, qui devrait lui permettre de structurer son fonctionnement, de motiver son équipe et de rendre lisible son action auprès de sa hiérarchie administrative, sa tutelle politique et son réseau de partenaires. Il s’agit d’un outil de pilotage, dont le contenu n’est pas directement diffusable à l’extérieur. » C’est bel et bien « le Rize » qui est sujet (il « souhaite », il « s’engage », etc.), et ce Rize-là est en quête de lisibilité ; à cette fin, il s’écrit et se réécrit, il est à la fois son thème et son lecteur. Tout l’intérêt du court temps que l’on va prendre ici pour revenir sur le projet de service de 2011-2013 (ou plutôt sur quelques-unes de ses ramifications textuelles) est là : dans cette façon qu’a l’institution de s’instituer elle-même par la médiation d’outils scripturaux qui réalisent une forme de raisonnement pratique sur soi. Et finalement, si le Rize se destine à être, comme on l’a suggéré, un laboratoire, il est d’abord en quelque sorte à lui-même son propre cobaye : il « se » teste et expérimente des méthodes d’enquête en son sein afin de déterminer si elles peuvent être, dans un second temps, applicables à l’enquête plus générale sur Villeurbanne.

Témoignent de cela les documents de travail sur lesquels on se base en synthèse ici, et qui sont littéralement empilés dans un des sous-dossiers du serveur CMS réservé à la « Direction », au côté d’autres dossiers et classeurs consacrés aux ressources humaines, finances et dialogues de gestion<sup>146</sup>.

---

<sup>146</sup> Ce dialogue consiste, pour le dire vite, à déterminer avec notamment la direction générale des services de la ville (DGS) la meilleure façon de gérer les budgets alloués au Rize dans un contexte financier généralement difficile pour les collectivités – tout en ayant par ailleurs conscience que le Rize, comme le rappellent tous les documents qui font état des « atouts » du « contexte », bénéficie d’un « budget intéressant » - à titre indicatif, le Rize dépensait 1.067.000€ en 2014 dont 70% pour la masse salariale. Le Rize doit donc, comme tous les autres services municipaux et en fonction des arbitrages budgétaires, chercher à faire des économies de fonctionnement en révisant notamment sa politique de communication (nombre de programmes à imprimer, niveau de diffusion, révision des marchés publics...), mais aussi en s’interrogeant sur le nombre d’expositions à faire chaque année (on passera de 3 à 2 à partir de 2015, faisant « 8% d’économie » sur ce plan par rapport à 2014), ou encore,

Les fichiers consacrés au projet de service (contrairement à ceux consacrés à la gestion ou aux finances) ne sont ordonnés ni par date ni par auteur - et l'on ne peut guère se fier aux balises informatiques qui indiquent, au mieux, les initiales du créateur des fichiers et des datations dénuées de fiabilité<sup>147</sup>. Autant dire que Xavier n'a pas exactement les mêmes réflexes professionnels qu'Anne-Pascale ou que Chrystel (assistante de direction) qui toutes deux, comme on aura l'occasion de le voir, prennent soin d'organiser avec minutie les calendriers, tableaux, fichiers, avant que ceux-ci ne soient partagés avec le reste de l'équipe pour en assurer la bonne coordination. Mais les textes sur lesquels travaille Xavier se donnent, eux, comme expérimentaux, tout comme « *Pour que la mémoire vive !* » était un lieu d'expérience avant d'être un plan d'action formel ; c'est cela qu'indique d'abord la difficulté que l'on peut avoir à les situer les uns par rapport aux autres (dans leurs liens à la fois logiques et chronologiques).

Sur l'un des fichiers « prototypes » du projet de service, un large filigrane rouge apposé en diagonale de chaque page indique d'ailleurs qu'il s'agit d'un « *document de travail* », de mise au travail, donc, de la « *lisibilité* » mentionnée plus haut, en vue de parvenir à une meilleure « *synergie* » et « *transversalité* » interne (entre pôles) et externe (entre partenaires). A défaut de dates précises, et à défaut pour chaque version d'avoir été effectivement archivée et numérotée au fil des réécritures faites par Xavier, on trouve néanmoins dans chaque version du projet un « *rappel de la démarche* » ou une « *introduction* » qui explicite l'histoire du texte que l'on a entre les mains : on apprend par exemple qu'un « *document provisoire* » écrit en 2008 a été présenté en réunion de service le 13 janvier 2009, et que des « *échanges post-it* » ont eu lieu « *sur les notions de mémoire et de travail de mémoire* ». A quoi succède un « *rappel historique* » des « *enjeux* » qui lient histoire et mémoire, mémoire et citoyenneté, etc. Deux choses donc : d'un côté, la mise au travail collective de l'enquête sur le Rize et de l'enquête sur la mémoire ; de l'autre, ce que Xavier qualifie de « *veille intellectuelle* » effectuée par ses soins et qui consiste en un travail de type universitaire : participation à des colloques, lectures, rencontres avec des experts *ès* mémoire. De fait, la version la plus « définitive » du projet de service ne sera autre qu'une compilation de ces deux activités menées de front : pour le dire simplement, un aspect d'enquête empirique consistant à déterminer ce qu'ont à dire les gens du Rize à propos du Rize,

---

comme l'indique la « *Note d'enjeux* » rédigée par Xavier en 2014, de poser « *la question de la place de la recherche* » au Rize et notamment du doctorant CIFRE résident, dont faire l'économie pourrait permettre d'investir dans « *la médiation, les archives, l'accueil du public et la recherche (vacations, communication ...)* ».

<sup>147</sup> La plupart du temps, Word indique des dates de création des fichiers ultérieures aux dates revendiquées dans les fichiers eux-mêmes ; de plus, s'agissant de documents de travail, qui sont sans cesse déplacés, corrigés, dupliqués, sans compter les évolutions des formats logiciels, il est pratiquement impossible de se fier aux dates qui apparaissent dans les propriétés (informatiques) des fichiers. L'archivage des documents internes de l'équipe du Rize n'a été entamé que plus tard (2015), puisqu'en tant que service municipal le Rize a dû lui aussi se soumettre à l'obligation réglementaire de versement de ses archives... aux archives. En pratique, l'archivage des documents numériques et a fortiori des documents de travail (qui peuvent équivaloir à ce qu'étaient les « brouillons » en format papier) requiert une spécification de règles archivistiques ainsi qu'un temps de travail tel qu'il passe, au Rize, au second plan par rapport aux activités classiques (accueil du public, dépôt légal en format papier de la part des services de la ville, traitement des témoignages, achat de documents...).

et un aspect d'enquête théorique consistant à essayer de rapprocher ce Rize-là d'un contexte plus général, bref, à tenter de l'inscrire dans le sillage des « enjeux » typiques liés à la mémoire, en se fondant une fois encore sur les recommandations des historiens. Essayons de voir comment ces deux aspects se lient l'un à l'autre et ce que cela nous apprend sur le « contexte » dans lequel l'investigation sociologique pourra arriver sur ce terrain.

## 1. Le Rize comme regroupement

Le fait d'élaborer collectivement un projet de service n'apparaissait nulle part comme exigence fonctionnelle avant l'arrivée de Xavier à la direction, en mai 2007 ; cependant, celui-ci a eu à composer avec des personnels qui pour une bonne part étaient déjà au travail à Villeurbanne, les uns sur le réseau de lecture publique et les médiathèques municipales, les autres aux archives, d'autres encore en mairie centrale, ainsi bien sûr que dans l'équipe de préfiguration, comme Delphine. Les activités du Rize – y compris, nous y reviendrons, la collecte de témoignages (séquence 7) – préexistaient pour une part à celui-ci, comme me l'avait bien expliqué Delphine<sup>148</sup> et ainsi que Juliette devait y revenir, celle-ci insistant alors quant à elle sur les attentes qui pesaient, par conséquent, sur un lieu a vocation fédératrice : « *il y avait un enjeu, [...] l'ouverture d'un équipement qui pendant des années avait quand même mobilisé les budgets, de la culture, le quartier [...]. Le maire en avait vraiment fait un enjeu de son projet municipal, [...] un lieu pour les Villeurbannais, autour de leur mémoire. Donc nous, derrière, fallait qu'on assure, de ce côté-là, qu'on donne satisfaction à ce que les Villeurbannais avaient attendu pendant des années* ». Dans ce sens Xavier, qui est lui-même du côté de la « *partie de l'équipe [qui] a été parachutée* » à Villeurbanne, s'est retrouvé à la tête d'une structure composite, dont certains membres participent *a priori* plus que d'autres<sup>149</sup> à la « *connaissance du territoire de Villeurbanne que l'on a en interne*<sup>150</sup> ». Pour Xavier, le fait d'en appeler à ses collègues pour la détermination de ce qui est censé lui revenir statutairement (déterminer

---

<sup>148</sup> « *Le projet de Centre Mémoire a intégré plusieurs services... au cœur d'un même projet ; c'est-à-dire, y'a eu à la fois ces opportunités, et puis le projet du maire de Centre de la Mémoire - à l'époque il s'appelait comme ça - qui se sont rencontrés* »

<sup>149</sup> Dire cela, c'est simplement indiquer ce qui s'observera aussi tout au long de ma propre résidence, à savoir l'asymétrie qui existe dans la connaissance de la ville et dans les façons de connaître cette ville. Les membres du Rize ne sont pas tous villeurbannais, n'ont pas tous le même attachement à une ville qui est parfois avant tout leur employeur, plutôt qu'un sujet de curiosité. Cette disparité-là, cumulée à la diversité des équipes, professions et statuts professionnels qui cohabitent au Rize, constituera un défi à relever pour l'équipe de direction, précisément lorsque son ambition « participative » et « expérimentale » supposera des formats d'implication des membres qui débordent amplement de ce que stipulent leurs fiches de poste et de ce qu'ils sont censés faire au regard de leurs catégories respectives (séquence 9).

<sup>150</sup> Ainsi qu'il le confiera en entretien, Xavier à l'instar de Sonia, a appris la ville après coup, en y déambulant : « *On a beaucoup à apprendre de ce territoire, et là, encore une fois, on trouve les limites du fait qu'on n'y est pas. Moi j'y habite, donc je me suis rendu compte à quel point le choix d'habiter à Villeurbanne, pour moi est... je m'en réjouis tous les jours d'habiter ici [...], ça amène beaucoup d'être habitant de cette ville. [...] j'entends des gens qui se posent des questions, qui réagissent, qui comprennent pas forcément, qui se demandent ce qui se passe, qui critiquent la politique municipale...* ».

la direction à prendre et définir ce qu'il en est de cet endroit) est une façon de prendre en charge cette connaissance de la ville qu'ont déjà certains membres et que le Rize a vocation à développer, en vue de former, en interne, un genre de public deweyien, c'est-à-dire en tentant de faire en sorte que chaque membre du Rize se sente concerné par le caractère fondamentalement politique du lieu et puisse en infléchir les orientations.

A ce titre il est remarquable que, dans la continuité du discours d'inauguration de Jean-Paul Bret, le projet de service redonne la priorité, dans la description du Rize, à ce que la préfiguration avait peu à peu laissé au second plan face à la détermination de son « *organisation fonctionnelle* », empirique, concrète, architecturale, budgétaire. Directement après le sommaire, dans les « *Missions et organisation* », est en effet réaffirmée la charge politique de l'affaire : il s'agit d'« *un équipement public voulu par les élus : le Rize n'est pas un musée ni un lieu de diffusion de productions culturelles sur le thème de la mémoire. C'est un équipement municipal, soutenu par un projet politique, dont l'originalité réside dans un travail de mémoire aux multiples facettes, institué par la ville et non pas caisse de résonance ou lieu de valorisation de projets mémoriels associatifs ou artistiques extérieurs. Le travail de mémoire, nouvel objet d'action publique, est une reconstruction volontaire du passé, un processus de médiation dans lequel interviennent de multiples acteurs, compétences et points de vue [...]. Les objectifs en termes de publics dépassent les seuls objectifs de l'action culturelle. Les projets du Rize doivent permettre aux publics d'en être acteurs et d'accéder à l'espace public* ». L'accent est mis sur le volontarisme et sur le triple dépassement qu'il engendre : dépassement d'une conception classique du public comme denrée quantitative, dépassement de la logique muséale conventionnelle – le Rize n'a aucune collection permanente et recycle, systématiquement, les cloisons, photographies, cartels, objets exposés... -, dépassement d'une logique de « relais » qui se contenterait de fournir un lieu à des propositions externes, et ce alors même que le Rize compile de fait des services pour une part préexistants. Il s'agit donc d'inventer, dans le même mouvement, des contenus et des publics, en ce sens que les « *temps forts* » ne sont pas réductibles à des expositions à visiter, mais sont des panels d'activités dont les contenus sont changeants d'une année sur l'autre (l'on retrouve d'ailleurs les verbes du programme qui se spécifient ici : « *explorer* », « *échanger* », « *participer* », « *écouter-voir* ») et se tiennent dans un « *espace public* », notion qui aura des conséquences importantes par la suite, en opposition avec une conception « pédagogique » d'un lieu culturel. En effet, s'il est pris acte de ce qu'existent des « *publics peu ou pas habitués à fréquenter les lieux de savoir et de culture* », ce qui émerge là c'est l'idée que le public n'est pas tant à faire venir qu'à inventer ; soit qu'il existe un lien fondateur entre l'équipement que l'on conçoit et le genre de « public » que l'on peut espérer faire émerger. Voilà pourquoi la critique qui consistait à dire ce que tout le monde, au Rize, sait déjà – que toutes les catégories sociales ne sont pas également représentées parmi les visiteurs – n'a pas d'intérêt comme telle : le public idéal du Rize n'est pas l'échantillon mathématiquement pur du statisticien, mais une figure à inventer précisément hors des évidences sociologiques.

De la même façon, « le Rize » doit parvenir à exister en dépit des clivages internes que l'on pourrait, par la « sociologie du social », enregistrer sans fin<sup>151</sup>. Il faut le porter à l'existence en tant que communauté d'enquêteurs, comme en témoigne la page de « *Méthode* » du projet 2009-2012<sup>152</sup> : est visée une « *démarche de synergie et de transversalité* » qui doit être « *traduite en interne par l'architecture du bâtiment et la complémentarité des compétences professionnelles de l'équipe. En externe, [dans un] travail en partenariat avec d'autres institutions locales, régionales ou nationales ; [par une] recherche scientifique croisant tous les disciplines des sciences humaines* ». La capacité du Rize à avoir une cohésion « interne » conditionne son opérativité publique – s'il ne sait comment entrer en auto-élucidation (comme il fait son « *auto-diagnostic* » dans le dialogue de gestion), comment pourrait-il prétendre aider les villeurbannais dans ce même travail ? Ainsi, dans la liste des « *objectifs transversaux* » apparaît, en première position la nécessité de « *mettre en place un fonctionnement interne qui permette un travail en synergie – organisation de réunions de service régulières, mise en place d'un système de classement des documents produits, développer la participation au poste d'accueil* » ; de « *développer le travail en équipe, permettre à l'ensemble des agents du Rize de mieux fonctionner ensemble en valorisant les apports de chacun* ». Autant dire que la complémentarité théorique des pôles, qui correspond à une complémentarité sociologique « idéale » des professions et des statuts (à un organigramme en bonne et due forme), est insuffisante : reste à faire naître une complémentarité effective – véritablement, une communauté, au sens de la définition canonique de F. Tönnies<sup>153</sup> : quelque chose d'organique, qui annonce l'horizon que tracera Xavier d'une quasi-fusion du Rize dans le public lui-même.

---

<sup>151</sup> Lorsque j'interrogeais Delphine, lors de notre première rencontre en 2012, sur les éventuels désaccords au sein de l'équipe, elle m'avait répondu, sur le ton de l'évidence, avec ce qui est une sorte d'argument sociologique classique : « *Nous ne sommes pas tous dans la même vision des choses. Mais bon. Et puis même, avec la médiathèque on n'est pas non plus... c'est une question de culture professionnelle. On est vraiment formatés par ce qu'on a appris à l'université [...]. Donc avec les collègues de la médiathèque on n'a pas la même vision [...]. Même avec Dorothee, on travaille dans le même projet, tout ça, on n'a pas... enfin c'est obligé de toutes façons, on n'a pas forcément toujours la même vision du projet. Et puis bon, je suis aussi déformée par la préfiguration, donc... pas par la préfiguration, mais par le fait d'avoir vécu une période, aussi, un peu différente, et... et des questionnements aussi, que j'me suis posés aussi peut-être dès le début, parce que de toutes façons on n'avait que ça à faire, c'est pas pareil aussi que de réfléchir à un équipement quand il est... encore pas... ouvert. Et pas monté... que d'être dans le quotidien de l'équipement et de le faire tourner. On se pose forcément pas les mêmes questions* ».

<sup>152</sup> Notons au passage que selon les versions, le projet de service reçoit des dates différentes : 2010-2013, 2009-2012, ou encore 2008-2011. Cette dernière datation, qui apparaît par exemple dans le pied-de-page du projet pourtant intitulé 2009-2012, indique dans un sens le fait qu'entre 2008 et 2011, le *projet du service est d'écrire un projet de service*, comme s'il s'agissait là d'une activité à part entière et non simplement d'une formalité administrative. Ce qui se marque ainsi jusque dans sa datation, c'est le côté « flottant » du projet qui se retrouvera sans cesse durant le mandat de Xavier, en sorte que lorsque son successeur organisera, à son tour, l'écriture du nouveau projet à son arrivée en 2015, ce sont toujours les mêmes questions qui seront d'actualité : Qui est le Rize ? Quel est son statut ? Que doit-il faire ? Comment ? Et avec qui ? Etc.

<sup>153</sup> TÖNNIES FERDINAND, *Communauté et société*, Paris : PUF (collection « Le lien social »), 2010 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1887], 336 pages.

Si l'on s'en tient, à ce stade, aux documents que nous avons en main, qui dans le vocable de B. Latour sont de ces « médiateurs<sup>154</sup> » ayant conduit au « regroupement<sup>155</sup> » que sera(it) « Le Rize », il apparaît que cette ambition en quelque sorte sociogénétique (« le monde social se caractérise avant tout par le fait que des agents y tracent constamment des frontières pour y regrouper d'autres agents<sup>156</sup> ») suppose la mise en place de méthodes partagées par les membres en dépit de ce qui peut les séparer en termes de « *culture professionnelle* ». Dans la rubrique du « *Contexte 2009-2012* » que trace le projet de service, est ainsi compté comme « *atout* » le « *dynamisme de l'équipe* », et comme « *faiblesse* » l'équipe « *encore "jeune" et peu expérimentée dans son travail transversal* ». On pourrait dire qu'il s'agit, pour reprendre un terme de Delphine (note 151) qui nous ramène encore au *voir*, d'accorder les *visions* des membres en une vision du « Rize » ; et c'est à ce point que les « échanges "post-it" » interviennent, comme prototypes de méthodes participatives qui seront développées au fil des années suivantes (séquence 9). Il s'agit de désigner un mur (dans la cuisine du haut, dans une salle de réunion, ou dans le couloir principal du premier étage) sur lequel chacun va répondre à des questions affichées, en inscrivant sa ou ses propositions en quelques lignes sur un autocollant. En l'occurrence, pour ce qui est de l'épisode évoqué plus haut, les questions, au nombre de trois, étaient d'emblée à la fois théoriques et fondamentales, c'est-à-dire qu'elles reprenaient pratiquement les questions du candidat à la mairie en 2000 mais aussi, en fait, celles que se posent les universitaires sur le même thème : « *qu'est-ce que la mémoire ? Qu'est-ce que le travail de mémoire ? Quelle peut être l'originalité du Rize ?* ».

Voilà donc que le Rize « s'arrête » sur la mémoire.... *via* ces questions dont on peut parler ici parce qu'elles ont été enregistrées et reportées dans trois colonnes d'un tableau de synthèse chapeauté par un titre : « *La mémoire selon le Rize* ». Et voici donc ce que fait le tableau : il transforme les réponses d'une « collection<sup>157</sup> » d'individus en réponse d'un individu collectif. La « raison graphique<sup>158</sup> » ne fait pas que totaliser des phrases, elle totalise et réalise aussi un sujet énonciateur, d'autant plus qu'elle neutralise absolument les identités des divers participants initiaux. Et ce n'est pas rien, au regard de ce que nous avons vu du projet de Jean-Paul Bret (« *notre identité commune, faite d'identités multiples* »), que de constater déjà que l'indifférence sociologique (ici, aux statuts, identités, fonctions des répondants) tend à être mise en œuvre dans la gestion de la vie du Rize<sup>159</sup> ;

---

<sup>154</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, op. cit., p.60.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p.43

<sup>156</sup> *Ibid.*

<sup>157</sup> DESCOMBES Vincent, « Les individus collectifs », *Revue du MAUSS*, n°18, 2001/2, pp.305-337, p.325.

<sup>158</sup> GOODY Jack, *La Raison graphique*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1979, 274 pages.

<sup>159</sup> Cette indifférence est elle-même remise en cause par moments, lorsqu'il s'agit de savoir qui sont au juste les « riziens » : est-ce qu'un stagiaire en recherche doit compter comme un titulaire (son post-it est-il égal à celui du directeur) ? Est-ce que les vacataires qui passent au Rize doivent participer aux réunions avec les mêmes droits que les titulaires ? Autrement dit, l'indifférence sociologique n'est pas une simple posture morale que l'on se donnerait, mais une manière de procéder au quotidien qui est soumise à des épreuves de justification.



donc, que la multiplicité des points de vue épars (la collection) est troquée contre l'hétérogénéité constitutive d'un être (le Rize). Autrement dit, pour qu'il y ait le Rize, il faut qu'il y ait, pour un temps, une indifférence aux individus qui le composent, comme me l'expliquait par ailleurs Delphine lorsque je l'interrogeais sur le fait de faire parler « le Rize » en public : « *on s'est mis d'accord sur des phrases, des paragraphes de base* », « *on essaie de présenter le Rize de la façon la plus simple* », et ce n'est que « *si on parle vraiment de mémoire, [que l'] on peut commencer à aller chercher un peu plus loin. [...] Je le précise quand... [...] j'essaie de préciser quand je dis quelque chose qui est plus un point de vue personnel. Mais Xavier fait la même chose d'ailleurs... [...] Il précise aux interlocuteurs que nous ne sommes pas tous dans la même vision des choses* ». Le passage de l'individu au collectif n'est pas quelque chose d'automatique ou d'irréversible, mais, si l'on comprend bien, de circonstanciel, en même temps que de fragile.

Ce que donne finalement à voir le tableau, c'est donc bel et bien « la mémoire selon le Rize », mais sous forme d'une multiplicité : en ligne, des réponses diverses, sans que l'on sache qui les a données. Sans que l'on sache, non plus, si elles ont été condensées, retravaillées, regroupées ou non... Mais peu nous importe à ce stade<sup>160</sup> : relevons le fait qu'en dépit des schémas et définitions tirés de la préfiguration, à l'appui en outre du CNRS, le Rize se demande à nouveau ce que sont la mémoire (en vrac, donc : « *Des liens, des traces, des émotions* », « *Ce que l'on a de ce qui n'est plus* », « *L'histoire passées à travers le filtre du cerveau* », « *Elle nous relie à notre passé* »), le travail de mémoire (« *Partage, échange, écoute* », « *Conserver et mettre en forme les traces du passé* », « *Relayer des faits du passé, du présent et anticiper l'avenir* », « *Etudier le passé à l'échelle individuelle et collective pour mieux comprendre le présent et construire un avenir commun et porteur de sens* », « *Un acte volontariste, une démarche, une construction ordonnée de l'esprit* ») et ce que l'on pourrait bien en dire ou en faire ici qui soit original (« *Pluridisciplinarité et transversalité, abordable pour tous les publics tout en ayant une exigence scientifique* », « *Un point de rencontre qui allie connaissance, loisirs et détente* », « *Être vigilant et ne pas se laisser porter et déporter dans des projets mémoriels à connotation trop identitaire ou trop sentimentale* », « *Mettre à la disposition de tous les outils - archives, médiathèque, actions culturelles et pédagogiques - permettant de rendre visible la partie immergée de l'iceberg, sans risquer l'hypothermie et surtout de manière raisonnée et collective* »). Est remarquable la façon qu'ont les questions du candidat Jean-Paul Bret d'être une fois encore reprises : comme s'il fallait toujours remettre l'ouvrage au métier ; comme s'il y avait une persistance du doute (Qu'est-ce que la mémoire ? Qui sommes-nous ?), sans que cette persistance soit problématique – au sens où elle ne « bloque » pas l'activité routinière du Rize *mais au contraire en fournit le terrain*.

---

<sup>160</sup> Nous aurons l'occasion de suivre de plus près le travail effectué sur des tableaux du même ordre pour le montage des expositions, car c'est dans ce travail-là que sont remaniés les textes, légendés les images, déterminés les liens entre les divers éléments qui apparaîtront finalement dans la salle d'exposition ou dans les documents afférents (séquences 8 et 9).

Comme si les individus singuliers passaient, se succédaient (ce ne sont plus les mêmes qui, depuis 2000, écrivent et s'interrogent) mais qu'il existait une continuité, quelque chose comme une mémoire du litige initial ; comme si, en un mot, l'ambition proprement villeurbannaise – l'identité villeurbannaise telle qu'abordée plus haut dans l'hypothèse de l'identité-ipse - trouvait ici même une manière de réalisation toute pratique, puisque, finalement, la réitération des interrogations sur « *cette mémoire qui fait notre force* » a acquis une valeur en soi – de mobilisation collective -, bien davantage que les dispositifs de résolution (tels qu'ils étaient, par exemple, envisagés dans les étapes de préfiguration *via* le primat objectiviste).

Le travail réflexif n'est bien sûr par limité à des post-it ! Dans l'empilement de documents afférents au projet de service, on trouve d'autres tableaux dans lesquels sont répartis les membres du Rize en six groupes : « *groupe recherche* », « *groupe ressources doc* », « *groupe action culturelle* », « *groupe action pédagogique* », « *groupe communication* », « *groupe fonctionnement général* ». Chaque groupe comprend un « *pilote* » et, en dépit des intitulés, les membres des groupes ne sont pas forcément professionnellement les plus « proches » des thèmes sous lesquels ils sont engagés<sup>161</sup>. Il appartient à ces groupes, qui se sont effectivement réunis plusieurs fois au cours de l'année 2010 en vue d'une « *réunion plénière en janvier 2011* », de « *se poser les questions suivantes à partir des objectifs généraux définis par Xavier* » : « *Ces objectifs vous semblent-ils pertinents ? La formulation est-elle bonne (sinon, les reformuler) ? Voyez-vous d'autres objectifs ?* ». A partir de quoi ils ont également à devoir « *décliner en actions les objectifs précédemment définis* ». Il ne s'agit pas de reprendre ici ces objectifs dans le détail (« *transversalité interne* », « *phaser la conception de la programmation* », « *clarifier le statut de la médiathèque* », « *développement des publics* », « *valorisation des archives* »...) mais juste de pointer qu'ils sont donc susceptibles d'être discutés *en tant qu'objectifs*, ce qui n'est pas si commun – on imagine bien que tout directeur d'établissement n'a pas nécessairement le souhait de soumettre ses orientations à la critique de l'ensemble des personnels comme ici, *via* des groupes qui mélangent catégories A, B, C, titulaires et non-titulaires, permanents et contractuels. Témoignent de l'effectivité de cette mise en discussion les comptes rendus, eux bien datés et mis en forme *via* la feuille de style du Rize, et dans lesquels sont identifiés par les riziens, des problèmes qui seront récurrents les années suivantes : l'architecture du bâtiment qui « *ne traduit pas la démarche de synergie et de transversalité [...] : la séparation RDC/ premier étage reste un élément de clivage aussi bien pour le public que pour l'équipe* », un manque de « *synergie entre les services* » et un problème de « *développement des publics* », etc. Outre le fait que toutes les considérations génériques concernant les abus et périls de la mémoire sont absentes – car ne renvoyant à aucune des

---

<sup>161</sup> Par exemple, le groupe consacré au « *fonctionnement général* » comprend Anne-Pascale, mais aussi Céline (responsable des activités pédagogiques de l'époque), Nicole (archives) et Fatima (accueil).

expériences quotidiennes des membres dans l'exercice de leur métier -, il est particulièrement frappant de remarquer que dans tous les groupes de travail, le problème de la cohérence interne est précisément un « problème » non pas tant pour les équipes (dans leurs missions conventionnelles) que dans l'explicitation publique de ce qu'est le Rize. Ce qui signifie que c'est lorsqu'il faut dire aux visiteurs ce qu'est le Rize que la question émerge à chaque fois de savoir quoi leur répondre au juste ! Il faudrait, suggère un groupe, « *développer les relations entre les différents services du Rize afin d'avoir un discours homogène, clair et simple envers le public du Rize. En termes d'action, il a été proposé par exemple qu'un écrit synthétique présentant les missions du Rize et ses activités soit préparé par le pôle médiation et mis à disposition de tous* » ; un autre groupe suggère de « *publier un dépliant type "infos pratiques" reprenant le plan du bâtiment, l'organisation des étages [...]. Ce document permettrait d'améliorer la connaissance de chacun du lieu et constituerait également une réponse à apporter au public qui demande ce qu'est le Rize, ce que signifie "mémoire et société"...* » ; un autre encore propose une révision intégrale de toute la politique de communication du lieu – « *éditer une plaquette institutionnelle* », « *améliorer la présentation des documents* », etc. Dans les fichiers qui font la synthèse générale des groupes, on se retrouve en dernier lieu avec trois « *objectifs transversaux* », prioritaires : « *développer le travail en équipe* », « *développer les publics* » et « *faire du Rize un lieu convivial* ».

On est très loin désormais de la logique qui prévalait avant l'ouverture, ce qui nous fait dire qu'à l'épreuve de sa naissance et de son existence empirique, le Rize a dû s'émanciper (et qu'il le fait justement là, avec ce travail que nous traçons à grands traits) des définitions et schémas théoriques antérieurs. Faire comprendre au public ce qu'il est, c'est pour le Rize la même chose que de le lui faire comprendre à lui-même, c'est-à-dire en faire un individu collectif et réflexif, un sujet qui ne soit pas que de papier : on ne peut séparer la volonté de « *développer la communication interne de manière à fournir au personnel du Rize des outils de compréhension de l'équipement* » et celle consistant à « *faire de la pédagogie sur le bâtiment et le Rize* ». Il ne faut donc pas voir dans le programme que nous avons feuilleté plus haut ou dans ce que disait Delphine concernant les « *paragraphes de base* » de simples détails « pratiques ». Le Rize tient et existe aussi par ce souci et cet effort pour être formulé clairement, bref, être lisible pour ceux qui y sont et pour ceux qui y viennent ; c'est en étant dit et redit qu'il clarifie et assoit la réalité qui est la sienne - « il repose sur la chaîne communicationnelle plus ou moins distendue qui permet à une collectivité donnée de diriger l'attention de ses membres sur des objets communs<sup>162</sup> ». Et il n'est pas impossible que la façon de le présenter ici même – avec ce problème de la mise en contexte qui nous tient depuis le départ, avec cette difficulté qu'il y a à le décrire de manière plus « simple » dans le rapport de recherche – ne soit à son tour une conséquence de ce caractère « *atypique* », composite, qui est le sien. Faire une thèse sur « le Rize », c'est faire une

---

<sup>162</sup> KAUFMANN Laurence, « Les voies de la déférence. Sur la nature des concepts sociopolitiques », *Langage et société*, n°117, 2006/3, pp.89-116, p.91.

thèse sur une entité qui se cherche elle-même, qui cherche elle-même son contexte et son sens ; enquêter sociologiquement sur ses activités, c'est se confronter à l'impossibilité de totaliser celles-ci puisque cette totalisation, cette quête de synergie et de cohérence, est le défi premier et quotidien des riziens. Voilà pourquoi cette séquence-ci avait lieu d'être : pour dire que la totalisation est une affaire pratique qui se peut suivre à travers l'analyse d'entretiens ou de documents écrits qui récapitulent sans cesse les choses. Elle n'est, en aucun cas, une opération qui reviendrait en propre au sociologue pour « donner sens » à un objet sans cela voué à l'ignorance de soi.

Au-delà de la conception d'un projet de service, ce qui a valeur à travers ces documents, et qui permet peut-être de comprendre pourquoi le projet « définitif » compte moins que les années passées à le mettre au travail, c'est bien l'aspect « laboratoire » du Rize. Si Xavier déclenche une démarche participative et si les documents concernant le projet de service ne font pas la moindre mention des individus<sup>163</sup> en dehors des prénoms dans les tableaux, ce n'est donc pas pour se mettre à la mode du « vocabulaire de l'empowerment, de l'émancipation, et de la "méthode participative"<sup>164</sup> », mais parce qu'accomplir l'union interne est un travail analogue, et en ce sens propédeutique, à l'union publique à laquelle le Rize est censé contribuer. Découvrir et déterminer qui sont les riziens, ce qu'ils ont à faire ensemble et autour de quelle mémoire, de quel travail de mémoire, voilà qui nous fait retrouver une fois encore J. Dewey : « la difficulté essentielle est de découvrir les moyens par lesquels un public éparpillé, mobile et multiforme pourrait si bien se reconnaître qu'il parviendrait à définir et exprimer ses intérêts. [...] Il s'agit de rechercher les conditions dans lesquelles la Grande Société pourrait devenir la Grande Communauté. Si ces conditions en venaient à exister, elles entraîneraient la création de formes politiques appropriées<sup>165</sup> ». Les interrogations sans fin du Rize sur lui-même ne sont pas des extravagances d'un service municipal qui se sait être relativement privilégié par rapport à d'autres (en termes de budget, de thème, de contraintes en termes de résultats financiers ou de fréquentation), mais des questions qui portent sur la forme politique de l'institution elle-même. Et ces documents de travail

---

<sup>163</sup> On ne sait pas qui a donné quelle réponse, on ne sait pas si Xavier a écrit seul les versions ; dans certaines d'entre elles, plusieurs polices et couleurs apparaissent dans les paragraphes, ce qui laisse supposer une co-écriture, comme j'ai pu en voir par la suite lors de l'écriture des scénarii d'exposition par exemple. Certains comptes rendus de groupes mentionnent les positions nominatives de certains membres (« *Dominique suggère de...* »), mais celles-ci sont systématiquement neutralisées dans les synthèses ultérieures.

<sup>164</sup> TREMBLAY Benjamin, MATTIA Simona, « La SCOP, l'institution, et la culture comme compromis(sion) » [en ligne], In : *Chercheur.e.s et acteur.e.s de la participation : Liaisons dangereuses et relations fructueuses*, Actes du Colloque GIS Démocratie et Participation, Saint-Denis, 29-30 janvier 2015. URL : <https://www.participation-et-democratie.fr/la-scop-l-institution-et-la-culture-comme-compromission> (consulté le 22 janvier 2020)

<sup>165</sup> DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, op.cit., p.155.

empilés, que nous avons à notre tour, ici même, extrêmement condensés, ne sont autres que les traces laissées par un groupe dans sa tentative de définition<sup>166</sup>.

## 2. Réorganiser le public

En parallèle de cette enquête collective, Xavier effectue un travail de recherche plus individuel dont témoigne par exemple un fichier connexe intitulé : « *La mémoire et le travail de mémoire* ». Celui-ci regroupe, en trois pages augmentées d'une bibliographie, des citations savantes concernant « le paradoxe mémoriel » et « l'instrumentalisation du passé » : « notre société est traversée par une contradiction entre une "fracture mémorielle" et l'obsession du passé », « l'individu moderne a perdu le sens d'une continuité solide sur la longue durée »... Sont cités J-P. Rioux (« une déprise de l'au-delà »), E. Gruillot (« une société sans tradition, privée de l'éclairage dogmatique qu'apporterait l'autorité de la tradition »), C. Forêt, P. Ricoeur, P. Hanus, ou encore B. Stora (« le travail de l'historien maintient ouverte la porte des controverses citoyennes [...] [et] recrée sans cesse les outils d'un travail de mémoire jamais clos »). Un petit tableau en deux colonnes sépare le « registre de l'identité » (avec les termes de mémoire, filiation, héritage, terre, fraternité) du « registre de la citoyenneté » (avec les termes d'histoire, choix, adhésion, territoire, solidarité), résultat logique de l'exégèse que fait Xavier de travaux qui fonctionnent tous autour du partage entre une approche dite « raisonnable » de la mémoire (sous le contrôle de la science) et une approche tacitement signifiée comme spontanée, qui ne bénéficie pas du recul dont se prévalent les « modernes » - la mémoire-émotion, émanant d'une « intériorité aveugle<sup>167</sup> » réfractaire à tout domptage « rationnel ». Les experts sont convoqués là dans ce qui ressemble à une fiche de lecture, dépourvue de tout commentaire personnel de la part de Xavier ; les sources ne sont pas indiquées clairement – on trouve parfois une date ou une page d'un livre dont le titre n'apparaît pas, ou inversement -, Xavier s'y retrouvant manifestement sans cela. Tout converge, en tous cas, en direction de l'histoire : le dernier sous-titre, « *Le travail de mémoire, comment ?* » reçoit pour toute réponse ces mots : « Avec l'histoire », à quoi succèdent une série de citations qui marquent toutes une exigence normative de vigilance, à l'instar de celle-ci : « *Le devoir de mémoire a ses pièges. La mémoire doit être un instrument de réflexion, pas de légitimation. Sinon, il y a détournement d'héritage. (François Maspero)* » Comparativement à ce qui émergera dans les groupes de travail, les écrivains, sociologues, historiens et philosophes répertoriés par Xavier apportent une coloration *dramatique* à la mémoire : elle semble être d'abord un danger (de « légitimation », mais aussi d'une « instantanéité qui tend à abolir la durée », d'une « victimité », d'un

---

<sup>166</sup> Plutôt que les « traces laissées par la formation de groupes » (LATOURET Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie, op.cit.*, p.46)

<sup>167</sup> PAPERMAN Patricia, « L'absence d'émotion comme offense », In : OGIEN Ruwen, PAPERMAN Patricia (dir.), *Raisons pratiques*, n°6, *La couleur des pensées*, Paris : Éditions de l'EHESS, 1991, 282 pages, pp.175-196, p.184.

« enfouissement de questions non réglées, de paroles non exprimées », etc.) qui doit être prévenu ou réglé par l'histoire, contre les assauts bien connus du « sens commun ». Certaines des premières versions provisoires du projet de service reprennent ces considérations : le « projet politique » se confond alors avec un « rappel historique » qui reprend les lieux communs savants : « Mémoire/Mémoire-communication : face à une mémoire centrée sur la "victime", ne pas appauvrir les mémoires en tant que véritables lieux de savoir », la « rupture mémorielle », ou encore « l'obsession du passé : du patrimoine à la mémoire ». Ces éléments ne sont pas commentés, ils sont simplement disposés sur le mode du préambule, de la préface, du « passage obligé » pour comprendre la suite.

Mais dans le projet définitif, qui succèdera à la mise à l'épreuve des groupes de travail, ce versant-là sera réduit à une seule phrase : « *La rapidité des mutations urbaines et démographiques, la mobilité des populations, la "métropolisation" de l'agglomération produisent troubles et interrogations (angoisse de la perte, incertitude face à l'avenir) qui renvoient presque inmanquablement à un besoin d'histoire, des questionnements identitaires* ». La mémoire sera devenue l'« *histoire telle qu'elle est vécue, ressentie et racontée* », et il appartiendra au Rize de « *connaître et reconnaître les mémoires (les cultures) des Villeurbannais* » pour « *transmettre un récit collectif et pluriel de manière participative à partir des archives, des savoirs des habitants et de travaux scientifiques des chercheurs* » pour « *contribuer à la cohésion sociale par le travail de mémoire (« avec les mémoires, faire société* ») ». Mémoire, histoire, culture : les termes se confondent, mais cette confusion n'est plus considérée sous l'angle du péril ; le thème de la rupture mémorielle et des abus a été évacué pour laisser place à une optique moins normative, qualifiée de « *méthode made in Rize* ». Cette méthode entend s'appuyer « *prioritairement sur la prise en compte de ce que les habitants peuvent raconter de leur histoire* » ; « *les projets culturels du Rize sont marqués par le décroisement entre le réel et le fictionnel, l'objectivité scientifique et l'appel à l'imaginaire, le juste récit historique et la mémoire "fabulatrice"* ». » Il n'est plus question d'objectiver coûte que coûte ni de faire, comme me le dira Delphine, des « *leçons d'histoire*<sup>168</sup> » ; le Rize est un « *un lieu prospectif [ayant un] désir d'expérimentation permanente* », et celle-ci passera en premier

---

<sup>168</sup> « *La plupart des expos, elles ont toujours des ressources historiques, elles racontent une histoire et tout ça, mais il me semble aussi que si les gens, ils repartent juste en se posant un peu plus de questions, enfin si on ouvre juste des questionnements eh ben quelque part c'est aussi très bien, c'est peut-être même largement suffisant de se dire, ben tiens, quelqu'un qui est arrivé ici, il ressort de l'expo en se disant, "bon alors j'ai pas forcément tout retenu, que le Palais du Travail s'est ouvert en 34, ou, machin, et qu'il y avait ça et ça et ça, par contre, je retiens que ça vaut le coup de se poser des questions sur qu'est-ce qu'on propose dans une ville pour le bien-être de sa population". Parce que le Palais du Travail c'est vraiment le questionnement principal, c'est, qu'est-ce qu'un maire peut faire à un moment pour sa ville et pour ses habitants. Et... et du coup, les gens ils votent quand même derrière pour un... enfin c'est pas pour un vote des gens nous qu'on fait ça hein, mais j'veux dire derrière c'est pour que peut-être quand ils... que après, ils se posent cette question-là, au moment de voter. "Tiens, pourquoi je vote ?". Enfin, voilà, en tous cas... c'est... si on parle véritablement pour "quel public on le fait ? ", moi quand j'travaille, j'ai l'impression que je le fais plutôt pour ça. Pour que les gens, s'ils viennent voir un projet, ça puisse leur ouvrir des portes. »*

lieu par des récits, parce que c'est finalement cela qui, d'un côté renoue avec l'ambition de la *Lettre* et qui, de l'autre, fait se rejoindre les différents pôles<sup>169</sup>.

Comment comprendre cela ? L'évacuation de la dramaturgie historique et du catalogue de recommandations qui l'accompagne ne résulte pas seulement de sa disqualification dans la confrontation avec les réalités « in situ » des riziens, c'est-à-dire de la soumission de la « veille » du directeur à l'examen des membres précédemment évoqué. Le « retour » au politique qui s'entame en 2008 suppose de Xavier qu'il prenne acte de ce que Jean-Paul Bret associe au projet, dans la mesure où il est employé de la municipalité et doit à ce titre se conformer aux exigences de celle-ci. Si la « veille » demeure, elle est déportée et consiste plutôt en une analyse rétrospective du Rize lui-même depuis la « volonté politique » initiale. Lors de notre premier entretien en octobre 2011, Xavier référerait « *comme une sorte d'introduction* », à une phrase que nous avons désormais comme lui en mémoire : « *Il y avait une phrase, je la connaissais par cœur... "J'aimerais qu'on crée un centre de réflexion sur cette mémoire... populaire, multiethnique et fraternelle des gens de Villeurbanne", quelque chose comme ça. Y'a le mythe de l'accueil, de l'hospitalité, la rue des bienvenus, les italiens, l'immigration, tous venus d'ailleurs, tous d'ici. [...] Dans la ville y'a des éléments de réussite qu'il faut pas forcément balayer comme ça, mais pour moi c'est vraiment qu'un point de départ pour poser une problématique. [...] Pas forcément pour démolir le mythe, mais comme on est là-dedans, on peut se dire... on redémarre à partir de là, mais qu'en est-il exactement ?* » Les mythes non seulement ne sont qu'à moitié mythiques<sup>170</sup>, mais sur un plan pragmatique, ils sont surtout ce dans quoi « *on est* », le ce « *à partir de* » quoi il faut penser le Rize. La phrase extraite de la *Lettre* n'est précisément pas qu'un slogan et en la convoquant, Xavier la reconsidère comme ressource permettant de mettre en débat le thème de la mémoire, et de faire naître un écart par rapport à ce qui a, peu à peu, été mis en place sous l'autorité conjointe des équipes de préfiguration, de la mairie, et du partenariat CNRS. « *Le Rize a été*

---

<sup>169</sup> A la médiathèque, on lit des histoires et on en conseille – parfois, avant d'entrer dans une visite d'exposition, Annabelle, Elisabeth, Jaqueline ou Pauline viendront lire un extrait de roman pour « *faire réfléchir* », « *donner une petite lumière romanesque* » à ce que l'on s'apprête à voir - ; aux archives, comme le petit programme nous le suggérait dans la séquence 1, Dominique fait naviguer le public entre les âges de la ville, interrogeant les légendes et fixant des histoires (séquence 7), ouvrant en même temps de nouvelles zones d'enquête sur le passé d'une ville qui a, comparativement à sa voisine lyonnaise, été peu étudiée par des universitaires ; dans les visites urbaines, Géraldine saura passer de la précision millimétrique qu'exigent certains visiteurs férus d'histoire à la mise en place d'un conte sensible lorsqu'il lui faudra faire *voir*, à une petite fille malvoyante, à quoi ressemble l'utopie réalisée de Lazare Goujon (séquence 8).

<sup>170</sup> Dans un document de mai 2008 consacré à une « *proposition pour stratégie de communication* », on trouve ce point récurrent à Villeurbanne, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus en avant quoiqu'il ait été, d'une certaine manière, déjà annoncé avec l'histoire du buis ancestral, de la rivière légendaire et du Villeurbanne de l'enfance de Sonia : les « *directions thématiques [qui] structurent la politique culturelle et scientifique du Rize [...] puisent leur légitimité dans la spécificité de l'histoire Villeurbanne. Chacun de ces [...] axes fondateurs relève d'un "mythe" fondateur, revendiqué par la communication institutionnelle de la ville mais correspond en même temps à la fois à une réalité historique et à des problématiques contemporaines à l'échelle de l'agglomération lyonnaise* ». Autrement dit, les mythes ont leur charge de réalité, à la fois parce qu'ils coïncident, même partiellement, avec l'histoire, mais aussi parce qu'ils n'ont pas vocation à être défaits, étant constitutifs de l'identité de la ville.

*présenté comme un lieu dédié à la mémoire de Villeurbanne [...] au point que le premier nom projet, c'était Centre de la mémoire. Sous-entendu, de Villeurbanne, de la mémoire de Villeurbanne ; donc Centre de la mémoire c'était avant, avant nous quoi, [...] pendant la période de gestation du projet. Ensuite on s'est appelé Centre mémoire et société, et finalement on a décidé de se baptiser Le Rize, pour donner un petit nom plus... sympathique [...]. Mais dans l'esprit de beaucoup de gens ça voulait dire un lieu dans lequel on allait parler du passé de Villeurbanne. Voilà. Mémoire = passé. C'est le passé, c'est un peu comme... on va dire, les archives de Villeurbanne c'est la mémoire de Villeurbanne... Un historien qui connaît bien l'histoire de Villeurbanne, on va dire que c'est la mémoire vivante de Villeurbanne [...]. Finalement c'est une espèce d'approche confuse du passé [...] avec des phraséologies [...] un peu tarte à la crème, "il faut connaître son passé pour parler de son avenir", etc., au point même d'ailleurs que politiquement il fallait... passé = nostalgie = pas bien, et futur = modernité = très bien quoi. [...] On avait créé une institution dédiée au passé de Villeurbanne, il fallait vite s'en excuser et rassurer, en disant, "non, n'ayez pas peur, on va aussi parler de l'avenir". » Si le « Rize » est un nom « sympathique », c'est parce qu'il s'avère être une solution efficace qui permet d'évacuer le terme de « mémoire » de l'intitulé principal du Centre...de la mémoire ! Renommer, c'est cela : « la description choisie [...] permet d'attribuer un certain nombre de prédicats à l'événement et de former des attentes à son égard. Si la suite des événements contredit ces attentes, c'est qu'il s'agissait sans doute d'un phénomène d'une autre sorte. D'où une redescription plus ajustée aux propriétés manifestes de l'occurrence. Dans cette réidentification, la catégorie (le descripteur sélectionné) opère comme outil d'analyse : elle fournit une base pour conduire des investigations sur le phénomène, sur ses causes et ses effets, sur son passé et son futur<sup>171</sup> ». La sémantique de la « mémoire » est litigieuse pour Xavier en rapport aux conséquences qu'elle a eu sur le déroulé du projet, à tout ce qu'elle a charrié de phraséologies politiques et d'indignations savantes<sup>172</sup>. *Le travail de veille qu'il mène porte donc sur les descripteurs successifs employés dans l'histoire du Rize, et sur ceux qui seraient par ailleurs encore disponibles pour le (re)qualifier. « Finalement, honnêtement... De très loin on ne comprend rien, et parfois de très, très près on ne comprend plus rien non plus, parce qu'à force de regarder au microscope ces notions-là [...], y'a des choses qui sont contradictoires, et on sait plus bien où on est. [...] Pour nous au Rize on a [...] une sorte de veille permanente sur ces questions-là, qui prend une bonne partie de mon temps, parce que j'essaie de m'intéresser aux travaux conceptuels sur ces notions-là, en essayant de les croiser, d'avoir les idées claires ou le moins confuses possible. [...] Comme une sorte de [...] veille intellectuelle sur ce qu'on fait, pour se surveiller nous-mêmes et pas dire n'importe quoi et pas être victimes de la confusion des genres. Et en même temps c'est pas notre cœur... on n'est pas un centre de réflexion sur**

---

<sup>171</sup> QUERE Louis, « La valeur opératoire des catégories », *op.cit.*, p.15.

<sup>172</sup> Indiquons dès maintenant que nous n'en retrouverons pas moins ce litige autour de la catégorie de mémoire en bout de parcours, au terme de la neuvième séquence : « *la mémoire, c'est trop connoté* » !



*la mémoire quoi, on est un lieu opérationnel, disons, de transmission, et... [...]. Il faut qu'on ait les idées un peu claires sur ce qu'on fait. Alors on tâtonne, on relit ce qu'on fait, on se dit "ben là on a été dans cette direction mais finalement c'était trop scientifique ou c'était... on a fait participer les gens mais c'était pas assez scientifique justement, enfin, c'était pas assez cadré...", voilà, donc on est sur cette tension permanente qui pour nous, nous permet d'avancer [...] on essaie d'innover aussi dans les manières de faire.* » Xavier est donc confronté directement au souci de la « valeur opératoire des catégories » dont parle L. Quéré : s'il faut se « surveiller nous-mêmes et pas dire n'importe quoi », c'est parce que le Rize a en fait déjà été « victime de la confusion des genres » au cours de son montage. On a confondu l'ambition politique avec une affaire d'objectivation ; on a confondu l'enquête sur la mémoire avec une expertise universitaire. Y voir clair, innover et se surveiller revient alors - c'est le troisième versant de la veille - à s'émanciper du cadre objectiviste en testant *les sciences sociales elles-mêmes*, c'est-à-dire en prenant la mesure des conséquences que peut susciter leur mise en œuvre afin de les reprendre (ou pas) dans la « méthode *made in Rize* », ce qui rappelle le principe pragmatiste selon lequel « toute science de l'homme devrait se soucier de ses propres effets sociaux<sup>173</sup> ». Ce qui va valoir pour instance de contrôle, ce n'est dès lors plus un directeur bien au fait de l'actualité scientifique (qui « veille » au grain), mais le verdict produit à partir des points de vue des membres de l'équipe, qui eux sont confrontés au public, aux échecs ou aux réussites de leurs actions<sup>174</sup>. La bonne définition de la mémoire ou du travail de mémoire ne peut plus être produite uniquement sur la base de lectures théoriques ; elle doit être établie temporairement et réévaluée continuellement, sur la base des investigations menées par le Rize lui-même. Du même coup, les riziens ne sont plus de simples agents municipaux mais deviennent *des enquêteurs sur la mémoire, dans ce sens qu'il leur est accordé une expertise en matière d'investigation empirique* ; Xavier, quant à lui, ne se contente plus de recenser les conseils des experts légitimes, mais les transforme en objets à soumettre à un examen pragmatique. Dans un des entretiens que j'ai réalisé avec lui, il livrait ainsi une récapitulation extrêmement complète des positions des différentes sciences sociales sur la mémoire<sup>175</sup>

---

<sup>173</sup> ZASK Joëlle, « La politique comme expérimentation », *op.cit.*, p.33.

<sup>174</sup> C'est un élément que Xavier reprend à la suite des groupes de travail, qui suggéraient, dans l'optique de transversalité, de rendre possible des retours d'expérience : « *la remise à plat de certaines actions culturelles est proposée, pour bénéficier des retours de l'équipe sur la programmation par rapport à leurs impressions personnelles autant que pour ce qu'ils ont pu entendre du public. [...] la remontée des idées pour des projets nouveaux ou des sujets de temps forts est peut-être d'ailleurs à améliorer par rapport à la réunion de programmation existante pour les responsables de service* ». Xavier lui-même m'explique, dans l'entretien d'octobre 2011, que le projet de 2005 qui entérinait le triptyque collecte/analyse/restitution était, en fait, théorique ; il me le décrit d'une manière telle que celui-ci apparaît comme une illusion d'optique dont il a fallu se départir après 2008 : « *Une manière dont on a pu le dire ici, la mémoire y'a ceux qui la détiennent, y'a ceux qui l'étudient et y'a ceux qui la valorisent, nous on est ceux qui la valorisent ; ceux qui l'étudient c'est les chercheurs, et ceux qui la détiennent ben ça peut être les habitants éventuellement, hein, en gros c'est un peu cette trilogie, donc y'avait ce schéma-là, bien ancré dans le projet, assez théorique* ».

<sup>175</sup> La longueur de la citation suivante doit permettre en outre de documenter la façon de raisonner de Xavier qui, extensive et interrogative, aura une grande importance dans le déroulé des réunions internes et des discussions quotidiennes au Rize : « *Qu'est-ce que les sciences humaines avaient à dire sur la mémoire ? Et là les choses se*

- témoignant une fois encore de la façon dont un « terrain » peut se « contextualiser » tout seul - : le travail de veille ne conduit plus à une fiche de lecture a-critique, mais au contraire à une production de méta-catégories (des « paniers ») dans lesquelles il range tel ou tel auteur, telle ou telle discipline, avec comme seul aiguillon celui de savoir ce qui peut « faire notre affaire ». Les sciences sociales sont devenues des matériaux que l'on peut manipuler et dont l'efficacité ne peut plus être dégagée *a priori* dans les considérations hors-sol qui s'installent d'emblée à l'échelle de « la société », de « notre temps », de « notre civilisation ». Quant à déterminer comment cette efficacité est mesurée par le Rize, c'est ce que nous verrons dans les séquences ultérieures.

Ce qu'il faut remarquer enfin, à la relecture de cet entretien qui constitue pour Xavier un cas, parmi tant d'autres, d'épreuve de description, c'est la façon dont les étapes suivies jusqu'ici sont constitués en événements biographiques du Rize. Il y avait un « *avant nous* », puis, « *on a décidé de se baptiser le Rize* » ; c'est ainsi d'elle-même que l'institution faite sujet reçoit son nom propre. Le

---

*complicquent un petit peu [...]. Il y a une sorte de complexité des approches des sujets qu'on peut traiter, qui nécessite d'être assez au clair avec ce que chaque discipline peut dire ou apporter sur le sujet en question. [...] Une grande partie du travail sur la mémoire, et notamment la mémoire de l'immigration par exemple [...] a été le fait de sociologues ou d'anthropologues. Avec une petite nuance entre les deux mais bon, [...] on va les mettre dans le même panier. Parce que finalement ce qui les intéresse c'est le processus mémoriel, ou le processus de patrimonialisation, ce qui est à l'œuvre, etc., alors avec peut-être ensuite un prisme, enfin une... un éventail de questionnements qui peut peut-être aller du niveau primaire [...] à quelque chose de plus subtil, qui présupposerait pas trop les choses, et qui interrogerait... qui resterait assez ouvert à ce que disent les gens d'eux-mêmes et qui serait beaucoup plus anthropologique, parce que c'est un petit peu la nuance finalement, quand vous dites... quand un sociologue dit qu'il fait ce que vous voulez faire, on... ça veut peut être dire aussi qu'il a une approche anthropologique, [...]. Je parle de choses que j'ai découvertes en réalité [...] mais ce dont je me suis rendu compte c'est qu'ensuite y'avait cette distinction à faire, parce que c'est pas la même chose de travailler sur un sujet d'un point de vue sociologique ou anthropologique [...] Et après, au niveau de la problématique pour l'historien, est-ce que l'historien est suffisamment armé pour analyser et critiquer cette source s'il prend pas en compte ce que dit la sociologie ou l'anthropologie du... de la construction de cette mémoire.[...] C'est pas si facile que ça finalement. [...] C'est pas une mémoire empaillée quoi qu'on veut ! Ça fluctue en permanence. Par contre, justement si on associe mémoire et patrimoine, alors y'a l'écriture de l'histoire, ça c'est une chose, mais y'a... les mémoires des gens qui existent, bon ; on peut les approcher de multiples façons, soit on en tire des savoirs qui vont alimenter l'écriture d'une histoire, soit on étudie ces phénomènes pour eux-mêmes, pour les comprendre... et pour quoi faire, enfin, pour moi ça reste encore une question, et pour quoi faire ? Autant je comprends des gens qui racontent quelque chose dont ils ont été témoins, c'est des savoirs qu'ils sont les seuls à détenir, qui sont pas dans les archives, que personne ne sait, y'a que eux, donc c'est leur histoire, et en même temps on se rend bien compte que c'est plus riche que ça, c'est-à-dire que... la manière dont ils ont reconstruit eux-mêmes cette histoire, dont ils ont été partie prenante de l'histoire, il faut prendre en compte tout ça aussi. Maintenant si c'est un sociologue ou un anthropologue qui va directement vers ça en tant que phénomène à étudier... une fois qu'on a compris ce qu'il se passait, qu'est-ce qu'on peut bien en faire après, vis-à-vis de ces personnes. [...] Pour moi la seule chose que je verrais, c'est la notion d'expérience. C'est-à-dire... parce que si vous voulez, les mémoires par définition sont extrêmement cloisonnées, chaque mémoire est individuelle, la mémoire collective c'est un peu plus compliqué, celles des différents groupes, mais... y'a pas deux personnes qui auront la même mémoire, donc nous ça nous fait pas notre affaire, puisque au contraire ce qu'on cherche à faire c'est de créer du bien commun. [...] A partir du moment où on intègre, où on prend en compte ce qu'ils portent comme histoire et comme mémoire dans la construction de quelque chose de commun, y'a une connaissance, y'a de la connaissance et de la reconnaissance aussi. Donc y'a tout ça, et... et du coup... je sais plus où j'en étais exactement, mais... on travaille avec tous ces ingrédients. »*

« parcours événementiel<sup>176</sup> » ayant « fait » le Rize est donné désormais comme passé « du » Rize : l'enquête (sur lui) est devenue (sa) biographie, la préfiguration est devenue la « *gestation* ». Cette biographie est, en tant que telle, marquée par un avant (lorsqu'on le préfigurait) et un après (lorsqu'il a acquis sa figure) : littéralement une naissance, qui est constituée en événement critique au cours duquel a été acté – et notamment via l'inauguration de février 2008 – le changement de mode d'existence du Rize : tout le travail du projet de service est une vaste investigation sur cet être nouveau qui finalement n'a eu de cesse de changer de statut : une promesse politique, un projet urbain, une coquille vide, une moissonneuse de mémoires, un lieu convivial, etc. Il a fini par s'individuer, non seulement pendant les années au cours desquelles il a été nommé, photographié, commenté, mais aussi dans son enveloppe physique, c'est-à-dire dans une forme de frontière par rapport à la ville, qui tranche avec la délocalisation des activités durant la préfiguration et avec le caractère ambulatoire du travail dont parlaient Sonia comme Delphine. Ce que donne à voir Xavier, *via* justement le lexique de la biographie, c'est finalement l'émergence d'un être qui, en acquérant son autonomie (i.e. en se renommant lui-même), est devenu relativement contradictoire avec ce que stipulait son acte de naissance : lui qui avait vocation, sous son format épistolaire, à mêler les sujets, à penser le passage « *du singulier au collectif* », le voilà mis face au dilemme de son existence objectivée, et notamment de son cloisonnement dans un bâtiment austère cerné de lourdes grilles. Il a été conçu selon une logique dont la critique n'émane pas, l'on s'en aperçoit bien, du sociologue, mais des riziens eux-mêmes, qui donc passent un temps considérable à déconstruire, à identifier les contradictions, les manques, les faiblesses et les atouts d'un équipement qui, dans sa concrétude, se trouve être de fait en position de pouvoir « *parler des habitants sans eux* », parce qu'il a été bien doté financièrement, bien équipé matériellement, et bien fourni professionnellement : « *on est une institution qui institue* », « *on est dans nos murs* », « *on a un équipement qui est bien équipé* ».

Ce qui s'est engagé en 2008 autour du projet de service peut ainsi être compris comme un travail critique qui vise pratiquement à dé-faire le Rize tel qu'il se découvre dans ses premières années à compter de l'inauguration, et donc à inventer une forme d'organisation qui tendrait vers la fusion entre les riziens et les villeurbannais<sup>177</sup> ; cette nouvelle forme politique est expérimentée en interne *via* la collectivisation d'une partie des processus décisionnels, *via* des méthodes qui au fil du temps deviendront de plus en plus « expérimentales ». L'idéal, nous y revenons, est le Rize conçu comme espace public, accessible à n'importe qui et aux orientations collectivement décidées : le public n'est ni le destinataire d'une politique culturelle ni un minerai dans lequel les universitaires iraient puiser

---

<sup>176</sup> BARTHELEMY Michel, « Événement et espace public : l'affaire Carpentras », *Quaderni*, n°18, 1992, pp. 125-140, p.135.

<sup>177</sup> Le problème de la matérialité du Rize sera réexploré notamment en séquence 9, lorsqu'il s'agira pour les riziens de penser une exposition « hors-les-murs » et d'aller directement à la « rencontre » des habitants.

« de la mémoire », mais ce qui doit « *influer le cours des choses* ». Trouver ce public-là, « *c'est vital* », et si « on » n'y arrive pas, explique Xavier, « *on est foutus, dans le sens où le projet du Rize, dans sa belle utopie généreuse, du démarrage, va capoter rapidement si on... si on garde pas cette ambition, qui est d'un côté totalement utopique... faire participer les gens c'est un très beau discours, très facile à faire, mais qu'ils participent réellement et au point d'influer sur le cours des choses, c'est-à-dire de finalement, ben le sujet qu'on voulait faire on le fait pas, ou on le traitera pas de la façon dont on pensait le traiter* ». Et au bout du compte, pour décrire la situation telle qu'elle est à la fin 2011, Xavier me livre une analyse qui rend compte – sans que je sois en mesure de le comprendre ainsi à cette époque – de toute la tension qui traverse depuis 2000 le projet, entre logique sociale et logique politique. « *Moi ma petite théorie, c'est un peu simpliste, des choses, de notre activité, c'est de diviser un peu en deux axes qui parfois se rejoignent, c'est un axe vertical et un axe horizontal. On aurait d'un côté un travail de mémoire, alors je parle de travail de mémoire parce que nous ce qu'on fait c'est travailler avec la mémoire. [...] La mémoire est une question sociale, un enjeu social, des gens qui portent des mémoires qui sont parfois antagonistes, qui sont... alors, qui posent pas du tout les mêmes enjeux, c'est-à-dire, quand c'est une mémoire ouvrière, ça peut rejoindre des enjeux de mixité sociale dans l'évolution urbaine ; quand c'est la mémoire de l'immigration ça peut être des enjeux de dialogue interculturel ; enfin y'a toutes sortes de questions contemporaines qui relèvent d'enjeux mémoriels, pas forcément explicites, et... un axe de la politique : comment faire en sorte que les gens vivent bien ensemble sur un même territoire, eh bien c'est une des réponses, dans une approche culturelle, ça va être de proposer... une politique qui est... qui travaille sur la question mémorielle. Voilà. Et donc la réponse, dite d'une manière générale, ce serait de construire... si je devais énumérer, enfin énoncer de manière très simple, très limpide, le projet du Rize, c'est de... de coconstruire et de transmettre... de coconstruire avec les habitants, les archives et les chercheurs, un récit commun de la ville. Ou un récit partagé de la ville...* » D'un côté donc, la logique sociale : collecter des témoignages, reconnaître l'antagonisme des mémoires, enregistrer et « valoriser ». Puis, la « logique de la politique » [pour laquelle] au contraire, « les parties ne préexistent pas au conflit qu'elles nomment et dans lequel elles se font compter comme parties<sup>178</sup> », de sorte que « s'il peut y avoir de la politique, c'est qu'il y a mécompte dans les parties du tout, c'est pour autant que le tout n'est pas égale à la somme des parties dénombrées<sup>179</sup> ». Xavier doit composer avec ce mécompte dont parle J. Rancière, et si le « nous » qu'il invoque participe d'une « *utopie généreuse* », c'est précisément parce que l'on n'en peut pas compter les parties à la façon sociologique. L'ambition sociogénétique du Rize est là, qui provient de la *Lettre*, dans la mesure où celle-ci a été réactualisée

---

<sup>178</sup> RANCIERE Jacques, *La mésentente. Politique et philosophie*, op.cit., p.49.

<sup>179</sup> PERONI Michel, « « Déliaison » quand tu nous tiens... », op.cit., p.15.

dans l'enquête interne des riziens : il s'agit de procéder à la « reconstruction effective<sup>180</sup> » d'un public qui ne soit pas simplement là pour être passé au tamis de l'institution. La difficulté qui se pose au Rize n'est donc pas tant liée au développement du public au sens d'une démocratisation « sociologique<sup>181</sup> » qu'à la difficulté qu'il y a à penser cette « communauté indéfinie<sup>182</sup> » qu'est un public, qui ne vaut que par cette indétermination-là – détachée, donc des substrats socio-historiques que sont les corps inventoriés et les groupes qui les amalgament. L'identité de la ville est un mouvement d'enrôlement, or la naissance d'un être – « Le Rize » - en son lieu, qui pourrait faire récit tout seul, à partir de denrées collectées, est litigieuse. Mais comment réaliser la possibilité nostrosologique – parler en commun, faire récit en commun, dire « nous » ? Et comment rendre le public actif ? Chez J. Dewey, la « méthode est l'expérimentation<sup>183</sup> », et Xavier ne dit pas autre chose : « *Construire ce récit, ça veut dire... c'est une manière abstraite de le dire, parce qu'en fait concrètement ça prend des formes diverses et complémentaires, qui forment une mosaïque d'actions, de court terme, plus événementielles, ou du travail de long terme quand c'est la recherche, les publications, ou... mais qui, tout ensemble... moi j'appelle ça construire un récit, mais c'est une manière très large de le dire ; parce qu'évidemment notre but c'est pas d'écrire une histoire de Villeurbanne qu'on va mettre dans un livre et puis le refermer en disant "ça y est, on a fini notre boulot", ça se retravaille...* ». Ce dernier extrait nous indique que ce qu'il faut s'attendre à suivre ici, ce n'est pas l'élaboration d'un monument dédié à la mémoire, une mécanique d'objectivation bien huilée, non plus qu'une fabuleuse collection d'histoires et d'objets villeurbannais ou qu'une vaste histoire globale de la ville, mais un faisceau d'expériences dont les liens qu'elles entretiennent les unes vis-à-vis des autres sont toujours sujets à caution – « *on se relit* » toujours, au Rize. Le tracé du récit, comme le tracé politique<sup>184</sup>, comme le tracé du social<sup>185</sup>, est sans cesse à reprendre et ce qui est escompté, ce n'est pas une vaste inclusion ou « identification » de tous à « une mémoire » que l'on aurait vite fait de dire « officielle », mais des apparitions de « nous » aussi expérimentales que les narrations qui les génèrent ou, tout au moins, les annoncent, les décrivent, les formalisent et les préfigurent. Et c'est ce que l'on aura finalement suivi déjà tout au long de cette séquence : des récits qui se reprennent les uns les autres, qui se commentent,

---

<sup>180</sup> ZASK Joëlle, « La politique comme expérimentation », *op. cit.*, p.37.

<sup>181</sup> Cet aspect reste néanmoins prégnant pour le Rize qui, notamment pour justifier ses dépenses en communication dans le dialogue de gestion (voir note 146) – justifier, en outre, qu'il bénéficie d'un poste à temps plein de chargé de communication, ce qui autonomise sa communication propre de celle de la ville -, et plus généralement pour justifier de son utilité en tant que service public, doit essayer d'avoir de bons chiffres de fréquentation. Si les archives et la médiathèque sont relativement préservées de ces problèmes (les archives parce qu'elles sont de toutes façons un service obligatoire que la ville doit proposer, quand bien même personne ne s'y rendrait, et la médiathèque parce qu'elle a un public solide en toutes circonstances), ceux-ci peuvent ressurgir à l'occasion des expositions, lorsqu'il s'agit de savoir si, au regard de fréquentations parfois faibles, l'investissement effectué par la ville en « vaut la peine ».

<sup>182</sup> JOSEPH Isaac, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *op.cit.*

<sup>183</sup> *Ibid.*, p.185.

<sup>184</sup> LATOUR Bruno, « Si l'on parlait un peu politique ? », *Politix*, n°58, vol.15, 2002, pp.143-165, p.148.

<sup>185</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op. cit.*

se citent, se partagent et s'explicitent, avec à chaque fois en jeu des manières de concevoir les modalités d'assemblage de « nous ».

## Conclusion de séquence

Qu'est-ce que « le Rize » ? Il apparaît désormais que la question qui se pose au sociologue est, au stade où nous en sommes, loin d'être définitivement résolue pour le Rize lui-même, pas plus qu'elle ne l'était pour celles et ceux qui, depuis 2000, ont participé à sa conception, laquelle ne peut dès lors être réduite à la simple application d'un plan stratégique qui aurait été plus ou moins bien interprété par les acteurs en présence. Sous l'angle pragmatiste, on aura saisi « l'intention<sup>186</sup> » de Jean-Paul Bret d'une part dans sa thématization locale en tant que prolongement d'un souci historique, à Villeurbanne, pour la mémoire – dans lequel est également greffée la présente investigation sociologique ; d'autre part, comme véritable énigme qui fournit un point de départ à un travail d'enquête qui mobilise un « art de l'ingénieur<sup>187</sup> » collectif. Comme le signale D. Céfaï, sous la perspective qui est la nôtre, « avant de fixer un sens dans des énoncés analytiques, puis, éventuellement, de généraliser dans des propositions théoriques, l'enquêteur se met en demeure de *comprendre, d'observer et de décrire des opérations et de définition et de maîtrise des situations* par des acteurs dans leur monde de la vie quotidienne<sup>188</sup> ». Ces opérations, nous avons eu sur elles un premier regard à travers l'analyse d'un corpus documentaire qui, dans le même temps, nous a permis de tracer « l'histoire du Rize », mais seulement dans la mesure où cette histoire est faite, défaite, interrogée, mobilisée, comprise, observée par les acteurs sociaux dans leurs rapports écrits, dans leur activité courante, ainsi que dans les descriptions qu'ils livrent au sociologue. A aucun moment nous n'avons eu à aller « plus loin » ou « au-delà » de cette histoire confectionnée localement à toutes fins pratiques, nécessaire et suffisante pour comprendre quel est, ici, l'objet du problème.

Parce qu'elles prennent en charge ces compétences analytiques, critiques, sociologiques ou encore historiennes des acteurs, les positions sociologiques que je me suis employé à mettre au travail contredisent une conception de la sociologie qui revendique l'instauration d'une « rupture [...] avec le sens commun ou les prénotions [comme] seul moyen de pratiquer une science des faits sociaux digne de ce nom<sup>189</sup> ». Cette rupture épistémologique est censée être justifiée par la spécificité des méthodes qui la soutiennent, donc par une rupture méthodologique : le sociologue aurait « les moyens sociaux et

---

<sup>186</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, *op.cit.* p.119.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>188</sup> CEFAÏ Daniel, « L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme », *op.cit.*, p.46

<sup>189</sup> LAHIRE Bernard, « Les ambitions théoriques de la sociologie », *Sociologie*, vol.9, 2018/1, pp.61-71, p.67.

les pratiques langagières lui permettant une construction qui va au-delà de celle que chaque être social particulier peut avoir : le chercheur peut par l'investigation historique, la méthode comparative, l'analyse statistique, l'observation, l'analyse de documents, ses questionnaires et ses entretiens, etc. construire une réalité qui n'est donnée à voir, au départ, à personne d'autre que lui<sup>190</sup> » ; « il faut souligner l'importance de toutes les pratiques écrites et graphiques (listes, tableaux, fiches, classements de fiches, index, diagrammes, schémas, tableaux synoptiques qui permettent "d'ordonner, d'assembler, de reconstruire après coup ce qui, dans la pratique est disparate et fragmentaire")<sup>191</sup> ». Qu'il existe des résultats spécifiques à l'enquête du sociologue, que celui-ci ait un langage particulier et confère un sens particulier aux choses, qu'il ait des enjeux pratiques différents de ceux qu'il étudie, tout cela est acquis. Pour autant, ordonner, assembler, organiser le fragmentaire, comparer, mobiliser l'histoire, observer, n'est-ce pas ce que tout le monde fait dans des proportions variées, et n'est pas cela que nous avons commencé à observer, et que nous continuerons d'observer encore ? Comme l'indiquait J. Dewey, « les différents objectifs de l'enquête du sens commun et de l'enquête scientifique exigent des objets différents [mais] cette différence d'objets n'est pas incompatible avec l'existence d'un schème commun dans l'un et l'autre type d'enquête<sup>192</sup> ». De même, l'ethnométhodologie « ne conteste pas les acquis de l'analyse formelle. Elle les considère comme établis de manière indiscutable. Mais elle s'interroge sur ce "quelque chose de plus" qui sous-tend l'analyse formelle [...] dont elle dépend pour pouvoir faire ce qu'elle fait selon les procédures soigneusement apprises, ce "plus" qu'elle utilise et reconnaît partout dans les pratiques vécues constitutives du travail de ceux qui la mettent en œuvre<sup>193</sup> ». Ainsi aura-t-on tenté de voir dans des dossiers autant de lieux d'un raisonnement pratique qui travaille à déterminer ses domaines de sens et d'objets (en retenant tel matériau, en retenant telle partie de telle délibération, en mobilisant certaines catégories, etc. – et donc, non pas en « oubliant » certaines choses, mais en laissant forcément de côté ce qui ne « compte pas » ou n'est pas opérant). Il s'agissait de prendre comme thème la façon dont les acteurs locaux analysent les ressources constituées dans la temporalité de l'enquête qu'ils mènent : « ne pas confondre thème et ressources, c'est ne pas utiliser, pour rendre compte analytiquement d'un objet, le langage ou les catégories dans lesquels cet objet se dit lui-même, s'organise, s'interprète, se comprend lui-même. Au contraire, il faut thématiser et prendre pour objet l'analyse de ces ressources-là<sup>194</sup> ». La perspective posée là et déjà expérimentée à partir de dossiers et d'entretiens sera bientôt systématisée, sitôt mis en situation de pouvoir suivre les acteurs dans à même leurs enquêtes empiriques, de pouvoir observer, au plus près,

---

<sup>190</sup> LAHIRE Bernard, « Précisions sur la manière sociologique de traiter du "sens" : quelques remarques concernant l'ethnométhodologie », *Langage et société*, n°29, 1992, pp.73-89, p.80.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p.78

<sup>192</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op.cit.*, p.182.

<sup>193</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, pp.32-33.

<sup>194</sup> QUERE Louis, HOARAU Jacques, *op.cit.*, p.57.

la façon dont ils enquêtent sur les lieux, sur le temps, et déterminent dans leurs pérégrinations ce qui est vaut d'être intégré ou associé à leur investigation.





## Séquence 3. L'engagement dans l'enquête

Le 20 juin 2013, Delphine et moi nous retrouvons dans le patio du Rize pour « *échanger sur nos pratiques, la mémoire, la recherche, etc.* », selon les termes qu'elle utilise lors de notre rapide discussion préalable par mail. Quelques semaines auparavant, elle avait repris contact avec moi : « *Nous sommes toujours intéressés pour lire votre mémoire de master et sauf erreur de ma part, nous n'en avons pas de copie ? Est-il possible de nous l'envoyer en version numérique ? Nous nous chargerons de l'impression et nous pourrions ainsi aussi le mettre en consultation dans nos archives* ». Je lui avais donc communiqué le fichier contenant mon mémoire. Une année s'est écoulée depuis son achèvement ; cette rencontre est donc l'occasion pour obtenir un « retour » sur ce travail et de tenir informé le Rize des suites données à l'enquête dont il avait fait l'objet. Mais très vite, Delphine me demande si je souhaite « *faire partie des lieux. Ça ne serait pas un souci de vous accueillir quelques temps ici. [...] Si ça vous intéresse d'avoir un bureau pendant quelques mois...* ». Si l'on se rappelle le refus qui avait été opposé en 2011 à ma demande de stage, ainsi que du caractère secondaire de ma proposition sociologique par rapport aux enjeux que Xavier considérait comme prioritaires à l'époque, on ne peut que se demander ce qui a finalement rendu cette proposition-là suffisamment pertinente pour le Rize. La réponse peut être établie au prisme de l'analyse engagée dans la séquence qui précède, c'est à dire en considérant la proposition d'entrée en résidence comme prolongement d'une intégration de l'enquête sociologique à l'enquête publique sur la mémoire.

En effet, les travaux qu'effectuent les chercheurs et chercheuses qui gravitent autour du Rize ont de quelque manière vocation à venir s'y inscrire : nombreux sont ceux dont on sollicite le concours pour fournir des appuis lors de la conception des expositions, pour venir faire des conférences thématiques, etc. ; et d'autres y sont même hébergés, notamment<sup>1</sup> dans les bureaux du « pôle recherche ». Le fait que Delphine m'ait relancé pour se procurer le rapport de master est donc une procédure *typique* du Rize, qui lui permet d'agréger au fil du temps une masse de comptes-rendus tirés des recherches auxquelles il a été lié. Ce qui est remarquable, c'est que ces rapports ne sont pas archivés au sens strict (ce qui supposerait que l'on doive, pour les consulter, en passer par les formulaires et procédures classiques d'exhumation des documents depuis les magasins d'archive), mais rendus doublement disponibles en tant que ressources : la version papier est déposée dans la salle de consultation des archives, sur une bibliothèque dans laquelle les visiteurs peuvent immédiatement piocher ce qui les intéresse ; la version numérique est quant à elle enregistrée sur le serveur CMS, et donc accessible à l'ensemble des personnels depuis chacun des postes de travail, au même titre que

---

<sup>1</sup> Il arrive également que des masterants soient intégrés temporairement au Rize (via des conventions de stage) pour participer à des projets « professionnels » : stagiaires en communication, stagiaires archivistes, etc. On reviendra notamment en séquence 7 et 9 sur ces intégrations et leurs conséquences.

n'importe quel autre fichier courant. En ce sens, cette conséquence pratique du rapport de M2 (et le fait même qu'il ait pu avoir des conséquences) ne tient pas d'abord à son contenu (à une supposée « qualité » intrinsèque telle qu'elle eut justifié l'intérêt des riziens), mais à son statut de *matériau* pour le Rize, relevant d'un travail qui prolonge celui que l'on a vu à l'œuvre précédemment – de documentation, de totalisation, d'analyse de ce qui se fait, en outre, sur « la mémoire ». Disons pour l'instant, avec M. Callon, que pour le Rize, les comptes-rendus savants sont « des outils plus que des mots<sup>2</sup> ». La première séquence restituait une posture sociologique qui présuait de sa pertinence en l'indexant à la charge critique qu'elle était censée porter ; désormais, ayant pris acte de ce qui peut bien se jouer dans la « réalisation » d'une « idée » politique (séquence 2), il s'agit de constater « l'inefficacité des théories, aussi longtemps qu'elles ne sont pas accompagnées des instruments et des compétences qui leur donnent un sens et un intérêt<sup>3</sup> ». Et de retrouver ainsi notre question : Quel sens a été donné à ce rapport, qui puisse permettre de comprendre la proposition de résidence ? Delphine fait état de trois effets principaux - de mise en visibilité, de mise en lisibilité, et de mémoire – sur lesquels il faut revenir un instant pour amorcer la suite du travail. Pour saisir, en particulier, comment s'articulent la question de la médiation du récit et celle de mon entrée au « laboratoire ».

Mise en visibilité d'abord d'une activité routinière sur laquelle personne ne s'était penché jusque-là, et accentuée par une perspective désireuse de suivre, jusque dans ses conduits les plus anodins *a priori* le « furet du social<sup>4</sup> ». A ce titre le rapport de M2 a été pris comme une curiosité : de quel genre de sociologue s'agit-il, qui s'inquiète de la façon dont s'écrit un cartel d'exposition, autant que de la manière dont des photographies sont scannées avant un montage ? Cette surprise allait être prolongée au fil de la thèse, mes interlocuteurs s'étonnant de mon omniprésence à leurs côtés<sup>5</sup> dans des moments qu'eux-mêmes considéraient comme *a priori* non pertinents pour un analyste, alors même qu'ils occupent l'essentiel de leur temps de travail<sup>6</sup>. Tout ce que M. Weber par exemple invite à considérer comme des « données incompréhensibles, [...] de simples "data"<sup>7</sup> » trouvait là sa place dans le compte-rendu sociologique aux côtés d'éléments théoriques, de sorte qu'une mise en équivalence était faite, dans le dispositif textuel, entre les « grandes » affaires de « mémoire collective » et les « petits » soucis qu'avaient à régler, chaque jour, les membres du Rize, et dont ils

---

<sup>2</sup> CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dé engagé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *op.cit.*, p.68.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, *op.cit.*, p.14.

<sup>5</sup> Et me le signalant : « Tu es là plus que nous ! », « Tu n'en as pas marre des fois ? », « On a notre œil de Moscou », etc. On retrouvera cela surtout à la séquence 8 lorsqu'on passera du temps en compagnie de Delphine

<sup>6</sup> Comme me le disait Delphine lors de cette rencontre de juin 2013, évoquant de nouveau la surprise qu'avait occasionné sa lecture du rapport de M2 : « Le quotidien c'est quand même monter des projets, faire faire des devis, enfin, c'est pas de réfléchir à comment on fait œuvre de mémoire collective, donc il y a un moment où on se dit [à la lecture], ah oui, en fait on fait ça ! : "Bon, ben maintenant faut quand même que je commande mes impressions pour la prochaine expo, que je téléphone au graphiste !" [rires] »

<sup>7</sup> WEBER Max, *Economie et Société, tome 1 : les catégories de la sociologie*, Paris : Pocket (collection « Agora »), 2003 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1921], 416 pages, p.33.

m'avaient parlé dans nos entretiens. La commande par Delphine d'une découpe de planches au menuisier du coin devenait digne d'analyse, à l'instar de celle passée par J.R. Searle pour une bière bien fraîche à la terrasse d'un café parisien : « voilà une scène innocente ; et pourtant sa complexité métaphysique est réellement stupéfiante ; sa complexité aurait époustoufflé Kant s'il s'était jamais soucié de penser à ce genre de choses<sup>8</sup> ».

Autre effet du rapport : celui d'une mise en lisibilité corrélative de sa visée de totalisation monographique, selon le terme de N. Dodier et I. Baszanger – soit l'intégration, dans un écrit, « des observations ethnographiques conduites sur un terrain en les référant à une entité collective unique<sup>9</sup> : un tout qui englobe les données, et à l'intérieur duquel elles s'éclairent réciproquement ; un tout auquel, en même temps, appartiennent les personnes rencontrées lors de l'enquête<sup>10</sup> ». Personnes qui existent là sous forme de traces, d'inscriptions. Mais « cette inscription, comment la payons-nous ? Qu'est-ce que nous lâchons ? Qu'est-ce que nous gagnons ?<sup>11</sup> ». Du point de vue de son accord à une « réalité antécédente<sup>12</sup> », l'écart entre le monde tel qu'il est et le monde tel qu'il est écrit peut sembler abyssal. Comment faire seulement l'inventaire de tout ce que les mots mêmes ne permettent pas de dire, à commencer par le grain perdu de la voix des enquêtés - « la voix [qui] reste inobjectivable, énigmatique, non spéculaire<sup>13</sup> » ? Mais le pragmatisme nous autorise à ne plus raisonner dans l'absolu, à ne plus perdre trop de temps avec la « question de la correspondance entre le monde et les énoncés sur le monde<sup>14</sup> » qui, comme l'indique B. Latour, a perdu les « Modernes », et à symétriser les questions de R. Barthes : ce que nous « lâchons » n'est ni plus, ni moins, que ce que nous « gagnons » - s'opère cependant un changement de mode d'existence, si on entend par là « à la fois une version de l'être-en-tant-qu'autre (un prélèvement de discontinuité et de continuité, de différence et de répétition, d'autre et de même) et un régime propre de véridiction<sup>15</sup> ». Partant, on peut considérer que l'effet de lisibilité du rapport de master 2 tient d'abord à cette propriété de l'écrit qui est de pouvoir être lu : et qu'ont donc pu lire Delphine, Xavier et les autres, sinon une version autre d'eux-mêmes ? Qui, parce précisément inscrite, tracée, lisible, permet de s'arrêter autrement sur ces collègues jusqu'alors de

---

<sup>8</sup> SEARLE John Rogers, *La construction de la réalité sociale*, *op. cit.*, p.15.

<sup>9</sup> « En rassemblant son matériel, le sociologue propose une représentation générale des actions, qui donne quelques outils de mise en équivalence, en formulant des "figures" caractéristiques d'actions. L'enquête sociologique est donc considérée comme un nouveau dispositif de représentation qui permet d'organiser la multitude des cas singuliers. » DODIER Nicolas, « Représenter ses actions. Le cas des inspecteurs et des médecins du travail », *Raisons Pratiques*, n°1 : *Les formes de l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1990, 343 pages, pp.115-148, p.139.

<sup>10</sup> BASZANGER Isabelle, DODIER Nicolas, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *op.cit.*, p.42.

<sup>11</sup> BARTHES Roland, *Le grain de la voix*, Paris : Seuil (collection « Essais »), 1999 [1981], 416 pages, p.9.

<sup>12</sup> DEWEY John, *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, *op.cit.*, p.213.

<sup>13</sup> ZUMTHOR Paul, « Considérations sur les valeurs de la voix », *Cahiers de civilisation médiévale*, n°99-100, 25<sup>ème</sup> année, 1982, pp.233-238, p.236.

<sup>14</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, *op.cit.*, p.81.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.189

chair et d'os, ainsi que sur soi-même<sup>16</sup>. Aux litiges concernant la vérité de l'écriture se substitue l'opérativité d'un récit portant sur des enquêtés qui sont « *quand même tous des personnages à part entière* », présentant déjà un potentiel d'intrigue, et se prêtant en quelque sorte d'autant mieux à devenir des personnages écrits<sup>17</sup>. Ainsi, le mémoire de M2 a-t-il été un outil (parmi d'autres) permettant aux riziens de « *se regarder faire* », et participe-t-il de ce « *voir plus clair* » qui préoccupait tant Xavier ; du fait de l'appropriation dont il a fait l'objet au Rize (impression, diffusion), il concourt en fait à la réalisation du projet politique fondateur : « *donner des clés de lecture* », « *donner à lire et à comprendre* ». Ce qui apparaît donc, à travers le cas de ce rapport-là, c'est le « sens » que peut avoir la « collecte » qu'effectue le Rize en continu : il ne s'agit pas d'enregistrer des textes, d'archiver des documents, ou d'empiler des fichiers dans des serveurs, mais de veiller, systématiquement, à ce que tout ce qui « entre » au Rize puisse être, d'une façon ou d'une autre, employé comme outil réflexif ; ce qui demande, en l'occurrence, de compter l'activité de lire comme véritable méthode d'investigation.

Delphine témoigne de cette réflexivité permise par la médiation du texte à travers un troisième effet du rapport, absolument lié aux précédents, que l'on pourrait dire être de mémoire ou de reconnaissance, et qui nous fait retrouver la question épistolaire. On avait suggéré (séquence 2) que le format de la *Lettre* de Jean-Paul Bret invitait à quelque chose comme une correspondance entre des sujets indéterminés, ou plutôt, des sujets dont il était attendu qu'ils puissent se déterminer (dire qui « nous » sommes, s'arrêter sur « nous » et sur « notre mémoire ») justement *via* des formes de correspondance. Et l'on avait suggéré, un peu rapidement, que le format épistolaire impliquait une structure temporelle *a minima* : le temps de l'écrire, le temps du lire, le temps de la réponse, et ainsi de suite. Or les « *personnages* » que sont devenus Delphine et les autres du fait de leur redistribution sous une trame sociologique ne sont pas juste de papier : ils sont aussi compris comme étant des versions d'eux-mêmes en continuité référentielle avec leurs versions « réelles » ; ainsi lire le rapport, en misant tacitement sur l'existence d'un lien entre ce qui est écrit et ce qui est décrit, c'est aussi se voir tel que l'on était *avant*. Et c'est donc pouvoir, comme le fait Delphine en m'en parlant<sup>18</sup>, faire l'inventaire de

---

<sup>16</sup> Delphine, toujours : « *Moi j'ai trouvé ça passionnant de lire ce regard extérieur. [...] Nous, quand on y est, on se fait vite happer par le quotidien [...] : on ne peut pas faire et se regarder faire. Et c'est ça que je trouve intéressant, c'est que la position d'extérieur permet de déceler des choses qui neutralisent un peu la personnalité de chacun. J'ai trouvé qu'il y avait une place assez juste donnée au discours de chacun, de gens qui sont quand même tous des personnages à part entière* »

<sup>17</sup> On retrouvera ce point développé par la suite lorsque, suivant les uns et les autres dans leurs enquêtes, on les verra identifier les « bonnes histoires, les « anecdotes » intéressantes à raconter, les « personnages incroyables », les « grands villeurbannais », etc. Disons en première instance que le monde social n'est pas exactement plat : il est tissé d'histoires dont certaines semblent se prêter d'emblée à être « cueillies », selon la belle expression du cinéaste P. Perrault (expression au demeurant reprise par la compagnie Anda Jaleo qui nous occupera en séquence 6). Voir PERRAULT Pierre, *Pierre Perrault, activiste poétique. Filmer le Québec. Entretien avec Simone Suchet*, Nantes : Capricci, 2014, 204 pages

<sup>18</sup> « *Depuis qu'on a fait ces entretiens, je pense que pour Xavier comme pour moi, nos discours se rejoignent davantage aujourd'hui [...]. Lui m'a plus apporté de théorie, moi je ne suis pas une théoricienne, mais il y a des choses que j'ai intégrées dans mon discours qui sont de l'ordre de la théorie que lui apporte. [...] Et Xavier, lui,*

tout ce que l'on n'est plus, de ce qui a changé ; prendre, finalement, la mesure du temps passé, la mesure de ce qui sépare le temps du lire de celui du texte. « *On s'y retrouve bien [...] mais il y a des choses qui ont bougé, des choses qui se rejoignent, des choses qui se rééloignent* ». L'imparfait côtoie ensuite le présent, l'avant est en vis-à-vis de l'aujourd'hui : c'est la pratique de l'historicité précédemment évoquée avec D. Trom<sup>19</sup> qui est à l'œuvre ici, dans ces opérations *a priori* anodines de comparaison, qui prennent comme point d'appui systématique des formes de « mémoire » et engendrent questions et remises en question.

Cette rapide reprise de l'entrevue avec Delphine permet de comprendre ce qui a pu conduire à l'hébergement au Rize du chercheur que je suis : c'est que mon travail avait produit, à la lecture, des effets de réflexion (au double sens du terme) ; à quoi venait s'ajouter un paramètre pratico-pratique, à savoir la disponibilité des bureaux du pôle au second semestre<sup>20</sup>. Quelques semaines plus tard, une « *convention d'occupation précaire* » est établie entre la ville de Villeurbanne et le Centre Max Weber<sup>21</sup>, qui sort du format usuel des conventions de stage puisqu'aucune indemnité n'est en jeu, et qu'aucune attente explicite n'est formulée à mon endroit<sup>22</sup>. Le lundi 2 septembre 2013 s'entamait ainsi une résidence qui allait se prolonger jusqu'en décembre 2016, et j'arrivai au Rize avec dans mon sac le même équipement qu'au tout départ - un carnet de notes, des sacs de livres, quelques crayons et un dictaphone. Mais au point où nous en sommes, cette nouvelle étape dans la jonction entre enquête sociologique et enquête publique nous fait dire que si « la spécificité du travail de terrain comme méthode d'enquête en sciences sociales réside dans l'"implication" de l'enquêteur sur son site d'enquête<sup>23</sup> », cette implication ou « immersion<sup>24</sup> » n'est pas du seul fait du chercheur (qui, dans un geste positif de recherche, aurait réussi à « entrer » sur le terrain), mais une conséquence logique et

---

*adhère plus à une vision que l'équipe a apporté sur les fonctions patrimoniales du lieu en tant qu'équipement culturel, parce que je pense qu'il avait une vision plus archivistique, et aujourd'hui on se dirige plus vers quelque chose qui est de l'ordre du musée de société, [...] avec la question de l'interculturalité, du participatif. [...] Puis, ce qui est étonnant, c'est que Xavier, qui a tendance à aller dans plusieurs directions, aujourd'hui a un discours plus fixe. Du coup, quand je relisais le mémoire, je voyais comment ça se passait quand on n'était pas d'accord sur un projet, mais aujourd'hui ça devient rare. »*

<sup>19</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*

<sup>20</sup> Le Rize accueille les étudiants en master recherche de janvier à juin, chaque année.

<sup>21</sup> « *Il est exposé et convenu ce qui suit : monsieur Benjamin Tremblay prépare une thèse sur la pragmatique de la mémoire à Villeurbanne au sein du laboratoire Max Weber, sous la direction de Michel Peroni. Le Rize souhaite apporter son soutien à Benjamin Tremblay, étant intéressé par la problématique qu'il étudie. Il est donc convenu ce qui suit : le Rize met à disposition du preneur, à titre précaire, au 23/25 rue Valentin Haüy, 69100 Villeurbanne un bureau d'environ 12m2 située au 1<sup>er</sup> étage du bâtiment. La présente convention est valable du 2 septembre au 21 décembre 2013. Le bureau sera utilisé à des fins de recherche par Monsieur Benjamin Tremblay. Le bailleur se réserve le droit de contrôler l'usage qui en est fait. Un état des lieux contradictoire sera établi entre le Rize et Monsieur Benjamin Tremblay lors de la remise des clés et du badge d'accès au Rize. La présente occupation est entièrement consentie à titre gratuit (mise à disposition des locaux, frais d'électricité, de chauffage etc...) ».*

<sup>22</sup> Tandis qu'il est attendu des stagiaires qu'ils effectuent un rapport de stage, qu'ils en remettent une version au Rize, et qu'ils présentent leurs travaux publiquement en fin d'année.

<sup>23</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, *op.cit.*, p.544.

<sup>24</sup> *Ibid.*

escomptée de l'enquête villeurbannaise. C'est une conséquence de l'existence préalable de ce laboratoire qu'est le Rize, et de la disponibilité « d'un espace personnalité accommodé pour [m]es aises<sup>25</sup> ». Autrement dit, entrer au Rize, c'est être immergé davantage que s'immerger : si « l'observateur-analyste doit se mettre en condition d'agir à la manière d'un praticien compétent<sup>26</sup> » dans les situations qu'il étudie, dans le cas présent, c'est en réalité lui qui est « mis en condition », rendu praticien compétent par le laboratoire qu'est le terrain.

L'objectif de cette troisième séquence va être d'affiner la thématization du Rize comme équipement de recherche, qui dote ceux qui y passent (et *a fortiori* ceux qui y résident) de ressources, d'outils destinés à les soutenir dans leurs investigations. Il s'agit donc d'une partie consacrée à la « méthode », mais dans laquelle les discussions dites « méthodologiques » ou à teneur épistémologique ont pour seule fonction, désormais, d'asseoir une version pragmatiste de la méthode d'enquête (et de la façon de parler de méthode), fondée non plus sur des catalogues de principes mais sur une *activité* collective, et mettant en scène un sociologue « agencé avec un milieu<sup>27</sup> ». L'idée étant, finalement, de montrer que les dilemmes classiques concernant la méthode ou le rapport au terrain peuvent être évités si on se replace sous l'optique deweyienne, et si on fait de l'enquête un cas d'action au pluriel. Il convient donc de problématiser l'entrée en résidence comme prolongement de ce qui avait été amorcé à la séquence 2 avec Sonia, c'est-à-dire comme un temps de la recherche au cours duquel le sociologue est initié aux « grammaires de conduite en usage<sup>28</sup> » sur le terrain, en même temps que pris dans les « procédures pratiques<sup>29</sup> » qui assurent « la diffusion d'une intelligence fructueuse<sup>30</sup> » dans la communauté d'enquête – celle des « agents spécialisés<sup>31</sup> » du Rize. Pour analyser cela et rendre compte des conditions effectives dans lesquelles a pu s'effectuer mon travail, on ne peut pas se contenter d'établir une séquence purement « descriptive » ou « méthodologique ». Il nous faudra, dans une première section, nous interroger sur ce que revenir sur les « traces de la recherche » engage. En particulier j'aimerais montrer que les questions qui se posent au sociologue lorsqu'il reprend son journal de terrain (en vue de reconstruire le passé pour l'exposer dans son compte-rendu) ont à voir avec les effets que l'on vient de décrire rapidement avec l'exemple de Delphine. Reprendre un journal de terrain, c'est se reconnaître, mais comme autre – c'est être

---

<sup>25</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, *op.cit.*, p.24.

<sup>26</sup> WATSON Rodney, « Continuité et transformation de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, p.21.

<sup>27</sup> THEVENOT Laurent, « L'action comme engagement », In : BARBIER Jean-Marie (dir.), *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris : PUF (collection « Formation permanente éducation adultes »), 2000, 274 pages, pp.213-238, p.214.

<sup>28</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, *op.cit.*, p.537.

<sup>29</sup> DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, *op.cit.*, p.204.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> CEFAÏ Daniel, TERZI Cédric, « Présentation », In : CEFAÏ Daniel, TERZI Cédric (dir.), *Raisons pratiques*, n°22, *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*, Paris : Editions de l'EHESS, 2012, 380 pages, pp.9-47, p.27.

confronté à des écrits autographes, ce qui posera au moins la question de savoir comment ceux-ci ont été laissés. Cette discussion, outre qu'elle me fera explorer un peu davantage ce thème des traces dont j'aurai à me ressaisir de plusieurs façons jusqu'à la fin de ce rapport, permettra surtout, à ce point, de clarifier une première part de la méthodologie d'investigation (approfondie ensuite en section II), ainsi que de poursuivre la réflexion engagée sur la continuité entre enquêtes, en montrant que le sociologue qui lit son journal, le membre du Rize qui lit un rapport de master, ou le dessinateur qui observe sa silhouette dans une exposition (section III) sont mis face à des questions identiques, qui ont toujours à voir avec le problème de la mémoire, du témoignage, et de la reconnaissance de soi.

Mais reprendre le journal de terrain c'est aussi, sur le plan factuel, accéder à une visibilité d'éléments qui eussent sans cela été oubliés. Dans la seconde section, je me pencherai à nouveau sur le journal (associé à d'autres matériaux), cette fois en tant que source documentaire permettant de reconstruire mon « installation dans les lieux<sup>32</sup> », et les différents outils dont j'ai été doté en arrivant au bureau n°3 : ordinateur, revue de presse, ouvrages sur Villeurbanne, revues professionnelles, mais aussi histoires locales, anecdotes concernant le Rize, etc. A l'instar de l'occupant d'un wagon de train dont L. Thévenot décrit les « attachements tentaculaires<sup>33</sup> » ou de l'astrophysicienne qui, chez B. Latour, « ne voit clairement qu'en se rapprochant de la lumière phosphorescente d'un écran d'ordinateur<sup>34</sup> », le résident au Rize bénéficie d'un appareillage qui lui permet d'accéder, sans bouger de sa chaise (ou presque), à des temps et des espaces de la ville dont les distances « objectives » sont abolies. Les « totalisations partielles<sup>35</sup> » de Villeurbanne « courent<sup>36</sup> », selon le mot de B. Latour, au Rize, de sorte qu'à l'exact opposé de la posture naïve selon laquelle, comme on l'a mentionné en séquence 1, il faudrait « sortir du Rize » (avant même d'y être entré !) pour voir « vraiment » la ville, il s'agira de montrer qu'au contraire, c'est en entrant au Rize que l'on peut espérer, non pas nécessairement voir la ville dans une acception matérialiste du « voir », mais accéder néanmoins à des formes de visions de « Villeurbanne » *pour autant que ces visions sont élaborées ici*, dans ce Centre. Cette posture est la seule qui nous intéresse dans la mesure où notre objectif n'est pas de faire une monographie de la ville, concurrente à celles des acteurs<sup>37</sup>, mais de suivre l'enquête qu'ils mènent, et les procédures d'analyse et de mise en ordre qu'ils mobilisent. De plus, en rendant compte du

---

<sup>32</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, op.cit., p.28.

<sup>33</sup> *Ibid.* p.26

<sup>34</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, op.cit., p.62.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.132

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Nous reviendrons là-dessus à partir de l'ethnographie justement « naïve » que j'avais commencé à entreprendre en 2012 (séquence 4), que l'on mettra en vis-à-vis de l'approche que l'on défend à présent. Indiquons en un mot qu'il s'agissait d'aller « découvrir la mémoire » dans une logique proche de l'inventaire ; or, si cette démarche exploratoire a eu son intérêt (en termes de familiarisation avec le territoire, avec la toponymie, mais aussi avec des dispositifs de « légendage » comme les plaques et panneaux d'affichage publics), je l'ai finalement abandonnée, m'apercevant que l'inventaire « factuel » n'était pas de mon ressort.



laboratoire du sociologue-résident, on comprendra, en une première approche<sup>38</sup>, ce qu'est le laboratoire des « riziens » eux-mêmes puisqu'ils participent du même équipement collectif. Bien qu'ils passent du temps hors de leur bureau (on y reviendra notamment dans les séquences 4, 5 et 6), ils travaillent sur Villeurbanne à partir d'abord de leur poste de travail, en mobilisant toutes sortes d'« attachements qui font faire<sup>39</sup> » des choses telles que « mémoire et société ». En tant qu'elle participe d'une investigation collective, l'enquête sociologique hérite pour une part, d'une gamme de méthodes, de techniques, d'outils, en provenance des acteurs qu'elle suit : et ce qui nous intéresse, c'est n'est pas d'en faire le même usage qu'eux (ce qui reviendrait à « confondre le thème et les ressources<sup>40</sup> »), mais de savoir *comment cet héritage constitutif de l'extension de la communauté d'enquêteurs s'effectue*.

Tout ce qui a été présenté là découle d'une position, celle du résident. Position qui indique un moment de la recherche, mais aussi un ancrage dans un lieu précis – ce bâtiment dont Anne-Pascale nous racontait l'histoire -, ainsi qu'une appartenance – être *au Rize* c'est être *du Rize*. Or il s'avère qu'au moment même où j'y déposais mes valises, un autre enquêteur refermait les siennes : il s'agit de Gilles, l'auteur de bande-dessinées dont il était fait mention dans le petit agenda que nous avons feuilleté en séquence 1. Dans la troisième section, nous reviendrons sur son cas, dans la mesure où sa résidence a donné lieu à un temps fort<sup>41</sup> de juin à septembre 2013, et que ce temps fort a été intitulé, justement, « *Je suis au Rize* » ! Indiquant par-là que ce qui était problématisé à travers Gilles, ce n'était pas la bande-dessinée en tant que forme artistique, pas plus que la mise en récit de la ville sous cette forme, mais le fait même de la résidence au Rize. Qu'est-ce que cela fait, de pouvoir dire « Je suis au Rize » ? Que peut bien signifier et faire faire la condition d'« être au Rize » ? A quoi ce « je » est-il attaché, lorsqu'il y *est* ? Ce que j'aimerais montrer, dans la droite ligne des séquences et sections précédentes, c'est qu'en observant Gilles à ce point du rapport, on pourra documenter et comprendre un peu mieux – à travers une étude de cas synthétique - les points fondamentaux de cette première partie de thèse : la question de la « prise » dans la communauté d'enquête – Gilles, lui aussi, a été intégré au laboratoire presque malgré lui - ; la question de la réflexivité de cette communauté – puisque le fait d'« en être » devient un thème en soi - ; la question du devenir compétent – Gilles, lui non plus, ne savait pas exactement ce qu'il ferait à Villeurbanne et de Villeurbanne, et a appris les fins et les méthodes de l'enquête aux côtés des acteurs - ; la question de la continuité des enquêtes ; la

---

<sup>38</sup> Les « détails » des rouages du laboratoire seront abordés par la suite en fonction des activités suivies : balades urbaines, collectes de témoignages, montage d'expositions.

<sup>39</sup> HENNION Antoine, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 25 juin 2013, consulté le 22 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4353>

<sup>40</sup> QUERE Louis, HOARAU Jacques, *op.cit.*, p.42. Ne pas confondre le thème et les ressources, ce n'est pas simplement ne pas prendre pour argent comptant les catégories qui ordonnent la thématisation sociale, mais faire de la production sociale des ressources le thème de l'enquête, tout en prêtant attention à la manière dont ces ressources peuvent être données au sociologue lors de ses opérations de terrain.

<sup>41</sup> Rappelons qu'un temps fort correspond, au Rize, à l'ouverture d'une exposition, à laquelle est associée toute une programmation (conférences, spectacles, ateliers, lectures...) en rapport avec la thématique dudit « temps ».

question, encore, de la médiation du récit – Gilles, lui aussi, a eu à écrire un compte-rendu (une BD) qui récapitule son expérience de recherche. A quoi s'ajoute, enfin, cela que Gilles est lui-même mis en scène dans l'exposition, de sorte qu'en y déambulant, et en la présentant aux visiteurs (dont nous serons), il se présentait lui-même, mais *comme un personnage exposé*, public, et de papier ; personnage lui-même construit à partir d'un montage de multiples planches (tirées de ses œuvres) et de croquis en provenance... de ses journaux de terrain. Aller écouter Gilles, s'arrêter un instant sur ses propres traces et sur la façon dont il les a produites, c'est donc un moyen de mieux faire comprendre comment fonctionnent *typiquement* les résidences au Rize ; c'est en même temps une façon d'en mieux comprendre les enjeux ; et c'était enfin, du point de vue de l'enquête sociologique, une façon pour moi de voir, en quelque sorte, « ce qui m'attendait » en arrivant en ce lieu.

## I. Comment (re)tracer la recherche ?

On parle génériquement de « matériaux sociologiques<sup>42</sup> » pour qualifier les produits des opérations effectuées par le chercheur : « recueillir des informations<sup>43</sup> » par ethnographie, accumuler des « notes immédiates et fournies<sup>44</sup> » en sus de questionnaires, introduire « la caméra ou [le] magnétophone<sup>45</sup> » dans telle situation d'entretien, accumuler des « témoignages<sup>46</sup> »... Comme la sociologie des sciences nous en a depuis longtemps convaincu, les chercheurs ont « cette étrange manie de l'inscription [qui] se traduit par une prolifération de fichiers, documents et dictionnaires<sup>47</sup> » ; et si B. Latour et S. Woolgar peuvent écrire ceci, c'est bien parce qu'ils ont produit leurs propres inscriptions, leur propre « ethnographie d'un laboratoire<sup>48</sup> », soit une gamme de traces sur lesquelles revenir pour rédiger leur compte-rendu. Il n'est pas question ici de faire un inventaire des méthodes employées en sciences sociales et des matériaux qui en résultent, mais de s'interroger un peu sur cette activité à la fois extrêmement routinière et extrêmement problématique qu'est la production de « matériaux » ou plutôt la production de « traces ». Ce dernier terme, en effet, me permet non seulement d'établir, pour un temps, une mise en équivalence entre ce sur quoi travaille le sociologue

---

<sup>42</sup> DUBAR Claude, « Les sociologues face au langage et à l'individu », *Langage et société*, n°3, vol.121-122, 2007, pp.29-43, p.37.

<sup>43</sup> STOCKING Jr. Georges W., « La magie de l'ethnographie. L'invention du travail de terrain de Tylor à Malinowski », In : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.89-138, p.105.

<sup>44</sup> URRY James, « La constitution du questionnaire *Notes and Queries on Anthropology*. Les premiers pas de l'anthropologie britannique 1870-1920 », In : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.64-88, p.77.

<sup>45</sup> CICOUREL Aaron Victor, « Contre un empirisme naïf. Une théorie plus forte et un contrôle plus ferme sur les données », In : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.380-397, p.393.

<sup>46</sup> BOURDIEU Pierre, « Au lecteur », In : BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2007 [1993], 1472 pages, pp.9-12, p.9.

<sup>47</sup> LATOUR Bruno, WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris : La Découverte, 2006 [1979], 308 pages, p.39.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.15.

que je suis et ce sur quoi travaillent les acteurs que nous allons suivre (pour lesquels le monde est peuplé de traces qui appellent autant d'enquêtes), ce qui éclaire d'un jour nouveau ce qu'il est convenu d'appeler paradigme indiciaire<sup>49</sup>, mais surtout de focaliser notre attention sur un cas d'« acte producteur<sup>50</sup> » - ethnographier, c'est tracer.

Mais il ne s'agit pas non plus d'engager une réflexion générale sur ce qu'un tel verbe peut recouvrir. Les questions plus spécifiques qui m'importent pour l'instant sont les suivantes : comment tracer sa recherche, lorsqu'on ne sait pas exactement ce que l'on recherche au juste ? Et comment, ensuite, s'emparer des traces qui finalement restent, lorsque celles-ci sont autographes et montrent quelque chose comme une version antérieure de soi-même ? Ces deux questions recourent, en fait, des enjeux de méthodologie. Pour déterminer quoi tracer sur le terrain (et quoi tracer *de* son terrain), puis déterminer quoi tirer des traces (et *comment* en tirer quelque chose), il existe pléthore de manuels et de cours universitaires qui explicitement visent à donner des leçons aux apprentis, selon le schéma suivant : des « sociologues expérimentés<sup>51</sup> [...] [sont convoqués pour] donner aux étudiants les bases indispensables pour entreprendre de façon autonome une enquête sociologique, mais aussi pour maîtriser plusieurs techniques et pouvoir choisir la plus appropriée à leur objet d'études. [...] [Et] expliquer très simplement comment il convient de s'y prendre pour appliquer telle ou telle technique et quels sont les pièges les plus fréquents à éviter<sup>52</sup> ». Sous cette perspective, les règles de la pratique sociologique sont inscrites dans des guides, et elles passent pour être des « règles » parce qu'elles ont été établies selon l'« idée quantitative du progrès »<sup>53</sup> dont parlait P. Feyerabend, c'est-à-dire par la sagesse et l'expérience accumulées au fil du temps par les anciens<sup>54</sup>. Or, s'il y a un intérêt évident à puiser dans les ficelles des « aînés<sup>55</sup> », et si personne ne peut espérer devenir professionnel de la sociologie sans en passer par la formation adéquate et la validation par les pairs, il reste que dans le cadre d'une approche pragmatiste, « l'objet et la méthode ne sont pas séparables<sup>56</sup> » si facilement. Plus précisément, il ne suffit pas de suivre les voix venues d'en-haut pour avoir (ou considérer avoir eu) la « bonne méthode », puisqu'un tel jugement évaluatif ne peut se faire qu'en fonction de ce que ladite méthode fait faire, et du genre d'objets – et de connaissances de ces objets – qu'elle produit. C'est exactement la position que défendait B. Latour dans *Le métier de chercheur* : « on a beaucoup investi

---

<sup>49</sup> GINZBURG Carlo, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le débat*, n°6, 1980, pp.3-44.

<sup>50</sup> CERTEAU Michel De, *op.cit.* p.37.

<sup>51</sup> PAUGAM Serge, *L'enquête sociologique*, Paris : PUF, 2012, 480 pages, p.3.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> FEYERABEND Paul, *La science en tant qu'art*, Paris : Albin Michel (collection « Sciences d'aujourd'hui »), 2003 [1ère édition en langue allemande : 1983-1984], 176 pages, p.86.

<sup>54</sup> « Les échanges de procédure entre praticiens chevronnés sont seuls à même d'inculquer au débutant le sens de la méthode et de la théorie. » WRIGHT MILLS Charles, *L'imagination sociologique*, Paris : François Maspero, 1967 [1ère édition en langue anglaise : 1959], 235 pages, p.205.

<sup>55</sup> BECKER Howard Saul, *Les ficelles du métier*, Paris : La Découverte (collection « Grands Repères Guides »), 2002, 360 pages, p.25.

<sup>56</sup> ZASK Joëlle, « La politique comme expérimentation », *op.cit.*, p.21.

sur la recherche des bons principes méthodologiques dans les sciences. Le problème est qu'il est impossible de discriminer la bonne science de la mauvaise sur la base de la méthode qu'elle utilise ! Vous ne pouvez pas dire que Durant fait de la bonne science parce qu'il utilise la bonne méthodologie. Ça existe, c'est une tentation, mais justement, c'est un bon exemple de pratiques normatives, souvent hégémoniques, extrêmement dangereuses dans la recherche, et auxquelles les scientifiques ont le devoir de résister<sup>57</sup> ». Il faut comprendre : résister à ceux qui viennent « énoncer des recommandations que personne ne [leur] a demandées<sup>58</sup> », qui glosent « en général » sur le monde en général et lui adressent des « propositions normatives »<sup>59</sup> génériques. La proposition de B. Latour suggère plutôt d'en revenir à l'un des principes élémentaires de W. James : « la méthode pragmatique vise à interpréter chaque notion en fonction de ses conséquences pratiques<sup>60</sup> ». Or, l'hypothèse que j'aimerais travailler ici revient à dire que *la « méthode » elle-même ne peut pas échapper à ce dur traitement*. Si « une idée est "vraie" dès lors qu'y croire nous aide à vivre<sup>61</sup> », on peut tout autant dire qu'une méthode est bonne si elle nous aide à mener l'enquête, c'est-à-dire si elle nous évite, tout au moins, de nous déporter d'emblée des phénomènes vers les « explications » théoriques disponibles. Contre la perte des phénomènes consécutive à la mise en œuvre de « méthodes formelles », il s'agit alors, comme l'indique L. Quéré, de s'arrêter sur ce fait que le travail sociologique « transforme l'expérience en la réduisant et en la schématisant. Une telle transformation est au cœur même de l'entreprise scientifique : celle-ci n'a pas pour but de restituer l'expérience vécue dans sa richesse et sa complexité concrètes, mais de la représenter à l'aide de schématisations ou de modélisations. Mais il faut s'assurer que la réduction et la transformation sont faites à bon escient, qu'elles ne sont pas "mal placées". Quels sont les critères pour juger ? Essentiellement, qu'elles ne négligent pas les apparences des choses et qu'elles "sauvent les phénomènes" et leur mode propre d'organisation<sup>62</sup> ». Partant de là, il convient de considérer la méthode non pas comme un catalogue de consignes qui auraient été plus ou moins bien appliquées, mais à son tour comme un phénomène de la recherche qu'il convient de sauver, soit de décrire la façon dont « advient » cette méthode, du coup comprise comme *activité*. Et c'est là que nous retrouvons notre interrogation : que tracer au juste, et que faire des traces de la recherche à son état naissant, si on ne peut même plus se laisser simplement guider par des consignes

---

<sup>57</sup> LATOUR Bruno, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, op.cit., pp.78-79.

<sup>58</sup> BOURDIEU Pierre, *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*. Paris : Editions Quæ (collection « Sciences en questions »), 1997, 80 pages, p.52. Recommandations données d'ailleurs sous un sous-titre intitulé, sans équivoque : « Quelques propositions normatives ».

<sup>59</sup> *Ibid.* Notons que P. Bourdieu ne semble, dans son dialogue avec les professionnels de la recherche, ne voir aucun problème à déployer auprès d'eux sa « toute-puissance explicative » (PERONI Michel, « Du "Maître ignorant" au "spectateur émancipé". Les deux visages de l'émancipation », *Le Télémaque*, n°44, 2013/2, pp.61-74, p.65), quelques pages seulement après avoir inventorié les fameux « rapports sociaux de domination » qui s'exercent dans le champ scientifique.

<sup>60</sup> JAMES William, *Le pragmatisme*, op.cit., p.113

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.135.

<sup>62</sup> QUERE Louis, « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" », *Revue du MAUSS*, n°24, 2004/2, pp.127-145, p.129.

totalement externes à l'objet ? Comment rendre compte, dans le même mouvement, de la façon dont la méthode se trouve elle-même en même temps qu'elle cherche à déterminer son objet ?

Pour y voir plus clair je propose au lecteur de se pencher avec moi sur un extrait du journal de terrain. Même si cette lecture permettra de poursuivre le tableau descriptif du Rize, de « concrétiser » encore ce site, nous laisserons temporairement de côté une lecture factuelle (i.e. portée sur l'analyse des événements qui sont relatés dans le journal) pour mieux la retrouver à la section II. La longueur relative de l'extrait permettra de donner consistance au « je » qui écrit, et ainsi de nous interroger mieux sur ce que l'analyse sociologique de ce « je » du journal doit au « sens commun », formant ainsi un vis-à-vis par rapport à l'enjeu épistolaire dont on a compris qu'il était prioritaire au Rize et à Villeurbanne. Après cela, nous reviendrons sur la manière qu'a eu le journal de terrain d'être tenu. Il s'agira en fait de réaffirmer la ligne pragmatiste pour faire état, d'une part, du manque de contrôle que j'avais sur mon terrain, et par suite, du caractère « bricolé » de l'investigation. Parvenus à la section II, on montrera, d'autre part, que c'est en fait le Rize, en tant que laboratoire, qui a doté le membre que j'étais d'une méthode. Dire cela ne revient pas – précisons-le dès maintenant - à mener l'enquête « comme » les acteurs (avec « leur » méthode) ou « contre » eux, mais bien de savoir comment ils la mènent, comment ils confectionnent, diffusent, éprouvent leurs méthodes d'investigation. On comprendra donc, dans les pages qui viennent, comment l'enquête sur « la mémoire » que je comptais mener au départ s'est transformée en cette enquête sur l'enquête sur la mémoire.

## 1. Lire son journal de terrain

« 2 septembre 2013 »

*J'arrive au Rize vers 9h30, et suis accueilli par Delphine. Elle me fait faire le tour du bâtiment pour me présenter à tout le monde : Xavier, Anne-Pascale, Christelle, Juliette, etc., qui me souhaitent la bienvenue. Delphine propose qu'on se tutoie, puis m'explique le fonctionnement général : badge, salle pour le repas, horaires, fonctionnement des repas dans l'équipe (certains partent vers midi pour aller manger, d'autres vers 13h, soit à la cantine municipale, soit dans le bar au rez-de-chaussée, soit dans les restaurants de la ville, soit en prenant ce qu'ils ont laissé dans le frigo réservé). Dans le bureau de Dominique, cette dernière m'accueille avec le sourire, se souvient de moi, et dit que "c'est super" que je puisse être là pour 4 mois et faire le travail de thèse. Elle me demande si j'aurai besoin des Archives, je dis que « oui, certainement », et elle me demande mon sujet. Je lui explique que je travaille en sociologie sur la « pragmatique de la mémoire », que je m'intéresse aux diverses manières de prendre en charge le passé, usages politiques, usages artistiques, usages historiques, etc., et que j'essaie de voir comment ces différentes manières de voir se confrontent. Du coup j'explique que je pensais utiliser les comptes-rendus de réunions, mais aussi les dossiers qui pouvaient être envoyés par les particuliers ou les associations qui veulent demander une apposition de plaque, un monument, un*

*nom de rue, pour voir quels sont leurs arguments et quelles sont les réponses qui sont apportées. Dominique dit que c'est original [...]. L'autre personne travaillant aux Archives, Nicole [...] m'explique que je pourrai accéder aux Archives un peu quand je veux, mais que les documents doivent être consultés sur place et non dans les bureaux ; par contre je peux mettre des cartons/dossiers de côté pour les travailler d'un jour sur l'autre.*

*Dans le bureau de Dominique, Delphine qui m'y avait accompagné remarque deux grandes photographies d'un club de boulistes (anciennes) ; elle interroge Dominique à leur propos. Il s'agit du don d'un monsieur qui a repris un bistrot de boulistes en concession ; c'est donc une propriété municipale et pour obtenir la concession, le monsieur doit impérativement garder le jeu de boules qui est attendant au bar, ce qui, selon Dominique, a l'air de l'embêter. Elle explique aussi que la maison est « tout à fait commune » mais que c'est justement le jeu de boules qui retient l'intérêt ; Delphine, qui y est allée pour manger récemment – « bien », d'ailleurs – explique qu'il est bien conservé par rapport à d'autres bars de boulistes dont ils ont fait le tour, elle et quelques collègues, durant l'été : il reste les horloges,... Bref, la femme du monsieur qui gère le bar (qui est « plus dégourdie » que lui) et lui-même sont venus pour avoir des informations sur l'histoire du bar en vue de faire une petite expo sur leur jeu de boules, mais Dominique explique qu'il n'y a pas grand-chose sur ce lieu ; elle a cependant trouvé quelques cartes postales chez un vendeur de l'Ain et va essayer de les acheter. Ensuite on repart vers les bureaux avec Delphine, on récupère une clé pour le bureau, un badge, on s'installe dans son bureau et elle m'explique le fonctionnement interne : réunions qui pourraient m'intéresser, élaboration des plannings, informations sur le personnel (beaucoup de mouvement), etc. Effectivement les réunions sont intéressantes et j'explique que je serai présent, sans toutefois que ma présence soit systématique pour ne pas être « intrusif » [...].*

*Je suis ensuite dans mon bureau, sur mon ordinateur : je dois voir demain (mardi 03) avec Hervé, responsable technique, pour avoir mon badge, l'accès internet, et lui demander si je peux utiliser l'ordinateur fixe en ayant accès internet, sachant que Delphine m'explique que ça n'est pas simple parce que normalement, seul le personnel a accès au serveur partagé (qui contient toutes les infos de la structure) [...]. Un mail a circulé pour annoncer ma venue, quelques jours avant, et lorsque Delphine me présente aux gens, la plupart ont lu le mail (mais seule Dominique et Nicole me demandent sur quoi je travaille, ainsi qu'un personnel de la DAC (direction des affaires culturelles) [Richard] de la ville, qui occupe un autre bureau de chercheur en attendant d'être logé à la mairie [...]) Delphine passe pour me dire qu'elle va manger (12h15) ; elle m'explique où aller chercher à manger car je n'ai rien prévu. Elle me prête son badge pour revenir sans avoir à sonner. Au retour elle est dans le patio avec Hervé (multimédia, médiathèque). Je m'installe sur un banc à côté pour manger. Ils parlent du bâtiment et de ses problèmes (trop chaud l'été, trop froid l'hiver « surtout le lundi, quand ça n'a pas chauffé le dimanche »), donnent d'autres exemples d'architectes qui « font joli » sans résoudre les problèmes pratiques [...]. Conversation sur les problèmes de sol au Rize, mal faits, mauvaises entreprises, problèmes de revêtement dans la médiathèque qui use les semelles très*

*vite et fait du bruit. Ils me racontent des anecdotes sur les travaux, les ouvriers qui ponçaient pendant qu'ils rangeaient les livres sur des étagères du coup pleines de poussière, les mouvements d'ouvriers posant du placo pendant les activités, les ouvriers qui faisaient fondre des produits pour le sol etc. pendant des ateliers, ...*

*[...] Vers 18h15 Delphine vient et dit qu'elle va fermer le bâtiment, je range mes affaires et je quitte les lieux avec elle ; je la remercie encore pour son accueil ; en sortant, elle me dit de ne pas dire merci tous les jours pendant 4 mois en riant [...].*

### 3 septembre 2013

*Je sonne au Rize vers 9h et on me fait entrer [...]. Je monte à l'étage, dis bonjour à quelques personnes en passant, dont Nicole, qui me demande si j'ai tout ce qu'il faut [...]. Je la remercie, elle me demande si je suis au courant pour la cantine etc., [...] Puis je croise Richard [...] Nous discutons 10 minutes, il me demande ce que je fais, et je lui explique en gros mon sujet, ça prend un peu de temps [...]. Ensuite je lui demande un peu ce qu'il fait, il m'explique donc sa mission. [...] Il m'explique que – « sans vouloir flatter le maire » – c'est une bonne idée de développer la recherche – et d'ailleurs quelques minutes plutôt, quand je lui parlais des différentes manières d'aborder la mémoire, il m'avait dit qu'ici au Rize c'était bien car ils avaient une « vision scientifique » de la chose, contrairement à « certains discours » comme un livre de Charles Hernu dans lequel il expliquait que Villeurbanne avait des racines romaines etc. [...]*

*Vers 11h15 entre [...] Boris. C'est le CIFRE attaché au Rize. Il se présente à moi, me demande ce que je fais, je lui explique en quelques mots, et ensuite il parle (beaucoup), avec le sourire. Il m'explique que c'est lui qui a monté le système de résidence, qu'il « chapeaute » un peu tout ça, il me raconte aussi ce sur quoi il travaille [...], il m'explique aussi son travail de M2R qui a eu « 17 » et qui « devrait m'intéresser » sur les usages politiques de l'histoire. A plusieurs reprises il m'explique qu'il « déconstruit les discours politiques » et que ses travaux comme ceux de certaines stagiaires en M2 qui sont venus au Rize « changent des choses ». Il m'explique aussi qu'ici on est complètement indépendant et tranquille et que les gens n'interviennent pas dans le travail, sinon par curiosité. [...] On parle aussi un peu des habitants et il me dit que lui, en histoire, il ne peut pas travailler sur les habitants surtout ceux de la 1<sup>ère</sup> moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, il travaille surtout sur les représentations et projets des institutionnels. Mais il a des fois des "paroles" dans des courriers etc. Il dit qu'il aurait adoré pouvoir, mais ça n'est pas possible de saisir les habitants, du coup je dis que même avec les habitants « actuels » c'est presque impossible de les saisir et que cette problématique se pose aussi au Rize. Il dit que oui, et que dans les réunions – « grands messes » – qui ont lieu en interne, la question s'est vite posée. [...]*

5 septembre 2013

*J'arrive au Rize vers 9h10, lorsque je rentre, je croise Boris qui boit un café. Il me dit que le jeudi le Rize ferme à 21h, je lui demande s'il reste jusqu'au bout, il me dit que oui, pour travailler. Ensuite il me dit que pendant 3 ans je n'aurai pas de vie privée, et que je dois sûrement déjà m'en rendre compte au bout d'un an. [...] Ensuite nous rentrons et finissons la discussion dans le couloir ; je lui dis que je vais bientôt aller aux Archives pour consulter des dossiers, il me demande lesquels, je lui dis que ce seront les demandes pour les appositions de plaques etc., il me dit que là, ça sera plutôt la période Charles Hernu etc. Puis du coup il me parle de son mémoire de M2 que je « dois lire », et puis de sa thèse qui m'« intéressera sûrement ». D'autant qu'il m'explique que d'autres travaux qui ont été faits [...] sont souvent « inutilisables » car ils ne citent pas leurs sources, du coup on ne peut pas remonter aux Archives pour aller plus loin. [...]*

6 septembre 2013

*[...] Lorsque je rentre, un livreur entre avec moi, il a des choses à déposer. Il me demande ce qu'il y a ici, s'il y a des livres (ses colis sont pour la médiathèque), je lui dis que oui, il y a la médiathèque, les archives... il me demande si on peut emprunter avec la carte de lecture, je lui dis que je ne sais pas, parce que je suis nouveau. Je l'amène à l'accueil. Ensuite je monte à l'étage par l'escalier derrière l'accueil, je dis bonjour à Delphine. Elle me donne le numéro de la guide, Véronique, ainsi que son mail, sur un post-it : c'est la guide des explorations utopiques. Elle me dit aussi que le technicien revient lundi mais il risque d'être très occupé. Elle m'explique que si j'ai besoin du Wi-Fi il faut que je demande à l'accueil. Je vais ensuite poser mes affaires au bureau, et je descends à l'accueil où la dame que j'ai déjà croisée le matin – Laurence - en arrivant avec le livreur m'accueille avec le sourire et me demande si on peut se tutoyer, « c'est plus naturel », je dis « oui, sans problème. »*

« De quoi ces textes sont-ils la trace ? Ou, plus exactement, qu'est-ce qui dans ces textes est susceptible de recevoir le statut de trace ?<sup>63</sup> » Voilà les questions qui se posent à qui relit ces notes prises, par ses propres soins, cinq années plus tôt. Comme le signalait P. Ricoeur, « un document, en effet, n'est pas donné, il est cherché, constitué, institué : le terme désigne ainsi tout ce qui peut être interrogé par l'historien en vue d'y trouver une information sur le passé, à la lumière d'une hypothèse d'explication et de compréhension<sup>64</sup> ». Et ce travail-là, si on comprend bien Y. Jeanneret comme P. Ricoeur, ne s'effectue jamais qu'à partir du présent ou, du moins, est tributaire des conditions

---

<sup>63</sup> JEANNERET Yves, « La fabrique de la trace : une entreprise herméneutique », *In* : IDIERAOUI-RAVEZ Linda, PELISSIER Nicolas (dir.), *Quand les traces communiquent... Culture, patrimoine, médiatisation de la mémoire*, Paris : L'Harmattan (collection « Communication et Civilisation »), 2014, 254 pages, pp.47-64, p.48.

<sup>64</sup> RICOEUR Paul, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°4, 55<sup>ème</sup> année, 2000, pp.731-747, p.738.



pratiques dans lesquelles il s'effectue ; en l'occurrence, durant la rédaction d'un rapport de thèse, des années après les « faits ». Se retrouvent donc dans l'activité d'analyse sociologique des problèmes qui sont exactement du même ordre que ceux qui se posaient à celles et ceux qui, à la séquence 2, avaient à reprendre et réorganiser sans cesse le passé du « Centre Mémoires et Société » pour poursuivre leur ouvrage ; toujours, comme l'indiquait G.H Mead, « le passé que nous construisons du point de vue de nouveau problème d'aujourd'hui, est fondé sur des continuités que nous découvrons dans ce qui s'est produit, et il nous sert jusqu'à ce que la nouveauté naissante de demain requière une nouvelle histoire qui interprète le nouveau futur. Tout ce qui émerge présente de la continuité, mais pas avant d'avoir effectivement émergé<sup>65</sup> ». C'est dire si la continuité n'est pas exactement à découvrir mais plutôt à élaborer à partir d'une problématisation donnée dans l'enquête. Or pour ce qui nous intéresse ici, la première continuité qui émerge à la lecture de ce journal, c'est la mienne propre, puisque le journal de terrain est un texte autographe. Je sais, parce que je m'en souviens et parce que je peux le prouver au besoin, que c'est moi qui ai laissé ces traces-là, et lorsque je les relis, je me reconnais. Mais – exactement comme Delphine un peu plus haut – je me reconnais comme autre, c'est-à-dire en discontinuité relative par rapport à ce que je suis aujourd'hui, en écrivant cette séquence. Dans ce texte, qui fonctionne comme prothèse mémorielle à l'instar de la partition du musicien chez M. Halbwachs (sans laquelle il lui est « presque impossible de fixer dans sa mémoire un si grand nombre de souvenirs<sup>66</sup> »), la première chose qui peut recevoir le statut de trace, c'est le pronom, le « je » énonciateur qui raconte ses premières journées au Rize.

Lire un journal de terrain, c'est être mis face à soi, et qui plus est face à un sujet qui trace, à la première personne du singulier, ce qui lui *arrive* (retenons ce verbe, sur lequel nous reviendrons un peu plus bas). Deux choses donc : moi, qui ici même proclame que c'est bel et bien « moi » qui suis ce sujet-là, dans le lieu du journal ; et ce sujet lui-même, qui dans le texte proclame être « je ». Mais comment s'effectue la jonction entre les deux ? Qu'est-ce qui, en particulier, permet au lecteur « tiers » d'avoir la garantie de cette continuité ? Lorsqu'un sociologue présente des extraits de son journal de bord, il ne vient à personne l'idée de mettre en cause le fait qu'il s'agisse bien-là de lui, d'un produit de ses actes. Pourtant, ce qu'il faudrait d'abord remarquer, c'est que cette foi accordée en la continuité des modes d'existence du sociologue (au moins comme sujet écrit, comme sujet qui s'écrit, comme sujet qui se lit) est fondée sur un accord épistémique favorable par principe à l'« institution<sup>67</sup> » du témoignage qu'a parfaitement analysée R. Dulong. En effet, si « la certification du récit, la qualification du narrateur comme témoin, est constitutive de l'activité elle-même<sup>68</sup> », alors on peut dire que le sociologue, lorsqu'il présente son journal comme étant bel et bien le sien et le

---

<sup>65</sup> MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, op.cit., p.173.

<sup>66</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.25.

<sup>67</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris : Editions de l'EHESS, 1998, 237 pages, p.19.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p.12.

mettant en scène *lui-même*, s'autodésigne comme témoin. Témoin du passé relaté dans le texte (plan factuel sur lequel on reviendra dans la section II), témoin qui peut dire « j'y étais<sup>69</sup> » (ce jour de septembre 2013 où cette trace a été inscrite dans le journal), mais aussi témoin par corps, à qui des choses sont *arrivées*. C'est son statut de témoin oculaire de sa propre recherche - c'est cette évidence-là, de sens commun - qui opère en dernier lieu la jonction entre les différents temps et les différentes traces de son travail, et qui tient lieu d'opérateur de certification de la continuité du « je ». C'est bien ce que nous apprend R. Dulong : que « le corps du témoin présentifie l'événement en établissant une continuité physique entre ce passé et le présent de la rencontre. C'est une pièce à conviction, ou, comme le parchemin, le support matériel du récit attesté<sup>70</sup> ».

Ainsi, ce qu'il s'agit d'identifier là, c'est que l'investigation sociologique mise sur des institutions de sens commun pour s'effectuer. De la même façon qu'elle parie sur l'existence d'une mémoire comme « faculté » cérébrale (séquence 1), elle table sur la continuité effective qui existe entre un être qui, dans le passé, se racontait, et celui qui, au présent, se voit en train de se raconter. Sans approfondir ici la question de la figure du témoin, que l'on reprendra en temps voulu (précisément parce que les acteurs villeurbannais y font appel sans cesse), on se doit pourtant de remarquer déjà ceci que le sociologue s'auto-institue comme témoin de sa vie, sans interroger spécialement les ressources qu'il mobilise, tacitement, dans une telle opération. Et c'est étonnant, au regard de la propension que peuvent avoir les chercheurs à insister sur les « précautions<sup>71</sup> » à prendre face au témoignage, sur la nécessité qu'il y aurait à « faire subir à l'information transmise un retraitement épistémique, portant sur la fiabilité du témoin ou sur la plausibilité de ce qu'il rapporte<sup>72</sup> ». Bien sûr, on pourra toujours s'en remettre à la « méthode », et donner toutes les garanties formelles qui viendraient valider, sur le plan épistémologique, la régularité et la qualité des « matériaux empiriques » tels qu'un journal de terrain. Quant à nous, préservons plutôt notre ligne analytique, qui consiste à dire que le sociologue « doit réaliser ses enquêtes effectives sous les auspices des attentes partagées d'arrière-plan et de la compréhension de sens commun, qui sont les siennes en tant que membre de la société. L'idée est donc que pour être en mesure de faire quelque proposition que ce soit sur les faits observés dans des situations sociales, le sociologue doit nécessairement mobiliser une part de la compréhension de sens commun<sup>73</sup> ». Et qu'en l'occurrence, lire un journal de terrain, c'est finalement lire des traces comme des témoignages que l'on revendique comme étant les nôtres propres, et s'en servir, comme l'indiquent M. Pollak et N. Heinich, « comme

---

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*, p.192.

<sup>71</sup> GUILHAUMOU Jacques, MALDIDIER Denise, « Témoignage et récit historique », *Sociétés & Représentations*, n°13, 2002/1, pp.199-206, p.201.

<sup>72</sup> CHAUVIER Stéphane, « Le savoir du témoin est-il transmissible ? », *Philosophie*, n°88, 2005/4, pp.28-46, p.43.

<sup>73</sup> SHARROCK Wes, WATSON Rodney, « L'unité du faire et du dire. L'action et l'organisation sociales comme phénomènes observables et descriptibles », In : PHARO Patrick, QUERE Louis (dir.), *Raisons Pratiques*, n°1. *Les formes de l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1990, 343 pages, pp.227-256, p.229.

de véritables instruments de reconstruction de l'identité, et pas seulement comme des récits factuels, limités à une fonction informative<sup>74</sup> ». Au bout du compte, le sociologue qui rédige son rapport de recherche puise, en fait de méthode, dans les « nombreuses constructions courantes de la vie quotidienne<sup>75</sup> » que requiert, sans cesse, son propre quotidien, lorsqu'il s'agit d'élaborer une identité d'enquêteur ou de fixer, sous une trame cohérente, le récit de son travail.

## 2. Tenir un journal de terrain

Après le sujet, c'est son activité de *tracer* qui est retrouvée à la lecture du journal de terrain. Et, parce que « je » suis ce sociologue-témoin, je peux à ce point expliciter comment ces notes ont été prises, me fiant pour une part à ma mémoire, pour l'autre à ce que je lis. Pour D. Céfaï « le travail de prise de notes, avant de se transmuter en description dans l'après-coup de l'enquête, est indissociablement lié à ses contextes praxéologiques. La compréhension requiert des manières de "voir comme" ceci ou cela, qui sont aussi de manières de faire ceci ou cela, avant de les fixer par l'écrit, de les mémoriser, de les consigner sur le vif ou de les mettre au propre, de les organiser sur des fiches, de les faire entrer en correspondance, de les soumettre à des procédures de codage et d'en faire émerger du sens descriptif et analytique<sup>76</sup> ». Or le travail de thèse s'était engagé dans la confusion et, en commençant le journal de terrain – un an après la première inscription en doctorat –, je n'avais guère progressé par rapport au M2. La tenue du journal de terrain a été d'autant plus problématique que les sociologies d'inspiration pragmatiste ou ethnométhodologique que je découvrais ne m'aidaient guère à fixer un « protocole » de recherche, *a fortiori* sur une thématique mémorielle qui m'a fait longtemps m'épuiser dans des lectures historiographiques, épistémologiques qui allaient se révéler de plus en plus inadéquates (au point d'avoir pratiquement disparu dans ce rapport).

Comment s'y prendre ? *L'enquête de terrain* nous fait savoir que « le travail de terrain se caractérise toujours par une minutie extrême dans la collecte de données. [...] L'enquêteur doit "se laisser travailler par son matériau" et se mettre à l'écoute des enquêtés. Pour reprendre le précepte psychanalytique, il doit "laisser flotter son attention" et musarder sans s'arrêter trop vite sur un registre de données, de façon à ne pas provoquer de court-circuit dogmatique entre les schémas d'exploration et de compréhension qui constituent son horizon de précompréhension [...]. Mais l'enquêteur doit aussi s'imposer une discipline d'observation et de description, copiée sur le modèle des sciences naturelles, qui s'exprime dans les instructions de "coller aux phénomènes" et de "serrer les faits" : il doit privilégier les vertus pratiques de réceptivité (*sensitivity*), de rigueur, de minutie et de patience dans la captation des données, "ne pas trop se hâter de généraliser", tout en laissant jouer la capacité de

---

<sup>74</sup> POLLAK Michael, HEINICH Nathalie. « Le témoignage », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol.62-63, 1986, pp.3-29, p.4.

<sup>75</sup> SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.10.

<sup>76</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, *op.cit.*, p.593.

schématisation de l'imagination sociologique ou anthropologique<sup>77</sup> ». Cette version de l'enquête semble promouvoir une oscillation pleine de nuances entre deux états idéal-typiques de l'enquêteur : un état actif où, en quelque sorte intentionnellement, il doit guider son attention sur les phénomènes jugés pertinents pour son enquête ; et un état passif, qui apparaît comme une tentative de mettre de côté ce que l'on cherche pour se focaliser sur ce qu'on trouve – ce qui, dans un sens, réactualise cette règle durkheimienne selon laquelle il faut que « le sociologue se mette dans l'état d'esprit où sont physiciens, chimistes, physiologistes, quand ils s'engagent dans une région, encore inexplorée, de leur domaine scientifique. Il faut qu'en pénétrant dans le monde social, il ait conscience qu'il pénètre dans l'inconnu ; [...] il faut qu'il se tienne prêt à faire des découvertes qui le surprendront et le déconcerteront<sup>78</sup> ». Reste à savoir comment concilier l'exigence de « minutie extrême » avec celle de la « réceptivité », c'est-à-dire à savoir comment agir dans cet écart entre le foisonnement du reçu et l'impossibilité concrète de tout consigner, préserver, enregistrer (donc, de faire mémoire de tout ce qui arrive). Plutôt qu'une oscillation entre passivité et activité, il nous faut peut-être plutôt penser l'enquête comme quelque chose qui engage une « passibilité », telle que L. Quéré - reprenant ce terme de C. Romano<sup>79</sup> - la définit : « La passibilité n'est pas la passivité au sens ordinaire du terme. En français ce mot n'est pas d'usage courant contrairement à son antonyme, l'impassibilité : est impassible celui qui n'est pas susceptible d'être touché, affecté, troublé, ému par ce qui lui arrive, et donc de subir, d'endurer, de souffrir quoi que ce soit. C'est cette passibilité qui fait de la confrontation aux événements une expérience, c'est-à-dire une transaction et une traversée dans laquelle celui à qui l'événement arrive, qu'il soit un individu ou un collectif, s'expose, court des risques, met en jeu son identité<sup>80</sup> ». L'enquête est quelque chose qui arrive au sociologue, et qui l'engage en retour à faire partie, pour reprendre le terme, du « jeu », c'est-à-dire à être « passible » et non passif. Le journal de terrain est, en ce sens, témoin d'une passibilité en ce qu'il enregistre ce qui m'est « arrivé », lors d'activités d'observation, d'écoute et de consignation. Mais le problème n'est pas encore résolu : consigner quoi au juste, et comment, et de quelle façon ? Comment transcrire la passibilité ? Remontons de quelques centaines de pages l'*Enquête de terrain* : on y trouve le texte canonique de C. Geertz consacré à « la description dense<sup>81</sup> ». « Ce à quoi l'ethnographe est en fait confronté – sauf lorsqu'il passe (comme, bien sûr, il doit le faire) par la routine automatisée de la cueillette de données – c'est à une multiplicité de structures conceptuelles complexes, dont nombre sont superposées les unes sur les autres et nouées entre elles ; des structures étranges, irrégulières et implicites, qu'il doit arriver à saisir de quelque manière pour ensuite en rendre compte. Et ceci se vérifie aux niveaux les plus terre à terre de son activité, dans la jungle du travail de terrain : questionner des informateurs,

---

<sup>77</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, op.cit., p.523.

<sup>78</sup> DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, op.cit., p.22.

<sup>79</sup> ROMANO Claude, *L'événement et le temps*, Paris : PUF (collection « Épiméthée »), 1998, 293 pages.

<sup>80</sup> QUERE Louis, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, n°139, vol.5, 2006, pp.183-218, p.199.

<sup>81</sup> GEERTZ Clifford, op.cit., p.208.

observer des rites, éclaircir des termes de parenté, tracer des lignes de propriété, recenser des familles... écrire son journal. Pratiquer l'ethnographie c'est comme essayer de lire (au sens de "construire une lecture de") un manuscrit étranger, défraîchi, plein d'ellipses, d'incohérences, de corrections suspectes et de commentaires tendancieux, et écrit non à partir de conventions graphiques normalisées mais plutôt de modèles éphémères de formes de comportement<sup>82</sup> ». Face au « marasme conceptuel<sup>83</sup> » dans lequel la notion de « culture » plongerait l'anthropologie, C. Geertz démultiplie les verbes, les pluriels, les activités, les lieux, les niveaux, les échelles pour démontrer que le réel est multiple et non unique<sup>84</sup>. Indissociablement, le « fond » et la « forme » : le texte est un dispositif qui réalise pratiquement son propre argument théorique. C. Geertz ne fait pas que nous dire ce qu'est, en définition abstraite, une description dense – il l'effectue, et c'est cette effectuation, cette collection qu'il donne à voir, qui vaut pour définition. Le monde, écrit-il, est pluriel, et offre à l'anthropologue des possibilités infinies de saisie<sup>85</sup>. Ce qui nous fait retrouver (encore) notre question : comment être minutieux dans un tel monde ? La tâche est infinie : « *l'ethnographie, c'est comme essayer de lire...* », et le journal de terrain ressemble à ce « manuscrit », pour une part étranger à celui-là même qui l'a écrit.

Ces questions, dont on voit qu'elles sont sans cesse formulées et reformulées parce qu'insolubles une fois pour toutes, se sont posées à moi lorsque je savais devoir être (comme n'importe quel étudiant) minutieux, tout en étant confronté au Rize à une multiplicité d'événements, de personnes, de discours, de documents, dont je ne savais pas quoi faire ou quoi retenir au juste - *avant* d'avoir acquis la « routine » dont parle C. Geertz. Si « chacun bricole à sa manière<sup>86</sup> », il semble que je me sois rapproché d'une méthode consistant à enregistrer – en premier lieu dans le journal - une « masse de matériaux bruts, récoltés au cours des activités d'observation, d'entretien et de documentation<sup>87</sup> », mais sans aller « vers de la théorie de plus en plus formelle<sup>88</sup> ». Le journal de terrain est, nous dit encore J-P.O. De Sardan, un « outil professionnel de base. C'est le lieu où s'opère la conversion de l'observation participante en données ultérieurement traitables<sup>89</sup> » ; en même temps,

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p.214

<sup>83</sup> *Ibid.*, p.209

<sup>84</sup> A l'instar de B. Latour qui, parlant des sommateurs, *sommatise* : « Tout change si l'on ajoute à la théorie non seulement les sommes, locales et provisoires, mais encore les sommateurs et tous les canaux fragiles où ils se déplacent incessamment, eux et leurs bordereaux, ainsi que les ci-devant individus, métamorphosés en étoiles vers le centre desquelles convergent tous ces vecteurs qui viennent leur offrir une partie de leur existence ». LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible, op.cit.*, p.84.

<sup>85</sup> Remarquons toutefois que C. Geertz ne résout pas le marasme qu'il critique : enquêter sur des « rites », sur la « parenté » ou sur la « famille », c'est déjà enquêter sur des concepts, qui sont en même temps des catégories analytiques pour le chercheur – alors que l'on aurait pu précisément attendre d'une description dense qu'elle prenne un temps de retard sur un certain empressement théorique et conceptuel.

<sup>86</sup> CEFAÍ Daniel, *L'enquête de terrain, op.cit.*, p.594.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p.522.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> SARDAN Jean-Pierre Olivier De, « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], n°1, 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/enquete/263>, p.5 (pagination du fichier en ligne).

il a pour autre fonction « d'aider le chercheur à gérer ses impressions subjectives. Il lui permet d'évaluer ses propres affects, de témoigner sur les modalités de son implication personnelle. Il sert de source pour ces annexes ou ces introductions à caractère à la fois méthodologique et biographique, qui accompagnent nombre d'ouvrages classiques ou contemporains, et explicitent pour le lecteur la "posture" du chercheur, sans pour autant verser dans la complaisance ou le narcissisme. Il s'agit en l'occurrence non seulement d'explicitier "d'où l'on parle", mais aussi "d'où l'on a produit ses données", et comment. Ni plus, ni moins<sup>90</sup> ». Mais de quelle « conversion » parle-t-on ? Et en quoi un journal permet-il une « gestion » d'« impressions subjectives » ; à quoi cela correspond-t-il dans la pratique réelle du sociologue ? Comment déterminer ce qui relèverait de la « complaisance » ou du « narcissisme » ? Le langage employé par J-P.O. De Sardan pose plus de problème qu'il n'en résout. La version de D. Céfaï du bricolage est plus intéressante parce qu'elle est fondée sur l'analyse méthodique qu'il fait de la variété objective des journaux de terrain professionnels. Le bricolage n'est pas un principe normatif mais un constat de ce que font *effectivement* les chercheurs ; dans cette perspective la méthode sociologique « adéquate » s'élabore elle-même dans l'enquête<sup>91</sup> et fait nécessairement preuve de créativité, au sens indiqué par H. Joas : « pour les pragmatistes, l'être humain est confronté à des problèmes réels dans le monde et cela de façon non intentionnelle. La solution à ces problèmes n'est cependant pas donnée à l'avance : elle ne peut pas non plus être simplement trouvée dans le monde. Elle résulte d'une innovation créatrice<sup>92</sup> » qui, comme on va s'attacher à le montrer dans cette séquence, s'élabore dans l'espace du laboratoire.

Pour préciser maintenant un peu de quoi ce journal est le fruit, empruntons à *La mémoire, l'histoire, l'oubli* de P. Ricœur une phrase : « ainsi fait-on provision de souvenirs pour les jours à venir, pour le temps voué aux souvenirs...<sup>93</sup> ». Voilà qui correspond tout à fait à ce bricolage que constituait mon journal de terrain, et, avec lui, la méthode d'enregistrement, de prise de notes, qui allait suivre. « Accumuler les notations<sup>94</sup> », oui mais sans les facilités que permettent les approches formelles dont « tout le travail d'analyse qui est déployé se développe dans une bulle spéculative qui n'a plus aucun contact avec l'économie réelle des choses du monde social<sup>95</sup> ». Approches qui

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, pp.21-22.

<sup>91</sup> C'est ce qu'exprimait à sa façon U. Hannerz : « un minimum d'inventivité est indispensable, même si les anthropologues l'oublient, alors même qu'ils apprennent à mieux connaître les différentes manières d'aborder un terrain. Il n'existe aucune méthodologie autorisée pour décrire une réalité. Le travail de terrain doit être sans cesse perçu comme protéiforme, s'adaptant sans cesse aux nouveaux contextes en modifiant les procédures établies, s'inspirant de la situation de terrain pour fabriquer de nouveaux outils d'analyse. » HANNERZ Ulf, *Explorer la ville*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1983, 432 pages, pp.380-381.

<sup>92</sup> JOAS Hans, « La créativité de l'action et la démocratisation de la différenciation », In : LADRIERE Paul, PHARO Patrick, QUERE Louis (éds.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Editions (collection « CNRS Sociologie »), 1993, 339 pages, pp.263-274, pp.267-268.

<sup>93</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op.cit.*, p.46.

<sup>94</sup> WEBER Florence, « Une enquête dans l'histoire. Le travail à-côté, apogée d'une culture ouvrière européenne ». In : ARBORIO Anne-Marie (et al.), *Observer le travail : Histoire, ethnographie, approches combinées*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2008, 358 pages, pp.201-214, p.202.

<sup>95</sup> QUERE Louis, « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" », *op.cit.*, p.133.

substituent « des objets conceptualisés [...] aux réalités concrètes<sup>96</sup> » et pour lesquelles l'ethnographie devient simplement une procédure de documentation de ces objets déjà conceptualisés, donnés d'avance dans la « construction de l'objet », elle-même effectuée dans la « revue de littérature », etc. C'est ainsi que pour F. Weber, l'ethnographie est dès le départ pensée comme moyen de « rompre avec les images mythiques de la classe ouvrière et du prolétariat<sup>97</sup> », ce qui revient à minorer le problème que pose l'activité de description en se déplaçant sur le plan politique des « effets » escomptés par l'écriture ethnographique. Et lorsque celle-ci indique avoir « tenté de prendre un point de vue distancié sur [s]es propres attitudes vis-à-vis des enquêtés, en rapportant [s]es émotions lors de la visite de l'usine au contexte historique dans lequel s'étaient constituées [s]es représentations du monde ouvrier<sup>98</sup> », n'est-ce pas faire disparaître la pratique effective de l'enquête sous la sémantique abstraite du « contexte » ? De même, qu'apprend-on de l'activité *effective* du chercheur lorsque, prétendant comme S. Beaud donner une « reconstitution fidèle de la relation d'enquête<sup>99</sup> », on produit du contexte à foison sans se demander à quoi correspond exactement cette « mise en contexte », ni dans quelle mesure elle « explique » quoi que ce soit du « terrain » ? On pense bien-sûr à la fameuse image du « trajet dans le métro<sup>100</sup> » chez P. Bourdieu, selon laquelle « les événements biographiques se définissent comme autant de placements et de déplacements dans l'espace social<sup>101</sup> » : appliquée au sociologue, cette image prétend faire dire « d'où l'on parle », mais sous une conception bien spécifique du lieu (dont il convient de dire quelques mots puisque nous en retrouverons les schèmes, d'une certaine façon, dans le traitement qui tend à être fait des « lieux de mémoire » - séquence 4). *Il ne s'agit pas du lieu effectif de l'enquête, mais du lieu virtuel instauré par la théorie sociologique<sup>102</sup>*. Quel que soit la portée heuristique d'une telle analyse, elle tend à escamoter les contingences du déroulé empirique de l'enquête en en faisant des épiphénomènes de causes plus profondes, celles-là que révèle la projection « sur le papier<sup>103</sup> » : tout peut être, en dernier lieu (!) être « expliqué » dans le lieu abstrait de la théorie<sup>104</sup>. Ce qui compte d'abord dans cette perspective, c'est la capacité à faire une

---

<sup>96</sup> *Ibid.*

<sup>97</sup> WEBER Florence, *op.cit.*, p.203.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.204.

<sup>99</sup> BEAUD Stéphane, *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris : La Découverte (collection « Poche / Sciences humaines et sociales »), 2003, 350 pages, p.31.

<sup>100</sup> BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.62-63, 1986, pp.69-72.

<sup>101</sup> *Ibid.*

<sup>102</sup> Rendu fameux, sous forme de schéma de *l'espace social*, dans BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1979, 680 pages.

<sup>103</sup> BOURDIEU Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil (collection « Essais »), 2014 [1994], 256 pages, p.20.

<sup>104</sup> Le texte de P. Bourdieu consacré à « l'objectivation participante » est révélateur de cette posture, qui fait l'économie de la description pour s'en remettre aux explications universelles (BOURDIEU Pierre, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.150, 2003, pp.43-58). Mettant en garde « certains anthropologues » (*Ibid.*, p.43) contre l'« explosion de narcissisme frôlant parfois l'exhibitionnisme » (*Ibid.*, p.44), P. Bourdieu entendait par objectivation ce travail consistant à penser ce que le chercheur « engage dans sa pratique anthropologique ; pas seulement son milieu origine, sa position et sa trajectoire dans l'espace social, son appartenance et ses adhésions sociales et religieuses, son âge, son sexe, sa

« socioanalyse<sup>105</sup> », argument parfaitement circulaire : c'est en sociologisant qu'on peut saisir les « limites » de la sociologie. Cette conception de l'objectivité présente l'avantage de fournir une méthode reproductible à l'infini car fonctionnant toujours, du fait de son indifférence à l'objet ; par contre, et c'est un véritable problème au regard d'une perspective pragmatiste, elle entérine la séparation entre « sujet connaissant » et précisément l'« objet », qui l'un et l'autre sont en « relation » plus ou moins problématique, ce qui a pour effet d'engendrer des débats interminables<sup>106</sup> concernant le rapport au terrain.

---

nationalité, etc. mais aussi et surtout sa position particulière dans le microcosme des anthropologues » (*Ibid.*, p.45). Pour reprendre P. Livet, on pourrait dire que cette sociologie se dote d'une ontologie du social qui lui permet de produire des « opérations » de montée en généralité qui escamotent toute possibilité de description, au sens où nous l'entendons ici. Voir LIVET Pierre, « Ontologie du social, institution et explication sociologique », *In* : LIVET Pierre, OGIEN Ruwen (dir.), *Raisons pratiques*, n°11, *L'enquête ontologique. Du mode d'existence des objets sociaux*, Paris : Editions de l'EHESS, 259 pages, pp.15-42, p.15.

<sup>105</sup> BOURDIEU Pierre « Introduction à la socioanalyse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.90, 1991, pp.3-5.

<sup>106</sup> L'ouvrage codirigé par D. Fassin et A. Bensa en 2008, *Les politiques de l'enquête*, n'échappe pas à cet écueil. L'idée générale est *a priori* proche de la nôtre, partant du problème posé par le fait que « souvent, les publications anthropologiques ou sociologiques, en France notamment, estompent – ou marginalisent dans des notes ou des annexes – ces questions qui, en quelque sorte, détourneraient le chercheur et son lecteur de l'objectif essentiel qui est d'appréhender des mondes sociaux » (FASSIN Didier, « L'inquiétude ethnographique », *In* : BENSA Alban, FASSIN Didier (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2008, 336 pages, pp.7-15, p.14). Mais ensuite, les différents articles s'attachent à inventorier les « difficultés » que soulève telle ou telle enquête de terrain, « l'inconfort » de telle position, les « instrumentalisation » diverses, etc. Ces considérations, si elles sont importantes pour rendre compte d'enquêtes qui ne sont certes pas conduites sous la même « hospitalité » que celle produite par le Rize, tendent à reprendre à leur compte le schéma du sujet entrant dans une relation complexe à son objet, avec des « limites ». Tout part d'un écart initial et appelé à perdurer, pour cause de scientificité, tout au long du parcours, ce dont témoigne là aussi la définition que D. Fassin donne de sa publication : « l'analyse critique de la situation ethnographique – en tant que scène historique où se joue la rencontre entre l'anthropologue et ses interlocuteurs – et de la relation ethnographique – en tant que rapport inégal qui se noue entre l'enquêteur et les enquêtés – est pour nous la condition de possibilité d'un savoir anthropologique ou sociologique. » (*Ibid.*, p.9). La sémantique de la « relation à l'objet » devient particulièrement problématique dans le cadre d'une enquête manifestement éprouvante comme celle menée par M. Avanza : n'adhérant « politiquement » pas à ce que ses « indigènes » pensent, l'ethnographe semble n'avoir pour seule issue que de relire des manuels de méthode pour arriver à prendre sur elle-même pour masquer son mépris avéré envers ses enquêtés, tout en disant vouloir les prendre « au sérieux ». Le drame intime de l'ethnologue est le pendant d'une enquête polarisée où la façade doit être tenue vis-à-vis des enquêtés : « Je ne tire aucune fierté de cette duplicité, bien au contraire, et ce n'est donc pas pour mettre en avant ma grande capacité d'intégration, voire d'infiltration, que j'expose ici le récit de mon enquête. Ce positionnement, s'il a rendu mon terrain possible, a aussi marqué mon enquête en m'imposant des contraintes et des limites. La proximité que je devais faire semblant de partager rendait en effet délicat le maintien de la distance négociée en tant que « scientifique ». (AVANZA Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », *In* : BENSA Alban, FASSIN Didier, *Les politiques de l'enquête*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2008, 336 pages, pp.41-58, p.52) Le texte de M. Avanza est caractéristique de cette ironie méthodologique qui mêle critique des illusions et mensonges des acteurs (concernant ici leur « identité ») et signe en même temps le retour du « portrait de l'anthropologue en héros » (FASSIN Didier, « L'inquiétude ethnographique », *op.cit.*, p.13) que l'on souhaitait en amont éviter. L'expérience ethnographique est décrite comme expérience de la survie en territoire hostile : « J'ai décidé de prendre les militants léguistes, qui sont la risée de tout le monde, au sérieux. Je les ai pris au sérieux quand ils déclamaient en vers leur adhésion à la cause padane, quand ils débattaient pendant des heures de la "langue padane" (qui ne compte aucun locuteur), me parlaient avec fierté de leur origine celtique, ou organisaient des visites touristiques sur les "lieux emblématiques de la padanité". J'ai pris au sérieux tout ce qui est considéré comme folklorique et grotesque au sein du léguisme. Même si je ne conteste pas le caractère inventé de la revendication identitaire léguiste, j'ai décidé de la prendre au sérieux tout



La phrase de P. Ricoeur - revenons-y - nous positionne quant à elle dans une démarche inverse. Elle permet de dire que l'ethnographie s'effectue dans une sorte de brouillard, où l'on « fait provision » pour l'avenir, où l'on accorde un crédit à l'ethnographe du futur (le « je » qui se relira). On fait le pari que ce qui dans l'immédiat n'est pas clair pourra le devenir a posteriori ; on se fait crédit à soi-même d'une capacité à « voir mieux » à l'avenir, et donc à trier à ce moment-là ce qui sera devenu pertinent. Cela signifie que la pertinence n'est pas donnée d'emblée, que l'ethnographe est passible de son terrain et qu'il ne sait pas, ou pas vraiment, ou pas encore, ce qui deviendra central ou accessoire pour son analyse finale. Or c'est bien parce que quelque chose n'est *pas clair* à Villeurbanne que le Rize a été inauguré, et c'est bien parce que le thème de la mémoire est très loin d'être traité de façon satisfaisante dans le champ universitaire qu'il y a lieu de mener un travail sociologique dessus. De là le foisonnement de ce journal, qui ne parle pratiquement pas de « mémoire », mais dans lequel je tentais de décrire *ce qui arrive ici*, ce jour-ci, au Rize. Il arrive des repas, il arrive des commandes, il arrive des emails, il arrive des documents, des conseils, des rires, des déplacements, et j'ai tenté de noter tout cela sans avoir la moindre idée de ce que j'allais pouvoir en faire, mais en focalisant mon effort d'écrire sur un empêchement : m'empêcher de clarifier les choses par recours, comme on vient d'en discuter, à des principes organisateurs cachés. C'est en cela que je rejoignais, sans le savoir encore, la position que j'allais trouver plus tard défendue par I. Baszanger et N. Dodier : « le recours à l'enquête ethnographique ne s'inscrit plus, comme dans l'approche intégrative, dans la recherche des références partagées par les acteurs. Il vise à rendre compte de la dynamique des activités concrètes des personnes dans le cadre de références normatives complexes, situationnelles et non unifiées. [...] En rupture avec le schéma d'une conscience collective d'emblée partagée, un tel schéma suppose que les personnes et leurs actions soient au carrefour d'une pluralité non harmonisée de références, étudiées dans leur engagement situé. [...] L'accumulation et le traitement des cas s'apparentent à une jurisprudence ethnographique qui s'enrichit progressivement d'exemples nouveaux pour faire apparaître des formes d'articulation nouvelles [...]. Le matériel collecté s'apparente souvent à un corpus assez vaste de données textuelles issues de sources hétéroclites<sup>107</sup> ». Et en effet mon « matériel » ressemble à une sorte de masse comprenant des centaines d'heures d'enregistrements (entretiens, situations publiques, réunions, etc.), les transcriptions intégrales de tous ces enregistrements, des piles de dossiers choisis dans le serveur CMS du Rize ou constitués par mes soins

---

simplement parce qu'elle est sérieuse pour les militants rencontrés sur le terrain. Je me suis donc intéressée à ce que ces militants font (de la défense des dialectes aux rondes nocturnes contre les immigrés) comme s'il s'agissait de membres d'un parti quelconque (donc un parti "sérieux"). En définitive, pour reprendre le *Guide de l'enquête de terrain* cité plus haut, moi aussi je me retrouve, paradoxalement, à "rendre justice" à des "pratiques mal comprises ou méprisées", rien que par le fait de prendre leur existence en considération. » (*Ibid.*, p.54). Le drame de l'ethnologue est d'abord le drame de son impuissance politique face à des gens bien convaincus de leurs idées ; elle en est réduite à faire « comme si » ce que les gens tiennent pour sérieux était *vraiment* sérieux. A ce moment-là, bien sûr, on comprend que le journal de terrain puisse être analysé sous le registre du narcissisme, de l'introspection du chercheur, de la « tentative » de se sociologiser soi-même, etc.

<sup>107</sup> BASZANGER Isabelle, DODIER Nicolas, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *op.cit.*, p.51.

à partir de moments d'observation (lorsque, durant telle journée, on reçoit tel prospectus, puis tel guide, puis tel catalogue d'exposition,...), mais encore des photographies prises dans des visites guidées, ainsi que des notes de terrain « hors-journal » et indexées à des événements spécifiques (des comptes-rendus de telle journée, de telle réunion, etc.). La notion de jurisprudence est intéressante car elle permet de montrer que la régularité des cas, la métamorphose progressive du journal de terrain (où l'on ne note plus tout ce qui est « habituel »), l'identification de « structures » internes au terrain, tout cela ne peut arriver qu'au fil de l'enquête. C'est donc effectivement l'exact inverse d'une sociologie qui se dote d'emblée de structures et d'objets conceptuels sous lesquels elle organise tout ce qu'elle croit « ethnographier » et où l'on obtient, « au terme du travail, la conclusion qui est posée d'entrée<sup>108</sup> ».

## II. Comment enquêter sur la « grammaire » du Rize ?

Les propositions que l'on vient de faire concernant le journal de terrain nous ont permis deux choses : d'une part, de mettre en équivalence les problématiques qui se posent à l'ethnographe avec celles de quiconque (s')écrit puis (se) lit ; d'autre part, de tâcher de ne pas en faire un matériau qui, tant dans son geste que dans son contenu, vienne soutenir un genre de « narcissisme » ou d'héroïsme du chercheur (et de fait, le risque est moindre, s'agissant d'un matériau qui ne documente rien tant l'ignorance dans laquelle je me trouvais de mon propre objet d'enquête). De ne pas considérer ce journal, en somme, comme le lieu de confidences à soi qui, une fois reprises dans le rapport de recherche, témoigneraient de la réflexivité sans défaut du chercheur, tout en entérinant l'écart qui existerait entre lui et les acteurs - puisqu'il y noterait tout ce qui ne saurait être dit et partagé avec eux, ce qui vaut en particulier pour ses réflexions sur son fameux « rapport au terrain ». En un mot une conception « bricolée » du journal, si elle est comme on l'a dit problématique au plan pratique (quoi noter quand on ne sait pas ce qu'on cherche ?), est à la fois plus modeste et plus commode théoriquement : voilà un réceptacle dont la désorganisation (en dehors de la chronologie des prises de notes) est à la mesure de celle de la jurisprudence ethnographique. Mais cela ne signifie pas que ma « méthode sociologique » ait été condamnée à l'indétermination : j'aimerais, dans les deux sections qui viennent, montrer dans quelle mesure c'est le Rize qui, en tant que « système d'intelligence distribuée<sup>109</sup> », m'a peu à peu équipé, instruit (comme chacun de ses membres) ; m'a en quelque sorte permis de forger une méthode adéquate à son analyse. Il s'agira ensuite, dans la troisième section, de

---

<sup>108</sup> OGIEN Albert, « Créativité de l'objet, inventivité des données. L'imagination sociologique dans et pour l'enquête de terrain », In : BARTHELEMY Michel, LAUGIER Sandra, OLSZEWSKA Barbare (éds.), *Les données de l'enquête*, Lille : PUS (collection « CURAPP - ESS »), 2011, 312 pages, pp.109-123, p.121.

<sup>109</sup> CALLON Michel, LASCOURMES Pierre, BARTHE Yannick, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris : Seuil (collection « La couleur des idées »), 2001, 368 pages, p.85.

revenir sur la question du « narcissisme » en montrant que les tourments du « je » sociologue relèvent en fait d'interrogations *typiques* de quiconque se lance, en parfait ignorant, dans une enquête située.

« Ce n'est pas à l'œil nu que l'on voit leur monde mais à l'œil habillé<sup>110</sup> », indique B. Latour, et cet habillage rejoint la proposition de D. Cefaï pour qui la prise en compte de ce qui a « lieu à l'intérieur de cette communauté d'explorateurs et d'expérimentateurs, à la compétence ratifiée, qui se lancent dans le processus de l'enquête<sup>111</sup> » permet d'éviter les écueils d'une « psychologie de la découverte<sup>112</sup> » qui entérine le partage entre le chercheur et « son » terrain. « La défense d'une phénoménologie et d'une pragmatique du travail de terrain est aux antipodes d'une dissolution du moment épistémologique dans une psychologie de la recherche<sup>113</sup> » : la réflexivité n'est pas quelque chose que le chercheur ferait simplement dans son laboratoire ou face à son journal, reprenant en solitaire le fil de ses notes et pensées, « objectivant » sa position et « prenant du recul » sur ses prénotions. Elle « n'est pas une vertu individuelle : elle est rendue possible par l'existence de [...] lieux et de moments de réflexion<sup>114</sup> » et se travaille à l'inverse à même l'expérience de terrain. Dans ce sens, même si on parle en « je » ici, pour autant, ce je est à considérer comme un « exemplaire » d'acteur formé, forgé, équipé, instruit par le terrain dans lequel il a été engagé. On retrouve cela par exemple dans *La vie de laboratoire*, où B. Latour livre un « extrait d'une présentation de terrain<sup>115</sup> » qui n'est pas qu'une simple description visant à donner le ton, mais le lieu d'une réflexion épistémologique : « un israélien, Lassy Lazarus, me pris à part et me parla<sup>116</sup> », « on me conduisit de la physiologie dans l'aile chimie<sup>117</sup> », « je compris que<sup>118</sup> »... Ce que lui disent ses interlocuteurs, ce qu'il observe à ce moment-là, les déplacements qu'il effectue (sous les indications de ceux qui l'accueillent) ne sont pas simplement des choses à décrire pour donner une sorte d'ambiance au lecteur ; ce sont des sortes d'événements épistémologiques dont l'accumulation est constitutive de sa recherche. Mais « ses » découvertes et leurs modalités sont d'emblée données comme résultantes d'une élaboration collective : sa sociologie est de bout en bout tributaire de la façon dont son « je » est entraîné ici et là, éduqué ici et là, etc. De plus, cette redistribution de l'activité de recherche a à voir avec le fait que les acteurs qui occupent B. Latour et S. Woolgar « s'occupent eux aussi de construire des descriptions<sup>119</sup> » et sont confrontés à des problèmes du même ordre que ceux du sociologue. Cette

---

<sup>110</sup> LATOUR Bruno, « Les "vues" de l'esprit », *Culture Technique*, n°14, 1985, pp.3-29, p.19.

<sup>111</sup> CÉFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, op.cit., p.525.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.516.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.522.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p.525.

<sup>115</sup> LATOUR Bruno, WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, op.cit., p.10.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p.280.

symétrie est affirmée d'entrée comme « base morale<sup>120</sup> » du travail, et c'est celle-là même que l'on tâche de mettre ici en œuvre sous les notions de continuité des enquêtes et de ressources, compétences, méthodes communes aux sociologues professionnels et aux acteurs. Au Rize en l'occurrence, les membres construisent des descriptions (de leur ville, d'eux-mêmes) mais aussi des formes de coordination ; ils mettent en place des dispositifs et des procédures qui permettent de faire tenir « le Rize » et de le faire agir. On peut donc considérer que l'enquête pragmatiste fait porter l'interrogation sur « des questions d'ordre grammatical<sup>121</sup> », en l'occurrence, sur les opérations qui concourent, au Rize, à la « constitution du champ pratique<sup>122</sup> » de son enquête. Quelles sont les « conditions de possibilité de l'action sociale, de la coopération sociale<sup>123</sup> » dans ce laboratoire ? Le journal de terrain permet de rendre compte des « points d'appui<sup>124</sup> », des « répertoires de savoir<sup>125</sup> » qui sont explicités au nouvel arrivant engagé dans une « activité collective<sup>126</sup> » qui lui préexiste et qui l'arme « de nouvelles capacités d'action<sup>127</sup> », employées ensuite pour spécifier son propre thème de recherche.

Pour rendre compte de cela il est intéressant de s'appuyer sur l'ouvrage de L. Thévenot, *L'action au pluriel*<sup>128</sup>, dans lequel la remise en jeu des « théories sociales disponibles<sup>129</sup> » et la critique approfondie des notions de rationalité ou de plan conduisent justement à « collectiviser le plan<sup>130</sup> », à s'interroger sur « un savoir collectif au sens où les membres d'une communauté le partagent ; une direction qu'imprime ce savoir aux conduites en même temps qu'il fixe des connaissances<sup>131</sup> ». En réinjectant les propositions de L. Thévenot dans le compte-rendu sociologique, on peut considérer ce dernier comme une action parmi d'autres, qui ne peut en aucun cas être analysée comme résultat, pour le dire vite, d'un plan émanant du chercheur solitaire, et qui aurait été appliqué avec méthode sur un terrain. On doit se demander : quel est ici ce savoir collectif, et comment est-il partagé ? Quelles sont ces connaissances qui sont fixées ici, au Rize, et quelles directions donnent-elles aux conduites ? Quels sont les « matériaux de référence<sup>132</sup> » dont on profite en étant là ? Et qu'en faire, s'il s'agit d'enquêter sur l'enquête et non de faire la même chose que les acteurs eux-mêmes ? J'aimerais dans cette section donner une vision générale de l'équipement fourni par le Rize, expliquer quelles ont été

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.21. Par delà la mise en avant du drame intime de l'enquêteur et de ses efforts pour ramener son trouble au cadre méthodologique de la glose sur le « rapport au terrain », c'est bien cette « base morale » qui fait défaut dans le cas, évoqué note 106, d'enquêtes ethnographiques effectuées en n'« aimant pas ses indigènes ».

<sup>121</sup> QUERE Louis, « Langage de l'action et questionnement sociologique », In : LADRIERE Paul, PHARO Patrick, QUERE Louis (éds.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Editions (collection « CNRS Sociologie »), 1993, 339 pages, pp.53-82, p.55.

<sup>122</sup> *Ibid.*

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.81.

<sup>124</sup> CEFAL Daniel, TERZI Cédric, « Présentation », *op.cit.*, p.26.

<sup>125</sup> *Ibid.*

<sup>126</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>128</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, *op.cit.*

<sup>129</sup> *Ibid.*, p.54.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p.123.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p.133.

<sup>132</sup> CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.85.

les voies et méthodes d'investigation ouvertes par cet équipement, et montrer ainsi que c'est parce qu'on m'a fait « membre » de la communauté d'enquête que j'ai pu, peu à peu, déplacer le regard sociologique de l'analyse d'un objet (mémoire et société) vers les activités, opérations et dispositifs qui font apparaître de tels objets.

Pour y voir clair, on peut diviser la description en trois temps, qui correspondent à différentes périodes « typiques » de la résidence et à des méthodes sociologiques et ethnographiques spécifiques. Le premier est le temps du poste de travail, passé dans le bureau n°3 et dans ses alentours immédiats ; il faudra s'interroger sur « le soutien apporté par [cet] environnement, par des dépôts aidant mémoire et raisonnement<sup>133</sup> » et sur le rôle qu'il joue sur la cohésion interne du Rize. Le second est le temps de l'informel : dans le patio, dans les couloirs, dans la cuisine, entre les événements, dans le café, j'ai passé un temps considérable, de septembre 2013 à décembre 2016, à partager les « activités quotidiennes<sup>134</sup> », routinières, des riziens. Cette « expérience physique d'une immersion totale<sup>135</sup> », que donne à voir le journal de terrain, doit être ressaisie comme « une véritable acculturation à l'envers<sup>136</sup> » selon le mot de F. Laplantine, mais aussi comme autre voie d'accès à la « structure » (il faudrait dire, à l'activité de structuration) interne de l'institution. Enfin, il y a les temps « formels », ceux qui sont individués et définis dans les agendas des riziens, des programmes, des tableaux, et qui répondent dans une certaine mesure à la logique de « représentation<sup>137</sup> ». Ce sont des moments circonscrits dans le temps, dont le thème ou l'enjeu sont connus et explicités, et qui sont surtout communs, qui mettent en scène cette vie quotidienne des « acteurs<sup>138</sup> » amplement décrite par E. Goffman. Pour autant, il ne s'agira pas d'effectuer à ce point une analyse du « cours de l'interaction<sup>139</sup> », de la « dramaturgie sociale<sup>140</sup> » prise elle-même pour objet ; ces questions-là nous intéresserons dans les séquences ultérieures, lorsqu'il faudra comprendre ce que cette dramaturgie *fait* faire (en tant que *méthode*) et en l'occurrence, ce qu'elle fait à « la mémoire » et aux sujets (« nous ») auxquels elle est indexée. L'enjeu, pour l'instant, est de donner une vue des modes d'investigation.

---

<sup>133</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement, op.cit.*, p.135.

<sup>134</sup> BECKER Howard Saul, GEER Blanche, HUGHES Charles Everett, STRAUSS Anselm Leonard, *Boys in white. Student culture in medical school*, Piscataway : Transaction Publishers, 1976, 456 pages, p.26.

<sup>135</sup> LAPLANTINE François, *La description ethnographique*, Paris : Armand Colin (collection « 128 pages »), 2010 [1996], 128 pages, p.22.

<sup>136</sup> *Ibid.*

<sup>137</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience, op.cit.*, p.132.

<sup>138</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi, op.cit.*, p.40.

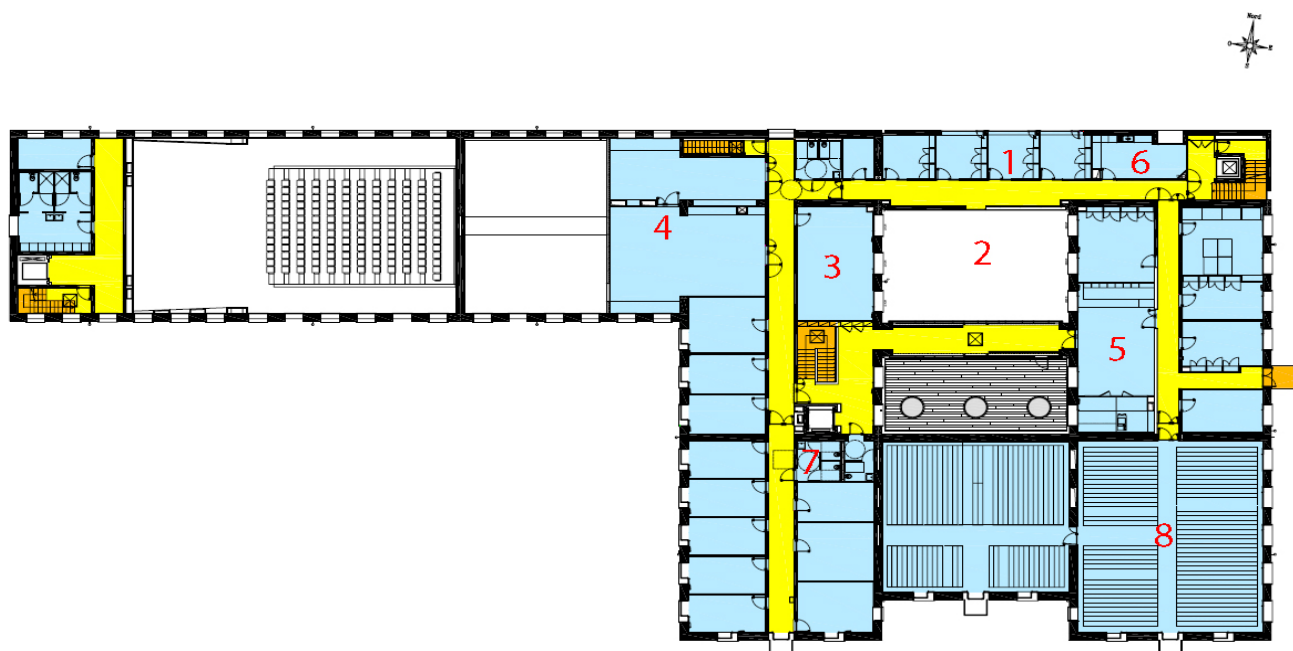
<sup>139</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>140</sup> LE BRETON David, *L'interactionnisme symbolique*, Paris : PUF (collection « Quadrige »), 2012, 256 pages, p.99.

## 1. Le bureau n°3

### a. Le poste de travail

Nous avons lu cette phrase : « *je suis ensuite dans mon bureau, très bien installé, sur mon ordinateur* ». Prolongeons la description, par une vue générale d'abord : le bureau numéro 3 (sur 4) se situe dans le couloir chercheurs, au premier étage du bâtiment.



Centre Mémoires et Société  
plan de l'étage

Et remarquons aussitôt que ce plan est obtenu ici depuis le bureau lui-même (numéroté 1 sur le plan), via l'ordinateur et l'accès qu'il permet au serveur CMS. « Dans leur bureau du parc de Montsouris, les météorologues ne voient le climat de l'Ile-de-France qu'à la condition de ne pas regarder dehors<sup>141</sup> » : de la même façon, pour voir ainsi où je me situe, il me faut regarder un écran et ce plan d'architecte qui me transporte à la fois « au-dessus » du Rize et « en-dedans », puisque la toiture a été escamotée pour laisser apparaître la partition interne des espaces. Si je regarde dehors, je vois la cour de l'école maternelle Antonin Perrin ; de l'autre côté, il y a le couloir (en jaune sur le plan) qui bénéficie d'une baie vitrée offrant une vue sur le patio (n°2) et qui donne, du côté droit du plan, sur l'aile des Archives (en n°5, l'espace de consultation ; en n°8, les magasins) ; de l'autre, sur l'aile de l'équipe Rize ainsi que sur les ateliers (n°4) et la salle de réunion principale (n°3). Les différentes ailes du bâtiment sont séparées par des portes sécurisées, qui s'ouvrent à l'aide du badge

<sup>141</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, op.cit., p.24.

mentionné dans l'extrait du journal. En effectuant quelques clics dans le CMS, l'on obtient une vue « interne » du couloir, que voici.



On peut mobiliser cette image certes parce qu'elle donne une idée de ce à quoi « cela ressemble », mais surtout pour montrer qu'elle existe (et préexiste à l'enquête sociologique), révélant par-là la façon dont le Rize se documente lui-même. Avec l'appareil photo stocké dans la réserve (n°7 sur le plan<sup>142</sup>), les riziens se chargent en effet de garder quelques images des lieux, des événements, des rencontres, qu'ils répartissent ensuite dans les sous-dossiers du CMS. Elles sont parfois réemployées pour illustrer des programmes, des flyers, mais elles sont surtout à leur tour des *provisions de souvenirs*, dont la fonction ou l'usage sont imprédictibles. On peut les mettre en équivalence avec le journal de terrain tel que décrit précédemment, dans ce sens que le Rize, en somme, s'enregistre dans le CMS, comme on me le répétera plusieurs fois lorsque je poserai la question<sup>143</sup>, « *au cas où* », « *pour garder la mémoire* », parce que « *ça peut toujours servir* ». Et force est de constater que cela sert déjà, au moins, à ma propre description des lieux. Ce qui est effectué ici

---

<sup>142</sup> L'accès à cette réserve m'a été permis durant toute la durée de la résidence, comme à chacun des membres de l'équipe. Concrètement, cela m'a permis de bénéficier d'un appui matériel (carnets de notes, stylos, classeurs, accès aux imprimantes...) extrêmement précieux.

<sup>143</sup> C'est notamment ce que me disait Jean-Robert à qui il revient, en vertu de son métier de chargé de communication, de prendre des photographies des événements, ouverts au public ou internes (réunions plénières, fêtes du personnel, etc.). De temps en temps c'est Christophe (que l'on va retrouver dans quelques instants) qui s'en charge, parfois avec son appareil photo personnel, lorsque, comme il le dira lors de certaines réunions générales, « *personne n'a pensé à faire mémoire du Rize aujourd'hui* ».

(utiliser une image pour faire voir *comment c'était*) est rendu possible par ces outils-là du Rize, que sont la photographie, l'existence d'un réseau informatique auquel j'ai été relié (avec mes identifiants @mairie-villeurbanne), bref, par cette forme de réflexivité qui existe déjà sur le terrain et qui donne corps au Rize comme être durable.

Dans le bureau il y a donc l'ordinateur qui donne accès à « de nouveaux êtres probants qui viennent s'ajouter à ceux déjà engagés précédemment dans le wagon<sup>144</sup> » du sociologue, comme il en donne à n'importe quel membre du Rize. Le « monde à portée<sup>145</sup> » connaît des extensions considérables dans le temps et l'espace par le « simple » fait d'avoir à disposition ce bureau, cet ordinateur qui me fait « voir-circuler<sup>146</sup> » dans le passé du Rize, autour du Rize, parmi le Rize. Du point de vue de la méthode sociologique cela m'a permis une circulation dans les conduits des réseaux, la lecture de documents rattachés aux événements que je suivais (qu'il s'agisse de plans, de comptes-rendus de réunions, de photographies), dont j'indiquerai dans un instant comment elle a été décidée. Avant cela il faut faire remarquer que si la prise en compte de l'outillage du Rize permet, comme l'indique M. Akrich, de faire changer « sensiblement la manière dont on envisage l'action<sup>147</sup> » (incluant la méthode de recherche elle-même), ce bureau n°3 est un cas d'« espace équipé d'êtres prévisibles<sup>148</sup> » - ce qui, dans l'idée de L. Thévenot, signifie que le « commerce avec les choses<sup>149</sup> » est tout aussi contraignant qu'enrichissant pour l'action qui s'y effectue. Il formate l'action, à l'instar des ustensiles du mobilier urbain recensés par B. Latour et qui « anticipent tous le comportement d'habitants génériques et anonymes auxquels ils font faire, par anticipation, un certain nombre d'actions<sup>150</sup> ». Ce bureau et cet ordinateur sont là, prêts à l'emploi des résidents « génériques » qui se succèdent dans l'aile nord du Rize ; ils ouvrent un domaine d'exploration partagé avec les membres du Rize - qui, eux aussi, fouillent dans le CMS, relisent des documents, extraient des images - et ce domaine est forcément « limité ». Mais est-ce un problème que d'avoir des « limites » ? N'est-il pas terriblement peu heuristique que de se voir limité par « le terrain », tenu à ce qu'on a « sous la main » ? Ainsi n'a-t-il pas été question, pour moi, de « prendre connaissance » des piles de dossiers contenus dans le CMS (non plus que des ouvrages, revues, dont on parlera un peu plus bas) ; par contre, ce qui m'a intéressé, c'est de savoir comment les riziens, eux, venaient piocher dans leurs

---

<sup>144</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, op.cit., p.34.

<sup>145</sup> SCHÜTZ Alfred, op.cit., p.122.

<sup>146</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, op.cit., p.50.

<sup>147</sup> (Suite de la citation) : « sa préparation, son accomplissement, sa signification ne résultent pas d'une simple projection de l'intention du sujet agissant mais sont répartis entre l'objet, l'acteur et l'environnement ». AKRICH Madeleine, « Les objets techniques et leurs utilisateurs, de la conception à l'action », In : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.35-57, p.47.

<sup>148</sup> THEVENOT Laurent, « Essai sur les objets usuels. Propriétés, fonctions, usages », In : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.85-111, p.101.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p.108.

<sup>150</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, op.cit., p.91.



réserves documentaires (dont ils n'ont eux-mêmes qu'une connaissance « partielle » en ce sens qu'ils en font toujours usage quand ils en ont besoin dans leur travail, c'est-à-dire sous des problématisations spécifiques), les enrichissaient, et les reformataient (en réorganisant les arborescences informatiques, en discutant des thèmes et catégories organisatrices). Je me suis donc servi de l'ordinateur pour aller là où ils me disaient d'aller : par exemple, en allant lire la thèse de Boris, dont on a vu dans l'extrait de journal qu'il me la recommandait sans cesse. Par exemple, en allant voir tel compte-rendu de réunion, afin que je puisse « comprendre » de quoi on allait parler à telle autre. Par contre, dans les temps informels ou formels décrits plus loin, j'ai prêté attention à la façon dont ces « appuis conventionnels de l'action<sup>151</sup> » étaient mobilisés dans l'enquête courante du Rize.

En ce sens j'ai mené une enquête factuelle limitée à sa plus simple expression, ne cherchant pas à retracer l'histoire du Rize ou à venir le soutenir dans sa démarche de collecte et d'agrégation de données ; je me suis documenté lorsqu'on m'invitait à me documenter (« *ce serait bien si vous lisiez cela* », « *ça vous intéresserait pour votre sujet* », « *ça devrait vraiment vous intéresser* »), mais uniquement pour pouvoir tenir les échanges dans la durée de la résidence. Mes interlocuteurs ayant misé sur ma connaissance générale de Villeurbanne (typiquement, en me parlant de tel lieu, de tel personnage, sur le mode de l'évidence) et s'étant aperçus dans le même temps que je ne connaissais en fait que très peu la ville, j'ai eu à me documenter pour montrer que je m'intéressais à ces choses-là (la géographie de la ville, son histoire), que par conséquent j'écoutais bien leurs recommandations, et au final pour ne pas être « perdu » dans nos échanges, voués à être de plus en plus approfondis au fil du temps. Dans cette position où il doit éviter « de tomber dans le mensonge caractérisé et inexcusable<sup>152</sup> » concernant, en l'occurrence, sa connaissance ou compétence réelle en matière de « mémoire » ou de Villeurbanne, l'ethnographe doit comme le signale D. Céfaï « procéder à un réajustement de ce qu'il dit et fait, retrouver un degré satisfaisant de familiarité, de clarté, de certitude et de fiabilité dans la définition des coordonnées de la situation [...] et un degré satisfaisant d'efficacité, de rationalité, de rentabilité et d'appropriation dans la maîtrise des paramètres de la situation. [...] Il faut un long temps de fréquentation des personnes et d'habitation des lieux, de partage des rythmes et d'usage des langages d'un terrain *avant d'éviter* de faire de grosses bourdes et de heurter ses interlocuteurs, avant de pressentir et de reconnaître leurs repères cognitifs et normatifs et de s'orienter dans ces paysages sans difficulté<sup>153</sup> ». Donc, ce qui m'intéressait, ce n'était pas tant le *contenu* des documentations (la denrée factuelle) que, précisément, la façon qu'avaient les riziens de les recommander, ou d'expliquer, sans cesse, ce qu'il fallait savoir sur la ville (donc, l'activité sociale). La façon dont, en mobilisant les ressources locales, mes interlocuteurs me faisaient voir la ville autrement, me donnaient des clés de lecture, et des lectures, pour que je m'approche (non pas à

---

<sup>151</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*

<sup>152</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, *op.cit.*, p.64.

<sup>153</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, *op.cit.*, p.552.

titre personnel mais, selon le cas, en tant que *quasi* rizen ou en tant que membre du public visé par leurs explications) de l'objet qui était censé m'intéresser – la mémoire. *C'est donc eux qui se chargeaient, en fait, de ce « réajustement » méthodologique nécessaire à la tenue de l'investigation sociologique.* En disant cela, se précise un programme : ne pas à aller chercher « plus loin » que les acteurs et devoir pallier de supposées « lacunes » de leur documentation sur la ville par exemple, mais voir plutôt comment *eux* cherchent et me font chercher. Seules les opérations effectuées par les membres du Rize m'intéressaient, ce qui me différençait des autres chercheurs et chercheuses côtoyés durant ces années qui, pour l'essentiel, étaient sélectionnés<sup>154</sup> pour les apports documentaires promis par leurs travaux<sup>155</sup>.

---

<sup>154</sup> Les dossiers réceptionnés suite aux appels à candidature pour les stages de recherche sont analysés dans un tableau Excel qui contient notamment deux colonnes intéressantes. La première indique le « projet de recherche » : une phrase qui résume le projet du candidat (« faciliter l'intégration des élèves allophones à Villeurbanne », « les politiques de patrimonialisation ; la part du patrimoine culturel, social », etc.). La seconde, « commentaire sur le dossier », est remplie par les membres qui se chargent du jury (Xavier, Anne-Pascale, Delphine) : « sujet pas très fouillé », « non prioritaire car déjà exploité par le CMTRA », « sujet intéressant, mais manquant de précisions = à aborder en entretien », « travail sérieux et ciblé qui valorise un fonds des archives », etc.). Ces fichiers d'évaluation permettent de voir que le Rize sélectionne les projets en fonction de leur pertinence par rapport à l'enquête qu'il mène : on privilégie les recherches sur des thèmes non encore travaillés, ou ayant vocation à l'être dans un avenir proche (auquel cas les stagiaires font en quelque sorte un travail exploratoire qui sera repris lors des Temps forts ultérieurs). La valorisation des ressources locales (archives, mais aussi travail avec les habitants, mobilisation des compétences de l'équipe) est également importante dans le jugement du jury. Enfin, il faut remarquer que le Rize ne donne pas de sujet *a priori* : c'est à même l'évaluation (via le document susmentionné et les auditions) que la pertinence des projets est déterminée ; autrement dit une place est ménagée à la « surprise » créé par les sujets. Comme l'indiquent les appels à projet, « Le Rize est particulièrement favorable à la pluralité des entrées disciplinaires dans ses thématiques de recherche. C'est pourquoi toutes les sciences humaines peuvent a priori trouver leur place dans son programme d'étude », mais ce programme d'étude est précisément éclairci au fil des recherches ! Car comme on commence à bien le comprendre, le programme « de fond » ne réside pas tant dans la production de contenu (sociographie, enquête historique...) que dans le maintien de l'activité d'enquête. L'enquête, le mouvement de l'enquête vaut pour lui-même, comme l'indiquent en fait les mêmes appels à projet : le Rize « a pour ambition de stimuler et de favoriser la recherche, mais aussi et surtout de valoriser ses résultats, notamment par une diffusion auprès des publics sous la forme d'expositions, de manifestations et de publications ».

<sup>155</sup> Entre 2008 et fin 2016, le Rize recense (via un autre tableau récapitulatif) 40 « thèses et mémoires de recherches », tous disponibles sur le CMS (et pour certains enregistrés et cotés aux Archives, avec diffusion publique ou non selon les autorisations données), et qui se répartissent en deux grandes catégories : les rapports tournés vers l'enquête historique (« Les Espagnols de la province de Murcie à Villeurbanne dans l'entre-deux guerres ») et ceux, minoritaires, qui effectuent plutôt un diagnostic des politiques « culturelles » ou « patrimoniales » à Villeurbanne (« Pour une patrimonialisation à voix multiples : le rôle incontournable de la médiation »). En pratique, ces deux catégories correspondent à deux types de stages : les enquêtes factuelles sont menées dans le pôle recherche (avec majoritairement de jeunes historiens) et les enquêtes plus proches de l'expertise sont faites par des stagiaires qui accompagnent certains membres du Rize (Juliette ou Géraldine Z. pour la médiation, Géraldine H. pour le développement des publics et les projets partagés, Jean-Robert pour la communication, Dominique pour les Archives, etc.). Ces stages donnent lieu à des rapports de type « professionnel » qui formulent parfois des recommandations, comme on l'aura l'occasion de le voir à l'avenir, notamment par rapport à la « collecte » de témoignages (séquence 7).

b. Le dossier des nouveaux résidents

Une semaine après mon arrivée, Chrystel (assistante de direction) frappe à la porte de mon bureau et me confie un dossier qui – comme celui de Sonia – tient lieu de contexte ; il contient « *toutes les informations importantes pour te repérer, savoir qui est qui* ». On y trouve un dépliant consacré aux *Activités éducatives*, qui est également distribué aux enseignants, éducateurs, et tous ceux qui souhaitent être éclairés « *sur les multiples possibilités de collaboration avec notre équipe chargée des actions de médiation* », sur des activités qui encouragent « *le travail collectif et le développement d'un regard critique des enfants sur leur environnement [et] favorisent l'exploration sur le terrain* ». Activités ensuite déclinées comme dans le programme général : découvrir les « *coulisses des archives : qu'est-ce qu'un document d'archives ? Pourquoi et comment le conserve-t-on ?* », mener l'enquête (« *par équipes, guidés par un questionnaire, les apprentis historiens relèvent les indices contenus dans les documents [...]. Le recoupement des indices permet peu à peu de dénouer les fils de l'histoire* ») ; partir dans les « *explorations urbaines* ». Autant de pédagogies de l'enquête, donc, à l'attention des enfants et adolescents. Un second dépliant, sans titre, consiste en une présentation générale. « *Le Rize est un lieu culturel original, fondé sur un projet développé par la municipalité de Villeurbanne au début des années 2000* » : en face de ce petit texte que nous connaissons bien, une photographie prise sur la passerelle qui conduit aux Archives (de l'autre côté du patio, exactement en face du couloir du pôle recherche) montre une médiatrice assise parmi un groupe d'enfants. Et en tournant les pages, nous nous déplaçons comme avec les clics sur l'ordinateur : telle photographie nous place dans « *le café du Rize [...], un lieu convivial où l'on peut lire la presse d'actualité et profiter de sa restauration légère* », telle autre nous emmène du côté du parvis, face à « *un bâtiment porteur d'histoire, qui abritait auparavant les archives régionales du Crédit Lyonnais...* ». Reprendre à nouveau ces éléments désormais connus permet de mettre en évidence que le Rize raconte sans cesse son histoire, explique sans cesse qui il est (on retrouvera les mêmes explications dans les visites guidées, inaugurations, ateliers...). Du point de vue méthodologique, cela signifie en outre qu'au fil de la résidence, j'allais être conduit à entendre souvent les mêmes histoires. Ce qui paraissait déroutant lors de la première visite en compagnie d'Anne-Pascale (séquence 1) allait devenir ordinaire, connu, « typique » : c'est bien cela, le caractère jurisprudentiel de la confection du matériau ethnographique dont parlaient I. Baszanger et N. Dodier. Au sein même de ce rapport, des choses sont déjà devenues familières, elles font partie désormais de ce que le lecteur a en tête en lisant ce qu'il lit et son accoutumance est exactement la même que celle qui se crée au fil de l'enquête de terrain, où l'on en

vient à reconnaître ce que l'on a déjà croisé des centaines de fois, et ce qui « sort de l'ordinaire » ; bref, à adopter une « routine<sup>156</sup> » méthodologique liée aux routines des acteurs.

Dans le même dossier, Chrystel m'a préparé les organigrammes, depuis ceux de la Ville de Villeurbanne jusqu'à ceux du Rize. Et voici ensuite une pile de feuilles agrafées : « *Revue de presse du Rize depuis 2010* ». A l'instar du serveur CMS, du dossier de Sonia, de la veille dont parlait Xavier, ou encore des livres sur lesquels nous allons nous arrêter dans un instant, voici un autre outil d'analyse classique, qui permet de performer l'histoire du Rize et d'acter de son existence comme sujet, mais aussi d'élargir le présent de celui qui l'a entre les mains. « *Le Rize poursuit son approche de l'histoire des immigrations* » (Le Progrès, 14/02/2010), « *La recherche au Rize fait la part belle aux habitants et aux étudiants* » (Bulletin de sciences humaines et sociales, n°2, automne 2010), « *Des photographes constituent une mémoire urbaine en images* » (Le Progrès, 15/11/2010), articles récurrents sur la « *collecte de témoignages au centre La Rize* »... Avec plus ou moins de bonheur, la presse locale – et notamment D. Devinaz, du Progrès - relaie la programmation, mais pas seulement : elle enregistre surtout le fait que des choses ont bel et bien été faites par « *Le Rize* ». Prenons à tout hasard cet article tiré du Progrès du 1<sup>er</sup> avril 2013 et intitulé : « *Gilles Rochier, auteur illustrateur en résidence au Rize. Vous l'avez peut-être déjà croisé dans les rues de Villeurbanne. [...] Au fil des albums, depuis une dizaine d'années, il raconte sa propre histoire* ». Une photographie accompagne le petit article, elle est légendée : « *Gilles Rochier anime des ateliers sur le thème de la maison* ». Et l'on voit Gilles, dans un des ateliers (n°4 sur le plan), autour d'une grande table parsemée de feuilles de papier sur lesquelles des enfants s'affairent. La revue de presse, en fait, permet de redoubler l'objectivation du Rize comme sujet : elle compile toutes les actions publiques qui ont-elles-mêmes été objectivées, enregistrées, documentées par les journaux – c'est dire si ce Rize qui se cherchait tant à la séquence 2 est désormais particulièrement réel et productif !

### c. La littérature

Chaque bureau du pôle chercheur est équipé de vastes étagères, sur lesquelles se sont entassés au fil du temps livres, articles, liasses de documents. C'est aussi dans mon bureau que j'ai consulté la littérature disponible au Rize, et notamment celle qui est réservée à l'équipe. Une première bibliothèque est présente dans le couloir chercheurs ; on y trouve essentiellement des ouvrages historiques, des revues généralistes en histoire ou en sciences sociales, les magazines du Grand Lyon ou certains exemplaires du *Viva villeurbannais*. Dans la salle de la photocopieuse, on trouve des revues professionnelles, des documents d'information sur les collectivités territoriales ; chacun est

---

<sup>156</sup> FORNEL Michel De, « Intention, plans et action située », In : LADRIERE Paul, PHARO Patrick, QUERE Louis (éds.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Editions (collection « CNRS Sociologie »), 1993, 339 pages, pp.85-99, p.96.

libre d'emprunter ces revues, à condition d'indiquer son nom et la date d'emprunt sur un petit carnet. Dans la réserve de fournitures, des cartons contiennent d'autres livres, d'autres revues, d'autres journaux d'expositions. Et puis, il y a les livres que l'on m'a mis directement dans les mains, « *parce que ça devrait t'intéresser* », parce que « *ça te donnera une idée* » ou parce que « *tu verras un peu* » - sous-entendu, je *verrai* « comment » certains ont, eux, à leur façon, travaillé sur la mémoire. Lorsqu'on me prêtait des livres, c'était donc toujours pour les deux raisons intriquées depuis le départ : pour leur contenu documentaire, et pour la valeur pédagogique ou exemplaire du travail dont ils témoignent et rendent compte. Prenons par exemple celui qui m'avait été prêté par Christophe, responsable du fonds local de la médiathèque. Il s'intitule « *Villeurbanne. Promenade en ville*<sup>157</sup> », et a été écrit par Christophe lui-même qui, lorsqu'il me le confiera, me livrera en même temps toute une histoire du passé villeurbannais, attachée à sa propre enfance. « *Moi, quand j'étais gamin, y'avait des grands espaces, on sentait la terre, y'avait des tulipes* », « *quand j'achète des documents, quand je prends des photos, j'acte que ce Villeurbanne que j'aime, de mon enfance, a existé* ». J'apprends qu'il collectionne les cartes postales de la ville, qu'il aime sa ville, et qu'il a écrit ce livre en vertu de cet amour. Sur la couverture, une photographie qui présente une sortie d'usine ; les ouvriers regardent l'objectif. Le 4<sup>ème</sup> de couverture nous indique le projet : « *Dans cet ouvrage richement illustré, à travers les rues, les bâtiments, les équipements publics, les usines, les associations et les cafés-restaurants, c'est tout un univers de gens modestes qui composaient la population villeurbannaise que vous allez découvrir dans un fructueux travail de mémoire* ». Page 6 : « *Ce livre est dédiée à Roger Coupaud, gamin de la rue Camille Koechlin à Bonneterre, et à Eliane Chareun, gamine de la rue Pierre Bressat de Cyprians-Les-Brosses, qui, par leurs récits d'enfance, ont fait du gone du quartier de Gerland à Lyon que j'étais un passionné de Villeurbanne* ». Un peu plus loin, une préface adressée au « lecteur » : « *Ce nouvel ouvrage sur Villeurbanne n'est pas un livre d'histoire. N'attendez donc pas un livre d'érudit. Il ne fait pas concurrence à ceux écrits précédemment. Il se veut tout simplement, je l'espère, un beau livre d'images sur des instants du passé qui ont disparu* ». Il semble pourtant qu'en fait d'érudition, Christophe ne soit pas en reste, bien au contraire ! Mais en feuilletant le livre, on s'aperçoit que sa connaissance encyclopédique de la ville n'est pas traduite sur le mode de la prouesse historienne, qui organiserait la matière sous un fil conducteur scientifique. Ici, la matière, ce sont les cartes postales de la collection de Christophe ; et le fil directeur, comme indiqué, c'est la beauté des instants passés, l'amour de quelqu'un qui, à plusieurs reprises, m'a raconté qu'il « *voit le Villeurbanne d'avant* » lorsqu'il se balade dans la ville. Aussi l'ouvrage se présente-t-il comme une compilation d'images, de lieux, qui permet de se déplacer dans le temps, d'effectuer une « *promenade* » sans bouger du bureau<sup>158</sup>.

---

<sup>157</sup> COUPAUD Christophe, *Villeurbanne. Promenade en ville*, St-Cyr sur Loire : Sutton (collection « Mémoire en Images »), 2006, 128 pages.

<sup>158</sup> On reviendra en séquence 5 sur l'enquête en régime d'amour et sur les productions littéraires auxquelles elle donne lieu.

En regardant les autres livres disponibles, on s'aperçoit qu'ils sont nombreux à partager le même type d'ambition. Ils constituent en même temps un annuaire de celles et ceux qui, à l'instar de Lazare Goujon (séquence 2), enquêtent (ou ont enquêté) sur la mémoire à Villeurbanne. Les noms qui sont dans les livres sont ceux dont on parle sans cesse (comme Charles Hernu) ; ce sont parfois les personnes que je verrai dans lors d'événements publics, lors de réunions de travail. Regardons un peu : il y a le livre de Charles Roche<sup>159</sup> qui, nous indique la couverture, « *a tiré sur un morceau de fil qui émergeait de la pelote aux souvenirs. Elle s'est déroulée tout simplement et il n'a pas pu résister au désir de les raconter [...]. C'est une promenade à la Feyssine, au Grand Camp...* ». Celui de Bernard Jadot, « *Villeurbanne. Mon village de A à Z* », préfacé par l'ancien maire Gilbert Chabroux<sup>160</sup> qui « *je souhaite que vous soyez nombreux, dans le plaisir, à découvrir ou à redécouvrir cette Ville à laquelle avec tant et tant je suis passionnément attaché*<sup>161</sup> ». Bernard Jadot qui en a co-écrit un avec Danielle Devinaz<sup>162</sup>, lui aussi préfacé par un autre maire, Charles Hernu, qui à la main nous explique : « *cet ouvrage incite à la promenade. Je vous invite à flâner au-delà de ces pages* ». Un autre encore des mêmes auteurs, « *Villeurbanne autrefois* », préfacé encore par Charles Hernu (pour « inscrire » ce qui va être lu dans la continuité du geste politique !) et dans lequel les auteurs, nous indique le 4<sup>ème</sup> de couverture, ont « *juxtaposé, pour le plus grand plaisir du lecteur, images du début du siècle et anecdotes de la vie quotidienne. Ainsi renaissent les silhouettes d'antan des hommes, femmes et enfants nés ici, qui animent les rues et les places de leurs travaux, de leurs discours, de leurs rencontres toujours recommencées.* ». Vient même un livre de Charles Hernu lui-même, *Villeurbanne cité bimillénaire* : « *Vers 50 av. J.C., de riches romains chassés sans doute de Vienne, construisent à Cusset, berceau de notre ville, une maison de plaisance : c'est la "villa urbana" ou maison de ville qui deviendra Urbanum, Ville Urbane et enfin Villeurbanne*<sup>163</sup> ». Et d'autres encore, peuplés de photographies, de documents d'archives et de légendes, qui ont cela en commun de nous *balader*, sans prétention à l'*érudition*, à travers la ville d'*autrefois*, celle qui n'*existe plus* et qui pourtant *apparaît encore*, dans un « montage d'images, une transformée d'images, un cheminement à travers des vues différentes, un parcours, une mise en forme, une mise en relation<sup>164</sup> ».

## 2. Les temps informels et leurs enjeux

Dans la présentation qui vient d'être faite est apparu un élément central, à travers par exemple les rencontres avec Christophe ou Chrystel : ce sont ces temps informels qui composaient l'essentiel

---

<sup>159</sup> ROCHE Charles, *Il était une fois le Tonkin : un quartier de Villeurbanne*, Villeurbanne : Lesfargues, 1984, 201 pages.

<sup>160</sup> JADOT Bernard, *Villeurbanne, mon village, de A à Z*, Brignais : Editions des Traboules, 2000, 133 pages.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>162</sup> DEVINAZ Danielle, FRASNAY Daniel (photographies), JADOT Bernard, *Villeurbanne entre le Dauphin et le Lion*, Lyon : éditions Xavier Lejeune, 1988, 142 pages.

<sup>163</sup> HERNU Charles, *op.cit.*, p.16.

<sup>164</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.53.

des échanges avec les personnes rencontrées, et qui fournissent le socle de l'acculturation dont parlait F. Laplantine. C'est un lieu commun de la réflexion ethnographique de dire que la plupart du temps, il n'y a pas de dictaphone qui tourne, ni de carnet que l'on pourrait sortir pour relever des observations ou phrases pertinentes, de sorte qu'il faut arriver à se souvenir (avec la mémoire cérébrale), et parier sur le fait que, plus tard, on fixera à l'écrit ce que l'on a entendu via d'autres sens. En fait de méthode, la saisie des temps informels, marqués par leur contingence, suppose encore du bricolage. Mais parmi ce qui a pu être noté dans le journal de terrain après coup, un certain nombre de choses échappent, dont je me souviens pourtant, ce qui nous ramène une fois encore au problème de la fiabilité de ces « souvenirs » et de l'auto-institution du sociologue-témoin, problème exposé à la première section. Pour M. Halbwachs on peut, « partant des points de repères dont nous disposons à chaque moment, et qui, liés l'un à l'autre comme les termes d'un raisonnement, représentent comme un tableau schématique du passé, déterminer avec une précision de plus en plus grande la place qu'y occupait tel souvenir<sup>165</sup> » ; or cette recherche « dans l'espace et dans le temps<sup>166</sup> » s'effectue ici même, dans l'écriture et la reprise du matériau. Pour avoir une vision claire des choses, je propose de séparer, très schématiquement, deux lectures des temps informels : une première qui permet d'explicitier les « souvenirs » qui y sont attachés et sur lesquelles l'enquête sociologique ne porte pas, mais qui peuvent nous enseigner toutefois des choses sur le terrain ; une seconde qui permet de comprendre en quoi ces temps comptent au titre du « devenir compétent » en matière d'enquête sur la mémoire, et à ce titre, ont été l'occasion de solidifier la ligne ethnométhodologique de mon travail.

#### a. Les soins courants

Dans *Je me souviens* (« de la barbe à papa dans les fêtes foraines<sup>167</sup> »), G. Perec énumère « non pas exactement des souvenirs, et surtout pas des souvenirs personnels, mais des petits morceaux de quotidien, des choses que, telle ou telle année, tous les gens d'un même âge ont vues, ont vécues, ont partagées, et qui ensuite ont disparu, ont été oubliées ; elles ne valaient pas la peine d'être mémorisées, elles ne méritaient pas de faire partie de l'Histoire, ni de figurer dans les Mémoires des hommes d'Etat, des alpinistes et des monstres sacrés. Il arrive pourtant qu'elles reviennent, quelques années plus tard, intactes et minuscules<sup>168</sup> ». Minuscules et immenses à la fois puisque, si l'on comprend bien, le projet de l'écrivain est d'énumérer des souvenirs communs aux « gens », mais dont cette valeur-là – leur étendue – n'est pas compatible avec les projets historiens, qui ne peuvent se

---

<sup>165</sup> HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Albin Michel (collection « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité »), 1994 [1925], 374 pages, p.123.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p.114.

<sup>167</sup> PEREC Georges, *Je me souviens*, Paris : Hachette (collection « Textes du XXème siècle »), 1978, 147 pages, p.77.

<sup>168</sup> *Ibid.*, 4<sup>ème</sup> de couverture.

contenter de compilations de choses en vrac. Dans un sens, ce que propose G. Pérec rejoint ce que l'on a commencé à entrevoir dans les livres sur Villeurbanne, mais aussi ce que l'on avait vu en séquence 2 sur la notion d'époque, que nous racontait Sonia : cette façon d'effectuer des compilations de souvenirs, plus ou moins datés, plus ou moins localisés dans une « tranche » temporelle, mais dont l'enchevêtrement vient nourrir, précisément toute la représentation de « l'époque ». Or, cette énumération de « je me souviens » pourrait aussi bien être la mienne, et sa valeur factuelle viendrait de ce mode d'énonciation spécifique, à la première personne, qui est du même ordre que le « J'y étais » du témoin du parle R. Dulong : « cette affirmation n'a pas le même statut que les autres énoncés formant le récit, puisqu'elle est censée souligner la valeur factuelle de celui-ci ; c'est un acte de langage distinct qui désigne le locuteur comme preuve de ce qu'il dit<sup>169</sup> ». Comme G. Pérec, mais aussi comme Sonia, ou comme Christophe (et comme le fait, nous y reviendrons, M. Halbwachs) je peux dire « je me souviens », et court-circuiter ainsi tout le sévère contrôle qui est censé prévaloir dans l'enquête sociologique. En jouant, exactement comme pour la « foi » acquise d'emblée envers la véracité du journal de terrain, sur le fait que je suis témoin de ma propre enquête et, à ce titre, « opérateur de factualité<sup>170</sup> » de ce qui est énoncé à partir de simples « souvenirs » non traçables, non vérifiables, puisque portant sur un passé révolu et ne figurant nulle part ailleurs que « dans ma tête ».

On ne peut donc pas consacrer beaucoup de temps à cette « marée montante de souvenirs<sup>171</sup> » qui les fait s'agglomérer au fil de la reprise du matériau d'enquête. Mais il faut tout de même en faire état rapidement, parce qu'ils sont en rapport avec ces moments informels groupés ici sous la rubrique « soins courants », qui ont permis de « faire tenir la relation dans le temps<sup>172</sup> » ; on pourrait presque dire en effet que les membres du Rize effectuent en interne un travail de « raccommodeurs de liens<sup>173</sup> » qui ne se dit pas, mais qui a bel et bien lieu à travers l'entretien de ce que M. Berger appelle, en s'inspirant notamment d'E. Goffman, les « civilités ordinaires dans l'interaction, [...] une éthique de l'être-ensemble et du mener-quelque-chose-ensemble<sup>174</sup> ». Si le Rize revendique bien (en tant qu'institution) cette vocation à « créer du lien social », on peut légitimement considérer ce souci du reprisage (ou d'actualisation du lien) comme étant constitutif des activités sociales courantes (ce qui justifie précisément leur caractère « social »). C'est ce que nous apprend H. Garfinkel : « la réalité objective des faits sociaux est bien le phénomène fondamental de la sociologie ; mais il faut appréhender cette réalité objective comme une réalisation pratique continue de chaque société, procédant uniquement et entièrement, toujours et partout, du travail des membres, une réalisation

---

<sup>169</sup> DULONG Renaud, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *Politix*, n°39, vol.10, 1997, pp.65-85, p.84.

<sup>170</sup> *Ibid.*

<sup>171</sup> HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, *op.cit.*, p.105.

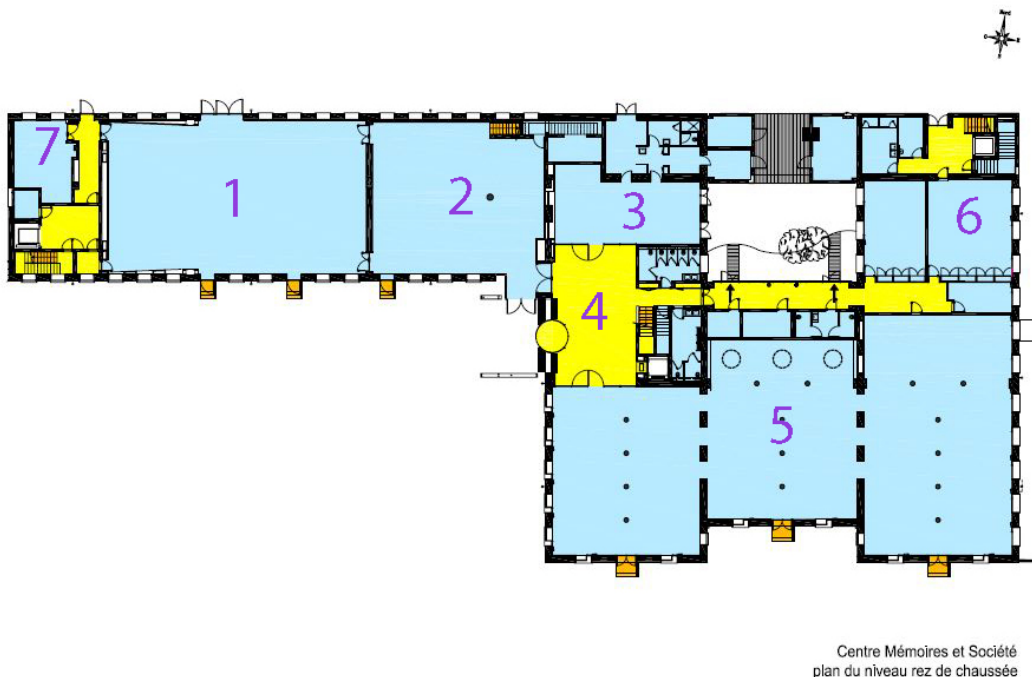
<sup>172</sup> PERONI Michel, « "Déliation" quand tu nous tiens... », *op.cit.*, p.19.

<sup>173</sup> ION Jacques, « Faire du social sans social ? », *In* : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.33-43, p.33.

<sup>174</sup> BERGER Mathieu, *op.cit.*, p.208.



naturellement organisée et naturellement descriptive, produite localement et de manière endogène, sans relâche et sans possibilité d'évasion<sup>175</sup> ». En ce sens, l'objectivité du Rize, en tant qu'institution « réelle », tient aussi à tout ce qui s'observe dans les moments informels où finalement elle est réalisée à travers – et c'est ce qui justifie d'en parler – les « soins » qui sont prodigués presque à l'aveugle, en permanence, à l'endroit des membres et par eux-mêmes. En vrac, donc, et pour simplement faire exister ces moments-là : dans la cuisine du haut (n°6 sur le plan), Cornélia (dont le temps de travail se partage entre l'accueil et les archives) me racontera son arrivée en France, me donnera des conseils de séduction tandis que nous savourons des spécialités roumaines ; c'est ici que Géraldine Z. me parlera d'Henry Miller et de tricot autour d'un thé savamment préparé ; c'est ici qu'Annabelle, Pauline, Romain, Elisabeth, me partageront leurs souvenirs de vacances et leurs derniers coups de cœur littéraires. Dans le couloir chercheurs, je croiserai Nadia<sup>176</sup> pour parler de nos vies et refaire de la sociologie, mais encore Simona, Manon, Maud, Soraya et bien d'autres stagiaires – à chaque départ, un pot est organisé, des petites cadeaux distribués, et l'on parle de la façon dont le Rize « attire des gens bien », s'étonnant de la façon dont les petits soins drainent en cascade des bienveillances. Les espaces du rez-de-chaussée sont aussi propices à ces sortes de moments.



Au café (n°3 sur le plan ci-dessus), comme dans le patio, Laurence (accueil) me parlera de sa famille, écoutant à son tour mes propres « confidences » autour des mandarines et papillotes qu'offrent parfois les visiteurs, pour la remercier de la trouver toujours là, souriante, en entrant dans le lieu ; c'est ici encore que Delphine, Xavier, Juliette, Anne-Pascale et bien d'autres me raconteront les dernières

<sup>175</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, p.41.

<sup>176</sup> On reviendra en séquence 9 sur le rôle des différentes chercheuses mentionnées ici, dans le cadre de l'exposition consacrée en 2015 aux « ouvriers ».

nouvelles amusantes concernant leurs enfants, les derniers rebondissements de la vie villeurbanaise. Dans le hall d'accueil (n°4 sur le 2<sup>ème</sup> plan), Hakim (comptable) tient la guitare pendant les pauses et fait oublier les courants d'air qui traversent le sas d'entrée et viendraient, sans lui, donner des migraines à Laurence, Cornélia et Fatima (accueil). Dans la salle d'exposition (n°2 sur le plan), ce seront tantôt les menuisiers, tantôt les peintres, tantôt Delphine ou Xavier qui me raconteront « comment ça marche », ou me laisseront simplement être là, à les observer et à leur poser des questions *a priori* bêtement pratiques, comme : comment colle-t-on ces lettres ? Et comment on choisit ce genre de matériau pour imprimer les images ? Et que devient tout ce travail une fois l'exposition terminée ? (séquence 8) Hervé, responsable technique du bâtiment au moment de mon arrivée, me conduira jusque dans les coulisses de l'amphithéâtre (n°7), où sont consciencieusement rangés les micros, câbles, praticables divers et m'y expliquera que les cloisons en bois des expositions sont recyclées par la ville, mais que les agents peuvent, s'ils le souhaitent, récupérer les matériaux usagés : ainsi le verrait-on, dans telle reconstitution médiévale, tenant un bouclier de bois découpé dans les chutes. Jean-Michel, ayant succédé à Hervé, me parlera de musique et me confiera quelques astuces pour sonoriser une scène ; Maxime, ayant succédé à Jean-Michel me racontera peu à peu sa carrière avec les gens de théâtre, les anecdotes marquantes et les personnalités rocambolesques qu'il a croisées...

Ces divers éléments, schématisés en un paragraphe, ne sont pas prioritaires dans ce rapport, qui n'est ni une sociologie des organisations, ni une sociologie des interactions, ni une autobiographie. Pour autant, en faire état permet de comprendre en quoi les temps informels constituent la part immergée de l'iceberg de la recherche, en même temps que la partie immergée de l'institution. Les rares chercheurs qui passent parfois au Rize pour avoir un bureau commode sans se mêler aux moments collectifs - comme ceux, dont nous avons croisés quelques spécimens (séquence 2), qui n'y viennent que pour faire passer des entretiens et récupérer quelques documents d'archives - tentent de tenir, comme cela leur est recommandé dans les guides de méthode, une « objectivité » pensée comme « nécessité de protéger la science de la société<sup>177</sup> ». « Claquemurés dans leurs laboratoires et dans leurs plans de collectes et de traitements de données<sup>178</sup> », ils prétendent dire, par exemple, ce qu'est « la mémoire » ou ce qu'est « le Rize », à partir du « théâtre de marionnettes<sup>179</sup> » qu'ils composent à partir des méthodes formelles. Or, l'« enquête continue<sup>180</sup> » que l'on peut observer via la résidence (qui est elle-même une enquête continue) ne peut pas être saisie par recomposition *ex post* : « une société ne consiste en rien d'autre qu'en la façon dont elle est fabriquée et les détails de sa fabrication ne peuvent pas être saisie par des descriptions imaginées<sup>181</sup> » à partir d'un travail « d'interprétation de

---

<sup>177</sup> LATOUR Bruno, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, *op.cit.*, p.52.

<sup>178</sup> BARTHE Yannick, CALLON Michel, LASCOURMES Pierre, *op. cit.*, p.135.

<sup>179</sup> SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.51.

<sup>180</sup> DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, *op.cit.*, p.177.

<sup>181</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, p.36.

signes<sup>182</sup> » qui sont censés faire voir « au-delà » de ce que chacun voit. Elle demande une méthode qui permette de prendre en compte la façon dont les « objets » des analyses sociologiques (comme « Le Rize ») n'acquièrent leur disponibilité, n'existent que parce qu'ils ont *déjà* été objectivés - que parce qu'il y a de l'ordre dans les activités les plus ordinaires de la vie quotidienne, que cet ordre est présent dans ce qu'elles ont de plus concret, c'est-à-dire dans la cohérence, assurée continuellement en suivant des procédures, de leurs détails phénoménaux<sup>183</sup> ». Sous l'idée des « soins courants » des temps informels se trouve une portion de cet ordre-là, reconduit toujours et partout, pour reprendre la formule d'H. Garfinkel. Ce qu'enregistre le journal de terrain, c'est d'abord cela, cet enjeu prioritaire de l'enquête sociologique : « rendre visibles des scènes banales<sup>184</sup> ».

#### b. Analyser, interpréter, historiciser, en permanence

Il faut maintenant spécifier ce qui, dans ces temps informels, mérite notre attention : pas ces souvenirs en vrac, mais les pratiques sociales dont ils témoignent. Au fil du temps de résidence, j'ai commencé à identifier, à travers ce que je voyais, ce que j'entendais, la récurrence d'une sorte d'opération fondamentale, que j'appellerais pour l'instant l'opération du « *en fait* ». Partout, tout le temps, j'observais des gens qui passaient leur temps à expliquer à d'autres ce qu'il en était, « en fait », de telle ou telle chose (personne, lieu, histoire, etc.) : une sorte d'« enquête socio-historique<sup>185</sup> » courante qui, si l'on suit L. Quéré, est *en fait* l'enquête sociale menée, en permanence, par les membres. Elle « consiste à fixer les croyances sur ce qui est et sur ce qui arrive, c'est à dire à engendrer au sujet des situations et des événements un état d'assurance suffisamment établi pour pouvoir servir de point d'appui pour agir, penser, raisonner, d'une façon déterminée [...]. Ce faisant, l'enquête sociale contribue à individualiser et à socialiser ces situations et ces événements<sup>186</sup> ». A partir d'une situation d'interrogation, de doute, de manque de clarté (qui peut porter sur des choses tout à fait triviales), l'investigation s'engage et, dans leurs échanges, les membres vont de dévoilement en explication afin de rendre compte de telle chose, et, partant, afin de la comprendre et de pouvoir agir sur elle. « Les enquêtés sont empêtrés dans des histoires. [...] Ils racontent des histoires. Ils mettent en ordre séquentiel des péripéties, des circonstances et des accidents, configurent temporellement des trajectoires de personnes, d'institutions ou de collectifs, attribuent des identités, des caractères et des dispositions, qualifient des actes et imputent des responsabilités. [...]»<sup>187</sup>. Ainsi, si la posture que l'on compose progressivement ici suppose de ne pas interpréter des signes, c'est parce que cette activité

---

<sup>182</sup> *Ibid.*

<sup>183</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, p.35.

<sup>184</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.99.

<sup>185</sup> QUERE Louis, « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" », *op.cit.*, p.136.

<sup>186</sup> QUERE Louis, « Pour un calme examen des faits de société », *op.cit.*, p.86.

<sup>187</sup> CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, *op.cit.*, p.538.

interprétative est celle que l'on prend justement pour thème d'investigation ; le « en fait » en est l'opérateur standard (« en fait, ceci *est* cela », « alors, *en fait*, voilà ce qui s'est passé »). Les livres qui nous baladent dans Villeurbanne, la revue de presse, les conseils, peuvent être comptés comme parties prenantes de ce travail.

Nous avons déjà, dans la séquence précédente, documenté ce travail d'analyse, cette pratique de l'historicité qui fait se clarifier le « contexte » : partant d'une énigme, celle-ci se trouve être interprétée, décortiquée, socialisée, inscrite dans des contextes fabriqués à sa mesure. Pour P. Garcia, « l'explication d'un événement ou d'une situation par ce qui précède est l'une des ressources majeures, et la plus communément employée, des historiens<sup>188</sup> » ; or, nous pourrions retraduire cette proposition dans notre langage, et dire que les historiens se basent sur une ressource de sens commun pour élaborer leurs explications ; ou, encore, que n'importe qui est en ce sens historien pratique (comme il est sociologue), dans le sens où n'importe qui engage des opérations de saisie du monde « typiques<sup>189</sup> », comme l'a montré A. Schütz. C'est la socialisation des surprises dont parle L. Quéré, c'est l'historicisation comme compétence commune qui intervient à tous les niveaux de l'activité sociale, dans la mesure où elle participe de ce « processus par lequel, face à une occurrence donnée, nous venons à lui conférer une identité et un sens déterminés, en répondant à des questions du genre : que s'est-il passé ? De quoi s'agit-il réellement ? Qu'est-ce qui est en jeu là-dedans ? On répond à de telles questions en identifiant l'événement comme étant d'une certaine sorte (catégorisation), en lui construisant un passé et un futur, en l'affiliant à un contexte causal, où il est à la fois effet et cause, en associant un certain degré de probabilité à son occurrence, en lui attribuant des enjeux, etc.<sup>190</sup> ». Et puisque ces opérations d'historicisation - articulées autour du « en fait » qui fait la jonction entre ce que l'on *croit être* et ce qui *est* (qui se *révèle* dans la démonstration) – sont omniprésentes en tant qu'ethnométhodes, mon travail s'est peu à peu focalisé sur elles. Les membres me rendaient visibles des choses que je ne voyais pas (et m'éduquaient avec du « en fait » et des histoires dites), et il me revenait alors de *faire voir le faire voir*, de faire voir ces « scènes quotidiennes en tant qu'elles sont attendues, standardisées et standardisantes, "vues sans qu'on y prête attention" (*seen but unnoticed*)<sup>191</sup> », et au cours desquelles sont à l'œuvre des opérations interprétatives, analytiques, sociologiques, historiques. D'effectuer, donc, ce que L. Boltanski et L. Thévenot appelaient une « pragmatique de la réflexion<sup>192</sup> », et plus spécifiquement de la réflexion sur la mémoire, puisque les « en fait » auxquels nous aurons affaire seront systématiquement là pour faire « voir » la mémoire, pour montrer ce que l'on ne voit pas (séquence 4).

---

<sup>188</sup> GARCIA Patrick, « Histoire enseignée : la tradition bousculée », *Espace Temps*, n°82-83, 2003, pp.110-119, p.111.

<sup>189</sup> SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.13.

<sup>190</sup> QUERE Louis, « La valeur opératoire des catégories », *op.cit.*, p.13.

<sup>191</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.99.

<sup>192</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard (collection « NRF Essais »), 1991, 483 pages, p.425.

Pour relever ces opérations, j'ai procédé par prises de notes, inscriptions dans le journal de terrain, mais on les retrouve aussi dans les enregistrements que j'ai effectué des moments formels. Parce qu'elles sont permanentes, fondamentales, elles sont difficilement « isolables » dans un moment précis du rapport sociologique, ce qui m'a posé problème dans le processus d'écriture. Comment rendre compte de choses que la jurisprudence ethnographique permet de considérer comme « typiques », ou du moins typiques sur ce terrain ? Comment trouver un point d'équilibre entre l'ancrage empirique de l'enquête et l'intérêt pour des opérations qui, du coup, rendent cet ancrage spatial, social, temporel du travail, presque secondaire ? Du même coup, cette évolution dans l'objet de recherche m'a donné le sentiment, parfois, d'être fasciné par mes interlocuteurs mais pour de « mauvaises raisons », disons, pour des raisons scientifiques très spécifiques plutôt que pour « leurs » raisons. Lorsque, pendant ces années, on me racontait avec enthousiasme l'histoire du Rize, les anecdotes de telle soirée du personnel, mais encore telle période de Villeurbanne, tel mouvement de lutte dans telle usine, etc., j'étais (en fait !) intéressé – fort de ce regard pragmatiste et ethnométhodologique que je documentais lentement dans mes lectures – par « les propriétés rationnelles des activités pratiques<sup>193</sup> », c'est-à-dire par la façon dont s'activaient des procédures *génériques* dans l'action pratique, et non par *cette histoire-là*, spécifique, détaillée, érudite, qui m'était contée. Sur ce point, on pourrait dire que l'approche ethnométhodologique a engendré une forme de résistance à l'équipement « historique » fourni par le terrain, dans la mesure où cette approche suppose de ne pas couler « ses préoccupations et ses interrogations, ses observations et ses analyses, dans le moule de ces structures [des enquêtes sociales], [de ne pas] actualise[r] les schèmes de problématisation qu'elles fournissent, adopte[r] les perspectives qu'elles organisent<sup>194</sup> ». Dans la pratique de l'enquête, ce déplacement « radical » du regard sociologique vers « l'organisation dynamique<sup>195</sup> » de l'enquête sociale produit un décalage entre ce qui préoccupe effectivement les acteurs et ce qui préoccupe le chercheur<sup>196</sup>.

### 3. Les temps formels comme cadres d'expériences

En plus des notes de terrain, mon matériau se compose d'environ 200 transcriptions de « temps formels », représentant des centaines d'heures d'enregistrements. Au départ, j'ai effectué des entretiens avec des membres du Rize, avec des guides conférencières de la ville, des représentants d'association de défense du patrimoine, des particuliers qui venaient me faire des comptes-rendus de leur travail quotidien (comment prépare-t-on une visite guidée ? Comment prépare-t-on une

---

<sup>193</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.94.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p.92

<sup>195</sup> BARTHELEMY Michel, QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique », *op.cit.*, p.16.

<sup>196</sup> Ce point de discussion précis autour des conséquences de l'approche ethnométhodologique sera développé en séquence 4.

exposition ? Comment programme-t-on une balade urbaine ?). J'ai très vite abandonné cette méthode qui devenait incompatible avec le programme de recherche que j'ai tâché de décrire, dans son mouvement délicat, jusqu'ici<sup>197</sup>; de surcroît, la possibilité de la prolongation de ma résidence ayant émergée au bout de quelques semaines faisait s'ouvrir une temporalité d'enquête bien différente de celle initialement prévue. J'ai cependant réalisé des entretiens complémentaires sur les années suivantes, mais uniquement lorsque les personnes me proposaient d'en faire (après une discussion informelle), ou lorsqu'il m'était recommandé de le faire ; bref, non pas tant pour poser des questions que pour pouvoir « suivre les acteurs ». Prenons l'exemple d'Annie et Guy, membres fondateurs (et uniques) de l'association *Les amis de Descartes* : c'est Géraldine H. qui m'a parlé d'eux, à partir de la brochure qu'ils ont faite (cofinancée par le Rize) et dont un exemplaire a été versée dans une des bibliothèques internes (un « *document commémoratif* » confectionné à l'occasion des 80 ans de l'école Descartes). Le journal de terrain reprend, en date du 9 janvier 2014, l'explication que me fait Géraldine de l'association et, le 4 février puis le 4 mars suivant, j'irais deux fois au domicile d'Annie et Guy, sans savoir exactement ce que j'allais pouvoir y trouver. Ce qui comptait, c'était de suivre les « voies » qui m'étaient ouvertes et recommandées, sans circonscrire *a priori* une « population » ou une « méthode » ; de procéder à l'ethnographie combinatoire dont parlent I. Baszanger et N. Dodier et qui suppose d'enquêter « en circulant simultanément sur différents terrains<sup>198</sup> », d'expérimenter « des savoir-faire légèrement décalés, [...] des réflexes différents dans la conduite des recherches<sup>199</sup> ». De surcroît, dans le cas précis d'Annie et Guy, nos rencontres ont été d'emblée considérées, par eux, comme une extension de leur propre enquête (développée en séquence 5), ce qui indique en même temps à quel point le fait d'être *membre du Rize* permet d'enquêter sur ce que c'est que d'être membre, sur ce que cela *fait* à l'enquête sur la mémoire – ici, une forme de reconnaissance du travail accompli par l'association. En définitive, les entretiens étaient plutôt des temps de transition entre un premier contact (y compris livresque) avec des enquêteurs locaux et le temps ultérieur de l'enquête ethnographique. Ils me permettaient d'écouter les gens qu'on me présentait comme « *tout indiqués* » ou « *inévitables* », et, par suite, de les suivre dans leur activité courante, en basculant donc sur une méthode d'observation de moments formels ; documentant ainsi, non pas « la mémoire », mais bel et bien la structure dynamique de l'enquête publique sur la mémoire.

En dehors des entretiens, j'entends plutôt par moments formels ceux qui sont constitués comme tels sur le terrain : des « séquences d'activité<sup>200</sup> » engagées sous un cadre commun, spécifié

---

<sup>197</sup> En effet, « Il y a un écart entre la manière dont quelqu'un agit de façon compétente dans une situation donnée et la description qu'il peut donner de son action. On ne peut pas tenir la seconde pour un compte rendu fidèle de la première. Ce qui se manifeste dans le fait que l'on ne saurait reproduire l'activité en question sur la base de comptes rendus ex post de l'activité. » (BARTHELEMY Michel, QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique », *op.cit.*, p.14)

<sup>198</sup> BASZANGER Isabelle, DODIER Nicolas, *op.cit.*, p.38.

<sup>199</sup> DODIER Nicolas, « Les anthropologies d'un sociologue », *Genèses*, n°89, 2012/4, pp.10-27, p.22.

<sup>200</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, *op.cit.*, p.486.

dans des agendas, des programmes, etc. Il faut donc distinguer le « moment formel » de la notion de situation qui, elle, est applicable aussi à des temps informels, dans la mesure où, comme l'indiquent M. de Fornel et L. Quéré à partir de J. Dewey, « une situation dynamique émerge lorsqu'une intrigue se noue à la faveur d'un événement, d'une initiative ou d'un concours de circonstances, et elle se résout lorsqu'un dénouement se produit<sup>201</sup> ». En ce sens, la situation a une cohérence interne, mais ses contours ne sont pas prédictibles par avance, elle se déploie autour d'une enquête qui advient face à un événement, un problème qui se pose ; à l'inverse, le moment formel est, typiquement, celui qu'indique le *Quoi de neuf*<sup>202</sup>, celui qu'annonce le programme du Rize, celui dont on fait la promotion dans *Le Progrès*, etc. (par contre, un temps formel peut « contenir » plusieurs situations, comme autant de sous-temps dont on verra, à partir de cas précis, comment ils fonctionnent). Ces moments sont situés dans l'espace et dans le temps, raison pour laquelle on les trouve dans les agendas ; ils sont également thématiques et la composition des participants peut être elle aussi déterminée à l'avance (c'est ce qu'on trouve par exemple en lisant cette ligne du *Quoi de neuf* : « Mardi 3. 10h-12h. Salle de réunion 1<sup>er</sup> étage. Réunion équipe valorisation-communication. Personne référente : Xavier »). J'ai ainsi assisté à bien des réunions internes au Rize (réunions plénières, réunions de l'équipe valorisation-communication, réunions thématiques transversales), à des réunions en mairie (avec Dominique ou Xavier notamment, pour rencontrer des élus à propos de projets liés à la mémoire ou au patrimoine), à des réunions organisées par des associations, par l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine<sup>203</sup>, ou par le Grand Lyon. J'ai assisté à de nombreux temps de travail (avec le Rize et avec l'Interquartiers), qui sont des temps formels mais à l'échelle d'un ou deux membres de l'équipe seulement. Par exemple, lorsque Delphine reçoit des photographes pour déterminer lesquelles de leurs images peuvent convenir à son exposition (séquence 8), ce temps-là est consigné dans son agenda, il est thématique, elle sait quels sont les objectifs (quoiqu'ils soient réexplicités et éventuellement réaménagés, comme on le verra, en introduction de chaque temps). J'ai suivi les phases préparatoires des événements publics auxquels j'ai participé ensuite de façon récurrente en tant que membre du public : visites guidées, journées du patrimoine, spectacles dans l'amphithéâtre ou en plein air.

Lors de ces moments formels, j'avais pratiquement toujours la possibilité de prendre des notes ; mais j'ai également procédé à des enregistrements au dictaphone, qui m'ont permis ensuite de faire des retranscriptions. Je prenais ainsi mon enregistreur lors des balades, pour pouvoir reconstituer

---

<sup>201</sup> FORNEL Michel De, QUERE Louis, « Présentation », In : FORNEL Michel De, QUERE Louis (éds.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.7-32, p.21

<sup>202</sup> Il s'agit de l'agenda hebdomadaire interne au Rize, rédigé par Chrystel et transmis par email.

<sup>203</sup> Fondé en 2007, l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine est une structure municipale articulée autour d'un référent habitant (Jean-Paul) et d'une référente élue (Yasmina) ; le site de la mairie indique qu'il « permet la rencontre et l'échange autour des questions de mémoire et de patrimoine, valorise et soutient les actions mises en œuvre (journées du patrimoine, balades urbaines...). Il souhaite sensibiliser les villeurbannais sur les richesses de l'identité villeurbanaise, des mémoires vivantes aux mémoires industrielles. Ses collaborations avec le centre mémoire et société, le Rize, sont permanentes. » On retrouvera Jean-Paul à la séquence 4.

ensuite des séquences d'action et avoir un accès au détail des interactions, les notes venant compléter ce que la trace sonore occulte (tel geste, telle position dans l'espace, etc.). C'est grâce à cela que j'ai peu à peu constaté des opérations typiques, comme le « en fait » ; mais aussi des structures typiques dans l'organisation des visites et promenades guidées, que j'avais commencé à travailler avec la notion de « contexte de description<sup>204</sup> » empruntée à L. Quéré et P. Ricoeur. Les enregistrements n'avaient pas vocation à identifier les « paradoxes » des acteurs, à reconstruire leurs motivations ou leurs « dispositions » à partir d'« indicateurs<sup>205</sup> » tirés des discours, mais à l'inverse à éviter la reprise, dans l'analyse sociologique, de la « sémantique naturelle de l'action<sup>206</sup> », en effectuant un « passage du factuel au grammatical<sup>207</sup> » qui fait s'interroger sur la contribution du langage « à la constitution du champ pratique, c'est-à-dire à la configuration de l'action comme réalité phénoménale présentant un ordre qui l'individualise<sup>208</sup> ». Autrement dit, le fait d'enregistrer des moments formels (du moins une partie d'entre eux, puisque je n'ai pas enregistré toutes les visites que j'ai faites, loin de là) m'a permis de travailler sur la façon dont les objets « émerge[nt] dans le[s] situation[s] comme résultat[s] d'une activité<sup>209</sup> », de voir comment des situations se trouvent être circonscrites, d'examiner le « travail pratique et sérieux de détection, de démonstration, de persuasion<sup>210</sup> » permanent des membres, et, *in fine*, de comprendre comment quelque chose tel que « la mémoire » peut apparaître, au sens où l'entend E. Claverie. Qui nous dit ceci : « mon projet consiste à tenter de discerner les opérations de mise en phase réciproque des voyants, des pèlerins, de la Vierge et les effets produits par cette mise en phase. On prendra en compte que cette mise en phase ne concerne pas seulement un ajustement des discours, des "jeux de langage" des acteurs, mais aussi de leurs corps, de leurs sens, de leurs "états", de leurs projets, toutes choses qu'ils auront à coordonner, dans un monde, à travers une série d'actions. Ils peuvent aussi ne pas le faire ou ne pas y parvenir.<sup>211</sup> » Voilà décrit, avec une limpidité exemplaire, mon propre projet d'enquête, pour peu que l'on remplace la Vierge et les pèlerins par la Mémoire, les visiteurs et les guides. La prise de notes et les enregistrements permettent de documenter à la fois le plan du déroulé observable de l'activité (placements et déplacements des corps, gestes, mimiques) et le plan discursif, l'un et l'autre étant en pratique absolument indissociables.

---

<sup>204</sup> TREMBLAY Benjamin, « A quoi tient l'autorité d'un récit ? L'exemple du guidage historique », *Trajectoires* [En ligne], n°8, 2014, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/trajectoires/1316> (non paginé)

<sup>205</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, p.36.

<sup>206</sup> QUERE Louis, « Langage de l'action et questionnement sociologique », *op.cit.*, p.53.

<sup>207</sup> *Ibid.* p.55

<sup>208</sup> *Ibid.*

<sup>209</sup> GARRETA Guillaume, « Situation et objectivité. Activité et émergence des objets dans le pragmatisme de Dewey et Mead », In : FORNEL Michel De, QUERE Louis (dir.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.35-68, p.45.

<sup>210</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.95.

<sup>211</sup> CLAVERIE Elisabeth, « Voir apparaître, regarder voir : la Vierge à Medjugorje », *[Secret/Public]*, n°0, 2005, pp.134-145, p.137.



Il faut préciser qu'il n'y aurait aucun intérêt à énumérer, dans le détail, la liste des entretiens, moments, rencontres ; non plus qu'à décrire ici « qui » sont les acteurs, individuels ou collectifs, que j'ai suivis. Parmi tout ce que j'ai enregistré, transcrit, analysé, seule une part réduite trouve sa place dans ce rapport ; aussi, les présentations seront faites au fil des séquences, justement parce que l'activité de présentation est à prendre comme objet dans la mesure où elle est structurante dans les « cadres de l'expérience » de la mémoire. Mais on comprend aussi pourquoi la question de la « mémoire » ne pouvait en aucun cas être abordée de manière frontale, par exemple par un travail d'état de l'art et de définition *a priori*. La mémoire qui préoccupe les membres du Rize, comme les associations ou l'Interquartiers, ne préexiste pas à leur activité. A l'inverse, c'est précisément parce qu'ils font le constat de son *invisibilité*, de son *effacement*, de son *enfouissement*, de son *oubli*, que les uns et les autres font ce qu'ils font. C'est parce qu'ils passent leur temps à mener l'enquête sur la mémoire que celle-ci existe, sur des modes aussi variés que les dispositifs d'apparition dont elle dépend donc. Dispositifs dont on peut en première définition dire, comme M. Peroni le fait de certaines affiches tirées de campagnes de communication publique, qu'ils rendent « visible, comme "phénomène du monde public", c'est-à-dire dans la perspective de tous ceux qui se trouvent présents face à l'image, ce qui jusqu'alors était invisible, ce qui par ailleurs reste invisible<sup>212</sup> » ; en l'occurrence, la mémoire. Si c'est l'association entre l'image photographique et sa légende qui fait *apparaître*, de la même manière, c'est l'association d'éléments visuels (un quartier, un lieu, un immeuble, une exposition) et de légendes (les cartels, mais aussi les explications d'un guide, ou un livret d'exploration) qui permet d'« identifier et reconnaître<sup>213</sup> » une mémoire sans cela inaperçue, pour ne pas dire *inexistante*. En ce sens, le suivi de moments formels tels que des balades, visites ou performances publiques autour de « la mémoire » revient à suivre des dispositifs d'apparition de la mémoire, ainsi que de ce « nous » qui, comme on va le voir dès la séquence prochaine, est mis « face à elle ».

A travers cette restitution des conditions, des temps et des modalités générales d'enquête, on voit que la méthodologie employée dans l'investigation sociologique est tributaire des modalités d'ancrage dans le terrain. En étant au Rize, on a accès à des possibilités d'investigation qui sont celles des *membres* du Rize : l'outillage technique du bureau, les multiples histoires racontées ou écrites, les soins ordinaires mis à entretenir le « lien » social, ce sont là des ressources communes dont le sociologue ne peut tirer bénéfice qu'à condition d'être lié à l'enquête publique. Et ce bénéfice est double : non seulement ses capacités d'action sont augmentées par le soutien d'un laboratoire qui est à

---

<sup>212</sup> PERONI Michel, « Epiphanies photographiques. Sur l'apparition publique des entités collectives », *op.cit.*, p.93. Dans ce texte, la mise en visibilité dont il s'agit concerne en particulier la victoire, qui « est en nous » - ainsi que l'annonçait une campagne Adidas France lors de la coupe du monde 1998 - et la séropositivité, qui de même est en certains d'entre nous - ainsi qu'en avertissait une campagne Sidaction.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p.94.

Villeurbanne un « point[...] de passage obligé<sup>214</sup> » pour quiconque s'interroge sur la mémoire, mais en plus, ce laboratoire peut être véritablement être pris comme objet – observé et suivi au quotidien, ce que ne permettent en aucun cas des méthodes par entretiens ou par observations ponctuelles. Autrement dit, c'est la résidence au Rize qui m'a permis d'effectuer réellement une sociologie du « second niveau », celle qui, inspirée du pragmatisme et de l'ethnométhodologie, s'interroge sur la « dynamique réelle des phénomènes sociaux concrets<sup>215</sup> » et ne cherche plus à « remédier<sup>216</sup> » à quoi que ce soit du monde social.

Sur ce terrain spécifique de Villeurbanne, cette dynamique est orientée vers le fait « d'apprendre à regarder, [...] découvrir sa ville et son environnement<sup>217</sup> ». La visée de sensibilisation, évoquée par H. Glevarec et G. Saez dans leur analyse des mobilisations patrimoniales, est à la fois ce qui est effectué en interne, en permanence, au Rize, mais aussi ce qui est l'enjeu public du Rize. Du coup, le fait de parler en « je » n'est aucunement la marque de quelque revendication à une subjectivation du rapport d'enquête ; « mon » expérience du Rize est, de part en part, *conventionnelle* en ce sens qu'elle est tributaire de tout cet « ordre » - social, technique, spatial – qui était *déjà là*, et qui est entretenu au quotidien par les membres. Il en va ainsi de la sensibilisation : le résident, même *a priori* indifférent à l'histoire, ne peut manquer d'« avoir à [...] devenir<sup>218</sup> » sensible au fil du temps, parce qu'il est *un membre*, inclus de fait dans un environnement qui, depuis ses aspects les plus informels jusqu'aux aspects très « concrets » du bureau n°3, concourt à « la production d'un monde historique afin de s'y situer et d'y agir<sup>219</sup> ». Le point de vue *a priori* extrêmement local, confiné, réduit, du rizen, devient un « monde » grâce à toutes les descriptions qui parviennent jusqu'à lui ; et ce monde est historique, parce que des épaisseurs de temps sont instaurées et documentées par des enquêteurs villeurbannais. « Le grand enfermement<sup>220</sup> » dans le laboratoire démultiplie, comme l'ont bien montré M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe, la « productivité<sup>221</sup> » du chercheur, et le fait se lier « à une multitude d'autres collectifs<sup>222</sup> » qui recomposent sa propre façon d'agir. Tous les éléments présents au Rize participent d'un sensibiliser que nous allons peu à peu explorer en profondeur : il s'agit, pour celles et ceux qui l'effectuent (en écrivant, en parlant, en témoignant, etc.), comme l'indique M. Peroni d'« intervenir du côté des sujets [...] individuels ou collectifs, dont il s'agit d'accroître la passibilité ; soit les capacités perceptives [...] et également les capacités émotives<sup>223</sup> ».

---

<sup>214</sup> BARTHE Yannick, CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, *op.cit.*, p.96.

<sup>215</sup> BARTHELEMY Michel, QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique », *op.cit.*, p.41.

<sup>216</sup> GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *op.cit.*, p.37.

<sup>217</sup> GLEVAREC Hervé, SAEZ Guy, *Le patrimoine saisi par les associations*, Paris : Ministère de la Culture – DEPS (collection « Questions de culture »), 2002, 416 pages, p.151.

<sup>218</sup> PERONI Michel, « De la notion de sensibilité au fait de sensibiliser », *op.cit.*, p.28.

<sup>219</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*, p.89

<sup>220</sup> CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.67.

<sup>221</sup> *Ibid.*

<sup>222</sup> *Ibid.*, p.88.

<sup>223</sup> PERONI Michel, « De la notion de sensibilité au fait de sensibiliser », *op.cit.*, p.27.

Retrouvant, sous une autre plume, la notion de passibilité proposée plus haut, on s'aperçoit que mener une enquête de terrain c'est être l'objet d'un travail de sensibilisation effectué sans cesse par l'environnement et ses objets, qu'on laisse ces derniers « se remplir et nous remplir, former des mondes divers et connectés et, couches par couches, s'étendre et nous étendre<sup>224</sup> ». Ce travail d'extension et de connexion des êtres et des temps est au cœur des dispositifs que nous sommes appelés à suivre dès maintenant.

### **III. Entrer au Rize pour mieux en sortir. Le cas de Gilles, archétype du résident.**

Pour rendre compte du travail sociologique s'engageant, il nous a fallu prendre en charge le fait que l'enquête publique engagée de longue date à Villeurbanne avait produit au fil des années des balises, des méthodes, des routines stables, tenues par des équipements et des équipiers patentés ; qu'en d'autres termes, lorsque le chercheur en sciences sociales arrive avec ses lectures, ses références, ses interrogations sur « la mémoire » ou « la société », il se trouve face à un collectif d'enquête qui, remarquablement, dispose du Rize pour (se) travailler et ce, dans la mesure où l'investigation sur « nous » et « notre mémoire » a été prise en charge par le personnel politique de la ville. Dans ce contexte, lui-même découvert au fil de l'investigation, il était inconcevable de s'en tenir à un rapport qui aurait reconduit, pour des motifs académiques ou épistémologiques, la psychologie de la recherche usuelle et son solipsisme. On aura tenté, à l'inverse, de montrer que le parcours sociologique est tributaire d'un travail préalable, effectué par d'autres enquêteurs. Il se déploie dans un monde déjà structuré, déjà organisé, déjà analysé et déjà réflexif. Face à cela, comme l'indique L. Quéré, « il n'y a pas à donner un sens, ni à interpréter ni à expliquer. Il s'agit de dégager les *opérations* que font les agents, les procédures qu'ils mettent en œuvre [...] : ce sont des savoirs-faire, des techniques, des jeux de langage dont ils ont acquis la maîtrise pratique et enfin – ce qui est important – une connaissance interne de la société<sup>225</sup> ».

Nous avons tâché d'identifier un certain nombre de ces opérations au fil de ces trois premières séquences, en essayant d'insister à chaque fois sur le fait que le sociologue en effectue qui sont du même ordre que celles des autres membres. Prise de notes, analyse de dossiers, décorticage de la langue, totalisation de matériaux, élaboration de méthodes et d'outils pour voir les choses « autrement », mise en contexte... Sauf à vouloir « avoir le dernier mot sur les acteurs, en produisant et en leur imposant un rapport plus fort que ceux qu'ils sont à même de produire<sup>226</sup> », sauf à vouloir invalider, en se référant à une prétendue rupture épistémologique, tout ce qui est accompli sans cesse

---

<sup>224</sup> HENNION Antoine, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *op.cit.*, p.10.

<sup>225</sup> QUERE Louis, HOARAU Jacques, *op.cit.*, p.43.

<sup>226</sup> BOLTANSKI Luc, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *op.cit.*, p.131.

par eux, il n'est pas soutenable de faire une sociologie qui, jusque dans ses modes d'écriture, ratifie une « asymétrie entre le chercheur et les acteurs<sup>227</sup> ». Faire « une enquête à propos d'enquêtes<sup>228</sup> », c'est s'intéresser « au raisonnement sociologique pratique dans sa globalité [...] quel qu'en soit le développement, qu'il aboutisse à des erreurs ou qu'il soit exact<sup>229</sup> » ; c'est laisser de côté la question de savoir si les gens sont « dans le vrai », dans le « déni », dans « l'ignorance » de telle ou telle chose qui, s'ils en avaient « conscience », les « aideraient » à y « voir plus clair », pour se focaliser sur leur activité courante. Or, en l'occurrence, cette volonté d'éclairer, de donner des clés de lecture, est précisément déjà au cœur du projet politique villeurbannais. Si l'« analyse n'a plus rien à faire venir en surface<sup>230</sup> », alors elle peut enfin s'orienter sur la façon dont les acteurs peuvent, eux, faire venir des choses à la vision, à la perception, à la compréhension. C'est ce qui va nous occuper dans les séquences suivantes, maintenant que je suis enfin au Rize, enfin en position de membre, et donc enfin à même de mener l'enquête.

Pour faire la transition vers ce second versant du travail ; pour en même temps exemplifier et synthétiser d'une manière empirique ce que l'on a vu jusqu'ici (tant sur le plan théorique que méthodologique et ethnographique), je voudrais proposer une section transitoire, en forme d'étude de cas à propos de Gilles, qui avait son pied à terre au Rize entre 2012 et 2013. En observant comment sa résidence s'est déroulée, à partir d'un matériau composite (notes d'observation, transcriptions, analyse documentaire), j'aimerais appuyer un peu davantage l'argument selon lequel le fait d'être au Rize ne pouvait pas, en ce qui me concerne, être réduit à quelques pages de « contexte de la recherche » puisque, précisément, le fait d'y « être » avait donné lieu, avec Gilles, à une exposition spécifique, mais aussi à un ensemble de dispositifs (dont nous n'observerons bien sûr qu'une partie) qui thématisent puis explorent, restituent, interrogent la question du rapport entre l'enquêteur individuel et le collectif villeurbannais. De sorte que Gilles a été l'archétype du résident, en même temps que l'archétype du spectateur, de l'ignorant à qui il faut tout faire découvrir et qui, en retour, arrive à parler d'une ville qu'il ne connaissait pas, dans laquelle il ne vit pas, et qui a été faite sienne le temps de son passage au bureau n°4. Et qui parvient finalement à éditer un ouvrage donnant à voir, publiquement, ce qui se fait ici, au Rize, le genre de personnes qu'on y rencontre, le genre de découvertes qu'on y fait, le genre de quotidien qu'on y vit.

---

<sup>227</sup> *Ibid.*

<sup>228</sup> BOLTANSKI Luc, *Enigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris : Gallimard (collection « NRF Essais »), 2012, 461 pages.

<sup>229</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.441.

<sup>230</sup> QUERE Louis, HOARAU Jacques, *op.cit.*, p.44.

## 1. « On » y travaille

Quelques jours après mon arrivée, Chrystel me confie la clé du caisson mobile qui équipe mon bureau ; parmi les enveloppes, gommés et post-it, je trouve un des badges que Jean-Robert a fait réaliser pour l'exposition en cours. On y retrouve les éléments de la charte graphique (le « i » courbé, la couleur jaune, le logo de la ville) ; sur le dessin, un homme se concentre sur une carte de la ville, en quête vraisemblablement du Rize pour y poser ses valises.



Il s'agit donc de Gilles qui, ce même 14 septembre 2013 – indique le *Quoi de neuf* - donne une dernière visite de « son » exposition « *Je suis au Rize* », ouverte depuis le 11 juin. Je descends dans le hall où Xavier est en train d'expliquer à Sonia ce en quoi consistera la prochaine exposition, *Faisons connaissance* (« *on a choisi des photos* », « *on essaie d'expérimenter de cette façon* », « *on a organisé des visuels* », « *on a une soirée avec les Atelières, qui sont nos voisines* », « *on est en lien avec des partenaires* »). Il donne également à l'élue une brève explication de ma présence (« *partager un peu des réunions de travail avec nous, être en lien, avoir une base, un quartier général aussi* ») comme successeur de Gilles, qui vient nous saluer au même moment (« *maintenant c'est Benjamin qui va occuper le bureau, et il va nous passer à la loupe !* »). Puis il introduit la visite : « *Je suis Xavier, je suis responsable du Rize, et avec Gilles on va vous présenter l'exposition, et en même temps en racontant un peu comment les choses se sont passées, puisqu'en fait cette exposition c'est le fruit d'un projet... qui a commencé l'année dernière* ». Gilles et Xavier parlent en « je » (« *ce que je pouvais ressentir de cette ville dont je n'avais jamais entendu parler* »), en « tu » (« *qu'est-ce que ça te faisait à chaque fois, quand tu venais à Villeurbanne* »). C'est l'histoire d'une rencontre qui nous est donnée, et dans cette histoire Gilles est celui qui, ignorant tout, *venu d'ailleurs*, a finalement enquêté sur lui-même (sur ce que cela *lui fait* d'être à Villeurbanne) en bénéficiant, pour cela, de l'outillage du Rize.

Par moments, ils parlent en « on », pour restituer notamment le caractère expérimental de la résidence : « *on avait envie de travailler ensemble, on ne savait pas trop quoi mettre dans cette résidence* », « *et puis on a discuté* ». Et non seulement le « on » est-il convoqué, mais son objectivité

est réalisée : les activités rapportées par Xavier et Gilles sont données comme étant ses réalisations, à ce « on » qui est aussi réflexif, doué d'une quasi-conscience et de motifs internes (« *on avait envie, parce que dans l'équipe il y a plusieurs amateurs de bande-dessinée* », « *on s'est dit, il y a quelque chose à faire de ce côté-là* », « *on avait déjà envisagé de faire appel à un auteur* »). « On » pense à l'avenir, « on » se dit des choses à soi-même, « on » a des désirs. Si l'équipe chez E. Goffman est « un fait en soi, c'est-à-dire [...] comme un troisième niveau de réalité situé entre la représentation individuelle d'une part et l'interaction globale de tous les participants d'autre part<sup>231</sup> », « le problème ne se pose pas du tout de savoir s'il existe des individus collectifs en plus des individus ordinaires. Car ce que nous appelons "individu collectif" n'est pas autre chose qu'un individu ordinaire considéré dans sa composition, ou structure<sup>232</sup> ». La proposition de V. Descombes, introduite ici en première lecture, tient aussi bien pour Gilles – distribué dans les pages, les planches, les scènes, outillé, équipé – que pour ce « on » qui est le Rize en tant qu'enquêteur singulier et collectif à la fois. Pour L. Kaufmann, si « *le Je et Tu* constituent de simples nœuds provisoires et différentiels d'élocution », le *Nous* peut tout à la fois appartenir en commun à tous et en propre à chacun, ce qui fait qu'il constitue le seul point fixe de l'espace interlocutif, le seul « invariant de la variation » pronominal. [...] Le dit étant désormais l'action d'un sujet collectif, il est progressivement libéré du dire propre à la situation particulière d'énonciation et peut être repris par n'importe quel locuteur potentiel<sup>233</sup> ». Et l'on (!) s'aperçoit alors que ce qui s'expose ici, c'est ce « nous », conçu comme sujet fluctuant (dans sa composition interne) et persistant à la fois, ce qui n'est pas sans nous rappeler une fois encore le projet politique qui avait présidé (séquence 2) à l'élaboration du Rize. En étant attentif à cette situation banale où se joue un cas de *récit commun* (dans le « on ») fait à *plusieurs voix* (Gilles, Xavier, et les deux visiteurs, dont moi, qui leur poseront des questions), on peut saisir quelque chose comme l'ouverture d'un espace « en Nous », pour reprendre les termes de L. Kaufmann, comme une version à échelle réduite du grand projet villeurbannais.

Remarquons alors que, aussi durable que soit ce « point fixe » du Nous, son apparition, elle, suppose des dispositifs spécifiques, comme celui que nous voyons là et qui fournit le prototype de ceux que nous suivrons par la suite. Là aussi, la lecture de L. Kaufmann est appropriée : « les faits sociaux sont les corrélats intellectuels et pratiques de la mise en commun des esprits individuels, ce qui fait que leur ontologie est une ontologie en Nous : ils s'effacent lorsqu'ils ne sont plus reconduits et actualisés par la collectivité qui lui prête momentanément existence<sup>234</sup> ». Autrement dit, le « on » n'apparaît dans notre visite de l'exposition que pour autant qu'il y est actualisé, sans le moindre effort,

---

<sup>231</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, op.cit., p.81.

<sup>232</sup> DESCOMBES Vincent, « Les individus collectifs », op.cit., p.335.

<sup>233</sup> KAUFMANN Laurence, « La prédication "nostrologique". Quelques réflexions sur la nature du politique », *Revue européenne des sciences sociales*, n°124, Tome XL, 2002, pp.283-308, p.292.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p.288

par les personnes en présence qui « assurent sa présentification *hic et nunc*<sup>235</sup> ». Durable donc, mais tout autant qu'éphémère : autant que peut l'être l'inclusion de Gilles dans l'équipe ; autant aussi que le dispositif dialogique qui disparaît (ou se modifie, du moins) lorsque Xavier se met en retrait puis s'éloigne pour aller accueillir d'autres curieux qui entrent dans la salle, en visite libre. Une fois seul, Gilles revient sur les étapes de sa résidence, exactement analogues aux miennes : « *je suis arrivé ici, tout le monde m'a tendu les bras comme ça et m'a dit, "de quoi tu as besoin ?" »*, « *on m'a mis dans un confort de récit* ». Il s'agissait ensuite de découvrir la ville, d'être « *une éponge à Villeurbanne* », en faisant « *tous les trajets à pied* ». De suivre pour cela les pistes proposées par le Rize : rencontrer « *les gens importants à Villeurbanne* », se faire balader dans la ville – « *ils m'ont emmené déjeuner au TNP, et j'ai vu le quartier des Gratte-Ciel, et j'ai dit, bon, alors là, tu dis oui tout de suite [à la résidence]* ». Il assume à nouveau le « je » et le « on », qui cette fois réfère au Rize pris comme un tout, un collectif anonyme qui l'a soutenu. Lui qui n'avait « *jamais fait d'expo* », il raconte comment il s'est laissé convaincre par les *soins courants* (« *le Rize et moi on est des personnes bien éduquées, on a fait très attention à l'autre tout le temps. Ça s'est fait doucement, à chaque fois* »).

Lorsque je lui demande quelle a été sa méthode pour élaborer, à partir des croquis, des notes, de sa mémoire, la bande-dessinée à laquelle devait conduire sa résidence, il raconte son « *enquête* » par *bricolage* (« *Mais bien souvent j'écris en tous cas... très large, et puis tu vois y'a 4 coups de Stabilo et je reconcentre ça à un verbe, un sujet, et ça passe.[...] J'ai pas vraiment de vérité sur l'écriture* », « *Quand je suis perdu tu vois, des fois, à un moment donné on m'a emmené dans un endroit et tout... j'étais fatigué, j'avais pas de jambes, pas de jus, j'avais pas envie d'être là, bon ben là t'es comme ça et tu notes quoi, tu notes... il a dit ça, tac, notes le nom du mec, faut que tu le retrouves sur internet, après c'est vraiment une enquête presque de... Et puis... ce que je fais souvent c'est que je découpe les mots et je les mets sur... un fil, comme ça. Et puis je les colle l'un vers l'autre jusqu'à temps que ça fasse un scénario presque, déjà un synopsis puis après un scénario, mais je les colle comme des dessins et de la bande-dessinée* »). A partir des parties, essayer des combinaisons et déterminer un fil conducteur – relire le passé en intégrant, par exemple, Xavier (qui nous a rejoint à nouveau) comme personnage bavard (« *oui, je suis dans une planche, et comme je suis bavard, j'ai une collègue qui m'a dit qu'on me reconnaissait à la taille des bulles – Gilles : Oui, pour Xavier j'ai racheté du papier pour l'intervention, du papier grand format !* »). Mais écrire une bande-dessinée n'est encore pas faire une exposition : comment s'est effectuée la transition ? « *Là au Rize il y a quelqu'un qui s'occupe des expositions, c'est Delphine* », « *alors ils ont regardé mes travaux, ils ont dynamisé, mis en scène, moi je suis pas fait pour faire des expositions, je sais pas comment il faut faire, mais ils ont quelqu'un qui est dédié à ça et qui est talentueux, qui invente une histoire à chaque nouvelle exposition* ». Son enquête personnelle, avec ses moyens de dessinateur, a pu prendre de

---

<sup>235</sup> KAUFMANN Laurence, « Les voies de la déférence. Sur la nature des concepts sociopolitiques », *op.cit.*, p.103.

l'ampleur grâce à un équipement collectif, dont je commençais pour ma part à comprendre qu'il me faudrait l'explorer plus en avant.

Mais c'est Gilles lui-même qui se trouve être en quelques sortes démultiplié sous « plusieurs manières d'être<sup>236</sup> », sous des modes divers. En regardant à présent les murs de la salle dans laquelle nous sommes, nous en découvrons un premier (dans quelques minutes nous en trouverons d'autres : dans la BD, dans le programme...) : Gilles tend peu à peu la main en direction de certaines de ses planches, sur certaines cases en particulier, où il est présent comme personnage de ses propres dessins. Or, Jean-Robert ayant fait quelques mois plus tôt un bon usage de l'appareil photo du service, enregistrant une autre visite avec Gilles et déposant les images sur le CMS, il nous est possible de nous déporter de ces lignes à la salle d'exposition et à cette situation précise où le Gilles de chair et d'os observe le Gilles dessiné, agrandi et plaqué contre le mur (« *c'est des choses que le Rize m'a apporté, ils voulaient absolument agrandir mes dessins, ce que je voulais pas faire. [...] Ils ont quelqu'un qui est dédié à ça et qui a une vraie technique, qui sait ce qu'il faut faire... ça doit être du papier collé hein, je sais même pas si c'est pas du papier mâché ou quelque chose comme ça mais je leur ai fait totalement confiance* ») :



Le voici encore s'étonnant face à ses propres croquis encadrés : ému de constater à quel point sa méthode d'enquête dessinée, et jusqu'aux formes mêmes de ses traits, étaient associés à son état d'esprit de l'époque (*son visage, comme ceux des autres personnes identifiables dans la suite du rapport, a été masqué pour la mise en ligne de la thèse*). Il se souvient...

---

<sup>236</sup> LATOUR Bruno, STENGERS Isabelle, « Le sphinx de l'œuvre » In : SOURIAU Etienne, *Les différents modes d'existence*, Paris : PUF (collection « MétaphysiqueS »), 2009 [1943], 220 pages, pp.1-75, p.23.





En pointant du doigt tel encadrement, grâce à ce dispositif étonnant né de son enquête et du travail (en outre<sup>237</sup>) de Delphine, il se retrouve tel qu'il était avant, interprétant ses traces et nous indiquant de quoi elles témoignent : « tu vois là, y'a une différence esthétique... », « et là, quand tu regardes, je suis toujours de  $\frac{3}{4}$ , mais sinon tu ne me verras jamais en face dans tout le livre, parce que c'est un moment où il était difficile d'être face à moi », « là tu peux regarder, mes planches elles sont propres, tandis que là c'est une catastrophe... ». Dans cette salle, Gilles est mis face à lui-même, dans une histoire inventée par ou avec d'autres, certes, mais qui est bien la sienne : en même temps qu'il nous indique, de l'index, tel croquis, telle phrase, tel trait, il nous donne à voir non pas de la bande-dessinée, ni du dessin, mais des réalisations de *l'homme qu'il était* en tel temps, en tel lieu. Est-ce à dire que cette exposition ne le concerne que lui ? Pourquoi le Rize aurait-il consacré un de ses temps fort à un seul et même « individu » ? Pour que Gilles puisse se regarder le nombril et parler de « son » enquête et de « ses » dilemmes, comme pourrait le faire le sociologue à l'examen de son journal de terrain ? A ce point du rapport, nous voyons bien qu'il n'en est rien. Parce que nous avons été attentifs aux termes de Xavier, à sa présentation de cette situation de visite, nous comprenons que ce qu'il faut voir, c'est d'abord le « fruit d'un projet », qui n'était pas évident au départ, ni pour le Rize, ni pour Gilles. Le fait qu'on puisse voir, observer immédiatement que quelque chose a été fait prouve que l'on pouvait le faire : la capacité à être un « on », qui ne « savait pas trop », est validée a posteriori, dans ses réalisations observables. Ce que l'on nous fait remarquer, à nous spectateurs, c'est que « Je suis au Rize » revient d'abord à dire : je suis membre de ce collectif de recherche, et c'est ce collectif qui s'expose ici, à travers le cas de Gilles. C'est le chemin typique du résident typique, du curieux typique qui, venu d'ailleurs, devient d'ici – « je » est n'importe qui (séquence 7). Figure de

<sup>237</sup> Toutes les étapes intermédiaires – choix des images, essais de lumière, découpe des menuiseries, etc. -, de la « technique » dont parle Gilles donnent lieu à des photographies, des comptes-rendus, des bilans. Nous aurons l'occasion d'y revenir en séquence 8.

celui qui, au départ incapable de voir la ville, de savoir quoi voir, de déterminer une méthode exacte, verra son expérience toute individuelle *a priori* transformée par sa mise au travail rizienne.

## 2. Du brouillon individuel à l'œuvre collective

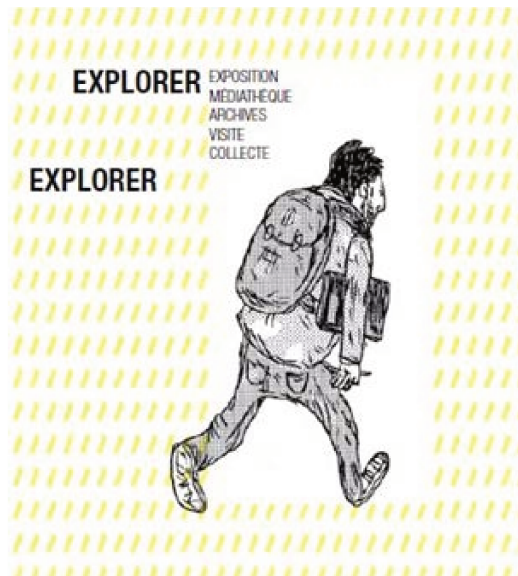
En remontant dans le bureau n°3, je reprends le programme de juin à septembre 2013. Qu'est-ce que le Rize avait « en tête » en faisant cette exposition, manifestement très éloignée des exposés conventionnels sur « la mémoire », « l'histoire », « le patrimoine » ? Sur la couverture, Gilles apparaît sous un autre format, en taille A5 et soumis non plus aux contraintes d'une exposition, mais à la charte graphique et à la logique du programme que nous avons déjà observée. Autre mode d'existence de Gilles, déployé par un autre bricolage, non plus tant avec Delphine qu'avec Jean-Robert - ce dernier aura confié à Gilles les premières impressions du programme, des copies de croquis, des ciseaux et des tubes de glue, en vue de faire littéralement « coller » l'histoire de Gilles avec les verbes du Rize.



Le programme qui est sous nos yeux est le fruit de ce genre de travail, que nous serons appelés à suivre plus en détail par la suite, mais dont nous découvrons ici les premières formes, grâce à ces images bien enregistrées et bien accessibles sur le serveur local. Revenons à la couverture :



Les verbes que nous connaissons s'enchaînent ensuite et Gilles, en bon élève, en explorateur modèle, les parcourt. Les « *petits Gilles* » (selon le terme d'un des sous-dossiers du répertoire de travail du temps fort, qui reprend les différentes silhouettes et postures, sous des noms de fichiers tels que « *moiquimarche.jpeg* », « *moiquidessine.jpeg* », etc.) se distribuent dans l'espace-temps du programme :



Gilles prend des notes, collecte du matériel, et cette activité-là est si centrale que l'image ci-dessous, qui la figure, sera reprise dans les affichages publics à travers Villeurbanne.

Séquence 3. L'engagement dans l'enquête



**1 GALENIE**  
du 11 juin  
au 15 septembre 2013  
sur traces d'ouvrages  
du Rize  
**VERNISSAGE**  
mardi 11 juin 2013  
à partir de 18h30

**LYON BD FESTIVAL**  
14-16 JUNE 2013  
Le Rize est partenaire de la huitième édition du Lyon BD Festival qui se déroule du 14 au 16 juin 2013 à Lyon.  
Renseignez-vous Gilles Rochier :  
Programme et renseignements :  
www.lyonbd.com

Gilles Rochier est né en 1948 à Emment Nid d'Oie et vit aujourd'hui dans les Hauts-de-Seine. Dessinateur dans l'aire des Fantômes, spécialiste de la BD, à toute première incarnation dans la BD, renonce par manque de visibilité, se met à la peinture, sur ses murs perdant un temps puis sur la toile pendant deux ans, avant de découvrir le monde du livre et de revenir à la bande dessinée avec Emment, qui naît en septembre 1982. Dans ce fascicule auto-édité, Gilles Rochier raconte des tranches de sa vie, inspirées de son quartier ou de son histoire personnelle. L'essai de parler juste, mais dit-il je suis persuadé que les hommes que je raconte sont très fiers de ce que se passe réellement dans les bureaux de nos jours.

Jusqu'à cette page, c'est lui et lui seul qui est représenté, se rendant jusqu'au « cœur » de Villeurbanne. Il a l'air concentré et semble courir sans cesse, notant en vrac tout ce qui lui arrive, ce dont il est passible. Sur l'ordinateur, toujours allumé, des masses d'images prises durant la résidence témoignent de ce travail : photographies prises aux Gratte-Ciel avec les membres du Rize, images de la ville prises à la volée... et un journal de terrain que l'on distinguerait à peine de celui du sociologue. Un clic dans les arborescences du CMS nous fait basculer à l'intérieur du dessin, à même le regard du Gilles de papier qui est en même temps le Gilles qui photographiait son propre carnet :



Y'a-t-il eu du « biais », entre ce matériau ethnographique et le « résultat final » ? Est-ce que Gilles a « tout gardé » de ce foisonnement ? Pas moins ni davantage que n'importe quel chercheur : il a, avec le Rize et au fil du temps, sélectionné, arrangé, et orienté surtout les différentes traces dans différentes directions, *dans différents types de comptes-rendus qui sont autant de différents modes d'existence de lui-même*. Car justement, le Rize permet cela, de se déployer sur du papier, dans la ville, dans le temps. Gilles s'est, lui, déplacé d'un côté, on l'a vu, vers l'exposition ; d'un autre, vers le programme que nous sommes en train de lire ; d'un autre encore, vers la future bande-dessinée que nous ouvrirons dans quelques lignes ; d'un autre encore, vers un document intitulé « *Ma résidence au Rize – le Off* ». Ce dernier consiste en une affiche en papier journal, au format A3 et pliée en 8 : un texte de présentation nous fait comprendre que ce document est un cas parmi d'autre d'histoire construite collectivement grâce à l'outil qu'est le Rize<sup>238</sup> ; on trouve ensuite des planches qui mettent en scène Gilles téléphonant à ses amis, se baladant dans la ville, faisant de l'humour. Bref, le « off » reprend quelques-unes des choses qui, notées sur le journal de terrain, n'avaient pas leur place dans les comptes-rendus majeurs de la résidence, mais méritaient d'être distribuées tout de même, sous forme de journal à feuilleter, pour témoigner de la part immergée de l'enquête, des *soins courants*, de l'informel.

Mais retournons à notre programme, où un autre texte reprend l'histoire de l'intégration de Gilles : il a été « *repéré par le Rize qui l'invite pour une résidence artistique à Villeurbanne. Avec son mélange habituel de doute et d'enthousiasme, il accepte de relever le défi.* ». Lequel ? « *Je suis venu rejoindre le Rize pour essayer de parler de cette ville, en la découvrant, en rencontrant les gens qui y travaillent, en explorant ce quartier des Gratte-Ciel, tout l'historique qu'il y a derrière, toute cette idée de la ville, voir comment elle s'est modernisée, comment elle a grandi* ». Gilles est invité, et il faut encore le convaincre. Le convaincre ici-même, place Lazare-Goujon, au milieu des Gratte-Ciel ; et cette vision, dont il nous a parlé quelques minutes plus tôt, nous la trouvons à la page suivante :

---

<sup>238</sup> Le texte en question nous rappelle que « *Le Rize est né du projet de proposer aux habitants de Villeurbanne un outil permettant de construire avec eux (et pas seulement pour eux) une histoire de leur ville, un récit des lieux où ils habitent, que l'on puisse transmettre à tous et donc qui puisse aussi intéresser des gens extérieurs à la ville.* »



La silhouette de Gilles a disparu et nous sommes à sa place, avec ses yeux, et avec sur notre gauche une petite partie de la façade du TNP ; face à nous, les Gratte-Ciel, et les albizzias (qui cachent toujours le buste du légendaire docteur) ; si l'on tournait la tête à droite, on verrait la mairie centrale et la fenêtre de Sonia. Mais il y a surtout cette question, ce « défi » de Gilles qui est fait nôtre par son inclusion dans ce programme, dans ce dessin, sur ce fond jaune : « *est-ce que je vais savoir raconter une ville qui n'est pas la mienne ?* » La réponse nous est donnée un peu plus loin : « je », l'acteur individuel, ne va raconter la ville qu'à condition d'avoir en poche la bonne adresse, où il trouvera de quoi éclaircir ses doutes :

**JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE**  
 En septembre, le Musée occupe grand ses portes à l'occasion de la 30<sup>e</sup> édition des Journées européennes du patrimoine.

**Le programme :**

- visites du Musée et de ses collections ;
- visites thématiques du Musée ;
- expositions temporaires ;
- visites du quartier des Grâtes-Ciel ;
- Musée du temps libre de rue de l'Éclair ;
- visite interactive de l'Éclairage avec Gilles Leclercq (voir p. 44) ;
- ateliers pour les jeunes et adultes ;
- ateliers pour les enfants et adolescents ;
- ateliers pour les adultes ;
- ateliers pour les enfants ;
- ateliers pour les adultes ;
- ateliers pour les enfants ;
- ateliers pour les adultes ;

Le programme détaillé de ces deux journées sera disponible début septembre, dans le cahier officiel des Journées européennes du patrimoine de Grand Lyon.

du mardi 14 septembre de 10h à 19h  
 du mercredi 15 septembre de 10h à 19h

Après avoir traversé le parvis et remarqué peut-être, quoiqu'il n'apparaisse pas ici, le buis lui aussi légendaire, après être entré au Rize et après y avoir déposé ses valises dans les bureaux de l'aile nord, Gilles va pouvoir refaire le chemin en sens inverse, exactement comme on s'apprête à le faire dans la séquence prochaine. Chemin en direction de la ville pour visiter, collecter, prendre le métro :



Et voici qu'à la dernière section du programme, la couverture du carnet de croquis dévoile enfin sa couverture, jusque-là tenue masquée par les mains de Gilles.



Ce n'est plus un cahier dans lequel on croque en quelques traits un décor, mais un livre arborant le logo du Rize. Et puisque ce livre est refermé, et les stylos déposés, c'est que Gilles aura répondu positivement à sa question de savoir s'il saurait raconter cette ville. Il y aura répondu en déambulant à travers les verbes/rubriques du programme sous forme de personnage : indissociablement, le parcours de Gilles est le parcours du Rize, que tout visiteur est appelé à réaccomplir. Mais qu'y-a-t-il donc dans cet ouvrage ?

## Conclusion de séquence

En refermant le programme, je me souviens d'une phrase que Gilles avait eu lorsque nous échangeons, quelques dizaines de minutes plus tôt, à propos de mon entrée en résidence : « *moi aussi au début j'étais complètement perdu, je me demandais ce que j'allais faire dans le livre* ». Ce n'est en fait qu'en novembre 2016 que va être publiée la bande-dessinée « Je suis au Rize », alors que j'allais à mon tour partir du Rize et me demander ce que j'allais bien pouvoir faire dans le rapport de thèse. La conception de la BD faisait partie du contrat de sa résidence (« *concevoir un livre de bande dessinée sur Villeurbanne* »), lequel contrat cependant ne précisait guère ce qu'en serait le « *sujet* », sinon ceci : il « *sera choisi en concertation avec le Rize. Il devra prendre sens dans son ancrage historique et social à Villeurbanne. Ainsi les thèmes suivants pourront servir de support à la création : histoire ouvrière et des luttes sociales, parcours de migrants, évolution du paysage urbain, événements politiques, portraits de figures d'habitant, voire Villeurbanne comme décor et trame d'une histoire pouvant inclure une part fictionnelle* ». Le cadrage thématique est suffisamment large pour pouvoir y inclure à peu près n'importe quoi ; *a contrario*, la méthode est amplement explicitée. Gilles devra travailler « *à partir de la récolte de témoignages et la rencontre avec des habitants* », il sera tenu de « *valoriser le travail effectué durant la résidence au travers d'une exposition* ». Plus encore : il s'« *engage à s'immerger dans l'ambiance de la ville par la rencontre avec des habitants, des associations et la participation à des événements publics. [...] l'auteur-illustrateur mettra en place des actions de médiation auprès de groupes ciblés* ». En contrepartie, le Rize s'engage à lui fournir les ressources que nous commençons à cerner : il aura « *à sa disposition une documentation faite d'ouvrages publiés et de documents d'archives originaux. [...] Il pourra également rencontrer des chercheurs et la responsable des archives municipales, des représentants des conseils de quartier, des responsables d'association [...] L'équipe du Rize veillera au bon déroulement de la résidence et facilitera les démarches de l'auteur-illustrateur auprès de ses partenaires (prises de rendez-vous, contacts). En collaboration avec l'auteur-illustrateur, [le Rize] assurera la coordination des actions de médiation et des opérations de communication* ». Prenons quelques instants pour ouvrir la BD, et voir dans quelle mesure la collaboration qu'elle restitue nous indique, en même temps, la marche à suivre pour prolonger notre propre investigation.

En couverture, dans le coin inférieur droit, nous voyons un petit Gilles avec sa valise ; Villeurbanne se montre une fois encore au travers des Gratte-Ciel qui occupent toute la moitié supérieure de l'image, en traits noirs sur fond jaune. Au dos, un petit Gilles cette fois sans sa valise (elle est dans son bureau, le n°4) porte un sac à dos et un bonnet, et se demande (encore) : « *est-ce que je vais savoir parler d'une ville qui n'est pas la mienne...* ». En ouvrant le livre, on trouve un texte de présentation de ce Rize qui, « *passerelle entre le passé et le présent, entre le local et l'universel* », est tenu par Xavier, dont la préface nous redonne la juste clé de lecture de l'ouvrage. Celle-là même qu'il



nous donnait de vive voix, et qui mérite d'être citée *in extenso* tant elle vient rejoindre ce qui nous préoccupe depuis le départ, dans cette recherche sociologique, concernant le doute, la dynamique d'enquête, l'élaboration d'une méthode, et le mouvement collectif d'investigation sur « nous » : « *Quand Gilles a accepté de venir en résidence à Villeurbanne, il s'est bien gardé de me dire qu'il avait vraiment hésité à accepter cette drôle de proposition, venue d'une jeune institution qui n'avait pas cinq ans d'existence. C'est précisément cette hésitation, ce doute, cette incertitude, signature authentique de la démarche artistique de Gilles, qui est venue rejoindre le projet culturel et scientifique du Rize. A Villeurbanne, point de dynamique triomphale, d'affirmation identitaire ni de vérité historique absolue, mais un élan sensible, qui questionne les mémoires, ouvre aux échanges et cherche à comprendre les cultures urbaines en se mettant à l'écoute des multiples récits de vie. Le travail de Gilles en résidence s'est construit sur les mêmes bases. De proche en proche, il a tissé des liens avec tous ceux qu'il a trouvés sur son chemin : membres de l'équipe du Rize, participants aux ateliers, artistes, gens de Villeurbanne... De ces rencontres et de ses promenades urbaines, Gilles a dessiné un véritable portrait de ville, vivant et narratif, entrelaçant sa vie et ses émotions avec celles des lieux et des personnes croisées. De ces présences villeurbannaises éphémères sont nés croquis et esquisses, qui évoluent peu à peu vers les pages d'une histoire. Je suis profondément heureux que l'œuvre de Gilles puisse être aujourd'hui publiée. Ce livre donne un avenir à la mémoire d'une belle expérience vécue ensemble. Il devrait permettre à tous ses lecteurs de comprendre et d'aimer Villeurbanne, cette "ville-village" qui suscite toujours de surprenants attachements<sup>239</sup> ». Cette BD que nous avons en main rend compte d'une « *expérience vécue ensemble* », et cette expérience est celle d'une résidence comprise comme socialisation d'un doute fondateur : « *Nous, nous doutons parce que la situation est intrinsèquement douteuse<sup>240</sup>* », écrivait J. Dewey ; c'est ce « nous » qui doute qui apparaissait dans la visite, et qui revient dans la préface ; à la limite, peu importe sur quoi porte le doute, ou qui compose le collectif ; l'expérience collective seule compte, et elle est héritée directement de la proposition de Jean-Paul Bret (« *C'est un lieu où il est question de nous* », disait également Sonia). Comprise sous une telle préface, la BD « de Gilles » n'a plus grand-chose à voir avec une œuvre individuelle, qui restituerait un parcours « subjectif ». Le récit commence (p.6) avec une date : « *11 septembre 2012. J'arrive à Villeurbanne sous un superbe soleil. Sans attendre, équipé d'un plan, je fil au Rize qui sera mon lieu de résidence pendant un an* » ; il se poursuit avec l'aveu du doute concernant cette collaboration qui s'entame (« *à ce moment précis du projet, je ne suis pas la meilleure personne pour en parler* »), se prolonge par une ethnographie des divers espaces (pp.7-8), pour parvenir à une ébauche de méthode (p.9 : « *je commence à prendre des notes maladroitement* ») et à une rencontre avec Xavier au café (p.11).*

---

<sup>239</sup> ROCHIER Gilles, *Je suis au Rize*, Lyon : L'épicerie séquentielle, 2016, 92 pages, p.3.

<sup>240</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, op.cit., p.170.



Gilles n'est pas exactement plus au clair que nous ne l'étions, au début de la première séquence, après avoir entendu pour la première fois Xavier (p.12 : « Bon... ! Je ne suis pas sûr d'avoir bien saisi, mais je crois sentir, comprendre que le Rize est une "idée" qui va vers les autres... et inversement. C'est ce que je vais faire aussi »). A ce point, l'on retrouve le petit Gilles avec son sac à dos et son bonnet (p.13) :



« *Je fais confiance à la signalisation* », nous indique une autre case, « *ce qui me fait lever le nez* », explique une autre (p.14). Le nez vers les plaques attachées aux immeubles, ou aux poteaux indicateurs : sans doute lui racontera-t-on bientôt l'histoire de la légendaire rivière...



Quelques pages plus loin, Gilles est en ville, comme nous allons l'être bientôt : en voiture aux côtés de Géraldine H, à pied avec Hakim, il est conduit à la rencontre de différents interlocuteurs qui lui racontent des histoires, histoires qui reviennent alors dans les planches. En même temps qu'une galerie de portraits des riziens se fait, c'est une collection de lieux et d'histoires associées qui se succèdent. Qu'ont-elles à voir entre elles ? A-t-on affaire à une compilation, comme dans les livres feuilletés tout à l'heure depuis le bureau (section II. 1) ? C'est bien tout le problème qui se pose à Gilles : le voici, page 35, au milieu d'un amonçèlement de matériaux qu'il tente d'organiser :



Nul principe organisateur qui permettrait d'ordonner *a priori* la matière : simplement des traces consignées, et mises là comme *provisions* pour l'avenir, comme le signale par exemple cette case page 36 :



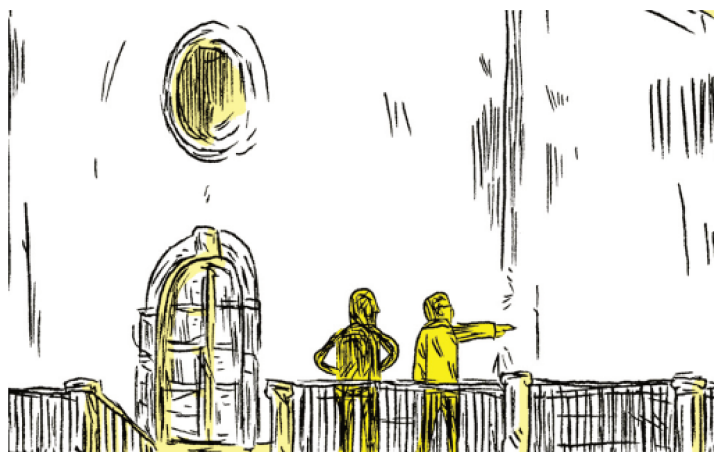
Et nul besoin de reprendre toute la suite de l'ouvrage pour comprendre qu'il trace un parcours identique à celui du résident-chercheur, en même temps que les étapes typiques de l'enquête sur la mémoire à Villeurbanne. Etapes balisées de longue date, qui font s'orienter le dessinateur comme le sociologue. Ici, la place Lazare-Goujon (p.50-51) ; ici, la rencontre avec Delphine qui le pousse à trouver le fil conducteur de son travail (p. 44 : « *De quoi tu as envie ? Qu'est-ce que tu veux montrer*

au public ? ») ; ici, la rencontre avec Jean-Paul, de l'Interquartiers<sup>241</sup>. Découpons cette page (p.74), qui promet de nous servir à l'avenir pour prendre la mesure de ce « personnage », que l'on suivra, davantage même que Gilles, parce que tout indique au nouveau-venu qu'il est pratiquement « impossible » de travailler sur la mémoire de et dans cette ville sans le rencontrer.



<sup>241</sup> Toutes les rencontres faites par Gilles sont, comme il se doit, récapitulées dans un tableau du Rize qui indique à chaque fois l'interlocuteur, le nombre de rencontres, le thème, etc. Ce type de document permet au Rize de garder une trace du fait qu'il y a bel et bien eu « lien social » dans l'enquête, puisque ses résidents vont à la rencontre des populations et structures de la ville.

C'est Jean-Paul, alias « Monsieur... » qui raconte quelques pages plus loin l'origine du nom à Gilles : « *La Rize étant un petit affluent en rive gauche du Rhône. Avec le développement industriel, le cours d'eau sert aux teintureries, tanneries et autres activités polluantes ; de plus, les dérivations et barrages l'appauvrissent. En 1875, le conseil municipal adopte la suppression de la Rize dans l'intérieur de la ville...* ». Et il faut remarquer que cette histoire n'est pour le coup pas donnée dans le Rize, dans un espace confiné, mais en plein air : le petit Gilles et le petit Jean-Paul sont figurés dans la ville, le premier écoutant le second et suivant de près ses gestes. Comme ici, devant l'église du quartier Cusset.



Mais dans la dernière planche, les choses s'inversent.



Nous pouvons laisser Gilles à ses crayons : les lignes qu'il n'a pas encore tracées sont celles que l'on peut manier à notre aise ici même. Il est temps d'aller dans Villeurbanne et de suivre ceux qui, l'index pointé, nous emmènent à la rencontre de la mémoire.



# Partie II. Les attachements du Rize





## Séquence 4. La mémoire en ses lieux

Au lendemain de la visite avec Gilles j'ai justement rendez-vous avec Jean-Paul pour la balade de l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine (désormais IQMP), « *Du Rize à la Tase* ». Je descends de mon bureau, traverse le hall où Xavier et les autres se partagent les visiteurs venus au Rize pour les Journées Européennes du Patrimoine (JEP), et arrive sur le parvis d'où je le vois : au milieu de la rue Valentin Haüy, gesticulant pour aider à la manœuvre le conducteur du car de tourisme loué pour l'occasion. Une fois l'opération achevée, je le rejoins : Jean-Paul me salue puis me montre le buis qui est à quelques mètres de nous. Il m'en redonne la « *légende*<sup>1</sup> » - comme il racontait à Gilles, quelques mois plus tôt, celle de la rivière Rize et de son tracé pour le moins incertain<sup>2</sup>. « *C'est pas ça qui fait la grande histoire, mais le but de l'Interquartiers c'est pas de faire l'histoire comme un chercheur, c'est pas non plus de faire de l'anecdote, mais c'est de raconter la mémoire de Villeurbanne, des choses vraies bien sûr, parce que quand je raconte l'histoire de St Julien*<sup>3</sup>, *je ne dis pas que c'est le VII<sup>ème</sup> siècle, je raconte la légende mais... je dis que c'est une légende* ». Ce que Jean-Paul a l'air de grouper ici sous la notion de mémoire, ce sont moins des faits qu'une activité qui se joue des faits, ou plutôt joue avec la factualité des faits. Quant au *but* de l'Interquartiers, ce n'est pas « la mémoire », mais l'activité de la « *raconter* », dans une sorte d'entre-deux entre la grande histoire, scientifiquement produite, et les petites histoires, hyperlocales, que sont les anecdotes. Celles-ci ne sont pas généralisables mais leur récit, selon lui « *crée une forme d'identité. [...] Ces petites histoires, comme ça, restent* ». L'anecdote reste, si l'on comprend bien, parce qu'elle ne peut pas être déplacée. C'est *ce* buis-là qui est l'objet de *cette* anecdote-ci, et *cette* rivière-là de telle autre. D'où l'identité : les récits qui entrent sous la catégorie de l'anecdote permettent d'individuer certains éléments proprement villeurbannais<sup>4</sup>, là où l'histoire se met en quête de comparaisons et de relativisations. A cela s'ajoute, dans une tonalité mi-ironique, mi-heureuse (« *moi je me fais plaisir !* »), cette phrase qui est là pour « en dire long » : « *Vous connaissez Villeurbanne !* », sous-entendu, vous savez que dans cette ville, on aime se raconter des histoires. Comme si on y était particulièrement disposés à y tricoter des

---

<sup>1</sup> « *Ils allaient le couper ! Au début c'était, "on enlève tout !", et puis quelqu'un a dit, "attendez, un buis comme ça on n'en trouve pas partout !" [...] Le plus vieux buis de France aurait 400 ans, mais celui-ci est plus gros. Toute la ville dit qu'il est plus ancien, ce qui n'est pas du tout avéré, mais enfin, vous connaissez Villeurbanne !* »

<sup>2</sup> « *C'est ce que j'expliquais à Gilles, à propos de la Rize : dès que vous faites un trou à Villeurbanne, mais n'importe où, que ce soit au Tonkin, que ce soit aux Gratte-Ciel, s'il y a de l'eau, c'est la Rize !* »

<sup>3</sup> Il s'agit de l'église St Julien de Cusset, devant laquelle on le voyait avec Gilles (conclusion de la séquence 3).

<sup>4</sup> On verra réémerger cette question lors du montage de l'encyclopédie en ligne du Rize (Rize +) en 2014 (séquence 5) : comment déterminer ce qui est villeurbannais mais avec un souci de « monter en généralité et d'échapper à l'horizon de l'étude localisée » ? (FABIANI Jean-Louis. « La généralisation dans les sciences historiques. Obstacle épistémologique ou ambition légitime ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°1, vol.62, 2007, pp.9-28, p.23).

« choses vraies » avec des « légendes » - à parier sur l'activité narrative avant de statuer sur la vérité. Ce que nous avons pu en voir jusqu'ici n'est pas pour nous faire dire le contraire : « Oui, je connais Villeurbanne ! »

Tandis qu'il me donne des précisions sur la « Villa Urbana » de Charles Hernu et sur la façon dont l'IQMP se donne pour mission de « *tirer quelque chose qui soit vrai* » de la parole des gens pour leur faire « *poser des questions pour aujourd'hui* » (notons cela dans un coin), Jean-Paul et moi nous dirigeons à l'accueil, où Laurence lui confie la liste des inscrits à la balade. Le Rize, qui sera à l'arrière-plan de cette séquence<sup>5</sup>, sert de plateforme logistique – on peut bénéficier de ses outils administratifs comme de ses espaces, dès lors que l'on organise des événements en rapport à son thème général<sup>6</sup> ou avec les thèmes plus spécifiques des temps forts - et de point de rencontre privilégié pour les activités de l'IQMP, au point que la collaboration entre les deux structures se transformera, en 2015, en un partenariat très avancé. En effet, par suite des modifications de la charte de la démocratie locale de la ville, l'IQMP se trouvera être et placé sous la responsabilité administrative du directeur du Rize. Une nouvelle charte graphique sera confectionnée (avec, sera-t-il préconisé, une couleur « *proche du jaune Rize, orange par exemple* »), une ligne budgétaire spécifique lui sera ouverte ; mais, ce qui nous intéresse plus, une partie de son laboratoire sera transféré sur le serveur CMS. Bien que toutes les précautions aient été prises pour garantir l'indépendance de l'IQMP dans ses activités (dans ses choix thématiques, les modes d'organisations de ses restitutions publiques, etc.), on peut parler de fusion partielle de son enquête d'avec celle du Rize via notamment le regroupement des matériaux et des outils d'investigation : une partie des fichiers entreposés sur les ordinateurs privés des membres IQMP vont être déplacés dans le serveur commun du Rize. Déplacement d'ailleurs accommodant pour moi qui pourrai puiser dans ces dossiers qui contiennent les comptes-rendus des réunions, les ressources (textes, photographies, archives numérisées) associées aux projets majeurs de l'IQMP, y compris donc les plans et le scénario de la balade que l'on s'apprête à faire, ce 15 septembre 2013, dans le bus scolaire.

Celle-ci pourrait être abordée sous l'angle classique de la découverte de l'histoire. Il s'agirait alors de voir en Jean-Paul un pourvoyeur de données susceptibles d'être soumises à un examen

---

<sup>5</sup> Comme avant nous Sonia, Delphine, Gilles, nous allons suivre là un parcours balisé par d'autres (associations, conseils de quartiers...), qui ont déjà, avant même l'existence du Rize, effectué un travail d'analyse et de structuration de Villeurbanne.

<sup>6</sup> Au regard du flou qui règne sur ce thème général (« Mémoires et Société »), on indique ici que la détermination de ce qui est digne d'entrer ou non au Rize est pour ses membres un problème permanent. Est-ce que faire un jardin partagé rentre dans le cadre de ses enjeux ? Est-ce qu'organiser des soirées de jeux de société a à voir avec son projet ? L'histoire du nom de l'institution peut servir de ressource critique : si on est « le Rize, mémoires, cultures, échange », alors le jardin et les jeux peuvent avoir leur place (on fait du « lien social »). Si on est « Centre Mémoires et Société », cela devient moins évident : on n'apprend rien sur la mémoire de Villeurbanne en plantant des carottes. Ces litiges concernant la détermination de ce qu'est le Rize, de ce qu'il est censé faire, et que l'on a déjà pu évoquer dans la séquence 2, reviendront en particulier sur le devant de la scène lors du changement de direction en 2015.

critique (en l'écouter puis, une fois de retour dans notre laboratoire, en déterminant s'il a modifié les « faits »). Du reste, connaître l'histoire et savoir si celle qu'on nous raconte est « vraie », voilà l'enquête de premier degré qui occupe aussi bien les guides que le public des Journées du Patrimoine. En cela, elle ne se distingue guère de l'enquête historienne professionnelle lorsqu'elle se donne pour mission d'établir une connaissance des « lieux de mémoire ». Nous y voilà : à travers la balade qui s'annonce, c'est bien à la rencontre de tels « lieux de mémoire » que nous allons, ayant à l'esprit toute l'épaisseur conceptuelle et affective conférée à cette expression du fait et à la suite de la publication d'un fameux ouvrage éponyme. « Ces lieux, il fallait les entendre à tous les sens du mot, du plus matériel et concret, comme les monuments aux morts et les Archives nationales, au plus abstrait et intellectuellement construit, comme la notion de lignage, de génération et d'"homme-mémoire"<sup>7</sup> », peut-on lire dans cet ouvrage dirigé par P. Nora, qui se présente précisément comme un inventaire, soit sous une forme (la compilation non exhaustive de cas) qui laisse à penser qu'en effet, la mémoire pourrait être trouvée n'importe où, y compris dans les objets ou les mots, pour peu que l'on mène l'investigation<sup>8</sup>. Les trois volumes des *Lieux de mémoire* ne font alors pas autre chose que de produire un tout-mémoire, celui-là même qui n'a eu de cesse, ensuite, d'être critiqué par les mêmes intellectuels. Leur sacerdoce, c'est de consigner ce qui sera perdu (ou ce qui a été selon eux « oublié ») de ces « lieux » au fil du temps pour éviter une présumée crise identitaire<sup>9</sup> et une « difficile recomposition du vivre-ensemble à un moment où un certain nombre de repères semblent s'évanouir<sup>10</sup> » ; mais l'extension infinie donnée à la notion de lieux de mémoire les conduit en fait à faire une analyse clinique de leurs propres artefacts. Comment en effet parler de la « frénésie mémorielle<sup>11</sup> », de « l'inflation mémorielle<sup>12</sup> », de la « déferlante mémorielle [qui s'abat] sur le monde entier<sup>13</sup> », lorsque l'on vient tout juste de faire en sorte que la mémoire soit partout, et lorsqu'on emploie soi-même ce terme à tout-va ? Mais le paradoxe n'est qu'apparent. Car il faut bien comprendre que, puisqu'« il revenait aux historiens des *Lieux* de reconquérir [le passé], pour le

---

<sup>7</sup> NORA Pierre, « Présentation », In : NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire 1. La République, la Nation, la France*, Paris Gallimard (collection « Quarto »), 1997, pp.15-21, p.15.

<sup>8</sup> Raison pour laquelle « la matière de France est inépuisable » (*Ibid.*, p.16).

<sup>9</sup> Comme le relève P. Garcia : « le mouvement que connaît le monde contemporain [...] est, pour Pierre Nora, source d'inquiétude. Le penser s'apparente sous sa plume à un travail de deuil. [...] D'un bout à l'autre, les textes de Pierre Nora sont traversés par un sentiment de perte qui fait de "nous" des "débiteurs" à l'égard de cette "mémoire que nous n'habitons plus" [...]. L'utilisation massive des possessifs "nous", "notre" [...] souligne le lien intime censé attacher les contemporains, individuellement et collectivement, à la mémoire de la nation. » GARCIA Patrick, « Les lieux de mémoire, une poétique de la mémoire ? », *Espaces Temps*, n°74-75, 2000, pp.122-142, p.130.

<sup>10</sup> DOSSE François, *op.cit.*

<sup>11</sup> CHIVALLON Christine, « La mémoire soupçonnée. Explosion mémorielle et difficile légitimité de la mémoire de l'esclavage dans l'espace public français », In : CHIVALLON Christine (dir.), *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris : Karthala (collection « Esclavages »), 2012, 624 pages, pp. 27-72, p.27.

<sup>12</sup> LAVABRE Marie-Claire, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *op.cit.*, p.50.

<sup>13</sup> NORA Pierre, « La loi de la mémoire », *Le Débat*, n°78, 1994/1, pp.178-182, p.180.

ramener de la poésie de sa vérité mythique à la prose de sa vérité historique<sup>14</sup> », le dispositif des *Lieux de mémoire*, objectiviste, fonctionne d'abord sur un déplacement. Il s'agit de ramener ladite poésie des lieux empiriques vers le lieu de leur vérité, qui n'est autre que le livre en prose de la science historique. La frénésie mémorielle, il ne vient pas à l'esprit du spécialiste d'envisager qu'elle soit une monstruosité théorique issue de ses propres dispositifs : pour lui, elle ne concerne jamais que le tout-venant, abruti<sup>15</sup> par le présentisme, qui aime « l'histoire toute crue [qui] projette sans transition l'immédiat dans le légendaire<sup>16</sup> ». Car l'historien, lui, sait digérer : son geste retire les lieux hors d'eux-mêmes, pour les faire sortir des abus de mémoire prêtés aux gens du commun et aux demi-savants (dont les journalistes fournissent toujours le modèle<sup>17</sup>). Pour saisir la vérité de la mémoire, on doit la néantiser, selon le terme de S. Mazzella<sup>18</sup>, en la recouvrant par l'histoire ; pour voir vrai, on va tâcher de voir « de loin ».

C'est le même genre de perspective que l'on trouverait dans des recherches comme celle de V. Veschambre, qui s'inquiète d'un « effacement des traces<sup>19</sup> » au bénéfice des dominants ou, comme celle de M-T. Têtu, orientée vers le diagnostic et la rectification du discours d'un mémorial parce qu'il « souffre autant "d'oublis" d'histoire que d'un déficit de reconnaissances des mémoires<sup>20</sup> ». Dans tous les cas, la vérité est ailleurs : l'histoire, manipulée par le tout-venant, ne peut qu'être dévoyée ; la mémoire, racontée par n'importe qui au gré de son inspiration, est au mieux un divertissement, au pire un mensonge. Du coup, dans l'immense majorité des textes qui parlent de mémoire, l'auteur commence par raconter *d'abord* l'histoire de son objet (conceptualisé) ou « terrain », pour s'offusquer ensuite de l'écart qui existe entre cette description et celles des acteurs. C'est une fois encore chez L. Quéré que l'on trouve la formulation la plus claire du problème : « en quoi le fait de viser, en sciences sociales, une intelligibilité historique peut-il favoriser la perte des phénomènes ? En ceci que l'enquête

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> C'est la critique que T. Todorov adresse aux dénonciateurs du présentisme, selon lesquels « coupés de nos traditions et abrutis par les exigences d'une société des loisirs, dépourvus de curiosité spirituelle comme de familiarité avec les grandes œuvres du passé, nous serions condamnés à célébrer allègrement l'oubli et à nous contenter des vaines jouissances de l'instant. » TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire, op.cit.*, p.13.

<sup>16</sup> NORA Pierre, *Présent, nation, mémoire, op.cit.*, p.60.

<sup>17</sup> « Coûte que coûte étrang[er] à l'événement » (*Ibid.*, p.63) l'historien s'oppose aux amateurs d'un « journalisme historique [qui] est la confiance interminable que fait l'esprit d'ignorance à la fausse curiosité. » (*Ibid.*, p.64)

<sup>18</sup> « L'histoire, en son sens institutionnel, en même temps qu'elle se pose en gardienne des mémoires collectives, a toujours eu pour souci de les unifier, de réduire la multiplicité des groupes à une vision univoque du passé. L'histoire est une rectification de la mémoire, voire "sa néantisation". » MAZZELLA Sylvie, « La ville-mémoire », *Enquête* [En ligne], n°4, 1996, mis en ligne le 12 juillet 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/inshs.bib.cnrs.fr/enquete/883>, p.4.

<sup>19</sup> VESCHAMBRE Vincent, *Traces et mémoires urbaines. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes : PUR (collection « Géographie Sociale »), 2008, 315 pages, p.188.

<sup>20</sup> « Les périodes significatives de l'histoire de la prison devraient être présentées avec des précautions particulières et des "garanties historiennes", particulièrement pour la période de la guerre d'Algérie... » TÊTU Marie-Thérèse, « De la prison Montluc au Mémorial, et après... », *EspacesTemps.net*, 2015, Mis en ligne le 2 juillet 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://www.espacestemp.net/articles/de-la-prison-montluc-au-memorial-et-apres/>, p.13 (pagination du fichier en ligne).

socio-historique, qui interprète des singularités en les contextualisant, préjuge en général des phénomènes qu'elle rencontre, du simple fait qu'elle se fie à leur définition nominale, telle qu'elle est d'emblée disponible à tout un chacun comme canevas d'individualisation et de description des actions, des objets et des événements<sup>21</sup> ». C'est bien ce qui se passe lorsqu'on voit d'emblée en un objet quelque chose qui « a » ou « est » une mémoire : ces « présuppositions de la vie quotidienne<sup>22</sup> », selon des termes que M. Pollner emprunte à A. Schütz (« nous supposons naïvement que ce monde a une histoire, un passé, un futur...<sup>23</sup>»), sont reconduites dans les sciences sociales. D'où l'incapacité de celles-ci à saisir les « méthodes [...] mise[s] en œuvre dans l'accomplissement pratique des activités<sup>24</sup> » et à ne faire que des contre-enquêtes (d'intelligibilité historique) portées sur les produits de ces accomplissements : leur investigation « ne peut pas faire de découverte au sens fort du terme [...]. Elle peut tout au plus substituer une nouvelle définition nominale à une ancienne (du genre : ce qui s'est passé à tel endroit, à telle époque, ce n'était pas un x, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais un y)<sup>25</sup> ». Si la question du contexte méritait d'être posée d'emblée dans ce rapport, c'est parce ces méthodes détruisent d'emblée le caractère émergent, phénoménal, de la mémoire (et l'opérateur de dévoilement « *en fait* » évoqué en séquence 3, tel qu'il est manié par les acteurs eux-mêmes). Comme la société, comme l'histoire, la mémoire est un « objet théorisé à foison par la théorie sociale et par le discours socio-politique, mais comment au juste, et sous quelle forme, apparaît-il dans les conduites des membres d'une collectivité ? Quelle médiation exerce-t-il dans leur organisation ? Quel objet y constitue-t-il ? On ne le sait pas, et pour le savoir, il faudrait revenir au "champ phénoménal" plutôt que spéculer sur des abstractions<sup>26</sup> » : d'où la proposition de L. Quéré, qui nous guidera tout au long de ce rapport, de « rouvrir l'accès aux phénomènes et de renouveler les voies de l'observation, voire de l'expérimentation<sup>27</sup> » ; dans cette séquence, elle sera mise au travail en examinant des dispositifs qui, précisément, phénoménalisent le passé en ses lieux.

L'idée est donc se ressaisir de la problématique des lieux de mémoire en évacuant trois postures problématiques : celle du touriste plus ou moins critique qui se laisse promener pour le plaisir d'apprendre des choses ; celle du moderne, bien convaincu que les choses « ont » une histoire, sans prendre en charge le fait que cette histoire est racontée par ses propres soins, ou par d'autres ; celle du même moderne mais critique qui détruit ce que « les acteurs ne cessent de produire à toutes fins

---

<sup>21</sup> QUERE Louis, « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" », *op.cit.*, p.136.

<sup>22</sup> POLLNER Melvin, « "Que s'est-il réellement passé ? " Evènement et monde commun », *op.cit.*, p.78.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> QUERE Louis, « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" », *op.cit.*, p.132.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.138.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.133.

<sup>27</sup> *Ibid.*

pratiques<sup>28</sup> », comme ces « manipulations » dont le passé ferait l'objet, et que l'on regrouperait à la va-vite sous la notion de mémoire (entendant par là un mélange de contenus - des faits déformés, des « représentations » trompeuses d'un passé réellement advenu - et d'opérateurs présumés de déformation de ces contenus - l'oubli, l'inconscient, les faiblesses de la transmission, etc.). Ne nous trompons pas de « clef d'interprétation<sup>29</sup> » : il faut tenter de traiter la mémoire « comme *quelque chose* qui se détermine, se spécifie dans le cours d'activités pratiques en train de se faire et qui, par conséquent, est observable et descriptible<sup>30</sup> ». Cette formulation du problème, devenue centrale dans ma recherche tandis qu'elle peinait à s'écrire, a mis du temps à se préciser : d'une part au regard des difficultés générales évoquées en séquence 1 ; d'autre part car, comme l'indiquaient M. Peroni et D. Belkis, une approche pragmatiste de la mémoire doit « reconstruire une armature théorique *ad hoc*<sup>31</sup> » faute de pouvoir compter sur suffisamment de travaux conduits sous sa perspective autour d'un tel objet ; et enfin parce que cet effort-là suppose nécessairement un travail de lecture, de déconstruction et de dépassement des autres publications qui, anthropologiques, philosophiques, historiographiques, ont concouru à catalyser l'« effet de saturation<sup>32</sup> » autour de l'objet-mémoire, ce qui n'a pas aidé à la clarification du problème. Du coup, on peut dire que (au moins) trois questions majeures étaient couramment oblitérées dans les travaux historiographiques ou sociologiques que je lisais : celle de la « production » des « lieux de mémoire » (séquence 4), celle des déplacements de « la mémoire » dans un souci de préservation de son caractère phénoménal (séquence 5), et celle des « sujets » de la mémoire, liée à celle de l'imputation d'une responsabilité morale à « nous » (séquence 6 et ultérieures)<sup>33</sup>. Pour reprendre ces questions scrupuleusement, on doit monter dans le bus de Jean-Paul avec une perspective qui consiste à considérer le dispositif de la balade comme une occasion typique<sup>34</sup> au cours de laquelle « le "voir-comme" devient explicite et se détache du voir-comme permanent dont il n'est qu'une variante particulière ». J'applique ici à la ballade ce que D. Trom observe à propos des situations de dispute où le paysage est l'objet d'un souci de protection. Dans ces occasions, poursuit-il, « le voir-comme est thématiqué, ce qui est vu en tant que paysage doit être rendu manifeste, de sorte

---

<sup>28</sup> QUERE Louis, *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique. Essais d'épistémologie en sciences sociales*, Paris : L'Harmattan (collection « Anthropologie du monde occidental »), 1999, 226 pages, p.33.

<sup>29</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes, op.cit.*, p.71.

<sup>30</sup> PERONI Michel, BELKIS Dominique, « Pragmatique de la mémoire et enquête sur les régimes de mémorialité », *op.cit.* (non paginé).

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> En effet sous l'optique objectiviste, on part du principe que les individus, comme les groupes, « ont » une mémoire, qui consiste en une relecture partielle et partielle de « leur » passé (i.e. de leur « histoire réelle »). Du coup la question de savoir « à qui » est « la mémoire » n'est soit pas posée, soit posée de manière négative, via la dénonciation des « instrumentalisation » du passé.

<sup>34</sup> De nombreux extraits de transcriptions d'observations et d'entretiens ont été intégrés en notes de bas de page. Leur longueur et leur quantité permettent de justifier le choix qui a été fait de prendre une seule balade comme cas typique, en agrémentant celle-ci d'éléments puisés dans d'autres balades ou situations. De plus, ils livrent des éléments factuels qui permettront au lecteur de voir que ce sont toujours les mêmes personnages, lieux, thèmes, anecdotes, que l'on croise (et qui se croisent) dans l'enquête villeurbanaise.

que cette manière de voir devient saillante et que le paysage est saisi "en train de se faire"<sup>35</sup> ». Ce que D. Trom dit du paysage peut bel et bien être repris dans le cadre de l'environnement urbain dans lequel nous allons déambuler : celui-ci, en effet, n'existe pas « en soi » comme un objet à simplement découvrir, comme « réalité antérieure et indépendante de la connaissance<sup>36</sup> ». Il est présent et signifiant parce qu'il est un corrélat « des opérations ou des pratiques pré-intentionnelles d'organisation, de schématisation et de configuration, que les agents accomplissent les uns par rapport aux autres dans leurs interactions ou dans leurs interventions sur le monde.<sup>37</sup> » Il faut alors s'attacher à suivre ces guides, amateurs ou professionnels de la médiation, qui ont pendant longtemps été considérés comme des courroies de transmission<sup>38</sup> plus ou moins fiables d'une histoire qui se tiendrait, dans sa pureté, *ailleurs*. On l'aura compris, c'est une conséquence de plus du « préjugé du monde objectif<sup>39</sup> » et de l'épistémologie de la rupture qui appelle à un éloignement du champ pratique où pataugerait la masse des faux curieux et des fossoyeurs du passé vrai. Ce désintérêt, qui rejoint au demeurant celui manifesté par ailleurs à l'endroit des dispositifs sociotechniques, est lié à « cette question de la correspondance entre le monde et les énoncés sur le monde<sup>40</sup> », qui conduit à un paradoxe bien analysé par B. Latour et A. Hennion dans leur critique de W. Benjamin. En ne laissant « aucun rôle actif à la présence matérielle des supports, ni au travail continu de la répétition technique », on déplore la « dissolution passive de l'authenticité originale<sup>41</sup> » des œuvres (ici, des lieux) tout en convoquant à l'envi la notion « d'aura » qui émanerait de certains objets ou lieux (ici celle du « passé » qui émanerait des lieux eux-mêmes, hors de toute médiation précisément).

En considérant la possibilité qu'il existe des lieux de mémoire comme « produit d'une activité et comme [...] point d'aboutissement d'une enquête<sup>42</sup> », je voudrais nous donner les moyens de renouer peu à peu, dans cette seconde partie du rapport, avec les propositions de M. Halbwachs concernant la « reconstruction [...] à partir de données ou de notions communes<sup>43</sup> » de la mémoire elle-même. Cette idée a souvent été saisie dans une version faible, comme en témoigne parmi d'autres le commentaire de D. Hervieu-Léger dans la réédition de la *Topographie légendaire des évangiles en*

---

<sup>35</sup> TROM Danny, « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », In : CEFAÏ Daniel, JOSEPH Isaac (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Actes du colloque de Cerisy de juin 1999, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube, 2002, 405 pages, pp.287-299, pp.289-290.

<sup>36</sup> DEWEY John, *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, op.cit., p.62.

<sup>37</sup> QUERE Louis, « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », *Réseaux*, 1991, n°46-47, vol.9, pp.69-90, p.88.

<sup>38</sup> Comme ils me l'expliqueront d'ailleurs dans nos entretiens, insistant sur la précarité du métier, le manque d'intérêt de la hiérarchie, l'impression d'être dans un travail de « seconde zone » par rapport aux concepteurs du « contenu » culturel, etc. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans la troisième partie du rapport.

<sup>39</sup> QUERE Louis, « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », op.cit., p.75.

<sup>40</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, op.cit., p.81.

<sup>41</sup> HENNION Antoine, LATOUR Bruno, « L'art, l'aura et la technique selon Benjamin. ou comment devenir célèbre en faisant tant d'erreurs à la fois... », *Les cahiers de médiologie*, n°1, 1996/1, pp.235-241, p.239.

<sup>42</sup> TROM Danny, « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », op.cit., p.288.

<sup>43</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.63.



*Terre Sainte* : « ce qui l'intéresse [M. Halbwachs], c'est de repérer, dans la diversité des témoignages saisis aux différentes époques, les variations dans lesquelles s'inscrit cette reconstruction du passé qui est le propre de la mémoire collective<sup>44</sup> ». Mais on n'a fait que la moitié du chemin en disant que la mémoire « reconstruit » plus qu'elle ne « rappelle ». Reste à savoir *comment* « elle » reconstruit, alors même qu'on n'a pas la moindre idée de ce à quoi « elle » ressemble. Or on trouve justement en germe chez M. Halbwachs les éléments d'une pragmatique : il y a des « forces qui [...] font reparaître<sup>45</sup> » le souvenir ; il y a persistance de l'espace « parce que le groupe a mis sur lui sa marque, l'a construit à son image et parce qu'il s'en souvient. Car le groupe lui-même ne dure et ne se souvient que dans la mesure où il s'appuie sur cette figure stable de l'espace et qu'il y a en quelque sorte attaché ses souvenirs<sup>46</sup> ». Remarquons ces verbes – *faire, marquer, construire, attacher* – qui traversent toute son œuvre. On ne peut pas dire qu'il les ait suffisamment documentés, faute d'avoir mené une enquête de terrain au sens où l'entendent nos disciplines aujourd'hui ; ce manque se ressent notamment dans ce qui pourrait le plus se rapprocher d'une ethnographie, à savoir *La Topographie Légendaire*. Plutôt que de s'interroger sur la façon dont les traditions peuvent bien être « attachées » à des lieux (que signifie cet attachement ? A quoi ressemble-t-il ? Qu'est-ce qui permet de le voir et d'en parler ?), M. Halbwachs ne fait que prendre la mesure des évolutions des dites traditions à partir d'une enquête livresque, qu'il attache ensuite *lui-même aux lieux* en rédigeant son livre. Si bien que son dispositif d'enquête non seulement n'est pas problématisé, mais surtout n'est guère différent de celui du pèlerin. Bien qu'il dise s'être placé « à un tout autre point de vue<sup>47</sup> » que celui pour qui « c'est avec les yeux de la foi qu'au-delà des apparences sensibles on croit saisir un autre monde<sup>48</sup> », n'est-ce pas avec les yeux de l'érudition historique<sup>49</sup> qu'il voit, lui, les décors dans lesquels il se meut ? Dans un cas comme dans l'autre, le *voir comme* n'est pas constitué en thème d'investigation, et on a simplement troqué un contexte de description pour un autre. Pour autant, l'œuvre de M. Halbwachs est pionnière en ce qu'elle ouvre la voie à une analyse pragmatiste en nous engageant à penser que les prédicats généralement associés à la mémoire (ce qu'elle fait, ce qu'elle oublie, etc.) peuvent être rapportés dans un premier temps à des opérations concrètes, à des activités sociales qui pourraient être documentées par une observation attentive. Dans ce sens, on ne peut plus se contenter des raisonnements circulaires

---

<sup>44</sup> HERVIEU-LEGER Danièle, « La religion comme chaîne de mémoire », In : HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, Paris : PUF, 2008 [1941], 205 pages, pp.31\*-41\*, p.32\*.

<sup>45</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.84.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.235.

<sup>47</sup> HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, Paris : PUF, 2008 [1941], 205 pages, p.1.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> C'est ce que relève très bien M. Jaisson dans la présentation qu'elle donne du « terrain de l'enquête » de M. Halbwachs : deux séjours en Palestine, mais surtout « une série de lectures et de relectures systématiques [...] : ancien et nouveau Testaments, témoignages de pèlerins, commentaires théologiques et philosophiques de référence, documents d'érudition et ouvrages littéraires. » JAISSON Marie, « Introduction », In : HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, Paris : PUF, 2008 [1941], 205 pages, pp.5\*-25\*, p.7\*.

qui prétendent expliquer la mémoire tout en en présupposant l'existence (en lui attribuant des capacités d'action en propre, à « elle », sans que l'on ne sache jamais où « elle » est, comment « elle » se voit, comment l'observateur l'a « vu agir », etc.).

Pour cette séquence, je propose donc de décrire les opérations constitutives des « lieux de mémoire ». La seconde moitié de la séquence sera consacrée à la reprise d'un autre genre de balade : l'ethnographie des lieux telle que je l'avais entreprise durant les premiers mois de thèse. En mettant en vis-à-vis, dans une même séquence, deux façons d'appréhender l'espace, qui se rejoignent sur la question du « faire voir » mais y répondent de façon très différente, j'aimerais aussi mettre l'accent sur une problématique qui s'avèrera cruciale pour les enquêteurs villeurbannais, celle de la volatilité essentielle du passé. S'il est le fruit d'un accomplissement, la question se pose bien de savoir comment le faire apparaître et réapparaître, de façon à le rendre disponible au présent. D'un côté, la balade avec Jean-Paul permet un enrichissement considérable de notre champ de vision et d'action, mais une fois terminée, que reste-t-il ? Un genre d'espoir : que nous nous engagions, nous qui sommes dans le bus, dans une enquête plus approfondie dont le Rize est le siège. D'ici là l'environnement reste inchangé et le passant, devant le même décor, ne verra *rien de plus* qu'avant. De l'autre côté, un espace urbain peuplé de panneaux, de plaques commémoratives, de monuments, de toponymes, qui s'adressent à ce même passant et lui permettent de savoir qu'ici, en tel endroit, telle chose est advenue. Mais ces indications sont sans commune mesure avec le niveau de détail que permet la balade. Bref : d'un côté, un récit *in situ* dense, prenant, mais éphémère et circonstanciel ; de l'autre, des indications lapidaires mais ancrées dans l'espace physique. D'un côté, une velléité d'appropriation par le public ; de l'autre, des règles à suivre. Ce dilemme du durable et du volatile, du monumental et de l'éphémère, ouvrira la voie à l'approfondissement de la séquence 5 où nous verrons les acteurs confrontés à la question de l'arbitrage, de la sélection, de la mise en scène, de l'anticipation du public, en même temps que de la préservation des qualités « phénoménales » du passé. On verra que du coup, l'approche par les lieux va surtout nous permettre de poser les questions du « quoi » transmettre, du « comment » transmettre et du « à qui » transmettre, qui se posent toujours simultanément : trois termes qui sont exactement ceux posés à une pragmatique de la mémoire.

## **I. « A la rencontre de quelques lieux qui font mémoire »**

Le bus est plein à craquer. 53 personnes - plus notre guide - parmi lesquelles je distingue des visages déjà aperçus au Rize, dont ceux d'autres membres de l'IQMP qui, comme Ginette, savent que l'« *on n'est jamais déçus avec Jean-Paul* ». Une dame entre deux âges, assise à côté de moi, me raconte sa vie (« *je viens souvent me promener l'après-midi, mais c'est agréable d'avoir quelqu'un qui vous transporte* ») et me pose des questions sur le Rize, devant lequel elle passe chaque jour sans

jamais y être entrée. A l'avant du bus, Jean-Paul se tient debout, avec à la main une page du scénario<sup>50</sup> qu'il ne consultera pas une seule fois. Pour pouvoir clarifier le problème qui nous occupe sans perdre la consistance empirique de la balade, je propose d'en décomposer l'analyse en quatre points, correspondant à autant d'opérations effectuées par Jean-Paul et qui se retrouvent systématiquement dans les balades du même ordre. Elles s'articulent logiquement (il faut passer par l'une pour engager l'autre) et donc aussi chronologiquement : d'abord, ce que j'appellerais en première instance la production d'un corps collectif ; ensuite, la focalisation de l'attention de ce corps collectif sur des éléments pertinents du décor ; puis la documentation du thème de l'enquête (le passé de Villeurbanne) ; enfin, le contact direct avec des témoins qui viennent résoudre la tension instaurée par le récit du guide tout en validant sa valeur de vérité. Ces quatre opérations reposent sur une variété de méthodes (de sous-opérations, en quelque sorte) qui engagent à chaque fois « le sensible et l'intelligible<sup>51</sup> », pour reprendre les termes de J-P. Thibaud. Il s'agira donc de documenter la façon dont des regards, des gestes, des mots, des sensations, s'articulent entre eux pour accomplir les lieux de mémoire, c'est-à-dire pour non seulement les repérer dans l'espace physique, mais aussi pour les entendre – car ils ont, nous expliquera Jean-Paul, « *des choses à nous dire* ».

Même s'il n'est ni concevable ni pertinent de tenter un inventaire exhaustif de méthodes qui en pratique prolifèrent, ne fut-ce que parce que les guides doivent toujours faire preuve d'inventivité face à leurs publics et composer avec les aléas des situations<sup>52</sup>, les schématisations que je m'appête à en présenter trouveront une justification dans les séquences suivantes, lorsque nous irons dans les laboratoires d'autres guides. Ils nous expliqueront en effet alors comment ils préparent leurs performances publiques, anticipent sur les contingences, et il s'avèrera que les opérations décrites ici leur sont communes, quel que soit le contenu thématique de leur visite : systématiquement, il faut commencer par « cerner le groupe » ; puis, par le déplacer et problématiser ce qu'il voit grâce à des descriptions neuves du décor ; et enfin, par l'installer dans des dispositifs qui fonctionnent comme prise de contact directe avec « le passé ». Mais au juste, s'agit-il du passé, de la mémoire, de l'histoire, ou encore du patrimoine ? Le litige sur les termes n'est toujours par résolu... et pour cause : nous verrons bien comment et quand Jean-Paul fait la distinction entre ces termes (s'il la fait). Cette tension va se retrouver dans la balade, où l'on verra cependant que notre guide n'est pas moins vigilant qu'un

---

<sup>50</sup> Par scénario, il faut comprendre : un tableau à 4 colonnes (« Où ? » « Quoi ? » « Comment ? » et « Thème »), et une succession de lignes qui correspondent aux étapes majeures du parcours (« Où ? Gare de Villeurbanne », « Quoi ? La création du Chemin de Fer de l'Est Lyonnais, facteur de développement industriel avec entre autres les connexions directes sur la ligne », « Comment ? Prestation comédiens », « Thème ? Réutilisation de la ligne par le réseau TCL »). On verra plus tard le même genre de tableau établi par Delphine pour ses déroulés d'expositions (séquence 8).

<sup>51</sup> THIBAUD Jean-Paul, « Visions pratiques en milieu urbain », In : THIBAUD Jean-Paul (dir.), *Regards en action : vers une ethnométhodologie de l'espace public*. Grenoble : Editions A la Croisée (collection « Ambiances, Ambiance »), 2002, 262 pages, pp.21-54, p.27.

<sup>52</sup> Par exemple : une question dont on ignore la réponse, une météo défavorable, un lieu qu'on était censé visiter et qui s'avère être fermé, une rue dans laquelle on devait passer et qui est finalement bloquée, etc.

professionnel de l'histoire, dans le sens où il s'emploie à distribuer les différents moments de son récit sous des catégories spécifiques (« *les anecdotes* », mais aussi « *la petite histoire* », « *le détail* », « *les faits* », etc.). Autrement dit les problèmes que pose le concept de mémoire aux théoriciens, et qui les fait se perdre dans ce que J. Dewey appelait de « vagues abstractions et de brillantes généralités<sup>53</sup> », prennent une autre signification si on les considère comme des problèmes de membres. Suivons Jean-Paul et voyons ensuite quoi faire...

## 1. La production d'un corps collectif

« *Bon, dites-moi si vous entendez parce qu'il faut régler la position du micro... voilà, donc on va bientôt démarrer [...]. Je me présente d'abord, je suis Jean-Paul [...], le responsable de ce que l'on appelle sur Villeurbanne l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine [...]. Ce conseil de quartier fonctionne depuis 6 ans, et on organise un certain nombre de manifestations liées à la mémoire et au patrimoine villeurbannais, donc on en parlera peut-être tout à l'heure quand on reviendra sur le Rize, et là aujourd'hui, eh bien on vous propose de... [...] d'aller à la rencontre de quelques lieux, alors pas tous hein, de quelques lieux qui font mémoire, qui font mémoire de... qui font mémoire à Villeurbanne, qui font mémoire industrielle, mémoire sociale, et pour lesquels eh bien ces patrimoines que l'on va rencontrer ont été réutilisés, sous d'autres formes, ou sont en passe d'être réutilisés, et présentent quelque chose de très important dans la vie, dans l'histoire villeurbannaise ; donc on va s'arrêter, on va aller jusqu'à la Tase, c'est à dire dans le Carré de Soie, l'usine Tase qui vient d'être, enfin qui a été depuis 3 ans classée [...]. Donc on est partis pour une balade qui va durer à peu près 3 heures, et on passera un long moment à la Tase où vous verrez une mise en valeur d'un des patrimoines que l'on va présenter, qui a été mis en valeur par des artistes, c'est assez extraordinaire, donc... c'est bon je peux y aller, y'a plus personne, tout le monde est là, tout le monde est assis ? On va partir. [Le bus démarre et commence à avancer] Bon, alors je vais... entre les différents lieux je vais essayer de vous présenter ce que l'on va voir... [...]. Alors, on va pas tous les voir, on va s'arrêter dans quelques minutes... alors y'a un petit problème aujourd'hui, hier on a pu passer, on a pu longer ces bâtiments, aujourd'hui on peut pas parce que, je sais pas si vous avez vu sur la droite, y'a une... une brocante dans la rue et les rues sont interdites, donc on va s'arrêter juste devant, vous verrez hein, vous verrez les bâtiments, on les voit assez bien, et puis je vous expliquerai, ce sont des bâtiments, les bâtiments que l'on va voir aujourd'hui, qui présentent un intérêt très important.* » La première chose que l'on peut repérer, dans cet extrait qui recompile le début de visite, c'est la façon qu'a Jean-Paul d'installer les participants dans le dispositif qu'il a prévu pour eux, et qui reconfigure leur appareillage cognitif. L'ouïe permet un accès aux légendes (on pourrait dire : aux cartels, aux explications, aux descriptions) qui vont nous

---

<sup>53</sup> DEWEY John, *Liberté et culture*, Paris : Aubier Montaigne, 1955 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1939], 191 pages, p.39.

être données : il faut que chacun entende le guide synchroniquement et sans grésillement, même au fond du bus (vérification sera faite durant les trois heures). Le poste d'observation ensuite : il faut un siège assis pour chaque personne afin d'avoir un accès adéquat aux vitres qui donnent sur la ville. La locomotion : le chauffeur du bus déplace tout le monde en même temps et au même endroit, mais sous les consignes systématiques et précises de Jean-Paul<sup>54</sup> (« *oui, je donne les indications en même temps* », « *...alors on va ralentir, parce que là, on ne va pas pouvoir tourner dans la rue là, parce que c'est... vous allez vous mettre... on va s'arrêter ici, un peu plus loin, oui... oui... on va s'arrêter là puis après, voilà, donc on les verra tout à l'heure dans la rue* »). Le véhicule permet de solidifier, en le circonscrivant physiquement, un « mouvement d'agrégation<sup>55</sup> » des individus en un groupe tenu sous un même cadre d'expérience ; celui-ci repose sur « une structure de pré-agencement de l'activité qui s'inscrit dans un environnement physique<sup>56</sup> », c'est-à-dire un dispositif qui permet de faciliter la réception comme activité collective, pour reprendre l'expression que S. Calbo applique aux téléspectateurs des matchs de football. Ceux à qui « s'adresse la projection<sup>57</sup> » ne sont plus libres de leurs mouvements, leur champ de perception est contraint, mais c'est justement cela qui va permettre de leur faire voir les choses autrement. La ville, dans laquelle ils effectuent normalement des « déplacements routiniers, caractérisés par la confiance en des habitudes (d'action et de perception), [et] qui à ce titre autorisent une moindre attention à l'environnement<sup>58</sup> », est objectivée – derrière une vitre, les jambes au repos, avec un remplacement des sons urbains par la voix de Jean-Paul et le ronronnement du moteur, et avec pour thème d'investigation cette ville elle-même – et peut être saisie sur un mode autre, caractérisé non plus par la confiance *a priori* mais par un doute (ce que l'on voit habituellement n'est *en fait* pas ce que l'on croit, comme « *on va* » le voir), lui-même autorisé par une attention qui n'est plus moindre, mais au contraire focalisée, nous y reviendrons. En ce sens, on s'aperçoit déjà que la balade ne peut être réduite à une affaire de communication ou de transmission

---

<sup>54</sup> En amont des balades, avec l'appui d'autres membres de l'IQMP, Jean-Paul enquête pour connaître non seulement l'histoire du moindre bâtiment, mais aussi la signalisation détaillée de Villeurbanne et l'état de la voirie. Comme il me le racontait au début de la balade, guider le chauffeur (qu'on a dans le dos) et un public (devant soi, dans le bus) est une tâche difficile, qui lui vaut chaque année les remarques inquiètes des administrateurs de la mairie ou du Rize : « *Ils m'ont fait un...j'ai dit "53 places, plus les guides", il dit "ah non mais y'a pas de guide là", "ben si je fais le guide", "ah mais vous pouvez pas vous asseoir, il faut un guide assermenté" ! [Rire] Un guide assermenté ! Alors là !!!* » Ce bref échange avec Jean-Paul illustre à la fois son mode opératoire (le temps qu'il consacre en négociations, à « aller au contact » des élus et des partenaires des projets de l'IQMP), mais surtout la façon dont il expose, infatigablement, ce mode opératoire. Nous verrons dans quelques pages que l'activité consistant à raconter les coulisses de son travail, à rendre compte des épreuves qui sont surmontées pour en arriver là (par exemple, pour que cette balade ait bel et bien lieu), est constitutif de la visée pédagogique de l'IQMP.

<sup>55</sup> CALBO Stéphane, « La réception comme activité collective », In : FORNEL Michel De, QUERE Louis (dir.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.199-223, p.202.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.203.

<sup>57</sup> BAUDRY Jean-Louis, *op.cit.*, p.59.

<sup>58</sup> PECQUEUX Anthony, « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés. Revue de Sciences humaine*, n°22, 2012, pp.27-41, p.28.

d'informations (au sens de *data* qui iraient du guide à son public). Elle fait bien davantage : elle transforme les individus en des enquêteurs qui vont tous disposer peu à peu des mêmes indices, effectuer les mêmes mouvements, et qui d'emblée ne peuvent faire autre chose que de « prendre du recul » sur leur système de pertinences ordinaire.

Partant de là, l'idée de *corps* collectif permet d'ajouter à celle d'individu collectif cela que les personnes « voient, observent, regardent, scrutent, examinent, jettent un coup d'œil, sondent, inspectent, contemplent, dévisagent, fixent, considèrent, aperçoivent, repèrent, remarquent, constatent<sup>59</sup> » ; que ces opérations sensibles sont constitutives du « cours d'action<sup>60</sup> » et qu'elles se font, en l'occurrence, à l'aide d'un outillage sociotechnique spécifique. Celui-ci participe au passage « de la collection d'individus à *l'individu collectif*<sup>61</sup> » dans ce sens qu'il permet de neutraliser une partie des attributs spécifiques des composantes individuelles du « on » (que l'on boite ou que l'on ait de bonnes jambes, cela ne compte plus), en les remplaçant par d'autres organes de motricité et d'orientation, de sorte que ce ne sont justement plus les *personnes* qui voient, scrutent, etc., mais « on ». Mais la question ne se pose-t-elle pas alors de savoir si chacun, dans le bus, voit, entend et comprend *réellement* la même chose que son voisin ? En fait, cette interrogation impliquerait l'adhésion à ce que V. Descombes appelle la thèse nominaliste, pour laquelle « le tout n'est rien de plus que la sommation de ses parties [de sorte qu'] il doit toujours être possible de remplacer une désignation collective par une liste énumérant les individus concernés<sup>62</sup> ». Dans cette perspective de « discrédit ontologique<sup>63</sup> », est « octroyé un statut exclusivement fictif<sup>64</sup> » au « on » et lui sont substitués d'autres termes, plus proches de l'ontologie minimale dont se dote typiquement l'individualisme méthodologique. Cette remise « des praticiens [...] sur les bons rails ontologiques par les théoriciens<sup>65</sup> », comme le formule bien J-M. Berthelot, serait de nature à nous sortir des rails pragmatistes en poussant à enquêter sur les composants du groupe pour déterminer, via force entretiens ou questionnaires (organisés selon des « critères extrinsèques aux situations étudiées<sup>66</sup> ») comment les visiteurs ont, *en tant qu'individus*, perçu la balade. Et de s'apercevoir, évidemment, que chacun n'a pas exactement la même réception, et de penser alors avoir prouvé que le « on » ne serait bel et bien qu'une fiction, avec laquelle Jean-Paul aurait pour ainsi dire conversé en *croyant* qu'il y avait *vraiment* quelque chose comme un sujet au singulier en face de lui. Sa tentative de « nous » guider aurait connu autant de variations qu'il y a de sujets individuels ; son effort aurait été destiné à

---

<sup>59</sup> QUERE Louis, BREZGER Dietrich, « L'étrangeté mutuelle des passants : Le mode de coexistence du public urbain », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 1992, pp.89-100, p.91.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> DESCOMBES Vincent, « Les individus collectifs », *op.cit.*, p.334.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.315.

<sup>63</sup> KAUFMANN Laurence, « L'opinion publique ou la sémantique de la normalité », *Langage et société*, n°100, 2002/2, pp.49-79, p.52.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> BERTHELOT Jean-Michel, « Sociologie et ontologie », *op.cit.*, p.68.

<sup>66</sup> THIBAUD Jean-Paul, *op.cit.*, p.27.

rester vain. Mais est-ce donc à dire qu'il y aurait lieu de devoir le lui apprendre ? Certes pas ! Notre guide n'est dupe à aucun moment : il sait parfaitement qu'il a devant lui des individus, s'agissant là d'une évidence de sens commun. Et c'est même exactement parce qu'il sait cela que son dispositif a un sens – tenter, sans aucune garantie d'efficacité, de penser en « nous »<sup>67</sup>, « d'assurer l'attachement de certains être à un "collectif" sans que cet attachement ne soit de l'ordre de l'appartenance<sup>68</sup> ». « On » est un sujet de passage, qui permet de faire-faire ce que des « je », même bien informés, ne sauraient faire : la balade est un « procès de "factualisation" qui permet de transformer des chimères provisoirement communes en des choses, ou du moins en des entités de référence<sup>69</sup> » - comme une séquence au cours de laquelle « on » émerge, « on » voit, « on » s'oriente. Comme l'écrit L. Kaufmann, ce « on » est provisoire, ce qui veut dire qu'il n'est pas incompatible avec l'existence d'individus, mais qu'il leur offre, moyennant quelques concessions *sur leur individualité justement*, d'autres potentialités. En étant attentifs aux « micro-procédures qui travaillent continuellement à sa production et à sa rigidification<sup>70</sup> », au « processus d'association momentanée de personnes qui ont à gérer le type de coprésence qu'engendre leur contact ou leur rencontre<sup>71</sup> », il apparaît alors que la forme collection dont parle V. Descombes n'est autre que cette liste que Laurence avait confiée à Jean-Paul quelques minutes plus tôt et qui, ponctuée désormais de petites croix indiquant les présences (au seuil des marches du bus, Jean-Paul a bien noté qui les grimpeait), a pu être délaissée pour basculer sur ce « on » au « statut irréaliste mais "réalisant" d'un collectif nominal qui se construit par l'intermédiaire des actions de co-référenciation dont il se fait le sujet<sup>72</sup> ». Le dissoudre analytiquement, ce serait perdre exactement ce qu'on est censé étudier, à savoir la façon dont le « social » se fait, la façon dont « on » peut être « le sujet de prédicats irréductibles<sup>73</sup> », et du même coup la façon dont il peut être manié, déplacé, manipulé, autrement que ne peuvent l'être des individus pris un par un<sup>74</sup>.

---

<sup>67</sup> Ce que nous avons commencé à envisager avec Xavier et Gilles dans l'exposition de ce dernier (séquence 3).

<sup>68</sup> FRANGUIADAKIS Spyros, PERONI Michel, « Tibérius Claudius, ou entretenir le mirage de l'individu collectif », *In* : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.333-369, p.367.

<sup>69</sup> KAUFMANN Laurence, « La prédication "nostrologique". Quelques réflexions sur la nature du politique », *op.cit.*, p.289.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p.286.

<sup>71</sup> QUERE Louis, « Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation », *Réseaux*, Hors-Série 8, n°2, vol.2, 1990, pp.253-288, p.254.

<sup>72</sup> KAUFMANN Laurence, « La prédication "nostrologique". Quelques réflexions sur la nature du politique », *op.cit.*, pp.294-295.

<sup>73</sup> DESCOMBES Vincent, « Les individus collectifs », *op.cit.*, p.334.

<sup>74</sup> Cette problématique à la fois sociogénétique et ontogénétique a déjà été abordée précédemment pour autant qu'elle faisait l'objet d'un programme politique (séquence 2). En la reprenant dans plusieurs séquences mais avec d'autres matériaux, j'espère à la fois restituer le mouvement de la recherche sociologique – la difficile saisie du « faire société » - et conduire à la troisième partie du rapport, ancrée au Rize, à laquelle nous devrions parvenir « outillés » pour mieux comprendre comment ce Rize enquête, lui aussi en tâtonnant et en multipliant les interrogations (on s'en souvient avec Xavier en séquence 1), sur ce que « nous » sommes, et sur ce qui « nous » concerne.

Maintenant, que fait « on » dans cette « phénoménologie-pour-nous<sup>75</sup> » ? Voyons un peu : « on va s'arrêter », « on va aller », « on est partis », « on va avancer maintenant », « on les verra mieux », « on revient de Pixel, on va aller maintenant en direction de l'usine Tase », « quand on regarde l'usine, on voit que », « on rentre pas, ici », « on va tourner par-là », « là on est vers la station de métro », « on va voir ce métier », « on est en plein cœur de la Tase », « on l'a vu tout à l'heure », « on va passer devant en rentrant au Rize »... Ces phrases *a priori* anodines deviennent d'une importance capitale si on les saisit comme autant de formulations, au sens où l'entendait H. Garfinkel : « parmi tout ce qui peut se produire au cours d'une conversation, il peut arriver que les participants fassent quelque chose d'autre, à savoir dire-explicitement-ce-que-nous-sommes-en-train-de-faire [...]. Nous appellerons cette pratique des participants à une conversation, consistant à dire-explicitement-ce-que-nous-sommes-en-train-de-faire : faire une formulation<sup>76</sup> ». Jean-Paul va justement multiplier ces formulations au cours de la visite ; leur effet premier est la spécification d'une perspective commune<sup>77</sup> via l'explicitation des enjeux de la balade (« on va voir que... », « on va vous parler de... »), de ses thèmes, de ses modalités d'accomplissement, du « on » qui en est le sujet et l'opérateur. Les formulations aident au positionnement réciproque des participants qui, « imbriqués les uns dans les autres, et en investissant, dynamisant, temporalisant ces positions, [...] ordonnent leurs rapports en situation et organisent leurs cours d'action conjointe<sup>78</sup> ». Ensuite, les formulations génèrent « la configuration temporelle de l'activité<sup>79</sup> » en cours : Jean-Paul rend compte de ce qu'on est en train de faire, de voir, de comprendre, mais également de ce qu'« on verra » et de ce qu'« on a vu tout à l'heure », c'est-à-dire qu'il décrit la continuité temporelle d'un corps collectif - voyant - que son dispositif assure et maintient en même temps. Si l'activité dure, c'est aussi, indissociablement, parce que l'on en fait durer le sujet – ici, un « sujet pluriel<sup>80</sup> » auquel une kyrielle de prédicats (en particulier des verbes) sont associés. Définitivement, « on » n'est pas une illusion, mais un sujet localement confectionné, dont les actions et les sensations sont descriptibles ; la première fonction du guide, au bout du compte, est de rendre lisible au public ce qu'il est en train de faire. Par conséquent si le « voir

---

<sup>75</sup> V. Descombes cité dans KAUFMANN Laurence, « Le Dieu social. Vers une socio-logie du nominalisme en Révolution », In : KAUFMANN Laurence, GUILHAUMOU Jacques (dir.), *Raisons pratiques*, n°14, *L'invention de la société. Nominalisme politique et science sociale au XVIIIème siècle*, Paris : Editions de l'EHESS, 2004, 308 pages, pp.123-161, p.150.

<sup>76</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.449.

<sup>77</sup> « Quand des agents entrent en contact, il leur faut immédiatement spécifier une perspective commune pour organiser leur coexistence temporaire. Ils ont à déterminer conjointement un point de vue pour configurer et coordonner leurs actions réciproques. Ils ont à définir le mode sur lequel ils vont momentanément se rapporter les uns aux autres et se rapporter au monde. Il leur faut enfin réorganiser cet espace de coexistence au fur et à mesure du développement de l'interaction. » QUERE Louis, « Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation », *op.cit.*, pp.254-255.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p.272.

<sup>79</sup> CALBO Stéphane, *op.cit.*, p.207.

<sup>80</sup> Le terme est repris à M. Gilbert par V. Descombes dans son texte consacré à la *Philosophie des représentations collectives* (DESCOMBES Vincent, « Philosophie des représentations collectives », *History of the Human Sciences*, n°1, vol.13, 2000, pp.37-49) ; il renvoie à l'idée d'individu collectif, d'un groupe qui forme une unité à laquelle on peut associer des prédicats comme on le ferait avec n'importe quel sujet « individuel ».



comme » est thématiqué dans la balade, c'est à deux niveaux : voir autrement l'environnement, mais aussi « nous » voir comme des êtres capables de réformer notre compréhension du monde, à condition de le faire collectivement. Une fois en « on », nos locomotions changent, nos opérations possibles ne sont plus les mêmes, et la pertinence des éléments du monde dépend du thème de notre investigation. Contre l'attitude naturelle, la balade nous oblige « à réviser nos croyances antérieures, à l'instar de ce qui se passe, nous dit A. Schütz, comme lorsqu'il y a irruption d'une expérience "étrange" que l'on ne peut subsumer sous la réserve de connaissance disponible ou qui est inconsistante avec elle<sup>81</sup> ».

## 2. L'attention focalisée et le surgissement des lieux

La question qui se pose maintenant est de savoir comment « on » peut prêter attention à quelque chose. Remarquons que Jean-Paul se trouve dans une de ces situations de parole publique étudiées par M. Relieu et F. Brock, qui lui demande de « convaincre [son] audience de la justesse et du bien-fondé de [ses] propos<sup>82</sup> ». Cet effort de conviction passe d'abord par « la création et le maintien d'une attention partagée par tous les membres en position de réception du discours<sup>83</sup> ». Ce « problème pratique du maintien de l'attention publique<sup>84</sup> » est pour une part résolu dans le parler en « on » - ce ne sont pas les individus qui doivent être chacun « parfaitement » concentrés et attentifs, mais le groupe qui, *grosso modo*, doit suivre le sens de la balade<sup>85</sup>. Mais il faut encore un objet d'attention à propos duquel le discours va se déployer. Prenons un autre extrait.

*« Voilà, vous allez voir [...]. Alors sur la droite, vous avez cette petite rue, là, qui a l'air de rien là, avec des villas, vous voyez, un certain nombre de villas qui se ressemblent à peu près toutes hein, ou presque, qui ont un peu changé puis y'a eu des évolutions ; en fait ça fait partie de ces projets*

---

<sup>81</sup> SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.127.

<sup>82</sup> RELIEU Marc, BROCK Franck, « L'infrastructure conversationnelle de la parole publique. Analyse des réunions politiques et des interviews télédiffusées », *Politix*, n°31, vol.8, 1995, pp.77-112, p.88.

<sup>83</sup> Car « il va sans dire que face à un public indifférent ou engagé dans une autre activité, le locuteur public a relativement peu de chances d'être entendu, compris et donc approuvé. » *Ibid.*, p.89.

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> Le fait qu'il y ait des écarts individuels est géré en permanence par les guides et par ceux qui, éventuellement, les aident à la tâche dans la tenue du dispositif, comme ce fût mon cas un an plus tard lors des JEP de 2014, dans le cadre d'une autre balade de l'IQMP consacrée aux « lieux secrets » de Villeurbanne. S'agissant cette fois d'une balade en plein air, sans les cloisons d'un bus pour contenir les déplacements, on (en l'occurrence Jean, l'époux de Ginette, qui se portait régulièrement volontaire pour aider les activités de l'IQMP) m'avait confié la « grande mission » de tenir « l'épouvantail à moineau » : un piquet en bois sur lequel avait été accrochée l'affiche des journées du patrimoine, elle-même encollée sur un carton de fortune. Avec un gilet orange sur le dos, je devenais agent de circulation et avais à me placer aux bons endroits pour que le public sache où aller, où traverser, etc. Cela dit, il est courant que des membres du public quittent le groupe au bout d'un certain temps, ou au contraire qu'ils soient rejoints par d'autres en cours de route : les guides, à ce moment-là, suivent la règle du *grosso modo* via la technique du coup d'œil. Si le groupe a l'air à peu près consistant, on continue ; la seule chose à éviter est que quelqu'un reste enfermé dans un lieu ouvert pour l'occasion, ou que des manipulations inappropriées de l'environnement échappent à la vue du guide. Dans ce sens, les guides ont à faire avec le « mode mineur » de l'attention étudié par A. Piette – c'est-à-dire les « attitudes ponctuelles de distraction ou d'inattention » du public (PIETTE Albert, « Les détails de l'action », *Enquête* [En ligne], n°6, 1998, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1473>)

*municipaux de Villeurbanne et aussi patronaux de créer des logements ouvriers. [...] L'idée, c'était de proposer des logements ouvriers individuels, des villas, des cités jardins quoi, comme c'était le cas à l'époque, et là ces cités-là ça s'appelaient "les cottages villeurbannais" - on va tourner par ici, c'est ça, on va tourner par là - et ces cottages villeurbannais c'est en quelque sorte ce qu'on a pu appeler "les castors" dans les années 50, c'est à dire que c'était les propriétaires eux-mêmes qui construisaient leurs maisons [...]. Et autre élément, ces maisons qui sont en rose ici, c'est intéressant aussi, ce sont des HBM aussi, mais des HBM de la ville de Villeurbanne qui ont été construits en 1929, et ils ont été réhabilités y'a deux ans, en essayant, bon... en réhabilitant un peu, comme vont être réhabilités les maisons de la cité Mangini, mais en associant finalement des éléments, là y'a pas de jardin autour, y'a pas de jardin ouvrier, donc de créer un ensemble immobilier - je crois qu'on va être obligés de... tourner... oui .... Vous pouvez pas passer par là non ? Bon... voilà... - [...] On va tourner à gauche... alors là maintenant on arrive, on est à la limite entre Villeurbanne et Vaulx, et donc on va arriver dans ce qui est l'ensemble de la Tase, donc la Tase, c'est une usine, une usine de textiles artificiels, qui a été conçue en 1924, et ce sont "les petites et les grandes cités Tase" ; "petites cités", ce sont des villas et "grandes cités", ce sont des immeubles, et puis tout un ensemble... un ensemble social autour avec un dispensaire, un stade, une église construite dans le cadre de la cité et gérée par la cité elle-même, bon, tout à l'heure y'aura une personne de l'association "Vive la Tase" qui... qui... essaie de développer, qui essaie de mettre en valeur ce patrimoine-là, qui viendra vous expliquer tout ça. »*

Comme le signale A. Pecqueux, l'espace urbain n'est « jamais seulement donné, mais toujours à conquérir<sup>86</sup> ». Cette conquête consiste ici en ce que L. Quéré nomme, à la suite de G-H. Mead, une « configuration de l'environnement<sup>87</sup> », c'est-à-dire « la détermination des propriétés que manifestent les objets, les événements, les actions et les êtres qui le constituent<sup>88</sup> ». C'est sous cet angle que l'on peut mesurer la portée et l'intérêt de ces mouvements et gestes : montrer du doigt ce qui est là, ici, qui se présente sous telle forme, telle couleur (« ces maisons qui sont en rose ici »), c'est-à-dire sous des catégories génériques (compréhensibles par n'importe qui « dans » le on), et dont Jean-Paul dévoile ce qu'il en est « en fait », en employant d'autres catégories plus fines (et thématiques, nous y reviendrons dans un instant). Ce que l'« on » perçoit, au premier abord, ce n'est pas « un simple agrégat de taches colorées, de bruits incohérents, de zones de chaud et de froid<sup>89</sup> », mais des entités culturelles (« comme des « montagnes », « des arbres », « des animaux », « des autres hommes<sup>90</sup> »), et ce pour autant que notre perception « met en jeu plus qu'un simple voir "optique", saisissant des éléments physiques et des propriétés matérielles (formes, couleurs, etc.). Elle suppose un "voir comme", un "tenir pour", informé par des concepts et par la connaissance pratique et routinisée d'une forme de vie

---

<sup>86</sup> PECQUEUX Anthony, *op.cit.*, p.29.

<sup>87</sup> QUERE Louis, BREZGER Dietrich, *op.cit.*, p.90

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.105.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.13.

sociale<sup>91</sup> ». Mais, parce qu'elles sont issues de cette connaissance pratique, les catégories ordinaires s'avèrent être insuffisantes pour bien voir, et c'est ce qui motive Jean-Paul à en changer (les « *villas qui se ressemblent à peu près toutes* », en fait, « *ça s'appelle "les cottages villeurbannais"* » ; les maisons en rose sont en fait « *des HBM* »). En positionnant le bus, en nous disant quoi voir et en produisant une description nouvelle de l'environnement, les « objets hétéroclites composent progressivement un ordre [...] spécifique. Ils ne sont donc pas d'abord vus puis décrits, narrés : ils sont qualifiés en tant qu'ils sont enchevêtrés dans un récit particulier. Avec l'histoire surgit l'objet en même temps qu'un ensemble de choses qui sont enchevêtrées dans la même histoire<sup>92</sup> ». C'est le thème de la balade qui oriente la « focalisation de la perception sur certaines composantes de la scène plus que sur d'autres<sup>93</sup> » et qui la documentent. C'est ce que D. Trom décrit comme l'amorce d'une « carrière d'un ensemble d'objets en les unifiant dans une en une totalité signifiante<sup>94</sup> », signifiant par là que le contexte de description sous lequel Jean-Paul nous guide – « *aller à la rencontre de quelques lieux qui font mémoire* » - demande à être lui-même soutenu durant les trois heures de la balade. Ainsi « on » voit, et on le confirme à travers des « manifestations collectives d'approbation<sup>95</sup> », essentiellement des « *Oui !* », « *Ah, oui !* » que l'on entend tout au long du parcours dans le bus au fil des requalifications opérées par Jean-Paul.

« Jean-Paul : [...] *On va avancer maintenant si vous voulez, un peu plus, on les verra mieux.*

- *Ben oui ! [commentaires diffus]*

- *Je m'excuse de pas pouvoir passer dans la rue parce qu'on l'aurait vu, mais là je... c'est complètement bloqué et ça fait un cul de sac avec la brocante.*

- *[une dame montre du doigt en touchant la vitre] Là on le voit !*

- *[une autre dame regarde en tendant son visage] C'est ça les jardins ?*

- *Jean-Paul : Entre les bâtiments, [au conducteur] vous avancez juste encore un peu, voilà, top ! [au bus] Vous voyez ces bâtiments ?*

- *[voix du bus] Oui !*

- *Jean-Paul : Donc ceux au fond sont déjà rénovés et re-habités... »*

---

<sup>91</sup> QUERE Louis, « Sociologie et sémantique. Le langage dans l'organisation sociale de l'expérience », *op.cit.*, p.20.

<sup>92</sup> TROM Danny, « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », *op.cit.*, p.295.

<sup>93</sup> QUERE Louis, BREZGER Dietrich, *op.cit.*, p.92.

<sup>94</sup> TROM Danny, « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », *op.cit.*, p.290.

<sup>95</sup> RELIEU Marc, BROCK Franck, *op.cit.*, p.94.

Ce genre d'interactions, aussi anodines qu'omniprésentes, vérifient et reconduisent l'attention. Sans quoi le « dispositif d'apparition<sup>96</sup> », selon l'expression de M. Peroni, ne fonctionne pas – il faut que les yeux suivent les indications de Jean-Paul, observent le bon élément, et écoutent ce qu'il a à en dire (la légende, au sens de cet accompagnement qui permet de prendre une chose « pour ce qu'elle est<sup>97</sup> »). Il faut voir *la chose même*, celle qui est *précisément là*, et s'y confronter directement par la vision parce que c'est sur ce contact que se fonde l'efficace de la balade. C'est pour cela qu'on peut parler d'apparition ou, comme le suggèrent J-P. Heurtin et D. Trom, de « surgissement<sup>98</sup> ». Et ce surgissement provient de ce que la perception visuelle bénéficie d'une « descriptibilité exceptionnelle<sup>99</sup> » - qui permet à Jean-Paul de détailler très précisément ce que l'on voit, creusant un écart frappant avec notre incapacité à voir initiale -, mais également de cela que le contact visuel seul donne « l'assurance suffisante<sup>100</sup> » pour valider son propos. Nous adhérons à ce qu'il nous dit parce que son discours vient adhérer directement au monde qui est là, sans conteste présent et objectif en ce sens. La puissance de l'effet de surgissement se mesure à ces « oui », « ah ! d'accord, donc c'est ça », ou encore à ces phrases qu'on entend systématiquement pendant ou en fin de visite<sup>101</sup>, du type « *je n'avais jamais vu ça comme ça* », « *je n'y avais jamais prêté attention* », « *je ne verrai plus les choses de la même manière* ». Ainsi, lorsque nous reviendrons au Rize et que Jean-Paul expliquera à tous ce qu'est la Rize, et pourquoi le Rize est au masculin<sup>102</sup>, il suscitera en masse ces « Ah », « c'est pour

---

<sup>96</sup> PERONI Michel, « Epiphanies photographiques. Sur l'apparition publique des entités collectives », *op.cit.*, p.94.

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> HEURTIN Jean-Philippe, TROM Danny, *op.cit.*, p.13.

<sup>99</sup> TROM Danny, « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », *op.cit.*, p.291.

<sup>100</sup> *Ibid.*

<sup>101</sup> C'est ce dont m'ont parlé d'autres guides aussi bien en 2013, tandis que je procédais encore par entretiens (centrés sur leur métier), que les années suivantes, où je les suivais dans leurs préparatifs. Véronique par exemple, guide conférencière employée comme vacataire par la ville pour les visites des Gratte-Ciel, et que nous avons entraperçue place Lazare Goujon (séquence 2) en train de « planter le décor », m'expliquait à quel point ces réactions du public comptent pour elle dans la mesure où elles lui permettent d'attester le bon fonctionnement de son dispositif. L'effet d'apparition est en effet au cœur de son travail et elle m'en expliquait l'importance en le rapportant à une expérience personnelle, lorsqu'elle se situait encore du côté du public (par ailleurs se mettre à la place du public pour tester l'opérativité du dispositif fait partie des exercices de sa formation professionnelle) : « *C'est vraiment l'idée de rendre visible ce qui, d'une certaine manière, nous reste invisible. Et moi, ma... entre guillemets, si je peux dire, révélation, j'avais une dizaine d'années [...]. On était dans une église, et puis on visite, et puis il y avait une statue. [...] Une statue d'une femme, et de l'autre côté, vers sa tête, y'avait un autre visage, c'était un homme. Et on regardait, et je me disais, "qu'est-ce que c'est ?", et y'a un intervenant qui arrive, je ne sais pas si c'était un guide de l'église ou autre, et qui nous a expliqué ce que c'était. [...] Et en fait j'avais trouvé ça super, et je lui disais, "mais on passe devant, et finalement on ne sait pas ce que c'est", alors que là, c'est comme si on m'avait enlevé un voile en fait, de devant cette œuvre, et j'ai trouvé ça très, très bien. Et puis bon, c'est resté un petit peu dans un coin de ma tête, et puis en grandissant...* »

<sup>102</sup> Cette fois, je n'y résiste pas ! « *Villeurbanne était une plaine le long de la Balme viennoise, sur la hauteur sur laquelle on se trouve [...]. A l'époque protohistorique le Rhône a laissé une rivière qui prend sa source dans ce qui est aujourd'hui le parc de Miribel-Jonage et qui allait jusqu'au Rhône, à la Guillotière, et qui s'appelait la Rize. Alors semble-t-il avant elle s'appelait pas la Rize, elle s'appelait "le ruisseau des fleurs", et puis après elle a pris le nom de la Rize, je sais pas quel est le... Rize ça a une connotation de rivière hein, aussi, et donc la Rize... eh bien c'était un petit ruisseau pas tellement vivace, et en 1830 la ville de Villeurbanne, pour permettre le développement des industries, a décidé d'augmenter le cours de la Rize en ouvrant des vannes [...] et donc de*

ça ! » ; et lorsqu'il reçoit de ces approbations, Jean-Paul observe les gens avec le sourire, en étant attentif à d'éventuelles mains levées pour des questions – disponible pour lever, si besoin, les derniers doutes.

Dans son travail mené auprès des chercheurs de l'Inventaire général du patrimoine culturel, N. Heinich montrait comment ces derniers, dans leurs propres pérégrinations, mobilisent une « expertise fondée sur la compétence visuelle<sup>103</sup> ». En ce qui nous concerne, apprenant que le « regard collectif se repère à l'existence d'outils de perception et d'inscription du perçu, transmissibles dans l'espace et dans le temps, qui permettent à un nombre indéterminé de personnes de développer, face à un objet quelconque, un rapport visuel similaire<sup>104</sup> », ou encore que « l'Inventaire [...] est ce qui produit du regard sur les choses, avant même de produire, comme tout travail de recherche, du savoir sur ce qui est à voir », force est de constater que le bus de Jean-Paul est, lui aussi, le lieu d'une école du regard en « on » (appelé à être solidifié lui aussi dans le temps et l'espace grâce au Rize, nous le verrons). En y montant, nous y avons bel et bien participé à un travail d'identification et de sélection, sous une description, des éléments qui « se détachent sur un fond d'uniformité<sup>105</sup> ». La définition canonique de M. Callon du porte-parole fonctionne alors parfaitement pour décrire le travail effectué par Jean-Paul dans la balade : il « parvient à faire s'exprimer cette entité [ici, l'environnement matériel de Villeurbanne] grâce à un dispositif expérimental et ingénieux [...]. L'énoncé est le point d'aboutissement d'une longue chaîne de traduction mise en forme par l'expérience et qui rend

---

*permettre d'avoir un débit plus important [...] Et après, la Rize est devenue un égout, elle a été recouverte, elle a disparu du paysage villeurbannais, puis ensuite elle a disparu complètement ; il ne reste sur Villeurbanne aujourd'hui qu'une petite partie de la Rize qui se trouve autour des jardins ouvriers de la Rize de l'autre côté du pont de Cusset, et puis la Rize qui se trouve à Vaulx-en-Velin dans un parc qui a été aménagé [...]. Donc la Rize, c'est le ruisseau mythique de Villeurbanne ; la Rize, c'est ce qu'il reste quand on a tout oublié de Villeurbanne, parce que quand on parle de la Rize, y'a beaucoup de villeurbannais qui ont les larmes aux yeux parce qu'ils se sont baignés dans la Rize, ils ont chassé les écrevisses... Alors pourquoi donc le Rize ? Eh bien parce que tout simplement le Rize, d'une part, le bâtiment se trouve à côté de la Rize, à proximité ; deuxièmement parce que la Rize, c'est cette rivière mythique qui est la rivière DE [il insiste sur le « de »] Villeurbanne, et puis troisièmement, eh bien parce que le concept du Rize c'est comme un vaisseau qui va voguer le long de l'histoire villeurbannaise, donc c'est un bateau, et on a donné à ce bateau le nom de Rize, et comme dans les années anciennes, quand on baptisait un bateau c'était toujours masculin [...] voilà l'explication du Rize et non pas de la Rize, pour le bâtiment, voilà, ça c'est du... c'est une anecdote mais c'est assez amusant. »* Remarquons que les mêmes légendes sont recensées dans la BD de Gilles (séquence 3), aux pages 75 à 77 où on voit l'artiste guidé par Jean-Paul ; cela indique et conforte l'existence d'histoires typiquement villeurbannaises, à propos d'objets eux-mêmes localement typiques (qu'il s'agisse d'une rivière, des Gratte-Ciel, d'une église ou d'un maire, comme on le voyait déjà avec Sonia en séquence 2). Si le but de l'IQMP est de « raconter la mémoire », on comprend que cette ambition rime avec une récurrence des récits, donc avec une multiplication des dispositifs d'apparition qui, faut-il le préciser, impressionne au regard « de l'effort physique et du temps consacré », comme H. Glevarec et G. Saez l'ont très bien relevé à propos des amateurs du patrimoine (GLEVAREC Hervé, SAEZ Guy, *op.cit.*, p.217).

<sup>103</sup> HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*, Paris : Maison des Sciences de l'Homme (collection « Ethnologie de la France »), 2009, 286 pages, p.122.

<sup>104</sup> HEINICH Nathalie, *op.cit.*, p.123.

<sup>105</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*, p.93.

bavardes des entités jusque-là muettes et silencieuses. Dans le même mouvement, ces entités, d'invisibles deviennent visibles<sup>106</sup> ». Jean-Paul aussi a un laboratoire derrière lui, lui aussi se fait le représentant des faits ; la différence vient peut-être de ce qu'il ne prétend pas que ces faits « parlent d'eux-mêmes<sup>107</sup> » et se positionne, comme il me le dira à plusieurs reprises, en « *passer* » tout à fait conscient d'avoir construit des choses. Il sait – pour en avoir d'ailleurs fait l'expérience durant toute sa carrière<sup>108</sup> – que la traduction, au sens sociologique du terme, est une nécessité pratique (pas de faits sans fabrication ! ) qui donne tout son sens et sa matière à l'IQMP.

---

<sup>106</sup> CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégaïé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *op.cit.*, p.66.

<sup>107</sup> Cette expression, on le sait, a été l'une des expressions fétiches de la nouvelle sociologie des sciences promue par M. Callon et B. Latour. « Les scientifiques sont les représentants scrupuleux des faits. Qui parle lorsqu'ils parlent ? Les faits eux-mêmes, sans nul doute, mais aussi leurs porte-parole autorisés. Qui parle donc, la nature ou les hommes ? [...]. En eux-mêmes les faits sont muets, les forces naturelles sont des mécanismes bruts. Et pourtant les scientifiques affirment qu'ils ne parlent pas, mais que les faits parlent par eux-mêmes. Ces muets sont donc capables de parler, d'écrire, de signifier dans l'enceinte artificielle du laboratoire » LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, *op.cit.*, p.45.

<sup>108</sup> C'est ce qu'il me racontera dans un de nos entretiens formels, en octobre 2013. Son métier consistait en effet à faire que des ouvriers « s'approprient » des règles de sécurité. En ce sens, il était un expert au sens de C. Droulens et P. Vidal-Naquet, ayant pour mission de « dessiner une ligne d'action face à une virtualité », celle du danger industriel (DOURLENS Christine, VIDAL-NAQUET Pierre, « L'expert tel qu'en lui-même », *In* : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.35-46, p.39). Il avait donc déjà à rendre sensible à ce qu'il appellera, on va le voir dans quelques lignes, le caractère « immatériel » du monde, qu'il imputera aussi à la mémoire et au patrimoine : « À partir des années 95 à peu près, j'ai été responsable qualité Environnement, Hygiène et Sécurité [...] - Moi : Vous me racontiez qu'il fallait faire passer ces concepts qui n'étaient peut-être pas, à l'époque... - Jean-Paul : C'est-à-dire que Environnement, Hygiène et Sécurité, c'est... Moi c'est ce que j'appelais, l'exemple de la clé dynamométrique, vous savez, la clé dynamométrique c'est une clé extrêmement précise pour mesurer des coupes de serrage, donc je disais, dans l'atelier, si vous voyez quelqu'un qui est en train de taper une pointe avec une clé dynamométrique vous allez l'arrêter tout de suite, c'est idiot, ok ! Par contre si vous voyez un gars qui est en train de meuler sans gants et sans lunettes, vous passez à côté, vous ne voyez pas. Pourtant c'est la même chose : dans un cas vous risquez de casser la clé dynamométrique, et c'est grave pour vous parce que c'est un objet que vous connaissez bien ; de l'autre côté vous... il vous paraît naturel de faire comme ça. Donc le problème c'est que ce... [...] cette démarche de sécurité, eh bien... devienne aussi naturelle pour vous que la clé dynamométrique [...]. Et donc comment faire passer ce message-là, c'est le problème, c'est à dire quelque chose qui n'est pas naturel aux gens, qui n'est pas visible, que finalement... ça fait des années qu'on travaille comme ça, on a l'habitude hein, eh bien comment faire passer ce message aux gens pour que ça devienne pour eux... non pas une obligation, non pas le respect d'une règle qui est marquée ici, mais un... un fonctionnement naturel, une démarche naturelle de sécurité. Parce que vous pouvez par exemple... sur la boîte de la disqureuse y'a une grande affiche avec marqué... "interdit de"... effectivement, le gars il le respecte, ou pas, mais j'veux dire, à partir de ce moment-là, on passe d'un type qui... qui s'approprie quelque chose à quelqu'un qui finalement fait ce qu'on lui dit de faire [...]. Et donc c'est un peu le but, ce serait, comment on s'approprie quelque chose, et c'est un peu cette démarche-là... ». Il faut relever au passage la façon qu'il a de décrire le rapport à la règle, que l'on reprendra dans seconde section à propos des cartels (typiquement, les plaques commémoratives) qui peuplent les espaces publics villeurbannais : en effet, ce n'est pas la même chose de savoir voir que de suivre, comme pouvait l'écrire L. Wittgenstein, « une règle [qui] est là comme un panneau indicateur » (WITTGENSTEIN Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris : Gallimard (collection « Bibliothèque de Philosophie »), 2004 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1953], 369 pages, p.74).

### 3. La thématization du visible : le passé de Villeurbanne

Il faut maintenant savoir à quelle re-thématisation procède Jean-Paul. Si l'histoire de Villeurbanne ne nous intéresse pas pour elle-même, nous sommes curieux de savoir comment « le monde historique est [...] actualisé dans la situation présente, et [comment] la situation se trouve ainsi (aussi) configurée par cette convocation<sup>109</sup> ». En ce sens, et sans égard pour les détails factuels, on peut considérer que tout le dispositif de la balade vise à constituer puis à documenter un peu du passé de Villeurbanne. Prenons un autre court extrait :

*« Alors ici on est à côté du Pôle Pixel, certains d'entre vous ont peut-être été le visiter, il y a une visite qui était faite pendant les Journées du Patrimoine<sup>110</sup>. Alors en fait, ici, ce bâtiment-là, au début du XXème siècle, les boulangers lyonnais s'inquiétaient de l'approvisionnement en blé, en farine, et donc ils ont souhaité que soit construite une minoterie, la minoterie de Villeurbanne, on l'a appelée aussi minoterie Henri Bonnet, et ça s'est terminé par les Grands Moulins de Strasbourg, donc vous connaissez peut-être le nom des Grands Moulins Electriques de Villeurbanne. [...] Et donc a été construite la grande minoterie électrique de Villeurbanne, qui était donc ce bâtiment-là, et qui a fonctionné en minoterie jusque pratiquement en 1980... [...] A partir des années 70, Villeurbanne s'est désindustrialisée, et la minoterie qui était ici a fermé, elle était occupée pendant quelques temps par la banque alimentaire, qui stockait du matériel, puis, dans les... ça devait être, je me souviens plus la date... en... au début... fin 99, début 2000, vous aurez la date exacte dans le car, a été construit à côté de cette minoterie, l'endroit où se trouvent les ateliers du TNP. »* La procédure est classique : dire qu'il y avait là, par le *passé*, quelque chose d'autre. Ce que nous avons sous les yeux maintenant, et que nous voyons comme « Pôle Pixel », *était*, en telle année, une « minoterie<sup>111</sup> ». La description de

---

<sup>109</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*, p.90.

<sup>110</sup> Lors de cette visite du Pôle Pixel qu'évoque Jean-Paul, à laquelle j'avais assisté, deux de responsables d'ailleurs faisaient office de guides. Puisque nous étions immobiles – assis sur une vaste estrade installée dans un des studios de tournage -, Villeurbanne était importée pour nous via des images projetées sur un écran avec « le système de l'avant/après » qui joue le même rôle que les récits datés de Jean-Paul. La progression dans l'espace (du « on ») était figurée par une succession d'images commentées par les guides : « *on part de la Gare de Villeurbanne et on approche progressivement du site de la friche des Grands Moulins de Strasbourg... avec le système de l'avant/après, puisqu'on a des photos à la fois de l'époque, au moment du début du travaux, donc ça vous voyez c'est les mêmes plans, gare de Villeurbanne aujourd'hui, ça a pas mal changé [ils montrent donc les images anciennes puis les images contemporaines successivement]. Et voilà, là on s'approche [...] Voilà. Ah voilà, ça c'est très important [autre image], c'est l'entrée où vous étiez tout à l'heure c'est l'entrée de 24, vous voyez un peu la différence; donc à l'époque on avait la fourrière municipale de Villeurbanne qui était exactement à l'emplacement où on est là, donc le studio 24, voilà, ça c'était l'ancienne fourrière qui a été rasée, et on va voir progressivement le bâtiment monter [images] Alors qu'est-ce qu'on faisait sur ce site des Grands Moulins de Strasbourg, à l'origine du site donc c'était la distribution, le stockage et la distribution de farine... »*

<sup>111</sup> En ce sens, Jean-Paul résout à sa manière le risque de l'« oubli » de la minoterie, comme le fait le personnage de JM Somet concernant les puits de mine : « comment se souvenir encore quand auront disparu ces repères ; ces balises qu'étaient les puits, ayant pendant si longtemps permis précisément de localiser le souvenir ? Enfin, quand auront disparu non seulement les puits mais le souvenir même de leur présence, comment se souvenir alors du passé minier de la localité ? Comment ne pas oublier qu'il y a ici un bassin dont les couches avaient été

Jean-Paul est donc orientée vers les propriétés historiques des objets, l'important étant que ces « propriétés » ne deviennent telles que parce que la balade *les constitue proprement* (ce qui ne signifie pas qu'elles soient arbitraires). L'attachement d'une histoire à un lieu se fait dans cette « activité de temporalisation [qui] ne se situe ni dans la conscience, ni dans la matérialité du monde. [...] C'est dans l'interprétation de la matérialité du monde que nous pouvons y inscrire notre sens du passé, nous référer au passé<sup>112</sup> ». Non seulement cette histoire, sans cela, ne se présente jamais d'elle-même (sans quoi il n'y aurait tout simplement pas besoin de guides, non plus que d'historiens<sup>113</sup>), mais il faut sans cesse, et pour cette raison même, la ré-attacher, la raconter encore, à chaque fois<sup>114</sup>. Cette *invisibilité*, cette imperceptibilité, cette discrétion du passé, constitue la situation problématique de base de notre guide ; Jean-Paul parlera souvent, dans nos entretiens comme au cours des diverses activités où j'ai pu le suivre (réunions IQMP, cafés patrimoines, discussions informelles), de « *l'immatériel* », définissant

---

classifiées pour en rationaliser l'exploitation ; dont les couches avaient reçu un nom lui aussi tombé dans l'oubli ? » (PERONI Michel, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine "Jean-Marie Somet" de Villars*, Paris : Presses des Mines, 2015, 313 pages, p.222). JM Somet apporte une réponse muséale à ces questions ; Jean-Paul, lui, une réponse par la balade, autorisée par la présence de « balises » telles que le Pôle Pixel.

<sup>112</sup> HEURTIN Jean-Philippe, TROM Danny, *op.cit.*, p.15.

<sup>113</sup> J'ai eu par la suite l'opportunité de travailler cette question autour des travaux de l'artiste et cinéaste Florence Lazar, dans la cadre d'une exposition qui lui était consacrée au Jeu de Paume, à Paris, au printemps 2019. En effet, Florence Lazar adopte une méthode d'investigation particulièrement intéressante au plan ethnographique et même ethnométhodologique puisqu'elle porte son attention sur les « *gestes simples* » des gens qu'elle rencontre : des gens qui trient des dossiers, qui montrent du doigt des ruines, qui la guident à l'arrière d'une voiture en lui dévoilant ce qui s'est passé *là*, jadis. En filmant ces choses « anodines », elle fait la démonstration de ce que des choses telles que la mémoire, ou l'histoire, n'existent que pour autant qu'on les confectionne, sans cesse, et qu'on les porte à la vue de tous. Voir TREMBLAY Benjamin, « L'enquête grammaticale de Florence Lazar... car "rien n'est donné à l'avance". », *Jeu de Paume, Le magazine* [En ligne], Paris : Jeu de Paume, mis en ligne le 9 février 2019, consulté le 20 janvier 2020, URL : <http://lemagazine.jeudepaume.org/2019/02/florence-lazar-enquete-grammaticale/>

<sup>114</sup> En disant cela on procède à une extension de la critique que J. Rancière adresse à la notion de *punctum* de R. Barthes. La critique porte sur cette idée qu'une photographie puisse, du fait de ses propriétés internes, engendrer d'elle-même certains effets sur ceux qui les voient : « pour faire coïncider l'effet de la photo avec l'affect de la mort [à propos du Portrait of Lewis Payne d'Alexander Gardner], Barthes a dû opérer un court-circuit entre le savoir historique du sujet représenté et la texture matérielle de la photographie », car « rien sur la photo ne dit que le jeune homme va mourir. Pour être affecté de sa mort, il faut savoir que cette photo représente Lewis Payne, condamné à mort en 1865 pour tentative d'assassinat du secrétaire d'Etat américain. » (RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé, op.cit.*, p.121). Un autre exemple classique de ce court-circuit est le fameux ouvrage d'A. Farge, *Le goût de l'archive*, comme l'indique R. Dulong : « Personne mieux qu'Arlette Farge n'a illustré ce moment inaugural antérieur au travail professionnel, ce plaisir du contact de l'objet conservé, cette injonction de déférence émanant du document. On lit dans son petit essai [...] : "Déroutante et colossale, l'archive saisit [...] Sa lecture provoque d'emblée un effet de réel qu'aucun imprimé, si méconnu soit-il ne peut susciter. [...] Celui qui lit [l'archive], la touche ou la découvre est d'abord provoqué par un effet de certitude. La parole dite, l'objet trouvé, la trace laissée deviennent figures du réel. Comme si la preuve de ce que fut le passé était enfin là, définitive et proche. Comme si, en dépliant l'archive, on avait obtenu le privilège de « toucher le réel ». » (DULONG Renaud, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *op.cit.*, p.80). Mais pour saisir cet « effet de réel », encore faut-il être historien et s'émouvoir des papiers jaunis (voir FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris : Seuil (collection « La Librairie du XXI<sup>ème</sup> siècle »), 1989, 160 pages). Au Rize, c'est Dominique, la responsable des archives, qui incarne cette passion du document (« *vous voyez ? quand on est dedans on ne veut plus en sortir* », m'expliquera-t-elle après une réunion de décembre 2013 autour de mallettes pédagogiques à destination des enseignants) ; c'est elle qui d'ailleurs propose aux membres de l'équipe, chaque année, des réunions de sensibilisation aux Archives, on y reviendra (séquence 7).



ainsi son rôle : « *faire passer ce message immatériel, comment le visualiser et le faire passer* ». Il s'agit d'un point capital car si certaines propriétés des objets ne sont pas « en » eux mais émergent dans une activité de description, alors pourquoi n'en serait-il pas de même pour la « mémoire », elle qui est si souvent présumée être « aux » choses sur le mode de la possession, de la propriété interne ? M. Halbwachs parlait bien de ce passé dont la « reconstruction s'opère à partir de données ou de notions communes qui se trouvent dans notre esprit aussi bien que dans ceux des autres<sup>115</sup> ». Comme l'a bien relevé G. Truc, « la mémoire est pour [Halbwachs] une activité sociale ; plus qu'un stock individuel de souvenirs, c'est une réflexion symbolique collective. La mémoire ne se contente pas de rappeler des souvenirs ; elle les construit, en mobilisant pour cela des idées, des concepts, des symboles et des formes matérielles<sup>116</sup> ». Mais du coup, est-ce « la mémoire » qui construit ? Ou ne subsume-t-on pas, un peu trop rapidement, sous ce terme, l'ensemble des activités qui font émerger le passé sur un certain mode – s'épargnant du coup un travail de description approfondi ? Lorsque Jean-Paul nous propose d'aller rencontrer des « *lieux qui font mémoire* », il apparaît bien que ce *faire* est tout entier lié au dispositif de la balade dont nous décomposons ici les grands axes.

Revenons à notre extrait : l'instanciation d'un passé du lieu vient creuser un écart vis-à-vis de ce qui est immédiatement perceptible, mais cet écart est comblé dans son contenu par la narration des temps intermédiaires (« *à partir des années ...* », « *jusqu'en...* ») et dans sa validité logique par le recours à un *a priori* de sens commun selon lequel le présent est une résultante du passé. C'est l'*a priori* dont témoignent les dates, celui de la flèche du temps « acérée, impitoyable<sup>117</sup> », construction symbolique s'il en est mais dont l'existence indubitable<sup>118</sup> conditionne toute pensée causale (et chrono-logique). Cet *a priori* de base est au cœur de la pratique historique, comme le relevait déjà G-H. Mead<sup>119</sup>, et c'est peut-être pour cela que l'histoire ne nous est pas d'un grand secours pour une enquête pragmatiste qui tente de saisir le caractère émergent du monde. Pour le pragmatiste, « le fin mot de l'affaire est que le passé (ou que la structure significative du passé) est aussi hypothétique que le futur<sup>120</sup> ». Le récit de Jean-Paul, lui, « s'organise au travers de la sélection, puis de l'agencement d'événements cardinaux, les assemble en un tout cohérent, tisse donc une trame narrative rendant

<sup>115</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, *op.cit.*, p.63.

<sup>116</sup> TRUC Gêrôme, « Esquisse d'une sociologie de la théologie. Une relecture de *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte* de Maurice Halbwachs », *Archives de sciences sociales des religions*, n°150, 2010, pp.155-173, p.158.

<sup>117</sup> CHESNEAUX Jean, « Habiter le temps », In : VAN CAUTER Joël, DE RAUGLAUDRE Nicolas (dir.), *Apprivoiser le temps : approche plurielle sur le temps et le développement durable*, Paris : Charles Léopold Mayer (collection « Dossier pour un débat »), 170 pages, pp.43-48, p.46.

<sup>118</sup> C'est ce qu'expliquait déjà N. Elias dans son essai intitulé *Du temps* : « Lorsque des symboles sont parvenus à un très haut degré d'adéquation à la réalité, il devient dans un premier temps difficile de les distinguer de cette réalité même. Il en est ainsi aujourd'hui des symboles tels que les calendriers ». ELIAS Norbert, *Du temps*, Paris : Pocket (collection « Agora »), 1999 [1ère édition en langue allemande : 1984], 253 pages, p.29.

<sup>119</sup> « L'historien ne doute pas que quelque chose est arrivé. Son doute porte sur ce qui est arrivé. » MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, *op.cit.*, p.111.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.112.

compte d'une logique qui nous a acheminés d'un passé lointain à notre présent partagé, et nous propulse dans un avenir plus ou moins prévisible<sup>121</sup> ». Du coup, au plan analytique, nous pouvons dire que le dispositif de la balade requalifie le monde dans la mesure où s'y exerce et s'y rend observable ce que H. Garfinkel appelle méthode documentaire d'interprétation : « cette méthode met en évidence l'aller et retour constant qui s'instaure entre la situation d'ensemble et les détails particuliers qui la composent. Tel détail ne devient pertinent que dans la mesure où il participe à la texture spatiotemporelle de la situation. Réciproquement, telle situation ne se constitue comme telle que sur la base d'indices particuliers qui la documentent, la clarifient, la renforcent ou la remettent en cause<sup>122</sup> ». Ce qui fait l'unité thématique, c'est que tous les éléments que fait émerger le dispositif sont des *indices* à verser au procès de l'enquête sur Villeurbanne. Jean-Paul ne fait pas que nous les montrer : il nous « conduit à interpréter le monde comme fait de traces<sup>123</sup> » qui « même infinitésimales permettent de saisir une réalité plus profonde, impossible à atteindre autrement<sup>124</sup> ».

Notre guide nous parle d'un passé qui est là, sous forme de survivances qui sont aussi des prises possibles pour *faire quelque chose* (quant à savoir quoi faire – et qui doit faire quoi -, nous le verrons dans les séquences ultérieures, s'agissant pour l'instant de s'en tenir aux opérations et non aux détails de leurs implications politiques). Mais ce passé n'est pas n'importe lequel, c'est celui de *Villeurbanne*, saisie comme unité ; ce que nous voyons, Jean-Paul le relie systématiquement à Villeurbanne en tant que sujet, de sorte que les propriétés des entités qu'il examine sont indissociablement celles de la ville (« *la grande teinturerie de Villeurbanne* », « *la gare de Villeurbanne* », « *la grande rivière mythique de Villeurbanne* », « *l'histoire industrielle de Villeurbanne* », « *un des chemins les plus anciens de Villeurbanne* », etc.). En ce sens, il confectionne « une biographie de "collectifs", d'un temps qui transcende la vie humaine, qui excède les limites du temps vécu, bref, d'un "temps historique"<sup>125</sup> ». Villeurbanne est instanciée et reconduite dans la balade à travers une exploration double : biographique et topographique. Pour J-P. Heurtin et D. Trom, « la narration construit le lieu à travers les événements qui s'y sont déroulés. La topographie [...] est toujours aussi une "historiographie" puisque le monde ne se matérialise qu'au travers des histoires qui

---

<sup>121</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*, p.91.

<sup>122</sup> THIBAUD Jean-Paul, *op.cit.*, p.30. Or, ainsi que le note Garfinkel lui-même, cet aller-retour se fait aussi dans le temps ou plutôt, permet aussi de temporaliser : « La méthode documentaire est utilisée chaque fois que le chercheur construit un récit de vie ou une "histoire naturelle". Lorsqu'on historicise la biographie d'une personne, on se sert de la méthode documentaire pour sélectionner et mettre en ordre les événements du passé afin d'offrir à la situation présente un passé et des perspectives appropriés. » (GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.175).

<sup>123</sup> JEANNERET Yves, « La fabrique de la trace : une entreprise herméneutique », *op.cit.*, p.53.

<sup>124</sup> GINZBURG Carlo, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *op.cit.*, p.9.

<sup>125</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*, p.91.

les animent, leur donnent vie et substance.<sup>126</sup> » Et c'est peut-être à ce point que l'on pourrait retrouver encore M. Halbwachs, pour qui « chaque aspect, chaque détail de ce lieu a lui-même un sens qui n'est intelligible que pour les membres du groupe<sup>127</sup> », ou lorsqu'il s'interrogeait sur les « objets qui nous entourent [...] [qui] ont un sens que nous déchiffrons familièrement<sup>128</sup> », mais sans avoir à l'époque eu les moyens sociologiques d'approfondir les opérations concrètes de ce déchiffrement<sup>129</sup>. Dans *La topographie légendaire*, il expliquait que « la mémoire d'une société [...] a besoin d'abord de points de repère<sup>130</sup> » dans l'espace : mais de quel « besoin » parle-t-on ? D'une sorte de besoin de maintien du « groupe » qui requerrait une matérialisation – si « une vérité, pour se fixer dans la mémoire d'un groupe, doit se présenter sous la forme concrète d'un événement, d'une figure personnelle, ou d'un lieu<sup>131</sup> » ? Ces propositions, insuffisantes telles qu'elles sont formulées, rejoignent toutefois notre propre hypothèse : les « lieux de mémoire » n'ont pas la mémoire en eux (en ce sens, M. Halbwachs manque de précision en expliquant qu'un lieu peut « recevoir l'empreinte du groupe » : à quoi ressemble cette empreinte ? Comment est-elle « reçue » ? Comment dure-t-elle ? etc.), mais sont intégrés à un travail de description qu'il semble définir comme travail de *mémoire collective* dans la conclusion de la *Topographie* : « la mémoire des groupes [...] décompose les faits [pour répondre] au besoin de montrer que chacun a une signification qui les dépasse, qu'il a sa place logique dans l'histoire totale, qu'ils forment un enchaînement, et que, de tous ces sens réunis, résulte celui de l'événement où sont compris tous les autres. Le récit devient ainsi une logique en action<sup>132</sup> ». On voit bien ici comment l'intuition pragmatiste de M. Halbwachs a été empêchée par un outillage conceptuel et méthodologique inadéquat : n'ayant pas mené d'enquête sur ce récit comme logique en action<sup>133</sup>, il impute à la mémoire une capacité d'agir en propre alors même que son œuvre insiste, et ce dès les

---

<sup>126</sup> HEURTIN Jean-Philippe, TROM Danny, *op.cit.*, p.14.

<sup>127</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective, op.cit.*, p.196.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p.195

<sup>129</sup> Ainsi, bien qu'il parle sans cesse du rôle constituant des objets pour la mémoire (comme la partition qui, en tant que langage musical, ne fait pas que communiquer « après coup » la musique mais « crée la musique » - *Ibid.*, p.40), M. Halbwachs persiste à dire qu'« on ne peut pas dire que les choses fassent partie de la société » (*Ibid.*, p.194). Cette difficulté à repenser la société, peut on considérer, à la manière de B. Latour, se retrouver dans l'emploi de la sémantique durkheimienne – les « groupes », les « cadres », la « société ».

<sup>130</sup> HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte, op.cit.*, p.148.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p.124.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>133</sup> Le texte du dit « pèlerin de Bordeaux » qui lui sert de guide est considéré comme « un vestige unique, qui nous rapproche le plus de la période où se placeraient les événements rapportés dans les évangiles, en deçà duquel nous ne trouvons que quelques textes dans les écrits des Pères de l'Eglise, mais aucune relation suivie de quelqu'un qui a vu les lieux » (*Ibid.*, p.9). C'est en comparant ce texte à d'autres – dont les Evangiles – et à ce qu'il voit en se rendant lui-même sur les lieux qu'il monte, peu à peu, son argument : les textes nous montrent qu'au fil du temps, à mesure des rapprochements et éloignements des croyants d'avec la Terre Sainte, il y a eu reconstruction de la topographie légendaire, c'est-à-dire du parcours du Christ et des lieux afférents. M. Halbwachs n'a finalement que des livres en main, ce qui correspond à la sorte de dispositif de guidage faible auquel je reviendrai dans la seconde section de cette séquence ; il n'a donc pas le moindre accès empirique à la « logique en action » qui suscite pourtant tout son intérêt. Il aurait fallu qu'il interroge, à la limite, sa propre façon d'utiliser le texte comme guide à sa propre action, pour s'approcher mieux du problème.

*Cadres sociaux de la mémoire*, sur les « instruments grâce auxquels notre intelligence a prise sur le passé<sup>134</sup> », sur « les conventions qui permettent à l'homme éveillé de nommer les objets, et de les distinguer les uns des autres aux moyens de leurs noms<sup>135</sup> ». Quant à nous, l'observation de la balade nous enseigne sur cette logique en action - ses instruments, ses catégorisations et ses distinctions d'objets - qui dote Villeurbanne d'une densité temporelle autant que spatiale.

#### 4. Le contact avec le témoin : un opérateur de factualité

La question du contact direct avec le passé est abordée par M. Halbwachs dans les premières lignes de la *Topographie légendaire*. Le pèlerin, au contact du « vestige authentique<sup>136</sup> », se dirait quelque chose comme : « "C'était donc vrai". C'est comme un témoignage sensible, c'est une certitude sensible qui s'ajoute aux autres, et qui est peut-être plus décisive. Le passé devient en partie le présent : on le touche, on est en contact direct avec lui<sup>137</sup> ». Comme on vient de le montrer, pour que ce contact ait lieu, encore faut-il que l'on soit en mesure de saisir le monde comme historique, peuplé d'objets en « provenance » du passé. Contrairement à nous qui, entrant dans le bus, ne savions pratiquement rien de l'histoire, le pèlerin disposait, lui, d'une connaissance *a priori* de ce qu'il allait voir grâce aux livres traçant le parcours de son pèlerinage ; ce qu'il demandait aux lieux, « c'était surtout qu'ils fussent en harmonie, à peu près, avec des paroles, des figures, des événements qui auraient pu être imaginés, aussi bien que constatés, qui s'entouraient d'une frange irréaliste. C'est ainsi que la mémoire des groupes, aussi bien que celle des individus, transpose parfois en réalité ce qui n'est chez elle qu'imagination et rêverie, et en cherche, en trouve la place dans quelque région de l'espace<sup>138</sup> ». C'est exactement, comme on l'a déjà dit, ce que fait M. Halbwachs car bien que son enquête ne vise pas à déterminer « si les traditions sur les lieux saints sont exactes, sont conformes aux faits anciens<sup>139</sup> », sa méthode est empiriquement la même : il indique les auteurs dont il s'est servi pour « prendre contact avec cet entourage et ce décor disparus<sup>140</sup> » de Palestine, et s'y rend. Le sociologue qui connaît *déjà* l'histoire (objectivée dans des livres) « va des idées aux choses<sup>141</sup> » - comme le croyant, il voyage avec des descriptions qui configurent à l'avance sa vision. C'est dans ce sens « qu'en réalité nous ne sommes jamais seul<sup>142</sup> ». Et c'est là la perspective qu'on abordera dans la seconde moitié de séquence ; avant cela, arrêtons-nous sur cette idée de « témoignage sensible » dont parle M. Halbwachs, et qui si l'on comprend bien provoque une « certitude sensible ».

---

<sup>134</sup> HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, *op.cit.*, p.23.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p.82.

<sup>136</sup> HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, *op.cit.*, p.1.

<sup>137</sup> *Ibid.*

<sup>138</sup> *Ibid.*, p.137.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p.7.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p.5.

<sup>141</sup> DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, *op.cit.*, p.109.

<sup>142</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, *op.cit.*, p.52.

Tout se passe donc comme s'il existait bel et bien des choses qui, parmi toutes celles que nous voyons et dont on a compris qu'elles étaient des *traces* du passé, étaient susceptibles de provoquer un effet spécifique d'évidence que le passé est *là*, non pas comme lieu abstrait d'où provient l'objet mais comme phénomène sensible, perceptible au présent. Mais, pour reprendre les termes de J. Rancière (note 114), on ne peut pas reproduire le court-circuit analytique entre le savoir historique et son objet. Il faut, comme le proposent à leur façon L. Boltanski et A. Esquerre à propos des objets de collection, considérer que « la fascination que [des] objets sont supposés exercer tiendrait à une sorte d'aura qui les environnerait et qui leur conférerait un quelque chose d'exceptionnel<sup>143</sup> ». Les deux auteurs proposent une formule intéressante : celle de « processus d'enrichissement des choses<sup>144</sup> ». Appliqué à notre cas, il s'agirait de savoir ce qui fait que certaines des entités révélées dans la balade acquièrent un statut particulier – celui, pour reprendre M. Halbwachs, non pas juste de trace, d'indice, de vestige, de reliquat, mais de « *témoignage* ». Suivons dans la longueur<sup>145</sup> un dernier extrait dans la transcription de la balade :

*« On va rentrer dans l'usine Tase, et dans cette usine Tase, il y a l'histoire de la Tase qui va vous être racontée, mais y'a aussi... un métier à dentelle, alors pourquoi ? [...] Cette dentelle, qui est quelque chose d'extrêmement fin, d'extrêmement délicat, les métiers mécaniques qui la fabriquent sont des machines qui mesurent à peu près 10m de long, 5m de haut, 15 tonnes, vous verrez tout à l'heure, vous allez en voir une [...]. Et c'est un industriel de Calais qui s'appelait Augustin Isaac, qui est parti en Angleterre, et [...] est-ce que c'est la vérité, la légende, est-ce que c'est enjolivé... il serait parti en Angleterre, aurait récupéré un de ces métiers en pièces détachées et l'aurait transporté en France, en fraude, il l'aurait reconstruit, et aurait créé donc des métiers à dentelle qui ont été fabriqués en France [...]. Il a acheté un terrain sur Villeurbanne, à côté des Gratte-Ciel ; cette entreprise, il s'est associé à un autre entrepreneur qui s'appelait Dognin, et donc ils ont créé une usine qui s'appelait l'usine Dognin, qui a été la plus grande usine de dentelles de Villeurbanne, qui a fermé en 1970 [...]. Et donc ces métiers ont été fabriqués à Villeurbanne dans une entreprise qui s'appelait Johnson, et qui est une entreprise villeurbannaise et française, et parmi ces métiers, eh bien en 2003 et je vous l'expliquerai plus en détail tout à l'heure, il en restait plus que 8, sur ces 8 y'en a 3 qui ont été sauvés par l'Interquartiers et la Ville de Villeurbanne, et sur ces 3 métiers y'en a un qui a été installé ici au Carré de Soie, en attente d'être valorisé, [...] et donc ce métier qui est ici maintenant, c'est ce qu'on va aller voir [...] [Nous sortons du bus et rentrons dans l'usine ; des stands d'association proposent des tracts, montrent des napperons de dentelle,...]. Donc là, il y a une petite porte d'entrée... dans ce bâtiment ici se trouve stocké le métier. Donc ce métier, pour le mettre en valeur, y'a deux artistes,*

---

<sup>143</sup> BOLTANSKI Luc, ESQUERRE Arnaud, « La "collection", une forme neuve du capitalisme. La mise en valeur économique du passé et ses effets », *Les temps modernes*, n°679, 2014/3, pp.5-72, p.8.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>145</sup> En vue de retrouver, plus tard dans le rapport, des échos à ce que dit Jean-Paul ici.

*Isabelle Moulin et Wilfrid Haberey, qui ont fait un montage sonore et visuel, qui raconte un peu, bien entendu de manière très moderne, ce métier, son fonctionnement, son histoire. Vous pouvez rentrer voir et ensuite on partira rejoindre... On peut rentrer que 25 par 25 donc on va attendre un petit peu...*

*[Il invite les gens à poser leurs questions aux associations. Au bout de quelques minutes je rentre dans la pièce pour observer le métier<sup>146</sup>. Il est disposé au centre de la pièce, entouré par des lumières colorées qui alternent, et dans une atmosphère sonore qui oscille entre le rythme "industriel" et des moments de repos. En sortant on passe dans un entrepôt où semblent être stockées des machines industrielles, avant de déboucher sur le couloir principal où Jean-Paul répond aux questions puis, lorsque tout le monde est de retour, explique ce que l'on vient de voir : ]*

*Jean-Paul : Vous n'avez pas vu le métier, vous avez vu le métier à travers l'installation artistique qui voulait évoquer... les bruits que vous avez entendus ce sont des bruits qui ont été récupérés sur certains... sur le bruit du métier, donc la lumière est là pour mettre en mouvement ce métier, qui est pas totalement reconstitué, si vous avez... [...] Un métier classique vous avez un fil de chaînes avec une trame et une navette, là y'a pas de navette, y'a un fil de chaînes donc qui vient de... la chaîne de la dentelle, et sur la partie, à place de la navette il y a, sur la partie... il y a des petites bobines, qui font à peu près 5cm de diamètre et 1mm d'épaisseur, dans lequel est enroulé le fil, et sur l'ensemble sur métier y'en a 2000 à 5000 suivant les métiers, là y'en a à peu près 2000, donc ces 2000 bobines sont face à face et vont permettre de reconstituer les notes de dentelle [...]. Pour le mettre en service il fallait tout, tout, tout régler, tous les fils, y'avait à peu près 3 semaines de mise en service, alors après bien entendu qu'il s'agissait pas de changer le napperon tous les jours hein, c'était... [...] Ces métiers-là, dans l'usine Dognin, la plus grosse usine de Villeurbanne, donc y'avait quelques panneaux là-bas, vous avez peut-être pas eu le temps de les voir, l'usine Dognin qui avait [...] jusqu'à 1000 ouvriers maximum, 1000 personnes, il devait y avoir 200 métiers, il me semble... ils étaient tous dans des ateliers, donc le bruit que vous entendu, qui restitue ce bruit, ben il était multiplié par 10, par 20, par 30... Et donc c'était quand même un bruit qui était assez considérable. [...] Depuis 2003, donc Dognin a fermé en 1970, mais il est resté un certain nombre de petits ateliers, et un atelier qui [...] a fermé en 2003 et il restait 8 métiers. Parmi ces 8 métiers, 8 métiers avaient été classés comme monuments historiques au titre des objets, mais... vu avez vu le monstre que c'est, c'était impossible de trouver une solution pour stocker, pour récupérer ces métiers [...]. Nous on a... les villeurbannais, y'a eu une mobilisation des villeurbannais avec une association qui s'appelait Cadre de vie et Patrimoine, qui a essayé de faire connaître ces métiers, [...] ça n'a pas réussi bien sûr, et nous à la création de l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine, eh bien on a essayé de mener ce... on a plus de facilité à l'Interquartiers Mémoire et Patrimoine... [...] Avec Yasmina on a contacté les institutions, on est allés*

---

<sup>146</sup> Une vidéo permet de retrouver la mise en scène du métier : <https://vimeo.com/105672678> (consulté le 22 janvier 2020)

*voir les associations, et finalement on a obtenu que le Grand Lyon loue ce local, [...] qu'on nous mette à disposition la logistique pour transporter le métier. [...]. On a commencé à 8h du matin, on est arrivés ici c'était 11h du soir.... Il y a quelques photos qui ont été faites pour mémoire. Donc le métier ici, ce métier-là eh bien il est dans un cadre qui n'est pas ouvert au public sauf exceptionnellement pour aujourd'hui, et... on essaie donc, comme je vous le disais tout à l'heure, de valoriser ce métier, donc... Anne-Marie qui est la présidente de Dentelles Vivantes a dit, on fait des expositions, on fait... on a une vidéo, on a une brochure qu'on essaie de promouvoir... »*

Le contact avec le métier à tisser est le point culminant de la balade. Jean-Paul nous a annoncé d'entrée cette rencontre, nous a répété que nous allions *le voir*, de nos yeux : le voici dans un genre de sanctuaire à l'accès rare, au cœur d'un site dont l'histoire nous est racontée par le menu (et amplement écourtée ici). Ce moment tient donc bien de l'« *extraordinaire* » (voir l'extrait en 1). Les superlatifs qui se multiplient dans la description du passé – les milliers d'ouvriers et d'ouvrières qui étaient là, la force industrielle de Villeurbanne, le bruit invraisemblable des ateliers – viennent, pour reprendre ce terme, enrichir (« *valoriser* ») un présent d'une pauvreté déconcertante : de cette époque industrielle faste ne reste qu'une machine silencieuse, qu'il faut animer. Littéralement une *Belle Dormante* – nom donné à l'installation – à mettre « *en éveil* », comme l'expliquait quelques jours plus tôt, l'une des artistes à l'occasion d'une table ronde consacrée à la Tase<sup>147</sup>. Cet éveil s'opère déjà par le récit de Jean-Paul, qui « donne cohérence, corps et vie aux objets<sup>148</sup> », mais encore par le truchement des lumières qui figurent le mouvement, de l'atmosphère sonore qui tient lieu de bruit de fonctionnement, et par les stands des associations (dont la bien nommée *Dentelles vivantes* !) qui, présentant des réalisations en dentelle, nous montrent ce que ce métier ferait si le passé n'était pas passé. L'enjeu n'est alors pas tant l'éveil d'une machine – qui, prise « pour elle-même », reste parfaitement inerte – que celui des sens du spectateur : écouter les bruits, toucher les napperons, voir les mécaniques... comme si on y était, à cette époque dont le métier est fait témoin. On peut dire, avec R. Dulong, que le dispositif lié au métier fonctionne comme opérateur de factualité : il « provoque dans certaines circonstances une impression d'évidence susceptible de bousculer, sinon de rendre caduque, la critique

---

<sup>147</sup> Isabelle (l'une des deux responsables de l'installation artistique), intervenant à cette table ronde : « *C'est un éveil très fugace, qui va durer deux jours, pendant les journées du patrimoine, d'une belle machine qui est accueillie sous les sheds de la Tase, sauvée par l'association Dentelles Vivantes ; cette belle, c'est une machine à faire la plus délicate et la plus sophistiquée des dentelles, elle pèse au moins 15 tonnes, 15 tonnes d'acier, c'est une sorte de cathédrale aussi qui pour l'instant dort, [...] L'idée c'était de redonner vie en quelque sorte, d'éveiller cette belle dormante sans trop la déranger... pendant quelques heures, pendant quelques jours [...]. Donc pour nous vraiment le patrimoine c'est justement pas un objet enfermé dans un carton, dans du formol, dans des bocaux, bien au contraire, il faut que ce soit un outil créatif, actif, de l'action... »*

<sup>148</sup> GELLEREAU Michèle, « Le récit de témoignage sur les usages comme reconstruction du sens des objets », *Culture & Musées*, n°18, 2011, pp.75-97, p.75.

rationnelle<sup>149</sup> », c'est-à-dire que tout ce qui nous a été raconté dans le bus se trouve être confirmé dans le contact sensible avec la machine, exhibée « dans des circonstances institutionnellement définies pour actualiser le passé d'où [elle est censée] provenir et pour provoquer ainsi l'émotion qui leur est associée<sup>150</sup> ». En réalité, si le métier est entouré d'une « aura de vérité acquise avant même qu'il ne parle<sup>151</sup> », ce n'est pas à cause d'une « émotion poignante que suscite[rait] le passé en tant que tel<sup>152</sup> », mais parce que toute la balade se fonde sur une tension narrative, un suspens (« *vous verrez...* ») qui place le public en position d'attente de l'apparition dudit passé. Quant à cette « forme de fétichisme manifestée par sa fascination pour cette relique<sup>153</sup> », elle ne tient qu'au fait que la vision du métier vient résoudre cette attente, suscitée toute entière par l'histoire de Jean-Paul. C'est ce qu'exprime bien P. Ricoeur : « suivre une histoire, c'est avancer au milieu de contingences et de péripéties sous la conduite d'une attente qui trouve son accomplissement dans la conclusion. [...] Elle donne à l'histoire un "point final", lequel, à son tour, fournit le point de vue d'où l'histoire peut être aperçue comme formant un tout. Comprendre l'histoire, c'est comprendre comment et pourquoi les épisodes successifs ont conduit à cette conclusion, laquelle, loin d'être prévisible, doit être finalement acceptable, comme congruente avec les épisodes rassemblés<sup>154</sup> ». Contrairement aux autres éléments qui nous ont été montrés durant la balade, qui comptaient au titre d'une partie de l'histoire de Villeurbanne, le métier est une sorte de témoin intégral<sup>155</sup>. Il a traversé le temps, il a participé du bruit des usines, du labeur des masses ouvrières... à partir de lui peut être redéployée l'histoire complète de Villeurbanne. C'est pour cette raison qu'il fait l'objet, dans les milieux associatifs villeurbannais, d'une préoccupation toute particulière (laquelle accomplit, sans cesse, cet « enrichissement » de la valeur du métier) : Jean-Paul m'en avait déjà parlé en détail lors de nos entretiens<sup>156</sup> ; la président de l'association Cadre de

---

<sup>149</sup> DULONG Renaud, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *op.cit.*, p.68.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.82.

<sup>151</sup> DULONG Renaud, « Le corps du témoin oculaire », *Réseaux*, Hors-Série 8, n°2, 1990, pp.77-87, p.79.

<sup>152</sup> SONTAG Susan, *Sur la photographie*, Paris : Christian Bourgois (collection « Titres »), 2008 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1977], 280 pages, p.35.

<sup>153</sup> DULONG Renaud, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *op.cit.*, p.82.

<sup>154</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome I : l'intrigue et le récit historique*, *op.cit.*, p.130.

<sup>155</sup> Comme le sera l'école Descartes pour Annie et Guy – séquence 5.

<sup>156</sup> Il me racontait à la fois le caractère fondateur de l'épisode de la sauvegarde du métier à tisser, et les enjeux d'une balade où le « on ne voit rien » cède la place à une « vision » : « *Nous, ce qu'on a essayé de trouver, c'est une solution pour sauver ces métiers, tout au moins en sauver une partie. [...] A l'aide de la mairie de Villeurbanne, qui a payé le transport, avec l'aide du Grand Lyon qui a accepté de le recevoir, avec des habitants qui se sont un peu mobilisés sur ce métier, on a réussi à le sauver, donc je veux dire, quelque part, ça a fondé un peu l'Interquartiers, ça lui a donné une autre dimension [...]. On essaie aussi de voir s'il y a pas possibilité d'organiser quelque chose sur l'ensemble de Villeurbanne. Par exemple dernièrement ça a été les balades industrielles. [...] On emmenait promener des gens dans Villeurbanne, sur les sites industriels, en leur disant qu'ils ne verront rien, puisqu'il n'y a plus rien sauf [...] quelques vestiges, et on les emmenait à la Tase [...]. On fait le tour de Villeurbanne en leur expliquant que, ben là où y'a le commissariat de police y'avait quinze ouvriers qui travaillaient sur la dentelle, sur la tulle, etc. Donc on fait ça, et ensuite on va au... on va au Rize, et au Rize on fait une projection de ce qu'était Villeurbanne à l'époque où Villeurbanne était industrielle, en leur expliquant, en leur montrant par tous les lieux pratiquement où ils sont passés, dans l'état où ils étaient [...]. Ça*



Vie et Patrimoine, qu'il mentionne, m'en parlera quelques jours plus tard<sup>157</sup> ; il en avait été question lors d'un débat entre experts du patrimoine, promoteurs et associations (dont des représentants de *Vive la Tase* et *Dentelles Vivantes*) où l'on en faisait un cas d'école des problématiques patrimoniales locales<sup>158</sup>. Il est le premier témoin que nous croisons ici, et nous permet d'ouvrir une problématique du témoignage que l'on retravaillera dans les séquences 5, 6 et 7 de façon plus approfondie.

Une fois la visite terminée, sur le chemin du retour, Jean-Paul nous distribue un prospectus de l'OPAC qui décrit la réhabilitation des HBM et des jardins ouvriers, « *reflets d'une époque* » ; il prend également le temps de « *faire un peu de publicité* » pour l'IQMP en partageant le calendrier des événements à venir – Café patrimoine et projection d'un film, tout cela dans l'enceinte du Rize<sup>159</sup>. Le « on » s'apprête en effet à être dissout : une fois au Rize, chacun retourne à ses occupations, ce qui

---

*plait beaucoup parce qu'en fait [...] nous c'est quelque chose, on ne voit rien, il n'existe plus. Mais on passe dans des lieux, et en fait ce qui touchait les gens c'était la... c'était ce qu'ils entendaient, parce que c'était ce qu'il y avait, cette histoire industrielle, et ce que maintenant c'était devenu. Et donc la vision qu'ils avaient... alors y'en a un tas qui ont dit, "ben moi j'passerai plus au même endroit de la même façon". [...]. Et à partir de là, quand on s'approprie, quelque part on a... on modifie un petit peu sa façon de penser quoi, voilà. »*

<sup>157</sup> En insistant, plus encore que Jean-Paul, sur les épreuves : « *Le côté militant fait qu'on a fait avancer le dossier en faisant la pétition de plus de 3000 personnes, en le portant à l'Interquartiers, après le métier étant expatrié à Vaulx-en-Velin, nous on reste sur Villeurbanne, on a créé, avec des gens de l'Interquartiers et Anne-Marie, on a créé une association qui s'appelle Dentelles Vivantes, qui ne s'occupe que de ce métier-là. [...] C'est compliqué de déplacer des métiers à tisser, parce que à Villeurbanne y'a des trolleybus, il fallait organiser un convoi exceptionnel, il fallait passer dans des rues suffisamment larges, et... sans trolleybus, pour l'emmener à la Tase ça a été très compliqué, [...] Jusqu'au dernier moment on a cru qu'il allait pas pouvoir être déménagé [...]. Il y a des photos, mais c'est impressionnant, le métier il passe à ça des murs de la ruelle quoi, ça s'est fait vraiment à un chouïa [...]. En plus, malheureusement, le métier qui a été sauvegardé à la Tase, on n'a pas pu le choisir, on a pris celui qui était le plus au bord, qui était le plus facilement extractible, alors que juste au fond, mais il aurait fallu démolir le métier qui a été déménagé, y'avait un métier qui était monté en dentelles or, et qui était bien plus en meilleur état, et lui il est passé à la benne. [...] ça tient vraiment à pas grand-chose la protection du patrimoine. »*

<sup>158</sup> Table ronde intitulée « *L'usine Tase : un cas d'école ?* », et articulée autour du thème plus général « *1913-2013 : la protection du patrimoine, une responsabilité partagée ?* », 10 septembre 2013, Vaulx-en-Velin. Étaient notamment présents autour de M. Kneubühler, en tant qu'experts, trois chercheurs du CNRS : P. Dujardin (politiste), A. Micoud (sociologue) et M. Rautenberg (anthropologue).

<sup>159</sup> « *L'IQMP propose un certain nombre d'animations en lien avec le Rize d'ailleurs, et en particulier, si vous prenez au Rize tout à l'heure les programmes de ces 4 prochains mois, on propose 2 manifestations, une qui est le jeudi 7 novembre [...] qui est ce qu'on appelle un "Café patrimoine" : il y a un espace café au Rize, donc on s'y réunit avec une jauge d'une cinquantaine de personnes, et on prend un thème de l'histoire patrimoniale de Villeurbanne, alors donc y'a une présentation et puis ensuite un débat autour de cette histoire-là, avec la participation parfois d'un expert qui vient nous aider à interpréter ce que l'on a vu [...]. Et un autre événement extrêmement important pour nous et pour Villeurbanne, c'est le samedi 16 novembre, reprenez cette date [...], aura lieu la première d'un film sur le Chaâba, qui s'appelle "Bidonville ou terre d'asile ?" [...]. Du Chaâba il ne reste qu'un arbre, l'arbre qui avait été planté par Bouzid Begag, qui était à l'origine de ce quartier, et... et donc leur histoire, dans ce quartier, jusqu'à leur départ dans différents lieux de Lyon. Donc ce film, la première de ce film c'est le 16 novembre, suivi d'un débat pour ceux qui le souhaitent; c'est gratuit, hein, c'est entrée libre à l'amphithéâtre du Rize, et y'aura d'autres présentations un peu plus tard dans l'année, ou un peu plus tôt dans l'année prochaine. Voilà. Et si vous êtes intéressés par ce travail sur le patrimoine et sur la mémoire villeurbannaise, vous êtes villeurbannais, eh bien si vous êtes intéressés on a des réunions une fois tous les deux mois, où on suit les dossiers... les dossiers sur lesquels on travaille ; ces réunions se font au Rize, et si vous êtes intéressés eh bien vous prenez contact avec le Rize, qui nous transmettrons... Voilà. »*

pose la question de savoir ce qu'il peut bien rester, au juste, du travail accompli. Est-ce que les lieux ont été « marqués » ? A-t-on laissé des « empreintes » sur eux ? Notre « groupe » a-t-il eu cette force-là, d'instancier une topographie durable ? A-t-on, dans l'autre sens, pris « conscience » de « notre mémoire » ? Si l'on jette un œil rétrospectif sur la visite, on s'aperçoit de deux choses, deux lignes intriquées l'une à l'autre, que l'on va pouvoir rattacher à notre théorie de l'enquête. La première c'est que l'environnement a été « thématiqué à l'horizon de sa disparition<sup>160</sup> », mais cette disparition est incomplète puisqu'il reste encore des traces à remonter, des témoins sur lesquels s'appuyer. Donc, si « on » a pris la mesure de tout ce qui n'était plus, ce n'est pas sous l'angle de la « nostalgie collective<sup>161</sup> », non plus que sous celui d'une « vénération contemporaine des objets, des sites, des personnages, des événements<sup>162</sup> ». Jean-Paul n'a pas une seule fois mis un accent tragique sur l'ampleur de la perte ; à l'inverse, cet accent a été déplacé, et c'est le point capital, sur le fait que *tout ce qu'il nous montre, tout ce qu'il nous dit, tout ce avec quoi il nous met relation, n'est disponible à notre examen que pour autant que des enquêtes ont été menées*. Ce qui serait dommageable, ce serait que ce travail d'enquête (dont il se fait porte-parole et témoin) *ne trouve pas de prolongation dans le temps*<sup>163</sup>. En y regardant bien, on s'aperçoit en effet que chaque description faite durant la balade rend compte d'un accomplissement antérieur : on peut voir tel immeuble grâce au travail de l'OPAC ; on peut voir le buis grâce aux gens qui sont « montés au créneau » lors de la construction du Rize ; on peut voir le métier à tisser parce qu'un combat au long cours a été mené pour le sauvegarder, et ainsi de suite. Du coup, si la balade nous a permis d'identifier les opérations typiques du « faire voir », on peut pousser la réflexion un cran plus loin en y voyant un lieu où se « publicise la ténacité<sup>164</sup> » de ceux qui, en amont, ont veillé à maintenir des prises pour remonter le temps<sup>165</sup>. La valeur « extraordinaire »

<sup>160</sup> TROM Danny, « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », *op.cit.*, p.289.

<sup>161</sup> HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*, *op.cit.*, p.233.

<sup>162</sup> DUJARDIN Philippe, « Du rapport contemporain aux reliques », In : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.241-259, p.251.

<sup>163</sup> Le rattachement de l'IQMP au Rize dont on a parlé en introduction peut être aussi compris ainsi : l'absorption par des fonctionnaires permet de garantir la poursuite d'une enquête qui, sinon, tient pour l'essentiel à une petite poignée de personnes.

<sup>164</sup> JOSEPH Isaac, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *op.cit.* (non paginé).

<sup>165</sup> Du coup l'arrêt que nous avons fait à la gare de Villeurbanne, que l'on n'a pas mentionné dans les pages précédentes, prend ici tout son sens : un contact direct avec ceux qui sont, en somme, témoins de leur propre travail. Sur la petite esplanade qui fait face au quai du désormais tramway T3, Christiane, Jean et Patrick – que je croiserais régulièrement aux réunions de l'IQMP et aux événements du Rize – nous avaient ainsi raconté leurs luttes pour la préservation de la gare en question : « *Christiane : L'interquartiers du CFEL [Chemin de Fer de l'Est Lyonnais] fait un atelier patrimoine et on a travaillé sur cette ligne [...] dès 1999 exactement, donc on faisait des réunions, on s'inquiétait de cette ligne de chemin de fer laissée à l'oubli et qui était devenue presque une déchetterie parce qu'on y trouvait n'importe quoi, donc on s'est remis à faire des balades sur la ligne pour la faire connaître aux gens, pour attirer l'attention des journalistes, on a fait des réunions et lors d'une réunion, en avril 2000, on a eu 350 personnes au centre culturel, donc ça a attiré l'attention des autorités, et le dossier est ressorti des oubliettes. À partir de ce moment-là on s'est bagarrés pour que ça reste une voie ferrée, qu'on ne mette pas un transport sur roue qui aurait pu être sujet à être remplacé par d'autres choses, donc on a suivi le chantier de bout en bout, pour voir évoluer le quartier [...] Jean : Christiane est très modeste parce qu'elle a participé beaucoup, non seulement elle a participé dans le cadre de l'Interquartiers, mais [...] avec un voisin, Marcel, ils ont récupéré du matériel qui était dans les ateliers qui se trouvaient ici, [...] ils ont beaucoup*

du métier à tisser ne tient alors pas tant à l'objet qu'au récit de sa préservation, récit qui témoigne de l'intelligence pratique des associations, des militants, de leur capacité à négocier avec des politiques ou des promoteurs pour qu'une machine échappe à la destruction. En nous invitant à lire les tracts, à nous rendre au Rize, Jean-Paul tente un de ces « élargissement à tous les citoyens d'une démarche d'enquête. [Car] pour être politiquement actif, un public doit s'instruire. Et pour que son instruction soit politiquement opératoire, il faut qu'il dégage des connaissances suivant une méthode qui le rende actif, et non spectateur<sup>166</sup> ». C'est cette méthode d'enquête qu'il explicite systématiquement et qu'il nous engage à développer. Au cours des années prises par ma propre recherche, je le verrai ainsi déployer une énergie considérable à partager ses ficelles, à raconter inlassablement ce qu'enquêter sur Villeurbanne fait faire. Comme Gilles, comme moi-même, les chercheurs et chercheuses de passage au Rize et les riziens eux-mêmes lui doivent beaucoup<sup>167</sup>, à lui ainsi qu'aux associations et passionnés de Villeurbanne<sup>168</sup> : ce ne sont pas là de simples « acteurs » à objectiver, mais des enquêteurs de première importance dont le travail conditionne l'investigation sociologique. Jean-Paul est, en somme, une « figure incontournable sur une scène [...] qu'il a contribué à constituer comme telle<sup>169</sup> » : comme le personnage de F.O. étudié par M. Peroni et J. Roux, dont l'activité est constitutive du champ problématique des sols pollués par les déchets enfouis d'anciennes activités industrielles, Jean-Paul, adossé à un réseau d'amateurs qui sont en « position scrutatrice<sup>170</sup> » sur les changements de leur ville, met en œuvre des « principes de publicité et de gratuité [...] [en vue de] rompre le cercle restreint des acteurs habilités<sup>171</sup> ».

---

*travaillé, ils ont beaucoup stocké [...]. Si vous faites partie d'associations qui veulent donc un petit peu sauver des éléments, il faut vraiment anticiper, puisque tant que c'est dans le domaine public on peut faire quelque chose ; le jour où ça devient dans le domaine privé après c'est impossible, donc voilà, donc... à une époque, donc les élus villeurbannais ont vraiment essayé de conserver, donc ça a été difficile, de conserver l'emprise tout le long, et c'est pour ça que la réalisation a pu se faire, sinon... »*

<sup>166</sup> ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *op.cit.*, p.179.

<sup>167</sup> En ce sens, Jean-Paul est, comme le suggérait la BD, « *non pas un villeurbannais, mais LE villeurbannais* ». Cette phrase, relevée parmi d'autres au cours d'un café patrimoine (organisé par l'IQMP) et prononcée par la responsable élue de l'Interquartiers (Yasmina) est une façon d'indiquer à quel point l'homme est non seulement un point de passage obligé dans l'enquête sur la mémoire, mais aussi à quel point il incarne, justement, « le » villeurbannais idéal-typique, qui connaît par cœur sa ville et dépense son temps pour elle.

<sup>168</sup> Dans l'éditorial du programme des JEP 2013 du Grand Lyon, la ministre de la Culture et de la Communication de l'époque, Aurélie Filippetti, indiquait justement que ces journées étaient à la fois l'occasion de découvrir des édifices, des objets, des lieux, mais aussi de rencontrer celles et ceux qui s'engagent : « *des bénévoles, propriétaires comme associations, et des professionnels [...] ont sur se mobiliser pour nos monuments et leurs trésors avec patience, talent et responsabilité. Ces journées européennes du patrimoine sont l'occasion privilégiée de les rencontrer et de partager leur passion, leurs savoirs et leurs histoires.* »

<sup>169</sup> PERONI Michel, ROUX Jacques, « Le chercheur et son terrain : la vertu solidarisatrice des "sites potentiellement pollués" », *In* : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.209-223, p.211.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.213.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p.218.

Cette question de l'extension de la communauté d'enquête permet de repenser – c'est la seconde ligne - la problématique de l'appropriation, chère à notre guide comme elle l'est au Rize, et comme elle semblait l'être au programme de Jean-Paul Bret. Cette appropriation a trois versants, que l'on peut lier aux axes de la *Logique* de J. Dewey : celui d'une méthode expérimentale, dont on vient de parler ; celui des matériaux que celle-ci permet d'élaborer et qui viennent eux-mêmes soutenir des révisions de méthode<sup>172</sup> ; celui enfin du « public » qui se détermine au fil de son travail, et révisé l'objet de sa préoccupation. S'agissant d'une enquête ayant pour matériau le passé, cela nous fait retrouver G-H. Mead, pour qui « le passé est une construction qui ne se réfère pas à des événements ayant une réalité indépendante du présent, siège de la réalité, mais plutôt à une interprétation du présent dans son passage conditionnant qui rend possible la poursuite d'une conduite intelligible<sup>173</sup> ». Dans cette perspective la question de l'appropriation n'est pas réductible à une affaire de connaissance de l'histoire. La vulgate selon laquelle il faut « connaître d'où on vient pour savoir qui on est » - cette « *phraséologie tarte à la crème* » dont parlait Xavier (séquence 2) -, empêche de saisir l'enjeu qui n'est autre que *l'activité de connaissance elle-même*, en tant qu'elle engage une dynamique d'enquête au sens pragmatiste. Ce qui importe en effet dans la balade, ce n'est pas d'affilier les gens à une histoire *déjà là*, qu'il faudrait transmettre pour éviter qu'ils « n'oublient », et qu'ils puissent « s'identifier plus directement comme appartenant à un même groupe<sup>174</sup> », mais de leur donner les moyens de reconduire l'investigation sur le temps afin qu'ils puissent poursuivre la « conduite intelligible » de leurs vies. *Faire sien*, soit, mais non pas comme l'appropriation ou l'héritage à accomplir une fois pour toutes d'un passé écrit par d'autres ! Comme la socialisation continue d'une méthode d'investigation sur ce passé-même, sur ce qu'« hériter » signifie et implique<sup>175</sup>.

Et c'est peut-être à ce point que la notion de « mémoire » redevient intéressante. La promesse de Jean-Paul était de nous faire rencontrer des « *lieux qui font mémoire* », et on a rapproché ce *faire* d'opérations dont la description synthétique a permis d'actualiser les intuitions halbwachsiennes. Mais si l'on s'en tient à dire qu'on a vu le passé être reconstruit, on ne voit pas pourquoi parler de « mémoire » ou de « lieux de mémoire » se distinguerait de parler, génériquement, de passé, ou d'histoire, ou de patrimoine. En effet, Jean-Paul lui-même n'a pas employé le terme de mémoire en

---

<sup>172</sup> « On enquête non pour atteindre des vérités ou des objets prétendument indépendantes de nos expériences, mais pour intégrer les objets à ces dernières. » ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *op.cit.*, p.181.

<sup>173</sup> MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, *op.cit.*, p.175.

<sup>174</sup> GENSBURGER Sarah, « Essai de sociologie de la mémoire : le cas du souvenir des camps annexes de Drancy dans Paris », *Genèses*, n°4, vol.61, 2005, pp.47-69, p.59.

<sup>175</sup> C'est ce qu'on retrouvera au Rize qui, pour cette raison et conformément à son projet politique, non seulement ne s'implique pas spécialement dans la préservation du « patrimoine » (en dehors du travail, au demeurant limité à un certain domaine d'objets, des archives), mais ne propose pas non plus spécialement d'exposés d'histoire dans son programme. Par contre il propose une multitude de dispositifs (séquence 7) – ateliers, débats, expositions, mais aussi cafés patrimoine de l'IQMP, etc. – où chacun peut découvrir des façons de travailler le passé, et est invité à « *se poser des questions* » via les fameuses « *clés de lecture* », qui ne préjugent jamais de « ce qui » doit ou peut être « lu ».

dehors du temps de cadrage initial ! Cependant l'insistance mise sur l'appropriation et l'extension de l'enquête nous fait dire que ces choses que nous voyons, et ce passé dont nous parlons, ne sont là que parce que nous avons *fait* quelque chose. Ils sont les corrélats d'une investigation dont « nous » avons été les acteurs et, par conséquent, ils ne sont pas des objets externes à nous, qu'il faudrait apprendre et connaître (comme l'histoire) ou dont nous serions héritiers de fait (comme le patrimoine). En ce sens ce sont les nôtres, pas sur le mode de la propriété objective (telle que la produit l'enquête sociohistorique), mais sur le *mode de l'élaboration collective*. Cette proposition permet bel et bien de marquer une différence d'avec l'histoire qui, non seulement, est le fait des historiens de métier, mais qui surtout et par définition est inappropriable en l'état : on la perdrait en la subjectivant. Pour la construire il faut multiplier les sources, vérifier les témoignages, se départir des subjectivités ; pour la déplacer et la préserver, il faut tout un appareillage (des notes de bas de pages, des bibliographies, des mentions d'archives, etc.) qui seul permet de contenir les risques de négation. L'histoire *s'apprend*, il faut la *connaître* et son objectivité n'est pas impactée par les variations dans la connaissance que les individus en ont. Elle se solidifie sous des formes stables et se trouve être, comme nous l'a montré la sociologie des sciences, indépendante des sujets qui ont conduit à son édification. Bref, l'histoire n'est pas la même chose que la connaissance de l'histoire ; à l'inverse, la mémoire ne se distingue pas de la connaissance qu'on en a, elle est toute entière dépendante d'un faire incarné dans et effectué par des sujets : on la perd en l'objectivant. C'est peut-être ce qui explique que l'on emploie, comme nous l'avons souvent relevé, la catégorie de mémoire en référant sans distinction à une activité et au produit de cette activité. Qu'en est-il alors du patrimoine ? Lui aussi peut être considéré comme tributaire d'un faire ancré dans le présent – c'est la filiation inversée dont parle J. Davallon et par laquelle on peut « choisir ses ancêtres<sup>176</sup> » ; c'est la « logique sociale<sup>177</sup> » du patrimoine contemporain telle qu'analysée par M. Rautenberg – il n'en reste pas moins que la catégorie, comme l'ont montré C. Delacroix et P. Garcia, est surtout employée pour qualifier des choses jugées inévitables, prioritaires, constitutives d'une identité que l'on souhaite voir stabilisée. Ainsi le tour patrimonial donné à l'enseignement de l'histoire conduit-il à une volonté « "d'inscrire le citoyen dans un héritage et une culture", de donner à l'élève "une mémoire raisonnée" lui permettant de "forger son identité"<sup>178</sup> ». Du coup, la notion de patrimoine ouvre sur celle de la responsabilité morale de celui qui est constitué en héritier. P. Dujardin résume bien l'affaire en se faisant le pourfendeur de ceux qui voudraient faire fi de « leur » passé : « A

---

<sup>176</sup> DAVALLON Jean, « Le patrimoine : une "filiation inversée" ? », *Espaces Temps*, n°74-75, 2000, pp.6-16, p.16.

<sup>177</sup> Opposée à une logique « savante, légitimiste, [...] qui vise à déterminer une catégorie d'objets, de lieux, qui seraient à la fois exceptionnels et universels », elle « procède d'abord de la reconnaissance par les acteurs que, pour le groupe dont ils se réclament, un objet prend un sens particulier, à un moment donné, en signifiant un rapport spécifique et collectif au passé ou au territoire. » RAUTENBERG Michel, « Comment s'inventent de nouveaux patrimoines : usages sociaux, pratiques institutionnelles et politiques publiques en Savoie », *Culture & Musées*, n°1, 2003, pp.19-40, p.21.

<sup>178</sup> DELACROIX Christian, GARCIA Patrick, *op.cit.*, p.128.

ce fantasme, à cette folie, à ce passage aux limites de l'homme souverain, je ne peux répondre que par la formule suivante : "Non, tu n'es pas né de toi-même ! Tu es né d'une copule, d'une relation qui t'a précédé, d'une relation à l'infinité de tous ceux qui t'ont précédé et qui te font l'héritier de la langue que tu parles, du pays où tu vis, de la condition qui t'échoit. Tu n'es jamais que l'usufruitier de biens que tu n'as pas créés."<sup>179</sup> » Non, décidément, cette vision d'un monde dont chaque nouveau-né n'est « jamais que » le résultat<sup>180</sup> des prouesses accomplies par d'autres lors des millénaires qui le précèdent ne permet pas de saisir la dynamique qui nous intéresse.

Tournons-nous alors vers P. Ricoeur qui, s'il reprend, sous la catégorie de dette, cette idée que « nous sommes redevables à ceux qui nous ont précédés d'une part de ce que nous sommes<sup>181</sup> », nous invite néanmoins à déplacer l'analyse vers la « narration [qui] lie les personnes aux biens impersonnels de la communauté [...] en montrant que les actions passées sont des causes du présent et que l'avenir est une extension potentielle des actions présentes. Toute justification de l'action présuppose dès lors une logique narrative qui donne un sens moral à un acte particulier et une unité-continuité aux vies singulières<sup>182</sup> ». Ce point capital nous fait au bout du compte retrouver l'idée de mémoire collective comme *récit en action* chez M. Halbwachs. Définitivement détachée de l'idée d'un partage objectif (dans les cerveaux) d'un passé objectivable, incommensurable avec une histoire qui rationalise les attachements et les identités (et pour qui le passé est ce dans quoi on s'inscrit *de fait, qu'on le veuille ou non*), elle devient sous l'angle pragmatiste à la fois une méthode d'émergence du passé, le lieu d'une redistribution du *sens moral* attaché à ce passé, et au bout du compte une ressource de redétermination de ce que « nous », qui la pratiquons, sommes. La balade est un point d'entrée dans ce travail, et tout semble indiquer que c'est au Rize que nous pourrions poursuivre ce à quoi Jean-Paul nous engage. C'est là-bas que nous pourrions comprendre mieux pourquoi les lieux avaient « *des choses à nous dire* » : Jean-Paul s'est fait, comme il me le redira si souvent, le *porteur* des murmures de Villeurbanne. L'histoire de la ville, nous la connaissons déjà, parce que les livres d'histoire nous la fournissent : nous comprenons par contre que la mémoire semble n'exister que par l'activation empirique de cette logique narrative dont parle P. Ricoeur : elle est, à l'instar du paysage dont parle D. Trom, « quelque chose possédant une valeur esthétique et méritant à ce titre notre sollicitude, nos

---

<sup>179</sup> DUJARDIN Philippe, KNEUBÜHLER Michel, MICOUD André, *Quel temps faisons-nous ? Conversation avec Philippe Dujardin et André Micoud*, Vénissieux : La passe du vent (collection « Faire Cité »), 2013, 275 pages, p.179.

<sup>180</sup> F. Nietzsche résume bien cette idée que chaque enfant qui naît au monde se trouve être d'emblée rapporté à une histoire ; on attend de lui qu'il l'apprenne, qu'il la respecte, et qu'il la porte. Il lui faut « comprendre le mot "c'était", formule qui livre l'homme aux combats, à la souffrance et au dégoût, et lui rappelle que son existence n'est au fond rien d'autre qu'un éternel imparfait. » (NIETZSCHE Friedrich, *op.cit.*, p.96). Cet essai philosophique, déjà mentionné en séquence 1, a fait partie de ces textes marquants de ma thèse, dans la mesure où s'y formule une analyse rare de l'historicisation et de la façon dont celle-ci conduit à abolir la mémoire et l'action.

<sup>181</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op.cit.*, p.108.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p.91.

soins et notre souci de conservation<sup>183</sup> ». Autrement dit, son existence ne tient qu'aux actions de ceux qui la disent, la font apparaître, se l'approprient. Et il suffirait, comme le dit B. Latour à propos de la fiction, « que cesse la sollicitude de ceux qu'elle déplace, pour que l'œuvre disparaisse tout à fait<sup>184</sup> ». Alors, comment déplacer la mémoire, comment effectuer sa transitivité, comment ne pas la perdre ? D'ici quelques pages, nous verrons comment nos enquêteurs villeurbannais tâchent de répondre à cette question.

## II. Le passant considéré

De retour dans mon bureau, je fais le point en reprenant d'autres transcriptions et notes, tirées d'autres balades. Celles de « *l'exploration utopique* » des Gratte-Ciel avec Véronique ; celles de la découverte des coulisses du TNP (ex-Palais du Travail) ; celles de la visite du Pôle Pixel (ex-minoteries) ; celles d'un temple maçonnique cours Tolstoï ; celle du Nouveau Cimetière de Cusset dirigée par Chantal ; celles encore des jardins de la SJOV (Société des Jardins Ouvriers de Villeurbanne) où coule la seule, unique et véritable Rize, vidée toutefois de ses poissons il y a peu, après l'avoir été de ses guinguettes<sup>185</sup>... Au fil des mois, cette liste devait aller croissant puisqu'au-delà des déjà nombreuses balades « formelles » (programmées comme telles), j'allais assister à toutes celles, innombrables, qui allaient advenir sitôt que je me déplacerais dans la ville avec d'autres : le temps de rejoindre un arrêt de bus ou d'aller à la cantine municipale fournirait ainsi régulièrement l'occasion à ceux qui la connaissent, de décrire Villeurbanne à celui qui ne voit rien ; sans compter les sorties organisées par quelque équipe du Rize, par exemple pour faire découvrir les lieux « inévitables » de Villeurbanne aux nouveaux personnels (en prenant la voiture du service), ou pour leur montrer quelques endroits au moins aussi extraordinaires que l'était le sanctuaire du métier à tisser. Ce fût le cas par exemple du « *Comité Rizien de repérage et de valorisation des Cafés Jeux de Boules Villeurbannais* » ou *CRRVCJBV*, dont Delphine, sa « *Présidente auto-proclamée unilatéralement* », se proposait de nous faire faire « *une mémorable tournée d'été à la découverte des*

---

<sup>183</sup> TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *op.cit.*, p.98.

<sup>184</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, *op.cit.*, p.252.

<sup>185</sup> « Varoujan (responsable de la SJOV): *Nos jardins sont en bordure d'une rivière qui s'appelle la Rize, c'est une rivière qui prend sa source dans le quartier du marais à Décines, à proximité du Grand Large, et qui, avant, traversait Décines, traversait Vaulx-en Velin, traversait Villeurbanne, traversait Lyon, et se jetait dans le Rhône au niveau de la Guillotière. Et cette Rize elle a été complètement abandonnée à l'air libre vers... 1950 environ. Et... la seule portion qui reste à l'air libre maintenant, elle se termine dans nos jardins, c'est à 500m d'ici, après elle se jette dans le canal de Jonage. [...] Les guinguettes étaient toutes là en bord de Rize, c'était vivant, hein, après la seconde guerre mondiale, tous les lyonnais venaient dans les guinguettes manger la friture ici. Bon, enfin ça a complètement changé, ça a tout disparu. [...] La Rize, qui est ici, c'était une rivière qui était très poissonneuse jusqu'au mois d'avril l'année dernière, y'avait une dizaine de variétés de poissons dedans, y'avait au moins, je peux dire, un millier de... de poissons à l'intérieur, et puis on a eu deux phénomènes d'empoisonnement par des solvants [...]. Tous les poissons ont piqué du nez, [...] ils ont complètement disparu.* » (Balade du 16 janvier 2014)

*derniers hauts lieux de la boule (ouvrière) villeurbannaise*<sup>186</sup> ». Et l'air de rien, dans l'arrière-cour de la *Joyeuse Gargotte*<sup>187</sup>, des questions étaient posées aux tenancières qui exhumaient alors d'une vieille boîte à chaussures des photographies des temps anciens et, nous les montrant, nous révélèrent l'époque où il y avait là, en lieu et place des herbes folles, des hommes en grève qui les faisaient danser<sup>188</sup>.

Je me pose alors deux questions. La première concerne l'importance qu'a fini par prendre dans mon rapport le dispositif de la balade – et avec lui, ceux de la légende, de la monstration, de l'apparition. Est-ce mon appareillage théorique qui m'a permis de m'attacher aux actions décrites plus haut ? En réalité, si je peux aujourd'hui en parler ainsi et en saisir les caractéristiques typiques – parler d'« opérations », de « procédures », etc. – c'est précisément parce que j'ai été sans cesse constitué en spectateur dans ces moments. C'est cette *systematicité* et cette *récurrence* qui m'ont rendu attentif aux gestes, aux formulations, aux déplacements dans l'espace que je pouvais voir toujours se répéter. De sorte que finalement, ce ne sont pas tant mes lectures qui m'ont permis de focaliser *a priori* mon attention sur ces éléments mais le terrain qui, par sa sollicitation incessante, m'a permis de comprendre ce dont parlaient, dans leur langage parfois désincarné, le pragmatisme et l'ethnométhodologie. L'objet de mon enquête se découvrait ainsi, au fur et à mesure, et avec lui l'intérêt de théories qui m'avaient de prime abord plongé dans un embarras infini en ne me donnant aucune solution pratique pour aborder « la mémoire », tout en me disant en même temps qu'il me fallait me tenir aussi loin que possible de toutes les formules magiques consacrées sur le sujet. Finalement c'est l'invitation d'A. Hennion qui aura été suivie sans le vouloir : prendre un « retard délibéré à l'interprétation [...] [pour] veiller à contrôler nos procédures de saisie<sup>189</sup> » contre « la fausse évidence méthodologique [de la "construction de l'objet"] qui est devenue une vulgate bien peu

---

<sup>186</sup> Dans un email interne de juillet 2015, Delphine vendait ainsi son affaire : « *Vous aimez les endroits improbables, les terrasses cachées, vous aimez Villeurbanne [...], vous aimez ses cafés jeux de boule, lieux de transmission d'une légendaire convivialité villeurbannaise (plus pointue que sa gastronomie parfois, mais passons...) alors vous aimez le CRRVCJBV !!* »

<sup>187</sup> D'après le programme de Delphine : « *Lundi 6 juillet : l'inénarrable Joyeuse Gargotte, 123 rue Léon Blum, testée et approuvée l'année dernière par le Comité, enfin un endroit où la carte bleue n'a pas droit de cité, pas plus que le conformisme, la langue de bois, encore moins les normes européennes en matière d'équipement de cuisine et ni la mauvaise humeur. (la façade est en réfection [...] on pourrait avoir l'impression que le resto est fermé mais non – poussez la porte et suivez les indications de la dame)* ». A noter que la faute d'orthographe (les deux « t » de *Gargotte*) est d'origine ; la *Joyeuse Gargote* (avec un seul « t ») est un autre restaurant, localisé à Lyon.

<sup>188</sup> Les riziens ne manquent pas de demander s'ils peuvent emprunter les images, pour les scanner quelque part ; si, des fois, ces femmes ne seraient pas intéressées pour venir témoigner, sous enregistrement, au Rize ; si, par hasard, elles ne connaîtraient pas d'autres gens qui connaîtraient... ne ratant donc jamais une occasion de documenter leur enquête et d'y agréger, par des invitations douces, celles et ceux qui seraient susceptibles d'y contribuer. On reviendra en temps voulu sur ce mode opératoire, qui dans le cas de la *Joyeuse Gargotte* s'est avéré efficace puisque donnant lieu à l'enregistrement d'un témoignage de la propriétaire par Cécile (la biographe en charge du dispositif « *Quelle mémoire !* » évoqué en séquence 1 et qu'on décrira en séquence 7), témoignage lui-même retravaillé et mis en ligne récemment par le CMTRA (Centre des Musiques Traditionnelles en Rhône-Alpes : <https://cmtra.hypotheses.org/3440>)

<sup>189</sup> HENNION Antoine, « La gare en action. Hautes turbulences et attentions basses », *Communications*, n°90, 2012, pp.175-195, p.180.



examinée de l'analyse sociologique<sup>190</sup> ». Car l'objet et ses modes de saisie s'avèrent être tributaires de l'expérience d'enquête. Il en va de même pour le rejet de l'enquête factuelle : elle n'est pas tant une affaire de positionnement théorique *a priori* que le résultat d'un décalage progressif du regard sociologique à l'amont de la disponibilité des faits, décalage qui n'est possible qu'en prenant en charge cette disponibilité de « faits sociaux ».

Mais il y a pourtant autre chose, une autre question de plus en plus pressante : peut-on si simplement s'écarter, justement, du plan factuel, des contenus dont nous parlait, par exemple, Jean-Paul ? Peut-on décortiquer ses gestes, le voir faire apparaître le passé de Villeurbanne, sans se demander de quel passé il s'agit exactement, et pourquoi il mérite sa sollicitude ? En un mot, peut-on se désintéresser *de ce qui intéresse les acteurs* ? Et s'il faut s'y intéresser, comment faire ? D'une certaine manière, le langage ethnométhodologie pousse à logiciser l'analyse en la situant en deçà des thèmes qui occupent les membres, et H. Garfinkel est explicite sur ce point : l'ethnométhodologie s'intéresse à « une chose [...] [qui] se trouve exclue de leur intérêt [aux membres] : les actions pratiques et les circonstances pratiques ne sont pas en elles-mêmes un thème, et encore moins un thème exclusif de leurs enquêtes<sup>191</sup> ». Le sociologue s'intéresse donc à ce qui, sauf lors d'occasions spécifiques<sup>192</sup>, ne les intéresse pas. N'est-ce pas alors courir le risque d'une sorte de surplomb mais *par le bas* ? D'une sorte d'indifférence absolue à tout ce qui, en dehors du chercheur, importe tant ? Et est-ce que finalement, l'ethnométhodologie n'est pas du coup l'analyse formelle par excellence ? Sous la plume d'H. Garfinkel, cette expression renvoie à des démarches qui substituent aux phénomènes des objets conceptuels ; mais dans un sens, un programme qui consiste à « examiner les méthodes et les procédés<sup>193</sup> » des membres, donnant « une priorité exclusive à l'analyse des méthodes d'action concertée et des méthodes de la compréhension commune<sup>194</sup> » ne risque-t-il pas de délaisser tout ou partie de ce qui précisément autorise le déploiement de ces méthodes, à savoir que les membres mènent des enquêtes autour de thèmes qui les préoccupent ? Qu'ils essaient, justement, de comprendre des choses ? Il n'est pas question d'engager une discussion théorique à ce propos<sup>195</sup>, mais de

---

<sup>190</sup> *Ibid.*

<sup>191</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.59.

<sup>192</sup> « Le fait qu'ils soient "non intéressés" renvoie à des pratiques et à des découvertes raisonnables, et à des arguments plausibles. Pour les membres, "être intéressé" consisterait à entreprendre de rendre observable le caractère "réflexif" des activités pratiques ; à examiner les pratiques ingénieuses d'investigation rationnelle comme des phénomènes organisationnels, sans l'idée de les corriger ou d'ironiser à leur sujet. » *Ibid.*, p.61.

<sup>193</sup> BARTHELEMY Michel, QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique », *op.cit.*, p.28.

<sup>194</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.91.

<sup>195</sup> On peut se reporter à l'ouvrage d'A. Ogien, *Les formes sociales de la pensée* (OGIEN Albert, Les formes sociales de la pensée. La sociologie après Wittgenstein, Paris : Armand Colin, 2007, 192 pages) dans lequel est travaillée en profondeur la question de savoir comment la sociologie peut analyser les capacités de conceptualisation, d'analyse, d'identification, de généralisation des membres, sans « tirer ses preuves uniquement de l'examen d'usages décontextualisés » (*Ibid.*, p.26) comme peuvent le faire les philosophes. En mettant en relation la perspective wittgensteinienne, la sociologie de la connaissance et différentes nuances ethnométhodologiques, l'auteur montre que les sociologues qui mènent l'enquête sur les structurelles formelles de la connaissance et du raisonnement des membres doivent « analyser, dans la simultanéité de leur utilisation,

remarquer que cette question s'est posée longtemps pendant la recherche, parce que je n'étais pas *a priori* intéressé, encore moins passionné<sup>196</sup>, par ce qui passionnait mes interlocuteurs, tandis que j'étais très curieux, sociologiquement, d'observer comment ces passions les faisaient agir. Comment faire pour que la balade que l'on vient de voir, et les dispositifs que l'on s'apprête à observer, ne soient pas réduits à de simples procédures standardisées ? Il faut donner une inflexion à ce travail en construisant peu à peu de quoi saisir, plus profondément, le rapport du voir au faire, du faire apparaître au faire agir.

On peut pour cela reprendre du pragmatisme, comme le proposent L. Quéré et C. Terzi, son intérêt pour l'enquête sociale certes, mais aussi son souci – qui en est indissociable - de la formation des valeurs. En effet, on trouve chez J. Dewey non seulement un intérêt pour la problématisation, mais également pour la « problématicité qui se détache du "monde naturel", parce qu'elle interroge le sens évident qui y prédomine, ébranle les certitudes, questionne les valeurs admises, etc.<sup>197</sup> ». L'enquête sur la problématisation porte sur des méthodes analytiques des membres, ou de la communauté du public ; l'enquête sur la problématicité suppose de prendre en charge quelque chose comme une sensibilité, un attachement, une importance qu'ont certaines choses pour certaines personnes. Des choses qui sont faites problèmes au regard de certaines propriétés qui sont comprises comme étant les leurs, qu'elles *incarnent* ; au regard d'une charge significative qu'elles *portent*. Du coup, on voit bien comment d'un côté l'ethnométhodologie permet de saisir empiriquement ce que le pragmatisme de J. Dewey ne résolvait pas, à savoir « comment [la problématicité] se réalise concrètement, par quelles opérations, par quel travail organisationnel, dans quels contextes<sup>198</sup> » ; et comment, dans l'autre sens, le pragmatisme permet de dire que, finalement, il n'y a observabilité d'opérations, de méthodes, que parce qu'il y a des choses qui font problème, qui ébranlent, et dont la texture thématique ne peut être écartée du regard sociologique. Concrètement : ce n'est pas n'importe quoi qui nous est montré dans la visite. Celle-ci participe d'un travail de formation des valeurs, entendues comme étant « des choses qui se produisent dans le monde et [...] correspondent à *ce à quoi nous tenons* manifestement<sup>199</sup> ». Cette seconde moitié de séquence vise à réintroduire progressivement ce souci thématique qu'on sera appelés à développer sur toutes les séquences ultérieures : comment faire voir a-t-il partie liée avec « faire faire », « faire souci de », « rendre concerné » ? Et donc, par la suite : Comment produire à travers le temps une continuité du concernement ? Comment « tient-on » à quelque chose, au juste ?

---

les éléments de savoir employés pour donner un caractère ordonné aux objets et aux événements d'une circonstance d'action, et la série d'enchaînements qui composent la séquentialité de cette action » (*Ibid.*, p.80). C'est dire si l'enquête sur les méthodes présuppose que ces méthodes aient des « raisons » d'avoir lieu, c'est-à-dire qu'il existe des membres-en-action autour d'objets dont les significations importent.

<sup>196</sup> On introduit ce terme ici en vue de la séquence 5 et 6 où l'on pensera les « passions cognitives ».

<sup>197</sup> QUERE Louis, TERZI Cédric, *op.cit.*, p.13

<sup>198</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>199</sup> BIDEAUX Alexandra, QUERE Louis, TRUC Gêrôme, « Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs », In : BIDEAUX Alexandra, QUERE Louis, TRUC Gêrôme, *John Dewey, La formation des valeurs*, Paris : La Découverte, 2011, 238 pages, pp.5-64, p.11.

Penser à tout cela me fait rouvrir un dossier que j'avais progressivement laissé de côté à l'automne 2013, à mesure que la résidence au Rize s'avavançait. J'y retrouve : une carte de la ville usée, dont une bonne moitié des rues sont tracées au feutre vert ; un grand plan du Plan Local d'Urbanisme de Villeurbanne, acheté sept euros à l'Unité Géoservice du Grand Lyon ; très exactement cinq-cent-soixante-seize photographies de plaques de rues, de tags en tous genres, de devantures de maisons et de bâtiments industriels délabrés ; un classeur Excel enfin, dans lequel sont répertoriées, localisées et commentées toutes ces images. Ce projet m'avait occupé dès le mois de février de la même année et coûté plusieurs paires de chaussures et autres sparadraps : un genre d'enquête exploratoire pour me familiariser avec la ville et, au passage, voir ce qu'elle avait à m'offrir en termes de lieux de mémoire. En revenant sur cette phase de ma recherche, il ne s'agit pas de décrire l'ensemble de mon « inventaire », mais plutôt d'interroger ce que cela avait pu signifier de faire un tel travail, maintenant que, grâce à la balade, nous avons compris à quel point le *dispositif* de monstration est nécessaire à l'émergence de « lieux de mémoire », et maintenant que l'on cherche à aller plus loin sur ce à quoi nous font tenir, finalement, ces dispositifs.

Dans un premier temps je spécifierai et solidifierai l'argument développé dans la première section en montrant que mon ethnographie exploratoire, si elle était destinée à échouer (en tant qu'inventaire), permet néanmoins de comprendre que si l'on aplatit un peu la topographie villeurbannaise, les lieux dits de mémoire se présentent comme des dispositifs *parmi d'autres*, et qu'à ce titre ils ne bénéficient d'aucun privilège particulier, d'aucune sorte « d'aura » sacrée. A partir de là on montrera que la pragmatique de la mémoire se situe sur la corde raide car elle doit éviter deux écueils : considérer que de tels dispositifs ne sont jamais que des émanations du « pouvoir » et, ce faisant, les rapporter à une histoire sociopolitique locale (du genre : « la mairie veut imposer sa vision du passé ») ; tenter, sur l'autre versant, de savoir ce que les passants « pensent » ou « font » de l'espace urbain (du genre : « les villeurbannais s'approprient à leur façon la mémoire officielle »). L'écart persistant entre les informations et leurs réceptions, entre les symboles et leur opérativité, dérive d'une polarité conséquente au travail de purification, selon le terme de B. Latour, opéré par les chercheurs eux-mêmes qui, du côté objectiviste, produisent des édifices livresques sur la « réalité » des objets « dans leur contexte et leur histoire », et de l'autre, des théories psychosociologiques qui démontrent à quel point les gens ont, décidément, des rapports « subjectifs » à cette « réalité ». Le retour sur inventaire ne pourra pas ici nous conduire à des interprétations sémiologiques ou à des spéculations concernant les « motifs politiques » de tels dispositifs d'un côté, et leurs « impacts subjectifs » de l'autre<sup>200</sup>. Il faudra se contenter d'une analyse de moindre ampleur et essayer déjà, à ce

---

<sup>200</sup> En revanche, nous opérerons plus tard une ressaisie pragmatiste de ces problèmes puisque les acteurs de la mémoire mettent précisément tout en œuvre pour savoir si leurs publics ont bien compris ce dont ils parlent, s'ils ont été sensibles à ce dont on leur a parlé, s'ils ont pris conscience du caractère historique de leur existence, etc.

stade, de voir dans certains agencement urbains des tentatives de formatage, des minuscules *prises* qui, toutefois, nous proposent d'entrer dans rien de moins que *le passé*. Ou plutôt, de nous mettre en contact, en association, en *présence* d'entités que l'on aurait pu croire se situer « dans » le passé. On rejoindra donc la réflexion développée dans *Paris ville invisible* : pour B. Latour, les plaques ou les monuments ne sont pas juste là « pour mémoire », dans une logique de piété civile – ils *tentent de faire exister, sur un mode spécifique, certains êtres*, et tentent de leur conférer une opérativité sur le présent. Ainsi, si « nous partageons la ville avec un autre *demos* qui n'a pas la forme usuelle des humains de chair et d'os<sup>201</sup> », c'est aussi dans le sens d'une « présence des absents<sup>202</sup> ». Cette mise en présence est travaillée par un ensemble de dispositifs à géométrie variable, sur lesquels on s'arrêtera de façon synthétique afin de voir, en séquence 5, de quelles enquêtes ils procèdent. Du moins leur observation nous permettra-t-elle de formuler des hypothèses de travail importantes pour la suite, concernant les *formes de présence* d'être *temporellement distants* d'une part, et concernant la valeur *ontogénétique* des activités de récit de l'histoire. A travers les pages qui viennent, on délaissera donc la notion de lieux de mémoire pour lui substituer celle de dispositifs de mise en présence, elle-même appelée à être spécifiée – l'important étant de se sortir des définitions *a priori* de la « mémoire » pour les qualifier.

## 1. Symétriser l'ethnographie des dispositifs

Commençons par jeter un œil à quelques entrées choisies du tableau que j'avais produit.

Date	Type	Adresse	Ce qui est marqué	Commentaire	Producteur
11-mars-13	Affichage privé	16 Rue Jean-Claude Vivant	"Attention - Pour la protection de mes reptiles la maison est protégée"	Autre affiche du magasin de tatouage qui mets en garde le passant (l'affiche est disposée au bas de la vitrine, à côté de bouteilles de vins)	x
11-mars-13	Affichage privé	84 rue d'Alsace	"Vendredi 15 Mars - Soirée Grenouilles"	Affichage de restaurant. Invitation pour le public. Je n'ai pas beaucoup photographié toutes ces choses (trop nombreuses) : pancartes avec des flèches vers la boutique, affiches de prix, cartes de restaurants)	x

<sup>201</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.106.

<sup>202</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, Paris : Gallimard (collection « Folio Essais »), 2007 [1993], 528 pages, p. 349.

Séquence 4. La mémoire en ses lieux

12-mars-13	Affichage officiel	Square des anciens combattants d'Afrique du Nord (angle Becker/Kahn)	"En hommage aux soldats engagés et aux soldats du contingent qui ont combattu au Maroc, en Tunisie et en Algérie"	Présence du règlement	le maire de Villeurbanne / Villeurbanne
12-mars-13	Plaque de rue	Rue du 4 août 1789	"rue du 4 août 1789 - Abolition des privilèges"	x	Villeurbanne
19-mars-13	Ancien commerce	face au 5 rue Francis de Pressensé	"Anciens et Lucien Chaussonon - Louis Bick et Cie Suc. SARL au Capital de 1000000 [...]"	Ancienne plaque apposée sur une vieille porte.	x
20-mars-13	Affichage privé / restrictif	10bis / 12 rue Cambon	"Attention - Prière de ne plus forcer le portail - Nb. nous venons tous juste de le réparer"	mise en garde	x
23-mars-13	Affichage officiel / Restrictif	Parc de la Feysine	"Le parc de la Feysine est un ancien champ de captage d'eau potable - les platanes du parc sont âgés de plus d'un siècle [...]. Il est possible avec un peu d'attention d'apercevoir les traces d'un castor. Découvrez une multitude d'anecdotes sur la faune et la flore peuplant le parc de la Feysine sur les bornes pédagogiques situées le long du chemin hectométrique (tous les 100 mètres) et les tables d'information."	Panneau posé à une des entrées du Parc, avec un plan, une liste de choses à ne pas faire (smiley :( rouge) et de choses bien (smiley :) vert), la petite liste habituelle d'anecdotes plus ou moins historiques... Objectif pédagogique ouvertement affiché.	Villeurbanne
25-mars-13	Plaque commémorative	Rue Vinet (angle Pressensé)	"Les travailleurs de l'entreprise Gendron - à la mémoire de nos camarades morts pour la France"	Plaque dans square sans nom (privé ?).	Travailleurs de l'entreprise Gendron
25-mars-13	Affichage / Tag	Passage Rey / Tour de la Salle des Gratte-Ciel	"Si tu lis cte merde t un gros trou de bal"	Message à l'intention du lecteur.	x
09-avr-13	Plaque commémorative	place Croix-Luizet	"Ce platane a été planté en 1952 par Jean ???"	Plaque apposée à un platane, cassée.	x

Ce tableau témoigne d'abord du fait que l'espace « est immédiatement ségrégué et organisé suivant une série de rappels à l'ordre qui sont autant d'obstacles à la liberté de mouvement<sup>203</sup> ». Ici, il l'est par ces sortes de cartels : du texte inscrit sur un support, lui-même cloué, scotché, cimenté ou punaisé sur des murs, des arbres, des portails, etc. Comme l'indiquait G. Knaebel, pour peu que « l'œil s'accroche sur des points qu'il a l'habitude – et que les convenances demandent – d'ignorer<sup>204</sup> », se

<sup>203</sup> JOSEPH Isaac, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, op.cit., p.80.

<sup>204</sup> KNAEBEL Georges, « La rue mémoire, écriture du politique », *Pouvoirs*, n°116, 2006/1, pp.87-96, p.96.

constitue en effet une « série des paroles d'injonctions affichées, scellées, cloutées sur les murs, les entrées d'immeubles et les portes de garage<sup>205</sup> ». Parce qu'ils s'adressent au passant, ces cartels concourent, via leurs modalisations, à faire de la rue un « espace du mouvement, du rassemblement, de la dispersion et du passage [...] [un] univers du changement de positions<sup>206</sup> ». Ces cartels, « à travers les prises, saillances, *affordances* multiples qu'ils présentent, port[e]nt déjà avec eux une proposition d'usage ou d'action<sup>207</sup> ». Ainsi, comparable en cela à la gare décrite par A. Hennion, la rue est-elle un espace où l'on passe et où l'on trouve des « sollicitations innombrables<sup>208</sup> ». Les insultes, les messages poétiques, les instructions de livraison, les plaques tarifaires, cohabitent avec les règlements municipaux, les explications historiques et les plaques commémoratives qui, remarquons-le, occupent une portion congrue comparativement à d'autres formes (commerciales notamment) ; à chaque fois, le passant qui y est attentif – au regard des modalités pratiques de sa présence au lieu - est appelé à engager un certain genre d'activité (respecter le silence, sonner à tel endroit, ne pas se garer ici, rentrer manger telle chose, prendre acte de sa condition existentielle comme dans le tag du passage Rey relevé ci-dessus...) ou tout au moins à en faire usage pour tracer son chemin. Ce sont donc des « dispositifs moraux<sup>209</sup> », qui prescrivent ce qu'il convient de faire (ou non) en l'endroit précis où ils sont, ou bien livrent une description spécifique qui « oriente et contraint le parcours interprétatif<sup>210</sup> » qui doit être fait de telle ou telle chose (ce n'est pas un arbre, mais un « *platane planté par Jean...* »), ou bien encore permettent simplement de savoir où on se trouve, où on en est de son parcours.

Ainsi, celui qui déambule dans la ville oscille « entre des régimes successifs<sup>211</sup> », du fait du foisonnement des dispositifs en présence, qui « anticipent tous le comportement d'habitants génériques et anonymes auxquels ils font faire, par anticipation, un certain nombre d'actions<sup>212</sup> ». À chaque panneau, plaque, pancarte, le passant est invité à se coordonner, sous des modes spécifiques (le souvenir, l'achat, l'empathie, le respect, etc.), à des tas d'autres entités. À des personnes ou des groupes : les soldats de telle guerre, les propriétaires de telle maison, l'homme qui un jour a planté tel arbre, le tenancier de tel bar. À des temps : 1789, la seconde guerre mondiale, l'année 1952, la semaine dernière où l'on a repeint tel mur. A des objets : un portail, une usine, un platane. Mais ce qui est très frappant alors, c'est que les dispositifs qui parlent de souvenir, de mémoire ou d'histoire, ne sont pas *formellement* différents d'autres, qui parfois parlent aussi de passé, d'événements échus et de conséquences à en tirer. Certes, J-L. Piveteau, dans un article intitulé *Le territoire est-il un lieu de*

<sup>205</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>206</sup> JOSEPH Isaac, « L'espace public comme lieu de l'action », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 1992, pp.211-217, p.217.

<sup>207</sup> HENNION Antoine, « La gare en action. Hautes turbulences et attentions basses », *op.cit.*, p.180.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p.176.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p.190.

<sup>210</sup> QUERE Louis, « La valeur opératoire des catégories », *op.cit.*, p.17.

<sup>211</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*, p.75.

<sup>212</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.91.

*mémoire* ? considérait que « l'espace soutient la mémoire. [...] Il remet sous nos yeux choses et gens, nous offrant de repenser à ce que les moments révolus ne nous ont pas permis, parce que trop courts, d'épuiser<sup>213</sup> » ; mais bien d'autres choses sont sous nos yeux, et bien d'autres *offres* nous sont faites. Il ne faudrait donc pas surestimer la qualité « mémorielle » du territoire<sup>214</sup> et se poser la question suivante, aussi bête que nécessaire : entre un tag qui indique « *si tu lis ça, t'es qu'un...* » et une plaque qui indique « *passant, souviens-toi* », quelle est au juste la différence ? Regardons par exemple cette affiche, croisée le 12 mars 2013 au 65 rue Paul Verlaine<sup>215</sup> :



Voyons ensuite cette plaque, photographiée le même jour à l'angle de la rue Anatole France et de la rue Magenta :

---

<sup>213</sup> PIVETEAU Jean-Luc, « Le territoire est-il un lieu de mémoire ? », *Espace géographique*, n°2, tome 24, 1995, pp.113-123, p.115.

<sup>214</sup> Cette teneur est bien sûr variable selon les territoires où l'on enquête. On peut imaginer que certains endroits soient dépourvus de toute inscription appelant au « souvenir », tandis que d'autres en abondent. Ce n'est pas pour rien que les « hauts lieux » de la mémoire – liés en général à la Seconde Guerre Mondiale – sont pris pour terrains privilégiés par les analystes : ils prennent pour objets des terrains qui sont déjà construits de telle sorte qu'on ne puisse pas ne pas y percevoir le « poids du passé ». Mais cette focalisation sur les grandes affaires de la mémoire, indexées aux grands drames de l'Histoire, ne vient-elle pas occulter les présences plus ordinaires, diffuses, des dispositifs qu'on observe ici ?

<sup>215</sup> Il est exactement écrit : « *A l'attention des propriétaires d'animaux domestiques : soyez vigilants !! Un chien a été empoisonné, du poison déposé sur ce trottoir !!* »



Faire ce vis-à-vis a quelque chose de scandaleux, mais attendons un instant : dans un cas comme dans l'autre, on a un affichage concis, avec un message lapidaire qui nous explique qu'*ici* s'est passé *quelque chose* dans *le passé*, et cette chose a une *importance* qui semble justifier que l'on procède à une exposition publique ; le passant, informé, est dans les deux cas invité à *être vigilant* : à bien se souvenir, ou à faire attention à ce que pourrait ingérer son animal domestique. Et pourtant, les deux affichages réfèrent à des choses qui sont sans commune mesure... pour peu que l'on connaisse l'histoire. Du coup, la mise en équivalence faite ci-dessus n'est pas juste un effet de présentation, mais quelque chose qui s'observe : rien ne permet de présumer d'une plus grande visibilité et efficacité des plaques « importantes », par rapport à d'autres au contenu trivial ; en fait, il suffit de descendre en cinq minutes l'avenue Henry Barbusse pour s'apercevoir que ni la sculpture du *Répit* de Jean-Jules Pendariès en son début, ni le beffroi de l'Hôtel de Ville à son terme, ni les multiples plaques présentes sur les façades, n'attirent autant l'attention que les rabais sur lapins en chocolats de la maison Bettant, ou que les derniers potins affichés sur les présentoirs des bureaux de presse. Cette mise à plat ne nous avance pas ! Et c'est là sa vertu, de nous faire reculer : elle permet de dire qu'un projet d'inventaire des « lieux de mémoire » ou des choses « mémorielles » dans l'espace public opère en fait une sélection drastique dans le monde observable pour ne retenir que ce qui vient documenter des thèmes historiques déjà constitués et jugés importants *parce* qu'historiques, dans une sorte de boucle d'autovalidation de l'histoire par elle-même<sup>216</sup>. Le problème réside dans la conséquence d'un tel travail, à savoir une incapacité à saisir sociologiquement l'opérativité réelle des dits « lieux », puisque

---

<sup>216</sup> On développera ce point en séquence 5 en nous rendant dans une réunion consacrée à la décision toponymique.



ceux-ci sont saisis en fonction de propriétés abstraites et non dans leurs performances publiques. On leur attribue une valeur théorique qui n'a *rien à voir* avec leur « valeur réelle pratique<sup>217</sup> », pragmatique au sens de W. James.

C'est là que la notion de dispositif s'avère pertinente - pour saisir la dynamique de l'attachement et du détachement des histoires aux objets, la volatilité de l'aura, l'émergence *effective* des inscriptions historiques ou mémorielles dans le monde, et les prises que celles-ci peuvent donner sur le temps. A s'en tenir à la notion de « lieux de mémoire », on est contraint à situer la réflexion entre deux pôles que l'anthropologie symétrique permet de repenser : d'un côté des sujets qui engagent du symbole et du sens dans le monde ; de l'autre, des objets, des événements, qui supportent les symboles ; entre les deux se trouve « l'impensé, l'impensable des modernes<sup>218</sup> » - le lieu des médiations, des intermédiaires, des activités pratiques. Du coup, sous l'égide de cette polarité on ne peut que s'étonner de ce que des plaques si graves, des monuments si importants, puissent être, pratiquement, délaissés, inefficaces ; *en un mot que ni les objets ni les sujets ne soient à la hauteur du sens réel du monde, mis au jour par les savants dans leurs livres*. Un bon exemple de ce dilemme est donné dans l'ouvrage de S. Barcellini et A. Wieviorka – « *Passant, souviens-toi !* » - dans lequel le territoire français est d'emblée saisi en tant que « paysage du souvenir<sup>219</sup> ». Après pratiquement cinq cents pages d'inventaire, de photographies et d'explications historiques, les auteurs concluent sur une double page laconique (!) d'épilogue : « quelle place tiennent [les plaques et monuments du souvenir] dans la mémoire des Français ? Le passant est exhorté à se souvenir. En vérité, se souvient-il ? et de quoi ? [...] Nous devons au lecteur un aveu : nous ne savons encore rien de leur impact. Pour le connaître, il faudrait une longue et difficile enquête de type sociologique [...]. Éléments du paysage, ces monuments posent en réalité la question plus vaste du rapport plus ou moins attentif, ou au contraire indifférent, qu'entretiennent les hommes avec le paysage dans lequel ils vivent<sup>220</sup> ». D'un côté, un mode d'enquête qui produit un effet de massification par agrégation de lieux ; de l'autre, un constat un peu dépité : sans attention du passant, toute la grande trame topographique et historique révélée par le livre n'est qu'une construction théorique. Il faut bien le titre, monumental, pour redoubler la visée des stèles et plaques étudiées et palier, presque désespérément, à la tragédie de l'inattention.

---

<sup>217</sup> JAMES William, *Le pragmatisme*, *op.cit.*, p.118.

<sup>218</sup> LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, *op.cit.*, p.57.

<sup>219</sup> BARCELLINI Serge, WIEVIORKA Annette, *Passant, souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde Guerre mondiale en France*, Paris : Plon, 1995, 522 pages, p.30.

<sup>220</sup> *Ibid.*, pp.503-504.

Une fois la carte confondue avec le territoire, il ne reste effectivement plus qu'à en appeler à une sociologie des « complexités de la réception<sup>221</sup> » pour savoir comment les « informations » livrées par les monuments ont été « appropriées » par le sujet connaissant. Celui-ci, nous dit-on, n'est pas soumis, formaté, contraint absolument par son environnement, comme l'expliquent G. Di Meo - « les formations socio-spatiales n'enferment d'aucune façon les idées, pratiques et attitudes des individus et des groupes dans une sujétion étroite<sup>222</sup> » -, D. Fabre - « combien de dalles qui se voulaient forums ou agoras de cités nouvelles sont restées désespérément vides ? [...] En fait, personne n'est complètement modelé par ce qui l'englobe et le domine. La solennité, la propagande ou la consommation n'entraînent pas automatiquement la soumission ou l'adhésion<sup>223</sup> » - ou encore M. Rautenberg qui, empruntant la figure du flâneur à I. Joseph, considère que l'imaginaire de ce dernier « construit une topographie qui n'a guère de cohérence avec celle des urbanistes qui ont conçu le quartier<sup>224</sup> ». [...] La flânerie, "régime de l'imaginaire citadin" [...], qui n'est pas la pratique du tourisme urbain mais celle de l'habitué de la rue, ne permet pas de construire une typologie des éléments de la rue, seulement de distinguer entre ce qui semble d'apparence normale, banale, et ce qui relève de la « situation d'alarme », de l'événement inattendu ou incongru<sup>225</sup> ». Le passant n'est pas dans *l'espace* au singulier mais, comme le propose encore G. Di Meo, dans ce qui peut être à la fois espace de vie (« l'espace concret du quotidien<sup>226</sup> »), espace vécu (espace des relations dont les formes « épousent et traduisent les destinées socio-économiques contingentes du sujet qui la décrit et lui donne vie par le miracle permanent des représentations<sup>227</sup> »), espace représenté (où il « reconstruit l'espace de vie et le dépasse, brise ses frontières pour le hisser jusqu'aux sphères de l'imaginaire, du rêve, de la mémoire et des concepts<sup>228</sup> ») et territoire (« une géographie suffisamment objective pour que les acteurs sociaux l'identifient et, le cas échéant, s'approprient ses éléments<sup>229</sup> »). Autant dire que son rapport aux choses est pour le moins imprédictible, et que toutes les géniales visions des urbanistes, architectes, politiques, ne seront jamais réalisées ! Si ces propositions sont intéressantes pour pointer les apories de l'objectivation historique et relativiser la puissance parfois présumée automatique des dispositifs, elles nous plongent dans une impasse inverse : une subjectivation du rapport aux « lieux », le recours à un « imaginaire » indéfini mais auquel on attribue des capacités de production de la réalité formidables, tout cela éventuellement agrémenté de déterminants sociologiques. De sorte qu'à la place

---

<sup>221</sup> FABRE Daniel, « Habiter les monuments », In : FABRE Daniel, IUSO Anna (dir.), *Les monuments sont habités*, Paris : Éditions de la MSH (collection « Ethnologie de la France »), n°24, 2009, 336 pages, pp.17-52, p.23.

<sup>222</sup> DI MEO Guy, « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe », *Espace géographique*, n°4, tome 19-20, 1990, pp.359-373, p.369.

<sup>223</sup> FABRE Daniel, *op.cit.*, p.25.

<sup>224</sup> RAUTENBERG Michel, « Introduction », *Culture & Musées*, n°12, 2008, pp.13-29, p.18.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p.17.

<sup>226</sup> DI MEO Guy, *op.cit.*, p.362.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p.364.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p.362.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p.365.

d'enquêtes sur la réception (accent factuel), on trouve des enquêtes sur les « représentations » (accent subjectif) – comme dans la thèse de M. Hocquet (justement dirigée par M. Rautenberg), où est posée « la question du décalage qui existe entre une acceptation "officielle" de la RDA [...] et l'expérience vécue des jeunes Allemands de l'Est que nous avons rencontrés à Berlin<sup>230</sup> » ; ou encore dans la recherche qui avait été menée à Villeurbanne sous la direction de V. Haas et I. Garcin-Marrou : « les habitants – et lesquels – sont-ils sujets ou objets des discours institutionnels ? Quelles sont les représentations du territoire urbain ?<sup>231</sup> » Avec des entretiens et des cartes mentales, on trouve les « représentations contrastées<sup>232</sup> » de la ville selon les propriétés sociologiques des gens, et c'est ce qui est regroupé sous le titre de *Croisée des mémoires* : des représentations plurielles du réel, qui poétiquement se rejoignent ou s'opposent.

Arrivés à ce point, on peut reprendre la proposition d'A. Hennion de s'intéresser moins « aux réalités installées qu'à l'installation des réalités<sup>233</sup> ». Il apparaît litigieux de dire, en analystes, que des choses telles que « la mémoire » ou « l'histoire » puissent être un jour installées quelque part, comme des marques stables ; de même, il est problématique d'en surévaluer leur présence, portée, ou forme à elles par rapport à d'autres. Un premier regard rétrospectif sur l'inventaire vient renforcer l'hypothèse qui émergeait dans le suivi de la balade, à savoir que la notion de « lieux de mémoire » n'est pas satisfaisante pour saisir des *activités* : faire voir, faire lieu, ou faire « aura », si l'on veut. Plutôt que de tenter de raccommoier le pôle objet et le pôle sujet, le pôle symbolique et le pôle empirique, il faut, comme l'expliquaient B. Latour et N. Hermant à partir de leur observation minutieuse de Paris, « s'attacher à ces humbles médiateurs, à ces intermédiaires méprisés, pour retrouver par quelle chaîne le mort saisit le vif<sup>234</sup> ».

## 2. Des propositions d'expérience du passé

Dans ses *Recherches philosophiques*, L. Wittgenstein résumait bien le problème : « une règle est là comme un panneau indicateur. – Celui-ci ne laisse-t-il subsister aucun doute sur le chemin que je dois prendre ? Indique-t-il quelle direction je dois prendre après l'avoir dépassé, si je dois suivre la route ou le sentier, ou bien passer à travers champ ? Mais où est-il dit dans quel sens je dois le suivre ?

---

<sup>230</sup> HOCQUET Marie, *Mémoire, oubli et imaginaires urbains, étude de deux hauts-lieux de la mémoire communiste à Berlin-Est : le Palais de la République et le Musée de la Stasi*, thèse de doctorat sous la direction de Michel Rautenberg, Université Jean Monnet - Saint-Etienne, 2011, 568 pages, p.199.

<sup>231</sup> GARCIN-MARROU Isabelle, HAAS Valérie (et al.), *Villeurbanne : à la croisée des mémoires. Rapport de fin recherche*, Université Lumière Lyon 2, Direction Régionale des Affaires culturelles & Région Rhône-Alpes, GRePS Lyon 2, 140 pages, p.6.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>233</sup> HENNION Antoine, *La passion musicale*, Paris : Métailié (collection « Suites Sciences Humaines »), 2007, 278 pages, p.32.

<sup>234</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.117.

Est-ce dans la direction indiquée par la main, ou (par exemple) dans la direction opposée ? – Et si, au lieu d'un panneau indicateur, il y en avait une chaîne ininterrompue, ou s'il y avait des marques à la craie sur le sol – y en aurait-il une seule interprétation ? – Je peux donc dire que, en définitive, le panneau indicateur ne laisse pas subsister de doute. Ou plutôt : Parfois il en laisse subsister un, parfois non. Et il ne s'agit plus alors d'une proposition philosophique, mais d'une proposition d'expérience<sup>235</sup> ». C'est une expérience urbaine de ce genre qui est décrite dans *Paris Ville Invisible* : « Je ne fais pas que traverser Paris : le "je" traverse aussi des formes d'action, des régimes d'intelligence, qui n'ont entre eux presque aucun rapport. Devant l'automate de banque, il fallait que je me comporte comme un être générique doté seulement d'un code individuel ; pressé contre la barrière de contrôle, j'étais une force mécanique pesant contre une autre force mécanique ; devant le feu tricolore, je devenais un lecteur de signes, capable de comprendre un interdit [...]. D'une seconde à l'autre, des régimes d'action différents se relaient pour me faire passer d'une compétence à une autre compétence. Je ne suis ni aux commandes ni sans commandes : je suis formaté. On m'offre des possibilités d'existence qui reposent dans des dispositifs épars, fourmillant à travers la ville. Je vais d'une offre à l'autre. Je saisis, pour avancer plus loin, le petit morceau de programme d'action que d'autres ont collé pour moi sur chaque dispositif<sup>236</sup> ». Quel programme d'action dessinent les dispositifs qui, plus précisément, thématisent le passé, l'histoire et la mémoire ? Qu'est-ce qui fait que l'alerte dans la rue Paul Verlaine n'est pas du même ordre que l'appel au souvenir à l'angle Magenta ? Pour répondre à cela sans recourir à des explications contextuelles ou à des mécanismes psychologiques, tâchons de nous en tenir à l'observation de quelques éléments typiques.



<sup>235</sup> WITTGENSTEIN Ludwig, *op.cit.*, p.74.

<sup>236</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.101.



Ici, des plaques toponymiques. Les noms attribués aux places, rues, parcs, semblent changer au fil du temps, si l'on en croit les traces de plaques déboulonnées ou la présence de celles qui sont barrées. Il n'est pas rare non plus que, sur un même poteau ou coin de mur, on trouve plusieurs plaques avec le même nom, mais avec plus ou moins de développement, selon l'époque à laquelle elles ont été placées : il semble que, tendanciellement, les plaques plus récentes contiennent plus souvent quelques mots d'explication sur l'événement ou le personnage de référence, comme dans la rue du 4 août :





Est-ce que ce développement – ajout de l'année et d'une description - a à voir avec un éloignement temporel des entités de référence, comme le suggérait M. Halbwachs ? « Le besoin d'écrire l'histoire d'une période, d'une société, et même d'une personne ne s'éveille-t-il que lorsqu'elles sont déjà trop éloignées dans le passé pour qu'on ait chance de trouver longtemps encore autour de soi beaucoup de témoins qui en conservent quelque souvenir<sup>237</sup> » ? Mais alors, comment se fait-il que certaines dénominations soient maintenues, prolongées, tandis que d'autres – comme la « *petite impasse Fontanières* » - soient délaissées ou réduites – Jean-Baptiste Clément perdant son titre de *Chansonnier* et ses dates de naissance et de mort ? Selon J-M. Guillon il ne faudrait pas, à propos d'un toponyme, négliger « ce qui est indispensable à sa compréhension : l'origine de la décision, sa date, l'emplacement de la dénomination, la configuration dans laquelle s'inscrit le nom choisi<sup>238</sup> » - c'est-à-dire son histoire. Car la toponymie serait le « reflet de la volonté politique [...], un révélateur fondamental de la mémoire collective, de ses étapes de sa construction. Elle en fournit les strates, les regrets, les modes et donc les oublis<sup>239</sup> ». Il faudrait donc mener une enquête en amont, consistant à faire des toponymes les *reflets* de rapports politiques. C'est ce que propose par exemple M. Avanza : voulant interroger les « pratiques toponymiques de la Ligue [du Nord, en Italie] qui consistent à diffuser sur les panneaux signalétiques, à côté du nom officiel en italien, le nom dialectal des villes et villages gouvernés par le parti<sup>240</sup> », elle dresse d'abord une histoire des politiques en « Padanie » pour en dériver « le marquage du territoire qui se traduit par l'utilisation de symboles partisans dans les

---

<sup>237</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, *op.cit.*, p.130.

<sup>238</sup> GUILLON Jean-Marie, « Les toponymes de l'espace urbain », *Vingtème siècle*, n°63, 1999, pp.137-139, p.137.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.139.

<sup>240</sup> AVANZA Martina, « Polémiques toponymiques. La Ligue du Nord et l'usage politique du dialecte », *Cultures & Conflits*, n°79-80, 2010, pp.123-138, p.124.

lieux publics [...] [et] la pratique consistant à changer les noms des rues<sup>241</sup> ». Mais cette enquête sociohistorique revient à charger un peu plus la valeur théorique des toponymes sans jamais nous dire comment on passe, *exactement*, de l'idéologie « politique » à quelques mots inscrits sur des plaques. La description des étapes de transformations<sup>242</sup> est remplacée par un schéma théorique classique, celui du pouvoir qui fabrique le monde à son image, qui façonne la toponymie à des fins identitaires, etc. De plus, comme le signale G. Knaebel, s'il est vrai que « l'attribution d'un nom est une décision politique<sup>243</sup> », cela ne permet pas de résoudre la question de la saisie pragmatique de ce nom : « si les contemporains et la première génération suivante [de l'entité ou événement de référence] est capable d'associer un contenu au nom de la rue, très vite, celui-ci, dans la plupart des cas, ne renverra plus à rien d'autre qu'à la rue elle-même. Il sera devenu une simple étiquette, un nom plaqué, ne recelant en soi aucun pouvoir évocateur, associé désormais arbitrairement et conventionnellement à la voie qui le porte<sup>244</sup> ». Il ne faudrait donc pas perdre ce caractère concret du problème, comme l'indique C. Lamireau dans son analyse des écritures dans l'espace public<sup>245</sup> : ne pas « confondre la sphère publique [comme agora] et l'espace public comme espace physique de la ville ». Ce point sera capital pour les acteurs eux-mêmes dans leurs choix toponymiques (séquence 5). Continuons un peu, et voyons justement d'autres genres de plaques. Ici, au *Square des Justes* :

---

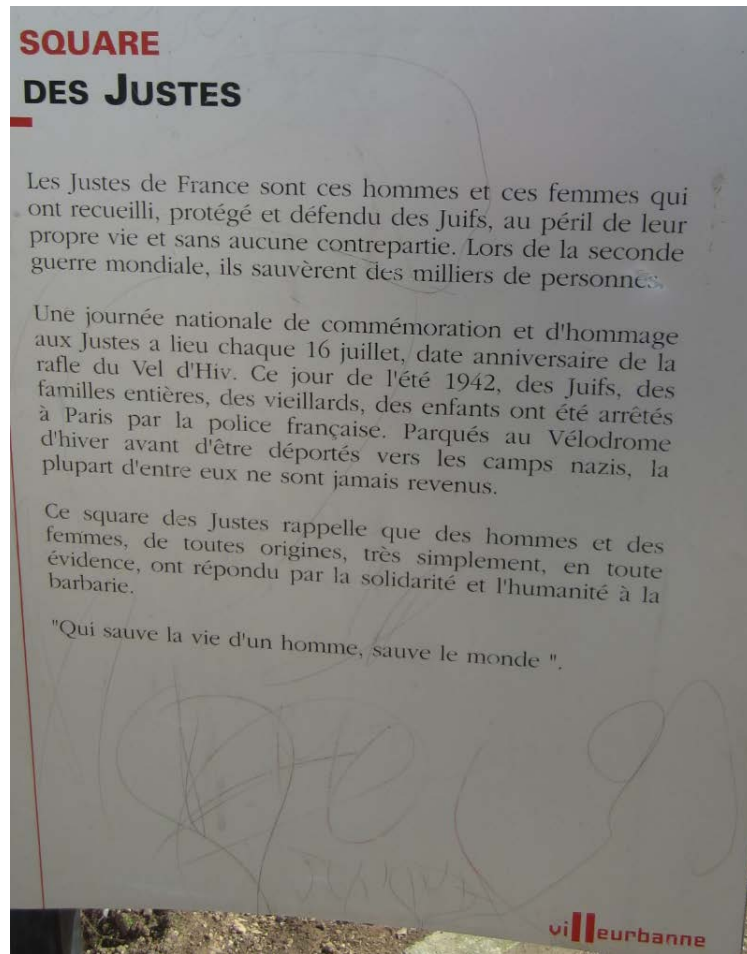
<sup>241</sup> *Ibid.*, p.129.

<sup>242</sup> Dont on donnera quelques détails plus tard dans le rapport, en nous rendant en mairie de Villeurbanne avec Dominique, Jean-Paul et Sonia, pour travailler aux dénominations (séquence 5).

<sup>243</sup> La rue mémoire p.87

<sup>244</sup> KNAEBEL Georges, *op.cit.*, p.89.

<sup>245</sup> LAMIREAU Clara, « "Haro sur l'affichage !" Agir par écrit contre la publicité dans l'espace public parisien », *Quaderni*, n°72, 20120/2, pp.19-30, p.20.



Ce panneau est une sorte de plaque toponymique aux dimensions plus développées : on peut *faire davantage de place à l'histoire*, par le truchement d'un texte étendu<sup>246</sup>. Dans le langage de M. Halbwachs, on dirait que ce texte procède à une extension de ce qu'il nommait la mémoire historique : « des noms propres, des dates, des formules qui résument une longue suite de détails, quelquefois une anecdote ou une citation : c'est l'épithète des événements d'autrefois, aussi courte, générale et pauvre de sens que la plupart des inscriptions qu'on lit sur les tombeaux. [...] Si le milieu social passé ne subsistait pour nous que dans de telles notations historiques, si la mémoire collective, plus généralement, ne contenait que des dates (attachées à des événements définis en termes généraux) et des définitions ou rappels abstraits d'événements, elle nous demeurerait bien extérieure<sup>247</sup> ». Mais ce qui selon lui manquait à cette « mémoire », c'était une opérativité, ce qui nous rapproche des réflexions précédentes : il serait bien possible qu'« entre le pays traversé et le voyageur il n'y [ait] pas

---

<sup>246</sup> La question terre à terre de la « place disponible » pour les affichages est en fait très importante, comme on le verra plus tard. On ne peut pas attacher de grands panneaux à la place des petites plaques bleues des toponymes, sous peine de couvrir tous les murs de la ville d'explications : du coup, il faut savoir comment identifier les « grands traits » de la personne, déterminer comment, en quatre mots, on peut décrire sa « valeur » exemplaire.

<sup>247</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.100.



réellement contact<sup>248</sup> ». Avec des dates et des noms, on resterait en somme à distance du passé. Bien entendu, rien ne nous assure que des plaques plus imposantes garantissent ce contact, mais on voit du moins qu'un effort est fait pour développer le dispositif, lequel n'est plus tout à fait toponymique – il s'agit moins de nommer une rue que de d'expliquer le nom lui-même. Et cet effort, dont témoigne ici l'étendue du texte et par ailleurs, la présence systématique de telles plaques à l'entrée des parcs ou squares publics villeurbannais nous montre qu'ici, à Villeurbanne, des gens ont déjà mené des enquêtes sociohistoriques, dont certains résultats sont publicisés là. Ou plutôt que *la Ville elle-même* y travaille, puisque c'est elle qui, via l'apposition du logo, signe le texte. C'est donc en effet que l'on n'a pas choisi ce nom de *Square des Justes* pour rien, et cette dénomination a une explication qui nous est donnée en bonne et due forme (nul besoin, ici, de spéculer sur les stratégies des élus). Regardons-la de plus près : dans le passé, les Justes ont accompli des actes exemplaires, « *au péril de leur propre vie et sans aucune contrepartie* » ; or « *ce jour de l'été 1942* », ils ont été déportés dans des camps. L'exemplarité est mise en vis-à-vis d'un traitement abominable : chaque 16 juillet, on s'emploie alors à rendre « *hommage* » et faire « *commémoration* » aux Justes pour réhabiliter la valeur des accomplissements qui furent les leurs – la valeur d'avoir « *répondu par la solidarité et l'humanité à la barbarie* ». Et le Square « *rappelle* » cela. Ce qui vaut pour rappel ici n'a donc rien à voir avec la psychologie du passant : c'est, ni plus, ni moins, le fait de l'affichage public de l'histoire. Voilà un dispositif qui, en quelque sorte, effectue sa propre formulation : il dit ce qu'il fait, et il le fait en même temps. Rappeler, c'est *raconter à nouveau* des choses qui ont eu lieu dans le passé, et par là-même, en discuter la passéité en proposant, à celui qui lit le texte, une forme de coordination avec, ici, *les Justes* et – si, comme on l'a dit plus haut, tout dispositif a une valeur morale – avec les « valeurs » qu'ils représentent (le sacrifice, l'humanité).

En ce sens une telle plaque, plus qu'elle n'informe, oriente comme le propose N. Dodier « les personnes vers certaines formes de coordination à travers des guidages souples. Selon les cas, on trouvera une très grande marge d'indétermination (entité neutre), une orientation possible vers plusieurs formes simultanément (entité frontière), ou plus restrictivement, vers une seule forme (entité spécifique)<sup>249</sup> ». Voilà un point important, qui nous aide à négocier un virage thématique : les dispositifs qui nous intéressent ici visent une coordination avec des êtres *distants* par le temps, c'est à dire qui ont été éloignés de nous *par l'histoire*, pour autant qu'elle les a attachés à des dates, à des époques, et a entériné leur « mort certaine », dans une acceptation physiologique de la mort dont elle tient, pour ainsi dire, le registre des occurrences. Par contre, *en lisant l'histoire*, cette distance chronologique cède le pas à une forme de présence. Ceci nous indique une première ligne analytique fondamentale portant sur la question du déplacement des êtres dans le temps, et nous rapproche de la

---

<sup>248</sup> *Ibid.*, p.101.

<sup>249</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*, p.78.

question de *La souffrance à distance* travaillée par L. Boltanski : « le malheureux ou, plutôt, chaque malheureux, doit [...] être transporté comme s'il était là, en personne ; comme si l'on pouvait toucher ses plaies, entendre son cri.<sup>250</sup> » La plaque, certes, ne permet pas cela, qui ne nous donne aucune image du malheureux ; mais elle constitue néanmoins, en quelque sorte pour lui, un « point de chute », une façon pour le malheureux du passé d'exister encore – on va y revenir dans quelques lignes. Mais ce n'est pas tout. Si présence il y a, si contact il y a, c'est donc que l'activité narrative (qui comprend la lecture d'une plaque) n'est pas juste ce qui fait connaître l'histoire : c'est une activité orientée vers la *constitution de l'historicité du public*. « Chaque croisement de rue, chaque place, chaque jardin, chaque fontaine, garde la trace de ces efforts, toujours à reprendre, pour raconter l'histoire de Paris et lui donner un sens que les nouveaux habitants puissent comprendre, sans quoi ils vivraient, selon le mot de Malraux, "comme les singes sur les temples d'Angkor".<sup>251</sup> » D'où une seconde ligne de travail, appelée à être prolongée dans les séquences ultérieures : notre caractère historique, l'historicité de notre existence, n'est pas une « donnée », mais le *corrélat d'activités pratiques de narration, de description des choses sous l'angle de leur prise dans « le temps »*. Suivant P. Ricoeur, on proposera d'approfondir cette piste ontogénétique : « il existe entre l'activité de raconter une histoire et le caractère temporel de l'expérience humaine une corrélation qui n'est pas purement accidentelle, mais présente une forme de nécessité transculturelle<sup>252</sup> ».

Maintenant, au-delà de l'explicitation du sens du toponyme, on observe parfois autre chose : une description qui concerne l'apposition de la plaque elle-même. Comme ici, au 3 avenue Aristide Briand, juste en face de la mairie :

---

<sup>250</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, *op.cit.*, p.36.

<sup>251</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.128.

<sup>252</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome I : l'intrigue et le récit historique*, *op.cit.*, p.105.



Y'a-t-il un rapport entre le « politique » et la « toponymie » ? Oui, et ce rapport est là, explicité, gravé dans le marbre ! On sait que le maire et ministre Charles Hernu a veillé – comme d'autres avant et après lui – à reconnaître, à produire, à inaugurer ce genre d'inscriptions. Comme dans la balade, où tout nous était donné comme le fruit d'une enquête, la plaque commémorative explicite elle-même (à proportion du peu de mots dont elle dispose pour le faire) les conditions de sa genèse sociohistorique : une histoire faite de dates, de personnages en majuscule, et d'un geste politique qui vient soutenir l'importance de cette histoire jusqu'à la solidifier dans la pierre. A propos de pierre, de l'autre côté de l'hôtel de ville - place Lazare-Goujon – se trouve un autre genre de dispositif : le monument aux morts.



Un tel monument est complexe à décrire, comme à photographier en une seule prise, notamment à cause de cette phrase qui fait le tour du socle de la sculpture principale : « *La terre placée dans l'urne scellée sous ce monument provient des camps allemands d'extermination où périrent des centaines de nos concitoyens* ». Il faut donc tourner autour pour tout lire, et comprendre que l'on a affaire à une sorte de reliquaire. Le passé n'est pas qu'évoqué : il est là, juste en-dessous, dans une urne qui préserve la terre qu'ont foulé les morts. Sur cette urne, la sculpture : pour la voir, il faut s'en éloigner un peu.



Que voit-on maintenant ? Le monument se caractérise par ce que G. Péninou appelait, dans le cadre de sa sémiologie de la publicité, une « volonté de *saturation signifiante*, mobilisation des signes en vue de la création d'un sens évident<sup>253</sup> ». Analyser le « sens » supposerait donc de recourir à une interprétation des signes : reconnaître une femme portant le bonnet phrygien – allégorie de la République –, tenant une mitraillette dans ses bras, enchaînée...etc. Dans ce sens, un tel monument fait le pari d'une compétence à l'interprétation chez le passant – l'escompte, tout au moins : il est *présumé cabale* de saisir une part de cette profusion, en reconnaissant d'emblée des connotations au sens où

---

<sup>253</sup> PENINOU Georges, « Physique et métaphysique de l'image publicitaire », *Communications*, n°15, 1970, pp.96-109, p.106.

l'entendait R. Barthes<sup>254</sup>. Du coup (en ayant noté cette dernière remarque dans un coin), laissons cette analyse sémiologique aux autres, passants du côté de la réception et historiens du côté de la production<sup>255</sup>, et penchons-nous plutôt sur ces deux piliers qui viennent de chaque côté de la sculpture : on y trouve des noms listés par ordre alphabétique. La liste des concitoyens perdus : « *aux morts de la Libération* ». Mais s'ils sont morts, on peut néanmoins toujours s'adresser à eux, eux qui sont en même temps-là sous formes de gravures dans la pierre. C'est ce que *fait* le monument, au travers d'un système d'adressage que l'on retrouve régulièrement sur d'autres plaques et épitaphes comme le « *passant, souviens-toi* », mais aussi en instanciant directement des entités collectives dont l'existence présente est vue comme permise par les actions des morts : ceux qui se sont battus « *pour que meure la guerre et que vive la France* » (cimetière militaire de la Doua) ; « *Ici habitait André Dupuis, né le 19 février 1921, fusillé par les G.M.R. le 13 mars 1944, Jeune communiste syndicaliste patriote F.T.P.F. Mort pour que vive la France* » (16 rue Verlaine), « *Ici vécurent les frères Giambone. Morts pour la liberté des peuples [...]* » (29 avenue Henri Barbusse), etc. On peut faire le lien avec les propositions de B. Fraenkel dans un article consacré aux « effets de la dissémination des écrits dans Manhattan<sup>256</sup> » après les événements du 11 septembre 2001. Si « la fragilité des énoncés est patente : énonciateur indéterminé, adresses morts, objet promis flou, échéance des promesses à la fois imprécise et intenable<sup>257</sup> », il reste que ce qui fait lien entre les diverses inscriptions qu'elle observe, c'est non seulement leur objectif commun – « ne pas oublier les morts<sup>258</sup> », mais surtout le fait qu'elles donnent consistance à un sujet collectif. Un « on » d'emprunt, comme dans la balade, qui n'est pas tant celui des groupes qui, ici et là, font traces, mais celui des passants qui, face à la multiplication des dispositifs, se trouvent être « informés qu'un engagement collectif solennel est pris, aux yeux de tous et accessible à tous<sup>259</sup> ». Comme le flâneur villeurbannais, le passant new-yorkais a devant lui des « promesses de mémoire [qui] s'adressent à un groupe abstrait de victimes. Les passants qui s'engagent à se souvenir d'eux ne les connaissaient pas et n'appartenaient pas, sauf rares exceptions, aux mêmes collectifs<sup>260</sup> ». En ce sens le passant est invité à

---

<sup>254</sup> BARTHES Roland, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n°4, 1964, pp.40-51.

<sup>255</sup> En l'occurrence c'est Dominique, du Rize, qui livrera, sur l'encyclopédie en ligne, un décryptage de la symbolique en même temps qu'une remise en perspective historique de ce monument (URL : [http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am\\_lerize/encyclopedie/fiche.php?ref=89](http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am_lerize/encyclopedie/fiche.php?ref=89), consulté le 22 janvier 2020). On verra plus tard que cette encyclopédie, comme les livres consultés précédemment depuis le bureau (séquence 3) permettent de palier à la pauvreté des affichages publics, mais sous réserve précisément d'un déplacement hors des lieux.

<sup>256</sup> FRAENKEL Beatrice, « Les promesses de mémoire : retour sur les écrits du 9/11 », *EspacesTemps.net*, Travaux, mis en ligne le 28 avril 2015, consulté le 20 janvier 2020, URL : <http://www.espacestems.net/articles/les-promesses-de-memoire/>, non paginé.

<sup>257</sup> *Ibid.*

<sup>258</sup> *Ibid.*

<sup>259</sup> *Ibid.*

<sup>260</sup> *Ibid.*

se coordonner aux morts, non pas en tant qu'individu<sup>261</sup> mais en sa qualité de témoin d'un engagement pris à ne pas oublier, qualité acquise ici même au contact des écritures. Mais le plus intéressant dans l'article de B. Fraenkel provient de la difficulté analytique dont il témoigne. Il faut citer l'auteure *in extenso* pour faire voir que ses difficultés rejoignent les nôtres, et faire mieux mesurer l'ampleur du chantier pragmatiste : les écrits « donnent à voir des adressataires morts qui sont non seulement variés, mais aussi incompatibles : adressataires spécifiques (les sauveteurs) et adressataires génériques (les morts du 9/11), adressataires explicites (les victimes que l'on pleure) et adressataires implicites (les ennemis que l'on menace). Ces différences interrogent les relations entre les adressataires : les promesses visent-elles, selon le cas, l'un ou l'autre de ces groupes, ou les englobent-elles tous de manière plus ou moins directe ? [...] Quelle est la place des témoins pris à partie, c'est-à-dire de tous les passants qui circulent pendant ces semaines de septembre dans Manhattan ? Qu'est-ce qui est promis ? À quoi s'engage-t-on ? Sur ce point, les énoncés sont également problématiques : les promesses portent sur le refus d'oublier, sur le projet de se souvenir, sur une mémoire à venir. Mais rien n'est véritablement précisé, ni les formes que prendra la mémoire ni l'échéance que l'on s'engage à tenir. L'acte de promesse anticipe un futur vague, comme si le mouvement même d'anticipation inhérent à toute promesse suffisait et constituait l'enjeu principal de l'énoncé. Le flou du contenu de la promesse ne serait pas dérangeant — après tout, de nombreuses promesses ressemblent à des déclarations d'intention — si, dans le cas des promesses de mémoire, l'objet promis n'était déjà en lui-même fort abstrait. Il conviendrait d'en préciser la nature : de quelle mémoire s'agit-il ? » Ces questions ne sont tout simplement jamais posées dans la plupart des analyses ; elles sont néanmoins résolues via des théories générales de la mémoire ou des lieux, dont on a suffisamment parlé déjà pour ne pas avoir à les reprendre ici. En réalité on voit à quel point la thématique mémorielle est difficile d'accès dès qu'on abandonne une vision substantialiste de la chose : on se trouve face à un tas d'inconnues mises en équation à nouveaux frais dans chaque dispositif : des objets, des temps, des sujets, des verbes... Se posent bel et bien des tas de questions, auxquelles on ne peut (mal)heureusement plus répondre *a priori*, puisque si les dispositifs partagent des propriétés communes (comme on l'a vu avec la balade, comme on le voit avec les plaques, et comme le voit B. Fraenkel dans les écrits publics), ils sont toujours particuliers dans leur façon de catégoriser le passé, de solliciter l'attention des présents, dans les verbes employés, etc.

Il est par contre intéressant à cet endroit d'établir un lien avec la notion d'expérience de l'histoire de R. Koselleck pour qui, face au monument, « les observateurs survivants sont eux-mêmes soumis à une offre identitaire qu'ils ont le devoir ou l'obligation d'examiner. [...] Le monument ne rappelle pas seulement le souvenir des morts, il déplore aussi la vie perdue afin de donner sens à la

---

<sup>261</sup> « Ce n'est plus l'individu qui est en jeu dans cette promesse, mais bien la cité et son futur, la cité et sa mémoire à venir, distribuée entre tous. » *Ibid.*

survie<sup>262</sup> ». Il y aurait, dans les monuments, « une injonction identitaire. Les morts incarnent une attitude exemplaire, ils sont morts dans l'accomplissement d'une tâche que les survivants doivent approuver pour que ces combattants ne soient pas tombés en vain<sup>263</sup> ». On aura compris que la « force » de cette injonction est loin d'être évidente : le terme de proposition est plus approprié. De même, lorsqu'il considère que « le sens du "mourir pour...", tel qu'il est inscrit sur les monuments, est fondé par les survivants et non par les morts. [...]et que, par conséquent] le sens fondé *ex post* peut tout aussi bien passer à côté du sens que le mort pouvait – éventuellement – avoir trouvé à sa mort<sup>264</sup> », R. Koselleck semble considérer que le « sens » relève des sujets (morts), de sorte que finalement tout monument, et plus généralement tout ce qui parle des êtres du passé, risque de passer à côté du sens subjectif, au sens wébérien, qu'ils attribuaient à leurs actions. On pourrait alors passer un temps considérable à savoir si « on se souvient bien », puis, constatant que finalement le passé pur est toujours réinterprété et « manipulé », regretter la fuite du « sens » et l'impossibilité pour les présents de saisir quoique ce soit des œuvres du passé, faute d'avoir, comme le suggérait M. Baxandall à propos de l'œil porté sur un tableau, « les dispositions requises pour saisir spontanément des allusions aussi raffinées<sup>265</sup> ». Mais pour A. Hennion, là où « Baxandall laisse entendre que toute autre lecture est une déperdition, une perte de sens<sup>266</sup> », on peut considérer que « le changement irréversible de notre « regard » (et de notre écoute) ne disqualifie pas toute possibilité de jouir des œuvres du passé<sup>267</sup> ». C'est cette idée de jouissance du passé qui peut être rapprochée de celle d'expérience du passé, telle qu'elle est plus clairement amenée dans *Le Futur Passé* de R. Koselleck : « les choses peuvent arriver autrement qu'on ne s'y attend, ce n'est là qu'une formule subjective pour la constatation objective que le futur de l'histoire n'est pas le résultat pur et simple du passé de l'histoire. Mais il faut tout de même ajouter ceci : les choses peuvent avoir été autres que dans l'expérience qu'on en a. Qu'il s'agisse d'expériences qui retiennent par exemple des souvenirs erronés et susceptibles d'être corrigés, ou d'expériences nouvelles qui dégagent d'autres perspectives. Le temps porte conseil et l'on recueille de nouvelles expériences. Donc même des expériences déjà faites peuvent se modifier avec le temps. Les événements de 1933 sont survenus une fois pour toutes mais les expériences qui en découlent peuvent elles aussi changer avec le temps<sup>268</sup> ». Si on laisse de côté la question de savoir ce qui se serait passé « une fois pour toutes », la notion d'expérience peut alors être rapprochée de celle de dispositif. Il ne

---

<sup>262</sup> KOSELLECK Reinhart, *L'expérience de l'histoire*, Paris : Gallimard (collection « Hautes Etudes »), 247 pages, p.179.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p.189.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p.180.

<sup>265</sup> BAXANDALL Michael, « L'œil du Quattrocento », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol.40, 1981, pp.10-49, p.35.

<sup>266</sup> HENNION Antoine, « Présences du passé : le renouveau des musiques « anciennes ». Sources et retours aux sources », *Temporalités* [en ligne], n°14, 2011, mis en ligne le 13 décembre 2011, consulté le 22 janvier 2020. URL : <http://temporalites.revues.org/1836>

<sup>267</sup> *Ibid.*

<sup>268</sup> KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, *op.cit.*, p.314.

s'agit pas juste de « voir » le passé, ou de « se souvenir » d'éléments historiques, mais d'en faire, devant tel monument, telle vision, telle entité révélée, l'expérience, c'est-à-dire d'être impliqué, coordonné, d'une façon ou d'une autre, avec des choses qui ne sont plus là physiquement, sinon sous forme de vestiges ou de reliques. Par conséquent le « sens » n'est pas à trouver dans la tête des morts, par reconstitution historique, ou dans la tête des vivants, par reconstitution psychosociologique, mais là où la jonction entre eux s'opère, c'est-à-dire de manière localisée, fragmentaire, via des dispositifs qui, à chaque fois, font s'engager une « expérience » spécifique (ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas standardisées, contraignantes, orientées, etc.). Mais de là à parler d'injonction identitaire... ! « Proposition » plutôt, nous l'avons dit... Mais « identité » ? Que recouvrirait ce terme ? « Identité » pourrait vouloir dire que, dans cette expérience permise dans le dispositif, quelque chose de *commun* s'actualiserait entre ceux du présent et ceux du passé, quelque chose comme cette « logique d'identification qui est au cœur du rapport à la filiation<sup>269</sup> » et qu'a très bien analysé J-H. Déchaux. Expérience de la filiation ? « Si l'on s'en tient au sens étymologique du mot latin *existere*, l'existence désigne le mode d'être de celui qui reçoit son être d'un autre être que lui. En d'autres termes, on existe à partir de quelque chose et la filiation est typiquement ce à partir de quoi la vie et la mort peuvent prendre sens. Par conséquent, il est juste de dire que la filiation institue le sujet<sup>270</sup> ». Ainsi, par les dispositifs qui peuplent les rues de la ville et qui rendent présents les êtres du passé, sur le mode privilégié de l'inscription nominale, nous serions mis en rapport de « filiation » avec ces derniers. Mais de manière oh combien fragile ; et surtout, si on prolonge l'interrogation sur ce qu'exister veut dire, on peut aller jusqu'à se demander dans quelle mesure la notion de « passé » permet de rendre compte de ce qui se joue là. Peut-être faut-il plutôt, comme dans la balade, repenser les modes respectifs de la présence et de l'absence, comme nous y invite A. Piette. Voir dans les plaques, les monuments, mais aussi dans les balades, des « médiations par lesquels les hommes rendent présente une divinité<sup>271</sup> », à ceci près qu'en lieu de divinité, c'est ici un passé que le passant « ne voit pas, qu'il n'a jamais vu, jamais entendu<sup>272</sup> » mais qui pour autant n'est « pas une illusion ou une projection<sup>273</sup> ». C'est pourquoi, plus que de parler d'une « filiation » avec le « passé » qui suppose une verticalité des positions, une temporalité objective qui séparerait les êtres *une fois pour toutes*, il serait plus adéquat de considérer les *modes de présence* de ces êtres, c'est-à-dire la façon qu'ils ont d'être rendus agissants *hic et nunc* par des médiations diverses.

---

<sup>269</sup> DECHAUX Jean-Hugues, *Le souvenir des morts. Essai sur le lien de filiation*, Paris : PUF (collection « Le lien social »), 1997, 335 pages, p.260.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p.310.

<sup>271</sup> PIETTE Albert, « La piste de Dieu. Sa façon d'être présent », *In* : HOUDARD Sophie (et al.), *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris : La Découverte (collection « Hors collection Sciences Humaines »), 2011, 368 pages, pp.328-337, p.328.

<sup>272</sup> *Ibid.*

<sup>273</sup> *Ibid.*



## Conclusion de séquence

Cette longue séquence correspond, dans le rapport comme dans la temporalité qu'il relate, à un moment charnière. Elle ne nous place pas au cœur du Rize où l'on s'était, dans la séquence 3, confortablement installés : elle nous fait aborder la problématique de la mémoire hors des murs du Centre Mémoires et Société, via des dispositifs publics – des balades, des plaques, des monuments. Ce choix permet d'être au plus près du déroulé effectif de l'enquête, de préserver sa part d'ajustements. Surtout, entrer au Rize pour en ressortir afin de se balader n'est pas tant un choix d'écriture qu'une procédure classique, ordinaire, dans la formation du *public* de l'enquête sur la mémoire, comme on l'avait bien vu avec Gilles qui était lui-même engagé, par les riziens eux-mêmes, à aller rencontrer au plus vite l'indispensable Jean-Paul, pour répondre à certaines questions et surtout pour lui ouvrir les yeux sur Villeurbanne et sa mémoire. Nous avons donc rencontré Jean-Paul comme il se doit et tâché de nous intéresser au *comment* il « nous » permettait de voir des choses que, livrés à nous-mêmes, nous n'aurions jamais pu espérer relever ou remarquer ; nous avons dit que la balade pouvait être en première instance considérée comme dispositif d'apparition du passé de Villeurbanne, et que cette apparition était rendue opérante par des contacts directs avec des sortes de témoins – le métier à tisser, témoin intégral de la ville, *mis en éveil* pour que l'« on » puisse s'y croire, au temps jadis des dentellières et de la gloire industrielle. Mais il ne s'agissait pas, pour notre guide, de simplement « faire voir » ou de « faire parler » la ville. Il y avait autre chose : une invitation à voir là les fruits d'enquêtes passées ou en cours ; invitation à en savoir plus, à aller au Rize, à nous *poser des questions sur aujourd'hui*, bref, à prendre la mesure des implications politiques et morales de ces contacts qui nous étaient permis d'avec des entités invisibles. Pour prolonger ce questionnement, nous nous sommes penchés sur d'autres façons de « faire voir » le passé : des *a priori* lieux de mémoire, qu'on a essayé d'aborder comme des dispositifs qui proposent au passant des formes de mise en présence d'entités « du » passé, et finalement d'expérience du passé.

On peut donner à cela une formulation plus précise, en liant aux notions de *dispositifs* et d'*expériences* celle d'*actants*. Pour T. Bénatouïl, cette notion permet de « désigner le sujet de l'action sans déterminer priori son statut et son identité<sup>274</sup> » - ce qui nous permet d'éviter la polarité sujet/objet si problématique. Ni « personnes psychologiques ou sociales ni [...] personnes morales ou juridiques<sup>275</sup> », les personnes actanciennes se trouvent être définies, non par des propriétés *a priori* (ce qui inclut, du coup, « leur » mémoire ou « leur » histoire), mais en fonction d'opérations d'assignation, d'adressage, de mise en lien, qui sont précisément celles que l'on a pu voir aussi bien

---

<sup>274</sup> BENATOUIL Thomas, « Critique et pragmatique en sociologie. Quelques principes de lecture », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°2, 54<sup>ème</sup> année, 1999, pp.281-317, p.297.

<sup>275</sup> *Ibid.*

dans la balade que face aux plaques et monuments. Dans le bus de Jean-Paul, nous n'étions pas des individus, mais un « on », capable de faire certaines choses bien particulières ; devant le monument place Lazare-Goujon, ce n'est pas le passant qui se recueille béatement – ce sont les vivants qui s'adressent aux « morts de la Libération ». Le point de jonction entre nous, c'est la Libération elle-même : ils en sont les morts, nous en sommes les conséquences. Ce qu'on a observé, ce sont donc non pas des objets mais des opérations de *qualification* qui, comme l'indiquent L. Boltanski et L. Thévenot, « constituent aussi les opérations cognitives fondamentales des activités sociales dont la coordination réclame un travail continu de rapprochement, de désignation commune, d'identification<sup>276</sup> ». A chaque fois, le passant est désigné d'une certaine façon, mis dans une certaine position ; pris, pour reprendre L. Quéré, sous une certaine description ; or « le choix d'une description ou d'un descripteur a un pouvoir organisateur extrêmement important qu'on peut caractériser principalement selon deux dimensions : celle de la "normalisation" et celle de la configuration d'un champ d'action<sup>277</sup> ». Cela signifie que les dispositifs nous engagent à un certain nombre de manière d'agir typiques (c'est « la force des dispositifs<sup>278</sup> »), mais que c'est justement cette restriction qui ouvre sur une *certaine perspective* de traitement du monde. En l'occurrence, ici, c'est la façon de considérer les entités du passé – elles-mêmes personnes actanciennes, comme le sont les « morts » du monument – qui est en jeu. Il s'agit de reconsidérer ce que le passé peut, doit, pourrait nous faire faire aujourd'hui, car ce passé ne nous est pas indifférent.

C'est maintenant ce qu'on pourrait appeler la passéité du passé qui peut être problématisée. Une fois de plus, c'est chez P. Ricoeur qu'on trouve de quoi se nourrir, lorsqu'il pose ainsi le problème : « que signifie donc être passé ? [...] Passé est un adjectif substantivé : c'est le caractère, pour un fait allégué, d'être passé. C'est, dirait, Wittgenstein, par une faute de grammaire que l'on a substantivé le passé, en particulier en le traitant comme un lieu où se déposeraient les expériences vécues une fois qu'elles ont passé [...]. [Aussi] la persistance, et peut-être le caractère inexpugnable de certaines métaphores spatiales avec lesquelles nous ne cessons de nous confronter, encourage cette emprise du substantif : au premier rang, celle d'empreinte mise par un sceau sur la cire donne vigueur à l'idée d'une localisation du souvenir, lequel serait engrangé, stocké quelque part, en un lieu où il serait conservé et où on irait pour l'évoquer, le rappeler. C'est à l'encontre de cette dérive, à laquelle le langage ordinaire offre peu de résistance, qu'il faut maintenir le statut lexical du passé comme adjectif substantivé<sup>279</sup> ». Cette conception des choses rejoint toute une série d'évidences, de polarités, de partages, et de conceptualisations sophistiquées (comme la flèche du temps qui passe) qui

---

<sup>276</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *op.cit.*, p.12.

<sup>277</sup> QUERE Louis, « La valeur opératoire des catégories », *op.cit.*, p.17.

<sup>278</sup> DODIER Nicolas, BARBOT Janine, « La force des dispositifs », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol.71, n°2, 2016, pp. 421-450.

<sup>279</sup> RICOEUR Paul, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, 1998/1, pp.7-31, pp.8-9.

empêchent de penser l'activité sociale réelle. Voilà ce qu'il faudrait dire : que la passéité et la présence sont des productions continues. On « rend » présentes des choses, comme on les « rend passées » ; quelque chose qui se tiendrait, pour reprendre P. Ricoeur, « dans » un passé considéré « comme une entité, une localité, où demeurerait les souvenirs oubliés et d'où *l'anamnésis* les extrairait<sup>280</sup> » peut tout à fait, et sans qu'il n'y ait là la moindre contradiction, être « présent » sur un mode particulier ici et maintenant. Par exemple, les *morts de la Libération* sont « dans » le passé, mais ils sont là aussi, en tant que sujets à qui l'on s'adresse et à qui l'on consacre une attention maintenue par le biais d'un monument. Bref, il ne faut pas confondre le lieu abstrait du temps historique et les *modes de présence et d'absence* d'une entité, entre lesquels elle peut alterner. Cela nous fait rejoindre la position de C. Licoppe : « dans son acception la plus courante, la présence est considérée comme un état, qui s'oppose à l'absence. Présence et absence apparaissent comme les deux termes d'une opposition qui fait jouer un rôle fondamental aux variables de localisation spatio-temporelles : on est présent, ici et maintenant ou on ne l'est pas<sup>281</sup> ». Cette vision naïve, binaire, de la présence et de l'absence (ou de la présence et de la passéité) doit être repensée par des enquêtes sur les dispositifs (technologiques chez C. Licoppe) qui font coexister des façons d'être au monde, des *formes de présence* : « une manière de rendre compte de cette pluralité est de considérer la présence non plus comme un état mais comme un processus, en s'inspirant des approches pragmatiques et phénoménologiques. La présence (tout comme symétriquement l'absence) devient alors un accomplissement continu, qui caractérise la manière dont les personnes affectent et sont affectées par les situations dans lesquelles elles sont engagées ». Cela signifie pour nous que la détermination des présents et des absents, mais aussi celle des frontières du passé et du présent comme « localités » (au sens de P. Ricoeur), sont des activités pratiques. Autrement dit, pour les acteurs, il y a bel et bien un passé « dans » lequel sont rangés un certain nombre d'événements, de phénomènes, d'individus, et ce rangement est sans cesse reconduit dans leurs activités (quand on date tel fait, quand on raconte une histoire chronologique, etc.) ; ce maintien d'un ordre formel du temps se fait pourtant en même temps que des opérations de présentification, d'apparition. Bref, les acteurs aussi sont « modernes » !

Sous l'angle pragmatiste, la question de la présence du passé n'est plus assimilable à des illusions ou des croyances - tout comme il n'y avait aucune raison solide, pour W. James, de dire que Dieu n'existe pas alors même qu'on constate sans cesse, chaque jour et partout, l'ampleur de ce qu'il fait faire – « il n'y aurait [pour le pragmatiste] aucun sens à considérer comme n'étant « pas vraie » une notion aussi efficace d'un point de vue pragmatique<sup>282</sup> ». La question est de savoir « comment » il existe, sans statuer à aucun moment sur une vérité ultime et substantielle de l'objet dont on parle. De

---

<sup>280</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>281</sup> LICOPPE Christian, « Les formes de la présence », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [en ligne], 2012/1, Mis en ligne le 01 septembre 2012, consulté le 31 juillet 2014. URL : <http://rfsic.revues.org/142>, non paginé

<sup>282</sup> JAMES William, *Le pragmatisme*, *op.cit.*, p.140.

la même manière, il n'y a aucun problème à dire qu'une entité peut être « dans » le passé (des historiens), dans le domaine de l'invisibilité (des objectivistes), tout en étant agissante et opérante, existante donc au même titre (quoique sous un autre mode) que d'autres choses immédiatement accessibles aux sens (si tant est que de telles choses existent... sans médiation d'aucune sorte !) Ce ne sont pas des images, des représentations mentales, des choses de « l'imagination » : on peut documenter ces formes de présence à partir de leurs conséquences pratiques, sans avoir besoin d'échafauder des théories abstraites sur l'aura du temps ou les profondeurs de l'esprit humain. Regardons la balade : tout ce qui est rendu sensible, palpable, visible en ce sens par Jean-Paul, est « là » parce que cela *fait faire* des choses, et que dans le bus, on peut enregistrer sans cesse ce que la présence de choses « passées » modifie, permet de penser, induit en termes de prise de recul par rapport à l'environnement urbain, etc. On peut étudier tout cela sans chercher à savoir si ce qui est dit est vrai ou pas, si les passagers du bus ont vraiment compris ou non. La seule chose que l'on voit, c'est le déploiement d'une activité collective qui, pour un temps, fait transiter des choses de certains domaines (le visible, l'invisible, le passé, le présent) vers d'autres, que ces transitions et choses sont méticuleusement décrites et formulées par le guide, et que cela a des effets observables.

Finalement, nous sommes bel et bien faits « héritiers » du passé (maintenons cependant les guillemets pour ne pas rabattre ce terme sur son acception patrimoniale ou historiciste). La présence de choses du passé fait de celles-ci des ressources pragmatiques : c'est en ce sens qu'on peut considérer avec P. Ricoeur que « l'héritage est aussi ressource<sup>283</sup> ». On peut en user à condition d'en avoir l'usufruit, temporaire et incertain. Mais quelles sont ces ressources exactement ? Et que sommes-nous censés en faire ? A ce stade, nous ne pouvons pas répondre : nous n'avons saisi que des promesses, des possibilités, des invitations à. Néanmoins, quelque chose semble apparaître dans la balade comme face aux plaques urbaines : cette idée que « les hommes du passé ont formulé des attentes, des prévisions, des désirs, des craintes et des projets<sup>284</sup> ». Ils ont bâti des usines qui se sont effondrées ; se sont battus pour des causes qui ne sont plus les nôtres ; ils ont fait de Villeurbanne le lieu d'une industrie qui a depuis, pour une grande part, disparu ou reflué. Et c'est aussi cela que nous faisons découvrir notre guide. Des choses, que l'on pourrait croire être dans le passé, méritent d'être présentifiées, mais aussi *reprises, prolongées, accomplies* : des choses qui ont une *valeur* particulière. Ainsi, les dispositifs au contact desquels nous avons été mis pourraient bien avoir une portée politique : ils tâchent « de réveiller et de réanimer ces promesses non tenues<sup>285</sup> » que formulèrent les villeurbannais des époques antérieures. Est-ce qu'il s'agit de réindustrialiser la ville, de regretter les temps anciens et de pleurer la disparition des guinguettes ? Certainement pas. L'idée est plutôt de se

---

<sup>283</sup> RICOEUR Paul, « La marque du passé », *op.cit.*, p.28.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p.30.

questionner sur *ce que nous sommes* à présent, en réintégrant à notre conception de « nous » des éléments provenus d'ailleurs. « Puisqu'en effet nous sommes le fruit de générations antérieures, nous sommes aussi le fruit de leurs égarements, de leurs passions, de leurs erreurs, voire de leurs crimes : il n'est pas possible de se couper à tout fait de cette chaîne<sup>286</sup> », suggérait F. Nietzsche. Mais cette chaîne, pourtant, demande à être maintenue, garantie, soudée, en quelque sorte, sans cesse. Si la continuité du temps est un accomplissement continu, en quoi consiste-t-il ? Comment est-il possible que des promesses du passé reviennent à nous ? Comment les médiateurs, les guides, les producteurs de dispositifs, travaillent-ils ? Quelles sont les chaînes de traduction qui permettent que ces dispositifs puissent exister ? Allons voir, dès maintenant, comment ils enquêtent sur leur ville et travaillent à maintenir toutes sortes de « prises » sur le passé qui nous permettent d'y *tenir*.

---

<sup>286</sup> NIETZSCHE Friedrich, *op.cit.*, p.113.

## Séquence 5. « Passeurs » de la mémoire

Tandis que je range le dossier d'ethnographie photographique dans mon placard, avec le sentiment d'avoir trouvé comment répondre à « ceux qui se font une idée du monde social si évaporée, si remplie de signes, qu'il faut, en tapant du poing sur la table, les faire redescendre dans les choses<sup>1</sup> », j'entends le brouhaha des enfants qui s'agitent dans la cour de l'école élémentaire Antonin Perrin. Depuis ma fenêtre je les vois courir sur le bitume, se cacher derrière les platanes et se montrer du doigt les uns les autres : l'indémorable jeu de cache-cache occupe leurs récréations. Je me demande si, par hasard, leurs institutrices leur expliquent qui était cet homme dont l'école porte le nom ; s'ils s'interrogent déjà, à leur âge, sur les mystères des toponymes. Mais en disant cela je m'aperçois que j'ignore moi-même à peu près tout du personnage. Je sais simplement, grâce à la petite plaque bleue qui me le rappelle chaque matin lorsque je descends de mon immeuble (situé à l'angle de la rue Antonin Perrin, qui jouxte l'école par l'est, et du cours Tolstoï), qu'il était « *ancien conseiller municipal – 1850-1918* ». Là s'interrompt ma réflexion : « *ils ne s'arrêtent jamais !* » me lance Géraldine H., qui passe me voir au même instant. Elle s'excuse du dérangement – paraît-il que je donne, vu du couloir, toutes les apparences du chercheur « *très concentré, avec ses piles de bouquins* » - et me tend une brochure d'étrange facture. Ses auteurs, Annie et Guy, sont deux « *passionnés* » qui ont, quelques années plus tôt, monté une association autour justement d'une autre école, l'école Descartes (« Les amis de Descartes ») et qui sollicitent un soutien du Rize pour éditer quelques dizaines d'exemplaires de leur document. Quarante-cinq pages (hors couverture) en couleur remplies de diapositives, de photographies légendées, de coupures de presse, qui indiquent une somme de travail considérable : oui, « *il faut que tu les rencontres !* » m'explique Géraldine, elle-même marquée par le dynamisme et l'enthousiasme du tandem. Je la remercie et mets pour l'instant de côté la brochure, dont les premières lignes du (long) texte du 4<sup>ème</sup> de couverture expliquent un « *pourquoi et comment ce document ?* » qui appelle à une lecture approfondie. Il semble s'agir de tout autre chose que d'un simple prospectus : d'une histoire originale, au format artisanal et hybride, qui rend compte tout à la fois de Villeurbanne, de l'école Descartes, d'un couple amoureux sur le tard et de sa passion pour l'enquête sur la mémoire<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> LATOUR Bruno, « Lettre à mon ami Pierre sur l'anthropologie symétrique », *Ethnologie française*, nouvelle série, n°1, tome 26, 1996, pp.32-37, p.33.

<sup>2</sup> « *Imaginez les années 55/60 et deux gamins qui jouent à la marelle et qui font du patin à roulettes sur les mauvais trottoirs d'une petite rue d'un quartier de Villeurbanne. Annie habite en face de l'épicerie qu'exploitent les parents de Guy, ils se connaissent depuis toujours, les mamans sont amies. 50 ans sont passés, les vies des enfants ont divergé. Guy est retraité dans un autre département, Annie enseignante est revenue diriger son école maternelle de petite fille pour y finir sa carrière qu'elle adore. Une fête de famille, un lot de vieilles photos mises au jour et l'une d'entre elles ravive des souvenirs d'une enfance heureuse. Qu'est devenu Guy ? Le*

Avant qu'elle ne retourne à son travail, je demande à Géraldine si elle ne saurait pas, par hasard, qui était Antonin Perrin. Guère plus que moi, me dit-elle ; néanmoins elle croit savoir que Cécile<sup>3</sup> lui a parlé, quelques jours plus tôt (nous sommes fin février 2014), d'un monsieur qu'elle doit recevoir au Rize pour un entretien et qui avait évoqué la rue Antonin Perrin lors des premières prises de contact. D'ici là (séquence 7), je tâche de ranger un peu mon bureau dans lequel se sont effectivement démultipliées les masses d'articles, de livres et d'autocollants. Ordonner, réorganiser des matériaux et des dossiers, « prendre soin [des] objets, instruments et organisation comme autant de choses incertaines et problématiques pour le travail scientifique<sup>4</sup> » : activités qui participent de ce que M. Jouvenet a appelé, dans son travail sur le quotidien des physiciens, un « bricolage expérimental [qui] témoigne parfaitement de la contingence et de l'imprévisibilité avec lesquels compose l'opportunisme inhérent à la pratique de la recherche<sup>5</sup> ». Comme dit précédemment (séquence 3), ma recherche s'est aussi construite grâce à cette agglomération de textes, d'objets et de paroles dans le bureau du Rize ; les liens entre ces éléments se construisant (le cas échéant) au fil de certaines lectures, rencontres, « prises de conscience » comme celle dont on a parlé à la séquence précédente à propos du *faire voir*. Cela ne signifie pas que tout ait été aléatoire, ne serait-ce que parce que le fait d'être au Rize balise l'enquête sociologique elle-même (notamment en termes de « choses à faire », de « personnes à voir ») ; mais il faut pourtant bien admettre que c'est souvent en rangeant des livres, en feuilletant des bibliographies, que s'établissent de nouveaux « rapports » entre les éléments hétéroclites qui composaient mon espace de travail. Précisément, rappeler ces contingences de la recherche va me permettre de déployer cette séquence-ci à partir de deux objets singuliers. D'une part la brochure d'Annie et Guy dont j'aurais tout aussi bien pu ne jamais avoir connaissance sans Géraldine, et d'autre part un petit ouvrage que je retrouve, par le plus grand des hasards donc, parmi un tas de documents confiés par Sonia lors d'un de nos entretiens, en novembre 2013 qui prolonge dans l'espace du laboratoire l'exploration des plaques de rue dont je croyais avoir fini en ayant rangé le dossier photographique auquel elle avait donné lieu. « *La rue se souvient* » est un album panoramique de 96 pages conçu et réalisé par le « *Service de communication de la ville de Villeurbanne* », qui reprend des « *documents rassemblés et photographies réalisées par Marcel Avet* ». Voilà un nom qui cette fois me dit quelque chose : il avait été évoqué dans la balade avec Jean-Paul lors d'un arrêt à la gare de Villeurbanne<sup>6</sup>, à propos du « *sauvetage* » de divers objets ; Sonia, quant à

---

*dévouement d'une cousine, un n° de téléphone, des conversations, des retrouvailles, puis plus, car affinité ! On évoque, on évoque, puis on recherche dans les archives les traces... »*

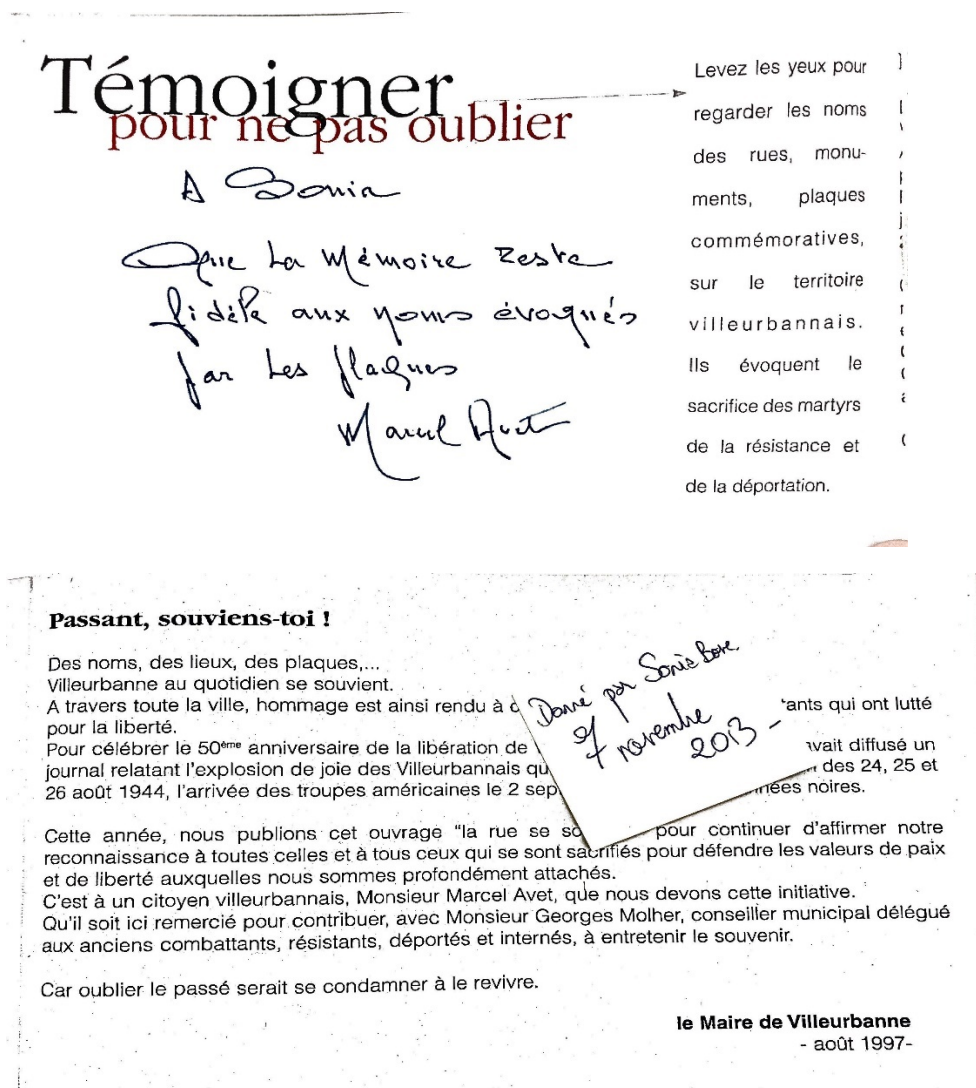
<sup>3</sup> Pour rappel, la biographe responsable de la collecte « *Quelle mémoire !* »

<sup>4</sup> VINCK Dominique. « Retour sur le laboratoire comme espace de production de connaissances », *Revue d'anthropologie des connaissances*, n°2, vol.1, 2007, pp.159-165, p.162.

<sup>5</sup> JOUVENET Morgan, « La culture du "bricolage" instrumental et l'organisation du travail scientifique. Enquête dans un centre de recherche en nanosciences », *Revue d'anthropologie des connaissances*, n°2, vol.1, 2007/2, pp.189-219, p.192.

<sup>6</sup> Voir séquence 4, note 165.

elle, m'en avait parlé comme d'un homme qui l'avait sensibilisée à l'importance des plaques et toponymes<sup>7</sup> ; enfin, lors des réunions de l'IQMP, j'ai souvent entendu citer le nom de Marcel et son engagement pour la ville... Prenons une minute pour ouvrir le livre, avant de justifier mieux le choix de ces deux documents pour structurer cette séquence et en spécifier l'objet.



Sur la double-page, différentes inscriptions se superposent, dans une sorte de mise en abîme. L'impératif de Marcel, qui oblige le lecteur : « *levez les yeux pour regarder les noms des rues, monuments, plaques commémoratives* ». Le mot du maire, qui prolonge l'affaire : ces dispositifs qui « *évoquent le sacrifice des martyrs* » participent d'un seul et même « *hommage* » rendu par la ville. Ce n'est pas le passant seul qui se souvient, mais « *Villeurbanne au quotidien [qui] se souvient* » de

<sup>7</sup> « Il était encore beaucoup plus sensible que moi au fait qu'il y ait des noms comme ça, et qu'on se contente du nom, et qu'on n'ait pas, en-dessous, une explication [...]. Ça lui fendait le cœur ».



« toutes celles et tous ceux qui se sont sacrifiés pour défendre les valeurs de paix et de liberté auxquelles nous sommes profondément attachés ». Au quotidien, c'est-à-dire par le maintien des plaques, se souvenir chaque jour, comme nous en avons fait l'hypothèse, ce n'est pas se recueillir avec piété devant des stèles mais *garantir la présence* de choses du passé *ici et maintenant*. C'est en cela que « *la rue se souvient* » - elle préserve en son sein ces présences. Seconde page : autre hommage rendu cette fois à Marcel qui, en tant que « *citoyen villeurbannais* », a documenté cet hommage public de la ville à travers des relevés photographiques exposés dans les pages suivantes – c'est son montage qui fait transiter les plaques éparpillées sous « un » tout qu'est l'hommage. Pages elles-mêmes léguées « à Sonia », comme l'indique la dédicace de Marcel sur la page de gauche, où se reformule l'espoir d'une fidélité aux noms que la page de droite clame, en écho - « *Passant, souviens-toi !* »<sup>8</sup>. Là-dessus, un autocollant déposé par mes soins, et qui me permet de situer la date d'arrivée de ce document dans mon laboratoire. Enfin, à l'heure où s'écrit ce rapport, un nouvel hommage a été rendu voilà plus de deux ans déjà à Marcel, décédé à Villeurbanne le 10 mai 2017, à l'âge de 88 ans.

L'objet que j'ai dans les mains – maintenant, en 2019 - me semble acquérir une valeur toute particulière. Il me rappelle qu'en faisant ma thèse je suis devenu dépositaire d'un certain nombre de traces et d'attentes, avec lesquelles doit aussi composer mon écriture. Je me dis aussi qu'à mes débuts, je ne saisis pas tout à fait la portée des termes que Sonia employait pour me décrire cette enquête menée avec (en outre) Marcel : « *s'occuper des questions de mémoire et de patrimoine c'est prendre le fil d'une pelote et qui n'en finirait plus... Ce serait un peu comme un conte imaginaire, vous voyez ? Et à la fois très fort, très fort. Oui, il faut le raconter comme un conte imaginaire qui n'en finirait pas de finir. Mais en même temps il n'y a rien de plus concret* ». Désormais, je crois saisir davantage son idée : que le nom commun « mémoire » est un verbe substantivé. Mais un verbe qui ne serait pas « mémoriser » (au sens d'une consignation « dans » la mémoire) - un verbe qui n'existe pas sous nos latitudes et qui pourrait vouloir dire : raconter sans cesse une histoire « *qui n'en finirait pas de finir* » tout simplement parce que l'on peut toujours la raconter *encore* et à nouveaux frais. C'est peut-être ainsi que l'on pourrait comprendre la première page de *La rue se souvient* : « *Témoigner pour ne pas oublier* », c'est dire qu'il faut *faire quelque chose* pour ne pas perdre la mémoire<sup>9</sup>. Or ce faire est, comme le dit Sonia, « *concret* ». Il n'a rien à voir avec des opérations de l'esprit ou des circuits cérébraux, et c'est en fait cela que nous montre la page prise dans son ensemble : une flèche (imprimée) va du titre vers le texte introductif (« *Levez les yeux...* »), de sorte que d'emblée, la

---

<sup>8</sup> C'est l'intitulé - on s'en souvient - de l'ouvrage de S. Barcellini et A. Wieworka s'achevant sur un aveu d'ignorance quant à l'efficacité véritable qu'a *directement* ce dispositif mémoriel sur le public. A cet égard, voici un petit médiateur qui vient s'intercaler entre la sensibilisation qui est immanente à la plaque et la sensibilité du passant, un dispositif de sensibilisation à la sensibilisation.

<sup>9</sup> On reviendra un peu plus loin sur la thématique du témoignage, introduite rapidement dans la balade sous l'aspect de sa force de frappe « phénoménale ». Elle sera ensuite reprise plus spécifiquement dans la séquence 6.

thématique du témoignage, de l'oubli et du regard sont intimement liées. On n'aura donc pas été mis sur une fausse route en abordant la mémoire sous l'angle de ses apparitions !

Ce qui pourrait par contre « finir », ce sont les occurrences, dans cette narration, de certaines entités ou événements, et ce point nous fait retrouver le problème soulevé à la séquence précédente : on pourrait observer à l'infini des situations dans lesquelles le passé apparaît et formaliser sociologiquement les opérations exactes qui concourent à cette émergence ; pour autant, on passerait à côté d'un problème majeur qui se pose aux acteurs, à savoir qu'ils montrent et commentent *certaines* choses précises *parce qu'il y a là un enjeu à le faire*. Il existe des choses qui ont une *valeur*, et qu'on tâche de dévoiler, de documenter par une enquête qui naît « à l'occasion d'une affectation ressentie, troublant la qualité d'une "situation" et [qui] se déploie à l'horizon d'un agir (qui ne s'épuise pas dans le moment exploratoire) mais se dit comme réponse agentive (contrôle, organisation et canalisation) apportée à des conséquences dommageables<sup>10</sup> ». Ici, l'inquiétude semble porter sur la possibilité de garantir la présence d'entités en provenance du passé : les enquêtes qui se forment autour du Rize et avec lui visent à « attirer l'attention publique, mobiliser un public, [en exhumant] un bien partageable par lequel l'environnement puisse apparaître comme prometteur [...]. [Car] faire éprouver, à des tiers distants, l'émotion provoquée par la disparition potentielle d'un environnement habité et l'acheminer au rang d'une valeur partageable, telles sont les conditions d'un sursis<sup>11</sup> ». Mais de quelles conséquences dommageables et de quel sursis parle-t-on ? Quel est le « bien » ou la « valeur » partageable ? Au premier regard sur la balade, on avait supposé génériquement qu'il s'agissait du « passé de Villeurbanne », documenté par Jean-Paul à travers la biographique d'une ville décrite comme être collectif. Mais en y regardant de plus près, nous avons compris que son dispositif n'avait de sens que dans la mesure où cette ville avait *des choses à nous dire*, dont il se faisait le « passeur ». La valeur du passé auquel on tient (et qui « nous » tient en ce sens qu'il nous occupe) est à proportion de ses vertus pragmatiques, des implications effectives pour « nous » ; c'est donc peut-être ce « nous » qui serait envisagé comme en sursis, comme potentiellement en péril.

Disons, en tout premier lieu, que la préservation du passé dans son objectivité et son exhaustivité est au moins à l'horizon des recherches des historiens et archéologues professionnels, lesquels savent pertinemment cependant qu'ils n'exercent pas leur métier dans une sorte de contemplation solipsiste et « désintéressée » du passé : partager ce qu'ils savent pour faire réfléchir est fondamental. De la même façon, les personnes suivies dans cette thèse ne sont rigoureusement jamais dans une logique de sacralisation du passé, de pure observation esthétique des reliques ; ils veillent à

---

<sup>10</sup> STAVO-DEBAUGE Joan, TROM Danny, « Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey », In : KARSENTI Bruno, QUERE Louis (dir.), *Raisons pratiques*, n°15, *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris : Editions de l'EHESS, 2004, 349 pages, pp.195-223, p.220.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.204.

l'inverse à faire profusion de traces, d'inscriptions, *en vue de faire faire* des choses. Cette proposition, qu'on va mettre au travail, n'est pas incompatible avec l'existence d'attachements extrêmement forts au « passé », bien au contraire : la plus-value de l'enquête sociologique est bien de montrer que si certains tiennent tant au passé, c'est parce qu'ils passent leur temps à *s'y faire tenir*. Le tout est de ne pas inverser le problème : même si on voulait relever des cas de piété ou de « nostalgie », cela n'expliquerait en rien comment de tels cas peuvent advenir, ni en quoi ils consistent exactement. On n'est pas tant « nostalgique » de ce qui n'est plus, que de ce qui est encore là quoique sous un mode insatisfaisant, sur un mode *mineur* que l'on peut s'employer à renégocier par un travail actif de traduction. On ne peut pas davantage être dans le « culte du passé » si l'on n'a pas d'abord un *attachement* à ce passé, s'il n'est pas *là* d'une façon ou d'une autre : ce sont les modalités de ces attachements, en tant qu'elles émergent par les enquêtes des acteurs, qui nous intéressent. On suit en cela les termes du programme de M. Callon qu'il résumait ainsi : « proposer une nouvelle définition du collectif et du lien social, qui rend[e] visibles toutes les entités non-humaines auxquelles nous sommes attachés, par des liens qui demeurer[ent] invisibles <sup>12</sup> ». Sous l'angle de la théorie de l'enquête, ce travail appartient aux acteurs eux-mêmes - redéfinir « explicitement la liste des entités habituellement retenues pour définir la société et la nature <sup>13</sup> ». Sans surprise, on laissera donc de côté les discours qui, comme le faisait remarquer J. Davallon, sont régulièrement de mise pour « déplorer [le] caractère passéiste et nostalgique <sup>14</sup> » de certaines actions mémorielles ou patrimoniales. En effet, la critique sans appel qui, comme celle de J. Candau, déplore les présumées « dévotions passéistes <sup>15</sup> » et met en cause ceux qui ne chercheraient qu'à « reproduire ce qui fut, à imiter respectueusement les exemples véhiculés par la tradition ou pris dans ce qu'on croyait être la nature, à se conformer à une coutume immémoriale <sup>16</sup> », ne résiste pas à un examen attentif du terrain. Car comme l'indique d'ailleurs K. Pomian, « tous les engagements qu'on contracte <sup>17</sup> » y compris avec le passé reposent sur des attentes présentes, des attentes formulées à l'avenir.

Il y a donc deux versants d'un même chantier : l'un concerne la possibilité de la persistance, de la présence, de la disponibilité des êtres à travers le temps ; l'autre concerne le caractère « prometteur » de cette disponibilité, c'est-à-dire la valeur pragmatique et politique des choses que l'on fait se (main)tenir. Le premier nous porte sur la question de la traduction, du transport, des êtres sous des modes d'existence spécifiques ; il nous situe à l'amont des dispositifs observés en première instance en séquence 4 et doit nous faire suivre ceux qui « reconfigurent le monde qui est le nôtre en y

---

<sup>12</sup> CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *op.cit.*, p.67.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> DAVALLON Jean, « Le patrimoine : une "filiation inversée" ? », *op.cit.*, p.7.

<sup>15</sup> CANDAU Joël, *Anthropologie de la mémoire*, *op.cit.*, p.82.

<sup>16</sup> POMIAN Krzysztof, « La crise de l'avenir », *Le Débat*, n°7, 1980, pp.5-17, p.9

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.5.

important de nouvelles entités et en s'efforçant de produire des effets de réalité suffisamment forts et durables pour que nous ne puissions plus les ignorer<sup>18</sup> ». Le deuxième aspect requiert une vigilance quant au fait que ce travail d'entretien de traces et de médiations est aussi celui où se travaille la « valeur » des êtres, comme nous invite à le penser A. Bidet présentant la thématique deweyenne de la formation des valeurs : « c'est comme pratiques, et non comme simples "états mentaux", que les désirs et intérêts orientent nos activités. Accessibles à l'enquête, dont ils incorporent les résultats, ils sont alors commensurables et révisables. Mais la détermination progressive de leur contenu n'emporte une valuation que lorsque se forme une "fin-en-vue". Cette notion [...] signe une critique de la notion de "fin-en-soi" : non seulement une enquête sur la valeur des moyens préside à la formation des "fins-en-vue", mais celles-ci, en orientant l'activité, produisent à leur tour des "états de choses" propres à relancer leur exploration<sup>19</sup> ». L'idée de fin-en-vue permet de mettre l'accent sur un horizon politique, c'est à dire la façon dont les enquêteurs qu'on va suivre peuvent « entrevoir une source de bien<sup>20</sup> » en des choses qui pourraient être sans eux « masquée[s] par une cécité généralisée<sup>21</sup> ». Ce point exige une attention particulière : dans le travail extrêmement « concret » qui les occupe, ils effectuent *en même temps* un travail de la valeur publique, générale, des choses qu'ils découvrent : pourquoi cela mérite-t-il d'être préservé ? Qu'est-ce que « ça nous dit » ? Comment faire pour que « ça parle » ? Comment traduire telle parole, enregistrer tel objet, d'une façon adéquate par rapport à la « vue » que l'on a<sup>22</sup> ?

Maintenant, la question qui s'était posée pour le choix de la balade (pourquoi celle de Jean-Paul et pas une autre ?) fait son retour : par où commencer ? Comment choisir parmi « ces tracés, ces trajectoires, ces cheminements, ces éclaircissements partiels<sup>23</sup> » qui, à Villeurbanne, mériteraient d'être explorés ? Dans *Paris Ville Invisible*, on comprend que B. Latour et N. Hermant entament leur parcours dans un bureau de l'Ecole des Mines, où ils travaillent tous deux à l'époque : ils choisissent

---

<sup>18</sup> CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *op.cit.*, p.67.

<sup>19</sup> BIDEF Alexandra, « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°15, 2008, pp.217-228, p.213.

<sup>20</sup> STAVO-DEBAUGE Joan, TROM Danny, *op.cit.*, p.203.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> Soit un petit exemple parlant : Guy a découvert, lors d'une de ses explorations de Villeurbanne, une borne hectométrique. Il la photographie, me montre l'image dans la brochure, et m'explique : « *le jour où on arrache celle-là, ben c'est la dernière chance de savoir qu'il y en avait ! Parce qu'elle va finir au cimetière des pierres, comme tout ce qu'ils démolissent en ce moment... et puis après ça restera peut-être là-dedans, peut-être ! [En montrant son dossier]* ». La découverte d'un objet « rare » engage à une façon de l'enregistrer particulière (liée aussi aux propriétés de l'objet : on ne déplace pas à la main une borne en pierre de la municipalité) ; en même temps, cette découverte et cet enregistrement sont d'emblée orientés vers un intérêt public, qui doit s'actualiser à la lecture de la brochure. Et cet intérêt n'est pas lié à l'histoire spécifique de la borne hectométrique, ou aux évolutions historiques de la signalétique: il s'agit d'augmenter des « chances de savoir ». On verra qu'en effet, le travail d'Annie et Guy est entièrement guidé par ce souci de préserver et de montrer, en masse, des occurrences de choses du passé.

<sup>23</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.14.

de commencer « *in media res*, par le milieu des choses<sup>24</sup> », conformément au précepte donné dans *Changer de société, refaire de la sociologie* - « ou bien nous suivons les sociologues et nous commençons notre voyage en déterminant dès le départ quelle sorte de groupe et quel niveau d'analyse doivent retenir notre attention, ou nous commençons nos pérégrinations par les traces que laissent derrière elles les innombrables controverses où se trouvent engagés les acteurs eux-mêmes<sup>25</sup> ». Or il s'avère que le bureau n°3 est justement un dépôt de traces en tous genres : nul besoin d'aller chercher plus loin que ce qui est là, dans le capharnaüm que Géraldine H. vient d'enrichir un peu plus il y a quelques minutes avec la brochure d'Annie et Guy. On peut, cela dit, étayer ce choix un peu davantage avec M. Callon, qui se posait la même question que nous : « à qui s'attacher ?<sup>26</sup> » L'une de ses suggestions était de suivre ceux qui « se posent des problèmes pour lesquels il n'existe aucune solution toute faites, problèmes qui prennent à revers les configurations existantes, qui font émerger de nouvelles questions et de nouvelles pratiques<sup>27</sup> » ; sans s'empêcher d'enquêter sur des situations moins expérimentales, dans « des réseaux socio-techniques consolidés [où] les transports, les transferts de connaissances sont aisés, car les équivalences sont faites, les dispositifs [...] dupliqués et largement disponibles<sup>28</sup> ». Or justement, les deux documents identifiés plus haut correspondent assez bien à ce partage. Le travail des *Amis de Descartes* qu'on examinera dans la première section est particulièrement expérimental, tâtonnant, tandis que celui de Marcel est depuis longtemps reconnu et inscrit dans une chaîne de travail que l'on va décrire dans la seconde section. Je propose donc de prendre ces deux points d'entrée particuliers mais, cette fois encore, en déployant dans l'appareil de bas de page des éléments piochés dans d'autres enquêtes parmi celles que j'ai suivies au cours ma recherche (notamment du côté de l'IQMP). La longueur relative de cette séquence vient de cet appareil de notes, dont j'ai besoin pour solidifier mes descriptions et pour poser des éléments d'analyse supplémentaires *en vue de la suite*.

Mais ce qui m'intéresse dans ce regard sur ce qu'on pourrait appeler des laboratoires tiers, ce n'est pas uniquement la façon dont une valeur « se dévoile à mesure que les individus découvrent ensemble "ce à quoi ils tiennent" lorsqu'ils sont mutuellement pris dans une enquête<sup>29</sup> », ou les opérations par lesquelles on « décide de la valeur qui devra être assignée aux événements passés, de ce qui sera admis et de ce qui sera omis ; [...] de la manière dont les faits choisis devront être arrangés et

---

<sup>24</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op.cit.*, p.41.

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp.43-44.

<sup>26</sup> CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *op.cit.*, p.75.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> OGIEN Albert, « Pragmatismes et sociologies », *Revue Française de Sociologie*, n°5, vol.55, 2013, pp.563-579, p.568.

ordonnés<sup>30</sup> ». Il ne s'agit pas juste de décrire les méthodes des uns puis des autres, et encore moins de conduire une approche comparatiste fondée sur des critères *a priori*. Ce que je souhaite, c'est amener dans le même mouvement une interrogation sur la façon dont ces deux genres d'enquêtes sont imbriquées, *attachées* à l'enquête publique (séquence 2) dont le Rize a vocation à être l'opérateur privilégié. Dans le cas d'Annie et Guy, cette imbrication est *a priori* délicate - ils se présentent eux-mêmes comme des « intrus<sup>31</sup> », des « originaux » ; à l'inverse, l'enquête de Marcel a déjà été stabilisée et reprise par des fonctionnaires, dont ceux du Rize : c'est aux côtés de Delphine, puis de Dominique, et enfin de Xavier, que nous suivrons certaines de ses extensions. Si on était sortis du Rize en séquence 4, on va donc le retrouver mais *via* certains de ses attachements propres. En l'abordant par ce jeu d'entrées / sorties, que je rejustifierai à la fin de la première section, mon but n'est pas tant de restituer « ma » pratique d'enquête (séquence 3) que de documenter progressivement *l'enquête de terrain telle que la pratiquent les riziens*. Ils passent un temps considérable hors des murs à assister à des réunions, à rencontrer des gens, à les écouter parler de leur travail, à prendre des notes sur des carnets qu'ils relisent ensuite dans leur bureau, parce qu'ils cherchent sans cesse à intégrer les résultats des enquêtes tierces à la leur, tout en enrichissant celles-ci *via* leurs expertises, leurs propres découvertes, etc. J'aimerais donc faire émerger peu à peu une approche du Rize dans les termes de laquelle on pourra dire de celui-ci qu'il vise une « aventure intellectuelle<sup>32</sup> », au sens où J. Rancière l'entendait dans son analyse de J. Jacotot comme *maître ignorant*. Même s'il a une expertise et une fonction pédagogique, même s'il fait parfois « la leçon » à travers certains dispositifs, le fait de considérer le Rize comme un enquêteur parmi d'autres permet de montrer qu'en fait, il tâche « d'enseigner autre chose que son savoir, d'enseigner ce qu'il ignorait<sup>33</sup> », à savoir *les ressorts de l'enquête sur la mémoire*. Le Rize, sous la direction de Xavier, ne *savait pas* d'emblée ce qu'il était censé faire, comment il était censé s'organiser exactement, ni ce qu'était cette « mémoire » si flottante (séquences 1 et 2). En explorant les liens qu'il invente et entretient avec d'autres, j'aimerais montrer que ses membres tâchent de résoudre ces questions de façon partielle, par bribes, par tests, en *puisant dans les enquêtes déjà-existantes<sup>34</sup>* dont il encourage autant que possible la poursuite. Il s'agit donc de démontrer que les rapports entre enquêtes sont bien plus complexes que ne le prétendent les critiques qui considèrent qu'en tant qu'institution, le Rize doit forcément « légitimer » certaines choses et en « occulter » d'autres ; « choix » qui demanderaient alors à être « critiqués » parce qu'ils seraient, en

---

<sup>30</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op.cit.*, p.313.

<sup>31</sup> « Ça a été gênant au début, quand on n'avait encore rien fait. Parce que quelque part on était deux gentilles personnes, j'allais dire deux pingouins, qui se lançaient dans un truc mais sans n'avoir jamais rien fait, on n'avait pas de titre pour le faire, de mandat pour le faire. Donc on était des intrus, complètement. »

<sup>32</sup> RANCIÈRE Jacques, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris : 10/18 (collection « Fait et Cause »), 2004 [1987], 240 pages, p.7.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>34</sup> Cette orientation avait déjà été proposée, on s'en souvient, dans les débats du conseil municipal (séquence 2) : le Rize n'est pas arrivé en terrain vierge, mais dans une ville déjà explorée et travaillée.

fait, un genre de manipulation de « la mémoire ». Mais cette socio-psychologie, faite de loin et à peu de frais, n'aide pas à saisir les modalités concrètes d'articulation des pratiques effectives ; de plus il ne revient pas au sociologue de trancher sur une sélectivité qui est un problème explicitement posé aux riziens, en même temps qu'elle est une condition logique de n'importe quelle enquête. Comme le signalait B. Latour, une part de la sociologie reste « engagée dans une entreprise d'ingénierie sociale<sup>35</sup> » via des enquêtes qui définissent « à l'avance et à la place des acteurs ce que sont les composantes du monde social<sup>36</sup> » et qui, par conséquent, sont incapables de saisir les phénomènes empiriques autrement que comme des fraudes, des biais, et des manifestations de « forces » et autres « rapports de pouvoir ». En réalité, les acteurs réfléchissent sans cesse à ce qui doit être préservé ou pas, publié ou pas, gravé dans le marbre ou pas, et aux conséquences que pourrait avoir le fait de montrer telle chose et pas telle autre, etc. La question de la juste composition du monde est leur affaire, et c'est ce que je souhaite faire apparaître dans cette séquence.

## I. « C'est un travail qui ne se finira jamais. »

Quelques heures se sont écoulées et le calme est revenu dans la cour d'école ; il est tard et je profite du silence qui règne à l'étage pour regarder de plus près la brochure des *Amis de Descartes*. Par curiosité je rouvre ma boîte mail, et m'aperçoit que Géraldine m'avait déjà écrit à leur propos en décembre 2013, après qu'elle les ait rencontrés pour faire le point sur leur dernière intervention au JEP<sup>37</sup>. J'avais à l'époque laissé passer cette invitation à rappeler Annie, faute de temps ; je constate à présent qu'en effet, la brochure a été conçue pour, et distribuée à un public qui avait « rendez-vous 12 rue Descartes samedi 14 septembre » pour naviguer « d'hier à demain avec les Amis de Descartes », à l'occasion des « 80 ans anniversaire » de l'école. C'est ce qu'indique la couverture du document, qui consiste en un montage de deux photographies : sur la moitié supérieure, une image d'archive (sa cote est indiquée dans un coin) montrant l'école en 1933 ; sur la moitié inférieure, la même école, selon le même angle de vue, mais en 2013. Notons, dans un coin, cet étonnant avant/après qui nous montre que rien n'a changé, exception faite de quelques pylônes électriques ! Mais qui indique d'abord le mode

---

<sup>35</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, op.cit., p.61.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.62.

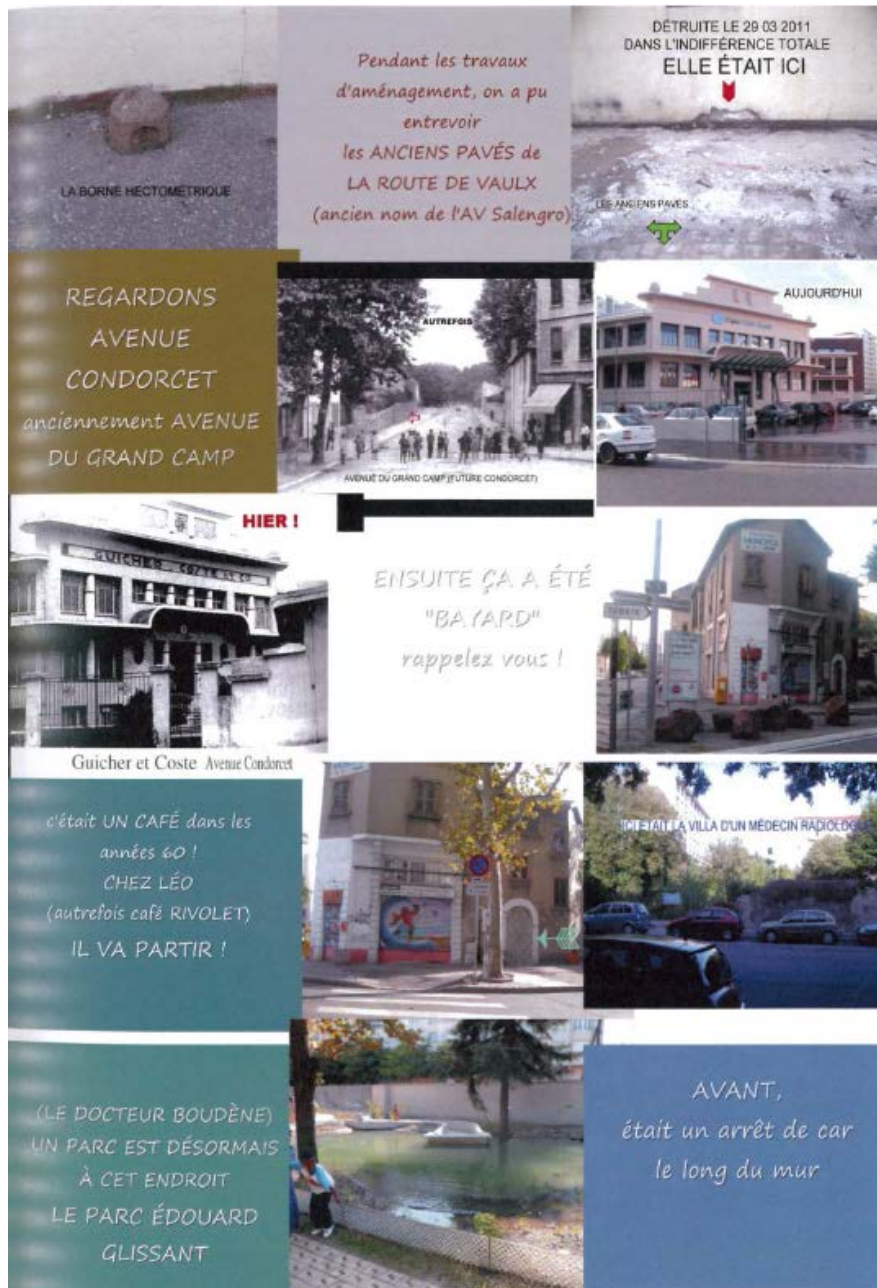
<sup>37</sup> « Je viens d'avoir Annie de l'association Les Amis de Descartes au téléphone. Nous avons reparlé de l'événement qu'ils avaient organisé pour les JEP et je lui ai dit que j'en avais eu quelques échos par ton intermédiaire. Elle a insisté pour que je te transmette ses coordonnées. Donc si tu ne les as pas déjà, les voici. » Cet extrait du mail de Géraldine témoigne d'une des façons dont j'étais informé des choses à faire ou à voir durant la résidence ; il témoigne aussi de l'enthousiasme des *Amis* à parler de leur travail ; mais il indique aussi que Géraldine, en tant que « Responsable du développement des publics et des projets partagés », a pour mission d'entretenir ce lien entre enquêtes dont on a parlé en introduction et sur lequel on reviendra dans les pages suivantes. Au cours de ma résidence j'aurais plusieurs occasions de la voir travailler, en recevant avec elle des « porteurs de projets », ou me rendant avec elle en extérieur pour suivre des projets impliquant des villeurbannais (on en aura une illustration dès l'introduction de la séquence 6).

opératoire d'Annie et Guy, lequel est explicité en longueur sur la 4<sup>ème</sup> de couverture dont voici un extrait : « *la majorité des documents sortent du Rize, de documents personnels, d'internet ou encore d'une compilation de souvenirs que nous ont raconté d'anciens, voire très anciens élèves et enseignants. Annie s'est dépensée [...] à joindre et faire parler les acteurs du passé de l'école ; Guy à mettre techniquement en forme et sauvegardes informatiques ces précieux documents mémoires parfois extrapolés de photos de groupes. Nous pouvons maintenant (en attendant plus) mettre à la vue des anciens élèves quelques 300 photos de classes référencées, qui nous ont été sympathiquement confiées pour copies, représentant un indiscutable lien social intergénérationnel. Ces 4 ans ? Compilation, archivage du savoir, les rendez-vous multiples, l'inertie des administrations et le désintérêt relatif des jeunes générations. Vient ensuite la création de documents attractifs qui font bouger les gens et ressortir des mémoires le détail à ne pas perdre.* » On apprend également que la brochure est en fait tirée d'un « *document audiovisuel VCD* » qui « *permet de présenter par des vues [plus de 60000 vues triées, dont 789 sont gardées], de mettre en regard des documents, des évolutions de lieux et de modes de vie. [...] Le but : créer des flashes souvenirs.* ». Qu'est-ce à dire ? Jetons un œil à une page prise (presque<sup>38</sup>) au hasard.

---

<sup>38</sup> D'expérience, Guy sait que les images confiées par « *les anciens* », comme celles tirées d'internet, posent des problèmes de droit. Il insistera lors de nos rencontres sur ce point légal qui littéralement *empêche de montrer ce qu'il faudrait montrer*, autrement dit, sur la possibilité de rendre *public* (dans l'ordre sensible) des documents *privés* (selon l'ordre juridique). La page choisie ici, par égard pour l'inquiétude de Guy, n'est pas la plus dense de toutes, mais elle a l'avantage de ne montrer ni des personnes identifiables, ni des images protégées.





Ce que j'ai entre les mains est le fruit d'une enquête au long cours, durant laquelle ont été compilés des éléments provenant d'à peu près toutes les sources possibles et imaginables ; éléments eux-mêmes retravaillés méthodiquement afin d'être *attrayants* à la vue des spectateurs pour, *in fine*, engendrer *leur propre mémoire* (les faire parler) via ces fameux « *flashes souvenirs* ». L'expression suggère que, dans leur travail, les *Amis de Descartes* veillent à préserver quelque chose comme une *phénoménalité de la mémoire*, qui est de l'ordre de l'apparition, voire de la révélation. Comme si la force de dévoilement que nous avons vue à l'œuvre dans la balade de Jean-Paul (« *Ah, oui ! C'est donc cela !* ») avait à être garantie ici aussi – comme si ce n'était pas juste le passé qu'il fallait sauvegarder, mais ses modalités d'apparition, dont dépendent son opérativité et sa pertinence ! La page ci-dessus ne vise-t-elle pas un effet analogue à celui déployé dans la visite guidée : la

monstration d'un endroit où il n'y a *rien à voir*, qui se trouve être décrit par un texte puis associé à une preuve (photographique ou non : il peut s'agir selon les cas de plans, d'extraits de témoignages, de coupures de presse), et éventuellement à un autre texte qui explicite les implications du montage et démultiplie l'effet de « choc » (« *souvenez-vous !* », « *il va partir !* ») ?

Pour en savoir plus et suivant les conseils de Géraldine, j'écris un message à l'association dans lequel j'exprime mon intérêt pour le travail dont témoigne la brochure. S'ensuivent, dès le lendemain, des échanges : oui, « *il est possible de se rencontrer pour parler du projet qui nous occupe depuis 5 ans et qui promet, à vous lire, d'avoir une extension inattendue et plaisante : développer nos motivations pour passer le virus à d'autres pour des tâches identiques dans d'autres lieux* » ; le mieux, me disent-ils, est de prendre une matinée pour passer les voir à leur domicile pour « *dégrossir le problème* » car de nombreuses données sont dans leur PC. Autant dire que lorsque je sonne chez Annie et Guy quelques jours plus tard, ce n'est pas un sociologue objectivateur qui est attendu mais un *passeur* (ou un traducteur) dont le travail est compris comme extension du leur ; ils visent d'emblée la publicité d'une méthode qu'ils souhaitent être reproductible en d'autres lieux et à l'avenir. Ce point est capital pour bien comprendre un engagement qui pourrait apparaître au premier regard comme « personnel » ou « subjectif » sous prétexte qu'il y aurait en jeu quelque chose comme de la passion, de l'émotion – voire un « régime d'emprise » au sens où l'entendent C. Bessy et F. Chateauraynaud, dans lequel s'observe une « absence de repères objectivés intercalés entre des êtres<sup>39</sup> », un « rapport de possession réciproque<sup>40</sup> ». C'est ce que l'on pourrait en effet interpréter à la vue d'une brochure dans laquelle les souvenirs et documents « personnels » d'Annie et Guy sont intégrés à d'autres, qui peuvent provenir d'archives historiques : l'école Descartes est aussi *leur* école, son histoire est un ressort de la leur, à titre individuel comme au titre de leur couple. Ils sont cette école et leur façon de travailler sur elle est de part en part liée à l'expérience intime qu'ils en ont (ou en ont eu), donc à leur qualité de témoins constitutifs de l'objet dont ils témoignent ! Mais j'aimerais montrer ici, via à une reprise synthétique et stylisée<sup>41</sup> de la masse de transcriptions et de documents tirés de nos rencontres, que la question du *public* et de la valeur *collective* de ce qu'ils font est au cœur du travail des *Amis de Descartes*, en dépit donc de l'aspect personnalisé de l'objet. Pour reprendre les termes de J. Zask, on dirait que la valuation de leur travail et de ses produits repose « sur une mise à l'épreuve pratique [et

---

<sup>39</sup> BESSY Christian, CHATEAURAYNAUD Francis, « Les ressorts de l'expertise. Epreuves d'authenticité et engagement des corps », In : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.141-164, p.158.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> C'est-à-dire que ce qui va être rendu ici sous forme de récit d'une rencontre réintègre en fait des éléments de plusieurs entretiens, d'échanges par email, de documents et de rencontres informelles.

publique] des hypothèses directrices et des interprétations proposées<sup>42</sup> ». Tâchons de concrétiser ces lignes directrices en suivant le travail de l'association.

## 1. Tenir une enquête en régime de passion

L'appartement est chargé d'objets - des outils paysans, une vieille cuisinière (« *elle représente une époque, c'est vraiment à conserver* »), des photographies encadrées... Je n'ai pas le temps de m'y appesantir car lorsque nous nous installons autour de la table de la salle à manger (où le café est servi avec – bien sûr ! - des *Petits Ecoliers*), la conversation est déjà lancée. L'idée est de me « *faire ressentir* » ce « *parcours du combattant* » qui les a fait « *consulter un cardiologue dernièrement !* » et qui commence lorsque Guy se met en quête d'« *indices* » sur sa mère, « *qui était assistante sociale à Descartes* », établissement dirigé par Annie (son « *choix du cœur* ») lorsqu'il s'y rend. « *Par une succession de hasards* » ces deux « *copains d'enfance* » se retrouvent, et Annie lance des recherches pour soutenir Guy : « *je prends contact avec [Dominique]... rien ! Je connaissais ensuite l'infirmière chef, qui me donne des noms... rien. Et puis je retrouve Mme. B., une ancienne assistante sociale, qui me donne quelques indices, mais qui, manque de chance, meurt. Bon, on va au Rize... on cherche... rien ! Rien sur sa mère ! Et puis on se pique au jeu...* ». Ce défaut de traces et cette rencontre inaugurent ce que J. Roux, F. Charvolin et A. Dumain qualifient de « processus d'empassionnement [...] constitué d'une série d'événements récurrents, d'occurrences itératives, qui viennent avec le temps confirmer la qualité passionnée de l'attachement<sup>43</sup> ». La notion de *passion cognitive* permet de penser « une entrée simultanée en régime de passion et en régime de connaissance [...]. Quand l'attrait particulier pour une activité [...] induit une envie de s'engager pour en savoir plus, pour se documenter, apprendre, s'en rendre familier, et inversement, quand une première connaissance suscite une envie de mieux s'approcher d'un « objet », d'en approfondir les contours, de s'y attacher..., c'est déjà le signe qu'une passion *de* et *pour* connaître peut naître<sup>44</sup> ». Cela rejoint la théorie de l'enquête puisqu'il s'agit de dire que les qualités de l'objet, la connaissance qu'on en a et l'attachement qu'on lui voue se déterminent dans le même mouvement – une « transformation corrélative des personnes et du monde<sup>45</sup> ». Ce sont ces liens complexes entre émotion, connaissance, attachements et transformation du monde (et du dispositif d'enquête) qui vont nous servir d'arrière-plan analytique pour saisir le travail des *Amis de Descartes*.

---

<sup>42</sup> ZASK Joëlle, « L'enquête sociale comme inter-objectivation », In : KARSENTI Bruno, QUERE Louis (dir.), *Raisons pratiques*, n°15, *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris : Editions de l'EHESS, 2004, 349 pages, pp.141-163, p.146.

<sup>43</sup> CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques, « Quand la passion s'en mêle... La partialité comme principe d'objectivité ? », In : CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques (dir.), *Les passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2013, 298 pages, pp.1-16, p.4.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.6.

<sup>45</sup> BIDET Alexandra, « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », *op.cit.*, p.214.

S'il faut comme nous y invite A. Hennion comprendre « l'œuvre ou l'objet aimé comme surgissement, accomplissement, événement, et non comme objet clos contenant ses propriétés<sup>46</sup> », la notion de *passion cognitive* engage à considérer que c'est « l'aimer » qui émerge aussi, et c'est ce qui nous fait retrouver la question de la genèse des valeurs. Celle-ci, en effet, « a partie liée avec l'activité intelligente – et la valuation n'est pas l'enregistrement de valeurs existantes. Reconfigurer une situation amène à juger continûment de ce qui est *bien, bon, adéquat, utile...* : les valuations émergent de l'enquête que toute situation problématique initie, en entravant notre capacité à agir et à anticiper les conséquences<sup>47</sup>. » Or en fait d'entraves, Annie et Guy ne sont pas en reste : ils entament leur enquête sans « mandat » (voir note 31), sans méthode précise, sans soutien institutionnel et avec les difficultés inhérentes à tout travail de terrain : le « *parcours du combattant* », tel qu'ils le décrivent, est celui de qui doit prendre contact, aller à la rencontre des gens, les convaincre, en vue d'obtenir des accès à certains lieux, des numéros de téléphone, des indices qui fassent émerger des « *pistes pour continuer* ». Mais c'est en même temps ce caractère contingent et expérimental qui les a « *piqués* » et qui les passionne - comme les scientifiques étudiés par D. Vinck, leur « manière de faire de la recherche est opposée à une organisation plus rationnelle et bureaucratique<sup>48</sup> » : ils « circulent entre une connaissance intime de l'objet [...] et une connaissance distanciée, formalisée<sup>49</sup> », et ont le goût de cela. De là un genre de trouble dont ils vont me faire part (et que l'on retrouvera chez Marcel), qui naît précisément d'un écart qu'ils voient se creuser entre, d'un côté, leur propre empassionnement (qui a trait à la fois à des objets émergents - le passé de la maman de Guy, puis par extension « *les archives de l'école, puisqu'il n'y en avait pas, il n'y avait pas de traces...* », et puis l'histoire « *du quartier* », et puis celle de « *80 ans d'intégration citoyenne aux Charpennes* »... - mais surtout à l'enquête elle-même en tant que façon d'avancer dans le monde et de faire monde), et de l'autre, un genre d'*indifférence publique* à ce qui, eux, les anime tant. Autrement dit, en même temps que leur enquête sur la mémoire de l'école Descartes leur fait prendre la mesure de la valeur de celles-ci (l'école et l'enquête), sur un mode pratiquement amoureux, Annie et Guy sont troublés de ne pas voir cet amour-là être davantage partagé, et en tirent, on va le voir, toutes les implications pratiques et morales (i.e. en termes de dispositifs à instaurer pour palier à ce problème, et en termes de jugements concernant celles et ceux qui, contrairement à eux, ne cherchent pas à en savoir plus sur leur passé). S'ils se considèrent eux-mêmes comme « *farfelus* », ce n'est pas parce qu'ils se croient objectivement tels : c'est parce qu'ils comprennent bien que leur engagement pour l'école peut apparaître, au regard des

---

<sup>46</sup> HENNION Antoine, « Réflexivités. Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, n°153, 2009/1, pp.55-78, p.67.

<sup>47</sup> BIDET Alexandra, « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », *op.cit.*, p.212.

<sup>48</sup> VINCK Dominique, « Dynamique du passionnement et du dépassionnement collectif dans la recherche en nanosciences et nanotechnologies », In : CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques (dir.), *Les passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2013, 298 pages, pp.75-92, p.82.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.83.

« indifférents », disproportionné. L'absence d'émotion des « autres », on va y revenir, est au cœur de leur trouble.

Du coup la question de la valeur se pose à deux niveaux. Elle se pose en premier lieu à un niveau qui est, disons, « interne » à l'enquête, et concerne alors les entités, événements, objets qui se constituent à sa faveur. Ici le trouble porte d'abord sur l'absence de traces de la maman de Guy, qui le fait engager « des opérations concrètes destinées à valider une hypothèse ou une croyance [ici, qu'il doit bien exister des traces quelque part], et à modifier réellement les conditions existantes [par son enquête]<sup>50</sup> ». Les activités de l'association consistent alors en ce que L. Quéré définit comme « des "valuations" qualitatives, à travers lesquelles s'exerce une caractéristique fondamentale de l'action, sa sélectivité orientée vers l'obtention ou la préservation d'un bien [qui sera le « souvenir » dans le cas d'Annie et Guy]. Ces "valuations" sont des "*caring for*" (s'occuper de), c'est-à-dire des conduites orientées vers le maintien en vie de ce que l'on chérit, prise, apprécie, etc.<sup>51</sup> ». Mais il y a aussi, à un second niveau peut-être plus fondamental (quoiqu'indissociable du premier), un problème de valuation qui porte *sur la conduite de l'enquête elle-même*, et qui se manifeste sous forme de questions du genre : Faisons-nous fausse route ? Est-ce que cela vaut la peine de continuer ? Ces questions se posent certes aux chercheurs patentés qui peuvent en venir à « se désengager<sup>52</sup> » d'un travail qu'ils chérissent par ailleurs, mais dans le cas d'une association comme celle d'Annie et Guy, la portée des désagréments n'est pas la même parce qu'ils ne sont justement ni patentés ni outillés à la manière des professionnels. C'est un élément sur lequel il faut insister pour mieux marquer la différence par rapport à ce qu'on verra avec Marcel ; pour comprendre aussi le rôle du Rize dans cette affaire. Annie et Guy insistent tous les deux sur les nombreux moments où s'est posée la question de savoir s'il fallait ou non poursuivre : « *nerveusement c'est très dur quand on ne se sent pas à la place où on a le droit d'être* » ; « *quand on n'est pas professionnels...* », « *quelquefois on est prêts à baisser les bras, c'est ce qui s'est passé un petit peu...* - Guy : *Beaucoup, oui ! Combien de fois on a été à moins une de tout jeter.* - Annie : *Il faut s'accrocher* ». Le caractère expérimental de leur travail, pratiqué dans l'urgence<sup>53</sup> de la conservation *sous n'importe quelle forme* de ce qui risque de « partir » (comme en témoigne l'extrait de la brochure), fait qu'ils n'agissent pas dans les clous institutionnels. Alors qu'ils pensaient que monter une association les aiderait à faciliter les choses, ils sont confrontés à des

---

<sup>50</sup> QUERE Louis, « L'émotion comme facteur de complétude et d'unité dans l'expérience. La théorie de l'émotion de John Dewey », *Pragmata*, n°1, 2018, pp.10-59, p.50.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.52.

<sup>52</sup> VINCK Dominique, « Dynamique du passionnement et du dépassionnement collectif dans la recherche en nanosciences et nanotechnologies », *op.cit.*, p.83.

<sup>53</sup> « *Il faut essayer d'avoir un morceau sur quelque chose où y'a rien quoi... et c'est là où c'est important de se réveiller avant que les anciens disparaissent !* »

règlementations archivistiques (délais de communication légaux), des interlocuteurs récalcitrants<sup>54</sup>, des témoins distants, bref à une somme d'obstacles qui, ajoutés à des moyens techniques pour le moins fragiles<sup>55</sup>, font de leur passion un sacerdoce. Le fait qu'ils me demandent à plusieurs reprises de couper l'enregistrement (pour les « *petites anecdotes pas enregistrables* »), de ne pas donner de noms, etc., est un signe parmi d'autres de leur solitude (et de cette crainte de représailles) face à ce qu'ils dénoncent comme une injustice - que *certaines entités du monde soient inaccessibles à l'enquête*. Disons-le ainsi : lorsque leur travail semble ne pas porter ses fruits, ne pas convaincre, ne pas avoir d'effet, ne pas *motiver* d'autres suffisamment, Annie et Guy doutent de sa pertinence.

Et c'est à ce niveau que le Rize intervient, comme me l'expliquait Géraldine (extrait du journal de terrain) : « *elle me dit que si je les rencontre, je verrai qu'ils sont passionnés [...]. Le Rize va les aider à financer l'impression de leur brochure et eux vont verser des photos aux Archives, comme une contrepartie. Ils ont aussi fait un CD avec un montage photo et une musique, qu'ils diffusent à leurs adhérents. Mais la musique pose des problèmes de droits [...]; Géraldine me dit que lorsque le Rize leur a indiqué cela, ça leur a un peu "cassé le moral", parce que la musique est calée sur le montage photo, donc il faudrait tout refaire, ce qui est impossible. A priori ils avaient fait quelque chose aux journées du patrimoine en 2011 qui n'avait pas très bien marché [...]. Mais après une baisse de moral, en 2013 les choses ont mieux fonctionné. [...] Il y a des hauts et des bas, parfois Annie et Guy sont "découragés" mais le fait qu'on leur dise "allez-y, faites-le" les remet en route et "ils y vont à fond".* » Le traitement, par le Rize, de l'enquête passionnée se fait au travers d'échanges informels, de mots de soutien, d'encouragements mineurs qui permettent d'en prendre soin ; ma curiosité à leur endroit est elle-même, pour Annie et Guy, quelque chose qui compte parce qu'elle démontre l'importance que revêt leur travail ; elle est vue comme un effet de ce travail. Effet d'autant plus précieux à leurs yeux qu'il s'observe chez un « jeune » appartenant à une génération qui, selon Guy tout au moins, tend à se désintéresser du passé. Dans nos rencontres, ce point reviendra souvent : « *On a l'impression de servir à quelque chose quand on voit des gens comme vous* », « *ça fait du bien c'est sûr* », « *ça nous fait plaisir de voir un jeune intéressé* ». Mais au-delà du cas décrit par Géraldine comme un donnant-donnant – un financement contre un versement d'archives (« *on donne un super truc au Rize* ») – il faut préciser ici que les membres de l'équipe tâchent toujours de ménager celles et ceux qui s'adressent à eux, dans la droite ligne du projet de service que Xavier publicise à la même

---

<sup>54</sup> « *Il faut se rendre compte de ce qui ne marche pas, il faut être capable de résumer, pour qu'à chaque fois que l'on a affaire à quelqu'un... Savoir expliquer ce qu'on fait, pour qu'on veuille bien nous prêter des documents. Parce qu'il y a aussi le, "jvous prête ma photo, mais je la reveux", ou "jvous la prête pas, jvous l'enverrai sur internet", mais faut essayer de dire, "si vous me l'envoyez, essayez de me la scanner comme il faut", essayez de me dire la classe... Et puis y'a les gens qui détournent le problème, "oh j'ai une photo comme ça", et puis quand on leur en reparle, "Oh ben je ne l'ai pas retrouvée, c'est mon frère qui doit l'avoir !". On demande trois ou quatre fois s'ils ont demandé au frère, et puis après on sait bien qu'ils ne veulent pas nous donner la photo. [...]* Et puis il y a des gens qui ne nous ont jamais donné leurs photos, ni même leur téléphone. »

<sup>55</sup> « *Il faut avoir le PC à la pointe de sa forme, or tous ceux qui se servent d'un PC savent qu'au début il est en forme... et puis il baisse.* »

période (début 2014) dans un article, sous le mot d'ordre : « *Faire avec plutôt que pour*<sup>56</sup> ». Le reformatage du poste de Géraldine, justement, y est évoqué – il relève d'un changement de « *moyens et de méthodes* » d'enquête -, parmi d'autres interrogations et plans d'actions visant à « *créer une relation plus directe* » aux habitants, à « *associer des personnes très différentes qui, à travers une activité créative, vont créer une relation entre elles et avec le Rize* », dans l'optique non seulement de faire des « *collectes* » en tous genres, mais surtout et d'abord de générer « *un autre type de rapport avec l'institution*<sup>57</sup> », d'établir des liens qui soient « *plus durables* ». Mais le Rize – dont je suis là,

---

<sup>56</sup> Cet article avait été diffusé pour relectures et commentaires dans l'équipe (c'est ce fichier qui est cité ici, d'où l'absence de pagination) ; il a été publié ensuite dans la revue *Diversité* (LA SELLE Xavier De, « Faire avec plutôt que pour. Le projet culturel du Rize à Villeurbanne », *Diversité : ville, école, intégration*, n°175, 1<sup>er</sup> trimestre 2014, pp.93-98) mais connaîtra une autre version, sous un titre proche, dans un ouvrage collectif consacré à la « Politique de la relation » (LA SELLE Xavier De, « "Faire avec plutôt que pour". Patrimoine et interculturalité dans le projet du Rize à Villeurbanne », *In : Institut pour une Politique de la Relation* (collectif), *Pour une politique de la Relation. Quel monde désirons-nous ?*, Lyon : Maison des Passages, 2015, 112 pages, pp.85-88) Il est intéressant de lire un long passage pour prendre la mesure de combien la description faite ici des *Amis* vient nous faire retrouver ce qui a été travaillé dans la première partie, et anticiper en même temps sur la suite (séquence 9 notamment) : « *Résolu à avancer dans cette voie de façon pragmatique, Le Rize met en place peu à peu des moyens et de méthodes. A la faveur d'une réorganisation de l'équipe d'action culturelle, l'un des postes se voit confier de nouvelles missions, qui lient la responsabilité du développement des publics et les projets participatifs. Dans le même temps est recrutée une personne en service civique volontaire [...]. Sa mission consiste à "assurer une présence plus forte dans les quartiers de la ville, pour compléter le travail de l'équipe du Rize. Plus précisément, le jeune volontaire aurait un rôle "d'ambassadeur" du Rize, pour prolonger son action de collecte de mémoire orale et de médiation auprès des habitants, au plus proche des lieux de vie". L'une des questions les plus difficiles à résoudre porte sur la manière dont on peut rejoindre les habitants d'une ville et créer une relation plus directe. L'étape la plus évidente à cet égard est de se tourner vers des structures dites "relais", dont on croit ou espère qu'elles pourront conduire naturellement vers les "vraies gens". L'action de la jeune volontaire s'est donc orientée principalement vers des lieux variés, (centres sociaux, associations, entreprises, etc.) en menant des entretiens "d'inter-connaissance". Le résultat était intéressant, mais ne peut porter des fruits qu'à long terme. Aller au contact direct des habitants ? Une posture certainement peu confortable et qui demande beaucoup de disponibilité. C'est ce qui a été tenté pourtant, notamment dans le cadre de la préparation d'une exposition consacrée aux maisons individuelles. Deux collègues du Rize ont arpenté le territoire de Villeurbanne à la rencontre des occupants des maisons dans les quartiers pavillonnaires. Près d'une vingtaine de contacts ont pu ainsi être établis, débouchant sur des collectes de témoignages, des prêts de documents et une collaboration très active des personnes concernées, y compris dans la visite de l'exposition qui a suivi au printemps 2013. Ces démarches liées aux collectes mémorielles et aux expositions sont complétées parallèlement par plusieurs expériences de médiation, sous la forme d'ateliers participatifs variés. [...] Proposés selon des modalités diverses, ces ateliers ont en commun le fait d'associer des personnes très différentes qui, à travers une activité créative, vont créer une relation entre elles et avec le Rize. Les liens créés à cette occasion génèrent un autre type de rapport avec l'institution et sont parfois durables. Leur durée est d'ailleurs une vraie question : que faire de ces liens, une fois le projet terminé ? »*

<sup>57</sup> L'idée d'une « contrepartie » après un soutien octroyé par le Rize, qui suppose une logique du contredon et pourrait faire croire que le Rize pense d'abord à une sorte d'intérêt « documentaire », est sans cesse démentie dans les faits puisque, selon ses propres termes de Xavier (repris par tous les autres riziens), le Rize est un « service public » qui doit, autant que possible, « faire plaisir » aux gens qui se présentent à lui, quand bien même n'apporteraient-ils pas avec eux des caisses de photographies ou des témoignages rares. Par contre on parie sur les vertus de ce soin pour espérer, comme l'indique Xavier (note 56), qu'il porte ses fruits « à long terme » - c'est à dire que les gens reviennent au Rize et y participent davantage, plus souvent, etc. On reviendra là-dessus dans les séquences prochaines, mais on peut prendre ici le temps d'un petit exemple utile. Au Rize, c'est Dominique qui en tant que responsable des archives incarne le plus la ferveur documentaire. Il arrive donc régulièrement que des personnes se présentent à elle pour faire des dons. Elle m'invite un jour à observer, dans la salle de consultation des archives, un homme (Mr. T.) qui vient pour donner des tableaux/collages qu'il a fait lui-même. Géraldine H. est également présente. Lors de l'échange avec Mr. T., l'une et l'autre tâchent de le faire parler, l'invitant à rencontrer Cécile pour livrer son témoignage ; Dominique insiste, elle, pour qu'il vienne avec

moi aussi, une extension<sup>58</sup> - n'est ni le premier ni le seul à encourager Annie et Guy à poursuivre leurs recherches avec tant d'« implication personnelle et affective<sup>59</sup> ». « *Nous ne serions pas allés de nous-mêmes au Rize si nous n'avions pas eu l'encouragement de monsieur Chabroux. Il nous a beaucoup appuyés, vraiment. Son enthousiasme nous a vraiment fait du bien, d'ailleurs si vous êtes là c'est grâce à lui, parce que... c'est lui qui nous a dit d'aller voir [Xavier]* ». Une fois de plus, mon enquête se voit rapportée à celle d'un maire de Villeurbanne (de 1990 à 2001) - Gilbert Chabroux qui, quelques semaines plus tôt, a d'ailleurs envoyé une carte de vœux pour l'année 2014 à Annie et Guy, qui me la lisent : « *Vous ne cessez de m'étonner, très agréablement [...]. "Farfelus" n'est pas le qualificatif qui convient pour vous décrire, mais vous êtes assez "originaux" au sens où vous menez des actions en dehors des sentiers battus, là où personne ne s'est risqué. Le travail accompli sur l'histoire de votre école et du quartier est remarquable, et hélas ! il reste à peu près unique. Peut-il y avoir un prolongement ? [etc.]* ». Dans la rencontre, le sens de leur enquête s'ordonne : en me montrant ce document, tout en m'expliquant à quel point ma visite compte pour eux, ils (se) démontrent que la question du prolongement de leur travail semble connaître une heureuse issue. Cette lettre ils me la confient, avec d'autres documents qui enregistrent, de façon durable, écrite, physique, la réception publique de leur activité : coupures de presse, courriers de remerciements, mais aussi le « *livre d'or des amis de Descartes* » qui avait été mis à disposition du public lors de la projection du VCD aux Journées du Patrimoine, et dont la lecture les « *regonfle* » dans les moments de perte de moral.

---

les originaux de certains documents (dont on comprend qu'il les possède chez lui). Lorsqu'il repart, nous reprenons ensemble le fil de ce qui vient de se passer : « *Géraldine : C'est beau ce dessin. [...] Là il y a une bouée, c'est écrit « sauveteurs volontaires ». Ça c'est peut-être une rame. - Moi : Dominique avait l'air déçue quand même. - Géraldine : Il a photocopié son drapeau ! On voit l'ombre, on a l'impression que c'est un vrai, mais non ! Mais les gens ne veulent pas se départir de ce genre de choses, parce que derrière c'est... ils y sont trop attachés. - Dominique : Bon ! Je n'ai pas réussi à obtenir les originaux, il n'y a pas moyen ! Les gens sont persuadés de nous faire un merveilleux cadeau en nous donnant des copies et des reproductions. Heureusement qu'il va donner son entretien à Cécile, c'est intéressant. [...] Je le savais bien, mais enfin il est gentil, puis c'est la mémoire de la ville, parce que 33 ans à la ville dans les services des écoles, il a des choses à raconter. - Moi : Oui. Vous allez quand même faire rentrer ce qu'il a donné... - Dominique : Oui, je ne vais pas lui faire ça ! [ne pas l'archiver] Je vais le rentrer... J'ai un espace avec des objets très particuliers. [...] Je ne sais pas toujours si ça vaut la peine de recueillir des dons aussi hasardeux. [...] Mais je pense que quelqu'un qui aurait de l'imagination serait capable de revivifier tout ça, vous voyez ?* ». Cet échange permet de voir que Dominique prend le don de Mr. T. non pas pour des raisons de valeur historique mais pour ne pas le décevoir, pour prendre acte de son geste. Notons aussi qu'au-delà de la réorientation de Mr. T. vers Cécile, Dominique songe aussi au dispositif des *Mots Parleurs* qui consiste à revivifier, par l'écriture, des objets improbables et m'enjoint à y venir - « *vous allez écrire hein, pas en observateur !* » (séquence 7).

<sup>58</sup> En tant que résident je me retrouve *de facto* en position de ce que Xavier appelle un « *ambassadeur du Rize* », dont la curiosité pour la mémoire vient développer le « *lien social* » d'une manière analogue à celle des membres : temps consacré à écouter des gens, à aller les rencontrer, à lire leurs travaux, etc.

<sup>59</sup> VINCK Dominique, « *Dynamique du passionnement et du dépassionnement collectif dans la recherche en nanosciences et nanotechnologies* », *op.cit.*, p.83.



En ouvrant ce livre d'or, on trouve sur la page de gauche une copie du magazine municipal *Viva* n°229 d'octobre 2009 : une carte postale montrant l'école Descartes est associée à un texte d'Annie. Prenons une minute pour regarder cela de plus près.



Annie propose un test d'identification (« *c'est bien votre école, que vous voyez ?* ») à partir d'une carte postale (presque la même que sur la couverture de la brochure) qui est un appel à l'aide pour « *écrire la vie* » d'une école « *chargée d'histoires* » (ou en attente de l'être !). Le montage indique la voie à suivre : Annie expose quelques souvenirs « personnels » en pariant sur le fait que

d'autres ont certainement les mêmes (« *vous savez* ») ; des photographies d'elle et de son grand-oncle sont accolées au texte, indiquant aux lecteurs que ce qui peut sembler anecdotique au plan individuel, ces « *petits rien* » que *n'importe qui* a chez soi, ont en réalité à voir avec *l'école Descartes*, exhibée non pas via une photographie contemporaine mais dans un document d'archive qui témoigne de ce qu'elle est *déjà* entrée dans l'histoire. Voilà pour la montée en généralité : *l'a priori* ordinaire a une valeur dès lors qu'il a à voir avec l'école, et ce rapport entre l'anecdotique et l'historique est effectué ici même, dans la mise en vis-à-vis des documents et des textes. La page du *Viva* est ainsi construite à la façon des autres documents de l'association, par juxtaposition d'éléments dont la provenance n'est pas toujours indiquée, parce que cela *n'a pas réellement d'importance*. Ce qui est prioritaire c'est la multiplication, le foisonnement d'éléments qui, mis les uns à côté des autres, doivent faire surgir des « *flashes souvenirs* ».

Voyons maintenant les autres pages du livre d'or : une succession de messages manuscrits laissés par celles et ceux qui, lors des JEP, ont pu assister à la projection d'un « *vidéo CD d'une grande densité* » et parcourir les centaines de photographies attachées sur des panneaux, comme l'indique un article du *Progrès*<sup>60</sup>. En quoi consistent ces messages écrits ? En des souvenirs ? Plutôt en des remerciements : « *Beau travail, belles recherches, les souvenirs reviennent* », « *Quelle belle initiative* », « *Beaucoup de travail, merci pour l'émotion* », « *Merci pour tous ces bons souvenirs et ces retrouvailles* », « *Un flot de souvenirs déferle subitement. Que d'émotions... Merci du fond du cœur et à bientôt* », etc. Le livre d'or enregistre un certain genre de réactions publiques : des *émotions* ; on remercie Annie et Guy pour leur travail parce qu'il a fait surgir à la fois *ces émotions* et *des souvenirs*. Ceux-ci ne sont guère explicités dans le détail, mais nos deux enquêteurs reprendront, grâce à ces traces, contact avec les personnes qui se sont manifestées - pour les soumettre à d'autres dispositifs (de « *triangulation* ») qu'on abordera dans quelques pages. Pour l'instant, force est de rapporter ce qui vient d'être dit au problème de la valuation de l'enquête elle-même : en effet, l'émotion qui émerge et qui s'objective notamment dans le livre d'or est bien un jugement de valeur porté sur l'enquête. Comme a pu l'indiquer M. Nussbaum, les émotions ne peuvent être exclues « des comptes rendus normatifs du jugement<sup>61</sup> » : il y a « des émotions *vraies*, des émotions fondées sur des jugements de valeur qui sont vrais<sup>62</sup> ». C'est cette vérité qu'Annie et Guy enregistrent méticuleusement dans leurs dossiers, parce qu'elle démontre que ce qu'ils font *est vrai* et bien fondé

---

<sup>60</sup> Photocopié et découpé par Annie et Guy, et joint au dossier qu'ils me prêtent : « *L'histoire de l'école et du quartier y sont contées. Elles promènent le spectateur sur près d'un siècle dans les rues de la cité. De quoi réveiller moult souvenirs chez tous ceux qui avaient pris place sur les petits bancs de la salle de classe. Des amis de l'association avaient aussi mis la main à la pâte réalisant un nombre impressionnant de tirages photographiques. D'où un véritable mur d'images [...]. Autant dire que l'émotion était au rendez-vous.* »

<sup>61</sup> NUSSBAUM Martha, « Les émotions comme jugements de valeur », In : OGIEN Ruwen, PAPERMAN Patricia, (dir.), *Raisons pratiques*, n°6, *La couleur des pensées*, Paris : Editions de l'EHESS, 1995, 282 pages, pp.19-32, p.25.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.29.

au sens pragmatiste : leur travail a des *effets observables, objectivables*. A l'inverse le « désintérêt » des gens ou leur absence d'implication aux sollicitations vaut pour offense, pour reprendre l'analyse de P. Paperman : « remarquer l'absence d'émotion ou l'absence d'une émotion, dans la conduite d'une personne, c'est avoir l'impression que cette conduite a quelque chose d'anormal, d'inintelligible ou de scandaleux eu égard aux circonstances<sup>63</sup> ». Ainsi le fait de s'émouvoir compte comme preuve sensible d'un jugement sur le monde : il est attendu que certaines circonstances (ici, la mise en présence du passé) engendrent certaines émotions typiques qui ont une « signification "humaine"<sup>64</sup> » spécifique ; *a contrario* leur absence peut témoigner d'un défaut d'humanité (se montrer « indifférent » au passé). C'est comme cela – comme défaut de ce qu'on appellerait génériquement de la « reconnaissance » - que l'on peut comprendre les moments de « *baisse de moral* » de l'association : lorsqu'elle « trouve la preuve de son invisibilité dans l'absence même de [certains] types de réactions<sup>65</sup> ». L'analyse d'A. Honneth mérite d'être reprise : pour lui, l'expression de la reconnaissance par des gestes observables « contient une référence à une multitude d'autres actions, car [elle] signale sous une forme symboliquement abrégée le type d'action ultérieure dans lequel le sujet est prêt à s'engager. [...] Les gestes expressifs sont, par conséquent, des actions qui en elles-mêmes possèdent le caractère d'une méta-action, dans la mesure où ils signalent symboliquement un type de comportement auquel le partenaire peut logiquement s'attendre<sup>66</sup> ». La manifestation d'une émotion, le fait de laisser un mot, d'encourager Annie et Guy en l'occurrence, n'est pas réductible à une sorte de cérémoniel social conventionnel. Ces éléments viennent *juger* et *qualifier* le travail accompli, et donc rouvrir ou redimensionner le champ d'action de l'association : « le caractère de signal que possèdent de telles réponses expressives va bien au-delà d'une simple attestation de reconnaissance de l'existence de l'autre et de ses caractéristiques propres, car ces réponses manifestent une disponibilité motivée de s'engager dans des actions de nature bienveillante à l'égard de l'autre personne<sup>67</sup> ». La disponibilité dont parle A. Honneth est ici celle de personnes qui laissent entendre, plus ou moins explicitement, qu'elles sont prêtes à participer de façon plus approfondie à l'enquête<sup>68</sup>.

---

<sup>63</sup> PAPERMAN Patricia, « L'absence d'émotion comme offense », *op.cit.*, p.177.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p.191.

<sup>65</sup> HONNETH Axel, « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », *Réseaux*, n°129-130, 2005/1, pp.39-57, p.44.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.50.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p.53.

<sup>68</sup> Avec des phrases du type : « à continuer et à se revoir », « je suis à votre disposition pour la suite », etc.

## 2. Emergence des souvenirs et « triangulation des mémés »

### a. L'ouverture de la communauté d'enquête

En quoi consiste cette participation ? Et pourquoi, d'abord, y'a-t-il participation d'un public, si le point de départ était « personnel » - une recherche de Guy concernant sa mère ? C'est que cette recherche a d'abord consisté, pour lui et Annie, à se rendre en différents lieux de Villeurbanne pour « chercher à voir des anciens qui auraient pu se rappeler », car « c'est eux qui avaient la clé de la mémoire ». Ce faisant ils se baladent à travers la ville et inévitablement la voient et la commentent ensemble, en « on ». « *On était deux anciens du quartier, et la première chose qu'on a faite quand on s'est rencontrés, c'est de faire le tour du quartier pour voir ce qu'on reconnaissait. [...] On a commencé à parcourir les rues, à dire, "Oh, tu te rappelles, il y avait untel, untel, untel ! Et celle-là, elle habite toujours là !"* » C'est le début de ce que L. Quéré a pu appeler la construction d'un monde commun, c'est-à-dire d'un « monde de l'action conjointe [...] [qui] produit une visibilité déterminée des objets et des personnes<sup>69</sup> ». Concrètement, c'est ce que me dit Guy pour décrire cette phrase d'exploration de la ville : « *on était déjà en train de refaire un travail de mémoire, donc on était déjà prêts et sensibilisés à écouter les anciens, et à ajouter à ce dont on se souvenait en tant que gamins... ce que disaient des plus anciens* ». Annie et lui engagent l'investigation sous une sémantique de la mémoire qui thématise ce qu'ils voient, récoltent, et fait émerger un certain domaine d'objets – en l'occurrence, des « souvenirs », des « anciens », etc. On comprend que se rejoue ici une chose analogue à ce qu'on avait vu dans la balade « *de la Rize à la Tase* » : l'instanciation d'un cadre d'expérience qui détermine la pertinence et la consistance des éléments soumis à l'examen des sens. La conséquence, dans le cas d'Annie et Guy, est que le sceau de la mémoire leur fait voir Villeurbanne comme une jungle de traces qu'ils remontent peu à peu grâce aux « anciens » : « *il y avait des concordances de noms, de lieux, d'usines... [...] Quand les anciens nous en parlaient, "ah oui, il y avait ça !", et puis nous on pouvait leur dire, "mais, il n'y avait pas une usine, là ? il n'y avait pas ci, pas ça ?", et là les anciens parlaient* ». C'est en menant leur enquête de terrain qu'ils vont se trouver dans l'obligation de procéder à une extension considérable de leur objet, liée à l'extension progressive de la communauté d'enquête qu'ils développent et du « monde commun » afférent. Ce n'est plus simplement Guy qui s'interroge sur sa maman, mais lui et Annie qui du coup s'interrogent sur l'école Descartes, épaulés ensuite par les anciens et d'autres, qui étendent la préoccupation à l'échelle du quartier, puis de la ville, etc.

---

<sup>69</sup> QUERE Louis, « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », *op.cit.*, p.79.

Le voir-en-on va dès lors devenir le moteur de leur travail, au point de leur faire organiser des balades (informelles) et des visites de l'école avec les « mémés » : « *les anciens qu'on a emmenés là-bas, ils étaient contents ! [...] Mais il y a fallu je ne sais combien d'anciens avant qu'un se rappelle, par exemple pour la gymnastique sur la terrasse. Il faut aussi que les anciens aient la mémoire. [...] Mais sans montrer, les souvenirs ne viennent pas ! Et une grosse partie du travail, c'est d'aller chez tous ces gens, de les réunir en petits comités dans une école. 4, 5 personnes réunies avec des petits gâteaux pour causer, enthousiasmées par le plaisir de revoir leur école, d'y pénétrer. [...] Et il fallait si possible, pour faire revenir les souvenirs, parler au présent comme si on y était. [...] Comme dans la brochure, le but... on a tout mis dans un grand sac, mais quelque part on ne sait pas qui a dit quoi, le but c'était le grand mélange, contrairement à ce qui se fait toujours.* » Ici, on peut reprendre une citation fameuse de M. Halbwachs : « on ne se souvient qu'à condition de se placer au point de vue d'un ou de plusieurs groupes et de se replacer dans un ou plusieurs courants de pensée collective<sup>70</sup> ». Mais souvent, le sociologue ne problématise pas les verbes – « *se placer au...* », « *se replacer dans...* » –, parce qu'il est évident pour lui que les individus sont *dans* des groupes, comme ils sont *dans* des histoires « plus vastes » ou *dans* des « cadres sociaux ». Du coup, la plupart du temps, on n'a pas la moindre idée de la façon dont se fait ce « placement », cette transition de la partie au tout, et on ne voit pas ce que signifie empiriquement l'épithète « collectif », si ce n'est qu'il découle des opérations théoriques de contextualisation du chercheur lui-même. Or c'est ce genre de choses que permet de saisir le regard sur le travail d'Annie et Guy – comme le permettait la reprise de la balade en car : ce que G. Simmel appelait « des modes particuliers d'action réciproque qui font qu'il y a société quand ils apparaissent et qui n'en sont ni la cause ni la conséquence, mais immédiatement déjà la société<sup>71</sup> ». On s'aperçoit en effet que pour comprendre quelque chose de la « mémoire collective », on ne peut pas considérer des « collectifs » *a priori*, déterminés par le sociologue sur des critères externes à ce qu'il analyse (comme on délimite une population d'enquête selon des origines particulières, des statuts prédéterminés, etc.) : il faut reprendre la société « dans son *status nascens* - [...], dans celui qui se passe chaque jour et à tout moment<sup>72</sup> », parce que c'est en fonction de la *forme* prise par l'association – au sens de G. Simmel – qu'émergent certains *types* d'objets (les « contenus ») ainsi qu'un certain champ d'action pratique. Lorsqu'Annie et Guy font se rassembler des anciens, leur servent des gâteaux, leur montrent des documents et les font parler, ils font en sorte que des « hommes

---

<sup>70</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.65

<sup>71</sup> SIMMEL Georg, *Sociologie. Recherches sur les formes de la socialisation*, Paris : PUF (collection « Sociologies »), 1998 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1908], 780 pages, p.48.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p.55.

pensent en commun par le moyen du langage<sup>73</sup> » dans une communication qui, pour L. Quéré, « fait émerger "son" monde, avec des premiers plans et des horizons, des états de choses et des attentes<sup>74</sup> ».

## b. Les émotions publiques comme valuations

Mais qu'est-ce qui émerge ? Dans l'optique des *Amis de Descartes*, les anciens ne sont pas simplement des informateurs qui aident à documenter l'histoire de l'école, mais des encyclopédies qui recèlent une connaissance vaste et rare (« *chaque fois qu'il y a un ancien qui meurt c'est une bibliothèque qui s'en va* »). C'est ce que m'explique Guy : « *voilà une des motivations, c'est le fait que le fait disparaît. Et c'est aussi de voir les gens partir, voir à quel point le temps galope* ». Le drame, « *c'est de voir des mots qui s'en vont, et personne ne dit rien ni ne s'en aperçoit. Il y a des choses énormes qui se passent et les gens le ne voient pas. [...] On nous endoctrine avec le devoir de mémoire, on nous saoule avec la dernière guerre, mais on ne sait parfois même pas qu'il y a eu la guerre ici à Lyon ! [...] Quelque part, c'est ça le projet, c'est d'essayer de rapprocher des choses lointaines et de les dire au moment du sujet, sans que chaque fois un intervenant... Il faut ramener les choses sur la table, puis après si on veut savoir qui l'a dit, c'est une autre recherche. [...] Les gens passent dans la rue à côté de choses, sans les voir. [...] Et si on attend 50 ans... moi si j'attends d'avoir 50 ans de recul pour dire quelque chose sur l'école, déjà si ça se trouve elle sera rasée, mais moi je serai rasé, c'est sûr !* ». On comprend que le constat d'une disparition des mots, des personnes et des choses – couplé à celui d'une *indifférence* qui motive la nécessité de *faire voir* - engage Guy à entamer une accumulation massive de traces : il prend soin de distinguer ce travail prioritaire (« *ramener sur la table* » du présent des êtres distants dans un « *grand mélange* ») d'un travail secondaire de commentaire et d'analyse qui sera à charge des « *descendants* » qui prendront « *la relève* ». Le principe est clair : « *il vaut mieux un mauvais document que pas de document. Parfois il y a des documents qui ne sont pas d'une netteté irréprochable, mais qui représentent des choses* ». Représentent *stricto sensu* – les documents dont parle Guy sont des versions-de-choses. La photographie de la borne hectométrique n'est pas juste une photographie, mais la borne sous un mode d'existence spécifique dont on trouverait une description chez R. Barthes : « dans la photographie, la présence de la chose (à un certain moment passé) n'est jamais métaphorique ; et pour ce qui est des êtres animés, sa vie non plus, sauf à photographier des cadavres ; et encore : si la photographie devient alors horrible, c'est parce qu'elle certifie, si l'on peut dire, que le cadavre est vivant, *en tant que cadavre* :

---

<sup>73</sup> HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, op.cit., p.53.

<sup>74</sup> QUERE Louis, « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », op.cit., p.78.

c'est l'image vivante d'une chose morte<sup>75</sup> ». Tout ce qui est mort ou condamné à l'être peut survivre pour peu que l'on procède à une traduction, à un basculement des choses sur d'autres modes de présence. Et par ce travail, on peut espérer fournir à l'historien du futur des vestiges qu'il transformera, selon les termes de R. Koselleck, « en sources témoignant de l'histoire qu'il entend appréhender<sup>76</sup> ».

Annie et Guy visent donc, semble-t-il, *via* leur entreprise de repeuplement, une sorte d'encadrement du présent qu'ils tentent de soutenir par une technologie de travail dynamique et exactement opposée à toute « mise sous cloche ». Car si la priorité absolue est d'enregistrer les occurrences de choses avant qu'il ne soit trop tard, cette perspective soulève un nouveau problème, celui de l'authenticité, par lequel nous retrouvons la question de la valuation « interne » à l'enquête. Certains objets sont *factices*, et certains souvenirs sont *faux* ou *approximatifs*, d'où un risque qui serait d'accumuler des choses qui n'ont strictement pas de valeur. C'est par exemple « *l'erreur vintage* » – « *on s'attache à des imitations vintages. Et le problème c'est que les enfants qui voient ce vintage, ils croient que c'était ça. [...] C'est de la fausse valeur.* » Pour parer à ce danger Guy en réfère à l'histoire qui, dans les livres ou sur internet (notons ce recours à des appuis externes qu'on retrouvera dans la seconde section), permet de vérifier ce que L. Boltanski et A. Esquerre ont appelé une force mémorielle « des choses qui peuvent, prises à leur valeur faciale, être d'importance relativement négligeable, [force qui] tient au fait d'avoir été, à un moment ou à un autre de leur carrière, au contact physique de personnes ou d'événements qui importent. [...] Il faut donc entendre par force mémorielle non pas une propriété immanente, mais une qualité attribuée socialement à une chose et repérable par des indices permettant de mesurer sa notoriété, laquelle peut varier dans le temps en fonction de la manière dont l'Histoire est écrite<sup>77</sup> ». Malheureusement l'histoire écrite des historiens professionnels est loin d'être suffisante pour procéder à cette certification – c'est même l'inverse puisque « *l'histoire lointaine* » ne mentionne tout simplement pas, ou de façon marginale, les objets auxquels s'attachent Annie et Guy. Quoi faire alors ?

Pour ne pas « *se mélanger les pédales tellement on a de documents* » et surtout ne pas confondre les documents de valeur avec ceux qui n'en ont pas, ils se reposent sur leur dispositif de confrontation ou mieux et littéralement, de comparution des documents et des anciens. La parole des aînés devient le lieu de valuation. Soit l'exemple de l'anti-montelait : « *La clé de la réussite c'est de montrer des choses que les gens ont oublié, même ceux qui l'ont connu. Prenez l'anti-montelait, la plupart des brocanteurs ne savent pas ce que c'est. Et puis quand on leur explique, ils arrivent à dire, "Ah mais oui, j'en avais un !" - Moi : Et donc il y a des objets que vous gardez ici, pour pouvoir... -*

---

<sup>75</sup> BARTHES Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris : Gallimard (collection « Cahiers du cinéma »), 1980, 200 pages, p.123.

<sup>76</sup> KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, *op.cit.*, p.307.

<sup>77</sup> BOLTANSKI Luc, ESQUERRE Arnaud, *op.cit.*, pp.44-45.

*Guy : Oui, c'est ce qui a fait notre force. – Moi : parce qu'il y a tellement de photos d'objets, de choses ! – Guy : c'est ce qu'on a fait avec la brochure. Il faut savoir voir le document que tout le monde a oublié mais que tout le monde a connu. [...] L'anti-montelait est dans l'inconscient collectif... il y a plein de trucs que vous avez déjà oubliés et qui font partie de votre passé ».* Leur dispositif rappelle celui étudié par M. De Fornel chez les policiers, dont « une partie non négligeable du travail [...] est de nature documentaire et consiste à rassembler des témoignages, preuves, etc.<sup>78</sup> » autour desquels se déploie un « cadre d'activité de façon à permettre un travail collectif d'investigation<sup>79</sup> ». Dans le cas qui nous intéresse les experts sont les anciens, dont la vue est sollicitée en tant que déclencheur de mémoire. Annie et Guy leur montrent un maximum d'éléments (via le VCD, la brochure, etc.) en espérant faire advenir des « *flashes souvenirs* » ; le cas échéant, ceux-ci témoignent de ce que l'élément exhibé (l'anti-montelait, la borne...) *a bel et bien une « force mémorielle »*. Autrement dit c'est en enregistrant les réactions des anciens que se détermine la valeur des objets qu'Annie et Guy rassemblent inlassablement dans leurs dossiers. Leur authenticité est à proportion des conséquences observables qu'ils ont. Ainsi peut être compris le livre d'or : les messages qu'on y trouve documentent aussi le fait que *quelque chose s'est passé là, au contact du VCD et des documents* ; quelque chose qui a suscité de l'émotion et qui à ce titre ne peut manquer d'être authentique. Annie et Guy parient là-dessus. Et c'est bien d'un pari qu'il s'agit car à aucun moment les anciens ne sont obligés de venir, obligés de se souvenir, et encore moins obligés d'écrire un mot sur un carnet, ou d'envoyer leurs remerciements (Annie me montrera des messages reçus par email ou par « *retombées téléphoniques* »). Le fait que tout cela adienne néanmoins vient prouver que les choses dont Annie et Guy parlent ne sont pas des pures élucubrations. Elles *font faire* d'autres choses, elles remuent, elles émeuvent, elles suscitent des paroles – leur valeur « mémorielle » est donc strictement indexée à leur efficacité pragmatique, laquelle est évaluée en outre par une « perception immédiate, même si elle est complexe, d'une émotion, dans la saisie ou l'identification non équivoque de quelque chose comme "émotion", "sentiment", "humeur"<sup>80</sup> ». Pour parler comme J. Dewey, il se vérifie là que « la validité des croyances et des jugements de valeur dépend des conséquences de l'action engagée pour leur compte<sup>81</sup> ».

---

<sup>78</sup> FERNEL Michel De, « Faire parler les objets. Perception, manipulation et qualification des objets dans l'enquête policière », In : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.241-265, p.242.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.248.

<sup>80</sup> PAPERMAN Patricia, « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, 1992, pp.93-107, p.103.

<sup>81</sup> DEWEY John, *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, op.cit., p.61.



c. Des souvenirs vrais aux souvenirs tangibles

Mais la question de l'authenticité peut se poser à un autre niveau – non plus celui des réactions observables, mais celui de la factualité des faits, de l'objectivité des souvenirs. Autrement dit, on peut bien observer de très authentiques émotions, mais est-ce que cela signifie pour autant que leur déclencheur est « vrai » ? Les anciens ne se laissent-ils pas « piéger » par la mémoire ? Donc : est-ce que le travail d'Annie et Guy fait « ressurgir » des souvenirs « enfouis » ? Et si oui, quels rapports entretiennent-ils avec l'histoire ? Sont-ce des illusions totalement « reconstruites », du faux passé ? On le sait, dans l'optique de M. Halbwachs, les « souvenirs ne subsistent pas<sup>82</sup> » dans les coins des cerveaux. Ils ne sont pas antérieurs au travail de mémoire, puisqu'ils en sont les fruits. La question de la concordance entre ce qui est « souvenu » et le souvenir « vrai », qui serait quelque part dans la mémoire neuronale ou dans le passé objectif, ne se pose dès lors plus au sociologue : il n'y a « pas de raison d'admettre la conservation des images-souvenirs au dernier plan de la mémoire, puisqu'elle ne sert à rien<sup>83</sup> ». Ce qui nous intéresse est la « reconstruction des souvenirs à partir du présent<sup>84</sup> », mais avec une attention portée au fait que la catégorie de « souvenirs » ne peut pas être apposée a priori dans la description analytique. C'est parce que la rencontre avec les anciens est thématifiée sous le registre de la mémoire que ce qu'ils racontent vaut pour mémoire, que les faits qu'ils livrent sont tenus pour être des souvenirs, et on mesurera dans les séquences prochaines, notamment autour de la problématique du témoignage l'importance de cette précision. Pour être plus précis, il faut distinguer deux choses. D'un côté, l'activité organisée par Annie et Guy consiste à se souvenir, et en ce sens ce « se souvenir » est un « objet organisationnel<sup>85</sup> » (qui fait faire telle ou telle chose avec les anciens). Mais d'un autre côté, cette activité vise précisément l'émergence du souvenir comme « artefact sémantique<sup>86</sup> », c'est-à-dire qu'elle vise à générer ces « objets mis en signes linguistiques<sup>87</sup> » que sont les « souvenirs » formés, et substantivés sous forme de récits. Communément, on rend compte de ce qui s'est passé dans l'activité pratique en disant « untel s'est souvenu que... », ce qui revient à se positionner du départ « dans le registre du discours rationnel<sup>88</sup> », au niveau des souvenirs en tant qu'objets conceptualisés dans le langage ; une perspective ethnométhodologique engage quant à elle à considérer que l'émergence « substantielle » d'un « souvenir » dépend de l'activité elle-même soit,

---

<sup>82</sup> HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, *op.cit.*, p.92.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p.108. Cette phrase est un cas de ce qu'on a regroupé sous l'idée d'intuitions pragmatistes de M. Halbwachs : ici, l'idée est que la valeur d'une proposition théorique (les souvenirs-images chez H. Bergson) se mesure à son intérêt pour la compréhension scientifique.

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> QUERE Louis, « Sociologie et sémantique : le langage dans l'organisation sociale de l'expérience », *op.cit.*, p.32.

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> *Ibid.*, p.34.

dans notre cas, des dispositifs spécifiquement conçus par Annie et Guy. Du même coup, c'est à eux qu'il revient de savoir quoi faire avec les « souvenirs » une fois ceux-ci individués, mis en signes, racontés. Quelles sont les propriétés des souvenirs ? Quel genre de traitement doit-on leur faire subir, en rapport aux propriétés qui sont, typiquement, les leurs ? Ces questions, si l'on comprend bien les propositions de L. Quéré sur lesquelles on vient de s'appuyer, sont résolues à même le cours d'action : avoir affaire à des *souvenirs* engage Annie et Guy à poursuivre un certain régime d'enquête, dont les modalités dépendent des « propriétés d'ordre » (i.e. typiques) associées à ces objets particuliers. Or le propre des « souvenirs » est d'être *reconstruits*, et donc potentiellement *inexact*, peut-être même *faux*. Il faut donc distinguer l'authenticité du *se souvenir* (caractérisée par son observabilité, son identification et son objectivation dans le cours d'action) de celle du *souvenir* en tant que description discrète d'éléments du passé.

Ainsi, cette problématique que nous ne cessons de retrouver sur notre chemin, celle de la « vérité » de la mémoire, est-elle d'abord un problème pratique pour les acteurs. Lorsque les anciens se souviennent, une requête de vérité – selon le terme de P. Ricoeur – se fait jour : « c'est dans le moment de la reconnaissance, sur lequel s'achève l'effort du rappel, que cette requête de vérité se déclare elle-même. Nous sentons et savons alors que quelque chose s'est passé, que quelque chose a eu lieu, qui nous a impliqués comme agents, comme patients, comme témoins. Appelons fidélité cette requête de vérité. Nous parlerons désormais de la vérité-fidélité du souvenir pour dire cette requête, cette revendication, ce *claim*<sup>89</sup> ». Or, la question qui se pose à Annie et Guy n'est autre que celle de déterminer si cette requête peut être satisfaite – sans pour cela pouvoir prendre appui systématiquement sur une histoire externe qui permettrait d'objectiver, de valider ou de dissoudre le souvenir. Comment s'y prennent-ils ? Il faut comprendre ici qu'en même temps que leur dispositif place les anciens dans ce que M. Halbwachs appelait « un système de notions qu'ils ne retrouvent plus aujourd'hui<sup>90</sup> » - c'est-à-dire des termes exhumés du passé, des images de choses perdues, des noms de personnes oubliées, etc. -, il vise aussi à faire un « *désherbage* » de ce même système. « *Il faut savoir désherber ses connaissances. [...] Quand on voit quelque chose dans la rue, si on désherbe, il arrive un moment où, au présent, on se rend compte de ce qui s'est passé. Il faut voir ce qui a de la valeur, et ce qui est du remplissage. C'est comme un cachet : un peu de produit actif et le remplissage pour faire le cachet... les excipients. [...] Et quand on arrive à désherber ce qu'on voit, on voit bien mieux !* » Il s'agit donc de clarifier non seulement *les souvenirs des gens*, mais aussi les matériaux qu'Annie et Guy soumettent à leur examen, en opérant par « *triangulation* » la jonction entre « le flot des impressions toutes personnelles et divers courants de pensée collective<sup>91</sup> ». Car *l'évidence même*, c'est que l'« *on déforme. Même soi, on arrive à se tromper. Moi j'étais persuadé qu'il y avait un*

<sup>89</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit., p.66.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>91</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.108.

*directeur que j'avais connu, et un instit m'a dit, "non, il n'était pas à cette école", et puis en réfléchissant bien je me suis dit que peut-être il n'y était pas. Il a fallu que je fasse un travail sur moi en me disant, "ce n'est pas logique". En recoupant certains témoignages, on arrive à... Tout ce dont les mémés, pour appeler génériquement les personnes d'un âge certain, nous ont parlé... il fallait attendre un peu le recoupement, pour être sûrs. Entre le début de souvenir, l'embryon de souvenir qui pouvait être faux, leurs souvenirs qui pouvaient être faux... mais s'il y a une triangulation... c'est comme ça qu'on trouvait les pirates pendant la guerre ! C'est ce qu'il faut toujours faire, pour essayer d'être le moins faux possible* ». Annie et Guy se font littéralement historiens et effectuent des croisements entre diverses sources vives dans l'optique de déterminer, par voie de controverse, ce qui « vaut » la peine d'être montré, exploré, documenté, et ce qu'il faut désherber. Les souvenirs « cessent d'être des effets personnels pour être soumis à une inspection publique<sup>92</sup> » : à peine émergés ils sont soumis à une « série d'expertises successives<sup>93</sup> » qui les éprouvent.

A quoi ressemble cette expertise ? L'enquête des *Amis de Descartes* n'a pas pour horizon *premier* la vérité historique. Elle repose sur une dynamique bien particulière qui en fait une sorte de machine à générer, en cascade, du souvenir et des documents qui repeuplent le présent d'occurrences d'êtres en voie d'extinction. On a dit qu'Annie et Guy avaient connu des difficultés, liées notamment à un empêchement dans l'accès aux choses, et à cela ils opposent une politique du *faire voir - massivement et immédiatement* - les éléments qui apparaissent au cours de leurs investigations. Ils n'ont pas le temps du recul – du moins pas dans les mêmes proportions qu'un historien qui pourrait passer sa carrière à objectiver tel thème précis – et ne peuvent ni ne veulent le prendre parce qu'ils constatent que les voies d'accès au passé sont fragiles. L'encre des images s'estompe, la matérialité de la ville est en constante évolution, les anciens disparaissent, et la question de la vérité factuelle passe au second plan par rapport à celle du maintien et de la démultiplication des traces. *Ces traces n'ont pas besoin d'être « vraies »* : ce qui importe est qu'elles soient là pour donner « la voie à l'enquête sur le passé<sup>94</sup> » aux enquêteurs de demain. Il faut donc faire voir, autant que possible et à autant de personnes que possible ces « *embryons* » de souvenirs dont parle Guy, afin d'augmenter la probabilité (au sens statistique) de produire des « *flashes* » qui, lorsqu'ils adviennent, permettent de documenter, de spécifier, de réviser la teneur de tel ou tel objet, personnage, lieu (que l'embryon arrive à maturité, en quelque sorte).

Et c'est là qu'on peut comprendre l'enjeu de la triangulation qui porte sur les dires des « *mémés* » : elle permet d'identifier non pas ce qui est vrai « en dernier lieu », mais ce qui est vrai au sens pragmatiste, c'est-à-dire ce qui a une opérativité publique, ce qui a des conséquences observables.

---

<sup>92</sup> FORNEL Michel De, « Faire parler les objets. Perception, manipulation et qualification des objets dans l'enquête policière », *op.cit.*, p.243

<sup>93</sup> BESSY Christian, CHATEAURAYNAUD Francis, *op.cit.*, p.142.

<sup>94</sup> HEURTIN Jean-Philippe, TROM Danny, *op.cit.*, p.14.

Le fait qu'un certain nombre de choses donnent lieu à des commentaires et à des recoupements prouve, en même temps qu'il engendre, le caractère « tangible » du souvenir. F. Chateauraynaud définit en effet la tangibilité comme « la possibilité d'une attestation durable, capable de résister aux mises en variation<sup>95</sup> » ; mais qu'est-ce qui est tangible dans le souvenir ? Est-ce qu'un souvenir tangible est plus « près » de la réalité historique que d'autres ? C'est évidemment là-dessus que tablent Annie et Guy, comme tablent dessus les historiens professionnels : si plusieurs anciens se rejoignent autour de certains souvenirs, c'est que ceux-ci doivent avoir une assise dans les faits<sup>96</sup> (si plusieurs sources se rejoignent, c'est que leurs points de jonction ont à voir avec un passé qui, *vraisemblablement*, a bien eu lieu, même si la version définitive de ce passé peut être radicalement différente de celle qui émerge dans la synthèse des témoignages). Mais cette version factuelle de la triangulation n'épuise pas tout ce qui se joue ici. Dans leurs dispositifs, les *Amis de Descartes* ouvrent un espace de communication, à condition de considérer, avec L. Quéré, que la communication dont il s'agit alors n'est pas « un processus dans lequel des états intentionnels préalablement pourvus de leurs déterminations, où des faits et des hypothèses (représentations d'un monde réel prédéfini) deviennent mutuellement manifestes, mais une activité conjointe de construction d'une perspective commune, d'un point de vue partagé, comme base d'inférence et d'action<sup>97</sup> ». Ce qui est manifeste dans les échanges entre anciens, ce n'est donc pas simplement un genre d'accord sur les « faits », mais *le fait même de l'échange* qui émerge à la vue et à l'écoute de certains objets. La tangibilité ne porte pas tant alors sur le contenu factuel du souvenir que sur sa capacité à servir d'appui durable à la communication et donc à l'instanciation d'un « on ». Répétons-le : il a de la valeur *parce qu'il a des effets*. S'il est vrai que « les propriétés pertinentes des êtres, des dispositifs ou des événements se révèlent graduellement en résistant aux mises en variation produites par les protagonistes<sup>98</sup> », on peut dire que les propriétés du passé sont elles-mêmes des émergences. Elles acquièrent leur pertinence dans les situations concrètes où sa convocation a des conséquences en termes de déploiement de la parole, de développement des descriptions, etc. C'est ce que m'explique Guy : « *On est contents que ce qu'on a fait serve à quelque chose, parce que quand on travaille, qu'on pédale dans la choucroute, c'est à dire qu'on se dit, "j'ai travaillé et ça a servi à quoi ?", ça c'est désolant. Mais si on a soi-disant perdu du temps, qu'en fait on n'a pas perdu parce qu'il en est sorti quelque chose... et que quelqu'un*

---

<sup>95</sup> CHATEAURAYNAUD Francis, « L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissements de la preuve », In : KARSENTI Bruno, QUERE Louis (dir.), *Raisons pratiques*, n°15, *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris : Editions de l'EHESS, 2004, 349 pages, pp.167-194, p.168.

<sup>96</sup> C'est bien ce qu'expliquent J. Roux, F. Charvolin et A. Dumain : « Toute relation de connaissance, dès lors qu'elle dépasse le simple constat immédiat et qu'elle engage un "travail" d'investigation, un engagement dans l'enquête, tend à produire la croyance que l'objet tel-qu'il-est-découvert coïncide avec l'objet tel-qu'en-lui-même. De même, toute relation de passion produit un effet de réalité où l'objet ou sujet de la passion est doté des qualités qui le constituent dans un en-soi : il apparaît comme il est "réellement". » (CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques, *op.cit.*, p.9).

<sup>97</sup> QUERE Louis, « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », *op.cit.*, p.76.

<sup>98</sup> CHATEAURAYNAUD Francis, *op.cit.*, p.169.

*vient nous apprendre quelque chose et qu'il apprend quelque chose... - Moi : Moi, vous voyez, j'apprends tout en vous voyant... - Guy : C'est ce que j'ai cherché ! Ce qui m'a motivé, c'est d'essayer de parler de... pas de ce qui se faisait de partout, du genre comme ils ont fait sur le Viva. Il y avait des témoignages sur les maisons où grosso modo le gars<sup>99</sup> disait : "Ben voilà, c'est ma maison, j'ai habité là, puis après j'ai plus habité là parce qu'on a vendu parce que j'ai divorcé, puis maintenant j'habite toujours là, mais la maison est plus pareille" ; mais ça c'est pas la peine d'en parler, c'est la vie de tout le monde ça ! C'était pas la peine ! Là où c'est intéressant, c'est quand il en sort quelque chose ; que ce soit pas... ce que tout le monde sait ».*

## **II. Machines à mémoire, dynamique de l'enquête et entretien des êtres**

Maintenant, reste à savoir comment Annie et Guy parviennent à tenir cette dynamique consistant à montrer, enregistrer, collecter, montrer encore, qui les *oblige* à continuer l'enquête : « *On ne pouvait pas arrêter, c'est impossible ! On a des photos qui se sont greffées en dernière heure... On tire la langue, mais on ne peut même plus arrêter* ». Comment traitent-ils la profusion de documents, de paroles, d'objets qui sont générés au fil de leur travail ? Comment garantir la « continuité<sup>100</sup> » de ces êtres aux origines diverses qui, comme l'indique B. Latour, doit bien être payée « en discontinuités<sup>101</sup> », c'est-à-dire en traductions ? Si les êtres du passé « dépendent non pas d'une substance où ils peuvent s'appuyer mais d'une subsistance qu'il leur faut aller chercher à leurs risques et périls<sup>102</sup> », sur quoi repose cette subsistance ? Comment faire subsister, donc, le souvenir et en vérifier la valeur opératoire dans d'autres dispositifs de monstration ?

La réponse se trouve dans « *l'antré* » où Annie et Guy me conduisent : petite pièce de sept ou huit m<sup>2</sup> avec une armoire à vitrine pleine à craquer, des étagères murales remplies de livres, de cahiers d'écoliers, d'albums ; un canapé ancien surplombé d'un vidéoprojecteur ; deux bureaux chargés de matériel informatique dont une unité centrale ouverte, qui laisse apparaître des composants aux dimensions inhabituelles. C'est sur cela que Guy attire d'emblée mon attention : « *Dans le PC je dois avoir je ne sais combien de gigas de choses... je ne peux pas dire que c'est des photos ou des documents, parce que... il y a des papiers griffonnés avec un nom dessus, un téléphone à aller voir, à chaque fois je le scanne, dans un dossier qui s'appelle "Archives sources", pour y revenir si j'oublie* ». Guy me raconte ensuite les bricolages successifs dont son ordinateur a fait l'objet pour me montrer

---

<sup>99</sup> Il s'agit (hasard !) de Marcel, qu'on rencontrera en séquence 5 (section II).

<sup>100</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes, op.cit.*, p.168.

<sup>101</sup> *Ibid.*

<sup>102</sup> *Ibid.*

que le « *parcours du combattant* », ou le « *travail de romain* » dont il a été question ne sont pas des abus de langage, et que la survie des traces tient d'abord au bon vouloir de périphériques électroniques (« *vous allez voir, quand l'antivirus aura fini de nous ennuyer, le PC lui-même va vous dire quelque chose sur le travail* ») ; en même temps, cette fragilité de l'installation technique<sup>103</sup> fait s'exposer les coulisses de l'enquête et prouve que la possibilité de ma présence en ces lieux au regard de mon intérêt pour le travail d'Annie et Guy est de part en part conditionné par une longue succession de « *hasards*<sup>104</sup> ». A l'écran, Guy fait alors défiler sous mes yeux bien des dossiers et les commente, se plaçant sous l'égide d'une problématique centrale de vision, que l'on peut décomposer en plusieurs éléments.

Il faut d'abord que les images présentées soient lisibles, que l'œil puisse y distinguer des formes claires. Cela suppose de la part de Guy un travail colossal consistant à nettoyer, agrandir, recadrer, découper les documents (« *ça, c'est en grossissant un article qui est paru sur Viva, ils avaient présenté un vieux document, et je l'ai rendu lisible* », « *mon scanner A4 n'est pas content quand je lui donne un truc grand comme la moitié de la table [un plan de l'école], il a fallu faire par trancher, recoller les morceaux, enlever les cotes...* », « *il y a des photos sur internet, très floues, la définition est lamentable ; il y en a même une qu'on m'a envoyée du Rize, à peine exploitable, et il a fallu que je passe du temps pour qu'elle soit lisible... qu'on reconnaisse ce que c'était* »). Ce point qui pourrait passer pour purement technique a une portée considérable pour comprendre qu'il n'y a aucune trace, chez Annie et Guy, de « piété » documentaire ou passéiste. Un bon document est un document efficace, qui peut être vu correctement, *a fortiori* si ceux qui doivent le voir sont « *les pépés et les mémés* » à la vue plus tout à fait nette. Pour cette raison, ce ne sont pas tant des originaux qui sont entreposés là que des copies, photocopies, scans, photographies, effectuant ainsi une véritable liquidation de l'aura, au sens de W. Benjamin : le document original (exactement comme le souvenir « originel ») passe au second plan dans la mesure où il ne peut être manié avec la même aisance que des copies, voire, ne pas être manié (ou accessible) du tout ! Remarquons que chez W. Benjamin, les techniques ont à voir avec l'abolition des distances spatiotemporelles puisqu'elles permettent de

---

<sup>103</sup> « *Imprimante bon marché, vidéoprojecteur de chez Planet Cash, micro de chez Leclerc, PC en soldes à 300 euros il y a 5 ans, qui travaille ouvert en permanence, vous voyez, le disque dur, on l'enlève... ça fait partie, vous allez voir que c'est vrai... regardez comme il est rayé à force ! [il me montre le disque, creusé en profondeur de tous les côtés]. Ça, ça prouve, parce que c'est une partie du travail. Bon, là j'ai des piles de CD, s'il y a des CD à faire, et là, vous voyez ici, c'est toutes les anciennes versions du CD. [Il s'assied devant l'ordinateur] Voilà un côté pratique, regardez [il me montre un sèche-cheveux branché à côté du clavier]. Si je le démarre sans sèche-cheveux, il ne démarrera pas. C'est pour chauffer les condensateurs. [Il active le sèche-cheveux et le dirige vers les condensateurs de l'ordinateur, qui s'allume au bout d'une trentaine de secondes].* »

<sup>104</sup> « *Il y a un paquet de hasards qui a fait que tout ça a pu se faire. Si on ne s'était pas retrouvés 50 ans après rien ne se faisait, si Annie n'avait pas habité l'école rien ne se faisait, si elle n'était pas venue à cette école-là rien ne se faisait, si on n'avait pas été un petit peu gamins et historiens... - Moi : Heureusement, ça porte ses fruits – Guy : On ne le sait qu'après. Votre présence qui nous fait plaisir n'était pas prévue... ».*

« rendre les choses spatialement et humainement "plus proches" de soi<sup>105</sup> », de « posséder l'objet d'aussi près que possible, dans l'image<sup>106</sup> » : « grâce à des procédés comme l'agrandissement ou le ralenti, on peut atteindre des réalités qu'ignore toute vision naturelle. [...] La reproduction technique peut transporter la reproduction dans des situations où l'original lui-même ne saurait jamais se trouver. Sous forme de photographie ou de disque, elle permet surtout de rapprocher l'œuvre du récepteur. La cathédrale quitte son emplacement réel pour venir prendre place dans le studio d'un amateur<sup>107</sup> ». Mais on peut aller un peu plus loin avec A. Hennion et B. Latour, pour qui « la technique est tout sauf mécanique, inversement la multiplication est tout sauf une dissolution passive de l'authenticité originale [...]. Ce sont l'originalité et l'authenticité qui supposent, comme condition *sine qua non*, l'existence d'une intense reproduction technique<sup>108</sup> ». L'idée est que la multiplication des mediums, des copies, autorise l'émergence de choses telles que des « œuvres », comme en témoigne l'exemple de la musique (ce sont les patterns, structures, modes et gammes sans cesse rejouées qui permettent, en tant qu'ils sont maniés par les musiciens, de générer des créations uniques). Cela ne rejoint-il pas le dispositif de monstration/triangulation mis en place par Annie et Guy ? Les œuvres seraient en quelque sorte les « *flashes souvenirs* », dont on attend qu'ils émanent à la faveur de murs d'images ou de projections du VCD.

Ensuite, on l'a encore noté il y a quelques lignes, s'il y a lieu de faire mieux voir des choses c'est parce que les gens *ne voient pas ce qu'ils ont sous les yeux*. Plus précisément il existe pour Annie et Guy un problème de dispersion de l'attention, qui n'est pas réductible à un « jugement » qu'ils porteraient arbitrairement sur le monde mais qui au contraire se trouve être confirmé par leur enquête (exactement comme le constat d'une « indifférence » ambiante), laquelle enregistre des tas de choses que personne n'a jamais remarqué en dehors d'eux ! Distribuer les brochures revient donc à repeupler la ville de centaines de traces, à remettre sous les yeux des gens des choses auxquelles ils ne jettent même pas ce « coup d'œil minimal<sup>109</sup> » caractéristique des citadins dont parlent D. Brezger et L. Quéré et qui, aussi bref soit-il, témoigne au moins d'une considération, d'un acte pris de l'existence de ces choses. En ce sens les *Amis de Descartes* font un pari original qui consiste non pas seulement à « capter l'attention » en la focalisant *via* la projection du VCD, mais à *prendre acte des propriétés de dispersion de l'attention pour y répondre de façon adéquate*, en transformant ce VCD (qui requiert un dispositif d'immobilisation du public) en brochures qui précisément *dispersent* et *exhibent* en masse

---

<sup>105</sup> BENJAMIN Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris : Allia, 2003 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1936], 96 pages, p.20.

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>108</sup> HENNION Antoine, LATOUR Bruno, *op.cit.*, p.239.

<sup>109</sup> QUERE Louis, BREZGER Dietrich, *op.cit.*, p.95.

les objets<sup>110</sup> ! Mais cette diffusion suffit-elle à faire en sorte que les « gens » soient davantage attentifs, qu'ils prennent davantage *soin* des choses qui les entourent, et dont la « valeur » leur échappe ? Cette question qui avait été posée face aux plaques et monuments, qui se reposera dans la seconde section encore, nous l'avions partiellement résolue en proposant une sortie de l'opposition entre « volonté politique » et « réception publique » avec les notions de dispositif et d'actant ; nous nous déplaçons désormais vers les coulisses de ces dispositifs. Comment Guy concocte-t-il sa brochure et son VCD ? Ces points *a priori* purement techniques sont une fois encore fondamentaux pour saisir notre problème de « mémoire ». En effet, ce qui est intéressant dans le cas d'Annie et Guy (pour ne pas dire « génial », terme qui revient dans mon journal de terrain), c'est qu'ils ne fabriquent pas une brochure ou un montage vidéo simplement pour exposer un produit fini, stabilisé une fois pour toutes. On devrait plutôt dire qu'ils tentent de construire des machines, au sens où l'entendait B. Latour dans *La science en action* : des montages qui permettent de « transformer l'ensemble constitué par la juxtaposition d'alliés en un tout cohérent [en liant] entre elles les forces assemblées<sup>111</sup> ». En effet, à l'instar des ingénieurs qui, d'échecs en succès, élaborent progressivement des prototypes qu'ils mettent à rude épreuve, les *Amis de Descartes* se cassent la tête pour que leur brochure/VCD soit actualisable en permanence, c'est-à-dire enrichie (ou/et « désherbée ») en fonction des derniers résultats des rencontres, des derniers documents trouvés. Concrètement : « Guy : *Je ne sais pas le nombre de fois où j'ai refait le document. Il faut que le document soit à peu près dans le vent.* - Annie : *Ou bien il faut le laisser comme ça et mettre chaque année l'évolution sur une brochure.* – Guy : *Mais tu ne t'y retrouves pas quand il y a une évolution. Il faut que ce soit au moment où on parle de ça qu'on parle de l'évolution. [...]* – Moi : *Comment vous feriez pour la compléter ? Comment on arrête en fait, ça a l'air...* - Annie : *C'est sans fin.* – Guy : *Par exemple si on fait une réunion pour des gens qui n'ont pas vu, est-ce qu'il ne faut pas prévoir une page de plus pour dire, "il y a eu ça depuis". [...]* *Il faut mettre les petits renseignements pour ceux qui savent, pour pas qu'ils disent : "c'est nul, il n'a pas mis les renseignements qui existent". Et puis il faut mettre ce qu'on trouve ».*

On pourrait se demander pourquoi tant de complications : pourquoi ne pas simplement ajouter à la brochure principale, année après année, des sortes de compléments ? Agglomérer les choses les unes à la suite des autres, comme dans une encyclopédie ? Est-ce que cela ne suffirait pas à faire incrémenter la connaissance de l'école Descartes et à conduire, à un moment donné, à une clôture

---

<sup>110</sup> « *Le problème c'est que c'est valable pour tout ce qui se passe dans la vie. [...]* Les gens ne savent pas lire. Donc les gens zappent, on passe à la suite, on ne regarde pas ce qu'on a devant. Mais ça, dans la vie, si vous ne voyez pas la photo du grand-père dans la caisse que vous allez jeter... c'est fini, il ne reviendra pas le grand-père. [...] Et c'est tout ça finalement qui moi personnellement me motive beaucoup ; je me dis, il faut sauver l'info, et faut trouver le truc qu'il ne fallait pas qu'il parte, au moins le bloquer pour que quelqu'un puisse le reprendre. Je me dis, cette centaine de brochures qui sont en balade dans la ville, c'est des documents sauvés qui vont inciter peut-être le 1% de la population qui aura la foi, comme nous, à chercher. Et partant de là, ils ont une piste, ils disent, "y'avait ça, il faut que je cherche là-dessus", mais pourquoi ? Parce qu'il y a une centaine de revues qui se baladent. »

<sup>111</sup> LATOUR Bruno, *La science en action*, op.cit., p.313.



satisfaisante de l'enquête ? La notion de machine permet de penser autrement : son caractère incertain, évolutif, est en fait celui de l'assemblage hétéroclite dont elle participe. Ce qui s'expérimente avec une machine, ce n'est pas juste elle-même en tant que réalisation matérielle externe à ceux qui la fabriqueraient, mais une façon de faire tenir et de travailler des personnes, des idées, des hypothèses, des forces physiques, etc. Dans le cas qui nous intéresse, on comprend alors que la brochure d'Annie et Guy n'est pas tant une réalisation qui diffuserait leurs résultats qu'une façon de « recruter et intéresser des acteurs humains et [...] [de] recruter et intéresser les acteurs non-humains de façon à faire tenir les premiers<sup>112</sup> ». C'est ce sur quoi insiste Guy : il s'agit d'être « *dans le vent* », de maintenir le cap de l'investigation, de faire encore émerger d'autres choses, de rassembler encore plus de personnes, et donc certainement pas de figer une « version » du travail qui ne rendrait pas honneur à la *forme réelle*, actuelle et dynamique, de l'enquête. La brochure est comprise comme moteur de l'enquête sur la mémoire, en même temps qu'elle en est le produit ; elle est donc le nœud d'un « *faire-faire*<sup>113</sup> », et c'est bien ce qui épuise Annie et Guy qui, dans un sens, apprennent à se « défaire de l'idéal même de maîtrise<sup>114</sup> » de ce à quoi ils ont donné naissance. La question de savoir comment Guy fabrique sa brochure est donc mal posée tant il semble être « fabriqué » par elle ! Qui est le produit de qui ? Qui a le pouvoir, de l'objet ou de l'homme ? L'appel aux propositions de B. Latour permet de se dispenser de ces formulations binaires : « l'action ne saurait avoir de point d'origine sous peine d'arrêter la circulation, la série des transformations, dont le mouvement trace en continu le corps social. [...] Il faut considérer tout point comme une médiation, c'est-à-dire comme un événement qui ne saurait se définir ni par ses entrées, ni par ses sorties, ni par ses causes, ni par ses conséquences<sup>115</sup>. » Tout point, c'est-à-dire aussi bien Annie, Guy, la brochure, la photographie de l'école, tel souvenir, telle mémé : « il n'y a que des acteurs – des actants – dont chacun ne peut "passer à l'action" qu'en s'associant à d'autres qui vont le surprendre, le dépasser<sup>116</sup> ». Notons au passage qu'on se retrouve à ce point avec une batterie de concepts (les dispositifs, les machines, les actants, les médiations, les attachements) qui, convoqués à toute fin expérimentale, se recoupent les uns les autres. La machine serait un dispositif « inachevé », en attente de devenir une « boîte noire », soit un dispositif (tel que vu à la séquence 4) relativement figé, solidifié ; autour de ces dispositifs (plus ou moins stables) se travaillent et se déterminent, de façon évolutive, des positions actanciennes, c'est à dire des façons d'être « attaché » au dispositif. Non pas attaché comme l'esclave à son maître, comme

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.322.

<sup>113</sup> LATOUR Bruno, « Fractures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », *In* : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.189-207, p.202.

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> LATOUR Bruno, « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n°4, 36<sup>ème</sup> année, 1994, pp.587-607, p.600.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p.601.

le pantin au marionnettiste<sup>117</sup> ou le muet au ventriloque<sup>118</sup>, mais au sens d'un faire-faire, d'une distribution de l'action ; à ce titre, les actants sont des « médiations » (ou « médiateurs<sup>119</sup> ») dans ces « réseaux d'attachements ». Tout cela nous aide à comprendre que dans le cas de l'association, ce qu'il s'agit de faire voir, ce n'est pas une histoire de l'école, ni une intégralité des documents et souvenirs recueillis, mais la dynamique de l'enquête elle-même, comme on l'avait pressenti à la première lecture de la 4<sup>ème</sup> de couverture. Annie et Guy « *tirent la langue* » parce qu'ils ne parviennent pas à (ni ne souhaitent) stabiliser les choses ; ils essaient, délibérément et explicitement de ne pas faire « *ce qui se fait* », de ne pas dire « *ce que chacun sait* », et entretiennent pour cela une sorte de machine à générer de la mémoire, une excavatrice de souvenirs alimentée par d'autres souvenirs, qu'on a dit tangibles plus haut dans la mesure où ils disposent d'une capacité à faire-faire non encore épuisée (ce qui n'est pas le cas des choses ayant fait l'objet d'un « désherbage », qui peuvent avoir eu leur place dans la brochure, mais la perdre au fil du temps).

Mais à quoi ressemble exactement la brochure, et le VCD dont elle est issue ? On a bien compris que Guy passait des centaines d'heures devant son ordinateur à les retravailler, mais comment ? Il lui faut reprendre « *tous les morceaux des transitions, enlever certaines transitions intéressantes entre deux images* », enlever « *ce dont on n'a pas besoin* » dans une revue mais qui est nécessaire dans une projection vidéo, bref, convertir sans cesse les formats entre eux en prenant le temps, pour chaque modification, de tout régler au millimètre près<sup>120</sup>. S'agit-il d'un genre de

---

<sup>117</sup> Il est intéressant de noter qu'A. Schütz avait sous les mêmes termes, dans un texte intitulé *Sens commun et interprétation scientifique*, critiqué les théories sociologiques de l'action qui contribuent à vider l'acteur ou l'agent de toute sa substance empirique pour ensuite lui imputer des « raisons d'agir » ou des « motifs » tirés de modèles abstraits – avec, *in fine*, une science qui se résume « à découvrir, à l'intérieur de l'univers ainsi créé, la parfaite harmonie établie par lui-même. » (SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.58). « C'est l'homme de science qui détermine la réserve de connaissance que son mannequin est censé avoir à sa disposition » (*Ibid.*, p.50) Le « pantin » (*Ibid.*, p.50) « n'endosse aucun rôle, si ce n'est celui que lui a attribué le metteur en scène du théâtre de marionnettes que nous appelons aussi la modélisation du monde social [...]. Pour une telle modélisation du monde social, tellement simplifiée, des actes purement rationnels et des choix rationnels à partir de motifs rationnels sont possibles parce que toutes les difficultés qui viennent compliquer la vie de l'acteur réel dans le monde du quotidien ont été éliminées. » (*Ibid.*, p.51)

<sup>118</sup> F. Cooren a proposé une discussion de ce terme à partir de l'ethnométhodologie et de la sociologie latourienne : il s'agit de « reconnaître l'agentivité de l'interlocuteur tout en montrant comment celui-ci fait aussi parler (souvent implicitement) quelque chose, quelque chose qui se met alors à agir par le biais de sa performance. [...] L'avantage d'une telle métaphore, c'est qu'elle permet non seulement d'identifier les êtres que les interlocuteurs animent dans leurs conversations, mais aussi de montrer que, ce faisant, ces mêmes interlocuteurs se positionnent comme animés par les êtres qu'ils animent. Autrement dit, le ventriloque n'est pas nécessairement celui qu'on croit, ce qui va dans le sens du décentrement proposé par la théorie de l'acteur réseau. » COOREN François, « Ventriloquie, performativité et communication, ou comment fait-on parler les choses », *Réseaux*, n°163, 2010/5, pp.33-54, pp.40-41.

<sup>119</sup> LATOUR Bruno, « Fractures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », *op.cit.*, p.199.

<sup>120</sup> « *La revue c'est une chose, mais le CD c'est autre chose. Parce que y'a aussi justement la musique. [...] Bien sûr, quand on a commencé un truc comme ça, il n'est pas question de rechercher un document, de reconstruire. C'est un arbre où on rajoute des feuilles en quelque sorte. Et si je n'ai pas la trame... je peux pas savoir, "voilà, cette photo-là, elle est mieux, faut enlever celle-là, mettre l'autre, ah, par contre la transition elle va plus avec*

perfectionnisme, ou bien d'une conséquence du comportement hasardeux de son PC ? Ecartons ces explications qui n'expliqueraient rien et prenons au sérieux la minutie avec laquelle Annie et Guy travaillent, *en dépit* justement des condensateurs fébriles et des disques durs rongés. Leur souci, c'est de rendre lisible et efficace ce qu'ils présentent publiquement ; ils doivent donc déployer des compétences « *un peu artistiques* » de montage afin que le public soit engagé, autant que possible, dans ce qu'ils lui proposent. Il est hors de question de montrer des choses *sans avoir le temps de les voir* – sous peine à retrouver, en aval du travail, le problème de dispersion de l'attention qui en motivait l'effectuation ! On trouve dans le montage de la brochure et du CD trois façons d'agencer les choses, qu'on ne va pas détailler ici mais dont l'identification permet de spécifier un peu mieux le problème. D'abord, le montage de type légende ou cartel : un exemple ici, avec une description de l'attachement d'Annie à l'école (dans d'autres cas, le commentaire portera sur des dates, sur des propriétés matérielles...).



Ensuite, le montage avant/après, avec la juxtaposition d'images (ou images/textes) qui montre ce qui n'est plus.



---

*ça, faut modifier ça", et on réenregistre une nouvelle version, à condition d'avoir les mêmes logiciels et la même musique, qui va changer à un moment donné pour changer de paragraphe. Mais c'est à la seconde près ! Si on change un morceau qui fait 10 secondes de plus, ça y est, on est au milieu d'un nouveau paragraphe dans les idées, et si on trouve un nouveau document, eh ben il faut pouvoir montrer les images plus vite mais il faut rester dans le domaine de la lecture possible, de la compréhension [...]. Voilà et puis une autre des difficultés vous voyez, c'est les formats [dimensions des photos]. Vous avez les photos en noir et blanc, vous avez les grandes en couleur, il faut qu'elles soient toutes au même format. Et puis après faut les référencer pour les retrouver. [...] Et chaque fois qu'il y arrive une nouvelle photo, si c'est en catalogue, ça décale tout. »*

C'est le type de montage que l'on trouve sur la couverture, avec comme on l'a dit deux photographies, à 80 ans d'intervalle, de l'école Descartes... qui, elle, n'a pas changé d'un iota ! L'explication est donnée dans la brochure : « *dans une ville qui mute, dans un quartier changeant, on reconnaît toujours Descartes !* ». L'école est donc le contre-exemple de tout ce qui inquiète Annie et Guy – elle résiste, fidèle à elle-même, à travers le temps ; elle est l'incarnation du tangible, ressort privilégié de leur enquête, point fixe à partir duquel faire réémerger d'autres choses. L'école Descartes, plus qu'un lieu de mémoire, est un catalyseur à souvenirs, elle est l'essence dans le moteur de la machine : elle est là, on peut la voir, la visiter *réellement*, et recomposer avec les anciens des faisceaux d'histoires qui, d'une façon ou d'une autre, lui doivent quelque chose<sup>121</sup>. Enfin, il y a des montages de vérification, qui sollicitent directement le spectateur en vue de documenter ce qui est irrésolu dans l'état actuel de l'enquête. Soit sous forme de phrases du type « *l'aviez-vous vue ?* », « *rappelez-vous !* », soit dans des images sans texte, donc *en attente* de légende (par triangulation). Comme dans ce petit extrait où Guy, comme il me l'explique, a accumulé une succession de choses qu'on trouve dans une salle de classe.



<sup>121</sup> C'est cet argument que l'association mobilise aujourd'hui pour demander la protection de l'école au titre de patrimoine historique. Mais cette préoccupation n'a été que peu évoquée dans nos rencontres, parce que j'ai rencontré Annie et Guy à un stade de leur travail où il se ramifiait encore davantage, alors que les procédures visant des formes de patrimonialisation et de protection supposent la production de dossiers clairs, fondés sur des expertises professionnelles et une matière historique stabilisée. L'horizon d'une classification de l'école était encore très lointain ; il faut dire aussi que j'ai très peu investi ces questions-là dans la mesure où elles ne se posaient pratiquement pas au Rize. Celui-ci n'intervenait pas dans les réflexions sur la protection du patrimoine ; pendant que j'étais en résidence, seul Xavier travaillait à ces affaires, pour asseoir tout au moins un rôle « consultatif » du Rize dans les décisions touchant au patrimoine urbain (on l'évoquera un peu dans la section suivante). Le changement de direction en 2015 marquera un changement dans ce rapport au patrimoine.

Des choses *typiques* qu'il déplace sous forme d'images génériques trouvées sur internet ; le but étant que les « anciens » fassent le lien entre ces éléments et l'école Descartes, leur vie à Villeurbanne, leur propre scolarité, etc. Le pot de colle, présent sur la vignette ci-dessus, est soumis à l'examen des mémés : auront-elles un « *flash souvenir* » qui leur fera se rappeler des pots de colle *de Descartes*, individuuant ainsi de nouveaux objets spécifiques dans l'enquête, tout en prouvant qu'il existe une quasi-universalité de l'expérience du pot de colle ? On voit bien qu'il ne s'agit-il pas seulement de vérifier la teneur de ce qui est montré, de combler des lacunes d'information, mais aussi de démontrer qu'au-delà de l'histoire de deux copains d'enfance, l'aventure des *Amis de Descartes* est aussi celle de tant d'autres écoliers, à Villeurbanne et ailleurs (« *notre classe n'était pas celle-ci, mais quelle ressemblance !* », « *les anciens se souviennent !* », « *qui n'a pas connu !* »). Si Annie et Guy font tout pour ne pas faire ou dire « *ce que chacun sait* » déjà, cela ne signifie pas qu'ils mènent une sorte d'enquête privée, égocentrée, hyperlocale... bien au contraire. Ils puisent à plein régime dans les ressources publiques, dans des stocks d'images et de mots « typiques » du thème scolaire, pour pouvoir *situer dans cela la spécificité de Descartes* – « *l'école de toujours !* » Et finalement, leur machine à mémoire participe (en retour) à cette intense reproduction technique dont parlaient B. Latour et A. Hennion, en ajoutant aux répertoires des choses « de l'époque » les souvenirs, plus ou moins documentés, plus ou moins illustrés, plus ou moins tangibles, qu'elle fait émerger<sup>122</sup>.

Dans le même temps, on voit que la façon construire la brochure, de monter les textes et les images, vise à préserver plus qu'une lisibilité : une *phénoménalité de la mémoire*. Si Guy accorde tant d'importance à la durée des diapositives, si les textes multiplient les points d'exclamation (« *regardez bien ! lisez bien !* », « *regardez-le !* »), s'il emploie alternativement les trois modes de montage rapidement repris ci-dessus, c'est pour que son dispositif visuel préserve en quelque sorte l'effet d'apparition que l'on découvrait déjà dans la balade (et même dès notre première visite au Rize en séquence 1). Oui, il y a une « mise en scène » ; oui, il y a « manipulations », « sélection », « tri » perpétuel ! On imagine les sursauts qu'aurait le savant critique en voyant travailler Annie et Guy – les prenant sans cesse la main dans le sac, en train de recadrer des images, d'y découper des silhouettes, d'en modifier les contrastes, avant de les recouper avec des souvenirs personnels ou d'autres images encore... Quant à nous, considérons que ce sont ces opérations qui conditionnent l'efficacité du dispositif visuel : ne pas tout montrer, mais montrer *de telle sorte que cela engendre des flashes* ; non pas exhiber d'originales reliques, mais multiplier les *copies, médiations, formats d'existence des choses* pour développer *l'opérativité pragmatique* des œuvres du passé ; non pas dévoiler l'histoire, mais *montrer l'écart entre l'avant et l'après* ; non pas prendre pour thème de vastes objets historiques

---

<sup>122</sup> On travaillera plus amplement les questions soulevées ici, sur l'exposition des documents, le passage du local au général, le commentaire des cartels, etc., à partir des expositions et travaux du Rize lui-même.

(« *On nous saoule avec la dernière guerre* »), mais partir de prises mineures, de médiations anodines afin de montrer, par triangulations et rapprochements successifs, que ces éléments sans intérêt pour l'historien sont constitutifs d'un commun – l'expérience de *n'importe quel écolier*.

Comme un aboutissement naturel de tout ce qui avait précédé, Annie et Guy me proposent de visualiser le VCD (« *vous allez voir ce qu'ont vu les gens* »). Tandis que Guy tâche de faire fonctionner le projecteur, Annie m'explique que le petit canapé était le lit de son père « *quand il était petit* » ; je m'y assieds avec soin tandis que sur l'un des murs, l'image apparaît ; mes hôtes, eux, sont restés debout, chacun d'un côté, comme deux enceintes, deux voix qui vont commenter l'une après l'autre, l'une avec l'autre, les diapositives. « *Vous voyez ! version 13-2... treizième version du CD !* ». Guy me raconte les transitions qu'il a modifiées, la provenance des images (« *ça c'est une petite photo d'Instamatic, des années 60* » ; « *ça c'est une photo que j'ai retrouvée chez la sœur d'une collègue...* »). Mais au-delà des commentaires techniques (« *vous voyez la synchronisation ?* »), peu à peu, tous les trois pris dans ce dispositif, nous nous prenons à nous souvenir : « *ça sentait bon ces bonbons* », « *je me souviens, on avait des poules à la maison* », « *oui, je me souviens des bâtons de réglisse, on avait les mêmes...* ». D'image en image chacun y va de son anecdote : moi, qui n'ai pourtant jamais mis les pieds dans l'école Descartes, et Annie et Guy, qui la connaissent par cœur mais qui ne tarissent pas pour autant d'histoires nouvelles. De retour à la salle à manger nous prenons une photo souvenir (« *il faudra que je fasse une bidouille pour qu'on soit tous les trois ! Mais dans 5 ans on sera peut-être contents de retrouver la photo !* »), après quoi je repars au Rize... chargé de souvenirs que j'allais partager, les jours suivants, avec d'autres riziens. Lors d'un de nos repas pris sous les arbres du patio, Géraldine m'informera de ce qu'Annie et Guy, justement, vont eux aussi venir livrer leur « témoignage » à Cécile et je me dis que la collecte permanente du Rize, « *Quelle mémoire !* », présente décidément des intérêts qu'il va me falloir démêler dans les temps prochains. Qu'elle n'est sans doute pas réductible à ce « *travail de recueil de témoignages de Villeurbannais*<sup>123</sup> » qu'entend déconstruire, dès la même époque, un tandem critique déjà cité – avec autant de précision et de soin, on le verra, qu'il en mettait à analyser le projet politique du Rize (séquence 2).

D'ici là, revenons sur ce que cette analyse des *Amis de Descartes* aide à penser, à son statut dans un travail doctoral qui portait *a priori* sur Le Rize ! J'ai d'abord essayé, dans cette section, de nous faire revenir à l'amont des dispositifs d'apparition abordés en séquence 4. Certes, pas tout à fait les mêmes – parce qu'il est en pratique impossible de suivre chaque montage de chaque dispositif particulier, en dehors de ceux du Rize, et encore ! -, mais partageant des préoccupations communes

---

<sup>123</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « Patrimonialiser l'immigration via les témoignages : enjeux et embûches », *Communications*, n°100, 2017/1, pp.105-119, p.107.

autour du *faire voir*, de l'instanciation d'un « on », d'émergences de choses « mémorielles », et de « mise en présence » du passé sous des formats particulièrement divers. Il s'agissait aussi de pénétrer les coulisses d'une structure parmi celles qui gravitent autour du Rize, afin de voir le genre d'enquêtes sur la mémoire qui s'y mènent et avec lequel ce dernier doit *composer* – mais aussi dans lesquelles il puise des idées, des méthodes, des ressources. Or précisément, *Les Amis de Descartes* « gravitent » autour du Rize – ils bénéficient d'un soutien moral par l'entremise de Géraldine notamment ; d'un soutien financier également ; de ressources archivistiques bien sûr, mais ils ne sont clairement pas « installés » dans le Rize comme peuvent l'être, par exemple Jean-Paul et les membres de l'IQMP. Comment expliquer cela ? Bien sûr, et comme toujours, on pourrait convoquer la formule magique du pouvoir de l'institution : le Rize ferait des « choix » entre ceux qu'il soutient et les autres, entre ses partenaires privilégiés et les autres - il mettrait en récit la ville et les mémoires, « processus de narrativisation [...] éminemment politique [qui] définit qui et comment est l'acteur politique légitime<sup>124</sup> ». Mais en envisageant les rapports que le Rize entretient avec d'autres au moyen de concepts comme « reconnaître » (ou ne pas reconnaître), « légitimer » (ou il-légitimer), « inclure » (ou exclure), on s'empêcherait de comprendre ses *manières de s'attacher et d'être attaché* à d'autres enquête(ur)s. On raterait complètement l'objet même de la sociologie, à savoir ce *socius*, cette chose étrange qu'est le « lien » qui fait tenir des êtres ensemble. On tomberait dans la même impasse que celle décrite plus haut avec l'appui de B. Latour et A. Hennion : celle qui consiste à se demander qui « manipule » qui, quelle est la « vraie » source de l'action, le « vrai » détenteur du pouvoir, et ainsi de suite. Or, et comme le signale A. Ogien, l'ethnométhodologie nous pousse à considérer que « le pouvoir tel qu'il est exercé par les institutions n'est pas une donnée extérieure à l'action (une création « théorique » de sociologue) mais une réalisation à laquelle participent un ensemble d'individus pris dans une circonstance pratique particulière<sup>125</sup> » ; aussi, « appréhender l'activité de gouvernement sous sa face pratique requiert de la considérer comme une technique, qui conduit ceux qui en ont acquis la maîtrise et la mettent en œuvre à respecter un ensemble d'instructions relatives à l'exercice de l'activité de direction<sup>126</sup> ». Or cette activité de gouvernement est exactement celle qu'expérimente Géraldine qui ne laisse pas d'être surprise par celles et ceux qu'elle rencontre ! Les échanges qu'elle a avec Annie et Guy sont les moments où elle tâche de déterminer *quoi faire, comment les aider, comment inventer un format d'attachement qui soit à la mesure de leur travail*. Et le sociologue que je suis, à son tour, a aussi dû se demander, des années durant, *comment* tirer quelque chose de cette expérience de recherche, de cette rencontre, de ce travail. En définitive, et comme on l'avait

---

<sup>124</sup> JEWSIEWICKI Bogumil, « Mémoire et représentation pour un vivre ensemble », *Espaces Temps*, n°84-86, 2004, pp.187-192, p.188.

<sup>125</sup> OGIEN Albert, « Une critique sans institutions et sans histoire ? », In : LOJKINE Jean (dir.), *Les sociologies critiques du capitalisme, en hommage à Pierre Bourdieu*, Paris : PUF (collection « Actuel Marx Confrontations »), 2002, 240 pages, pp.161-175, p.170.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p.171.

finalement compris dès les premiers échanges avec Xavier à propos de la participation (séquence 1), « il n’y a pas de monde commun : il faut le composer<sup>127</sup> ». Parler en ces termes suppose de comprendre non pas comment des « acteurs » entrent en « rapports de pouvoir », mais de savoir comment ils composent entre eux avec l’appui d’objets, de dispositifs, de médiations diverses ; de comprendre, en somme, ce que M. P. Follett, dans un texte récemment traduit par D. Céfai, appelait « le travail d’association dans les groupes réels – la pratique de la communauté<sup>128</sup>. »

C’est comme ça que se trouve justifiée la proposition qui organise le plan de notre parcours : à travers un jeu d’entrées/sorties du Rize, tâcher de comprendre ses formes d’attachements, qui sont autant de façon pour lui d’enquêter sur son problème de « mémoire et société ». Car les autres enquêteurs « tiers » formulent aussi des propositions de monde qui sont autant d’ontologies distinctes : chez les *Amis de Descartes*, on parle de « souvenirs », de « mémés » et de « documents » ; avec Jean-Paul, nous parlions des « habitants », de « petites histoires » et de « patrimoine » ; dans un instant, avec Marcel, on parlera de « mémoire », de « résistants » et de « travail »... Chaque enquête ouvre un domaine d’objets, un champ d’investigation particulier (ce qui ne signifie pas qu’il soit « inventé » de toutes pièces, comme on l’a déjà prouvé, les uns et les autres puisant dans des ressources sémantiques et pratiques déjà disponibles). Il est du coup nécessaire de s’attacher à ces « mondes communs » qui se font jour ici ou là, le temps d’une balade ou le temps d’une recherche au long cours, parce que c’est aussi en fonction de leur composition, des entités qu’ils génèrent, des méthodes qu’elles nécessitent, que le Rize peut s’y attacher de telle ou telle façon. A cet égard, le cas d’Annie et Guy est exemplaire : le Rize n’a absolument pas les moyens de *reprendre* l’intégralité de leur enquête au sens d’une sorte d’absorption « institutionnelle », parce qu’elle suppose un investissement en temps colossal, un travail de terrain qu’aucun membre du Rize n’a le temps de faire dans ces proportions ; bref, parce que le Rize ne pourrait reprendre à son compte ces passions « qui impulsent et soutiennent le mouvement <sup>129</sup>» de l’association. Par contre, le Rize prend le temps de recevoir des gens comme Annie et Guy, de *comprendre* comment ils fonctionnent, de se demander quels genres de choses ils produisent, quels genres d’attachements ils ont, afin de « faire société » avec eux aussi d’une façon qui reste, toujours, *révisable*. Pour approfondir cette même question, tournons-nous vers une autre enquête, bien différente, et associée bien autrement au Rize.

---

<sup>127</sup> LATOUR Bruno, « Il n’y a pas de monde commun : il faut le composer », *Multitudes*, n° 45, 2011/2, pp.38-41.

<sup>128</sup> PARKER FOLLETT Mary, « La communauté est un processus », *Pragmata*, n°1, 2018, pp.303-329, p.316.

<sup>129</sup> FRITSCH Philippe, « Action et passion », *In* : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D’Aigues : Editions de l’Aube, 1997, 372 pages, pp.227-242, p.239.



### III. Préserver les morts, disséminer la mémoire

26 février 2014 : j’attends Delphine au 14 avenue Paul Krüger, juste en face de la gare de Villeurbanne, pour aller, ensemble, rencontrer chez lui Marcel, l’auteur de *La rue se souvient*. Elle l’a appelé quelques jours plus tôt (« *une demi-heure de conversation au téléphone, mais on a rendez-vous !* ») afin qu’il nous parle de son travail sur la toponymie. L’immeuble dans lequel il vit me rappelle certaines des villas que je sais être, maintenant, typiques d’une certaine époque de Villeurbanne : clôture en fer forgé, hauteur de construction, volets inclinables et ornements de mosaïques ; les entrepôts laissés à l’abandon au n°16 me font quant à eux penser aux métamorphoses des présences industrielles dont Jean-Paul nous parlait. Une fois Delphine arrivée, Marcel nous accueille dans un appartement au moins aussi chargé que celui d’Annie et Guy. Aux murs sont attachées des reproductions de tableaux, des photographies de sa famille et de Villeurbanne, des images de ses chiens ; on devine dans les interstices une tapisserie à fleurs aux tons verts, palis. De grandes photographies sous verre sont déposées au sol contre un buffet en chêne, à côté de piles de dossiers. « *Vous avez vu ça ? C’est moi qui ai fait ces photos* ». On y aperçoit la gare de Villeurbanne, mais avant que la ligne de tramway n’y passe – « *Je les ai prises avant. Pour conserver la mémoire.* – Delphine : *Les grands moulins aussi, regarde !* – Marcel : *Oui, et une autre chose historique du coin c’est ça [il montre une autre photo].* – Delphine : *Excellent ! Ce wagon, là ?* – Marcel : *Le wagon, avec les personnages ! Je les ai même recherchés dans l’histoire, j’ai tous les noms de ces gens-là. Il y a le patron qui est debout [il montre sur la photo], la patronne assise, le boucher. Et on a laissé partir ça à la casse.* – Delphine : *Le wagon ? Quand ça ?* – Marcel : *Oui, c’était du temps de Charles Hernu, on ne s’occupait pas d’histoire à l’époque et on a laissé partir. Heureusement que j’ai gardé ça moi, hein ?* – Delphine : *Oui ! Elle est chouette hein ?* – Moi : *Oui !* – Marcel : *Vous voyez, j’ai même marqué toute l’histoire derrière [il montre le dos du cadre où des papiers sont attachés avec l’histoire en question]* ». Me voici dans « *un moment incroyable* », à en croire mon journal de terrain : une fois de plus reçu chez quelqu’un dont l’intérieur est pratiquement un musée, et quel musée ! Où Villeurbanne est transportée, classée, commentée, dans des masses de classeurs, de tableaux et de textes dont une infime partie va nous être dévoilée un après-midi durant. Et si j’avais été déjà frappé par la passion des *Amis de Descartes* pour leur école, je comprends qu’avec Marcel, je vais pouvoir analyser plus avant ce que l’« *expérience de l’emprise, l’engagement amoureux*<sup>130</sup> » fait à la mémoire et à Villeurbanne.

---

<sup>130</sup> JOSEPH Isaac, « Les vocabulaires de l’engagement », In : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D’Aigues : Editions de l’Aube, 1997, 372 pages, pp.243-247, p.246.

L'idée n'est pas de reprendre au même niveau d'approche son travail à lui, mais de chercher à comprendre comment son enquête menée en régime *d'amour* a pu connaître une forme de stabilisation et d'institutionnalisation – ce qui manifestement manquait ou n'était qu'embryonnaire dans le cas d'Annie et Guy. Pour ce faire je propose de partir du personnage de Marcel, qui travaille la ville autant qu'il est travaillé par elle, afin de proposer de voir en lui un « témoin distribué » dans/de Villeurbanne, c'est-à-dire non pas tant une « personne » singulière qu'un être dont la vie et les événements qui la ponctuent sont, systématiquement, indexés à l'histoire de la ville et aux êtres publics qu'elle met en scène – les « grands ». Au point que Villeurbanne est pour lui plus, ou autre chose qu'une ville : une *famille*. C'est à condition de poser d'abord cela que l'on pourra ensuite (seconde moitié de la section) se réemparer sérieusement de la question toponymique. Celle-ci, en effet, n'est pas réductible à une investigation historique : elle est aussi un travail de traduction de *l'amour* vers le *civisme*. Elle prend pied dans une volonté de partager, avec les passants ordinaires dont nous étions à la séquence précédente, une préoccupation vis-à-vis des êtres convoqués dans les panneaux, stèles, plaques. Préoccupation vécue par Marcel de l'intérieur – en tant que témoin qui a « vu », qui « y était » - et qui doit être convertie sous un format « parlant » au commun des mortels. J'aimerais donc montrer comment le travail de Marcel sur la *valeur de ces morts* (que lui a connu dans leur intimité) et sur la nécessité de la *rendre publique via des formes d'affichage* est, en même temps, l'histoire d'un homme qui s'est, en somme, agrandi lui-même au fil de ses pérégrinations dans Villeurbanne. En ce sens, son cas nous permettra de mettre encore au travail la théorie de l'enquête, et cette idée qu'elle modifie, dans le même mouvement, *ceux* qui la portent et *ce* sur quoi elle porte. Il nous permettra aussi de déboucher sur un re-traitement de la question de la valuation à partir d'abord de la sociologie de la traduction (ou : comment on devient « grand » et « indispensable »), puis de la sociologie des grandeurs de L. Boltanski et L. Thévenot qui nous sera de la plus grande utilité pour aborder, plus en profondeur, la question des toponymes et des « personnes collectives » dont Marcel est, en définitive, un exemplaire.

## 1. « Villeurbanne c'est mon bonheur, ma passion... »

### a. Aimer, arpenter, travailler Villeurbanne

La description rapide de l'intérieur de chez Marcel nous fournit un point d'entrée commode. En effet, là où chez Annie et Guy on pouvait trouver des objets-souvenirs aux provenances variées, ici, il semble que Villeurbanne soit le thème quasiment exclusif *et* de son lieu de vie, *et* de Marcel lui-même. Toute la ville, jusqu'à la gare qui n'est pourtant qu'à quelques mètres – et sa maison, même ! - est là, dans les albums qu'il a confectionnés et qu'il regarde « *de temps en temps, par amour, par amour... c'est un amour personnel, j'y tiens. Moi Villeurbanne c'est mon bonheur, ma passion, moi...* »

Villeurbanne... Villeurbanne avant tout [...] C'était ma passion, comme celui qui joue aux courses, c'est des passions de toutes façons, on ne regarde pas à la dépense... ». Les rues dont il va nous parler, « je les connaissais toutes par cœur, hein, toutes par cœur ! » ; certainement, comme Sonia, Annie, Guy, et tant d'autres encore, les a-t-il parcourues lorsqu'il était enfant – « ma famille était de Villeurbanne, ma mère était de Villeurbanne, rue de l'étoile ». Le stadium légendaire de Lazare Goujon a été son terrain de jeu, et il nous atteste de ce qu'il en reste bien quelque chose - un pilier perdu au milieu d'un parking<sup>131</sup> - en nous montrant des photographies rares (« Vous avez vu un peu ce travail de construction ? »). Delphine est comme moi ébahie, bien qu'elle connaisse déjà Marcel, à qui elle explique que je fais la tournée des « incontournables<sup>132</sup> ». Ce dernier, on le voit, entretient avec Villeurbanne un régime d'engagement familial, au sens où l'entend L. Thévenot : sa personnalité est « constituée dans les attachements à ses entours, humains ou non, qui demeurent à sa disposition<sup>133</sup> ». Ces « attachements familiaux avec l'entourage matériel ne sont pas séparables de la personne intime ainsi disposée dont ils élargissent l'assiette, ni du milieu auquel ils adhèrent. [...] L'engagement fait ressortir que toute atteinte aux entours et attachements primordiaux, qu'ils touchent les choses usées ou les lieux habités, est une atteinte à la personne intime<sup>134</sup> ». Il est attaché en ce sens précis à la ville, comme à une composante de ce qu'il est ; ambivalente ô combien puisque spécifiant puissamment sa personne tout en suscitant le « plaisir d'être impersonnel<sup>135</sup> », pour prendre l'expression de F. Charvolin à propos des amateurs de sciences citoyennes, la satisfaction d'être un maillon d'une entreprise plus vaste.

Si on comprend bien la proposition écologique de L. Thévenot, on peut dire que ces choses qui forment l'environnement familial de Marcel sont plus que des traces, des archives, des documents, des souvenirs, ou même que les matériaux d'une enquête. Elles valent comme points d'entrée dans une sorte de système nerveux, de réseau sensible dont Marcel est aussi un des nœuds. « Son » intérieur est, comme le bureau des *Amis de Descartes*, un « grand tableau synoptique<sup>136</sup> » où sont recensés des états de la ville sous forme de tableaux, de classeurs, de listes Excel ; on pourrait dire, avec M. Callon, qu'il a constitué lui aussi, à propos de Villeurbanne, un de ces « centres de traduction qui capitalisent

---

<sup>131</sup> « Moi quand j'étais gamin, j'ai couru sur le Stadium ! - Delphine : C'est vrai ? – Marcel : Oui, c'était à la Maison du Livre ! – Delphine : Et où est-ce qu'on voit le pilier qui reste ? Mme A. m'a dit ça, qu'il restait un pilier – Marcel : Oui, il est là... Il est derrière, dans la cour [de l'actuelle Maison du Livre]. Il était beau, c'était immense, il était immense le Stadium. [...] Y'avait des courses d'ânes dessus, y'avait des paris ! »

<sup>132</sup> A quoi il répond : « C'est-à-dire que nous, on raconte pas des histoires. On raconte la réalité. [...] C'est du travail précis, c'est lourd comme travail, ça vole haut ! [rires] Je suis passé à la télé, je ne sais combien de fois ! J'ai beaucoup travaillé avec l'histoire de la ville, j'ai rencontré le directeur de la ville, tout ça, faut travailler avec ces gens-là, ils m'ont fourni beaucoup de renseignements. On peut s'accrocher à ces trucs-là. »

<sup>133</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, op.cit., p.219.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p.245.

<sup>135</sup> CHARVOLIN Florian, « L'amour d'observer dans les sciences citoyennes : entre injonction managériale et satisfaction de l'homme ordinaire », In : CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques (dir.), *Les passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2013, 298 pages pp.139-155, p.146.

<sup>136</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, op.cit., p.48.

l'ensemble (ou une partie) des inscriptions et des énoncés en circulation.<sup>137</sup> ». Or ici ce qui est frappant et qui justifie l'image des ramifications nerveuses, c'est que l'opérateur de ce centre – et cela vaut aussi pour Annie et Guy – est intimement lié à ce qu'il travaille ! Comme s'ils s'étaient constitués en *sondes* de leur milieu, les passionnés vivent parmi des « dispositifs sensibles<sup>138</sup> » (qu'ils ont eux-mêmes patiemment créés le plus souvent) qui accroissent à leur tour leurs propres « capacités émotives<sup>139</sup> » et perceptives ; en ce sens ils se rendent sensibles eux-mêmes à la ville et à ses turbulences. Mettre en péril l'école Descartes, ce serait porter atteinte à Annie et Guy dans leurs attachements les plus profonds ; de même, les choses qui se perdent à Villeurbanne et notamment les noms des hommes et des femmes du passé, causent de la peine à Marcel. Il en a, nous disait Sonia, *le cœur fendu* (voir note 7). Voilà pourquoi c'est avec « l'appareil en bandoulière » qu'il scrute la ville, à l'instar de ces amoureux de la Lorraine sidérurgique dont J-L. Tornatore disait superbement qu'ils « arpenteront les lieux du monde finissant, se donnant pour mission urgente de saisir les ultimes battements de l'usine laborieuse, de rendre compte de son effacement en sillonnant les friches livrées aux ferrailleurs ; ils organiseront des expositions alors de commémoration, ratifiant la rupture, ou en publieront des ouvrages "grand public".<sup>140</sup> » Et voilà pourquoi Delphine et moi nous sommes-nous émus à l'entendre prononcer ces mots : « *Delphine, Delphine, je suis plus aussi fort que quand j'ai fait ça...* ». Nous comprenons que l'homme qui se tient devant nous peine à poursuivre par « l'acte photographique<sup>141</sup> [...] une relation de continuité d'hier à aujourd'hui en prenant en charge ce qui reste de la réalité du monde sensible<sup>142</sup> ».

Il est éclairant de faire un parallèle avec le personnage de JM Somet, gardien, créateur et objet d'un musée de la mine à Villars décrit par M. Peroni dans son ouvrage *Devant la mémoire*. Voilà un homme qui, quoique dans de plus amples proportions encore, habite « l'espace d'exposition [...] : c'est là, dans ce microcosme qu'il a réalisé, que se trouvent et l'histoire dont il procède et le monde auquel il appartient<sup>143</sup> ». Musée, microcosme, habitat jonché, comme celui de Marcel, par des photographies, des documents toujours accompagnés d'un tenant-lieu de cartel – un papier attaché derrière le cadre, une légende inscrite sous la photographie... sur lesquels peut toujours embrayer une

---

<sup>137</sup> CALLON Michel, « Sociologie de l'acteur-réseau », In : AKRICH Madeleine, CALLON Michel, LATOUR Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris : Transvalor / Presses des Mines (collection « Sciences sociales »), 2006, 304 pages, pp.267-276, p.270.

<sup>138</sup> VIDAL-NAQUET Pierre, « Expérience sensible et autonomie de la décision. Le cas de la maladie d'Alzheimer », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.105-112, p.109.

<sup>139</sup> PERONI Michel, « De la notion de sensibilité au fait de sensibiliser », *op.cit.*, p.27.

<sup>140</sup> TORNATORE Jean-Louis, « Impressions patrimoniales. Topologie de la perte et photographie », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.281-297, p.282.

<sup>141</sup> La question de la photographie, qui apparaît depuis le départ sans avoir été prise pour objet central de l'analyse, sera développée à la séquence 8 au travers d'une exposition du Rize conçue avec des photographes.

<sup>142</sup> TORNATORE Jean-Louis, *op.cit.*, p.292.

<sup>143</sup> PERONI Michel, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine "Jean-Marie Somet" de Villars*, *op.cit.*, p.90.

petite histoire qui est racontée au moment du voir. Des cartels particuliers car autographes, « par et dans [lesquels] la personne de JM Somet se distribue en tout point du musée<sup>144</sup> » : ainsi est-elle rendue indissociable de *la mine*, mais aussi *de la ville dans laquelle elle se situe, et de l'Histoire* dont elle est partie prenante (on y reviendra dans le point b). Mais il y a davantage : M. Peroni fait remarquer que les cartels ne sont pas réductibles à des descriptions d'objets, avec des informations standardisées (du type : année de la prise de vue, matériel utilisé, identification des éléments de la composition) ; il y décèle la présence de « l'historicité du cartel soit de son ancrage biographique. Le moindre cartel est une chose faite par JM Somet ; à un certain moment, dans certaines circonstances, avec telles ou telles disponibilités du matériel... En retour, le moindre cartel, eu égard précisément à ses caractéristiques matérielles, est une archive de ce faire<sup>145</sup> ». Et ce point confère à notre propre situation un air de déjà-vu : ce n'est pas la première fois, en effet, que des choses nous sont livrées comme des fruits d'un faire. On se souvient bien de la façon dont Jean-Paul explicitait, à chaque étape de la balade, en quoi la possibilité même de *voir cela* dépendait d'une série de mobilisations dont il avait été lui-même partie-prenante ; on pourrait dire désormais que lui et Marcel sont des porte-paroles de ceux qui *aiment* la ville, qui la *font* et qui, d'une certaine manière la *sont* sur ce mode de « l'acteur-réseau », c'est-à-dire comme nœuds sensibles, centres de traduction, informateurs et parfois législateurs en matière de mémoire et d'histoire. Raison pour laquelle ils se considèrent comme « *passeurs* » de Villeurbanne, celle-ci leur étant redevable de la porter à l'existence en la faisant « découvrir » sans cesse à d'autres ! Du coup l'insistance mise par Marcel sur le « *travail* » accompli sonne comme un rappel du « boulot » effectué en amont (« *J'y ai passé 25 ans pour faire tout ce que j'ai fait à Villeurbanne. Et gratuit, hein ! Mais je ne le regrette pas au contraire, je suis... c'est pas une fierté, c'est plus une satisfaction. C'est la satisfaction d'aboutir* »). Ces albums, ces images, ces prototypes de livres qu'il nous montre, il ne nous les décrit jamais « tels qu'ils se présentent » (nulle tautologie possible), mais comme conséquences d'un travail qui vaut parce qu'il a conduit à quelque chose de tangible dont l'existence vient ratifier *a posteriori* tout ce qui a été fait. « *Bien sûr que c'est facile, quand c'est sur la table, quand c'est fait ! [...] Il faut quand même faire référence à moi hein, parce que vous savez que j'ai remonté souvent les bretelles aux gens, parce qu'on fait le travail... Et le travail qui a été fait... c'est voler le travail. Quand on a fait quoi que ce soit sur la ville, je mets à la fin que j'ai travaillé avec telle et telle personne... à la fin je marque même les archives municipales... il faut tout mettre ! Et moi je dis, c'est facile de... [...] Bon, je vais vous chercher... mais ça c'est fait à la main ça hein... [Il passe dans la pièce à côté puis revient avec un exemplaire du livre augmenté de nouvelles pages<sup>146</sup>] Vous*

<sup>144</sup> *Ibid.*, p 155.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p 157.

<sup>146</sup> C'est un problème identique à celui qui se posait à Annie et Guy concernant l'évolution de leur brochure : Marcel nous explique qu'il avait, avec Sonia, pensé à faire un « *additif* » à la première version de *La rue se souvient* ce qui s'est avéré être (ici aussi) trop compliqué.

*voyez, quand je parle de suivi, "La rue se souvient", voilà comme j'ai suivi derrière ! Et là [il ouvre les pages] j'ai donné les noms... »*

Mais n'est-il pas paradoxal de prétendre faire passer « *Villeurbanne avant tout* » et d'insister, comme dans l'extrait ci-dessus, sur la propriété du travail accompli ? Est-ce que, sous ses airs d'amoureux, Marcel ne voudrait pas s'approprier les bénéfices d'une enquête qui, selon ses propres termes, a été pourtant menée à l'aide d'autres personnes ? Veut-il prendre – ou a-t-il déjà pris - le pouvoir sur les affaires de mémoire à Villeurbanne, eu égard à son « influence » et à ses « réseaux » ? A formuler le problème ainsi, selon les termes de cette « police soupçonneuse<sup>147</sup> » bien décrite par B. Latour, on sortirait de l'investigation sociologique pour basculer vers les lieux communs de l'analyse politiste<sup>148</sup>, et on raterait du même coup les enjeux qui pèsent sur ces affaires de *référence*, de *citation*, de *mention*. Enjeux que Marcel connaît d'autant mieux qu'ils sont au cœur de sa passion toponymique ! Il est vrai qu'il revendique une certaine autorité, mais c'est celle du porte-parole au sens entendu par M. Callon : « dès qu'un acteur dit "nous", voici qu'il traduit d'autres acteurs en une seule volonté dont il devient l'âme ou le porte-parole. Il se met à agir pour plusieurs et non pour un seul. Il gagne de la force. Il grandit<sup>149</sup> ». C'est le cas de Marcel : « *On a travaillé, avec Charles...* », « *On a fait ça avec Sonia, ça nous a pris du temps* », « *Nous, on raconte pas des histoires* » (voir note 132)... Or ce « on » n'est pas un simple tour rhétorique : il est confirmé précisément par les mentions, citations, références dont Marcel exige qu'elles soient prolongées, pour autant que lui-même veille à les faire. Le travail qu'il a endossé, il n'est ni le seul ni le premier à l'accomplir ; citer ce travail, c'est simplement rétablir dans leur bon droit toutes celles et tous ceux qui l'ont permis, et cette exigence est d'autant plus compréhensible que certains – les morts – n'existent jamais que par ces mentions ! Ce qui est en jeu dans la référence est tout sauf une sorte de volonté d'être reconnu « lui », en tant que personne : c'est à la fois la solidité même de l'enquête (à l'image du compte-rendu scientifique rendu solide par ses références bibliographiques), et la possibilité de passer le relais à d'autres, bref, de faire perdurer l'enquête sur la mémoire de Villeurbanne. Il peut parler en « on » et revendiquer une sorte d'autorité parce qu'il est porte-parole de tous ceux qui, depuis toujours, veillent au chevet de la mémoire, et qui sont dûment convoqués et référencés par ses soins dès qu'il le faut.

---

<sup>147</sup> LATOUR Bruno, « Si l'on parlait un peu politique ? », *op.cit.*, p.146.

<sup>148</sup> En raisonnant en termes d'intérêts, de positions abstraites, de stratégies, et en critiquant tout cela à partir d'un appui lui-même abstrait, celui d'un monde transparent et peuplé d'esprits purs : « C'est le rêve de la pensée droite, de la non-déformation, de l'immédiateté, de l'absence de tout médiateur, ce que j'aime appeler la communication double click [...]. C'est par rapport à cette exigence, à ce rêve, à ce mythe que l'expression politique devra toujours avouer qu'elle est courbe, retorse, habile, compromettante, infidèle, manipulatrice, changeante. Dès qu'un mot politique sort de notre bouche, on veut qu'il se compare à la ligne droite de l'information pleine et entière. Si le parler politique semble aller toujours de biais, c'est que le courbe est jugé par le droit. » *Ibid.*

<sup>149</sup> CALLON Michel, LATOUR Bruno, « Le grand léviathan s'apprivoise-t-il ? », *In* : AKRICH Madeleine, CALLON Michel, LATOUR Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris : Transvalor / Presses des Mines (collection « Sciences sociales »), 2006, 304 pages, pp.11-32, p.13.

b. Un témoin distribué

Revenons pour approfondir cela sur une question que je pose à Marcel : écrit-il son « histoire personnelle » ? Car, lui dis-je, « *vous avez de quoi faire un livre avec* » : « *Oui, mais enfin, non, non... je suis pas intéressé de ça, non. C'est vrai que tous ces souvenirs vont partir après, avec moi quoi, mais tous ces passages que j'ai vu, ces moments... on n'a pas brassé de l'argent, mais ces moments intéressants, poignants, de choses que des fois... c'est vrai qu'on est reconnu dans la ville, et une reconnaissance pour moi ça vaut de l'or hein, ça vaut de l'or... puis moi ça m'a fait découvrir des tas de gens, quand on faisait venir tel résistant... [...] C'est une vie spéciale, mouvementée aussi. Mouvementée. Et bon, ma femme me dit, "tu vas t'arrêter un peu avec ton truc ?" [Rires]. Mais c'est vrai que pour Villeurbanne j'ai beaucoup travaillé* ». Comme le lui signale Delphine, notre présence est « *la preuve que ça ne va pas disparaître avec vous*<sup>150</sup> »... Mais désormais, je comprends surtout que ma question n'avait pas lieu d'être dans la mesure où son histoire « personnelle » n'est pas ailleurs que dans la matière même des photographies et des livres qu'il nous montre ! Ce n'est pas simplement du fruit de son travail dont il nous parle : c'est indissociablement de sa vie « personnelle », si tant est que cet adjectif puisse avoir encore un sens. Raconter Villeurbanne telle qu'il l'a travaillée est la même chose que de se raconter lui tel qu'il a été travaillé par Villeurbanne. Là encore, le parallèle avec JM Somet est éclairant : il « se désigne comme un trait d'union avec des hommes d'un autre âge. Sa vie toute entière n'est autre que ce trait d'union. Dès qu'il est apparu, "dès qu'il a ouvert ses paupières", ils étaient tout autour de lui, constituant son entourage, son milieu et aujourd'hui qu'il y a bien longtemps qu'ils ont disparus, il en est un survivant<sup>151</sup> ».

Voyons cela d'un peu plus près. A chaque fois qu'il nous tend quelque chose à voir, Marcel se positionne en témoin des événements auquel le document réfère. Cette photographie d'un défilé de guerre ? « *J'étais à Lyon à la Libération, parce que j'ai retrouvé mon frère, j'étais revenu le chercher à Tassin Demi-Lune, il était stationné... il avait un barda, il avait des cartouches de partout...* ». Parlant de Lyon et de ses maires ? « *Je l'ai promené souvent Gérard [Collomb] moi, à Villeurbanne* ». Ceux de Villeurbanne ? « *A la fin de Charles Hernu... Je l'ai veillé tiens, Charles Hernu, je l'ai veillé. Il était exposé à la mairie, dans la salle du conseil municipal, c'était archiplein de fleurs, plein de fleurs. [...] J'ai un film, éventuellement... pour l'enterrement de Charles Hernu, dans la petite église on ne pouvait pas tous entrer, mais moi j'avais reçu une invitation, et je suis rentré au moment où ils ont pris en photo, et moi je suis sorti... et c'est là qu'ils nous ont pris en film* ». Engagé dans les campagnes

---

<sup>150</sup> Comme Géraldine précédemment, elle insiste tout au long de la rencontre sur la valeur de ce qu'a fait Marcel (« *Il est beau votre album* », « *Excellent !* », « *Vous avez fait un sacré travail* »), et tâche à chaque fois de savoir ce qui, dans la quantité de documents qu'il possède, pourrait intéresser le Rize au titre d'une exposition à venir ou d'un enrichissement des Archives.

<sup>151</sup> PERONI Michel, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine "Jean-Marie Somet" de Villars*, op.cit., p.97.

des maires depuis Charles Hernu jusqu'à Jean-Paul Bret, lui-même photographié et filmé, Marcel pioche pour raconter sa vie dans un « bagage de souvenirs historiques<sup>152</sup> ». Pour parler comme M. Halbwachs, on dirait que « mémoire autobiographique et mémoire historique<sup>153</sup> » se confondent, preuves à l'appui : il est de « ceux qui ont été témoins de ces événements [et] en ont fait l'expérience directe en tant qu'événements historiques<sup>154</sup> ». Mais quelles preuves au juste ? Il y a certes les images où il apparaît, les courriers adressés à son nom, les coupures de presse qui le montrent en compagnie de telle personnalité mais pour l'essentiel, c'est dans le mode d'exposition de sa propre vie que Marcel « s'auto-institue<sup>155</sup> » comme témoin, selon l'expression de R. Dulong croisée déjà en séquence 3 à l'examen du journal de terrain. Par exemple, il rapporte ainsi un de ses rencontres : « *Un jour j'étais dans le bureau de Gilbert Chabroux et on parlait de Lazare-Goujon. Et puis il me racontait des tas de choses sur lui. Et quand il a eu fini, je lui dis, "c'était vraiment un grand gars Lazare-Goujon", il dit "Ah oui ?", je lui dis, "Lui il a construit les Gratte-Ciel, vous vous les avez rénovés", il était heureux ! [rires]* ». Systématiquement, Marcel « certifie ce qu'il relate par l'affirmation "j'y étais"<sup>156</sup> » ; et ce qu'il relate n'est autre que la grande Histoire de Villeurbanne, celle qui met en scène Lazare-Goujon et ses visions, les Gratte-Ciel et les accolades de Charles Hernu ; histoire avec laquelle Marcel, né en 1929, est en parfaite synchronie. Mais ce n'est pas tout : il en sait plus que les historiens eux-mêmes, parce qu'il a eu un accès privilégié à certaines activités ; de cela il témoigne en enchaînant des comptes-rendus de scènes cocasses, « poignantes », sous forme de dialogues rapportés (« *il me dit* », « *alors je lui dis* », « *et là il me répond* »). Ce que les savants pourraient considérer comme des légendes urbaines, ou des « illusions » mémorielles qui enjolivent le passé, Marcel en livre un récit de première main : « *Quand je faisais la campagne avec Charles Hernu, oh là là...à 2 heures du matin, à Lyon...Au bistrot Charles Hernu il dit, "Ouvrez !" [Fait la grosse voix], l'autre il ouvre, il dit, "champagne !", alors l'autre il dit... "Rosé", "ah ben j'en ai pas", alors il dit "merde alors", Charles Hernu... parce qu'il buvait que du rosé lui, il buvait pas du champagne blanc ! Alors avec Charles on en a fait, oh là là... Il était pas dans la mairie, il était dans les rues ! Il connaissait tout le monde ! Il arrivait vers les gamins, "alors mon p'tit gars, ça va ?" ».* Face à cela, Delphine et moi « éprouvons des réactions convergentes<sup>157</sup> » - d'admiration, de curiosité, de stupéfaction – qui viennent « valuer » le récit de Marcel, s'il est vrai que « le type de jugement qui accueille la fin du récit vient ratifier sa

<sup>152</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.98.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p.99.

<sup>154</sup> CARR David, « Y'a-t-il une expérience directe de l'histoire ? La chute du mur de Berlin et le 11 septembre 2001 », *A contrario*, n°13, 2010/1, pp.83-94, p.87.

<sup>155</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, op.cit., p.163.

<sup>156</sup> DULONG Renaud, « La figure du témoin oculaire », In : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.141-150, p.141.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p.148.



valeur morale<sup>158</sup> ». On retrouve ce que l'on avait proposé à propos de l'attention que les dispositifs d'Annie et Guy portaient aux émotions ; nous pouvons le spécifier avec R. Dulong en disant que ces émotions comme jugements ont partie liée avec « le récit du témoin [qui] convoque l'espace public comme communauté d'êtres partageant une même sensibilité à certains aspects du monde<sup>159</sup> ». C'est-à-dire que lorsque, dans une situation, quelque chose comme un « témoin » émerge (qu'il s'agisse d'un métier à tisser ou d'un homme), le poids de vérité de son récit tient à la « valuation » publique dont il fait l'objet. « Le moment de la réception est constitutif du témoignage<sup>160</sup> » y compris sur le plan factuel, ce qui signifie donc qu'en écoutant Marcel, en réagissant de concert à ses anecdotes, nous ne le validons pas « lui » en tant que personne, mais lui en tant-que-témoin d'une histoire, et c'est donc cette histoire même que nous validons, du moins dans son caractère incroyable, rare, stupéfiant, parce qu'elle est à la fois sienne et publique, subjective et historique. Nous approuvons, pris dans son dispositif (où chaque récit oral est appuyé par des sources qu'il nous montre), le fait qu'il ne « *raconte [bel et bien] pas des histoires* ».

Comment une enquête menée avec autant d'implication personnelle, d'amour, peut-elle être transmissible, prolongée, institutionnalisée, nous demandions-nous : on comprend maintenant que la question était mal posée puisque précisément l'enquête de Marcel est, lorsque nous le rencontrons, à l'image de sa vie et de sa « personnalité » : distribuée dans Villeurbanne, confondue avec elle. On pourrait presque dire qu'il est une institution ! C'est ce qui le distingue un peu du personnage de JM Somet, qui est comme l'indique M. Peroni un *survivant*, ultime dépositaire d'une mémoire familiale « dont la portée est autrement plus longue que ne l'est celle de sa seule vie<sup>161</sup> », et qui *le prolonge lui-même* « très loin en amont des pourtant lointaines origines de sa vie à lui<sup>162</sup> ». Marcel lui n'est ni seul, ni survivant, et surtout, s'il faut dire qu'il puise dans une « mémoire familiale », c'est pour autant que Villeurbanne est un genre de famille pour lui. Plus : il *fait* littéralement « famille » avec la ville en nous montrant des piles d'archives photographiques d'elle autour de lui, de lui en elle ; en nous confiant des sommes d'histoires où lui et elle s'entrecroisent, tout cela venant soutenir plus qu'une passion : un *amour*. Son habitat ne se cantonne pas, à l'instar de celui de JM Somet, à l'espace d'un musée, mais à une ville entière. Pourtant, dire cela n'épuise pas encore notre questionnement : comment comprendre cette « distribution » de Marcel, et en quoi nous informe-t-elle sur la problématique de la mémoire et des toponymes ?

---

<sup>158</sup> *Ibid.*, p.147.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p.148.

<sup>160</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, *op.cit.*, p.138.

<sup>161</sup> PERONI Michel, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine "Jean-Marie Somet" de Villars*, *op.cit.*, p.93.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p.98.

c. Des amours perdus aux personnes collectives

On se doute bien en effet que Marcel n'est tel qu'on vient de le présenter - « capteur » sensible de la ville, « membre » de la famille villeurbannaise, « témoin » de l'histoire de celle-ci – que parce qu'il l'est devenu, au fil de sa vie « *mouvementée* ». Lorsque Delphine et moi le rencontrons, son amour pour la ville est *déjà* transformé, distribué ; son enquête *déjà* reprise, stabilisée, selon des développements qu'on va présenter bientôt. Mais auparavant, nous avons les moyens de revenir un peu en arrière, pour nous ressaisir de la façon dont Marcel a justement « façonné » la ville, tout en étant « façonné » par elle au point d'en être un « *incontournable* », en nous appuyant sur les *Eléments pour une sociologie de la traduction* de M. Callon, qui permettent de comprendre et de résumer la façon dont l'identification d'un problème par des acteurs *particuliers* donne lieu à une série d'« interactions [qui] peuvent être analysées comme des traductions, puisqu'elles contribuent à la constitution des chaînes de traduction [...], à la production des énoncés<sup>163</sup> » sur le monde, qui débouchent sur des controverses au cours desquelles se stabilisent, se négocient, se reformulent les données d'un problème devenu *public*. On reconnaît ici un certain héritage deweyien, avec cette conception de la réalité comme expérience qui, comme l'indique G. Truc, consiste à penser « la mise à l'épreuve active et réflexive de la réalité et de nos connaissances (toujours provisoires)<sup>164</sup> ». En effet pour M. Callon, « l'existence, conçue comme la liste des actions imputées à une entité dans une situation d'épreuve, précède l'essence<sup>165</sup> » - et ces épreuves, expériences, traductions, engagent toujours une dynamique collective. Comment cela se passe-t-il dans notre cas ?

Au départ, il y a l'identification d'un trouble ; celui de Marcel peut se résumer en une phrase : *on ne sait pas qui sont ces gens dont les rues portent les noms, on ne voit pas l'histoire*. Et cette situation est dramatique parce qu'il sait, *lui*, qui étaient ces personnes, ce qu'elles *valaient*, soit parce qu'il a été témoin direct de leurs actes, soit parce qu'il les connaît *via* cette mémoire familiale/historique évoquée précédemment<sup>166</sup>. « *Un jour je me dis tiens mais... y'a pas d'histoire ! Francis Chirat, 69, 70 ans après, mais qui... moi qui suis dans le quartier, "mais qui était Francis Chirat ?". J'ai dit... faut qu'on fasse quelque chose, alors moi j'ai monté un dossier et j'en avais parlé à Sonia, et elle m'a dit, "ben écoute Marcel, moi je vais faire suivre"...* ». Autre exemple intéressant pour nous, parce qu'il mentionne un couple d'imprimeurs dont il sera fait mention dans la

---

<sup>163</sup> CALLON Michel, « Quatre modèles pour décrire la dynamique de la science », In : AKRICH Madeleine, CALLON Michel, LATOUR Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris : Transvalor / Presses des Mines (collection « Sciences sociales »), 2006, 304 pages, pp.201-251, p.238.

<sup>164</sup> DEWEY John, « La réalité comme expérience », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°9, 2005, pp.83-92, p.85.

<sup>165</sup> CALLON Michel, « Quatre modèles pour décrire la dynamique de la science », *op.cit.*, p.243.

<sup>166</sup> Précisons que certains noms ne réfèrent pas à des personnes mais à des thèmes, ou à des histoires locales que Marcel connaît par cœur : Delphine prend alors plaisir à lui faire (ra)conter ce que signifie la rue « des amoureux », la rue « de la poule qui couve », la promenade « du sabot de vénus »...

représentation théâtrale à laquelle nous assisterons à la séquence prochaine : « *Je m'en suis vu pendant presque 3 ans pour faire mettre une plaque à Joseph Martinez, imprimeur de la résistance. [...] Et j'avais dit à Sonia, madame Martinez, c'était la typographe, et on l'a complètement oubliée dans la plaque ! On était tous d'accord qu'on fasse la plaque comme ça ; et j'ai remis en route, et j'ai refait le programme, d'une plaque en dessous de celle de Joseph Martinez, en l'honneur de sa femme en tant que typographe* ». Autre exemple parlant : « *Là aussi, j'ai changé... il y avait marqué "Rue du 1er mars 1943", mais ça voulait dire quoi ? Rien du tout ! Et dedans [le livre], vous allez voir... bon, je raconte l'histoire justement.* ». Marcel multiplie les cas de plaques qui ne veulent rien dire, de noms qui ne signifient rien, déjà pour lui (une quasi-encyclopédie vivante de Villeurbanne), mais encore plus, du coup, pour le passant ordinaire présumé ignorant de l'histoire mais compétent à la lire, pour peu qu'on la lui présente, nous aurons à y revenir en bout de séquence... Voilà qui vient conforter d'une certaine façon le parti pris précédemment de se trouver « idiots » face aux inscriptions qui maillent la ville !

A partir de ce trouble initial, Marcel engage un travail que M. Callon appelle de problématisation, qui consiste à identifier « un ensemble d'acteurs dont [il s'attache] à démontrer qu'ils doivent, pour atteindre les objectifs ou suivre les inclinations qui sont les leurs, passer obligatoirement par le programme de recherche proposé<sup>167</sup> ». Ce travail est fait tout particulièrement auprès de Sonia qui, en qualité d'adjointe à la mémoire, au patrimoine et aux anciens combattants (à partir de 2001), s'associe avec lui en « on<sup>168</sup> » pour monter des dossiers de demande d'apposition de plaques (celles-ci étant pour une part gérée par le Grand Lyon), et pour participer aux commissions de dénomination des voies. Mais en prenant appui sur quel « programme de recherche » ? Celui que Marcel a déjà entamé depuis longtemps, qu'il nous décrit par le menu, et qui a donné lieu à plusieurs ouvrages dont les plus complets ne sont cependant pas publiés pour des raisons de droits à l'image ou d'histoires que les familles préfèrent ne pas voir être révélées. Sa méthode, nous la connaissons : se balader en ville à vélo<sup>169</sup>, photographier, rapporter les pellicules au laboratoire et fouiller ensuite les archives, interroger les témoins, recouper leurs dires, pour *produire* les histoires à *attacher*, ensuite, aux lieux<sup>170</sup>. Les lourds volumes qu'il nous montre à Delphine et moi – et dans lesquels nous

---

<sup>167</sup> CALLON Michel, « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'année sociologique*, vol.36, 1986, pp.169-208, p.181.

<sup>168</sup> Sonia m'expliquera que « *quand en 2001 je suis arrivée, on a pris en compte cette mémoire, et [...] on ne s'est pas limité au hasard d'une rencontre, vous voyez, on a dit, "on va s'occuper de ça".* »

<sup>169</sup> « *Maintenant j'ai arrêté ça, c'était trop dur, y'en avait trop... Il aurait fallu avoir dix ans de moins ! (rires) Vous vous rendez compte je faisais tout en vélo ! Remarquez, il faut un vélo ; en voiture on peut pas.* »

<sup>170</sup> « *Je me suis débrouillé à trouver les résistants, pour les mettre sur des livres. Et puis de là ben après on a fait le livre des rues, j'ai fait le livre des plaques... Alors ça c'est confortable [Il amène deux énormes volumes] – Delphine : Alors celui-là je l'ai jamais vu ! – Marcel : Non ! Le premier qui l'a vu c'est Gilbert Chabroux. [il me tend un volume] – Moi : "Les rues et leurs maisons", "Promeneur mémorialiste", c'est en référence à vos balades... - Marcel : Y'a 513 photos. On a 512 rues, à l'époque quand je l'ai fait on avait 512 rues. [...] Et elles*

retrouvons jusqu'à la maison du gardien que nous révélait Anne-Pascale lors de nos première visite au Rize (séquence 1) – ne sont donc pas simplement des résultats d'une enquête : ils ont, en leur temps, été ce que M. Peroni et J. Roux ont appelé « un "patron" (au sens de la confection) de l'inventaire à venir, qu'il appartiendra à tels ou tels acteurs concernés de mener à bien<sup>171</sup> ». En effet, comme le montrent bien les deux sociologues, suivre le personnage de F.O. dans son travail de documentation des sites présentant des risques de pollution des sols suppose d'interroger la façon dont son activité à lui peut « se prolonger dans l'activité d'autres acteurs qu'elle appelle et équipe<sup>172</sup> » ; or précisément cette prolongation de l'enquête tient aussi à la production d'une méthode spécifique, qui associe des sites (topographie) et des archives (histoire), à destination « des opérateurs à venir, potentiels eux aussi, à qui est destiné l'outil, afin qu'ils [en] déploient sur leur propre localité les vertus<sup>173</sup> ».

A partir de là, et à l'appui de la méthode qu'il a développé via ses livres prototypiques, des opérations d'intéressement et d'enrôlement peuvent être menées de front par Marcel et Sonia. Il s'agit « de stabiliser l'identité des autres acteurs qu'[ils ont] défini dans [leur] problématisation<sup>174</sup> » et de parvenir à intéresser ceux-ci avec succès à leur travail. Concrètement il leur faut d'un côté convaincre leurs partenaires institutionnels (maires, Grand Lyon, service de la voirie) de l'importance d'avoir des toponymes « étendus » (par des histoires, des compléments d'information), et de l'autre intéresser les morts eux-mêmes, qui, comme le dit M. Callon des coquilles St-Jacques, « ne disposent pas de langage articulé [ce qui] suppose des ajustements incessants et des dispositifs d'intéressement infiniment plus sophistiqués<sup>175</sup> ». Et ces dispositifs ne sont autres que ceux que nous avons finalement suivi depuis le départ, dans lesquels une ou plusieurs personnes se font les porte-paroles des êtres invisibles et les rendent présents à la perception. Mais comment sait-on ce que les morts ont à dire ? La réponse est trouvée dans l'investigation de Marcel, qui est du même ordre que celle de l'IQMP, d'Annie et Guy, et de tant d'autres, professionnels ou « profanes » : c'est en rencontrant les familles, en trouvant des archives, en lisant l'histoire, en triangulant parmi les témoins, qu'il parvient à élaborer l'histoire des morts. Certes, mais faire leur histoire, est-ce la même chose que de parler en leur nom ? On reviendra dans le point suivant sur cette question de la valeur relative des morts, à partir d'une

---

*sont classées dans l'ordre alphabétique. [...] Gilbert Chabroux il m'a dit, "C'est formidable ce que vous avez fait", mais il me dit "on peut garder qu'aux Archives ça", et ça aux archives on y a droit. [...] J'ai travaillé sur la voie publique, donc sur la voie publique, bien sûr que le propriétaire en sortant il peut interdire de prendre sa maison [...]. J'expliquais que je travaillais surtout pour la ville moi, pour la mémoire ! C'était pas pour moi, c'était pas pour vendre hein, de toutes façons. Tiens, j'avais vous donner... comme ça vous aurez chacun le vôtre ! - Delphine [à moi] : Ah regarde, la maison qui a été... ça c'est l'amicale Antonin Perrin, la maison du gardien, et là c'est le Rize qui est derrière ! - Moi : Ah oui, d'accord ! – Marcel : Et avec ça j'ai fait un fichier, j'ai commencé des renseignements dessus... »*

<sup>171</sup> PERONI Michel, ROUX Jacques, *op.cit.*, p.219.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p.217.

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> CALLON Michel, « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *op.cit.*, p.185.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p.197.

réunion où les prétentions qu'ils peuvent avoir à figurer dans l'espace public sont rapportées, examinées et évaluées par divers porte-paroles. Cela correspondra à la quatrième étape (en pratique, temporellement intriquée aux autres) de la traduction : stabiliser des porte-paroles solides, parvenir à un nombre restreint d'« interlocuteurs représentatifs<sup>176</sup> » qui chacun se font la voix d'une série d'entités. Pour l'instant, et puisqu'on ne peut pas reconstruire tout le détail de cette « traduction » faute d'avoir pu la saisir en cours de route, on doit au moins relever qu'elle s'est soldée par un succès : « depuis que j'ai insisté justement pour qu'on mette l'histoire, maintenant toutes les plaques qui sortent elles ont toutes l'histoire. À Lyon ils marquent pas l'histoire... Et moi je pense que pour l'histoire, pour le chercheur, c'est une piste déjà, c'est une piste ! » De sorte que, d'une certaine manière, les deux réunions dans lesquelles on va se trouver plongés dans quelques instants sont, pour une part au moins, les conséquences du travail mené par Marcel et ses alliés.

Mais, pourrait-on demander encore, *pourquoi* faut-il absolument s'occuper des morts ? Qu'est-ce qui est si perturbant dans le fait qu'on n'ait pas leur histoire indiquée sous leur nom ? La présentation que l'on a faite de Marcel est déjà une partie de la réponse : ce qui, pour le passant n'est qu'un nom est, pour lui, une *mention*, un trait d'union qui fait exister des êtres, des époques, des événements dont il a été témoin d'une façon ou d'une autre. S'il a le *cœur fendu* face à certaines plaques, c'est parce qu'il est intimement « lié » à ceux-là ; on pourrait presque dire que Marcel est une incarnation de Villeurbanne – et c'est d'ailleurs comme ça qu'il est connu et reconnu localement, à l'instar de Jean-Paul, « *LE villeurbannais* » (voir séquence 4, note 167). L'image prise par Sonia pour décrire la peine de Marcel n'est donc pratiquement pas une image : elle vient corroborer son mode d'existence. Pourquoi se soucier des morts ? La question ne se pose tout simplement pas à Marcel ; il nous explique que ces gens « *ne sont pas morts pour rien* », il nous en décrit les faits et gestes, sans qu'il y ait besoin de davantage de justification. Nous sommes censés, Delphine et moi, comprendre *nécessairement*, automatiquement, la valeur des faits, leur portée morale (et nous le comprenons effectivement) ; c'est ce que R. Dulong a pu qualifier de dimension monumentaire du témoignage – lorsqu'une « déposition se veut l'écho du traumatisme de l'événement [...] [et] se double d'une réflexion transcendant les limites d'une expérience personnelle, prenant en charge la voix ou la mémoire de disparus<sup>177</sup> ». Cette dimension monumentaire bloque, selon R. Dulong, « la possibilité d'une lecture documentaire<sup>178</sup> » du témoignage, pour que sa réception s'engage sur le mode de la *leçon*, de *l'enseignement* non pas historique mais politique ou, dirait-on, « philosophique » en ce sens qu'il prête à penser. Celui qui écoute doit comprendre et ressentir cela qu'il ne s'agit pas que de *faits* rapportés, mais de faits *vécus* par des êtres de chair et de sang, et rapportés par un témoin dont la

---

<sup>176</sup> *Ibid.*, p.195.

<sup>177</sup> DULONG Renaud, « La dimension monumentaire du témoignage historique », *Sociétés & Représentations*, n°13, 2002/1, pp.179-197, p.183. C'est aussi une façon d'analyser un peu mieux la façon dont il nous rapportait ces *voix* en jouant, dans son salon, les échanges dont il avait été acteur et témoin.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p.197.

corporéité propre est à la fois constitutive de la possibilité de *dire ce qu'il a vu*, et de « *ce* » qu'il a vu<sup>179</sup>.

Reposons maintenant la question qui taraude Marcel : non pas *pourquoi* se soucier des morts, mais *comment* partager ce souci, comment le convertir d'une manière telle qu'il puisse « enrôler », non plus juste quelques passionnés ou élus, mais un public plus vaste, dont la denrée élémentaire est le passant aux « qualités couramment admises d'individu moyen, sans histoire, ni visage, ni autre souci du monde que d'y circuler<sup>180</sup> » - et donc peu disposé, *a priori*, à porter grande attention à la mémoire ? Dans le cas de Marcel, le travail sur la toponymie va être un travail de conversion de son attachement amoureux (soutenu par le dispositif observé dans son intérieur) en des dispositifs d'attachement « civique », via des inscriptions publiques qui doivent permettre d'une part au chercheur/successeur « *au moins une piste* » à remonter, et à l'individu lambda d'obtenir, par des indications historiques, une justification de la valeur des êtres mis en plaques. L'exemple de la rue du 1<sup>er</sup> mars 1943 est parlant : pourquoi nommer une rue avec une date ? Qu'est-ce que ça veut dire au juste (pourrait finir par se demander le passant) ? Pourquoi celle-là et pas une autre ? Une façon de répondre revient à considérer que ces dates-là, ces personnes-là, ne sont pas juste des choses auquel « Marcel », ou « untel » sont attachés, mais auxquelles sont attachées ce que L. Boltanski et L. Thévenot appellent les personnes collectives du monde civique, soit des « êtres collectifs qui ne possèdent pas de corps propre » et dont l'existence même, sans cela, pourrait être facilement mise en question. En ce sens, en effet, « les choses et les dispositifs que comportent ce monde sont [...] surtout destinés à stabiliser et à appareiller les personnes collectives, à les *objectiver*, de façon à leur donner du corps, de la permanence et de la présence<sup>181</sup> ». Pour une part, c'est cela qui manquait à Annie et Guy, s'épuisant à disperser via leurs brochures, une batterie d'entités du « passé » : un appareillage suffisant pour opérer cette montée en généralité, cette traduction d'un quasi-drame amoureux en une préoccupation publique. Cet appareillage, Marcel n'en dispose pas non plus à lui seul<sup>182</sup> ; mais les acteurs qu'il a problématisés, pour reprendre le terme de M. Callon, au premier rang desquels figure la mairie de Villeurbanne, permettent dans leur association d'effectuer ce travail-là. Les rapports aux morts, aux choses perdues, aux légendes villeurbannaises, ne sauraient dès lors être des problèmes privés. La

---

<sup>179</sup> C'est ce qu'a mis au travail M. De Fornel dans un article intitulé *Voir un événement* (FORNEL Michel De, « Voir un événement. Comptes rendus de perception et sémantique des situations », In : PETIT Jean-Luc (dir.), *Raisons pratiques*, n°2, *L'événement en perspective*, Paris : Editions de l'EHESS, 1991, 296 pages, pp.97-122). L'argument général est que l'identité des événements se détermine dans une dynamique à la fois phénoménologique et catégorielle ; du coup, « la présence de témoins dans une affaire [...] fait partie intégrante de l'événement » (*Ibid.*, p.100) dans la mesure où la constitution de l'événement se base sur leurs « comptes rendus de perception » (*Ibid.*). Comptes rendus effectués sous des catégories qui déterminent à la fois la « réalité » de ce qui s'est passé et la façon dont elle va être traitée.

<sup>180</sup> GAYET-VIAUD Carole, « Du passant ordinaire au Samu social : la (bonne) mesure du don dans la rencontre avec les sans-abris », *Revue du MAUSS*, n°35, 2010/1, pp.435-453, p.437.

<sup>181</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *op.cit.*, p.231.

<sup>182</sup> Raison pour laquelle bon nombre de ses projets d'enquête et de livres n'ont pas été conduits à leur terme.

toponymie est en ce sens un « travail de publicisation [qui] requiert une thématization du trouble qui va explorer ses horizons et ses marges en vue de le fixer comme topique et l'arracher à l'épreuve fugace d'une tonalité affective<sup>183</sup> ». C'est sur ce travail que l'on va se pencher maintenant, retrouvant la question du « Pourquoi se soucier des morts ? » .

## 2. « Mais est-ce que cela va parler à nos contemporains ? »

Avant que nous ne lui disions au revoir, Marcel me confie un de ses livres : *Villeurbanne, 27<sup>ème</sup> ville de France. Histoire des rues, histoire des noms*<sup>184</sup>. Coécrit avec Bruno Permezel, il se présente comme « un livre nouveau » (il « complète avantageusement les publications précédentes ») « un livre objectif » (« présente sans parti pris la diversité des itinéraires humains », « est conçu comme un outil de référence et de culture [...] un instrument de réflexion ») et « un livre pratique » car spécifiant, pour chaque voie de Villeurbanne, sa topographie, son histoire (incluant « les différentes dénominations dans le temps ») et sa chronologie (« date d'attribution des noms »). De quoi sauver la vie à l'ignorant (séquence 4, section II) en lui livrant clé en main et d'un bloc l'histoire des rues, l'histoire de l'attribution de ces histoires, et l'histoire du livre lui-même via la traditionnelle préface du maire – ici, Gilbert Chabroux<sup>185</sup>, qui salue la valeur d'un ouvrage qui permet de « conserver cette mémoire, en faire aussi un instrument, au travers des rappels, des conquêtes du passé<sup>186</sup> ». Mais si celui-ci peut ainsi expliquer là que les noms des voies « rappellent<sup>187</sup> » des temps et des événements de Villeurbanne, c'est seulement parce qu'a été réalisé le livre en question, venu précisément pallier l'absence dramatique d'explication qui motivait Marcel à prendre son vélo, son appareil photo et ses stylos pour sillonner à la fois le territoire et les archives ! Car un nom à lui seul ne « veut rien dire », selon les termes de Marcel lui-même et de son coéquipier Bruno<sup>188</sup> lesquels,

---

<sup>183</sup> CEFAÏ Daniel, « S'engager. Monde vécu, engagement et justification », In : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.203-213, p.205.

<sup>184</sup> AVET Marcel, PERMEZEL Bruno, *Villeurbanne, 27<sup>ème</sup> ville de France. Histoire des rues, histoire des noms*, Lyon : BGA Permezel, 1994, 262 pages.

<sup>185</sup> Comme on l'avait remarqué en feuilletant certains ouvrages disponibles au Rize (séquence 3), les maires de Villeurbanne préfèrent presque systématiquement les publications consacrées à la ville ; mais ils écrivent aussi eux-mêmes des livres. C'est le cas de Gilbert Chabroux qui publie en 1999 « *Villeurbanne telle quelle* ». Les principaux chapitres commencent par une photographie d'un lieu phare (le TNP, la place Charles Hernu, l'Astroballe), à laquelle est associée un texte de Muriel Pernin (compagne de Jean-Paul Bret et fondatrice de la coopérative des « Atelières ») en sa qualité de journaliste et écrivain ; ensuite, des « témoignages » du lieu sont compilés (« mes parents sont arrivés en 1969 à Saint-Jean », « quand je suis arrivée, il n'y avait pas autant de logements... »). « *Villeurbanne telle quelle* », c'est ici Villeurbanne racontée par des voix multiples qui viennent se coordonner sous une même couverture, avec les lieux et des photographies comme ressorts à mémoire. Voir CHABROUX Gilbert, *Villeurbanne telle quelle*, Villeurbanne : Service Communication de la ville de Villeurbanne, 1999, 96 pages.

<sup>186</sup> AVET Marcel, PERMEZEL Bruno, *op.cit.*, p.8.

<sup>187</sup> *Ibid.*

<sup>188</sup> A propos du duo, il est indiqué que « Marcel Avet a enquêté sur le terrain, mais aussi et surtout, il a recherché, dépouillé, classé et annoté une masse de documents. Sans conteste, il a réalisé la tâche la plus

après avoir souligné dans l'avant-propos de l'ouvrage l'importance symbolique des toponymes, signalent que « *la plupart des familiers de la rue semblent devoir rester sans voix, dès lors qu'il leur est demandé de dire, à l'instant, ce que le titulaire a vécu, ce qu'il a réalisé, comment il a influé, peu ou prou, sur l'histoire*<sup>189</sup> ». Pour qu'un nom vaille comme rappel, encore faut-il en faire *autre chose* qu'un nom : un dispositif qui place le passant en « actant », ayant un genre de concernement, d'attachement vis-à-vis des morts – d'où un livre qui va « *réveiller et révéler la sensibilité qui respire sous le béton*<sup>190</sup> » et dans lequel « *chacun pourra découvrir ce qu'il cherche, ce qu'il ne cherche pas, et s'émuvoir de sympathie ou de colère !*<sup>191</sup> »

Delphine non plus n'est pas partie les mains vides. Elle a pris soin de repérer parmi les photographies de Marcel celles qui pourraient l'intéresser à l'occasion, « *au cas où* » (séquence 8), ainsi que celles qui lui semblent ne pas être encore aux Archives<sup>192</sup> ; elle lui en a emprunté quelques-unes, qu'elle scannera et lui rapportera, tout en sachant qu'un jour, les documents empilés dans le petit salon du 14 avenue Paul Krüger seront donnés au Rize<sup>193</sup>. En imaginant la réaction qu'aurait Dominique en voyant arriver un fourgon plein à craquer de classeurs et de papiers, je crois commencer à comprendre pourquoi, parfois, Dominique et Delphine n'ont pas la même vision des documents, des objets, et des manipulations qu'ils autorisent. Pour la première, les choses qui entrent dans son fonds sont, précisément, des *archives* dont les modalités de conservation et de diffusion sont extrêmement strictes ; pour la seconde, les choses qui entrent au Rize sont d'abord des *matériaux* susceptibles d'être utilisables pour tel atelier, telle exposition. Et, en attendant de traiter plus précisément ce problème qui a à voir avec celui des catégories pratiques employées au Rize<sup>194</sup>, je note dans un coin de mon carnet

---

*ingrate, la plus importante. Bruno Permezel a conçu et rédigé le livre, il a recherché les informations sur les personnalités extérieures à la ville. » (Ibid., p.10)*

<sup>189</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>192</sup> Relever cela me permet d'aider le lecteur à reconnaître de mieux en mieux des opérations récurrentes dans le travail des riziens. Ici il faut noter que ce travail de repérage, d'identification et donc de sélection, effectué par Delphine est *systématique* – exactement comme le travail de « soin » dont on a parlé avec Géraldine. Il semble en l'occurrence que les riziens mettent en œuvre, à la moindre occasion, quelque chose qui ressemble moins à une culture professionnelle (au sens d'une acquisition de compétences liée à un parcours de formation) qu'à une sorte de connaissance acquise « sur le tas » de ce que contiennent *et* les archives, *et* le serveur CMS. On pourrait s'étonner en effet que tous (à l'exception des nouveaux arrivants) soient capables de dire de telle ou telle carte-postale qu'« *on l'a déjà* » au Rize, alors même qu'ils n'ont jamais eu à « retenir » le catalogue infini de ce qui est disponible dans leurs serveurs. Cela nous annonce qu'il existe une iconographie qu'ils manipulent souvent ; que certains documents circulent beaucoup au Rize, se retrouvent d'une exposition à l'autre. On peut supposer en première analyse que cette capacité à « voir », à « reconnaître », découle chez les riziens d'expériences routinières analogues à celles des gens que nous avons croisés jusqu'ici – le « passé » est leur matériau usuel, et ce matériau n'est pas plat ; il est constitué d'éléments classiques, inévitables, fondamentaux, utiles, etc.

<sup>193</sup> « *Tout ça c'est de la mémoire, du travail, pour les suivants... pour laisser. On fait pas ça pour nous. C'est pas pour nous ! C'est pas pour nous qu'on a fait ça, d'ailleurs ça j'ai dit à ma fille, tu sais que de... dès qu'on disparaît, j'ai dit ; ça tu remets tout au Rize hein ! Et non mais j'lui dis, "eux ils vont trier !" . »*

<sup>194</sup> On verra en effet que Dominique, pour les ateliers comme pour les expositions, trouve des moyens de faire basculer des « archives » sur un autre mode, en en faisant... des copies, en les faisant manipuler d'une certaine



que le serveur *CMS*, qui est décidément de la plus grande utilité dans ma recherche, est l'incarnation de ce rapport pragmatique aux documents. Moi qui le pensais être simplement désordonné, avec ses documents sans dates et ses doublons, je comprends qu'en fait sa texture est liée à celle du Rize – il est aussi un espace de transit, où s'agglomèrent des choses diverses à des fins souvent indéterminées.

Parlant de Dominique : la voici justement, avec sous le bras des pochettes cartonnées : elle m'attend pour aller en mairie retrouver Sonia, qui a organisé dans son bureau une réunion consacrée à la dénomination des voies. Voilà qui tombe à point nommé ! Sur le chemin je lui parle de la rencontre avec Marcel, et de son livre. Elle les connaît très bien : le premier parce qu'il est un « *habitué* » des Archives qu'elle a aidé pour ses recherches ; le second parce qu'il fait partie des ouvrages les plus commodes pour le « *grand public* » ou les « *apprentis généalogistes* » qui sont très contents, semble-t-il, de trouver les « *pistes* » de Marcel pour défricher peu à peu leur propre passé. Il contient, m'explique-t-elle, « *quelques imprécisions* » - mais s'il était dur pour Marcel comme pour les *Amis de Descartes* de faire évoluer leurs documents en temps réel, Dominique a trouvé une parade pour faire des « *additifs* » : en annotant régulièrement les livres en consultation public, rectifiant les dates, les lieux, en fonction des informations qu'elle découvre au fil des années. Une fois arrivés à l'hôtel de ville nous trouvons Jean-Paul, qui a aussi été convié à la réunion et qui a dans sa sacoche des choses à proposer. Il nous apprend que trois quartiers vont être à l'étude : Maisons-Neuves, la Soie, et le « terrain des Sœurs » ; à quoi il compte « *rajouter Obsession et le Chaâba* ». Ces noms, à force d'en avoir entendu parler par Jean-Paul notamment, me disent désormais quelque chose mais l'un des enjeux de la réunion est précisément de déterminer si ces noms-là (parmi d'autres) *vont dire et doivent dire* quelque chose au passant. Telle personne, tel objet *valent-ils* d'être inscrits dans l'espace public ? Et le cas échéant, est-ce que ces inscriptions *vont parler* aux gens ? Autour de ces deux préoccupations – l'une politique, l'autre pragmatique, s'il faut les distinguer – se greffent d'autres interrogations qui nous intéressent : d'où proviennent les entités dont on va parler ? Comment sont-elles transportées dans le bureau ? Comment se détermine ensuite leur valeur ? Et comment s'anticipe la portée publique des inscriptions ? Ces problèmes qui se chevauchent dans la temporalité réelle peuvent être, pour la clarté de l'analyse, décomposés en trois points.

---

manière, de façon à ce que ces archives parfois précieuses, fragiles et destinées à être conservées hors de la vision, se transforment, ne serait-ce que pour deux heures, en des choses manipulables.

a. Thématiser et peupler l'arène

On peut commencer par se saisir de cette réunion à l'aune de que M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe ont étudié sous l'idée de « procédures dialogiques<sup>195</sup> ». Il était proposé, dans *Agir dans un monde incertain*, de classer celles-ci « en fonction de leur aptitude à favoriser la démocratie dialogique<sup>196</sup> » en fonction de différents critères<sup>197</sup>, tout en prenant acte de la diversité infinie des procédures effectives. Dans le cas qui nous intéresse, on a affaire à une sorte de groupe consultatif dont les membres sont désignés par avance, au titre de leurs expertises mais aussi en leur qualité de « porte-parole[s] de groupes constitués qui ont développé au fil des ans une bonne connaissance du dossier<sup>198</sup> ». Pour autant, ce groupe-là n'a aucun statut formalisé : il se réunit de façon sporadique, avec des membres variables. J'apprends en y participant que les décisions sont parfois prises sur demande du maire ou de tel élu, ou/et sur proposition de tel habitant, de telle association qui aurait soumis une demande en mairie (on en aura un exemple dans un instant). Cette complexité est liée au fait que le domaine des affichages publics – dans lequel les plaques et toponymes trouvent à s'inscrire – concerne différentes délégations : le développement urbain, la voirie, le patrimoine, ou encore la communication. C'est dire combien une lecture simplement mémorielle ou/et politiste des toponymes serait réductrice, occultant nombre de points, pragmatiques, qui entrent en jeu dans les dénominations. Cela doit être mentionné, même s'il ne s'agit pas pour nous de détailler toute la chaîne de travail autour des inscriptions publiques : l'idée est de l'aborder ici partiellement, dans la mesure où le Rize est *parfois* (tout comme l'IQMP) convié à intervenir à titre *consultatif* – ici avec Dominique, et un peu plus tard avec Xavier.

Il s'agit donc d'un genre d'arène publique, propice comme l'indique D. Céfai à l'observation de « processus de textualisation et de certification d'événements, d'évaluation et de résolution de problèmes, d'authentification ou de témoignage autour d'informations, d'expertise et de contrôle des procédures, de relance des polémiques ou de clôture des conflits<sup>199</sup> ». Pour autant, « l'arène » qui nous occupe ici est de moindre dimension, puisque nous ne sommes que quatre ! Mais pas quatre « individus », à proprement parler. Nous sommes, chacun, des représentants, mais de quoi ? Au premier degré, on dirait : d'institutions villeurbannaises – le Rize (Dominique), l'IQMP (Jean-Paul), la mairie (Sonia) – et, finalement, du public ignorant mais curieux (moi-même). Mais il est délicat dans

---

<sup>195</sup> CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.215.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p.223.

<sup>197</sup> « Egalité des conditions d'accès au débats / transparence et traçabilité des débats / clarté des règles organisant les débats. » *Ibid.*

<sup>198</sup> *Ibid.*, p.238.

<sup>199</sup> CÉFAÏ Daniel, « Qu'est-ce qu'une arène publique? Quelques pistes pour une approche pragmatiste », In : CÉFAÏ Daniel, JOSEPH Isaac (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Actes du colloque de Cerisy de juin 1999, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube, 2002, 405 pages, pp.51-82, p.64.

notre perspective de s'arrêter à ces statuts, sous peine de manquer la dynamique de l'affaire : veillons à « ne pas déterminer à l'avance les asymétries [et à] observer leur réalisation au travers de controverses. C'est aussi ce qui permet de saisir des dynamiques de renversement et, plus précisément, des rapports de force<sup>200</sup> ». En ce sens il serait problématique de résoudre *a priori* la façon dont l'échange à venir entre Dominique, Jean-Paul et Sonia va se structurer, déjà parce qu'on ne voit ni comment ni sur quels critères identifier leurs dits statuts sociaux<sup>201</sup>, mais surtout parce que ces positions (mouvantes) émergent dans la conduite de l'échange<sup>202</sup>. Autrement dit, si nous ne sommes que quatre, nous allons, tour à tour, tâcher de nous « agrandir », en faisant état non pas de nos positions « sociales » respectives, mais en montant systématiquement en généralité dès lors qu'il faudra défendre tel ou tel choix toponymique. Du même coup il est impossible d'analyser les « produits » d'une telle réunion (une liste de recommandations toponymiques) comme des fruits de « rapports de force » si on ne spécifie pas en quoi consistent au juste ces rapports – sans avoir cherché comme le signale N. Dodier à « trouver les méthodes permettant de suivre les contraintes pragmatiques qu'ils [les acteurs] rencontrent en agissant<sup>203</sup> ». A quoi ressemblent les échanges dans cette réunion, qui est finalement de l'ordre de l'arrangement entre des personnes qui, par avance, se connaissent ? Quelles entités mettent-ils en jeu ?

S'il est vrai que le pouvoir peut être « stabilisé et cristallisé [et] se transforme[r] en domination<sup>204</sup> », il est d'abord une réalisation à laquelle des êtres participent dans une « circonstance particulière », pour reprendre les termes déjà cités d'A. Ogien. En l'occurrence, ce qui justifie la tenue de la réunion du jour, c'est la grande quantité de noms qui doivent être trouvés ; l'objectif de la matinée, explique Sonia, est de concocter une « sélection » en associant chaque nom et à un lieu, et à une histoire. Le document de synthèse sera ensuite soumis aux délibérations municipales, dans lesquelles les procédures que l'on va identifier ici se rejoueront pour conduire à des décisions

---

<sup>200</sup> CALLON Michel, BARTHE Yannick, « Décider sans trancher. Négociations et délibérations à l'heure de la démocratie dialogique », *Négociations*, n°2, vol.4, 2005, pp.115-129, p.124.

<sup>201</sup> Les catégories sociographiques ou démographiques (type « profession », « PCS », etc.) sont aussi insuffisantes que leurs rattachement institutionnels pour décrire leurs attachements à chacun. On a dit déjà quels étaient ceux de Sonia et de Jean-Paul – faits de passion, d'érudition, de rapport biographique à la ville, etc. - et il en est de même pour Dominique, qui n'est pas simplement « responsable des archives ». Elle est aussi une enquêtrice forcenée, une gardienne invétérée des documents, une « incontournable » pour quiconque souhaite exhumer des Archives le bon document.

<sup>202</sup> Ce qui ne signifie pas, comme le rappellent Y. Barthe et M. Callon, qu'il n'y ait pas du « déjà-là » (*Ibid.*, p.123) qui précède la tenue de la controverse. Néanmoins, les histoires des uns et des autres, leurs positions respectives, leurs « passifs » respectifs, ne sont des objets pour l'analyse pragmatiste que dans la mesure où il s'agit de ressources mobilisées par les acteurs eux-mêmes. Ce n'est pas le sociologue qui dévoile les « statuts sociaux » : dans notre cas ils sont connus par avance par chaque participant, mais peuvent éventuellement, comme on le verra, être réexplicités et spécifiés dans le cours de l'échange pour fonder des justifications.

<sup>203</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*, p.68.

<sup>204</sup> CALLON Michel, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.124

tranchées. Des éléments de cadrage déjà connus (Sonia les avait donnés dans un email envoyé quelques jours plus tôt) viennent circonscrire le champ problématique de la rencontre : un enjeu général (toponymie), un horizon de résultats (produire une liste), des spécifications thématiques (on parlera de tel et tel quartier de Villeurbanne), un positionnement politique (réunion consultative). C'est par rapport à eux que Jean-Paul, Dominique et Sonia ont préparé les dossiers qu'ils ont transporté pour l'occasion. Ainsi, l'interaction qui s'annonce met-elle en jeu « un écheveau de relations établies avec d'autres êtres, ailleurs, en d'autres temps<sup>205</sup> » ; relations qui passent par un équipement d'objets dont il est opportun de rappeler ici qu'ils « ne sont pas des moyens, mais des médiateurs, au même titre que tous les autres actants<sup>206</sup> ». Ce point est capital parce qu'il permet de faire le lien avec tout ce qu'on a vu déjà dans cette séquence : en effet les noms, livres, dossiers, photographies, prospectus que chacun a dans son sac et qui vont peu à peu être saisis, ouverts, montrés, commentés, ne sont pas choisis au petit bonheur. Ils sont des résultats d'enquêtes du même ordre que celles d'Annie et Guy ou de Marcel et Bruno. En les mobilisant, Jean-Paul, Sonia et Dominique se feront donc porte-paroles à la fois de ces entités qui ont « émergé » d'investigations antérieures *et* de celles et ceux qui les ont conduites, dans la mesure où une façon de faire valoir telle ou telle entité, tel ou tel objet, est de raconter les épreuves qu'il a fallu surmonter pour la faire exister. Du même coup, ces entités font aussi médiation entre les porte-paroles en présence, c'est-à-dire que la structure de leur échange et, si l'on veut, les « rapports de pouvoir » qu'ils accomplissent, sont absolument *indissociables de ce dont ils parlent, de ce qui les fait parler*. Ces entités, ils s'en font les défenseurs ou les critiques, ils en racontent les genèses empiriques et les origines historiques : c'est dire qu'elles « font parler ceux qui s'assemblent autour d'elles et qui discutent entre eux à leur propos<sup>207</sup> ». Dans la réunion qui s'annonce, davantage que de parler depuis sa « position sociale », en tant que représentant d'institution, ou en fonction de son « système de valeur » personnel, c'est le fait de porter la parole d'autres êtres, d'autres collectifs, qui est la condition *sine qua non* de l'échange<sup>208</sup>, en même temps que son enjeu puisque la *capacité*

---

<sup>205</sup> LATOUR Bruno, « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *op.cit.*, p.591.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p.606.

<sup>207</sup> Politique de la nature latour p.104

<sup>208</sup> Il est intéressant de retourner aux textes de P. Bourdieu réunis dans l'ouvrage *Langage et pouvoir symbolique*, qui donnent une lecture sensiblement différente de ces questions (BOURDIEU Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Fayard (collection « Points Essais »), 2001, 432 pages). Partant du fait que « le porte-parole [est] doté du plein pouvoir de parler et d'agir au nom du groupe » (*Ibid.*, p.157), toute la discussion est orientée vers la critique des écarts qui existent entre les « intérêts » des mandants et des mandataires (*Ibid.*, p.216), la « dépossession du plus grand nombre » (*Ibid.*, p.217) au profit de professionnels de la politique disposant d'un « capital politique » (*Ibid.*, p.241), *via* une « usurpation » (*Ibid.*, p.265) qui passe par des « stratégies universelles par lesquelles [ils tendent] à s'auto-consacrer » (*Ibid.*, p.265). « Le travail de délégation [...] étant oublié et ignoré, devient le principe de l'aliénation politique » (*Ibid.*, p.261) et « le porte-parole fait parler le groupe au nom duquel il parle, parlant ainsi avec toute l'autorité de cet absent insaisissable » (*Ibid.*, p.269). P. Bourdieu repère donc très bien le caractère *inaperçu* de ce qu'on appelle ici médiation, traduction, représentation : ces « phénomènes que nous avons l'illusion de comprendre trop vite [...] [mais que] nous ne savons pas [...] reconnaître dans l'ensemble des situations dans lesquelles quelqu'un parle au nom de quelque chose qu'il fait exister par son discours même » (*Ibid.*, p.269) ; mais il les analyse sous l'idée de « ventriloquie usurpatrice » (*Ibid.*, p.269). Dans une certaine mesure le point de départ de P. Bourdieu (le caractère non-vu de certaines

des uns et des autres à *faire parler* et à parler dans les « formes acceptables<sup>209</sup> » y est elle-même mise à l'épreuve.

Un exemple rapide permettra de comprendre ces premiers éléments. Dès le début de la réunion, Jean-Paul indique qu'il souhaite ajouter « le Chaâba » et « Obsession » à l'ordre du jour. Il s'agit nous dit-il de « lieux emblématiques », ce qu'il justifie pratiquement en commençant par en raconter l'histoire disons factuelle (celle d'un bidonville et celle d'une mobilisation ouvrière dans une usine de confection de lingerie). Mais ce n'est pas tout : il explique aussi que les différents interlocuteurs auquel il a eu affaire depuis des années sont dans un « déni de démocratie participative », parce qu'ils n'ont pas répondu aux demandes de l'IQMP, « en tant que structure de la démocratie » qui « porte la parole des habitants » sur ces dossiers<sup>210</sup>. Il convoque donc le passif de l'affaire pour transformer la réunion sur les toponymes en instance de règlement d'un litige qui déborde amplement des questions de dénominations (mais dont la résolution peut être trouvée, quoique par défaut, dans la toponymie, voir note 211). L'écart entre la valeur d'Obsession et du Chaâba et la prise en charge politique de ces deux entités, qui soutient l'emploi de la catégorie de déni, est ensuite lui-même justifié par le récit qu'il fait des enquêtes menées sur ces deux thèmes par l'IQMP, au cours desquelles ont émergés des témoins, qui ont permis de révéler des « zones inconnues de la mémoire », et qui de surcroît allaient ou devraient donner lieu à des réalisations solides et à des expositions publiques - dont les prospectus qu'il nous fait circuler en même temps viennent prouver la

---

opérations de représentations, de délégation) n'est pas si éloigné de celui de B. Latour (le défaut d'investigation sociologique sur les mêmes opérations, saisies dans leur densité empirique) ; mais on comprend que le premier ait pu reprocher au second de ne pas « inciter à une réflexivité critique » (BOURDIEU Pierre, *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*, op.cit., p.42), puisqu'effectivement la sociologie « de la critique », appellation sous laquelle on pourrait ranger à peu près tous les auteurs qui nous servent de points d'appui dans ce rapport – dont B. Latour - renonce à tout le lexique entendu comme « critique » dans l'approche bourdieusienne.

<sup>209</sup> CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, LEMIEUX Cyril, « Parler en public », *Politix*, n°31, vol.8, 1995, pp.5-19, p.8.

<sup>210</sup> Dans le cas de l'usine Obsession (voir *infra*, note 229) il s'agissait notamment d'obtenir des informations sur les modalités de démolition des bâtiments afin de savoir, au mieux, comment en préserver une partie visible qui puisse servir de support à histoires (à balades) ou au pire, pour prévoir une plaque à apposer sur les nouvelles constructions. Il est intéressant, pour soutenir un peu davantage l'argument général de cette partie, de citer ici un des entretiens avec Jean-Paul (tenu après la réunion de dénomination) dans lequel il prenait pour exemple le Parc du Centre, dans lequel au contraire a été préservée une cheminée d'usine retravaillée par un artiste – Felice Varini – dans l'idée de « marquer, de manière significative et pérenne, le passage dans le troisième millénaire et servir de base à l'élaboration d'un manifeste urbain du XXI<sup>e</sup> siècle », comme nous l'apprend la fiche qui lui est consacrée dans l'encyclopédie du Rize. Au Parc du Centre, me disait Jean-Paul, « les gens s'arrêtent pour regarder la cheminée. Après, vous avez un élément d'histoire sur une plaque, donc vous faites le lien entre une urbanisation et l'histoire industrielle. C'est un peu comme Obsession. [...] On ne nous a pas mis au courant, mais bon, à la limite on peut très bien faire sur Obsession quelque chose qui concerne un peu cette mémoire d'Obsession. En donnant des noms des rues, en faisant une fresque, enfin je sais pas, vous voyez... Pour que quelque part, quand on passe là, on se dise, "Tiens, ici, il y avait Obsession..." », première usine textile de Villeurbanne, de concentration textile, et Johnson qui était de l'autre côté de la rue, qui fabriquait tous les métiers à dentelle de Villeurbanne. Si vous ne mettez pas quelque chose ici, volontairement, vous décidez d'abandonner un pan de l'histoire. Après on peut écrire tous les livres qu'on veut, les gens ne lisent pas les livres. Par contre ils passent dans cette rue-là, "Pourquoi ils ont mis un métier là ?", "Oh tiens !",... »

concrétude. Sans qu'il soit nécessaire ici de reprendre le détail de ces enquêtes<sup>211</sup>, il est important de remarquer comment Jean-Paul se fait dans un même mouvement porte-parole de l'IQMP, des personnes rencontrées par l'IQMP dans ses investigations, des objets dont ces personnes ont parlé (la dentelle, les métiers à tisser, les habitats ouvriers...); ce, en mobilisant ce que F Chateauraynaud appelle la trajectoire argumentative – mais que, en référence à la notion deweyenne de valuation, nous pourrions tout aussi bien ici nommer trajectoire évaluative - des deux propositions qu'il défend. De fait, il expose « le chemin parcouru par un argument ou un ensemble d'arguments à travers une série d'épreuves dans lesquelles se définit, à travers des controverses ou des polémiques, sa portée dans des arènes publiques, de sorte qu'il pourra, le cas échéant, être repris par des acteurs qui n'ont pas participé à sa genèse<sup>212</sup> ». Ce faisant il procède à une extension de l'objet de la réunion, à un accroissement du nombre d'entités qui y sont mobilisées, obligeant Sonia et Dominique à prendre position autour de ces objets imprévus<sup>213</sup>. Suivre « la dynamique de la controverse permet ainsi non seulement de mettre à l'épreuve les ressources existantes, mais aussi de faire émerger de nouvelles ressources permettant d'occuper une position de force dans le débat<sup>214</sup> ».

---

<sup>211</sup> Dans le cas de l'usine Obsession, on se contentera de faire noter que la notice de l'encyclopédie (Rize +) en parle pour traiter de « *La lutte* », soit pour documenter une catégorie générale à partir de l'histoire d'une « *occupation extraordinaire [qui] fait apparaître le courage et la ténacité de ces femmes dans une période encore très sexiste* » - c'est à dire à partir de l'histoire de femmes qui méritent d'être mentionnées pour les vertus (courage et ténacité) dont elles ont fait preuve, et non pour leurs propriétés individuelles. Notice qui par ailleurs reprend peu ou prou les termes de Jean-Paul en considérant que cette histoire a été close par la destruction des vestiges en 2014 et « *dans l'indifférence* ». Voir URL : (consulté le 20 janvier 2020) : <http://lerizeplus.villeurbanne.fr/article.php?laref=287&titre=la-lutte>. En y regardant de plus près, on s'aperçoit aussi que cette page consacrée à « *La lutte* » est rangée dans une « *exposition virtuelle* » disponible sur le Rize +. Ce n'est donc pas une notice conventionnelle, commandée par le Rize ou rédigée par un de ses membres, mais un texte tiré de l'exposition « *Et ils sont où les ouvriers ?* » qui nous occupera en séquence 9. Quant au travail sur le Chaâba, il s'agit d'un dossier porté par l'IQMP, dont l'ampleur nous ferait sortir du cadre de notre analyse, mais sur lequel nous reviendrons néanmoins en séquence 9 également pour le resituer dans la gamme d'enquêtes associées au Rize.

<sup>212</sup> CHATEAURAYNAUD Francis, « Sociologie argumentative et dynamique des controverses : l'exemple de l'argument climatique dans la relance de l'énergie nucléaire en Europe », *A contrario*, n°2, vol.16, 2011, pp.131-150, p.132.

<sup>213</sup> Faut-il préciser que dans le cadre très précis qui nous intéresse, les protagonistes se connaissent suffisamment pour savoir que l'imprévu fait partie des scénarios possibles. Chacun savait, par exemple, que Jean-Paul allait être le « *poil à gratter* » et venir avec certaines revendications. Cette histoire des relations n'est pas centrale à ce point de notre parcours, mais elle l'est pour les acteurs qui, à toutes fins pratiques, prennent en charge le « *passif* » des uns et des autres pour prévenir et/ou gérer ce qu'E. Goffman appelait les ruptures de cadre, c'est-à-dire les situations dans lesquelles d'aucun tentent d' « *échapper à l'emprise du cadre* » (GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, op.cit., p.342), obligeant les autres à « *multiplier les efforts pour [...] restaurer [la complicité spontanée qu'ils entretiennent habituellement avec les situations] et la maintenir* » (*Ibid.*, p.340).

<sup>214</sup> CALLON Michel, BARTHE Yannick, op.cit., p.124.

## b. Litiges sur la grandeur

L'exemple qu'on vient de prendre nous conduit vers la question de la valeur. L'équation se présente ainsi : a/ il y a une liste de lieux qui doivent obtenir un nom ; b/ il y a des noms qui sont mobilisés par les uns et les autres, inscrits dans leurs papiers ou convoqués par la parole, et qui sont potentiellement éligibles ; c/ il faut faire une sélection parmi eux de façon à faire une seule liste restreinte et argumentée. Or, ce n'est pas en considérant que la toponymie est « le résultat du changement des rapports de force politiques<sup>215</sup> », un « reflet identitaire<sup>216</sup> », qu'on peut comprendre comment cette équation peut être pratiquement résolue. De fait, et comme cela a été introduit en séquence 4, les études sur la toponymie sont souvent sous-tendues par un argument herméneutique à double détente. En premier lieu, même si un toponyme isolé « propose, faisant signe dans sa substance même, un microrécit "flottant", dont les interprétations "populaires" ne manquent pas de se saisir, pris isolément [il] est difficile à analyser<sup>217</sup> » ; en revanche, « des toponymes géographiquement proches les uns des autres peuvent être inclus dans un même récit qu'ils configurent spatialement et qui les configure<sup>218</sup> ». En *lisant* les toponymes comme récits on pourrait alors, dans un second temps, reconstruire par interprétation les volontés politiques et/ou « identitaires » dont ils témoignent ; autrement dit, l'interprétation de l'analyste est confondue avec les « motifs » des acteurs. Il suffit d'interpréter les signes, d'étudier éventuellement leurs changements dans le temps, pour atteindre à l'explication. Par exemple, C. Audeberg a étudié la composition et l'évolution des toponymes à Miami comme quelque chose qui « reflète de la manière la plus claire l'appropriation territoriale des minorités ethniques et des communautés immigrées récentes<sup>219</sup> », avec l'idée que certains toponymes « rentrent en concurrence avec le toponyme légitimé, révélant les luttes de pouvoir locales<sup>220</sup> ». D'une façon plus critique mais fondée sur les mêmes principes F. Adam étudie, au Québec, les batailles qui s'engagent entre « le créateur, l'habitant, l'utilisateur, le gérant [qui] sont les quatre agents toponymiques à l'œuvre » ; batailles qui semblent se solder par des décisions prises en fait au sommet de la hiérarchie politique – « de nos jours encore, la guerre des noms fait des victimes, heurtées dans

---

<sup>215</sup> GUILLON Jean-Marie, *op.cit.*, p.139.

<sup>216</sup> LEONARD Carol Jean, « Patrimoine toponymique des minorités culturelles, lieu de complexités : le cas de la Fransaskoisie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, n°6, 2010, pp.99–124, p.122.

<sup>217</sup> Collectif, « Récit et toponymie, Introduction », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], n°11, 2002, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 20 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rives/115>.

<sup>218</sup> *Ibid.*

<sup>219</sup> AUDEBERT Cédric, « Acteurs et enjeux de la néotoponymie des territoires ethniques des grandes métropoles aux Etats-Unis : l'exemple de Miami », *L'Espace Politique* [En ligne], n°5, 2008/2, mis en ligne le 17 décembre 2008, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://journals.openedition.org/espacepolitique/257>

<sup>220</sup> *Ibid.*

leurs sensibilités et leurs identités<sup>221</sup> ». Ces études, quoiqu'elles permettent de montrer le rapport sensible qui existe entre l'existence des êtres et leur visibilité publique, s'arrêtent là où elles devraient commencer puisque ce rapport entre « identité » et territoire, entre l'activité de nommer et celle de faire exister, est une évidence pour les acteurs eux-mêmes. N'est-ce pas en effet parce qu'ils se saisissent de cette question que les chercheurs peuvent observer les fluctuations toponymiques et voir à quel point elles peuvent susciter des mobilisations (dans lesquels ils prennent tacitement ou ouvertement parti aux côtés des effacés, des oubliés) ? Pour ne pas en venir à court-circuiter l'activité réelle, il faudrait entrer, pour reprendre le terme de F. Adam elle-même, au cœur de la « bataille » et étudier, par exemple, le fait que dans celle-ci, « chacun des noms [a] son comité de défense et l'appui de lettres d'opinion<sup>222</sup> ».

Regardons donc notre propre bataille de plus près. On ne peut pas dire qu'elle ait une tonalité guerrière, et les encas apportés en cours de route par le traiteur ne sont pas étrangers à ce climat pacifié. Il est évident qu'en d'autres circonstances, villes ou pays, les choses peuvent être autrement plus crispées ; pour autant le degré de dramatisation du problème ne change rien aux critiques que l'on vient de faire. Que la décision toponymique soit issue d'un forum démocratique ou du comité fermé d'un parti politique, elle repose sur des opérations communes que l'on peut appréhender en reprenant l'argument de L. Boltanski et L. Thévenot qui formulait « l'hypothèse qu'il existe un sens de la justice partagé par toutes les personnes ordinaires<sup>223</sup> ». Ce sens de la justice s'éprouve dans les moments de litige, dont le suivi permet d'observer que « les protagonistes maîtrisent le même répertoire de base, même si chacun va puiser ses propres références dans la situation présente<sup>224</sup> ». Concrètement, on peut analyser notre réunion comme un moment où doit être définie, évaluée et comparée la grandeur des êtres et ce, à deux niveaux distincts qu'il s'agit précisément de faire se recouvrir. Le premier niveau est topologique. La ville évolue, de nouveaux lieux font leur apparition, et il faut les baptiser ; pour cela il faut tenir compte d'un premier ordre de grandeur, inscrit à même le territoire et qui s'objective dans les cartes étalées sur le bureau de Sonia : il y a des petites ou des grandes places, des avenues et des impasses, bref, des lieux aux dimensions variées mais indiscutables (sauf de vouloir contester le mètre-étalon). Le second niveau est onomastique et concerne le répertoire ouvert des noms propres (dans lequel figurent aussi quelques dates et noms communs ou expressions définies) dans lequel puiser. L'importance respective collectivement reconnue à ces différents noms constitue un second

---

<sup>221</sup> ADAM Francine, « L'Autorité et l'autre, parcours toponymiques et méandres linguistiques au Québec », *L'Espace Politique* [En ligne], n°5, 2008/2, mis en ligne le 17 décembre 2008, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/143>

<sup>222</sup> *Ibid.*

<sup>223</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*, p.71.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p.72.



ordre de grandeur ; sachant que certaines enquêtes (menées sur le territoire par les « tiers » particuliers, associatifs, ou par les institutions) sont toujours susceptibles d'en mettre au jour de nouveaux ou/et d'en réévaluer tel ou tel. Dans la réunion qui nous occupe il va donc falloir que, d'une façon ou d'une autre, ces deux formes de grandeurs soient rendues compatibles – que la taille des lieux soit à la hauteur de celle des noms, et inversement. On se trouve bien là dans une situation que les auteurs de *De la justification* diraient de litige : un « désaccord sur les grandeurs des personnes et donc sur le caractère plus ou moins juste de leur distribution dans la situation. La contestation de cette distribution est instruite dans un procès qui porte sur la factualité des éléments qui ont été engagés pour établir les grandeurs<sup>225</sup> », et qui engage des objets qui obligent « les êtres humains à être à la hauteur, à s'objectiver eux-mêmes en actionnant les objets, en les *mettant en valeur*. En faisant appel à ces objets, la situation singulière dans laquelle ils se trouvent placés peut être rapprochée d'autres, le recours au principe supérieur commun peut être instrumenté<sup>226</sup> ».

Il est bien entendu impossible de reprendre un par un tous les noms proposés pour voir comment ils sont à chaque fois mis à l'épreuve. Je vais en prendre trois en essayant de montrer, à très grands traits, comment leur valeur est travaillée. Le plus grand, c'est « Stéphane Hessel » : un « *nom universel* », un « *nom fort* », « *qui nous dépasse* » pour Jean-Paul comme pour Dominique, Sonia (et moi-même). Décédé quelques mois plus tôt (le 26 février 2013), l'homme n'appelle aucun débat ; au contraire, Sonia se lève, fouille dans son placard, et nous montre une photographie d'elle-même aux côtés de Stéphane Hessel, prise ici même, dans son bureau ! « *Il rentre dans le bureau, il frappe d'abord... Moi j'étais assise, il frappe, et reste sur le pas de la porte. Il la pousse et je lui dis, "je ne sais pas si je ne vais pas sauter au plafond de joie", alors il regarde le plafond [elle nous montre le plafond], et...* ». Sonia se positionne en témoin, comme le faisait Marcel, en rapportant directement sa rencontre<sup>227</sup> et en l'appuyant d'une preuve photographique par ailleurs « *superbe* », comme nous le répétons tous les quatre. « *Et après, il a fermé les yeux, m'a récité un poème. C'était merveilleux* ».

Si avec Stéphane Hessel l'accord sur la grandeur est fait d'emblée, tel n'est pas le cas d'« Edouard Parel ». C'est Jean-Paul qui le convoque, expliquant qu'un des membres de l'IQMP (Bernard) a découvert des choses sur lui en menant l'enquête sur sa propre famille. Edouard Parel était son grand-père, et il vivait dans « *une maison qui se trouve rue Francis de Pressensé, en face de l'église Notre-Dame de l'Espérance, et cette maison en fait était un lieu d'accueil des résistants. Il a fait de l'accueil, de la diffusion, il a fait passer des... dans ce lieu de la résistance totalement*

---

<sup>225</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *op.cit.*, p.168.

<sup>226</sup> *Ibid.*

<sup>227</sup> Cette réunion n'ayant pas été enregistrée, je ne peux faire honneur à la façon dont Sonia raconte cette histoire *merveilleuse*. De plus il était difficile de prendre des notes plus précises à ce moment-là, parce que cette présence d'un(e) témoin qui rejoue littéralement le passé « fait » adhérer le regard, l'oblige pour ainsi dire à être aimanté par la scène (impossible de rester scotché au carnet de notes sans rompre le cours de la situation).

*inconnu*<sup>228</sup> ». La valeur d'Edouard Parel est d'ordre civique : le résistant est de ceux qui « renoncent à leur singularité et se détachent de leurs intérêts particuliers pour ne regarder que le bien commun<sup>229</sup> », il a fait le « sacrifice de son intérêt particulier<sup>230</sup> » pour se ranger dans « la résistance » comprise comme un genre de contrat qui, pour reprendre encore L. Boltanski et L. Thévenot, lie les personnes autour d'un bien commun (la liberté, la lutte,...) qui parfois exige « un sacrifice qui, favorable à tous, fonde et justifie la grandeur<sup>231</sup> ». Cette grandeur d'Edouard Parel est soumise à une double épreuve historique. D'un côté, Dominique, qui est là en tant qu'experte de l'histoire, explique qu'elle ne connaissait pas ce nom mais qu'à écouter Jean-Paul – qui rapporte les découvertes de Bernard - tout paraît plausible. Oui, les noms d'Astier, de Lavigerie, de Bidault, et d'autres fameux résistants qui apparaissent dans ce récit, elle les connaît bien, et elle sait que ces hommes-là ont eu à passer par Villeurbanne ou Lyon. Reste à recoller les hypothèses et les dates, et c'est exactement ce que fait Sonia qui propose de consulter un imposant dictionnaire qui recense les résistants du secteur<sup>232</sup>. Edouard Parel y figure. Il a bien été résistant, bien que son nom n'ait pas été retenu autant que d'autres. Voilà un usage de l'histoire : on peut la lire pour régler des litiges sur les faits du passé, tout

---

<sup>228</sup> Toujours dans l'idée de renforcer les liens entre séquences, et en prévision de la séquence 6 où l'on se tiendra dans les lieux pour y suivre une performance théâtrale, on peut dire quelques mots supplémentaires de l'histoire d'Edouard Parel. Jean-Paul explique qu'elle a « *marqué* » les membres de l'IQMP lorsqu'ils l'ont entendue de la bouche de Bernard, « *parce qu'on passe tous les jours devant cette maison sans savoir ce qui s'y était passé, tous ces événements, et ça nous a donné l'idée de travailler sur ces lieux secrets de la résistance* ». En septembre 2014, pour les JEP, l'interquartiers propose ainsi une balade sous le thème « *maisons et jardins cachés* » de Villeurbanne (dont j'ai d'ailleurs suivi les préparatifs : quête de témoins, anticipation du parcours du public, calibrage des ressources techniques, etc.) au cours de laquelle, bien que les recherches sur les lieux secrets de la résistance aient été encore en cours (elles aboutiront les années suivantes à d'autres balades, ainsi qu'à d'autres collaborations théâtrales – voir URL (consulté le 20 janvier 2020) : <https://www.tnp-villeurbanne.com/rerelations-avec-le-public/la-cohesion-sociale/lieux-secrets/>), un arrêt va être fait devant la fameuse maison. Jean-Paul, mégaphone à la main, instaure le cadre en « on » : « *on va se rassembler ici... ça fait partie de ces lieux où... qui ont fait l'histoire sur Villeurbanne, qui ne sont pas extraordinaires en termes de monument ou de beauté architecturale mais ces lieux ont forgé l'histoire de Villeurbanne et fait la mémoire villeurbannaise* », puis il cède la parole à Bernard, qui nous raconte l'histoire de la maison (« *ce sont mes grands-parents qui ont habité cette maison depuis 1925, jusqu'en 1970* »), celle de son grand-père (« *Edouard Parel, né en 1889, petit industriel, père d'une famille nombreuse de 6 enfants* ») en les rapportant à la temporalité générale de la Seconde Guerre Mondiale et surtout en intriquant dans son récit des éléments concernant sa propre démarche (« *au début j'ai dressé un peu le tableau, c'est l'histoire d'un homme, d'une volonté, d'une famille... d'une maison. [...] J'ai tenté de trouver une ligne simplificatrice et pas trop réductrice, dans la complexité* », « *J'ai appris son surnom de résistance par hasard, dans un certificat rédigé pour un autre résistant qui était décédé* », « *je me suis appuyé sur diverses sources pour évoquer son action, parce que c'est très compliqué de reconstituer...* », « *une autre source... ô combien riche de documents, ce sont les courriers de famille. 200 lettres environ, je les ai, je suis en train de les mettre à jour...* »). Bernard, visiblement ému, dresse à l'appui des documents l'histoire d'un homme dont le « *surnom était "Prudent", mais vous verrez qu'au début de la guerre il n'a pas été prudent* », tout en faisant un compte-rendu méthodique... de sa méthode ! Les applaudissements viennent saluer son récit, et chacun y va ensuite de son commentaire pour parler de cette maison, dans laquelle les nouveaux propriétaires nous laissent entrer : sur une petite table de jardin, Bernard a déposé un ordinateur portable où défilent des photographies d'Edouard Parel dont une, en particulier, le montre en compagnie de Georges Bidault, *ici même, dans le jardin*.

<sup>229</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *op.cit.*, p.138.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p.141.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p.143.

<sup>232</sup> Il s'agit d'un ouvrage de Bruno Permezal. PERMEZAL Bruno, *Résistants à Lyon, Villeurbanne et aux alentours : 2824 engagements*, Lyon : BGA Permezal, 2003, 740 pages.

en pariant implicitement sur le fait que si le nom de quelqu'un est écrit dans les livres d'histoire, c'est qu'il dispose (par cette inscription même) d'une *valeur* historique. Bref, Edouard Parel aura sa place sur la liste des propositions, en vertu de la grandeur de son activité de résistant pendant la guerre, qui est en elle-même ne saurait donner matière à débat parce qu'elle est liée à la lutte pour ce que N. Dodier a appelé des biens en soi : la liberté, la démocratie, la « préservation de la vie humaine<sup>233</sup> » valent (ici) « en tant que tels<sup>234</sup> ». Si Edouard Parel n'est pas à lui seul un « universel » comme Stéphane Hessel, ses actes ont « été très marquants pour Villeurbanne » et la grandeur de ceux-ci transforment l'individu Parel en un membre de quelque chose de « supérieur ».

Troisième cas : celui d'Emile-Michel Royo, dont le nom n'est ni de notoriété publique comme celui de Stéphane Hessel, ni ne figure dans les recensements historiques comme celui d'Edouard Parel. C'est Sonia qui le fait arriver, en déposant sur la table un dossier volumineux dont elle nous apprend qu'il s'épaissit davantage chaque mois, à mesure que Marc, le fils d'Emile-Michel, y verse des pièces supplémentaires. « Voilà que cet homme de 80 ans, un jour, nous fait un dossier », dans lequel il demande à ce que la place Albert Thomas (sur laquelle était situé le logis de son grand-père) soit rebaptisée ! De nous quatre, personne ne peut éviter de sourire, car la situation est cocasse. Non pas que nous nous « moquions » de monsieur Royo, bien au contraire : c'est que notre réaction amusée découle d'une présomption, que nous faisons tous sans avoir à la formuler explicitement, selon laquelle nous sommes face à une confusion des grandeurs. Qui est cet homme qui prétend détrôner Albert Thomas – dont la place porte le nom depuis « plus de 50 ans ! », précise Dominique. Jean-Paul lance la suite : qu'a fait ce monsieur ? Sonia résume : « il a été blessé pendant la guerre, il était résistant. Il a participé à la libération de Villeurbanne, en 1944... » Ah ! Dominique en convient, « ce n'est pas n'importe quoi, la libération de Villeurbanne, c'est important. C'est l'Insurrection de Villeurbanne ! » Pas de raison, *a priori*, de ne pas inscrire sur la liste, aux côtés d'« Edouard Parel », « Emile-Michel Royo ». Sauf qu'étant inconnu et de nos experts en présence, et des ouvrages d'histoires même les plus locaux (vérification est faite immédiatement dans d'autres petits livres, dont ceux de Marcel), les seuls éléments qui soutiennent son existence, et donc sa grandeur, sont en pratique réunis dans un unique dossier, composé par un descendant direct qui n'a pas été lui-même soumis à des épreuves publiques pour vérifier ou trianguler son enquête et ses méthodes. Il est donc impossible de résoudre sur le champ le litige sur ce nom ; ce qui est certain c'est qu'Albert Thomas est « plus grand », non pas juste en vertu de ses actes (dont personne ne parle), mais en vertu de son installation bien solide dans la ville depuis des décennies. En réévoquant ce dossier avec Sonia dans un entretien ultérieur, elle m'apprendra à quoi point « il faut être délicat » pour gérer ce genre de dossier (« Je ne sais pas quoi faire avec ce dossier »), qui met en jeu indissociablement les

---

<sup>233</sup> DODIER Nicolas, « Le laboratoire des cités et les biens en soi », *op.cit.*, p.58.

<sup>234</sup> *Ibid.*

attachements les plus sensibles des personnes, tant au niveau de leur inscription familiale qu'au niveau des grandeurs politiques. Voilà qui, dans un sens, vient appuyer la critique qu'on pouvait faire aux analyses qui parlent de pouvoir *a priori* et de loin : notre élue, incarnation *a priori* du pouvoir politique, qui pourrait tout à fait *a priori* proposer ce qu'elle veut et venir *imposer* sa vision des choses à ce modeste habitant qui lui écrit, se retrouve à l'inverse prise dans une situation impossible, qu'elle tentera de résoudre par une gravure de compromis sur un monument collectif<sup>235</sup>. Les positions des uns et des autres sont ici déterminées par les épreuves de grandeur auxquelles est incessamment soumis Emile-Michel Royo, et on comprend à quel point il peut être « gênant de dire cela : "votre père est « moins » qu'Albert Thomas !" C'est très difficile de dire à quelqu'un, qui réclame que "cette injustice soit réparée", pour que "les générations futures sachant qu'en ces lieux, des hommes sont tombés et morts pour la liberté de tous" ».

### c. Raisons pratiques et typicité du passant

Le cas Royo n'est pas le seul à ne pas être résolu dans la réunion mais, par économie de place, on a simplement indiqué ici des exemples qui permettent de saisir la dynamique générale de la valuation des êtres. Il faut maintenant dire quelques mots sur ce qu'il advient des noms une fois qu'ils ont passé les épreuves de grandeur. Comment les faire coller avec la carte ? Le premier principe est relativement simple : les noms « universels » ont des places ou des avenues, tandis que les plus petits auront des ruelles et les moyens des parcs pour enfants (on pourrait ajouter à cela d'autres éléments qui doivent être nommés : telle crèche qui va être construite dans le quartier de la Soie, etc.) – « *on ne va pas mettre De Gaulle dans une impasse* », plaisantons-nous ! Ensuite, la carte est lue comme un assemblage de thèmes, c'est-à-dire qu'il existe des zones dont les toponymes ont une certaine cohérence entre eux - et c'est peut-être par-là que l'on pourrait rejoindre la lecture herméneutique

---

<sup>235</sup> Sonia entretient des correspondances avec les personnes qui déposent de telles demandes. Dans le cas Royo, elle m'explique avoir d'abord demandé davantage d'informations factuelles (« *Pourquoi voudriez-vous la place au nom de votre père ? – "Parce qu'il a été grièvement blessé pendant la guerre, le 26 août 1944... pour la libération de Villeurbanne."* »). Ensuite, elle s'entretient avec le maire Jean-Paul Bret (« *Il est très attentionné là-dessus, très sensible aux noms* »), qui adresse lui aussi un courrier à Marc Royo pour à la fois saluer les « *actes de courage* » de son père et expliquer qu'il est néanmoins difficile de renommer la place Albert Thomas (précisons que ces échanges sont tous compilés dans le dossier que tient Sonia, et dont elle se sert dans notre entretien pour citer directement les échanges). Sonia m'explique ensuite que le dossier, tel qu'il est monté par Marc Royo, manque de solidité sur certains points. « *[Elle cite une lettre] « Monsieur le maire, peut-être allez vous dans quelques jours célébrer le soixante-septième anniversaire de l'insurrection de Villeurbanne, à laquelle mon père a participé ».* Mais comment le savoir ? Comment lui, d'ailleurs, qui a 80 ans, ne nous l'a pas dit plus tôt ? ». Encore une fois, les interrogations de Sonia ne sont pas là pour défaire la demande, mais pour l'éprouver : son caractère tardif pourrait être justifié (comme l'est celui d'Edouard Parel) si la viabilité des preuves, la solidité de l'enquête, venait à prouver que Marc Royo n'est pas un extravagant (qui s'y prend « trop tard ») mais qu'il porte au contraire une demande légitime. C'est « *un dossier énorme* » qui, au moment de ma propre enquête, avait trouvé une solution de compromis : « *J'ai fait mettre le nom d'Émile-Michel Royo sur le monument du cimetière ancien de Cusset* ».

évoquée plus haut : il y a quelque chose du « récit ». Cela dit cette contrainte thématique ne pèse guère dans les propositions ; il s'agit plutôt de faire des clin d'œil entre les noms, par exemple en proposant à deux petites rues, qui se jouxtent l'une l'autre, les noms de deux « *résistants locaux* » (Edouard Parel et Jean-Marie Prudent) - quant à Stéphane Hessel, on pourrait le placer à proximité de Victor Schœlcher, « *qui a abolit l'esclavage en 1848* ». Sur le quartier de la Soie, les propositions et les renvois entre noms pleuvent, Dominique, Jean-Paul et Sonia étant tous les trois de fins connaisseurs de l'histoire de l'industrie textile à Villeurbanne : « *la rubanerie ?* » Peut-être, « *cela sonne bien. Rue de la rubanerie, ce sont des allitérations !* ». « *La passementerie ?* » Non, « *il existe déjà une place des passementiers aux Charpennes* ». « *Les soutaches ?* » Peut-être pas : « *cela va faire poser des questions, on va s'interroger* ». « *Papillon ? Non, les gens se trompent, il ne faut surtout pas donner les mêmes noms dans le même quartier* ». Les paramètres qui sont pris en compte très sérieusement par notre trio de discutants sont on ne peut plus hétérogènes : la beauté d'un nom commun, les efforts de prononciation qu'un terme peut requérir, la problématique des doublons, etc. Ces paramètres-ci ne sont ni plus ni moins importants ou décisifs *a priori* que la grandeur des êtres et ce qui est intéressant, ce n'est pas d'en faire l'inventaire, ni d'en faire une lecture ironique mais de voir qu'ils sont tous, globalement, dérivés d'une question parfaitement résumée par Dominique : « *mais est-ce que cela va parler à nos contemporains ?* »

En effet à la regarder de près, on s'aperçoit que toute la délibération est traversée par la référence à la figure du passant et/ou de l'habitant, dont le rapport à l'espace et *a fortiori* aux toponymes est impossible à cerner (séquence 4). Cette figure n'est jamais spécifiée, circonscrite explicitement, mais elle est systématiquement mobilisée dans ceci que les noms qui peu à peu sont proposés sont évalués *en fonction des conséquences typiques que leur inscription effective dans l'espace pourrait avoir sur des gens typiques*. Cela nous fait retrouver le regard, imprégné autant d'H. Garfinkel que d'A. Schütz, de J.C. Heritage : « Le monde social est interprété en fonction de catégories et de constructions de sens commun<sup>236</sup> ». Ici, clairement, Sonia, Jean-Paul et Dominique puisent dans un « savoir typifié, en fonction duquel [ils] analysent le monde social [...]. Dans le cadre de l'attitude de la vie quotidienne, où les constructions sociales font office de ressources pragmatiques pour l'organisation de l'action, tous les doutes quant à leur validité et à leur utilité restent en suspens<sup>237</sup> ». Ici on table sur la typicité du passant, à partir de ce savoir de sens commun qui provient aussi bien de « la sédimentation de toutes les expériences humaines antérieures, organisée dans les acquis habituels de [la] réserve de connaissances disponibles<sup>238</sup> » (i.e. ce que « chacun sait » des

---

<sup>236</sup> HERITAGE John Christopher, « L'ethnométhodologie : une approche procédurale de l'action et de la communication » (traduit par Michèle Albaret et Louis Quéré), *Réseaux*, 1991, n°50, vol.9, pp.89-130, p.95.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p.96.

<sup>238</sup> SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.15.

« gens » *en général*, de l'« idéaltype de [la] personnalité et [du] comportement<sup>239</sup> » humain) que d'expériences faites dans le passé de façon individuelle. Par exemple, une des raisons pour lesquelles l'affaire Royo est compliquée, c'est que rebaptiser une place autour de laquelle vivent des tas de personnes, c'est obliger ces dernières à se perdre dans des montagnes de formalités administratives pour procéder à leur changement d'adresse ; c'est donc s'attendre à ce que ces personnes soient mécontentes et envoient « *des réclamations par dizaines* » à la mairie. C'est parce que *typiquement* les gens n'aiment pas se compliquer la vie dans des procédures administratives que l'on tente d'éviter de renommer des lieux. Plus généralement le critère premier, au plan pragmatique, pour choisir un nom (et son emplacement), c'est qu'il soit utilisable à toutes fins pratiques par « les gens » dont on présume que, pour l'essentiel, le nom de leur rue les intéresse pour des histoires de domiciliation et de réception de factures, plus que pour les « hautes » raisons de la mémoire et de l'histoire. C'est aussi pour cela que la possibilité de prononcer le nom est importante, et que l'évitement des doublons est capital !

Ensuite, à un autre degré, le pari du typique porte sur l'univers culturel censément partagé par les gens. Un bon exemple est la proposition de baptiser une « *place des humanités* ». C'est là que Dominique pose la question de savoir si cela « *va parler* ». « *La génération des trentenaires, les humanités, je ne sais pas si ça va leur dire quelque chose. C'était l'apprentissage scolaire, au lycée, dans les années 50...* », explique-t-elle. Le débat est ouvert : faudrait-il dire « *place de l'Humanité* » ? « *Cela déplace la philosophie du mot* », explique Sonia : le mettre au pluriel « *l'allège* » - l'Humanité est une entité bien trop grande pour avoir une place à sa mesure ! Et puis, du singulier au pluriel, le mot ne veut plus dire la même chose ; pour Jean-Paul, le pluriel « *rappelle aussi la diversité* ». Bref, chaque définition et/ou modulation en nombre du mot est testée en fonction de sa signification sociale typique, et donc de ce que cela « *dira* » généralement aux « *contemporains* ». Il n'y a évidemment aucune garantie précise concernant ces effets escomptés mais pour autant, et comme nous l'ont montré aussi bien les analyses d'A. Schütz que celles de l'ethnométhodologie, cet accent placé sur la typicité des événements, des significations, est un pari sur la *normalité du monde*, ses récurrences, ses lois. Du coup si l'effet n'est jamais garanti on peut supposer qu'en dehors de quelques cas marginaux, les gens réagiront de manière standard à ces choses standard que sont les toponymes.

Enfin, comme on pouvait s'en douter, la meilleure façon de rendre les noms « parlants » est encore de leur associer une histoire. Car ce qui est typique du passant, c'est qu'il ne sait pas qui sont les gens qui donnent leurs noms aux rues voire même ignore qu'un certain nom désigne autre chose qu'une rue et qu'en dehors de quelques exceptions il n'ira pas feuilleter de livres pour en savoir plus, parce que (typiquement) s'il lit le nom d'une rue, c'est parce que son GPS est en panne ou qu'il cherche simplement une adresse. Ce que l'on peut faire du coup, à la fois pour satisfaire ceux qui veulent toujours en savoir plus (les Marcel) et à ceux qui *pourraient* être à l'occasion curieux de savoir

---

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.24.

qui est ledit « Tolstoï » à qui l'on a donné rien de moins qu'un « cours », c'est d'inscrire quelques mots sous les noms. Sonia demande à Dominique et à Jean-Paul de lui donner, soit tout de suite soit par courrier ultérieur, « deux ou trois mots sur chaque nom », des mots savamment choisis puisqu'ils doivent « dire l'essentiel », non qu'ils totaliseraient une vie mais qu'ils justifient la présence du nom sur la plaque, énoncent la qualité qui a valu à ce nom d'y figurer. En ce sens, ces mentions sont une autre forme d'évaluation de la grandeur : il y a ceux qui sont là parce que « morts pour la France », ceux qui sont là parce que « résistants », ceux qui sont là parce que « bienfaiteur de la ville », etc.

« Vous voyez comment se décide le destin de quartiers entiers ! », me dit Dominique une fois la réunion terminée. Faisant, en somme, preuve d'ironie : les hautes affaires de la mémoire peuvent bien se décider là, en huit-clos, avec le sourire et des petits-fours. Et il semble surtout qu'elles demandent, pour être réglées, une grande flexibilité de la part des acteurs : loin de se placer systématiquement à la hauteur que l'on imagine être celle des enjeux (l'Histoire, la Mémoire), ils doivent composer avec une série de problèmes concrets qui, depuis les allitérations de la langue à la requête d'un Marc Royo, nous confirment bel et bien que le « travail de mémoire » est autrement plus empirique que d'aucun ne le laissent croire.

### 3. « Un lieu comme ça, on ne peut pas le consteller de plaques... »

#### a. « Disséminer la mémoire »

17 décembre 2014, mairie de Villeurbanne. Je suis cette fois avec Xavier<sup>240</sup> pour rencontrer Marie Caballero - directrice du service communication (rattaché au cabinet du maire) et directrice éditoriale de la revue *Viva* de Villeurbanne - accompagnée d'une collègue à elle, pour discuter d'un projet intitulé « Commune Histoire ». Il s'agit de réfléchir à une nouvelle conception de toute signalétique qui dans Villeurbanne réfère au passé, et de discuter des modalités de collaboration entre le Rize et la mairie autour, plus généralement, des questions de mémoire et d'histoire. Xavier en effet m'avait parlé, quelques jours plus tôt, du fait que la mairie avait récemment mis en ligne, à titre

---

<sup>240</sup> « Benjamin nous décortique comme des insectes ! » explique Xavier pour me présenter – de quoi inspirer confiance ! En fait de décortique, la reprise de cette réunion est faite à partir de notes prises sur le vif (chacun des participants en ayant d'ailleurs pris de manière intense), dans lesquelles je relève que Xavier, comme à son habitude, auto-analyse ce que ma présence ici permet de comprendre du Rize : « je me rends compte que la proximité physique des chercheurs crée des liens, et on fait équipe avec des personnes qui sont au sens juridiques extérieures au Rize, qui ne sont pas agents municipaux ». Une façon de décrire ce que j'observe pour ma part en termes d'attachements et d'hybridations.

d'essai, – sur le *Viva interactif*<sup>241</sup> - des témoignages d'habitants, avec un enregistrement audio, des extraits retranscrits, et des photographies du témoin et/ou d'archives. Et cela lui a donné des idées car depuis plusieurs mois, le projet d'encyclopédie en ligne du Rize (cf. infra) commence sérieusement à se concrétiser. On pourrait, m'expliquait-il, demander au prestataire informatique de développer un code web qui permette de créer des sortes de pages-portraits, sur lesquelles la personne serait « *une exposition à elle seule* ». « *Partir de la personne* », en évitant – cette phrase est soulignée dans mes notes – de « *la presser comme un fruit pour en extraire le jus factuel* ». Lorsqu'il réexplique ceci dans la réunion, ses interlocutrices se montrent intéressées et lui demandent où en est, au juste, ce *Rize +*, qui peut être un « *véhicule sur l'extérieur* » de la ville, mais aussi vers « *les jeunes générations* ». « *On avance un peu n'importe comment aujourd'hui* », explique Xavier, « *personne n'a encore été chargé de gérer le site, mais on est en train de s'organiser* ». Il raconte comment au sein du Rize le travail entre l'histoire et la communication s'effectue dans les dialogues de Dominique avec Jean-Robert ; il raconte les échanges entre l'équipe et les programmeurs pour régler les difficultés de la conversion d'expositions physiques en expositions virtuelles<sup>242</sup>.

Les choses sont donc en bonne voie et, pour en revenir aux témoignages, Marie explique que Villeurbanne est une ville « *où la mémoire peut encore se transmettre oralement : il y a encore des témoins directs. Et les plaques viennent indirectement de là* ». Elles sont là « *pour continuer cette transmission, rendre aux gens cette histoire*<sup>243</sup>, *mais en la localisant dans la ville. La disséminer dans la ville et la remettre là où elle a eu lieu* ». Autour de la table, chacun prend des exemples de personnes rencontrées à telle occasion, d'« *inévitables* » écoutés lors de telle réunion, peuplant peu à peu le petit bureau des grands disséminateurs (Lazare-Goujon, etc.) comme des petits (tel « *vieux monsieur* » qui avait tant à dire) ; le « *livre de Permezel* » est cité à plusieurs reprises... Mais pour disséminer l'histoire encore faut-il en disposer : heureusement, au-delà du hasard des rencontres qui peut mettre des témoins sur le chemin des uns et des autres, il y a à Villeurbanne des gens qui enquêtent activement sur la mémoire, faisant comme le signale Marie « *remonter ce qui est encore sous la surface* ». L'occasion pour Xavier de se faire porte-parole de l'IQMP en prenant l'exemple d'Edouard Parel et de Bernard qui, aux dernières JEP, a « *fait une très forte impression en parlant de la maison de son grand-père* ». Il décrit le « *gros travail* », « *très intéressant* » sur les lieux secrets. Un « *travail de longue haleine, de recueil de témoignages et de choses finalement très méconnues* », qui

---

<sup>241</sup> Il s'agit d'un pan du site web de la mairie consacré à l'actualité culturelle, politique, urbanistique de la ville. On y retrouve aussi les équivalents numériques du *Viva* papier.

<sup>242</sup> Repensons à Guy et à la difficulté de convertir le VCD en brochure !

<sup>243</sup> On aura remarqué que mémoire et histoire sont interchangeables ici encore dans les termes de Marie, non pas parce qu'elle les confond, mais parce que la conversation à ce moment-là ne requiert pas de spécifier plus avant la différence entre les deux. On verra par la suite que le passage d'une catégorie à l'autre est au cœur des interrogations autour du Rize +... mais aussi de la collecte *Quelle mémoire*, qui fonctionne aussi sur un appareillage sociotechnique aux propriétés objectivantes – ce qui nous fera reposer la question de la phénoménalité de la mémoire et de sa préservation à travers les chaînes de traduction.



« *déclenche des tas de choses* » au fil de son avancement : la responsable élue Yasmina et le responsable habitant Jean-Paul ont développé, explique-t-il, « *une méthode qui fonctionne bien* ».

Grâce aux investigations de ce genre, la matière ne manque pas. Elle est même abondante : comment déterminer alors les modalités du « *rendre aux gens* » par des inscriptions, des plaques, des toponymes ? Bien sûr, on ne peut pas faire une plaque pour chaque mort de Villeurbanne, ni baptiser chaque banc public d'un nom. Comment *faire tenir* les gens dans des mots, mots qui doivent eux-mêmes *tenir* sur des plaques aux dimensions contraignantes ? Le problème se pose en particulier pour les « grands », comme le signale Marie : « *le TNP, il s'est passé tellement de choses là-bas ! C'est le Palais du Travail, mais ce n'est pas que ça. Par exemple, ne serait-ce que le recrutement des Bridages Internationales qui avait eu lieu ici, un des plus gros de l'agglomération* ». Xavier continue à développer le problème (autre phrase soulignée dans mes notes) : « *Oui, on ne peut pas tout reprendre. Un lieu comme ça, on ne peut pas le consteller de plaques pour raconter tout ce qui s'est passé, tous les gens qui l'ont marqué* ». Oui, reprend Marie, « *il y a eu tellement de choses qu'on pourrait effectivement le barder de plaques !* ». Xavier : « *Ça deviendrait des plaques énormes, on mettrait le dictionnaire ! On l'imprime sur les murs de la ville...* ». Ce raisonnement par l'absurde est capital pour venir parachever notre propre argumentation, et démontrer que la question des lieux, de la mémoire, de l'histoire, de ce qui ne se voit pas et de ce qui *doit* ou *peut* être dit, su, révélé, est un problème de premier plan pour les acteurs que nous suivons, depuis les amoureux solitaires de Villeurbanne jusqu'à ses responsables politiques. Ce problème est, faut-il le redire, *irréductible à des questions* « *idéologiques* », « *morales* », et notamment parce que les acteurs ne peuvent escamoter de leur champ pratique la série infinie de problèmes que posent la matérialité du monde, la résistance des objets, etc. Leurs idées, leurs morales, ils ne peuvent la décréter à moindre frais dans des livres ; ils sont contraints, pour prendre un néologisme, de les pragmatiquer dans des enquêtes et des réalisations concrètes qui, en tant qu'elles requièrent des séries d'épreuves pour exister, sont toujours impures, fournissant aux experts de la critique matière à d'éternelles dénonciations.

Comment résoudre l'écart entre l'immensité de l'histoire et la petitesse d'une plaque ? Entre la grandeur du *Palais du Travail / TNP* et les dimensions physiques de la plaque lui étant consacrée, généreuses certes mais encore trop peu pour accueillir un « *dictionnaire* » intégral de ce qui « *s'est passé* » là ? En un mot, comment faire coller les mots sur les choses tout en sachant qu'il y a entre eux un gouffre irrémédiable ? La réponse consiste à reformuler cette dernière question : ce n'est pas une affaire de gouffre dramatiquement profond, mais de traductions à inventer, de solutions de transport à tester. Et c'est là que le Rize + revient sur le devant de la scène : pourquoi ne pas créer des codes à scanner sur les plaques, qui renverraient les passants, *via* leur smartphone, sur une notice dédiée de l'encyclopédie ? Il existe bien des livres auxquels on peut déjà se rapporter – ceux de Marcel au premier chef – mais ne serait-ce pas un prolongement bien commode que de pouvoir, instantanément, transporter l'histoire à *même les lieux* sans avoir besoin de se déplacer dans une bibliothèque ?

Pouvoir se tenir sur la place Lazare-Goujon, peut-être même le petit banc disposé devant le buste du docteur et, par un simple *double-clic*, selon l'expression de B. Latour (ou plutôt, en 2020, un double-tap-tactile !), recevoir sur son écran *cette immense, lourde, fondamentale, mais jusqu'alors parfaitement invisible et insensible histoire des lieux*. C'est à celui que j'étais il n'y pas si longtemps de cela (séquence 2) que pensent les uns et les autres, ce passant typique qui se dirait, pour reprendre Xavier, « *je suis à un endroit, je vois quelque chose, je me demande ce que c'est, je n'ai pas tellement d'explication, je voudrais en savoir plus* ».

## b. L'encyclopédie

Encore faut-il pour que le double-clic fonctionne qu'ait été mise en place une série de médiations entre les notices du Rize + (elles-mêmes produites à la suite d'une série d'enquêtes, de récolte de témoignages, etc.) et l'écran du passant<sup>244</sup>. C'est sur cela que planchent les riziens, comme Xavier l'a indiqué : en octobre et novembre 2014 notamment, plusieurs réunions – dont une plénière – sont consacrées aux enjeux et à la conception du futur site web. Un travail présenté par Xavier lui-même comme « *potentiellement monstrueux* » car aussi infini que le passé ; il faut donc « *organiser le travail et penser les contenus* ». Autrement dit c'est cette fois aux équipes du Rize de déterminer à la fois la méthode de travail sur le passé *et* les modalités de leur association - il y a « *un enjeu d'association de l'ensemble des collègues à ce Rize + qui est sur internet et qui peut concerner tout le monde* ». Nul besoin ici de rentrer dans l'énumération des « *bugs* », des « *légendes mal complétées* », des « *liens qui ne marchent pas* », des problèmes de « *licences des images* », des « *fichiers .ogg qui sont refusés par le serveur* » : toutes les difficultés que pouvaient avoir Annie, Guy, ou Marcel qui sont rencontrées à nouveaux frais au Rize et pour lesquelles des réponses partielles et autres bricolages temporaires sont à nouveaux expérimentés. Je souhaite simplement faire relever rapidement deux points qui permettent en quelque sorte de « boucler » cette séquence, dans la mesure où ils témoignent d'une transversalité des problématiques entre les sites d'enquêtes traversés.

Le premier point concerne la vérité. Annie, Guy, Marcel, étaient tous très préoccupés par le fait de ne pas raconter *d'histoires*, de ne pas se faire bernier par le faux passé ; en même temps, ce souci d'objectivité devait être rendu compatible avec une urgence de préservation des *traces*, des *pistes*, face au drame du temps qui passe et des anciens qui disparaissent. On va retrouver la même discussion au Rize, avec toutefois une différence majeure, qui est que le Rize passe pour être, au premier chef pour ses membres, *une institution*, une *société* au sens durkheimien – quelque chose qui

---

<sup>244</sup> Précisons que le Rize + a été conçu indépendamment de la problématique « Commune histoire », laquelle d'ailleurs n'a pas eu beaucoup de prolongements à l'exception de quelques nouvelles plaques, inaugurées après mon départ, qui expérimenteront le renvoi sur le site.

est plus que la somme de ses parties ; qui va perdurer en dépit de l'interchangeabilité de ses composantes individuelles. Le souci de la reprise de l'enquête ne se pose pas de la même façon au Rize que pour, typiquement, *Les Amis de Descartes*, qui assument intégralement leur enquête et espèrent une *relève* qui, dans tous les cas, ne pourraient prolonger ce qui était pour eux plus qu'un travail : une passion, un amour. Du coup la question de la vérité ne se formule pas non plus dans les mêmes termes : le Rize fait le pari de la durée<sup>245</sup>. Il parie sur sa capacité à disposer de temps pour *et* recueillir (ou accueillir tout au moins) des traces, des objets<sup>246</sup>, *et* procéder à des vérifications historiques et factuelles plus avancées (notamment en les confiant à des chercheurs et stagiaires résidents, on y reviendra), qui nécessitent donc un temps important et des ressources (en matériel informatique, en disponibilité des archives, en livres scientifiques) dont ne disposent pas, du moins pas avec la même aisance, les « tiers ». On comprend alors que ce soit Dominique qui manifeste le plus fortement ce souci d'objectivité, en demandant à ce que soit éclairci le statut exact du Rize + : « *Est-ce que nous devons continuer à faire des relectures de chaque article, à vérifier chaque référence, comme un éditeur ? Ou bien est-ce que l'on considère que chacun prend la responsabilité de ses textes, et à ce moment-là on ne considère plus la base de l'encyclopédie comme une sorte de référence, procurant des textes de référence ?* » Nous avons, lui répond Xavier, « *effectivement cette responsabilité, mais c'est une obligation de moyens, pas de résultats. On doit se donner tous les moyens pour que l'information soit fiable, mais on pourra corriger. On peut imaginer des articles évolutifs* ». Bref, de même que Dominique pouvait rectifier les « *imprécisions* » des ouvrages de Marcel (entre autres), l'encyclopédie en ligne permettra, plus facilement encore, de rectifier dans la longue durée - à force de lectures et de commentaires laissés par les lecteurs - les erreurs factuelles ayant échappé à la vigilance des rédacteurs. Dans tous les cas, cette conversation fait se déterminer peu à peu les modalités de l'association autour de ce travail : « *C'est vous, Dominique, qui avez le plus de connaissances en tête pour pouvoir réagir immédiatement, pour déceler telle ou telle erreur* ». C'est elle qui veillera aussi à ce que les articles (rappelons-nous ici Marcel) « *citent leurs références* », pour que, comme elle l'explique elle-même, « *les gens puissent remonter aux sources et vérifier la fiabilité des informations* ».

Cela nous amène au second point, celui des modalités d'écriture. Il faut penser à « *homogénéiser les titres* », songer au fait que le Rize + doit se présenter comme quelque chose de « *cohérent* » en dépit de son potentiel « *monstrueux* », pour reprendre le mot de Xavier, c'est à dire en

---

<sup>245</sup> Ce qui ne signifie pas que sa stabilité, y compris à court terme, ne soit pas source d'inquiétude pour ses membres. C'est ce qui apparaissait déjà dans les termes de Xavier en séquence 1 (à propos du défi de l'ouverture « participative »), et c'est ce qui apparaîtra plus tard dans les débats houleux concernant la direction à donner au projet à partir de la fin 2015 (conclusion).

<sup>246</sup> Accueillir plutôt que recueillir car la production d'objets, de documents, de traces, est essentiellement effectuée par les enquêtes de terrain de personnes ou associations tierces, le Rize n'étant pas un musée et n'ayant aucune collection permanente à l'exception des Archives.

dépité de ce que les thèmes, objets, personnes qui y seront représentés sont protéiformes. Là aussi c'est Dominique qui soulève ce problème central de « *politique éditoriale* » qu'est celui de la « *longueur de l'article* ». Elle a, en ce moment, sur son ordinateur, nous explique-t-elle, une version quasiment définitive d'un article problématique à propos de l'Astroballe : « *Quel est l'intérêt d'avoir en ligne des détails extrêmement précis sur toute la procédure, qui n'a rien d'extraordinaire, d'un marché public pour construire l'Astroballe ?* ». Son auteur est heureusement « *très souple* », et elle parvient à négocier avec lui le rapport entre la taille des êtres *et* la taille des articles dont ils font l'objet. Mais puisqu'à terme l'encyclopédie semble être amenée à convoquer un grand nombre d'autres auteurs, comment faire ? « *Faut-il trier les propositions ?* » Delphine intervient : « *Il faut peut-être songer à faire une échelle, avec différents formats d'articles, en fonction des sujets* » ; Xavier prend la suite : « *Il faut qu'on affine la charte éditoriale, qu'on pense à une taille limite peut-être. Avec une sorte de calibrage préalable, en se disant : il y a des articles petits, moyens ou grands... Et en se disant, comme on a commencé à lister les sujets, on pourrait se dire, tiens, celui-ci a priori ce sera un petit article, 3000 signes maximum ; puis un moyen 5000, un grand 10000, à la louche. On n'est pas à 100 signes près mais... Par exemple, les Gratte-Ciel, ou Lazare-Goujon, on peut dire d'emblée, ce sera un grand article* ». Et comme pour la dénomination, comme pour « Commune Histoire », cette hiérarchisation des êtres en fonction de leur grandeur n'est jamais fixée une fois pour toutes. Elle est révisable en fonction des nouvelles découvertes qui seront faites, des nouvelles histoires qui émergeront ici ou là sur le territoire, à telle ou telle occasion, dans tel ou tel dispositif. Elle n'a, quoiqu'il en soit, rien d'arbitraire : si Xavier peut dire qu'il y aura des petits, des moyens et des grands articles, à *proportion* des « *sujets* », sans rompre le moins du monde avec la « *responsabilité* » qui pèse sur les épaules de son institution, c'est bien parce que ces *sujets* auront déjà franchi des épreuves telles que celles identifiées précédemment. Une longue chaîne de vérifications, de triangulations, de traductions, dont ne sauraient rendre compte les lieux communs de « l'instrumentalisation » de « la mémoire ». Et parmi ces épreuves, celle de la certification par l'histoire n'est pas des moindres ; l'histoire qui, parce qu'elle consacre des sommes d'ouvrages à certains thèmes, événements ou personnages, et très peu à d'autres, hiérarchise elle aussi les êtres. Mais pas arbitrairement, bien au contraire : elle veille, autant que possible, à les documenter, à les explorer, à les découvrir à proportion de la place qu'ils occupent dans le temps, c'est-à-dire à proportion des conséquences qu'ils ont eu dans la succession des événements humains tels qu'ils sont, au présent, connus et envisagés. Entre elle et les modestes personnes rencontrées dans cette séquence il n'y a pas la moindre rupture épistémologique : simplement des ressources, des appuis, des attachements autres. Et sans les efforts de gens comme Annie, Guy, Marcel, Bruno, Jean-Paul, Bernard, l'historien de métier sait bien qu'il n'aurait aucune chance de remonter certaines pistes « vers » le passé ; aucune chance de savoir que chaque jour, pendant la Seconde Guerre Mondiale, « *trois ou quatre personnes mangeaient et*

*couchaient*<sup>247</sup> » dans une maison discrète de la rue Francis de Pressensé, à Villeurbanne, sous la protection d'un certain Edouard Parel.

## Conclusion de séquence

Au commencement de cette séquence il y avait trois interrogations principales, sur lesquelles nous pouvons désormais faire un point. La première portait sur le maintien d'une disponibilité des êtres à travers le temps et l'espace – car comme le signalait B. Latour, « si nous ne les reprenons pas, si ne nous les soignons pas, ni ne nous les apprécions pas, ils risquent de disparaître pour de bon<sup>248</sup> ». Les êtres du passé requièrent la sollicitude dont font preuve les acteurs que nous avons suivis, qui parviennent à « accéder aux lointains<sup>249</sup> » et à les faire *exister*, à les rendre *publiquement disponibles*, à travers des dispositifs inventifs, hybrides, à la fois toujours uniques et fondés sur les mêmes opérations de *traduction*. Ces opérations n'ont rien d'abstrait : elles consistent à photographier des maisons, à photocopier des documents, à régler des problèmes d'images floues, à croiser des discours et des textes entre eux, et à vérifier le tout avec des livres d'histoire ou des compléments d'investigation. C'est aussi au fil de ces opérations que se travaille la *valeur* des êtres. Certains sont abandonnés, d'autres découverts ; certains se révèlent être factices, d'autres tangibles. Certains valent en tant qu'ils témoignent de vertus générales exemplaires ; d'autres en tant qu'ils résultent d'investigations qui méritent d'être reconnues. Tous doivent, sans cesse, faire leurs preuves, via des porte-paroles qui viennent à leur défense dans des arènes à géométrie variable.

La seconde interrogation concernait l'orientation *publique* des enquêtes et la valeur opératoire des objets qui émergent à leur faveur. Il a été désormais démontré que la prise en charge des *passants*, des *gens*, des *anciens*, de *ceux qui ne voient pas*, de *ceux qui se poseraient des questions*, est systématique dans la conduite des enquêtes et intervient à chaque étape, en même temps que d'autres interrogations factuelles, historiques, méthodologiques, pragmatiques. Elle intervient comme *horizon futur* mais aussi comme *méthode* dynamique : lorsqu'il faut réunir des gens pour qu'ils se souviennent, lorsqu'il faut montrer une photographie à quelqu'un pour voir si cela lui *fait* quelque chose. Et finalement, tout porte à dire que la mémoire n'existe qu'au travers de *performances publiques*, ce qui nous fait rejoindre M. Halbwachs – tel, du moins, qu'il a été mobilisé ici sous l'angle pragmatiste. La mémoire n'est pas « dans » les cerveaux, comme une boîte qui contiendrait des choses ; elle n'est pas non plus une propriété de l'esprit qui, seul, pourrait rouvrir cette boîte cachée et « se rappeler », tout simplement, du passé. Elle relève en réalité d'un *faire* qui engage un public, quand bien même celui-ci

---

<sup>247</sup> Il s'agit d'un extrait d'une lettre d'Edouard Parel lue à voix haute par Bernard lors de la balade des JEP 2014 (voir note 228).

<sup>248</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, op.cit., p.246.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p.267.

n'est pas physiquement présent – un homme face à une photographie, c'est aussi la société. Précisons encore : se souvenir, c'est faire quelque chose *nécessairement* avec d'autres. Il faut là reprendre en longueur un passage de *La mémoire collective* : « Quand même que je n'aurais pas marché à côté de quelqu'un, il suffit que j'aie lu des descriptions de la ville, faites de tous ces divers points de vue, qu'on m'ait conseillé d'en voir tels aspects, plus simplement encore, que j'en aie étudié le plan. Supposons que je me promène tout seul. Dira-t-on que, de cette promenade, je ne peux garder que des souvenirs individuels, qui ne sont qu'à moi ? Cependant, je ne m'y suis promené seul qu'en apparence. En passant devant Westminster, j'ai pensé à ce que m'en avait dit mon ami historien (ou, ce qui revient au même, à ce que j'en avais lu dans une histoire). En traversant un pont, j'ai considéré l'effet de perspective que mon ami peintre m'avait signalé (ou qui m'avait frappé dans un tableau, dans une gravure). Je me suis dirigé, en me reportant par la pensée à mon plan. La première fois que j'ai été à Londres, devant St. Paul ou Mansion House, sur le Strand, aux alentours des Court's of Law, bien des impressions me rappelaient les romans de Dickens lus dans mon enfance : je m'y promenais donc avec Dickens. A tous ces moments, dans toutes ces circonstances, je ne puis dire que j'étais seul, que je réfléchissais seul, puisqu'en pensée je me replaçais dans tel ou tel groupe<sup>250</sup> ». Ce que décrit parfaitement M. Halbwachs ici, c'est la somme d'histoires qu'il « porte » avec lui, dans une balade pourtant solitaire (physiquement) ; il ne voit chaque lieu que sous une description qu'il puise dans des ressources publiques – le langage, « fait social » par excellence. Il ne se souvient pas de Westminster au sens où il puiserait, dans sa mémoire interne, des images ou des films enregistrés : il articule *ce qu'il voit* avec des *catégories*, des mots écrits par d'autres, et ce faisant il peut s'émerveiller devant des éléments du décor qui, sans cela, ne lui aurait *rien dit*. Les investigations des acteurs rencontrés dans ce rapport s'articulent tous autour de cette problématique : trouver des choses et trouver les bons mots, montrer des images et chercher des descriptions, outiller le passant afin qu'il ne soit « *jamais seul* » et puisse, en lisant une plaque, en ouvrant un livre ou en tapotant sur son smartphone, *voir* tout ce qui *vaut la peine* (celle des acteurs mobilisés en amont) d'être vu, su, lu. Ce n'est pas simplement « *en pensée* », comme le dit M. Halbwachs, qu'on se placerait « *dans tel ou tel groupe* » : on sait, maintenant, que la pensée est indissociable d'un monde d'objets, de situations d'expériences concrètes, et qu'en définitive l'impossible solitude décrite par le fondateur de la sociologie de la mémoire est liée à ce foisonnement d'attachements dans lequel chaque être est irrémédiablement pris.

La troisième et dernière interrogation portait sur le rôle du Rize dans les différentes enquêtes et arènes parcourues. On voit qu'il est délicat de parler d'un rôle au singulier ! On ne peut pas dire que le Rize impose « sa » façon de faire à qui que soit, qu'il surplombe les autres acteurs ou tente de les diriger (ou digérer, c'est selon) ; en fait, on ne peut pas non plus dire que « le Rize » fasse grand-chose pour l'instant, puisqu'il se déplace à travers Villeurbanne de façon tout à fait concrète, *via* ses

---

<sup>250</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, *op.cit.*, p.53.

membres qui s'en font les porte-paroles, et qui font médiation entre certains recoins de la ville et leur laboratoire central. Dans ce travail de terrain effectué par les riziens, il est encore délicat de formuler des généralités. Nous avons vu Géraldine H. avoir un rôle de soutien auprès d'Annie et Guy ; un rôle de médiation aussi entre leurs requêtes et ma curiosité sociologique, ou entre leur souhait d'obtenir un appui financier et les possibilités effectives du Rize. Nous avons ensuite vu Delphine écouter Marcel, se délectant de ses anecdotes incroyables tout en prêtant une attention extrêmement fine à chaque document qui était montré ; faisant elle aussi médiation entre Marcel et moi-même, dont la présence valait comme preuve du fait que le travail d'une vie n'allait pas s'arrêter après sa propre disparition. Un peu plus tard nous avons suivi Dominique en mairie ; nous l'avons vue écouter attentivement les textes historiques attachés aux candidats à la toponymie, nous l'avons entendue vérifier la plausibilité de récits encore instables, et se montrer prête à rédiger, pour Sonia, de notices historiques solides. Enfin nous avons vu Xavier se poser tout à la fois des questions épistémologiques, pragmatiques, historiques, politiques, dans une réunion visant à repenser ce qu'on appellerait les « relations sociales » entre le Rize et la mairie. Mais « le "social" n'est pas une colle capable de tout attacher [...] mais plutôt *ce qui* est assemblée par de nombreux *autres* types de connecteurs<sup>251</sup> » et, en l'occurrence, c'est l'affaire du Rize +, avec ses codes sources, ses formats d'articles, ses chartes graphiques et ses bugs en tous sens, qui fait lien. Comme dans tous les autres cas que nous avons explorés, la façon dont les « humains » s'assemblent, s'organisent, interagissent, est *indissociable des objets qui les « font faire »* et de ce pour qui ils s'engagent, se mettent en mouvement, s'associent.

Ainsi le portrait du Rize, au terme de cette cinquième séquence, n'est-il toujours pas clair, du moins pour le lecteur ou la lectrice qui se serait attendu à une « description du terrain » simple et efficace. Ce qui est clair *a contrario* c'est donc que le Rize ne se laisse pas décrire sous la sémantique conventionnelle de la sociologie – une « institution », ou une « organisation », une « structure politique ». « Il » ressemble plutôt à ce que M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe appelaient un collectif de recherche, et dont on peut reprendre la définition *in extenso* puisqu'elle condense ce qui a été empiriquement identifié par nos soins : « l'ensemble des éléments qui participent à la fabrication des savoirs, inclu[an]t évidemment les êtres humains, chercheurs et techniciens, qui, à travers des débats et des discussions souvent acharnés, montent les manip et en interprètent les résultats, mais également, et l'on n'insistera jamais assez sur ce point, tous les non-humains (instruments, etc.) [...]. Ce collectif peut s'envisager sous deux angles différents : d'abord comme une communauté de collègues, ensuite comme un système d'intelligence distribuée<sup>252</sup> ». Cette distribution de l'intelligence est ce sur quoi table le Rize, qui n'a absolument aucune prétention à aspirer à lui tout ce qui existe en matière de mémoire sur le territoire. En suivant ses attachements et déplacements on ne fait pas

---

<sup>251</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, *op.cit.*, p.12.

<sup>252</sup> CALLON Michel, LASCOURMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.85.

qu'aller « sur le terrain » pour « collecter » des choses ; on « le » voit construire, patiemment, expérimentalement, des questions partagées avec d'autres, résoudre des questions avec d'autres, et ainsi de suite.

D'aucun parlaient d'un slogan : « *Avec nos mémoires, faire société* ». Nous avons supposé plus haut (séquence 2) que lesdits « slogans » étaient peut-être des mots d'ordre, des mots qui comptent, des mots qui ont un pouvoir organisateur non parce qu'ils performant magiquement le réel, mais parce qu'ils indiquent des lignes de conduite aux acteurs qui doivent composer avec eux. Ce que nous pouvons déjà soutenir à ce stade du rapport, c'est qu'avec les mémoires, le Rize fait bel et bien société, au moins dans une première acception. Il ne compose pas de grande totalité intégratrice, il ne fédère pas toutes les initiatives mémorielles, il ne cherche pas à faire « s'identifier » les villeurbannais à quoi que ce soit, non : avec les mémoires il fait société dans le sens où les attachements qu'il noue avec une multiplicité d'acteurs, d'êtres, d'objets, de lieux villeurbannais sont thématiques par le mystère de la mémoire. Avec les mémoires, il fait société parce qu'il rejoint une société d'enquêteurs qui sont tous préoccupés par la mémoire ; comme eux, mais avec ses moyens, ses ressources, et ses difficultés spécifiques, il apporte sa pierre à l'édifice, en tâchant de prendre connaissance, sans cesse, de ce que font les uns et les autres, des forces et faiblesses qui sont les leurs. Le Rize ne peut ni ne veut remplacer ce que font les amoureux de leur ville, ni ce que fait la mairie : ouvert en 2008 il cherche, au moment où j'y effectue ma résidence, à identifier le champ de travail dans lequel il a à se déployer, de sorte que la théorie de l'enquête permet de dire que chaque jour, depuis son ouverture, et peut-être bien plus encore que Xavier ne l'imaginait, il parvient à « *faire avec plutôt que pour*<sup>253</sup> ».

---

<sup>253</sup> Voir note 56.





## Séquence 6. (Dé)ménager la mémoire ?

De retour dans mon bureau, le brouhaha de la cour de récréation me fait me souvenir que j'ignore toujours qui est Antonin Perrin. Mais j'ai désormais entre les mains le livre de Marcel : la page 195 m'apprend que l'ancienne « rue de la Reconnaissance » a été rebaptisée à son nom par délibération du 12 décembre 1924. L'homme, après être devenu « *conseiller général et administrateur de la Société d'assistance et de patronage pour les sourds-muets du Rhône et des départements voisins* », avait légué à la ville un terrain qui allait abriter l'école Galliéni. C'est donc cela, ce bâtiment à quelques mètres du Rize qui accueille désormais un ESAT<sup>1</sup> à destination des « *adultes déficients visuels*<sup>2</sup> », très précisément situé à l'angle de la rue Antonin Perrin et de la rue Valentin Haüy, ce dernier n'étant autre que le fondateur de « *l'Institution nationale des jeunes aveugles* » - m'apprend la page 129, dans laquelle je découvre aussi que cette rue Valentin Haüy a pour tenant<sup>3</sup>... la rue Louis Braille ! Autant dire que le Rize est bien calé, parmi ces célèbres rectificateurs de la vision. Une remontée vers les délibérations, rigoureusement mentionnées dans le livre, conduirait peut-être à retrouver le comment et le pourquoi Haüy, Perrin et leurs acolytes, méritaient d'être associés dans la toponymie de ce quartier... Mais ce sont d'autres pistes qui désormais me préoccupent. Ces histoires de maisons, de témoins et de secrets m'ont en effet rappelé un temps fort du Rize tenu de février à mai 2013, auquel j'avais participé sur le même mode que lors des JEP (séquence 1) : en spectateur curieux, thésard débutant, carnet de notes en poche et dictaphone à la main. Dans une pochette je retrouve plusieurs documents que j'avais mis de côté concernant « *Des maisons à Villeurbanne* », dont le programme s'entamait sur ces mots : « *souvent ordinaires mais jamais banales, les maisons racontent des histoires d'hommes et de femmes* »... Le même texte est repris dans le journal d'exposition, dans lequel différents types de maisons sont présentés sous des descriptions morphologiques et historiques qui permettent, par exemple, de « *distinguer un château d'une villa* » ou encore de repérer les spécificités des cités Mangini dont nous parlait Jean-Paul. Je tourne les pages, en quête d'un souvenir que je ne suis pas sûr d'avoir... Si ! Il est là, dans la double-page intitulée « *Témoignages* » : Marcel, photographié devant sa maison dans une de ses légendaires (dixit Delphine) chemises hawaïennes. Un petit texte entre guillemets est accolé sous son image, comme sous celles des sept autres témoins ; il concerne sa maison « *c'est vrai, nous dit-il, qu'elle a de l'allure, maintenant avec les mosaïques qui font tout le tour et qui sont d'origine* ». Cette mémoire heureuse – il me semblait en allant voir Marcel avec Delphine que j'avais déjà vu son visage quelque part, mais sans en être jusqu'alors certain –

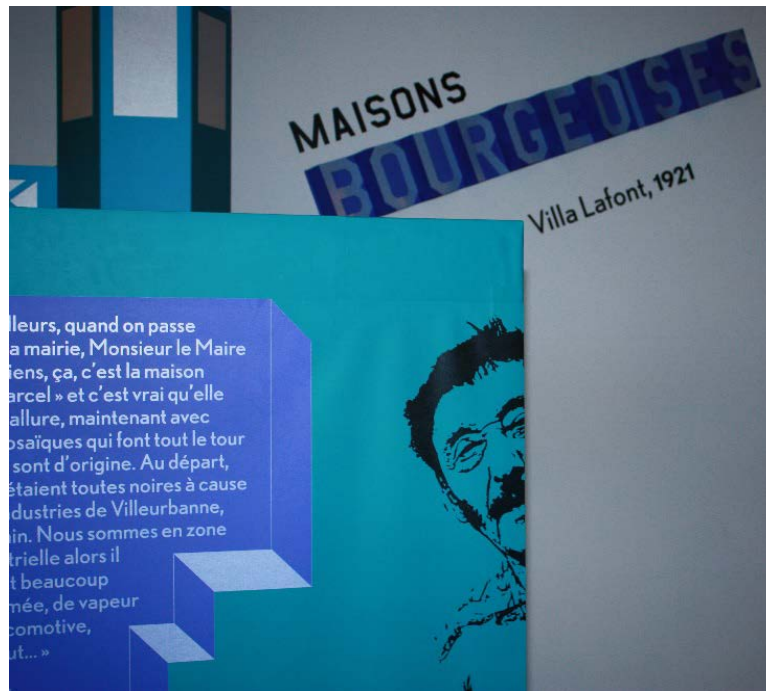
---

<sup>1</sup> Etablissements et Services d'Aide par le Travail.

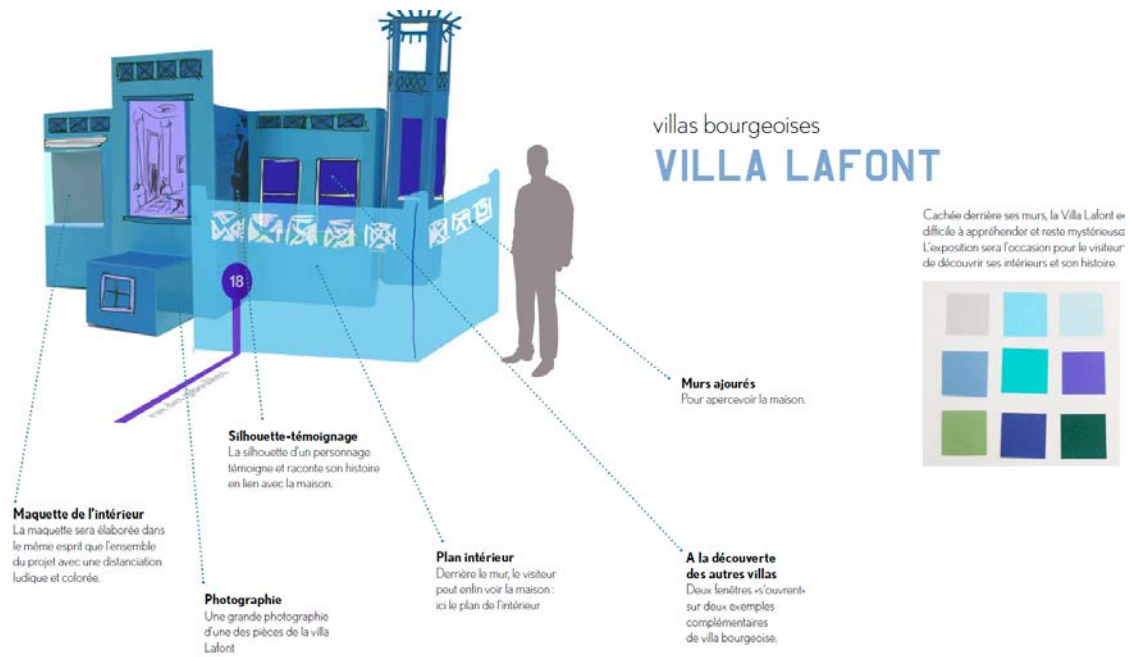
<sup>2</sup> Voir URL : <https://www.centre-gallieni.org/> (consulté le 22 janvier 2020)

<sup>3</sup> Pour chaque nom répertorié dans *Villeurbanne, 27<sup>ème</sup> ville de France*, Marcel et Bruno ont pris soin de noter systématiquement « tenant » (rue de départ), « aboutissant » (rue d'arrivée), « anciennement », et la date d'attribution et/ou d'attestation (premières traces dans les registres cadastraux).

m'encourage à allumer mon ordinateur pour chercher des photographies que j'avais prises à l'époque dans la salle d'exposition. Je ne les retrouve pas, mais par chance quelque rizien a pris soin de consigner dans le CMS (séquence 3), des images du même acabit, prises durant le montage de l'exposition et l'inauguration. Je les fais défiler, espérant un autre miracle... Oui !



En retrouvant cette version bicolore de Marcel, mon souvenir de la scénographie se confirme. Une table d'orientation centrale montrait une carte de Villeurbanne sur laquelle étaient situés neuf points, chacun d'une couleur particulière et renvoyant à une maison typique d'un genre – « *cités jardin* », « *cottages* », etc. – à laquelle le visiteur parvenait en suivant une ligne colorée attachée, à même le sol. Les maisons elles-mêmes consistaient en de petites constructions de bois, de carton, et de bâches ; sur leurs murs l'histoire était écrite. Dans un des fichiers de travail de Delphine détaillant l'implantation des différents éléments dans la salle, on trouve une description minutieuse :



Les silhouettes, les témoignages et les faits historiques occupent des façades entières ; parfois, les « *silhouettes-témoignages* » sont à trouver derrière les volets ou derrière les portes (« *derrière le mur, le visiteur peut enfin voir la maison* », « *derrière les 2 grandes fenêtres, un personnage en portrait témoigne et raconte son histoire en lien avec la maison / l'époque...* »). C'est cela, véritablement, que j'espérais retrouver : la trace de cette exposition qui réalisait deux choses strictement impossibles dans la Villeurbanne « réelle ». Le passant/visiteur était mis en mesure de manipuler le décor, de faire le tour complet des lieux, d'ouvrir les fenêtres – les maisons avaient été pour lui miniaturisées, et conçues en fonction de son corps à *lui*, ce corps qui apparaît ci-dessus à l'échelle de l'exposition - dans la silhouette grisée de référence. Mais c'est surtout le dilemme de la fusion des mots et des choses qui prenait ici une toute autre tournure : grâce à une mise en scène ingénieuse, l'histoire pouvait enfin être inscrite *in extenso* sur les murs des maisons, accompagnée de surcroît par des témoignages, des livres, des documents d'archives minutieusement répartis sur la matière de la ville. Les problèmes de taille des plaques et de parcimonie des termes trouvaient une forme de résolution ; comme si, en déplaçant et en retravaillant la ville dans son propre laboratoire, le Rize était en mesure de la faire paradoxalement mieux voir. Mais est-ce un paradoxe, ou plutôt tout le bénéfice de la traduction de la ville « réelle » en cette ville réduite à quelques maquettes de maisons et purgée de l'essentiel de ses objets ? En fouillant un peu davantage dans les répertoires du temps fort, je trouve dans un dossier intitulé « *Collecte / Témoins enregistrés* », une transcription (parmi une petite vingtaine) d'un entretien réalisé auprès de Marcel par Cécile, et dont est tiré le petit extrait qui figurait entre guillemets sous sa photographie et sur la bache bleue de l'exposition... Autre version du personnage, autre convergence des enquêtes – le collecteur est à son tour collecté et redistribué sous des formats divers dans des fascicules et des imprimés grand format.

Mais pour arriver aux questions qu'ouvrent les expositions du Rize avec le bon équipement, il faut poursuivre patiemment notre suivi de ses attachements, remonter progressivement les sites d'enquête en veillant à ne pas laisser de côté certaines modalités cruciales de son « *faire avec* » dont on a redit l'importance dans la conclusion de la séquence qui précède. Or, en feuilletant le programme de *Maisons*, je m'aperçois que si certaines rubriques nous sont désormais familières, comme la proposition de l'IQMP « *d'aller à la découverte de ces maisons "cachées" de Villeurbanne*<sup>4</sup> » pour palier à l'imperceptibilité fondamentale de leur histoire<sup>5</sup>, il y a quelque chose de central que nous n'avons pas encore abordé de front, à savoir les associations d'ordre « artistique ». Alors que l'unique conférence universitaire de la saison y occupe une petite demi-page, l'écrasante majorité des autres activités mettent en effet en jeu des auteurs de BD – autour de Gilles, alors en résidence –, des projections de films, des lectures publiques, des courts-métrages, mais encore des spectacles de théâtre assurés par des amateurs (comme « *le groupe théâtre adulte de la MJC de Villeurbanne* ») ou des professionnels<sup>6</sup>. En voyant cela, je me rends compte que mon intérêt pour Gilles, polarisé par la question de ce que signifie « résider » au Rize, avait (séquence 3) en définitive laissé de côté cette spécificité qu'il avait d'être auteur-dessinateur. Je m'étais certes appuyé sur ses dessins, sur sa manière de prendre des notes et de croquer la ville, mais en tant qu'illustrations d'une méthode d'investigation à rapprocher de celle du sociologue ; les ressources spécifiques de la bande-dessinée et les implications de son usage pour le Rize n'avaient pas été explorées plus avant. Puis, ayant sous les yeux les documents liés à l'exposition, je me demande naïvement si d'une certaine manière le jeu sur les formes, les matières, les supports et les couleurs dont il témoigne n'a pas quelque chose de « l'art », tout au moins d'un art de construire « un monde cohérent qui met en relations des éléments auparavant disparates<sup>7</sup> ». De ce point de vue, il faut certainement s'attendre à devoir réinjecter à l'avenir, dans l'analyse des méthodes de montage du Rize (séquence 8), des éléments déjà identifiés jusqu'ici auprès d'acteurs qui tâchaient de « composer une signification<sup>8</sup> » à partir de ce qui émerge dans leurs enquêtes. Composition qui surtout n'était pas faite en leur « for intérieur » mais pensée de bout en bout en fonction de lieux dans lesquels la dérouler, l'inscrire, et en fonction d'un public et de

---

<sup>4</sup> Remarquons au passage que cette balade précise se fondait, comme celle qu'on s'apprête à suivre, sur le recours à une compagnie de théâtre : « *Cette découverte prend la forme d'une balade ludique dans la ville accompagnée par une compagnie théâtrale qui nous transmet ces histoires cachées* ».

<sup>5</sup> « *Les murs d'une maison cachent, bien souvent, une histoire captivante, mais pas toujours facile à percevoir dans son apparence actuelle. Ainsi les habitants, chacun à leur tour, chacun à leur manière, l'ont façonnée et transformée [...], une mémoire et des coutumes se sont transmises, mais la perception d'aujourd'hui ne laisse rien transparaître* ».

<sup>6</sup> Sur la seule durée du temps fort, de février à mai 2013, ce ne sont pas moins de quatre groupes de comédiens (étudiants, amateurs ou professionnels) qui vont venir se produire, soit dans la ville (ce sera la pièce qu'on suivra dans le début de séquence), soit dans l'amphithéâtre du Rize – certains spectacles étant parfois reconduits sur plusieurs dates.

<sup>7</sup> FLON Emilie, *Les mises en scène du patrimoine. Savoir, fiction et médiation*, Paris : Hermès Science Publications (collection « Communication, médiation et construits sociaux »), 2012, 224 pages, p.98.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.33.

figures-types (le passant, le curieux, celui qui voudrait savoir, etc.). S'agit-il de dire alors que tout, finalement, est « art », sous prétexte que s'observent des opérations proches, qui relèvent toutes plus ou moins d'un « faire récit » et d'une « mise en scène » ? Pour savoir comment aborder cela, il faut porter un bref regard rétrospectif et critique sur ce que l'on a fait jusqu'ici.

Jusqu'à présent, nous avons affaire à des gens qui plaçaient l'exigence de vérité historique, ou tout au moins l'exigence de *tangibilité* du passé qu'ils confectionnaient, au cœur de leurs travaux. Tous prenaient soin de distinguer les légendes des faits, les histoires des anecdotes et de réduire, par triangulation, par documentation, les erreurs factuelles des témoignages des anciens... C'est pourquoi leur tâche était infinie et leurs produits – un VCD, une brochure, une balade, un livre – toujours donnés comme résultats partiels d'enquêtes en cours, des œuvres inachevées mais *utiles* pour le public car motrices d'une dynamique d'enquête commune. Dans ce sens, la créativité dont ils devaient faire preuve était du même ordre que celle de n'importe quel chercheur qui doit décrire la matière dont il dispose, en tirer des grandes lignes, la rendre intéressante à un public, en exposer les limites, etc. ; elle n'était pas, en un mot, incompatible avec une exigence d'objectivité qui était au contraire actualisée à chaque niveau de leurs méthodologies respectives (*via* des contrôles historiques, des comparaisons de textes, la production d'archives et de versions des documents pour pouvoir y revenir, etc.). Ce n'était pas « de l'art », mais « simplement » de l'enquête<sup>9</sup>. Or, on doit remarquer qu'a été mobilisée, pour saisir cela, une sociologie en somme adéquate, qui théorise, valide et valorise l'importance des traductions, des conversions, et considère que les manœuvres auxquelles se livrent les acteurs ne sont pas des « biais » mais des conditions *sine qua non* du maintien de l'objectivité des faits – et des faits eux-mêmes<sup>10</sup>. Mais ce n'est pas tout : ces ressources analytiques établissent le caractère *nécessaire* de ces manœuvres au plan sociogénétique. C'est bien ce qui soutient tout l'argument de la sociologie de la traduction, ou d'un travail comme *Paris Ville Invisible*, référence récurrente de ce rapport – s'intéresser au « rôle de ces intermédiaires innombrables qui participent à la coexistence des millions de Parisiens[, aux] séries de transformations que nous avons suivies avec une obsession myopique<sup>11</sup> ». Soutenir cela, ce n'est pas juste dire qu'il y a des médiations, des traductions, des circulations, des expériences, mais c'est dire qu'il en *faut*, sous peine d'avoir affaire à une société « morte » ou en passe de l'être. En ce sens, l'argument sociologique, tel que développé de façon exemplaire par B. Latour dans *Changer de société, refaire de la sociologie*, consiste en une refonte ontologique : là où la sociologie du social voyait un monde constitué d'agents, de forces, de rapports de pouvoirs, de structures, il s'agit de voir des assemblages, un monde social plat, des actants, des controverses, des

---

<sup>9</sup> On reviendra en conclusion de séquence sur ce partage, opéré à dessein caricaturalement ici.

<sup>10</sup> La reprise du cas d'Annie et Guy était exemplaire à ce titre (« voilà une des motivations : c'est le fait que le fait disparaît ») : c'est parce qu'ils font subir un tas de traitements à leurs matériaux qu'ils parviennent à garantir la présence de choses qui, sans eux, seraient tout simplement radiées de l'existence.

<sup>11</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, p.151.

traductions, des « hésitations que ressentent les acteurs eux-mêmes<sup>12</sup> ». L'enjeu n'est pas seulement un enjeu de description sociologique, mais aussi de performativité des comptes-rendus ; ce qui est alors reproché à la sociologie disons courante, c'est en effet de donner à voir un monde inerte et déjà fait d'avance, *et donc d'interrompre le mouvement d'assemblage* « réel » opéré sans cesse par les acteurs, ce mouvement étant pour B. Latour le social (*socius*) lui-même. De sorte que c'est en fait le caractère non seulement indifférent, mais surtout *réfractaire au mouvement* de l'ontologie sociale conventionnelle, sa participation à une présumée pétrification du monde, qui en justifie la critique et le remplacement.

En expliquant cela à gros traits, mon intention n'est pas d'engager une nouvelle discussion théorique mais de nous faire nous demander si, par hasard, il n'y aurait pas eu collusion entre le matériau ethnographique (des gens qui font circuler des êtres, les transforment, etc.) et l'analyse sociologique (qui permet de décrire la réalité comme expérience mais en en validant sa nécessité *pour* qu'il existe quelque chose comme une « société » ou du « social »). C'est un lieu commun de dire que la perspective théorique qu'on se donne impacte de part en part le matériau et son analyse : pourtant, la valorisation *a priori* du mouvement empêche peut-être de saisir le caractère problématique qu'il peut revêtir, sous certaines conditions, pour les acteurs eux-mêmes. Disons-le ainsi : il est des situations dans lesquelles *les choses ne peuvent pas, ne doivent pas être déplacées, mouvementées, sous peine de les brusquer, voire de les perdre* : des choses qui ne *sauraient être traduites* sans être définitivement *dégradées* de leurs propriétés fondamentales. Et une de ces choses peut être la mémoire. Sans renoncer aux lignes théoriques qui nous guident, j'aimerais dans cette séquence, qui fonctionnera de fait comme reprise critique et approfondissement de certaines propositions antérieures, essayer de « pragmaticiser » progressivement l'épistémologie en m'attachant à des situations dans lesquelles ce n'est plus le sociologue qui décrit, sous la sémantique de la traduction et de l'enquête, ce que font les acteurs, mais où ce sont les acteurs eux-mêmes qui interrogent les principes épistémologiques et les conduites méthodologiques qui sous-tendent et caractérisent leur activité. A ce moment-là, la valorisation d'une notion comme « l'expérience » (qui apparaissait dès la préfiguration du Rize, avant d'être explicitement reprise par Xavier dans les projets de service et défendue par lui sur les scènes publiques où le Rize doit être présenté) est rendue problématique : *jusqu'à quel point peut-on faire des « expériences » avec la mémoire ?* Et quelle est la responsabilité du Rize lorsqu'une des expériences qu'il organise génère des litiges concernant l'intégrité des *sujets* à qui cette mémoire est censée appartenir en propre ? Lorsque ces questions se posent, c'est la révision des principes méthodologiques et épistémologiques du Rize lui-même qui est mise à l'ordre du jour.

---

<sup>12</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, op.cit., p.68.

On doit à présent mieux imaginer pourquoi, en cette matière, a été introduit le souci des activités artistiques. Dire que telle ou telle activité du Rize relève de l'art – et en confier la réalisation à des artistes de métier – c'est indiquer qu'elle va être tenue sous des auspices particuliers. Lesquels ? Il n'y a pas besoin d'épiloguer sur ce que serait l'art en tant qu'art pour le savoir : il suffit de reprendre le programme du Rize et de regarder comment les choses sont présentées. Voici l'atelier *Les mots parleurs*, organisée par une écrivaine – Marie-Lise - intitulé pour le coup « *Histoires de maisons* » : il « *revisite l'histoire des maisons villeurbannaises d'une manière étonnante : dans l'exposition, face aux originaux, les participants livrent au public leur lecture toute personnelle des documents. Entre fiction et réalité, d'étranges décalages créent la surprise et emmènent le lecteur vers un nouveau récit* ». Voici la pièce « *Mémoires* », de la MJC, qui se demande ceci : « *Peut-on vivre sans souvenirs ?* » pour aborder « *la maladie d'Alzheimer* » - sur scène, des gens qui n'ont pas de mémoire ! Voici les trois pièces des auteurs de l'ENSATT<sup>13</sup> qui « *se déroulent dans un même espace : une ville, dans laquelle une tour sera bientôt détruite* » - à l'image de celle qui est photographiée au-dessus et vaut pour illustration du spectacle. Voici « *Les constructeurs. Spectacle muet bruité en direct* » de la compagnie *Les Constructeurs*, qui nous propose « *d'assister au montage de la maison en kit, un produit spécialement dédié aux travailleurs mobiles* » et « *questionne nos préoccupations contemporaines : l'identité, la frontière, la bioéthique, le travail, la mémoire, le logement...* ». Remarquablement, toutes ces activités voient leur ancrage dans les faits (et dans le thème du temps fort) être explicité – l'art ne sera pas déconnecté, ici, des préoccupations courantes et contemporaines des villeurbannais. Elles rejouent même des phénomènes typiques de l'époque : la pathologie de la mémoire cérébrale, la destruction d'un immeuble, la délocalisation d'une entreprise. Mais précisément il s'agit de *jouer avec les faits*. Le point d'aboutissement du scientifique (fabriquer des faits) semble être le point de départ de l'artiste, dont la problématique peut être en première instance ramenée à une question simple : *qu'est-ce que cela ferait si...* (Si tout le monde avait Alzheimer, si tout le monde devait être travailleur mobile, etc.). A partir de phénomènes plausibles ou même scientifiquement avérés, les activités d'ordre artistique proposées par le Rize ressemblent à des explorations de scénarios qui ont à voir avec des faits mais sans aucune prétention à « s'en tenir aux faits » au sens d'une exigence référentielle. Il s'y déroule des récits qui ont vocation à « *questionner* », « *sensibiliser* », « *interroger* » le monde à partir de ressources spécifiques, qui sont celles de la fiction et de l'art.

Reste à savoir ce que recouvrent, en termes d'activités pratiques, ces verbes généraux. Voyons alors cet autre spectacle au programme, dont les termes ne peuvent maintenant que retenir toute notre curiosité : « *Ces maisons qui nous habitent, création théâtrale par la compagnie Anda Jaleo* », que le Rize a engagée « *afin de mettre en scène des témoignages récoltés par Cécile Mathias depuis 2009 à*

---

<sup>13</sup> Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre.



Villeurbanne ». Dans les quatre maisons différentes où se déroulera alternativement le spectacle, « trois comédiens proposeront ainsi au public de découvrir les souvenirs des personnes interviewées, pour que leurs paroles constituent les éléments d'un patrimoine vivant, issu d'une mémoire collective ». A partir de cet autre dispositif, le Rize peut être abordé sous ce mode d'attachement nouveau : il n'est pas qu'hébergeur de l'événement (comme il l'est pour la MJC ou l'ENSATT, ou pour accueillir les réunions de l'IQM, etc.) ou simple soutien ponctuel (comme pour *Les Amis de Descartes*) mais commanditaire et employeur de la troupe Anda Jaleo, retenue à la suite de l'ouverture d'un marché public, sur lequel on reviendra en temps voulu. Dans un petit encart, on peut lire « quelques mots sur le spectacle : Le public est convié à une réunion de quartier. Il est reçu par un promoteur immobilier et son agent qui leur annoncent que le quartier fait l'objet d'un plan de restructuration et que la maison, dans laquelle ils sont présentement, va être rasée. Un comédien, jusqu'alors dans le groupe du public, prend la parole et tente de s'opposer à la démolition. Par son récit, il reconstitue la vie de cette maison avant l'expulsion de ses propriétaires. Les souvenirs ressurgissent et les personnages d'autrefois reprennent vie. Les portes de la maison sont alors ouvertes et le public est invité à la visiter ». Voilà une expérience artistique qui prend pour ancrage factuel le cas de la promesse d'une destruction – et l'opposition qu'elle suscite – et la traite à l'aide de deux matières premières elles-mêmes préconstituées et objectivées par d'autres : *des témoignages* et *des lieux*. Or ces deux choses-là sont remarquablement mouvantes : on comprend des premiers qu'Anda Jaleo aura retravaillé les « témoignages » tels qu'écrits par Cécile (séquence 7<sup>14</sup>), et des seconds qu'ils changent à chaque représentation. Tout porte donc à croire qu'en suivant *Ces maisons qui nous habitent*, on aura affaire à un retournement de la problématique des « lieux de mémoire » : pas question d'attacher des plaques au bon endroit, de donner le bon nom à la bonne rue, de faire coïncider l'histoire avec le territoire ; l'idée est précisément de jouer avec cela, de faire l'expérience d'un « récit » capable de « reconstitue[r] la vie » d'un lieu, alors même que ce récit est transposable en d'autres lieux. De prendre des témoignages de personnes singulières, identifiables, et de les déplacer dans les corps et les voix de personnages de fiction, qui sont en même temps « *les personnages d'autrefois* ». Comment est-ce possible ? Qu'est-ce que cela fait à la mémoire et aux lieux d'être livrés en pâture à un travail artistique ? Qu'est-ce que cela nous apprend du Rize, et qu'est-ce que cela *lui apprend* lorsqu'il observe les résultats de la commande passée à la troupe de théâtre ?

---

<sup>14</sup> On verra dans cette prochaine séquence pourquoi le terme de « témoignage » mérite des guillemets, puisqu'en réalité Cécile, en collaboration avec Dominique, produit plusieurs « formes » de traduction de ce que les gens qu'elle rencontre lui disent (les « témoins »). On reviendra plus en détail sur les implications de cette catégorie de témoin, qui a tendance à être prise pour argent comptant par le sociologue dès lors qu'une personne confie sa parole à une autre. Mais qu'est-ce qui différencie un témoin d'un informateur, d'un interviewé, d'un enquêté, etc. ? L'analyse de « *Quelle mémoire !* » nous permettra de voir les différentes catégories qui entrent en jeu dans la collecte, et de déterminer qui (et ce qui) fait d'une personne générique un « témoin » de quelque chose.

Pour mettre tout cela au clair je propose de commencer par suivre une occurrence du spectacle *Ces maisons qui nous habitent* en tâchant de le considérer comme un dispositif original dans lequel « les jeux avec le temps<sup>15</sup> » - selon une expression de P. Ricoeur que l'on documentera - induisent une refonte de la position de spectateur en *témoin et acteur*. En effet, si l'on suit le petit résumé du programme, on croit comprendre que nous allons être pris en charge par un « promoteur » qui va nous expliquer pourquoi ce que l'on voit *ne sera plus*, ce qui constitue déjà un basculement intéressant de la perspective classique des balades (où l'on parle généralement de ce qui *n'est déjà plus*). Quelles sont les implications d'un tel décalage pour le public ? Et quels rôles jouent les témoignages et les lieux dans tout cela ? Et s'agit-il d'ailleurs toujours de « témoignages », ou d'autres genres de récits ? L'idée générale de ce premier temps sera d'identifier quelques-unes des ressources spécifiques dont dispose « l'art » et de voir ce qu'elles permettent de faire faire qui serait impossible, ou contre-nature, pour l'historien professionnel comme pour les « amateurs » croisés précédemment<sup>16</sup>. Dans les limites des matériaux disponibles, nous essaierons de questionner la portée « transformante » du récit de fiction lorsque celui-ci se trouve être actualisé dans la représentation théâtrale. « Récit de fiction » ? N'a-t-on pas dit qu'il s'agissait d'une pièce produite à partir de témoignages « récoltés » par Cécile depuis des années ? Mais alors, qu'est-ce qui est fictionnel, qu'est-ce qui est réel ? Cette question redoutable va être justement posée à la fin de la représentation. Et pas par n'importe qui : par Cécile elle-même, qui était venue ce jour-là voir à quoi pouvait bien ressembler cette « mise en scène » de son travail. Elle, qui a rencontré directement les témoins, va ouvrir une discussion capitale sur ce qui vient d'arriver : à savoir un trouble des mémoires et des corps. Tel souvenir, en fait, *n'avait rien à voir avec cette maison-là* ; telle personne, *en réalité*, n'était pas du tout comme ça dans la vie réelle. Du point de vue pragmatiste qui est le mien, il s'agira alors de voir comment cette situation problématique est identifiée (comme telle) par Cécile et d'être, ensuite, attentif aux conséquences de ce trouble pour le Rize, dont plusieurs membres étaient présents lors de la représentation. Il y aura, nous dira Xavier, matière à « méditer » ; d'autant plus matière, d'ailleurs, que la méditation elle-même ne sera pas reprise dans cette séquence, mais dans la prochaine, qui nous fera revenir sur la collecte *Quelle mémoire !* et sur les débats qu'elle engendre. Ainsi, ce dont je souhaite rendre compte dans les pages qui viennent, c'est de la façon dont le dispositif organisé par le Rize – la représentation artistique couplée à un moment de discussion publique – est un cas de situation d'émergence de problématiques qui portent aussi bien sur la mémoire que sur le Rize en tant qu'institution, dont il est attendu qu'elle

---

<sup>15</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome II : la configuration dans le récit de fiction*, Paris : Seuil, 1984, 320 pages, p.115.

<sup>16</sup> Même s'il y a une continuité entre ces différentes situations, et non une rupture absolue, la qualification « artistique » engendre toutefois des effets propres qu'on tâchera d'identifier (exactement comme la qualité « scientifique » d'un événement engendre un mode d'appréhension social spécifique, tributaire de cette description donnée de l'événement).

veille à prendre soin des gens dont elle parle, quand bien même serait-ce par la médiation d'une troupe de théâtre recrutée pour livrer cette « parole ».

Mais on imagine bien que ces échanges ne pouvaient laisser indifférents les membres d'Anda Jaleo qui y assistaient et lorsque je leur demande, à cette occasion, comment ils voient les choses, eux de m'expliquer qu'ils ont bien conscience de la vision de Cécile, qu'ils la comprennent parfaitement (« *Elle connaît les gens, elle les a vus* ») mais que la commande du Rize ne faisait pas mention d'une quelconque exigence de « *vérité historique* ». Eux, m'explique notamment Mathilde (la « pom-pom girl » que l'on va voir à l'œuvre dans un instant) travaillent « *sur un autre genre de vérité, une vérité intime* ». Pour ne pas réduire cette phrase à une péroraison générique, il nous faudra dans la seconde moitié de séquence prolonger l'investigation auprès de la compagnie. Comment travaillent les membres d'Anda Jaleo ? En quoi consiste cette « vérité » qui aurait été préservée *grâce aux ressources artistiques*, alors même que la « *vérité historique* » passait au second plan, pour ne pas dire à la trappe ? Et comment ont-ils « extrait » cette vérité des témoignages de Cécile ? Au-delà de la description des manipulations effectuées sur son matériau par la compagnie, au-delà de la poursuite de notre programme de suivi des enquêtes et de leurs imbrications, l'enjeu va alors être de tenter de travailler le statut du (ou des) *corps* de la mémoire (corps d'un château, corps d'un personnage, corps d'un public). Ce statut peut être interrogé à deux niveaux, qui sont en friction voire en relative opposition.

A un premier niveau, on considère que chaque corps a une mémoire qui lui est indexée une fois pour toutes. On pourrait croire que cette conception a été déjà suffisamment discutée. L'étude du *faire incarner*, des problèmes posés par les inscriptions d'histoires dans la chair des êtres, qui nous a occupé un bon moment, nous permettait de sortir des lieux communs de « l'incarnation » qui, en s'autorisant à dire que X incarne telle valeur politique ou que Y incarne la mémoire industrielle, ratent d'emblée tout le mystère scientifique, qui réside justement de savoir comment il est possible que des entités du monde physique puissent incarner quoique ce soit, et *a fortiori* « porter » des choses abstraites comme l'histoire ou la mémoire. Mais en disant cela, on se souvient aussi que le partage entre mémoire et histoire n'était jamais clair ; tous nos interlocuteurs utilisaient ces termes (avec celui de patrimoine) de manière quasiment indifférenciée. On pouvait dire que telle description faite de tel buis, c'était « *la mémoire de Villeurbanne* », mais aussi « *l'histoire villeurbannaise* » ou « *une légende* » sans que personne ait quoi que ce soit à y redire. Presque étrangement, l'extrême précision des enquêtes déployées par les acteurs cohabitait avec ce flottement lexical – ce qui doit nous faire dire non pas que ces acteurs participent à de présumés « mésusages<sup>17</sup> » du terme de mémoire, mais que ce flottement n'est tout simplement pas problématique dans la plupart des situations. Par contre, sous notre perspective, ce flou est problématique dès lors *lorsqu'il est problématisé par les acteurs* ; or

---

<sup>17</sup> LAVABRE Marie-Claire, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *op.cit.*, p.17.

c'est exactement ce qui va se passer à partir de *Ces maisons qui nous habitent* : face à un trouble dans les attributions de *telle mémoire à tel corps*, on va voir apparaître une explicitation de ce qu'est, en propre, la mémoire. C'est lorsqu'elle est d'une certaine façon mise à mal que la mémoire se spécifie.

Maintenant, à un second niveau plus délicat à saisir sociologiquement notamment parce qu'il implique de discuter la prévalence accordée jusqu'ici au langage<sup>18</sup> dans la constitution de la réalité, dans l'individuation des objets et des événements qui la composent, le corps devient un opérateur de traduction et de passage de la mémoire. Il n'est plus simplement ce « produit social<sup>19</sup> » élaboré continuellement par des expériences socialisatrices et des événements singuliers, le lieu d'« un enregistrement unique et ininterrompu de faits sociaux qui vient s'attacher, s'entortiller, comme de la "barbe à papa", comme une substance poisseuse à laquelle se collent sans cesse de nouveaux détails biographiques<sup>20</sup> », selon la fameuse image d'E. Goffman. Il est à l'inverse (sans que cela soit incompatible) mobilisé en tant qu'il *peut incarner* différentes mémoires, que peuvent s'y déposer différentes *personnes*, de façon temporaire. Il y aurait possibilité de désindexer la mémoire du corps, et le corps de sa mémoire : c'est, si l'on s'en souvient, ce que nous avons suggéré de façon toute théorique en séquence 1, lorsque l'argument de ce rapport restait à construire, à l'appui des propositions de D. Belkis et M. Peroni sur la mémoire désidentifiante et l'idée selon laquelle (repreons exceptionnellement un extrait déjà cité) « ce qui devrait être la mémoire des uns, leur spécificité, est redistribué dans différentes figures et époques<sup>21</sup> ». Et l'on se souvient de ce que cette possibilité-là était ménagée par les ressources particulières dont le cinéaste J. Gravayat disposait – décalages des voix et des images, rapprochement d'époques « objectivement » distinctes par les articulations du montage, etc. Or, il s'avère qu'une promesse du même ordre est faite par la pièce d'Anda Jaleo. Trois comédiens, à eux seuls, vont faire revivre plusieurs maisons et plusieurs « *personnages* » construits à partir des « *témoignages* » collectés par Cécile. Comme si la mémoire allait être, par le travail artistique, détachée de ses corps premiers. Pour autant, un « *autre genre de vérité* » pourrait donc être préservé par ce déplacement d'un corps à l'autre – un genre de vérité qui échapperait peut-être à d'autres formats de médiation de la mémoire et qu'autoriserait *le corps*. Le

---

<sup>18</sup> Une remarque similaire apparaît chez R. Dulong lorsqu'il doit explorer, dans le dernier chapitre de son ouvrage *Le témoin oculaire*, la question du corps : « une approche exclusivement pragmatiste risqu[e] de réduire le témoignage à un artifice rhétorique. La mécanique des mots ne doit pas gommer l'orientation du discours vers le monde et son embrayage sur la situation dialogique. Le défaut d'une version linguistique de l'énonciation est de sous-estimer le rôle du corps dans l'action communicative. » DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle, op.cit.*, p.186. Cette remarque a été prolongée par R. Dulong dans son texte de conclusion à l'ouvrage *Corps et Témoignage*, sur lequel nous reviendrons à plusieurs reprises dans cette séquence. Voir DULONG Renaud, « Conclusion : La place du corps dans le dispositif de témoignage », In : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen*, 25-27 octobre 2004, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.211-220, p.212.

<sup>19</sup> BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement, op.cit.*, p.214.

<sup>20</sup> GOFFMAN Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux du handicap*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1975 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1963], 180 pages, p.74.

<sup>21</sup> BELKIS Dominique et PERONI Michel, « La mémoire désidentifiante », *op.cit.*

corps du comédien serait apte à reconduire un certain ordre phénoménal dans lequel elle se manifeste : le mouvement, les gestes, la présence, l'occupation de l'espace... Un « corps passeur<sup>22</sup> », pour reprendre l'expression de S. Leroy dans ses recherches sur ce que le théâtre fait à la mémoire de l'expérience génocidaire. Le corps du témoin, *passé* dans celui du comédien, *passé* dans celui du spectateur dont la chair devient, au bout du compte, l'objet du travail artistique et le lieu d'une expérience particulière du temps. Selon C. Perrin, « placer le corps au cœur du témoignage représente un nouveau défi<sup>23</sup> » auquel on va tâcher, à proportion de notre enquête, de participer. Le but n'est pas d'analyser le théâtre comme pratique culturelle (rapportée à des positions sociales), ni d'analyser « le théâtre » en général en tant que forme culturelle (rapportée à son histoire, à ses évolutions), ni même de produire une théorie pragmatiste du théâtre en tant que dispositif social. L'objectif est plus modeste et plus complexe à la fois ; il consiste à penser ensemble trois choses à partir d'éléments empiriques : ce que le recours au théâtre permet de faire qui ne serait pas envisageable dans d'autres modes d'appréhension de la mémoire ; les conséquences de ce recours sur la compréhension du « *avec nos mémoires, faire société* » du Rize et donc du Rize lui-même ; enfin la place qu'occupe le corps dans ce travail de témoignage et de mise en scène, ce dernier point visant à nous conduire aux séquences 7 et 8 où la problématique du témoignage sera posée en sens inverse, depuis les corps des témoins vers les décors des expositions.

## I. « Un subtil mélange de vrai et de faux »

25 mai 2013 : j'assiste avec une quinzaine d'autres personnes à la visite de l'exposition *Des Maisons à Villeurbanne*, conduite par Céline, responsable de la médiation culturelle de l'époque<sup>24</sup>. Après nous avoir fait un « *rappel* » historique et statistique des formes d'habitat à Villeurbanne, expliqué « *comment l'exposition s'organise* » autour de « *neuf maquettes de maisons qui sont inspirées de celles qui existent réellement dans la ville* », fait « *suivre l'adhésif qui est au sol pour être amenés [depuis la carte centrale] vers chaque maquette* », présenté les caractéristiques de chacune et, surtout, après avoir répondu avec sang-froid (séquence 8) aux visiteurs franchement sceptiques comme aux simplement curieux (« *C'est bien sûr ça ? Parce que j'ai vu une émission récemment, et l'architecte disait l'inverse !* », « *C'est pas ce que disent les professionnels !* », « *Est-ce qu'on sait d'où vient le nom de Villeurbanne ?* », « *Est-ce que vous avez les adresses des maisons, qu'on puisse*

---

<sup>22</sup> LEROY Séverine, « Témoigner d'un génocide dans le théâtre contemporain : le corps passeur », In : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen*, 25-27 octobre 2004, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.103-114, p.103.

<sup>23</sup> PERRIN Claire, « Introduction », In : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen*, 25-27 octobre 2004, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.9-15, p.9.

<sup>24</sup> Géraldine Z., que nous retrouverons en séquence 8, lui succèdera début 2014.

*déambuler dans la ville ?* »), elle nous invite à nous rendre au spectacle « *Ces maisons qui nous habitent* » dont la dernière représentation a lieu à quelques pas du Rize. De la main, elle nous indique la marche à suivre : en sortant, prendre à gauche « *du côté de l'arbre* » sur Haiüy ; remonter jusqu'à Perrin, suivre ensuite Tolstoï vers la place Grandclément ; prendre enfin le boulevard Réguillon, et patienter jusqu'à 17h (« *Je vous laisse la surprise, mais vous verrez, on ne s'y attend pas du tout* »). Il ne faut qu'un petit quart d'heure, nous dit-elle, pour arriver à destination : un temps suffisant, en ce qui me concerne, pour spécifier les lignes directrices de l'observation qui s'annonce. En effet, on pourrait penser que « ce n'est jamais que du théâtre » et que cela ne relève pas du cœur de métier du Rize ; ensuite, qu'il n'y a pas besoin de porter une attention « myopique » à une pièce pour en faire une sociologie. Se positionner comme spectateur, même attentif, ce serait presque courir le risque de se trouver pris dans « une logique pratique [...] orientée vers des fins pratiques<sup>25</sup> » qui doit être réservée aux esthètes et au public ordinaire ; au contraire, l'énergie du sociologue devrait tout entière être dépensée pour « opérer une double historicisation<sup>26</sup> » de l'objet, c'est-à-dire à faire comme le résume parfaitement A. Helbo « la sociologie des acteurs et des troupes, la sociologie des contenus dramatiques entendus comme reflets du contexte socio-institutionnel, des formes dramatiques et scéniques, des fonctions du théâtre dans la société [etc.]<sup>27</sup> ».

La première objection ne serait guère gênante dans la mesure où elle prendrait appui sur un présupposé de ce qu'est le Rize et départagerait *a priori* les activités « sérieuses » des activités « annexes », les thèmes « importants » et les thèmes « secondaires » - présupposé que l'on verra s'activer plus tard en constatant que ce qui du Rize retient l'attention des commentateurs n'est en général que ce qui est présumé être davantage politique<sup>28</sup> que le reste. Quant à nous, nous nous devons de prendre acte de la place centrale accordée par le Rize aux arts et en particulier au théâtre, en tant que cette place n'est pas réductible, pour le dire volontairement grossièrement, à une sorte d'enrobage culturel de la question mémorielle. Cette prise au sérieux de l'art et son réancrage dans la

---

<sup>25</sup> BOURDIEU Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, op.cit., p.221.

<sup>26</sup> C'est à dire une historicisation « et de la tradition, et de l'"application" de la tradition » esthétique. BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil, 1998 [1992], 576 pages, p.505.

<sup>27</sup> HELBO André, *Le Théâtre : texte ou spectacle vivant ?*, Paris : Klincksieck (collection « 50 questions »), 2007, 208 pages, p.22.

<sup>28</sup> L'actualisation de conceptions *a priori* du Rize, à laquelle je n'avais pas échappé non plus, s'observera à la séquence 9, où l'on constatera que l'exposition *Et ils sont où les ouvriers ?* (février à septembre 2015) draine, parce qu'elle convoque des problématiques centrales des sciences sociales (l'évolution des catégories professionnelles, la participation politique, etc.), une quantité importante de stagiaires, d'observateurs, d'universitaires, qui veulent savoir « comment l'institution traite la mémoire ouvrière ». *A contrario* les autres temps forts déroulés depuis 2013 jusqu'à la fin de ma résidence fin 2016 n'ont jamais suscité un tel engouement. Toutefois, on verra que ce succès n'était pas lié uniquement alors au thème des ouvriers, mais à l'ouverture par le Rize d'un dispositif de participation autour du montage de l'exposition, qui a été pour le dire vite saisi par des universitaires (dont moi-même) comme « objet ».

« continuité<sup>29</sup> » d'autres domaines nous situent dans la perspective défendue par J. Dewey dans *L'art comme expérience* : il considérerait notamment, en effet, que « le refus d'accorder un sens à l'art repose ordinairement sur la supposition que le genre de valeur (et de sens) possédé par l'œuvre est à ce point unique qu'il n'a aucun rapport ni rien de commun avec les contenus des modes d'expérience étrangers à l'esthétique<sup>30</sup> ». Or, le programme du Rize est un catalogue d'activités qui témoigne justement de cette continuité chère au pragmatisme et le fait qu'elles aient acquis une place prioritaire dans ma recherche, que l'on ait par conséquent à en suivre plusieurs dans ce rapport, n'est ni un hasard ni une malheureuse répétition mais une conséquence de la structure du terrain. En ce sens, on ne peut comprendre telle activité du Rize que comme nuance spécifique d'une gamme, comme mode d'exploration particulier dont les leçons sont tirées, par les riziens eux-mêmes, *comparativement* à d'autres (cette ligne d'analyse sera justifiée après l'observation du spectacle notamment). Lorsque le Rize dit vouloir « *transmettre un récit partagé de Villeurbanne construit à plusieurs voix* », ce n'est pas pour dire qu'il préparerait une œuvre définitive sous forme de synthèse des « voix » ; en fait, celles-ci émergent dans ces dispositifs récurrents (les ateliers, les balades du centre-ville, etc.) ou ponctuels (comme le spectacle d'Anda Jaleo) qui thématisent la mémoire d'une façon à chaque fois particulière ; où elle fait faire des choses particulières à un public toujours lui aussi particulier, car confectionné localement. Aller suivre la pièce de théâtre n'a donc rien du divertissement : il s'agit d'explorer plus avant et dans d'autres harmoniques la polyphonie – pour filer la métaphore musicale – du Rize, et de voir éventuellement quand et comment la problématique de la mise à l'unisson<sup>31</sup> des voix apparaît.

L'objet est donc le théâtre comme une modalité d'expérimentation de la mémoire parmi d'autres, ce qui nous mène à la seconde objection portant sur ce que l'on appelle faire de la sociologie. Pourquoi aller suivre une pièce et s'intéresser à ce que disent les comédiens, aux gestes qu'ils font, aux postures qu'ils prennent, alors même qu'« à aucun moment le public ne croit qu'il a devant lui la réalité<sup>32</sup> » ? Que le contenu est sinon « faux », au moins « biaisé » ? C'est que, s'il y a bien une chose que nous a appris E. Goffman, c'est qu'entre une telle représentation formelle et n'importe quelle interaction courante, la différence (n'est) (que) de degrés ; d'un cadre à l'autre, tout est affaire de

---

<sup>29</sup> SHUSTERMAN Richard, « Introduction à l'édition française », In : DEWEY John, *L'art comme expérience*, Paris : Gallimard (collection « Folio Essais »), 2010 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1934], 608 pages, pp.11-24, p.18.

<sup>30</sup> DEWEY John, *L'art comme expérience*, Paris : Gallimard (collection « Folio Essais »), 2010 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1934], 608 pages, p.155.

<sup>31</sup> Le parallèle avec le langage musical est éclairant : lorsqu'un chœur chante à l'unisson, ou lorsqu'un synthétiseur possède un mode « unisson », une seule et même note est jouée mais par plusieurs voix qui sont plus ou moins accordées. L'effet d'unisson provient de ce que chaque voix a une tessiture et un grain particulier, de sorte qu'un seul « fa » mobilisant 16 voix distinctes va sonner de manière plus organique, plus dense, que s'il était joué par 16 voix identiques superposées du même instrument (ce qui ne ferait qu'amplifier le volume).

<sup>32</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, *op.cit.*, p.143

« conventions de transcription<sup>33</sup> » grâce auxquelles les actions de « la vie réelle<sup>34</sup> » sont transportées dans l'espace théâtral. Toute l'œuvre d'E. Goffman fonctionne sur cette continuité-là (qu'on mentionne ici pour mieux la retrouver chez P. Ricoeur dans un instant), qu'il documente par une mise en équivalence des situations dans le sens où elles sont toujours à la fois réelles et fictionnelles, et cette mise en équivalence est justifiée par l'observation d'un monde dans lequel les frontières du réel et du fictionnel sont précisément élaborées par les acteurs<sup>35</sup>. Si on suit E. Goffman, il faut considérer avec le plus grand sérieux sociologique ce qui pourrait apparaître (à l'analyste comme au sens commun) non-sérieux, fictif, secondaire. C'est ce qui justifie de prendre autant au sérieux les faits et gestes de la « vie réelle » que ceux d'une représentation théâtrale<sup>36</sup>, puisqu'ils revêtent le même caractère sociogénétique. La concentration de notre regard sur le contenu de l'œuvre ne vise pas une interprétation de l'œuvre qui pourrait effectivement n'être, comme le signalait P. Bourdieu, qu'une lecture « anachronique et ethnocentrique qui a toutes les chances d'être fictive<sup>37</sup> », mais participe d'une tentative d'investigation sur cette « entreprise, tout à fait extraordinaire dans son apparente banalité, qui consiste à raconter une histoire<sup>38</sup> », selon l'excellente formule tirée des *Règles de l'art* – formule que l'on retrouvera, en bout de séquence, dans la bouche des comédiens d'Anda Jaleo.

Finalement, l'idée est d'adopter un angle d'analyse proche de celui de M. Peroni et D. Belkis face au film *Les hommes debout*. « Nous ne nous situons pas face à ce film, indiquent-ils, comme face à un objet vis-à-vis duquel nous disposerions de ressources conceptuelles, théoriques pour l'arraisonner ; il s'agit de le considérer en tant qu'il renouvelle ces ressources mêmes. Notre propos n'est pas de soumettre l'écriture cinématographique et de ramener son régime esthétique à une lecture sociologique, mais de considérer que cette écriture cinématographique avec le régime esthétique qu'elle active, par son opérativité même, vient renouveler les présupposés qui pourraient être ceux d'une telle lecture. [...] Nous entendons considérer ce film non pas tant comme un document à analyser, mais en tant qu'il est partie prenante d'une enquête qui est à reconnaître comme telle et à poursuivre. [...] Le film étant à voir en quelque sorte comme un dispositif de recherche venant renouveler notre conception du mode d'existence de la mémoire ; une enquête ontologique donc et qui

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.145

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>35</sup> Ce n'est pas par hasard s'il faut attendre les dernières lignes de *La mise en scène de la vie quotidienne* pour le voir « reconnaître que l'exercice par lequel (il) a poussé à ses limites extrêmes les potentialités enfermées dans une simple analogie [la société comme théâtre] relevait en partie de l'artifice rhétorique. » (GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, *op.cit.*, p.240) : cet aveu, qui témoignerait de « la prudence et [de] l'élégance » (LAHIRE Bernard, *L'esprit sociologique*, *op.cit.*, p.83) de l'auteur, n'en est pas un. Il sonne plutôt comme un pied de nez fait aux férus d'épistémologie qui départagent *a priori* le réel de l'irréel, la science de la plaisanterie, et ce faisant limitent drastiquement le domaine d'objets de la sociologie et l'inventivité des méthodes que son extension requerrait.

<sup>36</sup> « On considère souvent qu'il va de soi de parler d'interaction entre un comédien et son public et on oublie généralement d'analyser sérieusement cette interaction. » GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, *op.cit.*, p.135.

<sup>37</sup> BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, *op.cit.*, p.505.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.531.



ne peut être telle que de se dérouler sous régime esthétique. Cette perspective demande à ne pas s'en tenir au seul film, mais à tenir compte d'une part de son historicité, des circonstances de sa genèse (l'enquête menée par le réalisateur), d'autre part de ce qu'il a vocation [...] à se prolonger dans une mise en débat avec le public (l'enquête mise en partage par le réalisateur avec un public)<sup>39</sup> ». Cette démarche nous met au défi de ne faire ni ce qu'est censé faire typiquement un sociologue (arraisonner l'objet), ni ce que savent mieux faire les historiens de l'art et les spécialistes de la question esthétique – décrire l'œuvre d'art avec érudition et exhaustivité ; en suivre le déploiement des effets. Voyons si nous y parvenons<sup>40</sup>...

## 1. Le spectateur moral

Quinze minutes après être sorti du Rize, j'arrive donc au 58 boulevard Eugène Réguillon, au pied d'immeubles récents. Une vingtaine d'autres personnes dont Juliette (responsable de la programmation) et Xavier attendent le début de l'événement. Celles et ceux qui comme nous ont lu le programme doivent savoir que la représentation « *prendra pour cadre une maison dont les habitants auront ouvert les portes pour l'occasion* » ; peut-être se demandent-ils eux aussi si nous allons tous tenir dans un des appartements du n°58, et si cet endroit ne nous éloigne pas un peu de l'idée de « maison ». Mais une pom-pom-girl arrive – « *suivez-moi ! venez !* » - et nous fait passer sous le porche de l'immeuble, d'où nous apparaît d'un coup un château. « *C'est l'envers du décor* », me dit en souriant un autre participant, tandis que nous découvrons l'édifice entouré d'une pelouse bien

---

<sup>39</sup> BELKIS Dominique et PERONI Michel, « La mémoire désidentifiante », *op.cit.*

<sup>40</sup> Je souhaite préciser ici que la problématique du témoignage et du corps, comme celle du « faire voir », fait partie de celles qui m'ont le plus intéressé dans ma recherche, et ce notamment suite à ma participation à un séminaire tenu à l'université Paris 8, organisé en 2014 par l'axe esthétique de l'équipe « Scènes du monde, création, savoirs critiques » qui « réunit des artistes de théâtre, de mime corporel, de performance et de danse, qui sont également des chercheurs philosophes, anthropologues, sémiologues, sociologues, spécialistes en études théâtrales, en danse, en arts plastiques, ou encore en arts de l'oralité ». J'emprunte ici la présentation faite par K. Légeret (LEGERET Katia, « L'interdisciplinarité entre recherche et création », *Degrés. Revue de synthèse à orientation sémiologique*, n°171-172, 45<sup>ème</sup> année, 2017, pp.a.1-a.12., p.a.1) du numéro de la revue *Degrés* qui a fait suite à ce séminaire particulièrement marquant pour moi. Le jour où je présentais ma communication (intitulée « L'émotion par la désingularisation »), laquelle s'avèrerait être, et pour cause, très éloignée de l'article finalement remis quelques mois après pour la revue (TREMBLAY Benjamin, « Quels témoins pour quels bouleversements ? Pour une pragmatique du témoignage », *Degrés. Revue de synthèse à orientation sémiologique*, n°171-172, 45<sup>ème</sup> année, 2017, pp.k.1-k.13), le thème du corps et du témoignage était introduit par P. Tancelin (professeur en philosophie esthétique et poète). J'ai été très frappé – témoin ! – d'une manière de parler qui m'était parfaitement inconnue dans un cadre universitaire : après avoir décrit conceptuellement, rigoureusement, pour le dire vite, le thème, P. Tancelin introduisait peu à peu dans son propos des éléments poétiques, une diction de plus en plus intense, avec une sorte d'effet d'entraînement dans le petit public, dont certains membres prirent le relais ensuite sur le ton de la déclamation poétique, mais en même temps avec une finesse analytique incroyable. Du moins est-ce ce que j'ai vécu, ou cru vivre... et c'est ce dont témoigne, mais dans une bien moindre mesure (pour ce qui est de l'oralité poétique) le numéro n°171-172 de la revue *Degrés* évoqué plus haut. Au-delà du fait que cet exemple est une variation du problème qui occupe cette séquence (et une illustration de la « reconstruction » de la mémoire, certainement !), le rapporter permet surtout au lecteur de remettre en perspective la ligne analytique que j'ai tenté de suivre ici, qui se veut exploratoire et tente des croisements entre domaines.

entretenu<sup>41</sup> et d'arbres – des cèdres - manifestement anciens. Quant à moi, je le reconnais d'une façon plus précise : c'est le « *château Grandclément* » ou « *château Prat* » dont m'avait parlé quelques mois plus tôt Hélène, de l'association Cadre de Vie et Patrimoine (CVP). A l'instar de l'affaire du métier à tisser, celle du château avait suscité un engagement associatif important et – me faisant guide à mon tour - j'explique en quelques mots à l'homme qui m'a interpellé que si nous pouvons aujourd'hui voir cet *envers du décor*, c'est parce que des gens se sont mobilisés contre sa destruction<sup>42</sup>. Mais je n'ai pas le temps de tout lui raconter car la pom-pom girl surexcitée, sans cesser de courir de droite à gauche,

---

<sup>41</sup> Par les propriétaires, dont la maison neuve est construite juste à côté du château.

<sup>42</sup> Il est intéressant de reprendre en quelques lignes cette affaire telle qu'elle me fût racontée par Hélène, engagée dans l'association CVP en 2002-2003 après avoir reçu dans sa boîte aux lettres un tract : « *Sourds, muets, aveugles, réveillez-vous !* ». CVP existe alors depuis 1998 « *pour défendre le château Prat, qui est en fait une maison bourgeoise derrière le parc Vaillant Couturier [...]. Mais elle est quasiment invisible de la rue, parce que le maire en 98 a signé l'autorisation de démolir cette maison* ». Sont organisés alors « *des sittings devant la mairie, sur la place Grandclément* » et autres actions qui conduisent le promoteur à retirer son projet. « *La maison bourgeoise n'a pas été démolie, il s'est « juste » construit un immeuble qui masque complètement la visibilité de cette maison sur le boulevard Eugène Réguillon* ». Hélène me dessine alors un plan - « *Vous avez Léon Blum, vous avec le parc Vaillant Couturier, vous avez la maison qui est en retrait, et côté Réguillon il y a un immeuble, donc en fait, à moins de rentrer dans le parc on voit pas du tout cette maison; mais cette maison existe encore* ». Hélène me parlera d'une somme d'autres mobilisations du même genre et je retrouverai dans ses propos un épuisement plus avancé que celui d'Annie et Guy (« *en ce moment on n'a plus le moral, ni la motivation* ») face à ce qu'elle appelle une « *hémorragie* » de la ville (« *c'est le pot de fer contre le pot de terre* »). Elle entend par là, littéralement, les cicatrices laissées dans la ville par les diverses constructions, démolitions, et en particulier celles qui touchent aux arbres. Hélène, comme Jean-Paul (dont elle me parle d'ailleurs à propos de son engagement sur divers dossiers et notamment celui du métier à tisser, autour duquel CVP était aussi mobilisée : « *il porte le dossier, il y va à fond* », « *il mouille la chemise, il aime viscéralement le patrimoine, il a ça dans les tripes* », c'est une « *personne clé* » même si « *on n'est pas d'accord* »), comme Marcel, etc., tient ses archives documentaires – elle photographie les rues, les chantiers, contrôlant en même temps les permis de construire, les plans, les enquêtes publiques, et ainsi de suite ; mais elle porte une attention toute particulière aux éléments « naturels » de l'environnement urbain. Parmi eux, il y en a au moins un qui est susceptible de nourrir un peu notre curiosité – celui du Rize. J'apprends que « *le bâtiment du Crédit Lyonnais était entouré de pelouses et d'un mur, il y avait un amandier, le plus beau amandier de la région, le maire n'avait de cesse d'en parler parce qu'il donnait des amandes. Mais il a sauté avec le mur d'enceinte. Il y avait un énorme figuier aussi... ils ont fait de la configure de figues et l'ont vendue, au lieu de garder l'arbre* ». Mais reste... notre fameux et fidèle buis : « *il est très âgé* », « *il a plusieurs centaines d'années, ça aurait été un scandale qu'il soit bulldozerisé* ». Il est « *dans un sarcophage* », mais il faut voir là « *une politesse d'urbanisme, et l'adjoint à l'urbanisme nous l'a dit, on ne peut pas faire des politesses pour chaque arbre* ». Bref, il s'agit d'un exemple parmi d'autres d'histoires de révélation où, grâce à l'enquête associative, je me rends compte que ce buis dont je croyais tout savoir peut être mis en récit autrement ; vu dès lors non pas juste comme une curiosité, mais comme une relique (le seul arbre survivant dans son « *sarcophage* ») offerte à la vision du passant grâce à une lutte antérieure. Le fait que l'histoire de ce buis revienne dans ce rapport comme un gimmick n'est donc pas du tout anodin – il est, comme nous le disait Jean-Paul d'ailleurs (séquence 4), une légende vivante, un arbre qui fait parler, et dont chaque narration se distingue des autres. Enfin, on peut ajouter que pour la présidente de CVP, le Rize est un genre de déception, non seulement parce que sa création physique a rimé avec la destruction d'éléments dotés selon elle de valeur (des arbres aux fenêtres du bâtiment en passant par les étagères originelles des Archives), mais aussi parce qu'il n'est pas engagé sur les questions d'urbanisme, de sauvegarde du patrimoine bâti. En ce sens, CVP pointe la connivence qui existe entre la mairie et le Rize dans ce sens où ce « *Centre Mémoires et Société* » semble être, pour l'association, une façon de rendre « *ludique* » la problématique mémorielle là où elle serait, en fait, beaucoup plus grave, lourde, concrète, visible. Autrement dit le Rize serait une sorte d'idiot utile de la ville, concerné par la mémoire mais incapable d'entrer en contradiction avec les décisions prises au niveau de l'urbanisme. Comme je l'ai déjà signalé précédemment, ce déploiement du Rize sur les thèmes patrimoniaux était néanmoins émergent à l'époque de ma résidence, et j'ai assisté à plusieurs réunions au cours desquelles Xavier, notamment, essayait d'amener sur la table la façon dont le Rize pourrait être consulté, informé, dans le cas de chantiers problématiques sur le plan de la préservation patrimoniale.

sollicite le public en lui demandant s'il a vu « *monsieur le maire* » : oui, répondons-nous, en lui montrant le personnage qui se tient sur le parvis du château, dans un costume chic et arborant un air satisfait.

a. La portée « transformante » du récit

Celui-ci nous déclare que « si nous sommes ici aujourd'hui, c'est pour célébrer ensemble l'avenir de ce quartier. *« Vivre avec son temps est la conduite que je me suis dictée, aller de l'avant sans trop s'attarder sur le passé, voilà comment l'humanité s'est construite, pas à pas. Tout ce que vous voyez autour de vous sera donc rasé pour laisser place au progrès ! »* D'un geste il balaie les arbres, le château, la pelouse ; d'un coup, nous nous trouvons dans une balade bien différente des autres. Ce n'est plus l'histoire passée du visible qui nous est donnée, mais son histoire à venir. Nous avons déjà compris dans les séquences antérieures que la présence de certaines choses était fragile et qu'il s'en faudrait parfois de peu pour qu'elles viennent à disparaître ; en creux des récits des uns et des autres pouvaient être décelées des invitations à nous engager en faveur de leur préservation. Mais le problème du devenir restait essentiellement posé au conditionnel passé - sans le travail de telle personne, telle chose aurait été détruite et serait du coup absente du présent. Cette fois-ci, l'ordre temporel se décale d'un cran, en même temps que l'ordre des responsabilités : nous sommes mis littéralement au pied du mur, devant un château promis à la disparition. *« Demain, à cet endroit, sera édifié un complexe... [...] un bâtiment original, novateur, révolutionnaire en termes d'architecture »*. Le maire pointe du doigt, trace des lignes, énumère les perspectives du projet - ascenseurs de verre, lac artificiel, haute technologie et hôtels de luxe.

Ce décalage opéré par lui et sa pimpante « *Cindy* » change drastiquement le statut du public qui devient témoin oculaire de l'existence du château condamné. Nous sommes pris à parti dans un récit se présentant comme la chronique d'une mort annoncée, et « l'irréversibilité de [l]a disparition<sup>43</sup> » est le nœud problématique de la visite. C'est ce qui se confirme dans l'intervention d'un troisième personnage, qui se tenait jusque-là à l'arrière-plan et qui s'écrie : « *STOP !* ». La comédienne (Solène) s'avance vers l'homme, et appuie sur un interrupteur imaginaire, ce qui aussitôt le fait taire, ainsi que sa groupie. L'un et l'autre cessent de gesticuler et partent à l'arrière, dans le château. Qui est donc cette jeune femme capable d'arrêter le cours du temps et de reprendre le dessus sur les acteurs ? Qui vient sur le devant de la scène pour stopper l'exposé du désastre ? Est-ce la mémoire ? Est-ce l'histoire ? Elle est en tous cas là, devant nous désormais, et nous interpelle. *« Le château ne peut pas être classé, mais tous les arbres que vous voyez là sont référencés à la mairie.*

---

<sup>43</sup> HEURTIN Jean-Philippe, TROM Danny, *op.cit.*, p.12.

*Personne ne fera tomber un seul arbre. Les espèces sont d'origine et protégées. Ça ne vous fait rien, à vous, de voir un arbre de 150 ans qui tombe ?* » S'il n'est pas question de savoir ce que ce récit « fait » dans le for intime de chaque spectateur, ce qui est certain, c'est que le « vous » - c'est-à-dire nous, spectateurs – est mis en demeure d'agir. Agir, c'est-à-dire, tout au moins manifester une émotion, quelque chose comme un choc, un concernement, un acte pris de la gravité de la situation. « Nous » regardons les arbres, nous voyons le château, dans le plus profond silence : aveu, peut-être<sup>44</sup>, de la responsabilité que nous sommes engagés à prendre.

Ce décalage est important pour nous puisqu'il constitue une première ressource propre de la fiction théâtrale. Elle relève de ce que P. Ricoeur appelle des jeux avec le temps et qui, dans notre cas précis, consistent en un décalage des temps verbaux : l'association de l'imparfait (« à cet endroit il y avait ceci ») et du conditionnel passé (« sans telle association, il y aurait eu cela ») est remplacée par celle du futur (« ce sera rasé ») et du conditionnel présent (« il faudrait »). Quand bien même ce plan immobilier serait vrai, quand bien même aurions-nous des preuves tangibles de ce futur – comme cela peut être le cas dans d'autres visites, comme celle des Gratte-Ciel<sup>45</sup> - ce qui est spécifique là c'est que le public est fait – bon gré, mal gré – acteur déterminant de ce futur « indéterminé dans la mesure où il n'est pas encore<sup>46</sup> ». Le dispositif fonctionne alors comme « expérience temporelle fictive<sup>47</sup> » qui, si l'on résume l'idée générale du philosophe, découle de l'activité de composition narrative. Celle-ci sème le trouble entre le temps du récit (déployé par le narrateur qui fait des comptes-rendus d'actions), le temps de la récitation (ou « temps de l'énonciation<sup>48</sup> »), et le « temps de la vie ou temps de l'action<sup>49</sup> » ; le récit est le lieu d'une reconfiguration des rapports qu'entretiennent ces temps les uns avec les autres. Ce qui est intéressant dans ce recours à P. Ricoeur, c'est qu'il a en ligne de mire un problème d'ordre pragmatiste : il s'intéresse à la façon dont les choses dites de « fiction » s'intriquent dans les affaires dites « réelles » ; autrement dit il s'interroge sur la valeur opératoire des récits, sur la façon dont les propositions du « monde imaginaire<sup>50</sup> » peuvent avoir (ou non) une efficience sur le « monde effectif<sup>51</sup> ». Le texte, nous dit P. Ricoeur, propose « une expérience virtuelle de l'être au monde<sup>52</sup> », « une manière virtuelle d'habiter le monde<sup>53</sup> » - par exemple celle d'un « monde

---

<sup>44</sup> Cette hypothèse est sous-tendue par « notre tendance naturelle à interpréter comme aveu le silence succédant à une accusation. » DULONG Renaud, « Le silence comme aveu et le "droit au silence" », *Langage et société*, n°2, vol.92, 2000, pp.25-44, p.42.

<sup>45</sup> Véronique, dans *L'exploration utopique* du quartier central de Villeurbanne, donne en effet à voir en fin de visite des documents qui figurent l'avenir des lieux (plans d'architectes notamment).

<sup>46</sup> MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, op.cit., p.179.

<sup>47</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome II : la configuration dans le récit de fiction*, op.cit., p.189.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.297.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.190.

inhospitalier<sup>54</sup> » dans lequel, à tout hasard, les châteaux entourés d'arbres plus que centenaires deviennent d'énigmatiques pôles d'attractivité et centres commerciaux. Or dire qu'une expérience est virtuelle, c'est autre chose que de dire qu'elle est fictive, ou imaginaire – elle est quelque chose qui, sous certaines conditions, *pourrait* arriver ou, du moins, *pourrait* aider celui ou celle à qui elle advient à réviser ses horizons réels. Le monde de la pièce de théâtre est à compter parmi les « mondes possibles<sup>55</sup> » où se « profilent des ontologies alternatives<sup>56</sup> ».

Du coup, même si l'on considérait que « lire un roman, un livre d'histoire, un journal ou une biographie [...] ne sont pas des activités équivalentes dans nos vies<sup>57</sup> », on voit déjà justifiée l'importance de ne pas écarter de l'analyse sociologique le *contenu même de l'œuvre* sous peine de rater le dispositif qu'elle enferme. Car ce qui permet de traiter l'œuvre comme un dispositif, c'est justement qu'elle ne devient opérante que réalisée, actualisée, c'est-à-dire publicisée. C'est ce qui est travaillé dans *Le temps raconté* avec cette idée que la fiction est « "révélatrice" et transformante à l'égard de la pratique quotidienne ; révélatrice, en ce sens qu'elle porte au jour des traits dissimulés, mais déjà dessinés au cœur de notre expérience pratique ; transformante, en ce sens qu'une vie ainsi examinée est une vie changée, une vie autre<sup>58</sup> ». P. Ricoeur parle d'application ou d'appropriation pour décrire cette « médiation de la lecture [par laquelle] l'œuvre littéraire obtient la signification complète<sup>59</sup> ». L'argument va très loin : dire que « découvrir et inventer sont indiscernables<sup>60</sup> », c'est dire qu'il n'y a pas d'accès à la réalité « découverte » qui n'en passe par la médiation d'une composition/invention d'ordre narratif ; aussi P. Ricoeur propose-t-il « une révision du concept d'irréalité aussi drastique que celle de réalité du passé<sup>61</sup> ». La question de l'ancrage du récit dans les « faits » étant passée au second plan, celle de sa signification se résout pragmatiquement – le sens d'un récit est dans ses conséquences sur le monde de l'action. Ce qu'apporte l'enquête sociologique à celle du philosophe, c'est alors la description de ces conséquences, c'est la documentation ethnographique des propositions de *Temps et Récit* via la saisie d'occurrences concrètes d'activités configurantes<sup>62</sup>.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.296.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.190.

<sup>55</sup> RYAN Marie-Laure, « Ontologie des mondes imaginaires : l'exemple du théâtre », In : BESSON Mireille, COURTET Catherine, LAVOCAT Françoise, VIALA Alain (dir.), *Mises en intrigues. Rencontres Recherche et Création du Festival d'Avignon*, Paris : CNRS Editions, 2016, 344 pages, pp.285-300, p.285.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.300

<sup>57</sup> BARONI Raphaël, « Histoires vécues, fictions, récits factuels », *Poétique*, n°151, 2007/3, pp.259-277, p.268.

<sup>58</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome III : le temps raconté, op.cit.*, p.285.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.286.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.285.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> C'est par exemple ce qu'a fait B. Fraenkel dans son analyse des inscriptions publiques : « ce n'est pas uniquement le message qui porte la force de l'énoncé, même s'il en est constitutif, c'est bien son affichage, son exposition » (FRAENKEL Béatrice, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire », *Langage et société*, n°121-122, 2007/3, pp.101-112, p.104) ; il faut s'intéresser à « l'acte suscité par l'acte de langage, ses conséquences. La scène de lecture décrit les effets de l'inscription sur le lecteur, les effets produits par l'énoncé affiché d'une certaine façon à un certain endroit » (*Ibid.*). C'est ce « certain » qui différencie la sociologue du philosophe ; ce

C'est pourquoi on peut trouver chez L. Quéré cette idée que « le détour par la fiction est souvent nécessaire pour accéder à la réalité [...] ; et [que] l'"irréalité" que produit le détour par la fiction est aussi un facteur de transformation de la réalité<sup>63</sup> ». Le « détour » en question doit intéresser, presque au premier chef, le sociologue.

Qu'est-ce qui est (re)configuré ici dans le dispositif théâtral ? On peut d'abord dire qu'il force le moment de l'engagement tel que formalisé par L. Boltanski, comme « moment politique par excellence ; le moment du basculement d'un état de récepteur d'une information à celui d'acteur<sup>64</sup> ». Parce qu'elle instancie un « espace narratif partagé [...] qui englobe tout à la fois la scène et la salle ou plus exactement les corps des artistes et ceux des spectateurs<sup>65</sup> », parce qu'elle inclut le public dans la trame scénaristique, la pièce ôte au public la possibilité de rester en réserve, sinon au prix d'une forme de « lâcheté collective<sup>66</sup> » (« *ça ne vous fait rien, à vous ?* »). Alors, « l'engagement public du spectateur [...] est moralement attendu de l'exposition de la personne souffrante du malheureux<sup>67</sup> », et le malheureux, ici, c'est ce château entouré de cèdres centenaires. Si la représentation théâtrale suppose un partage entre « l'espace scénique où s'effectue véritablement la représentation et celui qui est réservé aux spectateurs<sup>68</sup> » ainsi qu'une articulation de la représentation autour d'un suspens dont il est attendu qu'il se résolve dans le « dénouement de l'intrigue<sup>69</sup> », dans *Ces maisons qui nous habitent*, ce dénouement est posé d'emblée. Un autre genre de suspens tient le récit : *allons-nous savoir tirer les conséquences de ce qui va nous être dit et, finalement, allons-nous être capables de trouver un autre dénouement ?* En ce sens, si « nous sommes suspendus à quelque chose qui reste à découvrir<sup>70</sup> », ce quelque chose concerne peut-être moins le château que *notre* capacité à agir et à nous trouver changés par le dispositif.

On peut revenir à la proposition de L. Boltanski dans *La souffrance à distance* pour prolonger l'analyse : « la considération de la souffrance modifie les conditions du débat, qu'elle soumet notamment à l'urgence, exigeant des personnes l'engagement pour des causes. Le moment critique du

---

souci de prendre en compte le fait que « la signification des énoncés dépend étroitement de la "mise en place" de l'énoncé, de l'objet sur lequel il est écrit, du lieu où il est posé. » (*Ibid.*, p.106).

<sup>63</sup> QUERE Louis, « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », In : CEFAÏ Daniel, PASQUIER Dominique (dir.), *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris : PUF, 2003, 519 pages, pp.113-134, p.114.

<sup>64</sup> PERONI Michel, « Engagement public et exposition de la personne : l'acteur, le spectateur et l'auteur », In : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.249-265, p.251.

<sup>65</sup> CERLET Denis, « La parole comme geste ou l'expression du vivant », *Etudes théâtrales*, n°66, 2017/1, pp.44-48, p.45.

<sup>66</sup> PERONI Michel, « Engagement public et exposition de la personne : l'acteur, le spectateur et l'auteur », *op.cit.*, p.252.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p.253.

<sup>68</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, *op.cit.*, p.132.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.141.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p.140.

*basculement dans l'engagement* est précisément, dans cette configuration, le *grand moment* par excellence<sup>71</sup> ». Mais dans le cas d'un spectateur écoutant sa radio ou regardant sa télévision, le problème ne se pose pas tout à fait dans les mêmes termes que pour nous, puisque nous ne sommes précisément pas « à distance » du malheureux. La distance, ici, n'est pas physique et nous sommes pris dans le « métronome<sup>72</sup> » des corps réels, mais temporelle – c'est ce qui est thématiqué par le personnage qui a tout l'air d'incarner l'Histoire (dans la mesure où son propos est objectivant et détaché de la temporalité de l'action dans laquelle sont pris les autres personnages) comme désastre *futur* qui est certes distant, mais le corps du malheureux château lui, est bien là, au point que nous allons pouvoir y pénétrer dans un instant. Et si nous sommes « mis en demeure d'agir dans une situation où l'action directe est difficile<sup>73</sup> », celle-ci n'est donc, contrairement à celle du téléspectateur qui « en direct » voit la misère des autres, pour autant pas impossible justement parce qu'étant encore non advenue, la perte du château n'est peut-être pas irrémédiable. Au lieu d'être dans une attente qui, telle que la définissait R. Koselleck, « s'accomplit dans le présent et est un futur actualisé, elle tend à ce-qui-n'est-pas-encore<sup>74</sup> », l'Histoire telle qu'ici incarnée nous rappelle qu'elle-même n'est *pas encore écrite* et qu'à ce titre plutôt qu'attendre l'inexorable, il est possible d'agir. On voit l'originalité de la situation puisqu'en l'occurrence, le château lui-même, étant ce qu'il est, ignore tout de son sort : comment dire qu'il souffre ? Un tas de pierres, pour le dire abruptement, ne pourrait rien faire contre des bulldozers et des architectes contemporains ; aussi la comédienne tenant le rôle de l'Histoire s'en fait elle la porte-parole. Ce qui est dramatique est alors moins la disparition d'un bâtiment et des arbres qui l'entourent que le préjudice que cette perte entrainerait pour l'Histoire. Aussi abstraite et démodalisée soit-elle, il semble alors qu'elle trouve là une occasion propice – une urgence – à retomber sur terre, nous rappelant à nous certes, mais se rappelant aussi à elle-même que pour exister elle a besoin de *corps dans lesquels s'incarner*, et à partir desquels elle peut être *dite*. Continuons à explorer cette voie/voix, en écoutant comment l' « appareil de phonation<sup>75</sup> » de la comédienne/Histoire fait parler le château.

---

<sup>71</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, op.cit., p.69.

<sup>72</sup> Cette expression est employée par l'artiste Peter Missotten pour décrire la contrainte temporelle qui règne au théâtre, et qui passe par une contrainte des corps qui rejoint la notion de dispositif. « Ce que fait le théâtre, c'est nous rendre otages dans le temps réel. Cela devient de plus en plus bizarre pour nous d'être pris en otage, dans une salle, dans le temps réel. Si on reste pendant une heure au théâtre, c'est une heure qui se passe, avec des acteurs en face de nous » (MISSOTTEN Peter, « Le corps métronome. Entretien avec Jonathan Châtel et Pierre Piret », *Etudes théâtrales*, n°66, 2017/1, pp.176-184, p.176). Du coup, le corps de l'acteur réel « est le métronome de toute cette affaire [...]. Le corps sur la scène est le métronome de ce médium. On est en train de bouger en temps réel et rien ne peut se passer, on ne peut pas accélérer ou décélérer, il n'y a que ces gens qui sont sur scène » (*Ibid.*, p.177).

<sup>73</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, op.cit., p.51.

<sup>74</sup> KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, op.cit., p.313.

<sup>75</sup> LATOUR Bruno, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris : La Découverte (collection « Armillaire »), 1999, 382 pages, p.104.

b. D'un témoin l'autre : emprunter la mémoire

Après nous avoir alerté, la comédienne nous raconte l'histoire de la maison sur un mode impersonnel – « *Le bâtiment date de 1850, il appartenait au départ à la famille Chanoine* ». Mais à la fin de sa réplique, voici qu'elle change de rôle en modalisant le propos : « *mes arrière-grands-parents étaient une famille d'imprimeurs, les imprimeries Arnaud, et quand ils ont visité le château pour la première fois, ils ont eu le coup de cœur. Et quand j'étais petite...* » L'Histoire est devenue la petite-fille, l'héritière. Mais est-ce un changement de rôle ou plutôt une confirmation de ce que l'on vient de proposer, à savoir que l'Histoire elle-même n'existe que dite par des voix singulières ? En sorte que l'Histoire et la descendante peuvent être, grâce à cette seconde ressource théâtrale (on n'imagine pas un historien se « mettre à la place » d'un témoin et parler en « je » *comme s'il était* tel personnage historique<sup>76</sup>) qu'est la circulation des rôles dans un même corps, un seul et même personnage. Cette transition revêt un caractère moral, qu'on verra être accentué à la fin de la représentation – et qui est par ailleurs un thème de prédilection de la compagnie Anda Jaleo (section II) – puisque le passage d'une énonciation neutre à une énonciation en « je » signale que la petite-fille *assume* l'histoire. C'est elle qui, par ce déplacement, est faite dépositaire d'une histoire dont la poursuite ne tient qu'à la capacité qui est la sienne à l'énoncer à nouveau.

Redevenue petite-fille, elle peut être interpellée : « *Nathalie, vient manger maintenant, ça va être froid !* ». C'est Mathilde, la comédienne jouant « Cindy » qui de pom-pom girl est devenue entre-temps, si l'on comprend bien, la fille des imprimeurs Arnaud et la mère de « Nathalie ». Dans l'encadrement d'une fenêtre, au premier étage, apparaît cette fois l'ex-maire devenu « Marcel », saxophoniste (en marcel blanc !), père de Nathalie (et époux de « Césarine »). Une petite scène de

---

<sup>76</sup> Il faudrait bien sûr nuancer cette phrase en enquêtant symétriquement, c'est-à-dire en décortiquant méthodiquement des situations concernant la pratique narrative des historiens de métier. On peut toutefois se référer à la transcription récente d'une intervention de P. Boucheron dans laquelle il explore la façon dont les déplacements, les problématisations, les « étrangetés » (BOUCHERON Patrick, « Récits, intrigues, fictions : aux limites de la narration historique. Un point de vue de Patrick Boucheron », *In* : BESSON Mireille, COURTET Catherine, LAVOCAT Françoise, VIALA Alain (dir.), *Mises en intrigues. Rencontres Recherche et Création du Festival d'Avignon*, Paris : CNRS Editions, 2016, 344 pages, pp.107-115, p.108) produites par le théâtre « sont aussi en jeu par la mise en intrigue de l'histoire » (*Ibid.*, p.108). On retrouve dans ce texte des références à P. Veyne, à J. Rancière, à C. Ginzburg, qui viennent soutenir l'idée selon laquelle « nous sommes un certain nombre d'historiens aujourd'hui qui cherchons les moyens littéraires de défendre le régime de vérité de l'histoire et qui faisons des expériences, des expériences d'écriture, de théâtre, de mise en présence qui peuvent, effectivement, jouer librement de la fiction » (*Ibid.*, p.113). Remarquablement, P. Boucheron évoque aussi la question de la prédiction du futur (qui rejoint notre situation d'enquête) et estime que « seule une histoire à la fois assurée de sa solidité scientifique et suffisamment sûre d'elle-même pour se risquer dans la littérature peut faire aussi l'histoire des futurs non advenus, en quelque sorte "désévidentialiser l'histoire". C'est-à-dire se souvenir qu'à tout moment l'histoire est possible, qu'à tout moment nous sommes sur le fil du rasoir, que le cours politique des choses n'est jamais fatal et que l'historien a pour ambition, à la fois politique et poétique, de retenir le temps, c'est-à-dire de ramener son écriture au moment où les choses ne sont pas jouées d'avance. Voici, à mon sens, ce qui peut apparenter la mise en intrigue historique avec toute forme de création contemporaine » (*Ibid.*, pp.114-115).



ménage les occupe (« *Met-le où tu veux ton lilas !* »), au point que Nathalie nous déplace : « *Venez, venez par-là* ». Nous approchons de l'aile est du bâtiment : « *la construction que vous voyez ici a été rajoutée par mes parents* ». Elle nous raconte l'histoire de Marcel : « *il avait ramené deux machines à imprimer [...]. Comme les fenêtres ne donnaient pas sur la rue, il pouvait se permettre d'imprimer des tracts en pleine journée, et il continuait en parallèle ses activités normales d'imprimeurs. Mon père, il a travaillé à Libération, puis pour l'Insurgé et Combat. [...] Ma grand-mère m'a souvent parlé de ces valises qui arrivaient, qui repartaient, qu'il fallait cacher* ». Puis : « *Je vous montre l'intérieur ?* ». S'y tient une autre scène, où le temps n'est plus à penser au lilas ou au saxophone : « *Césarine : Les allemands auront ta peau ! Tu pourras pas passer ! – Marcel : Je vais faire le tour par derrière, Pierrot m'attend au coin de la rue !* ». Ainsi se tisse la pièce (et ainsi devons-nous en décrire succinctement quelques scénettes, dans la mesure où elles seront au cœur du problème post-représentation) : la petite-fille situe une époque particulière, à l'aide d'éléments généraux, et les deux autres comédiens jouent devant nous des situations caractéristiques de cette époque-là. Quelques minutes (dans le temps de la représentation) après la guerre, Nathalie raconte l'histoire industrielle de Villeurbanne : « *à l'époque, à Villeurbanne, y'avait beaucoup d'usines, des Gratte-Ciel jusqu'à chez nous. Certaines étaient venues pour la teinture de la soie parce qu'il y avait la Rize qui coulait, c'était de l'eau pure au départ... Donc y'avait beaucoup de travail, on fabriquait de tout, y'avait donc les imprimeries Arnaud que dirigeait mon grand-père, y'avait les usines Gillet, les manufactures de vêtements Bayard [...]. À cette époque-là, pour trouver du travail y'avait pas besoin d'entretien hein, les ouvriers étaient embauchés comme ça, une semaine après ils signaient un CDI. [...] J'veis vous montrer la cuisine, venez !* » Une fois dans la pièce, nous nous trouvons « *en 68, à Villeurbanne, [et] c'était sacrément mouvementé. Il y a beaucoup d'usines qui ont fait grève et qui ont été occupées par les ouvriers* » ; de cela Marcel et Césarine discutent (« *je sens que ça va péter, les gars sont chauds* »). Quelques minutes encore après, nous retrouvons la petite Nathalie dans une des chambres du premier étage, emmitouflée sous ses édredons. La pièce est à peine éclairée, et elle interroge sa mère sur la disparition de certains lieux de la ville (créant un effet d'écho avec ce qui attend le château) – « *Nathalie : Pourquoi ils ont tout détruit ? – Césarine : Ben ma chérie, c'est le progrès ! Maintenant on va faire les courses au supermarché, c'est plus simple non ? [...]* – *Nathalie : Non, n'éteins pas la lumière ! – Césarine : Qu'est-ce qu'il se passe encore ? C'est encore l'histoire de la malédiction Réguillon ? Ma chérie, tonton t'a raconté des bêtises, il n'y a pas de malédiction, ni dans la rue, ni dans la maison, le fantôme n'existe pas !* ». La lumière une fois éteinte et l'Histoire, somme toute, endormie, le fantôme se réveille ; d'une voix folle, grave et puissante, il prend à son tour la parole : « *AHHHH ! Les arbres ont disparu et ça sent l'hydrogène sulfuré ! Ha ha ! La rue Réguillon, cette rue maudite, maudite depuis le jour de ma naissance... Je suis né dans cette rue. A l'âge d'un an je suis tombé dans le coma à cause d'un vaccin, le médecin de la rue Réguillon a dit que je ne survivrais pas, mais j'ai SURVECU ! Par contre elle a pris mon père, un soir mon père s'est endormi et il ne s'est*

*jamais réveillé ! Ahh ahhh... [triste] Mais je ne savais pas encore que la rue Réguillon allait me poursuivre... »*

A partir de cet enchaînement, rapidement synthétisé ici, on peut justifier l'emploi de la catégorie de « témoin » pour qualifier le statut du public. En effet, nous ne sommes pas simplement témoins oculaires au sens où nous voyons le château – ce qui ne suffirait guère à le faire valoir à nos yeux, en dépit de son aspect remarquable. « Le témoin, c'est celui qui raconte et aussi celui qui, par-là, est à son tour fait témoin. Témoigner, c'est, en effet, produire un énoncé dont la valeur tient, non seulement à la qualité de l'énonciateur [...], mais à la qualité de la réception. Au témoignage premier s'en ajoute un second : le récepteur devient à son tour témoin. Il doit être à la hauteur de ce témoignage qui l'engage pour ainsi dire, dans les termes de P. Ricoeur, dans un agir ou un pâtir antérieurs<sup>77</sup> ». Ce dans quoi nous sommes engagés, en l'occurrence, est donc bien plus qu'une affaire de préservation du château en tant que tel : son importance est – comme l'était celle de l'école Descartes (séquence 5) – à la mesure des histoires sur lesquelles cela permet d'embrayer. Dans chaque pièce, escalier, couloir du château, l'héritière nous les raconte et ce faisant nous constitue en témoins qui devons comme elle, et pour reprendre le mot de M. Peroni, en *être à la hauteur*. Mais l'on voit apparaître l'originalité (et la difficulté) de l'affaire : contrairement à Jean-Paul, Marcel, Annie et Guy, qui étaient des êtres « réels » parlant de choses qui leur tenaient à cœur et les impliquaient au quotidien, Nathalie est un personnage de fiction qui s'évaporerait aussitôt la représentation terminée (c'est à « Solène » que l'on parlera dans un petit moment). Dans le même temps, nous savons que son personnage a été confectionné à partir des témoignages de Cécile, c'est-à-dire à partir des paroles d'êtres bien réels ; en ce sens, une fois que Nathalie/l'Histoire aura accompli sa tâche de médiation et se sera retirée, *il ne restera plus que nous*, avec en mémoire non pas une pure fiction mais une conscience que ce qui nous a été raconté possède un ancrage dans les faits, soit que nous sommes entrés, d'une certaine façon, en contact avec les témoins originels. Mais de quel contact s'agit-il ? Quel « lien » est fait entre eux et nous ?

Introduire la thématique du corps peut nous aider. Le théâtre permet de faire successivement apparaître et disparaître des corps qui incarnent aussi bien des entités singulières (une petite-fille, mais aussi le père, la mère) que des méta-entités (l'Histoire, mais aussi la Résistance, etc.). Cette possibilité introduit un changement notable dans les chaînes de médiation dont sont coutumiers les sociologues puisque le moment de la représentation, qui est celui où s'opère une communication, est tributaire de ces corps *temporaires* destinés à s'estomper aussi vite qu'ils auront pris naissance dans la mise en scène. D'où un genre de leçon sur le caractère précisément et foncièrement *passager* des corps en

---

<sup>77</sup> PERONI Michel, « Engagement public et exposition de la personne : l'acteur, le spectateur et l'auteur », *op.cit.*, p.263.

général. *Tout tient à eux mais eux ne tiennent pas*, comme le décrit très bien C. Perrin : « à l'inverse des mots écrits, le corps est amené à disparaître. Le témoignage par corps s'inscrit dans une temporalité précise et pose le problème de sa valeur testimoniale. Se mettent en place des emboîtements permettant, par le biais de porte-paroles, de corps passeurs, que le témoignage perdure, et se prolonge au-delà de la vie du témoin. Une chaîne se forme qui permet à la circulation des témoignages d'avoir lieu "en passant par le corps de ceux qui se sont sentis redevables de s'inscrire dans la perpétuation de cette mémoire"<sup>78</sup> ». Or l'emboîtement dont il est question dans *Ces maisons qui nous habitent* est bien différent de ceux observés dans d'autres séquences – où il y avait profusion de traces et de documentation rigoureuse de chaque étape. Ici, on serait plutôt dans l'ordre de ce que L. Boltanski appelle une relation communautaire : circulation « de personne à personne, le plus souvent au moyen d'une narration orale et, par conséquent au prix d'une réappropriation et, le plus souvent, d'une transformation d'un récit fait en présence de destinataires singuliers, par une personne engagée et affectée par la souffrance de ceux qui lui sont proches<sup>79</sup> ». Or la personne pivot de cette relation, celle qui instancie la communauté, est ici un *personnage* appelé à se résorber dans la clôture de la représentation, sans produire pour autant une rupture de la chaîne, mais un raccourcissement de la distance entre les premiers témoins (incarnés dans les scènes de Césarine et Marcel) et nous-mêmes. Autrement dit, la place qui sera laissée vacante par la disparition du dispositif théâtral (à l'inverse d'une plaque de marbre ou d'un monument) et des figures médiatrices qui la peuplent ne signera pas la rupture avec le passé, mais à l'inverse la production d'un genre de « communauté » entre les spectateurs et les témoins premiers. Comment justifier cette proposition ?

On peut se tourner vers le texte S. Leroy – d'où provient la citation faite par C. Perrin plus haut, et publié dans le même ouvrage *Corps et témoignage* – dans lequel l'auteure propose d'analyser le théâtre et la danse comme dispositifs de transmission de la mémoire des camps. Elle constate, comme nous, que « les témoignages ont [...] été repris et entendus par des artistes qui se sont constitués en passeurs de [la] mémoire. [...] Une chaîne s'est formée, la circulation des témoignages a pu avoir lieu en passant par le corps de ceux qui se sont sentis redevables de s'inscrire dans la perpétuation de cette mémoire. L'acte artistique est alors relié à une humanité qui se raconte, qui écoute les voix de son passé, de son histoire et le corps de l'artiste autant que celui du spectateur portent désormais la trace des mots proférés par les témoins<sup>80</sup> ». Ce premier point vient rejoindre les auteurs précédemment cités mais appelle à un approfondissement d'enquête (section II) auprès des comédiens puisqu'il est difficile à ce stade de savoir ce que peut au juste signifier qu'un artiste « se constitue en passeur », ou « se sente redevable » au nom de l'« humanité ». Ce qui m'intéresse pour

---

<sup>78</sup> PERRIN Claire, « Introduction », *op.cit.*, p.13.

<sup>79</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, *op.cit.*, p.71.

<sup>80</sup> LEROY Séverine, *op.cit.*, p.113.

l'instant, c'est que S. Leroy effectue la jonction entre ce qu'elle appelle le « corps passeur<sup>81</sup> », le témoignage dont il est le mandataire, le médium, et l'aspect politique du théâtre. « Dans l'espace théâtral, la confrontation est immédiate, elle est corporelle, elle prend le spectateur en otage par la force de cette immédiateté. La particularité de cet art qui repose sur une communauté, sur une écoute, et qui impose une disponibilité en un temps et un lieu définis, l'apparentent presque au rituel. Or ce qui se joue ici, c'est la capacité à convoquer notre faculté de jugement, notre esprit critique par les voies de la sensibilité. C'est en cela que le corps du témoin dans l'espace théâtral dépasse l'acte testimonial pour affirmer la valeur éminemment politique de ces engagements artistiques.<sup>82</sup>» Deux acceptions du terme de politique sont mêlées dans ces considérations. Dans une première, conventionnelle, il semble qualifier l'engagement personnel de l'artiste qui se donne pour mission explicite de se faire témoin et de transporter cette qualité sur une scène publique ; il s'agit là d'une transposition relativement simple du geste de témoigner « dans la vie<sup>83</sup> » vers le théâtre. Dans une seconde acception, la qualité politique d'une pièce serait liée à la présence de « témoins réels en scène<sup>84</sup> », dans la mesure où cette présence fait d'eux des diseurs de vérité, pour reprendre l'expression de R. Dulong. Le témoin direct, présumé être là *sans interférences*, peut être par là-même présumé dire les *faits* ; or « celui qui rappelle un fait interrompt la discoursivité. Il impose le silence, ou au moins dérange la linéarité des enchaînements<sup>85</sup> », « sa prétention à l'autorité place sa parole en surplomb de la discussion<sup>86</sup> ». En l'espèce, dans le cas de *Ces maisons qui nous habitent*, remarquablement, s'il n'y a pas de « vrai » témoin direct ; le personnage de Nathalie - l'héritière qui, on l'a vu, *interrompt* d'emblée l'exposé du maire (« *STOP !* ») pour dire ce qu'il en est des « faits » du château et des cèdres – en constitue un parfait tenant-lieu. Ce qu'il y a de politique là-dedans, ce serait donc cette capacité-ci du témoin à faire taire – et ainsi peut-être se relire le silence du public au début de notre représentation. Mais si l'on suit de nouveau L. Boltanski, lequel nous invite à considérer que « la distance constitue [...] une dimension fondamentale du politique dont l'une des tâches spécifiques est l'*unification* qui surmonte la dispersion<sup>87</sup> » des causes, des lieux et des êtres, alors ce qui est politique n'est plus tant l'engagement moral d'un artiste, ni la force de frappe quasiment magique d'un témoin direct, mais *l'emploi du corps comme lieu d'unification provisoire d'êtres « objectivement » séparés dans les temps et l'espace*. Une « invitation au partage [...] [qui] se

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p.108.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p.113.

<sup>83</sup> « Un témoin a vu la scène, c'est la première étape. Il s'avance et raconte. En cela réside le geste de témoigner. [...] Le geste se fait artistique d'être accompli sur une scène, devant un public. Mais il était déjà là, en attente du théâtre, dans la vie ». DANAN Joseph, « Témoins d'une présence », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.124-128, p.125.

<sup>84</sup> KUNTZ Hélène, « Témoins réels en scène », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.26-32, p.26.

<sup>85</sup> DULONG Renaud, « La figure du témoin oculaire », *op.cit.*, p.145.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.144.

<sup>87</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, *op.cit.*, pp.28-29.

construit pendant la situation de communication et disparaît avec elle<sup>88</sup> », voilà bien ce qui se produit à travers la succession des scènes décrites plus haut : dans le corps de chaque comédien se succèdent en l'espace d'une heure des époques diverses, des personnages divers, eux-mêmes recomposés, on le verra, à partir de témoignages pluriels. C'est dire combien ce que la sociologie peut par ailleurs étudier sous la logique des socialisations plurielles, avec l'idée que les acteurs soient non seulement « différenciés entre eux, mais aussi intérieurement<sup>89</sup> », est mobilisé ici comme ressource pratique : le corps a pour propriété remarquable de pouvoir être traversé par des expériences, et l'individu d'avoir, pour le dire vite, des identités plurielles qui se révèlent à l'occasion d'actualisations pratiques. On pourrait presque dire du coup que la déconstruction de « l'illusion socialement entretenue de la cohérence et de l'unité du soi<sup>90</sup> » est parachevée dans un travail théâtral dont toute l'efficacité provient de la non-unité et de la non-cohérence (relatives) des personnes. Bref, le caractère pluriel de l'homme n'est plus ici ce que le sociologue documente, mais le ressort d'un jeu d'imputation de places, de mémoires, d'identités, et des responsabilités afférentes.

A partir de là, on peut réfléchir au fait que cette unification par corps, que l'on approfondira dans la seconde section, au-delà de celle qui concerne les comédiens, est aussi en dernier lieu ce que produit la résorption de ces mêmes corps une fois la représentation achevée : le dispositif théâtral, qui met en scène des personnages/témoins évanescents, constitue les spectateurs eux réels, tangibles, durables, à l'instar des spectateurs du film de J. Gravayat qui intéresse D. Belkis et M. Peroni, en ultimes « dépositaires désormais de cette mémoire qui n'est pas la leur, dont la transmission n'a pas cette valeur en soi qu'aurait celle d'une mémoire patrimoniale, mais qui ne tient plus qu'à son effet politique : la constitution d'une communauté qui est une communauté de litige<sup>91</sup> ». Mais de quelle communauté parle-t-on ? Il semble, dans notre cas, qu'il s'agisse moins de celle qui résulterait d'un genre de « lien social » entre diverses personnes, que du *corps du spectateur* qui acquiert une dimension communautaire en devenant le lieu de rassemblement d'histoires qui ne lui appartiennent pas « en propre » et dont il n'avait pas la moindre idée avant le spectacle. A ce moment-là, le caractère litigieux de l'affaire tient à cette imputation faite au spectateur, à sa qualité de témoin quasiment forcée par le dispositif et sa disparition : la mémoire des témoins originels rencontrés par Cécile, déplacée, traduite, remaniée par les artistes, est proposée au spectateur comme *mémoire d'emprunt*. Ce dernier terme est employé par J. Rancière pour décrire la logique de désidentification qui caractérise

---

<sup>88</sup> GARNCARZYK Catherine, « Rôle et statut du corps dans le témoignage : un regard psychosocial », In : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen*, 25-27 octobre 2004, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.33-44, p.42.

<sup>89</sup> LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris : Fayard (collection « Pluriel »), 2011 [1998], 400 pages, p.43.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.76.

<sup>91</sup> BELKIS Dominique et PERONI Michel, « La mémoire désidentifiante », *op.cit.*

*La méthode de la scène* : celle-ci « est très souvent passée, aussi bien au niveau individuel que collectif, par la réappropriation de paroles qui n'étaient pas destinées à celui qui les prend, qui n'étaient pas destinées aux gens qui vivent comme il ou elle vit, qui n'étaient pas destinées à traduire sa propre expérience. Cela fonctionne par un saut d'un registre de possibilités d'expériences à un autre registre de possibilités d'expériences. C'est dans ce sens qu'il faut penser l'emprunt<sup>92</sup> ». Ainsi, s'il y a désidentification, c'est aussi au niveau du spectateur lui-même qui se voit, par cette portée transformante et expérientielle du dispositif théâtral, porteur de mémoires qui *a priori* ne le concernent pas ; qui, par-là, pourrait bien faire, en lui-même, l'expérience de la polyphonie. Sans pousser pour l'heure cette réflexion plus avant, ce qu'il faut comprendre ici c'est que cette qualité désidentifiante du travail artistique va être source de problèmes précisément *parce qu'elle concerne des identités, des corps, des témoins réels*. Peut-on emprunter ainsi la mémoire ? Se la réapproprier ainsi ? Quelles sont les conséquences de ce genre d'expérience, qui vient placer, entre le témoin premier et le spectateur curieux, tout un montage artistique qui fait l'économie de la référence et de la spécification des identités ?

### c. L'expérience du passage

Avant d'en venir là, examinons la dernière partie de la représentation, qui intègre précisément une réflexion sur les conséquences, pour le public, de ce que l'on vient de décrire. Quoi faire de tout cela ? Comment être à la hauteur de cette mémoire d'emprunt ? De notre qualité de témoins ? La dernière scène de la représentation se tient dans une des chambres du château. La grand-mère de Nathalie est assise et brode, en chantant à mi-voix – « *elle brodait des nappes, des napperons, des serviettes. [...] Et puis la vie étant... mes parents n'étant plus là, les objets ont été dispersés, et j'en ai pas gardé un seul. C'est marrant, on côtoie les objets, et on se rend pas compte, dans l'instant, que plus tard ils auront une autre destination.* » Puis, la voix de la grand-mère s'élève doucement – « *c'était une maison douce, une maison de bon aloi, juste ce qu'il faut de mousse, répartie aux bons endroits* ». Marcel prend un chœur, puis Nathalie : à trois voix ils reprennent la « *Douce maison* » d'Anne Sylvestre. Sans reprendre l'intégralité du texte, remarquons sa structure. Chaque couplet fait la description d'une « *maison douce* » qui « *ouvrait parfois sa porte à ceux qu'elle choisissait* » et qui jamais « *ne pensa qu'on pût user de violence pour pénétrer sous son toit* ». La maison dévastée est la femme violée (« *sauvagement ils pénètrent, dévastant tout devant eux* ») ; « *si vous passez par la route et si vous avez du cœur / vous en pleurerez dans doute, c'est l'image du malheur / Mais rien, pas même vos larmes, ne lui portera secours / Elle est loin de ses alarmes, elle est fermée pour toujours*

---

<sup>92</sup> RANCIERE Jacques, *La méthode de la scène*, Paris : Nouvelles Editions Lignes (collection « Lignes »), 2018, 144 pages, p.28.

[...] *Si j'ai raconté l'histoire de la maison violente / C'est pas pour qu'on puisse croire qu'il suffit de s'indigner / Il faut que cela s'arrête, on doit pouvoir vivre en paix* ». Le propos d'Anne Sylvestre, tel qu'il est intégré à la conclusion de la représentation, vaut pour scénario possible lié à notre inaction : voilà ce qui pourrait arriver au château si nous nous contentions, maintenant qu'on nous a *raconté l'histoire*, de nous « indigner » face au promoteur. Et l'on comprend à présent que ce château compte non pas parce qu'il présente de jolies tourelles de pierre, mais parce qu'il est à compter parmi « *Ces maisons qui nous habitent* » - il est « en nous » parce qu'à partir de lui peuvent être rejouées des scènes, redites des histoires, réactualisés des témoignages. Il est un opérateur central du dispositif de transmission, et la lutte contre sa destruction est moins une question de sauvegarde patrimoniale qu'une lutte *pour la possibilité de dire encore*. C'est cela que produit le vis-à-vis avec la *Douce maison* : la maison violée est même toujours là *physiquement* mais elle reste *fermée* et muette pour toujours, elle n'a « *plus d'âme ni de nom* ». Ce qui est à craindre, dans le cas d'une destruction du château, ce n'est pas la perte d'un monument mais la fragilisation de la possibilité du récit. La responsabilité qui nous incombe est alors du même ordre que celle endossée par le personnage de Nathalie, l'héritière, l'Histoire, la narratrice. C'est notre responsabilité en tant que témoins, et c'est ce que reprend chaque refrain intercalé entre deux couplets : « *Non, non, je n'invente pas / Mais je raconte tout droit* ». Le dernier refrain est une variation : « *Non, non, je n'invente pas / Moi, je dis ce que je dois* ». Dire, et dire vrai, voilà notre mission – « faire défection<sup>93</sup> », ce serait refuser notre héritage, et faire fi des espoirs que Nathalie place en nous. R. Dulong a particulièrement bien décrit, notamment à partir du cas de Primo Levi, cette exigence morale qui caractérise le témoin, rendue d'autant plus pesante lorsqu'il est pratiquement le seul à *pouvoir dire*. Il y a quelque chose de la « destinée<sup>94</sup> », de la « vocation<sup>95</sup> » de celui qui connaît la « nécessité d'assumer les séquelles d'un épisode biographique. C'est un destin<sup>96</sup> ». Dans notre cas, les épisodes en question n'ont pas été vécus par nous, mais pour autant, on l'a dit, nous en sommes les rescapés, les porteurs. Le silence du château en lui-même, le mutisme à venir des personnages de la fiction théâtrale, l'obligation formulée par les refrains d'Anne Sylvestre : tout indique que le risque majeur est celui du silence.

Nathalie « ne peut savoir si sa déposition sera reçue, si elle sera validée, s'il y aura jugement ou si on [la] décrètera victime de son délire. Témoigner, répéter le même récit, apparaît alors formellement comme le lancement désespéré d'une bouteille à la mer, pour reprendre une image fréquemment utilisée par les rescapés. C'est un don qui n'attend pas de contrepartie, un engagement à corps perdu, un acte éthique<sup>97</sup> ». Nul ne saurait donc prédire les effets « objectifs » du dispositif mis en

---

<sup>93</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, op.cit., p.50.

<sup>94</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, op.cit., p.95.

<sup>95</sup> *Ibid.*

<sup>96</sup> *Ibid.*, p.96.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p.114.

place dans la pièce de théâtre<sup>98</sup> (le spectateur va-t-il prolonger cet acte éthique ? est-il un témoin fiable et un acteur engagé ?), mais ce qui est intéressant pour nous, c'est de voir quelles clés sont données au public pour agir à partir de ce qu'il sait désormais. Or, face à cette solennité que revêt l'exigence du dire, du témoigner *encore*, il est remarquable que le personnage de Nathalie en vienne à déployer un autre discours, qui émerge déjà dans sa description des objets que l'on perd et qui vont vers « *une autre destination* ». Après le chant, elle développe davantage cette idée : « *Je pense que les objets deviennent ternes au bout d'un moment si on les laisse toujours au même endroit. Les changer de place c'est leur redonner vie à chaque fois. C'est bien qu'ils puissent voyager dans une autre pièce, dans une autre famille, dans un autre appartement. Faut pas être trop attaché aux objets, ou alors juste un certain temps. Faut les laisser ensuite continuer leur route ailleurs ! Y'a d'autres choses qui viennent à ce moment-là, ça peut être très riche... Non, faut qu'ça bouge à un moment donné* ». Cette acceptation, cet éloge presque de la circulation, vient à la fois chapeauter la représentation elle-même, qui n'est que passages de relais, et nuancer le poids de la responsabilité. Témoigner, ce n'est pas que documenter une réalité passée ou la certifier : c'est d'abord s'adresser à d'autres, dans un acte de communication. Par conséquent, l'indication de Nathalie consiste aussi en un deuil relatif de la vérité factuelle, dû aux modifications *de fait* que cette vérité est appelée à subir. Il importe de faire circuler les témoignages comme il importe de ne pas trop s'attacher aux objets puisque dans tous les cas *ils finiront par être déplacés*, et que de surcroît ce déplacement est la condition – toute la pièce le prouve – de leur existence.

Au regard de cette dimension réflexive intégrée à même la représentation – qui préfigure la discussion publique qui va lui succéder – et pour synthétiser notre analyse sur l'expérience temporelle fictive proposée par *Ces maisons qui nous habitent*, on pourrait maintenant parler là d'une expérience du passage. Cette notion de passage est proposée par G.H. Mead pour décrire l'expérience faite du présent. On pourrait selon lui considérer que « nos passés sont toujours mentaux, tout comme sont mentaux les futurs que nos imaginations projettent devant nous<sup>99</sup> » ; cette notion d'imagination<sup>100</sup> correspondrait en l'occurrence à ce que l'on a abordé concernant le devenir fictif du château, qui

---

<sup>98</sup> On peut noter que ce problème des effets « réels » est aussi laissé de côté par P. Ricoeur, qui comme nous s'intéresse aux visées et à la structure des dispositifs plus qu'à la mesure de leur efficacité : « de même, donc, que nous nous étions abstenu de trancher la question de la référence de l'événement historique au passé effectif, nous laissons en suspens le pouvoir détenu par le récit de fiction de découvrir et de transformer le monde effectif de l'action ». RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome II : la configuration dans le récit de fiction*, *op.cit.*, p.297.

<sup>99</sup> MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, *op.cit.*, p.177.

<sup>100</sup> Le terme apparaît d'ailleurs de nombreuses reprises dans l'ouvrage de L. Boltanski sur lequel nous nous appuyons – *La souffrance à distance* – pour décrire les ressorts de la responsabilité, tout au moins de l'implication du spectateur face au malheureux : « lorsqu'il s'agit de préciser la façon dont s'opère cette coordination [entre spectateur et malheureux], l'imagination joue [...] un rôle essentiel. Chacun des spectateurs fait à celui auquel il s'adresse et auprès de qui il transporte le spectacle de la souffrance, et la façon dont il s'en est trouvé concerné, ce que nous appellerons une proposition d'engagement. » BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, *op.cit.*, p.102.



structure toute l'intrigue. Mais, pour mentaux qu'ils soient, ces passés et ces futurs sont les seuls qui importent dans le présent. Même si « on se réfère toujours à un passé qui ne peut être atteint<sup>101</sup> » et qui est imparfait au plan de sa concordance avec ce qu'une enquête historique approfondie pourrait mettre au jour, ce passé « répond néanmoins à la fonction et au sens d'un passé<sup>102</sup> », c'est-à-dire qu'il sert de repère pragmatique, et de base d'inférence pour l'action courante. La conséquence de cela, c'est que les contenus du passé et du futur évoluent, ils *passent* dans le sens non simplement d'une chronologie mais aussi dans leur qualité factuelle. « Il y a bien un passage qui est en cours. C'est un passage qui est en réalité dans l'expérience elle-même, un passage qui ne peut être divisé en instants. Nous avons l'expérience du passage continu<sup>103</sup> », c'est un « processus<sup>104</sup> », un « mouvement<sup>105</sup> », et « c'est le processus entier qui déterminera ses différentes étapes<sup>106</sup> ». Le présent pour G.H. Mead est le lieu d'une révision permanente du passé et du futur à toutes fins pratiques ; or cette plasticité des contenus temporels implique celle des objets et des événements, qui sont toujours appréhendés, décrits, utilisés, en fonction de chaînes de causalité ayant lieu dans le temps. « L'objet qui est là, dans l'expérience, est un objet qui, fondamentalement, passe<sup>107</sup> ».

Ces réflexions ne nous importent elles-mêmes qu'à des fins pratiques - en l'occurrence, pour décrire ce qui se joue dans la représentation théâtrale. Or donc, la représentation théâtrale, maintenant que nous l'avons observée attentivement, ne vise aucunement à rendre compte d'un passé objectif qu'il nous faudrait connaître en tant que tel. Elle ne vise pas non plus, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, à faire de nous, de chaque spectateur, un militant pour la préservation du château. Elle est intégralement construite autour de ce qu'on peut appeler l'expérience du passage, et ce à plusieurs niveaux. Il y a le passage de relais des témoins de Cécile aux comédiens, et des comédiens aux personnages, dont le corps devient dépositaire de multiples récits ; des personnages aux spectateurs ensuite, qui sont partie-prenante de la narration. Il y a aussi le passage dans le château (la balade, la déambulation), qui dote celui-ci d'une qualité organique, vivante : dans chaque pièce des histoires sont dites et animent - au sens d'une dotation d'*anima*, d'âme, ou plutôt du souffle (de la voix ?) qui confère l'âme - la bâtisse. La *Douce maison* convoquée par le chant est, *a contrario*, celle qui « n'a plus d'âme » parce que réduite au silence. Mais il y a aussi ceci que G.H. Mead dit être fondamental, à savoir la qualité passagère de toute chose : Nathalie, l'héritière du château, qui se présentait au premier abord par un cri - « *STOP !* » -, par une colère contre le projet de centre commercial, *a elle-même été modifiée par le spectacle* : sa rage initiale *lui est passée*. « *Non, faut que ça bouge à un*

---

<sup>101</sup> MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, *op.cit.*, p.177.

<sup>102</sup> *Ibid.*

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> *Ibid.*, p.178.

<sup>105</sup> *Ibid.*

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> *Ibid.*

*moment donné* », et quel que soit l'attachement que l'on a à des objets, ils passeront eux aussi. La morale de cette histoire, comme l'on dit, consiste à prendre acte de ce passage inéluctable, qui est tout autre chose qu'une *perte*. Dire qu'il y a passage, c'est dire que d'autres mains peuvent se saisir de ce qui n'est plus dans les nôtres : à l'inverse dire que cela est perdu, ce serait interrompre le travail de déplacement, de médiation. En définitive, un genre de pari narrativogénique est formulé : quels que soient les liens objectifs qui nous unissent (ou non) à l'histoire, à *telle histoire*, nous sommes tous susceptibles de pouvoir la raconter malgré tout, pour peu qu'il nous ait été donné, un jour, de l'entendre.

Une dernière chanson vient clore le spectacle : « La maison près de la fontaine », de Nino Ferrer. Elle raconte les souvenirs (« *on allait à la pêche aux écrevisses avec monsieur le curé* ») et la démolition : « *la maison près des H.L.M / A fait place à l'usine et au supermarché / Les arbres ont disparu / Mais ça sent l'hydrogène sulfuré / L'essence, la guerre, la société / Et ce n'est pas si mal, et c'est normal / C'est le progrès / C'est le progrès !* ». Cette note finale indique deux choses. D'abord, que l'on peut ironiser autour de ce qui apparaissait au départ comme dramatique (le progrès tel que décrit par le promoteur). C'est un point important car comme l'a très justement relevé M. Losco-Lena, « le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est fort peu question d'esprit blagueur dans l'abondante production consacrée au témoignage par les philosophes, les sociologues et les historiens<sup>108</sup> » ; par conséquent, l'introduction d'un genre d'humour (que l'on voyait apparaître aussi, par exemple, dans la scène du fantôme de Réguillon) sur le terrain mémoriel s'expose à engendrer des réactions de celles et ceux qui se font les gardiens du « grand sérieux<sup>109</sup> » de la chose – nous verrons dans un instant ce qu'il en est exactement dans notre cas, lorsque Cécile nous parlera de la « *rigolade* » du spectacle. Le second élément important qui donne sens à cette chanson c'est que les personnages eux-mêmes, et Nathalie en particulier, sont désormais dans une posture d'apaisement (qui n'est ni une acceptation, ni une résignation) vis-à-vis de la mémoire. Eux qui ont passé leur temps à se souvenir pour nous, à rejouer pour nous le passé, à resituer chaque époque dans des corps et chaque corps dans chaque pièce, ont par cela même pris acte du fait du passage. Eux aussi se sont métamorphosés. Et cette modification de ce qu'ils sont – leur passage à eux d'un état à un autre – est la conséquence de leur dire : le relais est passé, et à nous maintenant de reprendre le travail. Allons-nous le faire ? A la fin du chant, un tonnerre d'applaudissements retentit et, à défaut de savoir ce qu'il y a exactement dans la tête de chaque spectateur ou spectatrice, l'on observe alors l'efficacité du dispositif : maintenant, c'est le public qui va prendre la parole, à travers un temps qui est aménagé et prévu à cet effet. En applaudissant il signe formellement la fin de la représentation, mais aussi ses

---

<sup>108</sup> LOSCO-LENA Mireille, « Le pitre témoin », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.40-46, p.40.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p.40.

retrouvailles avec la parole. Lui qui s'était retrouvé muet au départ se manifeste dans le bruit, les « *bravo !* », tandis qu'au même instant les personnages se dissolvent. Solène, Mathilde et Aurélien nous disent « *merci* », nous sourient, et le moindre geste qu'ils font – leurs voix, mêmes – ne sont plus les mêmes ; il n'y a rien d'autre que notre mémoire désormais pour nous rappeler qui étaient Nathalie, Césarine et Marcel. Le public est invité à se rendre sur la pelouse, sous l'ombre des grands cèdres, pour mettre en commun son expérience, pour la qualifier ; pour adresser aussi aux comédiens les questions ouvertes par la représentation, pour leur demander qui ils sont réellement et comment ils ont procédé au juste. Définitivement, et quel que soit le sort effectif du château, tout cela n'était pas « que » du théâtre. C'était, plutôt, une façon pour le Rize de doter le public, via Anda Jaleo, d'une « clé de lecture » supplémentaire à attacher à son trousseau.

## 2. La mémoire trouble

Pour E. Goffman, « la fiction théâtrale s'achève lorsque commencent les applaudissements du public. Comédiens et spectateurs se retrouvent alors – les uns abandonnant leur personnage, les autres se déprenant de ce qui les avait jusque-là tenus en haleine – parfaitement d'accord sur ce qui s'est réellement passé<sup>110</sup> ». Mais dans le cas qui nous occupe, la fin de la représentation ne signe pas pour autant la fin de l'activité, qui tient à son couplage avec un temps de discussion – aussi est-il litigieux de déterminer *a priori* (comme E. Goffman le fait avec le théâtre<sup>111</sup>) le moment où s'effectue l'ouverture ou la clôture d'une activité cadrée. De plus, E. Goffman considère « qu'une mise en scène est une fabrication bénigne à laquelle le public participe activement et dont le dénouement produit le même effet que celui d'un bon canular<sup>112</sup> ». Là non plus, cette définition générique n'est pas satisfaisante, car elle présume d'un accord sur l'événement qui vient d'avoir lieu et qui, bien qu'il puisse être présenté à l'avance comme « théâtre », n'est pas pour autant réductible à cela, et est loin d'être nécessairement « bénin ». Il faut alors revenir aux « circonstances sociales<sup>113</sup> » exactes de notre dispositif pour éviter ces raccourcis. La représentation d'Anda Jaleo, d'abord, n'est pas compréhensible hors de la séquence dans laquelle elle s'inscrit. En effet lorsque le Rize organise des activités telles que des conférences, des spectacles, des projections, des lectures, il s'assure qu'un moment soit prévu, généralement à la fin, pour échanger autour de ce qui vient d'avoir lieu. C'est également le cas lors des inaugurations d'exposition où, une fois les discours des élus et de Xavier passés, chacun commente ce qu'il vient de voir et d'entendre, et où les membres du Rize circulent

---

<sup>110</sup> GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, *op.cit.*, p.139.

<sup>111</sup> « L'exemple classique en matière de parenthèses temporelles d'ouverture et de clôture, ou de limites spatiales, appartient au théâtre : le spectacle commence après que les lumières se sont éteintes, que les trois coups ont retenti et que le rideau s'est levé, et s'achève lorsqu'il tombe et que la salle s'éclaire. » *Ibid.*, p.246.

<sup>112</sup> *Ibid.*, pp.142-143.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.256.

parmi la foule, petits fours à la main, pour recueillir les impressions des visiteurs<sup>114</sup>. Ce sera encore le cas dans l'exposition consacrée aux ouvriers (séquence 9), dont nous verrons qu'elle intégrait à même sa scénographie un espace d'agora où le public pouvait s'asseoir pour échanger en fin de visite. Du coup, le moment de la représentation théâtrale est pratiquement moins important pour lui-même que pour les conséquences, en termes de dialogues, qui peuvent être observées à son issue. Nous avons affaire à une pièce de théâtre qui importe donc au Rize, et qui nous importe, *en tant qu'elle fournit matière à dialoguer à un public*.

Cette transition entre le temps du voir et le temps du dire est d'ailleurs aussitôt explicitée par Juliette, qui prend la parole une fois les applaudissements terminés. Parce qu'elle nous « *invite à échanger un petit peu autour d'un verre, pour échanger peut-être avec la compagnie sur ce qui était vrai dans l'histoire, qui se rapportait réellement au château, et puis ce qui est de la fiction* », qu'elle renseigne l'origine des témoignages utilisés par la compagnie et réinscrit la représentation présente dans le cadre général du temps fort du Rize<sup>115</sup>, elle nous indique que le temps est venu d'enquêter sur ce que nous venons de vivre, et de mener de surcroît un travail d'objectivation consistant à départager le vrai du faux. Et, puisque la pièce devient un objet d'analyse pour le public qui vient d'y assister, c'est la forme même de ce dernier qui change. C'est ce qu'a décrit L. Quéré dans son analyse du *public comme forme et comme modalité d'expérience* : « Nous ne sommes pas simplement soumis au cours des choses, nous pouvons aussi tenter d'intervenir sur lui pour induire ou pour prévenir des situations présentant des qualités désirables ou indésirables, ou encore pour empêcher que ne se produisent des événements ou que soient entreprises des actions dont on peut craindre que les conséquences soient fâcheuses, néfastes, pour une raison ou une autre. La réalisation d'un tel contrôle

---

<sup>114</sup> J'ai participé à l'ensemble des inaugurations durant ma résidence, au départ pour prendre des nouvelles des personnes déjà rencontrées dans mon enquête puis, très vite, pour observer la façon dont ces inaugurations fonctionnaient comme moments d'épreuve pour le Rize. Le jour de vernissage est en effet irréductible à une sorte de formalité, à une mondanité où on « réseaute » et où l'on écoute des discours creux : c'est à l'inverse un temps crucial pour l'équipe, car *critique*. Dans le hall, dans la salle d'exposition, dans le café, des dizaines voire des centaines de personnes plus ou moins connues des riziens sont en effet réunies et analysent l'exposition (et les discours, et le Rize en général, etc.). Du coup, naviguer parmi le public est pour les riziens un moyen de faire expliciter aux visiteurs leur façon de percevoir les choses ; bref, d'enquêter sur les premiers effets du dispositif d'exposition, et éventuellement d'en ajuster certains éléments les jours suivants (notamment en ce qui concerne les coquilles dans les textes, les lumières mal placées, l'ambiance sonore trop forte ou inadéquate, etc.).

<sup>115</sup> Un document de travail du CMS, intitulé « *petit speech fin de spectacle* », reprend le discours : « *Pour vous dire quelques mots avant qu'on se retrouve autour d'un verre pour ceux qui ont le temps de rester et de plus échanger à propos du spectacle [...] Vous avez donc assisté à la création théâtrale qui s'intitule "Ces maisons qui nous habitent", et... l'écriture et la création du spectacle ont été confiées à la compagnie Anda Jaleo, donc vous avez vu trois comédiens de la compagnie aujourd'hui, Mathilde, Solène et Aurélien. Ils ont passé quelques mois au Rize pour écrire le spectacle, et l'histoire s'est appuyée sur environ 70 témoignages qui ont été collectés auprès de villeurbannais depuis 2009. C'est une campagne de collecte qui est permanente et annuelle au Rize, donc euh... si vous avez des histoires à raconter sur Villeurbanne, sur votre quartier, sur la vie en général dans la ville, n'hésitez pas, j profite de la présence donc de notre intervenante qui... qui est en charge de la collecte des témoignages, qui est Cécile, pour la présenter parce que t'es là pour cette 4ème et dernière représentation... Et, simplement, pour vous dire que le spectacle en fait s'inscrit dans le cadre du temps fort qui a eu lieu au Rize jusqu'à aujourd'hui, puisque c'est aujourd'hui la clôture du temps fort et de l'exposition... un temps fort dédié aux maisons à Villeurbanne. »*

exige un important travail de problématisation et d'enquête, pour identifier ce qui se passe et en entrevoir les conséquences, ainsi que le développement de débats et de confrontations de jugements sur les résultats de l'exploration et les dispositions à prendre. C'est ici que la communauté d'aventure ou de destin se mue en une communauté d'enquête et de contrôle, que l'expérience eue par le public s'intellectualise et se politise, et que se transforme la forme d'association qui y prévalait. [...] Il ne s'agit plus seulement du public effectif d'une représentation, présent physiquement dans un lieu bien circonscrit pour une durée déterminée, un théâtre, une salle de cinéma [...], mais de l'ensemble des personnes susceptibles à fois d'être affectées par les conséquences indirectes d'une activité sociale, d'une décision ou d'un événement, d'être intéressés à leur contrôle et de se constituer, pour cela, en agent politique<sup>116</sup> ». La notion de communauté d'aventure est bien sûr d'inspiration deweyenne : « le public se définit au départ en termes d'expérience partagée. Ce qui caractérise un public c'est qu'il a ou fait une expérience ensemble<sup>117</sup> ». Cette expérience en « nous », irréductible à une addition de ressentis subjectifs, suppose « un acte commun de focalisation, et une compréhension commune de cet acte (ce qui est bien différent de la représentation d'une similitude de sentiment ou de situation)<sup>118</sup> » : c'est celle que nous avons explorée dans la séquence 4. Nous franchissons ici une étape supplémentaire, que nous n'avons pas les moyens de documenter plus tôt : cette expérience en « on », ce voir-en-commun, n'est plus ce que le sociologue identifie en termes d'ethnométhodes non thématiques par les membres, mais à l'inverse le thème d'une discussion publique. Qui sont les personnes susceptibles d'être affectées par *Ces maisons qui nous habitent* ? Et de quel genre d'affection parle-t-on ?

On pense d'abord aux spectateurs faits témoins d'un certain nombre d'histoires concernant le passé de Villeurbanne, du château, de la famille qui y vivait, etc. Or voici qu'ils doivent devenir en quelque sorte juges de cette expérience-là, ce qui fait se poser d'une manière particulièrement intéressante la question du vrai et du faux : sommes-nous des témoins de choses « vraies », ou bien ne s'agissait-il que d'histoires fictives ? Ce point est décisif dans la mesure où les modalités d'engagement du spectateur/acteur/témoin dépendent de ce travail consistant à séparer « souffrances fictives et souffrances réelles<sup>119</sup> », comme l'indiquait L. Boltanski. Pour traiter ce point, nous allons tâcher de voir comment le problème de la vérité émerge dans les échanges avec Cécile pour autant qu'elle se fait la porte-parole des témoins premiers, ces soixante-dix personnes rencontrées et enregistrées par elle (voir note 115). Car il se trouve qu'*eux aussi* sont affectés par le travail théâtral – et peut-être fragilisés au point qu'il faille rappeler, comme le fait Juliette, que derrière les personnages se trouvaient des êtres bien réels ! Ainsi, le débat post-représentation peut être abordé comme moment

---

<sup>116</sup> QUERE Louis, « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », *op.cit.*, pp.123-124.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p.118.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.122.

<sup>119</sup> BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, *op.cit.*, p.52.

de clarification de l'événement échu, qui « a pu être prévu, attendu, souhaité, redouté, et, quand il s'est produit, il a pu surprendre ou rassurer, inquiéter ou soulager, valider ou infirmer des prévisions, remplir ou décevoir des attentes, satisfaire des espérances ou aller à leur rencontre. [...] Celui-ci a aussi pu être perçu depuis des points de vue différents, et il se peut qu'il n'ait pas constitué le même événement pour tous les témoins. [...]. Il a pu toucher des sujets, individuels et collectifs, [...] provoquer, chez des individus et dans des collectivités, des sensations, des émotions et des réactions, satisfaire ou décevoir des personnes, les réjouir ou les horrifier, les satisfaire ou les désespérer, les atterrer ou les traumatiser, altérer leurs "vécus" positivement ou négativement, résoudre leur situation ou poser de nouveaux problèmes<sup>120</sup> ». En adoptant cette conception de l'événement, on pourra comprendre que la problématique du « trouble » dans la vérité qui émerge dans la discussion, loin d'être une pure affaire de factualité historique, procède d'abord d'une ré-identification des sujets, d'une ré-attribution des mémoires, qui doit permettre d'un côté de rétablir les témoins originels dans leur intégrité, et de l'autre, de fournir au public une description « rationalisée » de son expérience, lui indiquant par là-même quoi faire (ou non) de celle-ci. C'est en même temps la responsabilité du Rize qui est engagée par l'émergence de ce trouble : quelles leçons faut-il tirer de cette demande d'éclaircissement du vrai et du faux ? Que faut-il faire en s'apercevant que Cécile, initialement présente pour voir si parmi les spectateurs certains auraient à leur tour « *des histoires à raconter sur Villeurbanne* », se trouve être troublée par ce qu'elle vient de voir ? Comment faudrait-il s'y prendre à l'avenir pour éviter (ou non !) que ces problèmes se reproduisent ? Sans chercher à répondre une fois pour toutes à ces questions, mon but est de nous préparer aux problématiques systématiquement associées au moindre événement public qu'organise le Rize, ainsi qu'aux débats internes aux équipes qui fourniront un des matériaux privilégiés de la suite du rapport.

Pour simplifier l'exposé et préserver la dynamique très particulière de ce genre de moments (des discussions sur une pelouse, dans des petits groupes mouvants...), je vais tenter de synthétiser, d'une traite, le déroulé du « débat ». Sur la pelouse de petits groupes se forment et je passe de l'un à l'autre avec mon carnet de terrain, notant parfois les choses sous les yeux des gens lorsqu'ils me connaissent déjà en tant que sociologue (Xavier, Juliette, et les comédiens d'Anda Jaleo) ou bien, lorsqu'il s'agit d'inconnus, inscrivant entre deux conversations ce que ma mémoire a tant bien que mal réussi à retenir ; ou bien encore en me plaçant à quelques pas d'un groupe, pour écouter et prendre des notes, l'air de rien. C'est de cette façon que je capte plusieurs échanges de Cécile : avec des spectateurs, avec les riziens, avec la troupe. J'observe en premier lieu ce qu'elle me redécrit plus tard comme sa méthode de prédilection pour rencontrer des gens dans le cadre de « *Quelle mémoire !* » : « *s'appuyer sur les expositions en cours et à travers ces expositions, aller proposer aux personnes, en*

---

<sup>120</sup> QUERE Louis, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *op.cit.*, p.197.

*allant aux vernissages [...], en étant sur place quand il y a des visites d'expo, proposer aux personnes qui sont là, si elles ont quelque chose à raconter sur la thématique en question [celle du temps fort en cours] de venir témoigner* ». Juliette aussi m'avait décrit dans un entretien cette méthode, en ajoutant que Cécile « *va à la rencontre des personnes, [mais aussi qu'elle] leur explique son travail, [et] remet bien ce travail-là dans le cadre de l'institution "Le Rize", et en particulier l'institution "Archives Municipales".* » En amenant ces éléments, je souhaite simplement nous mettre la puce à l'oreille, moins pour ce qu'ils disent d'un effet de légitimation qui intervient lorsqu'on se présente comme étant du Rize, que pour cette précision concernant les Archives. En effet, on pourrait s'étonner d'apprendre que ce que le spectacle auquel on vient d'assister ait quoi que ce soit à voir avec ce qu'on imagine être une archive : des dossiers, dans des cartons, avec une cote, et, pour pousser la caricature, des épaisseurs de poussière pour recouvrir le tout ! Mais alors, à quoi ressemblent au juste les premiers témoignages ? Comment ont-ils été confectionnés, et pour quoi faire ? Et du coup, quels rapports entretient la collecte de Cécile avec le travail archivistique de Dominique ? Ces questions, qui occuperont une partie de la séquence 7, méritent d'être ouvertes ici pour faciliter la compréhension des réactions d'étonnement que l'on va entendre dès maintenant. Car cet étonnement est finalement proche du nôtre et se laisse résumer ainsi : *comment* est-on passé de *personnes* rencontrées *au singulier* à un *ensemble de témoins*, puis à un *paquet de dizaines d'archives*, puis à ce *spectacle-là* ? Et qu'en est-il de la mémoire dans cette succession de reprises ?

Cécile, entourée par un premier groupe de quatre ou cinq personnes, est justement en train de leur expliquer son métier : « *l'idée [de « Quelle mémoire ! »] c'est d'enrichir à la fois les Archives de la ville, et de pouvoir alimenter l'exposition* ». Voilà qui complexifie un peu plus le problème, puisqu'on croit comprendre que d'entrée, la collecte est conçue par avance pour faire différents usages des témoignages qu'elle génère. L'explication continue : « *Moi je suis biographe. Je fais d'abord une transcription littérale, puis ensuite je réécris en remettant ensemble ce qui va ensemble* », « *à l'expo Maisons j'avais rencontré une vingtaine de personnes, et c'est moi qui ai collecté les témoignages* », « *ça enrichit la mémoire, et c'est vrai qu'il y a plein de personnes qui sont contentes de raconter ce qu'elles ont fait, même si elles ont l'impression que c'est banal* », etc. Un homme raconte à quel point lui, « *qui vient d'arriver à Villeurbanne* », a été « *frappé, sur Google Earth, en voyant apparaître des bâtiments qui n'existent déjà plus* ». La conversation s'ensuit sur les démolitions (telle « *jolie maison qui vient d'être démolie, à côté de chez moi* »), et celles et ceux qui comme moi ont déjà visité l'exposition y font référence : « *vous avez vu l'exposition, il y a l'architecte, ou quelqu'un de la mairie, qui dit...* », « *vous avez vu dans l'exposition, il y a une photo sur la maison, c'est monsieur L., il a construit huit maisons avec son frère* ». Remarquons que la cohérence thématique de la programmation du temps fort - du « catalogue » d'activités du Rize - est pratiquement vérifiée dans la conversation : oui, il y a bien un lien qui peut être établi entre la salle du Rize, le spectacle de théâtre, le thème de l'habitat en général, et même la petite maison d'à côté. On observe là ce qui se retrouvera

dans les débats des expositions, à savoir un moment dans lequel le public soumet à l'analyse un objet problématique (ici, la destruction d'un bâtiment ayant une valeur historique, architecturale, patrimoniale) à l'appui, entre autres, des éléments fournis par le Rize. Cela éclaircit un peu mieux ce en quoi consistent les fameuses clés de lecture dont nous parlaient notamment Delphine (séquence 2) et Xavier (séquence 3). Ici, devant le château Grandclément, les concepts, les exemples, les photographies, bref, tout l'outillage disponible dans l'exposition conçue par Delphine vient alimenter une réflexion qui porte aussi bien sur le thème central des « *Maisons à Villeurbanne* » que sur les déclinaisons personnelles de celle-ci (la maison « *à côté de chez moi* » peut être examinée à son tour, comparée à celles qui apparaissent dans l'exposition en maquettes, ou même château...).

La description que Cécile livre de son travail vient ajouter à cet outillage, puisqu'elle permet aux gens qui l'écoutent de découvrir quelques-unes des méthodes (transcriptions, questions, réécritures) qui ont conduit des premiers témoins à ce qu'ils viennent de voir. « *Ça fait un lien, une espèce de... c'est ce qu'on a bien ressenti dans cette pièce* », dit une dame curieuse – et les autres d'opiner du chef. Cécile intervient alors :

- « - *Oui, c'était marrant parce qu'ils ont fait un mélange entre tous les témoignages !*
- *Dame : "Mais je reconnais pas, mais je reconnais pas !" [rires]*
- *Cécile : Si si, je les ai tous reconnus, mais alors c'était complètement mélangé.*
- *Homme : Oui, mais pour le spectateur, non !*
- *Dame : Oui, par exemple, sur Réguillon [le fantôme], vous vous rendez compte ! Les faux bruits qu'on va faire colporter. Ah, moi j'ai cru que c'était Réguillon !*
- *Cécile : Oui, c'est quelqu'un qui a vraiment vécu cette malédiction... »*

Je n'ai pas le temps d'en écrire davantage à ce moment-là : l'échange marque une pause avec l'arrivée de Juliette (« *j'ai d'autres petites choses, si ça vous intéresse* ») qui distribue des flyers pour d'autres événements du Rize et des programmes, où elle entoure parfois au feutre les numéros à appeler, indiqués dans telle page cornée, pour celles et ceux qui aurait de quoi nourrir l'exposition à venir à l'automne 2013 – *Faisons connaissance* (« *je fais une collecte de photos de famille pour le temps fort de l'automne, donc si vous avez de la matière... Parlez-en autour de vous ! Et à l'automne prochain on va parler du quartier du Rize, c'est encore vague mais si jamais...* »). Une dame demande : « *ça peut être sur tout Villeurbanne ou juste autour du Rize ?* – Juliette : *on accepte tout ! on collecte, puis ensuite, même si on ne peut pas utiliser les choses...* ». Une fois Juliette repartie, la conversation reprend sur la malédiction : « *je me souviens très bien cette personne, ce n'était pas drôle du tout pour elle* », « *et l'imprimerie, ce n'était pas là* », « *et même le lilas au début, c'était dans une autre maison* ». Les personnes autour de Cécile changent au fil des citronnades, mais toutes lui posent



des questions identiques – « *et ça, c'est vraiment arrivé ?* », « *mais alors, à qui il est ce château maintenant ?* », « *est-ce qu'on va vraiment le détruire ?* ». Bref, chacun s'affaire à identifier, à clarifier, à rationaliser (au sens de : livrer une description satisfaisante) ce qui vient d'arriver et, puisqu'il s'agissait de théâtre, donc d'un récit présumé fictionnel mais dont chacun sait désormais qu'il a un ancrage factuel, le problème principal est celui de la vérité. Chacun souhaite savoir ce qu'il en est « *vraiment* » de ce qui est, ce qui pour le coup vient répondre à la question du cadrage posée par E. Goffman : non seulement les acteurs sociaux sont capables de prendre la fiction pour ce qu'elle est, de savoir quand elle commence et quand elle se termine, mais de surcroît et surtout ils peuvent, comme dans notre cas, enquêter sur le partage lui-même entre fiction et réalité. A ce moment-là, le public mène une enquête à la fois très pratique (poser des questions à Cécile à partir d'éléments tangibles du spectacle pour en connaître le caractère réel ou contrefactuel) et tout à fait épistémologique, puisqu'il s'agit de savoir sous quelles conditions le spectacle a été produit, et donc sous quelles conditions il est possible de s'en emparer pour réfléchir à la mémoire, à Villeurbanne, à la destruction, etc. *Les limites de validité du savoir proposé sont elles-mêmes soumises à un examen.*

Mais à défaut de pouvoir prolonger ici même cette question d'épistémologie « pratique », délicate à saisir dans une situation où des groupes se font et se défont, il faut revenir au point nodal de l'échange précédent, à savoir la position de Cécile. Si les curieux et curieuses peuvent, grâce à elle, effectuer leur tri, leur vérification des faits, des dates, des noms donnés dans le spectacle, ce n'est que dans la mesure où elle est la représentante des témoins originels. C'est dire qu'au-delà de la méthode positive de « recrutement » qui intervient en amont de la collecte, Cécile veille aussi en aval, y compris ici, après que ses transcriptions ont été manipulées, découpées, réarrangées par une compagnie de théâtre. Or le trouble qu'elle identifie porte en fait moins sur le travail artistique lui-même que sur les implications qu'il a sur cette veille dont elle est comptable. Pour comprendre cela, il faut reprendre ce qu'elle m'expliquera *a posteriori* dans un entretien, lorsque je lui demanderai ce qui s'était au juste passé, pour elle, lors du spectacle au château. « *C'était très, très bien hein, y'a des trucs que j'ai beaucoup aimés. Mais moi ce qui m'a vraiment dérangée là-dedans, et je l'ai dit à l'issue du spectacle et à Xavier et aux personnes de la compagnie, c'est... Ils sont partis de toute la masse de témoignages que j'avais recueillie, et ils ont construit un spectacle à partir de ça. Ce qui m'a dérangé, c'est qu'on a mélangé du fait... on a attribué des choses à des personnes qui n'étaient pas les bonnes personnes, qu'on a mélangé de l'historique, enfin... Exemple concret, on dit qu'on se trouve dans la demeure de monsieur machin, je me rappelle plus du nom de la personne, mais bon c'était le vrai nom de la vraie personne, qui a existé, qui était quelqu'un de connu sur Villeurbanne, sauf qu'on lui attribue un fait de résistance et d'imprimerie, d'impression de documents, de tracts pendant la guerre qu'il n'a pas du tout fait, puisque c'était quelqu'un dans le Tonkin qui a fait ça, donc là ça me dérange parce que les gens qui assistent au spectacle et qui ne connaissent pas vont penser que la personne qui*

*vivait là, monsieur machin a réellement été résistant... et non, il a pas été résistant ! L'autre exemple c'était sur les grèves de 68, et ils ont cité un exemple [...] Mais non, c'était pas les grèves, c'était la fin de cette entreprise et c'était les manifestations et les grèves dans les années 80. Voilà, moi ça, ça m'a vraiment gênée, parce que je me suis dit, le Rize c'est quand même une structure scientifique [...] qui est censée apporter des éléments d'informations historiques et vérifiables, et voilà, donc soit c'est une pièce qui raconte... dont on écrit complètement l'histoire, on invente complètement l'histoire et c'est purement fictionnel, très bien... soit c'est purement historique et c'est vérifiable, et... le mélange des genres, moi ça m'a vraiment posé un problème et ça je l'ai dit [...] Là franchement j'ai trouvé ça très dérangent quoi, soit... Ou alors il, fallait le dire, il fallait prévenir en amont qu'on a mélangé de la réalité et de la fiction ».*

Le premier élément problématique est l'établissement du contexte : Cécile observe une sorte de défaillance du cadre, qui n'a été spécifié par Juliette qu'à la fin du spectacle. Il aurait fallu « *apporter un bémol, ou apporter quelque chose au début, dire quelque chose pour expliquer* », « *dire : "on part de choses anecdotiques et il n'y a aucun fait historique"* ». Ce problème en engendre deux autres : d'une part, la mise en jeu de la responsabilité du Rize, et d'autre part, le risque de la mauvaise compréhension du public : l'expérience fictive pourrait être prise pour un récit historique. Remarquons que Cécile, à aucun moment, ne remet en cause la performance théâtrale prise pour elle-même, dont elle vante au contraire la qualité (« *j'ai trouvé vraiment très bien plein d'autres choses, le principe est super, il y a plein de choses très sympas* ») ; seulement, en tant que l'enjeu de cette performance est d'abord, on l'a montré, de devenir l'objet d'une réflexion publique, le problème du cadrage se pose de façon aiguë. Et d'autant plus aiguë que ce qui est en jeu, ce sont des personnes réelles. Les témoins originels sont, par la médiation de Cécile, impliqués, concernés ; ce sont eux aussi qui auront à subir d'une certaine façon les conséquences de la représentation. C'est une différence notable d'avec d'autres balades : on ne parle pas ici simplement d'arbres, de maisons, d'usines, ou de morts glorieux, qui n'ont pratiquement pas (séquence 5) de droit de regard sur ce qui est dit d'eux. Ici, non seulement les faits « *ne sont pas attribués aux bonnes personnes, mais il y avait de l'écriture qu'ils avaient [les comédiens] faite eux aussi, qui était purement fictionnelle* ». Des histoires réelles ont été imputées à des mauvais sujets, et de surcroît des éléments fictifs ont été, dans « *un joyeux mélange* », ajoutés à ces histoires. « *La scène aussi où la personne est sous le lit dans le noir et raconte l'histoire de quelqu'un avec la malédiction... Moi je me suis dit : heureusement que la personne qui a raconté cette histoire n'était pas là, parce que ça a fait beaucoup rire et c'était quand même une histoire assez terrible pour elle [...]. Parce que son papa est décédé à cet endroit-là, il y a quand même une malédiction avec le même nom ; elle s'est séparée de son conjoint, c'était quand même quelque chose de très lourd dans sa vie. Alors bon après je me suis dit ça c'est moins grave, parce que les personnes... ils ont changé le nom de la rue, on sait pas qui a raconté ça ; les personnes qui assistent [au spectacle] le prennent comme ça parce que c'est traité sur le mode de la rigolade.*

*Mais [au départ] c'était pas du tout traité sur le mode de la rigolade ». Il y a eu, quelque part, un « problème de traitement des témoignages » tel que si les premiers témoins étaient venus à la représentation, ils se seraient sentis « trahis » : « c'est vraiment vis à vis des personnes qui ont témoigné, pour ne pas qu'ils se sentent trahis. [...] Moi j'imagine la dame dont le père faisait les tracts, qu'elle assiste et qu'elle entende ça... je sais pas, elle aurait peut-être pas du tout apprécié, elle aurait pu dire, "attendez, c'est pas monsieur machin, c'est mon père, il s'appelait pas comme ça", et... voilà, c'est quand même des... en plus c'est des choses très... des actes quand même particuliers, héroïques, dans une période où c'était pas simple de les faire, donc bon, je suis pas sûr que ça soit très apprécié... enfin, j'imagine dans l'autre sens d'ailleurs, si on attribuait de la collaboration à quelqu'un qui a pas collaboré, j'imagine le rôle que ça serait, donc... Ce n'est pas fait méchamment hein, mais bon... Et c'est vrai que j pense que quand on n'a que la matière écrite, et qu'on n'a pas rencontré la personne, et qu'on n'a... voilà, on n'a pas du tout le même rapport à tout ça, mais c'est vrai que bon ben, moi je... on a eu un contact, je l'ai vue au moins une fois, etc., et donc y'a un côté un peu émotionnel... »*

On touche ici un point important : la trahison porte en fait moins sur une éventuelle vérité historique détachée des sujets que sur *la confiance* qui caractérise le lien que Cécile (et donc le Rize) établit avec les témoins – « *dans le rapport de confiance à la personne je trouve que c'est un peu de la trahison, et moi ça me dérange, moi vis à vis d'eux.* » N'est-elle pas, ainsi qu'elle l'a redit aux curieux, biographe ? C'est dire que les gens lui font confiance pour qu'elle les préserve dans leur intégrité biographique, pour que ce qu'elle écrit d'eux soit fidèle à ce qu'ils sont. Qu'il s'agisse alors d'une malédiction vécue intimement ou d'actes de guerre glorieux, ces faits reviennent à des personnes spécifiques qui les ont vécus. Quand bien même auraient-elles parlé de mémoire, raconté leurs propres morts, décrit des faits rapportés (non vécus par elles-mêmes directement), cela n'eut rien changé - ce seraient encore *leurs souvenirs à elles*. Attacher ces souvenirs à d'autres, déplacer leurs hontes et leurs fiertés, leurs mobilisations et leurs résistances, c'est à proprement parler les désidentifier en rompant le lien qui existe entre les personnes et leurs accomplissements. Pour faire un parallèle : imagine-t-on donner à une rue le nom d'un homme qui n'a rien fait ou, pire, auquel on inventerait de toutes pièces une histoire qui le ferait passer pour « grand » ? Il est également utile, pour la suite, de noter l'attention que porte Cécile aux formats de traduction des phénomènes : alors qu'elle a eu « *un contact* » physique avec les témoins (transformés ensuite en textes), les comédiens d'Anda Jaleo ont eux procédé en sens inverse, des textes *vers* leurs propres corps. Du coup, si elle reconnaît qu'il est « *très compliqué de partir d'autant de témoignages et d'arriver à construire un spectacle* », c'est aussi parce qu'un texte *n'est pas un corps*, qu'un témoignage *n'est pas un témoin*, et que quelque chose a été *perdu* dans les textes. Quelque chose comme « *un côté émotionnel* ». Témoigner, ce n'est pas juste remettre un récit qui serait « collecté » : c'est devoir prononcer ce récit, le tenir en l'occurrence devant

et avec Cécile, et donc l'accompagner d'un ensemble de manifestations observables telles que des gestes, des larmes, des rires. Une forme d'« engagement émotif<sup>121</sup> » se fait à l'occasion du témoignage et Cécile – elle seule – est témoin de cet engagement. Elle seule connaît, grâce à ce contact direct, la valeur attachée par les personnes à tel ou tel événement de leur vie : « *moi je connais l'historique, je connais l'histoire de la personne, enfin... j'ai l'amont de tout ça, donc je suis un peu déformée par rapport à l'approche que j'ai du sujet* ». La trahison des témoins est alors poussée à son paroxysme lorsque non seulement leur biographie est imputée à d'autres, mais surtout lorsque les émotions identifiées dans le moment du dire, qui passent pour être des manifestations *par corps* de l'intimité des êtres, sont elles-mêmes trahies, lorsqu'une histoire « terrible » portée par les « larmes » donne lieu à une « rigolade ». La critique de Cécile est donc faite dans un souci de *préservation* de ces émotions non seulement pour autant qu'elles traduiraient, selon l'acception commune, l'être profond ou les « états mentaux internes<sup>122</sup> » des personnes qui les ont éprouvées, mais aussi parce que, s'étant manifestées au moment de l'échange avec Cécile, elles sont constitutives du *mode de relation qu'il convient d'entretenir avec les personnes qui se sont précisément confiées*. Et voilà pourquoi le problème porte autant sur la responsabilité du Rize que sur l'émotion des témoins : c'est qu'en réalité, au-delà de son versant « scientifique » qui l'engage à ne pas « colporter » de fausses histoires sans le dire, le Rize ne saurait mentir sur la façon qu'il a de s'attacher aux personnes. Et finalement tout porte à croire qu'au-delà de la finalité documentaire ou archivistique de la collecte, celle-ci est d'abord le lieu où se forment des attachements bien particuliers avec l'institution. Des attachements que nous aurons à explorer plus en profondeur, et qui impliquent des choses telles que des émotions, de la confiance, du soin.

Cécile, on l'a dit, ne manifeste aucune opposition de principe aux déplacements opérés par Anda Jaleo, à condition toutefois qu'ils soient explicités au public. Les comédiens « *ne l'ont pas mal pris, ils ont compris mes arguments, je ne remets pas ça en cause* ». Mais le risque de la trahison qui émerge à l'occasion de la représentation appelle une révision des principes méthodologiques qui guident la collecte. « *Je me suis dit, après coup... je n'y avais pas pensé du tout, mais je me suis dit, c'est bon à savoir pour une prochaine fois, de demander à avoir une relecture du texte avant. Parce que là j'aurais dit "Non, là ça me pose un problème". Après, ce n'est pas moi le commanditaire, donc si ça ne pose pas de problème au Rize, si ça leur convient... Mais moi j'aurais soulevé le problème auprès de Xavier. [...] ça me servira de leçon pour d'autres fois, de dire... Alors, aucun droit de regard artistique, mais juste pouvoir dire, "Non, par rapport à ce qui m'a été dit, c'était quand même pas ça, et c'est dérangeant par rapport à la personne".* » Il s'agit en d'autres termes pour Cécile

---

<sup>121</sup> THEVENOT Laurent, « Emotions et évaluations dans les coordinations publiques », *In* : OGIEN Ruwen, PAPERMAN Patricia, (dir.), *Raisons pratiques*, n°6, *La couleur des pensées*, Paris : Editions de l'EHESS, 1995, 282 pages, pp.145-174, p.148.

<sup>122</sup> PAPERMAN Patricia, « Les émotions et l'espace public », *op.cit.*, p.102.

d'élargir son travail de veille à d'autres étapes des traductions que connaissent les témoins ; d'être là pour observer les manipulations dont ils font l'objet et ce faisant, de sauvegarder, autant que possible, un genre de vérité attaché aux personnes. Rendre le travail proprement « artistique » conciliable avec l'exigence de confiance formulée à l'endroit de l'institution.

Finalement, le dispositif de couplage entre représentation théâtrale et discussion publique est le lieu où cette confiance peut « être examinée et évaluée<sup>123</sup> ». C'est d'ailleurs ce dont prend acte Xavier qui, lui aussi, se déplace de groupe en groupe et accumule comme moi, quoique sans carnet – sa mémoire est bien meilleure – les réactions des uns et des autres : « *Il y a de quoi méditer !* », me dit-il. « *Avec Cécile, il y a immédiatement des questions qui arrivent sur le vrai et le faux. Jusqu'où on peut aller ? Qu'est-ce que ça produit ? Qu'est-ce que nous on veut faire de ça ? On avait une commande, qui était assez ouverte et qui disait, "Vous utiliserez tous les témoignages qu'on a collecté", mais je pense qu'ils ont voulu avoir de la matière et qu'ils ont élargi pour ne pas s'inspirer uniquement de l'histoire de la maison proprement dite. [...] Puis le personnage principal s'est présenté, a donné l'histoire de la maison, quelques éléments vraiment réels, et après ça a enchaîné sur des choses qui étaient complètement vraies* ». Je note autant que possible ce qu'il me raconte, sans parvenir à préserver, à l'écrit, tout ce qu'il me dit de vive voix. Je retiens des expressions : « *un subtil mélange de vrai et de faux* » prévaut dans la pièce, et « *si c'est faux, pourquoi mettre du vrai à l'intérieur, ou si c'est vrai, c'est gênant de commencer à dire des choses fausses* ». On « *navigate entre l'ordre du réel, de l'objectif, du factuel, et puis l'imaginaire, la poésie. Bon, la mémoire c'est un peu ça aussi, il y a une part de réel, mais... On va réfléchir autour de ça, par rapport aux objectifs qu'on poursuit nous, en tant que commanditaires.* » J'essaie d'en savoir plus : « *On est producteurs, et ça nous met devant nos responsabilités. Est-ce que c'est ce qu'on voulait ? Ou peut-être qu'on ne l'avait pas suffisamment défini avant non plus.* ». Mais Xavier est interpellé par d'autres et je dois me contenter de souligner, dans mes notes, le terme de « commande » : en quoi consistait-elle au juste ? Car c'est bien par rapport à elle qu'il y a, semble-t-il, matière à méditation. Après quoi je retrouve Solène et Mathilde, qui sortent tout juste d'un échange avec Cécile - « *C'est vrai que c'est compliqué, on part de 70 témoignages, d'aplatir les choses. Et c'est vrai qu'on ne fait pas la différence avec le fond commun...* ». Ce que fait Anda Jaleo, me confirme l'un de ses membres, « *ce n'est pas la même démarche, pas le même travail* ». Je note alors cette phrase : « *Pour nous, la vérité c'est pas la vérité historique. Nous on travaille sur un autre genre de vérité, une vérité intime. La vérité des gens qu'on rencontre* ». En entendant cela, je leur propose de nous rencontrer pour que puisse m'être raconté ce travail-là, sur cette vérité-là.

---

<sup>123</sup> QUERE Louis, « Les "dispositifs de confiance" dans l'espace public », *Réseaux*, n°132, 2005/4, pp.185-217, p.204.

## II. Traduire la théâtralité du témoignage

Revenons d'abord sur l'appel à projet théâtral émis en juillet 2012 par le Rize. « *Une fois par an, le Rize consacre une exposition à un sujet patrimonial plus principalement centré sur l'histoire de Villeurbanne et constitué en premier lieu d'une valorisation de ses ressources archives. Pour la période février/mai 2013, le sujet choisi est celui de la maison* ». Le texte, qui donne quelques indications chiffrées sur le logement à Villeurbanne et le « contexte historique », décrit les attentes du Rize en ces termes : « *nous souhaitons programmer un spectacle hors les murs, directement au domicile de personnes rencontrées lors des recueils de témoignages et d'informations réalisés pour l'exposition. [...] Le spectacle sera une création écrite et mise en scène par une compagnie de théâtre à partir de témoignages oraux recueillis dans le cadre de la collecte annuelle de témoignages menée par le Rize, auxquels on pourrait imaginer ajouter des textes d'archives et des extraits littéraires en collaboration avec les archives municipales et la médiathèque. [...] Le spectacle sera joué à domicile en différents endroits de la ville, l'objectif étant d'ouvrir les portes de plusieurs maisons et/ou jardins. [...] La vocation de cet événement est de faire écho à l'exposition "Maisons" et d'imaginer ainsi une forme de programmation qui mette en relation certaines maisons avec le public, dans le cadre d'une création artistique [...]. Intérêt /opportunité de ce projet au Rize - valoriser l'habitat et les habitants dans leurs quartiers, lieux de vie - valoriser des témoignages oraux par la création d'une œuvre originale - proposer une programmation hors les murs : rendre le Rize présent en différents points du territoire = proximité avec le public concerné aussi bien en tant que témoin, qu'habitant accueillant un spectacle ou que public invité au spectacle* ». Comme nous l'avions supposé, la pièce de théâtre n'est pas une fin en soi pour le Rize – important surtout ses effets, y compris pendant la phase de création. Ceux-ci peuvent être décomposés schématiquement en quelques niveaux. Le premier est celui de la découverte de lieux normalement inaccessibles au public, pour autant qu'ils constituent une partie du patrimoine villeurbannais. Le second est celui de la valorisation des témoignages de Cécile, considérés comme des « ressources archives », ce qui nous indique que ces témoignages, d'une part peuvent être traités comme archives, et d'autre part ne semblent pas pensés tant pour « enregistrer » des mémoires que pour servir à d'autres manipulations (séquence 7). A un troisième niveau, et en écho au problème du faire équipe (séquence 2), la troupe recrutée aura à mettre au travail les différents pôles du Rize : puiser dans les enregistrements, documents, contacts dont disposent la médiathèque, les archives, l'équipe de valorisation/communication, etc. Cela ouvre pour nous un point important pour les trois séquences suivantes, à savoir que c'est en travaillant autour d'objets communs que les membres du Rize font équipe et découvrent, par là-même, ce en quoi consiste le Rize. Il est alors remarquable – et ce n'est pas sans rappeler la fonction qui avait été dévolue au rapport de master 2 – que pour « se » découvrir, le Rize mise sur des personnes extérieures. La pièce de théâtre doit être le

lieu d'une telle expérimentation : travailler avec les « ressources » du Rize, c'est explorer, autrement qu'il ne le fait lui-même, ses propres potentialités<sup>124</sup>.

Enfin, à un dernier niveau, l'appel à projet nous apprend que le travail théâtral doit permettre de développer la présence du Rize dans la ville. Mais en quoi peut consister une telle présence ? Bien sûr, à l'été 2012, Delphine, Géraldine et les autres ont déjà effectué un appel à participation<sup>125</sup> et un « repérage » des personnes susceptibles d'être intéressées pour témoigner, donner des objets, ou héberger éventuellement une des représentations<sup>126</sup>. Nous reviendrons sur ce travail de démarchage en séquence 9, dans le cadre de l'exposition *Ouvriers* : pour l'heure, il nous faut surtout remarquer que la question de l'implantation du Rize « *hors les murs* » implique une enquête sur des catégories attachées au « *public concerné* ». Si l'on comprend bien, ce sont trois modes d'attachement qui sont spécifiés : l'habitant, avec qui l'on prend contact parce qu'il a pour qualité de résider sur le territoire d'intervention du Rize ; le témoin, qui est l'habitant ayant accepté de raconter sa vie à Cécile ou, *a minima*, de confier des objets ; et le spectateur qui simplement vient assister à l'évènement. Ces trois façons d'appréhender les personnes (pour prendre un terme générique) sont tout sauf exclusives puisque, précisément, le travail de terrain effectué en amont des temps fort vise à ce qu'une même

---

<sup>124</sup> On retrouve cela dans le contrat qui sera signé entre le Rize et Anda Jaleo : parmi les obligations de la compagnie figure celle de « *travailler en collaboration avec les différents services du Rize pour la préparation du projet* ».

<sup>125</sup> En général ce sont les riziens eux-mêmes qui distribuent ce type de courrier, afin de cibler les habitants, d'éventuellement les croiser par la même occasion, et surtout, dans le cas de *Maisons*, pour confirmer « visuellement » le genre d'endroit où ils habitent. La vision des lieux de résidence permet le cas échéant d'apporter des indications supplémentaires au travail de repérage (voir note suivante). A titre indicatif, voici un extrait de la lettre de relance en question : « *Le Rize, lieu culturel municipal dédié à la mémoire de Villeurbanne, a lancé une collecte de témoignages destinée à enrichir les connaissances sur notre ville et sur l'histoire de ses habitants. En 2012, le Rize s'intéresse au thème de la maison, qui sera mis à l'honneur dans une exposition l'année prochaine. C'est à ce sujet que nous vous sollicitons. Étudier les maisons et leur histoire permet de comprendre l'histoire et le patrimoine d'une ville ouvrière comme Villeurbanne. La maison que vous habitez fait partie de cette histoire, que le Rize souhaite transmettre au plus grand nombre. Si vous l'avez construite, que vous l'habitez depuis longtemps ou que vous avez une histoire particulière à nous raconter ou encore des documents à nous montrer, nous serions ravis de vous rencontrer et de recueillir votre témoignage. Les témoignages pourront être anonymes si vous le souhaitez. Si vous n'avez pas d'histoire particulière avec votre maison mais que ce sujet vous intéresse ou que vous souhaitez en savoir plus sur votre maison, n'hésitez pas à nous contacter.* »

<sup>126</sup> Dans les documents de travail du temps fort, un tableau récapitule l'état de ces prises de contact. Chaque ligne indique les noms, prénoms, coordonnées d'une personne, mais aussi 1/ le type de maison habité, 2/ le souhait ou non d'être enregistré par Cécile, 3/ le souhait ou non d'être photographié (pour finir éventuellement, comme ce sera le cas de Marcel, sur une des maisons de l'exposition), 4/ le souhait ou non de prêter son domicile pour la représentation théâtrale, et enfin 5/ une description détaillée du « *contacté par* », c'est-à-dire de l'état actuel de la relation entre le Rize et cette personne. Certaines personnes figurent déjà parmi les contacts du Rize (comme, encore une fois, Marcel : « *Contact par Delphine – enregistré par Cécile en juin* »), mais la plupart sont de nouveaux contacts : à ce moment-là, le rizien qui a établi le contact documente la rubrique. Exemple : « *courrier déposé le 26/07, ils sortaient de chez eux, on a pu discuter avec eux et leur présenter rapidement notre venue. Le couple a déjà participé au guide du conseil de quartier, ils connaissent le Rize et seraient d'accord pour témoigner, la dame était dans le quartier depuis qu'elle est toute petite au 5 je crois et sa fille habite Allée de l'enfance. Ils nous ont fait visiter l'arrière de leur maison. A rappeler durant la 2<sup>ème</sup> quinzaine d'Aout. ; est d'accord pour témoigner ; à des documents ; a travaillé dans l'ancien bâtiment du Rize, les archives du Crédit Lyonnais* ».

personne puisse être, à partir de son état de simple habitante, *faite témoin* (par exemple en décrivant l'histoire de sa maison), et en vienne éventuellement à prendre part à l'exposition et/ou à l'événement théâtral. Du coup, on s'aperçoit que le dispositif de *Ces maisons qui nous habitent*, tel qu'analysé plus haut, participe pleinement de cette mise au travail des catégories, puisque les spectateurs – habitants pour certains – ont été transformés en témoins, pour ensuite devenir, dans le temps d'échange, des analystes de ce qu'ils venaient de vivre. De ce point de vue, Anda Jaleo a sans aucun doute rempli son contrat.

Vérifions-le plus précisément, et pour ce faire, considérons le projet soumis par la compagnie en réponse à l'appel d'offres du Rize. « *Sensible à l'actualité, la Cie Anda Jaleo s'intéresse aux questions et bouleversements qui agitent notre quotidien. [...] Nous abordons des thèmes comme ceux de la mémoire collective, de la condition des femmes, de l'exil, du phénomène de bouc émissaire, des politiques sécuritaires, etc. Depuis sa création, la Cie crée des spectacles mêlant théâtre, danse et chant, joués en salles, dans des établissements scolaires, en milieu rural, festivals, etc. Certains de nos spectacles ont été créés pour la rue afin d'aller à la rencontre d'un public plus large* ». Certains spectacles sont plus particulièrement décrits dans l'historique et notamment celui, fondateur de la compagnie, créé en 2003 et intitulé « *J'ai muré les portes et les fenêtres* ». Ce travail s'est fondé sur des « *témoignages de femmes espagnoles, exilées ou immigrées en France sous la dictature franquiste [...]. Par cette démarche, l'équipe artistique a souhaité porter à la scène la parole de celles qui ont vécu le Franquisme dans l'ombre* ». Un autre spectacle (« *Qu'on rouvre les fenêtres !* »), lui aussi fondé sur des témoignages collectés par la compagnie, cherchait à « *comparer les modes de transmission de la mémoire selon le contexte économique et politique vécu dans le pays d'origine* », à « *questionner les thématiques de l'immigration et de la transmission* ». C'est dire si la compagnie Anda Jaleo, au moment de son (premier<sup>127</sup>) recrutement par le Rize, a déjà acquis une grande

---

<sup>127</sup> La compagnie effectuera en effet une résidence au Rize de septembre 2014 à septembre 2015 (dans le bureau n°2, ce qui me donnera l'occasion de les rencontrer régulièrement et d'échanger avec eux sur leur pratique d'enquête), autour d'un temps fort consacré à l'amour à Villeurbanne. Les termes du contrat signé entre le Rize et la compagnie à cette occasion valent d'être mentionnés. La compagnie a été retenue en vertu de son expérience de Villeurbanne (en tant que territoire maillé de personnes, d'associations, etc.) et de l'enquête sur la mémoire : « *implantés sur Villeurbanne depuis plusieurs années, leur démarche artistique fondée autour du témoignage et du récit de vie rejoint les préoccupations et les approches méthodologiques du Rize. [...] Les témoignages, mais aussi les documents d'archives, qu'ils récoltent nourrissent leurs textes* ». A la rubrique des « *obligations de la compagnie* », plusieurs enjeux sont stipulés : « *approfondir son implication auprès des habitants* », *travailler avec* « *différentes structures socioculturelles de Villeurbanne* », *organiser des soirées qui fassent se* « *rassembler toutes ces énergies partenaires* ». L'enquête sur le thème de l'amour (via ici encore « *un appel à témoin* », des « *entretiens* », des « *investigations* » sur « *un corpus d'archives et de supports variés* ») doit se faire avec des gens (habitants, partenaires, spécialistes) : tout est pensé en termes d'« *actions de médiation [par lesquelles] la compagnie s'engage à proposer des interventions en extérieur dans l'espace public afin d'accroître le travail de proximité auprès des villeurbannais* ». Les villeurbannais en question sont ceux sur qui va porter l'investigation documentaire classique (les faire parler d'amour via des dispositifs de collecte) mais aussi ceux dont il est attendu qu'ils se trouvent être mieux reliés au Rize et davantage liés entre eux-mêmes.



expérience de l'enquête sur la mémoire : ses membres savent conduire des entretiens, faire des mises en contexte, effectuer des comparaisons, bref, agir avec des méthodes qui ne semblent guère éloignées de celles du sociologue, on va y revenir. Ce sont alors « *quatre propositions de spectacle* » qui sont suggérées au Rize, « *dépendantes du contenu des témoignages exploités* » et susceptibles d'évolution, mais qui toutes s'inscrivent sous l'idée de « *théâtre d'appartement* » mentionnée dans l'appel : « *une occasion d'instaurer un rapport d'intimité propice à la transmission de témoignages* » et de « *bousculer les rapports traditionnels de représentation, entre spectateurs et comédiens* ». Là aussi, notre observation précédente se trouve être confortée – le passage dans les lieux, la sollicitation du public par les comédiens, les espaces « intimes » du château, tout cela permettait effectivement un genre de transmission. Mais le terme « *propice* » laisse entendre quelque chose de plus : que la mémoire, et *a fortiori* le témoignage, *requiert* un tel dispositif. Comme s'il fallait préserver, dans la représentation théâtrale, certaines caractéristiques *propres* au témoignage, qui ont à voir avec une « *intimité* » : comme si la relation interpersonnelle qui, pour le dire vite, lie le témoin à son confident (qu'il s'agisse ici de Cécile ou d'un comédien), avait des propriétés phénoménales particulières appelés à être reconduites sur la scène (ou son tenant-lieu). Cette hypothèse-là rejoint une autre « *intention artistique* » mentionnée dans le projet, qui porte sur les propriétés *brutes* des témoignages : « *Nous préférons exploiter les témoignages dans leur forme brute. Nous avons l'habitude de livrer la parole telle qu'elle nous a été confiée. Le texte ne sera que très peu retouché* ». Voilà de quoi nous étonner pourtant, au regard des débats observés dans la cour du château (quoiqu'ils fussent anticipés : « *nous apprécions et cultivons les imprévus suscités par la réaction du public* ») ! Voilà de quoi, en tous cas, justifier une investigation plus approfondie auprès de la compagnie car finalement, de quelle « *retouches* » parle-t-on ? Comment est-il possible de prétendre « *livrer la parole telle* » que confiée alors même que Cécile a décrit la représentation comme ayant été un « *joyeux mélange* » de ces paroles ? Et d'ailleurs, que pourrait-il bien avoir été préservé de la relation « intime », s'il y a eu « *trahison* », précisément, des émotions attachées au moment du *témoigner* ? Ces questions vont guider notre analyse du travail d'Anda Jaleo. Pour l'instant, sans reprendre le détail des quatre formats proposés par la compagnie, relevons la description faite de celui qui sera finalement retenu : le projet « *Plan Immobilier* », en « *formule happening* » : « *Le public est convié à une réunion de quartier. Il est reçu par un promoteur immobilier et son agent qui leur annoncent que le quartier fait l'objet d'un plan de constructions et que cette maison va être rasée. Un comédien [...] prend la parole et tente de s'y opposer. Par son récit, il reconstitue la vie de cette maison avant l'expulsion de ses propriétaires. Les souvenirs resurgissent et les personnages d'autrefois reprennent vie. La maison est alors ouverte*

---

C'est une autre façon de comprendre le « *avec nos mémoires, faire société* » qui émerge : le travail de mémoire (entendu comme enquête quasiment sociologique par entretiens, rencontres) est l'occasion de générer des formes de relations entre les êtres. Ce n'est pas tant la représentation théâtrale qui doit générer du « *lien social* » que sa création.

*et le public est invité à y entrer [...] Cette trame permet d'aborder de façon très concrète les sujets délicats du relogement, de l'attachement que l'on peut avoir à sa maison [...], de l'évolution d'un quartier, du côté éphémère de certaines constructions, du plan de restructuration dont font l'objet certains bâtiments* ». Ces termes, comme ceux de l'historique de présentation de la compagnie, sont repris en grande partie dans l'article 2 (« *projet artistique* ») du contrat signé à la mi-janvier 2013. Néanmoins la thématique du logement y devient secondaire par rapport au souhait de « *valoriser sous une forme théâtrale ces témoignages [de la biographe Cécile] en lien avec la thématique de la maison, et plus généralement les témoignages abordant la thématique du logement et du rapport des habitants au territoire et à la ville* ». L'extension donnée au thème (depuis « *la maison* » à Villeurbanne vers le « *rapport des habitants au territoire et à la ville* ») montre bien que celui-ci, sans être non plus un simple prétexte, n'est pas si important à documenter qu'il n'y paraît. Explicitement : « *pour le Rize, l'intérêt réside tout autant dans la valorisation des témoignages d'habitants que dans la découverte de maisons et dans le développement de la notoriété du Rize en différents lieux de la ville*<sup>128</sup> ». Et cette création en passera, stipule le second article, par « *une lecture poétique et incarnée de l'histoire des maisons et du logement à Villeurbanne* ». Repensons alors à la façon dont étaient liés les protagonistes de la pièce : par la voix de Nathalie, s'exprimait à la fois l'histoire générale de Villeurbanne et l'histoire de la famille Arnaud en particulier, tandis que Césarine et Marcel *incarnaient* tour à tour divers contributeurs du corpus de témoignages transformés, par le travail artistique, en « *personnages*<sup>129</sup> » de chair et d'os.

Il est temps pour nous d'en savoir plus sur ce travail qui semble bien avoir conduit la compagnie à honorer tous les termes du contrat, et qui pourtant a soulevé un certain nombre de questions sur des points qui, justement, n'étaient pas explicités outre mesure dans celui-ci (la commande était, pour reprendre le terme de Xavier, « *ouverte* »). Dans mon dossier « *Anda Jaleo* » je retrouve des notes prises lors de leurs représentations, divers documents de travail confiés par les comédiens, et les dizaines de pages d'entretiens avec eux - le tout s'échelonnant de 2013 à 2016, débordant amplement du seul spectacle des *Maisons*, et permettant donc de mieux comprendre celui-ci. Sur l'une des transcriptions, j'avais ajouté quelques échanges par mail que nous avons eu après un entretien ; j'y retrouve des remerciements (« *merci à toi de prendre le temps de t'intéresser à nous, c'est quelque part une forme de soutien* ») et une requête qui m'interroge : « *c'est passionnant aussi*

---

<sup>128</sup> L'article 1 du contrat va dans le même sens : « *le Rize choisit de passer une commande à la Compagnie Anda Jaleo pour la création d'une œuvre théâtrale basée sur la collecte de témoignages en lien avec le thème de l'exposition et plus largement avec le territoire et ses habitants* ».

<sup>129</sup> J'ajoute des guillemets ici simplement pour faire référence au devis qui accompagne le contrat de travail de la compagnie, et qui mentionne, outre les représentations et frais divers (déplacements, costumes, accessoires), deux phases de travail : une « *phase dramaturgique : lecture des témoignages, choix des textes et écriture du spectacle* », et une « *phase création artistique : mise en scène, construction des personnages* ».

*d'entendre parler les copains. Finalement on a peu l'habitude de livrer vraiment nos visions des choses de cette manière-là [...] j'aimerais bien récupérer le brut de décoffrage de ces entretiens. Il a été dit des choses très importantes et intéressantes hier et ça peut être bien d'archiver ceci ou peut-être de réutiliser certaines formulations pour rédiger des dossiers.* » Or ce que montre le petit message de Mathilde, c'est que la troupe n'est pas indifférente aux problématiques portées par le Rize dont je me faisais l'écho, dans la mesure où elle les rencontre à au moins trois niveaux. Le premier est celui de la « *cueillette de paroles* », de la « *récolte de témoignage* », qu'effectuent les membres d'Anda Jaleo en amont de leurs spectacles. Le second est le moment de la mise en commun des matériaux entre les membres de la compagnie au cours duquel sont trouvés « *un sens et un fil à tous ces récits* » précédemment collectés. Le troisième est le moment de la scénographie, lorsque des gestes, des déplacements des corps, des chants, doivent être convoqués pour « *exprimer* » ce qui n'apparaît pas dans les mots, et qui doit permettre de produire – et de maintenir – une « *énergie collective* ». Car ce n'est pas tout d'avoir une trame qui se tient, encore faut-il savoir y attacher d'autres personnes et faire en sorte que, fiction ou pas, le récit ait effectivement une portée « *transformante* ».

## 1. Cueillir les histoires du monde

Pour préparer leurs spectacles, les comédiens d'Anda Jaleo travaillent, on l'a compris, avec des méthodes identiques à celles des chercheurs en sciences sociales<sup>130</sup> : des entretiens enregistrés ou non, directifs ou non, des analyses documentaires, des observations *incognito*, des micros cachés. En même temps qu'ils me décrivent leur façon de « *faire des grilles d'entretien* », de « *se documenter à fond* » sur l'histoire, de « *se coller aux gens dans le bus et [de] recopier ce qu'ils disent* », ils me restituent au travers de différents exemples leur apprentissage des conséquences de ces opérations. Les effets pratiquement thérapeutiques du dialogue (« *souvent les gens qui témoignent, ça leur fait du bien de parler, de se confier* ») ; ce que ces effets doivent aux conditions de silence dans lesquelles les gens, parfois, vivent (« *dans "J'ai muré", il y a une personne qui n'avait jamais parlé du franquisme à personne, et c'était incroyable, cette femme, c'était dingue. D'un coup tu donnes la parole à quelqu'un, tu vois ? Qui ne l'a jamais eue. Parce que, "ben non maman, arrête de raconter tes conneries", ou parce que son mari ne l'écoute pas.* ») ; mais encore les « *portes qui se ferment* » lorsque l'on souhaite poser certaines questions ; sans oublier l'enquêtée qui « *se contredit ou se*

---

<sup>130</sup> Des chercheurs et chercheuses sont d'ailleurs convoqués par la compagnie pour étayer leurs thèmes et leurs méthodes : une historienne des idées et un psychanalyste pour un spectacle sur la sorcellerie (*Intitulé « Et l'Assemblée chanta jusqu'à ce que les dernières braises se consomment »*) ; un sociologue pour un spectacle sur la place des femmes sous Franco (« *J'ai muré les portes et les fenêtres* »), etc. Je jouerai moi-même ce rôle lors de la résidence d'Anda Jaleo au Rize de septembre 2014 à septembre 2015 : un rôle qui revenait surtout à discuter avec les membres d'Anda Jaleo (et surtout Frédéric, fondateur avec Mathilde de la compagnie) de ce qu'ils trouvaient au fil des mois, et non à rectifier ou à avaliser leur façon de faire.

*souvient de choses dont elle ne se souvenait plus* »... Ainsi est-ce au fil de ces expériences de terrain que la compagnie va très vite placer au cœur de son attention la mémoire elle-même, qui va devenir un thème d'investigation en soi alors qu'elle était au départ une ressource. Il ne s'agit plus, dès lors, de simplement « puiser » dans la mémoire des gens, mais aussi de prendre en charge les conséquences des dispositifs qui la convoquent : le déploiement de la méthodologie (comment faire marcher la mémoire des gens et faire mémoire d'eux ?) entraîne une réflexion épistémologique (qu'est-ce que cela leur et nous fait faire ?) qui va redéterminer la démarche générale de la compagnie.

Cette réflexion et son évolution sont développées dans un mémoire de DET<sup>131</sup> que Mathilde mentionne plusieurs fois dans notre premier entretien (« *tu verras dans mon mémoire, il y a un petit pâté qui explique ça* ») et dont elle me confiera ensuite une version papier. Intitulé *Le Théâtre de Témoignages. Réflexion autour d'une écriture théâtrale moderne entre culture et social*, ce document rédigé en 2011 mérite que l'on s'y arrête dans la mesure où il synthétise l'histoire, la méthode et la philosophie de la compagnie Anda Jaleo, huit ans, environ, après sa création en 2003 (par elle-même et son compagnon Frédéric). La première des trois parties consiste en un état des lieux de la question des « *récits de vie : des mythes fondateurs aux sciences humaines* » : P. Ricoeur, St Augustin, W.I. Thomas, P. Bourdieu, toutes ces autorités sont mobilisées pour documenter les intérêts du recours aux récits, mais aussi ses périls. « *Le récit de vie dans les sciences sociales est controversé, suspecté parfois de contrevenir à l'objectivité de l'observation scientifique [...]. Ces difficultés ont souvent débouché sur l'utilisation du récit de vie comme démarche adjacente et complémentaire des méthodes d'investigation dites "objectives", c'est-à-dire souvent quantitatives. La question de la "vérité" est au cœur de l'utilisation du récit de vie comme source de connaissance ; mais qu'est-ce que la vérité ? Nous verrons plus tard que cette question n'a pas lieu d'être, selon moi, dans l'utilisation des récits de vie au théâtre.* » Le texte est ponctué ainsi d'interrogations, d'exemples tirés de l'expérience de la compagnie<sup>132</sup>, et de citations de « *divers propos émanant de personnes ayant délivré leur parole pour l'élaboration d[un] spectacle [...]: "ça soulage, ça aide à poser le sac, ça fait énormément de bien".* » La théorie de la pratique s'élabore en même temps que la pratique, et c'est la progression conjointe de ces deux éléments qui est narrée dans le rapport, dont l'argument se laisse ainsi résumer : travailler avec la mémoire soulève des difficultés que les sciences sociales peuvent aider à surmonter ou tout au moins à comprendre. La compagnie construit son travail non pas *en dépit de* mais *sur* ces difficultés, car elles ont à voir avec une tension autour de la notion de vérité qui intéresse, au plus haut point, le théâtre ; de plus, l'expérience semble prouver que cette affaire de vérité n'est peut-être pas si importante qu'il y paraît puisque, vérité ou pas, le plus intéressant réside dans les *conséquences* de ce

---

<sup>131</sup> Diplôme d'Etudes Théâtrales (niveau Licence).

<sup>132</sup> Par exemple : « *Dans le cadre d'un travail théâtral, Frédéric a pu remarquer qu'en donnant la parole aux gens, matière première de l'écriture d'un spectacle, les personnes ainsi valorisées construisent leur identité et progressivement prennent confiance en elles. "En disant « je », elles redeviennent actrices de leur vie et affirment leur ascendant sur leur environnement".* »

travail. En effet, d'après les réactions des gens, on s'aperçoit que « *l'exercice de la narration [...] devient porteur de lien social.* », que « *susciter la parole devient alors un acte de médiation culturelle* », que « *les récits de vie participent à reprendre confiance en soi* », que les « *gens s'appropri[ent] pleinement la création et dev[iennent] ainsi les médiateurs du projet* ». Autre écho au spectacle des *Maisons* : la vérité des faits, pendant le temps de la représentation, passait au second plan tandis que nous spectateurs devenions témoins ou, pour reprendre le terme de Mathilde, *médiateurs* de la mémoire. Engagés à en être les dépositaires et à la narrer à nouveau, comme le faisait Nathalie. Mais si la réflexion et la méthode de la troupe rappellent celles des sociologues, elles ne conduisent pas aux mêmes conclusions. La seconde partie du mémoire explique en quoi les récits de vie sont « *une source d'inspiration théâtrale* » : « *la valeur thérapeutique des récits n'est pas l'objet de la démarche. Le souci d'étude sociologique ne l'est pas non plus* » et, « *dans cette zone à la croisée des disciplines, où les limites commencent à se brouiller, il ne faut surtout pas oublier, à mon sens, dans un souci de préservation de l'artiste et de l'œuvre d'art qui en résultera, que cette démarche demeure avant tout artistique.* » Qu'est-ce donc alors que l'art apporte de spécifique à la question de la mémoire, abordée via le travail des récits de vie et des témoignages ?

Pour éclaircir ce point, il faut bien comprendre comment Mathilde et ses collègues envisagent la notion clé de « *cueillette de paroles* » : « *dans la vie d'un homme et à travers le récit que l'homme en fait, tous les thèmes de l'existence sont là* ». Sous cette optique tout est contenu, à l'état latent, dans n'importe quel récit de n'importe qui ; ou, pour le dire autrement, chaque récit de vie permet d'embrayer sur des « *thèmes de l'existence* », c'est-à-dire sur des choses universelles. L'objectif de la cueillette est donc moins de restituer la biographie des personnes, de comprendre, comme le ferait le sociologue, ses spécificités, puis d'objectiver la factualité d'une vie, que d'identifier ce que le récit recèle d'universalité. « *Toutes les histoires et anecdotes vécues peuvent avoir un intérêt artistique. Les grands thèmes du théâtre ne font que reprendre ceux de la vie quotidienne* », « *les thèmes développés par le "théâtre du quotidien" prennent un propos universel de par la distance que doit apporter la représentation théâtrale* » : « *par exemple, à l'issue de représentations de "J'ai muré les portes et les fenêtres", à plusieurs reprises des personnes, femmes ou hommes sans aucune origine espagnole, nous ont confié qu'elles avaient eu l'impression de voir leur propre histoire. L'interprétation que je fais de ces femmes, moi, jeune fille française d'une vingtaine d'années, est rendue crédible par la distance qu'apporte la mise en scène très esthétisante ainsi que par les chants et les chorégraphies. Les propos sur le franquisme prennent alors une valeur universelle et traitent des dictatures en général, de la condition des femmes et de l'exil* ». Le travail artistique consiste à partir des choses moindres de la vie courante et à les rattacher à un ordre « général » ; or cette montée en généralité ne passe certes pas par le recours à des théories englobantes ou à des opérations de cadrage statistique mais par des opérations d'ordre esthétique qui engagent, sur des modes multiples, des corps. Cela nous permet du coup de réviser notre proposition concernant le corps du comédien comme lieu d'unification des récits. Cette

unification n'est pas simplement une compilation d'histoires que le comédien serait capable de raconter, comme il serait capable de basculer d'un personnage à l'autre. Nous comprenons maintenant qu'elle suppose un travail de généralisation qui transforme les anecdotes, les détails, en choses universelles, et que le corps du comédien doit être lui-même démodalisé, désubjectivé, afin d'être édifié en corps capable, sous une certaine mise en scène, de permettre « une identification aux personnages » par le public. Or ces deux niveaux de montée en généralité sont très exactement ceux que permet de penser la catégorie de témoin. Comme l'exemple donné par Mathilde l'illustre bien, pour qu'un public a priori non concerné par telle ou telle histoire se trouve finalement concerné – comme nous l'étions dans *Ces maisons qui nous habitent* –, il faut que l'anecdote racontée par telle ou telle personne acquière une dimension d'universalité, qu'elle témoigne de quelque chose de plus. Non pas donc une anecdote, mais l'occurrence locale d'un type : tel événement vécu par telle personne est un cas que d'autres peuvent avoir vécus de façon pratiquement identique. De la même façon, les mouvements du corps de tel ou tel comédien n'intéressent et ne touchent le public que dans la mesure où ils ont cette dimension-là : ils ne sont pas tant la manifestation d'une subjectivité (du comédien ou du personnage) que des signes qui doivent faire écho à des émotions générales.

Reformulons le mode opératoire de la compagnie de théâtre en termes pragmatistes. Dire que « *tous les thèmes de l'existence sont là* », dans n'importe quel récit de n'importe quelle personne, c'est dire que rien n'est si singulier qu'il n'y paraît. Non que les hommes et les femmes soient entre eux interchangeables, mais que ce qui pourrait apparaître comme étant parfaitement subjectif – l'anecdote biographique, indexée *a priori* à un sujet unique – est, en fait, partagé ou susceptible de l'être, pour peu que soit faite la démonstration de ce partage. Sur ce point l'ambition artistique est analogue à l'ambition sociologique, même si les modalités de la démonstration changent, comme on va le voir dans un instant. Ce qui rapproche les deux démarches, c'est le fait de tableur sur une certaine métaphysique sociale, qui est la suivante : le monde est peuplé de gens qui connaissent des expériences singulières en même temps que des socialisations communes, de sorte que leurs singularités ne sont précisément jamais si singulières qu'on pourrait le croire. La possibilité du travail artistique, comme celle du travail scientifique repose intégralement sur ce postulat : il existe des liens entre les gens, entre leurs manières de penser, d'agir, de sentir, et le travail consiste à découvrir ces liens, à les établir, et à en rendre compte. Sous la perspective qui est la nôtre cependant, soucieuse de ne pas confondre ainsi le thème et les ressources de l'enquête, c'est ce travail de « découverte » et, finalement, d'explicitation de choses pensées comme étant toujours « déjà là » qui est l'objet de l'investigation. « La question du lien et du sens du lien en effet n'est pas une question propre du sociologue [...] mais une question pratique à laquelle nombre d'acteurs sont directement confrontés<sup>133</sup> » : ce qui nous intéresse, c'est la portée sociogénétique d'activités spécifiques et

---

<sup>133</sup> PERONI Michel, « "Déliation" quand tu nous tiens... », *op.cit.*, p.9.

l'enquête sociale (ou sociologique « non professionnelle ») qui lui est corolaire. Or il est remarquable qu'en dépit de cette idée du « déjà là » qu'elle partage avec la sociologie du social, la compagnie Anda Jaleo prend justement en charge cette problématique sociogénétique pour concevoir l'opérativité de son travail théâtral (ce qui explique aussi la proximité qu'elle tissera au fil des ans avec le Rize : le « faire société » importe autant à la première qu'au second). Ce qui est explicitement posé comme « *social* » par les comédiens de la troupe, c'est le fait de porter sur la scène publique des récits qui génèrent des réactions, des échanges. Le « social » n'a rien d'abstrait ; il s'observe aussi bien pendant la représentation qu'après, lorsque des émotions sont lisibles, lorsque des paroles émergent, lorsque les gens du public viennent rendre compte aux comédiens de ce que cela leur a fait.

Cette conception du social comme fruit d'un dispositif se distingue d'une autre version qui a cours dans les mondes de l'art, selon laquelle il existe des thèmes en eux-mêmes « sociaux » (la misère, l'exclusion, la domination, les inégalités, etc.) ; les aborder suffirait à faire du théâtre dit social, politique ou critique<sup>134</sup>. C'est ce qu'a traité J. Rancière dans *Le spectateur émancipé* : « on suppose que l'art nous rend révoltés en nous montrant des choses révoltantes [...] On pose toujours comme évident le passage de la cause à l'effet, de l'intention au résultat, sauf à supposer l'artiste inhabile ou le destinataire incorrigible<sup>135</sup> ». Dans le cas d'Anda Jaleo, même s'ils me décrivent certains de leurs spectacles comme étant militants en vertu de leur thème « engagé<sup>136</sup> », le social est une émergence positive dont l'observation valide, *a posteriori*, le travail créateur. Car si le public

---

<sup>134</sup> Un excellent exemple est décrit par B. Faivre à propos du Théâtre de l'Aquarium dont l'auteur était par ailleurs membre de 1965 à 1977 : « Dès ses premières créations collectives, le Théâtre de l'Aquarium, eut l'ambition de mettre en scène la réalité contemporaine et de faire un théâtre "témoin de son temps" [...]. Les comédiens-étudiants [...] s'appuient sur la démonstration sociologique de Bourdieu et Passeron pour théâtraliser leur propre malaise d'héritiers bénéficiaires de la reproduction sociale » (FAIVRE Bernard, « Le comédien porte-parole. A propos de La Jeune Lune au Théâtre de l'Aquarium », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.87-94, p.87) De là, la troupe aborde les thèmes de la « rénovation urbaine » (*Ibid.*, p.87), de la « spéculation immobilière » (*Ibid.*), des gens « manipulés par les médias » (*Ibid.*, p.88), et se veut écho des « luttes étouffées et marginales » (*Ibid.*, p.89). Un cas plus contemporain est décrit par P. Bigel et S. Roques de la compagnie La Rumeur, qui fait le « choix d'une friche industrielle comme espace de représentation » (BIGEL Patrice, ROQUES Sylvie, « La question des amateurs et des professionnels à l'Usine Hollander de Choisy-le-Roi », *Communications*, n°83, 2008, pp.105-113, p.106). Choix que les auteurs analysent comme une « émancipation à l'égard des règles spatiales [qui] est aussi émancipation à l'égard de règles sociales » (*Ibid.*, p.107). La compagnie, travaillant avec professionnels, amateurs et scolaires notamment, vise explicitement des « effets psychologiques ou sociaux [...] ». Lorsque le théâtre se fait pédagogie, les modèles d'une scène professionnelle destinée à un spectacle particulier s'effacent pour laisser place à une autre visée : aider à un épanouissement personnel. Plus encore, [...] ce sont les tendances profondes de nos sociétés individualistes qui sont profondément concernées » (*Ibid.*, p.109).

<sup>135</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, *op.cit.*, p.57.

<sup>136</sup> C'est notamment le cas d'un spectacle où les comédiens incarnent la brigade du F.I.O.N. (Force d'Intervention pour l'Ordre Nouveau) : « un spectacle qui se vend très difficilement de par le côté engagé » et qui critique ouvertement, on s'en doute, les forces de l'ordre au travers de faux défilés, de provocations verbales. Ce qui suppose de tenir, encore plus, le public, point sur lequel on va revenir dans un moment : « faut y'aller à fond, il faut bourriner quoi. Si jamais tu bourrines mal, ou pas dans le bon sens, ou si t'es fatigué... hé ben ça passe plus, et si le FION ça passe plus c'est une catastrophe, parce que tu joues des personnages fachos... on dit des trucs horribles quoi, et du coup le deuxième degré il est plus là, et les gens ils se demandent si c'est pas du premier degré, et là c'est la catastrophe quoi. »

réagit, cela prouve bien que l'on aura réussi à faire passer quelque chose, et à universaliser en ce sens, ne serait-ce que dans une salle de cent personnes, ce que contenaient les témoignages qui servent de matière première à la compagnie. Universaliser, ce n'est pas répandre dans chaque cerveau la même chose : c'est faire en sorte que soit soumis à un examen public quelque chose qui, au départ, était d'ordre privé. Comment cela fonctionne-t-il ? Que se passe-t-il exactement après la cueillette ?

## 2. S'en imprégner

On peut passer relativement vite sur « *la transcription des bandes audio [dont il résulte] la matière brute aussi appelée le texte "brut de décoffrage" » qu'il faut « nettoyer automatiquement pour enlever les répétitions de mots inutiles et les tics du langage qui nuisent à la compréhension »*. De là un texte dans lequel « *il faut choisir les fragments qui seront conservés. Quel message souhaite-t-on délivrer à travers ce témoignage sans en déformer le propos initial ? »* On voit déjà bien apparaître ici la distance prise par rapport à l'usage sociologique du récit de vie : il s'agit de préserver le propos dans sa singularité tout en exploitant la qualité « témoignante », qui réside dans cela qu'il dit toujours plus que ce qu'il ne dit, et plus précisément qu'il renvoie à quelque chose qui le dépasse, et qui est d'un ordre plus général. C'est un point délicat que j'avais tenté de le travailler à travers un article publié dans la continuité d'un séminaire consacré au thème du témoignage dans la création artistique (voir note 40), en montrant que ce qui fait tout l'intérêt de la catégorie de témoin c'est qu'elle enferme une passivité<sup>137</sup> – mais peut-être, dirais-je maintenant, une passibilité et une dépendance à l'égard des procédures qui thématisent le « témoin » comme tel. L'idée est que le témoin comme le témoignage sont toujours *de* quelque chose. Une même entité, une même personne dans l'ordre « physique » du monde peut être considérée comme témoignante en fonction de la lecture que l'on fait d'elle. La qualité témoignante (d'un récit ou d'un être) dépend « de ce que l'enquête [qui s'en empare][...] vise à établir. S'il s'agit de reconstituer une scène de crime, vaudront pour témoins les individus qui peuvent attester de leur présence effective lors de celle-ci ; s'il s'agit de documenter l'histoire de telle région à telle époque, les témoins seront sélectionnés par l'historien en fonction de critères géographiques et biographiques [...]. C'est en cela que l'on peut parler de passivité : il suffit d'avoir vécu quelque chose qui intéresse l'enquête pour devenir, potentiellement, témoin de ce quelque chose. [...] C'est dire si, dans cette optique sociologique, on n'est jamais essentiellement

---

<sup>137</sup> On retrouve cette conception chez R. Dulong, pour qui « le témoin oculaire n'est rien d'autre qu'un corps perceptif. Il n'est pas requis de parler, il n'est pas censé avoir agi, avoir eu des motifs d'être là. Sa fonction de témoin oculaire requiert seulement que son appareil sensoriel ait été branché sur le déroulement d'un ensemble d'actions, et que les perceptions qu'il en a eues aient été interprétées et mémorisées comme configuration signifiante, voire seulement comme élément en attente de signification. » (DULONG Renaud, « Le corps du témoin oculaire », *op.cit.*, p.82). Cette réflexion montre bien que la qualité témoignante d'un récit est tributaire de l'enquête qui lui confère sa « signification ».



témoin.<sup>138</sup> » Or on peut comprendre le travail de lecture des transcriptions effectué par Anda Jaleo sous cette optique : c'est une herméneutique qui consiste non en une interprétation « libre » des textes tirés des entretiens, mais en une identification de ce que tel ou tel « *fragment* » permet de dire à propos de quelque chose – et vraisemblablement, ici, d'un des grands « *thèmes de l'existence* ». Le témoignage a cette vocation médiatrice dans le sens où il permet d'articuler le singulier au global, ce qui le différencie justement de l'anecdote ou même du récit de vie.

La difficulté qui se présente immédiatement est alors la suivante : comment préserver quelque chose du « *propos initial* », si finalement le témoignage est là pour dire *autre chose* que ce qu'énonce factuellement le propos en question ? Un « autre chose » qui est déterminé par l'enquête de la troupe et par la composition narrative qu'est la pièce de théâtre. Il faut dire d'abord que l'existence de ce souci est en elle-même remarquable. En effet, on pourrait convoquer des témoignages afin de documenter un argument qui est ensuite porté sur la scène dans une logique pédagogique – c'est ce que l'on pourrait comprendre sous l'idée d'un artiste ayant un « *message* » à « *délivrer* ». A ce moment-là, le témoignage est pratiquement requalifié en document, voire en instrument permettant à qui l'emploie de soutenir son montage rhétorique ; nul besoin, dès lors, de se soucier outre mesure des propriétés du phénomène « *initial* ». Quant à l'artiste, il se fait prophète investi d'une « *mission* », auquel cas le paysage dans les « faits » *via* l'enquête auprès de témoins est là pour révéler ce qu'ils ne sauraient voir ou dire eux-mêmes. On peut rapprocher cela du vis-à-vis que M. Peroni établit entre le dispositif de *La misère du monde* de P. Bourdieu et les travaux de J. Rancière, qui rapprochent une certaine logique sociologique d'une certaine conception de l'art, et du théâtre en particulier. D'un côté, « un dispositif venant convoquer la parole de ceux qui jusqu'alors apportaient leur "appui muet" à la manifestation de la toute-puissance sociologique<sup>139</sup> ». Mais une convocation toute particulière puisque les entretiens compilés dans les 1472 pages sont là pour documenter ce que serait la misère du monde, de sorte que les enquêtés sont des occurrences de misérables sociologiques : incapacité à s'en sortir, à se rendre compte, etc. L'ouvrage est donc remarquable dans la mesure où, devenu « une référence en matière de méthodologie de l'entretien<sup>140</sup> », il est en même temps exemplaire du traitement qu'une certaine sociologie réserve à la parole : on peut citer *in extenso* des entretiens, donner l'impression (visuelle) de livrer massivement la parole telle qu'elle (sans la commenter outre mesure), mais en ne lui accordant d'intérêt qu'à proportion de ce qu'elle témoigne du thème prédéfini. C'est presque une évidence : une parole seule ne dit rien, ne parle pas ; il faut l'intégrer à un dispositif qui donne une vision d'ensemble. Le sociologue, qui posséderait une telle vision grâce à l'accumulation de récits, se place donc explicitement à l'avant-garde du *Comprendre*, comme l'indiquait P. Bourdieu dans son

---

<sup>138</sup> TREMBLAY Benjamin, « Quels témoins pour quels bouleversements ? Pour une pragmatique du témoignage », *op.cit.*, p.k.3.

<sup>139</sup> PERONI Michel, « Du "Maître ignorant" au "spectateur émancipé". Les deux visages de l'émancipation », *op.cit.*, pp.63-64.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p.64.

texte de clôture : formé à « une forme d'*exercice spirituel*, visant à obtenir, par *l'oubli de soi*, une véritable *conversion du regard* que nous portons sur les autres dans les circonstances ordinaires de la vie<sup>141</sup> », il montre le chemin au lecteur qui, à terme, devrait être à son tour capable de « se porter en pensée au lieu où se trouve placé son objet [...] et prendre ainsi son point de vue, c'est-à-dire comprendre que s'il était, comme on dit, à sa place, il serait et penserait sans doute comme lui<sup>142</sup> ». Or, au lieu d'écrire des livres de sociologie, on pourrait aussi bien écrire des pièces de théâtre qui fonctionneraient sur le même principe. Comme le sociologue explicateur, l'artiste visionnaire voit au-delà des signes, au-delà des singularités, et est capable de lire le message que porte, à l'état *latent*, la parole du commun. Il lui revient de dévoiler ce message et de le rendre lisible à tous pour aiguiller vers un avenir plus adéquat : « ce souci paternel et le diagnostic d'incapacité qu'il impliqu[e] [est] généreusement repris par ceux qui [veulent] utiliser la science de la réalité sociale pour permettre aux hommes et aux femmes du peuple de prendre conscience de leur situation réelle déguisée par les images menteuses<sup>143</sup> » ou des descriptions tronquées.

S'il faut expliciter rapidement ces éléments, c'est parce qu'ils sont au cœur de la tension qui traverse la réflexion théâtrale dès lors qu'elle a recours à des témoignages, comme l'a bien résumé J-L. Rivière : « la "fiabilité" du témoin n'est donc pas tant de savoir s'il dit vrai ou non, elle tient à ce qu'il est porteur d'une vérité distincte de celle qu'il énonce [...]. Ainsi, le témoin le plus véridique ne peut abolir son destin d'être parlant qui le soumet à la possibilité du lapsus, et il est donc toujours supposé pouvoir dire autre chose que ce qu'il dit. Cela induit une conclusion paradoxale selon laquelle le seul témoin véritablement fiable serait celui qui se tait<sup>144</sup> ». C'est précisément cet écueil qu'Anda Jaleo problématise (ce qui ne signifie pas du tout qu'elle le surmonte) en cherchant à conjuguer exigence de vérité et préservation de la parole (et des « lapsus ») en tant qu'elle est énoncée, c'est-à-dire produite par un corps singulier. Lors d'une table ronde que j'avais animé en novembre 2014 au Rize<sup>145</sup>, Mathilde et Solène expliquaient leur démarche en ces termes, en réponse à ma question concernant le façonnement du « sens » dans leur travail : « *Mathilde : Nous, notre travail c'est pas d'expliquer, on n'est pas des historiens, donc mettre du sens c'est pas mettre du sens, c'est mettre un sens. C'est possible qu'on mette un sens qui soit pas celui qui était prévu, parce que nous on est dans une recherche artistique et on créé... On travaille sur l'émotion, donc il y a aussi des choses qu'on va amplifier nous, exprès, pour créer de l'émotion, pour faire notre spectacle ; donc "le" sens c'est pas juste, parce qu'évidemment il y a des choses, soit qu'on interprète, soit qu'on surinterprète, dans le but*

---

<sup>141</sup> BOURDIEU Pierre, « Comprendre », In : BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2007 [1993], 1472 pages, pp.1389-1447, p.1406.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p.1424.

<sup>143</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, *op.cit.*, p.53.

<sup>144</sup> RIVIERE Jean-Loup, « Témoigner, de rien », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.151-154, p.153.

<sup>145</sup> Table ronde 20 novembre 2014 organisée avec le Rize, l'ENSSIB (École Nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des Bibliothèques) et la Bibliothèque Municipale de Lyon, intitulée : « La mémoire en partage : débat autour des enjeux de mémoire ».

*de produire un spectacle, et notre but, on n'est pas du tout dans une démarche sociologique ni historique [...] – Solène : Du coup d'ailleurs c'est très important que les comédiens eux-mêmes fassent les entretiens, l'idée c'est vraiment de s'imprégner de l'état... des dispositions de la personne dans ces moments-là, comment elle était quand elle nous a dit ça, pour qu'après sur scène, sur le plateau, ce soit pas forcément fidèle à ça mais qu'en tous cas ça s'en inspire et que ça parte d'une certaine vérité, la vérité de la personne, c'est ce qui nous importe. Donc je rebondis sur ce que disais Mathilde, sur le fait qu'on n'est pas historiens ni sociologues, même si on a une démarche qui peut s'en rapprocher... Il est parfois possible d'avoir dans nos spectacles des infos qui sont pas du tout justes d'un point de vue historique : des dates qui collent pas, des choses... mais on attache avant tout de l'importance à ce que la personne nous a dit sur le moment, et pour nous c'est sa vérité, donc c'est ce qui compte ».*

D'un côté il faut prélever des éléments pertinents, les surinterpréter, les amplifier, on va y revenir ; de l'autre, il y a cette exigence d'imprégnation qui, si l'on comprend bien, est requise pour accéder à une certaine vérité de la personne. Une vérité qui n'est captable, en quelque sorte, que par le corps, et qui est délaissée par les dispositifs objectivants. Ce n'est en effet pas la même chose de viser « une sorte d'amour intellectuel<sup>146</sup> », de savoir « se mettre à sa place [de l'enquêté] en pensée<sup>147</sup> », que de « s'imprégner » de quelqu'un. R. Dulong a décrit, dans ses travaux – en insistant toujours sur la difficulté qu'il y a, en sociologue, à aborder cette question -, ce qu'on pourrait appeler le reliquat phénoménal du témoin, qui tient à sa corporéité : « le corps [du témoin] n'est-il que le support de la production narrative ? Non ! Dans les interactions réelles [...] le corps sensible et expressif constitue une composante essentielle de la communication. On pourrait même dire que c'est l'expression des émotions qui leste de gravité humaine le témoignage. Comme des clefs ouvrant la voie à la participation du destinataire, les expressions qui scandent son récit conformément au type d'événement qu'il raconte. Si l'événement a été douloureux, horrible, choquant, son attitude portera encore l'empreinte du trauma provoqué par le spectacle, débit haché, phrases interrompues entrecoupées d'exclamations, etc. [...] L'expression, c'est l'intonation de la voix ou les soupirs, ce sont les mimiques du visage ou les gestes des mains, c'est la posture corporelle, et, finalement, tout ce qui manifeste un état intérieur<sup>148</sup> ». Ce qui est énoncé par le témoin est indissociable de la façon qu'il a de l'énoncer, et d'une situation d'énonciation difficilement descriptible, même par une ethnographie précise.

C'est de tout cela qu'il s'agit de s'imprégner, mais comment ? « *Mathilde : On peut s'imprégner de beaucoup de choses : d'un ton de voix, d'une démarche, d'une posture, de gestes. D'un décor, aussi, quand on va chez les gens et on regarde leur mobilier, comment est-ce qu'ils vivent, quels gestes ils font [...]. Et est-ce que c'est intéressant ou pas après de mettre ça sur scène ou pas*

---

<sup>146</sup> BOURDIEU Pierre, « Comprendre », *op.cit.*, p.1406.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p.1400.

<sup>148</sup> DULONG Renaud, « Conclusion : La place du corps dans le dispositif de témoignage », *op.cit.*, p.212.

*hein, des fois pas forcément [...] Des fois des choses sans importance deviennent... [...] Donc... nous on a notre sensibilité, mais c'est aussi en fonction de chacun, comme on est plusieurs dans la compagnie on va pas non plus rencontrer toutes les personnes ; après, c'est aussi s'écouter, se faire confiance, y'en a un qui trouve que ça c'est génial,... que d'un coup... purée, [telle dame] nous a parlé d'une poêle à frire, c'était tellement émouvant ce qu'elle nous a raconté sur cette poêle à frire, faut absolument en faire quelque chose quoi ! alors que c'est complètement nul une poêle à frire, tout le monde s'en fout [...]. On parlait de vérité, il y a la vérité historique, nous on travaille plutôt sur la vérité... possible, donc la vérité de chacun en fait, voilà, se laisser imprégner, c'est vraiment ça [...]. Solène : Mais je crois que ce qui reste en général dans nos spectacles c'est l'aspect sensitif en fait, c'est comme ça qu'on dirige un peu nos questions, quand il y a besoin de les diriger. Des fois on laisse la personne parler, se raconter, mais c'est avant tout comment elle a ressenti les choses, donc peut-être que des fois, j'ai l'impression qu'on va peut-être pas s'attarder trop sur l'aspect factuel des choses, comment elles se sont passées, mais comment la personne l'a ressenti, l'a vécu, c'est plutôt ça qui nous intéresse, même si effectivement un fait comme la poêle à frire qui était à la base un détail complètement inintéressant, devient quelque chose de très émouvant sur le moment ».* Ce qui est très important pour nous c'est de remarquer que l'imprégnation est une véritable méthode d'enquête qui certes suppose de capter des gestes, des éléments visuels, des manifestations de l'« ordre sensitif » et de s'en souvenir, mais qui repose aussi sur une identification de ce qui, dans le déroulement de l'entretien, est susceptible d'avoir une valeur proprement théâtrale. La poêle à frire en tant qu'objet domestique n'a aucun intérêt ; par contre, le récit qu'en fait cette femme rencontrée par les comédiens lui confère une valeur toute particulière, et c'est ce que résume parfaitement une formule de Mathilde : « *l'intérêt n'est pas de savoir si le récit est vrai mais plutôt de comprendre la personne et l'émotion dans laquelle elle est à ce moment-là pour en saisir la théâtralité* ». Il n'y a pas d'un côté les objets, de l'autre les personnes qui les manipulent : l'émotion n'est pas un simple état interne, mais quelque chose qui émerge et qui se manifeste au contact de l'objet, qui peut être un contact d'ordre mémoriel. En se souvenant de cette poêle à frire, la femme est émue – comme Nathalie s'émouvait du château, comme Marcel s'émouvait en nous parlant à Delphine et moi de Villeurbanne, comme Annie et Guy s'émouvaient en parlant de leur école. Et cette émotion n'est pas privée, non seulement parce qu'elle naît dans une relation à des objets, mais aussi parce qu'elle est publiquement observable dans la situation d'entretien où elle s'énonce. Qu'est-ce alors que la « théâtralité » ? Peut-être ce que l'on appellerait le caractère esthétique du récit, que revêt le moment où cette femme parle de sa poêle : elle « *donne à l'émotion un accomplissement objectif*<sup>149</sup> » dans l'activité de narration elle-même. Et c'est très exactement ce récit-là, tel qu'il est énoncé à ce moment-là, qui constitue le matériau propice à la cueillette pour Anda Jaleo. Ainsi, dans la perspective de la compagnie, le monde du quotidien est-il

---

<sup>149</sup> QUERE Louis, « L'émotion comme facteur de complétude et d'unité dans l'expérience. La théorie de l'émotion de John Dewey », *op.cit.*, p.46.

peuplé de gens qui ont des histoires à raconter et son travail d'enquête consiste-t-il à s'imprégner non pas tant de la factualité de ces histoires que des modalités pragmatiques de leur énonciation pour autant qu'elles enferment de quelque façon une théâtralité.

Ceci soulève pose une nouvelle question difficile : si la théâtralité peut être trouvée partout où des histoires sont dites, comment déterminer celles qui méritent d'être portées à la scène ? Il faut en réalité comprendre que la théâtralité n'est pas qu'une catégorie descriptive : elle a aussi une dimension prospective. Mathilde explique que pour la compagnie, « *la force du récit et l'intérêt qu'il va susciter résident davantage dans sa capacité à faire partager ses émotions que dans son pouvoir de démontrer* » ; or, en tant que professionnels de la scène, les comédiens d'Anda Jaleo savent, d'expérience, quels récits sont susceptibles d'avoir cette « *force* » ou cette « *capacité* ». Dans ce sens – et c'est ce que nous retrouverons très exactement avec Delphine qui, pour penser ses expositions, se base toujours sur sa connaissance du public à partir des effets des expositions antérieures (séquence 8) – la « sélection » qui est faite parmi les matériaux collectés (y compris par imprégnation) n'est pas réductible à une affaire de choix subjectifs, ou de perception sensible (être marquée par telle personne ayant raconté telle histoire de poêle à frire) : elle est également indexée à une connaissance des réactions du public attendu de la représentation. Les petites histoires racontées par n'importe qui ne se valent en ce sens pas toutes, puisque certaines sont identifiables, au moment même de leur émergence empirique, comme étant particulièrement propices à une reprise théâtrale. Non pas parce qu'elles seraient « en elles-mêmes » époustouflantes, rocambolesques, édifiantes, mais parce que de tels qualificatifs portent en réalité sur *l'opérativité* de ces histoires. Dire d'un récit qu'il est « *génial* », c'est en effet dire qu'il produit cet effet-là que d'autres non pas. Il se distingue en tant que « *génial* » par rapport à ceux qui sont communs, normaux, banals, bref, ceux qui laissent indifférent ou qui du moins ne suscitent rien de remarquable ; il a donc toutes les chances, avec quelques ajustements, de fonctionner sur scène<sup>150</sup>. Mais est-ce que, finalement, la compagnie ne part pas de ses propres définitions de ce qui est remarquable, théâtral, incroyable ou génial, pour sélectionner, par exemple parmi des dizaines d'entretiens, ce qui sera intégré à sa pièce ? Et est-ce qu'au fond, tout ne dépend pas réellement de la « subjectivité » du comédien, puisque finalement l'appréciation d'un entretien, d'un récit, dépend de celui ou celle qui l'a vécu ? Ces questions s'ajoutent à une autre, que le lecteur n'aura pas manqué de se poser : certes, on voit comment travaille Anda Jaleo, mais dans le cas du spectacle des *Maisons*,

---

<sup>150</sup> C'est ce que B. Biebuyck nommait, dans un texte relatant son enquête sur la narration ordinaire effectuée au sein d'un groupe d'amis new-yorkais, les récits à « good story value » : « Parmi toutes ces expériences [racontées au sein du groupe], seulement certaines étaient jugées comme ayant une "good story value" (valeur narrative sûre). Pour qu'elle intègre leur répertoire, il fallait qu'une histoire suscite le rire, qu'elle affiche un contenu suffisamment corsé, qu'elle arbore au moins une phrase inoubliable qui sera ensuite répétée, détournée. » BIEBUYCK Brunhilde, « Conter, raconter, badiner », In : CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), *Le renouveau du conte*, Paris : CNRS Editions, 2001, 454 pages, pp.105-113, p.109.

sauf erreur, la compagnie s'était basée sur des *textes* produits par Cécile ! Et non sur des entretiens réalisés par les comédiens eux-mêmes. Pour éclaircir ces problèmes, il faut tourner notre regard vers un indice donné dans un extrait cité quelques lignes plus haut, où Mathilde précise que le fait d'être « *plusieurs* » dans la compagnie permet, si l'on comprend bien, de changer quelque chose à la « *sensibilité* » de chaque membre pris individuellement. En quoi consiste ce travail collectif ?

### 3. Instaurer des personnages

Lorsque je voyais les comédiens dans le bureau n°2 du Rize travailler sur leur spectacle consacré à l'amour à Villeurbanne (voir note 130), ils n'avaient de cesse de lire, d'écrire, de manipuler des documents, de préparer des entretiens et d'en décortiquer d'autres. Au fil des semaines, les murs de leur bureau se couvraient peu à peu de bouts de papier épinglés : d'abord éparpillés, ils allaient cependant être progressivement organisés sous des catégories, répartis sous des noms ou des thèmes, regroupés sur tel pan de mur en fonction de tel ou tel critère. En laissant ma porte ouverte, j'entendais des voix qui, mois après mois, n'étaient plus celles que je connaissais à Solène ou à Mathilde, mais celles de personnages qui prenaient corps progressivement. Du coup, si pour la clarté de l'analyse on va séparer quelques opérations qui participent du travail créateur, il faut tâcher de penser celle-ci comme une expérience esthétique répondant à une « organisation dynamique<sup>151</sup> » au sens où J. Dewey pouvait l'entendre, c'est-à-dire à un processus qui est difficilement descriptible ou schématisable en une chronologie simple, en une suite de causes et de conséquences<sup>152</sup>. Concrètement, cela signifie que, du début à la fin, la troupe revient sur les textes, agence autrement ses matériaux, continue à lire et à écrire, jusqu'à ce que la forme définitive de l'œuvre soit fixée ; mais dans le même temps, précisément, cette œuvre naît en tant que forme autonome, avec sa logique interne et ses personnages. C'est ce double mouvement – l'artiste travaillant à son œuvre, et l'œuvre travaillant l'artiste – qu'il

---

<sup>151</sup> DEWEY John, *L'art comme expérience*, op.cit., p.112.

<sup>152</sup> La difficulté qu'il y a à schématiser l'activité pratique sous une chronologie simple est pour une part une conséquence de la notion d'expérience telle qu'elle est développée par J. Dewey. Décrire une expérience, c'est en effet toujours risquer de la circonscrire dans une temporalité plus ou moins arbitraire, de la réduire à certains traits jugés pertinents, et *in fine* de la clore alors même qu'elle est encore en cours et irrésolue. Ce problème du temps de l'expérience, qui se pose aussi d'une certaine façon lors de la rédaction d'un rapport de sociologie (par exemple, avec le risque d'enclôre le Rize dans une description figée, comme d'une expérience « faite »), est soulevé de façon exemplaire dans un passage de *L'art comme expérience* qui, en lui-même, est une sorte d'expérience d'écriture du temps aussi originale que celle de G-H. Mead citée plus haut dans cette séquence : « Les choses se produisent, mais elles ne sont jamais véritablement incluses, ni catégoriquement exclues ; nous voguons à la dérive. Nous cédon au gré de pressions extérieures ou nous pratiquons l'esquive et le compromis. Il y a des débuts et des fins mais pas d'authentiques initiations ou clôtures. Une chose en remplace une autre, mais il n'y a pas assimilation et poursuite du processus. Il y a expérience, mais si informe et décousue qu'elle ne constitue pas une expérience. Il n'est pas besoin d'ajouter que de telles expériences sont an-esthétiques. » (*Ibid.*, p.88). Selon cette définition, les expériences esthétiques sont finalement rares, et l'essentiel des expériences que l'on a sont des ébauches, imparfaites.

faut tâcher de restituer pour saisir ce qu'Anda Jaleo fait des témoignages, et comprendre comment leur « cueillette » conduit à une succession de déplacements de la mémoire.

a. Faire résonner la parole

Au retour de leurs recherches de terrain, les membres d'Anda Jaleo entament un travail intense de lecture, de répétition, littéralement, des entretiens qu'ils ont sous la main : « *on lit, on lit, on lit plein de fois* », il faut « *lire, lire, lire* », et ce « *à voix haute* », devant le reste de la troupe, en s'échangeant les textes. La lecture est ici une activité partagée plus qu'une plongée « dans » le texte. A l'inverse d'une version psychologisante du rapport à l'écrit, le dispositif de travail de la compagnie consiste à *tester* la valeur (théâtrale) de tel ou tel fragment en le narrant : chaque comédien *tente* d'incarner le texte, en l'exprimant avec sa voix et sa gestuelle. « *Et puis tu en parles constamment, c'est-à-dire que tu manges, tu en parles tout le temps, tu bois l'apéro tu en parles, tu en parles...* » Et parfois – « *ce n'est pas venu tout de suite hein, c'est venu au bout de 3-4 jours...* » -, « *il y a de l'affection qui se crée par rapport à certains passages, ou par exemple si telle personne lit tel truc, on se dit, "ah, c'est évident quoi, t'es tellement bon là-dedans !", "quand tu le lis, c'est génial, quand c'est toi, tu vois, ça résonne". Et puis il y a aussi des moments où... tu sais, tu lis toujours le même truc et puis t'essaies de faire comprendre aux autres que tu aimes ce passage* ». On assiste donc à un premier déplacement de cette « mémoire » consignée dans les transcriptions, incluant celles confiées par Cécile : leur valeur n'est pas intrinsèque, contenue à même les mots, mais tributaire d'une diction. Tel comédien, avec sa voix, sa manière de prononcer les choses – qui ne sont pas celles du témoin originel – va faire « *résonner* » d'une façon exemplaire le texte, et ce même si ce n'est pas lui – ou elle – qui a rencontré la personne dont les paroles sont rapportées. Pour autant, l'identification de ces résonances particulières, de cette subjectivation « réussie », n'est pas en elle-même subjective, puisqu'elle dépend de l'appréciation qu'en font l'ensemble des membres. Il faut « *faire comprendre* » aux autres que tel passage vaut la peine d'être dit – les convaincre de la théâtralité qu'il porte en réserve, en en faisant une démonstration publique. Celle-ci peut, dans les cas où le comédien a rencontré lui-même le témoin, s'appuyer sur les éléments dont il s'est « imprégné », comme l'explique Mathilde : « *on se souvient de la personne, comme on enregistre on se souvient de l'intonation, de son timbre de voix; les gestes on essaie de s'en souvenir parce que du coup, quand elle dit "ben j'ai fait ça [elle fait un mouvement des bras]", alors après quand on l'écoute, si les... si les autres comédiens n'étaient pas là précisément à cet entretien ça leur évoque rien, mais ceux qui étaient là du coup ils voient de quoi elle voulait parler* ». On reviendra plus tard sur la question des gestes : pour l'instant il faut surtout remarquer que le sens du témoignage ne précède pas sa répétition incarnée, et est distinct en cela du sens « factuel » auquel s'attacherait un sociologue, un historien, ou même un juge. Les

artistes, bien sûr, sont eux aussi bien capables de comprendre ce que les gens racontent, d'identifier des contradictions dans le discours, des incohérences factuelles, et tout ce qui est généralement envisagé sous l'idée de « fiabilité » du témoignage. Or ce n'est pas ce qui les intéresse prioritairement : s'il leur faut *lire, lire, lire*, c'est parce que le lire est le lieu où le sens se révèle. Cette posture, qui engage une « sortie » du texte du papier en le reprenant par la voix, se démarque, sans être incompatible avec elle, d'une approche exégétique où il s'agirait de décrypter terme après terme le texte sur un registre intellectuel. Elle se distingue aussi d'un décorticage savant qui consiste à prendre les témoignages pour, « avec logique et rationalité, les installer au sein d'un contexte fort<sup>153</sup> ». Elle a plutôt à voir avec une « esthétique du témoignage<sup>154</sup> » qui, comme l'explique P. Marin, a pour enjeu « un autre type de vérité qu'une vérité purement factuelle et [...]appelle un autre mode de critique que la confrontation à la seule véricité des faits<sup>155</sup> ». C'est ce mode de critique qui est actualisé par la compagnie Anda Jaleo, et il repose sur une appréciation effectivement esthétique : qui, parmi-nous, est en mesure de prendre en charge, de révéler la théâtralité de tel fragment de texte ? Nous avons dit un peu plus haut que ce qui était « cueilli » par la troupe, ce n'étaient pas les histoires en tant que telles, mais ces histoires telles-que-racontées, dans des situations données et avec des émotions observables. Et nous nous demandions comment les propriétés phénoménales de ces moments de récit, qui sont en même temps des moments où la mémoire des témoins s'explicite comme telle, pouvaient être préservées : nous touchons enfin une partie de la réponse. Ce qui se teste dans les longues phases de lecture à voix haute, c'est la capacité de tel ou tel comédien à restituer (ou non) une théâtralité du même ordre que celle qui apparaissait déjà, de façon remarquable, dans certains témoignages. Ce ne sont plus les mêmes corps, ni les mêmes lieux, ni les mêmes gestes, ni les mêmes voix ! Et pourtant, il arrive, après des jours ou des semaines d'essais et d'échecs, que les choses résonnent, au point qu'il devient « évident » que tel membre de la troupe soit tout indiqué pour porter, dans ce qui deviendra son personnage, non pas juste un extrait de parole, mais *le parler* du témoin. Ce qui crée la continuité entre le témoin originel et le comédien, ce n'est pas une quelconque identité qui existerait entre eux – l'un et l'autre ne se connaissent bien souvent (et *a fortiori* dans le spectacle des *Maisons*) pas autrement que par le *texte* du témoignage retranscrit, texte médiateur s'il en est ! -, une quelconque similitude dans leur apparence, dans leur comportement, ou un genre « d'identification » qui relèverait d'une obscure psychologie, mais une égale capacité à *susciter quelque chose* par leur « acte de narration » - expression qui revient aussi bien dans les entretiens que dans les divers documents de travail d'Anda Jaleo.

---

<sup>153</sup> GUILHAUMOU Jacques, MALDIDIER Denise, *op.cit.*, p.206.

<sup>154</sup> MARIN Pascal, « Un récit de vie peut-il être vrai ? Eléments de critique du témoignage », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, tome 95, 2011/3, pp.601-617, p.608.

<sup>155</sup> *Ibid.*



Voici une façon originale de travailler la mémoire : la déplacer du tout au tout, mais en sauvegardant les effets de son apparition ! Faire fi des « faits » mais préserver l'efficacité de leur récit, en misant sur la capacité du corps de l'artiste à être, finalement, aussi évocateur que celui du témoin. Emanciper, en quelque sorte, le témoignage du témoin. Il a, une fois écrit et transmis de main en main – de Cécile à Anda Jaleo dans le cas qui nous occupe - « rompu les amarres avec son énonciateur<sup>156</sup> » et couru dès lors ce qui a été depuis Platon été considéré comme un risque, comme le montre bien J-L. Lebrave citant le mythe de Theuth : « une fois écrit, chaque discours s'en va rouler de tous côtés, pareillement auprès des gens qui s'y connaissent comme, aussi bien, près de ceux auxquels il ne convient nullement ; il ignore à quelles gens il doit ou ne doit pas s'adresser<sup>157</sup> ». J. Rancière évoque le même mythe dans *Le partage du sensible* : « s'en allant rouler à droite et à gauche, sans savoir à qui il faut ou il ne faut pas parler, l'écriture détruit toute assise légitime de la circulation de la parole, du rapport entre les effets de la parole et les positions des corps dans l'espace commun<sup>158</sup> », ouvrant à « un régime d'indétermination des identités, de délégitimation des positions de parole, de dérégulation des partages de l'espace et du temps<sup>159</sup> » que le philosophe qualifie de régime *esthétique* de la politique. C'est à quelque chose de cet ordre que nous assistons dans le travail de la compagnie, et c'est ce qui posait problème pour Cécile en assistant à *Ces maisons qui nous habitent* : un problème d'usurpation, une réappropriation, par les mauvaises personnes, de mémoires véritables, indexées à des événements réels. Et pourtant la compagnie de théâtre revendique quant à elle le maintien d'une certaine vérité, qui est la vérité de l'énonciation, de la voix qui résonne à nouveau, quand bien même serait-ce à travers d'autres sujets qui emprunteraient le discours, le temps d'une représentation, pour le transmettre à un auditoire avec lequel le témoin d'origine, lui, ne saurait en aucun cas être en contact. Et d'ailleurs, Cécile, en tant que biographe professionnelle, n'est-elle pas la première à savoir que les textes qu'elle produit sont destinés, eux aussi, à rouler dans tous les sens ? Nous en saurons davantage là-dessus à la séquence prochaine, où Cécile aura elle-même, du reste, à répondre de son travail devant d'autres membres du Rize !

Nous apprendrons aussi à cette occasion qu'elle considère que les témoins sont *auteurs* de leur propos. De sorte que lorsqu'elle leur retourne la version écrite à laquelle son propre travail a ramené l'entretien initial, elle efface en quelque sorte sa propre trace, sa propre médiation d'écrivaine, pour justement rétablir la personne en cette qualité d'auteure de son texte. Or dans le cas d'Anda Jaleo, cette problématique est traitée tout à fait autrement : « *l'auteur définitif reste l'artiste qui ordonnera le*

---

<sup>156</sup> LEBRAVE Jean-Louis, « De la substance de la voix à la substance de l'écrit », *Langages*, n°147, 36<sup>ème</sup> année, 2002, pp.8-18, p.14.

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, op.cit., p.15.

<sup>159</sup> *Ibid.*

*texte et en révélera son sens. Les paroles recueillies auprès de personnes interviewées constituent la matière première du texte. Ces personnes deviennent co-auteurs. [...] L'auteur définitif demeure cependant celui qui aura retranscrit les paroles, trié les souvenirs, fait les coupes, ordonné les fragments et réécrit* ». Il faut « *mettre en exergue et [...] valoriser* » les témoins premiers, mais leur récit ne leur appartient plus en propre. Est-ce à dire que les artistes cherchent à spolier, voire à renier la mémoire des témoins ? Prétendent-ils être auteurs de textes qu'ils n'ont parfois même pas écrits eux-mêmes, et qui touchent à des personnes réelles, qui ont fait confiance à un enquêteur, quel qu'il soit, pour confier leur vie et leurs émotions ? De fait, la qualité d'auteur ne porte pas du tout sur la même chose. Cécile travaille sur des textes discrets, associés chacun à une personne spécifique ; les comédiens d'Anda Jaleo travaillent eux sur une composition, comme l'indique bien la citation précédente. : ils ne sont évidemment pas auteurs des témoignages, mais ce sont eux qui les trient, ordonnent, découpent, réécrivent ; c'est de cela qu'ils sont comptables. C'est cette composition qui leur permet de « *révéler* » un certain sens, qui ne se confond pas avec celui des témoins, et qui n'a pas la prétention *d'expliquer* quoique ce soit. Il nous faut alors redire que le travail créateur s'articule, successivement, autour de trois figures bien distinctes. Il y a d'abord le témoin et son témoignage, auprès de qui on pratique la cueillette ; il y a ensuite le comédien et son corps, qui tâche de faire résonner les fruits de la cueillette ; mais il y a ensuite le personnage qui disposera d'une cohérence interne et qui, du fait même de cette cohérence, « *drainera* » à lui des multiples fragments tirés des témoignages. Le personnage n'est ni le témoin, ni le comédien, ni le comédien jouant le témoin. Il est un *character*, en langue anglaise ; il a un *caractère* qui va devenir, au fur et à mesure de sa clarification, le point de référence pour le travail de tri, de sélection, de réécriture de témoignages qui vont se transformer en *sa* mémoire. Mémoire d'un personnage de fiction, mais néanmoins capable d'avoir, une fois en scène, des effets sur son public.

#### b. Instaurer des personnages, socialiser la mémoire

« *Solène : La plus grande difficulté ça a été de trouver un sens et un fil à tous ces récits, faire que ça veuille dire quelque chose de concret, de précis. Parce que ça partait dans tous les sens. [...] Et je dirais que les choses se sont accélérées, et ont été de plus en plus évidentes à partir du moment où on a décidé : "voilà, c'est ça qu'on veut dire, c'est ce personnage qui veut dire ça, ce personnage qui veut dire ça, et le troisième..."* ». D'où viennent ces personnages ? Ils peuvent partir de certains « *profils qui se détachent vraiment des autres* » au fil des lectures : « *parmi ces entretiens, il y a des personnes qui nous ont... pas plus marqués, mais qui avaient un caractère peut-être plus dessiné que les autres, dont on en a fait des personnages principaux* ». Cependant, à défaut d'avoir sous la main de tels profils de personnes réelles ayant déjà une certaine théâtralité, étant en somme déjà disposées à se

prêter à une mise en scène (et « cueillies » à ce titre précisément), la compagnie procède à un travail d'identification de grands thèmes transversaux aux entretiens : « *On joue à Cluedo, on fait un grand découpage [...]. Plus on est nombreux du coup à être sur le spectacle, plus c'est dur de faire des choix [...]. On est plusieurs aussi à avoir plusieurs idées sur le même fragment de texte et du coup c'est dur forcément de faire des choix. [...] On avait tout imprimé, on a d'abord fait beaucoup, beaucoup de lectures ensemble, et on se disait, "allez ça on enlève", "oh non, t'es sûr ? Non, c'est trop bien". On a fait plusieurs découpes comme ça, [...] à lire tout, tout, tout, tout, et puis au bout d' un moment on se dit, "là il faut trancher"; on imprime... Puis on voit un peu des thématiques, après on dispatche le texte suivant des thématiques, puis on découpe et après on joue à , "tiens si on mettait ça avant ?", "ah ouais, c'est pas mal". Du coup on avait recouvert le mur de la cuisine où on avait tous les petits papiers côte à côte, mais après on se dit, bon, quel est le fil ? Parce que c'est difficile quand on écrit un spectacle à partir de la parole des gens, y'a pas de fil en fait, c'est à nous de trouver l'intérêt de mettre tous ces textes ensemble quoi, pourquoi on fait ça finalement ? Parce que c'est bien beau, c'est sympa, on a de la matière, mais le but c'est que ça raconte quelque chose. C'est surtout ça qui est dur, trouver le fil, et pourquoi en fait. Du coup souvent on est là, "mais pourquoi on fait ça... " et c'est l'enfer. Des fois on passe des moments où c'est trop l'horreur, on se dit, y'a rien de bien, on va tout jeter ».*

Cette difficulté à trouver du sens, qu'on retrouvera dans une certaine mesure dans la préparation des expositions du Rize, se fait jour dès lors qu'il s'agit de tracer un commun à partir d'éléments singuliers : de trouver dans une masse de matériau un « fil » conducteur, ou de parvenir à façonner une poignée personnages à partir d'une galerie de dizaines de personnes qui ne sont pas forcément rattachées d'emblée les unes aux autres. Certes, dans certains cas, le thème oriente la cueillette effectuée à l'amont des spectacles - tel le sociologue préparant ses questions pour déterminer ce à propos de quoi il souhaite faire parler ses enquêtés. La collecte de Cécile est pour une part thématifiée de cette façon, en fonction des temps forts du Rize. Mais dans le cas de *Ces maisons qui nous habitent*, la troupe est partie des témoignages tirés de la collecte dite de « tout-venant », qui consiste pour Cécile à recevoir quiconque souhaite, de près ou de loin, parler de Villeurbanne. Les comédiens se trouvent donc dans une difficulté analogue à celle que pose la rédaction de ce rapport : ils doivent trouver un sens à partir d'un matériau composite, qui n'a pas été conçu pour être totalisé de cette façon-là<sup>160</sup>, et qui de surcroît n'a pas été produit d'emblée pour documenter le thème des « maisons ». Les modalités de résolution de cette problématique sont particulièrement difficiles à décrire, car elles touchent à ce que B. Latour appelle « la stupéfiante originalité de la fiction. Il y a là un mode d'existence bien à soi qui se définit par l'hésitation, la vibration, l'aller et le retour, la mise en résonance des plans successifs des matériaux dont on tire provisoirement des figurations qui ne

---

<sup>160</sup> On verra à la séquence 7 que les entretiens « tout-venant » de Cécile posent justement un problème de totalisation : ainsi est-ce précisément parce qu'on ne sait pas tellement quoi en faire que le mode opératoire de la collecte en viendra à être révisé.

peuvent pour autant s'en distinguer<sup>161</sup> ». L'identification de « profils », d'ébauches de personnages, et celle de thèmes, sont menées de front par la compagnie, et il semble que cela se fasse dans un état d'incertitude qui peut, comme le suggère l'extrait d'entretien ci-dessus, conduire à une sévère remise en cause du travail dans son intégralité. L'enquête peut échouer, elle est risquée, justement parce qu'elle ne peut pas se reposer intégralement sur un cadre analytique *a priori*. Solène évoque « *ce grand, grand moment de flottement où on ne savait plus ce qu'on voulait dire* », Mathilde ne dit pas autre chose lorsqu'elle explique que « *tout ce que tu as fait, non, ça n'a plus de sens du tout, c'est nul, il faut arrêter* » ; Jean, qui n'intervenait pas sur les *Maisons*, me racontait cette même sensation lors d'une autre création d'Anda Jaleo : « *Je m'en souviens, ce qui m'angoissait terriblement, terriblement, [...] dans ce moment de flottement c'était le rapport des personnages. Qui sont ces personnages les uns par rapport aux autres ? On avait établi plein de théories, je m'en souviens, j'étais parti dans des délires pourris tu vois... On avait posé plein de configurations...* »

Une notion utile pour décrire ce processus complexe est celle d'instauration, que l'on doit au philosophe E. Souriau. Ce dernier opposait à une logique gestionnaire ou conservatrice<sup>162</sup> ce qu'il appelait un « programme instauratif<sup>163</sup> ». Instaurer, comme l'expliquent B. Latour et I. Stengers, « ce n'est pas se représenter ce à quoi on veut arriver, puis mobiliser les moyens pour la réalisation de cette fin. Ce n'est pas suivre un plan<sup>164</sup> ». C'est plutôt donner corps, de manière progressive et risquée (« tout, à tout moment peut rater, l'œuvre comme l'artiste<sup>165</sup> ») à une œuvre sans fixer à l'avance des « principes régulateurs<sup>166</sup> » qui viendraient brider le caractère aventureux de la création. Et dans le cas d'Anda Jaleo, on voit bien que l'élaboration de « configurations » théoriques y participe pleinement, mais dans la mesure où ces configurations sont révisables et peuvent être abandonnées pour « *au final prendre la plus simple, trois personnages qui sont dans le même espace et qui parlent. [...] Et ça s'est trouvé à force de jouer, à force de le faire.* ». Autrement dit, les principes ou les méthodes qui guident la recherche sont eux-mêmes évalués en fonction de leur opérativité, i.e. de leur capacité à faire émerger une configuration théâtrale cohérente, un « *fil* » et un « *sens* ». « L'instauration, dans ce cas, désigne les dispositifs expérimentaux, la préparation active de l'observation, la production de faits dotés du pouvoir de montrer si la forme réalisée par un dispositif est ou non apte à les saisir<sup>167</sup>. » Mais la notion d'instauration a une autre implication : elle attribue à l'œuvre une fonction de médiation. Dans « les sociétés instauratives [...] la médiation des libertés se fait par leur orientation convergente

---

<sup>161</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, op.cit., p.248.

<sup>162</sup> Qu'il résumait ainsi : « Pas de troubles sociaux, pas d'ennuis pour les dirigeants ; pas d'excès de pensée pour eux, pas d'innovations dangereuses, pas d'aventures. » SOURIAU Etienne, *La couronne d'herbes. Esquisse d'une morale sur des bases purement esthétiques*, Paris : 10/18, 1975, 448 pages, p.295.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p.297.

<sup>164</sup> LATOUR Bruno, STENGERS Isabelle, op.cit., p.68.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p.7.

<sup>166</sup> SOURIAU Etienne, op.cit., p.294.

<sup>167</sup> LATOUR Bruno, STENGERS Isabelle, op.cit., p.15.

vers une *œuvre commune* à réaliser<sup>168</sup> ». Chacun est engagé à avoir un « esprit instauratif<sup>169</sup> », c'est-à-dire une conscience de participer à une œuvre commune, plutôt que de « comprendre sa tâche comme celle simplement de gérer au jour le jour une activité sans buts substantiels contrôlables<sup>170</sup> ». L'œuvre est médiatrice parce qu'elle « fait » collectif – c'est en fonction d'elle que les tâches s'accomplissent, que chacun pense sa propre activité, etc. Elle ordonnance les êtres qui participent à l'instancier, et revêt un caractère coercitif en ce sens. Cette perspective est intéressante pour comprendre ce qui se déroule avec les personnages d'Anda Jaleo. Quoique de fiction, ils s'imposent à leurs créateurs<sup>171</sup>, qui se trouvent « produits par ce [qu'ils] produis[ent]<sup>172</sup> ». Lorsque Solène nous expliquait que les personnages *veulent dire des choses*, il ne faut pas comprendre ce vouloir-dire comme une sorte de signification méta, comme si chaque personnage était un argument ou un symbole : il s'agit, en fait, d'une forme de requête de cohérence, de requête de signifiante qu'il formule. Instaurer un personnage qui « se met à mener une vie propre<sup>173</sup> » exige de répondre à cette requête – et dire cela nous éloigne de certaines conceptions du travail artistique où tout se ferait soit au petit bonheur (à « l'instinct » ou à « l'imagination<sup>174</sup> »), soit par des sortes de projections psychologiques (auquel cas le personnage devient un avatar du « Moi idéal<sup>175</sup> » de l'artiste). Car il y a là une forme de normativité qui intéresse le sociologue : si le personnage *veut* dire quelque chose, cela signifie qu'il ne peut pas dire n'importe quoi, qu'il doit avoir une cohérence interne (comme une personne réelle ayant son passif typique, sa famille typique, en somme sa sociologie typique<sup>176</sup>), elle-même requise pour que la pièce, mettant en

---

<sup>168</sup> SOURIAU Etienne, *op.cit.*, p.294.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p.298.

<sup>170</sup> *Ibid.*, pp.298-299.

<sup>171</sup> « Il y a sans aucun doute une extériorité chez ces êtres qui s'imposent à nous après s'être imposés à ceux qui les ont instaurés, lesquels jouent d'ailleurs vis-à-vis d'eux plutôt le rôle de mandants que de « créateurs ». Ils viennent à notre imagination, non, ils nous offrent une imagination que nous n'aurions jamais eue sans eux. Don Juan existe aussi sûrement que les personnages de Friends. » LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes, op.cit.*, p.244.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p.215.

<sup>173</sup> ANZIEU Didier, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris : Gallimard (collection « Connaissance de l'Inconscient »), 1981, 384 pages, p.64.

<sup>174</sup> Cette critique de l'imagination comme catégorie explicative apparaît chez B. Latour dans son analyse des êtres de fiction : « L'imagination n'est jamais la source mais, plutôt, le réceptacle des êtres de fiction. De même qu'on devient objectif en se branchant sur les chaînes de référence ; de même qu'on devient ingénieur en recevant le don des êtres de la technique ; de même qu'on reçoit de quoi se ressaisir grâce aux êtres de la métamorphose, de même, on devient imaginaire par le recueil des œuvres de fiction. » LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes, op.cit.*, p.250.

<sup>175</sup> ANZIEU Didier, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur, op.cit.*, p.64. Remarquons que D. Anzieu s'attelle dans cet ouvrage à un problème très proche du notre, celui de « l'auteur travaillé par la création » (*Ibid.*, p.44) : « le créateur travaille au corps à corps le matériau qu'il a choisi, tout comme la création lui arrache des souffrances, des aveux, désarticule ses jointures. [...] Il arrive que l'œuvre achevée continue de travailler son auteur : il la remanie et parfois la recompose. » (*Ibid.*) Pour autant, le travail créateur reste, sous cette perspective psychanalytique, considérée d'abord comme un « travail d'accouchement, d'expulsion, de défécation, de vomissement » (*Ibid.*), dans un mouvement de l'intérieur du « Moi » de l'artiste vers l'œuvre.

<sup>176</sup> Cette requête de cohérence passe en outre par la confection d'un genre de biographie pour chaque personne : « on se crée des familles, on dit : « alors toi, tu avais qui comme grand-mère ? », « alors là ça ne va pas, du coup si ton grand père est espagnol, tu n'as pas pu être là à ce moment-là... ». La compagnie crée, un peu

scène plusieurs personnages, fasse sens. Et c'est ce qui nous fait retrouver le problème de l'usage des témoignages : « *Dans la sélection du texte, forcément, tel personnage ne pouvait pas tout dire, donc on a vraiment pioché dans le corpus de texte qu'on avait : qu'est-ce qui serait logique avec ce personnage. [...] Donc on a forcément cherché, dans ce qu'on avait, des passages qui illustraient un peu ça ; on s'appuie énormément sur les caractéristiques de nos personnages* ». Le personnage draine à lui les fragments de textes découpés sur les murs : ce n'est plus le témoin d'origine qui importe, ni même le corps du comédien faisant résonner telle phrase. Prenons *Ces maisons qui nous habitent* : ce seront désormais Nathalie, Césarine et Marcel, en tant que famille (c'est-à-dire en tant que personnages unis sous une forme sociologique typique) qui dirigeront le déplacement de « la mémoire » collectée par Cécile. A la première, tout ce qui sera de l'ordre de l'historique ; à la seconde, les gestes de broderie et les pensées d'une femme du temps jadis ; au troisième, ce qui concernera la guerre, les grèves, etc. Trouver la cohérence d'un personnage revient à jouer sur des archétypes, sur des figures classiques de l'histoire – l'héritière, la femme au foyer, le résistant. Ces figures sont documentées par les extraits d'entretiens correspondant aux « *caractéristiques* » de chacune : certains passages viendront confirmer le versant typique du personnage, d'autres viendront densifier son caractère en y apportant des nuances (pour « *ne pas faire dans la caricature* »). Pour créer Marcel, on fera se rejoindre l'histoire de l'imprimeur Arnaud, l'histoire de l'ouvrier anonyme, l'histoire du mari éperdu, chacune piochée dans des témoignages différents et reticotées ensemble pour confectionner le texte du comédien. Et l'on ajoutera enfin ce que les comédiens qualifient de « *fonds commun de l'histoire* » : ces fameux éléments reconnus par Cécile, qui n'étaient *pas* dans les entretiens de départ, mais qui permettent de réancrer un peu davantage les récits singuliers dans la trame générale de l'histoire collective. Parachevant, donc, le *quelque chose de plus* du témoignage, en démontrant que du commun peut être trouvé n'importe où, et que telle anecdote concernant du lilas, des cèdres ou un souvenir d'une famille d'imprimeurs peut documenter des méta-histoires, susceptibles de parler au plus grand nombre.

Si l'œuvre est médiatrice, c'est donc aussi du point de vue de la mémoire, puisque le plus gros du travail d'Anda Jaleo consiste à identifier ce qui va ensemble, ce qui colle, ce qui fait écho entre ce qu'a raconté monsieur X et ce qu'a confié madame Y. Partant de l'aspect foncièrement incarné et subjectif du témoignage premier, la compagnie, à travers ses opérations de découpe, de test et de redistribution des paroles, effectue une véritable *socialisation de la mémoire*. Chaque souvenir discret est versé littéralement au pot commun – les murs du bureau ! – et devient *empruntable* par tel ou tel personnage... dont il reste à penser, alors, l'efficacité théâtrale, en ajoutant à sa cohérence sociologique et psychologique des gestes susceptibles de parler au public.

---

comme on voit les enquêteurs le faire dans les romans policiers, une généalogie et un background sociologique typique : « *Grands-parents, vacances... Et on disait un peu, voilà, alors là il faudrait qu'on parle de ça maintenant, "ah tiens, on va prendre tel extrait, tel extrait, et puis on va commencer à faire un bout à bout".* »

c. Exprimer « les trois petits points »

Si l'instauration de personnages viables et d'une intrigue cohérente ne sont pas de tout repos, la prestation publique constitue aussi une prise de risque. La compagnie ne disposant pas de metteur en scène attitré, c'est au moment des répétitions semi-publiques ou des premières que les comédiens savent, réellement, si leur proposition marche ou pas<sup>177</sup>. Du coup, le public apparaît d'abord comme une instance de critique (ou de validation) - « *le fait d'être à la fois dedans et dehors, de faire et de regarder ce qu'on fait, ça nous empêche parfois d'essayer, [...] de faire les choses à fond, de faire en sorte qu'elles marchent du premier coup, enfin... qu'on puisse se dire, "ça, ça fonctionne".* » Dilemme du cumul de la pratique et de son objectivation ! Que le public vient résoudre en étant « *miroir* » (« *c'est le public qui valide une œuvre ou pas* »). Comme nous l'avions suggéré déjà en voyant Jean-Paul (séquence 4) jauger les réactions de son auditoire, ou Annie et Guy tester les réactions du leur (séquence 5), les comédiens se fient aux indices observables pendant et après la représentation – les regards, les sourires, les applaudissements<sup>178</sup> - pour savoir si les choses ont pris. Le principal écueil à éviter, semble-t-il, serait que le comédien prenne la place du personnage : « *t'es pas là pour démontrer que t'es un grand comédien* » et, si peut-être « *il y a une question d'ego* » dans le fait d'exercer ce métier, « *il ne faut pas que le public le ressente, c'est ça le truc. [...] C'est quand tu sens le comédien qui est là, en manque de reconnaissance ; c'est insupportable* ». Pour ne pas tomber là-dedans – c'est-à-dire, selon une expression commune et fort commode, pour ne pas *laisser tomber* le personnage – il faut avoir « *quelque chose à dire et quelque chose à défendre* ». Savoir, comme l'explique Jean, « *raconter une histoire aux gens* », une histoire qui se tienne en elle-même et qui fasse totalement disparaître l'identité « réelle » des comédiens<sup>179</sup>. Mais tout cela ne nous apprendrait pas grand-chose si autant d'insistance n'était en même temps mise sur le côté incarné de la représentation théâtrale. Le théâtre, « *c'est un truc d'homme à homme, c'est magnifique, c'est la dernière chose en fait. [...] Une parole, qui décrit un verbe [...], c'est des mots et c'est d'homme à homme, il n'y a pas d'écran, ça n'est pas reproductible. C'est l'essence de l'humanité, tu vois, je commence à faire des grandes*

---

<sup>177</sup> Comme tous les membres de la troupe ne participent pas systématiquement à toutes les créations, certains tiennent lieu de public dans le travail de création. C'est ce que Solène raconte en ces termes, et qui recoupe ce qu'on a vu sur les lectures croisées à voix haute : « *une des forces et une des problématiques de notre collectif, c'est que on fait tout ensemble, et on veut tous jouer, mais en même temps ben du coup on n'a plus de metteur en scène, et on se regarde un peu les uns les autres* ». Dans le cas des *Maisons*, Jean a tenu lieu de « *regard extérieur* » pour rassurer, commenter, aider à la mise en place de la pièce puisqu'il n'y jouait pas.

<sup>178</sup> « *Est-ce qu'on sort des loges ou pas quoi (rires) ! Enfin bon, déjà tu le sens au niveau des applaudissements si tu veux, mais après tu te dis, "comment ça a été reçu". Tu la ramènes pas quoi.* »

<sup>179</sup> « *Pour moi il y a aussi la notion d'histoire, de raconter une histoire aux gens. Qui est très importante. Très simple mais très importante. [...] [Avant] j'étais vachement en force, je jouais en tant que comédien très en force, très dans, justement, "regardez-moi". Et maintenant j'ai compris que non en fait, [...] Jean L. on s'en branle sur scène, et puis d'ailleurs le public s'en branle, il ne vient pas pour voir Jean L. jouer, il vient pour qu'on lui raconte une histoire* ».

*phrases mais c'est un discours que je commence aussi à me construire moi-même. [...] On passe nos vies à nous raconter des histoires. Elles peuvent être vraies ou fausses mais on se raconte des histoires. A soi-même, aux autres.* » On pourrait comme cela citer des pages et des pages d'extraits s'il fallait vraiment démontrer encore que les acteurs sociaux produisent des théories sur leur pratique. On se contentera ici de dire que ce qui est considéré par les comédiens d'Anda Jaleo (qui mobilisent pour me l'expliquer des références, des autres spectacles, etc.) comme *l'essence* du théâtre est un genre de parti-pris ontologique proche de celui développé par W. Schapp avec sa notion d'empêchement, dont J. Greisch cite directement une des définitions : « le lieu où nous devons chercher le réel et le réel ultime est l'être empêché dans des histoires<sup>180</sup> ». C'est là-dessus que la compagnie pariait déjà pour cueillir des histoires, considérées comme préexistantes à leur enquête ; voyons maintenant que l'opérativité du théâtre est basée sur ce même parti-pris. Le monde étant maillé d'histoires, les gens passant leur temps à s'en raconter, des plus ordinaires aux plus savantes, alors si le théâtre revient à cueillir des histoires et à en raconter d'autres, il n'est qu'un prolongement quasiment naturel de ce qui fonde, ontologiquement, l'homme.

Quel rapport avec le corps ? C'est que, comme le décrit très bien l'extrait précédent, cet empêchement dans des histoires n'est pas un socle ontologique indifférent à l'activité humaine, sous-jacent ou invisible, ni une « essence » déposée au fond des âmes. Les histoires sont constitutives des hommes à *proportion de leur récit perpétuel et permanent*. Bref, l'ontologie se fabrique elle aussi – et tout ce qu'on a vu jusqu'ici ne vient pas démentir cette importance que revêtent les récits ! « *C'est des mots et c'est d'homme à homme* » : les termes de Jean, qu'il répète et que reprennent à sa suite Mathilde et Solène, sont particulièrement parlants, et particulièrement précis. Il faut des mots, et il faut des hommes, c'est-à-dire des corps qui énoncent les histoires à d'autres. Donc, des gestes, des voix, bref, tout ce qui va « réaliser » empiriquement la pièce écrite et faire exister publiquement les personnages, sans cela cantonnés à être des fictions de papier. Or, dans le cas d'Anda Jaleo, la problématique du corps se pose d'une façon spécifique dans la mesure où une exigence de « *véracité* », de « *sincérité* », a été formulée à l'endroit des témoignages (et le cas échéant des témoins rencontrés). Il faut arriver à retrouver, en dépit de tout ce qui les sépare désormais des personnages, quelque chose de vrai ; il faut que, lorsque certaines phrases sont dites, le public *retrouve* l'émotion dont les comédiens ont été eux-mêmes témoins dans la cueillette et/ou dans la lecture. Comment faire ? Lorsque je leur pose cette question, je m'aperçois que les comédiens basculent sur un registre tout à fait particulier : « *c'est de l'énergie en fait, c'est du je sais pas quoi, c'est au-delà de... au-delà de soi, c'est être connectés mais par l'énergie tu vois ?* » Etant sociologue, même si je vois ce qu'ils veulent dire - et pour cela même -, je ne peux accepter de m'en tenir là ; je tâche d'explorer plus avant

---

<sup>180</sup> Cité dans GREISCH Jean, « Empêchement et intrigue : une phénoménologie pure de la narrativité est-elle concevable ? », *Etudes Phénoménologiques*, n°11, 1990, pp.41-83. La citation non paginée renvoie à l'article en ligne, URL : <http://www.vox-poetica.org/t/pas/greisch.html> (consulté le 20 janvier 2020).



la question. Quelle est cette énergie qui, si l'on comprend bien, était là lors de la cueillette, était là dans les lectures, et va se retrouver face au public ?

Les choses se clarifient au fil de nos échanges, autour de ce que la compagnie revendique comme une « *approche pluridisciplinaire [...] le théâtre, la danse, et la musique, pour exprimer, pour livrer la parole des gens. J'ai l'impression que la pluridisciplinarité pour nous c'est une continuité de notre travail à partir de témoignages, c'est à dire que quand on recueille des témoignages il y a des personnes qui se souviennent pas bien, y'a des personnes qui ont pas envie de parler... y'a des personnes qui mentent, qui le font exprès de mentir, qui ont pas envie de livrer la totalité des choses... et donc du coup y'a des trois petits points en fait, donc nous quand on retranscrit on a des débuts de phrases et on a des trois-petits-points, on a des phrases qui se terminent pas, des non-dits, et en fait, qu'est-ce qu'on fait de ces non-dits ? Et j'ai l'impression que la pluridisciplinarité est là pour révéler les non-dits, quand il n'y a plus de mots, quand c'est trop dur de parler ou quand on se souvient pas, nous notre travail du coup c'est d'exprimer ces trois-petits-points là, et... on les exprime à travers... autre chose que des mots, à travers le corps, à travers la musique, à travers le chant* ». Nous y voici ! Depuis le début, nous parlons de propriétés phénoménales des témoignages. Lorsqu'un sociologue y a affaire – aux non-dits, aux silences, aux gestes – il n'a guère d'autre solution que de les décrire, et éventuellement d'en proposer une analyse qui viendrait les expliquer ; c'est ce à quoi s'emploient systématiquement P. Bourdieu et son équipe dans *la Misère du monde*<sup>181</sup>. Reste qu'expliquer ce que parler - ou se taire - veut dire<sup>182</sup>, n'est pas la même chose que de « révéler les non-dits ». Cette perspective-là suppose de traduire les non-dits, les trois petits points, en un format proprement esthétique, théâtral, public. Il faut, écrit Mathilde dans son mémoire, « *être à l'écoute non seulement de la parole mais aussi des silences qui s'en dégagent [...]. C'est dans ces respirations que l'émotion apparaît. Lorsqu'une personne s'interrompt elle-même, change de sujet, répète plusieurs fois un mot... que faire, qu'est-ce que cela signifie et comment cela est-il exploitable scéniquement ? Que se cache-t-il derrière les trois petits points... ?* » Solène insiste aussi sur ces « *moments de flou où du coup pour nous c'est intéressant théâtralement que la personne cherche ses mots, elle... elle ne se souvient plus, elle est aussi dans l'émotion de ce qu'elle raconte* ». Dès lors le comédien doit trouver des moyens corporels lui permettant de se confondre « avec ce dont il s'agit de témoigner<sup>183</sup> » : que « *la forme pour témoigner [soit] congruente avec le contenu du témoignage<sup>184</sup>* », mais aussi avec les

---

<sup>181</sup> PERONI Michel, « Le sociologue explicateur à l'article de la compréhension. A propos de *la Misère du monde* », In : DERYCKE Marc, PERONI Michel (dir), *Figures du maître ignorant*, Saint-Etienne : PUSE, 2010, 427 pages, pp.245-274.

<sup>182</sup> BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard (collection « Sciences Humaines »), 1982, 248 pages.

<sup>183</sup> FRANGUIADAKIS Spyros, « Affichage humanitaire : témoigner des "blessures qui se voient et aussi de celles qui ne se voient pas" », In : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.169-177, p.175.

<sup>184</sup> *Ibid.*

propriétés d'apparition, phénoménales, de ce témoignage. Sa gestuelle, sa voix, consistent en un genre de danse (au sens large) qui, comme l'écrit V. Coletty, « étant la mémoire des faits et des événements, des objets et des individus, des sensations et des relations que nous établissons dans/avec le monde, [...] peut être considérée en tant que digestion des forces qui nous traversent et que nous engageons dans le monde, en transformation continue dans ce que nous sommes<sup>185</sup> ». Cet usage de la danse, ou du chant, ou des chorégraphies, « ne délivre aucun message transparent, [...] le savoir communiqué s'écarte des transparences de la réalité objective [et] révèle à celui qui le reçoit de nouveaux cheminements au sein du réel<sup>186</sup> ». Néanmoins, de même que l'instanciation des personnages se fondait sur un « fonds commun » et sur des figures sociologiques typiques, les gestes de danse comme les chants ne sont pas choisis au hasard. Ils fonctionnent, dans la représentation, parce qu'ils sont d'emblée susceptibles de parler à n'importe qui : chacun est capable de reconnaître la prétention dans la figure du promoteur, de reconnaître le viol dans la chanson d'Anne Sylvestre, la peur dans la petite Nathalie envahie par le fantôme de Réguillon. Le registre de l'émotion n'échappe pas à la normativité sociale et ce qui fonde l'opérativité de la pluridisciplinarité, c'est qu'elle consiste au fond en un appel à une pluralité de registres – narratifs, sensoriels, visuels – qui ne peuvent manquer de faire écho aux expériences conventionnelles des spectateurs. La gestuelle scénique fonctionne pour autant qu'existent des sensibilités communes qui sont elles-mêmes travaillées, parfois « amplifiées », comme le disait Mathilde, par le dispositif théâtral : « les expressions émotives sont le langage du corps que les mots parviennent parfois difficilement à traduire, mais qu'un interlocuteur peut saisir grâce à leur visibilité corporelle<sup>187</sup> ». Grâce, dirions-nous finalement, à sa compétence de membre, habitué à la relation « d'homme à homme » et présumé apte, dès lors, à comprendre le « langage » corporel et la symbolique qui traverse les silences, les voix hésitantes, et les trois petits points.

« L'artiste d'aujourd'hui est très souvent polyvalent (à la fois poète et peintre, ou peintre et musicien, etc.). Même il tente des œuvres échappant à toutes les classifications anciennes. Il est avant tout un chercheur. Il ne compte pas sur l'inspiration ou l'enthousiasme mais sur un travail constructif plus analogue à celui de l'ingénieur qu'à celui de l'artiste des mythes traditionnels. Il travaille méthodiquement et aime à réfléchir sur son art et sur ses voies et moyens. Bref, sa mentalité est souvent assez proche de celle de l'homme de science<sup>188</sup> ». Plus de cinquante ans après, cette définition

---

<sup>185</sup> COLETTY Viviana, « Un corps possible : réflexions à partir de la danse de Tatsumi Hijikata et ses traductions des formes », *Degrés. Revue de synthèse à orientation sémiologique*, n°171-172, 45<sup>ème</sup> année, 2017, pp.1.1-1.9, p.1.3.

<sup>186</sup> COMANDE Eve, « Quand la danse de création porte témoignage », In : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen, 25-27 octobre 2004*, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.115-122, p.121.

<sup>187</sup> DULONG Renaud, « Conclusion : La place du corps dans le dispositif de témoignage », *op.cit.*, p.212.

<sup>188</sup> SOURIAU Etienne, « L'esthétique et l'artiste contemporain », *Leonardo*, n°1, 1968, pp.63-68, p.63.

d'E. Souriau vient bien résumer le travail artistique tel que nous l'avons abordé ici, auprès de la compagnie Anda Jaleo. Entre les sciences sociales et la création esthétique, ce ne sont pas que des méthodes qui sont partagées : ce sont aussi des postulats ontologiques, des conceptions de la parole, des problématiques d'enquête. Et c'est cette continuité-là qui justifiait de prendre le temps d'une observation de l'activité des comédiens, qui sont aussi danseurs, chanteurs, metteurs en scène, et théoriciens de leur pratique. C'est cette porosité entre les disciplines, entre les approches de la mémoire, qui est au cœur de la démarche du Rize ; c'est parce que le Rize la met au travail, dans des dispositifs originaux qui couplent une collecte de témoignages, un appel à projet théâtral, un temps d'examen public, que nous pouvons en parler ici même. J'ai tenté, dans cette séquence de ne faire ni une sociologie de l'art, ni une sociologie du corps, ni une sociologie de la mémoire, mais de voir comment ces différents champs d'investigation, extrêmement vastes, pouvaient être explorés à partir d'un cas empirique. De tisser, à partir d'une représentation théâtrale, une analyse pragmatiste qui ne visait pas à résoudre des questions fondamentales – du type : qu'est-ce finalement que le théâtre ? Ou : qu'est-ce, en dernier-lieu, qu'un corps témoignant ? Ou : comment la danse exprime-t-elle l'indicible ? – mais à les aborder au prisme d'un matériau local et complexe. J'ai tâché de montrer que ces questions se posent d'abord aux acteurs eux-mêmes, qui inventent des réponses partielles, incomplètes, mais qu'ils soumettent à leur public pour en déterminer la validité et l'intérêt. Pour clore cette réflexion, je souhaiterais proposer un dernier regard synthétique sur le parcours que l'on vient d'avoir à partir de la figure classique du *conteur*, qui permet de résumer d'une certaine façon cette séquence et, dans une autre mesure, les deux précédentes.

### **Conclusion de séquence.**

Le conteur, explique J-P. Sarrazac, était celui « qui détenait le privilège d'articuler dans ses récits sa propre expérience et une part de l'expérience d'autrui. Et cela dans le but de faire profiter son auditeur, en lui transmettant ses narrations – ainsi que la possibilité d'en devenir à son tour le narrateur, le conteur -, du trésor de savoir et de sagesse dont elles étaient porteuses.<sup>189</sup>» Le problème qui occupe l'auteur est alors celui de l'imparfait, conséquence du « constat de disparition que dresse [W.] Benjamin<sup>190</sup> » de cette figure emblématique de ce que l'on appellerait, communément, la tradition orale. C'est la figure du romancier qui lui aurait succédé : celui que l'on imagine être seul parmi ses bibliothèques, se tenant loin des masses dans une « gestation discrète, pudiquement

---

<sup>189</sup> SARRAZAC Jean-Pierre, « Le Témoin et le Rhapsode ou Le Retour du Conteur », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.13-25, p.13.

<sup>190</sup> *Ibid.*

dissimulée dans un repli de son corps ou de son âme<sup>191</sup> » et se préoccupant peu, voire pas du tout, de la socialisation de son récit et des trompettes de la renommée<sup>192</sup>. Mais l'on pourrait dire que le romancier, c'est d'abord celui qui écrit des mots qui vont, pour reprendre le mythe platonicien évoqué plus haut, « rouler en tous sens ». Celui aussi qui, précisément parce qu'il *écrit*, est en mesure de constituer des archives, des documents, soit d'opérer une transformation de la matière qu'il cueille dans le monde en tâchant, comme le décrit magnifiquement l'auteur espagnol G. Torrente Ballester dans sa réflexion sur les langues et leurs traductions, d'en « conserver les harmoniques<sup>193</sup> ».

De cette opposition sommaire, brillamment défaite par J-P. Sarrazan, qui défend le « retour du conteur », nous pouvons tirer plusieurs choses. Dire, d'abord, qu'elle est bel et bien sommaire, comme le sont les grandes déclamations théoriques – purificatrices, dirait B. Latour - qui opposent des présumées figures « historiques » les unes aux autres, et déclarent ensuite la fin d'une ère et l'avènement d'une autre. Dire, du même coup, que le cas d'Anda Jaleo montre que les conteurs n'ont pas dit leur dernier mot, bien au contraire. Ils sont toujours là, et accomplissent « le geste de témoigner [qui] instaure une relation nouvelle entre la salle et la scène, l'acteur et le spectateur. [Geste qui] tend à fonder une de ces « communauté(s) émancipée(s) » mises en exergue par Jacques Rancière : « communauté de conteurs et de traducteurs ». Par « traducteurs », il faut entendre ici ces auditeurs, ces spectateurs qui, élaborant leur « propre traduction pour s'approprier l'"histoire" et en faire leur propre histoire », prennent le relais du conteur. Il ne s'agit en définitive de rien d'autre que de *passer le témoin*.<sup>194</sup> » Qu'il s'agisse de Mathilde et Solène, mais aussi, finalement, de Jean-Paul, de Marcel, d'Annie et Guy, c'est à chaque fois cela que nous avons observé : un travail colossal de transmission, d'énonciation, de mise en scène, dans des dispositifs *de passage* reposant eux-mêmes sur des enquêtes de longue haleine qui mettent en jeu des paroles, des émotions, des gestes. Néanmoins, ce qui distingue ces conteurs contemporains de ceux, traditionnels, dont on imagine qu'ils étaient seuls avec leur mémoire et leur sagesse infinies, ce sont les ressources sur lesquelles ils peuvent compter. Le conteur d'aujourd'hui n'est ni dans une présumée tradition orale, ni dans une présumée tradition écrite : il dispose de son corps, de sa voix, mais aussi de textes, d'enregistreurs, de logiciels, d'ordinateurs, bref, de tout un appareillage sociotechnique qui change ses conditions d'exercice et son mode opératoire<sup>195</sup>. Nous ne sommes pas passés d'une ère à une autre en inventant l'écriture, pas plus

---

<sup>191</sup> BALLESTER Gonzalo Torrente, *L'île des jacinthes coupées*, Paris : Actes Sud (collection « Littératures Lettres Hispaniques »), 1989 [1<sup>ère</sup> édition en langue espagnole : 1980], 388 pages, p.17.

<sup>192</sup> Selon les termes de la chanson ainsi intitulée par G. Brassens : « *Je vivais à l'écart de la place publique / Serein, contemplatif, ténébreux, bucolique...* »

<sup>193</sup> BALLESTER Gonzalo Torrente, *op.cit.*, p.15.

<sup>194</sup> SARRAZAC Jean-Pierre, *op.cit.*, p.24.

<sup>195</sup> Sur la question du renouveau du conte, on se référera notamment à la thèse d'A.S. Haeringer (HAERINGER Anne-Sophie, *Acclimater le conte sous nos latitudes. Une sociologie pragmatique du renouveau du conte*, thèse de doctorat (sociologie et anthropologie) sous la direction de Michel Peroni, Université Lumière Lyon 2, 2011, 654 pages) dans laquelle il apparaît que la question « technique » est de première importance pour rendre compte de l'activité pratique des conteurs : « la "mémorisation créatrice" à laquelle s'adonne le conteur [est] rendue

qu'en inventant la micro-informatique : nous vivons dans l'hybridation des méthodes et des temps, et c'est aussi pourquoi nous n'avons jamais été modernes, au sens d'une « rupture » avec le passé.

Le conteur, donc, cueille des expériences qu'il réarticule ensuite les unes aux autres, et qu'il redistribue dans des dispositifs originaux. Le théâtre est l'un d'eux, et il présente des spécificités qui tiennent à ce contact « *d'homme à homme* », où « regarder « les yeux dans les yeux » est la marque de l'échange de vérités cruciales<sup>196</sup> », où « l'empreinte directe du réel sur un corps perceptif<sup>197</sup> » transforme le spectateur en acteur de l'histoire et en témoin de ce qu'elle dévoile. Mais au regard du travail effectué à l'amont de la représentation, nous comprenons que cette forme de contact est rendue possible par toute une série de traductions, de sélections, qui se basent sur des ressources publiques (des archétypes sociaux, des méthodes conventionnelles, des standards émotionnels, etc.) et qui transforment – qui font passer d'une forme à l'autre, d'un mot à l'autre, d'un geste à l'autre – la « mémoire » qui était prise, dans les témoignages, comme « *matière première* ». Dans *L'art comme expérience*, J. Dewey prend une image pour décrire cela : « le jus de raisin exprimé par le pressoir est ce qu'il est à cause d'un acte préalable, et il est quelque chose de nouveau et de différent. Il ne représente pas simplement d'autres choses. Toutefois, il partage quelque chose avec d'autres objets et il est fait à l'intention d'autres personnes que celle qui l'a produit. Un poème, un tableau représentent un matériau qui est passé par l'alambic de l'expérience personnelle. Ils n'ont aucun antécédent dans l'existence ou dans l'être universel. Néanmoins, ils ont leur source dans le monde public, de sorte qu'ils partagent des qualités communes avec le matériau d'autres expériences et que le produit obtenu éveille chez d'autres personnes une perception nouvelle de la signification du monde commun.<sup>198</sup> » On trouve, chez J. Rancière, une conception de l'art qui vient en forte résonance : « le jeu d'opérations qui produit ce que nous appelons de l'art : soit précisément une altération de ressemblance. [...] Ce peut être la visibilité donnée à des traits de pinceau inutiles pour nous faire savoir qui est représenté par le portrait ; un allongement des corps qui exprime leur mouvement aux dépens de leurs proportions ; un

---

possible parce qu'il se dote d'extensions techniques capables de conserver les énoncés à l'identique : livres et annotations manuscrites, fichiers d'ordinateur, etc. C'est bien grâce à une utilisation ingénieuse de ces technologies que le conteur peut s'approprier les textes. » (*Ibid.*, p.275) La notion de mémoire créatrice est forgée à partir des travaux de J. Goody qui opposait cette « reconstruction créatrice qui ne relève pas de l'apprentissage mot à mot ou même de l'imitation, mais d'une remémoration générative [...] à la base de beaucoup de créations littéraires » (GOODY Jack, « Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture. La transmission du Bagré », *L'Homme*, n° XVII (I), 1977, pp.29-52, p.40) à la « remémoration exacte (ce que les psychologues appellent souvent "mémoire") » (*Ibid.*) On se référera également à l'ouvrage dirigé par G. Calame-Griaule qui fait état, de manière récurrente et dans de nombreuses contributions, du fait qu'« aujourd'hui l'art du conte échappe tout à fait aux contraintes techniques qui gouvernaient hier les circonstances de son énonciation » (BRICOUT Bernadette, « Les rois mages », *In* : CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), *Le renouveau du conte*, Paris : CNRS Editions, 2001, 454 pages, pp.31-42, p.39). D'où la nécessité de « repenser les modèles qui ont jusqu'à présent dirigé nos enquêtes sur le conte traditionnel et à élargir le champ de ce que nous entendons par narration orale » (BIEBUYCK Brunhilde, *op.cit.*, p.110) : c'est ce renouveau du conte, qui appelle à un renouveau dans l'investigation savante, qui est au cœur du travail d'A.S. Haeringer susmentionné.

<sup>196</sup> DULONG Renaud, « Conclusion : La place du corps dans le dispositif de témoignage », *op.cit.*, p.213.

<sup>197</sup> *Ibid.* p.216.

<sup>198</sup> DEWEY John, *L'art comme expérience*, *op.cit.*, pp.152-153.

tour de langage qui exacerbe l'expression d'un sentiment ou rend plus complexe la perception d'une idée [...]. Les images de l'art sont des opérations qui produisent un écart, une dissemblance<sup>199</sup> ». Ces pensées nous ramènent alors vers l'interrogation qui ouvrait cette séquence, à partir de l'exposition sur les *Maisons* : était-ce de l'art ? Dans quelle mesure le travail de Delphine est-il comparable à celui d'artistes professionnels ? Et qu'est-ce que cet art-là, de composer des histoires, fait et fait faire à la mémoire ? Et qu'en est-il de la portée transformante de tout cela sur le public ? Assiste-t-on à une « libération par l'expérience esthétique<sup>200</sup> » qui vient « renouveler sa perception du monde<sup>201</sup> » ? Notre parcours ne nous aide guère à trancher là-dessus. Nous ne savons pas s'il y a une libération, une émancipation des gens. Nous avons vu des transformations, des yeux qui s'écarquillent, des silences qui se manifestent devant un château, des applaudissements. Nous en verrons d'autre en allant aux expositions du Rize, et ce que nous avons acquis dans les trois séquences centrales du rapport nous permettra de saisir le travail qui s'effectue dans ses murs : nous comprendrons qu'il est un genre de conteur, qui puise dans l'ensemble des registres que nous avons explorés – patiemment et partiellement – pour concevoir et accomplir son action publique.

Par contre, en fait d'émancipation, c'est celle de « la mémoire » que nous avons finalement documentée. La production de la dissemblance résulte des séries d'opérations mises en œuvre par les acteurs pour faire sens du monde, pour partager ce sens avec d'autres. Il n'y a, nulle part, de conservation pure du passé, nulle part de mise sous cloche, nulle part de choses qui soient livrées à l'expérience présente *sans avoir été, d'une façon ou d'une autre, modifiées, traduites, médiatisées*. Les émotions des témoins, nous disait Cécile, ont été trahies par Anda Jaleo : mais dans le même temps, quelle émotion n'avons-nous pas eu en suivant *Ces maisons qui nous habitent* ! Je me souviens des larmes, des miennes et de celles d'autres spectateurs et spectatrices, en entendant résonner les paroles d'Anne Sylvestre dans les voix conjuguées de Mathilde et Solène. Je me souviens de la curiosité qui, sous les cèdres, engendrait les questions des uns aux autres. Ce n'étaient pas les vrais témoins, pas les vrais lieux, pas les vraies histoires, mais la mémoire, recomposée sur des pans de murs, reticotée avec le « fonds commun » de l'histoire, remise en scène dans des corps d'emprunt, nous faisait faire toutes ces choses : nous émouvoir, nous interroger, nous rapprocher de Xavier, de Cécile, de Juliette, pour essayer de clarifier notre expérience et de donner corps aux pensées nouvelles que la représentation théâtrale avait fait naître. Cette exploration doit se prolonger désormais dans l'enceinte du Rize. Nous allons devoir retrouver Cécile, et voir comment elle trace elle aussi des *écarts* ; retrouver Dominique et comprendre comment elle rend ses archives *mouvantes*. Rencontrer ensuite Delphine, Géraldine, Jean-Robert, Xavier, et tout le reste des équipes, pour voir comment ils confectionnent d'autres récits,

---

<sup>199</sup> RANCIERE Jacques, *Le destin des images*, Paris : La Fabrique, 2003, 157 pages, pp.14-15.

<sup>200</sup> JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard (collection « Tel »), 1990 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1974], 336 pages, p.130.

<sup>201</sup> *Ibid.*

par d'autres déplacements, et qui répondent autant à la définition que donne J. Rancière de l'art qu'à l'enjeu politique formulé dans le projet du Rize (séquence 2) : celui d'une proposition épistolaire, qui consiste à découvrir qui « nous » sommes à partir des histoires dans lesquelles nous sommes empêtrés, et que les villeurbannais contribuent à écrire eux-mêmes.

# Partie III. Collectiviser la mémoire, socialiser l'enquête





## Séquence 7. Histoires de littératures

« Cinquante-trois ans qu'on habite là ! L'enfance ça compte beaucoup, moi j'ai été très heureuse parce que j'ai été d'une famille, mes parents étaient des petits agriculteurs, donc j'ai vécu à la campagne, il fallait faire 3 km à pied pour aller en classe, tout ça, et puis à l'époque on était jeunes, alors... On était jolies ! Quand avec mon gendre on prend l'album de famille, il dit, "ah ben la mamie elle était pas mal", je dis, "mais dis donc, qu'est-ce que tu crois ?" [Rires] Mais parce que jamais, comment dire, les conquêtes sociales qu'on a eues, ça s'est jamais fait sans que les gens se mettent... enfin, bougent [...]. Les Canuts qui sont descendus, eh bien ils ont obtenu des choses, les congés payés, y'en a qui se sont fait tuer pour qu'on ait des congés payés ; les jeunes qui arrivent maintenant sur le marché du travail, y'en a qui savent pas, mais il faut leur dire, c'est la mémoire, il faut dire. Je suis... moi je suis contente de la vie que j'ai passée, et si c'était à refaire eh ben je referais pareil. »

Nous sommes le 30 octobre 2013 : sous un chapiteau installé devant le Théâtre des Célestins de Lyon, une projection est donnée du film *Je suis* de Tatiana Frolova, dans le cadre du festival annuel Sens Interdits, qui prend pour thématique générale « Mémoires, identités, [et] résistances ». Cette femme qui apparaît à l'écran, c'est madame Pètre, qui m'avait été présentée par Géraldine quelques semaines plus tôt (le 10 octobre) à l'inauguration du temps fort *Faisons connaissance*. Une petite villeurbannaise âgée, bavarde, dynamique, habituée du Rize (« elle fait partie des murs ») qui avait « fait un entretien avec Cécile », confié des documents pour l'exposition, et qui se trouvait donc prise dans le dispositif de la metteuse en scène russe, fondatrice du théâtre KnAM<sup>1</sup>. Celle-ci proposait, dans *Je suis*, une exploration de la mémoire sous plusieurs angles, qui sont précisément ceux que cette séquence va interroger. Celui de l'identité déclarée dans un récit à la première personne, puisque chaque personne filmée devait dire ce qu'était pour elle la mémoire, et résoudre ensuite les trois petits points du « je suis...<sup>2</sup> » par le récit de sa vie. Celui de l'écart générationnel et de la transmission ensuite, puisque chaque témoignage d'un « ancien » était mis en vis-à-vis, dans le montage, avec celui d'un « jeune » qui avait pris connaissance auparavant de la parole de son aîné. Celui, enfin, de ce qu'engage l'enquête sur la mémoire elle-même : la caméra principale, focalisée sur les témoins, apparaît elle-même à l'écran, dans le champ d'une seconde, montrant ainsi les gestes préparatoires à l'entretien, l'intérieur des habitats, les conditions effectives de la rencontre ; un grand soin est également mis à rendre compte des douleurs que l'exigence de parole peut provoquer<sup>3</sup>. Géraldine

---

<sup>1</sup> En 1985 à Komsomolsk-sur-l'Amour (ex-URSS).

<sup>2</sup> « *Je suis Claudette, travailleuse du sexe, et puis je suis une femme comme toutes les autres femmes* », « *Je suis libre de penser, de vivre, et d'écrire, et de dire la vérité* », « *Je suis toute seule !* », « *Je suis ce que je suis, j'ai mes défauts, mes qualités.* »

<sup>3</sup> « *Tatiana : En pensant à cette expérience, qu'est-ce que vous pouvez dire à propos de la mémoire, qu'est-ce que c'est la mémoire pour vous ? - J'essaie de me souvenir le moins possible, voilà ce qu'est la mémoire pour moi.* -

m'avait donc invité à la suivre au festival non seulement pour voir comment madame Pètre apparaissait dans le film, pour prolonger le lien qui était déjà établi entre l'institution et cette dame, mais aussi pour puiser des idées susceptibles d'intéresser le Rize.

Comme Géraldine, je prends des notes durant l'événement, tandis que mon dictaphone l'enregistre. À la fin de la projection, après les applaudissements et les « *bravos !* », Tatiana Frolova s'assied devant nous aux côtés de sa traductrice tandis qu'un micro circule dans le public parmi lequel je reconnais désormais plusieurs témoins, dont madame Pètre. Les réactions convergent pour remercier le travail accompli. « *Merci, c'est un exemple de solidarité qui peut nous rapprocher, ça c'est formidable, parce que les hommes sont là pour être près les uns des autres et s'aider les uns les autres* », « *Je passais par hasard et j'ai été vraiment happée, j'ai été vraiment très, très émue par les personnes si différentes ; je ne connaissais pas le thème et j'ai essayé de comprendre quel était le sujet, et donc je repars très émue, encore plus émue d'avoir reconnu dans la salle des personnes qui étaient dans le film* », « *Je voulais vous remercier pour ce travail parce que j'ai été extrêmement touché personnellement* », « *J'ai été très sensible au caractère non-inquisiteur de la démarche, le simple fait qu'il y ait cette question, "je suis... ?"* ». Dans mon carnet, j'avais noté : « *Aucun intérêt* », « *Réactions ennuyeuses* », « *Encore des félicitations* ». En relisant ces remarques des années plus tard, je retrouve celui que j'étais à l'époque et m'aperçois qu'il me restait encore beaucoup de chemin à faire pour apprécier, à leur juste valeur sociologique, les réactions du public. Avec un certain mépris finalement, je me disais que les gens n'avaient tout simplement pas pris la mesure des questions soulevées par le film, et se contentaient de raconter leurs émotions là où il aurait fallu adopter un regard analytique. En un mot j'étais déçu, comme je l'étais déjà à la même époque par mes lectures (séquence 1). Mais aujourd'hui en 2019, et après l'étude proposée dans la séquence 6, je comprends qu'il s'agissait là d'un dispositif aussi riche que celui proposé autour de *Ces maisons qui nous habitent* ; en particulier, je me rends compte que le couplage du temps de la projection et du temps de la discussion permet d'attraper la mémoire sous l'angle de ses effets. Des émotions inattendues, des curiosités nouvelles, des visions de soi (pour les témoins) transformées par la médiation de l'œuvre : le dispositif artistique de Tatiana Frolova interrogeait, comme celui d'Anda Jaleo et du Rize, ce que la mémoire permet de faire et de faire faire aussi bien à ceux qui « l'ont », à ceux qui la travaillent, et à ceux à qui elle est, sous des formats originaux, adressée. Je m'aperçois aussi, en reprenant l'enregistrement de cette journée d'octobre, que les conséquences de *Je suis* étaient elles-mêmes « mémorisées », exactement comme Xavier, Juliette et Cécile y veillaient dans la cour du château

---

*Tatiana : Pourquoi ? - Parce que je ne tiens pas... vous êtes en train d'ouvrir une plaie que je veux refermer, il faut pas... faut pas me poser ce genre de questions comme ça, c'est une plaie qui est en moi, qui tantôt est fermée, qui avec vos questions vont faire de nouveau saigner. - Tatiana : Très bien, on va s'arrêter, on va s'arrêter... »*

Grandclément : en même temps que se tenait le buffet<sup>4</sup>, une petite équipe du festival proposait aux gens du public de donner leur avis sur ce qu'ils venaient de voir, en les filmant en vue d'un autre genre de film - un petit reportage qui permette de « *garder une trace de l'événement* », selon les termes du caméraman.

Une fois de retour au Rize, Géraldine retourne à son bureau tandis que je m'attarde à l'accueil avec Laurence, qui me demande des nouvelles de ma vie sentimentale : la sollicitude qui la caractérise lui vaut bien des confidences ; au fil de ma résidence j'apprendrai à mon tour à la connaître, ainsi que d'autres riziens avec lesquels allaient se nouer des relations d'un tout autre genre que celles, toutes théoriques, que j'imaginai être celles du sociologue « à son terrain » - des amitiés qui soutiennent aussi l'écriture de cette thèse, dont l'accomplissement me semble être un genre de promesse à honorer. En montant à l'étage, je croise Jean-Robert qui m'offre une poignée de caramels et m'explique ses dernières – rudes - négociations avec les graphistes pour les prototypes d'affiches ; je m'arrête quelques minutes dans le bureau de Delphine, qui partage son temps entre la préparation de l'exposition *Religions* prévue pour 2014 (séquence 8) et l'évaluation des candidatures CIFRE<sup>5</sup>. Puis, au lieu d'aller directement vers mon bureau, j'emprunte la passerelle de verre qui conduit aux Archives pour un rendez-vous avec Dominique concernant la fameuse collecte « *Quelle mémoire* ». Comment justifier de ne s'y attaquer frontalement que maintenant ? Ce choix n'est pas simplement lié à la structure narrative de ce rapport, comme une tentative de tenir en haleine le lecteur : il s'agissait pour moi de préserver un élément remarquable de cette collecte, qui est d'apparaître d'abord comme une mention ou, pour amener dès maintenant ce terme, comme une *source*. Les témoignages que Cécile « collecte » ne sont jamais donnés à voir directement au public<sup>6</sup>, pour le dire vite sans médiation ; l'importance du travail qu'elle accomplit n'est révélée que lorsqu'il faut expliquer aux spectateurs d'une pièce de théâtre d'où provient sa matière première (séquence 6) ou lorsqu'il faut préciser aux visiteurs d'une exposition d'où est tirée telle citation attachée au mur (séquence 8). Cela nous indique que cette activité fondatrice du Rize est toute entière pensée en fonction de ce qu'elle permet de faire, de ce que les textes vont pouvoir (ou non) devenir, bref, en fonction des perspectives de « *valorisation* » qu'elle ouvre. Or, comme nous l'avons introduit à l'issue de *Ces maisons qui nous habitent*, cet abord pragmatique pose un certain nombre de questions au Rize dans la mesure où il n'y

---

<sup>4</sup> Au cours duquel Géraldine, madame Pêtre et la jeune femme qui était mise en vis-à-vis d'elle dans le film, échangeons (« *Mme Pêtre : la mémoire, quand on voit des choses passer, on regarde les photos, quand on est jeunes mariés, les premières années, des trucs comme ça, quand on allait en Bretagne, mais je dis, on était heureux mais comme on le savait pas !* »). C'est à ce moment-là que Géraldine parle du Rize, pose des questions sur la méthode d'enquête suivie (« *je voulais demander à la fille qui était interviewée comment ils l'ont trouvée, est-ce qu'ils l'ont attrapée dans la rue, comment ?* »), et prend des notes à partir des réponses que la jeune femme lui donne (« *au début je suis dans la rue, en fait je l'avais pas rencontrée encore [madame Pêtre], la rencontre devait se faire en fait... Moi je ne l'avais pas vue en fait, elle était chez elle, et moi j'étais juste en bas avec Tatiana, et après du coup on est parti au Centres des mémoires* »).

<sup>5</sup> Pour succéder à Boris (séquence 3). C'est Nadia qui le remplacera (séquence 9).

<sup>6</sup> Du moins dans le temps de ma thèse : on abordera plus bas sur leur mise en ligne progressive.

a en fait pas d'un côté la valorisation, et de l'autre la collecte ; il n'y a pas d'un côté « la mémoire », et de l'autre ses « usages ». Lorsqu'un usage litigieux des témoignages est identifié, c'est toute la chaîne de travail présente à l'amont qui est débattue. Les remarques soulevées au terme de la représentation d'Anda Jaleo fournissaient l'indice de la tenue d'une réflexion à la fois méthodologique et épistémologique particulièrement sensible au Rize, autour de QM. C'est à son exploration que cette septième séquence va être, pour une large part, consacrée.

C'est avec cela en tête que je trouve donc Dominique, occupée à faire des recherches documentaires pour « *alimenter* » l'exposition *Religions* de 2014. Je m'excuse de l'interrompre et lui demande où trouver les documents liés à la collecte. Elle referme soigneusement un album de photographies d'entreprise acquis en 2012 par le Rize, non sans m'avoir résumé (notons-le) l'histoire de la « *maison Dognin* » qui est à son origine et expliqué que le caractère « *exceptionnel* » de l'ouvrage (qui justifie son prix<sup>7</sup>) tient à l'identification très précise de chaque personne qui y figure. Chaque visage a un nom : voilà de quoi « *faire le bonheur d'un historien ou d'un sociologue* » qui voudrait recomposer l'histoire de l'industrie villeurbannaise ! Elle s'assied ensuite à son bureau et navigue dans les dossiers du CMS jusqu'à trouver ce qui m'intéresse : « *Voilà, saison par saison. Avec les thèmes de Cécile, par exemple, si je prends les 30 ans de l'ENM, voilà toutes les personnes qui, cette année, ont déposé.* » Elle me montre à l'écran un ensemble de dossiers triés par année, puis par temps fort, chacun se divisant en sous-dossiers aux noms des témoins. « *Si on prend par exemple celui-là, que je connais bien puisque c'est mon mari [elle ouvre un des dossiers], qui était le premier directeur de l'école de musique, on a : son entretien ici, en mp3; on a la fiche d'entretien, la retranscription mot à mot, puis la réécriture, qui est donc une œuvre de Cécile en tant que biographe. Elle prend sur elle de reformater, dans l'ordre chronologique etc., comme elle l'entend, donc c'est une création de Cécile [...]. C'est donc ce qu'on appelle un entretien réécrit. Ensuite on a des fiches qui sont, vous voyez, nom... qu'elle n'a pas rempli, c'est bien ce que je lui reproche, c'est-à-dire qu'on n'a*

---

<sup>7</sup> Pour trouver le budget nécessaires, Xavier, Anne-Pascale et Dominique avaient adressé à la direction générale des services de la ville une demande d'enveloppe exceptionnelle. En effet, Dominique disposait à l'époque de 1500€ annuels pour l'achat de « *documents d'archives exceptionnels* » ; le courrier stipule donc que « *cette année [2012], une occasion exceptionnelle se présente, avec la mise en vente [...] d'un album photographique de 1910 contenant les portraits de plus de 700 ouvriers villeurbannais de l'entreprise textile Dognin. Le prix demandé est de 12 000 euros. L'acquisition par la ville de ce document important et rare constituerait un enrichissement sans précédent des fonds des archives municipales et contribuerait ainsi à la politique patrimoniale du Rize.* » Deux choses sont intéressantes à remarquer avec cet album. On peut d'abord faire un parallèle avec le mode de collecte d'Anda Jaleo (séquence 6), qui consistait pour une part à prendre en charge les matériaux « d'exception », avec l'idée de théâtralité déjà présente à même le récit de vie ordinaire. Les comédiens étaient capables de repérer ce qui, dans la parole anodine, pouvait fonctionner théâtralement : ici, ce sont Dominique et Xavier (qui est aussi archiviste de formation) qui font le pari de la valeur de l'album. Ce qui nous amène au second élément remarquable : cette valeur n'est pas simplement liée à une rareté de marché, ou même à l'identification des personnes. Elle tient aussi à son opérativité publique : l'album est susceptible de susciter une curiosité particulière, d'impressionner les gens, etc. Comme on le verra, les documents ayant ces propriétés-là sont ceux qui sont employés de façon privilégiée dans l'atelier des *Mots parleurs* ; l'album Dognin, quant à lui, sera mis en avant par Dominique à la fois dans les visites publiques des Archives et dans les réunions préparatoires aux expositions (séquence 9).

*pas l'adresse, le numéro de téléphone portable, l'email, la date de naissance. Là je peux la remplir aisément, mais il y en a des tas que je ne connais pas ! Puis là, les mots-clés, je ne trouve pas que ce soit tellement utile, mais enfin, on sait qu'à 0'4 secondes, par exemple il y a l'intervention du mot Antoine Duhamel<sup>8</sup>, à chaque fois elle a mis le positionnement. C'est beaucoup de travail pour... Le problème c'est qu'elle a fait ce travail avant nous, donc on l'a laissée un petit peu faire. Nous on va se greffer par-dessus, mais il est évident qu'un entretien comme ça on va l'indexer avec nos index. »*

J'apprends ensuite que Dominique avait dès 1999, déjà, tandis qu'elle travaillait aux Archives Municipales, « *lancé l'idée de la nécessité de collecter la mémoire de tous ces gens déjà très âgés à Villeurbanne, pour une ville de création récente. C'est une ville qui est devenue une ville en 1880, dans ces années-là. Après elle a grandi de façon exponentielle, et tout ça s'est fait avec des témoins. Et il serait dommage de laisser passer, de laisser filer les témoins* ». Cela nous rappelle bien sûr le souci de Sonia de ne pas laisser partir les témoins sans en préserver des traces (séquence 2), souci partagé par les passionnés (séquences 4 et 5) de Villeurbanne. Mais en même temps, Dominique fait état du caractère problématique de la collecte telle qu'elle est effectuée par Cécile. « *Est-ce qu'on laisse les gens dire ce qu'ils veulent, tout ce qui vient à leur esprit ? Est-ce qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un support pour les guider ? Pour faire surgir les souvenirs ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux avoir une question à leur poser dès l'entrée, et à laquelle on souhaite une réponse précise, et non pas, "Je vais raconter ma vie", "Ah oui, je me souviens, c'était comme-ci, c'était comme-ça" ? Moi je trouve qu'il y a encore beaucoup de choses à faire pour faire évoluer cette collecte de manière plus scientifique.* »

Du coup, par une sorte d'homologie, elle me dit ne « *pas trop voir* » ce qui pourrait m'intéresser dans cette masse de documents : un sociologue ne préfère-t-il pas avoir accès à des entretiens bien cadrés, mieux thématiques, mieux ciblés, bref, effectués sur la base d'une « *méthode plus rigoureuse, plus scientifique* » ? Pour Cécile, me dit-elle, « *le fil directeur c'est le thème. Par exemple, sur le travail, elle demande : "C'était comment quand vous travailliez autrefois ?", "Quand vous travailliez à Villeurbanne, comment était-ce ?". Ou bien sur l'école nationale de musique : "Quand est-ce que vous y êtes rentré ?", "Quelles étaient vos fonctions ?", "Comment elles ont évolué ?". Ce sont des questions relatives au thème. Il y a aussi la volonté de laisser les plus larges choix possibles à la personne, et puis il faut qu'elle soit contente de dire ce qu'elle va dire, il faut pas qu'elle se sente obligée... C'est sûr que c'est délicat comme questionnement, il faut toujours laisser de la liberté, mais une liberté en sachant où on veut aller.* »

Dans cette première description que Dominique donne de QM, plusieurs éléments sont saillants. Le premier concerne les modalités de collecte :

---

<sup>8</sup> « *Antoine Duhamel est principalement connu par le grand public en tant que compositeur de musique de film et pour ses différentes collaborations avec des réalisateurs comme Jean-Luc Godard, Bertrand Tavernier ou François Truffaut. Les amateurs de musique classique le connaissent tout autant pour son répertoire musical. Pour les habitants de Villeurbanne, c'est également le fondateur et ancien directeur de l'École nationale de musique créée à Villeurbanne en 1980. Antoine DUHAMEL est décédé le 11 septembre 2014.* ». Voir URL : <http://lerizeplus.villeurbanne.fr/article.php?larub=49&titre=antoine-duhamel-portrait-sonore> (consulté le 20 janvier 2020).

chaque rencontre de Cécile avec une personne donne naissance non pas à un témoignage tel que l'on pourrait se l'imaginer – un texte unique de transcription - mais à un *dossier* incluant plusieurs formes de textes, un index de mots-clés, un fichier mp3, des fichiers d'autorisation, etc. Il ne s'agit pas là d'un détail technique : c'est d'abord la conséquence d'une exigence du Rize envers Cécile, qui consiste à lui faire produire plusieurs *traductions* du témoignage, susceptible d'être, chacune, utile pour un certain type d'usage. Ainsi, le fichier mp3 pourrait être utile dans le cadre de portraits de témoins sur l'encyclopédie à venir (séquence 5) ; les transcriptions intégrales pourraient intéresser les scientifiques ou des comédiens ; les versions réécrites, quant à elles, peuvent être renvoyées aux témoins eux-mêmes (qui doivent être « contents », si l'on comprend bien, de se lire), ou bien utiles à Delphine lorsqu'elle cherche des phrases efficaces pour ses expositions. De cela, Dominique n'a rien à redire : le formatage d'ensemble n'est pas remis en cause. Néanmoins, et c'est le second point, elle appelle à une révision du mode opératoire de Cécile dans la conduite même des entretiens, qui ne sont pas assez « scientifiques » ; notamment, les mots-clés identifiés par la biographe ne sont pas jugés particulièrement pertinents par l'archiviste. Il manquerait une *problématique* à Cécile, et cette carence la conduirait à laisser les gens parler comme bon leur semble, rendant *in fine* les témoignages pratiquement inutilisables pour les chercheurs.

On pourrait donc croire, en première instance, que deux « postures » s'opposent au Rize concernant QM. L'une, d'ordre littéraire, consisterait, selon les termes de M. Chauliac et N. Venel, à faire parler les gens sous une approche « étrangère à toute préoccupation scientifique<sup>9</sup> », et rendrait « la prise en compte des cadres sociaux de la mémoire difficile pour qui voudrait utiliser ces témoignages<sup>10</sup> ». On pourrait alors écrire, à propos de cette version attribuée à Cécile, que « l'entretien, qui dure de trente minutes à une heure et vingt minutes, ne correspond pas à ce qu'on pourrait nommer un récit de vie. [...] L'absence d'enjeu dans l'acte de parler de son histoire, dans ce contexte singulier et dans ce format imposé, est ici notable<sup>11</sup> ». Cependant, une telle analyse n'est recevable, comme on va le démontrer, qu'abstraction faite de toute prise en compte fine du travail effectivement accompli par Cécile, et de son articulation avec celui de Dominique. En particulier, elle réduit les « cadres sociaux » de la mémoire à une affaire de méthodologie universitaire : puisque Cécile est présumée ne pas avoir de cadre, il n'y aurait rien à tirer de son travail, ni pour un scientifique, ni pour les témoins eux-mêmes, qui ne s'y reconnaîtraient pas. La critique consiste donc non seulement à s'épargner l'investigation concernant le travail effectivement accompli par Cécile, mais surtout à grossir le trait de la seconde « vision » de la collecte, imputée cette fois à Dominique, pour mieux la soutenir. Pas de littérature cette fois-ci, mais de la science : un vrai « cadre » pour poser des questions, un vrai

---

<sup>9</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « Patrimonialiser l'immigration via les témoignages : enjeux et embûches », *op.cit.*, p.108.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.113.

« enjeu » à parler, des vrais « récits de vie », plus sérieux que ceux que prétend livrer Cécile. Cette opposition permet de livrer une description simple et dans un sens efficace de *Quelle mémoire !*, sous la forme d'une bataille d'acteurs ayant des motifs divergents. Pour autant qu'elle émane de chercheuses prenant les politiques mémorielles comme objets de critique, et faisant profession de réformer le Rize *via* la revendication d'une expertise, elle participera aussi à l'évolution de la collecte elle-même – nous y reviendrons – puisque venant en appuyer la révision « scientifique », telle que paraît la soutenir Dominique. Mais pour ce qui est de son intérêt sociologique, la lecture que font M. Chauliac et N. Venel de QM ne saurait nous satisfaire puisqu'elle consiste essentiellement en une prise de position qui vient se greffer sur une problématique déjà constituée au Rize autour de la collecte. Ce qui doit être remarquable pour nous, c'est justement que QM est une source de débats sur le terrain : s'il est possible d'identifier une opposition, pour le dire vite, entre Cécile et Dominique, c'est bien parce que la collecte est ce qui les fait tenir l'une à l'autre, sur un mode litigieux et déjà critique. S'il est donc tout à fait juste de relever cette opposition, notre ambition doit être d'un autre genre que celle consistant à choisir un camp. Il faut entrer dans le détail du matériau liée à QM, et ce matériau est irréductible à des témoignages qu'il faudrait soumettre à une évaluation dirigée par des critères externes – est-ce que le « cadre » est bon, est-ce que cela fait « sens » scientifiquement parlant, etc. Ces questions-là, en effet, *font elles-mêmes partie du matériau*, dans la mesure où elles sont posées par Dominique, et par les stagiaires qui l'épaulent.

Dominique n'avait donc pas tort de se demander à quoi pourrait bien me servir les dossiers qu'elle me montrait : sans doute le chercheur concentré sur les éléments factuels – le *contenu informationnel* des témoignages, pour introduire d'ores et déjà cette expression – serait-il déçu à la lecture des transcriptions de Cécile. Il voudrait savoir d'autres choses, poser d'autres questions, diriger autrement son entretien. Il identifierait des manques dans les dates, des réponses trop peu approfondies, etc. Mais ce n'est pas ce sociologue-là que je suis devenu, et il ne s'agit pas de faire état au lecteur de tous les témoignages (celui de madame Pètre nous suffira), pour voir ce qu'ils nous apprennent sur l'histoire de Villeurbanne ; il s'agit encore moins d'inventorier les « erreurs » qu'aurait commis Cécile, en fonction, pour reprendre cette expression tout à fait exemplaire, de « ce qu'on pourrait nommer un récit de vie » à partir de préceptes méthodologiques étrangers à ce qui se déroule au Rize. Je propose d'organiser cette séquence en trois temps, qui doivent permettre de saisir la complexité de QM, activité pratiquement « infrastructurelle » du Rize dans la mesure où ses fruits sont systématiquement réinjectés, dans les expositions notamment. Dans une première section, nous nous attacherons à reprendre le travail de Cécile – ce qu'elle *fait*, au lieu d'énumérer ce qu'elle ne fait pas ! Que stipule le contrat qui la lie au Rize ? Comment constitue-t-elle des témoins ? Comment écrit-elle ? En étant attentif aux principales opérations qui organisent son travail, on verra que l'écrivaine est en réalité très loin de laisser divaguer les personnes là où leur mémoire les conduit sur l'instant ; à



l'inverse, son enquête est guidée par la connaissance très particulière qu'elle a de Villeurbanne, notamment *via* un système de relances par mots-clés qui lui permettent d'indexer, en direct, la parole singulière à des éléments généraux. Et, donc, de convertir *la parole de la personne en témoignage d'un témoin (de quelque-chose*, comme j'avais commencé à l'introduire en séquence 6), tout en effectuant par ailleurs une réécriture qui vise à préserver « la personne » comme *sujet*. Dans une seconde section, nous reviendrons sur les critiques formulées (entre autres) par Dominique, à partir notamment de réunions consacrées à QM et d'analyses produites par les stagiaires qui viennent les documenter. Nous verrons alors que la « posture » de la responsable des Archives est irréductible à la défense de principes scientifiques. Elle doit être rapportée aux enjeux pragmatiques de la collecte et aux multiples « destins du témoignage<sup>12</sup> », selon l'expression de P. Ricoeur : à qui doit servir la collecte ? Que souhaite-t-on en faire ? Ce qui est en jeu, c'est ce que recouvre la notion de valorisation : le Rize doit-il être un pourvoyeur de denrées historiques à destination des scientifiques ? Ne faudrait-il pas, à ce moment-là, que QM soit confiée à des chercheurs patentés, plutôt qu'à une écrivaine ? Ou bien, s'agit-il de valoriser le *parler* en tant que tel, quelle que soit la qualité « informationnelle » des témoignages ? Ces questions-là, qui seront explicitement posées dans la salle de réunion, nous feront retrouver la problématique des *attachements* du Rize. Faire des personnes des *sources* documentaires n'est pas la même chose que de les considérer en leur qualité d'être parlants. Les valoriser en vertu de l'étendue de leur mémoire – d'où l'exclamation : *Quelle mémoire !* – n'est pas la même chose que de les (faire) reconnaître comme *égales* en vertu de leur capacité à dire « *je suis...* », sans égard pour ce qu'elles ont factuellement été, ou pour leur capacité à apporter des éléments nouveaux à l'histoire de Villeurbanne.

Enfin, dans un troisième temps qui sera relativement détaché de QM tout en permettant de documenter son analyse, j'aimerais proposer un regard sur l'atelier des *Mots parleurs*. Dans cette activité récurrente du Rize, c'est une autre écrivaine – Marie-Lise – qui travaille avec Dominique, laquelle avait insisté pour que j'y assiste. La première propose aux participants d'explorer littérairement des documents historiques méticuleusement choisis avec la seconde, qui intervient ensuite pour « replacer » les documents en question dans leur contexte. Sans chercher à retracer en détail cet atelier et ses origines, son observation au sein de cette séquence nous permettra de mesurer la complexité des médiations d'archives effectuées par Dominique, et de voir qu'elle est la première à compter sur l'enquête littéraire (et sur l'imaginaire romanesque, voire sur la « théâtralité » du réel) pour « valoriser » son fonds. En effet j'aimerais montrer que toute l'efficacité du dispositif des *Mots parleurs* tient moins à un dévoilement de l'histoire en tant que tel qu'opèrerait l'archiviste qu'à *la tension* qu'il instancie entre le temps de la fabulation (avec Marie-Lise) et le temps de la quête de vérité (avec Dominique). A ce moment-là, la puissance révélatrice de cette dernière – qui n'est autre

---

<sup>12</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit., p.202.

que celle de l'Histoire, nous y reviendrons – n'est opérante qu'à condition que soit préservée une certaine distance à l'égard de la littérature. Si l'histoire n'était qu'un genre littéraire, l'enquête historique n'aurait plus grand-chose à faire valoir - ce qui explique peut-être la masse considérable de publications savantes consacrées à retracer les démarcations d'entre l'historiographie et d'autres champs d'écritures. Or comme le dit J. Petitjean en synthèse à partir des deux auteurs majeurs dans ce débat que sont P. Veyne et P. Ricoeur, « l'histoire est une écriture qui n'est pas déliée du réel. Il ne saurait s'agir seulement d'une pure combinaison de signes puisque ce que l'on vise, c'est justement le réel et la connaissance possible d'un réel, passé dans le cas de l'histoire, que l'on peut décrire, expliquer et comprendre<sup>13</sup> ». Transmettre cette passion de la découverte historique, comme le fera Dominique avec nous, suppose alors de la distinguer des passions littéraires, sans quoi faire de l'histoire serait la même chose que de « faire des histoires ». Et finalement, il se pourrait bien que l'entretien d'un partage entre les genres, ainsi que d'une distinction entre de véritables sources archivistiques et des « bavardages » littéraires, soit d'une certaine façon nécessaire à rendre opérantes d'un côté la littérature, et de l'autre l'histoire. Le bref « détour » par *Les mots parleurs*, en plus de nous aider bien sûr à poser de nouvelles pierres sur le chemin qui nous conduit aux séquences suivantes, nous permettra de voir dans quelle mesure le Rize thématise, dans cet atelier, cette tension entre littérature et histoire, et se propose d'explorer par-là certains problèmes épistémologiques des plus ardues.

## I. Indexer le témoin, reconnaître la personne

En quittant Dominique je rejoins mon bureau, et rouvre le CMS pour récupérer les dossiers de QM. Je reconnais plusieurs noms parmi ceux des témoins, dont celui de Marcel (séquence 5) et celui de madame Pètre. Tous les dossiers sont organisés sur le même format et disposent d'une cote, du type 1AV, correspondant à la nomenclature des Archives - par exemple, 1AV107 pour Marcel, 1AV29 pour madame Pètre. Ce qui me saute aux yeux, en ouvrant l'un après l'autre les fichiers d'entretiens réécrits, c'est que ceux-ci sont également tous écrits de la même façon - en *je* - de sorte qu'aucun n'est plus exemplaire que l'autre ; ou, ce qui revient au même, que n'importe quel entretien est exemplaire du travail de Cécile. D'emblée, il apparaît que QM « normalise », d'une certaine façon, les témoignages. Du coup, il n'est pas problématique de ne sélectionner qu'un seul dossier pour procéder à notre analyse pour autant qu'elle porte sur ce travail d'écriture en tant que tel : je lance l'impression de celui de madame Pètre.

---

<sup>13</sup> PETITJEAN Johann, « Raconte-moi une histoire. Enjeux et perspectives (critiques) du narrativisme », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], n°13, 2007, mis en ligne le 22 janvier 2009, consulté le 22 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traces/321> (non paginé)

En allant à la photocopieuse je croise Juliette qui, en attendant ses propres copies, a remarqué les miennes : suis-je au courant du livret qu'avait confectionné Cécile, justement, avant que le Rize ne soit ouvert ? Le nom me dit quelque chose mais je n'ai pas cet ouvrage, aussi va-t-elle m'en récupérer un exemplaire dans la salle de stockage d'à côté. Il s'intitule « *Récits de ville – répertoire d'initiatives autour de la mémoire villeurbannaise* », et a été publié en 2007, pendant la préfiguration. La couverture bleue laisse apparaître la silhouette de ce qui deviendra le Rize ; à l'intérieur, deux petits textes retiennent mon attention. Le premier est une préface cosignée par le maire Jean-Paul Bret et son adjointe en charge de la mémoire et du patrimoine, Sonia : « *C'est un travail de fourmi et un hommage à tous ceux qui, un jour, ont travaillé sur la ville, son passé, son architecture, son patrimoine. Tous venus d'horizons différents, habitants de Villeurbanne, membres d'associations, de conseils de quartier, étudiants... Tous ont un point commun : leur intérêt, leur passion, pour leur ville, pour un moment de son histoire [...]. Tous ont passé du temps à collecter des informations, tous ont réfléchi, fait appel à leur mémoire pour raconter leurs souvenirs, reconstruit une histoire. Il ne fallait pas que ces travaux finissent oubliés dans un tiroir ou sur des étagères... Avec la publication de Récits de ville, leur mise en valeur est assurée. Ces publications, ces documents écrits ou audiovisuels, sont désormais réunis en un répertoire, outil précieux pour tous ceux qui, dans les années à venir, voudront travailler sur le patrimoine et pourront se servir du passé pour enrichir leurs recherches. Ce qui est une étape, un pas de plus qui préfigure le pôle documentation et archives du futur Centre Mémoires et Société* ». Voilà donc un guide pratique établi par Cécile, « *missionnée par la délégation mémoires et patrimoine pour recueillir les initiatives autour de la mémoire villeurbannaise* », et qui signe le second texte. Elle s'y présente comme « *biographe, accoutumée à travailler à cette matière vivante, riche et dense qu'est la mémoire individuelle et collective* ». Elle y explique que « *les premiers contacts avec les différentes structures-relais se sont révélés immédiatement très riches, une personne me conduisant à une autre, au fil des souvenirs* », qu'existe « *un véritable dynamisme de la commune concernant sa mémoire, au regard de la multiplicité des actions menées par des acteurs très variés* ». Qu'au fil de son enquête, elle a constaté que « *ces travaux de mémoire [...] ne se posent jamais comme un regard un peu nostalgique sur un temps heureux et révolu mais plutôt comme un élément fondateur pour le présent et l'avenir* ». Et elle présente ensuite la structure du livret : pratiquement 200 pages qui recensent « *les initiatives menées autour de la mémoire villeurbannaise (travaux universitaires, expositions, films, brochures, recueils de témoignages...)* », des documents qui sont « *tous consultables aux archives municipales* » ou que l'on pourra trouver dans certaines structures de la ville ayant leurs propres archives ; enfin, « *à chaque document correspond une fiche documentaire et une liste de mots-clés. L'ensemble des mots-clés se retrouve dans une partie pratique, en fin de répertoire, avec renvoi aux pages concernés. La liste des coordonnées des différents porteurs de ces initiatives se trouve également en fin de répertoire* ». En choisissant une page au hasard – la 57<sup>ème</sup> –, je trouve par exemple cette notice : « *Métiers à tisser la dentelle Racine* », avec les

mots-clés associés<sup>14</sup> qui se retrouvent à l'index, et une description standardisée découpée en plusieurs catégories : « *Structure d'origine : Association Cadre de Vie et Patrimoine* », « *Auteurs : Membres association Cadre de Vie et Patrimoine* », « *Type de document : photographie numérique des panneaux* », « *Période historique : XXème siècle* », « *Thème et résumé : Historique de ces métiers à tisser et copie d'échantillons de dentelle* ». Autant dire que Cécile a accompli un travail considérable, d'ordre archivistique, et qui est loin d'être étranger à *Quelle mémoire !* puisqu'il a été pour elle l'occasion non seulement de décortiquer l'un après l'autre des centaines de documents, d'entrer en contact avec chacun des acteurs de la mémoire à Villeurbanne, mais aussi d'identifier des « *thèmes récurrents* » qui donnent lieu à autant de mots-clés. Tout cela nous indique déjà que la biographe connaît son sujet, et que c'est bien au titre de cette connaissance, de *cette expérience de l'enquête sur les enquêtes mémorielles locales*, qu'elle sera recrutée pour QM – et non simplement en sa qualité d'écrivain.

C'est ce qui est d'ailleurs confirmé par Juliette, dont je reprends alors rapidement, de retour à mon poste de travail, un entretien que nous avons eu quelques mois plus tôt. Elle m'expliquait que depuis des années, des collectes avaient été faites à Villeurbanne et qu'en définitive QM était un prolongement donné à ces initiatives répertoriées dans *Récits de Ville*. Cette activité, partie prenante du « *projet initial du Rize, s'est structurée de façon progressive* », avec pour vocation d'alimenter « *toutes nos actions, sous la forme d'expositions, d'ateliers, de projets participatifs* » ; pour autant, QM n'a jamais visé à remplacer les collectes préexistantes, menées en outre par les conseils de quartiers, les associations ou les Interquartiers. A l'inverse, Juliette m'expliquait qu'il s'agissait pour l'équipe du Rize de s'appuyer sur les enquêtes déjà présentes sur le territoire pour inventer son propre mode opératoire ; les fonctionnaires de l'institution n'étant pas tous spécialistes de la ville au moment de leur recrutement, faire appel à Cécile leur permettait de bénéficier, d'emblée, de sa connaissance du « *réseau* », en même temps que de sa compétence professionnelle à la collecte. Là où les riziens sont spécialistes par contre, c'est dans les retraitements des témoignages, puisqu'il ne s'agit pas « *uniquement de se limiter à une mission de conservation de ces témoignages, mais aussi d'entrer dans leur valorisation* ». Sans reprendre tout l'historique que Juliette me livrait des expériences successives de collecte autour des différents temps forts, on doit simplement retenir que Cécile n'est pas une prestataire ordinaire pour le Rize dans le sens où, si elle est certes employée et mandatée par lui pour QM, elle est de fait fondatrice de son projet de service pour autant qu'elle est à la base d'une méthodologie d'enquête qui, comme on le verra dans les séquences suivantes, va peu à peu être internalisée (ce sont les riziens eux-mêmes qui s'essaieront à faire des entretiens biographiques notamment pour l'exposition *Ouvriers*). Pour le dire autrement, Cécile est tout sauf une pièce rapportée. De la même façon que les personnes rencontrées dans les trois séquences précédentes, les

---

<sup>14</sup> « *Dentelle Racine – Industries Textile – Métiers à Tisser* »

« tiers », qui ne sont pas juste « autour » du Rize : conformément à l'ambition politique qui présidait à la naissance du Centre Mémoires et Société, les associations, l'IQMP, les conseils de quartiers, les individus passionnés, ont été et sont davantage, pour lui, des sources d'inspiration et des ressources pragmatiques sur lesquels il *doit* compter (séquence 2) et sans lesquelles il ne pourrait tout simplement rien faire, puisque toutes ses activités sont élaborées en partenariat (comme en témoignait déjà le *Programme* - séquence 1). C'est d'ailleurs ce que m'expliquait Cécile elle-même lors d'une de nos rencontres : « *J'ai commencé à travailler avec le Rize avant que le Rize existe concrètement, quand il y avait la mission de préfiguration du projet[...]. Olivier [qui travaillait en tandem avec Delphine] m'a proposé de faire un travail de collecte de tout ce qui avait été fait sur la mémoire de la ville jusque-là, que ce soit des expositions, des livres, des pièces de théâtre, [...] à l'initiative de toute structure, que ce soit associative, des conseils de quartier, de la MJC, des centres sociaux. [...] J'ai travaillé une grosse année là-dessus, avec une stagiaire qui m'aidait, ça m'a permis vraiment de bien connaître les structures et les personnes référentes en termes de mémoire sur Villeurbanne, donc à la fois recenser tout ce qui avait été produit, essayer de récupérer tout ce qui avait été fait, de récupérer les expositions, des panneaux d'expositions, des choses qui souvent encombraient, étaient dans des placards, dans la poussière, pour les ramener aux Archives, pour qu'elles soient ensuite toutes stockées ici, au maximum, et on a édité un petit recueil qui s'appelle "Récits de ville", qui recensait par thématiques tous les travaux qui avaient pu être faits jusque-là [...]. C'était bien avant que le Rize démarre [...]. Et une fois que le Rize a ouvert on avait plusieurs projets de collaboration, j'ai entre autres fait des ateliers d'écriture ici [...] Et j'avais l'idée depuis un petit moment de pouvoir créer quelque chose qui s'appellerait des Maison de la Mémoire, comme il y a des Maisons du Département, l'idée étant de proposer à toute personne, en gros, à peu près à partir de 50 ans, de venir raconter son parcours de vie, pour essayer d'avoir une banque de données [...]. Je ne savais pas trop comment faire financer ce projet, comment, avec qui travailler, [...] donc j'ai proposé le projet à Xavier, qui m'a dit que ça faisait tout à fait partie de la vocation du Rize que de collecter la mémoire des Villeurbannais, et donc on a démarré [...]. On avait démarré avec le logement et le relogement Olivier de Serres, la première campagne de collecte a été celle-là, en se disant aussi, on collecte autour des expositions, mais on collecte aussi un peu tous azimuts, voir si y'a des personnes qui habitent Villeurbanne depuis longtemps, qui ont une histoire avec Villeurbanne, pour x raisons, parce qu'ils ont été commerçant, parce qu'ils ont été à l'école, parce qu'ils ont travaillé dans une entreprise [...]. On a démarré un petit peu comme ça, et puis depuis 2011 on a un peu inversé le processus, c'est-à-dire qu'on continue toujours à collecter tout-venant, avec le bouche à oreille, mais par contre on essaie plutôt de travailler en amont des expositions, pour que la collecte puisse nourrir les expositions à venir. » Avec ces quelques éléments en main, emparons-nous maintenant de *Quelle mémoire !**

## 1. Constituer des témoins

- « Cécile : Vous pouvez vous présenter déjà pour commencer ?
- Mme Pètre : Oui, alors je suis M. Pètre, je suis une mamie de 85 ans, voilà...
  - Oui, née à Villeurbanne ?
  - Non...
  - Non ?
  - Non, pas née à Villeurbanne, je suis native de la Loire, du milieu agricole, mes parents étaient cultivateurs, ils tenaient une petite ferme, une toute petite ferme à l'époque puisqu'on avait huit vaches, c'était un tout petit truc vous savez, on n'avait pas de grande exploitation...
  - Oui.
  - Dans les monts du Forez.
  - D'accord.
  - Oui, c'était entre l'Auvergne, et... enfin c'était... C'est le Forez, le haut-Forez
  - Mmm.
  - Alors à 800 mètres d'altitude, vous voyez ?
  - Oui !
  - Alors bon, je me suis mariée, nous sommes arrivés à Villeurbanne en octobre 57, quand nous avons acheté un appartement en copropriété, à la Ferrandière.
  - D'accord.
  - C'était un quartier tout neuf, l'avenue Saint-Exupéry s'appelait "Allée des marronniers" car de chaque côté de la rue il y avait des gros marronniers centenaires. Maintenant c'est l'avenue Saint-Exupéry. Et il y avait beaucoup d'enfants. Un panneau existe encore, où il y a le marché, il est écrit, "ici vivent 1000 enfants".
  - Ah bon ? Il y est toujours ce panneau ?
  - Oui, il est resté !
  - Ah ouais ?
  - Alors y'a plus 1000 enfants, et y'a plus de retraités. Les HLM s'étaient construits et il y avait des familles nombreuses de cinq ou six enfants. Notre immeuble, 51 rue Saint-Exupéry était dans une rue sans issue, ça se terminait chez nous. On a ouvert la rue Florian, et ensuite la rue Saint-Exupéry. Alors la rue Florian, c'est la rue qui remonte du cours Tolstoï, en remontant, pour rejoindre la rue Jean Jaurès quoi, tout en haut
  - Oui
  - Et puis nous, notre rue, c'était l'allée des marronniers qui se terminait à notre immeuble. Et après on a ouvert pour venir rue Jean Jaurès, c'est-à-dire où y'a le collège vous voyez

- *D'accord*
- *Tout de suite à la... tout de suite en haut là, vous voyez ?*
- *Vous l'avez vu ouvrir ce...*
- *Ah on l'a vu ouvrir, oui oui c'est ça. Alors on a ouvert la rue Florian et ensuite l'avenue Saint Exupéry. A la place du Centre Social, c'est là le Centre Social, c'est-à-dire...*
- *Oui, oui oui !*
- *Ça s'appelait Centre Familial au départ, après c'est devenu Centre Social, et il y avait une ferme.*
- *Ah bon ?*
- *Oui oui, alors nous on n'a pas connu la ferme, mais enfin y'avait un grand bâtiment, c'était "la ferme" ça s'appelait, et en dessous, à côté passait la Rize, le petit cours d'eau qui est maintenant... C'est une petite rivière qui est recouverte.*
- *Mmm.*
- *Mais les jardins qui sont... nous on a un parc vers nous, qui nous appartient, à la propriété, eh bien au fond, la Rize passait et parfois il y avait de l'eau quoi, et les gens, quand il y avait des jardins, des trucs, y'avait de l'eau.*
- *Ils venaient chercher de l'eau à cet endroit-là.*
- *Et ceux qui faisaient même les jardins, alors les jardins ils se trouvent tout de suite, oui, comment vous dire, quand on remonte l'avenue Saint-Exupéry, alors, y'a, comment vous dire, Bricorama, vous connaissez*
- *Oui oui, mmm.*
- *Ce magasin est ouvert, juste avant d'arriver y'avait, comment vous dire, des garages, une bande de 80 garages, et avant les garages y'avait un terrain, c'était, un terrain qui appartient à quelqu'un, je crois que les enfants veulent le vendre maintenant, et les gens qui ont des jardins là on va leur reprendre, les... les gens, enfin, les chinois et les portugais ont dit, on n'aura certainement plus de jardin. Alors, comment vous dire, là ce jardin, ce truc-là là de jardin, oui je me suis mélangée dans les idées, oui, c'est... pourquoi je voulais vous dire ça...*
- *C'est dans ces jardins qu'il y avait la Rize qui passait ?*
- *Oui, que la Rize passait, et en bas les gens allaient chercher de l'eau pour arroser.*
- *Oui c'est ça !*
- *Ils avaient mis une pompe, donc y'avait de l'eau.*
- *Et ils pompaient directement à la Rize.*
- *Et ils pompaient, eh bien elle se trouve pas loin, tout de suite à côté, mais je crois qu'elle passe même le long, je sais pas si on l'entendait pas couler... à la rue Antonin Perrin*

*quand elle remontait, je crois que là-bas on l'entendait clapoter, enfin ça déborde pas parce que c'est recouvert. Alors voilà. Alors il y avait la Rize à découvert... »*

Voilà à quoi ressemblent les premières lignes de la transcription intégrale de l'entretien entre Cécile et madame Pètre, qui correspondent au déroulé exact du dialogue enregistré dans le fichier mp3. Qu'en faire, si notre but n'est pas de retracer la vie de cette dame ? L'enjeu est de considérer que le travail ordinairement accompli par n'importe quel sociologue, consistant à mener des entretiens puis à réfléchir, comme l'a fait exemplairement M. Pollak, au « travail d'interprétation et de construction [dont ils ont fait l'objet] afin de dégager leur signification en tant qu'histoires exemplaires qui éclairent [des] problématiques<sup>15</sup> », est exactement celui qui s'effectue au Rize autour de QM, et que ce travail commence donc là, à même la tenue de l'interview. Partons donc de cet extrait, qui ressemble formellement à n'importe quel autre, c'est-à-dire à un échange entre deux interlocuteurs. Cette évidence est remarquable dans la mesure où elle sera gommée dans la réécriture, on va y revenir. L'extrait nous permet ensuite de préciser la nature des interventions de Cécile, qui sont donc appelées à disparaître. Dès que madame Pètre lui demande si *elle voit* où est telle école, si elle *sait* où conduit telle rue de Villeurbanne, elle acquiesce, parce qu'elle sait et voit *effectivement* ce dont il est question. La topographie de la ville apparaît par la suite comme ressort majeur de ses relances : la rivière Rize, les jardins ouvriers, le groupe scolaire Antonin Perrin. Non cependant que Cécile connaisse par cœur l'histoire de ces lieux : celle-ci est livrée par son interlocutrice, dans un jeu de comparaison entre l'avant et l'après, entre ce qu'il en était des marronniers déjà centenaires en 1957 et ce qu'il en est aujourd'hui. C'est un point central dans les entretiens, que l'on verra repris dans les remarques de Dominique qui, elle, connaît sur le bout des doigts l'histoire de Villeurbanne. Cécile *n'a pas besoin* de cette connaissance de ce qui se cache derrière ou en-dessous du visible<sup>16</sup> ; par contre, et c'est bien ce que lui a apporté l'enquête des *Récits de ville*, elle maîtrise parfaitement l'espace villeurbannais, qui devient le canevas fondamental de QM que les personnes viennent documenter.

Allons un peu plus loin. Dans son texte consacré à la mémoire collective et l'espace, M. Halbwachs considérait – citons à nouveau ces termes précis – que « chaque aspect, chaque détail

---

<sup>15</sup> POLLAK Michel, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris : Points (collection « Points Essais »), 2014 [1990], 400 pages, p.25.

<sup>16</sup> « *C'est moi aussi qui découvre des choses. [...] Moi je précise toujours que je ne suis pas du tout historienne. J'ai fait des études donc aller faire des recherches pour vérifier des faits, j'en suis capable, mais j'ai pas une démarche d'historienne du tout, je cherche pas à démontrer, j'ai pas de problématique, voilà, simplement c'est raconter... raconter une histoire, faire raconter une histoire à des personnes, et... [...] C'est faire revivre aussi ou les époques, ou les... Puis ça passe aussi par donner la parole à des personnes qui ne l'ont pas forcément, valoriser cette parole, parce qu'il y a souvent, en général, un livre, une exposition, quelque chose, donc c'est pas que... que la collecte quoi, c'est tout ce que ça produit derrière, le lien que ça peut ramener aussi entre des personnes. [...] C'est aussi ça qui est intéressant dans la démarche de mémoire. »*



[d'un] lieu a lui-même un sens qui n'est intelligible que pour les membres du groupe<sup>17</sup> ». Dans le même temps, « le groupe lui-même ne dure et ne se souvient que dans la mesure où il s'appuie sur cette figure stable de l'espace et qu'il y a en quelque sorte attaché ses souvenirs<sup>18</sup> ». Nous avons vu à la séquence 4 quelques-unes des modalités d'attachement de ces « souvenirs » aux lieux, et nous avons en même temps remarqué que le problème majeur de la sémantique halbwachsienne était cette notion de « groupe », particulièrement difficile à cerner empiriquement. Or, ce qui apparaît désormais à notre analyse, c'est que Cécile relance les témoins à partir du nom des lieux, à partir de l'espace en tant que répertoire de noms communs. Son entreprise consiste à produire des réminiscences autour de ces éléments discrets, ce qui confère à ses entretiens un aspect discontinu en ce sens, quand bien même soient-ils thématiques autour d'un temps fort (ce qui n'est pas le cas pour madame Pètre, interrogée comme « tout venant »). Elle ne fait pas développer à madame Pètre, non plus qu'aux autres personnes, toute l'histoire de sa rue, toute l'histoire du Centre Social ; elle ne cherche pas à lui faire décrire tout un pan de sa vie, et elle est bien loin de suivre le fil narratif de son récit, comme on aurait pu le croire au regard des premières critiques aperçues en introduction. Non : elle tâche de couvrir, de façon quasiment exhaustive (quoique nécessairement limitée par le temps de la rencontre), les éléments saillants du territoire villeurbannais : sous cet angle, il y a une continuité logique dans sa démarche, dans ses relances. De telle école et de telle rue, cette dame a quelque chose à dire ; ainsi, dans les dizaines et bientôt les centaines d'entretiens réalisés, elle collecte finalement des contributions, des micro-histoires qui sont *immédiatement indexées aux lieux, aux arbres, aux êtres qui font déjà sens à Villeurbanne*. Mais quel rapport avec la notion de « groupe » chez M. Halbwachs, s'il s'agit à chaque fois de personnes singulières qui évoquent leurs souvenirs propres ? Le fait que madame Pètre se souvienne des clapotements de la Rize est une chose, mais cela ne suffit pas à dire que la rue Antonin Perrin reçoive « l'empreinte du groupe<sup>19</sup> » qui porterait ce souvenir, tout simplement parce qu'il n'y a aucun genre de « groupe » identifiable *a priori*. Par contre le fait que ce souvenir soit consigné dans son dossier, sur le CMS, en fait une ressource publique, au moins<sup>20</sup> pour l'équipe du Rize : lorsque Delphine aura besoin de se documenter sur tel ou tel élément de Villeurbanne, elle pourra reprendre les termes du témoignage pour les transformer en cartel et ré-attacher au territoire, comme on a commencé à l'entrevoir en passant par l'exposition *Maisons* (séquence 6), la mémoire qui lui revient. L'intelligibilité de l'espace, de ce point de vue, n'est jamais donnée d'avance, à une sorte de « groupe » aux contours incertains. Elle est au contraire ce qui est *visé* par la « valorisation » qu'effectuera le Rize en aval de la collecte de Cécile. De sorte que le « groupe » qui se souvient n'est pas réductible à ceux qui, dans une perspective objectiviste, auraient les mêmes

---

<sup>17</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.196.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.235.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.196.

<sup>20</sup> En effet, chaque témoignage est associé à une « autorisation de conservation et d'utilisation » qui en stipule les usages autorisés : utilisation publique, utilisation lors d'expositions, etc.

souvenirs dans la tête : il est d'abord un groupe « visé » par le dispositif d'exposition, comme il pouvait l'être dans la balade de Jean-Paul qui associait des récits à chaque élément du décor (séquence 4). Ses « souvenirs », à ce groupe, ne sortiront pas de la tête de ses membres mais seront d'emprunt et, en sortant du Rize, chaque visiteur - en cela membre du groupe ainsi instancié - pourra se dire qu'ici, quelques décennies plus tôt, les villeurbannais venaient puiser leur eau dans une rivière désormais silencieuse.

Nous comprenons donc que QM s'inscrit dans un programme de collectivisation des souvenirs qui structure d'emblée les entretiens de Cécile, *via* la mise en vis-à-vis directe de la parole des personnes avec Villeurbanne en tant que territoire maillé de lieux et d'êtres remarquables. Elle ne collecte pas des récits singuliers, dans lesquels il faudrait *a posteriori* trouver des liens : chaque témoignage vient *d'emblée* participer à un genre de récit collectif organisé autour d'une gamme de mots-clés. Penchons-nous sur ceux-ci, dont on a compris dans notre entrevue avec Dominique qu'ils allaient être également mis en débat. Dans le contrat qui lie Cécile au Rize pour la « *collecte annuelle thématique de témoignages oraux*<sup>21</sup> », il est attendu que son travail s'attache aux personnes comme à des « *sources orales* », le Rize souhaitant avoir « *un programme régulier de collectes piloté par un professionnel [...] en s'attachant à définir des thématiques présentant un intérêt pour l'histoire de la ville* ». Dans ses missions apparaît alors la nécessité de « *fournir le repérage indexé des sujets abordés dans les entretiens, sous la forme de mots-clés sur le fichier son numérique et sur le fichier de transcription* ». Dans le cas de madame Pètre, cette liste apparaît sur un fichier spécifique : on y trouve dix-sept rubriques, dont « *Rize : 0'44-4'15 ; 7'48-9'26* », « *Ferrandière* », « *Gratte-Ciel* », « *Travail* », « *Logement* ». Rien de moins impersonnel qu'un mot-clé ! Mais en plus d'être des opérateurs de l'entretien qui le font s'articuler immédiatement à ces thèmes (qui sont exactement ceux que prend le Rize dans ses temps forts), ils sont également là pour anticiper la prise en charge archivistique de QM. En effet, lorsque Dominique traite les documents qui entrent dans son fonds, elle les rapporte à des index, comme elle me le racontait dans un de nos entretiens : « *ces versements nous les indexons, et là on va arriver à quelque chose qui vous intéresse peut-être c'est-à-dire la valorisation des archives. On a plusieurs index que nous avons fabriqués nous-mêmes. Qu'est-ce qu'un index ? On va choisir un mot-clé, prenons par exemple École Nationale de Musique [elle tape "École Nationale de Musique" dans une zone réservée à la recherche de son logiciel Avenio], voilà [une liste de résultats apparaît] ça sera indexé sur le lieu de l'école, 52 cours de la République, et au nom. Ça veut dire que toutes les notices - ça c'est une notice [elle me montre l'écran du doigt, c'est le contenu descriptif lié à la cote], ça c'est la cote, toutes les notices sont indexées. [...] On a deux possibilités : l'indexation formatée avec un index des lieux, un index des personnes, des personnalités,*

---

<sup>21</sup> Ce contrat n'évolue pratiquement pas de 2009 à 2016, qui sera la dernière année de son renouvellement et donc la dernière année d'existence de *Quelle mémoire !*, nous y reviendrons.

*des édifices... Et les index personnalisés, ce sont des choses qu'on a créées pour nous, pour notre besoin. Par exemple, toutes les entreprises villeurbannaises, ou bien toutes les fêtes à Villeurbanne, depuis le début, et Dieu sait s'il y en a eu au cours du XXème siècle. Et à chaque fois dans un index, par exemple si je reprends les édifices, les bâtiments, voilà, je liste tous les bâtiments... vous avez le titre du bâtiment et puis le type de bâtiment que c'est. Si j'veux les trier par exemple, je veux les trier...tac... [elle clique] voilà... il va me mettre tous les ateliers municipaux. »* Ainsi, pour Dominique également, les lieux, bâtiments, entités notables de Villeurbanne servent de mots-clés, et ils ont une importance fondamentale dans la mesure où c'est en grande partie grâce à eux qu'elle va pouvoir, lorsqu'un visiteur lui exprime une requête précise, retrouver le bon document parmi les trois kilomètres de rayonnage qu'enferment ses magasins. Le moins que l'on puisse dire, c'est que leur qualité de « clés » n'est pas usurpée : ils ouvrent les réminiscences dans l'entretien, permettent leur exhumation ultérieure en Archives, et font aussi jonction entre Cécile et Dominique<sup>22</sup>. Du même coup, ils constitueront un autre point de litige dans la mesure où les termes identifiés par Cécile ne correspondent pas exactement à ceux employés par Dominique, obligeant celle-ci à réindexer les fichiers.

Ce premier regard sur QM permet de saisir son enjeu le plus évident, la constitution de « sources » - d'archives. Les personnes rencontrées sont comptées comme informatrices, et donc comme témoins : *ce qui fait liant entre elles, c'est l'histoire de la ville qu'elles informent*. Il s'agit de les placer en quelque sorte « face » à Villeurbanne afin d'informer des catégories typiques qui, dans cette ville, font sens ; leurs spécificités individuelles ne sont pas prises en charge. Non pas, on le voit, par une volonté délibérée d'occulter les détails de leurs récits, mais pour des raisons pratiques, qui sont en outre celles des procédures archivistiques qui obligent à réduire le témoignage à une petite vingtaine de mots-clés (en moyenne) ; quant à l'exploration des anecdotes, des intonations, elle pourra toujours être, ensuite, refaite en revenant aux dossiers. Comme l'a montré P. Ricoeur la mise en archive rime nécessairement avec une « rupture sur un trajet de continuité<sup>23</sup> », elle « fait rupture<sup>24</sup> » avec l'oralité première du témoignage ; mais « nous ne savons pas, et peut-être ne saurons-nous jamais, si le passage du témoignage oral au témoignage écrit, au document d'archive, est, quant à son utilité ou ses inconvénients pour la mémoire vive, remède ou poison<sup>25</sup> ». Cette question, comme on le voit récurrente, ne peut en fait se résoudre que pragmatiquement, en voyant ce que la mise en archive permet de faire faire (ou non) aux acteurs. En tous cas, cet aspect de *Quelle mémoire !* participe d'une

---

<sup>22</sup> Avec un autre élément des dossiers : la « *fiche témoin* », qui reprend les noms et prénoms de chaque enquêté, son adresse et ses emails, sa date de naissance, etc.

<sup>23</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit., p.209.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.212.

<sup>25</sup> *Ibid.*

volonté d'« *enrichir le patrimoine culturel de la ville* », comme l'indiquent les appels à témoignages régulièrement distribués par le Rize : constituer des « *ressources qui peuvent être utilisées pour une exposition du Rize ou par un chercheur scientifique dans le cadre de son travail* ». Un patrimoine bien différent donc de la définition qu'a pu en donner J-M. Leniaud, comme « ensemble des objets qui ont perdu leur valeur d'usage<sup>26</sup> », puisqu'à l'inverse un legs est ici construit en pariant sur sa valeur d'usage future (qui, néanmoins, n'est effectivement pas la même que celle de la parole initiale : le chercheur qui ira décortiquer, comme on le fait là, les dossiers de QM, n'y trouvera pas le même intérêt que Cécile, que Dominique, ou que le témoin concerné). De plus, il est remarquable que QM échappe aux logiques de patrimonialisation sur lesquelles a enquêté par exemple N. Heinich, puisqu'elle s'opère hors des très nombreux « critères de patrimonialisation<sup>27</sup> » qu'elle identifie – et qui guident l'œil des chercheurs de l'Inventaire dans le choix des objets, des bâtiments remarquables, etc. Quels sont d'ailleurs les critères de Cécile ? « *Il faut quand même qu'il y ait une histoire avec la ville. Mais c'est vrai qu'il n'y a pas de cadre, si on a des témoignages sur des sujets qui n'ont aucun lien avec les temps forts et qu'on veut mettre l'accent sur les temps fort, on va les laisser de côté pour l'instant, ils ne vont pas être traités [archivistiquement] en priorité, mais on va quand même tous les traiter, tous les recevoir, du moment où une personne fait la démarche de venir, qu'elle a quelque chose à raconter. [...] Ce n'est pas une démarche forcément facile de venir parler comme ça.* » Dans la collecte « *tout-venant* » en particulier, aucun thème n'est donné, sinon celui d'avoir quelque chose à dire, de près ou de loin, sur Villeurbanne, comme le stipulent là aussi les appels du Rize : « *un sujet qui tient à cœur, un souvenir qui revient, une anecdote qui semble intéressante... autant de témoignages libres que le Rize accueille.* » Voilà une piste intéressante : l'enjeu serait de produire des sources, mais ces sources que sont les témoins pourraient tout à fait ne pas « sourcer » autant qu'escompté les rubriques définies comme pertinentes par le Rize ; dans le même temps apparaît un autre champ lexical lié à la notion d'*accueil*. Cécile m'en parlait effectivement : « *les gens ont parfois l'impression qu'ils n'ont rien à dire, et en fait ce n'est pas vrai du tout. Mais ça, moi, j'ai l'habitude, parce que c'est très courant que les gens aient cette impression. Que leur vécu est banal... Ils ne voient pas l'intérêt que ça peut avoir par rapport à l'histoire de la ville. Ou bien ils ont vécu la guerre, et disent, "oui, mais tout le monde a vécu la guerre" ! Oui, mais non, il y a plein de générations qui n'ont pas vécu la guerre et que ça peut intéresser. Et votre histoire à vous elle est unique, donc... Et c'est pas de la fausse modestie, ils ont vraiment cette impression. [...] Ou raconter sa vie en entreprise, c'était leur boulot de tous les jours, ils ne voient pas. Alors que ça apporte plein d'informations aussi sur le monde du travail, sur la société de l'époque* ». Revenons plus en détail sur cet autre aspect de la collecte qui, si l'on comprend bien, consiste pour Cécile à « valoriser » une parole en tant que telle, et à lui reconnaître une valeur égale à n'importe quelle autre.

<sup>26</sup> Cité dans HEINICH Nathalie, *op.cit.*, pp.20-21.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.164.

## 2. Accueillir les personnes

Pour saisir cela, précisons rapidement que le recours à des témoignages oraux n'est pas propre au Rize : c'est une méthode courante, comme me l'expliquait Xavier, dans les « *musées de société, qui fonctionnent selon une espèce de trilogie : le laboratoire, le conservatoire, l'école* » ; Delphine, dans nos premiers entretiens, me disait également que le Rize restait, sur ce plan, « *sur des choses très classiques* » par rapport à ces courants muséographiques venus notamment du Québec. Plutôt que de délivrer une gamme d'explications historiques associées à des collections, le musée de société – ou écomusée – conçu dans les années 80 « comme le creuset ou le laboratoire où se fabriquait un nouveau patrimoine, à la croisée de la culture, du social et de la nature<sup>28</sup> » chercherait plutôt, selon M. Côté<sup>29</sup>, à privilégier « l'importance de la parole, de la transmission de l'expérience et du savoir-faire<sup>30</sup> ». « Il se doit [...] d'être sans cesse à l'écoute de ce qui se fait chaque jour<sup>31</sup> » et de reconsidérer notamment le partage entre sujets et objets : « derrière les objets, il y a des êtres et les musées de société sont confrontés aux exigences de présenter non plus uniquement des objets, mais des sujets. [...] Le musée va s'intéresser de plus en plus à la parole, à l'expression, au savoir-faire des individus et des groupes ; il modifiera sa manière d'agir pour mieux prendre en considération cette parole et fera appel à une nouvelle grammaire muséographique pour les faire entendre et partager. Certaines expositions sont d'abord et avant tout sonores. Le musée devient non pas un lieu où on peut voir, mais un espace où on peut entendre<sup>32</sup> ». Or, sans faire tout un historique des écomusées et sans développer dès maintenant cette problématique de l'exposition au Rize qui sera au cœur des séquences prochaines<sup>33</sup>, notons que

---

<sup>28</sup> HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris : Points (collection « Points Histoire »), 2012 [2003], 352 pages, p.205.

<sup>29</sup> Par ailleurs directeur du Musée des Confluences (Lyon) de 1999 à 2010, et avant cela directeur des expositions du Musée de la Civilisation au Québec (dont il devient directeur général en 2010).

<sup>30</sup> CÔTE Michel, « Les musées de société : le point de bascule », *Hermès, la revue*, n°61, 2011/3, pp.113-118, p.115.

<sup>31</sup> DESVALLEES André, « L'écomusée, degré zéro ou musée hors les murs ? », *Terrain*, n° 5, 1985, pp.84-85, p.85.

<sup>32</sup> CÔTE Michel, *op.cit.*, p.115.

<sup>33</sup> On peut indiquer toutefois un article de 1984 de J-P. Laurent et J. Guibal, dans lequel était dressée une recension des problèmes posés aux naissants musées de société. On y retrouve ceux soulevés par Xavier (séquence 2), et notamment une difficulté qui est celle de la sélection : quoi retenir en effet de la « société » lorsque « la multiplicité des individus, des groupes et des communautés, des situations sociales, des modes de vie, des activités, etc., et sans doute cette propension à la "distinction" sociale qui caractérise la population urbaine, font de ce milieu un véritable complexe de situations dans lequel toute sélection devient vite aléatoire et s'apparente à un choix empreint de subjectivité » ? De plus, on serait « en droit de se demander quelle peut être l'attitude et la réaction des visiteurs du musée face à une présentation, même accompagnée d'analyses convaincantes, d'objets et de documents représentant le cadre urbain actuel, sa société et ses composantes culturelles. » D'après ce que nous avons vu jusqu'à présent, on comprend que la question de la « sélection » est en fait mal posée, et que la suspicion de « subjectivité » n'est guère recevable y compris en ce qui concerne le travail des amateurs et passionnés de Villeurbanne et de sa mémoire (séquences 5 et 6) - elle sonne plutôt comme un raccourci commode qui fait l'impasse sur les pratiques effectives des acteurs, et sur les analyses qu'ils déploient dans leurs enquêtes. Il en est de même pour la question de la réception puisque, dans le cas du Rize, il n'y a pas une « présentation » qui serait faite d'une exposition ou d'une collection, mais une multiplication

c'est bien cette *considération de la parole* qui semble prévaloir dans le travail de Cécile. Comme si quelque chose se jouait dans QM au-delà de (ou plutôt en même temps que) l'enjeu patrimonial, au-delà de la « fonction d'information<sup>34</sup> » des témoignages. Ce qu'il nous faut relever en fait, c'est la distinction très nette que Cécile fait entre deux catégories : celle de *témoin* et celle de *personne* (« *On va proposer aux personnes, en allant aux vernissages [...], si elles ont quelque chose à raconter* », « *les personnes viennent au Rize pour que je les enregistre* », « *je me déplace quand ce sont des personnes très âgées, ou qui sont handicapées* »). Il faut, me disait-elle, que la démarche soit « *bien vécue, que les personnes ne se sentent pas pieds et poings liés* », « *je ne suis pas là pour forcer une vente* », et « *ça passe en direct par moi, toujours. Pour le rendez-vous et pour expliquer comment ça se passe. [...] Quand ils prêtent des photos, ils veulent toujours me les donner à moi. [...] Il y a vraiment un rapport de confiance qui s'instaure, et c'est la personne à qui ils ont parlé, ils savent qui c'est. [...] [Il faut] qu'il y ait une continuité dans le contact. Comme ce sont souvent quand même des personnes âgées, le fait de confier entre autres des photos, des documents, c'est quand même pas simple, donc... moi j'explique toujours, c'est à moi qu'ils les confient* ». Ainsi, si la procédure décrite plus haut vise l'établissement de *témoins*, la collecte QM a un autre aspect, qu'on peut dire être avec M. Peroni celui d'un « dispositif d'"empersonnement"<sup>35</sup> ». Il s'agit à la fois d'engager un certain attendu ontologique revenant à considérer que « des personnes, singulières et également respectables, c'est ce qu'en dernière instance nous sommes<sup>36</sup> », et en même temps d'effectuer un travail « ontogénétique<sup>37</sup> » qui fasse advenir les personnes elles-mêmes en rendant manifestes leurs propriétés distinctives. Quelles sont-elles ? Si « une ontologie de la personne est bien engagée dans l'activité pratique<sup>38</sup> », alors l'identification de ces propriétés ne ressortit pas d'un travail analytique *a priori*, d'ordre philosophique : elle est effectuée pratiquement, en l'occurrence, par Cécile, comme en témoignent les extraits ci-dessus. Elle en a, nous disait-elle, « *l'habitude* » du fait de son expérience de biographe : les *personnes ont des difficultés*, il faut leur dire *que ce qu'elles disent est intéressant*, il faut *instaurer une confiance*, il faut *leur expliquer* en quoi consiste la collecte, il faut *les rassurer*. Elle est « *comme une confidente* » à qui sont livrées des choses rares – ce qui explique, pour une part, le

---

d'activités dont il faut étudier la teneur exacte avant de pouvoir tirer la moindre conclusion sur leurs effets. En ce sens on doit s'en tenir à dire que le Rize a, comme les musées de société étudiés par J-P. Laurent et J. Guibal, un « caractère partiel et expérimental » qui empêche toute réduction *a priori* de son projet à une ligne de conduite simple. Voir GUIBAL Jean, LAURENT Jean-Pierre, « Le musée d'ethnologie et le "champ urbain" », *Terrain* [En ligne], n°3, 1984, mis en ligne le 23 juillet 2007, consulté le 20 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/bibelec.univ-lyon2.fr/terrain/2815>, non paginé.

<sup>34</sup> IDJERAOUI-RAVEZ Linda, *Le témoignage exposé. Du document à l'objet médiatique*, Paris : L'Harmattan (collection « Communication et Civilisation »), 2012, 166 pages, p.67.

<sup>35</sup> PERONI Michel, « Faire de la "personne" handicapée une entité du monde sensible. Le bon professionnel, la personne handicapée et l'idiot », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.193-220, p.213.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.197.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.199.

scepticisme de Cécile face au spectacle d'Anda Jaleo, où ces choses précieuses étaient attribuées, par le jeu artistique, à de mauvaises personnes. La personne apparaît là comme une entité dont il faut prendre soin et qu'il faut convaincre de sa valeur ; or celle-ci n'est pas indexée à une érudition concernant la ville, ni même à ce que l'on appellerait un « vécu » biographique. La personne peut aussi bien ne pas avoir de mémoire, au sens où elle ne documente pas outre mesure les mots-clés explorés par Cécile : la satisfaction du Rize, c'est de parvenir par la médiation de Cécile à la reconnaître en tant que « sujet parlant<sup>39</sup> ». C'est à ce niveau qu'existe, semble-t-il, un malentendu du côté de la critique puisqu'en définitive, peu importe la « rigueur » ou la « scientificité » des entretiens conduits : leur tenue, en elle-même, est déjà un succès pour le Rize. On verra plus loin que la relation de Cécile aux *personnes* sera considérée, dans les débats internes, sous l'angle des à-côtés de l'enquête : on lui demandera de tenir un « *journal de bord* » où consigner ce qui n'apparaît pas dans le témoignage – l'idée étant de pouvoir mieux contextualiser ou relativiser la teneur de celui-ci, eu égard aux contingences empiriques relevées par la biographe. Cette exigence méthodologique, dont les sociologues et ethnographes sont coutumiers, émane d'une volonté de « multiplier les précautions dans les interrogatoires<sup>40</sup> », de ce que R. Dulong a qualifié d'« obsession du factuel<sup>41</sup> », par ailleurs tout à fait légitime sous une perspective archivistique ou historienne. Mais dans le travail de Cécile, le contact avec la personne, avec ses émotions, ses hésitations, sont tout sauf des à-côtés, des paramètres secondaires ou de facteurs de biais : ce sont précisément des manifestations de la personne *en tant que telle*. On commence à mieux comprendre à quel point sa position est délicate, à l'image de celle du Rize : elle doit convertir les villeurbannais en sources documentaires tout en veillant à ne pas les réduire à cela. Comment préserver les « personnes » de toute réduction ? Qu'en est-il des « sujets parlants » dans QM ? Pour répondre à ces questions, il faut se pencher sur ces autres éléments constitutifs des dossiers que sont les entretiens réécrits.

*« Je suis Marie Pètre, une mamie de 85 ans, native de la Loire, où mes parents étaient agriculteurs. Ils avaient une toute petite ferme avec 8 vaches dans les Monts du Forez, à 800 mètres d'altitude. Je me suis mariée et nous sommes arrivés à Villeurbanne en octobre 1957 car nous avions acheté un appartement en copropriété à la Ferrandière, qui était un quartier tout neuf. L'avenue Saint-Exupéry s'appelait allée des marronniers car de chaque côté de la rue, il y avait des gros marronniers centenaires. Il y avait beaucoup d'enfants et il y a encore un panneau, à l'emplacement du marché, sur lequel on peut lire "Ici vivent 1000 enfants". Des HLM s'étaient construits dans lesquels vivaient des familles nombreuses de 5 et 6 enfants. Notre immeuble au 51 était dans une rue sans issue. Les rues Florian puis rue Saint-Exupéry ont été ouvertes par la suite. A la place du centre*

<sup>39</sup> RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 1996, 448 pages, p.55.

<sup>40</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, op.cit., p.29.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.13.

*social, se trouvait une ferme et la Rize, qui est maintenant recouverte, passait à côté. Elle coulait également au fond du jardin de notre copropriété et quand il y avait suffisamment d'eau, les gens pompaient directement dedans pour arroser leurs jardins. On l'entendait couler rue Antonin Perrin, là où elle remontait. Il n'y avait pas d'école sur le quartier, nos enfants allaient au groupe scolaire Antonin Perrin et franchissaient la Rize qui était un tout petit ruisseau. »* Depuis la transcription intégrale et après plusieurs réécoutes des enregistrements (« *quand je réécoute il me revient l'atmosphère, il me revient l'endroit où j'étais, la personne, ou des choses qui ont pu se passer* »), Cécile a tâché de « *ne pas trahir du tout la parole de la personne* », de « *remettre ensemble ce qui va ensemble* », « *que ça ne parte pas dans tous les sens et que ce soit agréable à lire* », « *que ce soit un texte qui ne soit pas redondant* ». Remarquons qu'elle minore sa littérisation : « *l'idée c'est juste qu'il y ait vraiment une version écrite, qui soit... de l'écrit littéraire entre guillemets, voilà, je ne fais pas de la littérature [...]. Il y a une production littéraire mais je ne fais pas un roman, je ne fais pas une œuvre romanesque. [...] Ce n'est pas comme quand je travaille avec un particulier, qu'à partir des entretiens je peux faire œuvre romanesque à ce moment-là et vraiment faire de la littérature, mais là l'idée c'est vraiment, oui, de passer d'un discours oral à quelque chose d'écrit qui soit agréable à lire et... et facile à lire, et, voilà, qu'il y ait une fluidité dans la lecture, qu'on se dise pas, "oh là là, mais c'est quoi ce charabia !" »*. Cécile procède donc à une écriture dont les effets ne s'exhibent pas comme littéraires : des textes produits à toutes fins pratiques, commodes, accessibles, efficaces. On prendra toutefois la mesure de leur qualité littéraire à partir de la critique qui leur sera adressée : jugées non-scientifiques par principe, des réécritures ne sauraient être autre chose que de la littérature – et alors, jusqu'à quel point le Rize doit-il donner lieu à ce genre de réalisations ? Mais la chose la plus intéressante pour nous réside en ce que l'entretien est devenu un monologue. Cécile s'est effacée elle-même en tant que sujet d'interlocution et ce qui avait émergé dans le jeu des relances est transformé en un discours porté par les personnes, abstraction faite du contexte dans lequel il a été produit. Voici ce qui vaut pour être « la mémoire » de madame Pètre, détachée du dialogue qui l'a fait naître. Elle s'énonce sur un mode déclaratif, à la première personne du singulier : « *Je suis Marie Pètre* », et je dis quelle a été ma vie ici, à Villeurbanne. La personne s'autodésigne comme sujet – parlant - et comme objet - reprenant comme d'elle-même son parcours. Or, ce sont, sur l'ensemble de QM, des dizaines de « mémoires » qui prennent, sous la plume de Cécile, cette même forme monologique : quand bien même aurait-elle eu affaire à un « *charabia* », celui-ci aura été converti en un texte cohérent, lisible, parfaitement égal, de ce point de vue, aux autres. Il semble alors que la réécriture soit aussi une opération proprement politique, puisqu'elle fait la démonstration de la commune capacité des villeurbannais à énoncer leur mémoire ; dans les termes de P. Ricoeur, on dirait qu'elle « *constitue une véritable instauration concernant un sujet parlant capable de dire "moi, un tel,*



je m'appelle [...]".<sup>42</sup> » La disparition des médiations que nous explorons ici-même, en sociologues, conditionne l'opérativité du dispositif : tout se passe comme si ni Cécile ni le Rize n'étaient intervenus, de sorte que le résultat de l'activité collective devient une prouesse personnelle – *Quelle mémoire !*

On peut, pour approfondir cette analyse, relier cette transformation (et ses bénéfiques) aux propositions de P. Ricoeur sur l'énonciation, et plus spécifiquement aux formes d'enquête sur le sujet qu'il identifie. D'un côté, « pour l'enquête référentielle, la personne est d'abord la troisième personne, celle dont on parle<sup>43</sup> ». Cette première sorte d'enquête correspondrait aux attendus d'une perspective strictement archivistique au regard de laquelle un témoignage devrait pouvoir permettre de se référer ensuite au témoin à la troisième personne et de l'identifier comme étant celui à qui il est arrivé ceci ou cela, voire même comme étant celui qui a dit ceci ou cela ; le témoin peut alors tout aussi bien être « instrumentalisé au point de n'être qu'une bouche répondant par "oui" ou par "non" à des questions portant sur des détails précis<sup>44</sup> ». « Pour l'enquête réflexive, en revanche, la personne est d'abord un moi qui parle à un toi<sup>45</sup> » : c'est ce qui se déroule dans les entretiens de Cécile (un *dialogue*). Mais le travail de cette dernière conduit *in fine* à l'énoncé d'« un sujet qui se dit lui-même<sup>46</sup> », soit à une enquête autoréférentielle. Pour être plus précis, si le « je » est « un terme vacant qui, à la différence des expressions génériques qui gardent le même sens dans des emplois différents, désigne chaque fois une personne différente<sup>47</sup> », la réécriture procède ici à ce que le philosophe appelle une « fixation [faite dans] la prise de parole », c'est-à-dire que la personne accueillie par Cécile qui assume à chaque fois le « je » devient bel et bien le sujet parlant en même temps que l'objet du discours, capable de dérouler les faits de sa vie par appel à sa seule mémoire. C'est une occurrence de ce que le Rize appelle, dans ses programmes, la construction d'un récit « à plusieurs voix » : chaque « je » de QM est l'une d'entre elles, « véhicule de l'acte d'énonciation en tant qu'il renvoie au "je", centre de perspective insubstituable sur le monde<sup>48</sup> ». La préservation de ces voix villeurbannaises et leur valorisation passe par l'effacement du dispositif, un peu comme la théâtralité de la parole supposait l'effacement, sur scène, de toutes les transformations dont celle-ci avait fait l'objet (séquence 6). La notion d'insubstituabilité employée par P. Ricoeur est ici importante parce qu'elle participe de « l'empersonnement » accompli par QM. Autant un témoin livre des données qui peuvent être soumises à la critique factuelle, autant le récit de la personne est un corrélat de son identité, ou plutôt le lieu même de son apparition – « *je suis...* ». Elle seule peut dire ce qu'elle dit, et appréhender ces

---

<sup>42</sup> RICOEUR Paul, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, op.cit., p.146.

<sup>43</sup> RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, op.cit., p.56.

<sup>44</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, op.cit., p.38.

<sup>45</sup> RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, op.cit., p.56.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.65.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.72.

dire sous un angle critique reviendrait à la dégrader la personne de sa qualité de personne pour la ravalier au rang d'objet (c'est que nous avons abordé à la séquence précédente concernant les usages des récits de vie sous une certaine perspective sociologique ou artistique). Un regard sur l'ensemble des réécritures de QM suffirait à le démontrer : ce n'est jamais la même chose qui est dite, mais c'est à chaque fois un « je » qui parle. Chaque mémoire est irremplaçable, insubstituable, mais se présente en même temps de façon formellement identique, et c'est en cela qu'il y a la performance de l'égalité. Bien sûr, sur le plan factuel, chaque personne est au moins égale aux autres en cela qu'elle est passée par Villeurbanne et à quelque chose à en dire ; mais surtout, démonstration est faite que *nous sommes tous différents, et pourtant tous égaux dans notre capacité à dire « je suis... »*.

Le fameux « slogan » municipal, « *tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici* », n'est décidément pas très loin. Ce regard synthétique sur le travail de Cécile nous démontre en effet que la « recherche d'égalité à travers l'inégalité<sup>49</sup> » trouve dans *Quelle mémoire !* une solution originale. La biographe parvient à tenir en même temps, grâce aux dossiers qu'elle constitue, les deux chantiers majeurs de la collecte : faire des personnes des témoins-sources transportables aux Archives, tout en les préservant dans leur intégrité proprement personnelle en leur imputant, par le déplacement du dialogue en un monologue, la responsabilité (et la gloire) de leur performance mnésique. Sur le premier versant, ce qui relie les *témoins*, c'est l'histoire à laquelle ils contribuent en inscrivant leurs souvenirs dans le canevas dessiné par Cécile ; sur le second, c'est l'opération de réécriture qui égalise les *personnes*, abstraction faite de leur contribution (qui peut toujours être plus ou moins grande) à l'histoire. Nous disions plus haut que le Rize engageait un attendu ontologique consistant à tabler sur l'existence, à Villeurbanne comme partout dans le monde, de personnes, dont n'importe laquelle est susceptible d'avoir quelque chose à dire (de remplir le « je » vacant). Il instancie avec QM un dispositif d'accueil qui a, pour reprendre le terme de M. Peroni, une portée ontogénétique dans la mesure où il fournit la preuve, après intervention de Cécile, que n'importe qui *a effectivement eu quelque chose à dire, et a pu le dire aussi bien que n'importe qui d'autre*. Il met à disposition de n'importe qui un « je » en attente d'occupation, en attente d'écriture, destiné à étayer une collection d'*idem*. C'est ce que P. Ricoeur analysait sous l'idée de « réversibilité des rôles et [d']insubstituabilité des personnes<sup>50</sup> » - tous différents, mais tous capables d'assumer en « je » notre mémoire. Or, l'articulation de ces deux éléments a une « visée éthique<sup>51</sup> » - une opérativité politique, dirons-nous sociologiquement -, permise par la production – littéraire – d'une « similitude<sup>52</sup> » par-delà les dissemblances (factuelles). « Je ne puis m'estimer moi-même sans estimer l'autre *comme moi-même*.

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.225.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.226.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.199.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.226.

Comme moi-même signifie : toi *aussi* tu es capable de commencer quelque chose dans le monde, d'agir pour des raisons, de hiérarchiser tes préférences, d'estimer les buts de ton action et, ce faisant, de t'estimer toi-même comme je m'estime moi-même. [...] Deviennent ainsi fondamentalement équivalentes l'estime de l'*autre comme un soi-même* et l'estime de *soi-même comme un autre*<sup>53</sup> ». C'est cette invitation à considérer autrui comme un sujet analogue à soi que formule le Rize avec QM : quant à se voir « soi-même comme un autre », c'est ce que permet en outre l'envoi aux participants du texte réécrit, dont me parlait Cécile, qui reçoit régulièrement de « *petits courriers de remerciement des personnes qui sont contentes de l'avoir [la réécriture] parce qu'ils peuvent le faire lire à leur famille...* »

Reste à savoir comment la visée de donner à penser « les autres comme soi-même » se réalise effectivement, ce qui nous fait soulever deux objections par rapport à ce qui précède. La première concerne le mode d'appréhension que nous avons eu de QM : une lecture depuis le bureau n°3, avec sous les yeux l'ensemble des dossiers ; or, j'avais dit en introduction que la collecte ne se donnait jamais à voir sur ce mode, exception faite des riziens qui peuvent avoir cette vue générale du corpus. Pour résoudre ce problème, on peut se rappeler de l'ambition du Rize concernant la mise en ligne des témoignage sur l'encyclopédie, laquelle a été effectuée alors que j'étais déjà en train d'entamer ce rapport de thèse, en 2017 et en collaboration avec le CMTRA<sup>54</sup>. Les entretiens en mp3 sont aujourd'hui disponibles à quiconque en ligne avec des mots-clés (« *descripteurs* »), un résumé, et un séquençage<sup>55</sup> : du coup, la forme « collection » qui nous a permis de repérer et d'analyser le caractère systématique des opérations de traitement des entretiens bénéficie désormais d'une accessibilité publique. C'est la vertu du témoignage converti en dossier d'archive – il est « ouvert à quiconque sait lire [et ici, entendre] ; il n'a donc pas de destinataire désigné, à la différence du témoignage oral adressé à un interlocuteur précis<sup>56</sup> ». Nous approfondirons ce point dans la section suivante. La seconde objection serait ensuite : est-ce que cela marche vraiment ? Comment évaluer la portée « réelle » du dispositif ? Qu'est-ce qui nous prouve que le Rize aide à produire un genre d'éthique tel que celui proposé plus haut à l'appui de P. Ricoeur, ou même qu'il fabrique « vraiment » de l'égalité ? Comme nous l'avons fait les fois précédentes en étant confrontés à cette même interrogation, redisons que notre démarche ne consiste pas, pour le dire vite, à faire passer des questionnaires de satisfaction aux témoins ou aux lecteurs qui, aux Archives ou devant leur ordinateur, consulteraient les dossiers de QM. Ce qui nous intéresse, c'est de voir ce que le Rize tâche de faire, de voir où se loge son activité politique : de suivre par conséquent le « travail continuuel de traçage et de matérialisation du groupe [qu'il] cherche à constituer. [...] Cette question de la création continuelle du public, les sociologues du

---

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Pour rappel : Centre des Musiques Traditionnelles et Rhône-Alpes.

<sup>55</sup> URL : <http://patrimoine-oral.org/dyn/portal/index.seam?page=alo&aloId=34305&fonds=8&menu=&cid=76> (consulté le 22 janvier 2020)

<sup>56</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli, op.cit.*, p.213.

social ne se la posent évidemment jamais puisqu'elles commencent toutes par se donner l'existence préalable et indiscutée des agrégats sociaux [...]. Ceux-là sont toujours à faire et à refaire, et l'un des moyens de les faire exister [...] c'est de les entourer, de les saisir, de les ressaisir, de les reproduire, par l'exercice toujours recommencé, par le "lasso", par l'enveloppement<sup>57</sup> ». Dans QM, deux genres de lassos sont lancés simultanément par Cécile : l'un s'appelle l'histoire et agrège des témoins autour de ses mots-clés ; le second s'appelle littérature, et réunit par ses écritures des personnes. Deux tentatives également politiques en cela qu'elles tâchent de « faire société », de trouver du commun et de l'égal là où il n'y en a pas *a priori*.

Du même coup, et ainsi replacés sous le patronage de B. Latour, nous pouvons donc dire qu'il serait à la fois impropre et difficile pour le sociologue d'évaluer si le dispositif expérimental du Rize fonctionne, surtout quand il ne sait pas exactement ce en quoi celui-ci consiste : or c'est que qu'ont fait précisément M. Chauliac et N. Venel. En se demandant « de quoi [il est] question dans le contenu même de ces témoignages<sup>58</sup> », elles arrivent à dire que le discours est « consensuel et attendu<sup>59</sup> » (y compris *a posteriori*, dans les expositions mobilisant les témoignages), en jugeant donc dans un même mouvement ce que disent les gens et ce qu'en fait le Rize<sup>60</sup> à l'aune d'une vérité qui serait là, vraisemblablement plus rude (la « mémoire », et *a fortiori* « la mémoire de l'immigration » qui les intéresse, celle-ci étant présumée intrinsèquement douloureuse, pesante, etc.), et dont on pourrait dire par voie de conséquence qu'elle est occultée, niée ou non-reconnue par une institution qui produirait du « consensuel ». Elles observent, à propos de QM, « la tension intrinsèque au projet du Rize entre une approche scientifique qui nécessiterait un recueil critique des témoignages – ainsi que la prise en compte des cadres sociaux de la mémoire – et une dimension politique qui met en avant l'acte de reconnaissance apportée aux récits des gens "ordinaires"<sup>61</sup> », mais sans se pencher précisément sur le travail d'écriture de Cécile, et sans considérer les conséquences ou les vertus de cette tension. Enfin, elles constatent que « les témoignages, dont une partie seulement est indexée par le service d'archives, ne semblent pas encore avoir trouvé leur place au sein de l'établissement. Ni intégrés dans une sorte de corpus thématique qui aurait pour finalité un archivage en vue d'un éventuel projet de recherche historique (mais dans ce cas, le recueil nécessiterait un encadrement scientifique), ni insérés dans un projet de valorisation destiné à un large public, les entretiens recueillis conservent un statut et un usage

---

<sup>57</sup> LATOUR Bruno, « Si l'on parlait un peu politique ? », *op.cit.*, p.149.

<sup>58</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « Patrimonialiser l'immigration via les témoignages : enjeux et embûches », *op.cit.*, p.111.

<sup>59</sup> *Ibid.* p.112.

<sup>60</sup> « De façon générale, le témoignage ou encore la visite de l'exposition ne constituent pas pour les témoins un outil pour porter une parole à l'extérieur afin d'inscrire des récits individuels dans le récit de la ville, à l'adresse de tous les Villeurbannais, mais une occasion supplémentaire de se rappeler son vécu et donc son appartenance au quartier. » *Ibid.* p.114.

<sup>61</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « "Tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici". Le Rize à Villeurbanne : mémoires de l'immigration et politique municipale », *op.cit.*, p.34.

relativement flous<sup>62</sup> » ; elles déplorent la « terminologie flottante employée pour qualifier la parole des habitants<sup>63</sup> » sans se pencher plus avant sur ce flottement *en tant que tel*.

Certes, l'objet des deux chercheuses est très directement celui des mémoires de l'immigration et leur perspective à ce propos est normative ; mon objet tient à l'activité pratique s'accomplissant au Rize, saisie dans une perspective analytique ; pour autant, on ne saurait précisément invalider l'ensemble de leur argumentaire critique au motif qu'il se fonde sur une méconnaissance du travail réel de Cécile et plus largement, du détail de ce qui se pratique au Rize. Et s'il convient d'en tenir compte plus avant, c'est non pas tant pour ce qu'il ajouterait aux critiques internes au Rize qui vont nous intéresser maintenant (sur le problème de l'usage des témoignages, l'identification de ce qu'ils ne disent pas, le flou concernant leur statut), mais dans la mesure où il vient leur assurer un cadre de montée en généralité politiste en faisant des éléments de la controverse locale les pièces permettant d'instruire la confrontation de deux modèles antagonistes de composition de la cité. En cela, au plan analytique qui importe ici, il peut *in fine* constituer une utile contribution, en venant clarifier les de construction de philosophie politique qui sont engagées dans la dispute pratique, la sous-tendent et lui donnent toute l'importance qui conduira au départ de Cécile et un changement d'orientation du Rize.

De fait, la critique d'une optique « consensualiste » imputée au Rize s'énonce depuis une perspective proprement politiste, qui prend appui sur une version conflictualiste du « nous » ; celle-là même que documentent, classiquement, les sciences sociales : inégalités, rapports de pouvoir, etc. Sous cette approche, ce que nous avons analysé plus haut en termes de lassos politiques lancés par Cécile est nécessairement problématique, puisque non seulement son dispositif produit *de fait* une homogénéisation formelle des témoignages (par la réécriture) et une égalisation des personnes, mais il est surtout, en quelque sorte, laissé *sans suite* par le Rize. Sans suite, c'est-à-dire sans que soit effectuée une montée en généralité sur la base des témoignages collectés : sans que soit effectué un travail de détection du caractère « représentatif » (ou non) des témoins (compris dès lors comme « échantillon » des habitants et devant être, dès lors, adéquatement construit), et en particulier une détection de la présence ou non, dans le *contenu* des témoignages et dans les propriétés *sociologiques des témoins*, de « l'immigration » ; sans que soit déployée une macro-analyse qui fasse apparaître les tensions entre ces « mémoires » peu à peu écrites par Cécile. Par ailleurs, il est vrai que « depuis l'ouverture de l'établissement en avril 2008, il est difficile de pointer de façon précise les expositions qui ont pour objet l'immigration ou la migration. [Et que] la thématique s'inscrit plutôt en filigrane de la plupart des expositions centrées sur la ville de Villeurbanne et ses habitants<sup>64</sup>. » Ainsi, durant ma résidence, aucune des expositions réalisées n'avait pour thème central la migration ; c'est ce qui

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.35.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « "Tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici". Le Rize à Villeurbanne : mémoires de l'immigration et politique municipale », *op.cit.*, p.30.

explique, en première instance, et quoique nous ayons à y revenir dans les séquences prochaines, que ce thème apparaisse lui-même en filigrane dans le présent rapport, sans donner lieu à une séquence spécifique. Or c'est exactement cela qui est pointé du doigt dans l'analyse politiste : « si la mémoire de l'immigration a une place acquise au Rize en tant qu'axe principal aux côtés de la mémoire de la ville et de la mémoire ouvrière, l'équipe du Rize est confrontée à un problème récurrent des institutions patrimoniales pour intégrer la diversité culturelle qui est susceptible de s'apparenter à un "patrimoine négatif", peu valorisant pour les pouvoirs publics qui ont œuvré à l'accueil et l'hébergement des immigrés venus travailler dans les usines villeurbannaises, pour une grande part d'entre eux. Comment évoquer la dimension "multiethnique" de Villeurbanne, selon les termes du maire, sans évoquer les appartenances culturelles ?<sup>65</sup> » Le Rize serait « tiraillé entre une volonté politique d'affirmation d'une identité municipale dont l'effet performatif serait de dépasser les intérêts communautaires et un positionnement qui consiste à laisser une large place à la participation des habitants dans un mouvement plus ascendant que descendant [...], l'établissement doit jongler en permanence avec ce qui frise parfois l'injonction contradictoire.<sup>66</sup> » Il s'agit donc d'appeler le Rize à aborder frontalement une thématique qui, en l'état, ne fait qu'affleurer dans ses différents temps forts.

Considérons enfin ce qu'il en est, au juste, de la prise en charge de « l'immigration ou la migration » dans le dispositif de QM, mais à partir de notre propre perspective analytique – et non normative. N'y-a-t-il pas d'immigrés parmi les témoins ? N'y-a-t-il pas un index d'archives spécifique autour de ce thème ? Les « immigrés » ne sont-ils pas « repérables » comme tels dans les dossiers ? En observant les mots-clés attachés par Cécile aux dossiers, on voit bien apparaître « *immigration italienne* », « *immigration algérienne* », dès lors qu'il en a été fait mention dans l'entretien. Néanmoins, si l'on observe le fichier Excel intitulé « *tableau de synthèse des entretiens* » réalisés entre 2009 et 2015, on s'aperçoit effectivement qu'il consiste en une liste, en un répertoire d'individus, sans aucune mention, le cas échéant, de leur qualité d'« immigré ». Les 286 lignes du tableau<sup>67</sup> mentionnent des noms et prénoms aux origines diverses, la cote d'archivage, la présence (ou non) de la fiche-témoin et des mots-clés de Cécile, et des « *remarques* » d'ordre technique et légal (« *pas d'autorisation signée* », « *manque ses coordonnées postales* », « *souhaite uniquement que son prénom soit communiqué* »). Aucun élément ne permet – sauf à préjuger des parcours migratoires des gens à partir des connotations de leurs noms et prénoms – de distinguer les « immigrés » des autres. Pour ce faire, il faudrait bel et bien procéder à une analyse d'un autre ordre que celle réalisée au Rize, en réordonnant tout à la fois les mots-clés, les listings de synthèse et, en définitive, toute la méthode de Cécile, de sorte que l'on puisse thématiser (dès l'entretien) et identifier (dans les fichiers récapitulatifs

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p.37.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Dans cette version du fichier (la dernière à laquelle j'ai eu accès), le premier entretien est daté du 13 octobre 2009, et le dernier du 16 décembre 2015.

et les index archivistiques) les « appartenances culturelles » des témoins là où, précisément, celles-ci sont *de fait* « dépassées », pour reprendre les termes de M. Chauliac et N. Venel, par un alignement et une égalisation de tous. Bref, il s'agirait de promouvoir une perspective *communautarienne*, soucieuse de ne pas considérer l'individu « détaché de ses rôles et statuts historiques et sociaux<sup>68</sup> », là où QM entretient, vis-à-vis de ces rôles et statuts, une politique de l'indifférence, de type *républicain*, qui promeut la reconnaissance des *personnes* à défaut de rechercher celle des communautés.

En définitive l'analyse politiste appuie, en sa qualité critique, la remise en cause de QM par Dominique en mettant l'accent sur tout ce qu'elle n'est pas, tout ce qu'elle ne fait pas ou pas suffisamment, tout en prenant soin, comme on le voit dans les citations précédentes, de proposer, contre ces « embûches », un « encadrement scientifique » pour remède. Ainsi, et quoiqu'on ne puisse établir de lien direct entre cette analyse et son usage effectif par les membres du Rize, il reste qu'elle participe d'un mouvement de critique *déjà présent* sur le terrain, lequel conduira – nous y reviendrons en conclusion de la section prochaine – à l'éviction de Cécile et à la disparition de *Quelle mémoire !* du programme du Rize à partir de 2017.

## II. Ce que « *Quelle mémoire !* » nous fait faire

Nous voici à ce point placés dans une position étrange, liée à un décalage temporel : la description du travail de Cécile devrait être conjuguée, désormais, à l'imparfait. Nous avons compris à quel point la biographe était ancrée à Villeurbanne, fondatrice d'une activité centrale du Rize, et pour autant nous apprenons que celle-ci, à l'heure où s'écrivent ces mots, a disparu. Cet écart entre les temps – celui de l'ethnographie, celui de l'écriture, celui de l'institution – entraîne une difficulté sur le plan de l'analyse dans la mesure où l'on ne dispose peut-être pas de tous les éléments qui seraient « nécessaires » pour retracer le parcours de cette disparition. Comment se fait-il que QM ait été maintenue durant la première année d'exercice de Vincent, nouveau directeur du Rize à partir de septembre 2015, puis abandonnée ? Peut-on dire qu'elle a été « remplacée » par son projet d'inventaire participatif du patrimoine ? Jusqu'à quel point les relations qui lient Vincent – universitaire de profession<sup>69</sup> – et les commentateurs professionnels du Rize ont-elles « réellement » impacté cette décision ? Pour y voir clair dans ces questions délicates il faut aussi prendre en compte ma propre relation à Dominique, marquée par l'instauration progressive d'une réserve, voire d'une suspicion de sa part, qui m'a empêché d'avoir avec elle une proximité du même ordre que celle

---

<sup>68</sup> CHAUMONT Jean-Michel, « L'être de l'humain. Notes sur la tradition communautarienne », *Revue Philosophique de Louvain*, n°81, Quatrième série, Tome 89, 1991, pp.144-163, p.153.

<sup>69</sup> Géographe de formation, enseignant à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon.

entretenu avec d'autres riziens : je n'ai pas pu la suivre autant que, typiquement, Delphine, dans le bureau de laquelle je pouvais passer des heures et des heures. Mais cette distance ne doit pas être réduite à une sorte d'incompatibilité interpersonnelle entre nos « caractères » respectifs (ce qui nous ferait retomber dans une psychologie de la recherche), mais comme une conséquence de mon angle d'enquête, consistant précisément à *ne pas appuyer* la position de Dominique dans un certain nombre de moments-clés (dont l'un va être repris dans un instant) où j'étais, en tant que sociologue, attendu par elle. Comme l'a montré M. Callon, la question de l'engagement du chercheur - « à qui décidons-nous de nous attacher ?<sup>70</sup> » - ne saurait être résolue par l'adoption de principes épistémologiques ; mais on ajoutera qu'elle ne peut-être non plus entièrement réglée par l'identification de la plus ou moins grande « inventivité » des acteurs auxquels on se lie, qui suppose toujours la mobilisation de critères *a priori* pour dire ce qui est ou non inventif ou innovant. En l'occurrence, il n'y a aucune raison de considérer, dans le cas qui nous occupe, que Dominique est moins inventive que Cécile ; ce n'est pas parce qu'elle est archiviste, donc *a priori* guidée par des standards professionnels et une rigueur historienne, qu'elle ne fait pas elle-même des expériences novatrices (c'est un des motifs qui nous engageront à faire un tour en troisième section dans un atelier de médiation d'archives). S'il y a une « stratégie d'attachement et de détachement<sup>71</sup> », celle-ci est de part en part tributaire de la structure du terrain d'enquête. Et en l'occurrence, le fait que je n'ai pas été, pour Dominique, le sociologue attendu, a été un élément constitutif de notre « relation d'enquête ».

Ayant exposé ces éléments et indiqué, donc, que les changements majeurs concernant QM se sont opérés bien après mon enquête de terrain, on peut spécifier le champ d'investigation de cette seconde section. Il ne s'agit pas de retracer intégralement le destin de la collecte de témoignages, mais de se focaliser sur la critique interne dont elle a fait l'objet, afin de voir ce que cela nous apprend du Rize dans son fonctionnement interne et de la mémoire qu'il met au travail. Je vais mobiliser pour cela des matériaux issus de mes observations, de mes analyses documentaires, mais aussi d'autres matériaux produits à même le terrain notamment par les stagiaires de Dominique, qui consistent en des décortiqués détaillés de QM et qui formulent également une gamme de recommandations qui vise la refonte du dispositif. L'existence de tels matériaux, en elle-même, montrera à quel point QM est, pour le Rize, bien plus qu'une collecte.

## 1. L'esprit historique

La première réunion transversale autour de QM a lieu le 27 juin 2014, dans le grand atelier du Rize ; elle fait se retrouver Xavier, Géraldine, Cécile, Dominique, ainsi que Lola, étudiante en master

---

<sup>70</sup> CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *op.cit.*, p.77.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p.77.



de documentation en stage aux Archives, et Rémi, qui doit lui succéder. C'est Xavier qui comme de coutume établit le cadre : *« C'est un format de réunion assez original, puisque des fois on a des réunions d'équipe assez cohérentes sur certains sujets, mais là ce qui est intéressant c'est que c'est assez représentatif du problème, les gens qui sont ici n'ont pas l'habitude de se retrouver autour de la table. »* D'emblée l'accent est placé sur le caractère expérimental du rendez-vous, qui doit permettre à chacun *« d'avoir une vision un peu plus collective, partagée, de cette activité du Rize qui consiste à collecter régulièrement de la mémoire orale, ce qui recouvre en fait des choses assez différentes, ce n'est pas si facile que ça. C'est-à-dire, faire en sorte que ce travail soit valorisé et que la valeur de ce qu'on a recueilli soit profitable à des personnes qui iraient... Ce faisant, ça engendre des questionnements. C'est là où je ne sais pas jusqu'où on pourra aller dans la réunion d'aujourd'hui, je pense qu'il y en aura peut-être d'autres, parce que les questions pour moi ne sont pas du tout du même ordre. Il y a des questions d'ordre organisationnel, c'est à dire qui fait quoi, comment on fluidifie le circuit... des choses, et puis pour les questions de valorisation par exemple, qui sont encore assez ouvertes... Il y a des questions d'ordre scientifique, sur le contenu de ces documents, qui va les utiliser, quel est leur statut ? Selon qu'on les considère comme... on peut aussi considérer ça comme des informations, donc qu'est-ce qu'après elles nous apprennent, et de quel point de vue ; mais y'a aussi la relation qu'on a avec les gens, qui proposent des témoignages, ou des dons... Dans quel contexte on le fait, et il faut reconnaître que depuis le lancement de cette activité, qu'on a baptisée "Quelle mémoire !", qui a été lancée comme une activité de médiation finalement, même si on savait d'emblée que forcément on le faisait aussi pour enrichir aussi les connaissances sur le territoire de Villeurbanne. »* Xavier, par cette description introductive, non seulement redessine de façon pratiquement sociologique les principales problématiques de la collecte, mais opère à proprement parler une « réunion » puisqu'il compte d'emblée chaque participant comme admissible de plein droit à faire valoir son « optique », située, sur l'affaire. Il expose alors ces différents « points de vue. Il y a le point de vue du biographe, c'est comme ça que vous [s'adressant à Cécile] présentez votre métier finalement, qui n'est pas la même chose que par exemple être ethnologue . Il y a le point de vue de l'équipe de médiation, valorisation communication [s'adressant à Géraldine] qui fait la jonction aussi quand on va mener un projet de collecte dans une exposition ou en parallèle d'une exposition. Il y a l'optique des archives [s'adressant à Dominique] qui n'est pas non plus uniquement un point de vue de l'aval, c'est à dire, "maintenant que tout ça c'est fait on va le récupérer et on va le stocker", c'est "quel traitement on aborde pour qu'ensuite ce soit valorisé". C'est là que normalement les points de vue devraient reconverger en fait, donc un peu comme si à l'échelle du travail, y'a un partage des tâches... et qui est intéressant de ce point de vue-là, c'est à dire, d'une implication de plusieurs personnes au sein du Rize qui se sentent concernées par ce genre de choses. Et puis à un moment donné y'a le métier de chacun, et puis y'a des parties du travail qui nécessitent des techniques professionnelles donc on est en plein là-dedans, avec Lola qui travaille avec Dominique là-dessus;

*avec vous [s'adressant à Rémi] qui arrivez. En fait on est exactement au moment où on prend conscience que là on arrive au bout, enfin... et qu'en même temps c'est complexe, très long, que... comme on n'a pas non plus les moyens, en temps de travail, pour avancer rapidement là-dedans, eh ben quand il y a des personnes qui arrivent, qui proposent de faire un stage, on saute dessus, et la perspective avec vous après c'est peut-être d'aller plus loin.... et les questions très diverses sur la valorisation au moment où arrive aussi le projet de site internet, qui sera probablement la première forme de valorisation, sans parler d'autres formes encore, mais qui... dont on va pas beaucoup parler aujourd'hui, qui sont celles de l'exploitation de ces témoignages par des artistes, comme Anda Jaleo l'a déjà fait par exemple mais aussi d'autres, parce que ça nous emmènerait trop loin aujourd'hui et on a déjà à faire avec... enfin je sais pas si ce préambule était important, mais moi ça me clarifie l'esprit de le faire ».* En une dizaine de minutes Xavier formule, selon l'acception ethnométhodologique de ce terme, à la fois qui nous sommes – des incarnations de points de vue disciplinaires, chacun étant associé à des catégories spécifiques de saisie de la collecte -, ce que nous sommes en train de faire, et ce vers quoi nous devons tendre. Il clarifie la situation en même temps qu'il l'énonce, comme en témoigne sa dernière phrase, tout à fait caractéristique par ailleurs de son mode de pensée. Il est en effet important à ce point, pour préparer à la fois à la suite de cette séquence et aux suivantes, de comprendre que Xavier n'est pas simplement « bavard », selon son propre terme (amplement validé et commenté au quotidien par ses collègues<sup>72</sup>). Il est à proprement parler *directeur* dans la mesure où, à de rares exceptions (séquence 9), c'est lui qui va dans les réunions « fixer la définition de la situation qui est proposée<sup>73</sup> » et re-contextualiser sans cesse ce que disent les autres membres<sup>74</sup> (« *ce que vous dites, c'est que...* », « *tout cela nous ramène à l'idée de...* », « *ce qu'il se passe ici, c'est que...* », « *si je comprends bien ce que vous dites, il faudrait...* »). Il met systématiquement en œuvre une compétence à l'identification des « formes de généralité et de grandeurs<sup>75</sup> » attachées aux situations, compétence tout autant théorique que pratique puisque si « le cours de la vie ordinaire réclame un travail presque incessant pour faire se tenir ou rattraper des situations qui échappent, en les mettant en ordre<sup>76</sup> », au Rize, ce qui risque d'échapper toujours et ce que Xavier doit faire tenir, c'est l'équipe elle-même, d'autant qu'il tâche d'inclure à celle-ci, comme le montre l'extrait précédent, aussi bien les personnels statutaires que les prestataires, stagiaires, et

<sup>72</sup> Et illustré, on s'en souvient, dans les planches Gilles (séquence 3).

<sup>73</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, op.cit., p.29.

<sup>74</sup> Notre premier entretien, en 2011, n'avait d'ailleurs pas échappé à cela : « *après je vous laisserai conduire le... sinon je sais que quelques fois ça m'est arrivé d'accepter un entretien, et puis en fait je me laisse entraîner par ce que j'ai envie de dire, et parfois à la fin je demande si il y a encore des questions, et puis la personne me dit, "mais vous avez déjà répondu à plusieurs de mes questions", et puis parfois ça peut être plus gênant pour vous si vous avez en tête des questions un peu structurées... Et ce que je voulais juste dire, c'est que... peut-être comme une sorte d'introduction, mais peut-être que ça va rejoindre des questions que vous vouliez me poser, c'est que... [etc.] ».* S'ensuivaient deux pages d'un seul bloc de texte.

<sup>75</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, op.cit., p.30.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p.54.

chercheurs curieux, tous venant d'horizons professionnels différents, tous attachés différemment au projet de son institution. Nous retrouvons là les problématiques évoquées à la séquence 2 (section III. en particulier) : la réunion prise ici comme point de départ est, au-delà de QM qui en est le thème, le lieu d'une mise en débat des intentions du Rize et de son mode opératoire. Et l'on comprend, comme nous l'avions suggéré alors, que cette réflexion ne naît jamais de nulle part, depuis un point de vue épistémologique abstrait : elle advient lorsque sont identifiées des situations problématiques, comme ici autour de *Quelle mémoire !*

En écoutant attentivement Xavier, on s'aperçoit qu'il place la rencontre sous un régime d'enquête qui admet le doute et l'incertitude ; sa façon de formuler les choses et de rendre compte publiquement de ses propres « errances » (« *moi ça me clarifie l'esprit de le faire* », « *je ne sais plus où je voulais en venir* », « *je ne sais pas, je vais peut-être vous laisser la parole* », etc.) indique que la direction du Rize est marquée du sceau de l'expérimentalité. Or cette position est elle-même problématique, au moins en deux sens : d'abord positivement parce qu'elle *génère du problème* en faisant émerger sans cesse de nouvelles questions que les riziens explorent en permanence (en reprenant et commentant, lors des leurs échanges informels, ce qui vient d'être dit dans telle réunion ou dans tel e-mail), et ensuite dans le sens où elle vient parfois s'inscrire en porte à faux par rapport à une volonté, exprimée par telle ou telle partie de l'équipe, de *trancher* définitivement entre plusieurs perspectives d'action. Dans le cas qui nous occupe il est pris acte de ce que QM est une expérience arrivée « *au bout* » d'une de ses phases ; mais tandis que Xavier insiste d'entrée sur sa complexité, qu'il décrit comme corolaire de la longue histoire des archives orales, Dominique place quant à elle l'accent sur la nécessité de penser la « *pérennité* » du dispositif, qui requerrait l'instauration d'un protocole définitif de collecte. Elle laisse à cette fin la parole à sa stagiaire, Lola, qui expose alors un état des lieux de QM préparé pour l'occasion. Les « *points positifs* » sont au nombre de deux : « *une grande diversité de personnalités qui rendra l'entretien plus ou moins intéressant* », et « *l'objectif final de Cécile M. qui apparaît clairement à travers son travail de collecte : le récit de vie réécrit (en vue de publication ?)* ». Les « *points négatifs* » occupent le reste du document qu'elle a sous les yeux et qu'elle reprend (en les reformulant) à l'oral, dont entre autres ceux-ci : « *non scientifique* », « *pas de documentation en amont de l'entretien* », « *CM ne prend pas de notes pendant l'entretien ce qui fait qu'elle ne suit pas toujours le cours de l'entretien et fait des redites* », « *elle pose parfois des questions anachroniques montrant qu'elle ne connaît pas le sujet. Elle est jugée souvent trop présente avec une reformulation systématique et souvent inutile des dernières phrases du témoin* », « *elle ne relance jamais pour approfondir un sujet, passant ainsi à côté de question importantes et préfère faire diversion en aiguillant vers un autre sujet [par peur du silence ?]* », « *le côté fouillis de l'entretien : pas de plan, elle s'autorise de fréquents retours en arrière* ». A cela s'ajoutent des considérations concernant « *les fiches mal remplies* », « *le journal de l'enquête [qui] manque dans la plupart des cas* », et le « *traitement difficile pour l'archiviste : doit-il s'en tenir au déroulé de l'entretien ? Et*

*privilégier comme CM la spontanéité d'une discussion à bâtons rompus (bavardage ?) pour, de toute façon, à la fin, retraire le récit de vie biographique ?* ». Même la retranscription n'est pas « fidèle à 100% », indique Lola dans une de ses prises de parole<sup>77</sup> : peut-on alors parler de véritable « transcription littérale » ? Sans reprendre point par point tous les détails parfois très techniques successivement soulevés par Lola et Dominique, on comprend que leur approche repose intégralement sur une conception de la collecte comme recueil de témoignages, avec en arrière-plan une perspective de documentation historique. Si la question de la pérennité se pose, ce n'est donc pas simplement dans le cadre de QM, mais dans celui d'Archives qui ont vocation à être le lieu par excellence où l'histoire de Villeurbanne – entité pérenne par excellence – s'instancie. Mais comment construire quoi que ce soit de durable si Cécile commet des « bavardages » en lieu et place des entretiens ?

Il est intéressant, pour saisir mieux le problème, de consulter le rapport de master rédigé par Lola à l'issue de son stage au Rize<sup>78</sup>. QM y est envisagée comme une collecte visant à la « constitution d'un fonds d'archives orales » ; les « entretiens menés ont un intérêt patrimonial pour l'institution et servent de sources pour les chercheurs » ; plus généralement, « la collecte de mémoires c'est recueillir des témoignages oraux, les mettre en forme, restituer et transmettre cette mémoire de manière vivante. C'est sauvegarder des paroles qui témoignent d'une vie, d'un événement ou d'une identité culturelle. C'est aussi faire le lien entre le passé et le présent. Il s'agit alors d'un outil indispensable pour recréer des liens entre les générations, les individus, les groupes, les cultures ». Partant de là Lola expose, parmi les difficultés rencontrées, « l'irrégularité des pièces constitutives des dossiers individuels de témoignages », la poussant à devoir se « documenter sur l'histoire locale de Villeurbanne pour pouvoir comprendre les thèmes abordés », pour faciliter sa « compréhension du contenu informationnel » et la « structure logique » des dossiers de Cécile. L'archiviste même débutante, en effet, ne saurait « faire d'interprétations erronées » des témoignages, dans la mesure où elle travaille avec « l'objectif final de communication d'informations au public » ; son analyse doit être guidée par l'ambition « d'établir les principaux points "saillants" du témoignage et d'évaluer leur intérêt historique ». Cette identification de ce-qui-est-intéressant, c'est à dire de ce qu'on a décrit plus tôt comme qualité proprement témoignante du témoignage (séquence 6), est elle-même pensée comme préambule à une valorisation ultérieure : ainsi, la personne chargée de monter une exposition va-t-elle « sélectionner les extraits les plus intéressants historiquement et privilégier les témoignages à fort contenu informationnel ou à forte "expressivité" ; les extraits d'interview peuvent aussi être accompagnés de l'image de celui qui parle, et dans ce cas, on les utilise souvent pour donner des informations biographiques, pour situer les acteurs de l'époque dans leur contexte ou pour mettre en

---

<sup>77</sup> « J'ai plusieurs exemples [...] où la personne va dire, un peu en aparté, "Ah mais y'a ce bouquin-là qui existe là-dessus", et ça, c'est pas retranscrit, ou des petits détails comme ça où par exemple elle étouffe la voix, on entend pas, on comprend mal donc c'est pas retranscrit, enfin voilà, ce genre de choses »

<sup>78</sup> MANDROYEN Lola, *Du traitement à la valorisation des archives orales par le Rize de Villeurbanne*. Mémoire de Master 1 (information et communication), Lyon, Université Lyon 3, 2014.

valeur la force du "vécu" humain et personnel du témoin ; enfin, les témoignages peuvent être coordonnés avec des images d'archives d'époque, fixes ou filmées ; cette dernière présentation permet de développer en parallèle un double récit historique [...] qui assigne à l'image d'archive la mission d'établir la "réalité" des faits et au son ou à la parole d'en restituer le vécu subjectif et existentiel, tout en montrant l'imbrication des deux niveaux de compréhension ». Cette perspective, on le voit, prend appui sur le « concept naturaliste<sup>79</sup> » d'information décrit par L. Quéré : le témoignage est un pourvoyeur de données qui sont destinées à être transmises à un public ; ces données ont une fonction régulatrice, une fonction de cadrage, pour autant qu'elles documentent une « réalité » historique opposable aux réalités subjectives<sup>80</sup>. Mais pour acquérir cette fonction, qu'on pourrait dire être de « vérité », elles doivent être soumises à un examen scientifique car, si « le témoin est d'abord quelqu'un qui raconte<sup>81</sup> », son récit est nécessairement peuplé d'imprécisions et d'erreurs factuelles. Reprenons à ce propos un autre bref extrait de la réunion :

« Cécile : Je me pose la question, quand ils disent "le cours La..." sans dire Lafayette, mais je comprends qu'ils veulent dire Lafayette parce que là il va dire "Tolstoï", est-ce que moi je me permets de remettre le" cours Lafayette, non Tolstoï," ou est-ce que je laisse "la... non, Tolstoï" ? Parce que des fois on comprend ce qu'il veut dire, parfois il commence comme ça, on comprend le mot...

- Xavier : Moi je laisserais comme ça.

- Cécile: On laisse ?

- Lola : Non, moi je rajouterais la référence parce que moi j'étais Bisontine, je connais mal et ça me demande beaucoup de travail de compréhension... « Cours Tolstoï ? Alors, qu'est-ce que c'est... » [...]

- Xavier : Il y a des choses qui sont de l'ordre du complément au niveau du traitement archivistique, d'indexer, de noter dans la description associée au témoignage.

- Cécile : Alors, à moins que je mette "Lafayette", parce que ça c'est typiquement le truc que je vais supprimer dans la réécriture, je vais pas mettre "Lafayette, non Tolstoï", je vais mettre directement Tolstoï, j'allais dire, à moins que je le rajoute dans la transcription, la réécriture, mais... après si c'est une transcription la plus proche possible de l'oralité c'est vrai qu'on va juste mettre "Le..." et même pas mettre les crochets avec Lafayette. C'est "La", trois petits points, cours Tolstoï.

- Dominique: Comprenne qui pourra.

- Cécile: Comprenne qui pourra, oui voilà, c'est ça.

---

<sup>79</sup> QUERE Louis, « Au juste, qu'est-ce que l'information ? », *Réseaux*, n°100, 2000/2, pp.331-357, p.334.

<sup>80</sup> On verra toutefois dans la séquence 8 que délivrer l'histoire pour informer (en ce sens) le public est loin d'être le premier enjeu des expositions du Rize.

<sup>81</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, op.cit., p.38.

- *Xavier : C'est à dire que vous [Lola] vous n'êtes pas du coin, donc... Mais techniquement vous êtes censée, en tant qu'archiviste, connaître, essayer de connaître... pour permettre au public qui ne connaît pas de le savoir. Après si vous ne savez pas vous-mêmes... à l'impossible nul n'est tenu, mais en même temps, dans la répartition des rôles, y'a le témoin qui s'exprime comme ça, y'a la transcription où y'a pas de raison de surinterpréter, et après y'a l'indexation qui éventuellement va commenter; c'est un peu comme... ça me fait penser, vous savez, dans les romans en langue étrangère qui sont traduits, vous avez des explications, c'est marqué "note du traducteur". Ce n'est pas dans le texte mais c'est dans les notes. Ici, c'est un peu de cet ordre-là. »*

Si Cécile est en mesure de rectifier certaines carences du témoignage, c'est donc surtout à l'archiviste qu'il revient de les compléter dans ses propres descriptions. Or, ce qui est très intéressant dans ce dialogue (choisi ici parmi d'autres qui à chaque fois prennent pour objet un point précis de tel ou tel dossier), c'est qu'il fait s'explicitier une question proche de celle rencontrée en séquence 5 autour de la mise en place de plaques explicatives dans l'espace public : jusqu'où prolonger l'explication historique ? Plus spécifiquement, que faut-il corriger de ou ajouter à la parole du témoin qui permette de dire ce qui n'a pas été dit, de faire comprendre ce qui n'est pas immédiatement compréhensible ? La position de Lola est à ce titre remarquable puisqu'alors même qu'elle identifie – reprenant l'argument de Dominique formulé de longue date - un manque de documentation de la part de Cécile, elle se trouve confrontée à ses propres lacunes. Il lui manque l'arrière-plan historique qui lui permettrait de comprendre d'emblée que, par exemple, une personne qui dit « le cours La... » *veut, en fait, parler du cours Tolstoï*<sup>82</sup> et c'est pour cela qu'elle a dû déployer, durant son stage, de multiples investigations complémentaires. Nous nous trouvons ici dans une situation analysable de façon analogue à celle produite, en son temps, par H. Garfinkel lorsqu'il demandait à ses étudiants de « réaliser un exercice impossible : remédier à l'incomplétude essentielle de n'importe quelle série d'instructions<sup>83</sup> ». L'expérience visait à explorer les conséquences d'un principe, courant en sciences sociales et *a fortiori* dans l'analyse d'entretiens et de témoignages : « *ce que les interlocuteurs ont dit* serait traité comme une version sommaire, réduite, partielle, incomplète, masquée, elliptique, dissimulée, ambiguë ou fallacieuse de *ce dont ils ont parlé*. La tâche consisterait à combler le manque de précision de ce qui a été dit<sup>84</sup> », exigeant dès lors que « quelque chose de "plus" soit ajouté<sup>85</sup> » à ce qui a été effectivement dit par les enquêtés. H. Garfinkel démontrait alors à chaque étudiant que « s'il continuait à vouloir réduire l'ambiguïté [des discours des enquêtés], alors il se remettait au

---

<sup>82</sup> Le cours Tolstoï se situe en effet dans le prolongement du cours Lafayette, qui est quant à lui sur le territoire de Lyon.

<sup>83</sup> GARFINKEL Harold, Recherches en ethnométhodologie, *op.cit.*, p.89.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.86.

<sup>85</sup> *Ibid.*

travail, en se plaignant de nouveau que la rédaction elle-même développe la conversation avec de nouvelles excroissances pertinentes en elles-mêmes<sup>86</sup> ». Cette tâche infinie de commentaire et de rectification des défauts du langage ordinaire est cet « impossible » dont parle Xavier : l'objectif inatteignable d'aboutir à ce que R. Dulong appelle « une détermination factuelle du passé<sup>87</sup> », comme si, à force de compléments et de corrections, l'on pouvait établir une fois pour tout *ce dont* le témoin a en dernier lieu parlé – l'« information » dans toute sa pureté.

Si ni Lola ni Dominique ne sont dupes et si toutes deux savent bien qu'une telle objectivité est inatteignable pratiquement, elles tablent donc néanmoins sur cette « présomptio[n] de sens commun<sup>88</sup> » pour formuler leurs recommandations (il « *faudrait nous donner plus d'informations sur la personne* », il « *faudrait ajouter un carnet de bord, pour qu'on puisse avoir d'autres éléments que vous seule avez* », etc.). Leur mission est historienne, au sens où l'entendait M. Halbwachs : « ce qui justifie aux yeux de l'historien ces recherches de détail, c'est que le détail ajouté au détail donnera un ensemble, que cet ensemble s'additionnera à d'autres ensembles, et que, dans le tableau total qui résultera de toutes ces sommations successives, rien n'est subordonné à rien, n'importe quel fait est aussi intéressant que tout autre, et mérite autant d'être relevé et transcrit. [...] Le monde historique est comme un océan où affluent toutes les histoires partielles. Il n'est pas étonnant qu'à l'origine de l'histoire, et même à toutes les époques, on ait songé à écrire tant d'histoires universelles. Telle est l'orientation naturelle de l'esprit historique. Telle est la pente fatale sur laquelle serait entraîné tout historien, s'il n'était pas retenu dans le cadre de travaux plus limités, par la modestie ou le manque de souffle<sup>89</sup>. » Pour l'auteur de *La mémoire collective*, « on ne peut rassembler en un tableau unique la totalité des événements passés qu'à la condition de les détacher de la mémoire des groupes qui en gardaient le souvenir, de couper les attaches par où ils tenaient à la vie psychologique des milieux sociaux où ils se sont produits, de n'en retenir que le schéma chronologique et spatial. Il ne s'agit plus de les revivre dans leur réalité, mais de les replacer dans les cadres dans lesquels l'histoire dispose des événements, cadres qui restent extérieurs aux groupes eux-mêmes, et de les définir en les opposant les uns aux autres. C'est dire que l'histoire s'intéresse surtout aux différences, et fait abstraction des ressemblances sans lesquelles cependant il n'y aurait pas de mémoire<sup>90</sup> ». Cette description limpide de l'horizon historien permet bel et bien de comprendre la perspective des archivistes. Chaque personne rencontrée par Cécile est comptée comme pourvoyeuse d'une histoire partielle, dont l'intérêt est strictement proportionné à ce qu'elle permet d'ajouter à ou d'approfondir dans l'histoire de Villeurbanne. Mais du même coup, cette histoire-là est tout à la fois ce qu'il s'agit d'élaborer et *ce qui permet sa propre élaboration* : en effet, pour déterminer « l'intérêt historique » de tel ou tel

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>87</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, op.cit., p.35.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.136.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.137.

témoignage (ou de certains de ses passages, qui comme l'indiquera Dominique sont eux-mêmes des items archivistiques<sup>91</sup> résultant d'un « *séquençage intellectuel*<sup>92</sup> »), encore faut-il, comme le spécifie Xavier dans l'extrait précédent, « *connaître* » l'histoire. Ce problème, en quelque sorte circulaire, est celui auquel est directement confrontée Lola lorsqu'elle s'aperçoit qu'*elle n'en sait jamais assez*. Et c'est par conséquent Dominique qui apparaît comme la seule capable, en définitive, d'assumer le rôle d'instance de contrôle des témoignages. On se souvient qu'au cours de la rencontre avec Jean-Paul et Sonia autour de la dénomination des voies (séquence 5), elle était déjà désignée comme dépositaire par excellence de la vérité historique ; on verra dans les séquences suivantes qu'elle assumera également cette fonction lors de la préparation des expositions. En effet, eu égard à son expérience professionnelle, et comme elle me le racontait elle-même lors de nos premiers entretiens, Dominique est la seule à connaître *son fonds* - « *Je l'ai fait déménager deux fois, je suis là depuis que ce service a été créé, et qui n'existait pas, en 1988. C'est une connaissance de l'intérieur d'un fonds, que n'a pas forcément un collègue qui n'est là que depuis 2006*<sup>93</sup>, et qui en plus n'est pas archiviste de profession ». Or cette connaissance-là renvoie à autre chose qu'à une « simple » connaissance de l'histoire, qu'à une érudition somme toute intellectuelle. Elle a à voir avec cela que Dominique est l'exemple même de la personne « ramifiée » décrite par L. Thévenot<sup>94</sup> : indissociable d'un logiciel (Avenio) dans lequel elle a, au fil des ans, inventorié chaque dépôt, construit des index, élaboré des mots-clés, elle se trouve être concrètement la seule en mesure de permettre, à qui mène une enquête sur Villeurbanne et envisage de puiser dans les Archives, d'accéder aux documents hérités de l'histoire. On pourrait presque dire que Dominique est la seule à même de voir « l'histoire » là où il n'y aurait, au regard ordinaire, que de lourdes étagères remplies de cartons, et par là-même la seule à pouvoir guider le regard des curieux vers leurs justes destinations, plutôt que de les laisser littéralement au pied d'un mur de documents que plusieurs vies ne suffiraient pas à décortiquer.

Nous reviendrons dans la troisième section sur les conséquences du caractère pragmatiquement indispensable de Dominique, puisqu'il fait se poser en outre le problème de la transmission de cette « connaissance du fonds » à des successeurs qui, par définition, n'y sont pas attachés de la même façon qu'elle. Pour l'heure, la mention de cette indispensabilité *de fait* doit

---

<sup>91</sup> « *Dominique : Et même, et même, et c'est peut-être là aussi qu'on a des questions à poser, l'ensemble est considéré comme archive, mais la séquence est considérée comme une archive. C'est à la séquence qu'on va indexer, c'est à la séquence qu'on va retrouver... on retrouve, quand on fait une recherche tous azimuts dans Avenio, dans la base de données, mettons... je sais pas moi, "Palais du travail", on aura les séquences ! - Cécile: D'accord, chaque séquence où vous avez cité... - Dominique: La cote de la séquence, IAV4-6, si c'est la sixième séquence, hein. Chaque séquence est indexée.* ». Le travail de Rémi portera précisément sur ce séquençage.

<sup>92</sup> Dans un document intitulé « *Traitement du fonds Quelle Mémoire* », Rémi formalise la procédure technique en insistant sur le fait que « *la rédaction du séquençage intellectuel est la partie du travail où vous apportez votre valeur ajoutée. Il est utile de savoir que le séquençage audio est un travail subjectif. Le résultat varie d'un documentaliste à l'autre. Vous pouvez cependant utiliser des repères pour vous guider : changement de sujet, nouvelle question de l'enquêteur, silence du témoin.* »

<sup>93</sup> Elle parle ici de Nicole, son assistante.

<sup>94</sup> THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, op.cit., p.49.



surtout nous aider à comprendre que les failles identifiées dans le travail de Cécile convergent dans une direction que l'on peut résumer ainsi : il faudrait, idéalement, faire de la biographe une Dominique-bis, ou éventuellement la remplacer par quelqu'un qui connaisse, autant que Dominique, aussi bien l'histoire (en tant que récit objectif concernant Villeurbanne à l'aune duquel évaluer et rectifier les erreurs) que les voies de construction archivistiques de cette histoire, c'est-à-dire toute une batterie de procédures techniques et intellectuelles qui permettent de « factualiser » les témoignages. Voilà pourquoi il faudrait, indique Dominique, que Cécile prenne le temps de « *m'appeler avant, en me disant, telle personne a travaillé dans telle association, et je fais une recherche, voir s'il y a des articles de presse par exemple, ou si on a autre chose, que je puisse vous transmettre, que je vous l'envoie de manière à ce que vous puissiez poser des questions vraiment ciblées* » ; voilà pourquoi il faut changer les « *mots-clés qui ne sont pas les bons* » ; voilà, encore, pourquoi il sera suggéré à Cécile d'acquérir « *une base de connaissance sur le sujet historique, à partir de la documentation que nous avons aux Archives* » pour construire une « *grille d'entretien* », etc. Autant de recommandations qui se formulent avec diplomatie dans la réunion, et que l'on retrouve dans le rapport de Lola, pour palier au fait qu'en l'état, « *la méthode utilisée ne semble pas être assez rigoureuse par rapport aux objectifs scientifiques et patrimoniaux du Rize car ces archives sont censées former de la matière première aux chercheurs [...]. La méthode du récit de vie peut être encore plus pertinente si elle est orientée par un "objet de recherche" et une base de connaissances solides de la part de l'enquêteur* ». Bref, face à « *l'irrégularité* », pour reprendre ce terme, des dossiers constitués par Cécile, il s'agit de recadrer au maximum à la fois les entretiens et les documents afférents (textes, fiches témoins, liste de mots-clés et de thèmes abordés) afin de les rendre réguliers *d'emblée*, c'est-à-dire conformes, dès leur genèse, à l'analyse archivistique et historienne dont ils doivent faire l'objet. L'évolution de QM suppose dès lors sa « *technicisation* » ou, du moins, le remplacement des techniques mises en œuvre par la biographe par celles en vigueur dans les Archives : une « *normalisation* » que les rapports de Lola et Rémi, entre autres, contribueront à instruire dans la mesure où ils constituent de véritables guides méthodologiques à l'intention de leurs propres successeurs.

## 2. Préserver les « forces vives » du Rize

Au regard de ce que nous avons vu en première section, on aura compris que la distinction fondamentale que Cécile faisait – et prenait en charge dans ses opérations d'écriture – entre la *personne* et le *témoignage* est absente de l'approche qu'ont Dominique et Lola de la collecte ; du moins, tout ce qui pourrait déborder de la valeur « *informationnelle* » des témoins est-il renvoyé du côté des biais de la « *subjectivité* », biais qu'il s'agit de réduire autant que possible en multipliant les modes de vérification et de cadrage de la parole. Aussi Cécile est-elle sur une position essentiellement défensive lors de la réunion : on lui pose des questions, on l'invite à faire autrement, et en sa qualité de

prestataire elle peut difficilement faire autre chose que d'accumuler, dans ses notes, les recommandations qui lui sont faites. Néanmoins nous avons commencé à comprendre que Xavier ne partageait pas exactement l'« optique » archivistique : il indiquait, dans son propos introductif, que l'on pouvait certes considérer QM comme source d'« informations », mais que la « relation qu'on a avec les gens » était également centrale. Il semble donc que la fonction de médiation attachée à la collecte ne revête pas le même sens pour Dominique que pour Xavier : la première a en vue une médiation documentaire qui exige une objectivité, un contrôle des « sources » qui, pour filer la métaphore, ne doivent pas être contaminées par du faux ou tout au moins par de l'approximatif ; le second la conçoit comme synonyme du fait que « le Rize s'intéresse à la vie des gens ». Or, s'intéresser à la vie des gens est bien autre chose que d'examiner cette vie. Du coup, après les interventions de Lola et Dominique, c'est Xavier qui vient soutenir la méthode de Cécile en réinsérant l'argument archivistique dans le projet général du Rize : « *Tout cela pose la question de ce qu'on attend de ces entretiens, parce qu'en fait c'est relativement imprécis. Quand on décrit "Quelle mémoire !" dans le programme, c'est éventuellement la thématique du temps fort, mais finalement on n'est pas dans une enquête historique par exemple, où on voudrait que les gens nous apportent des renseignements qui nous manquent, qu'on voudrait absolument qu'ils nous fournissent. Il y a de ça, mais c'est pas si précis que ça, en tous cas...* » Si donc il peut être pertinent, dans le cadre de certaines expositions, de se mettre en quête d'informations<sup>95</sup>, QM ne saurait être réduite à cela. Pourquoi ? Parce que, explique Xavier, le principal problème d'une enquête strictement historique est qu'elle repose sur une *inégalité* des témoins. C'est bien ce qui apparaissait à notre analyse dans le point précédent : un témoignage est toujours plus ou moins intéressant au regard de l'histoire ; du même coup, tous les témoins ne se valent pas<sup>96</sup>. *Tout n'est pas égal pour l'histoire. « C'est à dire que d'une certaine manière, on pourrait dire, à l'inverse, que quelqu'un qui par son éducation, son niveau social, sa responsabilité dans l'organisation où il a travaillé, enfin, il y a des gens qui peuvent tenir un propos très clair, structuré, et qui éventuellement se sont intéressés à l'histoire, ou un élu par exemple, si vous interrogez Jean-Paul Bret, non seulement il parlera de lui, mais il parlera de ce qui a été écrit sur Villeurbanne, qu'il a lu, etc.[...] Donc d'une certaine manière, quand c'est très documenté, là aussi y'a des extrêmes qui font que ça peut perdre tout son sens, et nous je pense qu'on navigue un peu à vue, on n'est pas très au clair, on laisse les choses assez ouvertes... »* Emerge ici une problématique bien

---

<sup>95</sup> « En fonction des thématiques des temps forts, et surtout de la manière dont on aborde les thèmes, il y aura peut-être des situations où on dira : on va identifier un vrai besoin d'informations, historiques, ou sociologiques, enfin, un besoin de connaissances, où là ça va peut-être orienter un peu plus précisément, et où peut-être nous on attendra quand même d'avoir de l'information... »

<sup>96</sup> « Tous les témoignages ne se valent pas, [...] il y en a de meilleurs et de plus significatifs que d'autres, alors qu'il y a aussi de moins bons témoignages et de moins bons témoins. » Voir HEIMBERG Charles, « L'usage de témoignage en classe d'histoire, potentiel d'apports et potentiel d'écueils », In : HEIMBERG Charles, ROUSSEAU Frédéric, THANASSEKOS Yannis (dir.), *Témoins et témoignages. Figures et objets dans l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris : L'Harmattan (collection « Chemins de la mémoire »), 2016, 398 pages, pp.199-211, p.203.

connue des sociologues, notamment depuis les analyses de P. Bourdieu sur la langue légitime : « les locuteurs dépourvus de la compétence légitime se trouvent exclus en fait des univers sociaux où elle est exigée, ou condamnés au silence<sup>97</sup> ». *A contrario*, explique Xavier, il existe des locuteurs parfaits, qui sont d'emblée des témoins idéaux pour l'enquête historique dans la mesure où non seulement ils savent – parce qu'ils sont coutumiers de l'expression publique – s'exprimer clairement (sans « *charabia* »), mais qu'en plus ils ont eu des vies qui font d'eux des personnages historiques. Ils écrivent des livres d'histoire et sont eux-mêmes des thèmes d'histoires (un bon exemple nous était donné en séquence 5 par Marcel). Pour ceux-là donc, nul « effet d'imposition de problématique<sup>98</sup> » - ils savent se plier aux exigences d'un protocole d'enquête formel, et l'anticipent même en racontant *in extenso* l'histoire de leur vie, sous une forme immédiatement compatible avec les attentes institutionnelles. Mais que faire des autres ? Pour Xavier, il faut tâcher de rester « *dans une formule où je pense que vraiment... la notion de récit de vie, je sais pas s'il y a une définition un peu scientifique ou rationnelle de récit de vie, mais je trouve que c'est intéressant d'avoir cette ouverture qui ne soit pas trop contraignante pour les gens aussi, c'est... et je trouve qu'il y a cet aspect... je sais pas comment dire... tout le monde peut raconter sa vie quoi, alors que sommer les gens de dire des choses sur un sujet, eh ben fait, s'ils ont l'impression que ce qu'on attend d'eux c'est de comprendre des choses et qu'en fait ils savent pas grand-chose...* »

Nous y voici. Cette phrase, « *tout le monde peut raconter sa vie* », n'est clairement pas posée par Xavier comme un « fait » en soi, précisément parce qu'il est acquis que « tout le monde » n'est pas également disposé, au sens sociologique du terme, à la raconter en quelque sorte *dans les formes* dites légitimes. Il s'agit plutôt d'un programme que le Rize doit tâcher d'accomplir ; or, l'approche préconisée par Dominique et Lola, si elle venait à recouvrir effectivement le travail de Cécile, risquerait d'avoir comme conséquence une forme de discrimination opérée dans ce « tout le monde ». C'est à ce moment-là que revient dans les échanges la question de la réécriture, dont on a vu qu'elle était, du côté des archivistes, suspectée de n'être jamais qu'une façon pour Cécile de faire valoir sa qualité d'écrivain et d'en retirer éventuellement des fruits économiques *via* des publications de recueil (ce qui, en fait, n'aura jamais lieu et n'a jamais été envisagé par la biographe).

« *Cécile : Ce que je sais, c'est que les personnes qui récupèrent après, je pense que ça leur plait bien que ce soit écrit à la première personne quand ils le font lire à leur famille et tout ça, ça leur ferait peut-être bizarre... Parce qu'on a eu beaucoup de remerciements, après, "je suis très content de l'avoir fait lire à mes enfants, mes petits-enfants", enfin... ce petit côté biographique quoi, sinon il y aurait plus de distance et de neutralité, après ça peut être un choix qu'on adopte aussi hein, mais...*

<sup>97</sup> BOURDIEU Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, *op.cit.*, p.84.

<sup>98</sup> BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, *op.cit.*, p.589.

- *Xavier : Par exemple quand elle dit "ma maman faisait du travail de couturière à domicile pour une maison de couture", c'est vrai que si on transcrivait... si on rédigeait un truc impersonnel, on dirait "sa mère faisait du travail", on dirait pas "sa maman"*
- *Cécile: Oui, bien sûr.*
- *Xavier : Par contre celle qui parle dirait "ma maman", c'est logique, donc... Mais là on est vraiment dans un... on se remet vraiment dans la perspective de la réception qu'on présuppose du public, alors à court terme, les gens, la famille, la personne elle-même, et puis pour le public, et puis après notre responsabilité, du point de vue scientifique, enfin, plus professionnel, je dirais, ce serait plutôt d'explicitier les choix qu'on fait, qu'on a fait ensemble.*
- *Cécile: Après on peut l'appeler peut-être "récit de vie", vous voyez, donner un nom qui explicite plus, ou alors on peut décider aussi de faire encore un autre traitement, qui soit un troisième traitement où... y'a la version comme ça, et une version à la troisième personne... Mais ça fait beaucoup quoi.*
- *Xavier : Oui, parce que d'une certaine façon la description de l'entretien dans le logiciel... elle tient lieu je pense de ça, elle objective un peu les choses, et elle se place dans la perspective... C'est assez curieux, parce que quand on y réfléchit c'est l'archiviste qui regarde ça, et qui dit, avec un regard distancié, "cette personne est en train de dire ça, elle évoque, elle parle de ça, et j'indexe, et je donne ça à des chercheurs" [...]. Mais en fait si on raisonne en se disant, il y a une multiplicité de lectures possibles ou d'écoutes possibles de ce qui est réuni, finalement ce qu'on est en train de faire, y'a un panel assez intéressant, y'a l'enregistrement, y'a une transcription si on veut aller plus vite, y'a une réécriture si on veut avoir un truc agréable, y'a le boulot de l'archiviste qui rajoute encore des mots qui éventuellement rationalisent, qui rectifient le tir, qui appellent les choses par leurs noms, qui indexe avec les noms propres, il y a tout ça qui est en plus, à l'arrivée ça fait quand même beaucoup de possibilités »*

Ce que nous avons abordé plus haut sous l'idée de la mise à disposition, par le Rize, d'un « je » vacant, est directement repris ici sous un angle pragmatique. La réécriture en « je » autorise les personnes, indique Cécile, à faire valoir leur récit comme *étant bel et bien le leur* : la disparition de la biographe dans le texte permet une re-possession du discours élaboré dans l'entretien. La question de sa pertinence historique est laissée de côté, et sa cohésion garantie par le travail de réécriture qui palie à tous les « défauts » *de forme* – les redites, les hésitations, les « euh... ». Tandis que l'enquête historique suppose une démodalisation complète du récit pour en extraire, selon l'expression de Xavier (séquence 5) plus ou moins de « *jus factuel* », la re-modalisation par le monologue permet une *égalisation* des personnes, toutes rendues capables de « *raconter [leur] vie* ». Mais ce qui doit surtout

retenir à présent notre intérêt dans l'échange que l'on vient de citer, c'est que Xavier est extrêmement attentif au caractère composite des dossiers. En plus de la réécriture, l'enregistrement en mp3, pour autant qu'il est appelé à être mis en ligne (voir note 55), permettra à chacun de retrouver « *l'oralité, la matière un peu charnelle de l'enregistrement oral. Quand on dit "la parole aux habitants", si on l'entend, ce n'est quand même pas la même chose que de la lire* ». La transcription écrite est quant à elle utile « *pour des raisons de commodités, de rapidité de recherche, pour une information particulière* ». Enfin, la description archivistique, effectuée à la troisième personne du singulier, garantit un « *traitement* » objectif du témoin comme objet documentaire. Ce que dit Xavier, c'est que les pièces constitutives de chaque dossier, si elles peuvent certes être révisées et améliorées, ouvrent des possibilités d'action qui satisfont aux objectifs respectifs des personnes associées à la collecte. Adopter une vision strictement archivistique de QM reviendrait alors, pour le Rize, non seulement à abandonner une partie de son projet politique, mais aussi à rompre une partie de ses attachements – et en l'occurrence, de son attachement à Cécile, dont on a vu à quel point il était central dans l'histoire de l'institution.

Dès lors – et cela nous fait bien rejoindre les propositions faites en introduction à cette séquence – ce qui se joue dans cette réunion au « *format assez original* », c'est l'originalité du Rize lui-même, soit sa capacité à faire tenir, autour d'un même projet, des perspectives d'enquêtes qui peuvent être contradictoires. Préserver le caractère composite des dossiers est une façon de préserver le caractère composite du Rize. C'est ce qu'explique Xavier, en re-thématisant l'objet de la réunion : « *Le progrès qu'on pourrait faire, c'est d'arriver à mieux formuler collectivement, en équipe, notre intention. [...] Typiquement là sur l'année prochaine, on va être confrontés à une question très, très complexe, enfin, qu'on aborde nous de manière complexe ; c'est sur la question ouvrière. Là je pense que, typiquement, par rapport à tout ce qu'on vient de dire, il faudrait vraiment que vous [Cécile] puissiez partager nos réflexions, pour que si on fait une collecte de récits de vie de gens à ce moment-là, ça ait du sens par rapport à la réflexion qu'on mène ici, sur les opérations qu'on va faire par ailleurs. Le mot ouvrier qu'est-ce qu'il signifie exactement pour nous, pour les gens, tout ça, on a ouvert un questionnaire très, très fort là-dessus. Qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on collecte des récits de vie, mais est-ce que cette collecte se mettra dans l'expo, et avec la grille qu'on a prévue ? L'enquête qui ne sera pas une enquête pour faire du témoignage dans le sens où on l'entend depuis tout à l'heure mais pour autre chose. Je ne vois pas d'autre méthode que de se mettre autour de la table avec les parties prenantes du projet, et donc que vous soyez intégrée là-dedans [...]. Parce qu'après, pour faire autrement, on va dire, commander une opération de collecte de témoignages à un historien dans un but précis, ce qui peut se faire aussi, mais là dans le dispositif baptisé "Quelle mémoire", pour moi le rôle principal c'est de renforcer la cohésion des personnes qui travaillent autour de ce projet, donc vous tous par exemple, et du coup la cohérence de ce qu'on attend de la collecte.* » Ce qu'indique le directeur, c'est que s'il s'agit de transformer QM en collecte de

témoignages à la façon historique, le Rize pourrait aussi bien ne plus s'en encombrer et faire appel à des universitaires de métier, experts en la matière et prompts à délivrer des informations scientifiquement conformes. Mais l'on comprend que son pari est exactement inverse : il insiste sur la portée proprement sociogénétique du dispositif QM, et invite même Cécile à être davantage présente ! Et il le fait, notons-le, en mentionnant un temps fort à venir dont la *complexité* va requérir la mobilisation de ce qu'il appellera un peu plus tard, dans la même réunion, les « *forces vives* » du Rize. C'est-à-dire, concrètement, non seulement les équipes internes, mais aussi et surtout l'ensemble des attachements qui ont été au fil des ans tissés avec les « tiers », ceux-là même que nous avons rencontrés auparavant dans ce rapport. Ainsi s'annonce notre neuvième et dernière séquence, qui nous fera suivre ce projet « ouvriers » et le régime d'enquête pluraliste qu'il mettra à l'épreuve. De même que QM apparaît en définitive comme le lieu d'un test pratique du projet général du Rize, l'« *exposition évolutive* » intitulée « *Et ils sont où les ouvriers ?* » marquera, à strictement parler, un « temps fort » dans la vie de l'institution : une expérience dans laquelle seront redistribuées, presque intégralement, les assignations des uns et des autres, et ce jusqu'à la direction du Rize elle-même qui se prêtera, à son tour, au jeu de sa propre collectivisation.

Nous avons, à ce point, fait le tour de l'essentiel en ce qui concerne *Quelle mémoire !* À partir d'une réunion exemplaire et du recours à un certain nombre de documents et d'entretiens complémentaires, j'ai essayé de restituer les différents enjeux attachés à cette « collecte », en tâchant non seulement de les saisir dans leurs opérativités respectives, mais en prenant également et indissociablement en charge le fait que les tensions auxquels ils donnent lieu sont elles-mêmes examinées, attentivement, par les acteurs concernés. J'ai également tenté de montrer que, si des oppositions existent bel et bien au Rize autour de QM, celles-ci ne sont en fait pas réductibles à un partage entre science et non-science, ou entre histoire et littérature : les « positions » défendues d'un côté par Cécile, de l'autre par Dominique et Lola ne peuvent être comprises qu'en fonction des enjeux pragmatiques auxquels les unes et les autres sont confrontés ; la *direction* proposée par Xavier, quant à elle, consiste en un effort politique perpétuel pour garantir, en somme, la pérennité du Rize comme laboratoire composite, soucieux de reconnaître aussi bien l'intérêt d'une investigation littéraire que celle d'une enquête historique ou archivistique. Comme je l'ai dit plus tôt, au regard des écarts existant entre la temporalité de QM et celle de mon enquête de terrain, il serait délicat (et pour une part inutile par rapport à l'argument de cette thèse) de chercher à recomposer l'ensemble du parcours qu'a connu le dispositif mené par Cécile, et notamment sa disparition à compter de 2017. Signalons toutefois qu'en 2016, une autre stagiaire en Archives – Camille – a été missionnée par Vincent et Dominique

pour « *redéfinir la méthodologie de la collecte* ». Sans reprendre l'intégralité de son rapport<sup>99</sup>, qui pour une grande part puise logiquement - eu égard aux caractéristiques communes des auteurs respectifs - dans ceux de ses prédécesseurs, notons que le nom de Cécile n'y apparaît pas une seule fois ; elle est simplement mentionnée comme « *un prestataire, qui travaille pour le Rize sans faire partie du Rize, [ce qui] creuse un écart supplémentaire entre les témoignages et leur lieu de conservation et de valorisation* ». Tous les arguments croisés plus haut sont repris : « *des problèmes de cohérence dès la prise de contact avec les témoins* », un manque, de la part de Cécile, d'« *informations capitales pour mener à bien les entretiens de la façon la plus intelligente possible* », une méthode qui « *n'est pas assez rigoureuse pour s'inscrire dans une démarche scientifique* », etc. ; ils conduisent, en toute logique, aux mêmes préconisations : « *mettre l'accent sur la « qualité » pour une plus grande exploitabilité du fonds* », « *faire des recherches documentaires* », « *sortir des préjugés et se rendre capable de parler à l'interlocuteur de choses qui l'intéressent* », penser une autre « *méthodologie* » qui soit de part en part indexée à celle des archivistes, soit une « *description fine de l'entretien avec les thèmes abordés, leur ordre d'apparition et leur time-code. Indexation fine sur Avenio. Séquençage, fiches d'entretien et du témoin, description des dons iconographiques, analyse et indexation seront envoyés aux Archives, qui n'aura plus qu'à saisir les données sur Avenio* ». Bref, Camille suggère de fait au Rize d'accomplir une fois pour toutes le remplacement de Cécile par quelqu'un qui soit, en somme, archiviste de terrain, capable à la fois de mener des entretiens dans les règles et de procéder, immédiatement, à un traitement technique de ceux-ci. L'idée étant de « *gagner du temps sur les parties "chronophages" du processus (le traitement)* » et de « *décharger* » les archivistes d'une bonne part de ce traitement. Du coup, l'ensemble du dispositif est reproblématisé sous des catégories purement archivistiques – des affaires d'« *inventaires en xml EAD sur Avenio* » et de « *moissonnage par OAI-PMH* » - et, dans les faits, la publicisation, tant attendue par Xavier, de l'ensemble des enregistrements liés à QM, sera effectué par le CMTRA via la Base interrégionale du patrimoine oral, qui consiste en un « *réseau documentaire dédié aux archives sonores en Rhône-Alpes* ». S'il ne serait guère pertinent pour nous de décrire l'ensemble de ces procédures, nous ne pouvons manquer de formuler une hypothèse, que nous retrouverons en conclusion de ce rapport lorsqu'il s'agira de rendre compte, en guise d'ouverture, de ce que le Rize s'apprêtait à devenir après le départ de Xavier. Si, comme on l'a suggéré, *Quelle mémoire !* n'est pas qu'une question de collecte, mais un *objet d'enquête* qui permettait au Rize de faire naître des attachements originaux à bien des égards - entre plusieurs personnes, plusieurs équipes, plusieurs « optiques », on peut se demander dans quelle mesure sa disparition a pu impacter la texture du Rize lui-même. Lorsque j'ai appris de façon informelle, successivement par Delphine, Jean-Robert, et Géraldine Z. la rupture du contrat de Cécile, tous m'ont fait part d'un certain désarroi, comme s'il

---

<sup>99</sup> BRESCH Camille, *"Quelle mémoire !" Méthodologie de la collecte*, Mémoire de Master 2 (archives numériques), ENSSIB, Villeurbanne, 2016.

s'agissait là d'une étape supplémentaire vers la « fin » d'une certaine époque du Centre Mémoires et Société. Dans le même temps, tous me faisaient part de leur souhait de quitter le Rize, dont le nouveau projet de service leur semblait ne plus correspondre à leurs attentes. Sans chercher donc à expliquer aussi simplement cette modification du climat interne aux équipes – et par suite du départ d'une partie des membres<sup>100</sup> -, il n'est pas inintéressant de se demander si, en perdant un objet aussi problématique (au sens positif évoqué plus haut) que *Quelle mémoire !*, le Rize n'a pas en même temps perdu une occasion de mettre au travail *ce qui nous relie* (séquence 9).

Cette parenthèse refermée et pour en revenir à notre exploration, on pourrait ajouter à ce que nous avons vu que, du côté de Dominique et de ses stagiaires, la mémoire semble être quelque chose qui doit être pris avec le plus grand sérieux : toute subjective qu'elle puisse être lors de son énonciation par des témoins, elle est d'abord une ressource indispensable pour documenter l'histoire de Villeurbanne, histoire dont l'archiviste est elle-même localement reconnue comme étant l'incarnation. De sorte que le regard critique qu'elle porte sur la méthode de Cécile n'est pas la conséquence de l'adoption, comme l'on dit, d'une sorte de posture épistémologique *a priori*, quasiment scientifique : c'est, bien plutôt, que faire appel à une écrivaine pour produire des sources risque de fragiliser Dominique elle-même. La fragiliser, non pas dans le sens où elle risquerait de perdre sa place, son statut, mais dans le sens où, comme on l'a indiqué un peu plus haut, elle fait littéralement *corps* avec ses archives, avec ses magasins, avec son logiciel. L'instillation de denrées irrégulières, incontrôlées (ou insuffisamment contrôlées), viendrait en quelque sorte introduire une incertitude dans sa capacité à circuler dans un labyrinthe par ailleurs parfaitement balisé, lui permettant en cela de réaliser ses propres *médiations*, et d'accomplir d'autres attachements entre les villeurbannais et leur ville, leur histoire, leur mémoire. Si par conséquent Dominique a pu, au regard du lecteur, apparaître jusqu'ici et en dépit de nos efforts (et de ceux de Xavier) de symétrisation comme instance essentiellement critique, j'aimerais proposer dans la section qui vient une sorte de « pas de côté » vers un atelier récurrent qu'elle organise. Atelier qui est détaché de *Quelle mémoire !* mais qui s'effectue également en collaboration avec une écrivaine, et dans lequel le partage entre science et littérature est de nouveau mis en jeu d'une façon originale : dans *Les mots parleurs*, ce n'est plus la littérature qui devient document, mais le document qui se transforme en objet littéraire avant d'être ensuite, dans un étonnant jeu de traductions croisées, rapporté à nouveau par Dominique à la vérité de son histoire. Cette brève étude devrait nous aider à nuancer la figure de l'archiviste, et à mieux comprendre ce qui se jouait, pour elle, dans la refonte de QM.

---

<sup>100</sup> À partir de la fin 2016 et courant 2017, ce sont successivement Géraldine Z., Juliette, puis Delphine qui partiront.



### III. La médiation des archives

Dès la première lecture du programme du Rize que nous avons faite en première séquence, l'activité des *Mots parleurs* avait retenu notre attention. Dans le programme de février à mai 2014, elle est présentée ainsi : « Animé par Marie-Lise [...], l'atelier *Les mots parleurs* accueille chaque mois les amoureux des mots et de l'écriture autour de documents anciens rarement montrés au public. Chaque séance met à l'honneur un document d'archives, choisi comme source d'inspiration pour l'écriture. A l'issue du temps consacré à la création littéraire, l'archiviste de la Ville dévoile les secrets du document, présente le contexte de sa production et lui restitue son caractère historique. Aucun niveau n'est nécessaire pour se lancer dans l'écriture : l'atelier est ouvert à tous ! » Cette description nous parle désormais d'autant plus qu'on y retrouve deux éléments identifiés plus haut dans QM : d'un côté, le document qui a une *valeur historique* – que d'autres n'auraient pas - ; de l'autre, une écriture à laquelle n'importe qui peut participer. C'est dire si *Les mots parleurs* semblent se fonder sur la portée égalisatrice de l'activité littéraire ! Mais une activité qui semble toutefois ne se tenir que dans sa mise en tension avec une seconde, d'ordre historique, menée par Dominique et consistant à dévoiler la *rareté*, les « *secrets* » des documents. Rendons-nous dans cet atelier, et voyons comment préciser notre analyse.

#### 1. Du document à l'image, de l'image à la carte

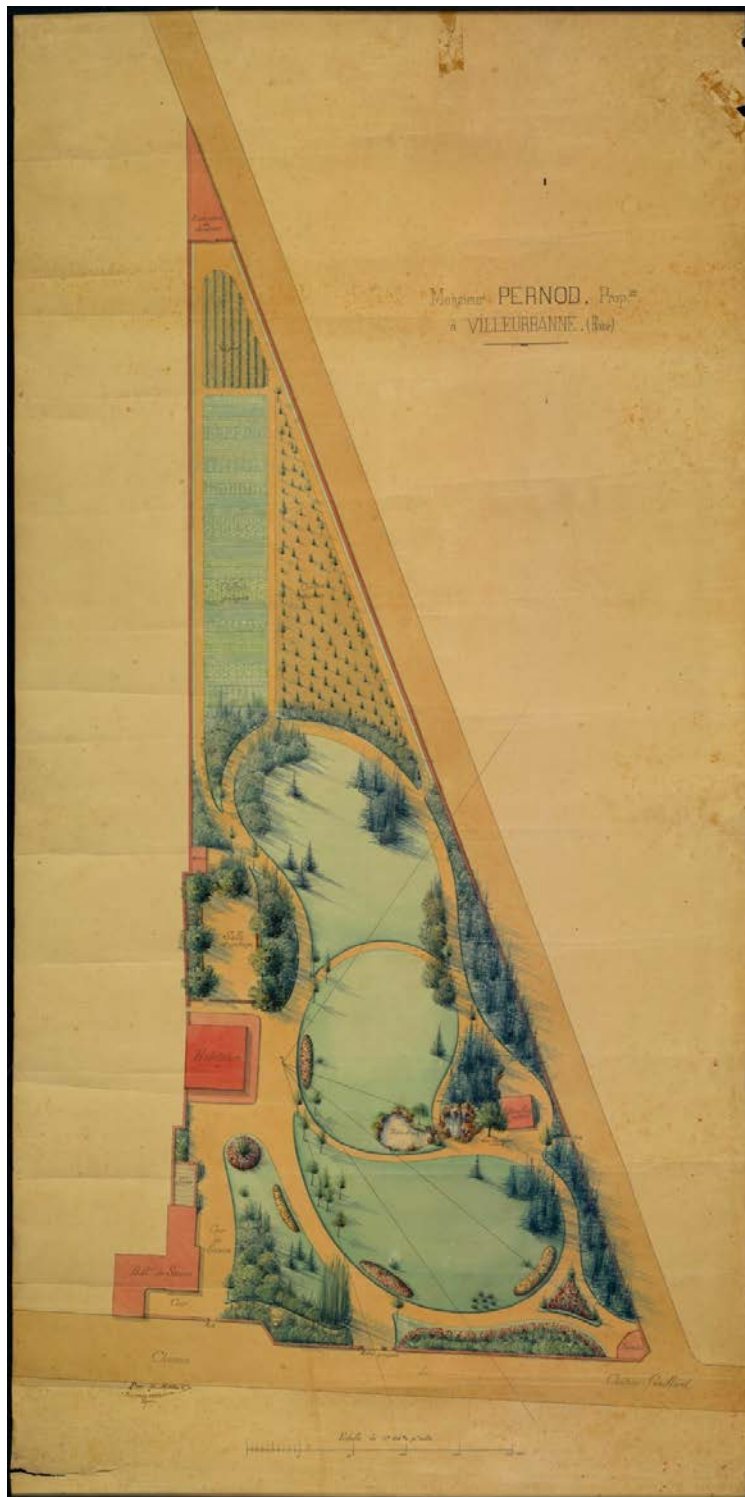
Nous sommes le 27 février 2014 : l'atelier doit débiter à 18h30, et la nuit est déjà tombée. Nous sommes installés dans la salle de réunion du premier étage et d'ici nous pouvons voir, à travers les baies vitrées, les lumières des salles d'archives qui nous font face, de l'autre côté du patio où quelques visiteurs – parmi lesquels Vincent, le futur directeur - attendent, café à la main et en dépit de l'air frais, l'atelier des *Noctambules* où ils échangeront avec Pauline, l'une des médiathécaires, conseils et impressions de lecture autour de la bande-dessinée. Un peu plus loin, dans la salle qui accueille depuis le 7 février l'exposition « *Cultes* » (séquence 8), Delphine procède à quelques ajustements mineurs dans sa scénographie – des lettres à recoller, des cartels à rehausser. C'est dans cette atmosphère aussi vivante que feutrée des jeudis soir au Rize que Marie-Lise nous accueille. Certains, comme moi, sont, dit-elle, là pour la première fois ; d'autres, bien reconnaissables, sont les habitués du rendez-vous : ils se font la bise, s'appellent par leurs prénoms, s'échangent des prospectus divers et variés concernant des événements littéraires, et se passent de main en main des livres dont ils commentent la prose avec passion. Profitant de ce temps de mise en place et après avoir accepté, avec l'accord des participants, ma demande d'enregistrement, Marie-Lise nous présente *Les mots parleurs* :

un atelier de « *médiation des Archives* » qui existe au Rize « *quasiment depuis sa création*<sup>101</sup> » (notons que c'est là encore Cécile qui en 2008 dirigeait l'atelier avant d'être remplacée par Marie-Lise) au rythme d'un atelier par mois, et est organisé avec Dominique, « *l'archiviste de la Ville* ». L'idée est « *à la fois de proposer un temps d'écriture complètement libre, parce que vous allez le voir, je vais vous donner une piste d'écriture, mais... il ne faut pas la prendre comme un exercice à part entière, plutôt comme un démarrage pour écrire finalement ce qui vous fait plaisir, ce qui vous vient et comme ça vient, sans aucune autre forme de procès et d'enjeu, donc à la fois... un moment d'écriture ensemble à partir de documents qui nous ont semblé jolis, curieux, étranges, comiques, suivant les cas. Mais c'est aussi un prétexte pour découvrir les archives par un autre biais que celui qu'on peut avoir d'ordinaire en tant que citoyen ou chercheur, puisque là, vous et moi, on n'a pas de motif spécial pour aller à la recherche d'un document. C'est un document qui est ici, que l'on regarde, et dont on va ensuite découvrir l'histoire en traversant le pont qui nous conduit aux archives.* » Nous voici inscrits dans une perspective pour le moins étonnante : une enquête « *sans motif* », qui va s'articuler autour d'un document que nous n'avons pas nous-mêmes cherché et dont nous ignorions jusqu'à l'existence. Soit l'exact inverse de l'enquête historique, alors même qu'il est avéré que ce document, *en réalité*, recèle des qualités qui justifient son exhumation par Dominique et Marie-Lise, de sorte que notre investigation va consister, par les voies de l'écriture, à le densifier en lui attachant des histoires. Poursuivons : « *Aujourd'hui, vous verrez pourquoi on a choisi ce document-là, qui est un plan de la propriété Château Gaillard, et qui n'apparaît pas là-bas [dans l'exposition] puisque Dominique a permis que les documents exceptionnellement sortent des archives. [...] Alors, on va commencer notre atelier d'aujourd'hui, et... On va commencer par faire preuve à la fois d'imagination et d'observation juste quelques minutes, cinq minutes... pour que vous écriviez en oubliant que c'est un plan, en oubliant ce que vous en savez peut-être. Vous pouvez vous lever pour le regarder, vous pouvez écrire ce que vous voyez quand vous voyez ça. Quel objet, quel personnage, quel pays vous vient à l'esprit ? Qu'est-ce que c'est ? Juste cette image. Qu'est-ce qu'elle représente, vraiment comme image. Vous pouvez vous déplacer, venir regarder, mais vous voyez vraiment en ayant le recul, comme si vous voyiez ça sur une affiche, sur une carte postale, en oubliant que c'est le plan de la propriété Château-Gaillard, qu'est-ce que l'on voit ? Voir, presque au sens de vision.* »

Le document, sous sa paroi de protection, est disposé à plat sur la grande table qui nous réunit. Les uns et les autres se lèvent, en silence ; certains, très vite, prennent des notes, tandis que je suis de ceux qui observent plus longuement ceci :

---

<sup>101</sup> L'article 2 du contrat de Marie-Lise mentionne bien qu'il s'agit d'une « *médiation des Archives* » : « *L'animation "Médiation des archives" se déroule dans le grand atelier du Rize et dure 10 heures, réparties en 5 séances de 2 heures chacune. Ce cycle s'adresse à un groupe de 12 adultes maximum. L'animation propose la découverte d'une variété de documents sélectionnés dans le fonds des archives municipales de Villeurbanne, à partir desquels, le producteur anime des ateliers d'écriture. Chaque séance comporte : un temps de présentation des supports choisis / un temps d'écriture individuelle / un temps d'échanges et de restitution collective.* »



De quoi s'agit-il ? Répondre à cette question suppose, dans le cadre de notre analyse, d'être attentifs aux termes de Marie-Lise. Ce *document* a toutes les allures d'un *plan*, le plan d'un lieu spécifique de Villeurbanne qu'est le *Château Gaillard* ; mais l'effort qui est attendu de nous dans un premier temps consiste à faire *comme si* nous ne savions pas cela, *comme si* nous n'avions même pas

eu ces quelques indications de Marie-Lise, bref, à nous *empêcher* de nous emparer de ce document sous certaines catégories. Citons à nouveau et immédiatement cette phrase, ce mot d'ordre : « *voir, au sens presque de vision* ». Ce que nous avons sous les yeux n'est alors ni un *plan*, ni même un *document*, mais une « *image* », « *juste cette image* ». Image en somme sans rhétorique, que nous devons tâcher de saisir dans une perspective qui rappelle la priméité de C.S. Peirce, soit « le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, positivement et sans référence à quoi que ce soit d'autre<sup>102</sup> ». Il y a là, indiquait le philosophe dans ses *Ecrits sur le signe* – et en français dans le texte – une « *naïveté*<sup>103</sup> » qui fait écho à ce que G. Didi-Huberman dit des images tautologiques, celles dans lesquelles il n'y a rien d'autre à voir que ce qu'elles présentent, immédiatement, à l'œil perceptif<sup>104</sup>. Et l'on comprend ainsi que Marie-Lise se propose de nous faire prendre à rebours le parcours qui nous était proposé exemplairement par Jean-Paul (séquence 4), en s'empêchant elle-même de palier, par des explications, à la naïveté que son dispositif sollicite.

Est-ce à dire que nous serions, tout d'un coup, plongés dans l'ignorance la plus complète et dépourvus face aux « pures apparences<sup>105</sup> » de l'image ? Certes pas. Nous savons que des choses vont nous être révélées par la suite, et nous sommes au moins capables d'identifier, au seuil de l'image, un certain nombre de signes. Le signe, pour C.S. Peirce, « tient lieu de quelque chose : de son *objet*<sup>106</sup> » ; autrement dit il est susceptible d'être interprété comme une « émanation<sup>107</sup> » d'un « quelque chose d'autre<sup>108</sup> » qu'il représente. Mais, enquêteurs sans motifs, nous ne disposons pas à l'avance de cet objet autre, c'est-à-dire que nous n'avons rien à *documenter a priori* avec cette image – à l'inverse du chercheur qui, occupé à retracer l'histoire du Château Gaillard, y verrait d'emblée une source à agréger aux autres dont il disposerait déjà. Par conséquent nous nous trouvons placés dans une situation d'indétermination complète dans la mesure où il nous revient, précisément, d'identifier à la fois les signes *et* leurs objets, sans que cette double opération d'identification et d'interprétation soit soumise, d'emblée, à un contrôle factuel - i.e. rapportée à l'histoire « réelle » du « plan ». Que voient les participants aux *Mots parlés* ? « *Organe contraint, l'oreille emprisonnée émerge lentement des eaux du laboratoire du jardinier* », « *une drôle de cithare, avec ses cordes qui peuvent être accordées tout en haut de l'instrument, et une caisse de résonance en forme de haricot vert* », « *une équerre, des vessies bleues ou des ballons, un assommoir, une immense lettre majuscule, des patinoires, de gros insectes ou des cacahuètes* », « *une harpe, avec des circonvolutions d'une musique* ». A mon tour,

---

<sup>102</sup> PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*, Paris : Seuil (collection « L'ordre philosophique »), 1978, 270 pages, p.22.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>104</sup> DIDI-HUBERMAN Georges, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Critique »), 1999, 208 pages.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.22.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p.123.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p.122.

j'expose ma « vision » : « *les formes courbes intérieures qui dessinent un visage moqueur et disproportionné, un lac d'agrément autour duquel on vient entre gens de bonne famille, les ombrelles à la main* ». Ainsi s'explicitent dans le même mouvement les signes et les objets, pour ne pas dire les mondes naissants auxquels ils réfèrent ; à chaque nouvelle description, peuplée d'une foule de catégories parfaitement étrangères à la sémantique des cartographes, l'on s'exclame : « *oh, oui, j'avais pas vu !* », « *c'est vrai qu'il a un air moqueur* », « *c'est vrai qu'on dirait des haricots* ». Et Marie-Lise de prendre acte du succès de son affaire – « *on peut le regarder de tas de manières différentes. [...] C'est fou ce qu'on écrit en cinq minutes !* ».

Une fois les visions exposées et pour une part coordonnées entre elles (« *j'aime bien l'idée du lac, je crois que je vais partir là-dessus* », « *j'avais pas vu le petit bâtiment, là, il m'intrigue* »), Marie-Lise nous propose de déplacer l'enquête à un autre niveau qui, en fait, amorce un retour progressif vers l'histoire. « *J'aimerais vous inviter à placer sur notre plan, sur notre plan de la propriété Château-Gaillard, sur cette carte, placer des lieux qui pour vous relèvent de la méditation. [...] Placer des lieux qui soient pour vous, par des arrêts, des stations... comme on le dit sur les chemins de croix, de contemplation. De découverte spirituelle. Qui peuvent passer par des expériences ou des émotions. La joie, la tristesse, l'enfance, le deuil, le pardon, je ne sais pas ce que vous trouverez. [...] Et puis proposer un cheminement. De l'un à l'autre de ces lieux. Alors là on va bien sûr... être complètement habités par le document, et aussi par ce que vous avez pu voir en tout premier lieu dans ce document. [...] Vous n'allez peut-être pas passer par tous les lieux que vous aurez positionnés sur votre carte au départ, vous allez peut-être découvrir de nouveaux lieux chemin faisant. Mais l'idée c'est de proposer un cheminement de sagesse sur cette carte-là, en partant de cette carte-là. Et... qu'est-ce que l'on découvre, pourquoi on doit passer par là ? Qu'est-ce que le paysage nous enseigne, où est-ce que l'on... [Certains ont déjà commencé à écrire]. Je veux pas compliquer les choses, mais rien ne nous empêche de créer des personnages... ou des animaux, des bêtes, qui incarnent... qui passent sur ce chemin, et si vous voulez pas écrire avec le on, avec le je, avec le nous, vous pouvez imaginer des personnes qui font ce parcours* ». Voilà que l'image est, à son tour, reconvertie en *plan*, en *carte*, en *document*, du fait que nous l'ayons les uns et les autres maillée de signes qui, dans nos écritures, s'organisaient en propositions de mondes. Ce sont eux que nous devons à présent instruire, en y repérant des « *lieux* » dans lesquels doivent se mouvoir des personnages que nous ne connaissons encore pas et qui, singulièrement, nous ressemblent en cela qu'ils ne *savent pas* eux non plus ce qu'ils vont trouver dans leur pérégrination – nous n'avons pas plus de motif qu'ils n'ont de « *point focal*<sup>109</sup> »

---

<sup>109</sup> « Bien des récits [...] apparaissent comme des relations d'itinérance. Le cas le plus typique et l'un des plus anciens et des plus universels est celui des contes merveilleux de tradition orale, dont beaucoup ne sont, précisément, que des récits d'itinérance, certes symboliques, traversées de territoires pour atteindre un point focal, dans lequel le héros se réalise. » PELEN Jean-Noël, « Récit et toponymie, Introduction », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], n°11, 2002, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 22 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rives/115>

prédéterminé. Nous retrouvons à ce moment-là un décalage analogue à celui travaillé, en séquence 6, auprès de la compagnie Anda Jaleo : ce n'est plus tant l'artiste (ou l'écrivain, ou le semi-écrivain participant à un atelier) qui tente de trouver un sens parmi la gamme de signes qui s'offrent à lui que le personnage fictionnel lui-même qui, n'étant pas ailleurs que dans le parcours qu'il effectue, devient le pivot du « sens » (il « réalise » le conte, au sens où l'entend J-N. Pelen – note 109). L'instauration d'un personnage en mouvement sur la carte doit nous permettre de mettre en intrigue les signes préalablement identifiés, et donc de doter l'image – tautologique – ou le plan – formel – d'une histoire qui l'anime et vaille pour être, en dernier lieu, « l'objet » tant escompté par notre investigation. Citons en vrac ce qui en ressort, après une trentaine de minutes : « *elle marchait tantôt vite, tantôt lentement. Au fil de son errance elle se retrouva devant un élégant portail, et se sentit comme invitée à aller découvrir ce qui se cachait derrière* », « *dès l'entrée principale, le jardinier poète s'arrête, dépose ses outils, son sac de voyage. Entrée, silence. Ici murmure la harpe invisible, tu commences un voyage dont tu ignores tout* », « *On traverse le massif des paroles d'épines, langues d'aspics, on grimpe, on harangue le vaste monde* », « *le soir même où il reçut le plan de sa propriété, Georges s'arma d'un compas, d'une équerre et de quelques mines, et entama les esquisses. Il n'est d'autre contemplation que celle d'une œuvre achevée de ses propres mains* », etc. Dans des styles radicalement différents les uns des autres, avec des personnages qui n'ont rien à voir entre eux et avec plus ou moins de grandiloquence, tous les participants ont réussi à trouver quelque chose qu'ils ne cherchaient même pas – l'histoire, cohérente, lisible, prenante, d'un document dont ils ne savaient rien. Après chaque lecture, Marie-Lise prend soin d'apporter des commentaires positifs (« *j'adore le cours de géométrie, ça pourrait presque être conçu comme un exercice* », « *on a vraiment un plaisir du récit, de la nouvelle, et puis avec un style presque classique, vraiment construit aussi, comme le personnage* »). De même que Cécile égalisait les personnes dans sa réécriture des témoignages, l'écrivaine des *Mots parleurs* place au même niveau tous les textes, en dépit du fait qu'ils n'aient cette fois-ci ni la même texture, ni les mêmes objets. Les encouragements et les félicitations qu'elle adresse aux participants viennent réaliser ce que le programme du Rize promettait, à savoir qu'il existe là un atelier dans lequel non seulement notre « niveau » présumé ne compte pas, mais qui, de surcroît, fait la démonstration que nous sommes tous également capables de voir une image, d'en imaginer quelque chose, et d'exposer ce quelque-chose publiquement, sans risquer jamais d'être mis face à nos carences « objectives » ou à notre méconnaissance de l'histoire.

Au terme de cette première partie de l'atelier, Marie-Lise nous invite à garder nos textes dans la perspective de leur donner une « destination » autre : ils pourraient être exposés « *dans le café qui se trouve au rez-de-chaussée, à côté de l'exposition, une exposition des textes que vous auriez envie d'envoyer, de partager, de rendre publics* ». Et de fait quelques mois plus tard seront disposés au café, dans des cadres aux dimensions identiques, à la même hauteur, les écrits issus des quatre dernières

sessions des *Mots parleurs*, en parallèle de l'édition ponctuelle de brochures qui incluent quant à elles les explications de l'archive de référence choisie par Dominique.

## 2. L'enquête archivistique

On l'a dit, l'atelier que nous suivons là s'inscrit dans une perspective de « médiation des Archives » ; le moins que l'on puisse dire à ce point c'est que l'archive, dans sa matérialité et à travers les appréhensions successives qu'en propose Marie-Lise, fait elle-même médiation, en tant que ressort d'investigation littéraire, entre les participants. Mais une fois les papiers et stylos rangés et la passerelle traversée, c'est un tout autre genre d'enquête qui s'ouvre ; dans la salle de consultation des Archives, les objets et les êtres vont s'attacher bien différemment. J'avais bien sûr, avant ce jeudi-là, déjà eu de nombreuses occasions de m'y rendre, tantôt pour consulter des ouvrages de référence (comme l'exemplaire de *La rue se souvient* de Marcel, copieusement annoté par l'archiviste – séquence 5) ; tantôt à l'occasion des visites organisées chaque année par Dominique et Nicole pour faire connaître aux nouveaux riziens le fonctionnement de ce pôle du Rize ; tantôt encore pour m'entretenir avec l'une ou l'autre d'entre elles et/ou suivre les activités principales de leur travail. En outre, et comme cela a été exposé en séquence 1, le suivi du travail archivistique m'avait déjà semblé, dès le master 2, particulièrement intéressant dans la mesure où il constituait un terrain parfait d'application des perspectives latouriennes concernant les rapports qu'entretiennent les humains et les non-humains : j'avais été frappé notamment par la façon qu'avait Dominique de parler d'Avenio, son logiciel de traitement documentaire et allié précieux grâce auquel elle pouvait « accéder, depuis son ordinateur, aux tonnes de dossiers contenus dans les magasins. Il lui aura fallu dépouiller toutes les boîtes, mettre des cotes, faire des descriptions de chaque dossier, mais le résultat est là : la mémoire est disponible. Ou plutôt, il est à présent possible de se souvenir. Avenio est cette entité qui permet, d'un simple clic, de parcourir à une vitesse folle des documents tous plus anciens les uns que les autres, et d'accéder directement à ce qui compte<sup>110</sup> ». Jusque dans les visites effectuées à l'attention de l'équipe, Dominique livre une description de son métier qui ne laisse de rapporter le problème de « la mémoire » à une succession d'opérations pratiques : le « tri des matières archivistiques » passe par l'élimination « du plastique, du métal comme les trombones » présents dans les cartons qui parviennent des administrations locales, par le « dépouillement d'articles » pour constituer « un fonds de périodiques représentatifs », par la « conservation et la restauration de documents qu'on va conserver pour les générations futures » dans des « magasins » répondant à de strictes exigences techniques anticipées dans la construction du Rize<sup>111</sup>. Mais, comme on l'a encore une fois vu en

---

<sup>110</sup> TREMBLAY Benjamin, *La mémoire et son collectif*, op.cit., p.140.

<sup>111</sup> Citons un extrait de ce projet architectural retenu en 2004 par la mairie de Villeurbanne, non pas tant pour ce qu'il dit que pour montrer en quoi sa découverte pouvait, à l'époque de mon master, me donner matière à

entamant ce rapport, dire qu'il y a là un dispositif hybride qui repose sur des appareillages techniques et des protocoles formels ne suffit pas à faire une sociologie. Et pour cause : ce qui avait été escamoté dans mes premières analyses, soucieuses de tracer la factualité des procédures archivistiques, c'était l'insistance mise par Dominique sur les *médiations* qu'elle engageait avec ses publics, c'est-à-dire la façon dont toute la matière savamment organisée dans les magasins, qu'elle qualifiait elle-même de « *mémoire de Villeurbanne*<sup>112</sup> », était rendu pragmatiquement efficiente. En étant attentif à cela plus tôt, j'aurais peut-être remarqué qu'à chacune de mes visites, même informelle, Dominique me parlait *toujours* d'un ou plusieurs documents (comme de l'album Dognin évoqué en introduction) en m'expliquant à chaque fois la façon dont elle l'avait trouvé, les éléments qui à son propos restaient inconnus, et sa valeur plus ou moins « *spectaculaire* ». J'aurais donc pu relever cela qu'elle plaçait pratiquement chaque rencontre sous un régime d'enquête articulé autour du document en question, qui lui permettait de placer son interlocuteur en *associé* – comme cela serait le cas avec les autres riziens dans les visites internes, à l'instar de celle tenue quelques semaines avant les *Mots parleurs* et dans laquelle le registre paroissial, document le plus ancien en sa possession, allait être soumis à un examen certes dirigé par elle, mais cependant collectif dans la mesure où quelque chose comme un mystère, un *quelque-chose* non encore découvert enveloppait, toujours, certains signes inscrits sur le papier<sup>113</sup>.

---

« concrétiser » la problématique mémorielle : « *Les magasins sont soumis à des exigences techniques très précises qui sont la conséquence de trois besoins fonctionnels : solidité, sécurité, commodité. Pour assurer au maximum la conservation des documents, il faut faire en sorte que température et humidité relative soient stabilisées au taux moyen de 18° et 55% HR avec une tolérance d'évolution régulière au sein d'une fourchette pouvant aller de 16° et 60% HR à 20° et 50% HR. L'air ambiant doit être brassé à raison de 3,5 volumes par heure minimum et renouvelé à raison de 0,5 volume par heure d'air filtré. La surface vitrée des magasins, s'il y a lieu, ne doit pas dépasser 1/10ème des surfaces de façades des magasins. [...]* ». Voilà à quoi tient la mémoire, pensais-je !

<sup>112</sup> Et, montrant un des rayonnages : « *Là, nous avons les 30 dernières années de la mémoire de Villeurbanne ! Par ordre d'entrée.* »

<sup>113</sup> Citons cet exemple, qui viendra faire écho à celui que l'on s'apprête à suivre avec les participants des *Mots parleurs*. On y lira notamment, au-delà de la mention de la rivière Rize et de l'érudition de Dominique, la façon qu'elle a de rapporter systématiquement les éléments qu'elle présente à leur usage possible, tout en expliquant en quoi ils constituent des problématiques centrales de son métier (c'est-à-dire ce en quoi consiste l'enquête archivistique et historique) : « *C'est le document le plus ancien, parfaitement. Alors normalement, avec les classes on le manipule avec des gants. Ce qu'il y a d'amusant, pour la petite histoire, c'est que le curé n'est pas riche... Il n'a pas un casuel, c'est à dire un revenu fixe énorme, et il utilise ce qu'il a sous la main pour faire ses registres, c'est à dire que le format du registre change chaque année. C'est pour ça qu'il y a des tailles... c'est un peu curieux effectivement. Alors, le boulot effectivement des ateliers [de restauration] Quillet c'est, par exemple, là, de combler les lacunes [...]* La reliure doit être réversible, parce qu'effectivement au bout de quelques années il faut recommencer la reliure, donc ça c'est le problème de conservation des archives... ensuite, qu'est-ce qu'on peut dire à propos de ces registres d'état civil... *Ceux de Villeurbanne sont particuliers, particulièrement intéressants, notamment pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire révolutionnaire, parce que le curé...[...]* Depuis le début du XVIIIème siècle jusqu'à la Révolution, les trois curés qui se succèdent font des chroniques à la fin de l'année; deux pages, trois pages, pour l'année de la Révolution; et ils touchent à absolument tous les sujets... elles ont été transcrites, elles ont déjà été exploitées, mais c'est toujours intéressant de les montrer notamment aux jeunes, ces chroniques... [...] On en apprend beaucoup en fait, à travers une page simplement... les fièvres ont été importantes cette année, il y a eu beaucoup de mort par exemple; la gnole... La gnole étant un brouillard qui s'étendait sur les marécages, le lieu était très marécageux notamment dans la plaine; dès qu'on était en hauteur y'avait plus ce genre de problème, mais... entre la Rize et les débordements du Rhône, les inondations catastrophiques du Rhône, le lieu était assez marécageux. [Elle raconte l'histoire pendant plusieurs



« *Salut Benjamin ! Alors, vos impressions ? Ah ah ! Il a lu ce qu'il a écrit ?* » Marie-Lise répond « *oui !* » pour moi : « *Bravo ! Fort bien !* » Au regard des relations parfois « tendues » évoquées précédemment d'avec Dominique, cette entrée en matière avait de quoi me surprendre ; manifestement, avoir été un participant à part entière de l'atelier d'écriture faisait s'engager, entre elle et moi, un autre genre d'attachement. Non plus celui du sociologue observateur, peu disposé à s'engager dans la mêlée des débats comme pour *Quelle mémoire !*, mais celui du membre qui se plie au jeu qu'on lui propose. Dans le même temps, Dominique saluait les autres personnes en présence, en particulier un dénommé Michel, qu'elle tutoie : « *on va parler de choses que tu connais Michel ! – Oui, j'ai vu !* ». Il semblerait donc que cet homme ait caché jusqu'ici ce qu'il savait, lui, du fameux plan que Marie-Lise a d'ailleurs rapporté de la salle de réunion pour le placer sur une table autour de laquelle nous restons debout. Pour les besoins de l'analyse, il est important de reprendre ici en longueur les échanges qui émergent alors.

« *Dominique : Tu vas pouvoir aussi nous poser aussi des aspects... dire des choses nouvelles sur le sujet. Je te montrerai les recherches que j'ai faites, cela dit je pense que tu en as fait toi-même pas mal. On va parler de ce plan, installez-vous... On va parler du document et de la manière dont on a essayé de retrouver dans les archives les origines de ce document. Ce n'était pas si évident que ça, Michel a beaucoup travaillé sur le sujet, je pense que tu dois avoir des choses que je ne possède pas. Ce document a été déniché par les conseils de quartier, c'est un très joli document, je ne sais pas si vous avez eu le temps de voir à quel point il l'était. Et il avait une notice avec, indiquant que le propriétaire, situé chemin de château Gaillard à Villeurbanne, y avait environ un hectare en forme d'équerre, 90m de façade sur 220 mètres de profondeur, d'accord... Il avait découvert, alors on ne sait pas d'où elle vient, sans doute de papier notarié, parce que le papier quand on le regarde bien, il a été... est-ce qu'il a été plié, non il a pas été plié, il a été roulé, visiblement il a été roulé [les gens regardent, approuvent], il devait provenir d'archives notariales, vraisemblablement... et le vendeur rajoute en 1857, monsieur Édouard Perrenod, dit Pernod, petit-fils en ligne directe de Henri-Louis Perrenod, Pernod, fondateur de la distillerie de l'absinthe. De l'absinthe de Couvet, canton de Neuchâtel, en Suisse, épouse à Villeurbanne une villeurbannaise, Amélie, qui amène en dot ce terrain, vraisemblablement. Il ne nous a pas dit où il l'avait trouvé, il te l'a dit à toi ?*

---

*minutes] Donc on ne va pas rentrer dans l'histoire de la ville ici, mais... on voit très bien avec les cartes qui sont derrière vous qu'il a fallu sécuriser tout ce territoire, en domestiquant le Rhône. »*

- *Michel : Oui un peu, dans la banque y'avait 3 ou 4 documents de la famille Pernod, et quand on est venus discuter avec lui, il nous a dit qu'un descendant, quelqu'un de la famille, avait récupéré les documents, dont ce plan qui nous intéressait.*
- *Dominique : D'accord. Donc avec ces informations, c'était déjà pas énorme hein, il fallait essayer de savoir qui était ce Pernod, s'il avait un rapport effectivement avec le distillateur, on appelle ça un absinthier. En fait il fait partie de la 4ème génération des absinthiers, dit internet, ce sont des gens, la famille Pernod, qui bien sûr se sont beaucoup intéressés à leur patrimoine, vu l'ampleur de leur patrimoine, et on a trouvé, j'ai trouvé tout un arbre généalogique, et donc il fait partie de la 4ème génération, étant donné que le premier, c'était son grand-père en fait, le grand-père d'Édouard, Édouard donc qui épouse cette Amélie. Amélie Reis... On va s'intéresse à Amélie...*
- *Dame : Je peux poser une question ?*
- *Dominique: Oui !*
- *Dame : Comment peut-on imaginer qu'une famille pareille ne garde pas ce genre de documents ? Parce qu'il y a des descendants j'imagine, non, je me trompe ?*
- *Dominique: Mais tout le monde n'est pas intéressé par ces archives...*
- *Dame : Mais une grosse famille comme ça !*
- *Dominique: Demandez au collectionneur émérite, il va vous dire !*
- *Michel : Les 3/4 des descendants se foutent complètement de...*
- *Dominique: Dans le meilleur des cas ils le revendent, dans le pire des cas ça passe à la poubelle ou au feu!*
- *Dame : Oh c'est terrible !*
- *Dominique: Oui !*
- *Dame : Combien vous avez acheté le document par exemple ?*
- *Dominique: 1500 euros.*
- *Dame : 1500 euros, mais c'est cher, c'est pas cher, enfin je sais pas, c'est...*
- *Michel : Aujourd'hui, ça, ça devient plus cher.*
- *Dame : c'est magnifique...*
- *Dominique: Surtout qu'aujourd'hui on sait que la ville de Villeurbanne achète des documents comme ça. Voilà... je fais passer ce qu'il y a sur le site justement, où l'on s'aperçoit que la maison, au XIXème siècle, elle est bien là, elle est bien, elle prospère, et elle fait de l'absinthe; ça va durer jusqu'en 1910, date à laquelle on ignorait plus ou moins qu'elle faisait des dégâts formidables sur le cerveau [...]. On en trouve encore, ils appellent ça "l'heure verte", c'est fabriqué à Tarragone... l'anabsinthe et le réglisse Pernod sont deux similaires d'absinthe... Bon, on ne va pas rentrer dans les détails, ça nous écarte quand même beaucoup de Villeurbanne. Donc moi la question que je me suis*

*posée la première fois où j'ai eu ce document-là, j'ai essayé de savoir ce qu'on avait comme documents sur le mariage, qui a donné naissance à ce beau document. Il n'est pas très très lisible... [Elle fait passer des documents à chaque fois : photographies ou gravures] Ce monsieur Reis, négociant, riche apparemment, marie ses deux filles en 1857, en même temps. En même temps, le même jour : Amélie-Philippine, et Jeanne. Je voulais en savoir un petit peu davantage ; je m'aperçois qu'Amélie-Philippine va partir de Villeurbanne à la fin du XIXème siècle, elle va s'installer à Couvet avec son mari, qui est le lieu de naissance de la famille, et va devenir poétesse. J'ai essayé de trouver des textes d'Amélie-Philippine Pernod et je n'ai pas trouvé. Ou Reis, je n'ai pas trouvé de textes. Ça doit exister quelque part... Donc là vous avez le mariage [sur une photographie qu'elle fait circuler]. Il n'est pas très lisible, on voit le notaire qui est villeurbannais, c'est Lasalle. Et si on veut... Je n'ai pas eu le temps, mais si on voulait faire une recherche plus approfondie, on irait aux archives départementales, où on pourrait trouver toutes les archives de Lasalle, il doit y avoir des pures merveilles là-dedans ! [...] Voilà pour ce mariage ; après, pour en savoir un petit peu davantage, d'abord on s'aperçoit que... la deuxième fille épouse Jules Touverez, et d'ailleurs c'est pas inscrit Jules Touverez c'est inscrit Jules Touveret, e-t en fait c'est e-z, aujourd'hui c'est e-z, et il se trouve que ce Jules Touverez était propriétaire, pendant des siècles, du Château Gaillard, ce qui nous intéresse directement. Vous savez, ce château Gaillard a donné son nom à tout un quartier, le chemin de Château Gaillard, demain y'aura la rue de Château Gaillard, et ce Château Gaillard nous a fait nous poser beaucoup beaucoup de questions... On n'a pas beaucoup de documents sur le château éventuel ou en tous cas la maison forte des années renaissance, il devait exister une maison forte; je voulais vous montrer... enfin, je n'ai pas encore réussi à la trouver, mais je sais que ça existe, l'un des plus anciens documents qu'on ait, parce qu'il est beau, il est dans un maroquin en cuir travaillé, je sais pas si je vous l'ai déjà montré, c'est la matrice cadastrale, parcellaire, de 1693 [l'énorme volume est posé sur le chariot d'archive], qui est dans une belle boîte toilée, il est dans un papier qui a bien résisté au temps car c'est un papier à base de tissu et pas de bois; voilà comment il se présente [on s'avance]. Chaque propriété est décrite propriétaire par propriétaire, dans le langage de l'époque, on est en 1693. Le langage de l'époque, c'est à dire que le Nord s'appelle Bise, l'Est s'appelle le Levant, l'Ouest Couchant, tu me corriges [Michel] si je me trompe, et le Sud, Midi. [...] Et donc là, on a un sieur Claude Gaillard, dans les fonds roturiers ; y'a les fonds nobles et les fonds roturiers, bon, en fonction des revenus qu'ils tirent de leurs propriétés ils sont classés dans l'un ou dans l'autre ; on a un Claude Gaillard qui, vraisemblablement serait propriétaire du château en question, le château Gaillard. Alors, est-ce que c'est un château, on n'a pas tellement de source là-*

*dessus ; on a une source qui est assez intéressante mais qui n'est pas très ancienne, je vous l'ai amenée, je ne sais pas si vous connaissez, toi tu connais, le Perrier, c'est le premier bouquin qui a été écrit sur Villeurbanne, pas tout à fait le premier mais presque, en 1905, l'histoire de Villeurbanne. Ce livre a été précédé d'un manuscrit, c'est à dire qu'il a été écrit... comme ceci, pour relier... en très mauvais état, il faudrait qu'on le fasse restaurer ce manuscrit, vous voyez, et ça s'appelle "Villeurbanne, historique et biographique, Jacques Perrier", bien. Ça date de 1905, ça a donné lieu à ceci [sort l'autre livre], que tous ceux qui travaillent sur Villeurbanne connaissent, Benjamin vous devez connaître [j'approuve, bien que je ne connaisse pas], c'est un truc qui qu'on a en 80 exemplaires, qui a été financé par Villeurbanne en 1927. [...] Alors moi, ce qui m'intéressait, c'est que sans reprendre ce qui est là-dedans, je me suis référée à ce qui est là... c'est très proche hein, mais si vous voulez bien regardez, vous verrez que c'est tout écrit à la main, avec des notes en rouge, et donc il parle de Château-Gaillard dedans... [Elle regarde les pages] c'est classé par ordre alphabétique de lieu... j'ai dû changer... alors il colle ses images par-dessus...*

- Dame : *Des cartes postales ?*
- Dominique : *Ce sont des cartes postales qui ont l'avantage de ne pas avoir circulé donc elles sont impeccables, elles sont pas du tout abimées, elles n'ont pas de timbre par-dessus, elles sont comme neuves. Bon évidemment, ce document a vieilli. Si... vous pouvez m'aider pour la manipulation, ce Château-Gaillard, on va le retrouver... »*

Marquons une première pause et remarquons d'abord que Dominique peuple à son tour « l'image » de personnages et en particulier d'Amélie et Edouard qui, par leur mariage, ont littéralement « donné naissance à ce document ». Ce qui est sous nos yeux est dès lors plus qu'un plan ; c'est un enfant de l'Histoire – de L'Histoire à majuscule, pour autant qu'aucun doute n'est permis quant à l'existence réelle, objective, du couple dans le passé : c'est cela que documente pour nous Dominique, en versant peu à peu sur la table des sources complémentaires qui ramifient et attestent, progressivement, son récit chargé de suspens. Mais le second élément passionnant dans ce premier extrait réside dans la narration qu'elle effectue de sa propre enquête. S'il était avec Marie-Lise une « source d'inspiration » littéraire, le document du Château Gaillard est bien loin de n'être, comme on aurait pu le croire, qu'une simple « source d'information » pour Dominique ; ou plutôt, s'il en est une, c'est bien parce qu'elle l'informe elle-même sans cesse à partir des multiples recherches qu'elle a engagées à son endroit. Du coup celles-ci lui permettent certes de nous délivrer des genres d'informations : des dates, des noms précis, des localisations vérifiées ; mais voyons avec quelle insistance et quelle récurrence elle fait état du *mystère* évoqué plus haut : « *vraisemblablement* », il semble que ; « *visiblement* », le papier a dû être roulé ; bien des choses n'ont pas été encore *trouvées*

mais doivent « *exister quelque part* ». Le fait majeur qu'elle expose n'est autre que le caractère expérimental de sa démarche : « *je m'aperçois que* », « *il fallait essayer de savoir* », « *ce n'était pas si évident que ça* », etc. Et, à chaque fois que l'incertitude a demeuré, Dominique a dû mettre en œuvre une méthode qu'elle explicite : il faudrait « *aller aux Archives Départementales* », trouver « *un arbre généalogique* », ouvrir la « *matrice cadastrale* », consulter d'autres plans. Bref, le dispositif dans lequel nous sommes pris présente tous les aspects d'une véritable enquête policière, mais qui exposerait *in extenso* les ficelles du métier en sus de son état d'avancement. Il est dès lors à propos de reprendre les termes employés par J. Zask pour le décrire : « il est beaucoup plus fondamental et d'une portée plus générale que mon expérience soit constituée de sorte à permettre à n'importe qui de développer sa propre conduite, ou ses recherches, dans la voie qui est la sienne. A cet égard, un "objet" n'est pas ce qui s'impose au même titre à tout le monde, mais ce qui sert de pivot à une pluralité d'expériences ultérieures [...]. A la reproductibilité de l'expérience, ou des raisonnements permettant de la justifier ou de la communiquer, s'ajoute par conséquent le critère d'une convergence entre les activités présentes ou futures des personnes différentes et individualisées<sup>114</sup> ». C'est cela qu'opèrent, aussi, *Les mots parleurs* : ils livrent à ses participants toutes les clés nécessaires pour conduire leurs propres investigations, à partir d'un objet qui, s'il appelle à un examen immédiat, constitue d'abord le pivot d'un partage d'expérience sur ce qu'examiner signifie, requiert, et fait faire. C'est un point capital que nous retrouverons au cœur de la séquence 9. Reprenons d'ici là, et en suivant cette voie, la suite des échanges autour des cartes et des registres grands ouverts.

« Dame : Là, c'est écrit, "Château-Gaillard, ce chemin qui va de la rue des Charpennes... maison de plaisance..."

- Dominique: Dont l'emplacement était probablement occupé en 1698 par Claude Gaillard, tenancier de fonds noble, et donc non roturier comme je l'ai dit. "sur le parcellaire de 1698, dit-il, Claude Gaillard possédait à cette époque à Villeurbanne une maison, écurie, cour, jardin, vignes et terres, à St Antoine", le quartier s'appelait St Antoine, le quartier Château-Gaillard.
- Michel : La rue Château-Gaillard c'était pas la rue du 4 août ?
- Dominique: C'était la rue du 4 août, exactement. "Jouxte maison, vignes et terre de Louis De Martin", donc Martin..." le chemin de Lyon tendant à Genas, c'est à dire la route de Genas, "vignes et terre d'Antoine Payet de Soir", c'est à dire à l'ouest, "joint de Lyon à Crémieux de Bise", c'est à dire au nord, le chemin de Lyon à Crémieux c'est la rue Léon Blum, c'est tout à fait fantaisiste comme situation, c'est énorme en plus comme secteur, "contenant... 5 sesterces..., revenant à 8 sols... "
- Dame : Et ça ça date de 1905 ?

---

<sup>114</sup> ZASK Joëlle, « L'enquête sociale comme inter-objectivation », *op.cit.*, p.147.

- *Dominique: De 1905, et c'est repris en 1905 dans ceci... signé Perrier, donc je pense qu'à la fin dans les notes on doit avoir ça... j'ai pas regardé, et en 1927, 20 ans plus tard, le deuxième bibliothécaire [de Villeurbanne], qui s'appelait Bonnard, le reprend, le republie avec l'aide de la ville, et donc c'est celui-ci qu'on met à notre public, et là on a effectivement une rubrique sur Château-Gaillard. Je pense que c'est la même chose; ce qui m'intéressait, outre le fait que dans le parcellaire de 1698 on va retrouver la description de ce fonds, dit-il, 'de tenancier noble', il y a une description que fait ce Perrier en 1905 : "l'immeuble se composait de deux corps de logis, la maison d'habitation étroite et longue en recul du chemin actuel", du chemin de Château-Gaillard, et deuxièmement, "les écuries et dépendances, portes et maisons carrées, trapues, construites en cailloux ronds", en pisé donc; "on aborde la précédente sur le chemin" sur le chemin Château-Gaillard, "à l'angle nord-ouest de ce bâtiment subsiste l'emplacement de l'entrée principale; les gonds de l'ancien portail", il y avait marqué une date, là, qui n'y y est plus; "un pan du mur d'enceinte et le soubassement et le four".*
- *Michel : Je l'ai récupéré.*
- *Dominique: Le four, vous l'avez récupéré ?*
- *Michel : Oui, on s'est battus, on l'a fait restaurer...*
- *Dominique : D'accord ! "La maison d'habitation de deux étages était orientée nord, sur, prolongée par deux ailes plus basses ; chaque étage se composait de 4 ou 5 grandes pièces de 20 m<sup>2</sup> de côté, en enfilade, quelques fenêtres à croisillons, un escalier de pierre, une salle... Une cloche dans la cour et portant la date de 1753, sur les vestiges qui subsistent en 1905." Aujourd'hui, on n'a plus qu'une croix et un four. "Le tout était emmené ou défendu d'une tour", alors là je me suis dit, une tour...*
- *Michel : La tour je sais plus si on la voit, on voit les bâtiments, on voit le château effectivement, il est un peu en recul par rapport à cet axe qui est aussi un des plus vieux axes ; et de l'autre côté de la rue y'avait aussi des bâtiments...*
- *Dominique: Alors, pour illustrer exactement ce que tu dis, je vous renvoie sur le plan cadastral, qui est là, et là vous voyez que vous avez en rouge... allez-y hein... Vous avez en rouge le dessin du premier plan cadastral de 1912, reporté sur ce plan-là. Qui n'est pas daté très précisément. En rouge vous voyez les dessins du Château-Gaillard, avec les écuries et dépendances devant ; avec derrière la maison principale avec ces grandes pièces en enfilades. Et ça, ce serait la tour, c'est ça ?*
- *Michel : Écoute Dominique, je sais pas si je... y'a la projection, alors est-ce qu'elle a été réalisée ou pas...*
- *Dominique : Alors c'est la question qu'on peut se poser, c'est est-ce que ce jardin que vous voyez correspond à notre plan ?*

- *Michel : Ah oui, c'est certain.*
- *Dominique : Toi tu en es certain ?*
- *Michel : On a la forme du triangle, et puis ça longe la voie... C'est la rue Paul Fort ? Celle-ci, comment on l'appelle aujourd'hui ? [Commentaires, les gens regardent, discutent] C'est pas la rue Paul Fort ? Je sais plus, et puis on voit la projection qu'on a pris pour un lac, et puis le cheminement là, avec la queue du truc... On ne sait pas si dans la réalité ça a été réalisé ou pas ?*
- *Dominique : Oh, je pense que ça a été réalisé ; mais moi là où j'ai un doute si tu veux, c'est qu'ici tu retrouves la même chose, tu retrouves des tas de jardins jusqu'ici [montre d'autres endroits], jusque...*
- *Dame : Oui mais pas avec la forme...*
- *Michel : Non puis l'histoire locale, on avait interrogé un peu les...Oui, parce que ton plan c'est pas tout, c'est l'annexe sud. Dominique, en termes de distance et d'échelle, t'as pas d'échelle sur celui-là ?*
- *Dominique : La seule échelle qu'on ait, c'est celle que nous donne le vendeur, 80 mètres sur 220 mètres...*
- *Michel : ça fait à peu près ça hein...*
- *Dominique : Oui. Moi je me disais que ça pouvait aussi bien être du côté de chez Paul Dini tu vois...*
- *Dame : Ce jardin il a pas existé ?*
- *Dominique : On n'est pas sûrs, mais c'est vrai que... Et ça en rouge c'était le Château-Gaillard.*
- *Michel : Eh bien alors ça peut être que là, non ?*
- *Marie-Lise : Puisque là c'est le plan de la propriété Château-Gaillard ?*
- *Michel : Moi j'ai du mal à comprendre pourquoi ça pourrait pas...*
- *Dominique : Moi je ne suis pas sûre, toi t'en es sûr...*
- *Michel : Alors ça c'est un travail d'architecte, donc il était aquarelliste aussi, il avait beaucoup de qualités ce monsieur, mais c'était un projet, et un projet, avant de finaliser quelque chose... donc est-ce que ["Ahhhh !" dans le public] il a été réalisé, ou est-ce que...*
- *Dame : Non mais regardez, là...*
- *Dominique : Il y a un siècle de distance hein, attention, en 1856...*
- *Michel : Dominique, quand même, ce chemin, là, regarde, ce chemin...*
- *Marie-Lise : Oui, on le voit exactement...*
- *Dominique : Ce sont des allées.*
- *Michel : Oui, l'allée, regarde, on voit très bien, sur le plan cette allée apparaît aussi très bien...*

- Marie-Lise : *Regardez, même ça... ça c'est là...*
- Michel : *Et ces bâtiments-là, c'est ceux qui sont en rouge, là.*
- Dame : *Le rouge, là, c'est le même ? C'est pas exactement la même couleur... »*

Dans cette seconde phase, l'enquête qui occupait jusque-là Dominique est redistribuée au bénéfice des participants de l'atelier qui disposent *grosso modo* à ce point des mêmes éléments qu'elle : peut-on *vraiment* faire un lien entre tel plan et tel autre ? Est-ce que la forme de ce coin de rue sur telle carte *pourrait être* celle de celui que nous cherchons à resituer ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit : de réinscrire le plan isolé qui nous servait de point de départ dans la carte Villeurbanne, et ce, à partir des recoupements et rapprochements étudiés par F. Chateauraynaud<sup>115</sup>. La recherche visuelle d'une concordance des formes s'associe à une mobilisation des connaissances que les uns et les autres peuvent avoir de leur territoire, au sens d'un « géographie suffisamment objective pour que les acteurs sociaux l'identifient et, le cas échéant, s'approprient ses éléments<sup>116</sup> ». On voit du coup réapparaître la toponymie comme ressort d'enquête et, par la même occasion, la compétence de Dominique en la matière être à nouveau vérifiée : de la confirmation des changements de dénomination aux évolutions de l'orthographe des noms propres, elle valide ou invalide les hypothèses qui émergent successivement dans le public. Dans le même temps, on voit qu'elle révisé certaines des siennes, en s'appuyant notamment sur Michel. Michel qui nous rappelle d'une certaine façon le tandem d'Annie et Guy (séquence 5) : quand même de nobles familles se « *foutent complètement* » de leur passé, lui s'est « *battu* » pour conserver un four ; c'est ce qui lui permet d'en parler comme d'un témoignage qui valide le texte d'archive que nous lit en même temps Dominique. Le four est là, il existe ! Par contre, est-ce que ce jardin, ces maisons, ces choses en formes de haricots, bref, le référent de l'image qui nous occupe depuis le départ, a *vraiment* existé ? « *On n'est pas sûrs* », répète plusieurs fois, en substance, Dominique ; la tension est palpable autour de la table et chacun y va de son commentaire à propos de tout nouvel élément repéré puis exhibé par tel ou tel index.

On attrape ici un point qui va nous aider, rétrospectivement, à éclaircir un peu mieux ce qui se passait avec QM. Ici, autour de Dominique, chacun est mis en mesure de vivre une expérience analogue à celle de l'archiviste elle-même face au document – faisant preuve de curiosité, d'ingéniosité, formulant des propositions de scénarios avec en perspective l'idée d'établir le passé dans sa vérité. Sur la table s'agrègent des preuves qui viennent « combler une attente<sup>117</sup> », celle de

---

<sup>115</sup> « Les recoupements visent des opérations perceptuelles au contact des choses ; les rapprochements concernent les opérations intellectuelles qui associent, sur la base de concepts, de taxinomies ou de prototypes, des objets physiques séparés. » CHATEAURAYNAUD Francis, « L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissements de la preuve », *op.cit.*, p.181.

<sup>116</sup> DI MEO Guy, *op.cit.*, p.365.

<sup>117</sup> CHATEAURAYNAUD Francis, « L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissements de la preuve », *op.cit.*, p.168.



l'établissement d'une concordance entre l'hypothétique et le réel par des triangulations documentaires qui pourraient nous rappeler celles effectuées par *Amis de Descartes*. Elles s'en distinguent pourtant dans la mesure où il ne s'agit pas, cette fois-ci, de voir si tel souvenir coïncide tout ou partie avec tel autre ; encore moins de prioriser, comme le faisaient Annie et Guy, les souvenirs qui apparaissaient comme « marquants » pour une génération d'anciens, afin d'en engendrer d'autres en cascade. Ce qui est visé ici n'est en aucun cas la mémoire, mais l'histoire ; dans ce sens on se trouve aux antipodes d'une reconstruction du passé et de ses lieux telle que la décrivait, à propos des croyants, M. Halbwachs (« la mémoire collective chrétienne adapte à chaque époque ses souvenirs des détails de la vie du Christ et des lieux auxquels ils se rattachent aux exigences contemporaines du christianisme, à ses besoins et ses aspirations<sup>118</sup> »). Dominique ne saurait se satisfaire d'hypothèses et de croyances ; ce qui rend l'enquête qu'elle nous propose passionnante c'est l'idée qu'elle puisse nous faire accéder, à terme, au vrai, à la réalité historique, à un genre de certitude, et non à des reconstructions plus ou moins bancales opérées à partir de souvenirs flous ou de pseudo-preuves. On retrouverait presque – toutes proportions gardées – ce que W. James disait des vertus de la foi en l'Absolu : en effet, si le pragmatisme ne saurait se mettre en quête d'une « vérité ultime<sup>119</sup> », il reste que celle-ci fournit à bien des acteurs leur raison d'agir, leur horizon d'investigation – « cette idée de l'Absolu [leur] est utile dans cette mesure, et donc très précieuse<sup>120</sup> ». Qu'il existe un passé objectif est donc une idée qui, mise au travail dans l'enquête historique, fait faire des tas de choses à ceux qui la conduisent. Mais du même coup, sous cette optique, la preuve historique peut se confondre avec ce que raconte un témoin, ou même à ce qui semble apparaître sur tel document-source dont certaines dates manquent ou dont certains signes sont illisibles (on se souvient qu'*a contrario*, Annie et Guy pouvaient se contenter d'une image prise sur internet pour prouver que l'objet qu'elle représentait avait existé, en corroborant cela par des souvenirs – les leurs ou ceux des « mémés » : chez eux, la valeur historique objective passait au second plan par rapport à l'opérativité proprement mémorielle, mnésique, des souvenirs). Dans le dispositif de Dominique, la preuve est « en constant déplacement, incomplète, rediscutée, remise en jeu au fil des alertes, des controverses et des décisions publiques, et [...] dépend avant tout d'un accord collectif. La tangibilité dépend des rapprochements que sont conduits à faire les protagonistes, plus précisément sur la consistance que donnent à ces rapprochements des contraintes de veille et de précaution<sup>121</sup> ». Or, que pouvait-il y avoir de tangible dans les témoignages récoltés par Cécile ? Qu'est-ce qui pouvait nous prouver que telle ou telle personne racontait des choses vraies ? Et alors quoi faire des « informations » délivrées par la collecte, si elles sont invérifiables ? On comprend mieux déjà pourquoi Dominique souhaitait voir Cécile être davantage documentée avant de partir en

---

<sup>118</sup> HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte, op.cit.*, p.163.

<sup>119</sup> JAMES William, *Le pragmatisme, op.cit.*, p.117.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.135.

<sup>121</sup> CHATEAURAYNAUD Francis, « L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissements de la preuve », *op.cit.*, p.176.

entretien, et pourquoi ces entretiens avaient à être cadrés et thématiques autrement : c'est que la biographe aurait pu d'emblée vérifier les dires des témoins. De même, en faisant développer davantage tel ou tel fait rapporté dans le témoignage (par exemple le clapotement de la Rize), on aurait eu davantage de prises, *a posteriori*, pour en évaluer sinon la vérité, au moins la tangibilité – se contenter d'enregistrer ce souvenir confié par madame Pêtre ne permet *aucune conclusion* historique sérieuse. Le témoignage humain est au mieux « une preuve indirecte, souvent fautive<sup>122</sup> » à laquelle on préférera, comme l'a bien montré R. Dulong, toute preuve constituée par un dispositif sociotechnique « susceptible de suppléer l'œil humain et de pallier ses imperfections<sup>123</sup> » : c'est un dispositif de ce genre, marqué par une forte technicisation et protocolisation de la collecte qui a, comme on l'a indiqué au terme de la section précédente, finalement remplacé Cécile.

Pourtant, en même temps que nous comprenons l'attachement de Dominique à la factualité du passé – qu'elle contribue avec nous à établir *via* la mobilisation pratique, au cœur de l'atelier, de « témoignages, traces, vestiges, clichés photographiques<sup>124</sup> » - nous voyons que son approche du document a tout d'une véritable intrigue. Il y a de l'inconnu, du suspens, des pistes à explorer. La description qu'elle fait du plan n'a rien d'un simple exposé historique réduit à sa plus simple expression : des dates, des actes, leurs causes et leurs conséquences. Non seulement le document est *beau, joli*<sup>125</sup>, mais l'histoire d'Edouard et Amélie-Philippe a un caractère romanesque (un genre de théâtralité) auquel n'est d'ailleurs pas étrangère la « *fée verte* », la liqueur d'absinthe aussi ravageuse que légendaire. Le temps passé par Dominique à chercher toujours davantage de sources autour du document initial est bien lié à cette propriété qui est la sienne d'être entouré d'un genre d'aura mystérieuse, qu'elle partage avec nous et qui met en branle l'investigation collective. Dans ce sens, l'opérativité de son dispositif repose non seulement sur la possibilité d'accéder à la vérité historique, mais aussi sur le fait que cette vérité soit, en même temps, quasiment romanesque. Ce lieu a-t-il vraiment existé ? Edouard et Amélie ont-ils enfanté, au-delà de la projection cartographique, un tel lieu – si propice par ailleurs, comme Marie-Lise nous en a fait la démonstration, à mettre au travail l'imaginaire littéraire ? Le cas échéant, imagine-t-on à quel point il y aurait matière à récit en s'y rendant : faire visiter le triangle rectangle et raconter l'histoire de la famille Pernod, transporter le public dans le passé et lui montrer, du bout du doigt, les bancs sur lesquels les jeunes époux s'enlaçaient au temps jadis. Voilà qui ne serait pas rien pour Villeurbanne ! Et voilà surtout qui nous montre que, si Dominique tient tant à l'objectivité des sources, à l'authenticité des documents, à la rigueur de la collecte, elle parie elle-même sur les effets de la littérature pour rendre efficiente ses

---

<sup>122</sup> HALPERIN Jean-Louis, « La preuve judiciaire et la liberté du juge », *Communications*, n°84, 2009, pp.21-32, p.26.

<sup>123</sup> DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, *op.cit.*, p.29.

<sup>124</sup> DULONG Renaud, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *op.cit.*, p.66.

<sup>125</sup> On reviendra en séquence 8 sur le rôle des jugements esthétiques dans le travail des expositions du Rize.

propres médiations. Disons-le ainsi : ce qui rend prenant son dispositif, c'est la tension qui existe entre le vrai et le faux, le probable et le certifié, l'in vraisemblable et le tangible ; si les participants aux *Mots parleurs* sont tenus en haleine, c'est parce que la détermination du « vrai » n'est palpitante que dans la mesure où existe par ailleurs du « faux ». C'est la portée pragmatique de cette tension qui est mise au travail dans cet atelier du Rize : toute son efficacité provient du couplage d'un temps passé à fabuler avec Marie-Lise avec celui passé à enquêter avec Dominique. La première romançait l'histoire ; la seconde extrait, et fait valoir à son public, ce que cette histoire a de romanesque. Dans ce sens, si le scepticisme manifesté par l'archiviste pour QM est une façon de préserver un certain partage entre littérature et science, nous comprenons désormais que ce partage n'est pas réductible à une opposition de principe, mais qu'il participe du maintien d'une tension « positive » entre les deux domaines, qui permet d'activer, typiquement dans les *Mots parleurs*, un public d'apprentis archivistes. Refuser, dans la critique de *Quelle mémoire !*, l'accès d'une littérature au statut de « source », c'est garantir la possibilité d'une enquête sur le partage de l'une et de l'autre, c'est-à-dire la possibilité de l'enquête historique et archivistique elle-même. Si donc la science historique s'est construite, comme le signalait J. Rancière sur l'idée que « les matériaux de la construction historique devaient [...] être à l'abri des fables de l'opinion et des tours des littérateurs<sup>126</sup> », cette mise à l'abri est moins, pour nous, ce qui doit être critiqué que ce dont il faut comprendre les conséquences, irréductibles au seul partage politique.

Pour étayer toutes ces propositions et avant d'achever notre parcours on peut reprendre une partie de la suite des échanges, au cours desquels va venir s'ajouter au croisement et à la vérification des sources, la quête par Dominique (et Michel) de témoins, humains et non-humains, sur les lieux-mêmes.

« Marie-Lise : Est-ce qu'on sait ce qu'il est devenu ensuite, ce château ? Il n'est pas encore habité ?

- Dominique : La famille Touverez s'y est installée, c'est un médecin bordelais.
- Michel : Oui, et puis universitaire aussi, avant.
- Dominique : Universitaire aussi, qui n'était pas souvent là vraisemblablement, qui avait des problèmes familiaux assez intenses, et ils ont quitté la maison, qui a été squattée, le Château-Gaillard...
- Michel : Le père Touverez il était encore là dans les années 98-99, moi je l'ai rencontré !
- Dominique : Ah oui. Donc c'est dans les années 2000, entre 2005 et 2007, que c'était squatté.

---

<sup>126</sup> RANCIERE Jacques, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2014 [1992], 194 pages, p.10.

- *Michel : Il est mort, et puis les enfants étaient disséminés un peu partout dans le monde, ils s'en sont pas véritablement occupés, ça a été squatté.*
- *Dominique: Alors ça a été squatté effectivement, et puis la croix... la croix-Luizet, c'est là qu'on revient au thème [elle évoque ici le temps fort Religions, déjà entamé à ce moment-là], il ne fallait pas qu'on l'oublie celle-là, il y avait dans le parc de ce Château-Gaillard, qu'on trouve sur la carte postale, qui n'est quand même pas très spectaculaire, mais le seul intérêt de cette croix [...] c'est qu'elle a été bénie en 1714 par le curé de Villeurbanne, et qu'on a exactement le texte dans le registre paroissial de Villeurbanne. Bon. Elle s'appelle la Croix du Luizet, le Luizet étant un lieu-dit ["Ahh" !], donc cette croix elle est quand même très patrimoniale, elle fait partie d'une identité à ce quartier-là, hein, et il se trouve qu'en 1906, nous dit toujours ce fameux Perrier, cette croix était plantée sur la place de Croix-Luizet, et qu'en 1906, après la loi de séparation de l'Église et de l'État, la ville de Villeurbanne, qui est alors dirigée par Dunière, Émile, est très, très, entre guillemets, « laïcarde », donc elle supprime tous les noms de rue, de saints, et toutes les croix qui sont aux carrefours, dont la croix du col de Croix-Luizet, sont vendues, et celle-ci est rachetée par Émile Thouverez...*
- *Michel : C'est pas si simple que ça, elles ont été vandalisées, récupérées et achetées par un marbrier.*
- *Dominique : Je n'en ai aucune trace ! Mais si tu as des traces, apportes-les moi !*
- *Michel : Je ne sais pas, mais c'est ce que Thouverez racontait, c'était l'histoire de sa famille.*
- *Dominique : Thouverez le disait ?*
- *Michel : Oui, oui.*
- *Dominique : J'ai cherché dans ses archives !*
- *Michel : Et Danièle<sup>127</sup> l'avait rencontré aussi avant qu'on s'intéresse à son personnage ; si, si, la croix a été vandalisée, elle a été récupérée par un marbrier, et rachetée par la famille Thouverez et mise dans sa propriété, et à plusieurs reprises y'a eu des tentatives... y'a des photos des tentatives [...]. Et puis ce que tu disais concernant la date, juste un petit retour en arrière, concernant la date de construction de ce château, c'est vrai que dans l'architecture il y avait les fenêtres à croisillons, donc c'est quand même quelque chose de renaissance, moi je les ai vues, et puis les plafonds bleus à certains endroits dans la chambre, c'était la marque aussi de... on peignait le plafond un bleu, un peu particulier...*

---

<sup>127</sup> Il s'agit de Danièle Devinaz, la journaliste du *Progrès* évoquée en séquences 2 et 3.

- *Dominique : C'était peint d'origine ? Moi je veux bien mais... Je ne sais plus où j'en étais, sinon que la recherche des volumes, dans les archives, a permis de savoir qu'en 1851 la famille Reis habitait au 19 rue Château-Gaillard.*
- *Michel : Je me souviens plus, les Thouverez c'était quel numéro ? Le château c'était quel numéro ?*
- *Dominique : On a toujours les numéros ici... [Regarde] 21... 29... du 21 au 29 on va dire...*
- *Michel : Oui c'est le château.*
- *Dominique : Le 19 était propriété des Reis, donc c'est plutôt cette maison-là en fait, et c'est pour ça, oui, c'est pour ça que j'avais des doutes sur le plan, c'est cette maison-là qui appartenait à la famille Reis.*
- *Michel : Mais depuis quand ?*
- *Dominique : Depuis longtemps, bien avant 1856 !*
- *Michel : Mais sur tes vieux plans tu as cette maison dessinée ? Parce que celle-ci...*
- *Dominique : Ce qui est en rouge est sur le plan de 1812, là c'est une recopie du plan de 1812, donc là on a une maison qui est très ancienne, antérieure à 1812. Et cette famille habite là, dans cet endroit-là. Il y a deux filles, Amélie-Philippine qui a 17 ans, tout ça on le retrouve dans le registre de recensement de population, parce qu'en fait c'est surtout pour vous montrer la recherche dans les registres, à la fois les registres d'état civil et les recensements de populations que je vous ai amené tout ça, hein...*
- *Dame : Oui on peut croiser.*
- *Dominique : On peut croiser oui, tout à fait. Il faut savoir que ces recensements de population ils commencent en 1851, moi je sais qu'ils se sont mariés en 56 ; j'ai regardé exactement... en 56 d'abord, il y avait un chemin de Château-Gaillard, et je vois d'abord l'écriture de Reis qui est totalement approximative, R-e-i-f-s, et puis là on a Amélie, leur fille, donc Jacques, propriétaire caissier, c'est un négociant, caissier, qui est un homme marié, qui a 53 ans, sa femme Clotilde Monnet... je peux pas lire... "maitresse de pension", elle a 44 ans, elle a une fille qui s'appelle Jennie, et une fille qui a 21 ans, et une autre qui a 17 ans qui s'appelle Amélie, donc elle va marier Jennie et Amélie, l'une à Thouverez, le même jour, et l'autre qui va devenir le richissime Pernod. Et la fille qui va épouser donc la famille... son représentant, la 4ème descendance de... de Pernod, va s'exiler en Suisse et il va y finir sa vie.*
- *Dame : à Neuchâtel ?*
- *Dominique : Dans le canton de Neuchâtel oui. À Couvet. Voilà, donc dans des registres comme ça on arrive à localiser les familles tous les 5 ans.*
- *Marie-Lise : Oui, mais est-ce que vous pouvez nous dire ce que c'est devenu aujourd'hui ?*

- *Dominique : Le château, oui ! Si j'y suis allée en catimini avec Michel, en 2007 je crois, dans cette propriété vandalisée, c'est justement parce que je me doutais qu'il devait y avoir un certain nombre de témoignages, des choses intéressantes là-dedans. Donc en 2007 c'est vandalisé ; on récupère tout ce qu'on peut, des diapositives étalées sur les sols, mais peu de choses intéressantes sinon des diapositives familiales, y'en avait absolument partout ["pfff"; "oh là là"], on récupère tout ça, on vérifie que la croix est toujours là, elle n'est pas en trop mauvais état finalement; qu'il y avait effectivement un four, je me souviens ! Et malgré l'insistance du conseil de quartier, on va détruire ce bâtiment.*
- *Michel : ça avait déjà été beaucoup abîmé, mais... la partie qui a le plus abîmé le château c'est quand même la municipalité ["pfff !"] ; pour tenter de désquatter le local, ils ont cassé toutes les toitures.*
- *Dame : Sans blague ? Même avec votre intervention et tout ça vous êtes pas arrivés... ?*
- *Michel : Non, on n'a pas réussi. Alors Bret nous dit toujours qu'il avait monté un... ["Pff, ils cassent tout !"]... une équipe de je sais pas quoi, d'archéologues ou chercheurs à Lyon [les gens commentent et s'énervent] mais bon je suis très sceptique parce que sa grande idée c'était de faire son jardin hein...*
- *Dominique : Voilà, donc il va utiliser effectivement ce jardin... est-ce qu'il a quelque chose à voir... [Sur le plan] non, là c'est trop au sud, si on se fie aux indications. [...] Par contre le parc attenant au château, lui, est devenu parc Alexis Jordan.*
- *Dame : Ah c'est le jardin public !*
- *Dominique : Il est public, il est ouvert à tous, vous y verrez la croix. [...]*
- *Michel : On a pu la sauver, si vous allez dans le jardin vous regarderez<sup>128</sup> ! En plus il y avait une belle cave souterraine, ... quand vous rentrez dans le parc, par la rue Château-Gaillard, tout de suite sur la gauche vous allez voir, on a pu sauvegarder un petit four à pain<sup>129</sup> sur la gauche... Parce qu'on était bien avec la directrice de l'espace vert, donc on lui a dit "écoute, tu nous mets un peu de moellon". [...] Et puis moi je me souviens, Thouverez nous avait raconté, quand j'étais rentré chez lui dans son salon, y'avait un portrait d'un évêque ou d'un archevêque, et il racontait, on en avait parlé ensemble, que cet homme, avait fait aider Caroline Lorain pour qu'elle installe son couvent, aux Buers, puisqu'il n'y avait rien. [...] Et donc grâce à la famille Thouverez indirectement, qui avait parmi les membres de sa famille juste un évêque, c'est lui qui a fait venir Carole Lorain*

---

<sup>128</sup> Cette croix, que l'on verra donc réapparaître dans l'exposition « *Cultes* » (séquence 8), nous ramène à ce que nous voyions à la séquence 4 : à défaut de pouvoir faire visiter les lieux, on aura toujours cet objet, cette relique, qui permettra aux guides ou « passeurs » de Villeurbanne de raconter l'histoire dont elle témoigne.

<sup>129</sup> Par curiosité, on peut se référer à la page Wikipédia consacré à Croix-Luizet, où l'on voit des photographies de la croix et du vestige de la tour comprenant le four à pain. URL : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Croix-Luizet> (consulté le 22 janvier 2020)

*aux Buers. Quand on parle de religion, c'est elle qui a créé quand même l'ordre des franciscaines du Sacré Cœur, qui sont des sacrées nanas, enfin je me permets... et moi je trouve que... Dans l'exposition en bas, on n'en parle pas ! Je suis très, très critique là-dessus hein ! »*

Cet extrait rend d'abord apparent, s'il en était encore besoin, l'intrication « situationnelle » des problématiques du témoignage, de la sauvegarde du patrimoine, de la critique politique, de la pédagogie de l'histoire, et d'autres encore... D'une phrase à l'autre, Michel se fait tour à tour témoin oculaire des peintures, confident du père Thouverez, force de pression auprès des élus, critique des mêmes élus et du Rize, ou encore professeur d'histoire. A ce titre un tel échange est exemplaire du genre de matériau auquel j'ai été confronté durant ma recherche, et dont la complexité réclamait un dispositif analytique (et narratif) en quelque sorte « sur mesure » puisqu'il aurait été impossible de consacrer, par exemple, un chapitre à la question des témoins, un autre aux historiens, un autre aux archives, un autre aux militants du patrimoine, etc. Il fallait plutôt parvenir à approcher ces grands thèmes et ces modalités d'engagement autour de la mémoire à partir de saisies successives, partielles, en restant ainsi au plus près de la structure des activités attachées au Rize (qui sont elles-mêmes des saisies partielles, exploratoires). Au-delà de cette considération générale, ce passage des *Mots parlés* vient renforcer l'analyse que l'on a faite des enjeux de la médiation des Archives pour Dominique : ce qui compte pour elle est bel et bien de nous montrer comment « croiser » les sources, comment lire tel registre, comment apporter d'autres « traces » à verser à ses magasins pour documenter le passé, etc., mais aussi comment ne pas aller trop vite en besogne en évitant les conclusions hâtives. Son dernier mot sera d'ailleurs : « vous voyez, la recherche ! », avant qu'elle n'ait à nous faire vite sortir, le Rize ayant à être fermé et mis sous alarme à peine une ou deux minutes plus tard. Au-delà de l'éclaircissement du document concernant le Château-Gaillard, c'est sa passion de l'enquête que Dominique tâche de nous transmettre ; une enquête irréductible, comme on aurait pu le croire, à l'application de strictes règles archivistiques et au tri laborieux de cartons administratifs. Les termes de F. Hartog sont ici particulièrement adaptés : « l'historien doit marcher toujours plus profond, s'enfoncer, plonger, visiter les caves et les tombes ou, ce qui revient au même, fréquenter les "galeries solitaires des Archives".<sup>130</sup> » ; il est « d'abord œil, non pas regard détaché ou ironique, tout au contraire celui par la présence de qui advient la visibilité. [...] L'histoire ne consiste ni à accompagner les chroniques ni à survoler le monde ; elle est pénétration par le regard de l'historien de son objet : il y a un acte d'histoire<sup>131</sup> ». En nous racontant ses explorations de Villeurbanne « *en catimini* », en nous prenant par la main pour manipuler des ouvrages rares, tout en prenant le temps d'exercer nos yeux

---

<sup>130</sup> HARTOG François, « L'œil de l'historien et la voix de l'histoire », *Communications*, n°43, 1986, pp.55-69, p.61.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p.63.

amateurs au décryptage des nuances de couleur et des mots formés par des encres ternies, Dominique nous démontre que la quête de la vérité historique, qui nous a happé au point que nous n'avons pas vu le temps passer, est une affaire empirique et collective, à laquelle chacun d'entre nous est susceptible de participer à l'avenir. C'est tout cela que j'avais raté lors de mes premières recherches sur les Archives du Rize ; il faut dire qu'à l'époque, ma reconstitution sociologique se basait essentiellement sur des documents et des entretiens, et non sur des observations. L'archiviste m'expliquait à quel point il était satisfaisant pour elle de constater que « *les gens attendent quelque chose de vous* » et de les voir « *très contents, toujours, de voir que dans cette masse on arrive à trouver exactement la réponse* ». « *C'est nous les médiateurs, c'est les archivistes qui connaissent le fonds qui sont les médiateurs* » : mais elle me racontait alors la médiation sous l'angle de sa compétence professionnelle à orienter, avec Avenio, les recherches du public<sup>132</sup>. C'était sous l'angle de l'accès à un contenu spécifique que j'appréhendais alors cette catégorie de médiation. Avec *Les mots parleurs*, nous comprenons qu'autre chose se joue, qui a à voir avec la relation d'enquête instanciée dans cet atelier par Dominique, qui est « une forme de relation sociale, placée sous les auspices d'un processus de politisation<sup>133</sup> ». L'archiviste forme les participants « à la méthode expérimentale, et [sa] salle de classe [fonctionne] comme "communauté d'enquêteurs"<sup>134</sup> » : les préceptes de J. Dewey, que reprend J. Zask dans le texte cité à l'instant, sont au cœur de la médiation des Archives telle qu'elle s'observe effectivement, et ne sont, singulièrement, pas incompatible avec une exigence scientifique, historienne, archivistique, portée par l'ambition de découvrir la vérité.

## Conclusion de séquence

« *Tout le monde peut raconter sa vie* ». Au terme de cette séquence, nous comprenons désormais que cette phrase de Xavier est l'un des mots d'ordre premiers du Rize, qu'il doit tâcher de réaliser au travers, notamment, du dispositif *Quelle mémoire !* Dispositif qui peut dès lors être rapproché du « Raconter la vie » de P. Rosanvallon ou de l'autopacte de P. Lejeune. Le premier, remplacé depuis 2016 par « Raconter le travail<sup>135</sup> », consistait à « offrir un espace d'expression à chacun pour que tous puissent partager des expériences de vie, et construire de l'échange » : n'importe

---

<sup>132</sup> « *Surtout pour les questions très larges. Le nombre de collégiens qui viennent [...] et qui n'ont pas des questions très précises, donc à nous de les guider. On a beaucoup de gens qui recherchent le nom de leur rue, beaucoup de gens qui recherchent l'histoire de leur quartier. Si vous faites Croix-Luizet, je lance "Croix-Luizet" (elle lance la recherche dans Avenio), il va me donner toutes les occurrences du mot Croix-Luizet dans 30000 descriptions archivistiques. On est bien avec ça ! On arrive à une liste de ce style (s'affiche une très longue liste avec l'ensemble des occurrences). On va savoir si y'a des fonds d'archives, s'il y a aussi ce qu'on appelle les documents figurés, ce sont des photos, des affiches, des cartes, des plans, pour Croix-Luizet ça touche le quartier donc c'est aussi intéressant... on va avoir aussi toutes les délibérations du conseil municipal dans lequel le mot Croix-Luizet, entre 1826 et 1886 [...]. Vous voyez qu'il y en a un paquet hein, regardez-ça ! Jusqu'ici. Y'en a énormément.* »

<sup>133</sup> ZASK Joëlle, « L'enquête sociale comme inter-objectivation », *op.cit.*, p.160.

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> Voir URL : <http://raconterletravail.fr> (consulté le 20 janvier 2020)



qui pouvait livrer son témoignage, le voir apparaître en ligne, et éventuellement édité dans une collection dédiée des éditions Seuil<sup>136</sup>. Il s'agissait, indiquait son initiateur, de « contribuer à sortir le pays de l'état inquiétant dans lequel il se trouve<sup>137</sup> » en permettant, par la publicisation de récits, d'aider les « invisibles » à être « pris en compte, [à] être reconnu[s] dans la vérité et la spécificité de [leur] condition<sup>138</sup> ». Inventer un dispositif accueillant la parole de *n'importe qui* visait à permettre, par la médiation du texte autographe, à *n'importe qui d'autre* de comprendre qu'existaient, au travers du pays, précisément des *autres* ; prendre connaissance par la lecture de leurs vies parfois rugueuses était une façon de « prendre en compte » cette diversité des conditions pour interroger la sienne propre. La perspective de P. Lejeune était différente en cela que, s'il s'agissait bien de considérer « l'autobiographie [comme] un patrimoine<sup>139</sup> », comme un « bien collectif<sup>140</sup> » dont il fallait la transmission en accordant « à ces récits la valeur d'un acte de vie, au lieu d'y voir seulement une source de l'histoire, un objet d'étude scientifique ou un procédé thérapeutique<sup>141</sup> », une grande insistance était mise sur les implications de la catégorie d'autobiographie. Celle-ci, pour P. Lejeune, est un « engagement que prend un auteur de raconter directement sa vie (ou une partie, ou un aspect de sa vie) dans un esprit de vérité. Le pacte autobiographique s'oppose au pacte de fiction. Quelqu'un qui vous propose un roman (même s'il est inspiré de sa vie) ne vous demande pas de croire pour de bon à ce qu'il raconte : mais simplement de jouer à y croire. L'autobiographe, lui, vous promet que ce que qu'il va vous dire est vrai, ou, du moins, est ce qu'il croit vrai. Il se comporte comme un historien ou un journaliste, avec la différence que le sujet sur lequel il promet de donner une information vraie, c'est lui-même<sup>142</sup> ». Dans un cas comme dans l'autre était formulé un enjeu de politique de reconnaissance, d'accueil et de mise en circulation de la parole singulière, mais avec un accent plus ou moins important mis sur la véracité de celle-ci. Or c'est bien cette problématique qui est posée au Rize au travers de sa collecte. Faut-il engager les villeurbannais à dire ce qu'ils veulent, à confier à Cécile des récits dont la trame serait toute entière tributaire du bon vouloir de leur mémoire ? Faut-il procéder à des contrôles en aval de leur recueil, ou au moment même de leur formulation, afin de garantir l'exigence de vérité factuelle ? Ce que j'ai tâché de montrer dans cette séquence, c'est que le Rize, sous la houlette de Xavier, explore différentes voies de réponse en veillant à ne pas trancher définitivement en faveur de l'une d'entre elles. Grâce à Cécile, il élabore une collection de récits en « je », des « *quasi-autobiographies* » - pour prendre un terme du directeur - qui permettent à la

---

<sup>136</sup> Voir URL : <http://www.seuil.com/collection/collection-3873> (consulté le 20 janvier 2020)

<sup>137</sup> ROSANVALLON Pierre, *Le parlement des invisibles*, Paris : Seuil (collection « Raconter la vie »), 2014, 80 pages, p.9.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>139</sup> LEJEUNE Philippe, « L'autobiographie comme patrimoine », *Espaces Temps*, n°74-75, 2000, pp.110-121, p.112.

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> *Ibid.*

<sup>142</sup> Voir URL : [https://www.autopacte.org/pacte\\_autobiographique.html](https://www.autopacte.org/pacte_autobiographique.html) (consulté le 20 janvier 2020))

personne d'être reconnue en sa qualité de sujet parlant, et d'être placée à égalité de n'importe quelle autre. Le travail sur la forme de l'écriture qu'effectue la biographe permet de faire de chacun un exemplaire, une occurrence de la « vie à Villeurbanne », sans avoir le moindre compte à rendre sur la vérité de ce qu'il raconte. En même temps, la saisie archivistique des dossiers de QM permet un autre genre d'attachement : les témoins singuliers participent à la documentation de l'histoire de Villeurbanne, et sont alors liés entre eux par cette histoire-même, ce qui n'est pas rien non plus sur un plan politique – chacun peut apporter sa pierre à un plus vaste récit. Reste qu'en l'état, l'organisation de la collecte reste insatisfaisante, puisqu'elle ne livre pas de témoignages en bonne et due forme, eu égard à ce que requiert cette construction de l'histoire : le travail de Cécile reste, de ce point de vue, contre-productif, car ne conduisant pas à la production de « sources » fiables.

J'ai surtout tenté de montrer que les deux perspectives sont elles-mêmes interrogées, sans cesse, par le Rize. On ne se contente pas, ici, de collecter des choses, pas plus qu'on ne se contente de constater voire de déplorer des oppositions entre telle ou telle « optique » d'enquête : on interroge les frictions, on soulève les enjeux épistémologiques qu'elles font apparaître, sans parvenir (ni chercher) toujours (à) des voies de compromis. C'est ce dont témoignent *Les mots parleurs* : un dispositif en un sens orthodoxe – dans la compartimentation du temps de la fabulation et du temps de la vérité, dans la nette séparation qui s'actualise, dans les activités comme dans les termes des uns et des autres, entre ce qui relève de la littérature et de ce qui relève de l'histoire – qui ratifie une sorte d'inconciliabilité des perspectives, mais qui, tout au moins, permet à Dominique et à Marie-Lise de spécifier les valeurs et les enjeux spécifiques de leurs approches, tout en permettant à leurs publics d'enquêter, à chaque fois, sur précisément les lignes de partage ou de connivence entre l'une et l'autre. Préserver au sein d'une même institution de telles tensions positives est certes un défi majeur, mais aussi une façon de *faire équipe* dans la mesure où les moments de litige constituent, pour le Rize, autant d'occasions de se découvrir, d'interroger son projet de service, et de faire « prendre en compte », par celles et ceux qui y travaillent, la nécessité qu'il y a à réfléchir, toujours, à la portée pragmatique de leurs actions. Cette problématique du « faire équipe » à l'épreuve de l'inconciliable nous occupera plus particulièrement dans la séquence 9, ainsi que dans la conclusion de ce rapport où il sera fait état du changement de direction du Rize à compter de septembre 2015, et de ses conséquences sur le « nous, riziens ».

Nous avons maintenant tous les éléments en main pour nous emparer d'une autre activité centrale du Rize, à savoir ses expositions. En effet les travaux de Cécile, comme ceux de Dominique, sont repris par Delphine pour élaborer ses scénarios, ses scénographies, ses cartels ; tout ce que nous avons vu précédemment avec les associations, l'IQMP et les passionnés de Villeurbanne va, sous ses mains, prendre encore une autre consistance. Nous savons, en somme, d'où sa matière première à elle provient, et il va s'agir de voir ce qu'elle en fait, de comprendre quel genre d'investigation elle mène à son tour à partir de des matériaux hétéroclites qui lui parviennent. Que fait elle des précieuses « sources » archivistiques, des documents aussi « beaux » que le plan du Château-Gaillard ? Comment

manipule-t-elle à son tour l'histoire et la littérature, les sciences et les arts ? Que visent alors ses dispositifs, quels publics et quels attachements font-ils naître ? En un mot, que vont devenir ces complexes formes de « mémoire » nées en d'autres sites, une fois mobilisées en vue de dresser une exposition ?

## Séquence 8. Exposer le commun

Quelques semaines avant *Les mots parleurs*, le 4 février 2014 exactement, a lieu l'inauguration de l'exposition « *Cultes – les religions dans la ville* ». Dans le hall bondé du Rize je vais aux nouvelles des personnes déjà rencontrées : Annie et Guy, qui apprécient en connaisseurs les techniques de montage (« *C'est un sacré boulot ! Et ils ont l'air d'avoir de bonnes imprimantes, pas comme nous, ça c'est quelque chose que j'ai oublié de vous montrer, nous on fait du collage A4, avec une trentaine de feuilles pour faire une grande photo !* ») ; Jean-Paul, qui trouve l'exposition « *très jolie, très bien faite ; quelqu'un qui arrive pour voir ça a une vision assez belle des religions, mais quand vous arrivez ici, l'histoire de l'implantation n'apparaît pas du tout. C'est un peu dommage, quand on dit mémoire et société...* ». Sonia, qui m'indique que j'ai désormais tout l'air d'être ici « *comme un poisson dans l'eau* » ; madame Pètre, qui prend en note des informations (« *j'amène un petit carnet et je regarde !* »). Je croise aussi Chantal, que j'avais rencontrée à propos des visites guidées des cimetières de Villeurbanne<sup>1</sup> qu'elle organise : souvent « *découragée* » de ne pas voir son travail suffisamment reconnu, elle me conduit cette fois avec enthousiasme vers un des classeurs présents dans l'exposition qui enferme un texte rédigé par elle (« *Vous ajouterez dans votre thèse que c'est un sujet qui peut rendre très émotionnelle, il faut apprendre à gérer le stress. Je croyais que j'étais tombée un peu dans l'oubli... mais non ! Je vais remercier Delphine !* »). Et puis c'est Jean-Paul Bret qui prend la parole pour saluer une exposition « *qui prend ses racines dans un travail collectif* » : ses remerciements vont aux photographes Fabien et Bruno ; à Xavier, à Delphine, ainsi qu'à « *tous les collaborateurs qui ont écrit les textes* », aux « *personnels du Rize qui sont ici et qui gravitent dans ce lieu d'excellence* » et qui ont notamment produit un journal d'exposition<sup>2</sup> qui « *non seulement va avoir une utilité pour ceux qui en disposent ce soir, mais qui restera aussi un document de référence lorsqu'on aura à évoquer les cultes et leur histoire ici à Villeurbanne* ». Après une reprise en synthèse des grands axes de l'exposition il fait appel à sa propre vie comme exemplaire de ce que Villeurbanne fait faire : « *j'ai vécu dans une famille totalement areligieuse, au sens du « a » privatif, anticléricale en tous cas, et dans cette ville, ici à Villeurbanne, j'ai rencontré le fait religieux.*

---

<sup>1</sup> Au Nouveau Cimetière de Cusset, nous décryptons avec elle les tombes dont la diversité révèle celle de Villeurbanne (« *un cimetière, c'est le reflet d'une ville* », m'expliquera-t-elle lors d'un entretien) : « *Se faire enterrer à Villeurbanne en étant venu d'ailleurs, c'est marquer pour toujours son appartenance au territoire villeurbannais. Ici vous pouvez lire "ad vitam aeternam", donc pour toujours ici à Villeurbanne, mais sans oublier son origine puisque vous voyez en même temps toutes ces inscriptions en italien. On est devenu villeurbannais tout en gardant sa spécificité.* »

<sup>2</sup> Journal envoyé quelques jours plus tôt par le Rize au maire, accompagné d'un courrier indiquant que « *la rigueur du propos et la qualité des images permettent d'entrer dans la compréhension d'un sujet sensible mais qui correspond aux réalités de Villeurbanne.* »

*D'abord les catholiques, après les juifs, puis la communauté musulmane, et puis d'autres, les protestants, l'église évangélique, l'église réformée, et je suis reconnaissant à cette ville de m'avoir permis toutes ces rencontres. J'ai connu beaucoup d'ouvertures, beaucoup d'enrichissements, et une envie de connaître l'autre, que l'on ne peut pas rencontrer ailleurs qu'à Villeurbanne. Au Rize, cette mise en valeur de l'altérité apparaît ici, on voit bien qu'une exposition comme celle-ci, est là en tant que reconnaissance de l'autre, de l'altérité ». Puis, après avoir livré un historique des relations entretenues par ses prédécesseurs avec la question religieuse, le maire change de pronom : c'est « nous » qui sommes mis en jeu. « Notre expérience à Villeurbanne, qu'on retrouve ici retracée, est riche, et l'existence de nombreux lieux de culte atteste bien que ceux qui vivent ici ont souhaité y vivre pleinement, c'est à dire librement, en toute conscience [...]. Et notre expérience de la vie ensemble nous a amené à concevoir des espaces de bien-être, en bonne intelligence, même s'il est évident que ce sens du partage est fragile, qu'il nécessite d'être animé et protégé ; j'entretiens des relations fraternelles avec l'ensemble des communautés religieuses et avec leurs représentants ; avec tous, mon rôle consiste en la recherche pérenne d'un fil conducteur, et d'un espace qui nous rassemble ». A ce point de notre parcours, ce rappel des lignes politiques qui prévalaient à la création du Rize (séquence 2) fait écho à ce que nous avons exploré depuis, et à ce qui va être encore au cœur de cette huitième séquence : la quête d'un « fil conducteur », la reconnaissance de l'« altérité », la nécessité d'animer le « sens du partage », l'horizon d'une pérennité dans ce travail d'animation qui garantisse, d'une certaine manière, la bonne tenue du social lui-même. La réflexion de Jean-Paul Bret participe en ce sens de ce que l'on a coutume d'appeler la « réflexivité » des acteurs, que nous avons vue à l'œuvre sur chaque site d'enquête : le sociologue a, comme le signalait B. Latour, « une boucle de réflexivité de retard sur ceux qu'il choisit d'étudier<sup>3</sup> ».*

Après le maire c'est Xavier qui fait un discours dont il convient de reprendre l'essentiel : dans un contexte « où l'on amalgame sans cesse la critique des religions, le rejet de l'immigration, la peur du communautarisme, il y a sans doute quelque chose à faire pour tenter d'y voir clair et pour susciter un débat ; bref, prendre en compte sérieusement le fait religieux dans la ville contemporaine et essayer de le décrire. [...] Ces questions méritent donc qu'on prenne le temps du recul et de la réflexion [...] Cette exposition est le résultat d'un très beau travail, celui de toutes les personnes que je viens de remercier mais aussi de toute l'équipe du Rize, les personnels techniques également. Son objectif est de faire émerger des questions. Nous n'abordons ni le pourquoi ni le sens des religions, ni leur doctrine, ni leurs croyances personnelles qui relèvent toujours des choix individuels et de la sphère privée, mais il est probable que cette exposition suscitera des réactions d'étonnement, de surprise ou peut-être d'incompréhension [...]. Nous abordons un sujet aux multiples facettes qui ne sont pas toutes approfondies mais dont nous souhaitons qu'elles permettent au moins d'éveiller la

---

<sup>3</sup> LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, op.cit., p.50.

*curiosité, de dépasser les simplifications et de comprendre la complexité des choses. Pour aller plus loin, chacun sera invité à se documenter, à aller à la rencontre des personnes et des organisations qui sont évoquées dans l'exposition et aussi à revenir à l'un ou à l'autre des multiples rendez-vous que nous proposons durant les quatre mois qui viennent* ». C'est la logique des temps forts qui est décrite : l'exposition est une ressource autour de laquelle s'articule une gamme d'événements et d'ateliers qui doivent permettre d'approfondir les points qu'elle aborde. Elle vise surtout à faire problème, à « susciter des réactions » dans le public, de sorte que le thème des religions est moins ce sur quoi l'exposition vise à faire le point dans une logique pédagogique que ce sur quoi, précisément, le public est appelé à enquêter à l'appui des ressources qui lui sont rendues disponibles. Autrement dit, le Rize prend acte d'un problème social contemporain – « à l'heure où le débat sur la laïcité revient régulièrement sur la scène », indique le programme sorti en février 2014 – et se propose de le documenter, de le soumettre à un examen collectif, ou plutôt à de multiples investigations effectuées, à chaque fois, dans des temps dédiés de son programme. Lisons un peu mieux celui-ci : « *L'expo "Cultes – Les religions dans la ville" apporte sur ce sujet des connaissances et des clés de lecture, proposant ainsi remède aux idées reçues – et (dieu sait qu') elles sont nombreuses en matière de religions. En croisant la rigueur scientifique de chercheurs et l'approche sensible de photographes, le Rize donne à comprendre le fait religieux en ville à partir de l'exemples villeurbannais, à travers l'image, le texte ou la musique* ». Il semble que la tension abordée dans les deux séquences précédentes entre les sciences et les arts, pour le dire vite, soit encore constitutive de la méthode employée pour *Cultes*. La science est convoquée pour sa « rigueur », tandis que la photographie est mobilisée au titre de son caractère « sensible » ; la première représentée par les contributions textuelles de l'ISERL<sup>4</sup> et du LARHRA<sup>5</sup>, la seconde par les clichés Fabien et Bruno, « *deux photographes reporters [employés] pour capter l'esprit du paysage religieux villeurbannais* ». Des deux, seul Fabien est présent à l'inauguration ; après les discours, je me greffe à la conversation qu'il est en train d'avoir avec Delphine ; ils commentent attentivement les photographies exposées : « *Celle-ci je l'ai mise en petit, là* », « *Celle-là est incroyable, hein ?* », « *Toi tu es dans un autre mouvement avec le format carré, du coup l'énergie vient de là* », « *Puis quand tu es à l'envers, quand tu cadres, c'est pas le même style d'image* », « *Ce tirage est vraiment bon, tu vois au niveau des couleurs... des reflets et tout, c'est pour ça que je voulais ce papier.* » Delphine revient ensuite, toujours avec Fabien mais aussi avec quelques curieux s'étant à leur tour greffés à la conversation, sur le travail de terrain effectué – « *Les témoins de Jéhovah ont été ouverts par rapport à notre demande* », tandis qu'« *on a eu un peu de mal pour mettre un pied dans la synagogue, parce qu'à Chabbat on ne prend pas de photo* ». Avant de quitter les lieux, j'échange quelques mots avec Géraldine Z., arrivée depuis quelques semaines seulement dans l'équipe : elle observe elle aussi les résultats d'un travail

---

<sup>4</sup> Institut Supérieur d'Étude des Religions et de la Laïcité.

<sup>5</sup> Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes (UMR 5190).

photographique qui n'a manifestement pas été de tout repos et fait plusieurs fois le tour de la salle pour « *prendre la mesure de l'espace* » en vue des visites commentées qu'il lui reviendra de réaliser.

Dans cette petite description de l'inauguration, il y a de quoi dessiner le cheminement de cette séquence. Cheminement à rebours toutefois puisque plutôt que d'aller visiter immédiatement l'exposition, nous allons devoir commencer par un retour en arrière dans les coulisses de sa préparation, pour suivre ce que J. Davallon nommait l'« opération de mise en exposition<sup>6</sup> » : « un ensemble d'opérations techniques portant sur des choses, de l'espace et des acteurs sociaux<sup>7</sup> » qui permettent, par leur imbrication, de donner corps à un dispositif qui *in fine* puisse, comme le soulignait A. Desvallées, « exprimer les faits, des phénomènes et pour provoquer des impressions<sup>8</sup> » - raconter une histoire cohérente et efficace en « déroul[ant] un fil, en structurant une logique de visite, un parcours<sup>9</sup> ». C'est l'attention portée à ces opérations qui requiert de situer l'investigation à l'amont de la disponibilité publique de l'exposition là où une bonne partie des publications consacrées aux expositions donne souvent « *a priori* à l'exposition le statut d'un objet sémiotique<sup>10</sup> ». J. Davallon lui-même, indiquant sa difficulté à saisir toujours ce que seraient les « pratiques courantes chez les concepteurs d'exposition<sup>11</sup> », tend parfois à supposer que « le concepteur » est une sorte d'incarnation de « la société<sup>12</sup> » qui garde, en quelque sorte hors de la vue d'autrui, ses secrets de fabrication. De même, dans *Le témoignage exposé*, L. Idjéraoui-Ravez aborde-t-elle en détail les dispositifs muséaux en tant qu'objets finis mais sans remonter toutes les étapes de leur conception de sorte que, par exemple, le passage du « recueil du témoignage [vers] sa diffusion au musée<sup>13</sup> » est évoqué mais non disséqué – alors qu'il nous aura fallu pratiquement une séquence, ici, pour comprendre *une partie seulement* de ces médiations telles qu'elles s'effectuent au Rize. D'autres chercheurs prennent également pour point de départ le « produit fini », stabilisé ; qui pour en analyser les effets présumés sur le public (ainsi, de « l'expérience vécue<sup>14</sup> » des visiteurs dans des expositions interactives) ; qui

---

<sup>6</sup> DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, *op.cit.*, p.11.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Cité par CHAUMIER Serge, « Les écritures de l'exposition », *Hermès, la revue*, n°61, 2011/3, pp.45-51, p.48.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.46.

<sup>10</sup> DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, *op.cit.*, p.17.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.53.

<sup>12</sup> « Il semblerait bien que l'écrit reste effectivement le droit de regard que le concepteur (et donc la société) garde sur l'exposition et l'exposé. Qu'il porte, à côté des autres médias, la responsabilité sociale du texte. » (*Ibid.*) Il s'agit d'une reprise presque littérale de la *Rhétorique de l'image* de R. Barthes : « Le texte est vraiment le droit de regard du créateur (et donc de la société) sur l'image : l'ancrage est un contrôle, il détient une responsabilité, face à la puissance projective des figures, sur l'usage du message ; par rapport à la liberté des signifiés de l'image, le texte a une valeur répressive, et l'on comprend que ce soit à son niveau que s'investissent surtout la morale et l'idéologie d'une société. » (BARTHES Roland, « Rhétorique de l'image », *op.cit.*, pp.44-45).

<sup>13</sup> IDJERAOUI-RAVEZ Linda, *op.cit.*, p.114.

<sup>14</sup> LE MAREC Joëlle, « L'interactivité, rencontre entre visiteurs et concepteurs », *Culture & Musées*, n°3, 1993, pp.91-109, p.93.

pour en décrire les évolutions historiques (ainsi, de l'avènement du « design<sup>15</sup> » avec « toute la panoplie de l'appareil publicitaire, du spot télévisuel au guide touristique, [...] constamment mobilisée pour rappeler au public qu'il y a là, sur son chemin, un musée qu'il lui faut absolument visiter ou une exposition qu'il ne peut rater<sup>16</sup> », ou encore « la tendance de la plupart des musées à rejoindre les modèles de gestion privée<sup>17</sup> » du type « marque + architecte = rentabilité touristique et économique<sup>18</sup> »). De telles approches tendent, faute de pouvoir les documenter empiriquement, à présumer des intentions des institutions et des concepteurs d'expositions, et donc à interpréter ces expositions comme autant d'objets susceptibles d'être soumis à un genre de sémiotique ou/et d'herméneutique, voire de socio-histoire pour autant qu'une exposition serait un « reflet » de sa société. Le « sens » est alors recomposé *a posteriori* à partir de l'exposition et d'investigations *ad hoc*, laissant effectivement dans l'ombre la façon dont ce sens a été pensé, composé, agencé par des acteurs qui en cela l'ont fait advenir.

Pour dépasser cette limite, il faut « resserrer l'échelle d'observation<sup>19</sup> ». L'ouvrage de S. Houdart consacré à l'Exposition universelle de 2005 au Japon, auquel on emprunte cette recommandation, témoigne par sa structure même de cette nécessité. C'est en effet en arrivant un peu après la moitié du livre que l'on trouve un « interlude » dans lequel l'anthropologue explique qu'elle va, à partir de ce moment charnière de son compte-rendu, s'attacher à la façon dont « les organisateurs *se saisissent* progressivement de l'universel qu'ils sont en train de constituer<sup>20</sup> » ; après 160 pages érudites mais situées à une échelle générale succède une analyse beaucoup plus ethnographique où l'on se demande par exemple comment les architectes produisent des « cosmologies nouvelles<sup>21</sup> » dans leurs dessins, comment des affaires de « stock d'images<sup>22</sup> » et de « retouche photographique<sup>23</sup> » s'avèrent être capitales dans la naissance de quelque chose d'aussi gigantesque qu'une « Exposition

---

<sup>15</sup> SCHIELE Bernard, « L'invention simultanée du visiteur et de l'exposition », *Culture & Musées*, n°2, 1992, pp.71-98, p.85.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.86.

<sup>17</sup> DESVALLEES André, MAIRESSE François, « L'organisation des musées : une évolution difficile », *Hermès, la revue*, n°61, 2011/3, pp.30-37, p.33.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>19</sup> HOUDART Sophie, *L'universel à vue d'œil*, Paris : Pétra (collection « Anthropologiques »), 2013, 280 pages, p.167.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> « Le projet architectural peut être défini comme une production graphique, un espace de représentation auquel on a accès au travers d'effets visuels. Au nombre des documents (plans, sections, détails) qui servent à figurer le bâtiment, les dessins en perspective [...] constituent les outils décisifs de conviction en ce qu'ils offrent du projet une image réaliste en faisant émerger le bâtiment non encore existant dans l'espace informatique virtuel [...]. C'est comme si les architectes, au moment de réaliser ces dessins, devant les choix graphiques dont ils disposent, se posaient sans cesse la question : que faut-il pour que le monde, ou l'organisation du monde dont on fait la proposition tienne ? Qu'y met-on ? Sur quels types de relations mise-t-on ? Donnant forme à l'utopie imaginée par les organisateurs, les images conçues par les architectes et les infographistes préfigurent des mondes en formation, des cosmologies toujours nouvelles. Il n'est qu'à observer leur fabrication pour voir sous ses yeux des mondes en train de se faire. » *Ibid.*, p.172.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.176.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.181.



universelle ». En allant voir de plus près à l'amont de l'exposition, au-delà de ses premières visites et de ses lectures documentaires, S. Houdart démontre que « la mise en exposition enseigne davantage que l'exposition elle-même<sup>24</sup> » : même si « des années de préparation ne suffisent pas à défaire de manière irréversible des ontologies bien ancrées, du moins l'Expo aura-t-elle essayé : construire des discours, glaner des concepts et les articuler, en éprouver les failles et les mettre à l'épreuve d'une conscience citoyenne et du redoutable travail de comptage des experts ; compter sur les outils informatiques, les logiciels d'aide à la conception, et sur leur faculté à projeter des mondes nouveaux et à rejouer les relations entre les êtres.<sup>25</sup> » Ce souci porté à l'activité réelle des acteurs permet de laisser de côté les analyses qui, regardant les choses « faites », réduiraient typiquement telle ou telle exposition à n'être qu'un reflet d'idéologies politiques ou, pour reprendre ce terme, d'ontologies déjà-là et simplement reconduites, recopiées sans être interrogées par les concepteurs, reléguant dès lors ceux-ci au rang de simples courroies de reproduction du monde « tel qu'il est ».

Pour documenter la mise en exposition au Rize, je propose pour ma part de découper cette séquence-ci en trois temps, en précisant toutefois plusieurs choses. D'abord, si pour les besoins de l'analyse on va prendre l'une après l'autre différentes phases du travail de Delphine puis de Géraldine et quand bien même la forme de l'exposition se stabilise au fur et à mesure qu'approche son inauguration, en réalité la sélection des photographies, le travail sur les brouillons, l'agrégation de nouveaux documents et l'écriture des scénarios se font sans cesse. J'ai donc essayé de mettre autant que possible l'accent sur les allers-retours auxquels l'une et l'autre (ainsi que leurs équipiers photographes ou scénographes) se livrent entre ces diverses opérations mais pour une part, la préparation d'une exposition mobilisant l'équipe pendant des mois, il est impossible d'espérer la saisir dans son intégralité et dans toute sa densité empirique : il y a nécessairement une part de schématisation dans le plan qui va être suivi ici. Ensuite, la seconde précision concerne le caractère thématique de *Cultes*, qui a pour conséquence qu'on ne trouvera pas dans cette séquence une sorte de synthèse de tous les matériaux que nous avons vus jusqu'ici être produits (par l'IQMP, par les *Amis de Descartes*, etc.) Comme chaque exposition, *Cultes* donne lieu à une enquête particulière : elle fait naître des matériaux spécifiques, elle « sélectionne » une partie seulement des choses disponibles aussi bien dans les Archives que dans la mémoire du CMS (on y reviendra), et plus généralement elle engage certains attachements du Rize et en laisse de côté, temporairement, d'autres. Enfin, le choix de retenir cette exposition-là pour cette séquence-ci tient aussi aux conditions d'exercice de ma propre enquête : c'est *Cultes* qui a été, dans la temporalité de ma recherche, l'exposition dont je pouvais le mieux suivre les coulisses. Grosso modo, de septembre 2013 à mai 2014, j'ai enregistré une masse de matériaux – documents, brouillons, plans d'exposition, entretiens, observations – qui permettent de

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.255.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.256.

rentrer dans la complexité de l'affaire, davantage que ne le permettent les matériaux dont je disposais pour d'autres expositions (exception faite de « *Et ils sont où les ouvriers ?* » - séquence 9). D'où il ressort aussi que la longueur relative de cette séquence tient à l'ampleur de ce matériau ; j'ai cependant tâché d'être aussi équilibré que possible dans sa mobilisation en écourtant des dizaines de transcriptions qui souvent occupent trente ou quarante pages, en n'employant des images que lorsqu'elles étaient le plus nécessaires, tout en essayant de donner à voir l'ampleur et l'hybridité du travail tout à la fois pratique, intellectuel et technique que suppose la naissance d'une exposition.

Maintenant, le programme : nous reviendrons d'abord sur le travail des images, c'est-à-dire sur la façon dont Delphine sélectionne, en vue de *Cultes*, photographies et images d'archives produites initialement *pour d'autres motifs*, en même temps que des photographies commandées pour l'occasion à Fabien et Bruno. Ce sera l'occasion pour nous de comprendre ce que « sélectionner » signifie au juste en proposant une hypothèse de « praxéologie du tri » qui devra nous aider à saisir les opérations exactes qui président à la sélection de matériaux pertinents pour l'exposition. L'enjeu au plan théorique sera de proposer une alternative à une vision subjectiviste du « tri », en essayant d'être attentifs aux procédures réellement mises en œuvre par la responsable d'exposition avec l'appui de ses divers collaborateurs, et à la « mémoire de l'enquête » - mémoire pratique, mémoire de travail – que ces procédures activent. Dans un second temps nous suivrons Delphine dans la mise en place de la scénographie, c'est-à-dire dans les diverses traductions qu'elle doit effectuer entre son scénario d'exposition, les matériaux enregistrés sur son ordinateur, et la salle concrète où doit se réaliser empiriquement son « *propos* ». Il s'agira notamment de voir comment elle tâche de monter un dispositif qui *trace le commun*, en se fondant d'une part sur les ressources de l'enquête photographique, et d'autre part sur les ressources scientifiques mobilisées pour l'occasion. Enfin, la troisième section sera consacrée à la façon qu'a Géraldine Z. de s'emparer à son tour (et avec d'autres attachements) de l'exposition dans les visites guidées dont elle a la charge. Nous verrons à ce moment-là comment celle-ci explore ce qu'on appellera la « géométrie variable » de l'histoire proposée dans *Cultes* : si Delphine visait le « grand public », la médiatrice a quant à elle affaire à des « *publics spécifiques* » dont il faut, à chaque fois, prendre en charge les particularités. Chaque visite a quelque chose d'une gageure, supposant d'elle qu'elle sache sociographier son « *groupe* » et lui confectionner une histoire sur mesure, en vue de « *susciter le pourquoi* ». S'il nous faudra être extrêmement synthétique sur cette médiation des expositions, cette troisième section nous permettra cependant d'avoir quelques clés d'analyse utiles pour parvenir ensuite à une neuvième séquence dans laquelle la question de l'« *appropriation* » publique - pour reprendre dès maintenant un terme de Delphine - de l'objet « exposition » sera mise au premier plan de l'enquête rizienne.

## I. Le travail des images

La première partie des « images » employées par Delphine provient d'archives. Archives au sens large dans la mesure où il peut s'agir aussi bien de documents exhumés par Dominique que de photographies ou de cartes postales confiées par des particuliers soit dans le cadre de *Quelle mémoire !* (en sus des témoignages), soit par des appels aux dons, soit le plus souvent à l'occasion de rencontres faites dans l'enquête exploratoire qui occupe les mois précédant l'ouverture de chaque exposition<sup>26</sup>. Ces différentes images sont toutes documentées, mais pas tout à fait de la même façon : celles qui sont passées par Dominique ont été décrites, indexées, etc., tandis que les autres peuvent être simplement stockées sur le CMS dans les répertoires de travail du temps fort ; concernant ces dernières, les informations livrées par les personnes au moment de leur don (ou *a posteriori*) sont soit consignées dans un fichier texte afférent, soit « mémorisées » par le membre du Rize qui a reçu le don ou trouvé le document, soit, le cas échéant, inscrites dans les échanges de mail ayant eu lieu entre le Rize et les « donateurs<sup>27</sup> ». Le lecteur attentif aura déjà vu apparaître dans les notes de la séquence 4 - avec les tenancières de la *Joyeuse Gargotte*<sup>28</sup> - ou dans la séquence 5 - avec le cas exemplaire de la rencontre avec Marcel -, des exemples de ces moments plus ou moins informels qui se transforment de manière imprévue en moments d'enquête dans lesquels les riziens prennent des contacts, empruntent des documents, invitent les habitants à rencontrer Cécile, etc. On reviendra dans un instant sur les conséquences de cette accumulation constante de matériaux par des canaux divers, dont le caractère hétéroclite pose la question de leur « mémorisation » par le Rize.

Les images qui arrivent à Delphine en étant *déjà* documentées présentent l'avantage de pouvoir être plus simples à intégrer au scénario d'exposition : grâce aux dates, à l'identification des personnes, aux descriptions faites des éléments qui figurent sur l'image, on peut éventuellement les ranger sous telle catégorie, tel thème, tel moment d'une frise chronologique. Cependant, ce n'est pas la même chose de commander des clichés en stipulant d'avance dans un contrat les exigences auxquelles ils doivent se soumettre que de devoir travailler avec des documents qui ont été produits auparavant, ailleurs, dans d'autres conditions et avec d'autres enjeux : leur mise en conformité avec l'argument de l'exposition est d'autant plus délicate et suppose aussi de la part de Delphine qu'elle sache les trier. Ce « tri » est sans doute l'opération la plus récurrente et la plus complexe de la mise en exposition ; il s'effectue aussi bien dans les débuts du processus qu'à la toute fin lorsque, alors même que

---

<sup>26</sup> Pour *Cultes*, le travail préparatoire a été entamé environ un an plus tôt : début 2013 le choix du thème est établi, les appels à prestataires sont lancés, et au fil des réunions la direction prise se peaufine. Pratiquement, l'équipe du Rize jongle entre trois ou quatre temps forts : celui qui est en cours, et ceux qui sont à venir dans la quinzaine de mois suivants.

<sup>27</sup> On emploie les guillemets dans la mesure où il peut s'agir, comme on va le voir dans un instant, de prêts.

<sup>28</sup> Séquence 4, note 187.

l'architecture de l'espace d'exposition et la scénographie ont été validées, il faut encore troquer une image pour une autre, revoir le plan de circulation dans la salle, etc. Mais les verbes « trier », ou « sélectionner », commodes pour résumer grossièrement la chose, ne sont pas suffisants pour décrire ce que fait quelqu'un comme Delphine ; ils pourraient même, de par leur connotation active (*je, tu, elle* « trie »), engager une perspective psychosociologique qui reviendrait à dire qu'en dernier lieu c'est la « subjectivité » de la responsable des expositions qui parle (comme si elle triait au petit bonheur ou/et en fonction de sa « sensibilité »), ou bien son *habitus* qui, en tant que « principe organisateur <sup>29</sup> » de son action, la conduirait à organiser la matière de son travail dans une « docte ignorance<sup>30</sup> » de ses principes - soit, in fine, à mobiliser sans s'en rendre compte des critères arbitraires (mais « socialement situés ») pour déterminer ce qui doit être conservé ou écarté de l'exposition. Et de là, nous pourrions retrouver le discours désormais bien identifié des fraudes de la mémoire, des sélections arbitraires du passé... Mais tâcher d'indexer des explications à ce que les gens font ou plutôt disent faire n'est pas la même chose que de s'attacher à ce qu'ils font effectivement. Il nous faut donc adopter une autre perspective, qui nous permette de saisir non pas les motifs ou les structures qui dirigeraient le « tri », mais ce tri tel qu'il s'opère effectivement.

## 1. Praxéologie du « tri » et mémoire de travail

### a. Du regard au regarder : « au milieu des choses »

C. Tardy, dans son introduction à un ouvrage collectif consacré aux *Médiations des patrimoines documentaires*, nous offre une première prise intéressante sur le problème : « une des caractéristiques de la photographie [...] est que le sens lié à son contexte de production ne circule pas "automatiquement" avec elle, que son interprétation s'effectue selon ses contextes d'usages. Une fois placée dans un espace de communication plus large que son contexte de production, la photographie entre dans un jeu de réinterprétation constante, avec de nouveaux acteurs garants du sens de l'image.<sup>31</sup> » Ce qu'il s'agit de faire, c'est alors la description non pas d'un « corpus d'images [dans une approche sémiologique] mais d'espaces socio-organisationnels pratiquant l'image documentaire et confrontés à la mise en place de dispositifs de circulation et d'échange de leurs fonds iconographiques<sup>32</sup> ». Cette perspective rappelle la présentation faite par B. Latour des galeries du Muséum d'histoire naturelle de Paris : les collections qui s'offrent au regard du visiteur sont là parce que l'« on a fait glisser les rats, les sondés, les oiseaux, par transformation progressive, d'un contexte

---

<sup>29</sup> BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique, op.cit.*, p.307.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> TARDY Cécile (dir.), *Les médiations documentaires du patrimoine*, Paris : L'Harmattan (collection « Nouvelles Etudes Anthropologiques »), 2014, 212 pages, p.8.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.9.

dans un autre contexte, d'une vie dans une autre [...]. Jamais on n'observe le passage du concret à l'abstrait, mais toujours d'un concret à un autre concret ; jamais on ne sort du réel pour aller vers le formel, mais toujours on glisse d'un réel à un autre réel.<sup>33</sup> » Le travail de Delphine consiste très précisément à faire de tels déplacements mais du même coup, pour ce qui est des images issues d'archives (publiques ou privées) qui nous occupent pour l'instant, la difficulté vient de ce qu'elles n'ont précisément pas été documentées dans l'optique d'une exposition. Les légendes, notes griffonnées ou explications détaillées qui les accompagnent sont en ce sens aussi utiles que problématiques - de telles images, en un mot, ne sont pas d'emblée « documentantes<sup>34</sup> » pour son propos. Par conséquent une photographie qui peut avoir la plus grande valeur pour un particulier au titre de son histoire familiale ou une image d'archives particulièrement fascinante au titre de l'histoire de Villeurbanne peut ne pas avoir la moindre pertinence dans le dispositif que Delphine conçoit. Aussi lui revient-il de soumettre de tels « documents » à une série d'épreuves ayant vocation à permettre d'en évaluer la valeur opératoire dans le cadre de leur intégration à l'exposition.

Pour bien spécifier le champ et la méthode de notre investigation, prenons encore un instant pour dire que ces épreuves sont impossibles à énumérer exhaustivement. Des « critères<sup>35</sup> » esthétiques, historiques, thématiques, pragmatiques, techniques, entrent en jeu dans la pratique de Delphine aussi bien au travers des outils informatiques qu'elle utilise constamment pour ordonner ses matériaux qu'au travers de l'exercice de son regard, donc de son *regarder*. Et regarder, comme on a eu l'occasion de le dire à plusieurs reprises, ce n'est jamais simplement « voir » (sauf à forcer cette naïveté, comme Marie-Lise se proposait de le faire dans les *Mots parleurs* – séquence 7) ; c'est toujours *voir comme*, voir « sous » des descriptions, en mobilisant des catégories diverses et un certain nombre d'appuis, conceptuels ou matériels, pour éclaircir littéralement tel ou tel problème émergeant en telle ou telle situation. Essayer de saisir le regard de Delphine c'est donc examiner « des enquêtes effectives dans lesquelles se forment des "jugements de pratique", à l'aide d'évaluations intermédiaires et de propositions instrumentales sur les faits qui ont "une forme opérationnelle"<sup>36</sup> » ; c'est tâcher d'observer des « opérations qui aboutissent à des résultats pratiques : aux opérations d'observation, de collecte de données et d'inférence, "dirigées par des idées dont le matériel est lui-même examiné par le moyen d'opérations idéelles de comparaison et d'organisation" [...] s'ajoutent "le faire et le fabriquer" qui transforment concrètement le matériau d'une situation et modifient l'environnement<sup>37</sup> ». La notion de *jugements de pratique* que L. Quéré emprunte à J. Dewey permet de penser la façon dont l'activité dite « pratique » est toujours et indissociablement une activité « intellectuelle », une activité d'enquête

---

<sup>33</sup> LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *op.cit.*, pp.46-48.

<sup>34</sup> TARDY Cécile, *op.cit.*, p.9.

<sup>35</sup> Je justifierai plus tard cet emploi des guillemets autour de la notion de *critères*, laquelle suggère que Delphine les « aurait » *avant* de les « appliquer », comme une sorte de « grille de lecture » du monde.

<sup>36</sup> QUERE Louis, « Le lieu du raisonnement pratique : "au milieu des choses" », *op.cit.*, p.178.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.179.

qui mobilise sans cesse des choses telles que des principes, des évaluations morales, des concepts, etc. C'est sous cet angle que nous devons nous intéresser au « regard » de Delphine, comme nous avons tâché de le faire en recomposant le travail de préfiguration (séquence 2) ; à la mesure du moins des matériaux dont nous disposons pour ce faire, et en ajoutant enfin que ce regard n'est pas « de » Delphine à proprement parler. « Il n'est pas seulement individuel, mais collectif. Il ne se réduit pas en effet au développement d'une aptitude individuelle à regarder, [...] ni non plus à la transmission de personne à personne, comme cela se produit par exemple avec un architecte enseignant à ses étudiants [...] l'art de regarder un bâtiment. Le travail individuel d'expertise est borné, en amont, par des procédures partagées ; dans des outils de description ou incorporées dans l'"œil" et le savoir-faire du chercheur<sup>38</sup> ». Ce « regard collectif se repère à l'existence d'outils de perception et d'inscription du perçu, transmissibles dans l'espace et dans le temps, qui permettent à un nombre indéterminé de personnes de développer, face à un objet quelconque, un rapport visuel similaire<sup>39</sup> ». Si l'on suit N. Heinich, le caractère collectif du regard recouvre à la fois le fait qu'il soit socialisé (dans des apprentissages scolaires, professionnels,...), le fait qu'il soit encadré par un certain nombre d'outils et de standards « impersonnels » mobilisés *in situ* comme « ressources destinées à établir et à maintenir l'intelligibilité d'un champ d'action<sup>40</sup> », et enfin le fait qu'il soit sans cesse, soit grâce à ces outils soit par les voies ordinaires de la communication entre pairs, discuté, comparé à d'autres, évalué, etc. Outre qu'elle permet de se dispenser d'une version subjectiviste du regard et donc du « tri » qui nous intéresse, cette approche va nous aider à deux titres. D'abord pour repérer, dans nos observations, les opérations et procédures partagées (et les modalités exactes de ce *partager*) par Delphine et ses interlocuteurs : que ce soit avec les photographes professionnels, une graphiste-scénographe ou les autres membres du Rize, ce sont à chaque fois des références, des critères, des justifications qui s'explicitent et qui se coordonnent pour parvenir à un « choix ». Ensuite, en ayant ces éléments en main, on pourra comprendre en quoi le Rize est lui-même un genre d'école du regard. C'est ce que le discours inaugural de Xavier laissait à entendre, mais c'est surtout ce que les médiations de l'exposition – les visites effectuées par Géraldine Z. en particulier – permettent de réaliser (section III) : à ce moment-là, les « jugements de pratique » ne sont plus ceux effectués par l'équipe en amont de l'exposition, mais ceux du public lui-même<sup>41</sup>.

Comment explorer empiriquement toutes ces questions, délicates tant au plan théorique qu'au plan méthodologique ? Si « le raisonnement pratique ne peut pas être appréhendé, sans distorsion considérable de ses propriétés, sous la catégorie du calcul d'une action à accomplir pour atteindre un

---

<sup>38</sup> HEINICH Nathalie, *op.cit.*, p.122.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p.123.

<sup>40</sup> HERITAGE John Christopher, *op.cit.*, p.108.

<sup>41</sup> Cette troisième section nous mènera directement à la séquence 9 puisque cette distribution des rôles, pour le dire vite, sera, dans le cadre de l'exposition « *Ouvriers* » (partiellement) inversée : c'est le public lui-même qui sera appelé à intervenir en amont de l'exposition et donc à se mettre à la place de Delphine pour la concevoir.

but, ni même sous celle de jugement réfléchi, remplissant "les conditions logiques" du jugement formé par l'enquête, [...] il faut cependant garder l'idée que la délibération pratique a pour lieu le champ de l'organisation de la conduite et qu'elle requiert la contribution de l'environnement. [...] Il faut considérer cette délibération comme continue dans l'accomplissement, séquentiel, sériel et temporel, d'un cours d'action, et pas uniquement comme antérieure à l'action. [...] La conduite s'organise "au milieu des choses", et dans le cadre de connexions de différentes sortes entre elles, et [...] cette organisation n'est pas attribuable au seul agent, encore moins à ce qui se passe dans sa tête ou dans sa conscience. Le raisonnement pratique aurait donc lieu, lui aussi, "au milieu des choses" et ne pourrait en aucune façon se passer de leur concours ou coopération.<sup>42</sup> » Or être au milieu des choses, c'est précisément ce que me permet l'enquête au long cours *via* la résidence au Rize : commençons donc par suivre Delphine en nous plaçant « au milieu » de ses choses à elle, lors d'une matinée consacrée au traitement de cartes postales et d'albums de photographies.

#### b. La mémoire de l'enquête

Nous sommes en septembre 2013 et, en me rendant au grand atelier, j'ignore encore de quoi il va s'agir – j'en avais simplement lu l'annonce sur le *Quoi de neuf* hebdomadaire. Je m'arme d'un dictaphone et d'un carnet de notes, avec l'accord de Delphine ; elle me présente à Anne, photographe professionnelle employée pour l'occasion, comme le « *nouveau thésard, qui observe le Rize et ses activités au quotidien* ». Anne a disposé son matériel : un mac portable dernier cri, un appareil photographique monté sur trépied, deux réflecteurs avec flashes, une étagère à roulettes en acier d'une cinquantaine de centimètres de hauteur, sur laquelle est ouverte un premier album. Je me propose de l'aider dans ses manipulations, mais elle « *s'en sortira, merci !* » ; Delphine m'explique alors avec le sourire que « *ce n'est pas non plus une activité très, très... enfin, je ne sais pas si c'est vraiment intéressant pour toi !*<sup>43</sup> » Mais mon « intérêt », c'est en fait elle qui va le produire en m'équipant du nécessaire pour comprendre en quoi va consister cette matinée. Dans le cadre de la dernière tournée d'été du « *Comité Rizien de repérage et de valorisation des Cafés Jeux de Boules Villeurbannais*<sup>44</sup> », le gérant d'un café rencontré par les membres dudit « comité », au hasard de la conversation, « *nous dit : "Moi j'ai même des photos, des trucs qui traînent dans mon arrière-salle", et il nous les a amenés aux archives parce qu'il voulait faire une petite expo sur ce qu'était avant, son quartier, il voulait*

---

<sup>42</sup> QUERE Louis, « Le lieu du raisonnement pratique : "au milieu des choses" », *op.cit.*, p.189.

<sup>43</sup> « *C'est marrant parce que Benjamin il fait une thèse hyper référencée, avec des gens... j'arrive même pas à comprendre ce qu'ils disent ! Et moi je trouve qu'on fait des trucs tu sais, c'est tellement banal de... Voilà, on passe 3 heures, on photographie des trucs, machin, on papote... on remet les photos aux archives, on remet l'album à madame Machin, enfin tu vois c'est vrai que ça me paraît pas être un sujet de thèse, ce que j'veux dire... c'est ça qui est drôle quoi...* »

<sup>44</sup> CRRVCJBV déjà évoqué en séquence 4, note 186.

*mettre 2-3 vieilles cartes postales du quartier. On lui donne le numéro de Dominique aux Archives et puis il nous parle de ses photos et il dit, "oh c'est pas intéressant...", et puis finalement il en a amené, il en a fait don aux Archives [...]. Elles sont belles ces photos, je trouve... ». Belles quoique « trop grandes », dit Anne : « je voulais les mettre par terre mais il y a le problème de l'ombre, tu sais. Du coup je vais quand même un peu les déformer... ». Mais ces photographies, qui seront si l'on comprend bien modifiées, retraduites en d'autres formats du fait des contraintes techniques qui pèsent sur leur (quasi) reproduction, ne sont pas les seules à être au rendez-vous : « on fait des reproductions d'albums de famille, donc on en profite pour reproduire celles-là ». En effet, le Rize « n'a pas du très bon matériel, on a des scanners de bureau et même aux Archives c'est pas terrible, du coup on fait reproduire par Anne. Puis on a, je sais pas, 400 photos peut-être, au total ? ça va plus vite de les photographier, et puis surtout, ce genre d'albums, si on les met dans un scan on les abîme. » Les albums de famille étaient recherchés par le Rize à ce moment-là en vue du temps fort *Faisons connaissance* (octobre 2013 à janvier 2014), que l'on a vu apparaître brièvement dans les séquences précédentes mais qui, du fait de mon arrivée au Rize à quelques semaines seulement de son inauguration, était comme on l'a dit en introduction moins propice à l'analyse présente que ne l'est *Cultes*.*

Mais quel rapport alors entre cette matinée-là et, justement, l'exposition consacrée aux religions ? C'est qu'en réalité, si à ce moment-là Delphine a surtout en vue *Faisons connaissance*, du fait qu'elle ait à travailler en même temps sur plusieurs temps forts, elle a également en ligne de mire, l'exposition *Cultes*, en sorte que de mêmes photographies pourraient être documentantes, pour reprendre le terme de C. Tardy, pour l'une comme pour l'autre. « Cette carte postale là, c'est Christophe de la médiathèque qui l'a acquise il y a pas longtemps, et elle peut nous servir pour Religions, il nous la prête pour qu'on la reproduise. Et tout ça, c'est un album prêté par Christiane, du conseil de quartier Perralière-Grandclément. Elle a fait un album pour ses enfants, autour de sa famille, et il y en a certaines qui se passent à Villeurbanne. » D'emblée nous retrouvons la problématique des déplacements contextuels, et du même coup celle du changement de statut des images sous le regard de Delphine. Une photo de famille peut documenter Villeurbanne si on y voit apparaître tel bâtiment identifiable de la ville ou tel personnage fameux, elle pourra alors éventuellement servir pour d'autres temps forts – « Là, regarde, ça c'est l'album de Simone, de l'Interquartiers tu sais. C'est le baptême de son frère, on voit l'église derrière. On va la prendre aussi celle-là... » Je pose la question directement à Delphine : « Comment vous choisissez ? Tu as déjà fait une sélection, ou bien... - Delphine : En fait, il y en a plein qui n'ont aucun rapport avec Villeurbanne, donc celles-là sont éliminées d'office, et après on prend toutes celles qui sont annotées Villeurbanne. Donc moi dans l'expo je vais mettre toutes celles qui ont un rapport avec le quartier, mais je profite de l'occasion pour prendre celles de Villeurbanne. Parce que là par exemple, son père travaillait à l'usine hydro-électrique de Cusset, donc celle-là on la photographie, même si... Et puis



là, par exemple, on prend aussi les commentaires ». En effet, l'album de famille est peuplé de notes écrites avec une encre grise, qui ressortent de l'arrière-plan noir du papier et accompagnent pratiquement toutes les images. Pour donner au lecteur une idée de la chose, voici un exemple de page photographiée par Anne dans l'album de Christiane, que l'on peut intégrer ici dans la mesure où elle diffère des portraits individuels ou autres photographies disons « privées » :



Regardons la première photographie : elle est pré-documentée car elle dispose d'un titre, d'une date, de la signature du photographe ; la petite flèche turquoise nous montre Lazare Goujon, sur les marches d'un bâtiment connu par n'importe quel villeurbannais, à savoir l'Hôtel de Ville (côté sud, c'est-à-dire sur la place... Lazare Goujon). Elle ne servira pour autant, en définitive, ni à *Faisons connaissance* ni à *Cultes* : l'important est de comprendre que Delphine se constitue une réserve

d'objets, une réserve de documents, avec l'idée que « ça peut » toujours servir à l'avenir (« *Par exemple cette photo-là, elle illustre la vie industrielle, donc peut-être que dans d'autres cas on l'utilisera autrement [...] Là par exemple, y'a des photos avec des annotations au dos. Donc on a pris une photo du verso... qu'on exploitera jamais, nous, dans un projet quelconque, ça ne nous intéresse pas vraiment, enfin c'est pas... Donc on a quand même classé dans l'ordre pour qu'on puisse garder les annotations des gens au maximum, ça fait partie des descriptions. - Moi : Quel genre d'annotations ? - Delphine : Genre, "Villeurbanne 76", ou une indication de lieux, des fois les noms des gens. Si jamais les gens n'ont pas le temps de revenir, de redire... au moins on aura ça. »*)

Mais que devient alors cette page ? Pour une part, les « reproductions » faites ce matin-là seront confiées à Dominique, qui sera heureuse de disposer des éléments factuels attachés aux images ; mais l'essentiel sera entreposé sur le CMS au cas où : « *c'est dans le réseau d'ordinateurs, c'est conservé dans la mémoire des projets. C'est pas rentré aux Archives en tant que tel, mais ça entrera à terme, une fois que nos projets seront intégrés dans l'archivage classique des dossiers de la mairie. Par contre, pour véritablement faire rentrer une photo dans les Archive, avec un original c'est facile, mais nous on fait beaucoup de repros, donc le problème c'est la copie numérique, et en tant que telle c'est pas une archive. Xavier a regardé et il y a une catégorie archivistique qui est destinée à tout ce qui est photocopies, copies numériques, [...] qui permettrait de rentrer tout ce qui est de ce genre-là, avec une vraie description, date d'entrée, donateur, etc. On est en train de mettre en place cette procédure-là, mais... ça veut dire par exemple que chaque témoin qui donne des photos doit venir voir Dominique pour créer la description ensemble, ou alors ça suppose que nous on a noté avant, donc c'est un gros boulot et pour l'instant... on verra si un jour on arrive à faire un peu mieux. »* S'il faut mentionner ces éléments qui pourraient avoir l'air de nous éloigner quelque peu de la question du regard et du tri, c'est moins pour ce qu'ils apprennent des procédures en voie de fluidification au Rize que pour ce qu'ils nous permettent d'identifier un autre genre de mémoire : « *c'est seulement dans notre mémoire, c'est-à-dire que nous on peut se dire "ah oui, je me souviens, monsieur machin, j'ai scanné telle photo"... L'avantage c'est qu'on peut réutiliser en permanence dans nos projets, mais quand il y a des gens qui partent... C'est que la mémoire du personnel donc ça devient compliqué. Si les gens changent trop souvent, ça peut effectivement s'évaporer, donc il faudrait tout indexer mais à terme c'est très compliqué, et puis on se trouve avec des réseaux informatiques blindés d'images dont on finit on finit par perdre la source. Moi j'ai eu le cas y'a pas longtemps, j'ai retrouvé une image, je me souviens très bien, c'est moi qui l'ai scannée, sauf que c'était en 2004, sur l'insurrection de Villeurbanne, y'a quelqu'un qui nous a amené une photo et pour une raison obscure j'ai pas noté, dans le nom du fichier, le nom du donateur, et là il faudrait que j'aie recherche aux Archives dans mes propres dossiers de l'époque, ou peut-être que j'ai pris une note quelque part... pour me souvenir de qui a donné cette photo. J'ai une photo qui est super intéressante mais on ne peut pas en faire grand-chose. On n'est pas formés en archives, il y a plein de réflexes qu'on n'a pas. Sans parler des*

*standards à respecter, les formats qui sont préconisés. [...] Donc ça suppose tout ça derrière, la mise en mémoire.* » Que faire pour sauvegarder ce que Delphine appelle « *mémoire de l'équipe* » ? On peut imaginer, comme le suggère Delphine, que toute la matière engagée au fil des ans dans les enquêtes du Rize soit archivée, objectivée, ce qui supposerait concrètement d'engager des armées d'archivistes pour « solidifier » tout ce qui est produit par l'institution en vue d'une transmission future. Que *tout devienne histoire*, au point que l'on n'ait plus à compter sur la « *mémoire de l'équipe* » ! Mais que dire alors de la transmission de la connaissance du fonds d'Archives par Dominique (séquence 7), c'est-à-dire de sa capacité à *s'y retrouver* dans tout un fatras de documents et de répertoires informatiques ? N'est-il précisément pas apparu déjà combien cette compétence, à son tour, était délicate à transmettre dans la mesure où il est impossible d'espérer confier aux nouveaux membres de l'équipe l'ensemble des connaissances, des savoirs-faire et des méthodes qu'elle recouvre ? De fait, au regard de nos explorations des dispositifs suivis jusqu'à ce point, on peut avancer que dans l'équipe, on est bien plutôt *systématiquement* soucieux de confier au public ses propres ficelles : de raconter *comment* on avait travaillé une mise en scène ou une brochure, *comment* enquêter sur des documents anciens, *comment* on s'était mobilisé pour préserver tel ou tel objet de Villeurbanne. On se souvient, de même, du souci d'Annie et Guy d'avoir une « *relève* », ou de Marcel d'avoir des continuateurs... A ce moment-là, la « *mémoire de l'équipe* » n'est autre qu'une mémoire de l'enquête elle-même, qui ne se transmet jamais dans son intégralité sous forme d'une masse de préconisations et de savoirs objectivés mais par bribes, *via* des dispositifs qui visent une extension du public d'enquêteurs. Ce point capital, nous le prendrons pour thème lors de la séquence prochaine en observant le Rize procéder à une expérience consistant à brouiller le partage entre « l'équipe » et « le public » : « plus le nombre de gens prenant part d'une manière ou d'une autre à une enquête est important, plus les enquêtes peuvent être concluantes, en ce sens que plus leurs conséquences pratiques sont susceptibles d'être intégrées dans le cours de leur expérience de sorte à le conforter et à en assurer la continuité. Une enquête gagne à s'ouvrir à tous.<sup>45</sup> » C'est le souhait de Xavier de voir le public « *influer le cours des choses* » (séquence 2) qui sera alors mis à l'épreuve et ce sera en même temps, donc, une occasion pour le Rize de collectiviser cette mémoire d'équipe dont parle Delphine, cette mémoire d'enquête qui, en tant qu'elle est d'ordre *pratique*, ne saurait être transmise exhaustivement, par exemple sous forme d'archives à lire ou de manuels à suivre. Comme si, en résumé, *collectiviser la mémoire, c'était socialiser l'enquête...* et dans le même mouvement, *socialiser la mémoire pour collectiviser l'investigation.*

---

<sup>45</sup> ZASK Joëlle, « L'enquête sociale comme inter-objectivation », *op.cit.*, p.154.

c. L'action de regarder

En même temps qu'elle me décrit avec force détails tout cela, Delphine veille au travail d'Anne. Problèmes de « *lumières pour que ce soit équilibré* », d'agrandissements à prévoir et de « *charte couleur* » à rectifier : « *il faut rester calmos !* ». Nous nous penchons tous les trois sur le même album : outre le fait qu'« *il est super beau* », Delphine demande à Anne de photographier certaines images qui ont un bord crénelé. « *Des fois on s'en fout de garder les crénelages, c'est pas ce qui nous intéresse. - Moi : Si vous le gardez c'est pourquoi ? - Delphine : Ben là c'est parce que ça fait photo de famille, et qu'on parle des photos de famille, donc si on enlève ce petit côté un peu sympa des photos qu'on a tous chez nos parents, ces tirages, du coup ça perd de son charme aussi. Mais là on s'intéresse aussi à l'esthétique de la photo de famille, ce que ça suppose comme charge émotionnelle, sortir la boîte et puis à la fin du repas s'échanger les photos en famille...* » Sur une autre page encore, elle remarque un couple de photographies presque identiques : « *En fait là c'est un peu le jeu des 7 erreurs, regarde, y'a un bébé là, y'en a pas là [rires] Il a une casquette ! Il l'a plus là [rires] Là la petite fille elle fait une grimace... ben on va peut-être faire celle-là et celle-là alors, non ? C'est vraiment marrant, les 7 erreurs, je vais peut-être le faire dans l'expo... Regarde, là elle est grosse, et là elle est mince [rires] C'est génial ! Non mais regarde c'est le même, on dirait... ah non, l'enfant c'est pas exactement le même...* » Page suivante : « *là en fait ce qui m'intéresse c'est plus la légende, avec une des photos de la maison tu vois...* ». Ce qu'on voit, c'est que Delphine procède à chaque nouvelle page tournée aux opérations de « tri » qui nous intéressent. Elle reconnaît la photo de famille typique et veut garder le crénelage parce qu'il est le vecteur de cette typicité, de sorte qu'en réimprimant sur du papier photo cette image avec son bord et en la glissant dans une des boîtes à souvenirs de l'exposition *Faisons connaissance*<sup>46</sup>, elle permettra au public de toucher littéralement à « la photo de famille » dans sa forme pure ; elle voit, dans celles de l'enfant grimaçant, un dispositif « *des 7 erreurs* » promis à une efficacité humoristique une fois transporté dans l'exposition ; enfin, elle aborde l'image suivante en vertu de sa qualité documentaire. Peut-on alors dire qu'elle « applique » des « critères » de sélection – d'ordre esthétiques, pragmatiques, puis historiques ? Comme on l'a suggéré plus haut, une telle description serait commode pour résumer ce qu'elle fait, mais inadéquate pour rendre compte de « la pensée en acte<sup>47</sup> » et de son caractère tâtonnant.

Tout se passe en effet comme si Delphine avait « vraiment un choix et dispos[ait] véritablement d'alternatives entre lesquelles choisir<sup>48</sup> », comme si elle décidait de classer telle ou telle image « dans » telle ou telle catégorie : décrire ainsi son activité, ce serait adopter ce que L. Quéré

---

<sup>46</sup> Pour d'autres photographies qui n'auraient pas ce crénelage d'origine, elle en bricolera un avec des ciseaux spéciaux (« *3 euros chez Bureau-Fourniture !* »).

<sup>47</sup> QUERE Louis, « La valeur opératoire des catégories », *op.cit.*, p.12.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.11.

appelle une « conception taxinomique<sup>49</sup> » des catégories (elle range, elle classe, elle ordonne ce qu'elle a sous les yeux : « catégoriser c'est en fin de compte classer ou subsumer sous une classe<sup>50</sup> »). Or, « ce n'est souvent qu'après-coup que l'on s'aperçoit que l'on a opéré une sélection parmi des possibles : dans le feu de l'action on n'a pas réellement entrevu plusieurs possibilités. Il faut donc ici comme ailleurs résister à la tentation de l'"intellectualisme", qui consiste à projeter sur l'organisation de la pratique des entités et des processus qui relèvent de la rationalisation discursive de l'action, en pensant que ce sont ces processus et ces entités qui opèrent dans l'expérience, ou qui jouent une influence ou un rôle causal dans l'accomplissement de l'action.<sup>51</sup> » Il nous faut pour ce faire « une définition plus pragmatique (i.e. en termes d'activité) des concepts et des catégories<sup>52</sup> » que la plupart des ressources sociologiques peinent à nous fournir. « Que faire dans ces conditions ? La réponse de James, qui n'a rien d'évident, est : appréhender les "pulsations concrètes de l'expérience" sans les conceptualiser, se placer dans "les choses en train de se faire" "par un geste de sympathie intuitive avec elles" [...] Mais comment penser en des termes non conceptualisés (en dehors de l'art et des jugements esthétiques) ?<sup>53</sup> » On peut trouver à la relecture des textes de L. Quéré, à défaut de formules immédiatement transposables dans notre analyse, des pistes qui peuvent nous aider à la poursuivre sans avoir à revenir sur les immenses difficultés qu'engendre toute tentative de s'essayer à un « empirisme radical ». La première consiste, pour éviter « l'intellectualisation » de la pratique, à « découvrir les propriétés du raisonnement situé [en] examinant ce que l'on fait effectivement, et la manière dont on le fait, quand on essaie de mener à bien une tâche, de résoudre un problème ou une énigme. Le raisonnement impliqué est donc tout autre chose qu'un discours ordonné (même s'il comporte inévitablement des inférences discursives comme opérations), tout simplement parce que les agents n'ont pas besoin d'articuler discursivement ce qu'ils sont en train de faire pour le faire intelligemment, ni de "formuler" avec des mots l'ordonnement qu'ils produisent pour le produire.<sup>54</sup> » C'est une exigence d'ordre ethnographique : si, pour reprendre W. James, « la connaissance des réalités sensibles vient [...] à la vie à l'intérieur du tissu de l'expérience<sup>55</sup> », il s'agit de s'en tenir en sociologue à la description de ce tissu-là (d'essayer tout au moins de s'approcher d'une telle description) et d'abandonner les velléités d'inventaire de ce qu'il y aurait « dans l'esprit<sup>56</sup> » des acteurs (nul besoin de savoir quelles « cadres » ou quelle « catégories » Delphine aurait dans la tête). D'où une seconde piste : « l'information présente dans l'environnement n'est pas communiquée ni

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>53</sup> QUERE Louis, « Le lieu du raisonnement pratique : "au milieu des choses" », *op.cit.*, p.183.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.190.

<sup>55</sup> JAMES William, *Essais d'empirisme radical*, Paris : Flammarion (collection « Champs Essais »), 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1912], 236 pages, p.66.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.67.

emmagasinée : elle est "simplement là", s'offrant à la détection ou à la saisie ; étant toujours accessible, elle n'a pas à être mémorisée<sup>57</sup> ». Ici, c'est l'exigence d'une attention phénoménologique qui vient redoubler celle de l'attention ethnographique : les acteurs ne rangent pas le monde d'emblée sous des catégories générales (même s'ils peuvent rendre compte de ce qu'ils font, *a posteriori*, sous ce schéma « intellectualisant ») mais ils identifient dans la texture concrète de ce monde un certain nombre d'éléments pertinents (d'informations, en ce sens-là) qui les font spécifier « des *affordances* en vue de l'organisation d'une conduite<sup>58</sup> ». Ils mobilisent pour cela « un système perceptuel [qui] se distingue d'un appareil sensoriel en ce qu'il se définit par une activité : regarder, écouter, sentir, goûter... Cette spécification se fait par la détection d'invariants structurels, de propriétés permanentes ou d'identités persistances dans le flux des *stimuli* environnants<sup>59</sup> », et participe d'« opérations d'individuation des objets, des événements ou des situations, c'est-à-dire [d']opérations qui sélectionnent leurs qualités et déterminent leur valeur fonctionnelle ou leur signification pour l'organisation d'une conduite orientée, ajustée à l'environnement et aux circonstances.<sup>60</sup> » Tandis que « dans une catégorisation de type taxinomique, on distribue des objets déjà définis, individués et autonomes sur des classes d'appartenance ; dans une catégorisation "paradigmatique", où la catégorie de la relation prime sur celle de la substance, les unités sont au contraire définies et déterminées par l'action catégorisante elle-même, qui fait émerger "du discret hors du continu", à l'aide d'une forme.<sup>61</sup> »

De fait, ce que l'on observe, ce n'est pas l'alignement immédiat de ce qui s'offre au regard de Delphine vers des catégories qu'elle posséderait à l'avance (une « montée en généralité<sup>62</sup> » directe de l'ordre sensible vers l'ordre « intellectuel ») mais cette « action catégorisante » qui suppose une enquête perceptuelle. Ainsi est-ce la présence du crénelage – une « forme » en ce sens - autour de telle photographie qui permet d'individuer celle-ci en tant que « *de famille* » ; la présence d'une légende à côté de telle autre qui permet de « détecter » son intérêt historique et de la distinguer de celles qui n'en ont pas. Autrement dit Delphine ne sait pas *par avance* ce qu'elle va faire d'une page d'album ou d'une image : la connaissance qu'elle va en avoir se développe à même ces micro-investigations,

---

<sup>57</sup> QUERE Louis, « Action située et perception du sens », In : FORNEL Michel De, QUERE Louis (éds.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.300-338, p.314.

<sup>58</sup> QUERE Louis, « Au juste, qu'est-ce que l'information ? », *op.cit.*, p.346.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.348.

<sup>61</sup> QUERE Louis, « Présentation », In : FRADIN Bernard, QUERE Louis, WIDMER Jean (dir.), *Raisons pratiques*, n°5, *L'enquête sur les catégories*, Paris : Editions de l'EHESS, 1994, 301 pages, pp.7-40, p.25.

<sup>62</sup> « La conceptualisation est le point de départ et le principe d'une individuation : l'appréhension d'une entité comme étant d'une certaine sorte ou d'un certain type, la sélection d'une propriété ou le placement de l'objet « sous une description » est un moment d'un processus temporel de détermination par descente en singularité plutôt que par montée en généralité. » *Ibid.*, p.19.

renouvelées à chaque fois qu'une page se tourne<sup>63</sup>. Investigations étayées par Anne et moi-même, qui voyons aussi les objets, en parlons, les qualifions, en examinons les spécificités, produisant effectivement du « discret hors du continu » dans la mesure où, par ce travail-là, certaines images se détachent des centaines d'autres. La conséquence avantageuse de cette approche – déployée ici en vue d'être davantage étayée empiriquement dans le point 2. avec les photographies de Fabien et Bruno - c'est qu'elle permet de rétablir tout ce que l'activité pratique a d'incertain, laissant du coup la possibilité d'entrevoir les moments de « surprise » des acteurs face aux matériaux dont ils disposent. C'est ce qui se passe avec les deux photographies aux « 7 erreurs » : on ne peut pas dire que Delphine les « classe » sous la catégorie de « jeu » ou d'images « marrantes » d'emblée ; c'est en pratiquant un examen des éléments apparents sur l'une et l'autre qu'elle détermine leur valeur potentiellement ludique. Prenons un autre échange encore :

*« Anne : C'est vrai qu'ils sont beaux ces albums.*

- *Delphine : Ils sont beaux hein ?*
- *Anne : On prend celle-là, cette fois-ci ?*
- *Delphine : Ouais. [Réglages,...] Elles sont belles hein ? Tu les avais pas vues ?*
- *Anne : Non. [Réglages] Il est beau cet album.*
- *Delphine : Ouais, j'trouve aussi.*
- *Anne : Là c'est vraiment l'objet, les photos elles sont moins spectaculaires que celles de l'album de, comment elle s'appelle...*
- *Delphine : Ouais, de Mme Excler... ouais, parce que lui était photographe, il faisait des photos... waouh, magnifiques... Alors, ça c'est bon ! Les sorties à la montagne ! ... Celle-là et celle-là. Comme ça c'est bon ?*
- *Anne : Tu peux la baisser encore un peu s'il te plait... encore un petit peu...*
- *Moi : Elle a l'air chouette celle qui est en-dessous, comme elle le regarde...*
- *Delphine : Celle-là ? Ouais, c'était l'église de...*
- *Anne : Tu peux la redescendre s'il te plait ?*
- *Delphine : Ah ! Ouais mais tu vois, encore je touche ici... C'est bon ? Elle est pas déformée ?*
- *Anne : Ben j'te dis, y'en beaucoup qui sont déformées mais je...*

---

<sup>63</sup> C'est ce que décrit W. James : l'expérience est « faite par des relations qui se déploient dans le temps. Chaque fois que certains intermédiaires sont donnés, tels que, à mesure qu'ils évoluent vers leur point d'arrivée, il y a d'un point à l'autre expérience d'une direction suivie, et finalement d'un processus accompli, il en résulte que leur point de départ devient par là même ce qui connaît et leur point d'arrivée un objet désigné ou connu. C'est tout ce qu'il nous est donné de connaître en matière de connaissance [...] ; c'est le tout de sa nature, traduite en termes d'expérience. » JAMES William, *Essais d'empirisme radical, op.cit.*, p.67.

- *Moi : Et c'est quel genre de photo que tu trouves esthétique... quand tu dis qu'elle est belle, qu'est-ce qui te touche dans une photo, une photo que tu trouves esthétique ?*
- *Delphine : On pourrait se poser la question avec Anne aussi, là on vient d'en photographier... j'sais pas ouais, peut-être 400 sur le quartier, y'en a qui ressortent vraiment parce que, j'sais pas, soit... soit c'est... des belles photos comme ça, on sent que quand même c'est... comme les photos par exemple de son père, des choses... c'est quand même un témoignage d'un truc qui a disparu quoi, y'a des choses moi qui m'ont touchée parce que c'est plus ça par exemple. Y'en a qui sont plus rigolotes, ben comme on a vu... du coup ça devient marrant... de pénétrer dans l'histoire de la famille justement au travers de ce qu'ils en ont... enfin là c'est particulier les photos de famille quand même. Moi j'connais les gens en plus, c'est des personnes âgées que du coup on est parfois touchés par le fait de les voir tout petits alors qu'aujourd'hui on les a connues plus vieux quoi, donc ça c'est... y'en a c'est plus comme ça, là on a photographié l'album de la veuve du photographe, c'est... y'a une photo d'elle à 20 ans qui est magnifique.*
- *Moi : Oui donc c'est pas juste esthétique au sens...*
- *Delphine : Ben il peut y avoir un peu des deux ; [...] par exemple ça c'est des photos, le charme il est ... c'est peut-être plus que ça soit daté quoi, qui est sympa... on n'en fait plus des photos comme ça. Alors... on va prendre celle-là... ben du coup, si t'as pris toute la page, peut-être que celle-là elle va... là page là aussi... Et après dans les images d'archives y'en a qui ont une vraie qualité... quand t'en as vu beaucoup, moi j'ai travaillé un moment dans la photographie aussi, j'trouve qu'il y a des compositions qui sont plus professionnelles que d'autres, y'a... la photographie du fond Excler, qu'on a photographié avec Anne, Anne qui est photographe aussi... tu vois y'a une qualité dans le portrait qui est... qui transcende vraiment tout le fond, y'a 40 ans de photos de famille, enfin de portraits de famille... y'a quelque chose qui se dégage quoi, y'a une qualité de la prise de vue, y'a une qualité du tirage... de l'éclairage par exemple, les gens sont mis en valeur...*
- *Anne : Oui, les attitudes, les poses,...*
- *Delphine : 40 ans plus tard, cette photo elle est... elle est fraîche quoi, ça a pas pris une ride, les gens... même si y'a des côtés un peu kitsch, ben même le kitsch elles sont pas ridicules quoi, elles ont pas vieilli, elles ont... les gens ils ont toujours l'air beau... donc y'a quand même... au-delà de la photo en elle-même là c'est tout le fond qui est concerné, c'était un bon photographe, et ça se sent dans ses photos quoi. Après, j'sais pas, y'a des photos d'archives qui sont plus ou moins... après ça dépend du sujet... on connaît les gens, on connaît les lieux... après ça peut être très personnel hein. Après dans les documents*



*d'archive c'est sûr qu'il y a des sensibilités qui sont personnelles qui ressortent, y'a aussi des choix...*

- *Anne : Tu te rappelles quelle série on se disait, justement, que c'était hyper moderne... ? J'me rappelle plus, on disait... dans l'attitude c'était moderne.*
- *Delphine : Ouais. Eh ben c'est pas cette série-là justement ? Du photographe là ?*
- *Anne : Ben justement j'crois pas.*
- *Delphine : Non ? Une autre série de...*
- *Anne : Ouais, où on se disait que c'était hyper moderne, les poses... alors que tu sentais que c'était vraiment des très vieilles photos, on sentait que y'avait... une vraie modernité dans la manière de prendre les photos... »*

On comprend, à la lecture de cet extrait, que c'est la question que je pose à Delphine qui l'engage à « intellectualiser » ce qui, sans cela, se passe de mots : les « *belles images* », leur « *modernité* », leur « *qualité* » voire leur caractère *transcendant*, se présente à Anne et elle de manière *manifeste* dans l'ordre sensible. L'une et l'autre ont bien cet œil exercé et socialisé qui leur fait saisir d'emblée, dans l'enquête perceptive, la valeur de tel ou tel album, de tel ou tel portrait. Delphine, quant à elle, *connait* les personnes qui apparaissent çà et là : aux propriétés esthétiques des images s'ajoute donc une valeur « *témoignante* » ou « *documentante* » qui est susceptible, dès lors, de nourrir une connaissance des familles villeurbannaises et de celles et ceux d'avec qui le Rize tâche, à ce moment-là, de *Faire connaissance*.

#### d. « Digérer » des messages

En la voyant justement insister avec Anne sur la *beauté* de certaines photographies, je lui pose à nouveau la question (« *quand tu dis "cette page elle est belle", comment est-ce que ça joue...* ») ; l'échange qui s'ensuit est particulièrement intéressant à citer en longueur :

*« Delphine : Ah oui, bien sûr ! Et justement, c'est aussi pour ça que souvent on n'arrive pas à se comprendre avec les chercheurs et avec les archivistes, qu'il y a aussi deux mondes entre le monde de la conservation qui lui va s'intéresser à des documents qui sont super chiantes quoi. Nous on a déjà travaillé ensemble au musée des Confluences notamment, et c'était déjà comme ça, c'est-à-dire qu'un conservateur il va sortir l'objet le plus intéressant, pertinent scientifiquement, mais...*

*- Anne : Le plus moche.*

*- Delphine : Ouais, il s'en fiche que ce soit moche ! Alors que nous...*

- Anne : *Il nous sortait des vieux coléoptères [rires] ou des pièces toutes noires... des trucs très très moches, et en fait c'était la pièce maîtresse de la collection ! [...] C'est pas le même langage en fait, et c'est pas les mêmes objectifs non plus.*

- Delphine : *Les archives c'est pareil ; par exemple, faire un choix d'un document d'archives... un historien va sortir des délibérations du conseil municipal [insistant] fondatrices d'un changement de politique etc., et nous on sait pas quoi en faire, c'est juste un pauvre papier dactylographié avec la liste de tous les conseillers municipaux présents. Mais ça n'aurait aucun sens non plus, à l'inverse, qu'on ne choisisse des documents que pour leur esthétique, donc on essaie de faire un compromis entre le fond et la forme, ou alors d'essayer de trouver des moyens de faire passer des documents que nous on estime un peu ardu pour le public. C'est le public qui compte d'abord. Si on lui met 15 délibérations et qu'il ne les lit pas... [...] On peut trouver plein d'autres moyens, si c'est vraiment fondateur, de les mettre en valeur, mais dans une expo ou dans un journal d'expo c'est pas le but. Donc, soit on va prendre des extraits, les reproduire en grand, les faire réenregistrer, nous on a fait des lectures d'archives. [...] Les archives c'est pas un média facile à montrer. [...] Le but c'est que les gens s'approprient le contenu, donc il faut raisonner un peu comme ça. On raisonne en termes d'appropriation, quel est le meilleur moyen pour que le public s'approprie le message qu'on veut faire passer. Parce qu'un scientifique il veut faire passer un message, mais lui n'a pas forcément les outils pour ça, nous notre rôle c'est plutôt de mettre en place ces outils pour que le message passe, donc on prend le message scientifique et puis on le digère, on essaie de voir, à la fin, qu'est-ce qui pourrait faire que... Même par rapport à nos propres étonnements, c'est pour ça aussi qu'on travaille avec des scénographes, c'est parce que leur métier c'est aussi de trouver, justement, avec nous. Parce qu'au début ça nous mobilisait beaucoup aussi d'argent et de temps, et on a un peu changé aussi de politique : on fait moins d'expo qui nous demandent beaucoup de travail justement de scénographie, parce que sur la fréquentation du public on trouvait que c'était pas équilibré entre ce qu'on faisait, le temps qu'on y investissait et la fréquentation derrière. Donc, on essaie de faire une grosse expo par an, sur laquelle on mobilise beaucoup de moyens justement en termes de scénographie, l'année dernière c'était Maisons. [...] La scénographe m'avait suggéré de prendre des extraits des documents du service d'hygiène, donc on avait pris un dossier type, avec des tampons, et donc on montrait un peu des extraits de documents sur des choses qui reflétaient l'époque, avec les termes un peu anciens, les approbations avec des gros tampons rouges, des trucs comme ça, et elle avait fait un petit diaporama dans lequel elle faisait les en-têtes comme un mode d'emploi, comme si on était à l'époque et si on disait aux gens, "vous voulez construire votre maison ? Alors, première étape...certification du bureau ; deuxième étape, hop, on mettait tel document. On avait fait un truc un peu plus ludique, comme un mode d'emploi qu'on aurait donné aux gens de l'époque, mais revisité [...]. Quand on fait une expo on ne prétend pas à une objectivité totale, on fait des choix*

*de présentation, et ça induit les façons de comprendre l'histoire, et on ferait pas la même expo d'aujourd'hui comme on la ferait dans 10 ans, et quand même en travaillant avec certains historiens on écrit un scénario, c'est en fonction de ce scénario, qu'on valide quand même avec des scientifiques et des archives, c'est en fonction de ce scénario qu'on invente une scénographie qui va se mettre au service du propos que l'on tient. »*

Delphine nous livre une sorte de résumé de ce que « trier » signifie pour elle : parvenir à un dispositif d'exposition qui marche, qui attrape le public et l'aide à « s'approprier » certains de ses éléments. Autrement dit le « sens » dudit « tri » se révèle dans ses conséquences observables, *dans et par* l'exposition qui, au stade où nous en sommes concernant *Cultes*, n'est encore qu'une ébauche. C'est à l'aune de son succès public que les opérations de sa construction seront évaluées et réexaminées. Si cet examen se fait typiquement dans les réunions « bilans » du Rize qui se tiennent à la clôture de chaque temps fort, le plus important pour nous est de comprendre que c'est en réalité *en permanence* que les conclusions et résultats des enquêtes précédentes sont tirées et réinjectées dans le présent de la pratique, comme le montre bien la référence (ou plutôt l'opération de *référenciation* elle-même) à *Maisons* (séquence 6). Delphine sait « que certaines méthodes d'enquêtes sont meilleures que d'autres<sup>64</sup> », et celle qu'elle mène ici est « vérifiée et contrôlée par la connaissance des diverses sortes d'enquête qui ont ou qui n'ont pas marché<sup>65</sup> » En ce sens, c'est ce que nous avons appelé la mémoire de l'enquête qui se praxéologise *via* son *regarder*. Il ne faudrait donc pas croire que la distinction qu'elle opère entre les « *machins* » plutôt « *moches* », les « *pauvres papiers dactylographiés* » et les « *belles* » ou « *géniales* » photographies est une simple affaire de goût ou de jugement esthétique : si elle ne sait pas « *quoi faire* » des premiers c'est parce qu'ils ne sont pas, *d'expérience*, efficaces pour répondre aux exigences pragmatiques d'une exposition à destination du grand public (on reviendra plus bas sur cette notion). Cela nous fait retrouver ce que disait J. Davallon du concepteur d'exposition qui a « une connaissance des visiteurs auxquels [il] souhaite s'adresser et surtout une connaissance minimum de leurs compétences : de ce point de vue, l'étude des compétences des sujets empiriques va servir de moyen d'aide à la construction du Visiteur Modèle<sup>66</sup> ». Cette figure du visiteur « type » se construit au fil des expériences heureuses ou échouées en même temps qu'elle se teste dans les nouvelles puisqu'il s'agit, à chaque exposition, de penser un « mécanisme capable de prévoir les mouvements [du visiteur]<sup>67</sup> » tout en sachant qu'en dépit du déploiement de « techniques qui visent à faire fonctionner l'exposition comme une histoire que le visiteur est invité à suivre<sup>68</sup> », le visiteur

---

<sup>64</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op.cit.*, p.168.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p.169.

<sup>66</sup> DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, *op.cit.*, p.132.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p.135.

empirique sera souvent, comme on le verra avec Géraldine Z., bien loin de suivre le parcours qui a été prévu « en théorie » pour lui.

Nous retrouvons aussi ce que S. Houdart décrivait du travail des concepteurs graphiques et architectes de l'Expo 2005 : leur « expérimentation<sup>69</sup> » fonctionne par répétition de questions du type : « "Que cela rendrait-il si... ?" "Quel serait l'effet produit si... ?". *Si* : *si* on substituait tel élément à un autre, telle couleur à telle autre ; *si* l'on modifiait les paramètres<sup>70</sup> ». Comme on l'imagine, ces questions se poseront prioritairement lorsque nous verrons Delphine travailler avec Anne, la scénographe de *Cultes*, dans un bureau qui sera pour l'occasion transformé en véritable chantier – couvert de plans, de nuanciers, de photographies « tests », etc. C'est par là enfin que nous renouons avec la question du regard collectif dont parlait N. Heinich : la compétence pratique qu'on observe chez Delphine s'est construite dans des échanges successifs, voire des confrontations avec d'autres façons de faire - des scénographes, des archivistes<sup>71</sup>, des chercheurs amateurs ou patentés. Elle pioche chez eux des ficelles pour son travail, tout en continuant de s'en remettre à leurs expertises respectives, c'est-à-dire en comptant sur eux pour l'épauler du début à la fin. Le cas des documents d'archives transformés en jeu est parlant : « *c'est typiquement le dossier chiant à montrer, et c'est la scénographe qui avait suggéré qu'on remplisse les fiches, enfin je trouve ça... c'est malin quoi, c'est tout bête, ça nous coûte trois francs six sous parce qu'on le fait nous-mêmes [...]. Mais derrière ce qui est dur à trouver c'est que ça soit pas simplement ludique, c'est que ce soit cohérent avec le contenu, et là c'est ce qui était marrant, c'est que c'était vraiment l'esprit de l'époque. Mais ça c'est la scénographe qui nous l'a trouvé.* » Aussi Delphine apparaît-elle comme la médiatrice du Rize par excellence dans le sens où il lui revient de « digérer » non seulement le « message scientifique », en préservant par exemple le caractère exemplaire ou « fondateur » de tel ou tel document au regard de l'histoire, mais aussi toutes les autres perspectives que partagent avec elle les gens – professionnels ou amateurs – qu'elle rencontre. Ce qui s'expose alors au Rize, c'est ce collectif de travail à géométrie variable dont elle est le pivot ; collectif qui était salué par le maire comme par Xavier lors de l'inauguration, en même temps qu'il était mis en cause par de premiers commentateurs présents à l'inauguration comme Jean-Paul, qui considérait que l'esthétique primait sur l'histoire<sup>72</sup>.

A partir de cette première matinée de travail, nous avons trouvé de quoi appréhender la suite des opérations de mise en exposition qui s'articulent autour de Delphine, davantage qu'elles ne sont à strictement parler « faites » intégralement, par elle. Poursuivons immédiatement notre parcours, avec le second type d'images mobilisées pour *Cultes*.

---

<sup>69</sup> HOUDART Sophie, *op.cit.*, p.181.

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> On confirme aussi, *a posteriori*, à quel point était ingénieux le dispositif des *Mots parleurs* (séquence 7) : s'en remettre à une écrivaine pour détacher un document d'archive de son aspect *a priori* austère ou opaque pour les non-initiés, et embrayer ensuite sur une enquête quasi-policrière.

<sup>72</sup> « *C'est bien ce que je pensais. C'est très très joli hein...* »

## 2. Epiphanies photographiques

### a. Photographes, ontographes, épigraphes

En même temps que se réunissent progressivement des documents selon les modalités dont on vient de donner un aperçu, d'autres personnes convoquées par le Rize préparent donc l'exposition. D'un côté, le Rize s'est « *adjoint les compétences*<sup>73</sup> » d'un historien membre du laboratoire LARHRA - O. Chatelan – dont le contrat stipule qu'il doit « *retracer la chronologie historique des évènements liés à la présence et à l'installation de différents cultes à Villeurbanne, [...] retracer le contexte général (agglomération et national) dans lequel cette évolution urbaine s'inscrit ; comprendre les enjeux historiques et mémoriels liés au sujet. [...] Il participera à l'écriture d'une partie des textes de l'exposition concernant le volet historique du fait religieux à Villeurbanne qui seront repris dans le journal de l'exposition, le site Internet du Rize et le dossier pédagogique, ainsi qu'à un évènement de la programmation culturelle autour de l'exposition* ». Nous allons laisser de côté ce travail scientifique en tant que tel, que je n'ai pas suivi dans la mesure où il s'effectuait hors du Rize ; néanmoins on doit noter que « *Le Rize assure la cohérence des écrits de l'historien pour cette exposition avec les autres actions culturelles et pédagogiques qu'il propose dans le même cadre. Il fait le lien avec les autres partenaires scientifiques de ce projet et particulièrement l'Iserl (Institut supérieur d'étude des religions et de la laïcité). Il s'engage à assurer la production administrative et financière ainsi que la communication de l'exposition dans le cadre de sa programmation culturelle et pédagogique. Enfin, il met à disposition des ressources pour l'historien si nécessaire : disponibilité des archives, mise à disposition d'un poste de travail sur place si nécessaire.* » Se retrouve ici la fonction médiatrice du Rize telle que décrite haut : l'accomplissement de l'exposition consiste en fait en des enquêtes pluridisciplinaires, effectuées en divers sites, dont les fruits devront être mis en « *cohérence* » entre eux ; nous verrons que c'est le récit – le scénario (section II) – qui, une fois encore, sera l'opérateur de cette cohérence.

Pour l'instant ce sont deux autres enquêteurs associés à *Cultes* qui vont nous intéresser, à savoir Fabien et Bruno, dont les photographies devaient constituer le matériau central de l'exposition. En avril 2014 le Rize lançait son appel à « *reportage photographique* » pour « *Quand Dieu arrive en ville* » - un des titres provisoires du temps fort religieux. « *Le Rize prend [...] en compte la pluralité des mémoires co-présentes sur un même territoire, comme autant d'expressions de cultures et d'histoires qui coexistent dans la ville. A partir de ce constat, il s'agit de travailler à leur « révélation*

---

<sup>73</sup> Termes du contrat signé entre le Rize et l'historien.

» pour tenter de construire un récit à plusieurs voix. » Notons l'apparition, dans ces lignes, du terme de *révélation* qui annonce les attendus du travail photographique explicités plus bas : « *la dimension immatérielle de la spiritualité aussi bien que le constat d'une grande diversité des pratiques religieuses sur le territoire de Villeurbanne (qui ne se retrouvent pas complètement représentées dans les archives de la ville), ont conduit le Rize à choisir le médium photographique pour constituer un fil conducteur « visuel » qui sera au cœur de la future exposition. Le reportage sera une création photographique, défendant un point de vue d'auteur sur le sujet traité. Il sera représentatif de plusieurs communautés religieuses ou spirituelles, choisies en collaboration avec le Rize et en lien avec l'état des lieux qui est actuellement mené par le Rize en partenariat avec l'Iserl [...]. Il a vocation à donner de la "matière visuelle" aux différents contenus qui seront présentés (interviews, objets, articles, textes ou citations, etc.) par ailleurs et créer des liens entre l'intimité des croyances personnelles et la vie publique (portraits, situations telles que rites, prières, scènes de rue, etc...). A titre d'exemples, les pistes de sujets envisagées pour ce reportage peuvent concerner : - les lieux de cultes (architecture, environnement) - les rites religieux ou pratiques sociales en lien avec la religion, notamment dans l'espace public (fêtes, mariages, funérailles...) - les signes religieux présents dans l'espace urbain : vêtements, affiches, panneaux, ... » Examinons les différentes fonctions du reportage qui sont formulées ici. Une fonction documentaire ou « constatative » d'abord, associée à une exigence de « représentation », qui permette de rendre compte de la « diversité » des pratiques sur le territoire – de donner à voir Villeurbanne comme ville où différentes religions « coexistent » et bénéficient d'un traitement égal (en vertu du principe de laïcité rappelé dans l'appel à projets<sup>74</sup>, comme il l'était encore dans les discours du vernissage<sup>75</sup> et le sera dans les textes de l'exposition elle-même), là où les archives peinent à le faire dans la mesure où, étant proportionnées à une Histoire inégalitaire par construction (séquence 7), elles contiennent davantage d'informations sur la présence catholique que sur les autres. Le Rize parie sur la « capacité photographique d'enregistrer la réalité<sup>76</sup> », pour « révéler » au public cette réalité même de la diversité ; il serait donc plus juste de parler d'une velléité de performance de cette réalité-là, puisqu'on pourrait aussi bien lui opposer des réalités historiques qui montreraient que, si diversité il y a, pour autant certaines « communautés religieuses » sont davantage visibles, disposent de plus de lieux de cultes, etc. Nous comprenons par conséquent que la question qui occupe depuis toujours les sémiologues et les philosophes consistant à « élucider le*

---

<sup>74</sup> « La laïcité, garante en France de la liberté de conscience et de pensée, de l'égalité des droits et des devoirs ainsi que de l'autonomie du politique et du religieux, ne signifie pas pour autant un espace public aseptisé des identités et convictions de chacun. »

<sup>75</sup> Notamment par Jean-Paul Bret, pour qui l'exposition Cultes permettait de « comprendre la façon de vivre avec les religions ici à Villeurbanne dans le respect de la laïcité mais aussi dans le respect des cultes qui sont installés pleinement. »

<sup>76</sup> PIETTE Albert, « Fondements épistémologiques de la photographie », *Ethnologie française*, vol.37, 2007/1, pp.23-28, p.23.

rapport que l'image entretient avec son référent<sup>77</sup> » doit être déplacée dans le cadre de notre analyse. Il ne s'agit pas en effet de savoir dans quelle mesure « la chose a été là<sup>78</sup> » ou de déterminer si « ce qui est photographié est le réel, donc existe vraiment<sup>79</sup> », mais de savoir comment cette prétention attachée à la photographie, ce *pouvoir* qu'on lui suppose est pragmatiquement mobilisé pour faire apparaître quelque chose comme « la diversité de Villeurbanne » (« *tous devenus d'ici* »). Notre objet n'est alors pas – pas plus qu'il ne l'est pour le Rize – « la photographie » ou *une* photographie, mais plutôt un genre de *composition* narrative (l'exposition) articulée autour de *séries* de photographies, d'images mises côte à côte, enrichies en outre de toutes sortes de légendes. Ce point sera capital pour comprendre la problématique liée à l'affiche (c.) de l'exposition. En résumé, la première vocation du reportage est de conduire à un genre d'épiphanie au sens où nous l'entendons dès la première séquence, sous forme d'hypothèse de travail, avec M. Peroni – à qui l'on emprunte le sous-titre d'*épiphanies photographiques* - c'est-à-dire qu'il doit permettre à chacun de faire le constat, une fois porté dans l'espace d'exposition, de la factualité d'un genre d'être-ensemble qu'il performe lui-même.

Ainsi s'éclaircit la seconde fonction des photographies escomptées par le Rize : elles doivent « *constituer un fil conducteur "visuel"* » dans l'exposition, ce qui implique que la « *cohérence* » de celle-ci soit *déjà prise en compte par les photographes* – en sus de l'exigence de représentation de la diversité, qui les engage à se rendre sur plusieurs terrains d'enquête. D'où une question volontairement naïve : comment *faire cohérence* avec des photographies, si celles-ci sont à chaque fois des prises de vue uniques, indexées à un lieu, à une heure, à une scène déterminée ? On peut imaginer que cette discontinuité constitutive des images discrètes sera palliée par la scénographie – en tenant tant d'entre elles sous un même titre, en les exposant l'une à côté de l'autre, etc. A Delphine, dès lors, d'opérer « la combinaison de ces éléments rassemblés à l'intérieur de l'exposition en un nouveau monde.<sup>80</sup> » Pourtant, j'aimerais ici attirer l'attention sur cela que cette exigence du « *fil conducteur* », pour autant qu'elle est clairement stipulée dans l'appel à projet et par suite dans les contrats des photographes (et dans les mêmes termes), doit bien d'une façon ou d'une autre être prise en charge par eux, comme paramètre constitutif de leur mode opératoire. Les discussions lors de l'inauguration nous donnaient quelques pistes : est-ce que, par hasard, la façon de cadrer, la façon de choisir son objectif ou son papier, n'auraient pas à voir avec la construction d'un lien, d'un rapport entre les différentes photographies ? Est-ce que les questions *a priori* tout à fait « techniques » qui semblaient occuper

---

<sup>77</sup> PERONI Michel, « Epiphanies photographiques. Sur l'apparition publique des entités collectives », *op.cit.*, p.91.

<sup>78</sup> BARTHES Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, *op.cit.*, p.120.

<sup>79</sup> SOULAGES François, *Esthétique de la photographie*, Paris : Nathan Université (collection « Nathan Photographie »), 1999, 334 pages, p.15.

<sup>80</sup> DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, *op.cit.*, p.166.

Fabien et Delphine ne porteraient pas, en fait, sur ce que les diverses techniques et méthodes propres aux photographes permettent de « relier » ?

Enfin, la troisième fonction de la recherche photographique doit être de l'ordre de la révélation, non plus tant d'un être-ensemble villeurbannais que de la « *dimension immatérielle de la spiritualité* ». Si la photographie permet « un mode de connaissance spécifique entretenant une relation tout aussi spécifique aux choses<sup>81</sup> », elle doit par conséquent pouvoir faire apparaître ces choses-mêmes. C'est la voie proposée par J. Arquembourg dans sa pragmatique des images, lesquelles « entrent dans des actes de langage constitutifs de l'espace public, nouant ensemble ce qui fait de l'espace public à la fois une scène de débat et une scène d'apparition<sup>82</sup> ». L'enquête photographique, telle que pratiquée et utilisée dans le dispositif d'exposition du Rize, permet de « révéler quelque chose qui jusque-là était ignoré ou caché<sup>83</sup> » - et quoi de plus caché qu'une « *dimension immatérielle* » ? Il s'agit dès lors pour les photographes de se faire « ontographe[s]<sup>84</sup> » au sens où l'entend A. Piette, soit de « décrire [l]es actions et [l]es modes de présence<sup>85</sup> » de[s] Dieu[x] sur le territoire villeurbannais. Non pas (sauf miracle) en photographiant ceux-ci directement, mais en prenant acte de ce qu'ils sont agissants – leur « absence empirique est nuancée par une forme de présence, l'homme n'entretient pas un face à face interactionniste mais crée une coprésence évidente<sup>86</sup> ». C'est le principe pragmatiste de W. James : on mesure la valeur de Dieu à la « fonction concrète<sup>87</sup> » qu'il exerce dans le bas monde, et l'on peut dire qu'il existe dans la mesure où il a sans aucun doute une telle fonction, c'est-à-dire où il fait faire des choses aux êtres humains. Quels genres de choses ? Il suffit de relire l'appel pour le savoir : il fait bâtir des « *lieux de cultes* », il engendre des « *rites religieux ou pratiques sociales* », il fait se confectionner des « *signes religieux présents dans l'espace urbain* ». La mission des photographes-ontographes va consister à enquêter sur ces choses-là, considérées comme les fruits du faire-faire divin ; bref, à observer l'immatériel au travers de ses conséquences empiriques, c'est-à-dire au travers des assemblages humains et non-humains originaux auquel il donne lieu à Villeurbanne (« *Quand Dieu arrive en ville* » !)

Fabien et Bruno répondent à l'appel du Rize dans les semaines qui suivent son émission. Sans reprendre le détail de leurs dossiers respectifs, relevons surtout qu'ils y font état de *prototypes de dispositifs*. Bruno se propose de « *passer du temps avec chacune des personnes suivies* » et de

---

<sup>81</sup> PIETTE Albert, *op.cit.*, p.24.

<sup>82</sup> ARQUEMBOURG Jocelyne. « Des images en action. Performativité et espace public », *Réseaux*, n°5, vol.163, 2010, pp.163-187, p.177.

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> PIETTE Albert. « Ontographies comparées : divinités et êtres collectifs », *Ethnologie française*, n°2, vol.40, 2010, pp.357-363, p.357.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.361.

<sup>87</sup> JAMES William, *Le pragmatisme*, *op.cit.*, p.134.



construire des « mosaïque[s] pour chacun des lieux [...] en utilisant différents formats d'image pour retranscrire l'ambiance du lieu et montrer les détails symboliques » ; des « frises [...] sur chaque rite ou célébration [...] [pour] proposer une vision globale des rites communs aux différentes religions, tout en soulignant la diversité de leur pratique » ; des « affiches collées pour mettre en valeur l'accessibilités visuelle de ces religions croisées au quotidien dans l'espace urbain » ; ou encore des « portraits de dignitaires religieux [...] en noir et blanc, format carré, sur fond neutre pour conserver une unité visuelle entre chacune des personnes ». Fabien quant à lui propose « une série de photographies [qui] viendra illustrer la présence d'éléments architecturaux religieux dans la ville [...] en format panoramique et carré » ; « une série de portraits sur fond noir ou blanc réalisée à la chambre photographique 4x5 inch. [pouces][...][pour] saisir l'humain dans sa dimension verticale, obligeant ainsi le spectateur à s'attacher à la part humaine de la personne photographiée avant même de l'inscrire dans un courant religieux. De pouvoir par la même discerner ce qui le rapproche de lui et non ce qui l'en éloigne » ; de procéder enfin à « une série de reportages en format carré [qui] viendra illustrer les différents liens des hommes à Dieu ». A chaque fois sont donnés des exemples (de mosaïques, de panoramas, etc.) à partir de photographies effectuées par ailleurs, indiquant au Rize à quoi cela *pourrait* ressembler et allant pour Fabien jusqu'à reprendre la charte graphique du Rize en alignant ses images sur le fameux « Pantone jaune fluo 803 » et le « i » incliné caractéristique (séquence 1) de l'institution. De cette lecture ressort en tous cas un premier constat qui appelle une calibration spécifique du regard sociologique : c'est que les débats concernant « l'opposition de l'apparence à la réalité<sup>88</sup> », « l'objectivité de la représentation<sup>89</sup> » photographique et la fameuse trahison des images se posent bel et bien ici d'une façon toute particulière. Quelle « réalité » s'agit-il en effet de documenter ? Non pas simplement une réalité matérielle – du type : enregistrer la présence physique de telle mosquée ou de tel temple à Villeurbanne en le photographiant, ce qui répond toutefois à la première fonction évoquée plus haut, celle du « constat » – mais une réalité *immatérielle* qu'il s'agit de *révéler*. La question n'est donc pas de savoir si telle image trahit ou non ce qu'elle prétend montrer, mais de savoir comment organiser des groupes d'images en vue d'effectuer cette révélation. On doit se référer ici au travail d'E. Flon et D. Trouche dans lequel il apparaît que la « mise en série de photographies<sup>90</sup> » est constitutive de l'efficacité des médiations muséales. C'est « le rapprochement, l'association ou la confrontation des photographies<sup>91</sup> », « la série [qui] apparaît ici comme une méthode d'analyse<sup>92</sup> ». Mais dans le cas qui nous occupe, l'enjeu n'est pas de documenter

---

<sup>88</sup> RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, *op.cit.*, p.34.

<sup>89</sup> PERONI Michel, « Epiphanies photographiques. Sur l'apparition publique des entités collectives », *op.cit.*, p.91.

<sup>90</sup> FLON Emilie, TROUCHE Dominique, « Photographie et médiation muséale en archéologie : mettre en regard images et vestiges », In : TARDY Cécile (dir.), *Les médiations documentaires des patrimoines*, Paris : L'Harmattan (collection « Nouvelles Etudes Anthropologiques », 2014, 212 pages, pp.39-68, p.60.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p.64.

<sup>92</sup> *Ibid.*

« les états successifs de l'objet<sup>93</sup> » ou donner à voir, comme le montre M. Després-Lonnet dans le même ouvrage, une « chronologie en plaçant par exemple vis-à-vis deux photographies d'un même lieu<sup>94</sup> ». Il s'agit de faire voir des choses telles que les « *liens des hommes à Dieu* », « *l'humain dans sa dimension verticale* », « *l'ambiance du lieu* », etc. Autant d'éléments dont les sociologues parlent certes, mais en se trouvant parfois bien en peine pour les cerner ou les décrire avec les outils dont ils disposent<sup>95</sup>. Ainsi, dans le cadre de *Cultes*, non seulement la « forme » n'a plus à être suspectée pour son éventuelle infidélité au « fond » (envisagé comme « réel objectif » qu'il faudrait découvrir et décrire), mais c'est à l'inverse le travail sur la forme du dispositif qui doit permettre de donner à voir ce « fond », ce réel « *immatériel* » tout autant que social. Chacune des propositions de Fabien et Bruno se veut en effet une voie d'exploration de ce qui relie les êtres entre eux (les croyants, les dignitaires, les églises, les livres sacrés, etc.), de ce que quelque chose d'aussi abstrait *a priori* que la « foi » leur fait faire et les fait devenir. C'est la « *frise* » qui génère la « *vue globale* », c'est la « *série de portraits* » réalisés au même format, dans le même noir et blanc, qui réalise la « *part humaine* » du croyant en même temps que la « *dimension verticale* » de l'humain.

Fabien et Bruno ont donc bien pris en charge les exigences formulées par le Rize. Leurs dossiers nous montrent qu'il est tenu pour acquis pour eux comme pour Delphine que le « sens » est à construire, que cette construction suppose des choix, des arguments, des « tris » ; que, par conséquent, enquêter sur le monde c'est nécessairement en identifier des bribes, en sélectionner certaines et d'une certaine façon, les regarder sous une « optique » indexée aux enjeux de l'investigation, en un mot procéder à une « *multiplicités des transformations*<sup>96</sup> » qui s'effectuent aussi bien dans le choix d'une chambre photographique que dans la façon de rapprocher des images. S'agissant de construction, rendons-nous dans une autre après-midi de travail qui fait se retrouver Delphine et les deux photographes : voyons comment leurs propositions sont débattues.

## b. Instruire l'immatériel

Nous sommes le 19 décembre 2013 : lorsque j'entre dans le bureau de Delphine, je la trouve plaisantant avec Fabien. Ce climat détendu n'est pas étranger à notre objet dans la mesure où la discussion sur l'exposition va être ponctuée de traits d'humours, de digressions plaisantes, bref, d'éléments qu'il faut au moins mentionner pour ce qu'ils nous indiquent du genre d'attachements que

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, p.63.

<sup>94</sup> DESPRÉS-LONNET Marie, « La construction documentaire d'un site culturel enfoui », In : TARDY Cécile (dir.), *Les médiations documentaires des patrimoines*, Paris : L'Harmattan (collection « Nouvelles Etudes Anthropologiques »), 2014, 212 pages, pp.69-106, p.91.

<sup>95</sup> C'est le constat de cette incapacité relative qui justifie le programme d'A. Piette, proche en cela de celui de B. Latour, visant à penser une ontographie et à rouvrir l'enquête sur les modes de présence des êtres.

<sup>96</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, op.cit., p.220.

Delphine peut avoir avec ses collaborateurs, et pour ce qu'ils disent aussi de leur « réflexivité ». Ainsi, en se voyant apparaître sur une des photographies qu'elle fait défiler sur son écran<sup>97</sup>, Delphine s'exclame : « *Et lui, non mais trop drôle, c'est lui qui a failli s'écrouler pendant la messe, il était tout bourré à côté de moi [rires], il m'expliquait des trucs, il puait l'alcool et tout, et puis à un moment il s'est assis, et puis il s'est mis debout, il en pouvait plus, il a failli s'écrouler [rires], et c'était long ce truc ! On s'en est sortis, mais comment...* » Ce genre d'expérience d'enquête sert de description cocasse à la photographie<sup>98</sup>, mais ne saurait tenir lieu ni de cartel, ni de justification suffisante pour la préférer à d'autres ! C'est dire si Delphine doit faire un effort constant qui consiste à s'élever « au-dessus des circonstances, en reconnaissant ce qui importe<sup>99</sup> » véritablement dans la matière qu'elle a sous les yeux. Bref son jugement, son « système de valeurs implicites<sup>100</sup> » est, pour reprendre encore les termes de L. Boltanski et L. Thévenot, systématiquement « mis à l'épreuve<sup>101</sup> » parce qu'il lui revient de rendre ses choix justifiables à partir d'arguments recevables<sup>102</sup>, à la fois dans les moments comme celui qui nous occupe, et dans les textes d'exposition ensuite. Ainsi n'est-il pas question de montrer une photographie sous prétexte qu'elle serait « *trop drôle* » ou qu'elle évoquerait un souvenir croustillant.

Si le jugement des uns et des autres est mis à l'épreuve dans la discussion collective, il est en même temps le lieu d'une épreuve pour les photographies. Mais de quel genre d'épreuve parle-t-on ? Sur l'écran, nous voyons au départ défiler les images *les unes après les autres* ; à chaque fois, Bruno ou Fabien documentent à la fois les propriétés du lieu où a été pris le cliché (« *ça c'est la Grand Loge de France. T'as plusieurs temples, celui-ci c'était un truc totalement confidentiel* ») et les conditions dans lesquelles celui-ci a été effectué (« *Delphine : la fameuse photo avec les rayons de soleil. T'as abusé sur Photoshop là non ? – Bruno : Non, j'ai contrasté tu vois. Ça c'est la fumée de l'ostensoir, c'est ça qui fait l'effet...* »), sans oublier d'exposer les difficultés d'accès à certains endroits et les problèmes d'autorisation des personnes (« *celle-là j'ai pas vraiment l'autorisation, mais je lui ai envoyé un mail avec la photo pour avoir son avis* »). En effet un des enjeux de leur réunion est de faire le point sur le matériau et de savoir si Delphine a ce qu'il lui faut ; ils s'attendent donc à repartir sur le

---

<sup>97</sup> Elle a en effet suivi Fabien et Bruno sur plusieurs reportages, toujours dans cette idée de parler avec les gens, de les informer de l'exposition du Rize, et de faciliter au besoin la bonne compréhension, dans les divers endroits explorés, de la requête photographique.

<sup>98</sup> Et pourrait servir d'autre jeu dans l'exposition : « *Fabien : On va faire un jeu pour les enfants : trouvez Delphine ! – Delphine : "Là j'ai fait fort parce que j'me suis déguisée avec une barbe !"* »

<sup>99</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *op.cit.*, p.163.

<sup>100</sup> BOURDIEU Pierre (dir.), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1965, 368 pages, p.25.

<sup>101</sup> BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *op.cit.*, p.161.

<sup>102</sup> Problème analogue, finalement, à celui abordé en séquence 5 lors des choix toponymiques.

terrain<sup>103</sup> (« *c'est ta croix ! C'est ta rédemption !* ») pour compléter d'éventuelles carences. Mais comment déterminer « ce qu'il lui faut » ? Par rapport à quoi y'aurait-il des manques dans les photographies déjà disponibles ? C'est à ce point que les réflexions concernant la praxéologie du tri et la mise en série des images, dans leur intrication concrète, vont nous être utiles. A cette période-là - fin décembre 2013 - le Rize a déjà validé une partition de l'exposition en trois grandes catégories : « *Rites* », « *Croyances* », « *Communautés* ». Comme je l'ai indiqué en introduction les découpages opérés dans cette séquence pour les besoins de l'analyse ont quelque chose d'artificiel puisque les opérations d'écriture du scénario dont participe cette partition s'effectuent en même temps que les opérations de tri, de photographie, de collecte, etc. ; en l'occurrence c'est dans la seconde section qu'on reviendra sur les allers-retours dont me parlait Delphine quelques jours avant la présente rencontre<sup>104</sup>. Or c'est à partir de ce scénario de moins en moins provisoire et des découpages qu'il contient que Delphine va aborder le corpus d'images ; dans ce sens, c'est le scénario lui-même qui se teste là : a-t-on vraiment de quoi l'alimenter ? Faut-il procéder à une refonte des catégories qui l'organisent ? Fabien et Bruno ont-ils trouvé de quoi soutenir l'argument de l'exposition ? Ces questions se posent aussi bien au chercheur décortiquant son matériau qu'à notre responsable d'exposition, à cette différence-là que la seconde est certainement bien plus contrainte par le temps. Le calendrier de 2014 est prêt, la campagne de communication a déjà commencé et il n'est pas question de prolonger indéfiniment l'enquête. Bref, Delphine doit être efficace, pragmatique, ce qui suppose d'elle de ne pas chercher à faire à tout prix une exposition « parfaite ».

Voyons alors comment elle travaille des photographies qu'elle a déjà en partie triées et analysées avant la rencontre. En voici une prise dans un temple bouddhiste : « *Bruno : est-ce que c'est nécessaire que je retourne chez eux ? – Delphine : Ah non, c'est juste pour savoir si t'avais autre chose... – Bruno : Non mais pour faire un temps de méditation ? - Delphine: Ben écoute moi je l'ai mise dans "Rites". – Bruno : Parce que c'est tellement minuscule leur truc, je vais en baver... – Delphine : Ah ouais, t'arriveras pas à avoir... - Bruno: Ouais. J'ai peut-être une photo de la statue du petit Bouddha aussi si tu veux. – Delphine : Ben envoie. Non mais n'y retourne pas hein, franchement on a assez. – Bruno : Avec une lumière tellement merdique là-bas dedans, t'as un pauvre néon au plafond tu vois et c'est tout. [...] – Delphine : L'important c'est qu'ils y soient [dans l'exposition]... Mais avec eux on avait convenu qu'on faisait pas de photos de méditation, justement parce que leur lieu était pas... – Bruno : Oui mais ils m'ont proposé si tu veux. – Delphine : Oh, ils sont gentils. Non mais n'y retourne pas, moi ça me suffit, et on avait convenu les vêtements, et si tu m'envoies celle où y'a l'espèce de truc là, je sais plus comment ça s'appelle, j pense que... moi je mettrai une légende avec*

---

<sup>103</sup> « *Fabien : Un truc qui nous aiderait beaucoup, c'est qu'on ait une sorte de Google Maps, tu sais, où tu nous spots tous les endroits dont toi t'es sûre d'avoir besoin, l'église, machin, et après nous on va se débrouiller pour aussi intercaler par exemple des lieux où on trouve...* »

<sup>104</sup> « *En fait avec Xavier on a fait pas mal d'aller-retour, moi j'ai écrit la première trame de synthèse, lui il a tout réécrit derrière... soit pour simplifier, soit pour élaguer...* »

*la signification.* » Dans cet échange, on comprend que Bruno était parti dans ce temple-là pour photographier des vêtements caractéristiques des pratiquants bouddhistes ; mais il aurait pu et pourrait encore aller au même endroit pour prélever d'autres éléments. Le scénario prototypique d'exposition s'avère être opérant dans le moment même de la prise de vue – c'est parce que Delphine en a parlé en amont avec le photographe qu'il focalise son objectif sur telle chose et non sur telle autre. Mais pourquoi à ce moment-là lui demander s'il a « *autre chose* » ? C'est que certains clichés sont moins bons que d'autres ; si Bruno en a pris plusieurs dizaines du même vêtement, il est possible que d'autres versions soient meilleures que celle qu'il a envoyée à Delphine. Mais alors, qu'est-ce qu'une « meilleure » image, qu'est-ce qu'un « bon » cliché ?

Comme on l'a vu avec Anne, Delphine n'applique pas à proprement parler de critères qui lui serviraient à répondre à de telles questions ; dans l'urgence relative qui est la sienne, elle part de ce qu'elle a sous la main pour trouver, peu à peu, ce qui est le plus à même de l'intéresser. Comme elle le faisait avec les albums de famille et les cartes postales, elle observe attentivement les photographies, écoute les éclaircissements que lui donnent Fabien et Bruno (« *c'est comme ça qu'ils font pendant les cérémonies, ils mettent l'équerre et le compas sur la Bible, et c'est ça qui fait que c'est celle-là la plus intéressante du coup* »), en cherchant à voir ce qui pourraient les faire se relier entre elles ; suivant le conseil de Fabien elle ouvre<sup>105</sup> – moment crucial pour nous - différentes fenêtres pour pouvoir les « voir mieux », c'est-à-dire les voir *ensemble, sérialisée temporairement*, en dépit de la petitesse de son écran et de son disque-dur récalcitrant. C'est ce dispositif de travail-là – qui nous rappelle les découpages de textes d'Anda Jaleo (séquence 6) - qui fait alors apparaître des liens entre les images : la croix en bois, le fil à plomb maçonnique et la lumière tombante des vitraux montrent la verticalité ; les mains de l'homme priant dans la mosquée pourraient former un beau « *diptyque* » avec celles du rabbin tendant l'allumette vers le chandelier ; la main de la pasteur sur l'épaule d'un enfant rejoint celle du père la portant sur celle de son fils ; les mains des témoins de Jéhovah se serrent autour de la table de la même manière que celles des scouts. Des plans plus lointains font apparaître d'autres choses : la masse des fidèles dans l'église et celle des ukrainiens commémorant la grande famine (Holodomor) ; le rassemblement des scouts dans leur uniforme et les groupes d'enfants à l'école coranique. Voilà comment émerge le « *fil conducteur visuel* » : Fabien et Bruno ont pris soin de faire, d'un lieu à l'autre, des séries de clichés analogues (des gros plans sur les mains, sur les visages, sur les objets ; des plans distants sur les rituels, les foules, etc.), et ces séries sont recomposées là, avec Delphine, de façon à établir un fil entre les lieux eux-mêmes – et, partant, entre les religions aussi variées soient-elles. Voici, aussi, comment s'instruit l'immatériel : ce qui rassemble les hommes,

---

<sup>105</sup> « Fabien : Tu sais ce qu'ils font d'habitude des fois pour préparer les expos photo comme ça, ils les impriment en tout petit, ils les mettent sur le mur, comme ça tu vois tous les... Comme ça tu les déplaces, tu les mets ensemble, c'est comme ça que tu les vois le mieux, plutôt que sur un ordi. - Delphine: Ouais mais là y'en a 200... - Fabien : Oui mais tu les fais en tout petit, tu les fais en petit format... »

quelle que soit justement leur religion, ce sont des gestes proches, des façons de se regrouper similaires, des attitudes identiques. Ce qui se joue dans cette activité qui pourrait paraître – à Delphine elle-même – tout à fait terre à terre, n'est rien de moins que l'identification tâtonnante de ce *proche*, de ce *similaire*, c'est-à-dire finalement du social, de ce qui fait lien entre des êtres que le « *contexte* » politico-médiatique, pour reprendre les termes de Xavier au vernissage, tend à présenter comme antinomiques voire comme ennemis. Les vêtements rituels des uns sont différents de ceux des autres ; un croissant n'est pas une croix ; la Torah n'est pas la Bible ; mais si chacun peut constater sans peine tout ce qui distingue les gens entre eux, la tâche du Rize est plus délicate, car politique. Il fait le pari du commun et doit faire advenir ce commun ; il ne le fait pas en énonçant des slogans mais dans des journées de travail comme celles-ci qui forment son quotidien, sur la base d'enquêtes complexes et de matériaux concrets.

Maintenant, si certaines photographies sont sélectionnées en fonction de ce qu'elles permettent de « *révéler* » dans leurs juxtapositions, c'est que d'autres sont laissées de côté. C'est sur ce point-là que pourrait s'établir un discours attendu : si d'une certaine façon Fabien et Bruno ont fait mémoire d'un certain nombre d'événements, de situations, de lieux ou de villeurbannais en les enregistrant (en produisant une trace objective de leur existence grâce au « pouvoir » photographique), comment se fait-il qu'une partie seulement de cette mémoire photographique soit préservée et exposée, quand la majeure partie des clichés est destinée à rester dans les méandres du CMS et dans les cartes mémoires des photographes, et n'ira même pas aux Archives ? Il faut en revenir à notre situation pour y trouver toutes les explications nécessaires. « *Il y en a qui sont géniales, comme celle-là, mais c'est dur à caser dans l'expo parce qu'elle dit pas grand-chose en soi* » ; « *celle-là c'est pareil elle est super bien mais je peux en mettre qu'une, parce qu'après ça fait beaucoup d'ukrainiens* », « *y'en a de très belles mais je peux pas en mettre 12 non plus* » : on pourrait énumérer ainsi les justifications que donne Delphine, et qui à chaque fois démontrent que son appréciation « personnelle », quoiqu'elle puisse la donner, ne saurait être déterminante. Qu'une photographie soit belle à ses yeux n'est pas un argument suffisant – encore faut-il qu'elle ait un lien avec d'autres, qu'on puisse lui faire *dire* quelque chose ; il lui faut par ailleurs veiller toujours à la juste « *représentation* » de la « *diversité* » villeurbannaise, de sorte qu'elle doit proportionner les images des juifs, des musulmans, et des autres d'une manière telle qu'ils apparaissent tous équitablement dans l'espace d'exposition. En même temps que se dessinent les premiers assemblages d'images (Delphine numérote peu à peu celles qui vont ensemble et les déplace d'un dossier à l'autre dans son répertoire de travail), Fabien et Bruno en ajoutent d'autres qu'ils n'avaient pas envoyés encore, ou que Delphine avait plus ou moins laissés de côté déjà (« *ah oui, j'avais pas pensé à celle-là* ») : « *t'as une photo qui pourrait rentrer, où on voit les gamins en train de dessiner dans l'église* », « *j'en ai une où y'a des enfants qui allument des bougies sur l'autel* », « *et t'as aussi celle-là, elle est bien, y'a un lien entre générations là, elle lui tient la main, regarde !* » Celles qui sont écartées sont les moins pertinentes pour le propos, celles pour lesquelles le « rapport »,

qui se cherche dans le même mouvement, est le moins évident à trouver. C'est donc une fois de plus en fonction de la cohérence de l'histoire qui va être racontée dans *Cultes* que les éléments sont agrégés ou dispersés, ainsi qu'en fonction de la compréhension attendue du public.

Dans le même mouvement, acte est pris du fait que tout ne saurait être révélé par les dispositifs photographiques, notamment en ce qui concerne la partie « communautés » de l'exposition. « Bruno : moi je trouve qu'en images effectivement c'est pas flagrant. – Delphine : Non, en images c'est... Je pense que c'est pas l'action la plus visible et la plus... c'est là où il faudrait passer trois mois avec chaque mouvement, pour rentrer un peu dans le quotidien de ce que fait un prêtre, de... tu vois ? Au-delà du côté public, rendez-vous 9h30 pour la messe. C'est pour ça qu'aussi on n'a pas... – Fabien : Oui mais tu vois... ce que t'aurais, c'est que t'aurais des images de gens en train de discuter comme ça quoi. Tu vois, visuellement y'a pas... c'est à dire que ça à la limite, la communauté tu l'aurais illustrée avec du son peut-être. - Delphine: Ah mais on a aussi le son hein. Oui, là on va mettre de la musique. - Fabien : Le medium son est peut-être plus... plus pertinent pour des choses, dans le lien entre les gens; parce que, si tu veux, si t'as le prêtre qui est juste habillé comme moi, et puis un fidèle comme ça on discute, bon, c'est du lien, c'est de la communauté, mais au final... » Ce n'est pas rien de faire voir l'immatériel : est-ce que le public, voyant un assemblage de photographies montrant des groupes de personnes, verra « les communautés » ? Qu'est-ce qui différencie, à l'œil nu, une communauté religieuse de n'importe quel autre groupe de personnes qui pourraient aussi bien ne pas se connaître et n'avoir d'autre lien entre elles que de partager à un moment donné un même espace ? Ce qui est intéressant là-dedans c'est de voir naître sous nos yeux un dispositif d'exposition dont on comprend qu'il va demander à Delphine qu'elle ajoute des légendes pour clarifier ce qui n'est pas évident au regard, et qu'elle trouve une sorte de bande-sonore qui puisse restituer quelque chose comme une union « réelle », profonde, des croyants – ce seront les litanies, les prières, bref des voix qui énoncent un même récit en polyphonie (voir séquence 6, note 31). Elle n'a pas la possibilité d'envoyer Fabien et Bruno faire une enquête au long cours ; par contre elle semble être en mesure de composer, en sus des assemblages photographiques, « un mode de présentation sensible<sup>106</sup> » particulier, selon les termes de J. Rancière. En appelant à ce que permet de révéler chaque medium – l'image, la voix, le texte – elle peut espérer construire une exposition qui préserve, dans toutes ses propriétés, la présence de l'immatériel.

c. Avec quelle « image universelle » communiquer ?

---

<sup>106</sup> RANCIERE Jacques, « Ce que "medium" peut vouloir dire : l'exemple de la photographie », *Appareil* [en ligne], 2008/1, mis en ligne le 17 février 2008, consulté le 22 janvier 2020. URL : <http://appareil.revues.org/135> (non paginé)

L'exposition *Cultes* a été marquée par une affaire qui doit retenir rapidement notre attention, et qui concernait l'usage et l'affichage public des photographies de Fabien et Bruno. La question du « tri » se pose en effet d'une autre manière lorsqu'il s'agit non plus d'agencer entre elles des images, mais de trouver *l'image* au singulier qui puisse, dans la campagne de communication du temps fort, indiquer aux villeurbannais en quoi consiste l'exposition, et leur donner envie de s'y rendre. D'une manière générale les affiches des expositions sont validées collectivement par les riziens : Jean-Robert, en tant que responsable de la communication, établit à chaque fois plusieurs propositions (en dialogue constant avec Xavier et Delphine notamment), lesquelles sont soumises à un examen collectif – concrètement, elles sont envoyées par email à l'ensemble des personnels et affichées soit dans le couloir du haut soit dans la cuisine, afin que chacun puisse ensuite s'il le désire voter pour l'une ou l'autre. Pour *Cultes* trois propositions sont faites, que voici :



Toutes reprennent la charte graphique du Rize : la première montre le pluriel des cultes en faisant apparaître une gamme de symboles à l'arrière-plan ; la seconde insiste sur les mains liées en redoublant cette « liaison » à la fois symbolique et concrète par la superposition du « i » rizien orienté exceptionnellement à l'horizontale ; la dernière fait apparaître des silhouettes d'hommes en train de prier. C'est cette dernière qui va être retenue en premier lieu par l'équipe et donc proposée, pour validation, au cabinet du maire. Mais au tout début du mois de décembre 2013, en allant piocher comme à l'accoutumée des nouvelles chez Jean-Robert, celui-ci m'indique que la proposition a été rejetée : l'image aurait été jugée violente, « *on dirait qu'il va se faire battre, qu'il a un coup de guillotine... ou comme si c'était une femme battue ! J'ai fini par dire à la directrice de la culture, d'accord, je suis cadre B, j'exécute, mais quand même, vous avez l'inconscient qui travaille fort.* » Il



serait périlleux, pour ne pas dire impossible de tenter de reconstituer les discussions ou les « motifs » ayant conduit à une telle décision, d'autant que Jean-Robert lui-même, qui est pourtant en plein cœur du problème, ne peut qu'en prendre acte en tâchant précisément de trouver des motifs explicatifs sans garantie aucune quant à leur véracité (« *je pense que parler de religion au moment d'élections, ça fait un peu peur... mais j'en sais rien* »). Ce qui nous intéresse par contre c'est la façon dont il va ensuite prendre en charge cette décision, c'est-à-dire ses conséquences pour la communication autour de l'exposition. Le Rize aborde, me dit-il, un « *sujet sensible* », mais on tenait là une affiche qui « *interpelle, qui parle tout de suite. Quand on voit ça, on se dit, tiens, le Rize... ils prennent le sujet de front quoi.* » Au même titre que Delphine, il a « l'œil » de l'expérience : « *j'ai fait de la communication institutionnelle, mais j'arrêtais pas de me dire, on est des menteurs. Et je ne peux pas mentir avec les sous du public. [...] Et moi je suis venu au Rize pour ça aussi, c'est un beau projet... Il faut qu'on arrive à recaler sur le discours du Rize. On est un endroit populaire, dans la ville, qui travaille sur la mémoire villeurbannaise etc., mais dans la réalité on a un peu de mal, et puis on a une volonté de reconnaissance par le milieu scientifique mais c'est important aussi qu'on ait celle des gens, la reconnaissance par les gens de la rue quoi. Et les gens de la rue sont plus durs à toucher, donc c'est un bel enjeu.* » Ainsi le problème politique devient-il palpable, concret : c'est une affiche qui en est le point névralgique. Il revient à Jean-Robert d'en concevoir de toute urgence une nouvelle, et d'éviter par-là que l'affaire ne se transforme en un scandale qui « *éclate quand des comportements susceptibles d'être jugés transgressifs sont dénoncés, par le truchement d'un acte de parole public*<sup>107</sup> » (le Rize pourrait alors entrer en conflit ouvert avec la municipalité en refusant de considérer son affiche comme transgressive ou problématique). Le matin même, une réunion à laquelle je ne pouvais me rendre a conduit à modifier le plan de communication ; celui-ci indique désormais que « *le choix de l'affiche a été délicat, notamment à cause de la difficulté à trouver une illustration générique, ne privilégiant aucune religion. Le choix final, purement typographique, aura des implications sur la suite de la communication. Notamment pour l'utilisation du visuel dans les publicités papier. Pour "remettre de l'image", la bâche accrochée traditionnellement sur la façade du Rize comporte une série de photographies, représentant plusieurs religions. Le contenu texte de cette bâche a été allégé, suivant en cela une ligne déjà amorcée lors des précédents temps fort. Une série de 8 cartes postales accompagnera aussi les programmes sur nos lieux de diffusion et sera disponible pour le public du Rize, notamment à la médiathèque, comme accroche pour inciter à la visite de l'exposition ou comme souvenir pour les visiteurs.* » Il n'est pas fait mention des détails des échanges avec la Communication de la ville ou le cabinet du maire ; par contre une nouvelle problématique se fait jour qui consiste à trouver une « *illustration générique* ».

---

<sup>107</sup> BOLTANSKI Luc, *Enigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, op.cit., p.97.

Or les photographies de Bruno et Fabien ne sont en aucun cas génériques : si on peut leur faire dire des choses en les insérant dans un dispositif qui les démodalise et qui tire d'elles des « révélations », en choisir une seule comme affiche suppose d'exhiber *un référent spécifique*. Les mains d'un prêtre, la prière dans une mosquée : une photographie, seule, est toujours indexée au lieu et aux entités spécifiques qu'elle donne à voir. C'est ce que m'expliquait Delphine en ces termes : « *le mec lève la main, moi je vais l'identifier en disant où ça a été pris, parce qu'on est quand même plongés dans les lieux, avec les gens... donc on ne pourra pas trouver à chaque fois la photo universelle, tu vois ?* » Voilà pourquoi le choix est fait de proposer d'un côté *une* affiche « *purement typographique* », et de l'autre une *série* de cartes postales qui, elles, reprennent les images de Fabien et Bruno (notons que c'est bien cette série qui est distribuée à chaque personne dans les « lieux de diffusion », et non les cartes prises individuellement). Seule la série permet de représenter toutes les religions, là où l'image solitaire ne peut nécessairement que donner à voir un lieu ou un culte spécifique. Voici l'affiche définitive :



Jean-Robert me montre, sur son écran, toute une gamme de prototypes élaborés suite à la décision municipale : différentes tailles de textes, différentes couleurs d'arrière-plan, etc. ; « *au final on a tout enlevé, on a fait un fond gris et puis... des éléments typographiques, j'ai vu ça avec Julie.* » Le laissant à sa déception, je retrouve alors Delphine : si les photographes « *ont rigolé* » en voyant cette « *photocopie* », elle me dit surtout que la photographie si problématique sur l'affiche va néanmoins être présente, et en grand format, dans l'exposition. « *Elle pose problème dans l'espace public, à la Comm, mais pas à nous. C'est pas la même chose de l'afficher dans l'espace public en mettant « Religions » et en montrant ce geste... L'affiche a une fonction très synthétique quand même.*

*Mais là c'est une photo parmi d'autres dans l'expo, donc elle n'a plus du tout le même rapport, nous on a une liberté dans l'exposition, beaucoup plus que dans la communication de la ville en période électorale.* » Ainsi, puisqu'il n'existe pas de « *photo universelle* » dans la gamme de celles de Fabien et Bruno, c'est cette affiche qui ne livre finalement qu'une information textuelle autour de la charte graphique du Rize qui sera l'opérateur de « neutralisation » du litige avec le cabinet municipal. En ne donnant *rien à voir de spécifique*, elle acte de ce qu'aucune des religions abordées dans l'exposition ne saurait être, littéralement, mise en avant sur d'autres. Explorons plus avant cette question des rapports entre les textes, les images et leurs lieux d'apparition, en nous rapprochant un peu davantage du travail de conception de Delphine, pour qui la neutralité s'avère être avant tout une exigence pragmatique.

## II. Tracer le commun

« L'activité du concepteur-réalisateur d'exposition est avant tout un acte de séparation. Il choisit, sélectionne, retient, prélève l'objet. Il le pare. Il agit comme le ferait l'homme de langage qui choisit le mot juste. Cependant, à la différence de celui-ci, il n'ouvre pas un dictionnaire mais le monde, la réalité, le quotidien. Il va retirer l'objet du monde ; il va le dépouiller de ses attaches mondaines. D'où le statut fondamentalement ambigu, sinon paradoxal, de l'objet d'exposition : il est un objet réel qui n'est plus dans le réel. [...] Installé dans l'exposition, il a ainsi franchi la limite d'un monde. Non seulement parce qu'il n'est plus dans son lieu habituel d'utilisation, mais en plus, qu'ayant quitté le monde, il ne peut avoir, en tant qu'objet d'exposition, la fonction qu'il avait en tant qu'objet du monde. [...] il prend sens de sa combinaison avec le reste de l'exposition. L'objet, en entrant dans l'exposition, change de statut et devient l'élément d'un ensemble, le composant d'une mise en scène.<sup>108</sup> » Si la proposition de J. Davallon est une synthèse exemplaire du travail de Delphine, nous pouvons d'ores et déjà la nuancer sur deux points : le premier concerne le caractère en réalité collectif de la conception et du prélèvement d'objets ; le second concerne les attaches mondaines qui ne sauraient être rompues dans la mesure où ses expositions doivent documenter Villeurbanne. C'est en donnant à voir cette ville autrement que le Rize espère permettre à ses habitants, selon les termes de Xavier lors de l'inauguration, d'avoir « *le temps du recul* » et d'« *y voir clair* ».

Pour comprendre comment cet objectif peut être atteint il nous faut passer du temps dans le bureau de Delphine, qui précisément tâche d'y voir clair par le truchement de son écran d'ordinateur : comme le meuble de la botaniste suivi jadis par B. Latour, l'ordinateur est en effet « une théorie<sup>109</sup> » en lui-même dans laquelle sont à la fois abrités et classés les produits des différentes recherches que *Cultes* relie. Il suffit de quelques clics pour retrouver l'origine et l'auteur des textes, des

---

<sup>108</sup> DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, op.cit., p.166-167.

<sup>109</sup> LATOUR Bruno, « Le "pédofil" de Boa Vista. Montage photo-philosophique », op.cit., p.180.

photographies, des documents peu à peu agglomérés ; d'ici, sans bouger, on peut visualiser tel édifice religieux situé à plusieurs kilomètres de là, ou revenir un siècle en arrière dans l'histoire de la ville – Delphine, elle aussi, « gagne tellement plus dans sa collection que ce qu'elle perd en s'éloignant<sup>110</sup> » de la Villeurbanne « concrète ». Les choses qui sont là « se retrouvent détachées, séparées, conservées, classées, nommées, puis rassemblées, réunies, redistribuées selon des principes entièrement nouveaux qui dépendent du chercheur<sup>111</sup> ». Mais il ne saurait s'agir ici de simplement donner une illustration supplémentaire à une théorie sociologique : qu'est-ce qui distingue alors les scientifiques suivis par B. Latour à Boa Vista de Delphine, si leurs méthodes sont pratiquement les mêmes, s'ils effectuent le même genre de transports, le même genre de rangements, dans le même genre de laboratoires ? La réponse est à la fois simple à énoncer et complexe à étudier : c'est qu'ils ne donnent pas du tout lieu au même genre de productions, au même genre de réagencements des choses. Les savants visent pour l'essentiel l'écriture de textes, selon des procédés largement connus et standardisés ; Delphine, elle, doit construire un dispositif qui non seulement, d'une part, donne des informations scientifiques viables, mais qui d'autre part doit faire apparaître quelque chose comme « *l'immatérialité de la spiritualité* », le « *lien* » des villeurbannais entre eux, en s'appuyant sur des photographies, des sons, des montages, etc. Bref, si comme les chercheurs de métier elle doit « faire voir » des choses à son public, elle ne saurait le faire à leur manière, et même la pire contrainte éditoriale pesant sur « l'écriture des faits<sup>112</sup> » scientifiques ne saurait être mise en équivalence avec l'ampleur de sa tâche.

### 1. « On est dans les brouillons ici, dans les bazars »

Comme convenu à la fin de la rencontre avec les photographes, je m'installe aux côtés de Delphine pour l'après-midi qui suit : « *là c'est fastidieux tu vois, on va prendre point par point dans l'expo, et on va aller voir chaque photo, où est-ce qu'on la met, comment, avec quel texte, quelle archive, donc tu vois, quand tu dis que c'est passionnant...* » En arrivant, Julie (graphiste et scénographe) sort de son sac tout un « bazar » : « *j'ai fait plein d'essais, j'ai amené tout ça si on veut bidouiller des trucs. C'est des tests, j'avais monté ça avec des maquettes que du devais coller pour voir les formats, parce que du coup je l'avais posé pile dans les arrondis pour voir si ça faisait trop de photos, mais non, tu vois – Delphine : On est dans le top du professionnalisme ! – Julie : On est dans les brouillons ici, dans les bazars. On n'est pas mal !* » En ce qui me concerne, plongé d'emblée dans le cœur d'un travail que toutes les deux connaissent par cœur, je ne « vois » pas trop de quoi il s'agit ; mais elles prennent soin de (se) montrer du doigt les éléments dont elles parlent (« *tu nous suis*

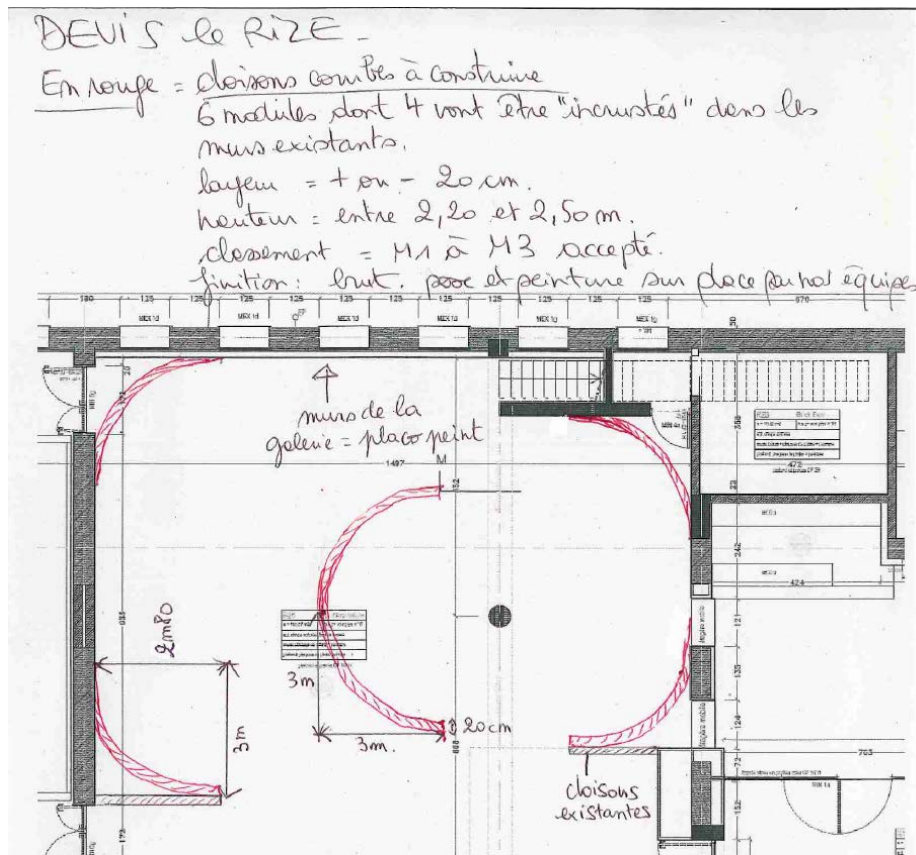
---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p.182.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p.184.

<sup>112</sup> LATOUR Bruno, *La science en action*, *op.cit.*, p.146.

Benjamin ? Tu vois où on est ? ») ; un plan de la salle, notamment, nous sert de référence (comme il servira, on y reviendra, aux menuisiers) :



Sur le sol (le bureau d'ordinateur est déjà trop encombré), à côté de ce plan, Delphine dépose un tableau confectionné pour l'occasion - « *je te l'ai imprimé parce qu'on l'a travaillé sur un format A3 avec tous les textes, et puis on fait comme d'habitude, ce avec quoi ça va s'articuler* » - qui contient les textes des cartels, les titres des sections de l'exposition et les numéros des photographies qu'elle compte placer à tel ou tel endroit (l'ordinateur est allumé, il suffira de regarder l'écran pour visualiser la correspondance entre le chiffre et l'image) ; là-dessus, Julie ajoute à son tour des vues panoramiques qui consistent en des feuilles scotchées entre elles à l'horizontales et qu'il va nous falloir imaginer ici, faute de disposer de ces brouillons, comme prototypes des « pans » recouvrant chaque mur dont voici la version définitive :



Remarquons déjà que si le présent papier ne permet pas de faire tenir l'image ci-dessus, sauf de la réduire en la rendant comme on le voit illisible, un problème du même ordre se pose à Delphine et Julie : comment arriver à « voir » ce que leurs projections « papier » rendraient exactement en « grandeur nature » ? Les feuilles qui recouvrent le sol du bureau sont plus maniables que des fichiers .pdf, mais elles ne sont encore pas aux dimensions exactes de l'exposition. D'où l'utilité d'un plan qui fait mention des cotes ; d'où aussi une autre différence d'avec les naturalistes et leur terrain : c'est qu'ici, le terrain n'est plus tant Villeurbanne – déjà rapatriée dans l'ordinateur – que l'espace physique de l'exposition, qui est disponible au rez-de-chaussée et prêt à être mesuré et travaillé. L'intérêt alors n'est pas de rentrer dans le détail des calculs techniques mais d'observer la façon dont s'effectue cette mise à l'échelle. Car ce ne sont plus, à ce stade, des photographies ou des textes qu'il s'agit de projeter (littéralement) sur les cloisons de la salle, mais *l'histoire* au format hybride que va raconter *Cultes*.

Une histoire s'entame à l'évidence par un début, une introduction, une mise en contexte, comme l'indique S. Sunier : « l'univers référentiel particulier que l'exposition met en place nécessite d'être identifié par le visiteur au départ de l'exposition. [...] Il lui faut en établir dès le départ de la visite un sens global ou un thème pour l'ensemble du parcours, d'où l'extrême importance du premier panneau-texte compris dans l'espace introductif de l'exposition.<sup>113</sup> » C'est par-là que Julie et Delphine commencent. Mais cet angle d'attaque n'est pas simplement « évident » : c'est surtout une façon de tester l'histoire en même temps qu'elle s'érige, en se mettant à la place du futur visiteur ; en prévoyant au besoin une signalétique<sup>114</sup> pour qu'elle soit « lue » dans le bon ordre. Que va-t-on – que doit-on trouver – en entrant ? Un premier texte « *général, qui donne les grandes lignes* », et un premier dispositif qui donne un « *état des lieux des religions* ». Celui-ci consistera, en l'occurrence, en deux plans mis l'un à côté de l'autre : « *J'ai deux cartes à 100 ans d'écart, pour nous simplifier la tâche, mon idée se serait plutôt de les harmoniser un petit peu dans les couleurs, parce que là le vert, bon ça on s'en fout mais peut-être qu'on les passera soit en sépia, ou en noir et blanc, un truc pour les harmoniser toutes les deux, parce que celle-là elle est en couleur mais je crois que y'a plein de calques et de trucs aussi, des parasites. Pour avoir des choses pas forcément simplifiées mais en tous cas harmonisées en couleur ; les développer, les tirer au même format, [...] et puis après de venir*

---

<sup>113</sup> SUNIER Sandra, « Le scénario d'une exposition », *Publics et Musées*, n°11-12, 1997, pp.195-211, p.198.

<sup>114</sup> « *On va mettre un grand titre comme ça, donc le titre induit un sens de lecture. Mais en fait les visiteurs de toutes façons par définition ne font jamais le parcours que tu as prévu pour eux, donc... Je pense qu'on peut mettre "Communautés" ici et "Rites" ici [elle montre sur le plan]. Après on peut le changer, à voir, mais moi je pensais que le plus intéressant c'était de mettre "Croyances" et de le dérouler comme ça, et de pas forcément continuer "Rites" dans ce sens-là, même si le sens de l'expo... C'est à dire de mettre "Rites" ici, comme ça les gens qui vont aller directement ou là, ou là [montre] ils retombent sur un texte d'intro, quel que soit le... De toutes façons tu peux aussi le prendre à l'envers.»*

*rajouter des petites flèches ou des petits drapeaux dedans, qu'on mettra sur place, comme ça après on n'a plus qu'à faire une série [...]. Donc, en 1910 j'en ai je sais pas, 6-7 seulement, 6 catholiques un protestant et c'est tout, et puis en 2011 j'en ai 80. » C'est le classique et « efficace<sup>115</sup> » avant/après (« ça c'est facile, ça devrait aller »), qui suppose le retravail d'une carte d'archives de 1910 afin que le visiteur constate d'emblée qu'en l'espace d'un siècle, les lieux de culte se sont multipliés et contrastés sur le territoire. « Diversité » donc, qui s'exemplifie immédiatement après dans un « nuage de paroles » que voici :*

“

*La foi, c'est l'intime de l'être,  
ça ne doit pas entrer dans la  
perception de l'être.*

*Nous les Kabyles, on est un peu moins  
pratiquants que les arabophones.*

*J'étais une extra-terrestre pour celles  
de mon âge, quand j'étais jeune*

*Mon père avait un caractère rebelle,  
il était un grand fumeur et n'a jamais fait le  
Ramadan, alors que ma mère l'a toujours fait.*

*J'ai commencé un processus  
de conversion, à vingt-quatre ans,  
dans la communauté juive libérale  
de Lyon...*

*On nous a fait croire en Dieu  
comme on croit au père Noël.*

*J'ai besoin d'une vie  
de paroissienne.*

*Je crois en quelque chose,  
mais je ne sais pas quoi.*

*Je ne suis pas contre la  
religion tant qu'il n'y a pas  
de violence, mais je suis  
contre le voile intégral*

*Je suis juive et je veux perpétuer ma  
religion. Avec mon amie musulmane,  
nous savons que nous n'accepterons  
pas de marier nos enfants avec  
une personne qui n'a pas la même  
religion, mais ça ne nous empêche  
pas de nous aimer.*

*Je ne me sens pas à l'aise avec  
la communauté orthodoxe.  
Je tiens à certaines traditions,  
mais je considère certaines pratiques  
ou idées comme rétrogrades.*

*J'allais à la mosquée pour les  
cours d'arabe... J'ai toujours  
eu une pratique religieuse, par  
la prière, tous les jours, et le  
Ramadan.*

*Lorsqu'il n'y avait pas de boucherie  
hallal, mon grand-père achetait la  
viande dans une boucherie cachet.*

”

Citations extraites des récits de vie recueillis par la Licra  
(Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme)  
en 2013 auprès de 18 femmes villeurbannaises  
(musulmanes, juives, chrétiennes, protestantes, athées...).

Ces entretiens ont porté sur la place du religieux  
dans la cité, mais aussi sur leur origine géographique,  
la transmission familiale, leur rapport ou non avec  
une communauté.

<sup>115</sup> « C'est simple, mais c'est hyper efficace. Ça pose la problématique d'emblée, c'est à dire que sur le même territoire, en 100 ans d'intervalle, on est passés d'une religion majoritaire... y'a une maison protestante que j'ai retrouvée mais c'est tout, y'a pas de juifs par exemple, la communauté juive existe pas en 1910, elle est à Lyon. Donc, d'une religion majoritaire et une maison protestante pour 30 familles, à une centaine de lieux différents, avec peut-être 40 mouvements religieux différents. Donc on n'est plus du tout dans le même contexte. »

Paroles tirées là d'une autre collaboration du Rize avec la Licra et dont on voit qu'elles sont totalement détachées des personnes qui les ont individuellement prononcées : nous savons juste qu'il s'agit de « *femmes villeurbannaises* » et, exactement comme nous l'avions vu avec Anda Jaleo (séquence 6), la désidentification des témoins originels permet un changement de statut de leur discours. Ce n'est pas « le témoignage d'une telle », mais le « *nuage* » en lui-même qui donne à voir la multiplicité des points de vue, sans que l'un ne prévale sur l'autre. « *On a essayé de prendre un peu tout le monde mais tu vois, s'il y en a qui se recourent... au pire on corrigera, mais dans l'absolu il faut essayer qu'il y ait un peu tout le monde* » indique Delphine. Julie approuve, mais en se plaçant quant à elle à l'échelle de l'histoire à raconter : « *c'est un truc un peu plus léger par rapport au reste, il y a des moments où ça va être plus lourd j'imagine. C'est chouette à lire, c'est sympa je trouve.* » Bref, elle pense au rythme de la narration – une bonne histoire suppose du raconteur, comme l'explique J. Marion, qu'il « tente de gérer les "horizons d'attente" de celui auquel il s'adresse. [...] C'est tout l'univers de la gestion de l'intrigue, la dynamique de dramatisation-apaisement, bref, le schème fondamental tension-détente, celui-là même qui sculpte toute existence humaine<sup>116</sup> ». Ensuite « *on a le truc chiant : les archives. [...] Il y a toute une partie ici qu'on a essayé de synthétiser avec la loi de 1905, donc le texte qui rappelle ce que c'est et puis sa réception à Villeurbanne, c'est un peu le côté histoire nationale, locale, donc on a ce texte mais on n'a rien pour l'illustrer tu vois, et après j'ai tout un dossier d'archives, donc dans le dossier Croyances il est là tu vois, les archives sont regroupées et elles sont toutes numérotées [...]* – Julie : *Ah... qu'est-ce qu'on va faire de ça ?* – Delphine : *Eh, c'est bien le problème, qu'est-ce qu'on va faire de ça ! C'est pas des trucs qu'on va mettre en grand, ça c'est évident, donc moi je me disais, soit on se fait...* – Julie : *Une table ?* - Delphine : *Ah c'est pas bête. Soit on se fait un album, je pensais moi, carrément... un album, qu'on accroche au mur et les gens feuilletent... ou faire un lutrin, oui.* – Julie : *Une table où on peut feuilleter quoi. [...]* - Delphine : *J'avais fait ça pour Maisons [elle sort un dossier de son placard], j'en avais des super bien, regarde, avec une jolie mise en page comme ça et pareil, c'était que des trucs chiants.* – Julie : *On fait ça !* – Delphine : *Allez, nickel, par contre on va aller regarder les lutrins, savoir si on prend ceux-là ou si j'en fais faire un autre. Super, c'est un bon truc de réglé.* » On retrouve ici le problème évoqué avec Anne : *Cultes* n'est pas là pour exposer des masses de documents fondateurs que personne (ou presque) ne lira<sup>117</sup>. Ils sont comptés comme pragmatiquement « *chiants* », d'où leur traitement par l'astuce consistant à les empiler dans des classeurs qui permette de les proposer en approfondissement aux visiteurs les plus férus d'histoire (« *on se fait un truc du genre : "les acharnés, vous pouvez tout connaître" !* »), tout en « *nous libér[ant] de l'espace* ». De l'espace

<sup>116</sup> MARION Philippe, *op.cit.*, pp.64-65.

<sup>117</sup> « Julie : Je te cache pas que ça me fait un peu peur, si on est vraiment chargés en archives... Il faut pas oublier que les gens comme tu l'as dit tout à l'heure ils sont debout, ils ont pas envie d'y passer non plus des heures ».



pour les photographies qu'elles commentent à nouveau, non pas tant pour procéder à une analyse aussi fine qu'avec Fabien et Bruno que pour parvenir à un juste équilibre visuel entre celles-ci et les textes (« *La photo de la mosquée, je l'avais mise à la base avec celle-là, sur la question des banlieues et des religions. C'est pareil, c'est un petit îlot aussi, mais du coup si on la met en grand il faut peut-être déplacer le texte plus près de l'intro... à la limite tu fais... intro, photo, et puis ce texte-là pas loin. – Julie : D'accord, ça se déplacera [...]. Delphine : Là c'est pareil, on parle de la commémoration, et j'ai deux photos, arméniens, ukrainiens, de deux communautés qui ont connu un génocide, et qui se regroupent autour d'une religion en France, donc ça, ça va vraiment faire un îlot aussi [...]. Julie: Ok ! De toutes façons c'est pareil, les grandes, une fois que j'aurai tout mis, donc je vais avoir à peu près conscience de l'espace pris, je vais voir où ça respire, en faisant gaffe de laisser des respirations quand même pour pas étouffer le... et je verrai où il est possible de grandir des images tu vois, je te dirai, "celle-là, on a un espace plus grand"... ») Les îlots sont autant de chapitres : à chacun son titre, son dispositif images/textes, et son classeur d'archives le cas échéant. A ce moment-là, de même qu'émergeait la nécessité d'avoir une bande sonore pour compléter ce que les séries photographiques ne pouvaient révéler, Delphine et Julie réfléchissent à l'atmosphère lumineuse : « *Julie : est-ce que ici on garde notre idée de faire un endroit... Parce qu'on est dans la situation où ça se passe ; ici on avait dit, tu vois Benjamin, qu'on était devant l'autel si tu veux, parce que c'est l'endroit où y'a la plus haute hauteur de plafond dans la salle. Et tu vois, on a un mur un peu sombre, c'est un endroit où on se recueille, vraiment, comme si c'était l'église. Alors est-ce qu'on va réussir à donner cette illusion, j'en sais rien, mais on pourra trouver des trucs ? – Delphine : Oui, moi j'ai prévu avec l'éclairagiste déjà, je lui ai dit qu'on mettrait des photos en hauteur, donc à mon avis on va déborder sur ces murs-là, ou alors on va tendre des câbles pour les accrocher, tout simplement. »**

Il n'est pas nécessaire de reprendre point par point tous les éléments qu'abordent ainsi la graphiste-scénographe et la responsable des expositions. Retenons simplement, au-delà de la description faite de leur travail concret, que celui-ci s'appuie intégralement sur deux postulats. Le premier concerne la structure typique des histoires : elles doivent avoir un commencement, un découpage en chapitres, mais pas nécessairement de fin très claire – en effet aucun pan de l'exposition n'est consacré à un texte ou à une image de clôture, et l'on verra dans la troisième section que c'est là un corollaire de la volonté du Rize de faire « *poser des questions* » (il propose donc des histoires en quelque sorte « ouvertes »). Ces histoires doivent ensuite être lisibles (au sens strict), de sorte que les questions *a priori* très terre à terre portant sur les cotes, le nombre de photographies par mur ou la prévention des avalanches d'archives s'avèrent être en fait capitales (il ne faut pas que le visiteur « étouffe ») ; ces questions occupent une grande partie du temps de Delphine. Elles doivent enfin, ces histoires, être compréhensibles pour n'importe quel villeurbannais, depuis l'enfant qui viendra visiter la découvrir avec sa classe jusqu'aux « *acharnés* » ; il faut donc prévoir des « *astuces* » qui autorisent plusieurs niveaux de lecture (des histoires à géométrie variable). Le second postulat sur lequel tablent

Delphine et Julie concerne le visiteur typique, dont la compétence « pèse ainsi d'un grand poids dans la production des significations<sup>118</sup> ». Mais comment parler d'un visiteur typique ou modèle si, dans le même temps, il est acquis que l'exposition recevra des gens aussi différents que peuvent l'être un enfant et un historien ? C'est que, quelles que soient ces différences, les « gens » ont aussi un caractère humain générique. De même que Cécile, dans *Quelle mémoire !* (séquence 7), prenait en charge les qualités communes des « personnes » tout en les révélant dans leur égale capacité à dire « *je suis* », Delphine et Julie partent du principe selon lequel *n'importe qui* est en mesure de *s'ennuyer*, d'être *submergé* par des informations, de ne pas *vouloir passer* une journée dans une exposition pour décortiquer chaque texte, de vouloir bénéficier d'endroits où se *recueillir* au calme, etc. En ce sens, elles mobilisent leur compétence de membres doués d'un « savoir de sens commun de la société<sup>119</sup> » ; ce qu'elles nomment alors « *l'esthétique* » de l'exposition est le déploiement, à l'aide des menuisiers, peintres et éclairagistes, d'un « milieu sensible spécifique<sup>120</sup> » qui offre aux visiteurs, quels qu'ils soient, ce que J. Davallon décrivait comme une « *ambiance*<sup>121</sup> » : un confort de visite indexé à la sensibilité typique qui est la leur – « *il faut qu'on se sente bien là-dedans, il faut qu'on puisse respirer, faire des pauses...* »

Mais on pourrait objecter à cela que la question du « visiteur fictif, en quelque sorte idéal<sup>122</sup> » doit bien aussi prendre en compte une connaissance plus spécifique des publics typiques du Rize, notamment parce que, comme l'a bien résumé B. Schiele, « la pratique de l'évaluation [des publics] tend à se généraliser [et] agit, au-delà de l'exposition, sur tout le champ muséal contemporain<sup>123</sup> ». Et en effet le Rize, depuis son ouverture, procède à des évaluations de ce genre, qui ressortissent à une sociologie des publics. Dès l'ouverture en février 2008, un premier questionnaire sert à une « *évaluation quantitative et qualitative des actions de médiation* » - on y estime entre autres la « *curiosité* », « *l'ennui* », « *le scepticisme* » des groupes venant visiter les expositions ; en 2010 une enquête est commandée au sociologue S. Chaumier<sup>124</sup> pour « *établir un diagnostic et formuler des préconisations sur les données et outils d'évaluation existants dans les différents services du Rize* » avec le souhait de parvenir, au terme d'une « *enquête quantitative visant à construire une image représentative cohérente du public du Rize* » et « *qualitative en vue de construire une typologie*

<sup>118</sup> DAVALLON Jean. « Le pouvoir sémiotique de l'espace. Vers une nouvelle conception de l'exposition ? », *Hermès, la revue*, n°3, vol.61, 2011, pp.38-44, p.38.

<sup>119</sup> GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, *op.cit.*, p.91.

<sup>120</sup> RANCIERE Jacques, « Ce que "medium" peut vouloir dire : l'exemple de la photographie », *op.cit.*

<sup>121</sup> « Dès l'entrée dans l'exposition, avant même de voir les objets présentés, je perçois une ambiance. La lumière, le sol, les murs « derrière » les objets. Les visiteurs aussi, avec leurs mines, leurs attitudes et leurs gestes ; leur façon de se déplacer et d'"adhérer" à l'espace synthétique, ou parfois au contraire d'errer. [...] Dès les premiers instants de la visite, commencent à se jouer mon installation comme visiteur et ma réception de l'exposition. » DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, *op.cit.*, p.177.

<sup>122</sup> SCHIELE Bernard, *op.cit.*, p.74.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>124</sup> Centre de Recherche sur la Culture et les Musées – Université de Dijon

*raisonnée et approfondie des multiples usages du lieu* », à la « *mise en place d'un observatoire permanent des publics du Rize* » ; il en ressortira un vaste tableau<sup>125</sup> permettant de recenser la fréquentation quotidienne, le nombre de consultations du site, le nombre d'articles portant sur le Rize, etc. En 2012-2013, une étudiante en alternance est mandatée pour un travail analogue, sans donner lieu pourtant à un rapport détaillé de l'évaluation quantitative ou à des recommandations ; en 2013-2014 puis en 2014-2015, deux autres « *enquêtes de notoriété* » seront effectuées par les étudiants de l'EAC<sup>126</sup> qui concluent que « *ce sont les personnes les plus proches du Rize géographiquement parlant qui connaissent le Rize* », que « *le bouche à oreille et le programme écrit semblent être les principaux déclencheurs d'une visite au Rize* », que « *le projet global du Rize semble être assez flou dans l'esprit des publics* », ou encore que « *la plupart des personnes qui sont déjà venues au Rize sont des femmes (environ 70%). La plupart ont un Bac+4. Le public est principalement villeurbannais, [...] vient "une ou plusieurs fois par an" (43%), puis "une ou plusieurs fois par mois" pour 30% d'entre eux* », etc. Les résultats de ces évaluations servent effectivement au Rize, notamment en terme de ciblage des moyens de communication (refonte du programme, développement de la page Facebook, envoi de cartes postales en lieu et place des tracts traditionnels), de redécoupage des temps forts (comme l'évoquait Delphine à propos du passage vers une seule « grosse » exposition par an, mobilisant davantage de moyens scénographiques, techniques et financiers), ou encore de développement du panel d'activités (en développant les partenariats avec les groupes scolaires ou centres sociaux pour organiser des visites spécifiques, en prévoyant autant des conférences universitaires pour adultes que des ateliers à l'intention des plus jeunes), etc. Le fait d'avoir un public non représentatif de la sociologie réelle de Villeurbanne, comme celui d'être une institution « *floue* » pour les villeurbannais, est pris en charge par le Rize, et dès mes premières rencontres avec lui, Xavier était apparu préoccupé par ces problématiques.

Pourtant, dans le cadre de notre analyse, il faut distinguer trois choses. Tout d'abord les expositions ne visent pas un public particulier, au sens sociologique du terme, mais le « *grand public* », c'est-à-dire que n'importe qui devrait pouvoir d'une façon ou d'une autre y trouver matière à s'enrichir, quel que soit son statut social, son origine, etc. C'est ce qui était rappelé par Xavier au vernissage de *Cultes*, et c'est ce qui est répété à chaque événement majeur du Rize. Les riziens sont les premiers à savoir qu'il existe des inégalités d'accès à ce que l'on a coutume d'appeler la culture, et la batterie d'enquêtes que l'on vient de mentionner documentent ce fait ; or c'est justement à partir de ce constat que Delphine essaie de construire des dispositifs d'expositions qui puissent satisfaire tout le monde : on peut simplement venir admirer de belles photographies, comme on peut venir se

---

<sup>125</sup> En pratique, ce tableau n'est pas utilisé ; seules quelques sections sur la fréquentation des événements sont documentées par Laurence, Cornelia ou Fatima à l'accueil, lorsqu'elles donnent leurs billets aux visiteurs et leur posent accessoirement des questions sur la façon dont ils ont eu vent des événements.

<sup>126</sup> Ecole d'Arts et Culture de Lyon.

passionner pour des documents d'archives. Dans ce sens, chaque exposition et plus généralement chaque activité du Rize est une tentative de parler à n'importe qui, tout en sachant bien que d'irréremédiables déterminismes sociaux feront toujours que le public réel ne sera jamais sociologiquement pur, i.e. parfaitement représentatif de la structure sociale de la ville<sup>127</sup>. La seconde chose, c'est que le constat de non-représentativité du public n'en viendra pas moins à être explicitement pris en charge sur l'exposition concernant les ouvriers, en tant que *thème en soi*. Comment parler d'eux quand on sait pertinemment qu'ils *ne viennent pas* au Rize ? Comment parler des gens à leur place, et quelles conclusions en tirer concernant le « *beau projet* » politique de l'institution ? Comment enquêter sur la mémoire ouvrière si les « *premiers concernés* », selon l'expression qu'on retrouvera à ce moment-là au cœur des débats, *ne semblent pas s'y intéresser* ? Nous retrouverons toutes ces questions dans notre neuvième et dernière séquence ; à ce moment-là, on verra le Rize prendre acte des conclusions de ces enquêtes sociographiques qu'il commande ou effectue d'année en année, et on verra comment il tâchera de procéder à une réforme radicale de son propre mode opératoire. Enfin, un troisième point peut être évoqué dès maintenant : si le Rize n'accueille manifestement qu'un public bien spécifique, relativement proche de lui, plutôt féminin, plutôt hautement diplômé, alors il pourrait aussi bien redéfinir son projet de service et, partant, ses attachements. Il pourrait se scientificiser davantage en multipliant les partenariats universitaires ; il pourrait aussi bien délaisser son pôle Recherche et focaliser son énergie sur des activités pédagogiques ou sociales. Ce sera aussi tout l'enjeu du changement de direction intervenu en 2015, sur lequel nous reviendrons en conclusion de ce rapport : on verra alors les uns s'ériger contre l'idée de devenir « *un centre social* », d'autres manifester leur opposition à faire du Rize « *une antenne de l'Université* ». Qui sommes-nous ? Qu'est-ce donc qui « nous », riziens, nous relie, autrement dit quel genre d'enquête voulons-nous mener, avec qui à nos côtés, et pour qui ?

Avant d'en arriver là, retournons voir Delphine, dont on comprend mieux désormais en quoi elle est une personne pivot du Rize : la matière foisonnante avec laquelle elle doit composer est à la mesure des attachements tout aussi foisonnants du Centre Mémoires et Société. Elle doit faire tenir ensemble scientifiques, artistes, chercheurs, habitants, en ménageant une place à chacun dans les expositions qu'elle conçoit. Une re-spécification du projet du Rize, un ciblage davantage sociologique du public, reviendrait alors à défaire cet équilibre toujours précaire du « grand public » qu'elle tente, en fait, de performer en promettant d'écrire une histoire disponible et utile à *n'importe qui*. C'est bel et

---

<sup>127</sup> Par exemple, des activités que l'on a décrites (séquence 7) comme égalisantes, telles que *Quelle mémoire !* ou *Les mots parleurs*, s'adressent de fait à des gens « socialement situés » ; mais comme toujours, constater ces inégalités n'est pas la même chose que d'enquêter sur les tentatives proprement politiques qui s'effectuent dans ces moments-là.

bien, pour reprendre la comparaison avec le travail suivi par B. Latour, une toute autre affaire que de produire des textes savants, destinés par avance à n'être lus que par des pairs.

## 2. « Ce qu'on fait, c'est du pain ; mais notre ingrédient, c'est la mémoire »

Quand elle n'est pas en réunion avec les uns ou les autres, Delphine travaille constamment sur son exposition et sur les agencements, calculs, corrections qu'elle suppose. Dans mon matériau de thèse j'ai donc accumulé des tas d'enregistrements de journées de travail et de comptes-rendus d'après-midi passés en sa compagnie ; aussi, plutôt que de les reprendre un par un, je proposerai ici une version stylisée de ces différentes journées. On passera sur les opérations déjà identifiées et décortiquées précédemment avec Fabien, Bruno ou Julie, dont une bonne part est récurrente : vérifier les coquilles dans les textes, intervertir des images qui « *ne se répondent pas* », choisir la taille des typographies, harmoniser les couleurs, imaginer ce que cela rendrait en grandeur nature, veiller à ce que « *chaque religion soit représentée* », etc. Commençons par la description qu'elle me faisait de son métier : étant étudiante, elle participait à un « *club photo* » et « *plantait des clous* » pour afficher des photographies, dans des micro-expositions. « *Au bout d'un moment je me suis rendu compte qu'ils ne plantaient pas exactement le clou à un endroit par hasard en fait, les photos tu les choisis parce qu'elles racontent une histoire, tu les mets ensemble, tu les agences d'une façon ou d'une autre, et si tu les agences différemment ça raconte pas la même histoire ; tu les as tirées d'une façon plus contrastées, c'est encore une autre histoire. Je trouvais ça incroyable* ». Elle est donc « *aguerrie à ça. Par exemple là, tu vois... sur ce genre de choses, on va faire des corrections avec Julie, mais il faut que t'aies l'œil de... comment les images se répondent, quelle symbolique elles ont aussi, parce qu'effectivement tu places pas une photo en grand de n'importe quelle manière. Jean-Robert il est là-dedans aussi, quand il voit les images il fait des liens, et tu les mets côte à côte et y'a quelque chose qui parle ! Et en fait c'est plus ça la culture de l'image, c'est arriver à trouver des trucs qui à un moment vont avoir du répondant les uns par rapport aux autres, ou qui vont s'écraser l'une l'autre.* » Mais comment savoir si ce qui est « *parlant* » va *effectivement* parler aux gens ? Lorsque je lui pose la question, Delphine reprend une métaphore<sup>128</sup> déjà employée lors de nos premières rencontres : « *je prends toujours l'exemple du boulanger, qui essaie de faire du bon pain. Eh ben nous, ce qu'on fait, c'est du pain ; mais notre ingrédient, c'est la mémoire* ». Ici, installé dans son bureau, je sais ce qu'elle veut dire par-là ; pour le faire saisir au lecteur, citons un extrait d'entretien de l'époque (janvier 2012) : « *C'est la grande question de la démocratisation culturelle. [...] Moi, il me semble [...] qu'on met en œuvre des projets avec des outils de nos formations, on est quasiment tous issus de formation Management de projets culturels, Développement de projets de territoires. [...] C'est comme si vous*

---

<sup>128</sup> « Avec Xavier on est les rois de la métaphore, on a fait pas mal de trucs. On a comparé le Rize à un frigo ! »

*demandiez à un boulanger, "comment vous êtes sûr que les clients vont vous acheter du pain ?". Ben à un moment les gens mangent du pain, et puis de l'autre côté y'a un boulanger qui fait bien du pain ; ça va se rencontrer. Après, c'est sûr qu'il y a plein d'autres choses qui vont faire que les gens habitent à côté ou pas, c'est sur leur chemin, ça coûte cher ou c'est pas cher, ça c'est les... Mais il me semble que ce que nous ce qu'on fait, c'est du pain. [...] Avec ce qu'on a à Villeurbanne, les mémoires, les machins, tout ça, on fait des projets, et [...] mieux on fait ces projets, plus on y introduit une dose de professionnalisme dans le sens où on sait monter un projet, on sait qu'il faut tel partenaire, tel partenaire... Par exemple, il me semble que c'est toujours bien quand on a trois forces en présence, c'est un peu ce qu'on avait défini dès la préfiguration, c'est qu'il y ait d'abord la parole des habitants, ça c'est évidemment indispensable ; qu'il y ait la parole, l'expertise des chercheurs, parce que voilà, de passer du subjectif à l'objectif c'est... je caricature, c'est un peu plus complexe que ça, mais c'est gage d'objectivation des mémoires et aussi de partage, c'est une passerelle ; et puis une troisième personne qu'on aussi oublie souvent, c'est celui qui la médiatise la mémoire, qui la redonne. C'est pas parce qu'on fait parler un chercheur ou un habitant que les autres auront envie de le voir. Et le médiateur ça peut être un artiste, une compagnie de théâtre, un réalisateur, mais ça peut être aussi nous dans nos projets. L'expo ce n'est qu'un média pour partager des mémoires, et donc tous les projets qu'on fait. [...] Après on développe un certain nombre d'outils qui font que les 10000 personnes qui viennent voir cette exposition repartent avec un journal d'exposition qui leur permet de lire les textes quand ils rentrent chez eux, qui leur permet de dire peut-être à un voisin, "dis donc, la dernière fois j'ai pris ça, regarde voir, ça pourrait t'intéresser", qui va donner un a priori positif sur les projets du Rize etc. Quand je dis « bien faire », bien faire les projets c'est aussi à un moment créer des équilibres ; nous, notre programmation, on essaie aussi de l'équilibrer : une fois un projet artistique, une autre fois un projet plus pointu, une fois un projet où c'est un sujet plus facile, voilà, ça va peut-être mieux parler à une certaine... on essaie d'équilibrer aussi en termes de public, c'est-à-dire que les 10000 par an ce soient pas toujours les mêmes [...]. Et d'une année à l'autre, etc., et que ça fasse un peu boule de neige ». C'est dire si Delphine a conscience des problématiques qui occupent bien des sociologues ; c'est dire si la confection d'une exposition doit être, en dépit des inégalités sociales et des failles de la démocratisation culturelle, comme un bon pain que l'on tâche de proposer au plus grand nombre. C'est dire, aussi, si l'objet « exposition » est un médiateur en lui-même dans la mesure où – comme l'indiquait encore une fois Xavier à l'inauguration – il constitue un point d'entrée vers d'autres activités du Rize qui prennent en charge, de façon plus fine, les spécificités des publics auxquels elles s'adressent. A ce titre, les thèmes des expositions sont moins des finalités en soi (des sujets auxquels le Rize donnerait des réponses) que des prises pour nouer des liens et faire participer le public.*

Pour les réaliser Delphine a besoin de bons partenaires, comme le boulanger de bons meuniers. Reste à savoir quelles sont ses recettes, et à quel genre de « compositions<sup>129</sup> » elles donnent naissance. *Cultes* est « une expo sur laquelle on peut pas se planter dans les termes, il faut faire super attention ». Puisque nous avons déjà abordé une bonne partie des « ingrédients » mobilisés pour l'exposition, c'est son écriture qu'il faut maintenant saisir, ce qui n'est pas une moindre tâche puisqu'elle est, comme on l'a dit, permanente, sans cesse reprise, notamment dans un fichier unique qui circule entre Delphine et Xavier par voie d'email : c'est le « scénario », la « trame ». Ce fichier se subdivise en quatre parties qui correspondent au plan d'exposition<sup>130</sup>, chaque partie étant elle-même divisée en plusieurs lignes qui correspondent à des sous-thèmes particuliers<sup>131</sup> – ce sont les « îlots » évoqués avec Julie. L'ensemble se partage en trois colonnes : à gauche les titres génériques<sup>132</sup> de chaque ligne, à droite une section « Photos / Archives / Visuels ? » où sont indiqués les documents mobilisés<sup>133</sup> avec, le cas échéant, leur texte de cartel ; au centre, la plus large colonne comprend les titres et sous-titres précis ainsi que les textes. Sur l'ensemble du tableau on remarque deux couleurs de police : le noir indique des termes définitifs, tandis que le bleu indique des propositions encore susceptibles d'évoluer ; à cela s'ajoutent des points d'interrogation disséminés ici et là, qui montrent le caractère provisoire de tel choix d'image ou d'archive. Mais en écoutant Delphine dans ses interrogations, je comprends peu à peu qu'en plus de l'exposition elle compose également – à l'appui de Jean-Robert, spécialiste s'il en est de l'édition papier et de ses contraintes - un journal ! Celui dont le maire, au vernissage, allait vanter la qualité. De sorte que des textes qui ne trouvent pas leur place sur un îlot déjà chargé peuvent être rapatriés dans ce dernier<sup>134</sup> ; des photographies qui n'auraient pas « marché » d'un côté pourront être appropriées de l'autre. « J'ai refait une sélection des textes, parce que justement... voir page par page ce qui pouvait un peu aller, tu vois, qu'il y ait des rapports entre eux. Mais du coup c'est pas mal cette sélection, quand on a fait les corrections sur les PDF de l'expo, en fait je venais de faire la sélection pour le journal d'expo, ça m'a aidé à refaire une... à refaire des mix tu vois, là par exemple celle-là n'est pas dans l'expo, mais elle est bien là tu vois, finalement... dans l'expo ça veut rien dire mais là ça va pas mal, du coup ça permet aussi d'en avoir une ou deux en plus sur le truc global. C'est pas du tout le même rapport... » Le vis-à-vis qu'elle établit entre

<sup>129</sup> « On va faire des compositions, faire des photos qui se répondent, qui ne se répondent pas, après c'est vraiment du graphisme, des choix plutôt d'harmonie. [...] C'est aussi pour ça qu'avec les photographes, je fais un pré-choix et je leur dis, voilà, par exemple, moi j'ai ça, est-ce que vous n'en avez pas une que vous aviez pas sélectionnée qui compléterait [...]. Par exemple celle-là, elle n'était pas très intéressante, mais elle va devenir intéressante quand elle fera partie d'une série. »

<sup>130</sup> « Intro générale », « Partie 1, Croyances », « Partie 2, Rites », « Partie 3, Communautés »

<sup>131</sup> « Les croyances et l'espace public », « Lieux de culte et laïcité », etc.

<sup>132</sup> « Statistiques », « Carte », « Contexte historique », « Paroles », etc.

<sup>133</sup> Dont les photographies déjà ordonnées (« dossier 1, croyances – photo\_1\_paroles ») ou encore en cours de sélection (« éventuellement photo d'illustration à venir ») ou de composition (« photos diverses à composer... »).

<sup>134</sup> « Là j'ai un document du pape, c'est le côté international. – Moi : Mais tu n'avais pas déjà trop de texte ? – Delphine : C'est pour ça qu'on édite le journal à côté, comme ça les gens peuvent rentrer chez eux, se mettre en pyjama et lire ça le soir, tranquilles ! »

l'exposition et le journal permet de montrer à quel point tout est affaire de dispositif, c'est-à-dire à quel point le « sens » des matériaux, des photographies, est tributaire de la *forme* qu'on leur donne, de la place qu'on leur ménage parmi d'autres : « *Tu vois par exemple, dans le journal d'expo, avoir cette photo-là plus l'autre que j'ai choisie pour les arméniens, ça n'a pas tant de sens que ça cette accumulation-là, sauf si t'as un catalogue d'expo de 103 pages. Alors que là, celle-là elle dit tout en fait, sur ce texte, en une seule photo. [...] Et puis par exemple celle-là, dans l'expo je l'ai faite rétrécir, elle était en trop grand, elle voulait rien dire, alors que là elle prend de l'importance, elle est quand même assez exceptionnelle.* » Ce travail est marqué – littéralement – par l'incertitude. Tout pourrait « *tomber à côté* » et même si au fil des semaines Delphine est de plus en plus satisfaite, elle reste dans l'expectative quant au succès du « *propos de l'expo*<sup>135</sup> ». Pour garantir autant que possible l'efficacité des compositions photographiques, elle compte alors sur les textes. Ceux-ci sont de deux ordres : d'un côté les cartels, de l'autre les textes scientifiques qui apparaîtront en grand format.

a. Les cartels : « être le plus laconiques possible »

« *Ne pas se planter* » dans l'écriture de *Cultes*, c'est d'abord trouver un niveau de description convenable au niveau des cartels. Convenable ? Pour R. Barthes le « *texte même qui accompagne l'image*<sup>136</sup> » a pour fonction de répondre « *d'une façon plus ou moins directe, plus ou moins partielle, à la question : qu'est-ce que c'est ? [...] La fonction dénomminative correspond bien à un ancrage de tous les sens possibles (dénotés) de l'objet, par le recours à une nomenclature ; devant un plat (publicité Amieux), je puis hésiter à identifier les formes et les volumes ; la légende (« riz et thon aux champignons ») m'aide à choisir le bon niveau de perception ; elle me permet d'accommoder non seulement mon regard, mais encore mon intelligence.*<sup>137</sup> » De là l'idée selon laquelle « *l'image n'illustre plus la parole ; c'est la parole qui, structurellement, est parasite de l'image [...]* ; dans le rapport actuel, l'image ne vient pas éclaircir ou « *réaliser* » la parole ; c'est la parole qui vient sublimer, pathétiser ou rationaliser l'image<sup>138</sup> », au point que l'on pourrait, en poussant cette

---

<sup>135</sup> « *Ce qui n'était pas évident dans les reportages, c'est qu'au début on voyait arriver des reportages dans les lieux de culte, alors que "les religions dans la ville", dans le côté... Il y a un temps où je me suis dit, peut-être que ça va vraiment tomber à côté, tu vois, que les gens ne vont pas voir où on veut en venir en fait, sur le vrai propos de l'expo. Mais là je trouve que même s'il y a beaucoup de reportages dans les lieux de culte, il y a quand même quelques images symboliques dans la ville qui sont intéressantes, et puis surtout je trouve que quand tu les mets toutes comme ça les unes à côté des autres, ça donne quand même une idée de vie, je sais pas comment... de diversité, de... et du coup tu retrouves l'idée de la ville, le côté à côté, et je trouve qu'on sort un peu du lieu de culte et du particularisme* ».

<sup>136</sup> BARTHES Roland, « Le message photographique », *Communications*, n°1, 1961, pp.127-138, p.134.

<sup>137</sup> BARTHES Roland, « Rhétorique de l'image », *op.cit.*, p.44.

<sup>138</sup> BARTHES Roland, « Le message photographique », *op.cit.*, p.134.



hypothèse à son comble, parler d'une certaine « insignifiance photographique<sup>139</sup> ». Le sens lui parviendrait du dehors, « elle n'existerait socialement qu'immergée au moins dans une première connotation, celle-là même des catégories de la langue<sup>140</sup> ». On sait que le geste de *La chambre claire* consiste en une révolte contre ce que le sémiologue nomme ici un parasitage<sup>141</sup> ; le nôtre doit être d'un autre ordre et « partir de ce qui existe en fait : un hybride, photo plus légende<sup>142</sup> », hybride qu'il faudra ensuite saisir en tant qu'il est lui-même intégré à des « îlots » articulés autour de textes scientifiques (b.), *eux-mêmes* ressaisis dans la médiation (section III). Comme l'a signalé J-A. Klein, le cartel d'une photographie peut notamment faire que ses « caractères particuliers s'effacent lentement pour transformer la photo en un document apportant un large témoignage sur une époque. Le texte qui accompagnait doit être modifié en conséquence : le portrait de Monsieur X, pris en 1860, devient le portrait d'un notaire 1860, puis le portrait d'un bourgeois 1860, puis simplement un portrait 1860<sup>143</sup> ».

L'écriture d'un cartel, qui préoccupe donc au premier chef Delphine, a quelque chose d'une enquête sur les catégories. « *Sur les légendes on a choisi de mentionner uniquement les lieux. Généralement elles sont toutes mises en rapport avec un texte donc au final on sait, là on sait qu'on parle de l'église catholique, on met un truc sur l'Eglise catholique et il n'y a pas besoin d'en dire plus tu vois, on est dans un bâtiment d'église. Et là tu vois par exemple j'avais hésité à mettre "Baptême à l'Eglise évangélique du réveil"... En même temps on voit que c'est un baptême tu vois ? Donc du coup on a juste mis le lieu, comme ça on est le plus sobre possible, et je ne suis pas obligée de me prendre la tête à chaque fois pour savoir si eux ils appellent ça un baptême, est-ce que c'est un baptême par triple immersion, par double immersion, par machin, par truc... On ne peut pas rentrer dans ce niveau de détail là, donc on donne aussi un statut à une photo par la légende qui est un statut assez neutre au niveau théologique, voilà, c'est un statut vraiment de reportage. Donc ce qu'on a voulu dire est dans les textes, et la légende elle vient juste donner l'indication de lieu, et voilà... Qu'est-ce que ou qui on voit ? Ça par contre on ne peut pas dire qui nous a ouvert la porte aussi. Du coup on a pris l'idée du lieu.* » Voici un exemple :

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, p.135.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p.136.

<sup>141</sup> « Car moi, je ne voyais que le référent, l'objet désiré, le corps chéri ; mais une voix importune (la voix de la science) me disait alors d'un ton sévère : "Reviens à la Photographie. Ce que tu vois là et qui te fait souffrir rentre dans la catégorie "Photographies d'amateurs", dont a traité une équipe de sociologues : rien d'autre que la trace d'un protocole social d'intégration". » BARTHES Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, *op.cit.*, p.19.

<sup>142</sup> KEIM Jean-Alphonse, « La photographie et sa légende », *Communications*, n°2, 1963, pp.41-55, p.42.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p.54.

## Temple franc-maçon de la Grande Loge de France Fabien Collini

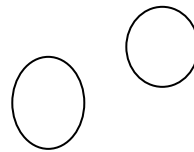
Nulle mention n'est faite des personnes ou des objets qui apparaissent sur la photographie associée ; le cartel indique simplement « où cela se passe » et lequel des deux photographes s'est rendu sur place. Le texte est loin de ne faire « qu'amplifier un ensemble de connotations déjà incluses dans la photographie<sup>144</sup> », dans le sens où il expliciterait, en les développant, ces connotations - même si certains visiteurs sont susceptibles de reconnaître là un temple maçonnique ; à l'inverse, il semble que mentionner le lieu permette une *sobriété*. En effet, de tels cartels effectuent à la fois une désidentification et une mise en équivalence : désidentification des personnes singulières qui neutralise les aléas de l'enquête, en particulier les négociations plus ou moins délicates pour avoir accès au lieu (*voici un temple franc-maçon et peu importent les difficultés que Fabien a pu connaître le cas échéant pour y avoir accès*) ; mise en équivalence de ce que *fait faire* la foi qui passe par une *non-spécification* de ce qui est « réellement » enregistré par la photographie. Comme on l'a vu avec Fabien et Bruno, les séries d'images composées avec Delphine doivent révéler le commun : chacun est capable, par comparaison des photographies, de constater qu'un temple maçonnique n'est ni une église ni une mosquée (*ça se voit, on « n'a pas besoin d'en dire plus »*), mais introduire des légendes trop détaillées reviendrait à placer l'accent sur ces différences mêmes au lieu de révéler les ressemblances. Si l'on voit des mains les unes dans les autres, ou des livres dans ces mains, ce qui importe est que le geste soit commun, sans égard pour la sémantique « *théologique* » précise qu'on pourrait utiliser pour les spécifier. Il en va de même pour les personnes : « *Si je commence à mettre "prêtre Etienne Guibert", tu vois, ça devient un peu ridicule parce qu'on s'en fiche que ce soit le prêtre Etienne Guibert. [...] Du coup on a pris un parti qui met tout le monde sur le même plan, et qui remercie là où il faut remercier, dans les crédits<sup>145</sup>. [...] Pareil, là tu mets les photos, on voit juste un prêtre et on voit que ses mains, je vais pas commencer à rechercher avec le photographe qui était exactement ce prêtre, tu vois. [...] On a pris le parti d'être le plus laconiques possible.* » Ces cartels laconiques permettent donc finalement une économie d'enquête et une mise « *sur le même plan* » des choses montrées ; et à cette non-spécification va venir s'ajouter celle des textes scientifiques, qui vont précisément placer l'accent sur le *commun* des images qui les entourent et donner toute l'information que les légendes individuelles ne donnent pas.

<sup>144</sup> BARTHES Roland, « Le message photographique », *op.cit.*, p.135.

<sup>145</sup> Les crédits sont regroupés sur un pan de mur spécifique ; on y trouve par exemple des remerciements à Simone (section I) « *pour ce qui concerne la Paroisse de la Nativité* ».

b. La science et l'extension du commun

Les textes d'exposition se divisent entre ceux écrits sur mesure par O. Chatelan dans le cadre de la commande du Rize, des citations d'ouvrages savants<sup>146</sup> à partir de lectures faites par Delphine ou Xavier, et - pour l'essentiel - des textes généraux qui sont des synthèses de ces mêmes lectures. Les articles et ouvrages de référence sont partagés dans un sous-dossier du projet intitulé « *Documentation* », associé à un autre sous-dossier qui contient des fichiers préparatoires à la trame finale : des prototypes de plan (les premiers remontent à l'été 2013), des compilations de citations commentées – bref un travail d'analyse documentaire et de recherche bibliographique. Contrairement aux cartels qui sont indexés à chaque fois à une photographie ou un document particulier, les textes scientifiques servent de liant visuel (les photographies sont placées autour du texte de chaque îlot) et thématique (les photographies sont des illustrations du texte). Voici une photographie d'un îlot typique, observé ici par Annie et Guy lors de l'inauguration :



Prenons le temps de lire ce texte de plus près.

« *Bâtir*

*Depuis 1905, la construction des nouveaux lieux de culte, ainsi que leurs frais d'entretien et de fonctionnement sont de l'entière responsabilité des organisations religieuses. Contraintes*

---

<sup>146</sup> « "Et d'abord, qu'est-ce que la religion ? Beaucoup de choses, trop de choses, en fait, pour qu'on puisse les enfermer dans une définition unique..." Élie Barnavi »

*aux mêmes règles que pour les autres bâtiments, les associations culturelles doivent disposer d'un terrain et d'un permis de construire. Cependant, la dimension symbolique de ces édifices, qui rend visible la présence d'une communauté religieuse, cristallise parfois d'autres enjeux politiques ou sociaux. Il n'est pas rare que les riverains cherchent à s'opposer à ce type de projets ou que des municipalités freinent leur réalisation. La construction de la Grande Mosquée de Lyon, par exemple, a exigé près de quinze ans de gestation et de batailles juridiques.*

#### *L'architecture et le patrimoine religieux*

*Les églises catholiques les plus anciennes appartiennent au patrimoine public de la commune de Villeurbanne. Il n'en est pas de même pour les édifices les plus récents, dont certains, plus ou peu utilisés, peuvent être vendus par le diocèse de Lyon et démolis. C'est le cas des églises du Cœur Immaculé de Marie (rue Richelieu) et de Notre-Dame de l'Espérance (rue Francis-de-Pressensé). En terre d'immigration, l'architecture religieuse et ses symboles (minarets, pagodes, statues...) s'adaptent au contexte géographique et économique local : ainsi nombre de lieux de culte associés à des groupes de migrants se fondent dans le paysage en s'installant d'abord dans des locaux temporaires pas toujours adéquats. Il peut s'écouler un temps assez long avant que le groupe ne réussisse à réunir les ressources nécessaires pour aménager un lieu de culte plus adapté et d'usage exclusif. Autre exemple, l'adaptation aux fonctions nouvelles. Ainsi par exemple, la mosquée adopte souvent la forme d'un centre communautaire. Outre des espaces dédiés à la prière, on y retrouve fréquemment des salles de classe pour l'enseignement aux adultes et aux enfants, une bibliothèque, des espaces consacrés aux activités de loisirs... Ce type de mosquée polyfonctionnelle n'a pas lieu d'exister dans les pays musulmans, où les fonctions sociales et culturelles sont prises en charge par d'autres institutions (écoles, organismes de loisirs, etc.). »*

Remarquons la récurrence d'une part des adverbes de fréquence (« parfois », « souvent »), et d'autre part des termes de « cas », « exemple ». Les photographies apparaissent comme des exemplifications d'un propos général : celui-ci ne les spécifie pas davantage que les cartels (dans le sens d'une description minutieuse des unes et des autres) mais fait d'elles autant de *nuances* de ce que « bâtir » signifie, fait faire, et pose comme problèmes aux croyants. Telle image est un « cas » d'église destinée à la démolition, telle mosquée un cas d'adaptation d'une architecture au « contexte » villeurbannais. Remarquons ensuite le titre principal : « Bâtir ». Chaque îlot est ainsi chapeauté par un verbe : « S'enraciner », « Transmettre », « Accompanyer », « Connaître », « Cohabiter », « coexister ». Il faut bel et bien voir, dans chaque montage photographique, un *faire commun* qui connaît selon les religions, des modalités spécifiques de réalisation. De surcroît les verbes,

m'expliquait Delphine, « *ça accroche l'œil, surtout si on a déjà un pavé de texte, il faut que ça accroche* » : elle table donc sur le fait que n'importe quel visiteur est susceptible d'être interpellé par des verbes, pour autant qu'ils peuvent faire écho à ses propres expériences génériques. Tout le monde est concerné par le *connaître*, par le *transmettre* : attrapé par-là, le visiteur peut ensuite observer ce que ces verbes ô combien riches de sens peuvent faire faire à d'autres ; ou plutôt, comme ces verbes donnent lieu à des assemblages entre croyants. Regardons par exemple cet îlot, appartenant à la partie « *Communautés* » de l'exposition :

## Transmettre

### Les religions et la commémoration

Pour les églises représentant des diasporas issues des guerres ou des génocides, le religieux peut représenter la continuité historique et culturelle de la communauté exilée. C'est le cas notamment à Villeurbanne de la communauté arménienne soudée autour de l'Église apostolique (située rue du Docteur Dolard pour une des aumôneries et à Lyon pour l'église principale) ou de l'Église gréco-catholique ukrainienne (église Saint Athanase de Cusset). Elles créent une identité dans l'espace urbain qui semble plus pérenne que l'espace associatif ou du commerce ethnique et participent de la commémoration publique des événements générateurs de cette coupure avec leur pays d'origine, inscrivant ainsi le récit de leur histoire dans celle du pays d'accueil.



“ Les divers bricolages individuels, les identifications religieuses plurielles ou mixtes, brouillent un peu les frontières entre les religions et entre les croyants et incroyants (le *believing without belonging*, les sans domicile fixe de la croyance); par ailleurs et, pour partie en réaction à ce brouillage identitaire, des identités religieuses plus traditionnelles, voire intégristes et fondamentalistes, se réaffirment aussi dans toutes les religions. Il y a ensuite des mutations importantes dans la façon de vivre socialement le religieux : on appartient moins que l'on participe à ; on participe à des communautés locales sans forcément avoir un sens fort d'appartenance à une institution. La régulation institutionnelle verticale du religieux est de plus en plus supplantée par une régulation horizontale en réseaux. Le religieux vit à l'heure de la rencontre du local et du global.

Jean-Paul Willaime

”

Trois « *cas* » viennent documenter l'opérativité du verbe : transmettre, c'est se rassembler en souvenir des morts, s'écouter, éduquer les plus jeunes. C'est aussi pour chaque religion inscrire « *le récit de [son] histoire dans celle du pays d'accueil* » : le dispositif accomplit la « *diversité* » en donnant à voir tout ceci, qui a lieu à Villeurbanne comme le stipulent les cartels ; quelles que soient les différences théologiques qui les séparent, et quelles que soient les difficultés qu'elles peuvent avoir

connu dans l'histoire (ou connaître encore) pour se développer, toutes les religions semblent pouvoir disposer ici de lieux qui permettent à leurs fidèles d'être à la fois *d'ailleurs* et *d'ici*.

Mais qu'en est-il au juste de la teneur proprement scientifique de ces textes ? Ne pourrait-on pas s'attendre à ce que des partenariats noués conduisent à davantage d'insistance mise sur les conflits inter-religieux, sur les spécificités irréductibles de tel ou tel courant ? Delphine nous parlait de la vocation du Rize de *digérer* le message scientifique : cela revient-il à le « *neutraliser* » lui aussi ? En réalité, le traitement de « *l'expertise scientifique* » pose des questions analogues à celles du traitement des photographies : tout est affaire d'équilibre. En ce sens, le propos de science est un matériau parmi d'autres : il apporte autant de bénéfices que de problèmes et son *sens* ou son utilité ne se tiennent pas ailleurs que dans l'utilisation qui en est effectivement faite dans la mise en exposition. Voyons un peu : d'abord, l'essentiel du contenu documentaire est groupé dans quatre classeurs, comme on l'a vu avec Julie. Le plus épais, basé sur une documentation fournie par l'ISERL, comporte une cinquantaine de pages subdivisées en fonction de chaque courant religieux ; pour chacun est donné son « *historique* », sa « *doctrine* », les lieux à Villeurbanne où il se trouve. Toutes les spécificités sont détaillées pour les « *acharnés* ». Les autres consistent essentiellement en des archives mises les unes à la suite des autres, sans commentaire spécifique – c'est alors le titre du classeur<sup>147</sup> qui sert de clé de lecture des documents. L'un d'eux est par exemple intitulé « *Pour le meilleur et pour le pire... Tensions et solidarités au cœur des religions* » ; on y trouve des coupures de presse rapportant une église évangélique « *ravagée en mars par un incendie criminel* » (1981), « *l'accueil de la communauté ukrainienne à Mgr Hrynchyshyn, nouvel évêque de France* » (1983), etc. Les drames liés à la coexistence interreligieuse sont bien présents, mais encore faut-il prendre le temps de la lecture pour en prendre connaissance : la documentation scientifique et archivistique est *un approfondissement* possible mais non-obligatoire pour saisir le propos de l'exposition. Pour autant cette documentation est, à un autre niveau, structurante de ce propos dans la mesure où la science est *pourvoyeuse de définitions*. Elle permet à ce titre de justifier des choix d'intégration de certains éléments à *Cultes*, et notamment la prise en considération de groupes tels que les témoins de Jéhovah. Il n'est pas en effet évident de considérer comme « courant religieux » ce qui pourrait être conçu, dans le sens commun, comme une « secte ». « *C'est une précaution qu'on a pris dès le début et notamment grâce à l'ISERL, en fait la secte en général c'est la question de la marge, c'est un problème politique, c'est pas un problème scientifique. Donc du coup, nous on est allés voir le cabinet du maire en lui demandant, est-ce qu'il y a des mouvements avec lesquels on ne discute pas ? Hein, politiquement. [...] Donc y'a une espèce de lissage aussi de la parole publique par rapport à ça. De toutes façons, le politique il va pas*

---

<sup>147</sup> Titres aussi délicats à choisir que ceux des îlots : « *Tu vois sur "Maisons", l'année dernière, on s'en est sortis comme ça aussi parce qu'il y avait trop de contenu, et ça marche super bien ce genre de... quand c'est bien illustré, ils ont envie de... [...] Donc un texte d'intro, première page, machin, et puis des archives à feuilleter. Et puis pareil, faut que je te trouve un titre et tout. "Pouvoirs publics et communautés dans la relation d'assistance" t'as pas très envie de feuilleter après hein ! Bon, on trouvera un truc un peu plus sympa. »*

*donner pignon sur rue à ses relations avec certains courants marginaux dont les témoins de Jéhovah... mais il va pas afficher non plus un refus de ces courants marginaux, parce qu'il peut pas non plus juger des bonnes et des mauvaises religions. Les témoins de Jéhovah, il faut savoir que si c'est un mouvement qui a été dans la liste des sectes en 91, la Miviludes<sup>148</sup> a renoncé aujourd'hui à la notion de secte pour privilégier plutôt la dénonciation de dérives sectaires. Et les témoins de Jéhovah, c'est un mouvement qui a fait énormément d'efforts pour se banaliser et qui aujourd'hui est l'équivalent d'une église évangélique un peu radicale. [...] Nous, on a des réponses à apporter à la fois sur le plan politique et à la fois sur le plan du coup juridique et scientifique, et on a essayé de le mettre dans la définition de ce qu'est un courant minoritaire [...]. Les témoins de Jéhovah, c'est un incontournable de la ville, ils sont partout ! Donc moi je ne vois pas comment on peut justifier de pas les mettre dans l'expo, à l'inverse ! [...] Il faut être vachement prudent sur des termes comme ça, dans la vision de la ville qu'ont aussi chaque mouvement, il peut y avoir des impairs... » On comprend mieux quel équilibre délicat doit être trouvé dans les « compositions » du Rize : il a une vocation politique, or celle-ci est aussi une affaire de politiques locaux qui peuvent dans les faits opérer un traitement différencié des courants religieux. Intégrer les témoins de Jéhovah revient alors à mettre en débat les partages qui prévalent dans la problématisation « politique » de la question religieuse, en lui opposant d'autres partages fondés en science. D'où il ressort que celle-ci, telle qu'elle est mobilisée là, est de part en part politique et pragmatique dans la mesure où elle tient lieu de justification à la structure même de *Cultes*. Mettre au travail « approche scientifique » et « approche photographique » revient pour le Rize à retenir de l'une et de l'autre les *tracés du commun* qu'elles permettent, et à reléguer au second plan (typiquement dans des classeurs) les différences qu'elles peuvent pointer. On accorde aux images des cartels laconiques qui sont la condition d'une mise en avant du semblable à toutes les religions, tout en employant des définitions scientifiques de ce que sont ces religions pour procéder à une extension du commun aux « marges », et par-là à une extension du lasso photographique en des lieux qui auraient pu être, en restant par exemple à l'idée de « sectes », laissés de côté. C'est le cas des témoins de Jéhovah mais aussi, comme m'expliquera Delphine, des « *loubavitchs juifs orthodoxes [qui] sont à placer sur le même plan, c'est des gens qui vivent un engagement total... assez coupés du monde, assez fermés, mais les pouvoirs publics n'interviennent que quand il y a trouble à l'ordre public, donc santé des enfants, le refus de la transfusion par exemple pour les témoins de Jéhovah, c'est le seul cas dans lequel les pouvoirs publics interviennent et uniquement pour les enfants* ». Leur intégration parmi les autres religions est justifiée dans le texte savant auquel Delphine faisait référence dans l'extrait précédent et ils apparaissent dans l'exposition en étant affiliés à la problématique des *Communautés* : « *Quand les croyances sont minoritaires, les signes ostensibles sont souvent vus comme ostentatoires. [...] Les mouvements religieux minoritaires peuvent poser une**

---

<sup>148</sup> Mission d'Etude et de Vigilance sur les Dérives Sectaires.

*question d'ordre public. Pour autant, les chercheurs sont mal à l'aise avec la notion de secte, refusant d'établir des hiérarchies entre anciennes religions majoritaires et nouveaux mouvements spirituels, mêmes marginaux. La Miviludes (Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires, créée en 2001) a renoncé elle-même à la notion de secte, pour lui préférer la notion de dérive sectaire, définie comme un "dévoiement de la liberté de pensée, d'opinion ou de religion qui porte atteinte à l'ordre public, aux lois ou aux règlements, aux droits fondamentaux, à la sécurité ou à l'intégrité des personnes".* » De surcroît, la convocation de l'histoire permet de faire la démonstration de ce que le caractère « sectaire » d'un courant religieux est lui-même tributaire de circonstances spatio-temporelles, signifiant par-là que les « sectes » d'aujourd'hui sont susceptibles de devenir les « religions » de demain<sup>149</sup>. Invitant donc le public à reconsidérer ses jugements, en les replaçant à l'échelle du temps long.

Ainsi, là où l'objet photographique, en tant qu'enregistrement d'une scène réelle, montre du spécifique, le texte vient tracer une histoire, un contexte, une problématique commune ; là où la science décrit le spécifique de chaque courant, la photographie donne à voir les similitudes, comme ci-dessous, sur l'îlot du « *Cohabiter* » : à chaque fois, ce sont des vêtements différents – l'uniforme des jeunes scouts, le qamis des musulmans, l'aube du curé – qui tiennent à des histoires, traditions, fois spécifiques ; mais le montage photographique fait apparaître précisément cette similitude-là (toujours l'on *s'endimanche*, indique le texte de L. Rousseau, quoiqu'avec des tenues spécifiques), ainsi qu'une homologie dans les formats d'interaction : les mains qui se tiennent ou se croisent, qui se déposent sur les épaules des enfants ; les gestes de fraternité communs, les sourires.

---

<sup>149</sup> « *Le caractère minoritaire peut évoluer. Dans le cas de l'Islam, la pratique religieuse des premiers immigrants a d'abord été reléguée dans une pièce aménagée d'un foyer d'immigré ou dans un bâtiment existant, garage ou entrepôt, transformé en mosquée. La société française a vécu en conséquence la peur de l'Islam "des caves" autant que le rejet des "prières de rue". Ce qui est perçu parfois comme de la provocation est souvent une situation due au manque de place en rapport avec le nombre croissant de musulmans dans la société française (le Conseil français du Culte musulman fait le constat qu'à ce jour 850 000 personnes seraient pratiquantes pour 300 000 m<sup>2</sup> seulement de lieux de culte). Aujourd'hui seconde religion nationale, mieux représentée du point de vue institutionnel, l'Islam de France entend se faire une place dans un paysage religieux « officiel » et construire des mosquées plus grandes, plus visibles et plus centrales. Les musulmans sont d'ailleurs surtout confrontés à la difficulté de rassembler les fonds nécessaires à la construction. Les courants évangéliques, plus récemment arrivés, méconnus et donc inspirant méfiance aux voisins et aux municipalités, rencontrent actuellement plus d'obstacles à l'implantation de nouveaux lieux de cultes.* »



## Cohabiter

« On les aperçoit quelquefois le dimanche, au hasard d'un déplacement en auto sur des rues commerciales peu fréquentées à cette heure. Ils surprennent. Que font-ils, peu après midi, ces petits groupes d'adultes noirs tout endimanchés qui semblent sortir de nulle part et qui devisent aimablement entre eux avant de se disperser, certains attendant le tramway, d'autres montant dans leurs autos ? Pourquoi être habillés comme s'ils sortaient d'une réception, à cette heure, alors que les rares passants portent des vêtements de fin de semaine un peu négligés ? Ce sont probablement des Africains, pense-t-on spontanément. Mais que font-ils là ?

Le promeneur curieux apprendra beaucoup plus tard qu'il a été témoin de la sortie du culte dominical d'une des multiples Églises pentecôtistes rassemblant des Français d'origine africaine dans des salles qui n'ont rien pour les distinguer des locaux commerciaux des alentours. Plus tard encore s'imposera l'idée d'aller à la rencontre de ces nouvelles communautés ethnoconfessionnelles pour les découvrir et tenter de discerner quel est le rôle que joue leur appartenance religieuse dans le processus de recomposition identitaire qui traverse tous les groupes immigrants.

L'identité de la population d'accueil change aussi plus qu'on veut bien l'admettre. Les personnes et les communautés se rencontrent dans la ville, cachant le plus souvent cette part invisible d'eux-mêmes où se loge une dimension religieuse multiforme mise trop souvent à mal par de silencieuses exclusions. »

Louis Rousseau



Nous avons à ce point fait le tour de la mise en exposition, dans ses grandes lignes. L'exploration exhaustive de toutes les réflexions, corrections, modifications supposerait qu'on lui consacre bien plus de temps ; cela dit la séquence prochaine apportera aussi de nouveaux éclairages sur ce travail. Parlant d'éclairage, peut-être faut-il montrer un dernier aspect de la chose : celui qui est regroupé dans le dossier « technique » de *Cultes*. On y trouve des devis divers et variés pour des papiers, des planches, des ampoules et des pots de peinture ; on y trouve également des photographies qui documentent le montage.



Les menuisiers et le responsable technique du Rize de l'époque (Hervé, au premier plan) sont à l'œuvre, ici en date du 31 janvier 2014, soit presque à la veille du vernissage. Nous voyons les différents flots, les murs arrondis (pourquoi arrondis ? Nous le saurons dans un instant), et sur la gauche un « *totem* » sur lequel reposera un classeur. Delphine n'apparaît pas car c'est elle qui tient l'appareil photographique ; une fois celui-ci éteint elle vérifiera la hauteur des textes, la présence d'autres coquilles, la position exacte de chaque image ; elle commandera au besoin d'autres tirages. Après l'inauguration, comme on l'a entrevu tandis que nous nous rendions aux *Mots parlours* (séquence 7), elle procèdera à d'autres ajustements : ce qui pouvait « marcher » sur les projections faites avec Julie peut bien ne pas « rendre » aussi bien en grand format. Depuis les prototypes de scénario jusqu'à l'enquête photographique, des fichiers .pdf et des albums scannés aux papiers scotchés, des « *brouillons* » aux cloisons en bois, elle veille systématiquement à ce que les déplacements de son histoire n'en trahissent pas le « *propos* » ; aussi, de même qu'elle s'en remettait à l'expertise de Fabien et Bruno en matière de chambre photographique, Delphine prend tout autant en considération l'expertise des techniciens qui partagent, pour le temps des semaines de montage, jusqu'aux repas des riziens. Eux seuls sont à même de déterminer quel bois choisir pour mettre en valeur tel type de peinture ; eux seuls savent la prévenir du risque qu'il y a à vouloir coller les cartels sur cette peinture-là, à « *planter des clous* » ici, et donc à faire « *tomber à côté* », littéralement, son dispositif. Si comme le proposait J. Rancière « les choses ne parlent que montrées, transformées par un nouveau montage, par un nouveau travail de la pensée et un nouveau risque des corps<sup>150</sup> », alors on peut dire que la réussite d'un tel montage – d'un bon pain - tient à la capacité du Rize à articuler entre eux une vaste gamme de corps de métiers, de médiations techniques qui bénéficient à ce titre d'une

---

<sup>150</sup> RANCIERE Jacques. « Le travail de l'image », *Multitudes*, n°1, vol.28, 2007, pp.195-210, p.207.

nécessité pragmatique égale. Et, à défaut de pouvoir en sociologues documenter l'ensemble des échanges qui s'opèrent entre le Rize et ses prestataires, remarquons en tout cas qu'en enregistrant systématiquement, par des photographies telle que celle présentée ci-dessus, l'élaboration concrète de son dispositif, Delphine octroie bel et bien une « dignité égale<sup>151</sup> » à celles et ceux qui, d'une façon ou d'une autre, participent à sa réalisation.

### III. Visiter l'exposition, « susciter le pourquoi »

Rester à savoir ce que devient l'exposition une fois inaugurée. Si une partie du public est constituée de visiteurs individuels, le plus intéressant pour nous est de suivre les visites guidées organisées par Géraldine Z.<sup>152</sup> Celle-ci n'ayant été embauchée au Rize qu'en janvier 2014<sup>153</sup>, elle n'a donc pas participé, autant qu'elle le fera sur les temps forts ultérieurs, à l'amont de *Cultes*. Elle évoquait cette situation délicate lors d'un entretien réalisé dans les jours suivant son arrivée : « *La prochaine fois on en parlera avec Delphine, pour qu'elle me mette dans la boucle plus tôt. Pour que quand elle installe les choses, j'ai mon mot à dire sur où on installe quoi, pourquoi, parce que derrière quelque part... Elle, elle fait l'expo mais elle ne s'en sert pas, son boulot s'arrête quand le mien commence. Et si elle décide pour X raisons de mettre ce truc-là à gauche, ça peut avoir moins de sens pour moi, or c'est moi qui l'utilise derrière. [...] Selon la configuration de ta salle, ça peut être très important que tu aies ton mot à dire en amont. Par exemple, là dans l'exposition actuelle<sup>154</sup>, je lui ai dit, "Delphine, mets moi des étiquettes « ne pas toucher » !", parce que ça n'a pas loupé, les gens étaient tous en train de fermer, de rouvrir, de bidouiller. [...] Quand t'es plus en contact avec le public, tu ne repères plus le truc qui va coïncider.* » Nous voilà d'emblée face d'un nouveau problème : il se pourrait bien qu'en dépit du soin accordé par Delphine à son dispositif, celui-ci s'avère impraticable ! En effet, si celle-ci donne bien en réalité une visite de l'exposition, celle-ci est réservée

---

<sup>151</sup> LATOUR Bruno, « La fin des moyens », *Réseaux*, n°100, vol.18, 2000, pp.39-58, p.42.

<sup>152</sup> On indiquera juste « Géraldine » dans cette troisième section, en gardant en tête qu'il s'agit de la chargée de médiation et non de l'autre Géraldine (H.) suivie dans les séquences précédentes.

<sup>153</sup> Début janvier 2014, Delphine avait proposé à Géraldine et Nadia (également nouvelle recrutée à ce moment pour sa thèse, voir séquence 7, note 1) d'aller faire une balade en voiture pour découvrir Villeurbanne, à laquelle je m'étais joint. Exactement comme Jean-Paul (séquence 4), elle nous avait emmené voir « *les endroits improbables de Villeurbanne* », mais aussi, par exemple, la mosquée othmane qui avait déjà été visitée par Fabien, dans le cadre de sa recherche photographique. Delphine avait indiqué alors au responsable que Géraldine « *fait visiter l'exposition, et ne connaît pas la mosquée othmane, et comme les gens se posent beaucoup de questions, si vous aviez cinq minutes...* ». De là une enquête improvisée : l'homme nous expliquant en quoi consistent les cours de langue arabe, nous faisant entrer dans la salle de prière pour que nous la voyions en grandeur nature ; Delphine et Géraldine lui posant des questions sur la mosquée, lui demandant s'il disposait à tout hasard d'une histoire (« *parce qu'on s'est rendu compte qu'on n'avait rien, mais vraiment rien sur cette mosquée* »), l'invitant à « *témoigner, si vous souhaitez, sur l'histoire des mosquées, si vous en avez vécu plusieurs c'est intéressant* ».

<sup>154</sup> Pour rappel, il s'agit de l'exposition *Faisons connaissance*, qui prévoyait beaucoup de photographies issues en outre des albums, et les fameuses « boîtes à souvenirs ».

aux riziens et consiste davantage en une explicitation de la trame<sup>155</sup> qu'en une *pratique* de l'espace telle que l'opère Géraldine. Elle explique que les cloisons arrondies correspondent à la volonté « *symbolique d'arrondir les angles, car c'est un sujet qui a besoin d'apaisement dans le débat* », évoque « *l'apport distancié des textes d'historiens, de sociologues, d'anthropologues* », se situant en somme sur le même plan que celui où s'était situé le cabinet du maire dans l'affaire de l'affiche : celui des précautions à prendre pour porter certaines questions dans l'espace public, celui du souci de la concorde ; le tout en une vingtaine de minutes, là où une visite commentée dure plutôt deux heures. En quoi consiste alors le travail de Géraldine ?

Il faut d'abord préciser que celui-ci est loin de se cantonner aux visites d'exposition. Il revient par exemple à Géraldine de concevoir des maquettes pédagogiques en collaboration avec Dominique et des enseignants, ou encore de proposer des balades urbaines en créant les outils de médiation adaptés à chaque « *public spécifique* ». Aussi spécifiques que peuvent l'être, par exemple, des enfants malvoyants : lorsque l'index si fondamental ne suffit plus à faire découvrir l'histoire, ce sont alors des maquettes fabriquées sur mesure par ses soins, des plans aux couleurs contrastées et le toucher des colonnes de l'Hôtel de Ville qui servent d'appuis ou de substituts à la vision<sup>156</sup>. Ce qui doit nous intéresser ici, c'est précisément cette idée de public spécifique, qui tranche *a priori* avec la vocation « grand public » des expositions conçues par Delphine ; quand bien même nous avons vu celle-ci prévoir des lectures à géométrie variable des images, des textes, des documents : les prévoir est encore autre chose que de les réaliser. Aussi Géraldine doit-elle littéralement tâter le terrain avant toute visite. Pour ce qui est du groupe d'enfants, ne sachant pas à l'avance « *à quel point ils sont mal voyants* », elle effectuera<sup>157</sup> un repérage des lieux qui lui permettra de constater que le buste de Lazare-Goujon

---

<sup>155</sup> Pour *Cultes*, cette visite a lieu la veille de l'inauguration. Delphine, alors, ne prend pas son histoire partie après partie, elle ne décrit pas les photographies spécifiques ni n'aborde les thèmes de chaque îlot : elle raconte le geste principal et répond aux questions éventuelles de l'équipe (par exemple sur les Témoins de Jéhovah : « *ça ça a été très controversé... En 95 la Miviludes avait fait une liste en gros des bons et des méchants. Et puis ça a été extrêmement controversé, y'a beaucoup de mouvements, notamment les Témoins de Jéhovah... dans l'exposition, qui sont en voie de banalisation, ont fait beaucoup d'efforts pour justement se détacher de cette image et de se raccrocher ; ça reste une marge, attention, je dis pas que c'est un mouvement, après chacun en pense ce qu'il en veut, ils font partie de la marge, comme les Loubavitchs par exemple, les juifs très orthodoxes, mais on ne peut pas aujourd'hui les accuser de dérive sectaire ; les procès, en ce moment, ils les gagnent. Donc c'est aussi une démarche... [..] Si on veut avoir un débat apaisé eh ben on peut pas considérer qu'on désigne les bons, les méchants, ceux qui seraient exclus de l'expo ou pas. Donc du coup nous, on a choisi ce parti très scientifique de dire, voilà, aujourd'hui en France il n'y a pas de sectes : il y a des dérives sectaires* »)

<sup>156</sup> « *Alors Lazare-Goujon se dit, c'est l'endroit idéal pour construire la mairie parce que ça va être plus central dans la ville, et puis on a énormément d'espace pour pouvoir construire une grande mairie, une belle mairie. Alors cette mairie, si on observe un petit peu sa façade... [Elle sort la "maquette"] hop, j'ai amené une petite maquette de l'hôtel de ville. On est sur un bâtiment qui est très, vous voyez, géométrique : on a des toits plats, ce qu'on appelle des toits-terrasses, sur le haut; on a vraiment des volumes rectangulaires, carrés, comme des Lego un peu, et puis on a plein de colonnes qui font tout le tour, d'accord ? Donc ça, ça lui donne un air plutôt... comme d'architecture antique, comme des temples grecs, vous avez déjà vu des photos de temples grecs ? - Enfants : Oui. - Géraldine : Donc c'est ça, vous voyez... tiens, tu peux toucher, regarde. Là ce que tu sens, tu sens ? - Enfant : Oui ! - Géraldine : donc ça c'est le beffroi, la grande tour qui est au-dessus... »*

<sup>157</sup> La balade en question date de janvier 2016.

est trop haut pour être touché (« *en fait c'est pas du tout accessible. Par contre le monument aux morts, là-bas, c'est bon, il est à hauteur. Parce que sinon moi j'ai une photo de Lazare-Goujon mais en noir et blanc, sans contraste, comment veux-tu qu'ils y voient quelque chose !* ») ; de prévenir les personnels du TNP de la visite (« *je pense qu'ils verront la piscine qui est dessous, au pire ils entendront les gens nager* »), d'obtenir à l'avance un accord pour toucher exceptionnellement le clavier de l'orgue de la salle du conseil municipal (« *Les orgues, on les trouve surtout dans les églises, mais à Villeurbanne on trouvait que le mariage civil n'était pas assez joyeux, pas assez grandiose, alors on a décidé d'installer cet orgue. - Enfant : Moi à mon mariage je vais venir là ! – Géradine : Si tu veux oui, si tu habites à Villeurbanne c'est bon. [...] Une fois des gens ont demandé à l'organiste qu'il fasse la musique du film Titanic. – Enfant : Han ! Trop bien ! Trop stylé !* »), et d'ajuster par suite sa visite aux possibilités sensorielles elles-mêmes spécifiques des enfants : « *On est là, sur le plan ? – Géraldine : On est ici, juste sous la main de Chloé, exactement sous sa main. Juste là, on a fait le tour de l'Hôtel de Ville. Si tu veux ressentir Chloé, viens, je te montre. Tends ton bras, tu vas voir, c'est le mur... tu vois ?* » Sans s'attarder, faute de temps, sur cette visite en particulier, nous voyons qu'elle suppose de Géraldine une adaptation permanente aux gens qu'elle a face à elle. « *Faut toujours être en activité, et c'est vraiment épuisant. Des fois t'as plus envie de donner et de gérer ton groupe en même temps, t'as plus envie de bien te placer, de bien attirer leur attention. T'es crevée, sauf que tu ne peux pas être simplement assise devant ton bureau à faire semblant de bosser parce que ton cerveau est ailleurs, là ton cerveau est obligé d'être avec le groupe, tout le temps. Dans une visite classique ça peut aller, mais avec les enfants, typiquement...* » Ce n'est pas pour rien que sa fiche de poste de « chargée de la médiation culturelle » indiquait la nécessité d'être « *curieux, imaginatif et inventif* », d'avoir « *un grand sens du relationnel* », « *des capacités d'adaptation* » : l'observation des autres médiateurs croisés plus tôt dans ce rapport ne nous fera pas dire le contraire. Or c'est à des repérages et à des adaptations du même ordre que Géraldine doit également se livrer pour l'exposition. Il ne suffit pas en effet de mettre les gens dans un beau décor pour qu'ils aient ce qu'elle nomme « *une révélation* » : son souhait d'intervenir à l'amont est justifié par ce qu'elle a pu vérifier bien souvent, lors de ses expériences antérieures, à savoir qu'il existe un « *héritage à la Malraux, comme si le contact direct avec l'objet allait faire l'illumination* » ; héritage qui se traduit concrètement par un partage entre « *certain conservateurs, ou certains responsables d'exposition, qui ont la culture ou le savoir nécessaire pour relier les points entre eux* », et le reste du monde « *qui, s'il n'est pas capable de comprendre, n'a qu'à pas être là* ». Un certain « *élitisme* » qui se traduit aussi par le fait qu'« *en général, comme médiateur tu es la dernière roue du carrosse, tu arrives à la fin et... Les gens ne pensent pas à ça, voire s'en contrefichent.* » Ce problème, dont m'avait également parlé longuement Véronique<sup>158</sup> – guide conférencière croisée à la séquence 2 sur la place Lazare-Goujon - nous intéresse

---

<sup>158</sup> « Véronique : *Quand on fait des visites, les gens ne se rendent pas compte de ce que cela implique, tout notre*

dans la mesure où il nous invite à regarder de plus près la façon qu'a Géraldine d'en prendre le contrepiéd : « *Ici au Rize, l'idée c'est de titiller le citoyen dans chacun des visiteurs, et que ce soit sur Religions ou sur un thème plus léger, titiller leur réflexion et qu'ils sortent de là en se disant, "Ah ouais ! Mais en fait peut-être que je peux faire un truc, j'ai mon rôle à jouer", "les choses ne se font pas par hasard". Et s'ils ont réussi à faire le lien entre un truc qui s'est passé au XVème siècle et une réalité actuelle, eh bien quelque part tu as réussi, à un moment donné, à au moins les faire se poser des questions. Qu'ils n'acceptent pas les trucs tout cuits, mais qu'à un moment il y ait un "pourquoi" qui sorte. C'est au moins susciter le pourquoi.* » Mais comment ?

## 1. Un scénario pratique

Nous avons vu avec Delphine et Julie que l'espace de *Cultes* n'était pas particulièrement contraignant : les îlots peuvent être abordés dans n'importe quel ordre et, de fait, le seul passage obligé est celui du texte introductif et du dispositif des deux cartes juxtaposées – le contexte, donc, présenté à l'entrée de la salle. Mais lorsqu'une dizaine ou une vingtaine de personnes se présente, il n'est pas question de laisser chacun déambuler à sa guise ; aussi Géraldine doit elle tenir son groupe autour d'elle – « *C'est toi qui est le centre de l'attention, qui parle pendant deux heures, et si tu fais un blanc, les gens te regardent et attendent, et se disent "Mais pourquoi elle dit rien ?" !* » Avant de préciser les opérations proprement sociographiques qui permettent d'assurer cette tenue, attachons-nous un instant au *scénario* que Géraldine conçoit à son tour, à la mesure des repérages effectués dans la salle et des investigations empiriques, historiques et archivistiques corrélatives (voir *infra*, note 162). Il consiste en une dizaine de pages, découpées comme l'exposition en quatre temps (l'introduction et trois parties), mais qui ne ressemblent pas du tout à celles utilisées à l'amont (II.2.). Tout s'organise en un système de points, de tirets, et de questions :

---

*travail. Quand on dit qu'on est guide conférencier, médiatrice culturelle, les gens ils nous disent « mais sinon vous êtes étudiante ? ». Parce qu'ils pensent que c'est un petit job d'appoint, que finalement n'importe qui peut faire une visite guidée, ils ne se rendent pas compte de tout ce que cela implique comme travail à la fois de fond et de forme, cette méthodologie du guidage, et des fois ça nous fatigue. Parce qu'on ne se sent pas reconnu pour notre travail, et même au sein de la direction par exemple, ils ne se rendent pas compte toujours qu'on a un lien très fort entre les objets et le public en fait. On le voit bien avec tout ce qu'on propose quoi ! Mais c'est vrai que des fois il y a un côté... On nous dévalorise quoi, un côté dévalorisant. » (septembre 2013)*

### CARTES VBN

Villes et religions = lien particulier

- migrations et mondialisation, la ville = creuset d'une grande pluralité religieuse,
- Vbn = ville d'immigration mais ces interrogations sont visibles dans d'autres ville.

Ds ce creuset de la ville française :

- Loi 1905 assure la liberté de conscience et garanti le libre exercice des cultes, mais ne reconnaît ni ne subventionne aucun culte.
- enjeu politique pour les pouvoirs publics municipaux, car villes marquées par le fait religieux : lieux de cultes, fêtes, vêtements, habitudes alimentaires...

>> La ville et le fait religieux s'influencent mutuellement.

Comment les habitants peuvent vivre leurs héritages culturels et culturels variés dans la ville ?

### QUELLES RELIGIONS ET COMBIEN DE PRATIQUANTS ?

- Dvt. difficulté de déf. de la religion, choix de définir le fait religieux comme
  - o croyances,
  - o rites
  - o communautés.
- Cette division permet aussi de dépasser approche chronologique qui aurait donné une part très importante à la religion catholique à Vbn.

Ou encore :

Catho :

- Église catholique est historiquement la plus marquante, diocèse de Grenoble
- église Saint-Julien (aujourd'hui Saint-Athanase), située sur la butte de Cusset à l'abri des inondations du Rhône et de la Rize, = longtemps seul édifice de culte de Villeurbanne.
  - o agrandi vers la fin du 16e siècle.
  - o joué un rôle laïque = document de 1776, « la place publique au devant de la porte de l'église était le lieu accoutumé à tenir les assemblées de paroisse ».
  - o 14 février 1790, = cadre de l'élection du premier maire, Etienne Debourg
  - o son presbytère deviendra une école primaire en 1795.
  - o Après construction de l'église de la Nativité, = longtemps désaffectée puis communauté ukrainienne de rite gréco-catholique.

Tandis que Delphine reléguait les détails historiques dans des classeurs, Géraldine en fait à l'inverse une énumération. Les dates, définitions, données chiffrées sont systématiquement associées aux éléments visuellement disponibles sur tel ou tel îlot – éléments qu'elle surligne en bleu. Dans ce sens, les dispositifs et montages prévus par la responsable des expositions et ses associés ne sont pas utilisés tels quels, comme s'ils étaient nécessairement aussi *parlants* que présumé : « l'écriture de l'expérience immersive<sup>159</sup> » ne garantit pas l'immersion effective. Géraldine extrait certaines images et citations accolées au mur, pour en faire des prises à approfondissement. Remarquons alors les questions : « *quelles religions et combien de pratiquants ?* », « *et la cohabitation en termes de bâtiments ?* », « *ces cultures sont-elles compatibles ?* », etc. Ce sont celles que Géraldine s'attend

<sup>159</sup> FLON Emilie, *op.cit.*, p.202.

typiquement à entendre, ou celles qu'elle a entendues dans les premières visites sans avoir toujours pu y répondre immédiatement ; de sorte que ce scénario (ou « *fil de visite* ») est enrichi au fur et à mesure de façon à prendre en charge les fameux « *acharnés* » (« *il faut que tu sois hyper précis... Ils vont essayer de te coincer s'ils sentent que t'es un peu légère sur un sujet, ils vont te poser des questions.* ») Il est attendu de la médiatrice qu'elle sache de quoi elle parle ; si, comme me l'expliquait Véronique, il est parfois possible de trouver des informations au pied levé<sup>160</sup>, Géraldine ne peut quant à elle guère sortir son téléphone pour répondre aux « *questions-pièges* », sous peine d'engendrer une « rupture de l'interaction<sup>161</sup> ». Une conséquence importante de cela, c'est qu'en définitive le « grand public » est loin de se contenter du propos assumé comme généraliste de *Cultes*. Il veut en savoir plus, mais à chaque fois sur des points très précis qui sont par conséquent impossibles à anticiper dans leur exhaustivité. Si le scénario de Delphine était théorique, axé sur le tracé du commun, celui de Géraldine est pragmatique ; autrement dit le « grand public », en tant qu'il est visé par le dispositif, n'a pas d'existence concrète : ce sont à chaque fois des groupes singuliers auquel la médiatrice a affaire. C'est pourquoi Géraldine ne se contente en fait pas de ce seul scénario calibré pour un « *public adulte* ». Lorsqu'elle reçoit des sollicitations de la part de telle association ou de tel groupe scolaire, elle communique avec eux à l'avance pour comprendre les interrogations spécifiques qui les portent à venir au Rize<sup>162</sup>, et écrit à ce moment-là d'autres scénarios thématiques sur tel ou tel aspect des choses, aspect qui ne peut être qu'évoqué à demi-mot dans l'exposition elle-même, voire est disponible uniquement dans les classeurs.

## 2. « Repérer son groupe »

C'est donc Géraldine qui explore le potentiel à géométrie variable du propos de l'exposition, en le travaillant à chaque fois à la mesure de la géométrie tout aussi variable de son groupe. D'où une

---

<sup>160</sup> « *Je me souviens d'avoir fait plusieurs accompagnements en Italie. Une fois qu'on passe la frontière on commente dans le bus. Je sais maintenant que quand on est dans la vallée de Suse, qu'on a passé le tunnel du Fréjus, il y a des choses à voir, et c'est vrai qu'on utilise internet, et puis faut sortir la carte routière et se dire en regardant la carte, "là y'a un truc en hauteur", "là une forteresse près de l'autoroute", "sûr que le groupe va le voir et il faut que je trouve des infos dessus" et ça loupe pas, à chaque fois, "c'est quoi ça là-haut ?", donc voilà, essayer par toutes les sources documentaires possibles essayer de trouver des informations pour préparer.* »

<sup>161</sup> TREMBLAY Benjamin, « A quoi tient l'autorité d'un récit ? L'exemple du guidage historique », *op.cit.* (non paginé)

<sup>162</sup> « *La dernière fois, j'avais prévenu l'enseignant en lui donnant les termes un peu difficiles, comme utopie, comme hygiénisme, voilà, toutes les notions qui étaient un peu plus compliquées, donc lui il en avait un peu parlé avec ses élèves avant; et puis de la même façon... une autre enseignante en préambule à sa visite leur a dit "écoutez, vous êtes des 5ème de fin d'année, alors du coup j'ai choisi de vous faire la visite pour les grands", alors tu valorises les gamins en leur disant que oui ce sera plus difficile, mais ils peuvent très bien y arriver, etc. - Moi : Du coup tu prépares comment, c'est eux qui... - Géraldine : Alors ça dépend des classes, des niveaux et des enseignants; si c'est des classes où je sais que c'est pile-poil dans la cible, genre les CM2, y'a rien à préparer tu vois, donc après pour les CM2, je leur dis au téléphone, "les thématiques qu'on va aborder ça va être ça, ça ça", grosso modo, c'est, [...]. C'est sur les classes entre deux âges où il faut vraiment essayer de préparer, donc là c'est effectivement quand t'as le prof par téléphone ou par mail, que tu peux préciser.* »



question : comment sait-elle à quel « groupe » elle a affaire ? C'est un point que j'avais tâché de mettre au travail dans un article publié dans le cadre d'une livraison de la revue *Trajectoires* consacrée aux « Figures d'autorité ». J'avais été frappé en effet, avant même la résidence, par le « défi<sup>163</sup> » qu'il y avait à *faire groupe*, toujours à nouveaux frais, dans les visites et explorations urbaines. En suivant notamment Véronique dans ses visites du quartier des Gratte-Ciel, je m'apercevais qu'elle avait systématiquement droit à des questions improbables, à des gens qui s'éloignaient d'elle ou qui touchaient ce qu'il ne fallait pas toucher<sup>164</sup>, de sorte que la concentration du « *cerveau* » de la guide semblait effectivement lourdement sollicitée. Géraldine me décrivait le problème ainsi : « *T'as parfois plus de différences au sein d'un groupe d'adultes qu'au sein d'un groupe scolaire, parce que les scolaires au moins ils ont été briefés un peu de la même façon, ils ont vu les mêmes choses avant. Mais dans les visites où chacun s'inscrit comme il veut, tu te retrouves avec un groupe qui est hyper varié, où tu vas avoir aussi bien des gens qui sont férus d'architecture, d'histoire, de patrimoine, que des gens qui sont intéressés mais sans plus ; tu connais pas le parcours des gens et leur connaissance historique, et du coup c'est... Il y a des fois des choses qui peuvent te paraître évidentes, et puis comme t'as discuté avec 2-3 personnes dans le groupe tu te dis, "ah ben ça il savent, puisqu'ils m'ont dit qu'ils avaient visité tel site", et puis en fait tu te rappelles qu'ils sont 30 et que les 30 ont pas le même... t'es obligé de redire des choses que certains savent, que d'autres ne savent pas, et du coup moi une fois je me souviens de m'être fait engueulée entre guillemets par une visiteuse qui me... Je parlais de Charlemagne, c'était au musée Gadagne, et je disais sur le ton de la blague, "c'est un peu ce qu'on essaie de vous faire passer dans la chanson quand on vous dit que Charlemagne a inventé l'école, c'est évidemment pas vrai, Charlemagne n'a pas inventé l'école mais la réforme carolingienne a permis de redévelopper toute la culture, l'enseignement", etc. Et y'a une visiteuse qui m'a engueulé et qui dit "mais on sait bien que Charlemagne a pas inventé l'école ! Enfin, pour qui vous nous prenez !", elle est partie dans un truc, comme si je l'avais insultée en sortant cette référence qui est une chanson pour enfant, où... Sur un groupe hétérogène, tout le monde connaît la chanson de Charlemagne qui a inventé l'école, mais tout le monde ne sait pas si c'est vrai ou si c'est faux. En l'occurrence elle, elle savait. » Nous comprenons donc que la notion de groupe qu'emploie Géraldine n'a rien à voir avec une sorte de collection sociologiquement homogène. Le groupe apparaît comme une entité morphologique, physique, un ensemble de personnes qui sont là au même endroit, dont on doit déplacer les corps de façon à leur raconter à tous la même histoire et ce sans commettre d'impairs, c'est-à-dire en ayant en tête que les uns et les autres ne disposent pas du même niveau de connaissance*

---

<sup>163</sup> TREMBLAY Benjamin, « A quoi tient l'autorité d'un récit ? L'exemple du guidage historique », *op.cit.* (non paginé)

<sup>164</sup> Ainsi, dans l'appartement témoin qui tient lieu de vitrine de ce qu'étaient, à l'époque, les appartements des Gratte-Ciel, un homme a commencé à utiliser le robinet pour remplir sa bouteille et se laver les mains : « *Véronique : Ah non mais du coup on peut pas trop utiliser hein, monsieur c'est comme un musée là, on peut pas trop utiliser... je vous laisse sortir... - Dame : Ah celui-là, il est... faudrait l'inventer s'il existait pas !* »

du sujet abordé (d'où la nécessité d'avoir un scénario riche de détails « au cas où »). Il en était de même pour Jean-Paul dans son bus, mais en tant qu'elle représente le Rize et qu'elle commente une production du Rize au sein même du Rize, Géraldine est confrontée à des problématiques différentes de celles du responsable de l'IQMP : si jamais quelque chose émerge comme problématique durant la visite, c'est l'institution elle-même qui peut devenir l'objet de critiques. Critiques qui peuvent être tout aussi bien formulées par un enfant qui par une question naïve pointerait une erreur de conception quelconque, que par les « *férus* » qui attendent la médiatrice au tournant, avec plus ou moins de bienveillance à son égard.

Comment s'y prendre ? Pour une part, c'est dans le déroulé même de la visite que Géraldine détermine les attentes et les profils des gens à qui elle a affaire ; les moments critiques (au double sens du terme) sont autant d'épreuves au cours desquelles elle fera la démonstration de sa compétence à y répondre, tout en jugeant du même coup le genre de préoccupations qui occupent les membres du groupe et qui sont parfois très éloignées des thèmes abordés par l'exposition (le cas échéant, à elle de trouver le lien entre la question improbable et le thème). Mais c'est avant même que la visite n'ait démarré qu'elle procède à une forme de sociographie visuelle : « *Quand tu prends ton groupe, tu vas sentir tout de suite s'ils sont bienveillants ou pas, s'ils veulent que tu sois une encyclopédie sur pattes qui leur raconte tout avec les dates au jour près, ou s'ils veulent de la découverte, de l'anecdote... - Moi : Et tu le sens comment alors ? - Géraldine : Je sais pas, ça se sent parce que quand ton groupe se rassemble, t'es là cinq minutes avant, tu les vois arriver ; si c'est un groupe qui est déjà constitué, mettons une association, tu sais que c'est l'association des amis de machin, tu sais que du coup tous les ans ils font une sorte culturelle, que c'est des gens qui ont une vie culturelle assez prononcée, tu sais s'ils sortent du restau ou pas, s'ils sont dans un truc convivial ou pas ; tu les vois débarquer et tu vois dans quel état d'esprit ils sont. Et du coup après tu vas discuter avec eux, parce que tu leur indique où est le vestiaire, tu leur indiques où sont les toilettes, et tu, voilà, tu prends la température en quelque sorte, et après... je sais pas, après faut sentir si tu peux te permettre avec eux ; t'essaies, tu... tu leur demandes comment s'est passé le repas ; si tu te fais rembarrer direct... tu vois les réactions et tu sens s'ils sont ouverts, s'ils ont envie de discuter, ou si t'es juste un larbin qui va leur raconter l'histoire de la ville et que t'es prié de le faire comme il faut, tu le sens vraiment quoi.* » Pragmatiste, Géraldine l'est au sens littéral du terme : c'est en voyant les comportements des gens que l'on connaît leur « *état d'esprit* », et que l'on identifie *immédiatement* de quel « *genre* » de personnes il s'agit<sup>165</sup>. Il est opportun de reprendre ici les termes d'E. Goffman : « bien que l'on puisse retenir

---

<sup>165</sup> Pour reprendre le cas des enfants malvoyants, voici un petit échange parlant que nous avons sur la place Lazare-Goujon où nous étions parvenus un peu avant l'heure fixée, pour faire les derniers repérages nécessaires « *Tiens, alors ça par exemple ça peut être eux... Non ils sont pas assez nombreux. Non, ils marchent trop bien. Mais ça peut être le genre.* - *Moi : Tu pensais à celui qui écarte les bras ? - Géraldine : Ben le monsieur là, qui montre des trucs, il est avec 4 enfants, tu vois ? Il m'a dit qu'il y avait 4ème, 3ème, 2nde, après la petite... Mais*

l'idée du sens commun selon laquelle les apparences peuvent être discréditées par une réalité qui les contredit, il n'y a pas de raison bien souvent pour affirmer que les faits en désaccord avec l'impression considérée constituent une réalité plus réelle que ne l'est la réalité apparente qu'ils contredisent. [...] Pour beaucoup de questions sociologiques, il n'est peut-être pas même nécessaire de décider ce qui est le plus réel, de l'impression donnée par l'acteur ou de celle qu'il s'efforce de ne pas transmettre au public. L'idée essentielle ici d'un point de vue sociologique, c'est simplement que les impressions données dans les représentations quotidiennes sont exposées à des ruptures. On s'accorde seulement pour tâche de savoir quelle sorte d'impression de réalité peut détruire l'impression de réalité donnée par une représentation en laissant à d'autres le soin de répondre à la question de savoir ce que la réalité est réellement.<sup>166</sup> » De là, deux choses. La première, c'est que Géraldine table sur les apparences ; coutumière de la gestion des groupes, elle s'en remet aux indices visuels qu'ils présentent pour se faire une première idée de qui ils sont, du genre de questions auxquelles elle va avoir droit, etc. La seconde, c'est que le risque de « rupture » la concerne au premier chef : il lui revient de tenir sa position, quelle que soit la teneur du groupe, et de parvenir à faire « *passer le message* » de l'exposition malgré tout. Suivons-la en situation pour en savoir plus.

### 3. Esquisses d'une propédeutique de l'enquête

Comme les journées passées avec Delphine, les visites avec Géraldine ont été nombreuses ; on en livrera ici une version extrêmement synthétique qui, d'une part, ne fasse pas doublon avec ce que nous avons analysé dans les balades urbaines, et d'autre part, qui puisse permettre de comprendre comment, en dernier lieu, « fonctionne » l'exposition, en vue d'aborder en séquence 9 la re-problématisation de ce fonctionnement par le Rize lui-même. Remarquons d'abord qu'eu égard au fait qu'une bonne partie des visites se font en collaboration avec des institutions scolaires, universitaires, ou avec des associations, Géraldine n'est pas toujours la seule à tenir le rôle de médiatrice. D'où la question posée notamment par L. Mondada concernant la négociation, en situation de guidage, de « l'autorité épistémique<sup>167</sup> » : lorsqu'un membre de l'ISERL ou de la Licra l'accompagne dans une visite commentée de *Cultes*, il peut proposer des lectures différentes de celle de Géraldine, remettre en cause tel ou tel détail évoqué par elle, et donc redoubler le problème des « *férus* » qui par ailleurs ne manquent pas de faire valoir, de façon imprévue, leur expertise (« *ça fait 60 ans que je vis ici, je*

---

*si, regarde, elle a une canne. Donc c'est eux, donc en fait, ils y voient carrément bien. Et y'a qu'un accompagnateur, mais ils y voient carrément bien j'ai l'impression. On va aller à leur rencontre. »*

<sup>166</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, op.cit., p.68.

<sup>167</sup> « Epistemic authority can be challenged, competed with and negotiated in a flexible way within situated activities and evolving sequential contexts. » MONDADA Lorenza, « Displaying, contesting and negotiating epistemic authority in social interaction : Descriptions and questions in guided visits », *Discourse Studies*, n°5, vol.15, 2013, pp.597-626, p.598.

sais de quoi je parle »). Lors d'une des visites, un expert de l'ISERL discute par exemple les statistiques affichées :

*« Géraldine : Alors, les pourcentages que vous avez là ce ne sont pas les pourcentages villeurbannais, ce sont les pourcentages nationaux.*

*- Homme : Ah, d'accord, je trouvais ça... [Commentaires diffus].*

*- Géraldine : On est vraiment sur le paysage religieux français et pas villeurbannais, donc vous voyez, pour ces pourcentages ce qu'il faut savoir c'est qu'a priori cela regroupe plutôt des personnes qui sont d'une culture, c'est à dire que les 65% de catholiques, c'est aussi bien les gens qui sont pratiquants et qui vont à la messe régulièrement, que les gens qui culturellement font baptiser leurs enfants, parce que c'est comme ça, ça se fait, mais qui ne sont pas particulièrement pratiquants, d'accord, de la même façon pour les autres religions. Alors ce sont des chiffres qui ne sont pas faciles à obtenir, ils ne sont pas tout à fait exacts, puisqu'on n'a pas le droit vous savez de faire des recensements comme ça des religions, donc ce sont des sondages qui sont faits par différentes instituts, des journaux, voilà, qui ont besoin de ces questions, mais donc selon les sondages que vous allez trouver vous aurez des pourcentages qui peuvent varier, et qui sont quand même je crois assez représentatifs de ce qui existe en France, au moins en tous cas de la répartition de la population française.*

*- Philippe [ISERL] : Alors, sur les chiffres, sans remettre en cause du tout ce qui est dit, mais juste pour vous montrer que les choses sont pas... jamais simples ; vous voyez, par exemple, là, 0,6% de bouddhistes. En réalité, quelquefois on peut trouver des chiffres qui disent qu'il y a 5 millions de bouddhistes en France, ce qui placerait les bouddhistes en 2ème position. Pourquoi ? Parce que, est-ce que le fait d'aller de temps en temps faire une retraite, prier et tout, fait de vous un bouddhiste ? Vous pouvez très bien être catholique et bouddhiste, vous pouvez aller faire une semaine... très régulièrement les bouddhistes de Lyon... et ça ça touche 10% de la population française, donc vous voyez, on les ferait passer de 0,6 à presque 10%. Autre élément de chiffres : vous avez 65% de catholiques, d'accord, 2% de protestants, 1% de chrétiens, tout ça c'est des chrétiens : pourquoi on les sépare, alors que les musulmans on les sépare pas ? Les musulmans, y'a bien des éléments... vous connaissez tous généralement, chiïtes et sunnites, c'est encore plus compliqué que ça ; vous voyez, pourquoi dans les statistiques, on n'a pas la réalité ? »*

Ce type d'interventions, systématiques et plus ou moins vigoureuses<sup>168</sup>, font bien peser sur la médiatrice un risque de discrédit qui peut conduire à une situation dans laquelle « les gestes et discours du guide passeront pour n'être que « des histoires » spéculatives qui ne méritent pas d'être crues.<sup>169</sup> » Mais dans le cadre de cette séquence, ce n'est pas tant la question de l'autorité qui nous intéresse que son intrication dans la problématique plus générale de la médiation d'exposition.

Une histoire, on l'a dit, commence par un début, une mise en contexte. C'est ce qu'a prévu Delphine, et c'est par-là que commence systématiquement Géraldine : « *Bienvenue au Rize pour la première visite de cette exposition [8 février 2014]; j'aimerais vous présenter juste avant de commencer les personnes de la Licra, si vous voulez bien vous approchez parce qu'on fait une visite découverte aujourd'hui à quatre voix. Donc monsieur B., madame K. et madame B. qui représentent la Licra, qui est une association dont ils vont parleront mieux que moi, qui nous a aidés dans cette exposition, notamment pour recueillir la parole de femmes villeurbannaises, entre autres sur le sujet de leur religion. [...] Alors juste en quelques mots, pour... sur le pourquoi cette exposition ; on parle des religions dans la ville ; alors les religions c'est un sujet qui est presque impossible à définir, vous avez vu, en introduction on a mis cette citation d'Elie Barnavi, qui dit que, la religion c'est tellement de choses que c'est très difficile de la définir ; on a choisi, nous, de la définir en quelques sortes comme un ensemble de croyances, de rites et de communautés, c'est comme ça que va se diviser l'exposition et que tout ça mis ensemble permet d'avoir un aperçu de ce que peut être la religion. Pour avoir aussi une approche un petit peu variée et le plus objectif possible, on a deux composantes dans cette exposition, on a travaillé avec l'ISERL, alors vous avez ici un petit descriptif de cette approche scientifique, l'ISERL c'est l'Institut Supérieur d'Études des Religions et de la Laïcité qui va donner le côté très scientifique de cette exposition, l'étude sociologique un petit peu des religions, et puis y'a l'approche artistique que vous ne pourrez pas manquer, qui est le travail de deux photographes qui ont eu l'opportunité d'aller à la rencontre des communautés religieuses de Villeurbanne, [...] prendre en photo. [...] Si ça vous intéresse particulièrement, je vous invite à revenir pour la prochaine visite*

---

<sup>168</sup> Un bon exemple peut être trouvé dans la visite de *Maisons*, avec laquelle nous entamons la séquence 6. Céline, la prédécesseuse de Géraldine, nous proposait « *de découvrir un extrait avec cet architecte, qui explique à quels enjeux nous avons à faire face aujourd'hui [en termes de logements urbains], donc je vais vous montrer un extrait de cette vidéo qui explique un peu... [Elle lance une vidéo sur sa tablette]* ». Après l'écoute, une dame réagissait : « *J'aimerais bien savoir s'il habite dans une maison ! C'est bien de dire ça pour les autres, mais j'suis pas convaincue qu'on s'applique à soi-même ce qu'on voudrait bien que les autres fassent ! Voilà. – Céline : Je ne sais pas... – Dame : Non, mais... voilà... – Céline : En tous cas, il pose des questions...* » La dame continuait d'insister, posant des questions d'inégalités de l'accès aux logements proposés par les architectes ; une autre, plus âgée, lui faisait alors remarquer que « *de toutes façons, vous voulez pas mettre 9 milliards d'habitants dans des maisons ! - Dame : Ah non, c'est pas la question, la question c'est que ce sont des propos qui sont tenus par des gens qui, je suis pas sûr qu'eux-mêmes s'appliquent, voilà...* » Jusqu'à la fin de la visite, la dame en question remettra systématiquement en doute les propos des experts convoqués dans l'exposition, témoignant dans un sens du succès du dispositif (susciter des *questions* dans le public), mais plongeant la médiatrice dans une difficulté, toute pratique, qui consiste à prendre en charge ces questions-là, des plus pacifiques aux plus virulentes.

<sup>169</sup> TREMBLAY Benjamin, « A quoi tient l'autorité d'un récit ? L'exemple du guidage historique », *op.cit.* (non paginé)

découverte où ils seront présents pour parler plus en détail de leur travail. Alors la religion dans la ville, pourquoi dans la ville ? Alors on a beaucoup parlé, notamment dans les villes de banlieue, du fait de la fin de la religion, du fait que notamment toutes les personnes qui arrivaient des campagnes et qui sont venues s'installer en ville allaient d'un seul coup perdre leur religion en s'installant ici ; je vous invite à regarder sur ce mur-là, vous voyez que c'est en fait complètement faux. [Elle s'approche de la carte] Vous avez ici un plan du territoire de Villeurbanne en 1914, avec ces petits carrés qui représentent les lieux de culte catholiques ; et puis un, alors... on voit pas très bien, si on n'est pas assez proches, le orange représentant les protestants. Donc en 1914 voilà un petit peu le paysage religieux en Villeurbanne, 2014 vous voyez un petit peu la différence : d'une part, on a multiplié les lieux de culte, et on a multiplié les religions aussi. » S'exposent dans un même mouvement le caractère collectif de l'enquête tenue en amont (le Rize ayant été associé à d'autres), ce même collectif à l'œuvre dans la situation présente (la visite va consister en un récit à plusieurs voix), et les productions de ce collectif, en l'occurrence des faits et des photographies. Géraldine s'oriente vers le dispositif des cartes pour d'emblée déconstruire le sens commun : « on a beaucoup parlé de... », mais « en fait c'est complètement faux ». Ce qui est vrai par contre, c'est la diversité des croyances : après les plans, c'est vers le nuage de mots qu'elle nous oriente - « J'attire votre attention sur le travail qu'a fait la Licra, ils ont interviewé des femmes villeurbannaises, de toutes religions ou athées sur différentes questions, et on a donc ici sélectionné un peu différentes citations qui parlent justement de religion, et vous voyez que ça va de "la foi c'est l'intime de l'être", on voit que la croyance c'est quelque chose d'extrêmement personnel, et que vous avez vraiment toutes les variantes. [...] Donc tout ça pour vous dire que les croyances sont extrêmement variées et qu'il faut évidemment pas mettre tout le monde dans le même sac, ça va de soi. » Variations que donnent ensuite à voir les compositions photographiques : « Avec cet ensemble de photographies, on voit que les attitudes dans les différentes communautés sont un peu les mêmes, on va retrouver la même façon de prendre en charge les personnes, pendant le culte ou juste avant ; ici vous êtes dans une église catholique, ici c'est devant un temple protestant, ici c'est devant la mosquée othmane, vous voyez qu'on a... les personnes ont exactement les mêmes habitudes. » De ces extraits, que l'on retrouverait peu ou prou dans les mêmes termes dans chaque transcription de visite, retenons la façon qu'a Géraldine d'explicitier le dispositif. Outre qu'elle commence, à l'appui de sa sociographie initiale qu'elle prolonge par des questions introductives<sup>170</sup>, par rendre « mutuellement sensible et visible l'état de [la] relation sociale<sup>171</sup> » qui existe entre le Rize et le public (et par-là entre elle-même et le « groupe »), elle s'empare du genre de

---

<sup>170</sup> « Est-ce que tout le monde ici connaît le Rize ? J'ai l'impression d'avoir des têtes connues pour certains, et puis d'autres... Dame - Non, première fois ! - Géraldine : Alors, le Rize c'est une institution culturelle municipale qui regroupe à la fois une médiathèque, les archives municipales, et puis une salle d'exposition et une salle de spectacle, et donc nous avons trois expositions temporaires par an qui traitent de sujets liés à l'histoire de Villeurbanne, aux quartiers de Villeurbanne, la ville... » [etc.](24 mai 2014)

<sup>171</sup> QUERE Louis, « Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation », *op.cit.*, p.266.

« sac » qu'est le nuage de citations pour inviter à en lire chaque terme afin de constater les différences ; alors même que chaque photographie a été prise en un endroit précis, elle nous invite à y voir des « attitudes » identiques, mobilisant pour le coup les montages préparés par Delphine, Julie, Fabien et Bruno. Elle se livre en somme à une propédeutique de l'enquête en invitant son groupe à naviguer entre vue globale et lecture spécifique, à déconstruire les généralités de sens commun tout en se rendant capable d'identifier d'autres communs. Or parler de propédeutique, c'est dire que la méthode d'investigation que Géraldine déploie à partir du matériau disponible dans l'exposition est appelée à être prolongée par le public lui-même. C'est ce qui arrive précisément quand des questions émergent. Prenons un échange typique :

*« Dame : Ah je savais pas qu'il y avait les Témoins de Jéhovah à Villeurbanne ?*

- *Géraldine : Si, y'a des Témoins de Jéhovah à Villeurbanne. Si j'ai bien compris leur organisation, ils sont partout, puisque leur principe c'est justement d'évangéliser absolument partout, donc je crois même qu'ils ont une organisation très stricte, à savoir que chacun va avoir un quartier à aller rencontrer, à évangéliser, etc., donc ils sont a priori à peu près partout. À Villeurbanne comme ailleurs, d'ailleurs vous verrez on a quelques photographies d'eux aussi...*
- *Homme : Et les musulmans ? Moi je sais pas si vos chiffres sont bons, ça dépend des régions, à Villeurbanne il y en a beaucoup plus.*
- *Géraldine : Alors à Villeurbanne y'en a pas beaucoup plus, les pourcentages sont les mêmes.*
- *Homme : Ah bon ?*
- *Géraldine : Il y a une différence entre ce que les médias nous font ressentir, et la réalité de ce qui est. On parle beaucoup des différentes religions, on parle beaucoup des problèmes qu'il peut y avoir entre les religions et notamment en impliquant dedans la religion musulmane et du coup on a l'impression que, mais vous voyez que c'est pas forcément une réalité quand on voit les pourcentages. Donc c'est la différence entre le ressenti qu'on a, ce qu'on veut vous faire ressentir, et la réalité des chiffres.*
- *Homme : Mais ça dépend aussi, enfin moi j'étais enseignant dans un établissement public à Villeurbanne, on avait beaucoup plus de 6% d'élèves musulmans, tout simplement parce que les autres ils étaient en priorité dans les écoles catholiques. Maintenant si vous prenez les transports en commun, ben... vous voyez une population qui est très différente de celle des gens que vous rencontrerez si vous êtes dans votre voiture à vous.*
- *Géraldine : Bien sûr ça dépend de l'endroit où vous habitez. »*

Après chaque intervention d'un membre du groupe, Géraldine laisse toujours quelques secondes de battement au cas où quelqu'un d'autre prendrait la parole. Chaque visite engendre son lot de murmures, de conversations privées, éphémères ; elle invite le cas échéant les personnes à dire à haute voix ce à quoi elles pensent afin d'amener ces pensées sur la place publique (« *vous n'êtes pas d'accord monsieur ? Je vois que ça a l'air de vous intriguer...* »). Sans reprendre toutes les questions pour elles-mêmes, ce qui importe est que Géraldine les traite systématiquement à l'appui des textes, citations ou photographies, afin de faire apparaître, comme dans l'extrait ci-dessus, des *écarts* entre perceptions privées et réalités collectives. C'est à proprement parler un travail critique : *ce qu'on pense être n'est pas ce qui est*, et justement, tel îlot de *Cultes* qu'elle pointe du doigt fait la démonstration de ce que « les musulmans » ne sont pas si différents des chrétiens dans leur pratique de la foi (« *vous voyez qu'on a des gestes... des prières, dans un lieu consacré où on se retrouve ensemble. Vous voyez, là, qu'il y a toujours ce côté communautaire qui va être présent* ») ; dans le même mouvement, les généralités sur les croyants sont dispersées dans le nuage de citations ou dans les montages (« *on voit bien qu'il y a une grande variété, même dans un même courant, il y a autant de pratiques que de croyants* »). Chaque question posée donne lieu à une reformulation, à une remise en perspective rendue possible par les ressources visuelles et textuelles disponibles : vous pensez cela, mais *en fait* il faudrait voire les choses ainsi – et voici, là, ce qui apparaît alors, *regardez*. Ce qui se teste à chaque fois c'est le passage du singulier au collectif, et du collectif au singulier. Ainsi, lors des visites avec Fabien et Bruno, ceux-ci deviennent témoins du commun comme du dissemblable : ils ont « *vu ce point commun : tout le monde cherche*<sup>172</sup> », mais dans le même temps ils remplacent les cartels laconiques par des comptes-rendus d'expérience riches, eux, en sémantique théologique<sup>173</sup>. Du même coup, de questions en explications, se redétermine, pour les divers agents, « un point de vue pour configurer et coordonner leurs actions réciproques. [Ils] ont à définir le mode sur lequel ils vont momentanément se rapporter les uns aux autres et se rapporter au monde. Il leur faut [...] réorganiser cet espace de coexistence au fur et à mesure du développement de l'interaction.<sup>174</sup> » Ainsi, lorsque les

---

<sup>172</sup> « *Fabien: Moi ma démarche c'était de venir voir comment les gens vivaient leur foi, sans avoir ni jugement ni a priori, parce que ce qui m'a intéressé moi dans cette approche là c'est : des gens qui cherchent quelque chose. Chacun cherche quelque chose différemment, les gens que j'ai photographiés cherchent quelque chose dans des groupes plus ou moins structurés, mais j'ai vu ce point commun : tout le monde cherche.* » (29 mars 2014)

<sup>173</sup> « *Fabien : Dans ces tenues ils font des lectures, alors pas forcément en ayant des outils dessus, mais ils font référence très souvent... Ce qu'ils m'expliquaient, l'un des symbolismes c'est de faire le parallèle avec la construction du temple du roi Salomon. Donc tous les symboles du franc-maçon, c'est à dire de la personne qui taillait des pierres et qui construisait des cathédrales, et donc d'une manière allégorique ils reprennent la construction du temple du roi Salomon décrite dans la Bible et ils ont toute une réflexion autour de ça, en faisant le parallèle entre la construction du temple et la construction de l'homme, comment il arrive à se construire, quelles qualités humaines et quelles qualités... philosophiques, religieuses, il doit avoir pour atteindre cette perfection, mais cette perfection elle est quand même la construction du temple du roi Salomon [...]. Dans ce rite-là, la Bible est au cœur de la loge, les francs-maçons qui sont dans cette loge-là doivent avoir une croyance dans le divin. Alors dans certains rites c'est un livre saint qui doit être là, ça peut être le Coran, la Bible, ... »*

<sup>174</sup> QUERE Louis, « Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation », *op.cit.*, pp.254-255.



membres de la Licra sont présents, la visite va se développer autour du thème de la laïcité, et à ce moment-là les « *trucs chiants* » des classeurs (dont la fameuse Croix-Luizet<sup>175</sup> évoquée par Dominique et Michel aux *Mots Parleurs*) vont devenir prioritaires dans son déroulé ; avec Fabien et Bruno ce sont les détails qu'ils rapportent qui vont structurer les échanges<sup>176</sup>.

De ce regard rapide, appelé toutefois à être approfondi dans la séquence prochaine, retenons que chaque visite constitue une opportunité d'observation des « médiations mobilisées par les personnes pour activer les dispositifs au repos<sup>177</sup> » dont parlait N. Dodier. L'attention portée par Géraldine aux réactions de son groupe, le soin qu'elle met à adapter son propos aux questions en mobilisant si nécessaire, et en sus des appuis disponibles dans la salle d'exposition, les détails factuels accumulés dans son scénario, la façon qu'elle a d'inviter les gens à *se rapprocher*, à *voir* (« *je vous invite à regarder un petit peu ces photographies pour voir les différents rites* », « *je vous invite à prendre le temps de regarder les photographies plus en détail parce qu'on n'a pas eu le temps de toutes les détailler* », « *je vous invite à vous approcher pour la voir, c'est la croix de Croix-Luizet* », « *dans le petit cahier sur la laïcité que je vous ai montré tout à l'heure, y'a l'article qui parle du premier mariage à l'église ... je vous invite à aller le lire.* »), sont autant de médiations qu'elle effectue afin de « *susciter le pourquoi* ». S'il lui arrive régulièrement, comme elle nous l'expliquait, d'avoir à être « *une encyclopédie sur pattes* », elle tente, elle aussi, comme tous les gens rencontrés jusqu'à ce point dans notre parcours, de faire en sorte que le public s'empare des ressources mises à sa disposition – quitte à devoir assumer sa propre incapacité à répondre à telle question trop précise, quitte à changer du tout au tout la trame narrative *typique* qu'elle avait prévue. Ce qui compte, c'est bel et bien moins une simple transmission de « faits » que cette tentative difficile, patiente et périlleuse de permettre au(x) public(s) du Rize de comprendre, d'une part, comment les faits sont faits (comment a été prise telle photographie, qui a écrit ce texte, comment et avec qui le Rize a procédé pour pouvoir dire et justifier tel propos ou tel chiffre), et de développer une compétence analytique sur la base de matériaux choisis. Une tentative, donc, pour socialiser de l'enquête.

---

<sup>175</sup> « *Membre de la Licra : Si la question des religions en France se pose, c'est parce qu'on est dans une république laïque et que cette question de la laïcité va imposer une certaine façon de se comporter aux religions. Donc la question de la laïcité se pose depuis 1905, la loi de séparation des églises et de l'État ; au fur et à mesure du temps, y'a eu une application très variée de cette loi, vous avez ici un petit cahier qui en parle, c'est intéressant d'avoir l'historique, vous avez par exemple les photographies de la croix de Croix-Luizet [...], une croix qui était dans l'espace public et en 1906, le maire de l'époque de Villeurbanne, qui était farouchement pour la laïcité, l'a fait enlever de l'espace public, elle a été placée dans le jardin d'un particulier.* »

<sup>176</sup> « *Fabien : [à propos d'une photographie de mariés] Ils étaient assez symbiotiques tous les deux, au premier rang, à prier ensemble ; ce qui, visuellement, pour un photographe est plutôt tentant, donc je me suis laissé tenter... et alors j'y suis retourné, il a fallu que je fasse attention pour me placer... pour cette photographie-là par exemple, j'étais très près.* »

<sup>177</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*, p.81.

## Conclusion de séquence

Arrivés au terme de cette huitième séquence, une question se pose : qu'en est-il de la mémoire dans tout cela ? Nous l'avons vue apparaître sous trois formes : d'une part au travers d'un travail photographique qui permet d'enregistrer des présences de lieux, de groupes, de pratiques dans la ville ; d'autre part comme mémoire de l'enquête impliquée constamment dans le travail pratique des riziens ; et enfin, à une autre échelle essentiellement portée dans les métadiscours tenus à propos de l'exposition (tels que ceux de l'inauguration), dans la vocation de celle-ci à faire « se rappeler » que Villeurbanne est une cité laïque ouverte à « l'altérité ». Pour autant, la catégorie de mémoire n'est pas constituée en thème explicite de *Cultes*. Elle semble surtout recouvrir des ressources mobilisées pour faire, selon le terme de Delphine, du « *bon pain* » : des entretiens tirés de telle rencontre imprévue ou d'un partenariat avec la Licra ; des documents tirés d'archives stabilisés dans les magasins de Dominique ; des choses diverses et variées qui s'agrègent sur le serveur CMS ou dans des notes griffonnées quelque part. « La mémoire », de ce point de vue, vient qualifier les produits d'enquêtes antérieures qui servent d'ingrédients objectivés à la confection des temps forts. Mais ce que nous avons compris désormais en suivant Delphine et les autres, c'est que ces ingrédients-là ne sont pas exhibés dans cette exposition (pas plus que dans les médiations de Géraldine) comme « de la mémoire ». Ils sont déplacés, agrandis, agencés en dispositifs, et donc sans cesse mis au service de ce que M. Gellereau appelait une « construction créative produite par la médiation.<sup>178</sup> » Même le nuage de citations, fondé sur une collecte de paroles de villeurbannaises, n'est pas là pour témoigner de leurs parcours respectifs, d'éventuels parcours douloureux en tant que croyantes, mais d'une « *diversité* » qui n'apparaît que dans la forme démodalisante du nuage lui-même. La visée est bien de « *faire société* » : la mémoire comprise comme « *ingrédient* » est un ressort de ce faire, mais un ressort qui ne connaît pas, au Rize, de définition précise. C'est dire si le Rize, en quelque sorte, s'accommode finalement bien du flou, si problématique pour les analystes, de cette catégorie de mémoire. Elle n'est pas une denrée qui existerait là, quelque part, et que l'on pourrait ensuite donner à voir dans une exposition dans son intégrité recomposée : elle apparaît sous des modalités diverses, aussi bien dans la collecte formalisée de Cécile que dans les contingences du quotidien. Elle se découvre donc sans cesse, sans perdre pour autant son caractère problématique et *il n'y a pas lieu, pour le Rize, de résoudre une fois pour toutes celui-ci*. Il est là pour enquêter sur la mémoire et ses implications, mais n'a pas besoin d'en passer systématiquement par la sémantique mémorielle pour ce faire ; bref, on peut être un *Centre Mémoires et Société* et se dispenser de savoir, à l'avance, ce que l'on cherche, et cela même avec quoi on travaille. C'est bien pour cela que, comme on a tâché de le démontrer dans

---

<sup>178</sup> GELLEREAU Michèle, « Mémoire du travail, mémoire des conflits. Comment les témoignages se mettent en scène dans les visites patrimoniales », *Communication et langages*, n°149, 2006, pp.63-75, p.65.

cette séquence, chaque exposition est un défi pour le Rize, et constitue une occasion de mettre au travail, à nouveaux frais, son projet politique.

De là une objection : dans quelle mesure le cas de *Cultes* est-il exemplaire ? Depuis 2008, le Rize n'a-t-il pas tenté de thématiser ses enquêtes sous le registre propre de « la mémoire » ? La réponse est, on s'en doute, positive. En 2011, le catalogue de l'exposition consacrée au Palais du Travail (l'actuel TNP) fournissait l'occasion à Xavier d'écrire un texte intitulé « *Le Palais du Travail : mémoire enfouie, enjeux d'aujourd'hui* » dans lequel il révélait que la figure de « *l'architecte inconnu Morice Leroux sembl[ait] s'être effacée progressivement dans la mémoire collective* » : l'orientation intégralement historique et archivistique du temps fort venait palier à cet effacement. A l'hiver 2009, le temps fort « *Olivier de Serres : radiographie d'une cité ghetto* » proposait « *une exposition historique sur le quartier Olivier-de-Serres, géographiquement effacé de la carte de Villeurbanne mais toujours très présent dans les mémoires. [...] À travers des films, photographies, textes et témoignages audios, le visiteur (re)découvre avec émotion un quartier et une époque, pour mieux les comprendre.* » Fondée sur un protocole d'investigation consistant à exhumer les souvenirs des gens ayant vécu dans ladite « *cité ghetto* », cette exposition fût l'occasion pour le Rize d'éclaircir son propre rôle, comme me l'expliquait Delphine dès 2011 : « *je me demandais quelle plus-value nous on pourrait apporter à reprendre tout ça et à faire une expo. Et c'était finalement très bien, parce qu'au fur et à mesure qu'on avançait, on s'apercevait qu'il y avait une multiplicité de points de vue et de mémoires différentes, souvent en confrontation, entre la mémoire d'un voisin qui avait subi les jets de cailloux des enfants algériens qui trainaient dans la rue et qui avait sa vitrine détruite 20 fois de suite, et la mémoire d'un enfant justement qui lui s'était vu rejeté du système scolaire, du logement, de tout ça de l'époque, c'est des mémoires qui ne sont pas réconciliables en soi, chacun a vécu quelque chose qui a sa propre légitimité. Et le fait de poser les choses, sortir les archives, ce qui avait été assez peu fait car c'est une mémoire assez récente aussi... travailler avec les scientifiques, une sociologue, une historienne, et de rassembler tout ça au sein d'une même expo, ça a ouvert plein de portes, et on a vu des choses... enfin y'avait des choses assez violentes, les lettres racistes aussi, c'était après la décolonisation [...]. On s'est demandé quelle réaction pouvaient avoir les gens qui étaient visés par les propos racistes, et en fait non, l'objectivité et puis le temps aussi, et puis le fait que chacun ait droit à la parole, il me semble en tous cas, a permis que chacun y retrouve un peu de son point de vue, s'il avait vécu l'histoire, ou que chacun y retrouve un peu du point de vue des autres... et puis se faire sa propre... son propre ressenti.* » D'où le souhait, par suite, d'orienter le Rize vers un rôle de médiation consistant à « *apporter des éléments de complexité à tout ça, parce que ce qu'ils racontent est pas faux, c'est pas la question de dire "c'est bien", "c'est pas bien", "c'est faux", "c'est vrai", ils racontent un point de vue. [...] De toutes façons la mémoire ne sera jamais consensuelle. Vous, moi, on vit peut-être dans la même ville, au même moment, mais non, on vit pas la même chose !* » La mémoire, ici, était pensée comme quelque chose que les personnes portent en elles et qu'elles peuvent raconter, et

qui du même coup ne saurait être consensuel puisque subjectif : la leçon d'Olivier de Serres pour le Rize, c'est qu'il a vocation à reconnaître les dissemblances, à équilibrer les points de vue, et dans ce sens produire de l'« *apaisement* » en dépit des écarts irrémédiables qui partagent entre eux les villeurbannais. Pour autant, d'autres temps forts sont construits très différemment, et ne font pas appel à cette mémoire-là ; du moins ne la donnent-ils pas à voir comme telle dans l'exposition. Dans *Maisons*, quelques témoignages sont enregistrés mais viennent se ranger sous une histoire générale de l'habitat et du logement ; à l'été 2014, « *Perspectives Gratte-Ciel* » consistera en un montage de travaux d'étudiants en art et de dessinateurs professionnels, convoqués pour écrire des bandes-dessinées ayant lieu dans le centre-ville ou pour imaginer son avenir ; à l'été 2015 Anda Jaleo proposera, après une entrée en résidence au mois de septembre précédent, des compositions poétiques et théâtrales sur l'amour à Villeurbanne. A chaque fois des « ingrédients » tels que définis plus haut sont mobilisés, mais sans que « la mémoire » ne serve de thème organisateur sous lequel ils seraient abordés, agencés et distribués.

Heureusement pour nous, qui sommes curieux d'approfondir tout cela, de février à septembre 2015 allait se tenir une nouvelle exposition, consacrée aux ouvriers. Exposition majeure pour le Rize du fait non seulement de sa durée, mais aussi précisément des conséquences de la thématisation « forte » de la « mémoire ouvrière ». Villeurbanne *est* une ville ouvrière, comme les historiens l'ont établi<sup>179</sup>. Mais qu'en est-il des ouvriers d'aujourd'hui ? Qu'ont-ils à dire, en quelque sorte, d'eux-mêmes et de leur mémoire ? De quel genre est-elle, et comment la mettre au travail ? Autant de questions qui auraient pu être traitées de manière analogue à ce qui avait été réalisé lors des expositions consacrées à Olivier de Serres ou au Palais du Travail : conduire des entretiens, replacer les mémoires qu'on en tirerait dans l'histoire pour les « *objectiver* ». Recourir aux experts de la question pour dresser un contexte général, et replacer ensuite les documents, enregistrements, témoignages, dans celui-ci ; concevoir, ensuite, une bonne exposition. Or il semble que cette fois-ci, et riche de ses enquêtes antérieures, le Rize n'ait précisément pas pu procéder de la sorte. Les ouvriers, comme on l'a indiqué plus haut déjà, *ne viennent pas* au Rize. Ils seraient plutôt de ces « *gens de la rue* » si difficiles, nous disait Jean-Robert, à atteindre. On sait pourtant grâce aux statisticiens qu'ils sont nombreux : mais *on ne les voit pas, on ne les entend pas*. N'est-il pas dès lors problématique d'en passer par les attachements et les médiations courantes du Rize pour parler d'eux ? Ou plutôt : *peut-on parler d'eux, alors même qu'ils ne parlent pas* ? Ne risque-t-on pas, en convoquant sociologues rompus à l'exercice et autres porte-parole professionnels des ouvriers, de rater complètement les

---

<sup>179</sup> Voir par exemple BELMONT Alain, *op.cit.*, ou encore VIDELIER Philippe, *Usines, Vénissieux : La passe du vent* (collection « Commune mémoire »), 2007, 447 pages (« *Si l'industrie était venue à Villeurbanne, c'est qu'elle s'y sentait bien et y trouvait son compte. [...] Ceux qui voudraient agréablement d'un grain de poésie la sécheresse des explications économiques soutiendront que les industriels furent attirés par la Rize.* » *Ibid.*, pp.23-25.)

ouvriers eux-mêmes, qui sont les « *premiers concernés* » par *leur* mémoire ? Mais alors, comment susciter le concernement ? Et du coup, jusqu'à quel point peut-on espérer faire bel et bien société avec la mémoire ? Voici un aperçu des vastes questions qui se sont posées au Rize à partir de début 2014, alors même qu'il avait à gérer l'ouverture de *Cultes*.

Et l'on voit en quoi cette dernière séquence va constituer, pour nous, l'occasion de rassembler tous les acquis des précédentes. Bien que nous n'ayons abordé qu'une partie de ses activités, nous savons comment le Rize travaille : nous avons notamment vu « le public » s'ébaucher ici et là dans des dispositifs situés ; nous avons compris que ceux-ci consistaient en autant d'expériences publiques, expériences d'enquêtes et enquêtes sur le commun. Jusqu'à cette séquence consacrée à la mise en exposition, nous avons définitivement laissé de côté la quête des représentations mentales qui « défileraient dans l'esprit des acteurs et soutiendraient leur conviction intime<sup>180</sup> » pour nous attacher, encore et toujours, aux « procédures d'organisation de l'expérience et de l'activité, de description, d'interprétation, d'explication et d'argumentation disponibles publiquement<sup>181</sup> » ; par là nous savons que la mémoire est d'abord un objet problématique autour duquel s'organisent des actions collectives, des assemblages singuliers, hétéroclites et sans cesse recomposés. Nous avons suivi une gamme de guides, de passionnés, de médiateurs qui tâchaient d'appréhender ce public-là, de le totaliser de manières diverses en vue de l'appeler, toujours, à se demander pourquoi et à prolonger par suite l'investigation. Or ce sont ces médiations elles-mêmes qui vont être débattues à l'occasion du temps forts consacré aux ouvriers : à eux de devenir les médiateurs de leur propre mémoire, et au Rize, du même coup, de réviser son mode opératoire ! Il ne va pas, certes, laisser de côté ses attachements avec la science, avec l'IQMP, avec les associations ; il ne va pas se mettre en congé pendant un an et laisser le soin aux ouvriers de se débrouiller avec le CMS, les Archives et la menuiserie. Mais il va pourtant tenter d'ouvrir ses portes, y compris celles réservées en temps normal à tel membre de l'organigramme ; il va tenter de socialiser cette « *mémoire du personnel* » dont nous parlait Delphine, en rendant publiques ses ficelles – en développant cette propédeutique de l'enquête que l'on observait aussi bien dans les visites de Géraldine que dans celles de Jean-Paul ou de Dominique ; il va faire appel à une coopérative d'éducation populaire pour *s'éduquer lui-même* et déterminer quelle conduite serait la plus adaptée à l'enquête sur cette impalpable « mémoire ouvrière ».

---

<sup>180</sup> CEFAÏ Daniel, « Les cadres de l'action collective. Définitions et problèmes », In : CEFAÏ Daniel, TROM Danny (dir.), *Raisons pratiques*, n°12, *Les formes de l'action collective*, Paris : Editions de l'EHESS, 2001, 322 pages, pp.51-97, p.76.

<sup>181</sup> *Ibid.*

## Séquence 9 – Mémorialité ouvrière et individuation du Rize

Quelques jours après le vernissage de *Cultes*, les riziens dans leur ensemble sont convoqués à une réunion plénière consacrée à la préparation du temps fort de l'année suivante. A la direction, à l'équipe valorisation-communication, aux personnels d'accueil et aux médiathécaires se sont ajoutées de « nouvelles têtes chercheuses », selon les termes du programme du printemps 2014 : en effet, si j'étais arrivé (séquence 3) au mois de septembre précédent dans un « pôle recherche » pratiquement vide, croisant simplement de temps à autre Boris, dont l'achèvement de la thèse lui faisait espacer de plus en plus ses présences au Rize, de nouvelles résidentes étaient arrivées courant janvier. Ce repeuplement mérite d'être explicité dès maintenant dans la mesure où il était appelé à avoir des conséquences directes sur l'enquête concernant les « ouvriers » (on comprendra dans un instant pourquoi ces guillemets). Janvier 2014 marque d'abord l'entrée de Nadia en remplacement de Boris, pour une thèse CIFRE en sociologie intitulée « Migrantes africaines à Villeurbanne : Quelles (re)compositions familiales en situation migratoire ?<sup>1</sup> ». Retenue parmi 23 candidats pour un sujet « intéressant, bien formulé » sur un « terrain d'études encore jamais exploré » et qui « offre l'opportunité d'un rééquilibrage par rapport aux discours répétitifs sur les immigrations italiennes et algériennes », sa présence au Rize témoigne, comme on le comprend à la lecture de ces appréciations<sup>2</sup>, à la fois d'une reprise de l'interrogation générale sur ce que « devenir d'ici » signifie, d'une volonté de documenter la thématique migratoire dans des directions relativement méconnues, et surtout de le faire à la manière sociologique, sur la base d'entretiens biographiques là où Boris, en historien, procédait essentiellement par analyse d'archives. Ce tour sociologique allait se retrouver dans le recrutement de deux stagiaires en master 2 d'histoire, Maud et Soraya, dont les travaux autour du bidonville du Chaâba entre 1954 et 1968 allaient être menés, pour une part, certes, à partir d'analyses documentaires, mais aussi et surtout, à partir d'entretiens auprès des témoins et descendants des habitants du bidonville en question<sup>3</sup>. Outre qu'ils marquent une inflexion thématique en direction de la problématique migratoire - sans que cette inflexion soit, remarquons-le, dirigée vers un temps fort ultérieur<sup>4</sup> - ces recrutements indiquent surtout que le Rize, à ce moment-là, se soucie tout autant de produire des connaissances factuelles nouvelles que des méthodes à mettre en œuvre pour ce faire.

---

<sup>1</sup> Sous la direction d'Emmanuelle Santelli, Centre Max Weber (UMR 5283), Université Lumière Lyon 2.

<sup>2</sup> Ces termes sont extraits du tableau qui liste les candidats et les appréciations conjointes d'Anne-Pascale, Xavier et Delphine.

<sup>3</sup> « L'une [travail] sur les parcours scolaires et professionnels des enfants du Chaâba, l'autre sur l'histoire du genre à travers l'immigration familiale algérienne. »

<sup>4</sup> Tandis que le recrutement de Boris avait été pensé notamment en vue de lui faire documenter le temps fort sur le Palais du Travail (séquence 2, note 44) et « Villeurbanne la laborieuse ».

Souvenons-nous qu'à la même période, Xavier publie son article intitulé « *Faire avec plutôt que pour* » (séquence 5, note 56), expression qui va prendre tout son sens pour nous dans cette séquence. En l'occurrence, l'approche sociologique proposée par Nadia rejoint celle de l'histoire orale employée par Maud et Soraya : il s'agit d'aller à la *rencontre* des personnes, d'inciter celles « qui n'auraient pas spontanément écrit à se raconter<sup>5</sup> », de prendre en charge ce genre de « mémoires » – ces récits qui émergent à la faveur d'un entretien – et par-là même de permettre au Rize d'explorer de nouvelles modalités de contact « direct » d'avec les villeurbannais, modalités qui allaient être au cœur, précisément, de la problématique « ouvriers ».

Il faut ensuite dire deux mots du choix de traiter du Chaâba de cette façon-là, qui résulte d'une prise en considération par le Rize des résultats d'une des enquêtes menées par l'IQMP. En effet, parmi les nombreux chantiers engagés sous la responsabilité de Jean-Paul et Yasmina<sup>6</sup>, l'un avait consisté à travailler en collaboration avec les réalisateurs W. Chaïb et L. Benitah pour produire un film documentaire consacré au bidonville rendu fameux par A. Begag<sup>7</sup> et devenu, après son démantèlement, le parc de la Feyssine, situé en bordure du Rhône au nord de Villeurbanne. Intitulé *Chaâba, bidonville ou terre d'asile* et fondé sur des témoignages filmés, il avait bénéficié d'une première projection au Rize le 16 novembre 2013, laquelle avait fait date dans la mesure où l'amphithéâtre n'avait suffi à accueillir tout le monde – démontrant par-là, selon les termes de Jean-Paul (entretien de janvier 2014), à la fois « *que des habitants sont capables de produire un film, de créer quelque chose sur le quartier, d'autogéré* » et que « *ce n'est pas le Rize qui l'a fait* ». Si, faute de pouvoir engager ici tous les matériaux dont on dispose pourtant à ce sujet, on se réfèrera à la thèse de M. Chavanon<sup>8</sup> pour en savoir davantage sur le film et son amont<sup>9</sup>, il est simplement intéressant pour nous de remarquer qu'une seconde projection avait été programmée le 14 décembre 2013, au terme de laquelle<sup>10</sup> Morane, Nadia et moi-même allions voir Xavier prendre acte des effets du dispositif cinématographique : « *c'est étonnant comme on peut être touché, même si cela ne concerne pas notre histoire personnelle* », « *ça nous fait réfléchir sur notre perspective, on pourrait enrôler des*

---

<sup>5</sup> RAPHAËL Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, n°1, 35<sup>ème</sup> année, 1980, pp.127-145, p.127.

<sup>6</sup> Pour rappel, respectivement responsable habitant et responsable élue de l'Interquartiers.

<sup>7</sup> Via son roman *Le Gone du Chaâba*, paru en 1986.

<sup>8</sup> CHAVANON Morane, *La guerre des mémoires n'aura pas lieu ! Construction d'une demande sociale de mémoire rapportée à l'immigration et nouvelles luttes symboliques. Une comparaison des villes de Saint-Etienne et Villeurbanne*, thèse de doctorat (sciences politiques) sous la direction de Nathalie Dompnier, Université Lumière Lyon 2, 2019, 679 pages.

<sup>9</sup> Participant en effet aux réunions de l'IQMP pendant plusieurs années, j'avais suivi de loin ce projet de film documentaire. Le matériau dont on parle consiste essentiellement en comptes-rendus de son état d'avancement ; le Rize n'ayant, comme le signale justement Jean-Paul, pas du tout participé à l'amont de ce projet, il n'avait pas vocation à être intégré à mon rapport de façon plus centrale.

<sup>10</sup> Citons, comme un écho de plus à nos pérégrinations antérieures, les derniers mots du film énoncés par la voix-off : « *Je suis retourné dans le parc de la Feyssine. Il ne reste aucune trace de cette histoire. Seulement des souvenirs d'enfants. [...] Tout a disparu. Il ne reste que cet arbre.* »

*doctorants* ». Ces phrases du directeur, notées à la volée sur mon carnet, indiquaient bien qu'il prenait au sérieux la valeur du travail de l'IQMP au travers de ses effets observables<sup>11</sup> : si Yasmina, dans son propos introductif au film, expliquait qu'il s'agissait « *non pas [de] faire nostalgie du passé, mais [...] que cette histoire nous serve pour construire aujourd'hui et demain* », alors il s'avérait que « l'histoire », telle que déployée là, avait conduit à un amphithéâtre bondé, à des gens « *bouleversés* » - autre mot de Xavier décrivant ses observations des réactions des spectateurs (et de la sienne même). Dans ce sens, si comme on l'a indiqué en séquence 4, l'IQMP allait être en 2015 rapproché du Rize en vertu de la refonte de l'organisation de la « démocratie locale » par la municipalité, les projections du film sur le Chaâba avaient, grâce à leur succès *évident, indiscutable*, constitué un argument de poids pour Jean-Paul en faveur d'une renégociation des modalités d'association entre le Rize et l'Interquartiers<sup>12</sup> ; du côté du Rize, ces projections étaient un événement qui appelait à reconsidérer la façon de faire de l'histoire et d'approcher la mémoire : il fallait explorer les voies ouvertes par l'histoire orale, par le témoignage, et tâcher de trouver des manières de rendre les fruits de la recherche efficaces, en tirant donc les leçons données en la matière par, entre autres, l'IQMP. Il semblait en un mot possible de concevoir une histoire imprégnée de sociologie et d'ethnographie, une histoire au présent dont l'exercice permettait, *à même sa conduite d'enquête*, de rapprocher le Rize des villeurbannais.

En sus de Nadia, Maud et Soraya, deux autres stagiaires sont présentes au premier semestre 2014 : Manon, historienne, devait documenter, à partir d'archives, la question ouvrière en mettant « *en relation l'histoire de l'immigration et l'histoire du travail à travers l'étude d'une entreprise villeurbannaise, JB Martin, dans la première moitié du XXème* » ; Simona, inscrite en sociologie politique, menait aux côtés de Géraldine H. une « *recherche-action sur les projets du Rize au regard de la problématique des droits culturels [...] pour transposer le référentiel des droits culturels dans la pratique et mettre en place un groupe de travail sur l'effectivité des droits culturels.* » Peu à peu, sous une impulsion conjointe de Nadia et moi-même et en écho à la volonté du Rize de « *fluidifier* » la communication interne<sup>13</sup>, allaient se structurer en 2014, 2015 et 2016 des « séminaires du pôle recherche » au cours desquels textes théoriques et expériences de terrain allaient être débattus avec les autres riziens (on y reviendra). Sans rentrer ici dans le détail des travaux des uns et des autres, remarquons donc que les représentants de la recherche universitaire sont particulièrement nombreux, par rapport à l'équipe permanente, quand s'ouvre la préparation du temps fort « ouvriers », étant par

---

<sup>11</sup> Comme il le faisait au terme de la prestation d'Anda Jaleo (séquence 6).

<sup>12</sup> « *Avec Xavier, ce que j'aime c'est qu'on peut parler. Et là ce que je veux lui demander, c'est, quel partenariat, comment on est partenaires ? On est deux structures municipales, pas les mêmes, mais comment on fait pour travailler ensemble, réellement ?* » (janvier 2014)

<sup>13</sup> Et d'aller plus loin sur la communication des fruits de la recherche, jusque-là cantonnée à des séances de restitution publique des rapports de master au mois de juin et, parfois, à la participation de tel ou tel résident à un séminaire thématique.



conséquent enrôlés d'entrée dans la conduite de la nouvelle enquête rizienne. Revenons alors à notre réunion plénière, et voyons comment Xavier l'introduisait *in extenso* : « *On va discuter de la thématique du temps fort de l'année prochaine, et si on le fait sous cette forme là ce n'est pas complètement par hasard. Il y a d'un côté la volonté de travailler autrement et c'est directement lié, on l'a compris à la faveur du stage qu'on a presque tous fait à l'automne dernier avec l'Orage... Et c'est aussi parce qu'on s'est rendu compte que les sujets qu'on pouvait traiter, si on voulait que cela se fasse de manière plus participative, que les gens les plus concernés à Villeurbanne... Que si on voulait avancer aussi sur ce terrain-là, il fallait déjà qu'on expérimente la participation dans notre processus même de décision, dans nos équipes. Et alors plus particulièrement sur la question de l'agenda 2015, sur la question ouvrière, là aussi on s'en est rendu d'autant plus compte que même si on l'avait traitée un petit peu avec le temps fort Villeurbanne la laborieuse, on s'est rendu compte dans nos discussions récentes qu'en fait on était très embarrassés avec cette question pour plein de raisons, et c'est pour ça que... ça fait partie des trois axes du projet de service qu'on avait identifiés, mémoire de Villeurbanne, mémoire de l'immigration, mémoire ouvrière, mais finalement quand on creuse la question de la mémoire ouvrière... Autant les deux premier axes on peut en parler au passé, au présent, pour l'avenir, autant la question ouvrière, en tous cas avec ce vocabulaire-là... on se rend bien compte que c'est un peu plus compliqué, et j'ai regardé rapidement, j'ai parcouru les documents des projets jusqu'à aujourd'hui, et le mot ouvrier n'apparaît quasiment pas, c'est à dire que le mot... l'adjectif "ouvrière" accolé à "mémoire", c'est dans la première intention du maire en 2001, et ensuite le projet de service par exemple, le premier projet scientifique et culturel et le document qui est appelé ensuite "Que la mémoire vive", le mot ouvrier est absolument absent, n'apparaît nulle part dans aucun élément, et l'adjectif "ouvrière" apparaît à un ou deux endroits pour parler de mémoire ouvrière mais de façon très vague, sans qu'il y ait la moindre... On n'a pas de feuille de route sur cette question-là. Donc voilà, on en est là, et il s'agit plus que d'un sujet, il s'agit d'évoquer toute une partie de la population de Villeurbanne. [...] Avant de laisser parler Anne-Pascale, il y a la référence à Pierre Rosanvallon, et ce que je trouve intéressant c'est que dans ce premier numéro de la collection, qui est en fait le manifeste de l'opération, pratiquement les 3/4 de ce qu'il dit c'est le projet du Rize. Il dit par exemple : "face à la mal-représentation par les partis, qui conduit à idéologiser et à caricaturer la réalité, il faut penser... cette forme qui aura une dimension authentiquement démocratique parce qu'elle tissera à partir de multiples récits de vie et prises de parole les fils d'un monde commun, en permettant aux individus de se réapproprier leur existence et de se situer dans le monde, c'est aussi leur permettre de rassembler leur vie dans un récit qui fait sens, de s'insérer dans une histoire collective, sortir les gens de l'anonymat... c'est pourquoi inscrire sa vie dans des éléments de récit collectif", et il évoque le monde ouvrier, "partagé entre deux univers sociaux, l'ancien monde ouvrier autour de l'automobile, la sidérurgie, les industries etc., et la nouvelle classe ouvrière..." qui résulte selon lui d'un vaste mouvement contemporain qu'il appelle de re-prolétarianisation. Qui inclut, et ça c'est*

*les catégories de l'INSEE telles que Dominique nous les a envoyées récemment, puisque ça concerne aussi ce qu'il appelle les "bataillons de conducteurs, manutentionnaires, magasiniers, préparateurs de commande", d'autres figures comme les employés de ménage... Et je terminerai en disant qu'il insiste sur le fait que ce type de situations, elles existent, qu'elles sont légion mais qu'elles ne sont jamais constituées en véritables questions sociales, "les raconter c'est commencer à le faire et à contribuer à la formation d'une communauté de citoyens", en fait tout est dit pratiquement, et ce qui est intéressant je trouve, c'est la concomitance qu'il y a entre l'apparition de cette initiative qui a été beaucoup médiatisée et puis le fait que nous, précisément... et qu'il s'appuie beaucoup, quand il parle, il s'intéresse à un monde que le mot ouvrier ne suffit pas à décrire, mais quand on regarde les chiffres on s'aperçoit que le pourcentage, au sens de l'INSEE, de ce qu'on considère comme ouvriers, est inférieur à ce qu'il est au niveau national, c'est intéressant de le voir ; qu'il est à peu près comparable à la catégorie supérieure... toujours à Villeurbanne, des catégories socioprofessionnelles ++, mais qu'on peut quand même considérer que ces quelques 20% de la population villeurbannaise sont quand même... il s'agit des gens qui sont plutôt au bas de l'échelle, et que de ce point de vue-là, c'est le parti-pris aussi du Parlement des invisibles. Alors il ne s'agit pas de se mettre à la remorque d'un projet qui existe déjà, c'est plutôt de se trouver confortés dans ce qu'on essaie de faire au Rize depuis un certain nombre d'années maintenant, et d'avancer dans cette réflexion, comme on va essayer de le faire cet après-midi... mais aussi en se disant que là on commence à avancer sur un terrain qui est beaucoup plus... qui est plus compliqué, qui est plus délicat, parce qu'il s'agit d'aller rencontrer, d'aller au-devant des personnes, et ces personnes-là on ne sait pas forcément comment les qualifier, et ce sera un des enjeux de la réflexion de cet après-midi, on peut pas les qualifier uniquement par rapport à ce qu'ils font, ou ce qu'ils aiment faire, mais par rapport à ce qu'ils sont, et là ça devient plus délicat; on peut pas aller voir quelqu'un en disant "on s'intéresse aux ouvriers"... On est piégés par le vocabulaire. Donc l'idée c'est que cet après midi on essaie d'avoir cette réflexion collective, avec ce que chacun comprend du sujet, ce qu'il a envie de dire, ce qu'il sait, ce qu'il sait pas, comment il le comprend par rapport à son vécu, son histoire, ses opinions, c'est un premier mouvement dans le projet, qu'on complètera certainement par le recours à la réflexion de ceux qui réfléchissent depuis longtemps sur ces questions-là notamment dans le milieu universitaire, représenté par vous... »*

A notre tour d'être pointés de l'index : nous ne sommes plus des observateurs du Rize ou des chercheurs affairés à leurs objets, mais des représentants d'un « milieu universitaire » convoqués en vertu de la connaissance de l'enquête (et le cas échéant de la question ouvrière) qui est la leur. Il nous revient de participer à cette réunion en tant que membres à part entière du Rize, tout comme il revient aux autres - quel que soit, notons-le pour la suite, la catégorie de leur emploi (A, B ou C) - de faire valoir leur connaissance de ces ouvriers qui, si l'on comprend bien, sont plus qu'un sujet, mais des personnes qui comptent à hauteur de 20% de la population villeurbannaise. Pour y voir plus clair et

tisser la voie de notre analyse, examinons plus avant le propos de Xavier. Il apparaît d'abord que les riziens ont « *expériment[é] la participation* » via une formation dispensée par la SCOP<sup>14</sup> l'Orage, sur laquelle on ne reviendra pas ici dans la mesure où d'une part je n'y ai pas participé, et surtout d'autre part parce l'Orage allait être à nouveau mandaté pour une « *action d'accompagnement du Rize pour l'élaboration de l'exposition "Ouvriers"<sup>15</sup>* » - c'est donc un peu plus loin (section II) que nous pourrions observer de manière plus précise son mode opératoire. Pour l'heure notons simplement que le format de la réunion plénière, basé comme on va le voir sur un système de groupes de travail et de rapporteurs provisoires, résulte de cette expérience-là, qui conduit en outre à faire intervenir l'ensemble des personnels dans le processus d'élaboration du temps fort, c'est-à-dire à collectiviser des efforts qui sans cela reviennent à tel ou tel membre spécifique en fonction de sa fiche de poste. Voilà donc une réunion bien singulière en ce qu'elle est elle-même placée sous le sceau de l'expérimentalité : une expérience dont on escompte, de surcroît, qu'elle amène à changer les méthodes d'enquête du Rize sur Villeurbanne. Expérimenter la participation en interne doit permettre aux riziens d'acquérir de quoi développer, mais aussi thématiser et analyser ce que recouvre au juste l'idée de « participation » du public à son projet. Mais quel public ? Il s'agit de parler d'« ouvriers » or, d'après l'enquête menée par Xavier (sa veille) sur la « mémoire » des projets préservée dans le CMS, il apparaît que cette catégorie *n'apparaît justement pas*. Certes, l'exposition « *Villeurbanne la laborieuse ?* », tenue du 10 février au 14 mai 2011, explorait « *l'histoire industrielle de Villeurbanne et s'intéress[ait] aux évolutions de son image de ville industrielle puis de banlieue populaire<sup>16</sup>* », mais sous un angle purement historien. Il s'agissait de traiter de l'histoire industrielle, et non des ouvriers comme personnes empiriques. Or ces personnes existent puisqu'à en croire les chiffres de l'INSEE, elles constituent 20% de la population villeurbannaise, au « *bas de l'échelle* ». La statistique sociologique – l'ampleur de l'agrégat « ouvriers » - vient ici accentuer l'identification d'une absence, d'une invisibilité des ouvriers en tant que « *gens* » et en tant que thème du Rize : d'où l'embarras de Xavier, qui sait par ailleurs que les enquêtes statistiques menées sur le Rize confirment une quasi-absence d'ouvriers dans son public (nous retrouverons également ce point, déjà abordé en séquence 8, un peu plus bas).

Que faire de ces premiers éléments ? Faudrait-il « replacer » la problématique rizienne dans un contexte plus global en mobilisant précisément des statistiques, adopter des « grilles de lecture plus formalisées qui permettent de radiographier telle ou telle organisation civique à partir d'indicateurs

---

<sup>14</sup> Société Coopérative et Participative.

<sup>15</sup> Les termes sont issus du contrat signé en avril 2014, qui stipule les modalités de cet accompagnement : « *alternance en plénière et échanges en petits groupes ; analyses collectives des pratiques ; construction de réponses collectives aux problèmes évoqués.* »

<sup>16</sup> Termes du catalogue de l'exposition « *Villeurbanne la laborieuse ?* »

standards<sup>17</sup> » ou s'inquiéter « de la corruption de la participation par l'institutionnalisation<sup>18</sup> » dont elle semble, en premier instance, faire ici l'objet (une sous-représentation avérée des « ouvriers ») ? Faut-il reprendre, en sociologues, le dessus sur ce que racontent les acteurs, en « examinant comment [leur] réalité est prise dans une construction plus large qui n'est pas observable depuis le monde de [leur] vie quotidienne<sup>19</sup> » ? Ce à quoi nous allons être attentifs dès maintenant, et fidèles en cela au souci qui guidait notamment nos trois premières séquences, c'est au fait que Xavier opère lui-même cette mise en contexte. Les pratiques du Rize, il les insère « dans un environnement institutionnel plus large, au sein duquel de multiples relations de régulation [...] peuvent s'entrecroiser<sup>20</sup> » ; pour reprendre L. Kaufmann et L. Quéré, « les agents engagés dans un cours d'action utilisent l'ordre émergent, saisi de l'intérieur, ou la structure manifeste de ce qu'ils sont en train de produire localement, ainsi que l'"historicité locale" de cette production, comme bases et points d'appui normatifs pour définir localement une conduite appropriée soutenant cet ordre et cette structure<sup>21</sup> ». Voilà qui va nous aide déjà à comprendre ce que fait Xavier, les opérations auxquelles il se livre et dont il rend compte dans son discours introductif. « *On est piégés par le vocabulaire* » dans le sens où « *le mot ouvrier ne suffit pas à décrire* » le « monde » ouvrier : la statistique, bien utile pour prendre la mesure de l'existence de ce monde, montre alors ses limites. Elle subsume sous une catégorie abstraite des êtres empiriques pourtant irréductibles « *à ce qu'ils font, ou ce qu'ils aiment faire* » ; elle est en effet capable d'énumérer, comme le fait l'INSEE, les pratiques culturelles de la « catégorie socioprofessionnelle agrégée 6 » (« ouvriers »), mais peine à décrire ce qu'ils « *sont* ». Quelque chose en somme lui échapperait, un genre d'« être ouvrier » qui correspond à un monde d'expériences, irréductible à une somme d'indicateurs de pratiques ou de niveau de revenus. Monde inconnu, terrain « *qui est plus compliqué, qui est plus délicat, parce qu'il s'agit d'aller rencontrer, d'aller au-devant des personnes* », en prenant soin précisément de ne pas les aborder *a priori* comme des occurrences de la catégorie « ouvriers », c'est-à-dire sans présumer de ce qu'ils *sont* à partir de généralités statistiques. Or il s'avère, indique Xavier, qu'à la lecture de P. Rosanvallon on peut rendre cette problématique qui s'ouvre au Rize *commensurable*, pour reprendre le terme de D. Smith, avec celle du *Parlement des invisibles*<sup>22</sup>. La mobilisation de cet ouvrage sert de ressort à l'établissement du contexte et à l'éclaircissement de la méthode : il y a là un geste, à la fois analogue et « *concomitant* » à celui du

<sup>17</sup> CEFAÏ Daniel, CARREL Marion, ELIASOPH Nina, LICHTERMMAN Paul, TALPIN Julien, « Ethnographies de la participation », *Participations*, n°4, 2012/3, pp.7-48, p.37.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> SMITH Dorothy, *L'ethnographie institutionnelle. Une sociologie pour les gens*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2018 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 2005], 304 pages, p.91.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.21.

<sup>21</sup> KAUFMANN Laurence, QUERE Louis, « Comment analyser les collectifs et les institutions ? Ethnométhodologie et holisme anthropologique », *In* : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen et QUERE Louis, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.361-390, p.382

<sup>22</sup> Voir la conclusion de la séquence 7.

Rize<sup>23</sup>, qui vise à « *inscrire sa vie dans des éléments de récit collectif* », à « *contribuer à la formation d'une communauté de citoyens* », en prenant en charge prioritairement celles et ceux qui en sont *absents*. Aussi l'expérience du Rize devient-elle un des « éléments d'un dossier<sup>24</sup> » qui s'élabore à plus grande échelle sur la question ouvrière ; dans le même mouvement, la proposition de P. Rosanvallon vient-elle nourrir le dossier rizien puisqu'elle ébauche une méthode, un *geste politique* qui pourrait être relocalisé ici, à Villeurbanne, à l'occasion du temps fort.

L'objectif de cette séquence est alors de comprendre comment la problématique de la « mémoire ouvrière » va être traitée par l'équipe dans un long travail échelonné du début 2014 à février 2015 (l'exposition ayant ouvert le 5 février 2015). Comme nous l'avons compris au terme de notre suivi de *Cultes* (séquence 8), « la mémoire » au Rize est loin d'être une catégorie particulièrement présente dans les expositions, ou même dans le champ lexical des activités courantes ; pourtant, cette fois-ci, nous comprenons avec les mots de Xavier que c'est précisément *l'absence* relative de cette notion, et *a fortiori* rattachée au terme « ouvriers », qui constitue le point de départ même de l'investigation. Mais autant le dire d'emblée : si nous allons plonger dans un genre de « mémoire ouvrière », ce ne sera toujours pas sous un angle historien ou sociographique. Nous n'allons pas apprendre grand-chose de ce que « serait », en définitive, la mémoire ouvrière ; nous n'allons pas nous immiscer dans la tête des grévistes de 1936 quand nous verrons leur photographie ; nous n'allons, en un mot, toujours pas « objectiver » la mémoire sous ses formats conventionnels. Et si nous n'allons pas le faire, c'est parce que le Rize *ne souhaite pas le faire*. Car en effet, tout semble partir d'une désidentification : d'une ignorance, d'un flou qui règne sur la catégorie même d'« ouvriers ». Comment alors parler de « leur » mémoire ? Ce problème, nous dirons les riziens eux-mêmes, *pourrait* être résolu sans la moindre difficulté, pour peu qu'on s'en remette aux spécialistes de la question. Mais son enquête est d'un autre genre : il s'agit d'une véritable enquête sur les catégories et leurs implications. Répétons-le : si les « ouvriers » sont entre guillemets, comment prétendre édifier, montrer, exposer leur mémoire ? Si les mots ne disent pas les *choses*, ne faut-il pas revenir aux choses-mêmes plutôt que d'embrayer, directement, sur leurs significations *déjà constituées* ? Si on ne sait pas de quoi ou de qui on parle, comment peut-on, sérieusement, en parler ?

Pour voir comment ces questions ont mis au travail le Rize, je propose au lecteur de se joindre à un genre d'ethnographie de la participation : « ethnographier des situations de participation requiert avant tout de rester sur ce terrain, d'acquérir une familiarité avec ce qu'y font leurs participants, de

---

<sup>23</sup> Le livre *Parlement des invisibles* (ROSANVALLON Pierre, *op.cit.*) vient alors de paraître (2 janvier 2014).

<sup>24</sup> BARTHELEMY Michel, MALBOIS Fabienne, « Préface. De l'expérience au texte. Une sociologie de l'organisation locale et extra-locale », *In* : SMITH Dorothy, *L'ethnographie institutionnelle. Une sociologie pour les gens*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2018 [1ère édition en langue anglaise : 2005], 304 pages, pp.5-46, p.21.

prêter attention au caractère contextuel de leurs activités, d'en ressaisir les sites spatiaux et les séquences temporelles. Cet accès par l'observation directe à une dimension incarnée et contextualisée de l'expérience est d'autant plus précieuse que les situations sociales ne sont perçues comme politiques, ni par ceux qui participent, ni même, bien souvent, par ceux qui les observent.<sup>25</sup> » De manière chronologique nous allons suivre une série de temps de travail qui se voulaient être, explicitement, à contre-courant des « *coutumes* » du Rize, celle-là même que nous avons observées à la séquence qui précède. Avec en tête une double ambition : d'une part, voir ce qu'il en est de la fameuse « mémoire » problématisée ici, et d'autre part en cerner les implications pour « le Rize » lui-même. On laissera de côté l'aspect du « produit fini » (l'exposition aboutie et la programmation afférente) pour se focaliser sur le geste d'enquête en lui-même : qu'est-ce que cela change pour « nous » de « *faire avec* », à la fois en interne et en externe ? Qu'est-ce que cela implique, en termes de conception d'exposition ? Une première section reviendra sur les débats inauguraux concernant la catégorie « ouvriers », en tâchant de rendre compte de l'implication des chercheurs – dont moi-même – dans cette réflexion ; on verra comment « le Rize », en 2014, se recomposait dans son « *organisation fonctionnelle* ». Dans un second temps, nous verrons comment s'est déroulée la formation dispensée par la SCOP l'Orage, en essayant de montrer en quoi elle a participé, en dépit de (ou grâce à ?) ses multiples remous, à l'individuation du Rize, c'est-à-dire à l'affermissement de sa propre ligne de conduite. Dans un dernier temps, à partir notamment d'un grand atelier participatif tenu en octobre 2014, nous verrons comment le Rize en arrivera à traiter et à exposer la mémoire ouvrière non pas comme une « *belle histoire* » à raconter, mais comme une mémoire-problème, une mémoire-question, un dilemme dont l'irrésolution même allait devenir la clé de voûte de son propos et *ce qu'il lui reviendrait de transmettre*. Au fil de nos observations, nous pourrions prolonger notre réflexion sur la question du « public » et de ses formes, en tâchant de comprendre que ce « public », au Rize, et en particulier dans ce moment-clé de son existence, est loin de n'être qu'un récipiendaire passif : il est appelé, à l'inverse, à faire partie de « nous », c'est-à-dire à s'investir, autant que les riziens eux-mêmes, dans une *forme interrogative* caractérisée moins par le souci de savoir que par celui de questionner.

## I. Collectiviser l'investigation

Une fois la direction de Xavier exposée, Anne-Pascale prend la parole pour nous donner la « *composition des cinq groupes, répartis entre cette salle, le grand atelier et le petit atelier. On se laisse une heure pour mener la réflexion en petits groupes, ensuite on se retrouve ici, de façon à ce qu'on prenne quinze minutes par groupe pour faire une synthèse, avec un fil conducteur. Pensez à*

---

<sup>25</sup> CEFAÏ Daniel, CARREL Marion, ELIASOPH Nina, LICHTERMMAN Paul, TALPIN Julien, *op.cit.*, p.11.

*nommer un rapporteur de groupe* ». Dominique lève la main et montre du doigt le coin de la salle de réunion : « *Oui, Dominique a amené sur deux charriots les données économiques que Delphine avait fait passer, et une sélection de documents sur le sujet, qu'on va faire circuler entre les salles pour alimenter la réflexion.* » Voilà d'autres « appuis externes : des entités situées dans l'environnement des personnes<sup>26</sup> » qui vont permettre, si l'on comprend bien, à la fois la coordination des riziens entre eux (ils auront les mêmes matériaux statistiques et documentaires sous la main) et la coordination de leur travail avec d'autres, dont les statistiques socioéconomiques et les archives sont les produits. Ce qui va avoir lieu dans ce temps de travail est d'emblée mis en lien, par l'introduction de ces appuis et dans la continuité du geste de Xavier, avec le « monde extérieur<sup>27</sup> » : les textes, tableaux et documents sont de ce que N. Dodier nommait des « chaînes de représentations [qui] assurent les personnes qu'en désignant tel objet, elles discutent sur d'autres objets qui sont dans le monde sans être immédiatement présents : ces objets sont "représentés".<sup>28</sup> » Ainsi, les « ouvriers » apparaissent d'abord au travers de statistiques ou d'albums d'entreprises dont celui désormais connu de la maison Dognin<sup>29</sup>. Voyons plus précisément comment ces appuis « participe[nt] à l'organisation de séquences d'action<sup>30</sup> » en revenant au petit groupe de travail dans lequel je me trouve inscrit aux côtés de Dominique, Laurence, Pauline, Sylvie<sup>31</sup> et Chrystel.

## 1. « Ouvriers Villeurbannais Non Identifiés »

Un papier distribué par Anne-Pascale indique des questions qui doivent guider notre réflexion (« *c'est pour aider, vous n'êtes pas obligés de répondre* ») : « - *Comment relier l'identité ouvrière de la Ville avec la réalité contemporaine de Villeurbanne ? - Sous quelle (s) forme (s) ? - Avec qui ? Avec quoi ?* » Laurence lit la première à voix haute, et Dominique enchaine : « *Alors d'abord, l'identité ouvrière de la ville, est-ce que tout le monde sait bien ce que c'est ? C'est la raison pour laquelle on a amené ça, pour donner une idée de ce que c'était autrefois que Villeurbanne. Ça n'a plus rien à voir, donc comment on va faire pour montrer ces documents...* – Laurence : *Je ne sais pas, est-ce que ça va aider la réflexion ?* – Dominique : *Ben, l'identité ouvrière de la ville c'est ça.* » L'album, dont Dominique raconte à tous l'histoire, est posé d'emblée comme un point de repère objectif à partir duquel il faut s'emparer de la question. Ces photographies d'entreprises sont « *l'identité ouvrière* » ;

---

<sup>26</sup> DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *op.cit.*, p.67.

<sup>27</sup> DODIER Nicolas, « Représenter ses actions. Le cas des inspecteurs et des médecins du travail », *op.cit.*, p.119.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Album évoqué à la séquence 1 à la lecture du programme, en séquence 7 avec Dominique ; la « maison Dognin » était également présentée par Jean-Paul en séquence 4 à partir du métier à tisser.

<sup>30</sup> SMITH Dorothy, *op.cit.*, p.177.

<sup>31</sup> Chargée de la diffusion.

« la plus représentative c'est celle des tullistes dentelle, regardez, on voit qu'il y a des hommes, des femmes, on voit qu'il y a un formatage d'ensemble, les femmes se ressemblent toutes, on sent le cadre. Alors, est-ce qu'il y aurait des équivalents actuels, je ne sais pas. » Mais s'il y a, nous dit Dominique, « de la matière pour décrire l'hier, l'aujourd'hui, c'est une autre question » : comment « relier » cela à la « réalité contemporaine de Villeurbanne », si cette réalité est précisément l'inconnue de l'équation ? Il faudrait – première piste d'enquête proposée par les uns et les autres – se rendre dans les entreprises et voir à quoi ressemblent, maintenant, leurs photographies équivalentes, si tant est qu'elles existent. Le charriot passe à un autre groupe, tandis que nous prenons connaissance des statistiques : 21.200 employés, 13.000 ouvriers, mais les employés ne sont-ils pas, fait observer Pauline, « des ouvriers qui ne disent pas leur nom ? » La catégorie se trouble en même temps qu'est mise à l'épreuve la valeur descriptive de la statistique. « Est-ce qu'on peut considérer qu'un chauffeur routier est un ouvrier ? » Est-ce qu'en fait, aujourd'hui, « ce n'est pas tant une question de statut qu'une question de revenu et de fragilité des emplois » qui fait « lien » entre lesdits « ouvriers » ? Pour documenter le contemporain, les uns et les autres font progressivement appel à leurs propres expériences - ainsi Chrystel nous dit-elle avoir « toujours entendu [son] père parler de son usine, à tous les repas, c'était très important, alors que maintenant il y a une évolution des mentalités, être ouvrier c'est plutôt négatif... c'est le bas de l'échelle quoi. ». Dans le même temps, nous nous penchons sur les autres questions : « Dominique : Est-ce qu'on peut trouver une forme qui attire des ouvriers, qui sont les principaux concernés quand même, je ne crois pas, c'est très difficile. » Pauline importe alors d'autres appuis en faisant mention de « Sonia Kronlund, qui fait une émission sur France Inter, Les Pieds sur Terre, elle va rencontrer des gens à qui on ne donne jamais la parole, donc ça peut être... elle laisse la personne parler de son quotidien, de son passé, sans l'interrompre, et on a ce livre à la médiathèque, je l'apporterai. – Dominique : ça pourrait être une solution de faire des interviews comme ça, libres. – Pauline : Quand on a fait la formation Orage, on était sortis avec nos pancartes avec une question écrite dessus, et là les gens se livraient sur leur vie. – Moi : Oui, c'est peut-être là-dessus que nous les chercheurs on pourrait aider. » Autre piste d'enquête donc : aller au contact des gens, là où ils se tiennent<sup>32</sup>, et susciter leur parole à l'aide d'un dispositif sommaire de questions publiques.

Sans reprendre l'ensemble des échanges, remarquons que c'est à une véritable investigation sociologique que se livrent les groupes : investigation qui suppose au moins une remise en question des données factuelles dont ils disposent, la mobilisation d'une connaissance générale de l'actualité sociale et politique, et une enquête sur des catégories qui seraient plus pertinentes que celle d'« ouvriers », dans la mesure où celle-ci ouvre un champ problématique qui apparaît comme trop

---

<sup>32</sup> « Dominique : Les ouvriers maintenant ils n'habitent plus au centre-ville, il y a des petites maisons en lotissement, construites par eux-mêmes. [...] Ce qui est certain c'est que ces ouvriers-là ont chacun leur voiture et travaillent loin du lieu d'habitat. »



circonscrit (s'il s'agit d'aller au-delà des « images » qu'en donnent aussi bien le sens commun que les statisticiens et les sociologues eux-mêmes). En effet, demande Pauline, « *on va faire un temps fort autour du terme "ouvriers" mais est-ce que les gens peuvent se fédérer à ce terme-là, si eux-mêmes ne se considèrent pas comme ouvriers ?* – Dominique : *En même temps, s'ils vont se fédérer, ce sera dans un parti, pour agir collectivement.* – Pauline : *Oui, parce que le Rize n'est pas non plus un syndicat, enfin, il n'est pas là pour...* - Moi : *Oui, est-ce que le but c'est de produire une mobilisation de ce genre, je ne sais pas.* - Pauline : *Oui, on ne va rien révolutionner avec une exposition.* » Qu'est donc censé faire le Rize ? Est-ce que fonder une « communauté de citoyens », pour reprendre la mention faite à P. Rosanvallon par Xavier, suppose de transformer le Rize en instance militante et fédératrice d'une sorte de cause ouvrière ? Ces mêmes questions qui sont abordées là et qui, à ce stade, demeurent ouvertes, nous verrons lors des interventions de l'Orage qu'elles reviendront au premier plan des débats et engendreront une cascade de problèmes sur la vocation politique du Rize. Pour l'heure, et pour renouer avec la question du caractère expérimental et participatif de la réunion, remarquons que la parole est inégalement distribuée au sein du groupe. Pauline, Dominique et moi-même parlons davantage, nous interrogeons sur la pertinence (ou non) de la sémantique attachée à la catégorie « ouvriers » (révolution, mobilisation, fédération, lutte, précarité) tandis que Laurence et Chrystel interviennent essentiellement pour faire œuvre de témoignage, convoquant leurs propres vies – marquées par des formes d'héritage ouvriers – pour ajouter des « cas » à notre dossier. Se pose donc « la question de la domination<sup>33</sup> », à savoir le fait que « la compétence à agir et à parler en public dans les formes acceptables [...] n'apparaît pas comme universellement partagée<sup>34</sup> ». Tout le monde, autour de la table, ne dispose pas des mêmes « ressources linguistiques et argumentatives<sup>35</sup> » : tout le monde n'a pas la même « maîtrise des problèmes qui sont l'objet de débat et de la langue qui est parlée en public<sup>36</sup> ». Que faire de cela ? Dans notre cadre d'analyse, il faut s'en tenir précisément au fait qu'il s'agit là d'un format de travail explicitement conçu comme particulier, qui n'a donc pas vocation à faire se résorber les asymétries mais à les mettre au travail pratiquement, à l'aide du dispositif de mini-groupes hérité, donc, des recommandations de l'Orage. Les termes de Xavier doivent être repris : importe ici « *ce que chacun comprend du sujet, ce qu'il a envie de dire, ce qu'il sait, ce qu'il sait pas, comment il le comprend par rapport à son vécu, son histoire, ses opinions* ». L'idée est donc de parvenir à faire cohabiter plusieurs régimes de parole en public, ceux-là même qui ont été identifiés par D. Cardon, J-P. Heurtin et C. Lemieux : d'un côté le régime de la critique, qui nécessite « de se doter d'importants moyens de production des preuves, [...] de pouvoir s'adosser à des institutions, des

---

<sup>33</sup> CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, LEMIEUX Cyril, *op.cit.*, p.14.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.13.

centres de calcul, des réseaux longs capables de produire de telles preuves<sup>37</sup> » - c'est celui sur lequel nous engage notamment Dominique, en important ses archives dans la situation, en tablant sur leur objectivité (« *l'identité ouvrière de la ville c'est ça* ») ; ensuite, le régime de l'opinion, qui consiste en des énoncés modalisés mais portant sur le monde en général, préfacés par « la prédication du type : "*Je trouve que...*"<sup>38</sup> » (« *Chrystel : Moi je pense que les ouvriers parlent de Villeurbanne parce que les loyers deviennent chers* ») ; enfin, le régime de partage que nous adoptons aussi à tour de rôle lorsque « l'expérience vécue [...] est plutôt rapportée sous la forme d'un récit ou d'un témoignage<sup>39</sup> » (« *Moi, mon père...* », « *Moi aussi des fois j'ai du mal à payer mes factures, mais je suis pas ouvrière* »). On comprend mieux, déjà, pourquoi Xavier mettait en vis-à-vis la problématique de la participation interne à l'équipe avec celle de la participation des ouvriers absents : c'est que s'il n'existe pas de formule magique à mettre en œuvre pour régler les asymétries ou pour pallier aux défauts de participation, on peut néanmoins tester des méthodes de travail qui, quoiqu'elles n'offrent aucune garantie quant à leurs résultats, ou peut-être même *parce qu'elles* n'en offrent pas, sont au moins susceptibles de produire des réflexions originales et des associations nouvelles. La collectivisation, dans la séquence d'action que nous suivons ici, d'un travail qui revient d'ordinaire à la direction et à l'équipe valorisation-communication (incluant les deux Géraldine, Jean-Robert, Delphine, Juliette et Sylvie), est une première étape pour le Rize dans cette démarche.

Mais qu'en ressort-il exactement ? Une heure plus tard, nous nous réunissons tous à nouveau ; Anne-Pascale est debout et nous présente un tableau inscrit sur son paperboard : « *c'est juste un canevas, il faut juste essayer de ne pas parler trop vite pour que j'aie le temps de noter dans les cases, pour que la synthèse soit plus facile à faire* ». En colonne, les trois questions initiales ; les lignes sont numérotées de 1 à 5 – une par groupe, donc. Arrêtons-nous un instant sur ce tableau et voyons en quels termes J. Bazin et A. Bensa parlaient de cette sorte d'artefact dans leur avant-propos à *La raison graphique* de J. Goody : il s'agit-là d'un « "dispositif spatial de triage de l'information" [...] [qui] confère à l'ethnologue "le privilège de la totalisation" ; il peut ainsi transposer dans un temps et un espace uniques des énoncés qui n'ont été produits ni simultanément ni en un même lieu, manipuler sur un même plan "des informations qui ne sont pas toujours maîtrisées et maîtrisables par un seul informateur et jamais en tout cas dans l'instant". Ce qui apparaît comme un simple enregistrement est en réalité une manière d'extraire les données des situations réelles dans lesquelles elles se sont manifestées, "de faire subir un changement de statut à la pratique et à ses produits"<sup>40</sup> » ; en outre, « la

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.17.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>40</sup> BAZIN Jean, BENZA Alban, « Avant-propos », In : GOODY Jack, *La Raison graphique*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1979, 274 pages, pp.7-29, p.14.

juxtaposition graphique des paroles notées entraîne à substituer à l'individualité singulière de chacun des locuteurs un sujet collectif indéfini. Le tableau synoptique que, dans le silence de son laboratoire, l'ethnologue construit patiemment à partir de ses notes, semble n'avoir qu'un seul auteur : la société, la conscience ou l'inconscience collective, l'esprit du peuple, l'ethnie<sup>41</sup> ». Or, ce « privilège » du savant, comme on a déjà eu l'occasion de le montrer, est une méthode courante des acteurs et *a fortiori* d'Anne-Pascale qui, pour cette réunion-là, prend en charge le tableau et la « *synthèse* » qui doit s'ensuivre. Elle semble donc être la « privilégiée », d'où une question : à quel genre de substitution va-t-on avoir affaire en passant des échanges de groupes *vers* le compte-rendu des rapporteurs, lui-même déplacé *vers* les cases ? On pourrait s'attendre à ce que « les événements [soient] redécrits en conformité au discours institutionnel spécialisé qui fait autorité, et représentés dans un registre discursif abstrait, général et standard [...], [[à ce que] le "territoire interindividuel" qui s'érige en s'ancrant dans les relations mises en forme par des textes se joue des coordonnées spatio-temporelles qui situent et encadrent les expériences menées en première personne.<sup>42</sup> » Anne-Pascale, en effet, est responsable administrative du Rize ; elle pourrait donc convertir les dires des uns et des autres en un langage démodalisé, « conforme » aux standards en vigueur. Ne serait-ce pas perdre, alors, cette pluralité des régimes de parole auxquels Xavier semblait être attentif ? Comment passer des propositions des riziens à la proposition « du Rize » ou à une parole en « on » ? Nous avons abordé en partie ces problèmes à l'occasion de notre balade en bus, en remarquant que le passage en « on » permettait à Jean-Paul de constituer un groupe maniable à qui révéler la Villeurbanne invisible ; mais ici, le problème se pose d'une toute autre façon. Passer trop vite en « on » pourrait revenir à dissoudre les différentes paroles – et les modalités de leur énonciation « qui constituent autant de grammaires des actes de parole en public<sup>43</sup> » - et donc à perdre d'emblée la spécificité de l'expérience participative qui se tente là.

Suivons les choses de plus près en prenant le temps d'écouter les « *rapporteurs* » désignés qui prennent tour à tour la parole (nous verrons ensuite ce qui justifie ce temps long imparti à la lecture). Nadia commence : « *Si le souci est de ne pas reparler de ce qui avait déjà été dit dans Villeurbanne la laborieuse, alors on a pensé à aborder la dimension davantage humaine de cette histoire des ouvriers à Villeurbanne en s'interrogeant sur qu'est-ce qu'être ouvrier aujourd'hui, partir de cette catégorie d'ouvriers et de ce qu'elle peut impliquer comme images. [...] Ensuite, mettre en parallèle avec ce que c'était être ouvrier hier, et ouvrir sur ce qu'on appelle les luttes liées aux conditions de travail des ouvriers, aux usines qui ferment, etc. [...] Au niveau de la forme de l'exposition, avait été évoquée autour de la table l'exposition Faites passer le mot, et donc s'inspirer de la démarche interactive de*

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>42</sup> BARTHELEMY Michel, MALBOIS Fabienne, *op.cit.*, p.32.

<sup>43</sup> CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, LEMIEUX Cyril, *op.cit.*, p.9.

*cette exposition. Puis, dans cette perspective, interroger les gens, donc là encore il faut essayer d'interroger... le maximum de gens qui voudraient faire écho à la démarche, en ouvrant à des témoignages en demandant "qu'est-ce que c'est pour vous être ouvrier ?", après il faut réfléchir à la forme, est-ce que c'est une boîte dans laquelle on déposerait... » A mon tour ensuite de parler : « Pour nous le point d'entrée était le médium, la photographie, en se disant qu'elle permettait d'aborder plusieurs questions. Celle de l'uniformité des silhouettes, qu'on peut retrouver sur les albums anciens qui permettent à la fois de voir à quoi pouvait ressembler l'ouvrier autrefois et de représenter aussi les hiérarchies puisque les gens sont pris en photo séparément, les patrons d'un côté, les ouvriers de l'autre côté, il y aurait peut-être quelque chose à faire en mettant en lien à la fois les photographies qui figurent les gens et les organigrammes d'entreprise qui détaillent cette hiérarchie pour voir comment les choses auraient évolué, ce qui permet en même temps de questionner la manière dont on catégorise les gens [...]. Ensuite y'avait l'usage possible des objets, où des ouvriers pourraient venir avec des objets et en parler, raconter leur travail à partir des objets auxquels ils sont attachés, soit des objets hérités soit des objets du quotidien qu'ils emploient dans leur métier. [...] Ensuite on a évoqué l'idée que les gens étaient de la même catégorie sociale et se retrouvaient avec un lien très fort à la machine, à l'idée de production, un mode de vie en général, et ce truc ancien entre guillemets se serait éparpillé, aux plusieurs sens du terme, c'est à dire une sorte de déclin des collectifs, et un éparpillement géographique [...]. On a parlé d'envoyer des gens faire des entretiens avec des ouvriers, au lieu de les prendre au tout-venant, d'aller dans les entreprises pour voir les gens, ce qui permettrait aussi éventuellement de faire des photographies des gens au travail. » Xavier me succède : « Comme on a du mal à définir, comme ça peut recouvrir plein de gens différents, il faudrait d'une manière ou d'une autre que le projet s'appuie sur ce que disent les gens de leur rapport au mot ouvrier, est-ce qu'ils se sentent ouvrier ou pas. [...] On s'est posé les questions de vocabulaire comme le mot "manœuvre", le mot "prolétaire", ce qui est amusant c'est que le mot prolétaire chez Cornélia, c'était plutôt le souvenir de Roumanie, ça fait référence à la dictature du prolétariat, donc c'est pas tout à fait la même chose. Je vais dire les choses en vrac, et je laisserai Anne-Pascale mettre dans les bonnes colonnes au fur et à mesure [rires]. Donc "avec qui, avec quoi ? ", on a hésité sur les endroits où on pourrait aller pour trouver des gens, à part le fait d'aller dans la rue où on peut très bien croiser les 80% de villeurbannais qui sont pas dans la catégorie de l'INSEE, ça peut être aller voir les usines, ou la question des syndicats ouvriers avec le problème que les syndicats parlent des ouvriers... Ce n'est pas forcément représentatif, on évoquait également Pôle Emploi. Alors là-dessus y'a une question qui nous a parue intéressante, qui pouvait être éclairée, avec un éclairage historique... - Manon : Oui c'était la première question du mythe et de la définition de l'ouvrier, dans l'entre-deux guerres c'était pas clair net et précis, quelqu'un pouvait être ouvrier et avoir été commerçant avant et finir instit. Entre la façon dont les gens définissent ce qu'ils font réellement comme métier et la façon dont leur carrière évolue, même à cette époque-là c'était pas clair, et donc l'idée qu'avant, la classe*

*ouvrière existait et que maintenant elle a disparu, elle est peut-être à questionner aussi. – Xavier : Ensuite, deux trois idées en vrac, sur le fait que la réalité contemporaine aussi c'est le manque de visibilité des ouvriers, même au sens le plus classique du terme, la population majoritaire ne voit plus tellement les ouvriers sauf peut-être ceux du bâtiment ; quand on en voit, c'est l'image classique, avec le bleu de travail, ou en blanc, ceux qui ont de la peinture, les ouvriers du bâtiment du chantier d'à côté, mais les ouvriers à la chaîne dans les zones industrielles, on les croise pas dans la rue [...]. Et puis dans les idées concrètes, sous quelle forme ? On a insisté sur le processus d'exposition. C'est pas une exposition comme un résultat final, mais c'est se demander comment, à assez court terme, comment on va s'y prendre ? On avait l'idée de résidence ouvrière, c'est à dire de pas forcément aller au-devant des gens, là où ils sont, mais pourquoi pas d'essayer de trouver des personnes qui se reconnaîtraient dans le projet, et qui accepteraient... après les résidences de chercheurs et d'artistes, les résidences ouvrières. [...] Et l'idée aussi, dans l'autre sens, c'est de faire des petites expositions dans les entreprises, des expositions mobiles. » Vient ensuite le tour de Jean-Robert : « On va partir tout de suite sur le "sous quelle forme ?", on a eu le même problème de définition, qu'on a confronté à la disparition d'ouvriers, "ils disparaissent, les usines ferment", etc., donc on s'est dit que sur la forme le plus simple c'est qu'on essaie de trouver les derniers ouvriers, on les prend, on les met dans l'expo, genre expo coloniale du début du siècle, ça va régler le problème, on a les ouvriers à Villeurbanne, la survivance, avec éventuellement des photos d'archive autour pour montrer la permanence... [rires] Non, en fait on est partis de là pour se dire qu'on était peut-être dans une démarche de dépossession des ouvriers... Parce que la condition ouvrière dans le capitalisme, dans l'industrie, c'est le déposséder et de son geste et de sa richesse pour créer le capital. Et on s'est dit qu'on ne pouvait pas faire la même chose. Donc sont considérés comme ouvriers ceux qui se considèrent comme ouvriers. Plutôt que de définir l'ouvrier, c'est plutôt demander « qui est un ouvrier ? », qui lève le doigt, et donc faire ces balades avec des panneaux dans la ville, sur les marchés, dans les supermarchés, d'autres lieux, les capter... C'est l'idée des porteurs de parole de l'Orage. Et avec éventuellement d'autres questions. Et ça continuait sur le lien avec le mythe villeurbannais, Villeurbanne ville ouvrière, et interroger les gens qui sont ouvriers, est-ce que vous êtes descendants d'une tradition, avec un regard porté sur le passé et l'avenir. Et après, plutôt que d'exposer dans des vitrines, qu'on pouvait peut-être trouver une manière de faire... Comment vous avez envie de porter une parole vous, maintenant que vous êtes venus... vers l'extérieur, vers les gens qui viendront à l'expo. Et on avait un titre : « OVNI : Ouvriers Villeurbannais Non Identifiés » Après les applaudissements (« Jean-Robert président ! »), c'est à Géraldine Z. de parler : « On est partis d'une définition d'ouvrier qui n'est pas claire du tout : est-ce que c'est forcément des gens précaires ou pas ? On n'était pas vraiment d'accord d'autant plus, on l'a vu dans les définitions de l'INSEE, qu'il y avait des artisans qui étaient considérés comme ouvriers, et qu'ils ne correspondent pas à l'idée qu'on se fait de l'ouvrier à la chaîne. On s'est dit que les gens, derrière le mot "ouvrier", voyaient tous Charlot dans Les temps modernes or c'est pas*

*forcément ça, du coup on est revenus sur un truc beaucoup plus autour de la population de Villeurbanne : est-ce que Villeurbanne est encore une ville populaire, comme on l'entendait dans les années 30 ? – Delphine : le mot peuple aussi, connoté à sa façon, nous semblait intéressant à sa façon, qu'en est-il, dans son évolution ?... – Géraldine Z : Voilà et du coup, dans le territoire qu'est-ce que ça peut donner ? Parce qu'on avait un territoire où on avait plein d'usines et aujourd'hui... où sont-elles ? Où travaillent les gens qui font partie du peuple de Villeurbanne ?... Pour ce qui est de la forme, Delphine l'a rappelé, l'expo est un média bourgeois par excellence, donc qu'on ne pouvait pas faire une exposition habituelle, et on avait du mal... Donc il y avait l'idée effectivement d'aller à la rencontre des gens, prendre des témoignages etc., mais pourquoi pas avoir des vidéos ou des casques, des choses comme ça, dans l'expo ? On a bien défini ce qu'on ne voulait pas, mais... On se demandait comment réussir à la fois pour transmettre la parole des ouvriers ou du peuple de Villeurbanne, plutôt que simplement la fixer ou la figer dans un témoignage audio ou vidéo ? Du coup, avec qui, avec quoi ?... Mais du coup, on se disait qu'en fait ce serait peut-être intéressant d'identifier les moments un peu de rupture, ou les événements qui vont faire qu'on prend conscience d'une évolution, qu'on prend conscience qu'on n'est plus vraiment une ville ouvrière, qu'on est peut-être plus une ville d'employés peut-être un peu précaires, et est-ce qu'on est pas en train d'aller vers une ville un peu bobo aussi ? C'est-à-dire que dans les Gratte-Ciel est-ce qu'il y a encore vraiment des populations ouvrières, populaires ? Et du coup se pose la question de savoir si y'a vraiment la volonté de transmettre cette idée de l'ouvrier ou de la ville populaire; donc on se fait une image de Villeurbanne comme ville populaire, mais est-ce que les villeurbannais ont envie d'être dans une ville populaire ? Et de... voilà de transmettre aux nouveaux arrivants ?... Est-ce qu'ils vont perpétuer cette ville populaire, ou est-ce que au contraire ils sont pour une ville qui soit la banlieue chic de Lyon ou quelque chose comme ça ? Est-ce qu'on n'est pas dans un nouveau moment un peu de rupture ?... - Hakim : On a parlé de comment on recueille, les vidéos, les enregistrements audios... Je pense qu'il y a une articulation à faire entre le témoignage et des travaux plus scientifiques, mais dans un but de vulgarisation, c'est à dire pas simplement prendre la parole des gens, l'organiser un peu. - Delphine : Pour compléter, on se disait que l'ouvrier, on le reconnaissait justement à sa condition modeste, moi c'est aussi ce que j'entends dans prolétariat, c'était aussi de complexifier un peu cette idée-là, si on parle de population modeste, aujourd'hui c'est pas forcément que des ouvriers, si on parle des ouvriers c'est peut-être pas que des gens modestes, voilà, essayer de renverser un peu cette espèce d'association automatique qu'on peut faire, à la fois d'ailleurs dans le passé, dans ce qu'aurait pu être la classe ouvrière, comme disait Hakim. – Hakim : Et moi par exemple je rappelais qu'à 18 ans quand j'avais fait un intérim et qu'on débarquait, ils nous appelaient tous Mohamed, c'est toujours le même monde, les ouvriers, les cadres, n'importe qui, c'est toujours la même chose, donc avoir un peu une vision réaliste. – Delphine : pas avoir une vision angélique... - Hakim : Ce que je veux dire c'est que c'est dur, c'est rude, et faudrait que... »*

Que faire de tout cela ? C'est à dessein que l'on a déployé, quoiqu'en les synthétisant déjà (!), les comptes-rendus des uns et des autres : pour montrer qu'il est assez périlleux de les lire d'une traite dans la mesure où ils semblent enfermer, à chaque fois, une densité de propositions telle qu'elle appellerait à marquer au fur et à mesure des pauses analytiques. Or il nous faut à l'inverse reporter à plus loin la reprise de ces propositions-là (telle qu'elle sera faite par les riziens eux-mêmes ultérieurement), et nous arrêter sur le fait que ce problème d'analyse et de totalisation est exactement celui qui se pose, au premier chef, à Anne-Pascale qui n'a, dans la situation, guère eu de pauses et s'exclame à elle-même, tandis que la salle se vide : « *Qui est-ce qui va faire la synthèse maintenant ! - Moi : Tu as récupéré les manuscrits des groupes ? - Anne-Pascale : Non, j'ai peur que ça me noie plus qu'autre chose, là je vais essayer de faire un compte-rendu et je vous le ferai passer pour compléter. J'ai sûrement loupé des choses. C'est un sacré exercice !* » Dans leur préface à l'ouvrage de D. Smith susmentionné, F. Malbois et M. Barthélémy indiquent que « les textes ont pour effet de transformer l'identité des personnes qui suivent le "programme d'action" qu'ils instruisent. Les auteurs de ces actions ne sont pas des sujets singuliers identifiables par des noms propres, mais les catégories impersonnelles de personnes dont l'institution organise et coordonne les activités et la conscience par l'intermédiaire d'un texte – "étudiant", "enseignant", [etc.]<sup>44</sup> » Or, dans le cas qui nous occupe, il s'avère au contraire qu'Anne-Pascale prend un temps de retard sur ce travail d'institutionnalisation : contrairement aux comptes-rendus classiques du Rize qu'elle ou Chrystel effectuent et qui consistent en des synthèses écrites depuis le « territoire délocalisé<sup>45</sup> » et démodalisé de la position institutionnelle, celui de cette réunion va être d'une part rédigé collectivement, et va d'autre part préserver l'identité nominative des énonciateurs. Rapporté à la sémantique de D. Smith, cela revient bel et bien à se départir d'un travail de « régulation qui opère par la voie des textes et des discours institutionnels. Sous leurs effets, les réalités quotidiennes et les expériences vécues sont débarrassées de leurs particularités et de leurs idiosyncrasies, et traduites en des réalités institutionnelles aux propriétés commensurables ; celles-ci peuvent dès lors circuler de sites locaux en sites locaux pour y être traitées et manipulées, selon les objectifs et les compétences des individus qui agissent en leur sein. La transformation de l'expérientiel en institutionnel est observable dans les opérations de traduction qui sont mises en œuvre pour conformer l'action aux procédures, normes et catégories fournies par des textes, réglementaires notamment<sup>46</sup> ». Ici, c'est précisément l'expérientiel qui tâche d'être préservé, sans être converti *trop vite* en institutionnel.

Dans les jours qui suivent, les riziens reçoivent un premier texte qui fait mention des rapporteurs de chaque groupe et de leurs propositions, et indique le cas échéant le prénom de qui est

---

<sup>44</sup> BARTHELEMY Michel, MALBOIS Fabienne, *op.cit.*, p.33.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.32.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.24

intervenu, sur le vif, pour apporter des compléments ; le fichier circule ensuite dans un jeu d'allers-retours, donnant lieu, de fait, à un compte-rendu « évolutif » dont Anne-Pascale prend soin de préserver chaque version, sous différents fichiers. Voilà pourquoi s'arrêter un instant sur les tableaux et les textes n'est pas un détail : c'est, bien au contraire, une façon de comprendre comment se « collectivise » le travail préparatoire au temps fort. Se réappropriier les comptes-rendus de « ce que nous avons dit et fait » en participant à leur confection est un de ces « petits » changements de méthode – dont nous allons observer la multiplication tout au long de cette séquence – à la fois corollaires et constitutifs de l'expérience participative du Rize.

« Petits » changements, vient-on de dire : mais qu'est-ce qui permet de soutenir l'emploi d'une telle épithète ? Peut-être une sorte de précaution sociologique qui invite à ne pas vouloir surinterpréter, comme l'on dit, les détails, les petites choses, les micro-opérations. Or depuis le début de notre périple villeurbannais, qui consiste finalement à « dresser la cartographie du faisceau des relations sociales qui concourent à capturer, traduire et chaîner entre elles les activités singulières, les expériences particulières<sup>47</sup> » en partant du Rize, nous n'avons cessé de constater que ce qui peut passer pour être secondaire à certaines analyses sociologiques et laissé hors de leur champ (« cette épuration de la réalité dont les détails sont nécessairement victimes<sup>48</sup> »), est loin d'être « du détail » pour les acteurs. Mais il faut distinguer ici deux choses, car que signifie ce « pour les acteurs » ? D'un côté, c'est notre approche ethnographique qui permet de montrer que des choses comme du détail de routine sont, au plan sociologique, de première importance pour saisir l'accomplissement pratique de leurs enquêtes, et pour en saisir la teneur sociogénétique et politique. En ce sens la « routine » est un objet sociologique de plein droit, et la réhabilitation des « détails » (entre guillemets donc) participe d'un programme scientifique spécifique et en fait la plus-value, au travers des descriptions des traductions, des dispositifs, des séquences d'activités. Mais à un autre niveau, l'emploi de la catégorie de « détail » (ou de celle de « petit » changement) relève d'un jugement *a priori* qui s'oppose à la valeur que les acteurs octroient, explicitement, à tel ou tel élément constitutif de leur pratique, autrement dit, ce qui pourrait être considéré comme du détail pour « nous » n'en est précisément pas pour eux. Voyons notre réunion plénière : des groupes de travail, une mise en commun, un compte-rendu... On pourrait bien, en contextualisant tout cela à grand renfort de comparaisons et d'histoire, considérer qu'il ne s'agit (comparativement, justement, à d'autres expériences « participatives ») que de tâtonnements, de « petites » réformes dans l'organisation du Rize, d'affaires mineures de textes, voire d'une mode managériale ; on pourrait aussi bien dire qu'il ne s'agit, en définitive, que d'une pseudo-participation ou d'une pseudo-collectivisation des procédures courantes de l'institution. Bref, de « détails » qui

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>48</sup> PIETTE Albert, « Les détails de l'action », *op.cit.*



n'ont rien à voir avec ce que serait une remise à plat idéale ou totale du « système », laquelle constitue l'arrière-plan de la pensée critique - et tant pis pour Anne-Pascale si, de son point de vue, la rédaction dont elle est pourtant coutumière d'une « *synthèse* » devient, cette fois-ci, un défi qui chamboule ses habitudes ! De là deux choses. D'une part le pragmatisme nous engage, pour résoudre cette difficulté, à voir comment les acteurs thématisent eux-mêmes ce qu'ils font : à eux-seuls revient, sur ce plan, d'évaluer ce qui compte ou non, ce qui est « un détail », un « petit » changement, ou pas. Il faut donc « observer et décrire les assemblées<sup>49</sup> » sans préjuger de leur valeur à l'aune de modèles idéaux. Ce travail de valuation et de montée en généralité n'a pas à être fait par le sociologue, *via* une « réinscription en contexte » dans la mesure où, comme en témoignent exemplairement les appuis pris sur P. Rosanvallon ou S. Kronlung, les riziens prennent eux-mêmes la mesure de ce qu'ils font *via* des comparaisons et des rapprochements entre leur travail et d'autres. D'autre part, s'il y a lieu d'ouvrir ici cette discussion c'est pour nous préparer aux échanges qui auront lieu entre le Rize et l'Orage : nous verrons en effet que la SCOP promeut précisément un discours critique fondé sur une axiomatique d'inspiration marxiste, de sorte que la formation dont bénéficiera le Rize pour « *OVNI* » consistera aussi à juger de la « qualité » de l'expérience menée par celui-ci en la rapportant à des idéaux politiques étrangers à ceux de l'institution. A ce moment-là, ce qui apparaît aux riziens comme une expérience marquante *par rapport* à ce qu'ils ont coutume de faire tendra précisément à être considéré par la SCOP comme une réforme mineure, timide, et finalement décevante au point que l'Orage renoncera, avant les échéances prévues par son contrat, à accompagner jusqu'au bout l'institution - donnant du même coup matière à des développements sociologiques et à une implication particulière des chercheurs et chercheuses enrôlés.

Pour documenter tout cela, il est intéressant de reprendre les échanges qui ont eu lieu une fois la réunion terminée, tandis que nous n'étions plus qu'une poignée à ranger tables et chaises. « – *Moi : Si j'ai bien compris, la prochaine fois ça sera quelqu'un d'autre qui organisera la réunion ?* – *Anne-Pascale : Oui, et ça peut être toi ou les autres chercheurs, il y a une part recherche qui me semble indispensable, c'est quand même hyper sociologique. Si on part de la démarche des porteurs de paroles, après il faut l'analyse, donc des gens armés pour le faire, et moi je ne me sens pas armée pour ça. C'est pas le tout de recueillir, si tu te retrouves avec 50 personnes qui t'ont dit ce que c'était d'être ouvrier pour elles...* - *Xavier : Il y a beaucoup d'éléments mais il faut faire le tri. Il faut orchestrer ce projet, en essayant de le prendre par le meilleur bout possible, dans la méthode de travail. Ce qui change c'est qu'au lieu de dire, on va trouver des historiens, sélectionner des archives et puis ensuite faire venir des gens, c'est qu'on prend les mêmes ingrédients mais dans l'autre sens. Mais comment trouver ces gens-là ? La vraie question n'est pas résolue, c'est, où on va, pour trouver qui, quoi ? Aller dans la rue avec des pancartes c'est en partie une solution de facilité du point de vue*

---

<sup>49</sup> CEFAÏ Daniel, CARREL Marion, ELIASOPH Nina, LICHTERMMAN Paul, TALPIN Julien, *op.cit.*, p.19.

*des lieux où on va aller. Puis, est-ce qu'il faut passer par les syndicats ?... Faire un appel au peuple en général ? Trouver des canaux, des comités d'entreprises ? – Anne-Pascale : On va avoir les mêmes si on fait ça. – Xavier : Après, on peut tirer des conclusions en petit comité, l'équipe valorisation par exemple, mais après on ne sera plus dans le contexte où on sera en démocratie quoi, si on acte des choses comme ça. Mais je ne vois pas comment... - Anne-Pascale : Faire un groupe de travail qui ne soit pas forcément l'équipe "valorisation", il faut demander qui aurait envie d'y participer. – Xavier : Mais un groupe de travail global, qui s'occupe du projet, ça veut dire qu'on change complètement nos méthodes de travail. Moi je reste attaché à l'organisation fonctionnelle du service, où chacun a son métier, donc plutôt l'équipe "valorisation" qui organise, puis ensuite des réunions qui informent des avancées du projet, et à voir avec qui on travaille dans l'équipe... et donc aussi du coup avec des gens extérieurs. En tous cas je trouve qu'une manière de commencer c'est de garder ce mot "ouvrier" ; on le prend parce qu'il existe, c'est une catégorie officielle de l'INSEE aujourd'hui de toutes façons, sauf que... comme il est compliqué, qu'il a plein de sens, eh bien on est victimes nous-mêmes de ce que chacun en dit, de ce qu'en disent les chercheurs, les statisticiens, les démographes, les politiques etc., donc le mouvement qu'on proposerait, la démarche disons du Rize, c'est de partir de ce mot et de faire émerger le sens que les gens lui donnent, dans une démarche d'auto-définition. Mais en même temps le projet ne consiste pas à définir le mot "ouvrier", c'est un fil conducteur, un outil, un levier qui nous permet de faire s'exprimer les gens et d'organiser le Parlement des invisibles à Villeurbanne [rires]. Les applaudissements de la fin, sur le titre, pour moi, valaient... c'était plus que le joli jeu de mot. Il y avait un côté approbation de ce que venait de dire le groupe qu'a porté Jean-Robert. Alors après, ça veut pas dire qu'il n'y a pas des ambiguïtés, des contradictions qui doivent être levées, mais quand même, ce que je veux dire c'est que si on arrive à définir la méthode, par exemple comment on va s'y prendre pour aller à la rencontre des gens, les faire participer... Tout est possible, y'a plein d'idées et toutes les bonnes idées peuvent facilement être réintroduites, y compris celle de travailler à partir d'un objet, et ensuite ça va nous conduire à la forme de l'exposition. »*

On assiste ici à une formulation de ce qui vient d'avoir lieu, un genre de synthèse « en direct » de la réunion où s'expose et s'élucide peu à peu la problématique – ce que J. Dewey aurait appelé une « délibération portant sur ce qu'il vaut mieux [désormais] faire<sup>50</sup> ». Comment « orchestrer » la préparation du temps fort ? Comment concilier l'exigence de « démocratie » expérimentée dans la réunion avec le maintien d'une « organisation fonctionnelle du service » qui entérine les écarts entre les catégories d'emplois et les compétences professionnelles qui leur sont indexées, mais qui, pragmatiquement, conditionne le bon « fonctionnement » d'un Rize dont les membres doivent bien continuer d'assumer leurs tâches courantes (accueil, visites, ateliers, etc.) ? Ce à quoi nous devons être prioritairement attentifs, c'est au fait que ces questions émergent à la faveur de l'enquête qui s'ouvre

---

<sup>50</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, op.cit., p.234.

sur les « ouvriers ». Il n'y a pas d'un côté le Rize, et de l'autre son « objet » (démarcation qui, si l'on comprend bien, avait été activée dans d'autres temps forts à teneur historique) : il n'y a qu'un seul mouvement d'enquête qui met à l'épreuve à la fois la notion même d'objet et les modalités d'association des riziens (et de leurs partenaires classiques). Celles-ci doivent être recomposées de façon, précisément, à pouvoir traiter de façon *adéquate* ces « Ouvriers Villeurbannais Non Identifiés » ; autrement dit, si les ouvriers sont « non identifiés » et donc *en attente d'identification* (via par exemple des dispositifs, encore à inventer, que Xavier nomme d'« *auto-définition* »), c'est aussi le Rize lui-même qui semble être engagé à identifier à nouveaux frais, ce qu'il est, comment il fonctionne, et donc quelle serait, au juste, « *l'organisation fonctionnelle* » la plus pertinente pour conduire sa nouvelle et périlleuse investigation.

## 2. « A spécialiste, spécialiste et demi<sup>51</sup> »

Il apparaît dès lors que le Rize se trouve à « la recherche de la bonne relation<sup>52</sup> » à entretenir aussi bien avec « lui-même » qu'avec les « OVNI », confortant notre investigation dans la voie de ce que M. Peroni disait être celle d'une « enquête praxéologique, [attachée à] l'étude de la logique endogène de la pratique. Quelles relations, quelles entités, quels collectifs l'activité pratique instancie-t-elle ?<sup>53</sup> » Et cette recherche du Rize débute, comme en témoignent remarquablement les discussions de la plénière, par une explicitation des problèmes posés par la catégorie « ouvriers ». D'un côté, *on en sait beaucoup* sur eux en tant que population, c'est-à-dire en tant qu'ils sont une catégorie statistique et sociologique que contribuent à documenter des masses de travaux - le problème est de ce point de vue « déjà défin[i] dans [ses] traits principaux<sup>54</sup> ». Mais d'un autre côté, il semble que le Rize ne se satisfasse précisément pas de cette connaissance des ouvriers comme « *objet* » ; il entreprend d'en proposer d'autres sans se contenter de « constater quelle est la meilleure méthode [pour] résoudre<sup>55</sup> » son affaire. Il doit confectionner une méthode sur-mesure en s'inspirant certes de celle proposée par le *Parlement des invisibles*, mais aussi d'une kyrielle d'autres (dont celles des chercheurs résidents, de l'Orage, etc.) qui vont se tester tout au long de l'année 2014. D'autres façons de concevoir ces *gens*, d'autres manières d'aller « *au-devant* » d'eux, en évitant les porte-paroles tout indiqués (comités d'entreprises, syndicats), en se méfiant des « *mythes* » de l'histoire comme des agrégats de l'INSEE, et en considérant finalement qu'« une catégorie n'est ni un terme classificatoire, ni un concept descriptif,

---

<sup>51</sup> Expression empruntée à CALLON Michel, LASCOURMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.105.

<sup>52</sup> PERONI Michel, « "Déliation" quand tu nous tiens... », *op.cit.*, p.25.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.16.

<sup>54</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op.cit.*, p.596.

<sup>55</sup> *Ibid.*

[et] se présente plutôt comme une notion ou un opérateur qui sert à organiser des interprétations<sup>56</sup> ». C'est bien cette conception ethnométhodologie de la catégorie que l'on voit être activée : « ouvrier » ne saurait être « un jugement classificatoire portant sur une classe d'exemplaires reconnaissables<sup>57</sup> » puisqu'il semble au contraire, si l'on a bien suivi les échanges de la réunion, qu'on ne *reconnaisse pas ou plus* les « ouvriers ». Ce qu'ils « *sont* » échappe aux catégories ordinaires sous lesquelles on les décrit, de sorte que les « interprétations » que l'on en fait peuvent être insatisfaisantes ; à charge alors des riziens de rouvrir le dossier et de procéder à une nouvelle thématization et à une « resémantisation<sup>58</sup> » du problème (faut-il par exemple parler de « *peuple* », de « *prolétaires* », de « *précaires* » ?). Si, comme l'indiquait J. Dewey, les catégories « sont des points de vue à partir desquels certaines formes de conduite sont abordées et réglées<sup>59</sup> », c'est aux développements de cette enquête sur les catégories que nous allons devoir nous attacher, puisqu'elle va s'avérer être intimement liée à la problématique de « la mémoire ouvrière ».

Après la réunion, on assiste principalement à deux types d'explorations : la première consiste à agréger des données sociologiques et historiques concernant les ouvriers, ainsi que d'autres d'enquêtes susceptibles d'être prises pour exemple ; la seconde à se retrouver dans les réunions du pôle recherche pour prolonger les discussions esquissées à la plénière. Des articles de S. Beaud, de M. Bonneville, d'A. Desrosières et L. Thévenot, de M. Pinçon ou encore d'O. Schwartz s'accumulent dans le CMS ; Elisabeth<sup>60</sup> propose une « *résidence littéraire* » à partir de l'expérience de l'écrivain François Beaune et de son « *recueil de micro-histoires, vraies, rêvées, fantasmées, qui retrace l'autobiographie d'un "individu collectif méditerranéen"* » qu'elle nous invite à lire, considérant que « *cette expérience se serait particulièrement bien prêtée à notre "Ouvrier Villeurbannais Non Identifié"* » ; Jean-Robert, à son tour, nous mentionne les « *expériences de création littéraire* » de Ricardo Montserrat<sup>61</sup> « *pour fabriquer des fictions nourries des réalités de chacun* » ; Dominique et Delphine échangent quant à elles autour de l'histoire des ouvriers à Villeurbanne par la médiation d'un texte écrit par la première (et associé à des ressources archivistiques), dans lequel la seconde insère en rouge ses questions et demandes de précisions ; Xavier, lui, retravaille progressivement les versions de la fiche « *cadrage projet* » où sont consignées les citations relevées dans les tableaux et comptes-rendus d'Anne-Pascale - il faut « *prendre le mot "ouvrier" comme point de départ* », « *aider à comprendre ce que recouvre la réalité ouvrière aujourd'hui en s'appuyant sur l'expression des*

---

<sup>56</sup> CONEIN Bernard, « Classification sociale et catégorisation », In : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen et QUERE Louis (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.239-258, p.246.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> PERONI Michel, « "Déliaison" quand tu nous tiens... », *op.cit.*, p.16.

<sup>59</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op.cit.*, p.355.

<sup>60</sup> Responsable de la médiathèque.

<sup>61</sup> Voir URL : <http://www.peripheries.net/article283.html> (consulté le 22 janvier 2020)

*personnes qui se reconnaissent dans cette ou ces identité(s) culturelle(s) » - et énumère une gamme de questions à résoudre – : « Qui se dit encore ouvrier ? Est-on porteur d'une tradition ouvrière ? ». Ce qui est intéressant à mentionner alors, c'est que la jonction entre ces interrogations et les ressources agrégées allait s'effectuer entre autres dans les nouvelles « réunions-séminaires » des chercheurs et chercheuses en résidence. Fin 2013, Anne-Pascale, Xavier et Delphine m'avaient proposé de prolonger ma résidence sur l'année suivante et, à cette occasion, j'avais fait part de mon souhait de contribuer à la vie du Rize, en proposant notamment d'organiser un planning de réunions du pôle recherche et de faire des comptes-rendus de celles-ci ; ce projet a été ensuite, comme je l'ai indiqué plus haut, mené à bien en collaboration avec Nadia lors de son arrivée. L'idée de départ était d'ouvrir ces réunions à l'ensemble des personnels, pour que chacun puisse voir un peu mieux ce en quoi consistait, au juste, un métier de chercheur parfois obscur ; mais en pratique, cette velléité pédagogique allait s'intriquer à l'investigation rizienne sur les « ouvriers ». Ce n'était pas juste exposer la science, mais l'exposer dans un moment de l'institution où elle était - et en particulier une sociologie entendue comme experte en matière d'enquête de terrain et de prise de contact - attendue comme pourvoyeuse de pistes, voire de solutions, de sorte que cette fois-ci, le travail qui revenait d'ordinaire à Xavier, Delphine et Dominique allait être lui aussi partiellement collectivisé. Nos fiches de lecture, d'habitude préservées dans nos disques durs personnels, circulaient sur le CMS ; les articles compilés sur le CMS devenaient des ressources à discuter plutôt que des sources de citations ou des propos généraux à afficher dans l'exposition ; il s'avérait, au fil des rendez-vous, que nos problématiques méthodologiques, épistémologiques, théoriques, étaient exactement du même ordre que celles qui se posaient au Rize.*

Retraçons rapidement ces épisodes. Lors de la première réunion du pôle, le 25 février 2014, c'est Soraya qui présentait les « *difficultés et questionnements méthodologiques* » liés à l'activité de « *"produire" sa source en histoire orale* ». Jean-Robert, Elisabeth, Dominique, Laurence, Géraldine Z. et d'autres encore sont là présents et lorsque la chercheuse se demande comment éviter « *la peur* » du témoin à évoquer certains sujets, comment une « *grille [donnée] à lire en amont risque de trop structurer l'entretien selon les attentes du chercheur* », ils interviennent pour proposer leurs solutions acquises dans leur propre pratique de l'enquête, aussi bien que pour rattacher ces questions-là à celles que pose « *OVNI* » : faut-il vraiment « *faire des entretiens sociologiques avec les gens ?* » Comment éviter d'« *imposer notre façon de voir les ouvriers ?* » Est-ce que les grandes affaires de méthodologie d'entretien ne sont pas, en fait, du même ordre que celles qui se tiennent « *dans n'importe quelle relation humaine* » ? Et les riziens de nous apprendre comment fonctionnaient les « *porteurs de parole* » mis en place, en guise d'expérience pratique, lors de leur première formation avec l'Orage : « *on allait dans la rue avec des panneaux, les gens réagissaient ou pas* », « *il n'y avait pas de contrainte, on pouvait se déplacer facilement aussi* », «  *finalement c'était plus simple que de proposer des entretiens directement : on avait des paroles et après éventuellement on gardait leur contact pour*

*qu'ils reviennent nous parler* », etc. Le mois suivant, Manon nous « propose de réfléchir aux enjeux posés par la catégorisation des personnes » à partir de son travail sur les fiches du personnel de l'entreprise J-B Martin<sup>62</sup>. D'autres riziens sont là, qui se demandent « comment ne pas mettre les gens dans des cases ? » Quoi faire des « catégories normatives et utilitaires construites par l'administration étatique puis par les chercheurs pour connaître, compter ou contrôler les individus ? » Entre les ouvriers et les artisans ou les employés, « où définir la barrière ? » « Mais comment on fait, si on ne peut pas les mettre dans la case « ouvriers », alors que même l'INSEE fait ça ? », demande Anne-Pascale ; « en même temps les cases, comme vous dites Manon, nous aident à savoir un peu de qui on parle ; on est obligés d'en passer par là », indique Xavier. Nous prenons, tous et toutes, des notes ; des comptes-rendus sont faits qui circulent ensuite en direction des dossiers d' « OVNI » : nous produisons des textes qui servent d'appuis communs. En avril, c'est au tour de Maud : que faire de « la mémoire des témoins dans le cadre d'enquêtes orales » ? C'est l'occasion de revenir sur le film de L. Benitah et W. Chaïb sur le Chaâba évoqué en introduction : en constatant que le film produit avec l'IQMP « touche les gens », quoi penser alors de la quête de « la « vérité » historique si importante pour l'historien » ? Peut-être faut-il, s'accordent à dire les participants, « faire preuve d'humilité » et comprendre, comme ce film en a fait la démonstration exemplaire, que l'histoire ne peut « se passer d'une dimension mémorielle », non plus que d'une efficacité littéraire ou esthétique. Delphine nous décrit alors son travail, celui-là même que nous avons suivi à la séquence précédente, pour dire à quel point « la façon dont on va faire l'expo, il faut qu'elle soit parlante ; on ne va pas faire une leçon d'histoire aux ouvriers ». Dans l'échange avec l'équipe, nous comprenons que le dispositif des réunions au Rize est une occasion de constater l'inexistence de toute rupture épistémologique : les membres du Rize, professionnels des expositions publiques et des « digestions » de la science, ne sont définitivement pas qu'un auditoire. Ce que nous leur fournissons en références et en jargon, ils nous le rendent en pragmatisme : tout ce dont nous pourrions parler en comité restreint dans la fameuse « tour d'ivoire » est, ici, immédiatement rapporté à des médiations possibles, à des dispositifs concrets, à des façons de concevoir l'action publique. Ainsi, peu à peu, la « rupture » présumée entre chercheurs dits professionnels et professionnels « tout court » se dissipe-t-elle, là où elle tendait à être entretenue avec Boris<sup>63</sup> : Simona, nous présentant fin avril 2014 les « difficultés et paradoxes du positionnement du chercheur », insiste sur le fait que « les agents du Rize peuvent aussi

---

<sup>62</sup> On pourra se référer à la fiche Rize + élaborée par Manon (consulté le 22 janvier 2020), URL : [http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am\\_lerize/encyclopedie/fiche.php?ref=99](http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am_lerize/encyclopedie/fiche.php?ref=99)

<sup>63</sup> Sans reprendre toutes les notes qui font mention de Boris, indiquons qu'elles convergent toutes vers l'idée d'une séparation assez nette entre son travail et celui du Rize, quand bien même a-t-il participé à l'élaboration de certaines activités. Il m'explicitait lui-même cette rupture toute théorique : en même temps qu'il me racontait par le menu à quel point sa « déconstruction des discours politiques » et les travaux des chercheurs « changeaient des choses » au Rize, il considérait être « complètement indépendant ». Personne « n'intervient dans [son] travail, sauf par curiosité ». De ce point de vue, les réunions « ouvertes » entamées en 2014 ont marqué une inflexion importante pour le Rize, une « ouverture des horizons » (mot de Xavier lors d'une d'entre elles) qui, semble-t-il, peinait encore à être faite les années précédentes.

*être confrontés à ces enjeux éthiques et de posture professionnelle* » ; la séance se conclura sur la confirmation de « *l'impossibilité d'établir des recettes de ce qui devrait être un "bon" travail de terrain* » et « *sur le fait que la thématique traitée au cours de cette séance renforce notre éloignement de l'idée que le champ scientifique fonctionnerait dans une bulle, suivant ses propres lois sans dépendre du monde social dont il fait partie* ». En mai, la séance coanimée par Nadia et moi-même conduira au même constat : souhaitant interroger les « *catégories et représentations sociales* », nous voyions aux côtés des riziens qu'il s'agissait là du problème de départ d'« OVNI ».

Les enquêtes courantes n'abordent le plus souvent que certains aspects du phénomène sur lequel elles portent ; « la gamme des dimensions qui retiennent l'attention est limitée ; il y a des questions qui ne peuvent pas émerger, alors qu'elles sont cruciales pour la compréhension de la structuration du monde social. Il revient donc à l'enquête sociologique de les thématiser<sup>64</sup> » sauf qu'ici, cette thématisation était faite par une communauté hybride composée de « profanes<sup>65</sup> ». Ou plutôt, donc, de pseudo-profanes, car devenant finalement « expert[s] parmi les experts<sup>66</sup> ». Nous exposions, certes, nos enquêtes et nos procédures universitaires, mais nous apprenions dans le même temps à nous symétriser avec les membres du Rize : « leur science des choses, leur connaissance du territoire [nous] fournissaient des éléments pour commencer à réfléchir et à élaborer<sup>67</sup> ». Et donc à penser, en premier lieu, les modalités de ce que M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe nommaient « l'exploration d'un nouvel espace, celui de la coopération entre recherche confinée et recherche de plein air<sup>68</sup> » : nous contestions « les grands partages<sup>69</sup> » des épistémologues, non pas en *parlant d'épistémologie*, mais dans cette activité pratique de réunions qui, par ailleurs, n'était que la part émergée d'un iceberg de discussions informelles, de repas partagés, au cours desquels se réinventait le collectif « Rize ».

A grands traits, voilà à quoi ont ressemblé les débuts de l'investigation. On ne manquera pas alors de remarquer que la notion de « mémoire ouvrière », dont l'absence préalable avait été identifiée et problématisée par Xavier, n'apparaît plus guère non plus dans les échanges. Et pour cause : si nous ne savons pas qui sont les ouvriers, comment pourrions-nous parler de « leur » mémoire ? Ce qui est fondamental, c'est de comprendre que cette question qui constituait le point de départ de notre investigation – et nous positionnait contre des perspectives qui tendent à imputer d'emblée « la mémoire » à des sujets collectifs, la réduisant de fait à un genre d'histoire plus ou moins « reconstruite » de « groupes sociaux » pré-identifiés – revêt ici un caractère programmatique pour le

---

<sup>64</sup> QUERE Louis, « Pour un calme examen des faits de société », *op.cit.*, pp.81-82.

<sup>65</sup> CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.126.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.123.

<sup>67</sup> PERRAULT Pierre, *op.cit.*, p.120.

<sup>68</sup> CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.178.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.163.

Rize lui-même. De sorte que le projet de pragmatique de la mémoire, tel qu'établi en 2015 par M. Peroni et D. Belkis, était en quelque sorte concomitant avec et pour une part semblable à celui de l'institution villeurbannaise : « nullement portée à voir dans la mémoire une entité stable, bien identifiée, dont les propriétés sont indépendantes des usages qui en sont faits et à la constituer ainsi en "boîte noire", une telle perspective implique au contraire de postuler que nous ne savons pas *a priori* ce qu'il peut en être de cette entité puisqu'il s'agit précisément d'interroger la manière, pour une part idiomatique, dont elle est instanciée dans des contextes variés. Elle implique également de mettre au centre de la démarche l'enquête telle qu'elle est pratiquée par des acteurs engagés dans des projets mémoriels ou simplement confrontés à la nécessité de mobiliser des ressources mémorielles et de les agencer pour agir. Ainsi conviendrait-il de parler non de "mémoire" comme de l'objet à traiter par l'enquête sociologique, mais de "mémorialité" comme de ce avec quoi sont aux prises les acteurs ou instances engagés dans des entreprises mémorielles, ce qu'il leur appartient de spécifier et d'instruire par l'enquête, de faire tenir et de rendre sensible par des agencements pratiques.<sup>70</sup> » C'est en sociologues que nous décrivons cette démarche d'enquête du Rize, mais c'est bien le Rize lui-même qui est sans cesse aux prises avec cette « mémoire ouvrière » impalpable. L'expérience « OVNI », en ce sens, exacerbe les difficultés que pose au Rize, depuis sa naissance, la catégorie même de mémoire, puisque l'hypothèse de travail du temps fort consiste à tenter de dissoudre le « macro-sujet de type durkheimien<sup>71</sup> » qui occupe les statisticiens et les sociologues (« les ouvriers », « la classe ouvrière », etc.), et par là-même à ne plus pouvoir lui associer d'emblée, automatiquement, une « mémoire ». Aussi lui revient-il de penser dans un même mouvement le qui et le quoi de celle-ci : « le semblant d'individu collectif qui en constitue le support est [...] instancié dans le cours même de la dynamique engagée<sup>72</sup> » par l'institution. Et pendant des mois, cet individu-là est donc « *non identifié* ».

## II. L'Orage au Rize

C'est dans ce contexte que le Rize fait appel à la SCOP l'Orage. Dès le mois de mars 2014, Géraldine H. avait envoyé un email aux équipes pour leur rendre compte des discussions préparatoires : « *Nous avons eu une réunion hier avec L'orage (coopérative d'éducation populaire à Grenoble) concernant le temps fort "Ouvriers Villeurbannais Non Identifiés". Le but de cette réunion était de réfléchir à une méthode pour permettre au Rize d'aller à la rencontre dans un premier temps de personnes concernées par la question de l'identité ouvrière afin d'engager une réflexion collective et de faire émerger les thématiques de la future exposition. L'orage nous a suggéré d'utiliser la*

---

<sup>70</sup> PERONI Michel, BELKIS Dominique, « Pragmatique de la mémoire et enquête sur les régimes de mémorialité », *op.cit.* (non paginé)

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> *Ibid.*



*technique de l'enquête conscientisante, adaptée de l'enquête ouvrière de Karl Marx (1880). Vous trouverez ci-dessous et ci-joint quelques explications concernant cet outil [...]. Pour réaliser ces enquêtes, nous avons pensé former un premier petit groupe d'enquêteurs conscientisants, composé comme suit (si vous l'acceptez !), et qui pourra s'étoffer par la suite : Manon, Benjamin, Nadia, Simona, Géraldine H, Delphine, Jean-Robert. Afin de s'approprier la méthode d'enquête et de rédiger les questions, nous pensons suivre une formation de 2 jours. » En pièce jointe, nous trouvons deux articles de Raymond Debord<sup>73</sup> qu'il faut synthétiser rapidement puisqu'y est définie « l'enquête conscientisante » : « très proche [de l'enquête des] sociologues et [visant] à la connaissance d'une réalité sociale », elle se veut « un outil pour la libération des opprimés » et va donc « au-delà de la collecte d'information : c'est un moyen de conscientisation et d'organisation ». Saint Simon, A. Comte, E. Durkheim, K. Marx sont évoqués dans un état des lieux historique d'où il ressort la nécessité d'adopter une « conception solidariste de l'enquête » : « plus qu'un moyen de connaître de manière scientifique la situation d'une classe sociale ; plus qu'un moyen d'approcher les couches populaires et de se lier à elles ; l'enquête peut être un moyen d'agir pour développer une pratique militante conscientisante ». Si « nécessité » il y a, c'est parce que « les gens ne parlent pas. L'écrasante majorité n'a ni le temps, ni l'occasion, ni les moyens de parler. Elle ne fait que subir : subir la situation dans laquelle elle est reléguée par la société telle qu'elle s'organise et subir le discours et la pensée dominants ». Il s'agit dès lors de partir de la « conscience pré-critique » de ces muets, de leur « ressentiment confus et global contre les privilégiés » pour les mettre sur la voie d'un « processus de libération de soi-même ». La méthode de base pour ce faire est « le dialogue », conçu comme « point de départ » d'un « acte créateur » : ce dialogue est irréductible à « un acte de propagande » vertical du « militant » vers l'enquêté, dans la mesure où l'enquêteur lui-même doit être « en position d'apprendre » - « travailler avec les masses impose de ne pas laisser les gens expérimentés monopoliser le débat ». Le militant ou « animateur aura grand soin d'éviter tout ce qui peut ressembler à une "méthode descendante" [...], il est déterminant de savoir aller au rythme des gens, respecter la maturation des esprits et des débats, etc. » C'est cela, la conscientisation : un « processus d'apprentissage et d'influence entre des groupes de personnes de la classe populaire, immergées dans des situations d'exploitation, de domination et d'aliénation, et des intervenants et intervenants intérieurs ou extérieurs à la classe populaire, interpellés par ces situations et visant à les changer dans une interaction dialectique avec un processus plus global de transformation politique de*

---

<sup>73</sup> Respectivement intitulés « *Enquête et conscientisation* » (2001) et « *Qu'est-ce que la conscientisation ?* » (2004). Raymond Debord, successivement militant et membre du PCF, puis du PS (2005) et du PG (2011), avait notamment fondé le site [le-militant.org](http://le-militant.org) sur lequel était publiée la revue en ligne *Praxis*. Le premier des deux textes susmentionnés avait été ainsi diffusé en 2001, dans la troisième livraison de la revue ; au jour d'aujourd'hui, le site a été fermé. Quant au second texte, correspondant à la « Version rédigée d'un exposé présenté en juin 2004 sur la base du document "la conscientisation" édité par le Collectif québécois de conscientisation », il est consultable à l'adresse suivante (consulté le 20 janvier 2020) : [http://www.anim.ch/pxo305/pxo\\_content/medias/debord\\_r\\_qu\\_est\\_ce\\_que\\_la\\_conscientisation.pdf](http://www.anim.ch/pxo305/pxo_content/medias/debord_r_qu_est_ce_que_la_conscientisation.pdf)

la société ». Ainsi les « principaux intéressés » - les dominés – doivent-ils pouvoir progresser sur une échelle de « quatre niveaux de conscience » formalisés dans un tableau repris à C. Humbert<sup>74</sup> : de la « conscience soumise » (« fatalisme », « résignation », « non-perception des rapports dialectiques ») à la « conscience pré-critique » (« émergence comme sujet », « insatisfaction du statu quo »), vers ensuite la « conscience critique intégratrice » (« volonté de déterminer son propre devenir », « passage du « perçu » à l'analyse ») qui, à terme, débouchera sur la « conscience critique libératrice » (« dialectique permanente action/réflexion/action », « clarification de sa propre position socio-politique, en particulier chez les membres de la petite-bourgeoisie ou de l'appareil d'encadrement capitaliste »). Ces deux articles sont les premiers d'une série de textes envoyés au fil du temps par l'Orage et redistribués par Géraldine à l'ensemble de l'équipe. Ils participent, comme on le voit, d'une théorie de l'enquête qui, sur certains points, fait écho aux ambitions du Rize – le dialogue, la compréhension, la réhabilitation des gens que l'on n'entend pas - ; tandis qu'à un autre niveau, proprement critique, elle nous interpelle dans la mesure où elle semble conjuguer à la fois une certaine conception de « l'ouvrier arriéré<sup>75</sup> » ou des « faux prolétaires<sup>76</sup> » (ceux qui ont la « conscience soumise », le « lumpen<sup>77</sup> » de K. Marx) dont parlait J. Rancière dans *Le philosophe et ses pauvres*, et une visée émancipatrice qui en passe pourtant par une « rupture avec la logique de toutes les pédagogies<sup>78</sup> », c'est-à-dire par une volonté de ne pas faire de l'enquêteur-militant un « maître explicateur<sup>79</sup> ». Mais il ne s'agit pas pour nous d'entamer une analyse des textes isolée du champ pratique du Rize : toute la question est de savoir comment, en tant qu'appuis nouveaux versés au dossier en cours d'instruction, ils vont devenir des « opérateurs institutionnels de coordination<sup>80</sup> », selon les termes de D. Smith. Comment, plus spécifiquement, ils vont intervenir dans le « processus de régulation<sup>81</sup> » de l'expérience « OVNI », en fournissant aux riziens de nouvelles ressources sémantiques pour qualifier, catégoriser, déterminer *ce qu'ils font* (entre eux) et *ce dont ils parlent* (les « OVNI »).

Ce que propose l'Orage ne saurait, en effet, rester théorique. La coopérative d'éducation populaire dispose d'un catalogue de formation destinées aux entreprises comme aux collectivités publiques, avec des intitulés tels que « susciter la participation », « provoquer du pouvoir d'agir », « comment faire équipe ? ». Les journées de formation proposées par Géraldine consistent, selon les termes du contrat signé fin avril 2014, en un accompagnement vers une « démarche d'éducation

---

<sup>74</sup> HUMBERT Colette, MERLO Jean, *L'enquête conscientisante*, Paris : L'Harmattan (collection « Document de travail Inodep »), 2000, 88 pages.

<sup>75</sup> RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres*, *op.cit.*, p.124.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p.124

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.143.

<sup>78</sup> RANCIERE Jacques, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, *op.cit.*, p.26.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.215.

<sup>80</sup> SMITH Dorothy, *op.cit.*, p.174.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p.253.

*populaire politique* », via une « *alternance en plénière et échanges en petits groupes ; [des] analyses collectives des pratiques ; [la] construction de réponses collectives aux problèmes évoqués.* » Il s'agit bien de repenser les modalités d'organisation du Rize lui-même et d'ailleurs, les premières conséquences se font sentir durant la même période : nous recevons de Chrystel des invitations par voie d'email pour des « *réunions [qui] n'ont plus rien en commun avec nos réunions plénières "classiques", [elle a] donc proposé de baptiser cette nouvelle formule en "réunions orageuses" puisque la Scoop l'Orage nous a ouvert les yeux sur d'autres formes de réunions participatives.* » Les premières « orageuses » sont consacrées à une reprise des études quantitatives mentionnées à la séquence 8 : il en ressort la sous-représentation des ouvriers et la nécessité de suivre « *l'Orage [qui] préconise la méthode de l'enquête conscientisante* » pour trouver de nouvelles méthodes de communication et de travail. La formation de la SCOP s'engage donc début mai, donnant lieu à de singulières assemblées réunissant d'une part les tenants de « l'enquête conscientisante », convoqués pour rebattre les cartes organisationnelles du Rize ; et d'autre part les riziens, rompus à l'exercice de l'enquête et *déjà* engagés de surcroît dans un genre de « conscientisation » (au sens d'une volonté de donner la parole aux « invisibles », etc.) auprès des « ouvriers ». Les membres de l'Orage arrivaient donc en « *gens expérimentés* », pour reprendre le terme de R. Debord, sur un terrain *lui-même peuplé de « gens expérimentés »* ; cette mise en abîme de la problématique finissant, elle-même, par être prise pour objet par les chercheurs et chercheuses massivement présents au sein du Rize – conduisant notamment, on y reviendra, à une communication sur « l'affaire » de l'Orage au Rize au colloque du GIS Démocratie et Participation en janvier 2015 et à un article spécifique<sup>82</sup> co-écrit par Simona et moi-même.

## 1. Transmettre le « problème » de la mémoire

Le 12 mai, tandis que nous attendons Hugo et Natacha de l'Orage, Anne-Pascale met en place le dispositif de cette première journée de formation : les tables sont mises de côté, les chaises en demi-cercle, et sur un tableau apparaissent les noms des personnes que nous allons, nous apprend-elle, rencontrer le jour même pour réaliser des premiers entretiens conscientisants : Mme Pètre, Christophe (de la médiathèque), Ginette (de l'IQMP et qui annulera car malade) et enfin Yvonne, autre participante ponctuelle de l'IQMP, venue avec son mari René. Essentiellement des habitués du Rize, donc – le « *premier cercle* » -, qui vont en somme tenir lieu de cobayes à l'enquête. Une fois arrivés, les deux membres de la SCOP se partagent le travail : Natacha consigne le compte-rendu sur son ordinateur, et Hugo anime. Il nous explique que l'exposition doit être un « *outil mis au service des personnes* », et « *on verra ce qu'elles en font* » ; il faut « *prendre en compte les préoccupations des*

---

<sup>82</sup> TREMBLAY Benjamin, MATTIA Simona, *op.cit.*

*ouvriers à Villeurbanne et voir comment cette expo pourra leur servir en rapport à ces préoccupations* ». Il nous distribue des photocopies d'autres enquêtes déjà réalisées sur d'autres sites ; ce sont des ressources dont nous sommes invités à relever « *l'architecture et les intentions* » - il nous faut nous « *imprégner d'enquêtes déjà faites* » qui doivent, « *contrairement aux enquêtes plus sociologiques, qui sont formelles et souvent ne sont là que pour servir l'enquêteur* », permettre la conscientisation. Parmi la douzaine de participants - composée pour moitié d'employés du Rize (Anne-Pascale, Juliette, Delphine, les deux Géraldine) et de la directrice des équipements culturels et des ressources (Sylvie S.) - les membres du pôle recherche, qui forment l'autre moitié, se regardent d'un air sceptique à l'écoute des propos d'Hugo. En retrouvant mes notes pour rédiger cette séquence, j'y retrouve de façon prépondérante ma propre méfiance : qui sont donc ces gens qui présument du caractère « formel » ou « *sans liberté* » des protocoles sociologiques ? En piètre pragmatiste, j'écrivais alors mes critiques au lieu de photographier ou d'annoter les exemples proposés par l'Orage, rendant par la suite délicat l'examen de mon matériau... Continuons tout de même avec ce dont je dispose, c'est-à-dire des notes bien incommodes : Hugo nous laisse en binômes (un chercheur et un rizien) quelques minutes pour examiner les enquêtes exemplaires. Avec Géraldine Z., nous voyons qu'elles semblent reposer, en fait, sur une méthodologie sociologique classique, par batteries de questions du type : « *racontez-moi votre histoire* », « *depuis quand êtes-vous installé ici ?* », etc. Je fais alors part de notre interrogation mutuelle à l'ensemble du groupe : « *Si on demande d'emblée aux gens de nous raconter leur histoire, on va faire des questionnaires très classiques. Je ne vois pas trop quelle est la différence avec des entretiens traditionnels sur l'histoire ou les parcours des personnes. L'idée, c'était plutôt de savoir comment les gens eux-mêmes feraient pour concevoir le temps fort* ». C'est, répond Hugo, que « *le but n'est pas d'avoir une connaissance fine* » ; les questions sont juste « *un support pour aller parler avec les personnes* » et « *on ne sait pas où on va arriver, on aura peut-être même une expo qui finalement ne servira pas aux ouvriers* ». De plus, ajoute Anne-Pascale, « *on aura de toutes façons une expo, donc la remise en question est limitée. Le rendu est fixé, on a les contraintes institutionnelles, le budget... on est dans une phase intermédiaire mais on ne peut pas tout changer d'un coup, les choses sont planifiées, on a calé le temps fort début 2015 et il faut le faire* ». Autrement dit, le Rize et l'Orage étaient plus pragmatistes, chacun à leur manière, que je ne l'étais à cette époque : ma suspicion (partagée avec les autres chercheurs et chercheuses) était fondée sur une perspective consistant à croire que se présentait là, au Rize, une occasion de rendre l'institution transparente, en laissant le soin aux « ouvriers » de faire une intégrale « *auto-définition* », selon le terme de Xavier, d'eux-mêmes et de leur propre mise en exposition. Elle reposait aussi sur mes lectures de l'époque de J. Rancière, lequel plaçait au cœur de sa propre critique la spoliation de la parole ouvrière par le philosophe ou le « *sociologue roi*<sup>83</sup> » : je croyais voir, dans les questions

---

<sup>83</sup> RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres*, op.cit., p.239.

proposées par l'Orage, une autre déclinaison de cette confiscation, qui revenait comme toujours à soumettre les « muets » à un examen forcé pour ensuite parler à leur place. Bref, voyant naître là un écart entre les intentions idéales et les réalités pratiques, je passais à côté du véritable enjeu : les questions que nous proposaient l'Orage ne valaient pas *en tant que questions à résoudre*, mais comme leviers pour faire naître la parole, c'est-à-dire en tant qu'éléments de base d'une grammaire interactionnelle. Poser une question, c'est appeler une réponse, quelle qu'elle soit ; c'est engager l'autre « dans une conversation<sup>84</sup> » ayant, pour reprendre E. Goffman, un « effet contraignant et hypnotique<sup>85</sup> » dans le sens où cette conversation devient un « foyer d'attention<sup>86</sup> » - elle suppose, même *a minima*, que la personne questionnée prête attention à la proposition qui lui est faite, et réagisse. On pourrait plus précisément, avec B. Conein, considérer que toute question inaugure une « séquence d'offre<sup>87</sup> » : elle « délimite, sur un plan logique, en ouvrant des places vides, un espace possible qu'elle cherche à remplir par l'appel à un second locuteur réel<sup>88</sup> » ; elle offre au destinataire la possibilité de *participer* à l'interaction. C'est à partir de cette qualité ordinaire et en quelque sorte interpellatrice, fondatrice d'un espace dialogique, des formes interrogatives - qui est à la base du dispositif des « porteurs de parole » sur lequel on reviendra plus bas - que nous devons penser l'élaboration de nos propres questions pour « OVNI ».

Pour autant, indique Delphine, « *il y a quand même bien un problème de mémoire ouvrière, et il faut savoir ce qu'on va transmettre de ce problème* ». Engager la conversation ne saurait être le seul objectif et « *contrairement à ce qui est fait dans vos autres enquêtes [elle parle des enquêtes antérieures présentées par l'Orage], qui sont quand même plus axées sur l'action immédiate dans des centres sociaux par exemple, nous on travaille sur le long terme, qu'est-ce qu'on dit de notre ville, de la mémoire, de ce qu'on garde ?* » Hugo lui répond : « *On ne va pas récolter des informations, le but c'est d'avoir une réciprocité dans l'échange. Et peut-être que les préoccupations des gens sont différentes des vôtres. Ici au Rize, vous avez le préjugé que la mémoire c'est intéressant, mais peut-être que les gens ne voient pas ça comme ça* ». Nous y voici : le Rize discute de la catégorie « ouvriers » et du même coup ne peut présumer de ce que recouvre la « mémoire ouvrière » ; il la cherche pourtant toujours, et voilà que l'Orage envisage qu'elle pourrait bien ne pas être, en fait, ni ce qui importe à son public, ni par conséquent un thème susceptible de stimuler l'enquête ! Mais loin de voir là une opposition ou une contradiction, il faut au contraire comprendre que se tente, à ce moment-là, une re-thématisation du problème du temps fort sous la sémantique mémorielle. Car de quelle

---

<sup>84</sup> GOFFMAN Erving, *Les rites d'interaction*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1974, 236 pages, p.101.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.118.

<sup>87</sup> CONEIN Bernard, « Conversation et interaction sociale. Analyse de séquences d'offre et d'invitation », *Langages*, n°81, 21<sup>e</sup> année, 1986, pp.111-120, p.115.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p.117.

mémoire parle-t-on au juste ? Si l'on comprend bien, l'inquiétude du Rize porte sur la nécessité qui est la sienne de pouvoir *exposer quelque chose* dans les temps impartis ; or ce quelque chose ne saurait être une histoire ou une sociologie des ouvriers. A ce stade de leur avancée, les riziens tâtonnent encore : poser des questions qui ne « nourriront » pas, en termes de contenus, l'exposition, est un risque majeur par rapport à l'impératif de lancer le temps fort l'année suivante. Car quoi transmettre, sans contenus ? Peut-on se passer de la mémoire sous ses formes objectivées historiquement ou sociologiquement pour *parler de mémoire* ? Une piste nous est donnée précisément par Delphine : peut-être s'agit-il de transmettre cette mémoire comme « *problème* ». Transmettre, donc, *le problème du Rize lui-même face à cette mémoire*, et non un genre de mémoire passée à la moulinette de l'histoire. Et c'est bien sur ce terrain-là que l'Orage peut faire valoir son expertise : posons des questions non pas pour trouver des « *informations* », mais pour documenter le caractère problématique de l'enquête sur la mémoire ouvrière : imaginons des « *questions clivantes* », des questions « *choc, qui doivent faire polémique* ». C'est dans cette direction que nous construisons alors des questions pour les enquêtés du jour : « *Depuis quand habitez-vous/travaillez-vous à Villeurbanne ? Qu'est ce qui définit Villeurbanne selon vous, quelle est l'identité de la ville ? Qu'est-ce qu'un ouvrier aujourd'hui ? Villeurbanne est-elle une ville ouvrière ? Est-ce important d'en parler ? Que faut-il transmettre en priorité ? Comment transmettre ? Qu'est-ce qu'une exposition réussie ? Le Rize est-il légitime pour en parler ?* » Pour l'heure, s'il n'y a encore guère d'effet « *choc* » dans ces formules (contrairement à celles qui seront utilisées sur les pancartes des « *porteurs de parole* »), on doit remarquer néanmoins qu'elles ménagent une place importante à une sorte de réflexivité radicale : le comment, le quoi, et le qui de la transmission sont directement mis en jeu, alors même que « *l'organisation fonctionnelle* » du Rize fournit, d'ordinaire, toutes les réponses pratiques nécessaires à résoudre ces différents points (sous la logique du collecter/conserver/valoriser).

Chaque binôme se rend ensuite dans un bureau pour tester son premier entretien conscientisant : Géraldine Z. et moi rencontrons Yvonne, qui n'attend pas d'avoir une question pour commencer à raconter sa vie. Son père routier, sa mère femme de ménage, son arrivée en 1968 à Villeurbanne, son mari litier et sa « *poudre spéciale* » qui conférait un « *effet de bois* » sur les sommiers en métal ; son métier à elle d'« *assistante sociale aux ouvriers* » employés dans l'atelier de René, et les détails de l'atelier lui-même. Son époux, nous dit-elle, « *ne parle pas beaucoup, il dit, « bah, je soudais quoi », mais moi je lui dis, tu faisais du bon travail, c'est important* » ; il « *aime le bruit de l'atelier, il bricole avec les petits-enfants, il répare, il dépanne tout* ». Elle nous parle de Villeurbanne ensuite, où désormais « *il n'y a plus de commerce cours Tolstoï* », où « *on ne connaît plus les gens autour* », mais où « *c'est bien quand même* » - car « *ici c'était des usines, ça pullulait* », « *il fallait couper la circulation pour livrer les tubes de fer qui mesuraient plusieurs mètres* ». Les ouvriers ? « *Maintenant ils vivent mieux, nous on n'avait pas de voiture, on n'avait pas la carte de crédit* » ; et puis « *avant on voyait la différence entre les gens, et on avait les habits du dimanche,*

*maintenant c'est tous les jours pareil. » Elle a bien « quelques photos de l'atelier, mais sinon on a un voisin qui est soudeur, qui est encore vivant, qui pourrait vous intéresser. Il boit un petit peu, c'est pas grave ? » Pendant plus d'une heure, nous trouvons tout le nécessaire pour enrichir de détails l'histoire ouvrière de Villeurbanne ; mais de nos questions préparées aucune ne sera posée à Yvonne, dont le récit nous captive l'un et l'autre et n'offre, pour le coup, guère d'opportunités à une réorientation forcée vers un échange sur la perspective du Rize ou sur les modalités d'exposition.*

Dans le dernier temps de la journée, tout le monde se retrouve à nouveau dans la salle de réunion. Les premiers enquêtés sont là aussi, de sorte qu'il est délicat de dresser immédiatement un bilan de ce qui vient d'avoir lieu ; on assiste plutôt à un prolongement des entretiens sous un format collectif. René parle de son fils qui n'a pas repris l'atelier familial car « *ça devenait trop difficile, ça demandait des engagements financiers avec la concurrence* » ; Yvonne explique encore « *qu'on ne reconnaît pas un ouvrier maintenant, ils sont pareils, ils ont tous les mêmes baskets. Avant ils avaient les mains calleuses, à voir leurs mains on arrivait à voir ce qu'ils faisaient, et puis ils avaient des gueules, on les reconnaissait, les ouvriers, par leurs visages* » ; Christophe, quant à lui, explique qu'il a du mal à parler du monde ouvrier « *au futur* » : « *quand je me balade dans Villeurbanne, je vois au présent le paysage urbain de mon enfance, je vois l'usine Gillet en train d'être détruite, tous les jours ! Je vois l'image de ces pelleteuses qui détruisent un pan de l'histoire de Villeurbanne. C'est mes images d'enfant et ça me donne plus de plaisir que quand je vois le quartier actuel. Je suis très passéiste mais j'assume ce passéisme... Maintenant y'a plus rien, il reste plus rien. Il faudrait qu'on fasse une expo hors les murs, avec des balades. Il faut que les gens qui passent ici sachent qu'il y a eu toute cette histoire.* » Le constat semble être le même pour tout le monde : les choses ne sont plus ce qu'elles étaient et, définitivement, il y aurait bel et bien une difficulté réelle à voir, à reconnaître les ouvriers d'aujourd'hui – à les reconnaître comme membres d'une catégorie distincte de la population. Mais était-ce là l'enjeu de cette première expérience conscientisante ? Hugo reprend la main : il faudra aller « *chercher la parole des premiers concernés, les ouvriers encore en activité* », car là, « *on a trop de descriptif* ». Delphine confirme : « *Il y a des choses qu'on sait déjà sur les ouvriers, on ne va pas faire comme si on ne savait rien et tout réinventer. On connaît déjà des choses sur cette histoire, sur les usines. La vraie question c'est, pourquoi le Rize parle de ça ?* ».

Dans les jours qui suivent, Delphine nous indique que « *pour en avoir reparlé avec certains, il apparaît qu'un moment d'échange et de retour sur la formation de l'Orage serait le bienvenu !* » Nous nous retrouvons dans la foulée pour faire le point sur la prestation de la SCOP, et pour recalibrer le dispositif d'enquête : Nadia et moi-même allons proposer une version alternative du questionnaire

utilisé le 12 mai, structurée en trois axes : les « *représentations du monde ouvriers*<sup>89</sup> » ; le « *lien au Rize / la personne comprise comme force de proposition*<sup>90</sup> » ; le « *parcours personnel / la personne comprise comme témoin*<sup>91</sup> ». Il s'agit donc d'une version « augmentée » plutôt qu'alternative et qui, on le voit, tentait de faire tenir ensemble à la fois un souci factuel (parcours de vie, conditions de vie en tant qu'ouvrier, etc.) et une réflexion sur le geste même du Rize. Ce sont ces questions qui seront reprises dans la version définitive du guide d'entretien, retransmis par Géraldine à toute l'équipe et augmentée d'une page à remplir par les enquêteurs. En effet l'idée n'est pas d'enregistrer les gens, ni de procéder à une analyse sociologique de ce qu'ils racontent, mais d'établir à chaque fois un compte-rendu synthétique : à charge de chaque rizen d'indiquer « *une phrase [qui l]'a particulièrement touché* » et « *d'autres éléments [qu'il] retiendrait* », on y reviendra... Mais reste à savoir comment rencontrer les « *premiers concernés* » ! Le moins que l'on puisse dire, c'est que le Rize, à ce stade, est pris dans les méandres de l'enquête de terrain, à la façon des chercheurs « professionnels ». Il est alors intéressant de remarquer l'arrivée, début juin, d'une autre intervenante : Myriam, réalisatrice sonore, va à son tour enquêter sur l'enquête du Rize. Elle accompagnera certains entretiens consciencieux en les enregistrant cette fois (et en les déposant, stipule son contrat, « *dans leur intégralité aux archives municipales* »), mais sera aussi attentive aux « *origines du projet* » en procédant à des « *interviews des personnes du Rize à l'initiative de ce projet d'exposition* ». Autrement dit, le Rize à ce stade multiplie les attachements : l'Orage, les chercheurs, la réalisatrice, participent d'une « *nécessaire ouverture du collectif de recherche*<sup>92</sup> » face aux « *problèmes jugés bizarres, incongrus, inquiétants, inattendus*<sup>93</sup> » posés par « *OVNI* ». Comment aller au-delà du « *premier cercle* » des habitués du Rize ? Les discours de Christophe, comme ceux finalement des « *témoins* » comme Yvonne, sont *déjà connus* : la « *vraie question* » dont parle Delphine, celle-là même qui émergeait lors de la première plénière consacrée au temps fort, peine à être élucidée. C'est donc bien la dynamique d'enquête qui devient en elle-même un thème de préoccupation ; la « *pertinence des critères*<sup>94</sup> » qui l'organisent (qui est « *concerné* » ? Qui rencontrer ? Quelles questions poser ? Pour répondre à quelle problématique, au juste ?) est en débat et finalement la « *démocratie comme méthode, [...][c'est-à-dire] une entreprise collective de production de connaissance (l'enquête) à laquelle toute personne qu'un problème public*

---

<sup>89</sup> Avec des questions du type : « *Dans votre vie quotidienne, est-ce que vous rencontrez beaucoup d'ouvriers ? Est-ce que vous diriez qu'il y a eu un changement dans la façon d'être des ouvriers, par exemple au niveau des vêtements... est-ce qu'on peut "reconnaître" un ouvrier ?* »

<sup>90</sup> « *Est-ce que vous avez déjà vu ou participé à des événements culturels qui vous ont semblé "réussis", sur une thématique proche ? Ou alors des manières d'aborder le sujet qui, à l'inverse, vous semblent ratées ou insatisfaisantes ? Comment verriez-vous une exposition sur les ouvriers ? Qui est-ce que vous nous conseilleriez de rencontrer pour participer à cette réflexion ?* »

<sup>91</sup> « *Quelle était la profession de vos parents ? Est-ce qu'ils vous parlaient de leur métier ? Par rapport à vos enfants, est-ce que vous leur parlez de votre travail ?* »

<sup>92</sup> CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *op.cit.*, p.149.

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> OGIEN Albert, « *Pragmatismes et sociologies* », *op.cit.*, p.571.



intéresse contribue, à égalité de compétence et en s'engageant dans une démarche expérimentale, à apporter une solution rationnelle<sup>95</sup> », s'avère être plus délicate à mettre en œuvre qu'à théoriser ! Comme l'a très justement fait remarquer A. Ogien, la théorie deweyenne « ne se prononce pas vraiment sur ce que les individus peuvent et doivent faire concrètement pour pouvoir organiser et conduire une enquête<sup>96</sup> », or c'est exactement ce problème qui se pose au Rize. Il souhaite, explicitement, adopter un mode opératoire « *participatif* » et « *démocratique* » mais, de fait, semble en quelque sorte pris au piège d'une logique d'enquête formelle, qui suit les canevas classiques de l'investigation en sciences sociales. En fait de « *conscientisation* », au sens entendu plus haut, il semble n'avoir récolté, pour l'heure, que des informations ; en fait de « *dialogue* » enfin établi avec des interlocuteurs voués au mutisme, les enquêteurs ont plutôt écouté, patiemment, des personnes déjà bien connues et on ne peut plus disertes pour raconter leur vie par le menu !

## 2. Réviser le « plan de bataille »

Ces difficultés vont être précisément au cœur de la seconde journée de formation en présence de l'Orage, le 13 juin – à laquelle Myriam assiste pour « *recueillir notre parole en tant qu'équipe du Rize* », et trouver matière à retracer, à sa façon, l'expérience. Au programme du jour, nous indiquent Natacha et Hugo, un « *retour sur la dernière journée, car on s'est beaucoup questionnés sur notre entrée en matière. Il faut arrêter d'avancer, avancer, avancer, et se remettre à égalité sur nos intentions concernant l'expo* ». Commençons, nous proposent-ils, par un temps de « *doutes et certitudes* » : chacun doit signaler sa prise de parole (« *je prends* » / *je laisse* ») et faire état de son point de vue. Géraldine Z commence : « *Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il faille faire intervenir d'autres personnes sur le monde ouvrier, mais je ne suis pas sûre qu'il faille se cantonner aux ouvriers. Puis j'ai des doutes sur l'échange dans l'enquête conscientisante : on est censés parler autant que les gens, mais en pratique ça ne se passe pas comme ça* ». Anne-Pascale : « *Je suis certaine que c'est une bonne thématique pour expérimenter ce mode participatif, mais j'ai des doutes sur le temps qu'il nous reste et dont on aurait besoin pour la méthode conscientisante, pour faire plus que des simples entretiens. Je ne suis pas sûre qu'on arrive à faire des entretiens réciproques* ». Juliette : « *Je suis sûre de l'intérêt du sujet, par contre j'ai des doutes sur la durée du temps fort qui sera de six mois au lieu de quatre, sur la possibilité de continuer le travail une fois l'expo lancée, et puis comme les autres, sur l'outil de l'enquête conscientisante* ». Manon : « *Ma certitude c'est qu'il faut partir de la question du sens du mot « ouvriers », et ne pas s'adresser qu'aux ouvriers, mais j'ai peur qu'on n'avance pas* ». Delphine : « *Ma certitude porte que le fait de dialoguer avec ceux dont on parle, de faire un temps fort "avec" et pas "sur", mais j'ai des doutes sur la méthode. Soit on est*

---

<sup>95</sup> *Ibid.* p.572.

<sup>96</sup> *Ibid.* p.573.

*enquêteurs en quête d'informations, soit on est dans un dialogue* ». Géraldine H. : « *Je suis sûre du rôle du Rize pour traiter ce sujet, le Rize est légitime à proposer un espace d'échange et à valoriser ce que eux, les gens, savent, mais j'ai des doutes sur le temps qu'on a et sur la possibilité de faire des enquêtes conscientisantes* ». Simona : « *Moi je suis certaine de la motivation et de la cohésion de l'équipe pour expérimenter quelque chose, mais je ne suis pas sûre de la traduction des principes de l'éducation populaire dans une institution culturelle* ». Hugo prend acte de cette convergence des doutes sur la méthode : « *Je suis certain qu'on vit ensemble une démarche de doute qui vient déconstruire le rapport à la culture. Ma certitude c'est que co-construire est un mot d'ordre creux, qui ne veut rien dire. C'est facile à dire, mais comment faire, c'est encore autre chose. Mon doute, c'est qu'on risque de faire une ethnographie, une immersion qui me dérange, au lieu de faire un outil au service des premiers concernés, des plus opprimés.* » Par petits groupes, nous nous attelons autour de nouvelles phrases : « *c'est quoi le(s) problème(s) ?* » « *Dans l'idéal, hors de nos contraintes, qu'est-ce qu'on ferait ?* » Après cela, il faudra « *réintroduire la contrainte* » par des propositions concrètes qui constitueront un « *plan de bataille* » : « *Peut-être, indique Hugo, qu'on ne fera que démystifier une vision des ouvriers, sans faire un travail politique de fond* ».

Je me trouve associé à Delphine et Hugo, et il faut encore reprendre en substance les échanges pour saisir la dynamique de l'affaire. « *Il y a une énorme envie de faire participer, dit Delphine, mais en même temps on ne peut pas forcer les gens à être concernés* ». Hugo, sur le paperboard, note : « *les gens n'ont rien demandé* ». « *Les gens ne sont projetés pas dans les objets culturels* » - il note alors : « *potentiel dépolitisant du culturel* ». « *Nous, on pose ce frein du départ face au risque du culturel, c'est un objet qui ne fait pas vivre le politique. On est là pour freiner la tentation d'une culture dépolitisée, or les ouvriers c'est ultra-politique, c'est pas culturel. Du coup je n'arrive pas à faire le lien entre la définition de l'ouvrier et sa prise en charge par l'éducation populaire et la problématique du patrimoine* ». Ce sur quoi achoppe Hugo, c'est bien sur le problème de la jonction entre deux champs sémantiques : autant il lui est aisé de traduire en direct, sur le paperboard, les phrases de Delphine, autant il semble buter sur l'ouvrier comme « *patrimoine* » ; s'engage alors un éclaircissement conceptuel. « *Comment tu définirais le patrimoine ?* – Hugo : *Il sert à lire le présent, je ne dis pas qu'il est froid et dépolitisé mais...* - Delphine : *La question c'est, qu'est-ce qui dans ton présent va nous aider à choisir ce qu'on garde du passé, et pas tellement connaître le passé pour comprendre le présent.* - Hugo : *Les ouvriers sont d'abord des opprimés, dans le passé comme dans le présent.* – Delphine : *ça me gêne de dire que la question politique c'est de sortir les gens de leur position d'opprimés. D'où on peut préjuger de cette condition-là ? Comme nous, on ne préjuge pas de ce qu'est le patrimoine, ben là c'est pareil.* – Hugo : *L'ouvrier, c'est celui qui n'a que ses bras, c'est pas une catégorie ou une culture mais c'est une position dans la société ; le travail politique il est à faire là, dans ces rapports de force avec les dominants. La démarche d'éducation populaire c'est prendre conscience de ces rapports sociaux pour pouvoir agir dessus quand il y a des inégalités qu'on*

veut transformer. Donc, soit on a les "lunettes culturelles" dont parle Franck Lepage<sup>97</sup>, soit on a les "lunettes du politique" et on voit un rapport de classe. On doit décortiquer et reconnaître les "champs" comme disait Bourdieu, en action. Donc le problème il est là, nous on tire vers là et vous vous êtes à un niveau différent. On intervient pour dire qu'on n'a pas de différences culturelles mais des différences politiques, du coup le compromis culturel/politique me paraît difficile. Quand on emploie le mot "opprimés" c'est dur pour vous. – Delphine : C'est juste difficilement conciliable. On va pas offrir un changement des conditions de travail. – Hugo : Pourquoi ? – Delphine : C'est pas le but. Ce serait idéal de changer le monde mais je voudrais pas mentir aux gens, je ne vais pas les aider à boucler leurs fins de mois. Il y a un truc compliqué entre le "pourquoi pas" et le "soyons modestes". – Hugo : Ce qui changerait les comportements entre le Rize et le public qui ne vient pas, ce serait une inversion totale de la posture. Mais est-ce que ça marchera dans les contraintes, dans les délais... ». Ce qu'il nous faut relever, c'est que l'un et l'autre « s'auto-identifient et s'auto-définissent à partir des éléments situationnels en jeu, [...] ce que les ethnométhodologues appellent "la descriptibilité réflexive" [de leur] organisation particulière, qui est à la base de la propriété "auto-organisante" de ces organisations mêmes<sup>98</sup> ». Hugo et Delphine explicitent leurs positions – leurs « lunettes » - et thématisent les écarts entre l'une et l'autre ; en l'occurrence, la conversion du langage du Rize (où il est question de culture, de patrimoine) vers celui de la SCOP (où il est question d'opprimés, de rapports de forces) est rendu problématique dans la mesure où chaque champ sémantique appelle à des modalités d'action pratique spécifiques. C'est bien pourquoi il m'a fallu d'entrée être attentif aux opérations textuelles, aux tableaux où s'inscrivent des propositions, aux passages d'un énoncé oral à un compte-rendu écrit : « le texte construit des subjectivités et des agents, c'est-à-dire des objectifs à poursuivre, des tâches à accomplir et des catégories de personnes avec lesquelles entrer en relation<sup>99</sup> ». Convertir les « ouvriers » en « opprimés », c'est bel et bien modifier de part en part le plan d'action typique du Rize (un scénario d'exposition qui « donne des clés de lecture ») en en faisant un « plan de bataille » participant à un genre de lutte des classes. Et du même coup, si la question de la rencontre avec les « ouvriers » reste à ce stade toujours irrésolue, c'est la rencontre entre la SCOP et l'institution qui se trouve elle-même débattue. Si, comme l'indique J. Zask, une rencontre est « une relation par laquelle les entités reliées [...] se transforment mutuellement et se dotent de traits ou de constituants nouveaux, qui sont relatifs à l'expérience même de la relation, la rendent possible ou en découlent<sup>100</sup> », une « situation qui est fondatrice de commun<sup>101</sup> », ce qui se teste lors de cette journée de formation c'est la possibilité de tracer ce commun, c'est à dire de se rencontrer

---

<sup>97</sup> Militant fameux de l'éducation populaire, il est membre fondateur de la SCOP « *Le Pavé* » en 2007 (Rennes), dont s'inspire « *L'Orage* ».

<sup>98</sup> WATSON Rodney, *op.cit.*, p.26.

<sup>99</sup> BARTHELEMY Michel, MALBOIS Fabienne, *op.cit.*, p.34.

<sup>100</sup> ZASK Joëlle, « L'enquête sociale comme inter-objectivation », *op.cit.*, p.156.

<sup>101</sup> *Ibid.*

véritablement. Cette difficulté, qu'identifient les acteurs eux-mêmes, n'est de surcroît pas réductible à une divergence de « points de vue » ou de « postures » morales ou théoriques : elle émerge au milieu de contingences et de contraintes (temporelles notamment) qui, en quelque sorte, obligent le Rize et l'Orage à être pragmatiques. Delphine et Hugo semblent bien d'accord sur « l'idéal », qui serait qu'il n'existe plus d'opprimés ! Comme ils s'accordent à dire que cet idéal est, eu égard précisément aux objectifs du Rize, inatteignable. Le désaccord, alors, porte sur les leçons à tirer de cet état de fait naissant : c'est la question de savoir si un « compromis » est possible (Delphine) ou même souhaitable (Hugo). Question qui sera prolongée dans la mise en commun des réflexions en groupes : faisant état d'une impression de « *se jeter à l'eau sans savoir nager* », Juliette se demande si « *le Rize est vraiment attendu sur ce terrain, et comment ça va impacter son image publique* » ; expliquant qu'il existe un « *consensus polysémique, on a le mot ouvrier mais on en donne des définitions différentes* », Simona demande également si « *l'absence d'élus et de cadres de la ville dans la démarche ne risque pas d'entraîner de l'incompréhension* ». Ce que confirme Anne-Pascale : « *Si on fait ça, il faut que les élus expriment un avis pour qu'on puisse connaître notre marge de manœuvre, savoir jusqu'où on va* ». On voit directement apparaître les conséquences du chamboulement sémantique (et pratique) proposé par l'Orage : s'il s'agit de faire du « *politique* » et non du « *culturel* », alors le Rize se met en demeure d'impliquer les hommes et femmes politiques de Villeurbanne, soit de revendiquer une nouvelle définition du politique même, bien différente de celle qui prévalait à sa création et de celle que nous avons vue être traduite dans ses activités courantes. Or, nous dit Delphine, « *le but n'est pas de faire conflit mais de donner un terrain d'expression au conflit* » ; autrement dit, non pas d'appuyer une éventuelle révolte des « *opprimés* » mais d'en faire état, si tant est qu'elle existe et qu'elle soit une façon appropriée d'aborder le temps fort. « *Dans l'idéal, dit-elle, il faudrait mettre en lumière les contradictions, que le conflit soit approprié* » : « *Moi je dirais "dévoiler"* », lui répond Hugo. Sa collègue Natacha poursuit : « *Il faut que l'expo produise de la colère* » ; à quoi Anne-Pascale répond : « *Je dirais plutôt qu'elle produise de la réflexion* ».

B. Latour disait du monde commun qu' « il est à faire, il est à créer, il est à instaurer. Et donc, il peut rater. [...] Si le monde commun est à composer, on peut rater sa composition<sup>102</sup>. » Ce qui se déroule ici sous nos yeux relève de cette problématique : le Rize ne sait pas comment composer avec les « ouvriers », et il ne sait pas non plus comment composer avec l'Orage (« *Anne-Pascale : On n'est pas d'accord sur l'angle d'attaque* »). La possibilité d'un échec, d'un *ratage*, fait à ce stade son chemin dans les esprits. Les divergences qui s'explicitent au fil des échanges ne sont pas résolues ; elles n'empêchent toutefois pas la confection du « *plan de bataille* » qui occupe le reste de notre seconde journée de formation. Car il faut bien, malgré tout, *faire quelque chose*, et renouer avec les

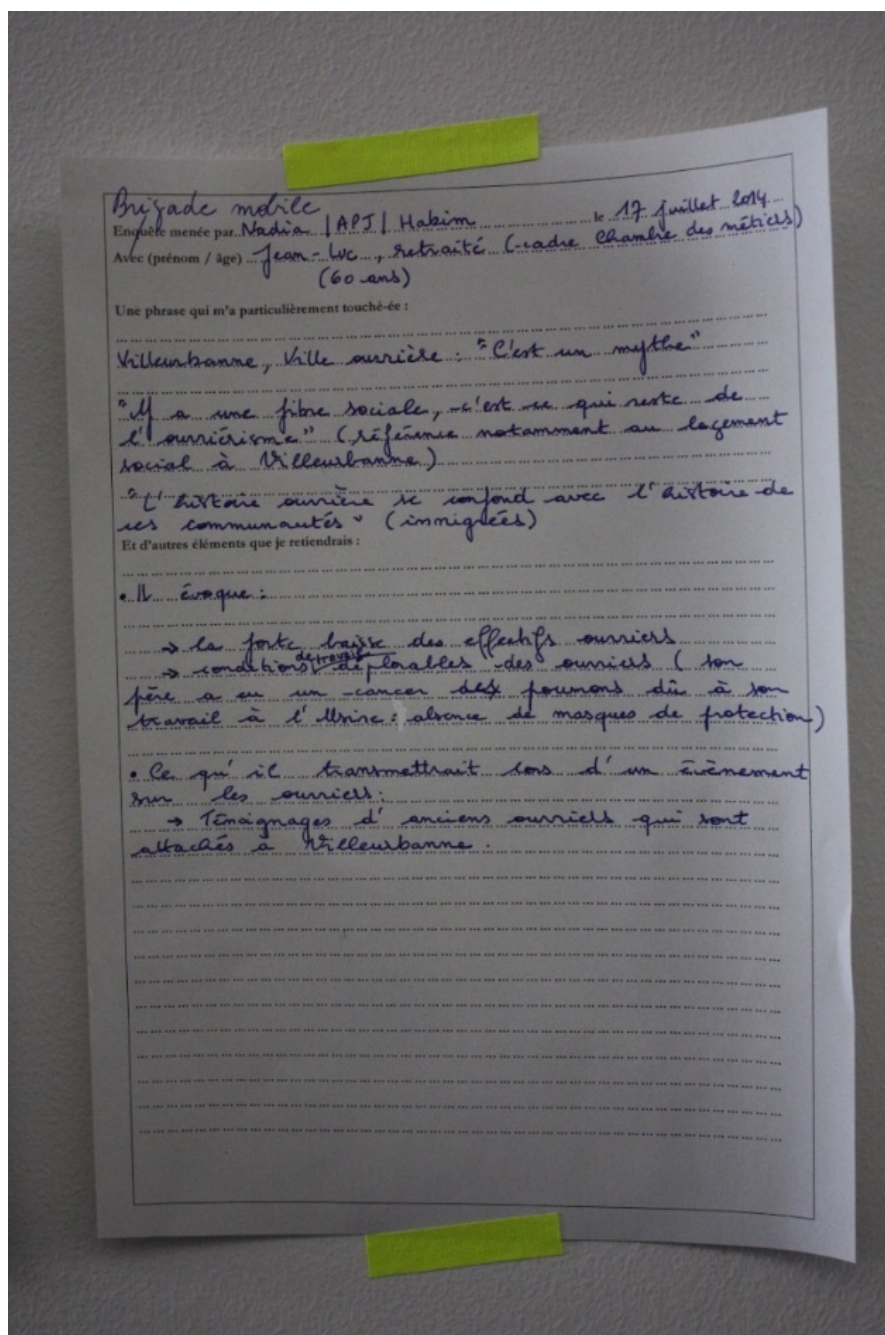
<sup>102</sup> LATOUR Bruno, « Il n'y a pas de monde commun : il faut le composer », *op.cit.*, p.40.

« OVNI » : comment « *éviter d'entendre les habitués qu'on a déjà vus 500 fois ?* » Comment penser une « *exposition hors les murs qui touche un nouveau public ?* » En s'attelant de nouveau à la méthode d'enquête, nous travaillons alors à l'exploration des voies pratiques du « *compromis* » : peut-être est-il possible de dépasser, comme l'on dit, les écarts théoriques ou politiques qui séparent les uns des autres – il s'agit de les « mettre à l'épreuve de l'expérience<sup>103</sup> ». Les « *propositions concrètes* » qui se formulent alors ne sont pas « concrètes » simplement parce qu'elles portent sur des dispositifs empiriques : elles concrétisent littéralement, elles « pragmaticisent » les idées et les catégories explicitées par les uns et les autres. Sans reprendre ici l'intégralité des travaux des groupes, voyons qu'ils se rejoignent sur l'abandon définitif des guides d'entretien et sur le déploiement du dispositif des « *porteurs de parole* » (ou « *brigades mobiles* »). De quoi s'agit-il ? De « *faire réagir de suite* », indique Hugo, les personnes, en affichant des « *phrases pieds-dans-le-plat* », des « *questions un peu scandaleuses* » sur des pancartes ou des stands. On peut espérer que, dans les lycées professionnels, aux sorties des usines ou des cantines, les gens soient « *interpellés* » et viennent échanger avec les riziens, donnant l'occasion à ces derniers de nouer un contact et d'inviter les gens à en dire plus sur eux-mêmes, voire à participer plus avant à la conception du temps fort. Une soixantaine de phrases sont conçues : « *Les ouvriers, c'est du passé* », « *Aujourd'hui il n'y a plus de boulot pénible à Villeurbanne* », « *Ouvrier = exploité* », « *Les jeunes n'ont plus envie de travailler* » ; elles sont consignées dans un fichier qui sera redistribué à toute l'équipe et associé à un planning d'inscription mentionnant des lieux où se rendre (« *Laurent Bonnevey* », « *Devant la MJC* ») et quelques consignes importantes, notamment celles consistant à « *prendre un stylo et une feuille pour noter des contacts et des rendez-vous pour les personnes que vous allez sentir motivées* ».

Dans les semaines qui suivent, les uns et les autres vont donc activer ce dispositif des « *porteurs de parole* » et en rapporter/reporter au fur et à mesure les prises sur le mur du couloir du premier étage. Le tableau du CMS mentionné plus haut, indiquant la liste de contacts, va progressivement recenser des dizaines de personnes nouvelles avec leurs coordonnées et quelques « *infos* » sur la façon dont elles ont été rencontrées (« *rencontré sur le marché de Grandclément par Delphine et Géraldine Z* », « *rencontré à la sortie du centre de loisir de la MJC, actuellement en formation cariste* »). Les comptes rendus se multiplient ainsi sur le mur, sous la forme suivante :

---

<sup>103</sup> BIDEF Alexandra, QUERE Louis, TRUC Gêrôme, *op.cit.*, p.61.



Les pages sont à chaque fois plus ou moins remplies ; elles recensent essentiellement les phrases jugées « marquantes » ou « touchantes » (« *Le capitalisme a piégé les gens, il n'y aura pas de grand soir* », « *Des ouvriers, il y en aurait encore si les gens étaient prêts à payer pour des objets qui durent* », « *Mais c'est pas une ville ouvrière, Villeurbanne !* »), de l'ordre de l'opinion ou du témoignage. Si celles-ci serviront de base à la suite des discussions, c'est surtout l'agrégation des contacts qui va s'avérer utile pour le Rize dans la mesure où les personnes les plus « motivées » allaient être conviées à un « *grand atelier participatif* » quelques mois plus tard, pour être directement associées à la conception de l'exposition. Ce sera le troisième temps de notre séquence, au cours duquel la thématique mémorielle en viendra à être réintroduite sous un format original.

### 3. L'individuation du Rize à l'épreuve de l'Orage

Avant d'en arriver là, il nous faut nous arrêter sur l'événement intervenu en date du 4 juillet 2014, à savoir le désistement de l'Orage. Dans une longue lettre adressée au Rize, la SCOP dresse la synthèse d'une « *expérience que nous vivons ensemble cette année [et qui] n'est pas sans bousculer les principes et les modalités concrètes de l'éducation populaire politique de l'Orage. De votre côté la démarche entamée semble également soulever de nombreuses questions qui ont le mérite de nous questionner tous et toutes sur notre engagement professionnel et politique* ». Le principal problème réside en ce que « *nous redoutons que cette démarche entamée avec le Rize produise un effet inverse à celui porté dans l'éducation populaire (qui serait, dans l'idéal, de mettre une structure au service des préoccupations de personnes "dominé.e.s" socialement afin de permettre une transformation de leurs conditions de vie) en mettant des personnes au service d'un projet culturel non seulement extérieur à leurs préoccupations, mais de surcroît vecteur de domination symbolique, et concourant à la production de systèmes de valeurs alimentant la distinction sociale. Et d'autre part au service d'une commande institutionnelle poursuivant ses propres intérêts dans le champ politique.* » L'Orage tâche alors de retracer l'histoire du problème, qu'il est important de reprendre en longueur : « *Nous sommes allés trop loin dans l'ébauche de la démarche, empiétant ainsi largement sur la préparation concrète de l'intervention. Ce qui a d'emblée empêché une analyse collective de la situation, un travail d'équipe de l'Orage sur le travail des "intentions", et nous a plongés de suite dans un travail opérationnel qui a engendré nombreuses contradictions, voire impossibilités. [...]. Par ailleurs, nous sommes depuis le début en désaccord au sein de l'Orage sur les possibilités de mener à la fois un travail sur les intentions et un travail opérationnel dans le format "vendu". Là où nous aurions dû proposer en premier lieu un travail conséquent d'analyse collective des rapports sociaux complexes jouant dans la situation, un travail sur la commande institutionnelle et le cadre assujettissant qu'elle engendre... Nous nous sommes en fait lancés avec vous, beaucoup trop vite, dans une démarche certes expérimentale, mais surtout bien trop opérationnelle et technique. Ce qui va à l'encontre de ce que nous portons dans notre approche critique de la "participation". [...] Une autre partie des explications est plus en lien avec le Rize. La principale difficulté concerne la difficulté à "lâcher" le résultat concret : produire une exposition. Malgré de sincères volontés, nous avons ensemble largement sous-estimé le fait que vous n'imaginiez pas ne pas produire cet objet culturel dans les temps. Ce fait, qui empêche le travail des désaccords et de la conflictualité dans votre équipe, semble au final bien plus aliénant que les contraintes de temps et de moyens. Cet aspect est sûrement celui qui empêche cet "entre deux" (entre ce que vous faites déjà et une démarche d'éducation populaire "pure et parfaite") d'exister. Ces contraintes nous empêchent donc tous et toutes de vivre une démarche réellement expérimentale [...]. En second lieu, nous assistons ensemble à une résistance certaine de nombre d'entre vous à prendre en compte les rapports sociaux en jeu dans votre situation. Les*

*quelques tentatives d'utiliser l'enquête à cette fin (travailler les positions de "Culture", de "l'institution", de "classe moyenne", "d'universitaire"...) n'ont pas été retenues, au profit d'une approche de "questionner l'autre", de "travailler ses représentations", de "déconstruire le mythe ouvrier", etc. C'est donc bien par souci de ne pas trahir/pervirter une démarche d'éducation populaire ou au moins une véritable expérimentation que nous faisons la proposition qui suit : Aussi, pour la journée du 27 septembre, nous ne souhaitons pas vraiment contribuer à mettre au travail des personnes qui n'ont rien demandé au service de la production d'une exposition du Rize aussi rapidement, sans questionner plus la commande institutionnelle, culturelle et municipale avec les premier-e-s concerné-e-s. Nous aurions l'impression de contribuer à étaler le vernis de la "participation". Il faut selon nous, à ce stade, renoncer à l'objectif d'une co-construction émancipatrice. L'objectif de contribuer à une transformation sociale bénéficiant aux premier-e-s concerné-e-s nous semble aujourd'hui difficile si la journée du 27 septembre doit servir à préparer l'exposition avant tout. Ce qui nous semble encore à notre portée, est une visée de transformation (modeste) des postures, des points de vue, du regard des agents agissant au Rize. Pour cela, si vous êtes partant-e-s, nous souhaiterions plus un temps de travail sur ce sujet avec vous et les personnes qui auront participé aux enquêtes : questionner les rapports sociaux du savoir, de l'institution, de sa place dans la vie des personnes du quartier, de la recherche et de ses relations avec l'ensemble de la population, de la culture, des rôles de chacun, de la conscientisation, l'émancipation... En ayant bien à l'esprit que ces travaux ne serviront pas forcément l'exposition de février, mais pourront peut-être servir une réflexion sur la place du Rize vis à vis des catégories de personnes les plus opprimées et les plus éloignées du monde de la Culture dominante... Si vous n'êtes pas partant-e-s pour travailler dans cette perspective, alors nous vous proposons de nous retirer de la démarche et de l'animation du 27 septembre. A la suite de notre temps de travail en équipe, nous ne sommes pas arrivés à élaborer une "troisième voie". Pour conclure sur une note positive, gageons que cette histoire aura le mérite de contribuer fortement à l'évaluation des impacts de nos métiers, au Rize comme à l'Orage, et permet d'ores et déjà d'alimenter cette nécessaire "réflexivité", au risque sinon de confondre à notre tour "participation" et "perversion". » En fait de « difficultés pratiques et [de] détours réflexifs<sup>104</sup> », voici que ce que nous avons relevé comme oppositions sémantiques, comme reformulations du plan d'action, est intégralement pris en charge par les acteurs ; autrement dit une telle lettre est, en elle-même, un genre d'ethnographie de la participation. Une description endogène de l'enquête qui, comme telle, allait avoir plusieurs conséquences sur la tenue de celle-ci.*

La première d'entre elles est la réponse formulée par Xavier, après une réunion d'urgence<sup>105</sup>. Réponse qu'il nous distribue une fois encore par voie d'email, en indiquant que « nous poursuivons le

---

<sup>104</sup> CEFAÏ Daniel, CARREL Marion, ELIASOPH Nina, LICHTERMMAN Paul, TALPIN Julien, *op.cit.*, p.37.

<sup>105</sup> A laquelle il ne m'avait pas été possible de participer.



*projet "Ouvriers" plus motivés que jamais ! » : « Nous respectons complètement votre position et la décision qu'elle implique. Vous l'exprimez de façon nuancée et claire, y compris avec les aveux concernant vos propres contradictions internes. Il me semble que nous avons suffisamment saisi avec vous les enjeux de la conflictualité quand on recherche la démocratie pour admettre qu'elle fait partie de la démarche. Cependant, si nous devons exprimer un regret, ce serait moins en raison de l'arrêt de votre accompagnement, que des arguments que vous invoquez à propos de nos projets et de nos méthodes. Il nous a semblé que votre "radicalité" vous a conduit à nous mettre définitivement dans la case des institutions culturelles qui, par nature et de manière irréversible, concourt "à la production de systèmes de valeurs alimentant la distinction sociale". L'exposition, par exemple, n'est pas forcément pour nous un "objet culturel" intangible, mais peut être un outil ou un support pour des actions autres que la "délectation des classes dominantes". Autrement dit, nous avons l'impression que votre souhait de ne pas compromettre vos valeurs, ni votre conception forte de l'éducation populaire, vous a amené peut-être à nous juger incapables d'expérimenter même timidement quelque chose d'innovant dans cette direction (à défaut d'émanciper tout de suite tous les ouvriers de Villeurbanne). En définitive, nous ne voyons pas non plus comment imaginer une 3e voie, et nous retenons votre proposition de vous retirer de l'animation du 27 septembre [...]. Pour terminer également sur une note joyeuse, nous considérons que le bout de chemin fait ensemble depuis la formation de l'année dernière a considérablement fait bouger les lignes dans notre équipe. Nous avons débuté le travail de porteurs de paroles dans la rue et nous sommes plus que jamais motivés pour avancer dans ce projet, humblement, à tâtons, mais avec enthousiasme ! Et de cela, nous ne pouvons que vous remercier. »*

Du point de vue de la description de la situation, il n'y a guère lieu d'analyser davantage que ne le font Xavier et Hugo : l'Orage a démontré son efficacité pour interroger les pratiques courantes du Rize, mais aurait finalement pêché par excès de « radicalité ». A un premier niveau, les propositions de la SCOP ont en effet été mises en défaut une fois confrontées aux contraintes pragmatiques auxquelles ne peut manquer de se soumettre l'institution ; en l'occurrence, produire une exposition dans un délai régulier n'aurait pas permis de « questionner » ce qui devait l'être, c'est-à-dire les fondements même des « objets culturels » et la sémantique afférente. A un second niveau, intimement lié au premier, le propos de Xavier porte sur les limites des « lunettes » revendiquées par l'Orage : à faire des distinctions tranchées entre le « politique » et le « culturel », il aurait perdu de vue la portée proprement politique de l'action dite ou présumée « culturelle », cette portée que nous avons explorée au fil de ce rapport – qui suppose, pour être prise en charge, de *ne pas se doter de définitions a priori* de ce qui serait politique ou non (non plus que de ce qui serait du « culturel » ou pas). Dans ce sens, la tentative faite par la SCOP de transposer son mode opératoire et ses propres enquêtes antérieures a échoué. Les propositions théoriques formulées dans les textes (de « R. Debord » en particulier) envoyés à l'équipe, la resémantisation proposée dans les formations, n'ont pas permis de mener l'enquête sur les catégories que le Rize tâchait d'ouvrir (on aura remarqué d'ailleurs que Xavier prend

toujours soin, des mois après la première réunion plénière, de préserver les guillemets autour des « ouvriers ») : Hugo et Natacha ont tenté d'effectuer une transition directe de la catégorie « ouvriers » à celle d'« opprimés », sans trop tenir compte de ce que, précisément, le Rize voulait tenir à distance toute prédéfinition de son « objet ». Car en définitive, la façon de thématiser prescrite par l'Orage était elle-même institutionnelle au plus haut point, dans la mesure où elle prenait appui sur un corpus d'auteurs classiques, sur une tradition d'éducation populaire, sur une histoire bien établie de la lutte des classes, etc. Dans cette mesure, on peut reprendre les termes de F. Malbois et M. Barthélémy pour décrire ce qui s'est passé : « textuellement prescrite, cette action institutionnelle [a été] conduite depuis un point de vue extérieur et étranger aux modes strictement intersubjectifs de constitutions d'un espace commun. Plus précisément, à l'occasion de l'intrusion de l'institution – présentifiée par un texte – dans le monde de la vie quotidienne, un lexique étranger aux activités menées en régime expérientiel et formulé hors du lieu où il s'applique et sans lien direct avec lui, s'impose brutalement aux personnes. Inamovible, constant et fixe parce que scripturaire, ce lexique instaure une communication unilatérale qui sélectionne, réduit et englobe les manières particulières et situées d'être et de faire des personnes sous un corpus de catégories génériques stabilisées qui recouvrent les actions situées et leurs *accountability* pratique<sup>106</sup> ». Dans notre cas, cette « intrusion » ne s'est cependant pas faite depuis un ciel institutionnel vers le « monde de la vie quotidienne » compris comme monde en général<sup>107</sup>, mais d'une institution vers une autre, cette dernière possédant ses propres manières d'être, de faire, et de rendre compte de celles-ci dans ses propres opérations scripturaires et ses propres formulations. Plus précisément, c'est bien la problématique de l'*accountability* qui a été manquée par la SCOP. C'est bien la mise en cause des catégories institutionnelles et statistiques qui était au point de départ de l'investigation : l'insatisfaction face aux manières typiques de rendre compte des « ouvriers » - dont les « opprimés » ne sont qu'une version -, voilà ce qui intéressait le Rize. Toute alternative et critique qu'elle ait pu être, l'approche de l'Orage consistait finalement à troquer une sémantique pour une autre, sans aider à revenir, en quelque sorte, au phénomène même des Ouvriers Villeurbannais *Non Identifiés*. En un mot, l'identification de ceux-ci devenait encore une fois trop rapide.

De surcroît, c'est de la description du Rize lui-même dont il était question : Que faisons-nous ? Sommes-nous légitimes ? Quel Rize allons-nous donner à voir en nous engageant dans tel ou tel régime d'enquête ? Sur ce plan, l'événement de la rupture nous livre des enseignements sociologiques importants. Car si, comme le proposait J. Greisch, « l'événement au sens fort fait exister

---

<sup>106</sup> BARTHELEMY Michel, MALBOIS Fabienne, *op.cit.*, p.32.

<sup>107</sup> Défini par A. Schütz comme « le monde intersubjectif qui existait bien avant que nous soyons nés, le monde que d'autres, nos prédécesseurs, ont expérimenté et interprété comme un monde organisé. » SCHÜTZ Alfred, *op.cit.*, p.105.

ce qui n'existait pas encore<sup>108</sup> », il nous faut comprendre qu'au travers des échanges avec l'Orage, aussi bien ceux que nous avons suivis dans les groupes de travail que ceux qui procèdent par échanges de lettres, c'est bien à une forme *d'individuation du Rize* que nous avons assisté. C'est d'abord cela, l'événement. D'ordinaire, les attachements du Rize sont relativement pacifiés : il collabore avec telle association, discute avec l'IQMP, s'inspire de tel ou tel projet d'institutions analogues pour mener à bien son action. Des débats existent, bien sûr, mais avec l'Orage, ce sont ses fondements mêmes qui étaient explicitement et « brutalement », pour reprendre ce terme, mis au jour : il participerait de la « *Culture dominante* » sans se soucier des « *principaux concernés* », concevant des expositions « *bourgeoises* » sans « *véritablement* » chercher à penser une « *co-construction émancipatrice* ». Et c'est cette critique-là qui, remarquablement, fournit l'occasion aux riziens d'éclaircir ce qu'ils sont, c'est-à-dire, pour reprendre L. Quéré, ce qu'ils *font* relativement à « une structure d'activité et au système qui lui est associé<sup>109</sup> », relativement à leur participation au projet du Rize – qu'ils instruisent par là-même. En effet, Delphine, Anne-Pascale, Xavier et les autres « n'agissent pas, à proprement parler, *en tant qu'individus* ou sujets autonomes<sup>110</sup> ». A chaque fois qu'ils prennent la parole ou qu'ils prennent position, c'est en vertu de leur qualité de membres d'une institution elle-même en quête de sa propre définition. Et ce qui est absolument remarquable pour nous, c'est de constater que l'expérience « *orageuse* » est intégralement positive de ce point de vue. Le dévoilement critique aura fonctionné : certes sans « *émanciper tout de suite tous les ouvriers de Villeurbanne* », mais en fournissant l'occasion au Rize de clarifier sa propre démarche. En effet la lettre de Xavier est loin de n'être qu'une réponse : elle est une affirmation écrite du « point de vue » du Rize, au sens où D. Smith entend cette expression. « La notion de "point de vue" crée un point d'entrée pour découvrir le social qui n'est pas subordonné aux formes objectivées du savoir de la société ou de l'économie politique<sup>111</sup> » ; elle permet de penser la façon dont se crée « une position de sujet<sup>112</sup> ». Ainsi « l'idéologie, les croyances, les concepts, la théorie, les idées, et ainsi de suite – sont eux-mêmes envisagés comme étant redevables des activités de personnes réelles et situées dans des environnements locaux et particuliers à des moments singuliers. Ces phénomènes ne sont plus traités comme s'ils étaient par essence logés dans la tête des gens. Ils deviennent observables dans la mesure où ils sont produits dans le langage tel qu'il se manifeste dans la conversation ou dans les textes. Le discours lui-même fait partie des activités des gens ; il est l'une des réalités de la vie des individus ; il organise les relations entre les gens.<sup>113</sup> » Voilà pourquoi il nous fallait déployer les échanges, être attentifs aux réunions et aux

---

<sup>108</sup> GREISCH Jean, « Ce que l'événement donne à penser », *Recherches de Science Religieuse*, n°1, vol.102, 2014, pp.39-62, p.61.

<sup>109</sup> QUERE Louis, « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », *op.cit.*, p.128.

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> SMITH Dorothy, *op.cit.*, p.59.

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.76.

opérations discursives et analytiques qu'elles enferment : il ne s'agissait pas simplement d'ethnographier le travail d'un temps fort, mais de documenter la façon dont ce travail participait d'une enquête sur le Rize lui-même, d'une élaboration d'une théorie de sa pratique – théorie locale, partielle, contingente. La lettre de Xavier vient, en quelque sorte, formaliser ce qui s'ébauchait dans les moments de débat : elle institutionnalise un *point de vue* qui se veut irréductible à la caricature qu'en livre, si l'on comprend bien, la SCOP. « Nous » ne sommes pas « incapables », écrit Xavier ; « nous » ne produisons pas non plus cette « Culture » dont vous présumez l'inefficacité politique ; « nous » avançons peut-être « timidement » et « humblement », mais « nous » sommes bel et bien préoccupés, contrairement à ce que vous semblez dire, par la « recherche de la démocratie ». La participation n'est pas, pour « nous », un « vernis » : elle est un problème auquel nous tâchons d'apporter des solutions originales, dans les limites d'une « organisation fonctionnelle » que nous essayons, par ailleurs, de réviser. Si « les textes sont des composants majeurs du processus [...], produits par celles et ceux qui sont concerné.e.s ; [...] transmis à de nombreuses personnes ; [et que] ces personnes s'en remettent aux textes pour en inférer le travail qu'il reste à faire<sup>114</sup> », alors on peut dire que la lettre du directeur du Rize, comme elle l'indique littéralement, établit la « direction » à prendre pour la suite de l'affaire. Distribuée à l'ensemble des personnels, associée à cette courte phrase indiquant que « nous » sommes « plus motivés que jamais ! », amplement commentée par la suite lors des repas, réunions et échanges électroniques, elle tient lieu de définition de ce qui, « nous », riziens, nous relie : une enquête qui affirme son expérimentalité et, partant, son irréductibilité à tel ou tel schéma d'investigation préétabli, que celui-ci soit copié sur les logiques formelles des sciences sociales ou sur les logiques « politiques » des experts *ès* émancipation.

Voilà donc pourquoi Xavier tient à « remercier » l'Orage. Il lui est redevable de lui avoir permis de trouver ce que le Rize est, à partir en outre d'une identification de ce qu'il n'est pas, ne souhaite pas ou ne peut pas être. Mais le Rize est également redevable à la SCOP d'une méthode, celle des porteurs de parole. Si la sémantique attachée à la lutte des classes et à la libération des opprimés n'a pas fait recette, l'enquête de terrain proposée par Hugo et Natacha a, quant à elle, emporté l'adhésion. Nous allons, dans un instant, tâcher de voir ce qui va ressortir de ce travail, et poursuivre notre suivi de l'élaboration du temps fort. Qu'a-t-on trouvé dans les rencontres, avec les phrases « pied-dans-le-plat » ? A quoi vont donner lieu ces pages accumulées sur le mur du couloir, ces coordonnées répertoriées dans les tableurs ? Quels autres enseignements l'équipe du Rize aura-t-elle tiré de cette collaboration orageuse avec la SCOP, et comment les intégrera-t-elle au processus de mise en exposition ? Et peut-on espérer, un jour, retrouver quelque part notre « mémoire » ?!

---

<sup>114</sup> SMITH Dorothy, *op.cit.*, p.240.

Avant de pouvoir répondre à ces questions, il me faut revenir», à des fins d'autoréflexivité et pour renouer avec les problèmes posés, dès la première séquence, par ma démarche de recherche, sur la place occupée par les chercheurs et chercheuses dans la conduite d'« OVNI ». J'ai fait apparaître plus haut le scepticisme qui était le nôtre lors des interventions de l'Orage ; j'ai indiqué brièvement qu'il se fondait à la fois sur une critique de la critique engagée par la SCOP à l'endroit de la sociologie, et sur le fait que nous rangions, à peu de frais, l'Orage dans la case, précisément, des maîtres émancipateurs ou maîtres révolutionnaires, sans être assez attentifs au détail de leurs propositions ou à leur mode opératoire tel qu'il était effectivement déployé. En un mot, nous – Simona et moi en particulier – reprenions à notre compte l'opposition *théorique* entre les deux structures pour mettre en cause, d'emblée, la pertinence de leur rencontre. La « *résistance* » mentionnée dans la lettre de l'Orage est, pour une bonne part, imputable à cette perspective, à notre présence dans chaque temps de formation, qui nous donnait l'occasion de manifester notre doute et donc de bloquer, d'une certaine manière, la construction d'une perspective commune. De là une participation à un colloque du GIS et un article publié par suite, lequel ne faisait, en définitive, qu'enregistrer et formaliser les écarts entre les deux structures. Nous identifions « des décalages langagiers<sup>115</sup> », l'importance « d'un certain nombre d'écrits<sup>116</sup> » diffusés par la SCOP, reprenions quelques extraits des emails et des réunions, mais pour dire ce que chacun savait déjà – que pour l'Orage il s'agissait de « redonner une conscience de classe<sup>117</sup> » aux ouvriers, là où le Rize souhaitait fournir à ceux-ci « une occasion de participer à une réflexion collective<sup>118</sup> ». Là-dessus s'élaborait notre propre argument critique : « dans les deux cas, tout se passe comme si une carence avait été identifiée chez les ouvriers – cette carence de la parole et de la visibilité que les politistes semblent attester. Comme si, du même coup, cette carence supposée devait être prise en charge par un tiers – une institution municipale, une coopération d'éducation populaire -, un tiers qui, du fait de sa capacité à l'objectivation, serait en mesure d'aider les ouvriers à se voir tels qu'ils sont vraiment<sup>119</sup> ». Nous passions donc à côté du problème : plutôt que d'étudier réellement les modalités de la rencontre entre la SCOP et l'institution – leur (*ne pas*) *se rencontrer* même -, nous entérinions les conceptions *a priori* que nous avions de l'une comme de l'autre. Comme pour dire : « on le savait ! ». On le savait, que cela finirait mal ; on le savait, que les principes de l'éducation populaire étaient difficilement conciliables avec le programme d'une telle structure municipale. Là où tout l'intérêt de l'affaire résidait, justement, dans la possibilité de trouver, malgré les écarts, un terrain d'entente commun. Lors d'une réunion du pôle recherche en février 2015, je prolongeais ce geste en proposant « *une discussion aiguillée par le regard atypique du philosophe J. Rancière* » et par son « refus du présumé scientifique logé au cœur même du marxisme d'Althusser,

---

<sup>115</sup> TREMBLAY Benjamin, MATTIA Simona, *op.cit.*, p.9.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>117</sup> *Ibid.*

<sup>118</sup> *Ibid.*

<sup>119</sup> *Ibid.*

du marxisme en général, à savoir que les hommes sont dominés parce qu'ils n'ont pas conscience des lois de leur domination et que, pour les libérer, il faut d'abord leur donner la science<sup>120</sup> » : je demandais pourquoi les « *ouvriers auraient "besoin" d'être épaulés, conscientisés, ciblés par des éducations et des pédagogies, pourquoi [il leur faudrait] passer par des instances tierces pour savoir des choses et pour être capables de penser, de se penser, et d'agir. Serait-ce parce qu'étant emprisonnés dans leur condition concrète – n'ayant "que leur force de travail" –, ils n'auraient pas le loisir de philosopher par eux-mêmes ?* » Mettant de fait dans une même case le geste du Rize et celui de l'Orage, sans m'apercevoir, alors même que j'y étais plongé, que le Rize *se posait à lui-même ces questions depuis le départ*. Mais alors, de même que les réunions du pôle évoquées plus haut avaient aidé à « *pragmaticiser* » nos abstractions universitaires en les soumettant à l'examen collectif de l'équipe, c'est en mettant sur la table les textes, entrevues et lectures de J. Rancière que les riziens m'ont ouvert les yeux sur le revers des propositions du philosophe. « *Que faire*, indiquait-je alors dans le compte-rendu de notre séance<sup>121</sup>, *si ce n'est pas le tout de dénoncer les philosophes-rois, la pédagogie classique ou l'expertise généralisée ? [...] Il est simple de dénoncer les travers de la participation et de la démocratie, tant que l'on est un simple chercheur ; il est tout aussi simple de dénoncer la posture savante d'autres savants, lorsqu'on en est soi-même un. Pour le Rize, la question est bien plus ardue : prenant acte des constats dressés par la sociologie, des inégalités sociales, des travers de la "Culture" avec un grand C, il doit pourtant produire un "objet culturel". Il doit trouver des réponses pratiques, et ne peut se contenter de l'analyse critique, contrairement au chercheur. Et, si le propos ranciérien ne fournit pas de perspectives d'action à court terme, celui de l'éducation populaire n'est guère plus satisfaisant.* » Par « *ouvert les yeux* », j'entends donc ce processus d'échange, d'enquête, d'observations répétées dans la longue durée, qui allait conduire, en quelque sorte, à ma propre individuation en tant que chercheur : à devenir progressivement un sociologue pragmatiste, qui devait comprendre qu'il avait sous la main un matériau dont il ne mesurait pas – comme n'a eu de cesse de me le répéter M. Peroni ces années-là – l'ampleur et l'intérêt. Car non seulement le Rize se posait les mêmes questions que J. Rancière, mais il se les posait précisément dans le cadre de son activité pratique, se confrontant à une gamme de problèmes locaux extrêmement concrets et pressants qui constituent l'angle mort de la pensée philosophique ; il tâchait d'y apporter, de surcroît, des réponses qui lui permettaient de découvrir sa propre intelligence, en s'émancipant « *à tâtons* » des maîtres dont je pensais ne pas faire partie, mais auxquels je m'associais pourtant en formulant dans un article le « *constat* » des impossibilités, et en pariant sur l'inconciliabilité de « *postures* » théoriques sans faire véritablement cas de la dimension expérimentale des choses.

---

<sup>120</sup> RANCIERE Jacques, BEDIN Véronique, « L'émancipation est l'affaire de tous », *In* : BEDIN Véronique (dir.), *Philosophies et pensées de notre temps*, Auxerre : Editions Sciences Humaines (collection « Petite bibliothèque »), 2011, 192 pages, pp.117-122, p.118.

<sup>121</sup> La réunion en question se tenait le 25 février 2015, et le compte-rendu a été déposé sur le CMS et envoyé par email à l'équipe le 2 avril suivant.

L'occasion a donc été ratée d'engager le pragmatisme, au sens sociologique, aux côtés du Rize et de l'Orage ; tout au moins, la reconnaissance de cet échec permet-elle de mesurer le chemin parcouru depuis. Chemin compris *a posteriori* car il serait inexact de dire que « la perspective des gens ainsi que leurs expériences [ont finalement organisé] l'orientation prise par l'enquête ethnographique ». Mon enquête ethnographique n'a, de fait, pas été menée sous cette perspective préconisée en outre par D. Smith : c'est dans sa reprise à la faveur de l'écriture de ce rapport que j'ai compris les indications de M. Peroni selon lesquelles, à défaut d'avoir été pragmatiste durant mon investigation, le Rize avait été un terrain privilégié pour le devenir, à condition d'engager l'écriture de la thèse dans une direction émancipée, tant bien que mal, des reliquats de la sociologie critique que l'on m'avait patiemment enseignée des années durant.

### III. Mémoire publique, mémoire collective, mémoire problème

Le 8 octobre 2014, une petite trentaine de personnes est réunie dans le grand atelier pour procéder à un « atelier général participatif ». Je salue Ginette de l'IQMP et son mari Jean, que j'avais rencontré pour un entretien « concientisant » lors des premiers mois du temps fort ; Manon, Saphia<sup>122</sup>, Morane sont également présentes ; Jean-Robert, les deux Géraldine, Juliette, Christophe et d'autres riziens dispersent les tables par blocs de deux dans la salle ; Myriam a mis de côté sa perche et son micro pour installer un vidéoprojecteur. Fred, d'Anda Jaleo<sup>123</sup>, discute quant à lui avec d'autres personnes que je ne connais pas. Peut-être s'agit-il d'ouvriers, parmi ceux recensés dans les contacts après les porteurs de parole, et qui se trouvent être conviés à ce moment animé par Sébastien<sup>124</sup> et Delphine. Celle-ci nous présente rapidement l'enjeu : « *On vous propose de participer, de continuer sur le débat qu'on a eu jusqu'à présent. Pour certains on vous connaît déjà, vous êtes dans les réseaux de partenaires du Rize, pour d'autres la rencontre était dans la rue, avec des pancartes comme celle-ci, "Et ils sont où les ouvriers ?". En tous cas, on a tous en commun l'idée de réfléchir ensemble autour de la mémoire ouvrière, et de son actualisation aujourd'hui à Villeurbanne. Moi je suis Delphine, je m'occupe des expositions ; Sébastien nous accompagne sur l'animation. – Sébastien : On va vous demander vous, selon vos envies, vos valeurs, lesquelles vous semblent prioritaires, et puis on va bricoler à partir de ça. Qu'est-ce que vous imaginerez comme éléments à apporter, à mettre dans une exposition. Donc le but, c'est de vous mettre en position de nous dire ce qui vous semblerait sur ce*

---

<sup>122</sup> Future thésarde qui remplacera Nadia à compter de février 2017. Thèse en sciences politiques intitulée (titre provisoire) « Sociogenèse de l'engagement politique et syndical en milieu précaire. Enquête auprès de travailleuses et travailleurs du nettoyage », sous la direction de Sophie Bérout et Paul Bouffartigue, Université Lumière Lyon 2.

<sup>123</sup> Présent dans le cadre de la résidence « *Villeurbanne mon amour* », évoquée plus haut (séquence 6, note 130).

<sup>124</sup> Prestataire, animateur entre autres des « *Jeudi Jeux* » (jeux de société au café du Rize).

*sujet légitime et intéressant dans une exposition sur la mémoire ouvrière au Rize. – Delphine : Et on a oublié de présenter cette femme étrange [rires], Myriam, qui nous accompagne sur la durée de préparation de l'exposition, elle est documentariste sonore et comme la réflexion est une matière très volatile, on a essayé de l'enregistrer, de capter un peu ces questionnements, impromptus des fois et parfois plus réfléchis. Donc c'est pour nourrir l'expo, ça ne sortira pas du Rize a priori. »* Au regard de nos réflexions antérieures, nous comprenons que Myriam est là pour faire mémoire de l'activité de « réflexion » elle-même ; nous comprenons donc que l'importance d'« OVNI » dans le parcours du Rize tient à ce que l'équipe elle-même en a fait quelque chose de proprement mémorable - nous étions ce jour-là au moins deux à capter le « volatile » par nos enregistrements ! Remarquons ensuite que Delphine parle d'emblée de « nous », de « on », et n'explicite son statut que dans un second temps : elle trace ce faisant la voie au format de travail que va nous proposer Sébastien. « On va se présenter rapidement, pas forcément nos statuts, mais [...] on vous propose de se lever pour voir cette photo [qui apparaît sur un des murs, nous allons y revenir] d'un peu plus près, et que chacun choisisse un personnage qui lui parle, qui lui évoque quelque chose, pour nous raconter son prénom et deux ou trois choses sur lui, soit en lien avec la mémoire ouvrière, soit en lien avec ce que vous faites dans la vie, peu importe, sans obligation de parler de votre métier ou de votre statut. »

Marquons un temps d'arrêt pour tracer la voie que nous emprunterons au cours de cette dernière section. Comme nous l'avons vu avec Jean-Paul (séquence 4), avec Annie et Guy (séquence 5), avec Anda Jaleo (séquence 6) avec Marie-Lise et Dominique (séquence 7), avec Géraldine Z (séquence 8), ou encore dans les diverses réunions d'équipe suivies plus haut, les moments inauguraux de présentation sont décisifs pour « l'adoption d'un point de vue déterminé<sup>125</sup> » sur la situation comme pour l'établissement d'« une forme spécifique d'association<sup>126</sup> ». Ils sont en cela déterminants dans l'apparition de ce que L. Quéré considère comme un « public politique [qui] représente ainsi une forme d'association caractérisée par le fait qu'elle se constitue autour de l'observation et de l'exploration, de l'appréciation et de la régulation de certaines conséquences, pour le "vivre-ensemble", des actions conjointes des membres d'une collectivité et des situations qu'elles créent<sup>127</sup> ». Dans le cas qui nous occupe ici comme dans les précédents, il est bien en effet question de « nous », et non d'une collection d'individus qui ne se connaissent pas, peu, ou du moins pas tous entre eux<sup>128</sup>. Le « principe d'ordre selon lequel les rôles s'agencent les uns par rapport aux autres<sup>129</sup> », le « principe interne d'intégration<sup>130</sup> » des singuliers en un public, en un « nous », réside précisément dans les

---

<sup>125</sup> QUERE Louis, « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », *op.cit.*, p.124.

<sup>126</sup> *Ibid.*

<sup>127</sup> *Ibid.*, p.125.

<sup>128</sup> Un fichier établissant le déroulement de l'atelier, rédigé par Sébastien, l'indique clairement : le premier objectif est de « créer le groupe qui participera à l'ensemble de la démarche ».

<sup>129</sup> *Ibid.*, p.131.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p.117.



opérations discursives qui invoquent ce « nous » en lui imputant d'emblée une capacité d'agir : « on va » faire ceci ou cela - « on a tous en commun », comme l'indique Delphine, d'être pris dans un dispositif qui nous fait-faire des choses ensemble. Voilà pourquoi cette perspective « commande d'abord de ne pas rapporter l'action faite à un sujet collectif préexistant, mais d'attribuer le caractère collectif à l'action elle-même, et de le considérer, tout comme le sujet, comme une modalité de celle-ci : c'est l'action qui est signifiée ou réalisée collectivement<sup>131</sup> ». Voilà pourquoi L. Quéré propose de préférer à son usage nominal, un usage qu'il nomme adverbial du « public » : c'est « en public<sup>132</sup> » que « nous » agissons, et non « le public » qui agit, si l'on entend par là une entité stable et unie en quelque sorte par avance par des propriétés sociologiques ou des dispositions qu'il s'agirait alors d'identifier. Mais que s'agit-il de faire en public, d'explorer et d'observer ? A quelles conséquences devons-nous être attentifs, à l'occasion de cet atelier ? A l'exposition à venir, bien sûr, mais d'abord, remarquablement, à la « mémoire ouvrière », qui réapparaît littéralement au premier plan (une photographie, on va y revenir dans un instant) alors que nous croyions presque l'avoir perdue de vue les mois précédents - on se souvient que Delphine en avait fait mention à Hugo comme d'un « problème » qu'il s'agissait de transmettre, mais pour autant le terme n'était guère revenu dans les échanges subséquents. Or, c'est de cela qu'il va s'agir, dans cette rencontre d'octobre : d'opérer cette transmission, de collectiviser l'enquête en tâchant de la faire traiter par un « nous » étendu au-delà des frontières de l'équipe du Rize, en vue de penser ensuite une seconde transmission par le dispositif d'exposition – vers « le public » à géométrie variable qu'aura à guider, comme elle le faisait pour *Cultes*, Géraldine Z.

Il est alors utile de se référer à la volonté de J. Michel d'envisager une « mémoire publique » qui « se rapporte corrélativement à un "public" spécifique au sens de Dewey, c'est-à-dire ici un "public mémoriel" qui expose publiquement une insatisfaction, un trouble, un sentiment d'injustice, un déni de reconnaissance au regard de l'état présent de la mémoire<sup>133</sup>. » Se distinguant comme nous d'« une sociologie de la mémoire collective qui, dans la lignée de Durkheim, tend parfois à faire de celle-ci un métasujet réifié qui s'imposerait aux mémoires individuelles [et d']une sociologie des cadres sociaux qui ne permet pas toujours de rendre compte de la dimension processuelle de la mémoire-souvenir<sup>134</sup> », J. Michel se propose en effet de « saisir le phénomène mémoriel non comme un objet déjà constitué ou comme un phénomène réduit à son indexation à un arrière-monde déjà constitué (cadres sociaux, structures sociales, champs de force, etc.), mais comme un *souvenir-avec en*

---

<sup>131</sup> *Ibid.*, p.127.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.129.

<sup>133</sup> MICHEL Johann, « Mémoire publique et mémoire collective de l'esclavage. », *EspacesTemps.net* [En ligne], Travaux, 2015, Mis en ligne le 12 mai 2015, consulté le 10 septembre 2019. URL : <https://www.espacestemp.net/articles/memoire-publique-et-memoire-collective-de-lesclavage/>, non paginé.

<sup>134</sup> *Ibid.*

*train de se faire*<sup>135</sup> ». Cette esquisse d'une théorie de la mémoire publique prend toutefois pied dans le cadre spécifique des commémorations de l'esclavage étudiés par l'auteur, dont force est de recalibrer les propositions pour les appliquer au site villeurbannais. On retiendra notamment la jonction qu'il effectue avec les travaux de L. Quéré concernant l'expérience publique qui « crée un public autour de problèmes spécifiques<sup>136</sup> », en l'occurrence autour d'une mémoire qui doit être « ethnographiquement appréhendée<sup>137</sup> » dans la mesure où l'approche ethnographique doit permettre de cerner un « *en-attirant-l'attention-de*<sup>138</sup> », c'est-à-dire un ensemble d'opérations qui concourent, autour d'un « *trouble* mémoriel et identitaire<sup>139</sup> », à la formation d'un public. On se distinguera néanmoins de J. Michel en réaffirmant qu'il ne revient pas au sociologique de dire, par exemple, qu'« on ne saurait [...] comprendre les transformations à l'œuvre dans la gestation de nouvelles mémoires de l'esclavage sans prendre en compte [...] les mutations du nationalisme antillais<sup>140</sup> » ce qui le porte à devoir contextualiser massivement ses observations à l'appui de l'histoire ; on préférera être attentifs, comme nous avons tâché de l'être jusqu'ici en expérimentant les principes ethnométhodologiques, à la façon qu'ont l'histoire ou le contexte d'y être produits et implémentés dans la situation de manière endogène par les acteurs eux-mêmes<sup>141</sup>. Enfin, un problème particulier se pose à nous : c'est que si les commémorations observées par J. Michel sont à l'initiative d'un comité de militants (CM98) se présentant « clairement comme une association "qui prend en charge les problématiques identitaires et mémorielles des Antilles, des Guyanais et des Réunionnais dans le but d'améliorer leur insertion au sein de la République"<sup>142</sup> », nous avons de notre côté affaire à une intrication plus complexe. Si le Rize, en effet, est bien pour sa part engagé dans « une entreprise politique mémorielle<sup>143</sup> », celle-ci est en quelque sorte *sui generis*, pour reprendre l'expression fameuse d'E. Durkheim. En outre, son champ d'action n'est pas indexé à un objet historique spécifié (tel ou tel pan de l'histoire), mais à un *problème* directement hérité d'une préoccupation *publique* de Villeurbanne (séquence 2) ; on pourrait dire que sa raison d'être est la problématique même de la mémoire.

Pour éclaircir ce point, et par-là le regard qu'il nous faudra porter sur l'atelier, il faut revenir sur la distinction qu'opère J. Michel entre, justement, la mémoire collective, qui constitue selon lui un mode d'existence spécifique du collectif militant – elle émerge lorsque « la formation du souvenir-

---

<sup>135</sup> *Ibid.*

<sup>136</sup> *Ibid.*

<sup>137</sup> *Ibid.*

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> *Ibid.*

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> Ainsi est-ce sous angle qu'on pourrait analyser, par exemple, l'opérativité du « *flyer* du CM98 distribué aux passants », dont J. Michel indique justement qu'il « explique le sens de la commémoration du 23 mai et le sens de cette première scène commémorative, sans personnages officiels. » *Ibid.*

<sup>142</sup> *Ibid.*

<sup>143</sup> *Ibid.*

avec est à destination des seuls membres [du comité militant] sans souci de publicisation<sup>144</sup> » - et la mémoire publique lorsqu'il y a extension de ce souvenir-avec, lorsque plusieurs collectifs se trouvent être réunis pour faire « l'expérience d'un trouble mémoriel, le problématis[er] et le publicis[er] dans des arènes publiques.<sup>145</sup> » La première renvoie, si l'on comprend bien, à la « formation d'un corps-ensemble qui regarde en quelque sorte vers lui-même : le souvenir-de et le rendre-hommage-à sont générés par le groupe et pour le groupe<sup>146</sup> » ; elle est donc un opérateur ontogénétique de CM98. La seconde advient par l'attirer-l'attention-de, lorsque « la performance commémorative fait advenir un public mémoriel<sup>147</sup> » étendu au-delà du seul comité, du fait de la publicisation de son activité : elle « double<sup>148</sup> » le « nous » de la mémoire collective par un « eux » (l'opinion publique, la société française, les pouvoirs publics, les autorités politiques...). C'est parce qu'ils publicisent leur trouble que les commémorants se constituent en public mémoriel.<sup>149</sup> » Ce partage entre mémoire collective et mémoire publique prend donc appui sur une *démarcation* entre le « nous » et le « eux », elle-même revendiquée par les acteurs commémorants dans le « registre identitaire<sup>150</sup> » qui est le leur. Or, dans le cas qui nous occupe, *c'est cette démarcation qui elle-même est au cœur de la thématization effectuée, de longue date, par le Rize*. S'il existe une « mémoire collective », au sens entendu par J. Michel, au Rize, celle-ci est d'un genre particulier : c'est *la mémoire comme problème* qui le fait agir, travailler, et s'individualiser peu à peu... Autrement dit, ce dont a hérité le Rize, ce n'est pas d'une histoire factuelle qu'il s'agirait de développer et de faire connaître (à un « public »), mais d'une *dynamique* d'enquête autour de « la mémoire ». Et, au point où nous en sommes, nous savons que cet héritage-là est fondateur du mode d'existence très spécifique du Rize : de son indétermination, de sa difficulté à se penser, de son expérimentalité.

Par conséquent, loin de porter une revendication identitaire au sens de l'affirmation d'un « nous, le Rize » (ce qu'il ne saurait faire sans peine !), son objectif est de procéder à une extension progressive de ce « nous », non pas contre ou en parallèle d'un « eux » *destinataire* d'une performance publique, comme dans le cas de CM98, mais à *réduire ce « eux »* afin que le plus grand nombre de villeurbannais puisse s'associer, pratiquement, à la démarche portée par le Rize, y compris en ce qui concerne la clarification de celui-ci. *Il ne s'agit pas de concevoir le « eux » comme un « double », pour reprendre le terme de J. Michel, mais à l'inverse de révoquer ce double en en faisant une partie-prenante du « nous, riziens »*. C'est ce qui est attendu de ce temps fort consacré aux *Ouvriers* : un genre de réappropriation, par « le public », de la mémoire-problème qui occupe le Rize (sa « mémoire

---

<sup>144</sup> *Ibid.*

<sup>145</sup> *Ibid.*

<sup>146</sup> *Ibid.*

<sup>147</sup> *Ibid.*

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> *Ibid.*

<sup>150</sup> *Ibid.*

collective » au sens de J. Michel), et ce pour autant que cette mémoire-là, qui a été faite sienne et dont il aurait pu revendiquer l'expertise lorsqu'il est devenu une « *institution qui institue* », était en fait, avant même qu'il n'existe, celle de Villeurbanne (séquence 2). Aussi s'agit-il moins, comme dans le cas de CM98, de publiciser une préoccupation qui concernerait *d'abord le Rize*, que d'estomper les contours du Rize lui-même, en prenant en quelque sorte à bras le corps les questions qui se posaient, dès 2008, à Xavier : en démontrant qu'ici, la « mémoire collective », au sens de J. Michel, de l'institution, c'est-à-dire *l'enquête sur la mémoire-problème*, ne saurait être le propre des riziens, puisqu'elle est au contraire dérivée d'une enquête publique sur la mémoire, menée de longue date dans cette ville. En somme, il s'agit de démontrer que ce n'est pas le « public » qui viendrait *doubler* le Rize autour des activités que celui-ci déploie, mais le Rize qui, au regard de la tradition villeurbannaise, est un artefact qui a vocation à *fusionner* avec le public, s'il tient à accomplir son caractère « utopique ».

## 1. Problématiser « avec les gens »

Reprenons le cours de l'atelier. Le vidéoprojecteur diffuse, en grand format, une photographie d'archives, et nous sommes invités par Sébastien à trouver un « *lien* » entre nous-mêmes et un personnage au choix, y figurant. Quelle est cette image ? Delphine nous donne « *le contexte de la photo, pourquoi on l'a choisie : on est sur une grève en 36 à Villeurbanne, la photo est assez exceptionnelle notamment par la diversité aussi, hommes, femmes, des gens qui sont en position assez... Mais aussi parce que les établissements Bourgeois, c'est l'usine dont la cheminée a été gardée pour l'œuvre de Felice Varini au parc du Centre. Puisque de cette usine ne reste que cette cheminée qui est aujourd'hui une œuvre d'art, je trouve assez symbolique de montrer les gens qui ont travaillé là. Donc choisissez quelqu'un...* » Regardons-la un instant, comme le font les participants.



Après un petit temps de silence, des personnes prennent la parole. Elles indiquent à chaque fois, de l'index, le personnage qu'elles ont choisi : « *Moi j'ai choisi celui-ci, là, parce qu'il a une bonne bouille, il a l'air assez satisfait, tout va bien... je m'appelle Camille* » ; « *Je choisis cette dame-là parce que je la trouve coquette. Je m'appelle Malika* » ; « *Je vais prendre cet homme, qui a le drapeau, ceux qui me connaissent sauront pourquoi. Ma première rencontre avec le monde ouvrier c'était l'usine de mon père, en mai 68 je rentrais, y'avait un pendu de De Gaulle à l'entrée, c'était... j'étais un petit enfant, ça a conditionné toute ma vie. Moi c'est Christophe<sup>151</sup>* » ; « *Moi je vais choisir cette dame-là, qui a l'air sage, elle a l'air heureuse, on se demande un peu pourquoi. Je m'appelle Saphia* » ; « *Moi je vais choisir le monsieur en haut qui porte une pancarte, parce que moi j'ai commencé ce projet, je travaille un peu ici en portant des pancartes et j'ai bien aimé ça. Je m'appelle Jean-Robert* »... Et ainsi de suite. L'idée de Sébastien était, selon les termes du déroulé écrit qu'il avait confectionné à l'avance (voir note 128), que chacun choisisse « *le personnage dans lequel il se reconnaîtrait le plus [et que] chacun se présente par le prisme de ce choix* ». De quel prisme s'agit-il ? Cette photographie nous a été présentée comme « *exceptionnelle* » de par la « *diversité* » qu'elle offrait : diversité des attitudes, des vêtements, des genres. Elle revêt dans le même temps un caractère « *symbolique* » dans la mesure où elle prend place dans une usine qui a été depuis reconvertie,

---

<sup>151</sup> Il s'agit bien de Christophe de la médiathèque.

explicitement, en *œuvre*, en *symbole* – la cheminée ayant été préservée et remaniée par l'artiste F. Varini<sup>152</sup>. Elle est enfin exemplaire sur le plan historique, au même titre que l'album Dognin et autres raretés préservées chez Dominique, au point qu'elle sera reprise dans la communication d'un temps fort ultérieur du Rize intitulé « *Engagements ?!*<sup>153</sup> ». Exemplaire, donc, de ce que s'engager veut dire : c'est, manifestement, se réunir ensemble, brandir des pancartes ou des drapeaux, occuper un lieu, former un groupe, et enregistrer par la voie photographie l'existence de celui-ci. Nous ne savons en effet rien des personnages qui figurent sur l'image, pris individuellement ; cependant nous ne pouvons que constater leur cohésion, telle qu'elle est effectuée par la photographie elle-même (qui les saisit tous ensemble) et par leur pose, cette façon ordonnée qu'ils ont d'occuper l'espace. Et puisque nous n'en savons rien, ils s'avèrent être disponibles à une « *identification* » : c'est nous qui nous transportons, les uns après les autres, dans l'image<sup>154</sup>. Ce que « je suis » lorsque je me présente<sup>155</sup> est tributaire de ce prisme-là de la photographie : mon identité n'émerge qu'à la faveur de, et qu'à proportion de ce que telle silhouette spécifique me permet d'en dire. Mais ce n'est pas tout. Nous, qui sommes réunis ici, ne nous connaissons pas tous ; « *créer un groupe* », a-t-on dit, est le premier enjeu. Or, nous avons sous les yeux l'archétype même du groupe, de sorte qu'en nous y transportant, nous venons occuper ce *pattern*, cet agencement d'hommes et de femmes bien organisés. La portée pragmatique de cette photographie, dans ce dispositif-là, est de l'ordre du modèle, ou plutôt de la modélisation : elle « nous » travaille... à tel point qu'une fois que nous sommes tous « dans » l'image, Delphine nous propose de prendre à notre tour la pose, rendant en quelque sorte ce 8 octobre 2014 aussi mémorable que ce jour de grève de 1936. Certains s'allongent sur le flanc, d'autres s'asseyent ; d'autres, comme moi, tentent de s'effacer derrière de plus grands ; « *les grands derrière, les petits devant* », le poing levé pour certains, nous rejouons la scène ouvrière en calquant notre attitude sur celle du personnage précédemment choisi tandis que Simona, tenant l'appareil photographique, « nous » enregistre. Objectivant littéralement, d'un déclic, à la fois « notre » existence, mais aussi un genre d'identité avec les grévistes d'alors, qui apparaissent toujours sur le mur, à l'arrière-plan de nos propres silhouettes. Ils sont là, derrière nous et en vis-à-vis de nous, car soin a été pris de ne pas cacher l'objectif du vidéoprojecteur, de façon à ce que nos silhouettes ne mettent pas les leurs dans l'ombre.

---

<sup>152</sup> « *Vue de la cheminée*, l'œuvre monumentale relie symboliquement le passé et l'avenir », indique le Rize + (URL : [http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am\\_lerize/encyclopedie/fiche.php?ref=97](http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am_lerize/encyclopedie/fiche.php?ref=97), consulté le 20 janvier 2020). Disposée sur l'esplanade Geneviève Anthonioz de Gaulle (ainsi a été rebaptisée le lieu de l'ancienne usine de textile), au nord des Gratte-Ciel, la cheminée est traversée par une passerelle qui permet d'y entrer et d'observer le ciel villeurbannais au travers du conduit.

<sup>153</sup> Exposition consacrée à « *l'engagement à travers les mobilisations citoyennes à Villeurbanne, d'hier à aujourd'hui* » et ouverte du 8 novembre 2018 au 28 septembre 2019. La photographie en question ici sera utilisée en couverture des programmes ainsi que sur d'autres affiches et flyers.

<sup>154</sup> Comme nous le faisons avec Marie-Lise lors des *Mots parlés* (séquence 7).

<sup>155</sup> En l'occurrence, lorsque vient mon tour : « *Je vais choisir celui qu'on voit pas du tout ici, parce que je pense que si j'avais dû être sur la photo à l'époque je me serais mis hors du cadre, pour pas être dessus. Moi c'est Benjamin.* »

Nous sommes, désormais, cette mémoire ouvrière-là : non pas que nous en serions les fins connaisseurs ou les héritiers, mais parce que nous avons emprunté aux personnages leurs formes, individuelles et collectives, pour confectionner notre « nous » présent. C'est la mémoire d'une « forme d'association<sup>156</sup> », d'une façon d'être et d'agir ensemble, qui s'actualise.

N'était-ce donc qu'un petit « jeu », qu'une simple « présentation » ? De fait, le collectif éphémère, cristallisé dans la carte mémoire de l'appareil (et par suite dans le CMS), va aussitôt se décomposer en groupes de travail, à la façon de ce qui était proposé par l'Orage. Il s'agit, indique Sébastien, de nous inscrire « *dans la conception d'une exposition* » ; des éléments vont nous être donnés pour nous « *intégrer dedans, pour que vous voyiez ce qu'on veut vous faire faire aujourd'hui, à quoi ça va servir, et comment ça s'intègre dans le dispositif d'ensemble* ». Delphine lui succède alors, avec ses propres diapositives, pour transmettre quelques-uns de ses ficelles que nous nous devons de réécouter en longueur, bien que nous en ayons pris connaissance sur un autre mode à la séquence précédente : « *Je voulais prendre l'exemple de la première grande exposition qu'on a fait au Rize sur la question ouvrière, c'était Villeurbanne la laborieuse ? en 2010. Comme vous voyez, y'avait déjà un point d'interrogation, "la laborieuse ?", on commençait déjà à se poser des questions : Villeurbanne, les usines sont parties, qu'est-ce qui reste de ce paysage industriel et de cette identité industrielle, qui a été très forte et qu'aujourd'hui on peine quand même, déjà, à reconnaître dans le paysage. [...] Pour vous dire comment d'habitude on fait une exposition, d'abord je vais vous montrer des documents de travail [...]. D'abord on fait une belle fiche projet, comme ça, où on essaie de dire où on en est, qui va s'en occuper, quels sont les objectifs, quels sont les partenaires [...]. On avait trouvé une citation de Paul Ricoeur, qui disait, "ce n'est pas par mégarde que nous disons de ce qui est advenu qu'il a eu lieu", donc on questionnait véritablement l'ancrage territorial etc. Une fois qu'on a validé le projet et cet angle d'attaque avec notre hiérarchie, nous on travaille au Rize avec des gens très intelligents qui nous aident à nous faire une idée de l'état de l'art de la science ; donc là, le patrimoine urbain, on va voir les géographes, les historiens, [...] et puis on construit ce qu'on appelle un scénario d'exposition, dans lequel justement on va essayer de définir un peu l'enjeu principal. [...]. Et puis on découpe, je vais vous montrer... Voilà, selon les problématiques, en thématiques d'exposition. Là on avait choisi un ordre chronologique, c'était une expo chrono-thématique, comme on dit dans le jargon, [...] on essaie à la fois de cibler des grandes périodes historiques, et puis des documents par exemple dans nos archives qui vont illustrer, et au fur et à mesure on construit l'expo comme ça. Et puis après tout ce raisonnement intellectuel, on fait appel à un scénographe qui va nous proposer de mettre ça en volume, donc là c'est l'expo telle qu'elle a été conçue à l'époque, en plans. Une scénographe qui nous fait des découpages en nous proposant une forme adaptée, justement, à ce qu'on va dire, là elle était partie dans une structure en alu qui était censée représenter ce travail*

---

<sup>156</sup> QUERE Louis, « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », *op.cit.*, p.124.

*industriel, ces formes assez brutes, et beaucoup d'iconographie [...]. Et vous allez me dire, c'est bien beau tout ça mais, et les villeurbannais, à qui ça s'adresse, enfin, comment on les intègre dans les projets, et ça c'est quand même la grande question et du patrimoine et du Rize par ricochet, mais la mémoire en général c'est... comment est-ce qu'on fait mémoire ensemble, de la même façon qu'on peut faire société, construire un projet politique de société, et généralement nous pour l'instant, la forme la plus... d'abord c'est la forme la plus facile et la plus immédiate, c'est de s'adresser à des représentants d'habitants, alors généralement on va rencontrer, au même titre qu'on rencontre des gens très intelligents, des scientifiques, des experts, on va rencontrer des gens qui eux ont l'intelligence du territoire, des habitants. Les habitants c'est un peu diffus, on préfère s'adresser aux représentants qui ont plein d'habitants derrière eux, alors... là je vous ai pris juste un exemple, qui était la mobilisation des habitants par l'Interquartiers, des associations, autour du sauvetage de ce métier à tisser la dentelle [...]. Après ça peut être comme sur l'expo sur les maisons à Villeurbanne, qu'on a faite l'année dernière, on avait repéré des lotissements qui nous intéressaient, on a mis des courriers dans les boîtes aux lettres, et puis on est allés voir les gens qui après nous répondaient au téléphone, qui avaient envie de raconter l'histoire de leur maison [...]. On a fait une campagne de témoignages [...] qu'on a pu intégrer dans l'exposition, et puis dans la programmation aussi. Alors pourquoi je vous raconte tout ça, parce que sur la mémoire ouvrière... ce projet auquel on vous propose de participer, on n'a pas envie de faire comme d'habitude parce que... cette phase-là elle intègre bien l'analyse, elle intègre bien la voix des habitants, mais elle n'intègre pas la réflexion que pourraient avoir les habitants avec nous sur cette thématique de la mémoire ouvrière. Donc là, on a envie de faire plutôt une phase qui serait sur la figure de l'ouvrier, qui est l'ouvrier villeurbannais ? qui est non identifié pour l'instant c'est donc un OVNI... Autant dans nos archives on peut parler de cette figure ouvrière, on a beaucoup de portraits d'ouvriers, on connaît leur parcours, on a des historiens de l'immigration avec nous, on a des sociologues, mais les habitants typiquement c'est pas évident, on peut pas aller dans une usine, les gens travaillent donc on peut pas vraiment les déranger. On a fait des tentatives mais on tombe toujours sur des représentants donc c'est parfois aussi un peu consensuel, [...] puis on a envie de rajouter un peu de débat là-dedans, parce qu'on a le droit de pas tous être d'accord sur la figure ouvrière aujourd'hui, et il me semble que ça mériterait véritablement d'être un débat de société. Dans une ville comme Villeurbanne y'a 20% d'ouvriers statistiquement, on a quand même l'impression de ne pas beaucoup les entendre, pas beaucoup les voir. Voilà un peu ce que je peux vous dire, et donc, là où on va vous faire travailler concrètement c'est que nous, la démarche qu'on a entamée c'était de dire, pour l'instant on ne travaille pas sur les thématiques de l'exposition, on abandonne la problématisation qu'on fait d'habitude, on va aller la faire avec les gens. On a commencé en prenant des pancartes, en allant dans la rue, on est tombés sur des ouvriers, ou en allant faire des enquêtes un peu plus poussées sur ce que c'est que la représentation ouvrière mais on avait besoin de ce temps collectif pour aller un peu plus loin, et vous faire travailler sur toutes ces questions que nous on a fait*



*remonter de cette phase d'enquête, et vous faire travailler sur ce qui vous semble important à aller pousser plus, dans une expo qui serait en fait un débat, qui pourrait s'alimenter en plus... la forme reste à inventer avec vous ce soir. On a préparé une petite enveloppe pour chacun... »*

Puisque nous avons déjà détaillé la problématisation « *qu'on fait d'habitude* » au Rize, puisque nous avons déjà décortiqué la façon qu'avaient les textes, les images, les ressources, d'être mobilisées comme appui pragmatiques dans une situation de travail, l'intérêt de citer Delphine *in extenso* tient au fait que cette fois-ci, ce sont les procédures internes du Rize – ses habitudes – qui se trouvent être redistribuées. Elle expose tout ce que l'on a coutume de faire ici, mais d'une façon bien singulière puisqu'il s'agit, précisément, de *ne pas procéder selon la coutume*. De ne pas se contenter d'agréger des archives, des citations et des textes de « *gens très intelligents* » autour d'un scénario conçu par l'équipe du Rize, mais de s'essayer à une collectivisation de l'activité même de « *problématisation* ». Quel problème faut-il avoir pour en arriver-là ? S'agit-il d'un « *verniss* » participatif, pour reprendre l'expression de l'Orage ? Au stade où nous en sommes, nous comprenons que ce n'est pas avec de tels termes que l'on peut espérer saisir ce qui se joue dans cet atelier. Le problème, c'est la « *mémoire ouvrière* », ce sont ces « *OVNI* ». On pourrait pourtant, nous dit Delphine, en parler *sans la moindre difficulté* – en se cantonnant, précisément, aux habitudes courantes du Rize. Les archives, les sociologies et les histoires ne manquent pas sur la question ! Mais, explique-t-elle – en transmettant par-là les discussions qui apparaissaient dès la plénière de février (section I) – en faisant cela nous raterions quelque chose. Nous raterions à la fois les « *OVNI* », si durs à « *voir* » et à « *entendre* », en s'en remettant d'emblée à leurs porte-paroles usuels (scientifiques compris), et nous raterions la visée d'extension du Rize lui-même. Nous renoncerions à ce que Xavier appelait la « *belle utopie généreuse* » du Rize (séquence 2). Citons à nouveau le propos de celui-ci, daté pour rappel de 2011 : que les « *gens [...] participent réellement et au point d'influer sur le cours des choses, c'est-à-dire de finalement, [que] le sujet qu'on voulait traiter on le fait pas, ou on le traitera pas de la façon dont on pensait le traiter* ». Ce qui nous est proposé dans l'atelier, ce n'est pas d'agrémenter le mode opératoire courant du Rize de nos avis respectifs, sur le mode de la consultation éphémère, mais bien de nous situer à un niveau *infra*, celui que J. Dewey aurait dit être celui d'une « *situation indéterminée [qui] devient problème dans le cours même du processus qui la soumet à l'enquête*<sup>157</sup> ». Bien sûr, il n'y a pas d'indétermination complète : chacun est informé des premières explorations du Rize sur le sujet, et l'exposé de Delphine propose déjà un angle de problématisation particulier. Reste que nous assistons bel et bien à la transmission d'une mémoire-problème, qui porte tout autant sur un contenu à découvrir que sur les opérations de problématisation en tant que telles. Ce sont indissociablement le *qui* (les « *OVNI* »), le *quoi* (« *la mémoire ouvrière* ») et le *comment* qui sont

---

<sup>157</sup> DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, *op.cit.*, p.172.

mis en jeu. « Nous » ne savons pas quoi faire, et nous espérons de « vous » que vous puissiez « *inventer* » quelque chose à nos côtés.

Quel rapport établir avec les notions de mémoire collective et de mémoire publique ? C'est bien leur partage, tel que proposé par J. Michel, qui est ici mis en jeu. « Nous », au Rize, ne souhaitons pas faire de démarcation avec « vous » : cette mémoire-collective / mémoire-problème qui nous fait travailler au quotidien depuis des années, nous vous proposons de la traiter avec nous. « Vous » n'êtes pas simples spectateurs de notre performance : celle-ci n'a de sens que si « vous » y êtes impliqués *comme* « nous ». Par le truchement de la photographie, ce sont bien les contours du collectif qui se redéterminent : le faire-corps-ensemble ne concerne pas simplement l'équipe, dont on voit qu'elle ne se présente d'ailleurs pas en tant que telle (pour les « gens » qui sont là, impossible de dire qui, dans la salle, est du Rize ou non), mais bien l'ensemble des personnes associées pour l'occasion. C'est ici que réside toute l'efficacité de la médiation photographique : elle a *fait fi* des statuts « réels » des participants de l'atelier pour les réunir directement dans une même *forme*. Le public, qui ici ne se distingue plus du « collectif » rizien, émerge comme forme, peut-on dire en suivant L. Quéré : il est « partie prenante de la réalisation de l'œuvre : il en est à la fois un agent – une part de l'activité de configuration du contenu et du sens de l'œuvre lui revient, ainsi que l'exploration de ses implications pour la compréhension de soi-même et du monde – et un patient, car la réception est exposition et soumission à quelque chose doté de la capacité de transformer la perception des choses, de modifier l'expérience et de transformer la réalité. Le sens d'une œuvre réside pour une grande part dans les effets de tous ordres qu'elle produit à travers la réception.<sup>158</sup> » Ici, le mode de présentation choisi par Delphine et Sébastien permet de faire coïncider trois formes en une : celle des « interprètes » (le Rize), celle du « public » (les « gens ») et celle des ouvriers sur l'image (la « mémoire ouvrière »). C'est bien cette mémoire-là qui tient lieu, dans le cas qui nous occupe, de modalité d'« engagement du public » ; un engagement qui en l'occurrence propose une révision des démarcations entre le public et les interprètes, mais aussi entre la situation passée et la situation présente. Si nous sommes « reconnaissable[s] comme une unité », c'est grâce à l'image-mémoire constituée en ressort de modélisation – de *form-ation* – du « nous » local.

## 2. « Imaginer des dispositifs »

Pour prolonger et soutenir cette analyse, reprenons la suite du travail. Delphine nous a parlé d'enveloppes, distribuées à chaque sous-groupe : elles contiennent « *une petite sélection de questions en vrac, que vous allez pouvoir regarder, lire, discuter entre vous, le but étant, si vous arrivez à vous mettre d'accord, dans tout ce qu'il y a là-dedans, de trouver une question que vous voudriez garder*

---

<sup>158</sup> *Ibid.*, p.119.

*dans la perspective de cette exposition. Vous avez le droit de les reformuler, de gribouiller dessus, et s'il vous vient une question à partir de ça, vous avez le droit de rajouter un papier. Quand vous avez fini avec une enveloppe vous nous la rendez, on vous en donne une autre, et on fait tourner comme ça pour que comme ça, à chaque table, en fonction des sensibilités et de ce que vous discutez, il y ait une sélection de quelques questions ». Nous écoutons ensuite « une petite sélection d'un certain nombre d'enregistrements faits par Myriam, de réflexions, de réactions à partir des panneaux qui ont été portés par les gens du Rize à l'extérieur. Contrairement aux choses qui ont été collectées on ne pouvait pas vous les mettre en vrac sur la table, donc Myriam a fait la sélection, et puis il y aura tout un corpus d'entretiens, d'interviews audio, dont on pourra se servir par la suite ». Voyons là comment se redistribuent les questions évoquées plus haut lors des réunions et formations internes : quoi faire, se demandait Anne-Pascale, des interrogations qui émergeaient lors de la plénière ? Quoi tirer des comptes-rendus affichés dans le mur du couloir après les « porteurs de parole » ? Il revient aux groupes de se pencher là-dessus, en suivant les règles de conduite préconisées par Sébastien. Lequel reprend la parole après que chaque groupe a, au bout d'une trentaine de minutes, prélevé quelques-unes des phrases « pieds-dans-le-plat » des enveloppes : « Maintenant, avec ça, vous allez sélectionner ce qui vous vous semble central ; on va vous donner à chacun un grand carton sur lequel vous allez pouvoir mettre les questions que vous avez choisies, vous allez réfléchir à comment il faut les organiser ou pas ; on a de la colle, des ciseaux... mais vous pouvez très bien mettre les questions au milieu, et mettre tout autour... et puis aller voir, parce que l'intérêt c'est d'aller voir dans tout ce qu'on a collecté comme matière, déjà, tout ce qui pourrait permettre d'illustrer, de répondre, ou en tous cas de compléter cette question-là, donc sur la table, là-bas, en rose vous avez des petits papiers avec des extraits de ce qui a été fait lors des rencontres dans la rue, les entretiens, où y'a un petit bout à chaque fois ; juste à côté vous avez une série de citations des maires de Villeurbanne en lien avec les questions de mémoire ouvrière, d'époques différentes, après vous avez un gros paquet de photos, qui sont aussi bien des photos contemporaines sur les recherches, ouvriers, etc., que des photos d'archives du Rize. A côté vous avez quelques documents de l'expo précédente, quelques documents du Rize. Et puis surtout la feuille qu'il y a juste devant Delphine, là, elle est très importante, c'est la liste complète des entretiens audio enregistrés, donc... notamment si vous voulez, un de ces entretiens là, vous avez une description d'une phrase de qu'est-ce que c'est, et c'est de là que viennent les petits bouts qu'on vous a fait écouter tout à l'heure. » Bref, à nous de procéder aux bricolages à partir du « bazar » dont se chargent, de coutume, Julie et Delphine (séquence 8). Delphine qui donne alors notre ligne d'enquête : « L'idée c'est toujours de se placer dans la tête d'un visiteur d'expo, qui arrive et à qui vous posez votre question. Par exemple, "la classe ouvrière a-t-elle été dissoute ?", si ça c'est votre question, qu'est-ce que vous avez envie, à votre visiteur d'expo, à la fois de lui apprendre, parce que vous avez peut-être des choses à lui apprendre, de votre connaissance personnelle ou de choses que vous avez lues ou de références qui vous semblent indispensables, et puis aussi qu'est-ce qui pourrait*

*l'étonner, qu'est-ce qu'il faudrait aller chercher comme témoignages qui vous semblent importants, qu'est-ce que vous voulez mettre comme illustration, etc., hein, on est bien là-dedans, et puis là on essaie de mettre tout ce qui pourrait intéresser un visiteur d'expo. Mais on est bien... c'est pour ça qu'on veut travailler comme ça, notre but c'est pas d'avoir un propos de : "la mémoire ouvrière à Villeurbanne c'est ça", ou "les ouvriers c'est ça", c'est bien de soulever des questions auxquelles on n'a pas forcément de réponse aussi, et de voir en tout cas, sur ce que vous avez discuté, ce qui vous semble important de mettre en débat et de rendre public dans un lieu comme le Rize. [...] On vous a mis un panel de choses, sachant que nous, on a nos ordis juste à côté, on peut aussi aller chercher des images, on peut aussi tricher et dire, "ben moi je voudrais mettre une image de tel truc", même si on va pas la chercher, l'imprimer, on peut dire "je voudrais voir un ouvrier, ça me paraît hyper symbolique, je voudrais une cheminée de Villeurbanne en intro de l'expo..." [...] Vous pouvez imaginer des dispositifs pour les enfants, vous pouvez mettre tout ce dont vous avez envie. Et vous avez droit de faire une pause aussi hein... vous avez des bonbons... » Les groupes se mettent au travail ; en voici une illustration :*



De droite à gauche : Ginette, Fred, et Jean-Robert. Sur la table, les ciseaux, les stylos, les feuilles, les enveloppes ouvertes et, sur la grande feuille jaune le prototype d'îlot – pour reprendre ce terme – qu'ils confectionnent à partir des ressources mises à leur disposition. Durant la soirée, des photographies du même ordre sont prises pour mémoire : la conception d'exposition, si délicate à

suivre d'ordinaire car supposant des chercheurs qu'ils « s'immiscent [...] dans les coulisses<sup>159</sup> » des concepteurs, est collectivisée et du même coup enregistrée sur le CMS. Le travail « personnel » de Delphine, qui on s'en rappelle ne lui semblait pas toujours digne d'attention sociologique, est devenu un thème en soi pour « nous », qui prenons tour à tour l'appareil photographique : observant, objectivant, ethnographiant notre propre activité. Et « nous », qui sommes là, menons une investigation analogue, jusqu'à un certain point, à celle d'H. Becker dans *Les mondes de l'art* : nous songeons « à toutes les activités qu'il faut mener à bien avant qu'une œuvre d'art prenne son aspect définitif<sup>160</sup> ». Nous comprenons que le travail de mémoire, tel qu'il est effectué au Rize et tel qu'il est accompli ici même, n'a définitivement rien à voir avec des abstractions génériques sur le temps et l'histoire, ou sur une quelconque morale du souvenir et de l'oubli : il revêt un caractère éminemment concret, pratique, pragmatique. La « mémoire ouvrière » qui nous occupe ne préexiste pas à ce que nous faisons effectivement en ce soir d'octobre : nous comprenons qu'elle dépendra des dispositifs que nous imaginons, des liens que nous allons tracer entre telle citation et telle archive, telle question et tel enregistrement sonore. En un mot, elle est bien une « modalité d'action collective<sup>161</sup> » du public que nous constituons.

Au terme de ce travail, chaque groupe présente son dispositif ; contentons-nous d'un exemple : « *On a pris trois questions : "le mot ouvrier est-il tabou ? ", "usine rasée = usine oubliée ? ", "quel est le parti des ouvriers aujourd'hui ? " mais on a rayé celle-ci, on a mis "quelle est la participation ou l'implication politique des ouvriers aujourd'hui ? ", et à partir de là on a mis un peu tout ce qui nous paraissait en accord avec les mots choisis, donc le mot ouvrier est-il tabou, la conscience ouvrière a disparu, le collectif... Ce qu'on voulait dire à travers "le mot ouvrier est-il tabou" c'est parler du groupe, de l'identité ouvrière, ce que ça voulait dire d'être fier d'être ouvrier, et de ce groupe ouvrier qui était fort, puissant même, quand il était en grève on arrêtait tout... et aujourd'hui c'est moins le cas. Alors là on a mis "les médias parlent à la place des ouvriers", et là on a mis Alstom parce que Jojo [un des « gens »] expliquait que sur les 3200 ouvriers il en reste aujourd'hui 500.* » Nous retrouvons le travail abordé à la séquence précédente : comment choisir les bonnes catégories pour organiser un îlot d'exposition ? Comment documenter ces catégories à l'aide de matériaux adéquats ? Quels prolongements d'enquête faut-il imaginer pour ce faire ? A chaque fois qu'un groupe expose sa proposition, les uns et les autres la commentent en suggérant, précisant, d'autres ressources à agréger autour du montage prototypique réalisé sur chaque grande feuille : on pourrait mettre cet « *extrait du Progrès de 1987, avec Charles Bourdin qui évoque la mutation du*

---

<sup>159</sup> COUILLARD Noémie, COVILLE Marion, SCHLAGETER Karin, « Entrée réservée au personnel », *POLI*, n°12, 2016, pp.6-12., p.9.

<sup>160</sup> BECKER Howard Saul, *Les mondes de l'art*, Paris : Flammarion (collection « Champs Arts »), 2010 [1ère édition en langue anglaise : 1982], 384 pages, p.28.

<sup>161</sup> QUERE Louis, « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », *op.cit.*, p.125.

*secondaire vers le tertiaire avec l'exemple de Delle-Alsthom* » ; pourquoi ne pas ajouter telle photo de « *Google images, qui montre une femme, c'est aussi une figure, la femme dans le monde ouvrier* », etc. Après quoi le temps est venu de mettre fin à l'atelier ; Delphine nous propose de nous mettre en ligne selon notre degré de satisfaction (« *si vous êtes content d'être venu, vous vous mettez près du mur là-bas* »), puis selon notre souhait de nous « *impliquer dans la suite de ce travail* ». Celles et ceux qui se montrent motivés sont appelés à « *venir ici* » pour d'autres rendez-vous du même ordre, et/ou à échanger via « *sites web, en s'envoyant des documents, des échanges de mails, de téléphone, par exemple si on met ces panneaux-là en ligne avec la possibilité de les commenter.* » A une ou deux exceptions près, tout le monde se rend disponible pour cette « *suite du processus* ». Tâchons de voir en quoi elle va consister.

### 3. « La mémoire, c'est trop connoté »

Les « gens » réunis à l'atelier vont-ils réellement participer à la suite du travail sur le temps fort ? Que nous-ont-ils appris, au juste ? Et d'abord, s'agissait-il bel et bien d'ouvriers ? Ces questions nous intéressent dans la mesure où elles vont être à l'ordre du jour des réunions du Rize qui vont suivre courant octobre et novembre 2014. Je propose de les restituer sous forme de dialogues, la première (21 octobre) à partir de notes<sup>162</sup> du journal, la seconde (4 novembre) à partir d'une transcription simplifiée, en marquant des pauses au fur et à mesure de notre lecture.

*« Géraldine : Est-ce qu'on garde OVNI, est ce qu'on « jette » ? « Est ce qu'on trouve qu'ils vont bien », ces mots « qu'on emploie depuis le début » ?*

- *Delphine : Oui, c'est un titre qui « va bien avec ce qu'on veut dire, si on dit non-identifié ça montre bien le fait qu'on cherche, qu'on n'a pas vraiment de réponse ».*
- *Anne-Pascale : Il faut aussi parler du mot ouvrier, mais « faut-il mettre mémoire ? »*
- *Delphine : « La mémoire c'est trop connoté, et c'est difficile de s'en sortir après ».*
- *Xavier : Après, c'est un titre d'exposition, « il faut surtout que ça accroche ».*
- *Anne-Pascale : « Il y a aussi le point d'interrogation (OVNI ?) mais on l'a déjà fait pour Villeurbanne la laborieuse ? »*
- *Juliette : Il faut aussi penser à la mise en page du titre sur l'affiche, pour que les gens « comprennent correctement et qu'on n'ait pas tous les Ufologues sur le dos ». Et puis, « est-ce que ce n'est pas un peu réducteur d'avoir le V de Villeurbanne ? Parce que c'est une question qui dépasse Villeurbanne ».*

---

<sup>162</sup> Les termes entre guillemets sont les citations exactes.

- *Géraldine Z.* : « *Oui et non* », car dans l'exposition ce seront des paroles prononcées par des villeurbannais, « il y a un ancrage local ».
- *Juliette* : Mais « on questionne au-delà des ouvriers ; les gens qui ont participé n'étaient pas tous ouvriers ». Il faut réfléchir au risque d'ambiguïté sur OVNI, quand on verra OVNI dans toute la ville... et le sous-titre « *Ouvriers Villeurbannais Non Identifiés* » est « super long à écrire ».
- *Xavier* : En même temps, le côté « un peu brutal choqué un peu » et en termes de communication cela peut avoir « son effet » ; c'est autre chose que : « on va vous raconter la belle histoire des ouvriers de Villeurbanne », et puis « il y aura toutes les phrases qu'on va mettre derrière » qui vont nuancer le propos.
- *Géraldine* : Sinon, on peut choisir « et ils sont où les ouvriers ? », la phrase qu'on « avait le plus utilisée pour les porteurs de parole ».
- *Xavier* : on peut tester les deux propositions avec le graphiste et voir ce que ça donne.
- *Jean-Robert* : « le problème c'est qu'OVNI c'est à la fois notre point de départ et notre point d'arrivée », « on n'a pas de réponse et ça peut être étrange pour le public », « y'a pas quelque chose qui s'affirme ».
- *Delphine* : « C'est le but », « on n'affirme pas, on pose des questions ».
- *Juliette* : Mais « OVNI, ça entérine un parti pris assez fort, à savoir que les ouvriers sont des OVNIS ».
- *Jean-Robert* : Si on choisissait « Et pourtant ils existent » ? Ça veut dire qu'il y a « quelque chose au fond », c'est tiré de « la chanson de Ferré, les Anarchistes ».
- *Juliette* : Si on met « OVNIS – Et pourtant ils existent »... ! [rires]
- *Géraldine Huet* : « Est-ce qu'on ne pourrait pas faire quelque chose avec la photo de groupe qui avait été utilisée lors de la soirée du 8 octobre ? »
- *Delphine* : On peut « retravailler plus sur la photo d'archive qui était là, en mettant des ouvriers contemporains au milieu des autres... » Il faut aussi dire à Graphica [Julie] ce qu'il ne faut pas montrer, comme les usines.
- *Géraldine* : Si on a une photo comme ça il faut intégrer des éléments contemporains, sinon « on enverra un message qui ne correspond pas au contenu de notre expo ».
- *Delphine* : le problème, c'est « qu'on n'a pas d'iconographie contemporaine, on n'a pas d'images du travail », « on a que les grèves, les destructions ».
- *Xavier* : Il faudrait que le « détournement visuel » qu'on propose pose la question de l'identification des ouvriers : « comment on traduit ça en trafiquant une image ? »
- *Jean-Robert* : on peut aussi changer le décor de la photo.
- *Xavier* : Ou mettre un décor de friche.
- *Géraldine* : Oui, montrer une image d'archive mais dans un décor moderne.

- *Juliette* : Et « ouvriers, le retour ? », avec ce type de visuel ? Parce que c'est aussi un peu la conclusion de notre démarche.
- *Nadia* : Oui « mais ça suppose qu'ils sont partis ».
- *Xavier* : Comme les avis ne sont pas très tranchés, on reste sur OVNI ou « et ils sont où les ouvriers ? », on essaie et on verra, avec le problème que dans le second, le « Villeurbanne » n'apparaît pas.
- *Juliette* : Est-ce qu'on ne pourrait pas aller dans une usine pour trouver des images des gens ?
- *Géraldine* : Oui mais c'est une usine et « on ne veut pas montrer ça ».
- *Xavier* : Je pense qu'on doit éviter de « vouloir tout faire dire à une image », de « surcharger de sens ».
- *Christophe* : « Et la statue du repos du travailleur, qui est à l'entrée des Gratte-Ciel ? »
- *Xavier* : « C'est trop connu, c'est déjà fait ». » Qu'en est-il des supports de comm ? »
- *Géraldine Z.* : « Est-ce qu'on ne pourrait pas mettre les paroles qu'on a recueillies sur les cartes ? Comme « Il nous faudrait une bonne guerre - Michel, 50 ans, Cusset » ? Avec une invitation à venir réagir. » Est-ce que dès l'affiche, « on propose aux gens de venir participer » ? Comme « venez partager votre avis », « exposition/débat », car « c'est quand même la base du projet ».
- *Anne-Pascale* : Et le journal d'exposition ?
- *Delphine* : « On aura des images, de la matière », mais est-ce qu'on ne va pas plutôt faire le journal à la fin, « enrichi » par les gens ? « Le problème c'est que ça nous fait revenir sur le sujet alors qu'on sera passé à autre chose... »
- *Géraldine Z.* : Et puis « il y a une demande dès le début de la part du public. On avait aussi pensé à des fiches par pan d'exposition, que les gens prennent et avec lesquelles ils pourraient repartir, en faisant une sorte de classeur ». C'est « plus simple à actualiser », « on peut plus facilement actualiser la fiche que le journal ».
- *Xavier* : Oui, mais « vu l'investissement et l'importance du temps fort c'est bien d'avoir un journal, une trace... mais à la fois la matière est moins donnée d'avance... »
- *Jean-Robert* : On peut aussi avoir des fiches vierges à compléter par les gens, ou pour prendre en compte les contributions, en plus de fiches déjà écrites par nous.
- *Juliette* : Oui mais « il y a le problème de la temporalité, ça arriverait en septembre, on sera sur autre chose... »
- *Delphine* : Et « si on arrête les contributions à la moitié du temps fort, ça crée de la frustration, tout le monde n'ayant pas la même possibilité de participer ».
- *Xavier* : Je serais partisan d'une publication dont on adapte la forme.



- *Géraldine* : « Ça peut être un classeur avec des fiches à mettre dedans, avec des attaches parisiennes... l'avantage c'est qu'on ne force pas le sens de compréhension... »
- *Delphine* : Il vaut mieux « imaginer un journal dépliant, parce qu'en vrai, en pratique, on le fera pas ce truc des fiches, on les actualisera pas, le public ne jouera pas le jeu et nous non plus... »
- *Xavier* : « Au final, on revient sur ce que disait l'Orage, une expo normale. Avec la difficulté d'articuler le côté volatile des participations, des interactions, avec ce rendu en exposition, journal, etc. », C'est un rendu qui ne « pourra pas rendre compte de toute la démarche »... on pourra « compléter les formes classiques, c'est tout », « le poids du travail de l'institution est bien là quand même ! »

Deux semaines après l'atelier, les conversations portent donc d'abord sur les termes de l'exposition et leur rattachement à la communication du temps fort. Si la catégorie « OVNI » a l'avantage de placer l'accent sur l'indétermination des « ouvriers », elle pose au moins trois problèmes : l'affirmation publique de cette indétermination qui pourrait s'avérer potentiellement préjudiciable pour le Rize (quel est donc ce lieu qui n'« affirme » rien ?) ; elle pourrait entraîner une incompréhension du passant qui, la voyant sur une affiche, pourrait interpréter de travers le thème de l'exposition ; enfin, la clarification du sigle par un sous-titre engendre des soucis majeurs au niveau de la conception graphique. Ce qui est particulièrement intéressant à relever alors, c'est la difficulté qui se pose au Rize de devoir rendre parlant son propos, qui concerne bien les « ouvriers », sans pouvoir mobiliser les représentations archétypiques de ceux-ci : « on ne veut pas montrer » d'usines, on ne veut pas utiliser une archive ancienne, car « la mémoire c'est trop connoté, et c'est difficile de s'en sortir après ». La pertinence du montage graphique, des catégories des titre et sous-titre, est évaluée à l'aune de son opérativité pragmatique : il faut que le dispositif visuel « colle » avec le propos réel du Rize, et qu'il n'ouvre, surtout pas, de mauvaises pistes dans l'esprit du public. De là les premières idées : truquer une photographie, intégrer un décor contemporain plutôt qu'une vieille usine... C'est bien ce sur quoi insiste Delphine et ses coéquipiers : la catégorie de « mémoire », dans le sens commun, i.e. pour la plupart des gens qui seront confrontés aux supports de communication, est une affaire d'histoire, de passé ; pour peu qu'on utilise ce terme-là dans des affichages publics et qu'on lui associe une photographie ancienne, on renverra une image du temps fort inadéquate par rapport à la réflexion tenue tout au long de l'année. Et si nous avons vu avec *Cultes* la difficulté qu'il pouvait y avoir à trouver une « image universelle », cette fois-ci la difficulté porte sur le fait d'avoir à résumer, tout au moins à indiquer, en une affiche, une *expérience* d'enquête irréductible au seul thème des « ouvriers » : le « côté volatile » de la réflexion, des « interactions », comment en « rendre-compte » ? Concernant le mode d'exposition lui-même, il semble que les premières idées convergent en direction de dispositifs à la fois évolutifs et participatifs : imaginer un espace de « débat » au sein même de la

salle, prévoir un journal découpé en différentes pages, permettre des « contributions » des visiteurs au fil des six mois, tout en prenant en compte, comme toujours, le fait que d'ici là, l'équipe aura d'autres temps forts à planifier et donc, n'aura pas le temps de se consacrer intégralement à « OVNI ». C'est cela le « poids de l'institution » dont parle Xavier, qui synthétise sous cette formule le dilemme que nous avons vu apparaître à plusieurs reprises : le dilemme du temps qui manque pour faire ce qu'on voudrait *idéalement* faire. Si l'Orage avait « raison », c'est bien à ce titre : si aucune contrainte pragmatique ne pesait sur le Rize, alors il aurait peut-être pu pousser « plus loin » son investigation. Cela dit, les riziens sont loin de se cantonner à un tel constat : quel que soit l'écart entre ce que « nous » avons fait et ce que « nous » voulions faire, le véritable enjeu réside dans la capacité à trouver une forme à l'exposition et aux médiations associées qui puisse, au moins, être en adéquation avec ce qui a été effectivement réalisé. C'est ce qui sera à l'ordre du jour de la réunion suivante, début novembre :

*« Delphine : On peut commencer, pour ceux qui n'étaient pas à la réunion, par rappeler ce qui s'est passé [...]. Par rapport à toute la démarche d'enquête qu'on a menée autour de ce temps fort, l'idée était d'avoir un temps qui soit pas qu'un temps individuel mais d'avoir un temps collectif, donc de rassembler des personnes qui avaient manifesté et leur intérêt et leur volonté de s'engager autour de ce sujet, puisque l'idée des enquêtes consciencieuses comme elle sont appelées par l'Orage c'est de mobiliser de l'engagement autour d'une idée, d'un parcours de vie, d'une colère comme ils disent, enfin, mobiliser au-delà de l'enquête pour savoir si on peut dépasser le récit individuel pour créer quelque chose ensemble, réfléchir ensemble... [elle décrit longuement le dispositif de l'atelier et montre les « panneaux » proposés par les groupes]. Il y avait dans les gens une diversité de parcours, ça c'était intéressant, après, diversité sociale... c'est quand même ce qu'on cherche un peu dans ce projet, et pour l'instant c'est plus mitigé. Quand on a essayé de recontacter les personnes après les porteurs de parole, on n'a pas réussi à les joindre, elles n'ont pas de répondeur... On bute sur des trucs très concrets [...]. Moi, la première chose qui m'inspire c'est que dans tout projet participatif, mais ça moi je le remarque aussi dans les collectes de Cécile, les gens qu'on interroge, ou qui juste qui passent un cap pour faire des choses avec nous, c'est jamais n'importe qui, c'est souvent des gens qui ont déjà des engagements associatifs... qui ont déjà une réflexion sur le collectif, très souvent.*

- *Géraldine Z. : Moi j'ai pas trouvé que ça avait apporté de la matière nouvelle, il m'a semblé que les personnes n'étaient pas au même stade de la réflexion que nous, ça fait quand même plusieurs mois qu'on est dessus, et si on le refait dans un autre temps fort, peut-être qu'il faudrait le faire plus tôt pour qu'on soit tous au même stade de réflexion ; par exemple dans mon groupe, c'est le panneau qui est complètement à droite, là, les gens avaient tendance à*

*tourner en boucle sur des questions sur lesquelles nous aussi on a peu tourné au début, mais où on était passés à autre chose. [...] C'était peut-être un peu court, parce que le temps de réflexion autour des questions, qui était la première étape, où on choisissait les questions dans une enveloppe, c'était pas mal, ça permettait d'avoir pas mal de réactions, de discussions... mais comme on avait deux heures et demie... Et après par rapport à ce que tu disais Delphine, la contrainte de l'exposition qui a été respectée que par ce groupe-là, je pense qu'en fait c'était pas clair pour les autres qu'il fallait s'imaginer monter une expo tu vois, ils ont pas... je pense que dans les sélections qui ont été faites d'extraits de témoignages ou d'images, c'est des choses qui répondent ou qui alimentent les questions, mais pas forcément d'un point de vue d'exposition.*

- *Delphine : Imaginer l'expo c'était la dernière étape, c'était pas forcément que la contrainte qui était donnée, parce qu'effectivement c'est difficile de se projeter dans un... là on est sur la question du métier, donc la frontière elle est dure justement à... qu'est-ce qu'on fait faire aux gens qui relève de notre responsabilité de professionnels, qu'est-ce qu'ils peuvent apporter à ça, qu'est-ce que nous on peut intégrer de ce qu'ils sont eux, donc c'est en ça qu'aujourd'hui il faut qu'on rebondisse, justement, pour que cette réunion soit un prétexte à trouver d'autres formules. Pour réfléchir différemment d'autres projets. [...] Et sur la participation, il me semble que ça a bien marché, pour que les gens ne viennent pas justement avec une étiquette, "je suis représentant d'association", " je suis élu", et qu'il y ait quelque chose de plus partagé qu'une grande réunion où tout le monde prend la parole ou ne la prend pas.*
- *Jean-Robert : Moi j'ai trouvé que c'était fructueux, y'avait beaucoup de choses qui s'exprimaient, après on n'a pas de synthèse, on a tout mis un peu comme ça, et puis ça continuait à discuter... Après, comme tu disais, les questions reviennent, nous on les a déjà explorées, mais tu sens qu'il y a des questions qui sont là, est-ce qu'un ouvrier ça travaille à l'usine, est-ce qu'on peut étendre cette définition à d'autres secteurs d'activité, est-ce qu'il y a une tradition ouvrière...*
- *Anne-Pascale : On ferait une expo de questions.*
- *Delphine : On se dirige vers ça, ce sera une expo de questions. L'idée c'était qu'on ne soit pas seuls à se les poser ; le vrai enjeu il est là, déjà rien que d'aller dans la rue... C'est pour ça que c'est difficile de faire ce genre de d'étapes au début de la réflexion, parce qu'on n'a pas... nous on avait quand même intégré beaucoup de questions, de choses qui sont venues de la rue entre guillemets. [...] On est au moins dans l'élargissement de ce que nous on pensait mettre dans une expo.*
- *Géraldine : Globalement, sur la méthode on a quand même fait un sacré pas par rapport à ce qu'on a pu faire avant sur les expos, ne serait-ce qu'en interne, qu'on ait pu participer à cet exercice-là, ça chamboule déjà la manière dont on travaille, et puis les brigades mobiles c'est*

*un truc que je retiens particulièrement, c'est hyper riche, ça nous fait complètement changer nos manières de travailler mais aussi la façon dont on perçoit l'espace public.*

- *Delphine : Avec Sébastien on a fait un point, il était plutôt content de la dynamique, et ce qu'il a mis en avant, c'est la façon dont les gens se sont mis à discuter tout de suite. Après, que le débat soit fructueux ou non, qu'on puisse s'en servir, c'est autre chose, mais il y a quand même eu une émulation qui était agréable à voir. Parce que c'était quand même un pari, de mettre ensemble des gens... même s'ils sont venus pour ça donc on reste dans une espèce de cadre volontaire.*
- *Jean-Robert : La période de présentation avec la photo était bien. Y'avait vraiment quelque chose qui était malin...*
- *Delphine : ça réancrait aussi dans Villeurbanne, parce que c'est l'usine de la cheminée du parc du Centre. Et c'était super parce que, aussi bien quelqu'un comme Christophe qui choisissait la personne avec le drapeau, parce que le symbole, enfin tu vois... Ou alors l'enfant dont quelqu'un a dit, moi je choisis l'enfant parce que je suis fils d'ouvrier, tu vois, ça suffisait quoi. [...] Après, on parlait avec Benjamin de la grande question que ça pose, d'ouvrir des portes comme ça sur une réflexion collective c'est que, comment on passe de l'individuel, "je suis balayeur à Laurent Bonnevey, j'ai une vie de merde", au collectif de : "on est dans un équipement culturel...". Ça pose question sur ce passage de l'individuel au collectif, que nous on est censés faire, on aurait mission de faire ça, et comment est-ce qu'on l'orchestre lorsqu'il y a beaucoup de gens qui ont aucune envie de passer... Dans les gens qu'on voit dans la rue, y'en a beaucoup qui ou n'ont pas envie, ou pas les outils, ou... bon c'est le fondement même de la participation. Pour passer à une réflexion collective, cette synthèse là... Ici on a esquissé une petite modification de nos pratiques pour essayer d'élargir cette réflexion, mais est-ce que l'outil culturel est complètement à côté de la plaque pour ça ? Moi ça me pose beaucoup de questions. Et comment une expo peut redonner la parole à d'autres gens ? Parce qu'effectivement, on part de cette réflexion, on va la mettre, on les a enregistrés les gens...*
- *Géraldine Z. : Il m'a semblé que les brigades mobiles étaient plus fructueuses que ce qu'on a fait avec les entretiens, parce que même si on n'a que la parole du balayeur qui dit qu'il a une vie de merde et de la dame des TCL qui nous raconte la même chose, eux ils vont le dire dans leur coin, nous on va avoir la vue d'ensemble de tout ce que les gens ont dit, et on en tire ce qui ressort... et cette étape-là a conforté des choses mais n'a rien fait sortir de nouveau ; en revanche il me semble que cette histoire de passer au collectif c'est vraiment dans l'exposition qu'elle se fait, y'a de la participation très en amont avec des gens qui vont faire leur retour de vie, d'expérience, nous derrière, en ayant la vision globale que n'auront jamais toutes les personnes qui peuvent participer au forum parce qu'ils viennent deux heures, trois heures, et*

*ils auront jamais le temps que nous on a passé dessus, donc nous on essaie de faire quelque chose de global et on le restitue ensuite aux gens en poursuivant à ce moment-là les actions plus collaboratives où on leur demande, "voilà, on en pense ça, est-ce qu'on n'a pas déformé vos propos, est-ce que vous vous retrouvez là-dedans", etc.*

- *Delphine : Oui mais après, je regardais les statistiques de l'été qu'on a eues sur la population qui vient au Rize, y'a 1% d'ouvriers seulement, après on bute quand même souvent...*
- *Juliette : Mais dans le groupe du 8 octobre, quelle représentation ouvrière il y avait ?*
- *Delphine : Je pense, pareil. Il devait y avoir Jean et Ginette...*
- *Anne-Pascale : Mais c'est un peu biaisé cette soirée du 8 octobre, si c'est pas ceux qu'on a rencontrés... enfin par rapport au projet du départ.*
- *Géraldine Z. : En même temps, ça correspond plus ou moins au pourcentage de gens qui ont envie de participer ; on retombe dessus, les gens ils ont envie de te répondre quand t'es là dans la rue, ils ont 5 minutes, ils répondent, après ça les gonfle de revenir au Rize...*
- *Delphine : Oui si on se dit c'est ça qui marche le mieux, et à ce moment-là on va enregistrer les gens dans la rue, ce serait biaisé aussi de faire que du micro-trottoir... On est bien dans un entre deux aussi, de dire : comment à un moment donné on rassemble aussi les gens dans quelque chose de commun ? Qu'est-ce qu'on donne en commun ?... Ça veut quand même dire qu'au-delà d'un dispositif participatif qu'on pourrait mettre dans l'expo, il faut qu'on se pose vraiment la question... qu'est-ce qu'on fait ressortir des murs ?*
- *Juliette : Effectivement il était ressorti l'idée de poursuivre les actions dans la ville jusqu'en septembre 2015. Il y avait l'idée d'une expo itinérante, qui permet d'avoir une présence et qui peut être un support aussi pour les porteurs de parole, parce que... un mobilier qui est présent, les gens passent devant tous les gens, et peut-être que si ça s'anime, "Oh tiens, je m'arrête", enfin j'en sais rien mais pour essayer de continuer à engranger des rencontres... parce que c'est vrai qu'il va y avoir ce qui va se faire jusqu'en février, et puis en fait à partir de février c'est...*
- *Géraldine Z. : On avait pensé pour l'expo de mettre en intro ou en conclusion comment elle a été conçue. Il me semble aussi qu'il faut qu'on détermine un peu quand même ces fameuses questions, parce que là on en parlait avec Myriam, on avait abouti à 6, 7 thématiques, enfin bref, des choses qui ressortaient le plus, je pense qu'il faut qu'on affine ça, parce que si la médiation et la programmation sont construites en réponse à ces questions-là, il faut qu'on ait les questions... même si elles sont pas définitives, mais disons qu'on a quand même les thèmes qui ressortent.*
- *Delphine : Myriam nous a donné son regard sur ce qu'elle a enregistré, elle a enregistré des enquêtes et des brigades mobiles, et elle a ressorti pour elle des thèmes sur lesquels y'avait répétition ou en tous cas, pas forcément consensus mais des choses qui sont un peu saillantes*

*; la première c'est "où sont les ouvriers ?", qui irait avec "qui sont-ils ?", voilà... qu'est-ce que c'est que cette classe dont on parlerait ? Et notamment lié à la notion de précarité qui revient souvent...*

- *Géraldine Z : C'est l'évolution de l'ouvrier qu'on a en tête des années 30 jusqu'à aujourd'hui.*
- *Delphine : Y'a rien de nouveau hein...*
- *Anne-Pascale : Au niveau du calendrier, il y a un certain nombre de choses sur lesquelles il faut trancher maintenant. C'était aussi le but de la réunion, qu'on finisse sur quelque chose de concret, avec les principales problématiques et sur la suite... Sur la forme aussi, ce qu'on retient...*
- *Delphine : L'idée, c'est que dans la scénographie... Je vais essayer de sortir des murs de la galerie, parce que pour une question comme ça, ça me semble... Donc on va essayer de trouver un fil rouge...*
- *Anne-Pascale : Investir le bâtiment ?*
- *Delphine : Oui, le parvis aussi. Parce que l'expo itinérante me pose un problème concret, qui est qu'une expo itinérante toute seule ça ne résout absolument pas la question de la médiation autour du sujet. A la limite, je trouve ça plus pertinent d'être sur la question de dire, comment on réanime de la parole publique en ressortant les porteurs de parole, plutôt que de faire une expo itinérante...*
- *Anne-Pascale : Mais il faut qu'il y ait une forme matérielle quand même, un outil, un objet, un ensemble d'ouvriers qui évoque le monde ouvrier, qui interpelle les gens, que ce soient des photos, que ce soit...*
- *Elisabeth : On peut faire un espace où il y ait effectivement des débats-rencontres, petite jauge.*
- *Delphine : Après, la salle est dure pour ça ; on l'avait fait pour des ateliers, avec des tables où il y avait un espace qui pouvait s'enlever, se ranger, je crois qu'on avait acheté des chaises à cette occasion [...]. Mais bon après, pour le son c'est pas évident à gérer, enfin ça peut être inconfortable. A voir ce qu'il se passe. Toi qui fais beaucoup de visites justement... tu trouves pas que c'est ?...*
- *Géraldine Z. : Ça dépend où t'es placée en fait, y'a des endroits où t'as une espèce de réverbération qui est pénible, la voix résonne beaucoup trop, et puis ça dépend vraiment où t'es placée, donc peut-être dans l'espace qui est plus bas de façon, ça... »*

Plusieurs choses méritent ici notre attention. Nous voyons d'abord comment « des agents socialisés, qui ont à agir en situation sous la pression du temps, se donnent, de manière concertée, le cadre normatif dont ils ont besoin pour organiser leurs conduites, [...] comment ces agents instituent de manière concrète [...], dans les circonstances pratiques de leurs actions, ce qui va constituer

momentanément "leur modèle et leur règle", ce qui va délimiter et ouvrir leurs possibilités pratiques, et cela en tablant sur leur seule connaissance de sens commun des structures sociales, sur leur maîtrise pratique des us et coutumes et sur la familiarité qu'ils ont acquise avec les méthodes et les procédures d'(auto)organisation spécifiques aux différents types d'activité.<sup>163</sup> » Dans cette réunion comme dans les précédentes, des bilans partiels sont systématiquement faits de ce qui s'est passé jusqu'alors ; des leçons sont tirées des expériences singulières *via* leur articulation à des faits généraux (par exemple, le « *biais* » de la sous-représentation des ouvriers est en quelque sorte « rationalisé » par la mobilisation de l'idée selon laquelle « *c'est le fondement même de la participation* » que d'être toujours biaisée par rapport à un idéal sociologique). Les uns et les autres explicitent « là-où-nous-en-sommes » et identifient, pour reprendre les termes de L. Kaufmann et L. Quéré, les « possibilités pratiques » dont ils disposent : en l'occurrence l'expérience « OVNI » a bel et bien changé les pratiques et conceptions courantes du Rize, et les faiblesses qu'elle présente sont immédiatement rapportées aux expériences futures (« *il faudrait le faire plus tôt* », ce travail de l'atelier ; notre « *outil culturel* » doit être réinterrogé, etc.) – en ce sens, mémoire est toujours faite de l'enquête. Et à défaut de pouvoir tenir le geste participatif jusqu'en septembre 2015, il est possible de concevoir une exposition qui déborde amplement, dans sa réalisation empirique et son « *fil rouge* », des murs incommodes de la salle habituelle (prévoir des modules itinérants, réitérer les « *porteurs de parole* », penser des débats sur le parvis). Mais que va-t-on, au juste, transmettre ? Et à qui ? Le Rize, nous dit Géraldine Z., bénéficie d'une « *vue globale* » de l'affaire – grâce aux comptes-rendus qu'il a établi au fil du temps, grâce aux photographies qu'il a faites des différentes rencontres, grâce aux tableurs qui récapitulent ses contacts, grâce à ses réunions internes où se retotalisent ses avancées. Mais que voit-il ? Il voit émerger des « *thèmes* » récurrents qui n'ont « *rien de nouveau* », des questions qui ont été « *déjà explorées* » soit dans les phases documentaires (section I. 2.) d' « OVNI », soit dans des temps forts antérieurs, soit par des spécialistes des ouvriers. « *Est-ce qu'un ouvrier ça travaille à l'usine* », « *est-ce qu'il y a une tradition ouvrière* » : des réponses partielles, des opinions, ont été récoltées dans des formules lapidaires lors des rencontres « *dans la rue* », ou de façon plus développée dans les « *entretiens conscientisants* », mais elles n'apportent pas, en définitive, de « *matière nouvelle* ». Et encore une fois, si l'on voulait vraiment documenter ces thèmes, on pourrait aussi bien s'en remettre aux experts. Non : ce qui est réellement nouveau, c'est que le caractère indéterminé, irrésolu de l'enquête du Rize, soit demeuré *jusqu'au terme* de son exploration. Ce qui est nouveau, c'est que le Rize soit resté constant dans son souhait de ne pas « *raconter la belle histoire des ouvriers de Villeurbanne* ». Ce qui est remarqué par (et donc remarquable pour) les riziens, c'est que cette fois-ci, ils ont été *mis en défaut face la* « *mémoire ouvrière* », dans le sens où leur tâche initiale, revenant à s'émanciper des conceptions classiques de celle-ci comme de la catégorie « ouvriers », les a conduits à rester en

---

<sup>163</sup> KAUFMANN Laurence, QUERE Louis, *op.cit.*, p.388.

suspens quant à toute définition. Si mémorialité il y a, c'est bien en ce sens où le Rize est resté aux prises avec son problème et, à la fin de l'année 2014, il prend acte non pas de son *incapacité* à « parler de la mémoire », mais au contraire de sa *résolution* en faveur d'un *régime de mémorialité*, pour reprendre la notion de M. Peroni et D. Belkis, qui est de l'ordre de l'interrogation, de l'indétermination, et de l'investigation « à tâtons » hors des sentiers battus de la mémoire-histoire notamment.

C'est ainsi que peut se comprendre l'interrogation de Delphine - comment rassembler « *les gens dans quelque chose de commun, qu'est-ce qu'on donne en commun* » ? – qui trouve une voie de résolution, dans l'échange que nous avons suivi, dans l'intervention de Géraldine Z. en particulier : « *cette histoire de passer au collectif c'est vraiment dans l'exposition qu'elle se fait* ». Il s'agira, bel et bien, d'une « *expo de questions* », qui prendra soin « *de mettre en intro ou en conclusion comment elle a été conçue* », et à partir de laquelle sera redistribuée et prolongée à nouveau, publiquement, l'enquête et ses problèmes. Ainsi le Rize s'exposerait-il lui-même : non pas comme agrégateur de données factuelles, non pas comme pourvoyeur de réponses, non pas comme porte-parole des ouvriers, mais comme institution demeurée dans l'expectative, « existant dans un monde commun dont le sens n'est pas évident et [faisant] de cette non-évidence, le socle d'une société nouvelle<sup>164</sup> ». Il s'agira de socialiser le doute, plutôt que la connaissance ; de transmettre quelque chose comme un ébranlement, au sens entendu par C. Terzi et L. Quéré, reprenant une expression qui avait été proposée par J. Patočka : « une communauté des ébranlés est une communauté habitée par un sentiment que le vrai en politique ne réside pas dans des valeurs ou des savoirs établis, mais dans l'expérience de l'être-avec, dans sa recherche renouvelée<sup>165</sup> ». C'est cet ébranlement qu'a connu le Rize qu'il s'agit en définitive d'exposer, bien que cela pose, comme on l'a vu dans les dialogues, d'autres problèmes en matière de communication et de matérialisation de cette pensée en actes qui l'a occupé une année durant. Et c'est ainsi que se prolonge, patiemment et à force d'épreuves, l'individuation du Rize en tant que tel : l'expérience « OVNI » lui aura permis non seulement d'éclaircir ce en quoi consiste cette « originalité » qu'il revendique dans ses programmes depuis son ouverture, mais aussi de l'affirmer et de la soumettre explicitement à un examen public, au risque de décevoir les attentes des férus d'histoire.

Férus qui étaient au rendez-vous du vernissage, le 5 février 2015, de l'exposition définitivement intitulée « *Et ils sont où les ouvriers ?* » Certains d'entre eux, sans aucun doute, avaient été interpellés par les cartes postales fidèles aux « *lignes de communication* » définitives. Lesquelles

---

<sup>164</sup> QUERE Louis, TERZI Cédric, *op.cit.*, p.13.

<sup>165</sup> *Ibid.*



indiquent<sup>166</sup> que « *le Rize (et son équipe) s'est confronté à la difficulté de cerner l'identité actuelle des ouvriers. D'où cette manière d'aborder la question, de la reposer dans l'espace public. D'où aussi une exposition qui continue de poser des questions et invite le public à apporter ses réponses* ». D'où, donc, les cartes postales qui reprennent, sur fond blanc, quatre grandes questions « *pieds-dans-le-plat* » - celles-là même qui seront affichées en grand format dans la salle - : « *Devient-on ouvrier par défaut ?* » « *La classe ouvrière a-t-elle été volontairement dissoute ?* », « *Les employés sont-ils les nouveaux ouvriers ?* » « *Le mot ouvrier est-il tabou ?* » L'affiche, quant à elle, avait donné lieu à de nombreuses recherches iconographiques du côté de Jean-Robert : puisqu'il ne s'agissait pas de montrer une vieille photographie, de ne surtout pas connoter l'exposition, celui-ci s'était mis en quête de symboles visuels « accrocheurs » et, parmi les marteaux, les poings levés et les silhouettes de travailleurs, c'est finalement une clé qui aura retenu les préférences. En voici un aperçu en format marque-page :

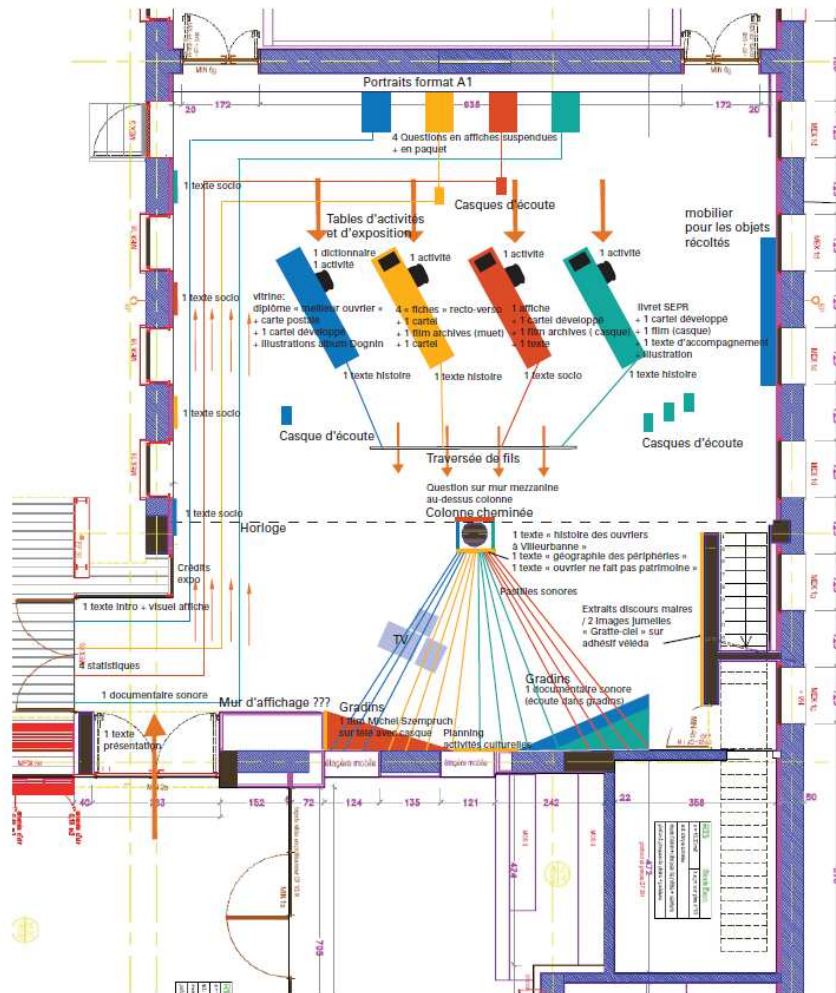


Le soir de l'inauguration, je croise d'abord Ginette qui me décrit les derniers travaux en date de l'IQMP, les retranscriptions d'entretiens qui l'occupent depuis plusieurs semaines ; Jean-Paul nous rejoint et me dit avoir fait part « *d'une sorte d'agacement à Xavier* » après avoir constaté qu'une partie de l'espace d'exposition ait été consacré à « *un forum de discussion sur la mémoire de Villeurbanne, mais c'est inadmissible qu'on ne convoque pas les habitants* » - faute d'avoir participé aux préparatifs, peut-être fait-il ici un jugement un peu hâtif. Il me parle tant que je manque des discours – ceux des « *deux asticots, le maire et le directeur* », selon l'expression de Jean, qui nous rejoint après les avoir écoutés « *parler comme des livres* ». Jean était quant à lui bien présent aux côtés de Ginette lors de l'atelier, lui que j'avais, comme indiqué plus haut, rencontré lors de la première vague d'entretiens : « *Benjamin, tu m'as interviewé dans l'esprit que ça contribue à ça. Alors où est-ce qu'on peut en trouver une trace, du travail que tu as fait ? Parce que là moi je suis pragmatique, donc essaie de me montrer quelque chose.* » Je suis bien en peine de lui répondre et bafouille quelques explications sur la

---

<sup>166</sup> Ces lignes sont indiquées dans un document de synthèse interne rédigé fin 2014, mais qui est transmis à la mairie à titre indicatif.

« *synthèse qu'on a faite* » car il n'y a nulle part, dans le dispositif final, de trace de lui. Non qu'il tienne particulièrement à voir des pans de sa vie exposés ; c'est plutôt qu'il semble s'être aperçu, après un premier tour dans la salle, que « *quand on arrive là-bas, c'était beaucoup des sociologues, des gens instruits, qui parlent de la condition humaine des autres. Ça je l'ai remarqué.* » Cela reste « *intéressant* », me dit-il : les témoignages de Myriam que l'on peut écouter dans des casques, le journal d'exposition divisé en plusieurs grandes pages pliables elles-mêmes disposées sur des palettes « *comme dans une imprimerie* », le « *meuble à dons* » conçu par Julie et Delphine, où les visiteurs sont invités à déposer des objets qui témoigneraient de la vie ouvrière<sup>167</sup>. Reste qu'il « *redoute les bac +18* » et pointe du doigt que la « *parole* » si précieuse des gens convoqués à l'atelier n'a peut-être pas été, en définitive, préservée dans le dispositif final. Jetons un œil rapide sur celui-ci, *via* une des « *visions globales* » dont dispose le Rize :



<sup>167</sup> « *Ginette : Un décimètre comme ça j'en ai à la maison, c'est Jean qui l'avait sur le chantier, parce que quand je l'ai connu, il était sur les chantiers et il partait avec sa gamelle [...] et c'est dommage qu'elle soit pas ouverte parce que logiquement à l'intérieur y'a deux niveaux [elle montre la gamelle qui est dans le "meuble" d'exposition dont nous nous sommes approchés], y'a la gamelle en elle-même, et puis un petit bac qui va au-dessus, comme ça on met le légume dessous et la viande dessus, et c'est dommage on les voit pas là.* »

Nous voyons en effet apparaître, à plusieurs endroits, des « *texte socio* » ou « *texte histoire* » qui reprennent les termes d'un « *déroulé* » conçu comme pour *Cultes* : des statistiques de L'INSEE sont données (tableaux de répartition des PCS etc.) ; O. Schwartz, N. Hatzfeld, S. Beaud, M. Pialoux, D. Eribon les accompagnent. Seul le « *texte présentation* », disposé à l'entrée immédiate, indique la démarche accomplie par le Rize : « *Quand Villeurbanne (se) raconte son histoire, elle se définit comme une ville industrielle, donc ouvrière. Pourtant, les ouvriers ne représentent plus aujourd'hui que 18 % de la population active, moins qu'au niveau national, alors qu'ils ont occupé près des deux tiers des emplois jusque dans les années 1960. Ayant pour mission de travailler sur la mémoire ouvrière de Villeurbanne, le Rize s'est naturellement posé la question : "Et ils sont où les ouvriers ?". L'exposition "Villeurbanne, la laborieuse ?" avait déjà exploré en 2011 les rares traces des usines dans le patrimoine villeurbannais ; ici, ce sont plutôt les hommes et les femmes, leurs parcours et leurs valeurs qui seront à l'honneur. Pour cela, l'équipe du Rize est sortie dans la ville à la rencontre des Villeurbannais. Pour discuter, débattre, confronter les idées. Le projet s'est construit à partir des nouvelles questions et des réponses multiples, apportées lors des échanges au coin des rues, à l'arrêt du bus, dans la cour des lycées ou sur les marchés. Et ils sont où les ouvriers ? est donc une exposition sur les ouvriers, mais plus que ça : elle vous propose un débat sur la place du travail dans notre société, un forum ouvert sur la politique, les médias, la lutte des classes, le devenir de la condition ouvrière, l'école, le collectif, la transmission, l'évolution de la ville... Vous y entendrez vos voisins, vos collègues, des habitants, des travailleurs, des chômeurs, des enfants, des citoyens... de multiples voix qui forment un fil rouge que le Rize vous invite à continuer à tisser avec nous. Reprenez les questions au vol, poursuivez la réflexion, prolongez le dialogue : l'exposition est évolutive. » Nous comprenons alors le rôle des dispositifs présents : une « *traversée de fils* » sur lesquels les visiteurs allaient, peu à peu, écrire leurs propres réflexions, phrases, concernant les « ouvriers » ; les 4 « *questions en affiche suspendues* » qui allaient être reprise, dans les visites de Géraldine Z., dans les gradins du forum à débats ; une « *activités mots* » qui consistait en des centaines de petites inscriptions au format de dominos (« *ouvriers* », « *travailler* », « *les uns les* », « *construit* », « *s'abstenir* », « *il tu je* », « *liberté* », etc.) à agencer à sa guise, de façon à composer – comme dans une imprimerie, effectivement – des phrases. Nous comprenons aussi que, comme en avaient pris acte les riziens eux-mêmes, l'exposition n'est pas « révolutionnaire », si l'on entend par-là une sorte de grand renversement scénographique, textuel, scénaristique, ou « politique » au sens de la production d'une « *colère* », selon le mot de l'Orage. Mais quel qu'ait été le résultat final du long travail de l'année 2014, celui-ci n'a pas à être critiqué ou déconstruit par nos soins : l'équipe s'en est chargée d'elle-même. Le temps passé sur « OVNI » n'en reste pas moins marquant : il nous a permis de comprendre comment le Rize avance, se pense, et tâche de déterminer, peu à peu et non sans difficultés, quoi faire de « la mémoire ».*

## Conclusion de séquence

Dans une interview donnée en en 2003 à F. Noudelmann, J. Rancière proposait d'envisager *la communauté comme dissentiment*. « Ce que je refuse, écrivait-il, c'est de fonder la communauté politique sur une anthropologie ou une disposition ontologique première. Que l'on fonde la politique sur une sociabilité naturelle ou sur la nécessité de lutter contre une insocialité naturelle, [...] qu'on enfle le contenu des propriétés partagées ou qu'on le réduise à l'"en" de "l'en-commun", on est toujours dans ce dispositif qui pense la politique en termes de communauté et la communauté à partir d'une propriété ou disposition originelle au commun. Pour moi, la politique est toujours seconde. Le problème de savoir s'il faut se mettre en communauté et pourquoi on s'y trouve est toujours déjà résolu par avance. [...] La politique vient après comme invention d'une forme de communauté qui suspend l'évidence des autres en instituant des relations inédites entre les significations, entre les significations et les corps, entre les corps et leurs modes d'identification, places et destinations. Elle se pratique en remettant en question les adhérences communautaires existantes et en instituant ces relations nouvelles, ces "communautés" entre termes qui mettent en commun ce qui n'était pas commun [...]. Cet entre n'est pas d'abord entre les sujets. Il est entre les identités et les rôles qu'ils peuvent revêtir, entre les places qui leur sont assignées et celles qu'ils occupent transgressivement.<sup>168</sup>» Dans cette dernière séquence, nous avons vu le Rize élaborer un geste politique en ce sens-là. Sa préoccupation était de ne pas assigner les ouvriers à une mémoire – et, par ricochet typique, à une occurrence d'histoire *déjà-là* – et de s'interroger sur la catégorie « ouvriers » elle-même – cette catégorie statistique, sociologique, qui précisément entérine et prend point de départ cet « en-commun » *a priori* dont parle le philosophe. Tout partait d'une désidentification, d'une remise en jeu d'un langage qui « sépare les mots et les choses<sup>169</sup> », d'une quête de ce que J. Rancière nomme « le fantôme de leur adéquation<sup>170</sup> » (tout ce que « *le mot ouvrier ne suffit pas à décrire* », pour citer à nouveau les termes de Xavier), pour aboutir à un genre d'impossibilité positive : refuser les « adhérences communautaires existantes » et les définitions savantes afférentes a conduit le Rize à se maintenir dans une forme interrogative. En effet, du début à la fin, toute l'investigation s'est articulée autour d'une série de questions : celles de la plénière de février, celles « *pièdes-dans-le-plat* » de l'Orage, celles des enveloppes de l'atelier, celles qui, on va en dire un mot dans quelques lignes, seront déployées sur l'ensemble des supports de communication comme dans l'espace d'exposition. Mais la « forme interrogative » est peut-être aussi cette « forme » du public telle qu'entendue plus haut par L. Quéré. Car qu'a-t-on fait « en public », dans la préparation du temps fort ? Travailler, précisément, à toutes

---

<sup>168</sup> RANCIERE Jacques, NOUDELMMANN François, « La communauté comme dissentiment », *Rue Descartes*, n°42, 2003, pp.86-99, pp.87-88.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p.91.

<sup>170</sup> *Ibid.*

ces questions : les rayer pour en proposer d'autres, les articuler à des documents, analyser leurs sémantiques respectives, constater le cas échéant leur opérativité (ou non) sur des pancartes dans la rue... Le public comme forme prend alors bel et bien les traits d'un investigateur « collectif », recomposé dans chaque situation en fonction de formulations locales, de règles d'organisation à chaque fois respecifiées, de séquences de présentation qui form-ent la teneur et les modalités d'action du « nous ».

Qu'en est-il alors de la mémoire ? Il est acquis désormais qu'elle n'est pas une catégorie adéquate pour saisir « globalement » ce qui se déroule au Rize, et ce dans la mesure où celui-ci veille – et particulièrement pour « OVNI » - à ne pas trop s'en encombrer. S'émanciper de son caractère « *trop connoté* » en direction de l'histoire ou de la sociologie politique lui permet d'ouvrir la voie à une investigation véritablement originale qui puisse, au fil des années, fonder son identité en propre – l'individuer. Il ressort donc de notre analyse que la « mémoire collective », au sens de J. Michel, est ici une mémoire-problème, c'est-à-dire non pas quelque chose qui serait « à découvrir » une fois pour toutes, mais une *chose* qui, précisément parce qu'elle peine à être découverte, définie, délimitée, a pour vertu de *faire-faire* des choses à des gens dans une perspective d'enquête pratiquement illimitée (je reviendrai dans un instant sur la redondance volontaire de la notion de « chose »). Davantage qu'un contenu factuel, elle relèverait d'un de ces « schèmes actifs et moteurs<sup>171</sup> » dont parlait M. Halbwachs : d'une façon de faire rendue publiquement disponible, entre autres, par le Rize ; extérieure aux consciences individuelles, et qui fait *s'orchestrer* entre eux les explorateurs de la mémoire à la façon de la partition des musiciens à l'étude dans *La mémoire collective* – selon des « motifs élémentaires, des assemblages de notes ou de mots déjà connus<sup>172</sup> » (qui seraient, dans notre cas, les démarches prises comme exemple par les riziens – *Parlement des Invisibles*, etc. -, ou encore la photographie utilisée comme *pattern* de « nous » lors de l'atelier, etc.). Si cette mémoire « *fait société* » au Rize, c'est en ce sens très précis : elle fait se construire des attachements singuliers, elle conduit l'institution à renouveler et à démultiplier sans cesse ses « *angle[s] d'attaque* ». Dans le cas du temps fort suivi dans cette séquence, et comme on l'a proposé précédemment, cette « mémoire collective »-là tente de (re)devenir une mémoire publique *via* la tentative d'élargir, dès l'amont de l'exposition, la gamme des enquêteurs : loin de vouloir forcer des « identifications » dans son exposition, loin de vouloir séparer le « nous, riziens » du « eux » du « public », il tâche à l'inverse de partager avec le plus grand nombre la réflexion sur *ce qu'identifier veut dire*, sur ce que l'usage de telle ou telle catégorie a pour conséquence, et sur ce que le « travail de mémoire » suppose, au-delà des lieux communs associés à une telle expression.

---

<sup>171</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, op.cit., p.21.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p.29.

« Lieux communs » ? Comment justifier l'emploi d'une telle expression ? En considérant qu'à ce stade, notre perspective nous autorise à dire que le Rize, tel que nous l'avons vu à l'œuvre, s'essaie au programme sociologique fondateur d'E. Durkheim pour peu qu'on conçoive celui-ci comme « un véritable projet d'enquête sociologique sur les catégories [...] distinc[t], pour une grande part, de l'étude des systèmes et des processus sociaux de classification<sup>173</sup> » qui a essentiellement retenu l'attention de ses héritiers. Au cœur de ce programme, il y a cette phrase aussi surannée que fondamentale, dont il faudrait repenser toutes les implications : « considérer les faits sociaux comme des *choses*<sup>174</sup> ». Alors que les statisticiens et les sociologues ont semblé, à l'équipe, confondre la catégorie « ouvriers » « avec le réel lui-même<sup>175</sup> », alors que leurs « représentations schématiques et sommaires<sup>176</sup> », quoique scientifiquement construites, sont devenues après plus d'un siècle de sociologie universitaire des « prénotions dont nous nous servons pour les usages courants de la vie<sup>177</sup> », le Rize tâche bien de *revenir à la chose-même*, cette chose qui est « tout ce qui est donné, tout ce qui s'offre ou, plutôt, s'impose à l'observation<sup>178</sup> » là où les notions, les catégories logiques du langage, elles, « ne sont pas données immédiatement<sup>179</sup> » et ne sauraient, dès lors, constituer des points de départ à l'enquête (sinon comme départs négatifs, à déconstruire). C'est la difficulté qu'il a eu à procéder à cette *observation-là* d'ouvriers « *qu'on ne voit pas* » qui l'a conduit à se pencher, plus que jamais, sur son propre mode opératoire. Or ce qui vaut pour « les ouvriers » vaut aussi bien pour « la mémoire », et il convient de citer une dernière fois E. Durkheim pour le comprendre. Lui prenait le cas de l'économiste entreprenant « d'étudier ce qu'il appelle la production [.] D'emblée, il croit pouvoir énumérer les principaux agents à l'aide desquels elle a lieu et les passer en revue. C'est donc qu'il n'a pas reconnu leur existence en observant de quelles conditions dépendait la chose qu'il étudie ; car alors il eût commencé par exposer les expériences d'où il a tiré cette conclusion. Si, dès le début de la recherche et en quelques mots, il procède à cette classification, c'est qu'il l'a obtenue par une simple analyse logique. Il part de l'idée de production ; en la décomposant, il trouve qu'elle implique logiquement celles de forces naturelles, de travail, d'instrument ou de capital et il traite ensuite de la même manière ces idées dérivées.<sup>180</sup> » C'est exactement ce qui se passe d'ordinaire avec la « mémoire » et ses *connotations* (les « lieux communs ») : une fois qu'on en parle, pour reprendre Delphine, « *c'est difficile de s'en sortir après* », car on se trouve comme contraint de suivre les « idées dérivées » que cette catégorie draine. L'histoire, l'oubli, le souvenir, la perte ; la souffrance, la manipulation, l'abus. S'affranchir de toute cette *normalisation* de la thématique mémorielle à laquelle

---

<sup>173</sup> QUERE Louis, « Présentation », *op.cit.*, p.8.

<sup>174</sup> DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, *op.cit.*, p.108, je mets l'italique.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p.110.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p.112.

<sup>177</sup> *Ibid.*

<sup>178</sup> *Ibid.*, p.120.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p.118.

contribuent amplement les travaux universitaires, c'est aboutir à un état d'irrésolution, à ne pas pouvoir présenter « *quelque chose qui s'affirme* », comme le disait Jean-Robert, sinon cette irrésolution elle-même. Irrésolution en définitive analogue à la nôtre, qui arrivons au terme de ce rapport.

## Conclusion générale

Quelques semaines seulement après le vernissage d'*Et ils sont où les ouvriers ?*, Xavier nous apprenait son recrutement à la direction des musées Gadagne de Lyon à compter du premier mai 2015. Les cadeaux d'adieu allaient alors pleuvoir en un soir d'avril, que les enregistrements du CMS nous permettent de retrouver : voici un poster qu'il pourra afficher ou dérouler de temps à autre, sur lequel sont compilés tous les visuels des expositions du Rize depuis sa naissance ; voici une bache surdimensionnée figurant l'Hôtel de Ville en contre-plongée, et dont le ciel est tapis des signatures de « *l'équipe du Rize [qui] vous offre du bleu pour quand vous aurez le blues de Villeurbanne* » ; voici encore une tablette sur laquelle il pourra consulter le site du « *faux Rize +* » qui compile des vidéos d'au-revoir, des photographies-souvenirs, ainsi qu'un article pseudo-scientifique concocté par le pôle recherche et tout entier consacré à « *la trajectoire exceptionnelle d'un homme d'exception, sous l'angle d'une herméneutique empiriste dégagée des contingences problématiques du post-structuralisme d'inspiration heideggerienne.* » Voici, en définitive, tout un équipement qui devait permettre à Xavier de garder la mémoire des années passées au Rize ; le Rize qui, quant à lui, pourrait se souvenir des moindres détails de cette soirée même grâce aux photographies dûment prises par Jean-Robert. Grâce à celle, en particulier, que ce dernier nous enverra par mail les jours suivants, accompagnée d'une petite légende (« *Eh oui, c'est bien triste... ou alors quelle rigolade ?* »), et sur laquelle figure Xavier, les larmes aux yeux mais le sourire aux lèvres.

La place était dès lors laissée vacante pour des candidats possédant, selon les termes de l'annonce de recrutement ouverte jusqu'au 30 mars 2015, « *une excellente connaissance des modes opératoires et des outils contemporains de valorisation des biens patrimoniaux, ainsi que des sciences humaines (histoire, sociologie, anthropologie...), notamment dans les questions urbaines de l'époque contemporaine, [ainsi que des] modes de production artistique et les pratiques de médiation innovantes [et] des nouveaux outils de communication. Riche d'une expérience confirmée dans la mise en œuvre de projets culturels, vous êtes doté de solides compétences managériales et de gestion d'un équipement culturel public. Vous avez une très grande capacité à tisser des partenariats de diverse nature (technique, scientifique, artistique...). Vous êtes enfin doté d'un très bon sens relationnel et de très bonnes qualités d'animation d'équipe.* » Le 30 juin, Anne-Pascale informe l'équipe du recrutement de Vincent, que nous avons déjà croisé précédemment en sa qualité de géographe soucieux d'interroger les « *destructions, démolitions et violences à caractère symbolique<sup>1</sup>* » en particulier pour les « *catégories populaires [qui] restaient encore à l'écart du processus de*

---

<sup>1</sup> VESCHAMBRE Vincent, *Traces et mémoires urbaines. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, op.cit., p.97



patrimonialisation<sup>2</sup> », et entraperçu à la séquence 7, attendant un café à la main les *Noctambules* tandis que nous nous rendions aux *Mots Parleurs*. Les riziens le connaissaient par ailleurs pour avoir pu l'entendre au *Café patrimoine* que l'IQMP avait consacré, en novembre 2013, à l'évolution des commerces en milieu urbain, ou pour l'avoir croisé lors des préparatifs de l'exposition *Perspectives* de l'été 2014 qui comptait, comme partenaire majeur, l'ENSAL<sup>3</sup>, où il enseignait. J'avais quant à moi rencontré Vincent dès septembre 2013 tandis qu'il entreprenait de « reprendre des recherches sur les questions de mémoire, [...] mises entre parenthèse depuis [s]on arrivée à l'école d'architecture de Lyon en 2010<sup>4</sup> », de redéployer ces questions « pour la première fois » à Villeurbanne, et sollicitait à ce titre, sur recommandation de Xavier et Delphine (« *Quand j'ai posé la question à Delphine, Xavier a dit "il faut absolument que tu rencontres Benjamin !"* »), mes éclairages « concernant la pratique du terrain villeurbannais ». Comme si, toutes proportions gardées, mon engrenement dans l'enquête m'avait en définitive fait devenir une de ces balises, un de ces incontournables (séquences 2 et 3) pour quiconque souhaiterait, à son tour, s'enrôler dans l'enquête sur la mémoire...

Dans les échanges qui s'ensuivirent à l'automne 2013, Vincent me ferait en tous cas part de certains points saillants de sa lecture du projet du Rize : du trop peu d'implication de l'institution dans les questions de « *patrimoine bâti*<sup>5</sup> », de son « *vrai souci d'être accueillant vis à vis des universitaires, pour avoir un contrepois par rapport à la municipalité* », et d'une certaine difficulté que connaîtrait Xavier pour opérer un « *rééquilibrage* » du projet de service en direction du « *patrimoine* », là où le Rize aurait « *glissé vers un volet mémoriel, et vers un engouement sur la question de la fabrique collective* ». C'est dire si son intérêt pour le Rize était, au moment de sa prise de fonction en septembre 2015, de longue date ; c'est dire aussi si cette prise de fonction était appelée à changer la donne pour les riziens qui, au sortir de l'été 2015 et après plusieurs mois sans directeur, attendaient beaucoup de ce renouveau - nous allons y revenir dans un instant. Je m'étais quant à moi, à ce moment-là, éloigné peu à peu du suivi des activités du Rize en entamant progressivement deux chantiers : l'un, chronophage, de retranscription des enregistrements agglomérés depuis deux années déjà ; l'autre, non moins intense, de documentation théorique en direction du pragmatisme, puisqu'il devenait problématique que la majorité des fiches de lecture réalisées jusqu'alors fussent d'une utilité moindre pour conduire l'analyse sociologique. Partant, lorsque Vincent entra en fonction, j'étais toujours résident au Rize – et allait le rester jusqu'à décembre 2016 – mais je ne participais plus qu'à quelques réunions, tout en délaissant par ailleurs des communications scientifiques que j'envisageais

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.96.

<sup>3</sup> Pour rappel, Ecole nationale d'architecture de Lyon.

<sup>4</sup> Extrait d'un mail du 28 juillet 2013.

<sup>5</sup> « *C'est très clairement mémoire et patrimoine, menés en parallèle. Et pour plein de raisons, que Delphine par exemple encore du mal à bien m'expliquer, ça a glissé effectivement vers un volet mémoriel ; je pense aussi ce qui a fait le succès du Rize dans le sens où il y a un engouement pour l'idée de fabrique collective, mais effectivement le versant un peu hard du patrimoine bâti, et finalement du lien avec les débats sur la ville... n'a pas de place.* »

jusqu'alors comme des expériences tout à la fois personnelles, professionnelles et théoriques, mais au fil desquelles il m'apparaissait, précisément, que mon argument scientifique demandait à être spécifié avant de pouvoir être correctement soutenu publiquement. La distance avec le terrain allait être encore prise davantage à partir de l'été 2016, par suite du travail de préparation qu'allait requérir mon recrutement comme ATER pour 2016/2017, à temps plein, à l'Université Lyon 2. Aussi le matériau disponible pour décrire ici même le devenir du Rize après Xavier est-il essentiellement constitué d'enregistrements de quelques réunions « *orageuses* » (suivant le terme de l'Orage désormais repris, systématiquement, dans l'agenda rizien), et des dossiers qu'elles prenaient pour objets. On pourrait dire que la clôture de mon enquête de terrain s'est faite à la fois progressivement et quasi-naturellement, dans le sens où, d'une part, le départ de Xavier inaugurait les débuts d'un autre Rize, et d'autre part parce que ma propre temporalité professionnelle m'obligeait à entamer une autre phase de la thèse et de l'enseignement.

Il n'est pas moins nécessaire de consacrer quelques pages de cette conclusion à ce qu'a marqué la prise de fonction de Vincent, à savoir précisément la *clôture d'une époque pour le Rize lui-même*. L'*époque*, disions-nous en séquence 2, c'est cette tranche de temps durant laquelle des événements sont, au plan probabilistique, susceptibles d'arriver, et d'autres pas : or entre avril et septembre 2015 (période de vacance de la direction), les conversations au Rize étaient bien souvent portées sur le récit des anecdotes concernant Xavier ; Delphine au premier chef, en tant que plus ancienne rizienne et en vertu de son répertoire comique, nous racontait tout ce qui s'était passé là, à telle ou telle date – et les autres de compléter ses dires. Autrement dit, durant cette période intermédiaire de l'été 2015, les riziens eux-mêmes constituaient un genre d'époque en documentant, de façon informelle bien sûr mais ô combien intensive, tout ce que le Rize *avait été et qu'il ne pourrait plus être sans Xavier*. Et s'il faut mentionner cela, c'est moins pour faire état de l'attachement des membres à leur ex-directeur que pour comprendre que la détermination progressive de l'époque *passée* était à proportion de l'indétermination de celle *à venir* : quoiqu'elle fût elle aussi peuplée progressivement (par des récits concernant Vincent, à partir des connaissances partielles qu'en avaient les uns et les autres), elle plongeait le Rize dans l'expectative. Qu'est-ce qui nous attend avec Vincent ? Comment interpréter les premiers signes qu'il a donnés en venant rencontrer l'équipe durant l'été ? Que raconte-t-il dans ses publications scientifiques ? Qu'est-ce que cela va changer d'avoir un universitaire à la tête de notre équipement ? Et d'ailleurs, pourquoi est-ce lui qui a été recruté ? De fait, ces questions pour le moins préoccupantes pour les riziens ne sauraient trouver ici de réponses intégrales ; rendons-nous néanmoins à la première « *orageuse* » du 15 octobre 2015 pour tâcher d'y voir clair, et fournir au lecteur matière à saisir les esquisses du Rize d'aujourd'hui.

Nous sommes dans le grand atelier : les chaises sont disposées en demi-cercle autour d'un paperboard. Je me trouve assis entre Delphine et Géraldine Z. ; la première me dit avoir été « *déçue qu'il [Vincent] ne vienne pas me voir pendant le montage de l'exposition de l'été, alors que Xavier le*

*faisait tout le temps* »), la seconde me confie attendre « *davantage d'impulsion* » qu'il n'y en a eu, selon elle, depuis début septembre, de la part de Vincent. Lorsque les murmures cessent le directeur, debout aux côtés d'Anne-Pascale, nous indique l'objet de cette « *orageuse* » : il va s'agir de « *discuter collectivement du projet de service, de ses axes principaux, et donc de propositions que j'ai faites à la mairie dès mon entretien* ». Distribués en groupes nous allons reprendre ce projet en vue d'effectuer un « *retour collectif* » : une dynamique de collectivisation qui a toutes les allures de celle déployée pour *Ouvriers* (séquence 9). Avec Cornelia (accueil), Annabelle et Claire (médiathèque), je découvre le document de Vincent, intitulé « *Faire projet pour le Rize (2015-2020) : vers un observatoire culturel de la fabrique urbaine* », qui s'accompagne d'un tableau récapitulant les axes à discuter : « *A/ Confirmer un laboratoire de la participation et de la démocratisation B/ Renforcer la visibilité du Rize sur le territoire de Villeurbanne et au-delà C/ Articuler les mémoires aux patrimoines dans la mise en récit de la ville D/ Développer un observatoire culturel de la fabrique urbaine.* » Chaque des six groupes a pour mission de mettre au travail deux de ces axes, en déterminant si « *ces objectifs semblent pertinents* », si leur « *formulation* » est bonne, en les agrémentant au besoin d'autres objectifs non écrits ; d'identifier ensuite « *pour chaque objectif les forces et les faiblesses du Rize pour les mettre en œuvre* » et de se demander enfin quels « *partenaires extérieurs* » associer – et le cas échéant « *comment* » - à cette « *réflexion sur le projet de service* ». Ce dernier point, lui aussi, sonne comme une prolongation de ce que nous avons observé à la séquence précédente encore, à savoir l'ambition « *participative* » de Xavier.

Mais il ne s'agit pas, ici, de reprendre l'intégralité des réponses formulées par les groupes, non plus que de décortiquer les tableaux de synthèse particulièrement denses auxquels elles donneront lieu. Quoique nous ayons à réévoquer ceux-ci dans quelques lignes, prêtons pour l'instant attention au fait que cette réunion est, de fait, une épreuve délicate pour Vincent qui s'expose littéralement à l'équipe en lui demandant de se prononcer sur son prototype de projet de service, celui-là même qui, nous l'avons relevé car il l'a indiqué d'emblée, lui a valu déjà d'être recruté par la ville. Or c'est précisément cette légitimité-là, telle qu'il la convoque à plusieurs reprises, qui se trouve être critiquée : si plusieurs personnes font état du « *langage trop compliqué* », des « *formulations universitaires* » des axes, c'est surtout Delphine qui va amorcer une autre critique en considérant que « *cette réunion en l'occurrence n'a rien de participatif, puisqu'en fait on nous demande de valider ou pas un document qui est déjà fait à l'avance, avec des propositions déjà établies* ». Tout cela pourra être, indique Vincent, amendé ; il faudra « *préserver une vigilance sur le langage* » et veiller à « *négoier* » les propositions : reste que son « *recruteur* », i.e. la mairie, a en effet bel et bien validé celles-ci, sinon dans leur forme définitive, au moins sur leur contenu. Et en reprenant mes notes de cette réunion, je me trouve être une fois de plus mis en difficulté par ce rizen de « *l'ancienne époque* » que j'étais, à ce moment-là, devenu : celui qui, après Delphine et somme toute encouragé par elle, manifestait à son tour son scepticisme concernant le genre de partenaires qui devraient être convoqués pour la

confection du projet de service : « *Si on fait venir des universitaires, par exemple, est-ce qu'on n'engage pas du même coup le Rize vers une tournure précisément universitaire, et peut-être trop universitaire ?* » « *Je crois le contraire* », me répond Vincent. La science, m'explique-t-il, n'est pas incompatible avec la vocation du Rize : Dominique, sur le vif, prend alors la parole pour expliquer qu'en fait de science (séquence 7), « *notre collecte, que dirige Cécile, est fort peu scientifique, et à la lecture de ce document je me demande si l'idée d'un inventaire du patrimoine ne devrait pas effectivement être faite par des chercheurs patentés* ». Oui, répond Vincent : « *pour ceux qui doutent de la possibilité de faire un état des lieux exhaustif, des professionnels ont déjà fait un projet auquel nous pourrions nous lier* ». Sans entrer donc dans le détail, remarquons que l'arrivée de Vincent a été un véritable événement du Rize à la faveur duquel, pour reprendre J. Dewey, « les affrontements et les conflits personnels<sup>6</sup> » viendraient acter une « brèch[e] de continuité<sup>7</sup> » dans l'institution - engageant explicitement les membres à prendre position autour des ébauches du projet de service et, partant, autour de Vincent lui-même. Ainsi, en sortant de la bien nommée « *orangeuse* », Géraldine Z., Juliette et Delphine commentent d'un air entendu « *l'attaque en règle* » de cette dernière, quand Dominique, Elisabeth ou encore Hakim prennent acte de la « *volonté de dialogue* » manifestée, selon eux, par le nouveau directeur. C'est dire si ce dernier héritait de ce travail périlleux consistant, comme nous avons tâché de le démontrer précédemment avec Xavier, à maintenir le Rize comme un genre de communauté qui puisse « être stabl[e] sans être statiqu[e]<sup>8</sup> » : à prolonger l'enquête sur la mémoire en dépit des perspectives parfois inconciliables des membres de son équipe (séquence 7), et à l'aune d'un projet renouvelé.

Mais en quoi consiste, exactement, le projet de Vincent ? Pour s'en faire une idée sans y consacrer des dizaines de pages, il est utile de jeter un œil aux propositions qu'il allait faire peu après cette réunion, le 3 novembre 2015, à l'occasion du comité de pilotage du Rize. A l'ordre du jour, trois points : les classiques pistes de programmation pour les temps forts de 2016/2017, mais aussi des « *propositions de renforcement de la place de la recherche au Rize (accueil de chercheurs, développement de la culture de recherche, insertion dans les réseaux de recherche...)* » et le « *lancement de l'inventaire scientifique des patrimoines villeurbannais et des démarches participatives associées* ». Ces deux derniers éléments nous intéressent particulièrement : ils indiquent en effet une ambition d' « *augmenter les forces en interne du point de vue de la recherche, c'est-à-dire la présence de chercheurs (doctorants et docteurs) capables ensuite d'interagir avec l'équipe du Rize, avec les usagers et de contribuer à la diffusion de connaissances, et plus largement d'une culture*

---

<sup>6</sup> DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, op.cit., p.178.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.201.

*de la recherche [,] mais aussi de consolider les liens avec le monde de la recherche, déjà bien établis, qui peuvent être encore diversifiés (du côté des sciences de l'espace notamment) et formalisés » ; un souhait de rattacher le Rize au Labex IMU<sup>9</sup> et d'en faire le « porteur » de l'axe « mémoires et patrimoines » ; une possibilité, pour « le directeur HDR que [Vincent est][, de] répondre à des appels d'offre de recherche pour financements de thèse » ; une volonté de mettre « en place un conseil scientifique [...] [qui] pourrait se réunir une fois l'an, en aval des comités de pilotage [...] [et] nous aiderait à vérifier la scientificité de nos démarches, de nos méthodes, de nos formes de valorisation (expositions, catalogues). » Le projet d'inventaire apparaît alors comme le « grand chantier » autour duquel ces nouveaux attachements, scientifiques et universitaires, visés par le Rize, pourront s'articuler avec d'autres – associations, habitants et IQMP notamment. Chantier « d'autant plus important dans le contexte villeurbannais, où les mutations urbaines sont rapides et profondes » : « il s'agit d'identifier et décrire non seulement les pleins (le construit) mais également les creux, rues, places, stades, parcs, squares [etc.] » en s'appuyant « sur une enquête préliminaire exhaustive et scientifique ». Cette priorisation de l'enquête savante, amplement justifiée par Vincent via de nombreuses références, a pour conséquence directe une mise au second plan (ne serait-ce que dans la temporalité de l'enquête) d'autres éléments explicitement qualifiés de greffes : « il faut cette base de connaissance et ce cadre méthodologique, autour duquel nous allons pouvoir greffer ces démarches collaboratives et participatives. » Si l'établissement d'un protocole d'inventaire scientifique ne saurait ignorer « un processus plus large, déjà bien engagé au Rize, de collectes sonores [...], autour des mémoires, autour des musiques également [...] », nous comprenons bien, à cette lecture, que le Rize allait bel et bien entrer dans une refonte profonde de son projet : il « peut être le lieu d'enregistrement de la ville en train de se transformer [...] : il peut enregistrer ce qui disparaît (une forme d'archivage du tissu urbain) et documenter ce qui apparaît (en nourrissant la culture architectural des habitants), en lien avec des partenaires universitaires (ENSAL, UMR EVS...) », et in fine développer, à l'appui d' « informaticiens » et d' « historiens de l'architecture », « des outils pour faciliter le repérage (tablettes) et pour permettre le travail collaboratif et la diffusion de connaissances élaborées. »*

Cette perspective allait être mise en débat des mois durant, en premier lieu par l'intermédiaire d'un vaste tableau récapitulant les « axes » du projet présentés à la réunion du 15 octobre, et dans lequel avaient été consignées les propositions des groupes. La première colonne indique les axes en question, avec en vert des commentaires concernant la possibilité d'en abandonner certains<sup>10</sup>, d'un

---

<sup>9</sup> Laboratoire d'Excellence « Intelligence des Mondes Urbains », « fort aujourd'hui de 560 chercheurs, 34 laboratoires et 31 disciplines différentes » (Voir <https://imu.universite-lyon.fr/lanr-renouvelle-le-labex-imu-pour-une-duree-de-5-ans/>, consulté le 20 janvier 2020).

<sup>10</sup> « Renforcer l'identification du Rize dans des réseaux culturels et de recherche régionaux, nationaux et internationaux. Objectif jugé non pertinent (groupe 4) en tant que nouvel objectif car déjà en cours = à garder ? »

ajouter d'autres<sup>11</sup>, ainsi que des reformulations, suite aux remarques portant sur le langage employé<sup>12</sup>. La seconde inventorie les « *points d'appuis / fragilités* » du Rize actuel concernant chaque axe : par exemple, pour l'idée d'« *aller vers des partenaires/habitants nouveaux, éloignés des institutions culturelles* », on trouve comme points d'appuis le fait qu'« *il existe déjà de tels partenariats (publics empêchés, ou éloignés tels que Forum réfugiés pour la médiathèque)* », que « *le temps fort Quartier permet d'aller vers ces publics* », qu'il existe le « *poste de chargé du développement des publics* » (Géraldine H.), que « *la médiathèque permet plus facilement d'aller vers ces publics* » ; comme fragilités, que « *la communication actuelle du Rize ne s'adresse pas à ces publics* », la « *difficulté pour concrétiser ces projets ou partenariats.* » D'une façon générale, le tableau fait état de ce que les riziens *font déjà* et dont Vincent n'a pas toujours, à ce moment-là, connaissance, ou bien qu'il ne rattache pas forcément d'emblée à ses axes tels qu'ils sont formulés. Il lui permet par exemple de comprendre qu'en fait de renforcement de la recherche et de diffusion de « *la culture de la recherche dans l'équipe du Rize et auprès des usages/habitants* », il y a déjà « *l'existence du Rize +* », celle du « *Pôle recherche [avec] la mise en place de réunions régulières ouvertes aux membres de l'équipe* », mais encore que « *Géraldine Z., en médiation, et la médiathèque font déjà ce travail de diffusion auprès des usagers* ». Dans ce sens, le tableau en question est le lieu où sont revendiqués un certain nombre de savoir-faire du Rize, et où sont déployées certaines *définitions pragmatiques* des axes théoriques de Vincent ; la question qui se pose alors est de savoir comment celui-ci compte les prendre en charge. Est-ce que, par exemple, la médiation des savoirs telle que l'opère Géraldine Z. sur la base des expositions (séquence 8) correspond à ce que Vincent a en tête lorsqu'il parle de développer la recherche ? Pour le savoir, nous pouvons nous référer aux deux dernières colonnes, qui reprennent pour l'une les « *réactions aux retours faits (Vincent)* » et pour l'autre des « *propositions d'actions en guise d'illustrations ponctuelles de mes propositions (Vincent)* ». Remarquons d'abord que, contrairement à ce que l'on pouvait observer à l'analyse d'autres documents du même ordre dans les séquences précédentes, le directeur prolonge ici son exposition *personnelle* à l'équipe et parle, d'un bout à l'autre, en « *je* » ; il a d'ailleurs pris soin de rédiger, en préambule au tableau, un texte consacré au « *retours de l'orageuse du 15 octobre* » où il indique que « *je retiens plusieurs choses* » telles qu'« *une vigilance à avoir de ma part* » quant aux « *mots que nous partagerons* », ou encore « *le fait que certaines de mes propositions aient pu sembler remettre en question tout un travail déjà fait, relevant des acquis du Rize (ex : approfondir l'implication collective) : tel n'était mon propos.* » Il en va de même dans les réponses qu'il rédige dans les deux colonnes : « *Un de mes objectifs principaux en la matière est de consolider la présence de deux doctorants simultanément au pôle recherche :*

<sup>11</sup> « Un nouvel objectif suggéré : Travailler l'image grand public du Rize (dans les supports de communication, les textes d'exposition...) »

<sup>12</sup> « Lancer dans la durée un inventaire scientifique exhaustif ~~du tissu urbain~~ des patrimoines urbains villeurbannais » ; « Articuler les mémoires aux patrimoines dans la mise en récit de la ville Formulation complexe ; à reprendre »

*garantie d'échange entre eux et de renfort des capacités d'animation de ce pôle et de lien avec l'équipe, avec des habitants. » ; « Je crois beaucoup à un des objectifs déjà présent, à savoir la mise à disposition du café à des associations, des collectifs, qui deviendraient co-gérants de ce lieu. Cette démarche peut nous aider à penser l'élargissement de nos manières d'impliquer des habitants. »* Quant à la science, « *La question du non-scientifique est récurrente pour le Rize : il y a plusieurs façons d'y répondre, en prévoyant par exemple des propositions de formation aux méthodes scientifiques (exemple : atelier d'initiation à l'inventaire, atelier de formation à la photo d'architecture...) et en développant des approches plus larges (déjà bien présentes) des apports et expertises possibles (en identifiant les types de compétences et de légitimité).* » Sans reprendre l'ensemble de ce travail de dialogue par tableau interposé, notons au moins qu'il marque déjà, clairement, une « pragmaticisation » des grands axes et des propositions faites au comité de pilotage : patiemment, Vincent prend connaissance de la complexité des médiations et des attachements du Rize, et révisé progressivement « son » projet en le rapportant aux activités pratiques dont les riziens lui font savoir qu'ils en sont passés experts.

Mois après mois, les choses se peaufinent en vue du « conclave » du 7 mars 2016 dont il s'agira, selon les termes de Vincent dans un mail de mi-février de la même année, de « *sortir avec des décisions qui nous engageront collectivement pour les années à venir.* » Conclave tenu dans l'annexe du TNP, dont l'accès est soumis à un code dont Anne-Pascale m'indique, à moi qui ne le connais pas et reste bloqué à l'arrière de l'ex-Palais du Travail, qu'il est « *facile à retenir : 1789 !* » Cette « *délocalisation à proximité d'un grand lieu de mémoire* », nous expliquera alors Vincent, doit nous réunir pour parler des « *grands enjeux* » du Rize : la « *cohérence dans nos objectifs* », « *l'approfondissement de la mission du Rize* ». Il importe de « *nous renouveler pour ne pas stagner* », d'avoir « *toujours l'occasion de se remettre en question* », car ne s'agit-il pas là des « *fondamentaux du Rize* » ? Une journée entière est devant nous, qui s'entame par un « *team-building* » consistant à former, pour les membres divisés en deux groupes, un carré parfait à l'aide d'une corde. « *Ah, je suis carrément buildée là, je suis buildée pour ma team* », ironise Delphine : le ton est donné. Vincent, en retrait, observe ensuite les riziens se répartir en « *camps* » à partir de questions clivantes, dans une logique reprise de l'Orage : par exemple, on lit à voix haute « *tout le monde a des objectifs communs au Rize* », et chacun se positionne pour, ou contre, en prenant s'il le souhaite la parole. C'est ce que fait Delphine encore, lorsque vient la question de savoir si « *l'ouverture des espaces aux usagers et aux partenaires doit être développée* » : « *je refuse qu'on me répète encore que seule la médiathèque aurait les mains dans le cambouis [Annabelle venait d'employer cette expression]. Dans l'exposition Sport j'ai travaillé avec 40 associations et partenaires, donc qu'on arrête de me dire qu'on ne rencontre pas le public* ». Pour le coup, je me positionne à ses côtés, ayant bien compris (séquence 8 notamment) l'ampleur de son travail collaboratif... En tous cas, peu à peu, les tensions larvées entre

les pôles, ou entre les membres, trouvent une expression publique : non, on ne peut pas « *ouvrir l'amphithéâtre comme on veut* », indique Maxime, contrairement à l'optique « *bisounours* » de certains ; non, on ne doit pas faire un « *jardin partagé* » ou programmer des événements qui « *n'ont rien à voir la choucroute* », expliqueront à tour de rôle Delphine, Juliette et Géraldine Z. : le Rize n'a pas vocation à accueillir n'importe quel musicien local dès qu'il le souhaite, ni chaque proposition des centres sociaux. A midi, les débats enflammés se prolongent autour des terrines et saladiers apportés par les uns et les autres ; mais les groupes qui se forment, autour des tables, procèdent d'affinités davantage professionnelles que culinaires. Et puis, rejoignant à nouveau la salle, nous nous répartissons en d'autres groupes pour reprendre les objectifs du projet de service, actualisés par suite des échanges autour du tableau : je me trouve aux côtés de Laura, Jacqueline et Christophe, et de ces trois médiathécaires c'est ce dernier qui nous occupera, en s'emparant à sa façon toute particulière du débat. « *Moi je suis de Villeurbanne, ma famille était là, je connais, mon enfance, et on a détruit l'environnement des gens, est-ce qu'on leur a demandé leur avis ? Le Villeurbanne d'aujourd'hui s'est fait sur les décombres de ce passé-là. Et je ne suis pas sûr que les habitants soient très attachés à leur passé, je suis pessimiste là-dessus. Ça se dilue au fil du temps. Je me rappelle, y'avait plein de villas, elles ont disparu... Alors d'accord pour que le Rize soit un lieu de débat, mais au final on ne peut pas faire grand-chose. On peut être un lieu de réflexion, de ressources, mais c'est un leurre... Il faut accepter qu'on pèsera sur rien.* » Ne pourrait-on, rebondissent Jacqueline et Laure, « *lier cela à l'inventaire dont parle Vincent ?* » Faire du Rize un « *lieu qui rassemble ces inquiétudes ?* » Mais n'est-ce pas, demandé-je, ce que fait déjà à sa façon l'IQMP ? « *Jean-Paul est un vieux singe* », répond Christophe : ce n'est pas à lui, selon la formule consacrée, « *que le Rize va apprendre à faire la grimace* ». Le temps de l'après-midi passera ainsi, à écouter ce « *passéiste* » assumé raconter ses souvenirs, à l'entendre nous dévoiler d'autres secrets de Villeurbanne.

Aussi, au moment de la restitution des groupes, prêterai-je à peine attention aux propositions, les sachant enregistrées par Anne-Pascale, pour d'autres tableaux ; j'entendrai simplement Delphine dire qu'elle n'en a « *rien à faire* » de tel ou tel point et relèverai un climat tendu que les conversations des jours suivant allaient confirmer. « *Je préfère ne pas en parler, sinon je vais m'énerver* », m'expliquera Delphine ; « *on mettra des cactus s'ils font leur jardin partagé* », me confiera en souriant Juliette. « *Au moins, la réunion permet de situer les gens, d'apprendre des choses quand même. Mais c'est sûr qu'on ne sait pas trop où ça ira* », m'expliquera, quant à lui, Jean-Robert. Quelques jours plus tard, viendra le message de Vincent, envoyé à tous pour « *battre le fer tant qu'il est chaud* » : des tableaux, des synthèses, des reformulations, qui allaient encore être, courant 2016, soumises à de multiples échanges pour aboutir à une version définitive à la fin du mois de septembre, intitulée « *Le Rize en projet* ». Des dizaines de pages reprenant une succession de missions, un calendrier programmatique, mais aussi des réflexions sur « *Le Rize en héritage* », telle que celle-ci : « *Comment mieux faire connaître, partager et valoriser à travers nos actions cette idée fondamentale*

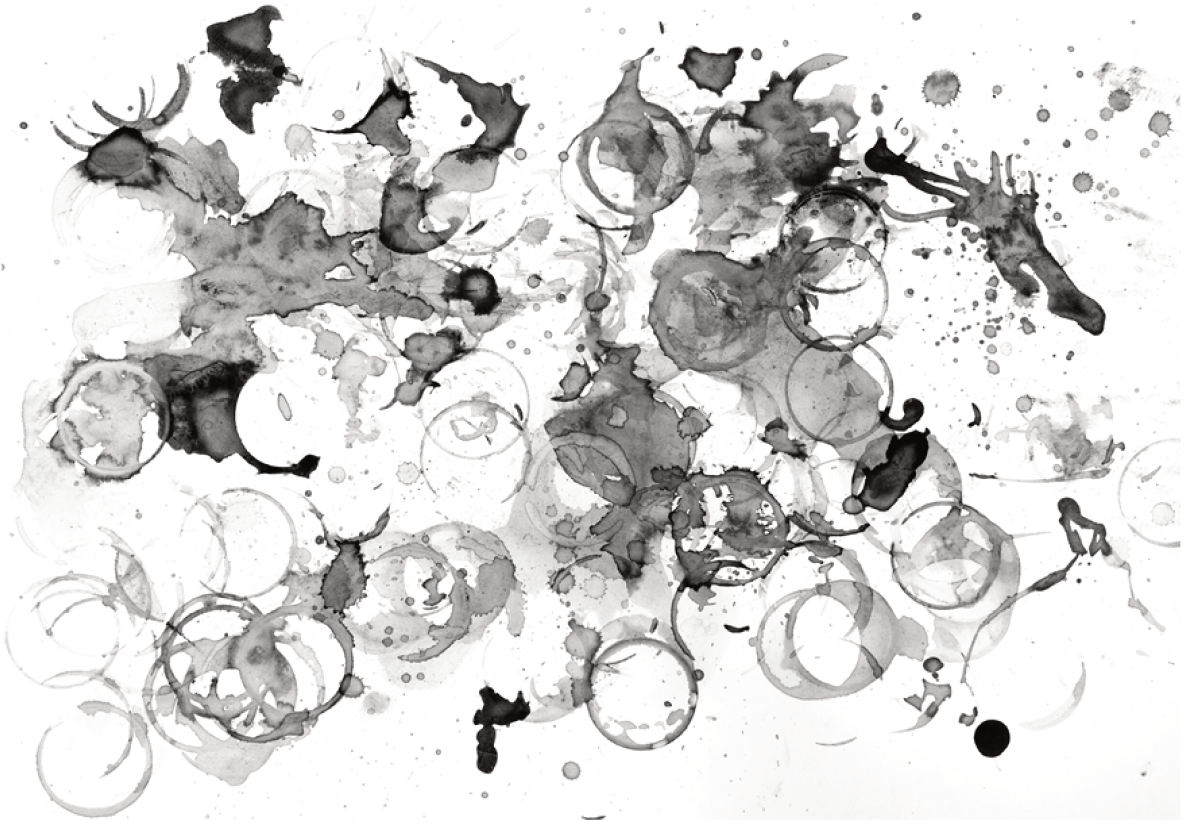


*pour une ville comme Villeurbanne (mais aussi au-delà) que nous sommes tous venus d'ailleurs et devenus d'ici et que cela représente un apport, un enrichissement, une source d'hybridation en matière de pratiques culturelles ?* » Voici que *La Lettre* de Jean-Paul Bret (séquence 2) faisait à nouveau son apparition ; voici qu'elle donnait lieu à de nouveaux développements, de nouvelles interprétations. Et voici un projet qui s'intitulait désormais, non plus « *Faire projet pour le Rize* », mais précisément « *Le Rize en projet* »... Comme si l'indétermination s'était substantivée ; comme si le Rize était, *fondamentalement*, un *projet* à redéfinir et à réaccomplir sans cesse. Comme si, huit ans après son inauguration, le « Centre Mémoires et Société » se trouvait être pris, à nouveaux frais, dans le tricot mémoriel de Villeurbanne tel que nous le racontait Sonia (séquence 5), qu'il convient de citer à nouveau : comme si « *s'occuper des questions de mémoire et de patrimoine [ce serait] prendre le fil d'une pelote et qui n'en finirait plus...* » Cette pelote-là, il reviendra à d'autres sociologues – des successeurs (séquence 5) – de l'étudier. Mais avant cela, elle allait être mise à l'étude par le Rize lui-même, et par Vincent au premier chef. Qui, dans le message susmentionné, indiquait avoir retenu trois choses principales au sortir du tumultueux conclave. L'une concernait « *le fait que l'adjectif "rizien" soit revenu plusieurs fois [et qui] me parait être un excellent signe. Cela signifie que même si tout le monde ne met pas exactement la même chose derrière cet adjectif (encore que j'ai le sentiment que nous avons parfois tendance à surestimer les divergences) nous avons le sentiment de travailler dans un lieu spécifique, avec ses références identitaires propres.* » L'autre avait à voir avec le fait que « *le territoire villeurbannais est incontestablement notre objet commun et qu'il s'agit bien, avec nos différents langages, "de le faire parler"* » ; enfin, un dernier point revenait à « *réaffirmer que notre mission de service public commune est de "changer la vie des gens dans leur ville" : leur proposer des ressources, des compétences, des lieux et des moments d'échange, pour qu'ils puissent s'approprier mieux leurs espaces de vie et s'y épanouir. Rien que ça !* » C'est dire si, après le changement de direction du Rize, celui-ci allait devoir prolonger son enquête complexe : sur ce qu'être « *rizien* » signifie, sur cet « *objet commun* » qu'est Villeurbanne et qui draine des possibilités d'investigation infinies, sur les méthodes à tester et à mettre en œuvre pour penser *l'appropriation* de la ville par ses habitants.

C'est dire aussi si ma propre enquête fait mémoire d'un Rize qui n'existe plus, dans la mesure où il allait être, après l'arrivée de Vincent, à son tour traduit, transformé, remodelé. Les trois années et demie de ma résidence coïncidaient avec une phase de l'institution qui, désormais, est close. M. Peroni concluait son travail consacré au Musée de la mine JM Somet en considérant que son livre pourrait, en définitive, faire valoir « l'œuvre accomplie par JM Somet pour faire valoir le monde de la mine et [...] constituerait donc un prolongement et aussi un détournement de la *valuation* qu'il avait lui-même

engagée<sup>13</sup> » : de la même manière, le présent rapport est strictement indexé à un Rize « d'autrefois », et le fait valoir comme opérateur d'une enquête publique sur la mémoire dont le devenir est imprédictible. D'autant plus imprédictible que ma propre soutenance aura lieu peu après le dévoilement des résultats des élections municipales de 2020. Elections auxquelles Jean-Paul Bret, initiateur et soutien indéfectible du Rize, ne prendra pas part comme candidat. Est-ce à dire que de futurs enquêteurs pragmatistes pourraient ne plus trouver, à Villeurbanne, matière à réexplorer, à prolonger, à remettre à l'épreuve les propositions de ce rapport ? Est-ce songer, même, que le Rize puisse, tenu sous d'autres lignes politiques, en venir à disparaître ? Il paraît délicat de faire des pronostics ici-même ; mais je n'ignore pas que les riziens, pour en parler encore aujourd'hui avec certains d'entre eux, sont les premiers concernés par ces interrogations.

Puisque nous avons parlé plus haut de pelotes, tâchons maintenant de synthétiser la nôtre : « Le geste, fondateur et formel, c'est peut-être le tricot<sup>14</sup> », indiquait le photographe A. Chevrot dans notre réflexion croisée sur la mémoire et le témoignage. Réflexion à laquelle il associait cette image issue d'une de ses installations, intitulée *Cœur des doigts* :



---

<sup>13</sup> PERONI Michel, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine "Jean-Marie Somet" de Villars*, op.cit., p.304.

<sup>14</sup> Cité dans TREMBLAY Benjamin, « Quels témoins pour quels bouleversements ? Pour une pragmatique du témoignage », op.cit, p.k.8.

Voici « *Cafés d'où "le mort saisit le vif"* », œuvre dont A. Chevrot expliquait qu'il la poursuivait au fil des ans, à mesure que se croisaient, dans son petit logis de Ménilmontant, des gens dont il ne restait parfois, pour toutes traces, que celles laissées là par leurs tasses de café. Quelles sont les miennes ? Celles laissées à l'occasion de mes propres séjours là-bas, à Paris, lorsque le café m'était servi ? Lorsque j'évoquais, avec enthousiasme, la rencontre avec P. Tancelin<sup>15</sup> ; lorsque mon hôte me parlait, des heures durant, et avec une passion sidérante, de *La chambre claire* et de l'esthétique photographique ? Mais nous importe peu, *en fait*, la propriété des traces : les montrer ici, c'est bien plutôt dire que seul leur composition (séquence 8) importe. Car à l'écriture de ces lignes je m'aperçois, des années plus tard, que cette photographie est peut-être, en définitive, la meilleure « vision globale » qui puisse être donnée du Rize. Des tracés aux contours incertains qui se superposent, s'effacent, imprégnant plus ou moins l'espace du papier ; des formes qui s'enchevêtrent et donnent corps à des compositions difficilement descriptibles sous les sémantiques conventionnelles des sciences sociales. J'avais sous la main, depuis 2016, cette photographie, mais je ne l'avais pas *vue*. Mais peut-être puis-je, et peut-être le lecteur peut-il aussi, arrivé au terme du parcours, me/se dire ceci : « *C'est que ça se voit. Ça se voit et ça se pense. Et quand on le voit, on peut ni arrêter de le penser ni arrêter de le voir.*<sup>16</sup> » Ces mots simples, empruntés au personnage de l'enfant qui, sous la plume d'Àlvaro Pombo, explore peu à peu les rapports entre son œil, son esprit et son corps, décrivent avec une perfection toute littéraire ce qui a requis de nous, en sociologues, bien des circonlocutions. Car ils disent, finalement, ce que J. Dewey s'est efforcé de penser au travers de sa *théorie de l'enquête*. Le fait que tout parte d'une *ignorance* qui appelle une investigation ; que cette investigation révisé sans cesse ses problématiques autour de matériaux qui émergent à sa faveur ; qu'au fil du temps, des *films rouges* s'esquissent et qu'en définitive, des genres de *thèses* peuvent être proposées. Que le *voir* est un *penser*, et que l'expérience phénoménologique de l'enquête modifie, définitivement, les descriptions *sous lesquelles* nous voyons désormais le monde social. Or en ce qui nous concerne, tout partait d'une double incapacité à voir : voir ce qu'il en était de « la mémoire », et voir ce qu'il en était, au juste, du « pragmatisme ». Qu'en dire à présent, s'il s'agit de conclure ?

Cette double ignorance n'a, en pratique, pu être résolue qu'en suivant les acteurs qui, à Villeurbanne, se préoccupent de longue date de la mémoire, et qui le font en menant eux-mêmes des enquêtes d'ordre pragmatiste. Dès le projet de mandat de Jean-Paul Bret, en 2000, qui traçait la voie à l'ouverture du « Centre Mémoires et Société », des gens se sont attachés à recenser les initiatives déjà existantes sur le territoire de Villeurbanne, à explorer des catégories, à tisser des partenariats (séquence 2). De façon ouvertement expérimentale, ils tâchaient de déterminer ce que serait cette

---

<sup>15</sup> Voir séquence 6, note 40.

<sup>16</sup> POMBO Àlvaro, *Apparition de l'éternel féminin*, Paris : Christian Bourgois, 2013 [1<sup>ère</sup> édition en langue espagnole : 1993], 236 pages, p.21.

institution qui, inaugurée en 2008, allait finalement reposer essentiellement sur une gamme de questions ouvertes : qu'est donc « la mémoire » ? Comment l'explorer, avec qui, et pour faire quoi ? Depuis les Rapports de préfiguration jusqu'aux premiers Projets de service du Rize, ces questions sont remarquablement restées *partiellement irrésolues* : nous avons vu se multiplier, davantage que des *réponses*, des *dispositifs* qui allaient constituer la programmation même du Rize, et qui, chacun, s'emploient à aborder « la mémoire » d'une manière particulière. Nous sommes loin de les avoir tous suivis, mais les résidences artistiques et leurs fruits (séquence 6), de même que *Quelle mémoire !* ou *Les Mots parleurs* (séquence 7), ou encore les expositions (séquences 8 et 9), nous ont donné l'occasion de comprendre comment les riziens tâchaient de faire, selon le mot de Delphine, du « *bon pain* » à partir des denrées qui, d'une façon ou d'une autre, transitent par le Rize. Ces denrées, pour une part essentielle, sont constituées d'abord hors du Rize, par des « tiers » tels que l'IQMP, les passionnés et les associations, avec lesquels le Rize entretient des relations à chaque fois originales. Originales, en ce sens qu'elles sont en constante évolution, et surtout indexées aux spécificités des êtres qu'elles mettent en jeu : les riziens prendront tantôt soin d'appeler *Les Amis de Descartes* pour les encourager à poursuivre leur effort et pour valider l'impression de leur brochure génératrice de « *flashes-souvenirs* » (séquence 5) ; tantôt de se rendre chez les incontournables comme Marcel pour récolter une batterie d'anecdotes et de rares photographies (séquence 5) ; tantôt de fournir à Jean-Paul, et à l'Interquartiers qu'il préside, des salles où se réunir et des appuis logistiques en vue de balades urbaines (séquence 4) ; tantôt de se rendre en mairie pour rendre opérante, à l'instar de Dominique, leur expertise de l'histoire (séquence 5) en vue de déterminer les futurs toponymes de la ville. Si le Rize a à voir avec la photographie d'A. Chevrot, c'est bien en cela : loin de n'être qu'une institution fonctionnant en vase clos, il s'essaie d'abord à être un *médiateur* de l'enquête publique sur la mémoire. Un cercle – une marque – maillé dans d'autres.

Et c'est bien parce qu'il doit sans cesse recomposer sa propre totalité et sans cesse repenser ses attachements que ce Rize-là nous aura livré un enseignement à la fois très simple et très précieux quant à cette « mémoire » qui, au bout du compte, *se dérobe encore et toujours à nos velléités de définition*. Car loin de voir ici un aveu d'échec, il nous faut à l'inverse comprendre que c'est là la conséquence de la découverte de ce qu'une « sociologique pragmatiste » signifie, c'est-à-dire de ses conséquences au plan scientifique. Découvrir le pragmatisme et l'ethnométhodologie dans mon mouvement de recherche, c'était en effet non seulement découvrir l'étendue de mon ignorance, mais surtout redoubler cette ignorance en m'empêchant de la combler par des savoirs *a priori*, exogènes à mon terrain, à mon « objet ». C'était prendre au sérieux les hésitations des acteurs, me pencher sur leurs flottements sémantiques, sur leurs doutes ; c'était par conséquent comprendre, peu à peu, que « la mémoire » *leur échappait à eux aussi*, et qu'il serait par conséquent fort mal venu de « définir » ou de « contextualiser » celle-ci du haut d'un savoir livresque. Mais dire cela, ce n'est pas pour autant laisser croire que les acteurs ne savent pas ce qu'ils font, ou qu'ils se montrent « inconséquents »

quant à leur prise en charge de la mémoire, comme le suggèrent, nous avons eu l'occasion d'en parler, les approches critiques de la thématique mémorielle. Bien au contraire : la mémoire, les gens que nous avons suivis, la prennent précisément en charge comme un *problème* et confectionnent des solutions *sur mesure*, en fonction des ressources dont ils disposent et de la « problématique » qu'ils lui associent. Elle sera tantôt ce qu'il faudra faire *surgir des lieux*, des maisons, des arbres, et supposera des déambulations, des guides, des gestes (séquence 4) ; elle sera tantôt une réserve de *morts* dont il faudra inscrire les noms sur des ouvrages et des plaques publiques pour que *la rue se souvienne* (séquence 5) ; elle sera encore une façon de décrire une poêle à frire, une façon de *conter* sa vie, une matière *théâtrale* susceptible de faire revivre un château (séquence 6). Elle pourra être un corpus de *témoignages* qu'il faudra recueillir (séquence 7), ou bien encore une photographie qui, agencée avec d'autres, permettra de faire apparaître *l'immatériel* de Villeurbanne (séquence 8). Elle sera peut-être, enfin, une catégorie *trop connotée* dont il faudra tâcher de ne pas s'encombrer lorsque l'on souhaitera enquêter sur l'insaisissable « *mémoire ouvrière* » (séquence 9).

Mais au-delà de ces saisies locales, contingentes, partielles et expérimentales de « la mémoire », il en existe peut-être une autre version, qu'a fait finalement apparaître ce rapport à de multiples reprises : c'est la *mémoire de l'enquête elle-même*. En quoi consiste-t-elle ? En une transmission permanente des *ficelles*, des *méthodes*, des *problèmes* et des *matériaux* mis au travail, sans relâche, par les acteurs. Dans la moindre visite guidée, dans toute médiation d'exposition, voire dans n'importe quel moment informel mettant en jeu l'opérateur « *en fait* », le public – qu'il s'agisse du sociologue débutant, du groupe d'un bus scolaire ou des visiteurs d'une exposition – reçoit bien plus que des « informations ». On lui livre, à chaque fois, l'histoire du « *boulot* » dont nous parlait Sonia (séquence 2), et dont nous ne mesurons pas encore, à l'époque, l'ampleur. On lui raconte les batailles qu'il a fallu livrer pour préserver tel métier à tisser, on lui expose les partenariats qui ont permis l'écriture des textes d'un journal d'exposition, on lui décrit par le menu les voies de l'enquête archivistique et les triangulations des anciens. Ces choses-là ne sont pas systématiquement thématiques par les acteurs : ils ne s'aperçoivent pas qu'ils passent leur temps à *raconter des histoires*, à *tracer des contextes* autour des objets et des situations, à *instruire le public des méthodes qu'il pourrait*, à *son tour, mettre en œuvre pour conduire ses propres recherches*. C'est ici que l'ethnométhodologie nous a été d'un grand secours : elle nous a permis de comprendre que dans chaque *formulation de « ce que nous sommes en train de faire » hic et nunc*, dans chaque *description* donnée, *in situ*, de tel ou tel phénomène, dans chaque dispositif parmi ceux que nous avons étudiés, les acteurs passent leur temps à faire des propositions de monde à celles et ceux auxquels ils s'adressent. Les *passeurs* de la mémoire, définitivement, ne font pas que transmettre un « passé » qu'il s'agirait d'apprendre ou de retenir : ils veillent, sans même s'en apercevoir toujours, à étendre la communauté d'enquête. S'il est vrai que « les idées qui ne sont pas communiquées, partagées et revivifiées par l'expression ne sont

qu'un soliloque, et un soliloque qu'une pensée cassée et imparfaite<sup>17</sup> », notre observation en territoire villeurbannais nous porte à dire que la mémoire est, ici, dans cette ville, bel et bien un *problème* qui est sans cesse, et par des voies hétéroclites, diffuses, indénombrables, *transmis comme tel, avec un appareil de problématisation et d'enquête qui s'explore au fil des générations*. L'expansion et le prolongement de cette enquête, dont le Rize est finalement une courroie parmi d'autres, s'accomplit par les innombrables voies des « relations d'échange personnel dans la communauté locale.<sup>18</sup> » Les dernières lignes du *Public et ses problèmes* sont alors toutes indiquées à ce point, comme un écho savant à la citation *supra* d'À. Pombo : « Les connexions de l'oreille avec la pensée et l'émotion vitale et sociale sont infiniment plus intimes et plus variées que celles de l'œil. Voir est le fait d'un spectateur ; entendre est le fait d'un participant. La publication est partielle, et le public qui en résulte n'est que partiellement informé et formé, tant que les significations que les publications convoient ne passent pas de bouche en bouche. La dotation personnelle en intelligence est limitée ; mais le flux de l'intelligence sociale peut provoquer une grande augmentation et une consolidation de cette dotation ; lorsque cette intelligence circule de bouche à oreille, de l'un à l'autre, au cours de communications internes à la communauté locale, il n'y a aucune limite à ce processus.<sup>19</sup> » C'est ce *processus*-là, permanent, diffus, complexe, que j'ai tenté de documenter dans ce rapport. C'est par lui que se déploie l'enquête sur la mémoire à Villeurbanne, en même temps qu'il opère la socialisation de la mémoire de cette enquête-même. En ce sens, la pragmatique de la mémoire est bel et bien une enquête villeurbannaise ; et nous sommes, en sociologues, grés à cette ville de nous avoir permis, nous qui venions d'ailleurs, d'avoir pu devenir d'ici en arpentant, aux côtés des acteurs, leurs tortueux parcours de la mémoire.

---

<sup>17</sup> DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, *op.cit.*, p.205.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> *Ibid.*



# Bibliographie

ADAM Francine, « L'Autorité et l'autre, parcours toponymiques et méandres linguistiques au Québec », *L'Espace Politique* [En ligne], n°5, 2008/2, mis en ligne le 17 décembre 2008, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/143>

AKRICH Madeleine, « Les objets techniques et leurs utilisateurs, de la conception à l'action », In : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.35-57.

ANZIEU Didier, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris : Gallimard (collection « Connaissance de l'Inconscient »), 1981, 384 pages.

ARQUEMBOURG Jocelyne, « Des images en action. Performativité et espace public », *Réseaux*, n°5, vol.163, 2010, pp.163-187.

AUBOUSSIER Julien, GARCIN-MARROU Isabelle, « Mémoire(s) et territoire(s) : les bulletins municipaux de Villeurbanne », *Etudes de communication* [En ligne], n°37, 2001, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://edc.revues.org/2948>

AUDEBERT Cédric, « Acteurs et enjeux de la néotoponymie des territoires ethniques des grandes métropoles aux Etats-Unis : l'exemple de Miami », *L'Espace Politique* [En ligne], n°5, 2008/2, mis en ligne le 17 décembre 2008, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://journals.openedition.org/espacepolitique/257>

AVANZA Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », In : BENZA Alban, FASSIN Didier (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2008, 336 pages, pp.41-58.

AVANZA Martina, « Polémiques toponymiques. La Ligue du Nord et l'usage politique du dialecte », *Cultures & Conflits*, n°79-80, 2010, pp.123-138.

AVET Marcel, PERMEZEL Bruno, *Villeurbanne, 27ème ville de France. Histoire des rues, histoire des noms*, Lyon : BGA Permezel, 1994, 262 pages.

BALLESTER Gonzalo Torrente, *L'île des jacinthes coupées*, Paris : Actes Sud (collection « Littératures Lettres Hispaniques »), 1989 [1<sup>ère</sup> édition en langue espagnole : 1980], 388 pages.

BARASH Jeffrey Andrew, « Qu'est-ce que la mémoire collective ? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricoeur », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°50, 2006/2, pp.185-195.

BARCELLINI Serge, WIEVIORKA Annette, *Passant, souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde Guerre mondiale en France*, Paris : Plon, 1995, 522 pages.

BARONI Raphaël, « Histoires vécues, fictions, récits factuels », *Poétique*, n°151, 2007/3, pp.259-277.

BARONI Raphaël, « Ce que l'intrigue ajoute au temps. Une relecture critique de Temps et Récits de Paul Ricoeur », *Poétique*, n°163, 2010/3, pp.361-382.

BARTHELEMY Michel, « Événement et espace public : l'affaire Carpentras », *Quaderni*, n°18, 1992, pp.125-140.

BARTHELEMY Michel, MALBOIS Fabienne, « Préface. De l'expérience au texte. Une sociologie de l'organisation locale et extra-locale », In : SMITH Dorothy, *L'ethnographie institutionnelle. Une*



- sociologie pour les gens*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2018 [1ère édition en langue anglaise : 2005], 304 pages, pp.5-46.
- BARTHELEMY Michel, QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique », *In* : GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : PUF, 2007 [1ère édition en langue anglaise : 1967], 480 pages, pp.9-44.
- BARTHES Roland, « Le message photographique », *Communications*, n°1, 1961, pp.127-138.
- BARTHES Roland, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n°4, 1964, pp.40-51.
- BARTHES Roland, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968, pp.84-89.
- BARTHES Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris : Gallimard (collection « Cahiers du cinéma »), 1980, 200 pages.
- BARTHES Roland, *Le grain de la voix*, Paris : Seuil (collection « Essais »), 1999 [1981], 416 pages.
- BAUDRY Jean-Louis, « Le dispositif : approches métapsychologiques de l'impression de réalité », *Communications*, n°23, 1975, pp.56-72.
- BAXANDALL Michael, « L'œil du Quattrocento », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol.40, 1981, pp.10-49.
- BAZIN Jean, BENZA Alban, « Avant-propos », *In* : GOODY Jack, *La Raison graphique*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1979, 274 pages, pp.7-29.
- BEAUD Stéphane, *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris : La Découverte (collection « Poche / Sciences humaines et sociales »), 2003, 350 pages.
- BECKER Howard Saul, *Les ficelles du métier*, Paris : La Découverte (collection « Grands Repères Guides »), 2002, 360 pages.
- BECKER Howard Saul, *Les mondes de l'art*, Paris : Flammarion (collection « Champs Arts »), 2010 [1ère édition en langue anglaise : 1982], 384 pages.
- BECKER Howard Saul, GEER Blanche, HUGHES Charles Everett, STRAUSS Anselm Leonard, *Boys in white. Student culture in medical school*, Piscataway : Transaction Publishers, 1976, 456 pages.
- BELKIS Dominique, PERONI Michel, « La mémoire désidentifiante », *EspacesTemps.net*, Travaux, mis en ligne le 09 juin 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://www.espacestemp.net/articles/la-memoire-desidentifiante/>
- BELMONT Alain, *Villeurbanne, 2000 ans d'esprit d'indépendance*, Paris : Glénat Livres, 2015, 192 pages.
- BENATOUÏL Thomas, « Critique et pragmatique en sociologie. Quelques principes de lecture », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°2, 54<sup>ème</sup> année, 1999, pp.281-317.
- BENJAMIN Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris : Allia, 2003 [1ère édition en langue allemande : 1936], 96 pages.
- BERGER Mathieu, « Répondre en citoyen ordinaire. Pour une étude ethnopraxématique des engagements profanes », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n°15, 2008/2, pp.191-208.
- BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris : Armand Colin, 2012 [1ère édition en langue anglaise : 1966], 344 pages.

BERTHELOT Jean-Michel, « Sociologie et ontologie », *In* : LIVET Pierre, OGIEN Ruwen (dir.), *Raisons Pratiques*, n°11, *L'enquête ontologique*, Paris : Editions de l'EHESS, 2000, 259 pages, pp.65-84.

BESSY Christian, CHATEAURAYNAUD Francis, « Les ressorts de l'expertise. Epreuves d'authenticité et engagement des corps », *In* : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.141-164.

BIDET Alexandra, « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°15, 2008, pp.217-228.

BIDET Alexandra, QUERE Louis, TRUC Gérard, « Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs », *In* : BIDET Alexandra, QUERE Louis, TRUC Gérard, *John Dewey, La formation des valeurs*, Paris : La Découverte, 2011, 238 pages, pp.5-64.

BIEBUYCK Brunhilde, « Conter, raconter, badiner », *In* : CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), *Le renouveau du conte*, Paris : CNRS Editions, 2001, 454 pages, pp.105-113.

BIGEL Patrice, ROQUES Sylvie, « La question des amateurs et des professionnels à l'Usine Hollander de Choisy-le-Roi », *Communications*, n°83, 2008, pp.105-113.

BRESCH Camille, "*Quelle mémoire !*" *Méthodologie de la collecte*, Mémoire de Master 2 (archives numériques), ENSSIB, Villeurbanne, 2016.

BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages.

BRICOUT Bernadette, « Les rois mages », *In* : CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), *Le renouveau du conte*, Paris : CNRS Editions, 2001, 454 pages, pp.31-42.

BOLTANSKI Luc, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix*, n°10-11, vol.3, 1990, pp.124-134.

BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance*, Paris : Gallimard (collection « Folio Essais »), 2007 [1993], 528 pages.

BOLTANSKI Luc, *Enigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris : Gallimard (collection « NRF Essais »), 2012, 461 pages.

BOLTANSKI Luc, ESQUERRE Arnaud, « La "collection", une forme neuve du capitalisme. La mise en valeur économique du passé et ses effets », *Les temps modernes*, n°679, 2014/3, pp.5-72.

BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard (collection « NRF Essais »), 1991, 483 pages.

BOUCHERON Patrick, « Récits, intrigues, fictions : aux limites de la narration historique. Un point de vue de Patrick Boucheron », *In* : BESSON Mireille, COURTET Catherine, LAVOCAT Françoise, VIALA Alain (dir.), *Mises en intrigues. Rencontres Recherche et Création du Festival d'Avignon*, Paris : CNRS Editions, 2016, 344 pages, pp.107-115.

BOURDIEU Pierre (dir.), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1965, 368 pages.

BOURDIEU Pierre, « Le langage autorisé [Note sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°5-6, vol.1, 1975, pp.183-190.

- BOURDIEU Pierre, « L'ontologie politique de Martin Heidegger », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°5-6, vol.1, 1975, pp.109-156.
- BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1979, 680 pages.
- BOURDIEU Pierre, « Le mort saisit le vif [Les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°32-33, 1980, pp.3-14.
- BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard (collection « Sciences Humaines »), 1982, 248 pages.
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.62-63, 1986, pp.69-72.
- BOURDIEU Pierre « Introduction à la socioanalyse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.90, 1991, pp.3-5.
- BOURDIEU Pierre, *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*. Paris : Editions Quæ (collection « Sciences en questions »), 1997, 80 pages.
- BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil, 1998 [1992], 576 pages.
- BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2000 [1972], 429 pages.
- BOURDIEU Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Fayard (collection « Points Essais »), 2001, 432 pages.
- BOURDIEU Pierre, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.150, 2003, pp.43-58.
- BOURDIEU Pierre, « Au lecteur », *In* : BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2007 [1993], 1472 pages, pp.9-12.
- BOURDIEU Pierre, « Comprendre », *In* : BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2007 [1993], 1472 pages, pp.1389-1447.
- BOURDIEU Pierre, CHARTIER Roger, *Le sociologue et l'historien*, Marseille : Agone (collection « Banc d'essais »), 2010, 104 pages.
- BOURDIEU Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil (collection « Essais »), 2014 [1994], 256 pages.
- BOUVERESSE Jacques, *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Paris : Raisons d'agir, 1999, 158 pages.
- CALBO Stéphane, « La réception comme activité collective », *In* : FORNEL Michel De, QUERE Louis (dir.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.199-223.
- CALLON Michel, « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'année sociologique*, vol.36, 1986, pp.169-208.

CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégaillé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du Travail*, n°1, vol.41, 1999, pp.65-78.

CALLON Michel, « Quatre modèles pour décrire la dynamique de la science », In : AKRICH Madeleine, CALLON Michel, LATOUR Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris : Transvalor / Presses des Mines (collection « Sciences sociales »), 2006, 304 pages, pp.201-251.

CALLON Michel, « Sociologie de l'acteur-réseau », In : AKRICH Madeleine, CALLON Michel, LATOUR Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris : Transvalor / Presses des Mines (collection « Sciences sociales »), 2006, 304 pages, pp.267-276.

CALLON Michel, BARTHE Yannick, « Décider sans trancher. Négociations et délibérations à l'heure de la démocratie dialogique », *Négociations*, n°2, vol.4, 2005, pp.115-129.

CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris : Seuil (collection « La couleur des idées »), 2001, 368 pages.

CALLON Michel, LATOUR Bruno, « Le grand léviathan s'apprivoise-t-il ? », In : AKRICH Madeleine, CALLON Michel, LATOUR Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris : Transvalor / Presses des Mines (collection « Sciences sociales »), 2006, 304 pages, pp.11-32.

CANDAOU Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Paris : Armand Colin, 2005, 202 pages.

CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, LEMIEUX Cyril, « Parler en public », *Politix*, n°31, vol.8, 1995, pp.5-19.

CARLES Pierre, *La sociologie est un sport de combat*, Montpellier : CP Production, 2001 [DVD].

CARR David, « Y'a-t-il une expérience directe de l'histoire ? La chute du mur de Berlin et le 11 septembre 2001 », *A contrario*, n°13, 2010/1, pp.83-94.

CEFAÏ Daniel, « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, n°75, vol.14, 1996, pp.43-66.

CEFAÏ Daniel, « L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme », In : BENOIST Jocelyn, KARSENTI Bruno (dir.), *Phénoménologie et sociologie*, Paris : PUF (collection « Fondements de la politique »), 2001, 253 pages, pp.43-64.

CEFAÏ Daniel, « Les cadres de l'action collective. Définitions et problèmes », In : CEFAÏ Daniel, TROM Danny (dir.), *Raisons pratiques*, n°12, *Les formes de l'action collective*, Paris : Editions de l'EHESS, 2001, 322 pages, pp.51-97.

CEFAÏ Daniel, « Qu'est-ce qu'une arène publique? Quelques pistes pour une approche pragmatiste », In : CEFAÏ Daniel, JOSEPH Isaac (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Actes du colloque de Cerisy de juin 1999, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube, 2002, 405 pages, pp.51-82.

CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages.

CEFAÏ Daniel, « De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste », In : JOSEPH Isaac, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste* (textes édités et préfacés par Daniel Céfaï), Paris : Economica (collection « Études Sociologiques »), 2007, 491 pages, pp.1-45.

CEFAÏ Daniel, « S'engager. Monde vécu, engagement et justification », In : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.203-213.

CEFAÏ Daniel, CARREL Marion, ELIASOPH Nina, LICHTERMMAN Paul, TALPIN Julien, « Ethnographies de la participation », *Participations*, n°4, 2012/3, pp.7-48.

CEFAÏ Daniel, TERZI Cédric, « Présentation », In : CEFAÏ Daniel, TERZI Cédric (dir.), *Raisons pratiques*, n°22, *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*, Paris : Editions de l'EHESS, 2012, 380 pages, pp.9-47.

CERCLET Denis, « La parole comme geste ou l'expression du vivant », *Etudes théâtrales*, n°66, 2017/1, pp.44-48.

CERTEAU Michel De, *L'écriture de l'histoire*, Paris : Gallimard, 2002 [1975], 523 pages.

CHABROUX Gilbert, *Villeurbanne telle quelle*, Villeurbanne : Service Communication de la ville de Villeurbanne, 1999, 96 pages.

CHARVOLIN Florian, « L'amour d'observer dans les sciences citoyennes : entre injonction managériale et satisfaction de l'homme ordinaire », In : CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques (dir.), *Les passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2013, 298 pages pp.139-155.

CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques, « Quand la passion s'en mêle... La partialité comme principe d'objectivité ? », In : CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques (dir.), *Les passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2013, 298 pages, pp.1-16.

CHATEAURAYNAUD Francis, « L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissements de la preuve », In : KARSENTI Bruno, QUERE Louis (dir.), *Raisons pratiques*, n°15, *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris : Editions de l'EHESS, 2004, 349 pages, pp.167-194.

CHATEAURAYNAUD Francis, « Sociologie argumentative et dynamique des controverses : l'exemple de l'argument climatique dans la relance de l'énergie nucléaire en Europe », *A contrario*, n°2, vol.16, 2011, pp.131-150.

CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « Patrimonialiser l'immigration via les témoignages : enjeux et embûches », *Communications*, n°100, 2017/1, pp.105-119.

CHAULIAC Marina, VENEL Nancy, « "Tous venus d'ailleurs, tous devenus d'ici". Le Rize à Villeurbanne : mémoires de l'immigration et politique municipale », In : BAUSSANT Michèle, CHAULIAC Marina, GENSBURGER Sarah, VENEL Nancy (dir.), *Les terrains de la mémoire. Approches croisées à l'échelle locale*, Paris : Presses Universitaire de Paris Nanterre (collection « Les passés dans le présent »), 2018, 190 pages, pp.21-37.

CHAUMIER Serge, « Les écritures de l'exposition », *Hermès, la revue*, n°61, 2011/3, pp.45-51.

CHAUMONT Jean-Michel, « L'être de l'humain. Notes sur la tradition communautarienne », *Revue Philosophique de Louvain*, n°81, Quatrième série, Tome 89, 1991, pp.144-163.

CHAUVIER Stéphane, « Le savoir du témoin est-il transmissible ? », *Philosophie*, n°88, 2005/4, pp.28-46.

CHAVANON Morane, *La guerre des mémoires n'aura pas lieu ! Construction d'une demande sociale de mémoire rapportée à l'immigration et nouvelles luttes symboliques. Une comparaison des villes de Saint-Etienne et Villeurbanne*, thèse de doctorat (sciences politiques) sous la direction de Nathalie Dompnier, Université Lumière Lyon 2, Lyon, 2019, 679 pages.

CHESNEAUX Jean, « Habiter le temps », *In* : VAN CAUTER Joël, DE RAUGLAUDRE Nicolas (dir.), *Apprivoiser le temps : approche plurielle sur le temps et le développement durable*, Paris : Charles Léopold Mayer (collection « Dossier pour un débat »), 170 pages, pp.43-48.

CHIVALLON Christine, « La mémoire soupçonnée. Explosion mémorielle et difficile légitimité de la mémoire de l'esclavage dans l'espace public français », *In* : CHIVALLON Christine (dir.), *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris : Karthala (collection « Esclavages »), 2012, 624 pages, pp.27-72.

CICOUREL Aaron Victor, « Contre un empirisme naïf. Une théorie plus forte et un contrôle plus ferme sur les données », *In* : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.380-397.

CLAVERIE Elisabeth, « Voir apparaître, regarder voir : la Vierge à Medjugorje », *[Secret/Public]*, n°0, 2005, pp.134-145.

COLETTY Viviana, « Un corps possible : réflexions à partir de la danse de Tatsumi Hijikata et ses traductions des formes », *Degrés. Revue de synthèse à orientation sémiologique*, n°171-172, 45<sup>ème</sup> année, 2017, pp.1.1-1.9.

Collectif, « Récit et toponymie, Introduction », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], n°11, 2002, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/rives/115>

COMANDE Eve, « Quand la danse de création porte témoignage », *In* : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen, 25-27 octobre 2004*, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.115-122.

COMETTI Jean-Pierre, « Le pluralisme pragmatiste et la question du relativisme », *Archives de Philosophie*, n°1, vol.64, 2001, pp.21-39.

CONEIN Bernard, « Conversation et interaction sociale. Analyse de séquences d'offre et d'invitation », *Langages*, n°81, 21<sup>ème</sup> année, 1986, pp.111-120.

CONEIN Bernard, « Classification sociale et catégorisation », *In* : FERNEL Michel De, OGIEN Ruwen, QUERE Louis (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.239-258.

COOREN François, « Ventriloquie, performativité et communication, ou comment fait-on parler les choses », *Réseaux*, n°163, 2010/5, pp.33-54.

CÔTE Michel, « Les musées de société : le point de bascule », *Hermès, la revue*, n°61, 2011/3, pp.113-118.

COUILLARD Noémie, COVILLE Marion, SCHLAGETER Karin, « Entrée réservée au personnel », *POLI*, n°12, 2016, pp.6-12.

COUPAUD Christophe, *Villeurbanne. Promenade en ville*, St-Cyr sur Loire : Sutton (collection « Mémoire en Images »), 2006, 128 pages.

CRIVELLO Maryline, OFFENSTADT Nicolas, « Introduction », *In* : CRIVELLO Maryline, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence : PUP, 2006, 298 pages, pp.191-202.

DANAN Joseph, « Témoins d'une présence », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.124-128.

- DANBLON Emmanuelle, « La rhétorique : art de la preuve ou art de la persuasion ? », *Revue de métaphysique et de morale*, n°66, 2010/2, pp.213-231.
- DAVALLON Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris : L'Harmattan, 1999, 382 pages.
- DAVALLON Jean, « Le patrimoine : une "filiation inversée" ? », *Espaces Temps*, n°74-75, 2000, pp.6-16.
- DAVALLON Jean. « Le pouvoir sémiotique de l'espace. Vers une nouvelle conception de l'exposition ? », *Hermès, la revue*, n°3, vol.61, 2011, pp.38-44.
- DECHAUX Jean-Hugues, *Le souvenir des morts. Essai sur le lien de filiation*, Paris : PUF (collection « Le lien social »), 1997, 335 pages.
- DELACROIX Christian, GARCIA Patrick. « L'inflexion patrimoniale : l'histoire au risque de l'identité », *Espaces Temps*, n°66-67, 1998, pp.111-136.
- DELICH Francisco, « La construction sociale de la mémoire et l'oubli », *Diogène*, n°201, 2003/1, pp.69-81.
- DEROUESNE Christian, « Le passé imprévisible », *In* : DEROUESNE Christian, SPIRE Antoine (dir.), *La mémoire*, Les Ulis : EPD Sciences, 2002, 138 pages, pp.15-75.
- DESCOMBES Vincent, « L'identification des idées », *Revue philosophique de Louvain*, n°1, vol.91, 1998, pp.86-118.
- DESCOMBES Vincent, « Philosophie des représentations collectives », *History of the Human Sciences*, n°1, vol.13, 2000, pp.37-49.
- DESCOMBES Vincent, « Les individus collectifs », *Revue du MAUSS*, n°18, 2001/2, pp.305-337.
- DESPRES-LONNET Marie, « La construction documentaire d'un site culturel enfoui », *In* : TARDY Cécile (dir.), *Les médiations documentaires des patrimoines*, Paris : L'Harmattan (collection « Nouvelles Etudes Anthropologiques »), 2014, 212 pages, pp.69-106.
- DESVALLEES André, « L'écomusée, degré zéro ou musée hors les murs ? », *Terrain*, n° 5, 1985, pp.84-85.
- DESVALLEES André, MAIRESSE François, « L'organisation des musées : une évolution difficile », *Hermès, la revue*, n°61, 2011/3, pp.30-37.
- DEVINAZ Danielle, FRASNAY Daniel (photographies), JADOT Bernard, *Villeurbanne entre le Dauphin et le Lion*, Lyon : éditions Xavier Lejeune, 1988, 142 pages.
- DEWEY John, *Liberté et culture*, Paris : Aubier Montaigne, 1955 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1939], 191 pages.
- DEWEY John, *Logique, la théorie de l'enquête*, Paris : PUF, 1993 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1938], 696 pages.
- DEWEY John, « La réalité comme expérience », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°9, 2005, pp.83-92.
- DEWEY John, *L'art comme expérience*, Paris : Gallimard (collection « Folio Essais »), 2010 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1934], 608 pages.

DEWEY John, *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, Paris : Gallimard (collection « Bibliothèque de Philosophie »), 2014 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1929], 352 pages.

DIDI-HUBERMAN Georges, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Critique »), 1999, 208 pages.

DI MEO Guy, « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe », *Espace géographique*, n°4, tome 19-20, 1990, pp.359-373.

DODIER Nicolas, « Représenter ses actions. Le cas des inspecteurs et des médecins du travail », *In* : PHARO Patrick, QUERE Louis (dir.), *Raisons Pratiques*, n°1 : *Les formes de l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1990, 343 pages, pp.115-148.

DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, n°62, vol.11, 1993, pp.63-85.

DODIER Nicolas, BASZANGER Isabelle, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue Française de sociologie*, n°38/1, 1997, pp.37-66.

DODIER Nicolas, « Une éthique radicale de l'indexicalité », *In* : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen, QUERE Louis, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.315-330.

DODIER Nicolas, « Le laboratoire des cités et les biens en soi », *In* : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.55-67.

DODIER Nicolas, « Les anthropologies d'un sociologue », *Genèses*, n°89, 2012/4, pp.10-27.

DODIER Nicolas, BARBOT Janine, « La force des dispositifs », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol.71, n°2, 2016, pp. 421-450.

DOSSE François, « Entre mémoire et histoire : une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, n°128, septembre 1998, pp.5-24.

DOURLENS Christine, VIDAL-NAQUET Pierre, « L'expert tel qu'en lui-même », *In* : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.35-46.

DUBAR Claude, « Les sociologues face au langage et à l'individu », *Langage et société*, n°3, vol.121-122, 2007, pp.29-43.

DUJARDIN Philippe, « Des possibles usages de la mémoire », *In* : IOANNOU Yannis, METRAL Françoise, YON Marguerite (dir.), *Chypre hier et aujourd'hui entre Orient et Occident. Actes du colloque tenu à Nicosie*, 1994, Université de Chypre et Université Lumière Lyon 2, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux (collection « Travaux de la Maison de l'Orient méditerranéen »), 1996, 186 pages, pp.97-101.

DUJARDIN Philippe, « Du rapport contemporain aux reliques », *In* : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.241-259.

DUJARDIN Philippe, KNEUBÜHLER Michel, MICOUD André, *Quel temps faisons-nous ? Conversation avec Philippe Dujardin et André Micoud*, Vénissieux : La passe du vent (collection « Faire Cité »), 2013, 275 pages.

DULONG Renaud, « Le corps du témoin oculaire », *Réseaux*, Hors-Série 8, n°2, 1990, pp.77-87.



DULONG Renaud, « La figure du témoin oculaire », *In* : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.141-150.

DULONG Renaud, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *Politix*, n°39, vol.10, 1997, pp.65-85.

DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris : Editions de l'EHESS, 1998, 237 pages.

DULONG Renaud, « Le silence comme aveu et le "droit au silence" », *Langage et société*, n°2, vol.92, 2000, pp.25-44.

DULONG Renaud, « La dimension monumentaire du témoignage historique », *Sociétés & Représentations*, n°13, 2002/1, pp.179-197.

DULONG Renaud, « Conclusion : La place du corps dans le dispositif de témoignage », *In* : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen*, 25-27 octobre 2004, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.211-220.

DURKHEIM Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : PUF (collection « Quadrige »), 1994 [1912], 647 pages.

DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : PUF (collection « Quadrige »), 2007 [1894], 256 pages.

ELIAS Norbert, *Du temps*, Paris : Pocket (collection « Agora »), 1999 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1984], 253 pages.

FABIANI Jean-Louis. « La généralisation dans les sciences historiques. Obstacle épistémologique ou ambition légitime ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°1, vol.62, 2007, pp.9-28.

FABRE Daniel, « Habiter les monuments », *In* : FABRE Daniel, IUSO Anna (dir.), *Les monuments sont habités*, Paris : Éditions de la MSH (collection « Ethnologie de la France »), n°24, 2009, 336 pages, pp.17-52.

FAIVRE Bernard, « Le comédien porte-parole. A propos de La Jeune Lune au Théâtre de l'Aquarium », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.87-94.

FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris : Seuil (collection « La Librairie du XXI<sup>ème</sup> siècle »), 1989, 160 pages.

FASSIN Didier, « L'inquiétude ethnographique », *In* : BENZA Alban, FASSIN Didier (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2008, 336 pages, pp.7-15.

FEYERABEND Paul, *La science en tant qu'art*, Paris : Albin Michel (collection « Sciences d'aujourd'hui »), 2003 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1983-1984], 176 pages.

FLON Emilie, *Les mises en scène du patrimoine. Savoir, fiction et médiation*, Paris : Hermès Science Publications (collection « Communication, médiation et construits sociaux »), 2012, 224 pages.

FLON Emilie, TROUCHE Dominique, « Photographie et médiation muséale en archéologie : mettre en regard images et vestiges », *In* : TARDY Cécile (dir.), *Les médiations documentaires des patrimoines*, Paris : L'Harmattan (collection « Nouvelles Etudes Anthropologiques »), 2014, 212 pages, pp.39-68.

FORNEL Michel De, « Voir un événement. Comptes rendus de perception et sémantique des situations », In : PETIT Jean-Luc (dir.), *Raisons pratiques*, n°2, *L'événement en perspective*, Paris : Editions de l'EHESS, 1991, 296 pages, pp.97-122.

FORNEL Michel De, « Faire parler les objets. Perception, manipulation et qualification des objets dans l'enquête policière », In : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.241-265.

FORNEL Michel De, « Intention, plans et action située », In : LADRIERE Paul, PHARO Patrick, QUERE Louis (éds.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Editions (collection « CNRS Sociologie »), 1993, 339 pages, pp.85-99.

FORNEL Michel De, QUERE Louis, « Présentation », In : FORNEL Michel De, QUERE Louis (éds.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.7-32.

FRAENKEL Béatrice, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire », *Langage et société*, n°121-122, 2007/3, pp.101-112.

FRAENKEL Beatrice, « Les promesses de mémoire : retour sur les écrits du 9/11 », *EspacesTemps.net*, Travaux, mis en ligne le 28 avril 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://www.espacestems.net/articles/les-promesses-de-memoire/>

FRANGUIADAKIS Spyros, « Affichage humanitaire : témoigner des "blessures qui se voient et aussi de celles qui ne se voient pas" », In : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.169-177.

FRANGUIADAKIS Spyros, PERONI Michel, « Tibérius Claudius, ou entretenir le mirage de l'individu collectif », In : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.333-369.

FRITSCH Philippe, « Action et passion », In : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.227-242.

GALLERANO Nicola, « Histoire et usage public de l'histoire », *Diogène*, n°168, octobre-décembre 1994, pp.87-106.

GARCIA Patrick, « Les lieux de mémoire, une poétique de la mémoire ? », *Espaces Temps*, n°74-75, 2000, pp.122-142.

GARCIA Patrick, « Histoire enseignée : la tradition bousculée », *Espace Temps*, n°82-83, 2003, pp.110-119.

GARCIN-MARROU Isabelle, HAAS Valérie (et al.), *Villeurbanne : à la croisée des mémoires. Rapport de fin recherche*, Université Lumière Lyon 2, Direction Régionale des Affaires culturelles & Région Rhône-Alpes, GRePS Lyon 2, 2011, 140 pages.

GARCIN-MARROU Isabelle, HAAS Valérie, « Villeurbanne à la croisée des mémoires. Entre mémoire institutionnelle et mémoire collective », In : BAUSSANT Michèle, CHAULIAC Marina, GENSBURGER Sarah, VENEL Nancy (dir.), *Les terrains de la mémoire. Approches croisées à l'échelle locale*, Paris : Presses Universitaire de Paris Nanterre (collection « Les passés dans le présent »), 2018, 190 pages, pp.57-73.

GARFINKEL Harold, « Le programme de l'ethnométhodologie », *In* : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen, QUERE Louis (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.31-56.

GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : PUF, 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1967], 480 pages.

GARNCARZYK Catherine, « Rôle et statut du corps dans le témoignage : un regard psychosocial », *in* : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen, 25-27 octobre 2004*, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.33-44.

GARRETA Guillaume, « Situation et objectivité. Activité et émergence des objets dans le pragmatisme de Dewey et Mead », *In* : FORNEL Michel De, QUERE Louis (dir.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.35-68.

GAUCHET Marcel, « L'élargissement de l'objet historique », *Le Débat*, n°103, 1999/1, pp.131-147.

GAYET-VIAUD Carole, « Du passant ordinaire au Samu social : la (bonne) mesure du don dans la rencontre avec les sans-abris », *Revue du MAUSS*, n°35, 2010/1, pp.435-453.

GEERTZ Clifford, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *In* : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.208-233.

GELLEREAU Michèle, « Mémoire du travail, mémoire des conflits. Comment les témoignages se mettent en scène dans les visites patrimoniales », *Communication et langages*, n°149, 2006, pp.63-75.

GELLEREAU Michèle, « Le récit de témoignage sur les usages comme reconstruction du sens des objets », *Culture & Musées*, n°18, 2011, pp.75-97.

GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris : Seuil (collection « Poétique »), 1987, 426 pages.

GENSBURGER Sarah, « Essai de sociologie de la mémoire : le cas du souvenir des camps annexes de Drancy dans Paris », *Genèses*, n°4, vol.61, 2005, pp.47-69.

GENSBURGER Sarah, LAVABRE Marie-Claire, « Entre "devoir de mémoire" et "abus de mémoire" : la sociologie de la mémoire comme tierce position », *In* : MÜLLER Bertrand (dir.), *Histoire, mémoire et épistémologie. A propos de Paul Ricœur*, Lausanne : Payot, 2005, 220 pages, pp.76-95.

GINZBURG Carlo, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le débat*, n°6, 1980, pp.3-44.

GLEVAREC Hervé, SAEZ Guy, *Le patrimoine saisi par les associations*, Paris : Ministère de la Culture – DEPS (collection « Questions de culture »), 2002, 416 pages.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1973 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1956], 256 pages.

GOFFMAN Erving, *Les rites d'interaction*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1974, 236 pages.

GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1975 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1963], 180 pages.

GOFFMAN Erving, *Les cadres sociaux de l'expérience*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1991 [1974], 573 pages.

GOODY Jack, « Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture. La transmission du Bagré », *L'Homme*, n° XVII (I), 1977, pp.29-52.

GOODY Jack, *La Raison graphique*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1979, 274 pages.

GRANET-ABISSET Anne-Marie, « Des "Escartons" aux Interreg. Quand le passé est utilisé pour légitimer des recompositions transnationales : l'exemple des Alpes occidentales », In : CRIVELLO Maryline, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence : PUP, 2006, 298 pages, pp.59-70.

GRAVAYAT Jérémy, *Les hommes debout*, Lyon : Les Inattendus [Production], DVD édité par La Famille Digitale et distribué par Documentaire sur Grand Ecran, 2010.

GREISCH Jean, « Empêchement et intrigue : une phénoménologie pure de la narrativité est-elle concevable ? », *Études Phénoménologiques*, n°11, 1990, pp.41-83, URL : <http://www.vox-poetica.org/t/pas/greich.html> (consulté le 20 janvier 2020)

GREISCH Jean, « Ce que l'événement donne à penser », *Recherches de Science Religieuse*, n°1, vol.102, 2014, pp.39-62.

GUIBAL Jean, LAURENT Jean-Pierre, « Le musée d'ethnologie et le "champ urbain" », *Terrain* [En ligne], n°3, 1984, mis en ligne le 23 juillet 2007, consulté le 20 janvier 2020, URL : <https://journals.openedition.org/terrain/2815>

GUILHAUMOU Jacques, MALDIDIÉ Denise, « Témoignage et récit historique », *Sociétés & Représentations*, n°13, 2002/1, pp.199-206.

GUILLON Jean-Marie, « Les toponymes de l'espace urbain », *Vingtième siècle*, n°63, 1999, pp.137-139.

HACKING Ian, *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, Paris : La Découverte (collection « Textes à l'appui/Anthropologie des sciences et des techniques »), 2001, 299 pages.

HADDAM Nadjat, « La mémoire implicite : le lien entre mémoire individuelle et mémoire collective », In : COMET Georges, LEJEUNE Antoine, MAURY-ROUAN Claire (dir.), *Mémoire individuelle, mémoire collective et histoire*, Marseille : Solal, 2008, 216 pages, pp.27-40.

HAERINGER Anne-Sophie, *Acclimater le conte sous nos latitudes. Une sociologie pragmatique du renouveau du conte*, thèse de doctorat (sociologie et anthropologie) sous la direction de Michel Peroni, Université Lumière Lyon 2, Lyon, 2011, 654 pages.

HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, Paris : PUF, 2008 [1941], 205 pages.

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Albin Michel (collection « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité »), 1994 [1925], 374 pages.

HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris : Albin Michel (Collection « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité »), 1997 [1950], 304 pages.

HALPERIN Jean-Louis, « La preuve judiciaire et la liberté du juge », *Communications*, n°84, 2009, pp.21-32.

- HANNERZ Ulf, *Explorer la ville*, Paris : Éditions de Minuit (collection « Le sens commun »), 1983, 432 pages.
- HARTOG François, « L'œil de l'historien et la voix de l'histoire », *Communications*, n°43, 1986, pp.55-69.
- HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris : Points (collection « Points Histoire »), 2012 [2003], 352 pages.
- HEIDEGGER Martin, *Être et temps*, Paris : Gallimard, 1986 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1927], 587 pages.
- HEIDEGGER Martin, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris : PUF, 1999 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1951], 263 pages.
- HEIDEGGER Martin, « Le concept de temps dans la science historique », *Philosophie*, n°103, 2009/3 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1916], pp.12-25.
- HEIMBERG Charles, « L'usage de témoignage en classe d'histoire, potentiel d'apports et potentiel d'écueils », In : HEIMBERG Charles, ROUSSEAU Frédéric, THANASSEKOS Yannis (dir.), *Témoins et témoignages. Figures et objets dans l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris : L'Harmattan (collection « Chemins de la mémoire »), 2016, 398 pages, pp.199-211.
- HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*, Paris : Maison des Sciences de l'Homme (collection « Ethnologie de la France »), 2009, 286 pages.
- HELBO André, *Le Théâtre : texte ou spectacle vivant ?*, Paris : Klincksieck (collection « 50 questions »), 2007, 208 pages.
- HENNION Antoine, *La passion musicale*, Paris : Métailié (collection « Suites Sciences Humaines »), 2007, 278 pages.
- HENNION Antoine, « Réflexivités. Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, n°153, 2009/1, pp.55-78.
- HENNION Antoine, « Présences du passé : le renouveau des musiques « anciennes ». Sources et retours aux sources », *Temporalités* [en ligne], n°14, 2011, mis en ligne le 13 décembre 2011, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://temporalites.revues.org/183>
- HENNION Antoine, « La gare en action. Hautes turbulences et attentions basses », *Communications*, n°90, 2012, pp.175-195.
- HENNION Antoine, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *Sociologies* [En ligne], mis en ligne le 25 juin 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4353>
- HENNION Antoine, LATOUR Bruno, « L'art, l'aura et la technique selon Benjamin. ou comment devenir célèbre en faisant tant d'erreurs à la fois... », *Les cahiers de médiologie*, n°1, 1996/1, pp.235-241.
- HERITAGE John Christopher, « L'ethnométhodologie : une approche procédurale de l'action et de la communication », *Réseaux*, 1991, n°50, vol.9, pp.89-130.
- HERNU Charles, *Villeurbanne, cité bimillénaire*, Villeurbanne : Groupe d'Action et d'Études Villeurbannais, 1977, 118 pages.

HERVIEU-LEGER Danièle, « La religion comme chaîne de mémoire », *In* : HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, Paris : PUF, 2008 [1941], 205 pages, pp.31\*-41\*.

HEURTIN Jean-Philippe, TROM Danny, « L'expérience du passé », *Politix*, n°39, vol.10, 1997, pp.7-16.

HOCQUET Marie, *Mémoire, oubli et imaginaires urbains, étude de deux hauts-lieux de la mémoire communiste à Berlin-Est : le Palais de la République et le Musée de la Stasi*, thèse de doctorat (sociologie et anthropologie politique), sous la direction de Michel Rautenberg, Université Jean Monnet, Saint-Etienne, 2011, 568 pages.

HONNETH Axel, « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », *Réseaux*, n°129-130, 2005/1, pp.39-57.

HOUDART Sophie, *L'universel à vue d'œil*, Paris : Pétra (collection « Anthropologiques »), 2013, 280 pages.

HUMBERT Colette, MERLO Jean, *L'enquête conscientisante*, Paris : L'Harmattan (collection « Document de travail Inodep »), 2000.

IDJERAOUI-RAVEZ Linda, *Le témoignage exposé. Du document à l'objet médiatique*, Paris : L'Harmattan (collection « Communication et Civilisation »), 2012, 166 pages.

ION Jacques, « Faire du social sans social ? », *In* : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.33-43.

ISER Wolfgang, *L'appel du texte*, Paris : Allia, 2012 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1970], 64 pages.

JADOT Bernard, *Villeurbanne, mon village, de A à Z*, Brignais : Editions des Traboules, 2000, 133 pages.

JAISSON Marie, « Introduction », *In* : HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, Paris : PUF, 2008 [1941], 205 pages, pp.5\*-25\*.

JAMES William, *Essais d'empirisme radical*, Paris : Flammarion (collection « Champs Essais »), 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1912], 236 pages.

JAMES William, *Le pragmatisme*, Paris : Flammarion (collection « Champs classiques »), 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1907], 348 pages.

JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard (collection « Tel »), 1990 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1974], 336 pages.

JEANNERET Yves, « La fabrique de la trace : une entreprise herméneutique », *In* : IDJERAOUI-RAVEZ Linda, PELISSIER Nicolas (dir.), *Quand les traces communiquent... Culture, patrimoine, médiatisation de la mémoire*, Paris : L'Harmattan (collection « Communication et Civilisation »), 2014, 254 pages, pp.47-64.

JEWSIEWICKI Bogumil, « Mémoire et représentation pour un vivre ensemble », *Espaces Temps*, n°84-86, 2004, pp.187-192.

JOAS Hans, « La créativité de l'action et la démocratisation de la différenciation », *In* : LADRIERE Paul, PHARO Patrick, QUERE Louis (éds.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Editions (collection « CNRS Sociologie »), 1993, 339 pages, pp.263-274.

JOSEPH Isaac, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris : Librairie des Méridiens (collection « Sociologie des Formes »), 1984, 146 pages.

JOSEPH Isaac, « L'espace public comme lieu de l'action », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 1992, pp.211-217.

JOSEPH Isaac, « Les vocabulaires de l'engagement », In : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.243-247.

JOSEPH Isaac, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4916>

JOUVENET Morgan, « La culture du "bricolage" instrumental et l'organisation du travail scientifique. Enquête dans un centre de recherche en nanosciences », *Revue d'anthropologie des connaissances*, n° 2, vol.1, 2007/2, pp.189-219.

KAUFMANN Laurence, « La prédication "nostrologique". Quelques réflexions sur la nature du politique », *Revue européenne des sciences sociales*, n°124, Tome XL, 2002, pp.283-308.

KAUFMANN Laurence, « L'opinion publique ou la sémantique de la normalité », *Langage et société*, n°100, 2002/2, pp.49-79.

KAUFMANN Laurence, « Le Dieu social. Vers une socio-logie du nominalisme en Révolution », In : KAUFMANN Laurence, GUILHAUMOU Jacques (dir.), *Raisons pratiques*, n°14, *L'invention de la société. Nominalisme politique et science sociale au XVIIIème siècle*, Paris : Editions de l'EHESS, 2004, 308 pages, pp.123-161.

KAUFMANN Laurence, « Les voies de la déférence. Sur la nature des concepts sociopolitiques », *Langage et société*, n°117, 2006/3, pp.89-116.

KAUFMANN Laurence, QUERE Louis, « Comment analyser les collectifs et les institutions ? Ethnométhodologie et holisme anthropologique », In : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen, QUERE Louis, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.361-390.

KEIM Jean-Alphonse, « La photographie et sa légende », *Communications*, n°2, 1963, pp.41-55.

KNAEBEL Georges, « La rue mémoire, écriture du politique », *Pouvoirs*, n°116, 2006/1, pp.87-96.

KOSELLECK Reinhart, *L'expérience de l'histoire*, Paris : Gallimard (collection « Hautes Etudes »), 1997, 247 pages.

KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris : Editions de l'EHESS, 1990 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1979], 334 pages.

KUNTZ Hélène, « Témoins réels en scène », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.26-32.

LAHIRE Bernard, « Précisions sur la manière sociologique de traiter du "sens" : quelques remarques concernant l'ethnométhodologie », *Langage et société*, n°29, 1992, pp.73-89.

LAHIRE Bernard, *L'esprit sociologique*, Paris : La Découverte, 2007 [2005], 434 pages.

LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris : Fayard (collection « Pluriel »), 2011 [1998], 400 pages.

- LAHIRE Bernard, « Il n'y a de science que critique », *Annuaire international de justice constitutionnelle*, n°31, 2015, pp.27-35.
- LAHIRE Bernard, « Les ambitions théoriques de la sociologie », *Sociologie*, vol.9, 2018/1, pp.61-71.
- LAMIREAU Clara, « "Haro sur l'affichage !" Agir par écrit contre la publicité dans l'espace public parisien », *Quaderni*, n°72, 2010/2, pp.19-30.
- LAPLANTINE François, *La description ethnographique*, Paris : Armand Colin (collection « 128 pages »), 2010 [1996], 128 pages.
- LAPOUJADE David, *Les existences moindres*, Paris : Éditions de Minuit, 2017, 96 pages.
- LA SELLE Xavier De, « Faire avec plutôt que pour. Le projet culturel du Rize à Villeurbanne », *Diversité : ville, école, intégration*, n°175, 1<sup>er</sup> trimestre 2014, pp.93-98.
- LA SELLE Xavier De, « "Faire avec plutôt que pour". Patrimoine et interculturalité dans le projet du Rize à Villeurbanne », *In : Institut pour une Politique de la Relation (collectif), Pour une politique de la Relation. Quel monde désirons-nous ?*, Lyon : Maison des Passages, 2015, 112 pages, pp.85-88.
- LATOUR Bruno, « Les "vues" de l'esprit », *Culture Technique*, n°14, 1985, pp.3-29.
- LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte, 1991, 210 pages.
- LATOUR Bruno, « Le "pédofil" de Boa Vista. Montage photo-philosophique », *In : LATOUR Bruno, La clef de Berlin, et autres leçons d'un amateur de sciences*, Paris : La Découverte, 1993, 251 pages, pp.171-225.
- LATOUR Bruno, « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n°4, 36<sup>ème</sup> année, 1994, pp.587-607.
- LATOUR Bruno, « Lettre à mon ami Pierre sur l'anthropologie symétrique », *Ethnologie française*, nouvelle série, n°1, tome 26, 1996, pp.32-37.
- LATOUR Bruno, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris : Synthélabo (collection : « Les empêcheurs de penser en rond »), 1996, 103 pages.
- LATOUR Bruno, « Fractures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », *In : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.189-207.
- LATOUR Bruno, « La fin des moyens », *Réseaux*, n°100, vol.18, 2000, pp.39-58.
- LATOUR Bruno, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, Paris : Editions Quæ (collection « Sciences en questions »), 2001, 108 pages.
- LATOUR Bruno, « Si l'on parlait un peu politique ? », *Politix*, n°58, vol.15, 2002, pp.143-165.
- LATOUR Bruno, *La science en action*, Paris : La Découverte, 2005 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1987], 672 pages.
- LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris : La Découverte, 2007 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 2005], 401 pages.
- LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris : La Découverte (collection « Hors collection Sciences Humaines »), 2012, 504 pages.



- LATOUR Bruno, FABBRI Paolo, « La rhétorique de la science [pouvoir et devoir dans un article de science exacte] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°13, 1977, pp.81-95.
- LATOUR Bruno, HERMANT Emilie, *Paris ville invisible*, Paris : La Découverte (collection « Les empêcheurs de penser en rond »), 1998, 160 pages.
- LATOUR Bruno, WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris : La Découverte, 2006 [1979], 308 pages.
- LATOUR Bruno, STENGERS Isabelle, « Le sphinx de l'œuvre », In : SOURIAU Etienne, *Les différents modes d'existence*, Paris : PUF (collection « MétaphysiqueS »), 2009 [1943], 220 pages, pp.1-75.
- LATOUR Bruno, « Il n'y a pas de monde commun : il faut le composer », *Multitudes*, n° 45, 2011/2, pp.38-41.
- LAVABRE Marie-Claire, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, n°7, 2000, pp.48-57.
- LEBRAVE Jean-Louis, « De la substance de la voix à la substance de l'écrit », *Langages*, n°147, 36<sup>ème</sup> année, 2002, pp.8-18.
- LE BRETON David, *L'interactionnisme symbolique*, Paris : PUF (collection « Quadrige »), 2012, 256 pages.
- LECLERC Arnaud, « Mémoires et politiques de la reconnaissance », In : MICHEL Johann (dir.), *Mémoires et histoires. Des identités personnelles aux politiques de reconnaissance*, Rennes : PUR, 284 pages, pp.247-271.
- LEGERET Katia, « L'interdisciplinarité entre recherche et création », *Degrés. Revue de synthèse a orientation sémiologique*, n°171-172, 45<sup>ème</sup> année, 2017, pp.a.1-a.12.
- LEJEUNE Philippe, « L'autobiographie comme patrimoine », *Espaces Temps*, n°74-75, 2000, pp.110-121.
- LE MAREC Joëlle, « L'interactivité, rencontre entre visiteurs et concepteurs », *Culture & Musées*, n°3, 1993, pp.91-109.
- LEMIEUX Cyril, « Du pluralisme des régimes d'action à la question de l'inconscient : déplacements », In : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.69-80.
- LEONARD Carol Jean, « Patrimoine toponymique des minorités culturelles, lieu de complexités : le cas de la Fransaskoisie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, n°6, 2010, pp.99-124.
- LEROY Séverine, « Témoigner d'un génocide dans le théâtre contemporain : le corps passeur », In : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen, 25-27 octobre 2004*, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.103-114.
- LICOPPE Christian, « Les formes de la présence », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [en ligne], 2012/1, Mis en ligne le 01 septembre 2012, consulté le 22 janvier 2020. URL : <https://journals.openedition.org/rfsic/142>

- LIVET Pierre, « Ontologie du social, institution et explication sociologique », In : LIVET Pierre, OGIEN Ruwen (dir.), *Raisons pratiques*, n°11, *L'enquête ontologique. Du mode d'existence des objets sociaux*, Paris : Editions de l'EHESS, 259 pages, pp.15-42.
- LOSCO-LENA Mireille, « Le pitre témoin », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.40-46.
- MANDROYEN Lola, *Du traitement à la valorisation des archives orales par le Rize de Villeurbanne*, Mémoire de Master 1 (information et communication), Université Lyon 3, Lyon, 2014.
- MANNHEIM Karl, *Idéologie et Utopie*, Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2006 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1929], 272 pages.
- MARIN Pascal, « Un récit de vie peut-il être vrai ? Eléments de critique du témoignage », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, tome 95, 2011/3, pp.601-617.
- MARION Philippe, « Narratologie médiatique et médiagenie des récits », *Recherches en communication*, n°7, 1997, pp.61-88.
- MAZZELLA Sylvie, « La ville-mémoire », *Enquête* [En ligne], n°4, 1996, mis en ligne le 12 juillet 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://journals.openedition.org/enquete/883>
- MEAD George Herbert, *La Philosophie du temps en perspective(s)*, Textes rassemblés et traduits par M. LECLERC-OLIVE Michèle et SOUDAN Cécile, Paris : EHESS-Translations, 2012, 342 pages.
- MICHEL Johann, « Esquisse d'une socio-phénoménologie de la mémoire collective », In : MICHEL Johann (dir.), *Mémoires et histoires. Des identités personnelles aux politiques de reconnaissance*, Rennes : PUR, 2005, 283 pages, pp.85-104.
- MICHEL Johann, « Introduction », In : MICHEL Johann (dir.), *Mémoires et histoires. Des identités personnelles aux politiques de reconnaissance*, Rennes : PUR, 2005, 283 pages, pp.9-15.
- MICHEL Johann, « Mémoire publique et mémoire collective de l'esclavage. », *EspacesTemps.net* [En ligne], Travaux, 2015, Mis en ligne le 12 mai 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://www.espacestemp.net/articles/memoire-publique-et-memoire-collective-de-lesclavage/>
- MISSOTTEN Peter, « Le corps métronome. Entretien avec Jonathan Châtel et Pierre Piret », *Etudes théâtrales*, n°66, 2017/1, pp.176-184.
- MONDADA Lorenza, « Displaying, contesting and negotiating epistemic authority in social interaction : Descriptions and questions in guided visits », *Discourse Studies*, n°5, vol.15, 2013, pp.597-626.
- NIETZSCHE Friedrich, *Considérations inactuelles II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*, Paris : Gallimard, 1990 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1874], 224 pages.
- NORA Pierre, « La loi de la mémoire », *Le Débat*, n°78, 1994/1, pp.178-182.
- NORA Pierre, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », In : NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire 1. La République, la Nation, la France*, Paris : Gallimard (collection « Quarto »), 1997, pp.XV-XLII.
- NORA Pierre, « Présentation », In : NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire 1. La République, la Nation, la France*, Paris Gallimard (collection « Quarto »), 1997, pp.15-21.
- NORA Pierre, « La France malade de sa mémoire », entretien avec BUOB Jacques et FRACHON Alain, Le Grand Entretien, *Le Monde* 2, n°105, 18 février 2006.

- NORA Pierre, *Présent, nation, mémoire*, Paris : Gallimard (collection « NRF / Bibliothèque des Histoires »), 2011, 432 pages.
- NUSSBAUM Martha, « Les émotions comme jugements de valeur », *In* : OGIEN Ruwen, PAPERMAN Patricia (dir.), *Raisons pratiques*, n°6, *La couleur des pensées*, Paris : Editions de l'EHESS, 1995, 282 pages, pp.19-32, p.25.
- OGIEN Albert, « Une critique sans institutions et sans histoire ? », *In* : LOJKINE Jean (dir.), *Les sociologies critiques du capitalisme, en hommage à Pierre Bourdieu*, Paris : PUF (collection « Actuel Marx Confrontations »), 2002, 240 pages, pp.161-175.
- OGIEN Albert, *Les formes sociales de la pensée. La sociologie après Wittgenstein*, Paris : Armand Colin, 2007, 192 pages.
- OGIEN Albert, *Les règles de la pratique sociologique*, Paris : PUF (collection « Pratiques théoriques »), 2007, 304 pages.
- OGIEN Albert, « Créativité de l'objet, inventivité des données. L'imagination sociologique dans et pour l'enquête de terrain », *In* : BARTHELEMY Michel, LAUGIER Sandra, OLSZEWSKA Barbare (éds.), *Les données de l'enquête*, Lille : PUS (collection « CURAPP - ESS »), 2011, 312 pages, pp.109-123.
- OGIEN Albert, « Pragmatismes et sociologies », *Revue Française de Sociologie*, n°5, vol.55, 2013, pp.563-579.
- PAPERMAN Patricia, « L'absence d'émotion comme offense », *In* : OGIEN Ruwen, PAPERMAN Patricia (dir.), *Raisons pratiques*, n°6, *La couleur des pensées*, Paris : Editions de l'EHESS, 1991, 282 pages, pp.175-196.
- PAPERMAN Patricia, « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, 1992, pp.93-107.
- PARKER FOLLETT Mary, « La communauté est un processus », *Pragmata*, n°1, 2018, pp.303-329.
- PAUGAM Serge, *L'enquête sociologique*, Paris : PUF, 2012, 480 pages.
- PECQUEUX Anthony, « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés. Revue de Sciences humaine*, n°22, 2012, pp.27-41.
- PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*, Paris : Seuil (collection « L'ordre philosophique »), 1978, 270 pages.
- PELEN Jean-Noël, « Récit et toponymie, Introduction », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], n°11, 2002, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 22 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rives/115>
- PENINOU Georges, « Physique et métaphysique de l'image publicitaire », *Communications*, n°15, 1970, pp.96-109.
- PEREC Georges, *Je me souviens*, Paris : Hachette (collection « Textes du XXème siècle »), 1978, 147 pages.
- PERMEZEL Bruno, *Résistants à Lyon, Villeurbanne et aux alentours : 2824 engagements*, Lyon : BGA Permezel, 2003, 740 pages.
- PERONI Michel, « Engagement public et exposition de la personne : l'acteur, le spectateur et l'auteur », *In* : ION Jacques, PERONI Michel (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 1997, 372 pages, pp.249-265.

PERONI Michel, « Epiphanies photographiques. Sur l'apparition publique des entités collectives », *Réseaux*, n°94, vol.17, 1999, pp.87-128.

PERONI Michel, « "Déliation" quand tu nous tiens... », In : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.5-29.

PERONI Michel, « De la notion de sensibilité au fait de sensibiliser », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.5-39.

PERONI Michel, « Faire de la "personne" handicapée une entité du monde sensible. Le bon professionnel, la personne handicapée et l'idiot », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.193-220.

PERONI Michel, « Le sociologue explicateur à l'article de la compréhension. A propos de *la Misère du monde* », In : DERYCKE Marc, PERONI Michel (dir.), *Figures du maître ignorant*, Saint-Etienne : PUSE, 2010, 427 pages, pp.245-274.

PERONI Michel, « Du "Maître ignorant" au "spectateur émancipé". Les deux visages de l'émancipation », *Le Télémaque*, n°44, 2013/2, pp.61-74.

PERONI Michel, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine "Jean-Marie Somet" de Villars*, Paris : Presses des Mines, 2015, 313 pages.

PERONI Michel, BELKIS Dominique, « Pragmatique de la mémoire et enquête sur les régimes de mémorialité », *EspacesTemps.net*, Traverses, mis en ligne le 28 avril 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://www.espacestemp.net/articles/pragmatique-de-la-memoire-et-enquete-sur-les-regimes-de-memorialite/>

PERONI Michel, ROUX Jacques, « Le chercheur et son terrain : la vertu solidarisatrice des "sites potentiellement pollués" », In : MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues : Editions de l'Aube, 2000, 373 pages, pp.209-223.

PERRAULT Pierre, *Pierre Perrault, activiste poétique. Filmer le Québec. Entretien avec Simone Suchet*, Nantes : Capricci, 2014, 204 pages.

PERRIN Claire, « Introduction », In : PERRIN Claire (dir.), *Corps et Témoignage : actes du colloque tenu à la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen, 25-27 octobre 2004*, Caen : Presses Universitaires de Caen (collection « Sciences de l'éducation »), 2006, 243 pages, pp.9-15.

PETITJEAN Johann, « Raconte-moi une histoire. Enjeux et perspectives (critiques) du narrativisme », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], n°13, 2007, mis en ligne le 22 janvier 2020, consulté le 22 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traces/321>

PIETTE Albert, « Les détails de l'action », *Enquête* [En ligne], n°6, 1998, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1473>

PIETTE Albert, « Fondements épistémologiques de la photographie », *Ethnologie française*, vol.37, 2007/1, pp.23-28.

PIETTE Albert. « Ontographies comparées : divinités et êtres collectifs », *Ethnologie française*, n°2, vol.40, 2010, pp.357-363.

- PIETTE Albert, « La piste de Dieu. Sa façon d'être présent », *In* : HOUDARD Sophie (et al.), *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris : La Découverte (collection « Hors collection Sciences Humaines »), 2011, 368 pages, pp.328-337.
- PIVETEAU Jean-Luc, « Le territoire est-il un lieu de mémoire ? », *Espace géographique*, n°2, tome 24, 1995, pp.113-123.
- POLLAK Michel, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris : Points (collection « Points Essais »), 2014 [1990], 400 pages.
- POLLAK Michael, HEINICH Nathalie. « Le témoignage », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol.62-63, 1986, pp.3-29.
- POLLNER Melvin, « "Que s'est-il réellement passé ?" Evènement et monde commun », *In* : PETIT Jean-Luc (dir.), *Raisons Pratiques*, n°2, *L'évènement en perspective*, Paris : Editions de l'EHESS, 1991, 295 pages, pp.75-96.
- POMBO Álvaro, *Apparition de l'éternel féminin*, Paris : Christian Bourgois, 2013 [1<sup>ère</sup> édition en langue espagnole : 1993], 236 pages.
- POMIAN Krzysztof, « La crise de l'avenir », *Le Débat*, n°7, 1980, pp.5-17.
- QUERE Louis, « Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation », *Réseaux*, Hors-Série 8, n°2, vol.2, 1990, pp.253-288.
- QUERE Louis, « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », *Réseaux*, 1991, n°46-47, vol.9, pp.69-90.
- QUERE Louis, « Evènement et temps de l'histoire », *In* : PETIT Jean-Luc (dir.), *Raisons Pratiques*, n°2, *L'évènement en perspective*, Paris : Editions de l'EHESS, 1991, 295 pages, pp.263-281.
- QUERE Louis, « Langage de l'action et questionnement sociologique », *In* : LADRIERE Paul, PHARO Patrick, QUERE Louis (éds.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Editions (collection « CNRS Sociologie »), 1993, 339 pages, pp.53-82.
- QUERE Louis, « Présentation », *In* : FRADIN Bernard, QUERE Louis, WIDMER Jean (dir.), *Raisons pratiques*, n°5, *L'enquête sur les catégories*, Paris : Editions de l'EHESS, 1994, 301 pages, pp.7-40.
- QUERE Louis, « Sociologie et sémantique. Le langage dans l'organisation sociale de l'expérience », *Sociétés Contemporaines*, n°18-19, 1994, pp.17-41.
- QUERE Louis, « La valeur opératoire des catégories », *Cahiers de l'Urmis* [en ligne], n°1, juin 1995, Mis en ligne le 15 janvier 2002, consulté le 22 janvier 2020, URL: <http://journals.openedition.org/urmis/435>
- QUERE Louis, « Action située et perception du sens », *In* : FORNEL Michel De, QUERE Louis (éds.), *Raisons Pratiques*, n°10, *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris : Editions de l'EHESS, 1999, 358 pages, pp.300-338.
- QUERE Louis, *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique. Essais d'épistémologie en sciences sociales*, Paris : L'Harmattan (collection « Anthropologie du monde occidental »), 1999, 226 pages.
- QUERE Louis, « Au juste, qu'est-ce que l'information ? », *Réseaux*, n°100, 2000/2, pp.331-357.
- QUERE Louis, « La structure normative et cognitive de la confiance », *Réseaux*, n°108, 2001/4, pp.125-152.

QUERE Louis, « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », *In* : CEFAÏ Daniel, PASQUIER Dominique (dir.), *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris : PUF, 2003, 519 pages, pp.113-134.

QUERE Louis, « Pour un calme examen des faits de société », *In* : LAHIRE Bernard (dir.), *A quoi sert la sociologie ?*, Paris : La Découverte, 2004, 210 pages, pp.79-94.

QUERE Louis, « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" », *Revue du MAUSS*, n°24, 2004/2, pp.127-145.

QUERE Louis, « Les "dispositifs de confiance" dans l'espace public », *Réseaux*, n°132, 2005/4, pp.185-217.

QUERE Louis, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, n°139, vol.5, 2006, pp.183-218.

QUERE Louis, « L'abstraction inhérente à l'établissement des faits comme problème », *L'année sociologique*, 2006/2, vol.56, pp.389-411.

QUERE Louis, « Le lieu du raisonnement pratique : "au milieu des choses" », *Intellectica*, n°57, 2012/1, pp.175-197.

QUERE Louis, « L'émotion comme facteur de complétude et d'unité dans l'expérience. La théorie de l'émotion de John Dewey », *Pragmata*, n°1, 2018, pp.10-59.

QUERE Louis, BREZGER Dietrich, « L'étrangeté mutuelle des passants : Le mode de coexistence du public urbain », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 1992, pp.89-100.

QUERE Louis, HOARAU Jacques, « Le sociologue et le touriste », *Espaces Temps*, n°49-50, 1992, pp.41-60.

QUERE Louis, TERZI Cédric, « Pour une sociologie pragmatiste de l'expérience publique », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4949>

RANCIERE Jacques, « Histoire des mots, mots de l'histoire. Entretien avec Martine Perrot et Martin de la Soudière », *Communications*, n°58, 1994, pp.87-101.

RANCIERE Jacques, *La mésentente. Politique et philosophie*, Paris : Galilée (collection « La philosophie en effet »), 1995, 200 pages.

RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris : La Fabrique, 2000, 74 pages.

RANCIERE Jacques, *Le destin des images*, Paris : La Fabrique, 2003, 157 pages.

RANCIERE Jacques, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris : 10/18 (collection « Fait et Cause »), 2004 [1987], 240 pages.

RANCIERE Jacques, *Le philosophe et ses pauvres*, Paris : Flammarion, 2007 [1983], 315 pages.

RANCIERE Jacques. « Le travail de l'image », *Multitudes*, n°1, vol.28, 2007, pp.195-210.

RANCIERE Jacques, « Ce que "medium" peut vouloir dire : l'exemple de la photographie », *Appareil* [en ligne], 2008/1, mis en ligne le 17 février 2008, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://appareil.revues.org/135>

RANCIERE Jacques, *Le spectateur émancipé*, Paris : La Fabrique éditions, 2008, 145 pages.

- RANCIERE Jacques, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris : Seuil (collection « Points Essais »), 2014 [1992], 194 pages.
- RANCIERE Jacques, *La méthode de la scène*, Paris : Nouvelles Editions Lignes (collection « Lignes »), 2018, 144 pages.
- RANCIERE Jacques, BEDIN Véronique, « L'émancipation est l'affaire de tous », *In* : BEDIN Véronique (dir.), *Philosophies et pensées de notre temps*, Auxerre : Editions Sciences Humaines (collection « Petite bibliothèque »), 2011, 192 pages, pp.117-122.
- RANCIERE Jacques, NOUDELMANN François, « La communauté comme dissentiment », *Rue Descartes*, n°42, 2003, pp.86-99.
- RAPHAËL Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, n°1, 35<sup>ème</sup> année, 1980, pp.127-145.
- RAUTENBERG Michel, « Comment s'inventent de nouveaux patrimoines : usages sociaux, pratiques institutionnelles et politiques publiques en Savoie », *Culture & Musées*, n°1, 2003, pp.19-40.
- RAUTENBERG Michel, *La rupture patrimoniale*, Bernin : A la croisée, 2003, 173 pages.
- RAUTENBERG Michel, « Introduction », *Culture & Musées*, n°12, 2008, pp.13-29.
- RELIEU Marc, BROCK Franck, « L'infrastructure conversationnelle de la parole publique. Analyse des réunions politiques et des interviews télédiffusées », *Politix*, n°31, vol.8, 1995, pp.77-112.
- RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome I : l'intrigue et le récit historique*, Paris : Seuil, 1983, 404 pages.
- RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome II : la configuration dans le récit de fiction*, Paris : Seuil, 1984, 320 pages.
- RICOEUR Paul, *Temps et récit. Tome III : le temps raconté*, Paris : Seuil, 1991, 533 pages.
- RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1996, 448 pages.
- RICOEUR Paul, « Architecture et narrativité », *Urbanisme*, n°303, 1998, pp.44-51.
- RICOEUR Paul, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, 1998/1, pp.7-31.
- RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil, 2000, 690 pages.
- RICOEUR Paul, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°4, 55<sup>e</sup> année, 2000, pp. 731-747.
- RICOEUR Paul, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Paris : Stock, 2004, 396 pages.
- RIVIERE Jean-Loup, « Témoigner, de rien », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.151-154.
- ROCHE Charles, *Il était une fois le Tonkin : un quartier de Villeurbanne*, Villeurbanne : Lesfargues, 1984, 201 pages.
- ROCHIER Gilles, *Je suis au Rize*, Lyon : L'épicerie séquentielle, 2016, 92 pages.
- ROGALSKI-LANDROT Boris De, *La fabrique matérielle et symbolique de la ville : le cas de Villeurbanne de 1900 à 1950*, thèse de doctorat (histoire) sous la direction de Jean-Luc Pinol, Ecole Normale Supérieure, Lyon, 650 pages, URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01066746> (consulté le 22 janvier 2020).

- ROMANO Claude, *L'événement et le temps*, Paris : PUF (collection « Épiméthée »), 1998, 293 pages.
- ROSANVALLON Pierre, *Le parlement des invisibles*, Paris : Seuil (collection « Raconter la vie »), 2014, 80 pages.
- RYAN Marie-Laure, « Ontologie des mondes imaginaires : l'exemple du théâtre », In : BESSON Mireille, COURTET Catherine, LAVOCAT Françoise, VIALA Alain (dir.), *Mises en intrigues. Rencontres Recherche et Création du Festival d'Avignon*, Paris : CNRS Editions, 2016, 344 pages, pp.285-300.
- SAINT-PIERRE Caroline De, « Créer de la localité en ville nouvelle : l'exemple de Cergy », *Ethnologie Française*, vol.33, 2003/1, pp.81-90.
- SARDAN Jean-Pierre Olivier De, « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], n°1, 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/enquete/263>
- SARRAZAC Jean-Pierre, « Le Témoin et le Rhapsode ou Le Retour du Conteur », *Etudes théâtrales*, n°51-52, 2011, pp.13-25.
- SCHIELE Bernard, « L'invention simultanée du visiteur et de l'exposition », *Culture & Musées*, n°2, 1992, pp.71-98.
- SCHÜTZ Alfred, *Le chercheur et le quotidien*, Paris : Klincksieck, 2008 [1987], 290 pages.
- SEARLE John Rogers, *La redécouverte de l'esprit*, Paris : Gallimard (collection « NRF essais »), 1995 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1992], 368 pages.
- SEARLE John Rogers, *La construction de la réalité sociale*, Paris : Gallimard (collection « NRF essais »), 1998 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1995], 303 pages.
- SIMMEL Georg, *Sociologie. Recherches sur les formes de la socialisation*, Paris : PUF (collection « Sociologies »), 1998 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1908], 780 pages.
- SHARROCK Wes, WATSON Rodney, 1990, « L'unité du faire et du dire. L'action et l'organisation sociales comme phénomènes observables et descriptibles », In : PHARO Patrick, QUERE Louis (dir.), *Raisons Pratiques*, n°1. *Les formes de l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1990, 343 pages, pp.227-256.
- SHUSTERMAN Richard, « Introduction à l'édition française », In : DEWEY John, *L'art comme expérience*, Paris : Gallimard (collection « Folio Essais »), 2010 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1934], 608 pages, pp.11-24.
- SMITH Dorothy, *L'ethnographie institutionnelle. Une sociologie pour les gens*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2018 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 2005], 304 pages.
- SONTAG Susan, *Sur la photographie*, Paris : Christian Bourgois (collection « Titres »), 2008 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1977], 280 pages.
- SOULAGES François, *Esthétique de la photographie*, Paris : Nathan Université (collection « Nathan Photographie »), 1999, 334 pages.
- SOURIAU Etienne, « L'esthétique et l'artiste contemporain », *Leonardo*, n°1, 1968, pp.63-68.
- SOURIAU Etienne, *La couronne d'herbes. Esquisse d'une morale sur des bases purement esthétiques*, Paris : 10/18, 1975, 448 pages.



STAVO-DEBAUGE Joan, TROM Danny, « Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey », In : KARSENTI Bruno, QUERE Louis (dir.), *Raisons pratiques*, n°15, *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris : Editions de l'EHESS, 2004, 349 pages, pp.195-223.

STOCKING Jr. Georges W., « La magie de l'ethnographie. L'invention du travail de terrain de Tylor à Malinowski », In : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.89-138.

SUNIER Sandra, « Le scénario d'une exposition », *Publics et Musées*, n°11-12, 1997, pp.195-211.

TARDY Cécile (dir.), *Les médiations documentaires du patrimoine*, Paris : L'Harmattan (collection « Nouvelles Etudes Anthropologiques »), 2014, 212 pages.

TÊTU Marie-Thérèse, « De la prison Montluc au Mémorial, et après... », *EspacesTemps.net*, 2015, Mis en ligne le 2 juillet 2015, consulté le 22 janvier 2020, URL : <https://www.espacestemp.net/articles/de-la-prison-montluc-au-memorial-et-apres/>

THEVENOT Laurent, « Essai sur les objets usuels. Propriétés, fonctions, usages », In : CONEIN Bernard, DODIER Nicolas, THEVENOT Laurent (dir.), *Raisons pratiques*, n°4, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS, 1993, 290 pages, pp.85-111.

THEVENOT Laurent, « Emotions et évaluations dans les coordinations publiques », In : OGIEN Ruwen, PAPERMAN Patricia (dir.), *Raisons pratiques*, n°6, *La couleur des pensées*, Paris : Editions de l'EHESS, 1995, 282 pages, pp.145-174.

THEVENOT Laurent, « L'action comme engagement », In : BARBIER Jean-Marie (dir.), *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris : PUF (collection « Formation permanente éducation adultes »), 2000, 274 pages, pp.213-238.

THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris : La Découverte (collection « Textes à l'appui »), 2006, 312 pages.

THIBAUD Jean-Paul, « Visions pratiques en milieu urbain », In : THIBAUD Jean-Paul (dir.), *Regards en action : vers une ethnométhodologie de l'espace public*. Grenoble : Editions A la Croisée (collection « Ambiances, Ambiance »), 2002, 262 pages, pp.21-54.

TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris : Arléa, 2004, 72 pages.

TÖNNIES Ferdinand, *Communauté et société*, Paris : PUF (collection « Le lien social »), 2010 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1887], 336 pages.

TORNATORE Jean-Louis, « Impressions patrimoniales. Topologie de la perte et photographie », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.281-297.

TREMBLAY Benjamin, *La mémoire et son collectif*, Mémoire de Master 2 (recherches sociologiques), sous la direction de Michel Peroni, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2012.

TREMBLAY Benjamin, « A quoi tient l'autorité d'un récit ? L'exemple du guidage historique », *Trajectoires* [En ligne], n°8, 2014, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/trajectoires/1316>

TREMBLAY Benjamin, MATTIA Simona, « La SCOP, l'institution, et la culture comme compromis(sion) » [en ligne], In : *Chercheur.e.s et acteur.e.s de la participation : Liaisons dangereuses et relations fructueuses*, Actes du Colloque GIS Démocratie et Participation, Saint-Denis,

29-30 janvier 2015, URL : <https://www.participation-et-democratie.fr/la-scop-l-institution-et-la-culture-comme-compromission> (consulté le 22 janvier 2020)

TREMBLAY Benjamin, « Quels témoins pour quels bouleversements ? Pour une pragmatique du témoignage », *Degrés. Revue de synthèse à orientation sémiologique*, n°171-172, 45<sup>ème</sup> année, 2017, pp.k.1-k.13.

TREMBLAY Benjamin, « L'enquête grammaticale de Florence Lazar... car "rien n'est donné à l'avance". », *Jeu de Paume, Le magazine* [En ligne], Paris : Jeu de Paume, mis en ligne le 9 février 2019, consulté le 20 janvier 2020, URL : <http://lemagazine.jeudepaume.org/2019/02/florence-lazar-enquete-grammaticale/>

TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *Politix*, n°39, vol.10, 1997, pp.86-108.

TROM Danny, « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », In : CEFAÏ Daniel, JOSEPH Isaac (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Actes du colloque de Cerisy de juin 1999, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube, 2002, 405 pages, pp.287-299.

TROM Danny, « *De la Justification* : un tournant dans la sociologie compréhensive », In : BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette, TROM Danny (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris : Economica (collection « Etudes Sociologiques »), 2009, 462 pages, pp.391-397.

TRUC Gérard, « La sociologie est-elle un sport de combat ? L'image du sociologue en Pierre Bourdieu (note critique) », *Terrains & travaux*, n°3, 2002/1 pp.63-88.

TRUC Gérard, « Esquisse d'une sociologie de la théologie. Une relecture de *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte* de Maurice Halbwachs », *Archives de sciences sociales des religions*, n°150, 2010, pp.155-173.

URRY James, « La constitution du questionnaire *Notes and Queries on Anthropology*. Les premiers pas de l'anthropologie britannique 1870-1920 », In : CEFAÏ Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2003, 624 pages, pp.64-88.

VESCHAMBRE Vincent, *Traces et mémoires urbaines. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes : PUR (collection « Géographie Sociale »), 2008, 315 pages.

VESCHAMBRE Vincent, « Production et effacement des lieux de mémoires dans une commune-centre anciennement industrielle : le cas de Villeurbanne (France) », *Articulo* [En ligne], Special Issue n°5, 2014, Mis en ligne le 10 juillet 2014, consulté le 22 janvier 2020, URL : <http://journals.openedition.org/articulo/2451>

VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris : Seuil (Collection « Points Histoire »), 1996, 438 pages.

VIDAL-NAQUET Pierre, « Expérience sensible et autonomie de la décision. Le cas de la maladie d'Alzheimer », In : PERONI Michel, ROUX Jacques (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues : Editions de l'Aube, 2006, 353 pages, pp.105-112.

VIDELIER Philippe, *Usines*, Vénissieux : La passe du vent (collection « Commune mémoire »), 2007, 447 pages.

VINCK Dominique. « Retour sur le laboratoire comme espace de production de connaissances », *Revue d'anthropologie des connaissances*, n°2, vol.1, 2007, pp.159-165.

VINCK Dominique, « Dynamique du passionnement et du dépassionnement collectif dans la recherche en nanosciences et nanotechnologies », In : CHARVOLIN Florian, DUMAIN Aurélie, ROUX Jacques (dir.), *Les passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2013, 298 pages, pp.75-92.

WATSON Rodney, « Continuité et transformation de l'ethnométhodologie », In : FORNEL Michel De, OGIEN Ruwen, QUERE Louis (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2001, 448 pages, pp.17-29.

WEBER Florence, « Une enquête dans l'histoire. Le travail à-côté, apogée d'une culture ouvrière européenne ». In : ARBORIO Anne-Marie (et al.), *Observer le travail : Histoire, ethnographie, approches combinées*, Paris : La Découverte (collection « Recherches »), 2008, 358 pages, pp.201-214.

WEBER Max, *Economie et Société, tome 1 : les catégories de la sociologie*, Paris : Pocket (collection « Agora »), 2003 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1921], 416 pages.

WITTGENSTEIN Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris : Gallimard (collection « Bibliothèque de Philosophie »), 2004 [1<sup>ère</sup> édition en langue allemande : 1953], 369 pages.

WRIGHT MILLS Charles, *L'imagination sociologique*, Paris : François Maspero, 1967 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1959], 235 pages.

YATES Frances Amelia, *L'art de la mémoire*, Paris : Gallimard (Collection « Bibliothèque des Histoires »), 1987 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1966], 448 pages.

ZASK Joëlle, « La politique comme expérimentation », In : DEWEY John, *Œuvres philosophiques II. Le public et ses problèmes*, Pau/Tours/Paris : PUP/Farrago/Éditions Léo Scheer, 2003 [1<sup>ère</sup> édition en langue anglaise : 1927], 207 pages, pp.7-43.

ZASK Joëlle, « L'enquête sociale comme inter-objectivation », In : KARSENTI Bruno, QUERE Louis (dir.), *Raisons pratiques*, n°15, *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris : Éditions de l'EHESS, 2004, 349 pages, pp.141-163.

ZASK Joëlle, « Anthropologie de l'expérience », In : DEBAISE Didier (dir.), *Vie et expérimentation. Peirce, James, Dewey*, Paris : Vrin, 2007, 176 pages, pp.129-146.

ZASK Joëlle, « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n°15, 2008/2, pp.169-189.

ZUMTHOR Paul, « Considérations sur les valeurs de la voix », *Cahiers de civilisation médiévale*, n°99-100, 25<sup>ème</sup> année, 1982, pp.233-238.

### Crédits photographiques

Pages 40, 41, 42, 43, 45, 47, 163, 164, 174, 186, 189, 190, 191, 192, 193, 195, 196, 360, 361, 488, 526, 549, 551, 554, 556, 566, 568, 570, 574, 575, 635, 650, 657, 670, 671 : © Le Rize / Ville de Villeurbanne.

Pages 252, 253, 257, 258, 259, 261, 264, 265, 277, 580 : photographies prises par mes soins.

Pages 286, 294, 312, 313 : images issues des documents prêtés par l'association *Les Amis de Descartes*.

Pages 199, 200, 201, 202, 203 : Extraits de © G. Rochier, « *Je suis au Rize* », Lyon : L'épicerie séquentielle, 2016.

Page 687 : « Cafés d'où "le mort saisit le vif" », photographie présente dans « Cœur des doigts, Ménilmontant, 2016 », installation multimédia © A. Chevrot.

*Les visages des personnes identifiables ont été floutés pour la version en ligne de la thèse.*

